This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Digitized by Google

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE
ET BIBLIOGRAPHIQUE.

II.

CIV.—G.

Digitized by Google

DE L'IMPRIMERIE DE COSSON, RUE GARENCIÈRE.

Digitized by Google

348987

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE

ET BIBLIOGRAPHIQUE.

CONTENANT

L'HISTOIRE ABRÉGÉE DE TOUTES LES PERSONNES DE L'UN ET DE L'AUTRE SEXE QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LEURS TALENS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES, DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE; AVEC L'HISTOIRE DES DIEUX DE TOUTES LES MYTHOLOGIES,

ET DANS LEQUEL ON RAPPORTE

LES JUGEMENS DES MEILLEURS ÉCRIVAINS SUR LE CARACTÈRE, LES MOEURS ET LES OUVRAGES DE CES MÊMES PERSONNES, ET DES CONSIDÉRATIONS SUR L'ACCROISSEMENT, LA DÉCADENCE ET LA CHUTE DES EMPIRES.

PAR LADVOCAT.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE, ET OU L'ON A FONDU LE SUPPLÉMENT DE LE CLERC.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ ÉTIENNE LEDOUX, LIBRAIRE,

RUE GUÉNÉGAUD, nº. 9.

1822.

Digitized by Google

Digitized by Google

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE,

PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE.

C.

CIVILIS (Claudius), batave illustre, s'étant révolté sous Néron, fut mis en prison. Galba l'en tira et s'en repentit. Civilis fit soulever les Bataves et battit plusieurs fois les Romains. Dans les changemens d'empereurs, si fréquens de son temps, il sut concilier sa révolte avec les intérêts de l'empereur, qui n'était pas reconnu dans les Gaules; de sorte qu'à l'avénement de Vespasien il ne fut pas traité en rebelle.

CIVITALI (Mathieu), après avoir été barbier quarante ans, devint tout à coup un habile sculpteur. Il vivait sur la fin du 15e siècle. On voit de ses ouvrages dans la cathédrale à Gênes, et à Lucques sa patrie dans l'église de Saint-Michel, qu'on ne craint pas d'égaler à des ouvrages de Michel-Ange.

CIVOLI ou CIGOLI (Louis), peintre italien, dont le nom de famille était *Cardi*, naquit au château de Cigoli en Toscane, l'an 1559. Il partageait son temps entre la peinture, la poésie et la musique, ce qui le fit recevoir dans l'académie de la Crusca, et dans celle de Florence. Civoli jouait parfaitement du luth; mais il le brisa un jour, sur les reproches qu'on lui faisait d'aimer mieux jouer du luth que finir ses tableaux. Son *Ecce homo*, qu'il fit en concurrence avec le Baroche et Michel-Ange de Caravache, fut jugé meilleur que ceux de ces deux grands peintres. Il excellait dans le dessin, et fut employé par les papes et par les princes. Le dessin du piédestal de la statue de Henri IV est de lui. Il mourut à Rome en 1613.

CLAGETT (Guillaume), théologien et prédicateur anglais, né à Edmonds-Bury en 1646, mourut de la petite-vérole en 1688. Son ouvrage intéressant pour les ministres anglais, est le Recueil de ce qu'il a écrit contre la religion romaine, 1739, 2 vol. in-fol. Son fils, Nicolas, mort en 1727, a publié 4 volumes des Sermons de son père. Il a fait aussi des Sermons et l'*Accomplissement des prophéties*, 1710. Cet ouvrage est contre Wiston.

CLAIRAC (Louis-André de la Mamie), mort en 1751, était ingénieur en chef à Bergues. Il a composé l'*Ingénieur de campagne*, in-4°; *Histoire de la dernière révolution de Perse*, (celle qui a précédé l'élévation de Thamas Kouli-Kan), 3 vol. in-12.

CLAIRAULT (Alexis), apprit de son père les mathématiques de si bonne heure, qu'il n'avait que 13 ans lorsqu'il lut à l'académie des sciences un mémoire sur 4 nouvelles courbes de son invention. En 1730 il donna des recherches sur les courbes à double courbure, in-4°; en 1741 des Elémens de géométrie in-8°; en 1746 des Élémens d'algèbre, in-8°; en 1743 la Théorie de la figure de la terre, in-8°; et en 1754 les Tables de la lune, in-8°.

Digitized by Google

Il était de l'académie des sciences, et mourut en 1765, à 53 ans.

CLAIRE (Sainte), naquit à Assise en 1193. Elle se mit sous la conduite de saint François, qui lui donna l'église de Saint-Damien. Elle y établit un couvent dont elle fut abbesse, et où elle mourut le 12 août 1253. Alexandre IV la canonisa peu de temps après. Les religieuses de l'ordre de Sainte-Claire sont divisées en damianistes et en urbanistes. Les premières suivent la règle donnée à sainte Claire par saint François; les autres sont mitigées, et suivent les réglemens donnés par Urbain IV.

CLARENDON. *Voy.* Hyde.

CLARIUS ou CLARIO (Isidore), l'un des plus savans théologiens du 16e siècle, naquit au château de Chiaria près de Bresse en 1495. Il se fit religieux au mont Cassin, et parut avec éclat au concile de Trente. Paul III lui donna l'évêché de Fuligno, où il mourut en odeur de sainteté le 28 mai 1555, à 60 ans. On a de lui *Scholia in Bibliâ*, Venise, 1564, in-fol.; *Scholia in Novo Testamento*, 1544, in-8°. Ces deux ouvrages sont utiles, savans et très-solides pour la correction de la Vulgate et l'explication des endroits difficiles de la Bible; des Sermons latins, 1 vol. in-fol. et 2 in-4°. On a publié ses lettres avec deux opuscules, à Modène, 1705, in-4°.

CLARKE (Samuel), savant dans les langues orientales, né à Brackley, dans le comté de Northampton, fut élu architypographe de l'université d'Oxford, et mourut le 27 décembre 1669. On trouve de lui dans la Polyglotte d'Angleterre, des traductions et des observations sur la Paraphrase chaldaïque.

CLARKE (Samuel), naquit à Norwich le 11 octobre 1675, d'un père qui était alderman de cette ville. C'est un des premiers qui soutinrent dans les écoles avec applaudissement les principes de Newton. En 1699, Jean Moore, évêque de Norwich, le choisit pour son chapelain, et fut toute sa vie son protecteur. Ce prélat le produisit à la cour, et lui procura plusieurs places honorables et lucratives. Il mourut le 17 mai 1729, laissant cinq enfans. Ses ouvrages ont été imprimés à Londres en 1738, en 4 vol. in-fol. Les principaux sont: 1° Des paraphrases sur les quatre évangélistes; 2° Discours concernant l'existence et les attributs de Dieu, traduit en français par P. Ricotier, Amsterdam, 1727, 3 vol. in-8°. Dans l'édition d'Avignon, 1756, on y a joint sa Dissertation sur l'immortalité de l'âme; 3° Lettres à M. Dodwel sur l'immortalité de l'âme, avec une réponse à *l'Amyntor* de Toland; 4° dix-sept Sermons sur différens sujets intéressans; la Doctrine de l'Ecriture sur la Trinité, ouvrage qui a fait beaucoup de bruit, parce qu'il y soutient la doctrine des nouveaux ariens. C'est cet ouvrage qui a empêché Clarke d'être archevêque de Cantorbéry; 6° Discours sur la connexion des prophéties de l'Ancien Testament et leur application à J.-C. Il se trouve en français avec la traduction de Ricotier dans l'édition de 1727. C'est une réponse aux fondemens des prophéties, par Collins; 7° Lettres à M. Hoadley sur la proportion de la vitesse et de la force, dans le mouvement des corps, etc. Tous ces ouvrages, excepté le cinquième, sont excellens, le style en est clair, précis et très-pur. On y voit beaucoup de pénétration, une science solide, un amour sincère de la vérité, des raisonnemens justes et judicieux, une modération digne d'un philosophe chrétien et d'un parfait théologien. Samuel Clarke a publié outre cela une traduction latine de la Philosophie de Rohault, 1718, in-8°; de l'Optique de Newton, 1719, in-8°; et des notes estimées sur les Commentaires de César, Londres, 1712, in-fol., et sur Homère, Londres, 1754, 4 vol. in-4°.

CLARKE (Guillaume), théologien anglais, né dans le comté de Shrop en 1696, eut successivement plusieurs bénéfices, et mourut le 21 octobre 1771. Son principal ouvrage est l'*Accord des monnaies romaines, saxonnes et anglaises*, en anglais, 1767, in-4°.

CLARUS (Julius), jurisconsulte habile, natif d'Alexandrie de la Paille, remplit les premières places de la ville de Milan, et mourut en 1575. Ses œuvres sont imprimées à Francfort, 1636, in-fol.

CLAUBERGE (Jean), savant calviniste, professeur de philosophie et de théologie à Duisbourg, naquit à Solingen le 24 février 1622. Il voyagea en Hollande, en France et en Angle-

Digitized by Google

terre, et se fit partout estimer des savans. Il épousa en 1651 Catherine Mercator, fille de Gérard Mercator, habile géographe, dont il eut un fils et cinq filles. L'électeur de Brandebourg lui donna des témoignages publics de son estime. Il mourut le 31 janvier 1665. Ses ouvrages ont été imprimés à Amsterdam, 1691, 2 vol. in-4°. Le meilleur de tous est une excellente logique intitulée *Logica vetus et nova.*

CLAUDE, empereur romain, fils de Drusus, second fils de Livie, fille d'Auguste, et neveu de Tibère, naquit à Lyon dix ans avant J.-C. Pendant sa jeunesse il était si malade de corps et d'esprit, que sa mère Antonia, voulant peindre un homme stupide, disait « qu'il était aussi sot que son fils Claude.» Ce prince fut consul l'an 37 de J.-C ; mais il s'acquitta si mal de cette charge, qu'il se rendit méprisable aux yeux du peuple. S'étant caché pour échapper aux assassins de Caligula, un soldat le découvrit et le salua empereur. A peine fut-il monté sur le trône, qu'il eut un soin particulier de fournir de vivres la ville de Rome ; ce qui, joint au mépris qu'il faisait paraître des grandeurs, lui concilia l'amour du peuple. Il punit Chéreas, bannit Sénèque, et fit mourir Julie, sœur de Caligula. Peu de temps après, les Maures furent défaits, et leur pays réduit en deux provinces, l'une nommée Tingitane, et l'autre Césarienne. Claude triompha de l'Angleterre en 44 de J.-C. Il se laissa ensuite gouverner par ses affranchis et par des personnes viles et méprisables, qui déshonorèrent l'empire par les bannissemens, les massacres et les vices les plus infâmes. Ce prince fut marié quatre fois. Messaline, sa troisième femme, fut un monstre d'impudicité et de déréglement, et la jeune Agrippine, sa nièce et sa quatrième femme, l'empoisonna l'an 54 de J.-C. Il avait adopté Néron, fils de cette princesse, au préjudice de Britannicus son fils. Claude inventa trois lettres, et composa quelques ouvrages qui se sont perdus. On trouve une de ses harangues dans Tacite.

CLAUDE II (Aurelius), surnommé le Gothique, après avoir signalé son courage et sa prudence sous Valérien et sous Galien, fut déclaré empereur après la mort de ce dernier en 268. Il fit mourir Auréole, meurtrier de Galien, vainquit les Germains, et marcha en 269 contre les Goths, qui ravageaient l'empire au nombre de 300,000 hommes. Il les harcela d'abord, et les défit entièrement auprès de Naisse en 270 ; mais la contagion qui s'était mise dans l'armée des Goths passa aux soldats romains, et l'empereur lui-même en mourut peu de temps après, à 56 ans. Pollion dit que ce prince avait la modération d'Auguste, la vertu de Trajan, et la piété d'Antonin. Quintille son frère lui succéda.

CLAUDE (Saint), célèbre archevêque de Besançon, natif de Salins, fut chanoine, ensuite archevêque de Besançon. Il quitta cette dignité pour se renfermer dans le monastère de Saint Oyan, dont il fut abbé, et où il mourut en 581, à 99 ans.

CLAUDE (Jean), né à Sauvetat dans l'Agénois en 1619, fut reçu ministre en 1645. Il enseigna ensuite à Nimes pendant 8 ans ; mais le ministère lui ayant été interdit dans tout le Languedoc, par arrêté du conseil, parce qu'il s'était opposé à un projet de réunion à l'église catholique, médité par une partie des siens, il vint à Paris pour tâcher de faire lever cette défense. C'est dans ce voyage qu'il commença une réponse au livre de *la Perpétuité de la foi touchant l'Eucharistie.* Claude, ne pouvant rien obtenir de la cour, alla à Montauban, où il exerça le ministère. Quatre ans après, le roi lui donna ordre d'en sortir. Il revint à Paris et fut ministre de Charenton, depuis 1666 jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes en 1685 : alors il se réfugia en Hollande, où le prince d'Orange le reçut favorablement et lui donna une pension. Il mourut à la Haie le 13 janvier 1687, à 68 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, écrits d'un style mâle, exact, éloquent et serré. Il y fait paraître beaucoup d'esprit et d'érudition, et une adresse merveilleuse à mettre en œuvre toutes les finesses de la logique. Heureux s'il n'eût point abusé de ses talens, en écrivant contre l'église catholique. Ses principaux ouvrages sont : 1° Réponses au Traité de la perpétuité, 1671, 2 vol. in-8° ; et au livre du père Nouet, jésuite, 1668, in-8° ; 2° Défense de la réformation contre les préjugés légitimes de M. Nicole,

Digitized by Google

in-4°, ou 2 vol. in-12; 2° Réponse à la Conférence de M. Bossuet, in-12; 4° plusieurs Sermons, Genève, 1693, in-8°; 5° cinq vol. in-12 d'OEuvres posthumes, contenant divers Traités de théologie et de controverse; 6° Plaintes des protestans opprimés en France, Cologne, 1713, in-12, Abel Rotholph de la Devèze a écrit sa vie, Amsterdam, 1687, in-16.

CLAUDE (Jean-Jacques), fils d'Isaac Claude, pasteur à la Haie, et petit-fils du fameux ministre Claude, naquit à la Haie le 16 janvier, en 1684. Dès l'âge de 15 ans il fit sur la manière de saluer des anciens une fort bonne dissertation latine, qu'il publia à l'âge de 18 ans, avec une autre Dissertation dans la même langue sur les nourrices et les pédagogues, Utrecht, 1702, in-12. Il étudiait alors à Utrecht, et se livrait entièrement aux belles-lettres; mais M. Martin, ministre à Utrecht, son parent et son tuteur, étant tombé dangereusement malade, et apercevant un jour M. Claude auprès de son lit, lui dit entre autres choses: «Voyez, mon cher enfant, à quoi servent les belles-lettres à un homme réduit dans l'état où je suis.» Ces paroles firent une si grande impression sur le jeune savant, que dès lors il résolut de faire de la théologie son étude principale. Il devint pasteur de l'église française de Londres en 1710, et mourut en 1712, fort regretté. Après sa mort, son frère fit imprimer un vol. de ses sermons, où il y a beaucoup de solidité et d'onction.

CLAUDE, peintre sur verre, né en France, fut employé par Jules II, à Rome, à peindre les vitraux des églises et du palais papal.

CLAUDIA, vestale, soupçonnée d'inconduite, prouva le contraire en tirant avec sa ceinture le vaisseau qui amenait à Rome la mère des dieux, et qui restait immobile dans le Tibre.

CLAUDIEN (Claudianus), célèbre poète latin du 4e siècle, sous l'empire de Théodose et de ses fils; les empereurs Arcadius et Honorius lui firent élever une statue: ses vers sont coulans et remplis d'esprit, mais sa latinité n'est pas assez pure. On estime principalement ses *Invectives* contre Rufin et contre Eutrope, et son poème de l'*Enlèvement de Proserpine*. C'est le premier poète qui ait décrit les orgues. Il est constant qu'il n'était point chrétien. La meilleure édition des OEuvres de Claudien est celle de Heinsius le fils, Elzevir, 1650, in-12. On estime aussi celle de Barthius, Francfort, 1650, in-4°. L'édition *cum notis variorum* est d'Amsterdam, 1665, in-8°; celle *ad usum Delphini* de 1677, in-4°. La première édition de ce poète est de Vicence, 1482, in-fol. *Voy.* Mamert.

CLAUDIUS (Appius), décemvir romain. *Voy.* Virginie.

CLAUDIUS MARIUS-VICTOR, ou VICTORINUS, rhéteur et poète chrétien au 5e siècle, natif de Marseille, mort vers 445. On a de lui un poème, ou commentaire sur la Genèse, en vers hexamètres, et une épître adressée à l'abbé Salomon, contre les mœurs corrompues de son temps, dans la Bibliothèque des Pères et séparément, in-8°, 1536, 1545, 1560. Il avait un fils, pour l'instruction duquel il fit son poème.

CLAUDIUS PULCHER, consul romain, l'an de Rome 505, perdit deux batailles navales en Sicile, contre les Carthaginois. Il fut condamné à l'amende, à Rome, pour avoir méprisé les augures des oiseaux avant l'action, et obligé de nommer un dictateur. Il nomma un certain Glaucia, qui était l'objet du mépris du peuple, et qui fut contraint de se déposer en faveur d'Attilius Collatinus; c'est ainsi qu'Appius se moquait des dieux et de sa patrie.

CLAVASIO. *Voy.* Ange.

CLAVIUS (Christophe), savant mathématicien du 16e siècle, natif de Bamberg, entra dans sa jeunesse chez les jésuites. Ils l'envoyèrent à Rome, où il fut considéré comme l'Euclide de son siècle. Le pape Grégoire XIII l'employa à la réforme du calendrier romain, en 1581. Clavius s'en acquitta très-bien, et justifia le nouveau calendrier contre Scaliger. Il mourut à Rome le 6 février 1612, à 75 ans. Ses ouvrages ont été imprimés en 5 vol. in-fol. On estime principalement son Arithmétique et ses Commentaires sur les Élémens d'Euclide.

CLAYTON (Robert), prélat distingué par son savoir et sa probité, de la société des antiquaires de Londres, et de la société royale, fut évêque de Killala en Irlande, en 1729; de Corke,

Digitized by Google

en 1735, et de Clogher, en 1745. Il est mort le 25 février 1758, fort regretté. Ses ouvrages, en anglais, sont : la *Chronologie du texte hébreu défendue*, 1751, in-4° ; *Recherches sur la naissance du Messie*, 1751, in-8° ; le *Dogme de la Trinité, conforme aux lumières de la nature et de la raison*, 1751, in-4° ; *Défense de l'histoire du Vieux et du Nouveau Testament, contre Bolingbroke*, 1752, 1754 et 1759, 3 vol. in-8° ; *Journal d'un voyage du Grand-Caire au mont Sinaï, avec des remarques sur l'origine des hiéroglyphes et la mythologie des anciens Égyptiens*, 1753, in-4° et in-8°, etc.

CLÉANTHE, célèbre philosophe grec de la secte des stoïciens, fils de Phanias, et disciple de Zénon, 240 ans avant J.-C., était d'Assun, dans l'Eolide, en Asie. Il gagnait sa vie à tirer de l'eau pendant la nuit, afin de pouvoir vaquer à l'étude pendant le jour. Les juges de l'aréopage ne sachant ce qui le faisait subsister, l'appelèrent en justice, et lui ayant demandé ce qui le faisait vivre à Athènes, il leur amena une femme dont il pétrissait le pain, et un jardinier pour lequel il travaillait. Sur leur témoignage, il fut renvoyé absous. Les juges voulurent lui faire un présent, mais il le refusa. Cléanthe succéda à Zénon ; il eut pour disciples le roi Antigonus et Chrysippe, qui fut son successeur. On dit qu'il se laissa mourir de faim à 99 ans. Il avait composé plusieurs ouvrages dont il ne reste que des fragmens dans Stobée et dans les Stromates de Clément Alexandrin, et dans *Carmina novem poetarum* de Plantin, 1568, in-8°.

CLÉARQUE, fameux Lacédémonien, ayant été envoyé à Byzance pour y apaiser les troubles domestiques, s'y érigea en tyran, et remplit la ville de sang et de carnage. Il fut rappelé à Lacédémone ; mais il refusa d'obéir, ce qui obligea d'envoyer des troupes contre lui ; et ayant été défait, il se retira dans l'Ionie, près du jeune Cyrus, 403 ans avant J.-C. Ce jeune prince donna à Cléarque le commandement des troupes grecques qui étaient à sa solde. Deux ans après, Cyrus perdit la vie dans la bataille de Cunaxa, qu'il livra à son frère Artaxerxès. Cléarque était l'un des chefs qui commandaient les dix mille Grecs qui avaient combattu pour Cyrus ; mais il fut arrêté dans sa retraite et mis à mort par ordre d'Artaxerxès. Il ne faut pas le confondre avec Cléarque, tyran d'Héraclée, qui fut assassiné aux fêtes de Bacchus, 353 ans avant J.-C., ni avec Cléarque de Soli, fameux philosophe péripatéticien, qui était disciple d'Aristote et dont il est souvent parlé dans les auteurs anciens.

CLÉLIE, l'une de ces jeunes filles romaines données en ôtage à Porsenna, qui était allé assiéger Rome pour rétablir les Tarquins, vers 507 avant J.-C. On dit qu'ayant trompé les gardes, elle se sauva du camp pendant la nuit, et passa le Tibre. Elle fut renvoyée à Porsenna, qui l'avait redemandée par ses ambassadeurs ; mais ce prince admirant la vertu de cette jeune fille, lui permit de retourner à Rome avec ses compagnes. Le sénat lui fit élever une statue équestre dans la place publique.

CLEMANGIS ou CLAMINGES, (NICOLAS DE), savant docteur de Sorbonne du collége de Navarre, était de Claminges, village du diocèse de Châlons. Il fit toutes ses études à Paris au collége de Navarre, et fut recteur de l'université en 1393. L'antipape Benoît XIII le prit ensuite pour son secrétaire. Clémangis fut accusé d'avoir dressé la bulle de ce pontife contre le roi de France, et se retira à Gênes. De retour en France, il fut trésorier de l'église de Langres, d'où il alla se cacher dans la Chartreuse de Valleprofonde : c'est là qu'il composa la plupart de ses ouvrages. Enfin, le roi lui ayant pardonné, il retourna à Langres. Il devint ensuite chantre et archidiacre de Bayeux. Sur la fin de sa vie, il retourna au collége de Navarre, dont il fut proviseur, et où il mourut vers 1430. Ses ouvrages ont été imprimés à Leyde en 1613, in-4°. Les principaux sont un traité *De corrupto ecclesiæ statu*, Wittebergæ, 1608, in-4° ; plusieurs Lettres, et un Traité des études théologiques, qui se trouve dans le Spicilége du père d'Achery. Ils sont tous écrits avec feu, avec élégance, et avec la gravité et la noblesse qui conviennent aux écrits théologiques. Sa latinité est plus pure que celle des autres écrivains de son temps.

CLEMENCET (D. CHARLES), né à

Digitized by Google

Pain-Blanc, dans le diocèse d'Autun, fit profession dans l'ordre de Saint-Benoit, congrégation de Saint-Maur, en 1723, à l'âge de 19 ans. Sa piété, son attachement rigide à l'observation de ses devoirs, lui donna de l'admiration et du respect pour les religieuses et les solitaires de Port-Royal, dont il écrivit l'histoire sous le titre d'*Histoire générale de Port-Royal*, 1755, 10 vol. in-12. Il est mort à Paris le 5 avril 1778, au monastère des Blancs-Manteaux, âgé de 75 ans. Il a composé, avec D. Durand, *l'Art de vérifier les dates*, 1750, in-4°, réimprimé en 1769 et 1786, in fol. Avec D. Clément, il a continué l'Histoire littéraire de la France, dont il y a 12 vol. in-4°. Il a publié seul les Lettres à Morénas, sur son Abrégé de l'histoire ecclésiastique de Fleuri, 1757, in-12; la *Justification de l'histoire ecclésiastique de Racine*, 1760, n-12, etc. Il a mis au jour les *Conférences de la mère Angélique de Saint-Jean de Port-Royal*, 1760, 3 vol. in-12; *la Vérité victorieuse de la calomnie*, au sujet du projet de Bourg-Fontaine, 1758, 2 vol. in-12; des Brochures contre l'institut des jésuites, dans le temps du procès. On lui reproche sa partialité et son aigreur; mais il lui était difficile de ne pas s'aigrir au souvenir des persécutions suscitées à des gens que D. Clémencet se proposait pour modèles.

CLEMENS (Cassius), partisan de Pescenninus Niger, était accusé devant l'empereur Sévère, qui présidait au jugement. Il eut le courage de lui représenter que la cause des partisans de Niger était la même que celle des partisans de Sévère, qui tous les deux s'étaient armés pour détrôner un usurpateur. Cette noble hardiesse lui sauva la vie, l'an 194.

CLEMENT Ier (S.), succéda à saint Lin dans le siége de Rome, l'an 67 de J.-C. Il était disciple et coadjuteur des apôtres. Saint Paul parle de lui dans son épitre aux Philippiens. Saint Clément gouverna l'église avec sagesse, abdiqua en 76, et mourut l'an 100 de J.-C. C'est sous son pontificat qu'arriva la ruine de Jérusalem, l'an 70 de J.-C. On a de lui une Epitre aux Corinthiens, qui est un des plus beaux monumens de l'antiquité ecclésiastique. On lui attribue encore 1° une seconde Épitre; 2° Les huit livres des Constitutions apostoliques, ouvrage important, quoique d'un temps postérieur; 3° Des *Récognitions*: le tout se trouve dans la Bibliothèque des Pères et dans Cotelier, etc.

CLEMENT II, saxon, évêque de Bamberg, fut élu pape au concile de Sutri en 1046, et mourut le 7 octobre 1047.

CLEMENT III, romain, évêque de Preneste, fut élu pape le 19 décembre 1187, et mourut le 25 mars 1191, après avoir publié une croisade contre les Sarrasins. *Voy.* Guibert.

CLEMENT IV (François), natif de Saint-Gilles sur le Rhône, s'appelait Gui-le-Gros, et prit d'abord le parti des armes. Il se livra ensuite à l'étude, et passa pour l'un des plus habiles jurisconsultes de son siècle. Saint Louis le fit son secrétaire. Quelque temps après sa femme étant morte, il embrassa l'état ecclésiastique. Il fut archidiacre, puis évêque du Puy, ensuite archevêque de Narbonne, cardinal, évêque de Sabine, et légat en Angleterre. Enfin, on l'élut pape à Pérouse, le 5 février 1265. Il mourut à Viterbe le 29 novembre 1268. Il était modeste, doux, et désintéressé. Il a laissé plusieurs ouvrages. On trouve ses Lettres dans le *Thesaurus anecdotorum* de Martenne.

CLEMENT V (François), appelé auparavant Bertrand de Gouth ou de Goth, fut fait évêque de Comminges, puis archevêque de Bordeaux par Boniface VIII. Enfin il fut élu pape à Pérouse le 5 juin 1305. La cérémonie de son couronnement se fit à Lyon le dimanche 10 novembre, et fut troublée par la chute d'une muraille, laquelle, étant trop chargée de peuple, s'écroula, tua Jean II, duc de Bretagne, blessa le roi, et fit tomber la tiare de dessus la tête du pape. Cet accident fut regardé comme un présage des malheurs qui affligèrent la chrétienté et l'Italie durant ce pontificat. Clément V fut le premier pape qui résida à Avignon. Il tint le concile général de Vienne en 1311, s'appropria la première année du revenu de tous les bénéfices en Angleterre, origine des annates, abolit l'ordre des Templiers, fit faire le Recueil des constitutions appelées *clémentines*, dont il y a des

Digitized by Google

éditions rares, Mayence, 1460, 1467, 1471, in-fol. Elles font partie du Corps du droit-canon ; *Voy.* GRATIEN. Il mourut à Roquemaure sur le Rhône, en allant à Bordeaux pour changer d'air, en 1314. Il fut enterré à Useste, sous un magnifique tombeau que les calvinistes ont détruit en dispersant ses os.

CLEMENT VI, savant pape, natif du Limousin, nommé auparavant Pierre Rogier, vint faire ses études en Sorbonne, et y prit le bonnet de docteur. Il fut ensuite abbé de Fécamp, puis successivement évêque d'Arras, archevêque de Rouen, archevêque de Sens, cardinal et proviseur de Sorbonne. Enfin on l'élut pape le 13 mai 1342. Il défendit avec un zèle poussé à l'excès les intérêts de l'église et des souverains pontifes ; en faisant quantité de réserves sur les bénéfices, pour donner à ses créatures, malgré les élections ; en excommuniant l'empereur Louis de Bavière. Il réduisit le jubilé de 50 en 50 ans, et mourut à Avignon le 6 décembre 1352. Il était savant et avait une mémoire prodigieuse. Pétrarque, son contemporain, en fait un grand éloge.

CLEMENT VII, appelé auparavant Jules de Médicis, était parent de Léon X, et fut élu pape en 1523. Il reçut une célèbre ambassade du roi d'Éthiopie, se ligua avec les Français et les Vénitiens contre l'empereur Charles-Quint, et fut assiégé dans Rome par l'armée de ce prince ; au bout de sept mois de captivité dans le château Saint-Ange, il fut mis à rançon, et contraint de se sauver incognito. Clément VII fit la paix avec l'empereur en 1529, excommunia Henri VIII, roi d'Angleterre, et mourut le 26 septembre 1534. Il ne faut pas le confondre avec Robert de Genève, homme de grand mérite, qui, après l'élection d'Urbain VI, fut élu pape à Fondi, le 21 septembre 1378, par plusieurs cardinaux, qui prétendirent n'avoir point été libres dans l'élection d'Urbain VI. Robert prit le nom de Clément VII, se retira à Avignon, et fut reconnu par la France et l'Espagne. Son élection causa un grand schisme dans l'église d'Occident, qui ne finit que 50 ans après, par l'abdication de l'antipape Clément VIII, qui abdiqua en 1429, et reconnut Martin V.

CLEMENT VIII, appelé auparavant Hippolyte Aldobrandin, était de Fano, et fut élu pape le 30 janvier 1592. Il s'appliqua avec zèle à faire fleurir la piété et la science dans l'église, condamna les duels, donna l'absolution au roi Henri IV, ramena un grand nombre d'hérétiques au sein de l'église, et contribua beaucoup à la paix de Vervins. Jamais pape ne récompensa avec plus de soin les savans et les personnes de mérite. Il éleva au cardinalat Baronius, Bellarmin, Tolet, d'Ossat du Perron, et plusieurs autres grands hommes. C'est en sa présence qu'on agita la célèbre question *De auxiliis*, touchant l'accord de la grâce et du libre arbitre. Il mourut le 5 mars 1605, à 69 ans. *Voy.* SIXTE V pour les éditions des bibles vulgates. Il a corrigé le *Pontifical romain*, Paris, 1664, in-fol., et 1683, in-12 ; le *Cérémonial des évêques*, Paris, 1633, in-fol. *Voy.* MARTIN V, MUGNOS.

CLEMENT IX, nommé auparavant Jules Respigliosi, fut élu pape le 20 juin 1667. Il gouverna sagement l'église, tâcha d'éteindre les contestations sur la distinction du fait et du droit dans l'affaire de Jansénius, et travailla à réunir les princes chrétiens, et à procurer du secours aux Vénitiens contre les Turcs, qui assiégeaient Candie ; mais n'ayant pu empêcher la perte de cette importante place, il en mourut de chagrin le 9 décembre 1669, à 71 ans.

CLEMENT X, ou EMILE ALTIERI, fut élu pape le 29 avril 1670. Il se distingua par son humilité, et fit paraître, durant son pontificat, un esprit doux, tranquille et pacifique. Il mourut le 22 juillet 1676, à 86 ans.

CLEMENT XI, ou JEAN-FRANÇOIS ALBANI, natif de la ville de Pesaro, l'un des plus savans et des plus grands papes qui aient gouverné l'église, fut élu d'une voix unanime le 20 novembre 1700. Il donna retraite au fils du prétendant, soulagea les pauvres, confirma la condamnation des cinq fameuses propositions de Jansénius, par la bulle *Vineam Domini Sabaoth* ; condamna les pratiques superstitieuses de quelques missionnaires de la Chine, et donna la constitution *Unigenitus*

Digitized by Google

contre 101 propositions extraites des réflexions morales du père Quesnel, sur le Nouveau Testament. Il mourut le 19 mars 1721, à 72 ans. On a de lui des Homélies estimées, et d'autres ouvrages imprimés en 1729, 2 vol. in-fol.; un Bullaire, 1718, in-fol. Sa vie a été écrite par Lafiteau et Reboulet, chacune en 2 vol. in-12. *Voy.* Quesnel.

CLEMENT XII, ou LAURENT CORSINI, né à Florence d'une famille noble et ancienne, le 7 avril 1652, fut élu pape d'une voix unanime le 12 juillet 1730. Il soulagea le peuple romain en diminuant les impots, fit punir ceux qui avaient prévariqué dans leurs emplois sous le pontificat précédent, et gouverna l'église avec sagesse et tranquillité. Il mourut le 6 février 1740, à 88 ans.

CLEMENT XIII (Charles Rezzonico), vénitien, né le 7 mars 1693, fut nommé cardinal par Clément XII en 1737, et succéda à Benoit XIV le 6 juillet 1758. Sa facilité à se laisser prévenir l'engagea dans des démarches inconsidérées : ayant voulu exercer dans les états de Parme une juridiction qui n'appartient qu'au souverain, il vit la France lui enlever Avignon, et le roi de Naples, Bénévent. Toute la faveur qu'il donna aux jésuites n'empêcha pas que leur institut ne fût proscrit en Portugal, en France, en Espagne, à Naples, à Parme. Il mourut subitement en 1769.

CLEMENT XIV (François-Laurent Ganganelli), né dans le diocèse de Rimini le 31 octobre 1705, fit profession dans les cordeliers, devint cardinal le 24 septembre 1759, et fut élu pape le 19 mai 1769. Son règne sera fameux dans l'histoire par la bulle de suppression des jésuites en 1773. Il est mort le 22 septembre 1774, non sans soupçon de poison. Ses vertus et son savoir l'ont fait regretter de toute la chrétienté. Les rois de France et de Naples lui avaient témoigné leur reconnaissance, pour les services qu'il avait rendus à l'église, en lui restituant Avignon et Bénévent. Le marquis de Caraccioli a donné sa Vie, Paris, 1775, in-12. Il a paru une traduction française de ses Lettres, Paris, 1776, 2 vol. in-12; plusieurs les croient supposées.

CLEMENT D'ALEXANDRIE (Saint), savant père de l'église, renonça aux erreurs du paganisme, et fut prêtre et catéchiste d'Alexandrie en 190. Il succéda dans ces emplois au célèbre Pantène, son maitre, qui était allé aux Indes pour y prêcher l'évangile. Saint Clément s'acquitta dignement de cette importante fonction, et mourut vers 220. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages en grec, qui ont été traduits en latin. Les principaux sont *les Stromates, l'exhortation aux Gentils* et *le Pédagogue* : ils sont remplis de beaucoup d'érudition. La meilleure édition est celle qu'a donnée Potter à Oxford, 1715, 2 vol. in-fol. On en trouve une traduction latine dans la Bibliothèque des Pères. Il y a une traduction française d'une partie, Paris, 1696, in-8°.

CLÉMENT DU MEZ (Albéric), est le premier maréchal de France qui ait mis cette place en considération. Son père et son oncle étaient ministres d'état sous Philippe-Auguste. Ses qualités guerrières le firent mettre par ce prince à la tête des armées. Il le suivit à la Terre-Sainte, et fut tué au siége d'Acre, en 1191. Il avait un frère, Henri Clément, qui fut aussi maréchal de France, se distingua à la bataille de Bouvines, en 1214, et mourut la même année. Son fils, Jean, fut aussi maréchal de France, en considération des services de son père, et mourut après 1260. Il eut un fils, Henri II, qui fut aussi maréchal de France, et était mort en 1265. Une de ses sœurs fut héritière de sa maison, la ligne masculine étant éteinte en sa personne.

CLEMENT (Jacques), religieux dominicain, natif du village de Sorbon, près de Sens, fut élevé dans le couvent des dominicains de cette ville, et à l'âge de 25 ans il assassina, à Saint-Cloud, le roi Henri III, le premier août 1589, ce qui a rendu sa mémoire exécrable. Son prieur, qui l'y avait engagé, fut pour le moins aussi coupable. *Voy.* Bourgoing. Il y eut des ligueurs assez fanatiques pour en faire un saint, et qui firent imprimer le martyre de saint Jacques Clément, Paris, 1589, in-8°; avec la figure.

CLÉMENT (Pierre), né à Genève en janvier 1707, est un savant critique, qui a déployé son esprit vif et plein de saillies dans son journal, intitulé *Les cinq années littéraires*, 1754, 2 vol. in-12. Il est auteur des *Francs-maçons*,

Digitized by Google

comédie ; de *Mérope*, tragédie, 1749. Il a traduit de l'anglais le *Marchand de Londres*, tragédie ; et depuis sa mort, il a paru des poésies posthumes, parmi lesquelles il y a des pièces qui peuvent le disputer à celles des poètes qui ont le plus de réputation. Son extrême vivacité altéra ses organes ; son esprit s'aliéna. Il mourut renfermé à Charenton, en 1767, à 60 ans.

CLÉMENT (Denis-Xavier), né à Dijon en 1706, parvint à faire disparaître une difficulté qu'il avait dans la parole, pour satisfaire son zèle à servir l'église dans le ministère de la chaire et de la direction : il a été doyen de l'église collégiale de Ligni, prédicateur du roi, confesseur de Mesdames, et est mort en 1771. Ses Sermons ont été imprimés en 1772, 4 vol. in-12. On a encore de lui, *Exercice de l'âme sur la pénitence et l'eucharistie*, in-12 ; *Maximes pour se conduire chrétiennement dans le monde*, in-12. ; *Élévations de l'âme à Dieu*, in-18. ; *Avis à une personne engagée dans le monde*, in-18 ; *Méditations sur la passion*, in-12 ; plusieurs Oraisons funèbres, etc.

CLENARD (Nicolas), natif de Diest, après avoir enseigné les humanités à Louvain, voyagea en France, en Espagne, en Portugal et en Afrique, et mourut à Grenade en 1542. On a de lui, en latin, des Lettres curieuses et rares, concernant ses voyages, 1606, in-8° ; une Grammaire grecque, qui a été revue et corrigée par un grand nombre de savans grammairiens, entre autres Vossius, qui en a donné une édition à Amsterdam, 1650, in-8° ; et d'autres ouvrages.

CLÉOBULE, fils d'Evagoras, et l'un des sept sages de la Grèce, naquit à Linde, et se distingua par sa bravoure et par ses talens. Il était bien fait, aimait les sciences, et haïssait surtout l'infidélité et l'ingratitude. Il conseillait de faire du bien à ses amis pour se les conserver, et à ses ennemis pour se les acquérir. Il mourut vers 560 avant J.-C. Il laissa une fille nommée Eumetis, plus connue sous le nom de Cléobuline, qui se rendit célèbre par la délicatesse de son esprit, la solidité de son jugement et la douceur de son caractère. Elle avait un courage héroïque, et fit des énigmes très-ingénieuses, qui furent admirées des Égyptiens.

CLÉOMBROTE Ier, gendre de Léonidas, délivra son beau-père. Léonidas, ayant été rappelé, fit condamner Cléombrote à la mort. Sa femme, qui avait suivi Léonidas quand il avait été privé du trône, obtint de son père que la peine de mort prononcée contre son mari fût changée en exil : elle quitta la cour de son père pour suivre son mari.

CLÉOMBROTE II, fameux roi de Lacédémone, 380 avant J.-C., fut tué dans la célèbre bataille de Leuctres, gagnée par Epaminondas, 371 avant J.-C. Il ne faut pas le confondre avec le philosophe Cléombrote, natif d'Ambracie, qui se précipita dans la mer, après avoir lu le *Phédon* de Platon, qui traite de l'immortalité de l'âme.

CLÉOMÈNE, nom de trois rois de Lacédémone. Le premier vainquit les Argiens, délivra les Athéniens de la tyrannie des Pisistratides, punit les Égynettes, et mourut vers 491 avant J.-C. Le second succéda à son frère Agésipolis, 370 ans avant J.-C., et régna en paix 34 ans. Cléomène III, second fils de Léonidas, monta sur le trône, 230 ans avant J.-C. Il réprima les troubles de Sparte, partagea les terres, abolit les dettes, donna le droit de citoyen aux étrangers, et rétablit l'ancien gouvernement de Lacédémone. Il défit ensuite les Achaïens ; mais il fut vaincu par Antigonus, roi de Macédoine, 226 avant J.-C., et se retira en Égypte, où Ptolomée Évergète le reçut très-bien. Après la mort de ce prince, Ptolomée Philopator l'ayant mis en prison, il excita une sédition, et se tua, 219 ans avant J.-C.

CLÉOMÈNE, sculpteur athénien, fils d'Apollodore, avait fait les statues des neuf muses, habillées à la manière des femmes de Thespis. On lui a attribué, mais sans certitude, la Vénus de Médicis, qui fait l'admiration des voyageurs, quoiqu'il ait fallu la réparer, se trouvant cassée en cinq endroits, et sans bras.

CLEONYME, fils de Cléomène II, roi de Sparte, devait régner après lui ; mais à cause de son humeur violente, les Lacédémoniens remirent toute l'autorité royale entre les mains d'Arcus son neveu. Etant déjà avancé en âge, il avait épousé Chelidonis, jeune et belle princesse du sang royal, qui aimait

Digitized by Google

passionnément Acrotate, fils d'Arcus, et en était aimée. Cléonyme, mécontent de sa femme et des Lacédémoniens, sortit de Sparte, et sollicita Pyrrhus, roi d'Epire, à faire la guerre aux Lacédémoniens. Pyrrhus alla assiéger Lacédémone; mais il fut vigoureusement repoussé et contraint d'abandonner son entreprise. Les femmes travaillèrent aux retranchemens qu'on opposa à l'ennemi, et contribuèrent beaucoup à la levée du siége. Chelidonis demeura seule enfermée, et se passa une corde au cou, pour éviter, en cas de besoin, de tomber vive entre les mains de Cléonyme. Ceci arriva vers 273 avant J.-C.

CLÉOPATRE, fille de Ptolomée Philométor, femme de trois rois de Syrie, et mère de quatre princes qui portèrent la couronne, épousa d'abord Alexandre Bala, ensuite Démétrius. Celui-ci ayant préféré Rodogune, elle offrit sa main et sa couronne à Antiochus son frère. Séleucus, fils aîné de Démétrius, voulut remonter sur le trône de son père; mais cette femme, qui avait causé la mort du père en lui refusant un asile dans Ptolémaïs, enfonça un poignard dans le cœur du fils. Ce meurtre souleva le peuple contre elle: elle l'apaisa en couronnant Antiochus son second fils. Ce jeune prince se disposait à secouer le joug de sa mère, qui, de son côté, cherchait à l'empoisonner; mais il l'obligea de prendre le poison qu'elle lui avait préparé, 120 ans avant J.-C. C'est le sujet de la *Rodogune* de Corneille. *Voy.* Ptolomée, Lathirus.

CLÉOPATRE, reine d'Egypte, fameuse par sa beauté et par ses débauches, était fille de Ptolomée Aulètes. Elle se fit aimer de Jules-César, et en eut un fils nommé Césarion. Après la mort de ce prince, Marc-Antoine allant faire la guerre aux Parthes, 40 ans avant J.-C., ordonna à Cléopâtre de le venir trouver en Cilicie pour répondre sur l'accusation formée contre elle d'avoir donné du secours à Brutus. Cette princesse, qui joignait à une extrême beauté beaucoup d'esprit et de délicatesse, et qui parlait plusieurs langues, résolut d'inspirer de la passion à Antoine. Elle s'embarqua sur le fleuve Cydnus, dans un bâtiment dont la poupe était d'or, les voiles de pourpre, et les rames d'argent, et aborda au son des instrumens, couchée sous un pavillon tissu d'or, et ornée d'habits magnifiques. Le soir même de son arrivée, elle donna un repas magnifique à Antoine, qui en devint si éperdument amoureux, qu'il l'épousa au préjudice de sa femme Octavie, sœur d'Auguste. Après la défaite et la mort d'Antoine, Cléopâtre n'ayant pu se faire aimer d'Auguste, et craignant de servir à son triomphe, se fit piquer par un aspic, et mourut de cette morsure à 39 ans, 30 ans avant J.-C. *Voy.* Marc-Antoine. On a donné sous son nom *De medicamine faciei*, *Epistolæ eroticæ*, dans le *Petrone variorum*; *De morbis mulierum* dans *Gynæciorum libri ab Israele Spachio collecti*, Strasbourg, 1597, in-fol.

CLEOSTRASTE, célèbre astronome, natif de Ténédos, qui le premier découvrit les signes du Zodiaque, selon Pline, livre 2, chapitre 8, et qui observa les signes du Bélier et du Sagittaire. Il corrigea les défauts de l'année des Grecs, vers 536 avant J.-C.

CLÉRAMBAULT, comte de Palluau (Philippe de), porta les armes dès l'âge de 16 ans: étant devenu gouverneur de Courtrai, il y fit si bonne contenance, que les Espagnols n'osèrent pas en tenter le siége en 1647. Il fut fait maréchal de France la même année, et mourut en 1665 à 59 ans. C'était un homme d'esprit: quoi qu'il eût peine à parler, il faisait les délices de la conversation par sa manière de dire les choses.

CLÉRAMBAULT (Louis-Nicolas), musicien français, né à Paris le 19 décembre 1676, d'une famille attachée au roi depuis Louis XI sans interruption, devint organiste des Grands-Jacobins, dès l'âge de de 20 ans, et obtint ensuite l'orgue de Saint-Cyr: Louis XIV se plaisait beaucoup à lui entendre jouer des petites pièces de clavecin, et le nomma surintendant des concerts particuliers de madame de Maintenon. Clérambault avait un génie supérieur pour la musique. On a de lui cinq livres de cantates, dont celle d'Orphée passe pour un chef-d'œuvre; plusieurs motets, et des morceaux de musique composés pour des fêtes particulières. Il mourut à Paris le 26 octobre 1749, laissant une fille et deux fils, qui se sont distingués dans le même genre.

CLERC (Jean Le) fut envoyé pour

Digitized by Google

négocier le mariage de Catherine de France avec le roi d'Angleterre, qui eut lieu au grand dommage de la France. A son retour, il fut fait chancelier de France, en 1420. A la mort de Charles VI, en 1422, le roi d'Angleterre le confirma dans son office; cependant, en 1423, il remit volontairement les sceaux au duc de Bedfort, et resta seulement conseiller du grand-conseil. Il n'avait pas pour cela renoncé au parti des Anglais; aussi, lorsque Charles VII fut devenu maître de Paris, Le Clerc fut obligé de se retirer à Nevers, où il est mort en 1438. Sa postérité a subsisté sous le nom de Fleurigny.

CLERC (Antoine Le), maître des requêtes de la reine Marguerite de Valois, naquit à Auxerre le 23 septembre 1563. Il abjura le calvinisme, et fut ami du cardinal du Perron et des savans de son temps. Il mourut à Paris en odeur de sainteté le 23 janvier 1628, à 65 ans, après s'être distingué par sa piété et par sa science.

CLERC (David Le), professeur en hébreu et ministre à Genève, mort en 1655, à 64 ans. Ses ouvrages, qui consistent en questions sacrées et en discours, ont été donnés avec ceux d'Etienne Le Clerc son frère, en 1685 et 1687, 2 vol in-8o. Il était oncle des suivans.

CLERC (Daniel Le), savant médecin, fils d'Etienne Le Clerc, aussi médecin, naquit à Genève en 1652. Après avoir étudié en France il retourna à Genève, où il exerça la médecine avec beaucoup de réputation. Il y fut ensuite conseiller d'état, et y mourut le 8 juin 1728, à 76 ans. On a de lui, 1o l'Histoire de la médecine, la Haie, 1729, in-4o; 2o l'Histoire des vers plats, *Latorum Lumbricorum* en latin, Genève, 1705, in-4o. Il a aussi publié, avec Manget, la Bibliothèque anatomique.

CLERC (Jean Le), frère du précédent, habile professeur de belles-lettres, d'hébreu et de philosophie à Amsterdam, et l'un des plus savans et des plus laborieux critiques de son siècle, naquit à Genève le 29 mars 1657. Il fixa son séjour à Amsterdam, en 1683, s'y maria en 1691, à la fille du fameux Grégorio Leti. En 1728, il perdit tout d'un coup la parole en donnant ses leçons; sa mémoire s'affaiblit en même temps, de sorte que le fameux Le Clerc ne fut plus qu'un automate les huit dernières années de sa vie: il écrivait sans cesse, et envoyait ses copies à son imprimeur, qui les mettait au feu. Sa femme mourut en 1728. Il la suivit le 8 janvier 1736, à 79 ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages polémiques, entre autres *les Sentimens de quelques théologiens de Hollande*, avec la *Défense*, 2 vol. in-8o, touchant l'Histoire critique du père Simon, dans laquelle il penche au socinianisme. Les plus estimés de ses autres ouvrages sont, 1o Bibliothèque universelle et historique, 26 vol. in-12, y compris la table; 2o Bibliothèque choisie, pour servir de suite à la Bibliothèque universelle, 28 vol. in-12, y compris la table; 3o Bibliothèque ancienne et moderne, pour servir de suite aux Bibliothèques universelle et choisie, 29 vol. in-12, en comptant la table; 4o *Ars critica*, dont les meilleures éditions sont de 1712 et 1730, 3 vol. in-8o; 5o Traité de l'Incrédulité, ouvrage excellent, dont la meilleure édition est de 1733, in-8o; 6o des Commentaires latins sur le Pentateuque, et sur la plupart des autres livres de l'Écriture sainte, etc., Amsterdam, 1710 et 1731, 5 vol. in-fol. Le Nouveau-Testament est de Francfort, 1714, 2 vol. in-fol.; 7o une traduction française du Nouveau Testament, avec des notes, 1703, in-4o; 8o l'Histoire des Provinces-Unies, Amsterdam, 1738, 3 tomes en 2 vol. in-fol.; 9o Histoire du cardinal de Richelieu, 2 vol. in-12, réimprimés avec des pièces, en 5 vol.; 10o des éditions d'auteurs latins; 11o *Harmonia evangelica*, Amsterdam, 1720, in-fol.

CLERC (Jean Le), dit Bussi, procureur au parlement de Paris, fut fait gouverneur de la Bastille par le duc de Guise, durant la ligue; c'était un homme obscur, de la faction des seize, qui avec 50 satellites osa conduire à la Bastille le premier président de Harlai, et environ 60 autres membres du parlement, parce qu'ils refusaient de s'unir aux ligueurs contre la maison royale. Il les y fit jeûner au pain et à l'eau, pour les obliger de se racheter de ses mains: c'est ce qui lui fit donner le nom de grand-pénitencier du parlement. Lorsque le duc de Mayenne délivra Paris de la faction des seize, en

Digitized by Google

1591, Le Clerc rendit la Bastille à la première sommation, à condition d'avoir la vie sauve. On lui tint parole : il se sauva à Bruxelles, où il vécut misérablement, faisant le métier de prévôt de salle. Il vivait encore en 1694, ayant toujours un gros chapelet à son cou, parlant peu, mais magnifiquement, des grands desseins qu'il avait manqués.

CLERC (Michel Le), avocat au parlement de Paris et de l'académie française, était d'Albi, et mourut en 1681. Il a traduit les cinq premiers chants du Tasse, et est auteur de deux tragédies, *Virginie*, *Iphigénie*. Il voulait, avec Coras, disputer la palme tragique à Racine. Le Clerc mourut le 8 décembre 1692.

CLERC (Sébastien Le), excellent graveur, et dessinateur ordinaire du roi, naquit à Metz le 26 septembre 1637. Après avoir appris le dessin sous son père, et s'être appliqué aux mathématiques, il fut, en 1660, ingénieur-géomètre du maréchal de la Ferté, et vint à Paris en 1665. Il s'y appliqua au dessin et à la gravure, avec tant de succès, que M. Colbert lui donna une pension de six cents écus, et qu'il fut reçu de l'académie royale de peinture et de sculpture en 1672. On le fit professeur de géométrie et de perspective dans la même académie en 1680. Il mourut avec de grands sentimens de piété le 25 octobre 1714, à 78 ans, laissant un fils prêtre, Laurent-Josse Le Clerc, mort en 1736 ; c'est de lui qu'est la Bibliothèque des auteurs, qui se trouve à la tête du dictionnaire de Richelet, 1728, 3 vol. in-fol. Outre un très-grand nombre de dessins et environ 3000 estampes, on a de lui un Traité de géométrie théorique et pratique, dont la meilleure édition est de 1745, in-8°. L'original est de 1669, in-12 ; un Traité d'architecture, 2 vol. in-4°, et d'autres ouvrages. On trouve dans ses productions une fécondité admirable, un dessin correct et une belle exécution. M. Joubert en a donné le Catalogue, 1776, 2 vol. in-8°.

CLERCS RÉGULIERS, pour avoir soin des malades. *Voy.* Lellis.

CLERCS RÉGULIERS de la Mère de Dieu. *Voy.* Léonardy.

CLERCS RÉGULIERS Mineurs. *Voy.* Adorne.

CLÉRI (Péterмann), né à Fribourg en Suisse en 1510, capitaine au service de Henri II, puis colonel d'un régiment suisse, au service de Charles IX, rendit de grands services à ces princes dans plusieurs expéditions, et se distingua à la bataille de Dreux. Henri II l'avait créé chevalier en 1554. Cléri fut tué le 3 novembre 1569, à la bataille de Moncontour, après avoir fait des prodiges de valeur à la tête de son régiment, qui contribua beaucoup à décider la victoire.

CLERIC (Pierre), jésuite, mort en 1740, à 79 ans, remporta huit fois le prix de poésie à l'académie des jeux floraux. On a de lui l'*Electre* de Sophocle en vers français, etc.

CLERMONT (Raoul de), connétable de France, suivit Philippe-Auguste à son voyage de la Terre-Sainte, et mourut en 1191. Sa maison possédait le comté de Clermont en Beauvoisis, dès le 11e siècle. Il n'eut que deux filles, dont l'aînée épousa Louis Ier, comte de Blois. Le fils de celui-ci, n'ayant point d'enfans, vendit le comté à Philippe-Auguste. Ce prince le donna à un de ses fils, qui n'eut qu'une fille, morte sans enfans en 1251. Le comté fut réuni à la couronne, et saint Louis le donna en apanage à Robert de France, son sixième fils, tige de la maison de Bourbon.

CLERMONT (Raoul de), dit de Néelle, arrière-petit-fils d'un frère de Raoul Ier, devint aussi connétable de France, et fut tué en 1302, à la fameuse bataille de Courtrai. Celui-ci n'eut que des filles ; mais il avait un frère, Gui de Clermont, dit de Néelle, tué à la bataille de Courtrai en 1302, qui fut maréchal de France. Son petit-fils, Gui II, fut aussi maréchal de France. Il se trouva dans toutes les guerres de son temps, et fut tué au combat de Moron en Bretagne, le 14 août 1352. Sa postérité masculine s'éteignit en 1475. Un autre des petits-fils de Gui Ier, Jean, seigneur de Chantilly, fut aussi maréchal de France, et périt à la bataille de Poitiers, en 1356. Sa postérité masculine finit dans son fils.

CLERMONT-TONNERRE, maison du Dauphiné, qui remonte au 11e siècle, et qui subsiste dans plusieurs branches. C'est de celle de Crusy qu'était Gaspard, comte de Clermont-Tonnerre,

Digitized by Google

né en 1689, gouverneur de Béfort en 1739, et maréchal de France le 17 septembre 1747. Il est mort au mois de mars 1781.

CLERMONT (Claude-Catherine de), héritière de la branche de Dampierre, de la maison de Clermont-Tonnerre, épousa en premières noces Jean d'Annebaut, baron de Retz, tué à la bataille de Dreux, en 1562, dont elle n'eut point d'enfans; et en secondes noces, Albert de Gondy, duc de Retz. Elle fit honneur à la France par son savoir et par sa capacité. Elle possédait les langues à un tel degré de perfection, qu'elle se chargea de répondre publiquement en latin aux ambassadeurs de Pologne qui vinrent demander le duc d'Anjou, qui fut depuis Henri III, pour leur roi; ce qu'elle fit d'une manière si éloquente et si hardie, qu'elle surprit tout le monde, qui fut charmé de cette nouveauté extraordinaire et sans exemple. Elle mourut âgée de 60 ans, en février 1603, et fut enterrée à l'Ave-Maria à Paris.

CLERSELLIER (Claude), philosophe, grand partisan de Descartes, et d'une solide piété, est mort à Paris le 13 avril 1684, à 70 ans. On voyait son tombeau à Saint-Barthélemi à Paris. On lui doit la traduction des ouvrages de Descartes, et la préface qui est à la tête de la *Physique* de Rohaut, son gendre.

CLESIDE, fameux peintre grec, qui peignit Stratonice, femme d'Antiochus, vers 300 ans avant J.-C., dans les bras d'un pêcheur, pour se venger d'elle. Cette princesse s'y trouva peinte avec tant de charmes, qu'elle laissa subsister ce tableau satyrique, malgré son indécence, et récompensa l'auteur.

CLET (Saint), fut élevé sur la chaire de saint Pierre l'an 77 de J.-C., et martyrisé l'an 83.

CLEVELAND (Jean), poète anglais du règne de Charles Ier, se distingua par son attachement pour son roi; il perdit à ce sujet les places qu'il avait dans l'université de Cambridge, et vint loger à Londres, avec Butler, pour y vivre de la générosité de ses amis royalistes. Il y mourut le 29 avril 1548. Ses poésies eurent le plus grand succès, et pendant que Milton ne pouvait pas trouver un imprimeur pour imprimer son *Paradis perdu*, les éditions des poésies de Cléveland se renouvelaient une infinité de fois; mais la dernière édition de Cléveland est de 1687, in-8°; l'auteur est oublié, pendant que Milton se réimprime fréquemment, et que sa réputation est répandue partout où l'on connaît les belles-lettres.

CLÈVES. Ce comté était entré dans la maison de la Marck, lorsque Adolphe IV fut créé duc de Clèves, par l'empereur Sigismond, en 1417, au concile de Constance. Il prit le nom et les armes de Clèves, et mourut en 1445.

Jean Ier son fils	1481
Jean II son fils	1521
Jean III son fils	1539
Guillaume son fils	1609
Trois de ses filles ou leurs enfans, après un long procès, partagèrent sa succession.	
Marie-Éléonore, morte en ... épouse d'Albert de Brandenbourg-Prusse.	1608
Anne, morte en ... épouse du duc de Neubourg.	1632
Madeleine, morte en ... épouse du duc de Deux-Ponts.	1635

Aucune personne de cette maison n'a donné lieu au roman de la *Princesse de Clèves*: les personnages en sont imaginaires.

CLICTHOUE (Josse), *Jodocus Clicthoveus*, savant docteur de la maison et société de Navarre, au 16e siècle, était de Nieuport, et fut un des premiers qui écrivirent contre les erreurs de Luther. Il prêchait avec éloquence, et devint curé à Tournai, puis chanoine et théologal de Chartres. Il mourut en cette dernière ville le 22 septembre 1543. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de controverse, écrits avec beaucoup d'érudition, de solidité et de modération, entre autres son *Anti-Lutherus*, Paris, 1524, in-fol.

CLIMAQUE. *Voy.* saint Jean Climaque.

CLIMÈNE. *Voy.* Clymène.

CLINGIUS (Conrad), théologien controversiste de l'ordre de Saint-François, au 16e siècle, est auteur de plusieurs Traités de controverse, d'un Catéchisme, Cologne, 1570, in-8°, et d'un Traité intitulé *De securitate conscientiæ*, contre l'intérim de Charles-Quint, Cologne, 1563, in-fol.

Digitized by Google

CLINGSTAT. *Voy.* KLINGSTAT.

CLINIAS, père du célèbre Alcibiade, combattit avec valeur dans la guerre contre Xercès, et fut tué à la bataille de Coronée, que les Athéniens gagnèrent contre les Béotiens, 447 ans avant J.-C. Athénée parle d'un autre Clinias, philosophe pythagoricien, qui avait coutume de calmer les mouvemens de sa colère, en jouant de la lyre, vers 520 avant J.-C.

CLIO, fille de Jupiter et de Mnémosine, est, selon la fable, celle des muses qui préside à l'histoire. On la représente sous la figure d'une jeune fille couronnée de lauriers, tenant de la main droite une trompette, et de la main gauche un livre.

CLISSON (OLIVIER DE), père du connétable, d'une famille de Bretagne, dont la filiation n'est prouvée que depuis son aïeul, dans le 14e siècle, était du parti de Charles de Blois. Il vint à Paris avec dix ou douze seigneurs bretons, du même parti, pour accompagner Charles de Blois à un tournoi. Philippe de Valois, sur des soupçons d'intelligence avec l'Anglais, les fit arrêter et décapiter, en 1344, sans connaissance de cause, au grand étonnement de tout le monde. Cette sévérité provoquée par des défiances aliéna la noblesse du parti de Philippe, et détermina l'Anglais à la soutenir; ainsi ce qu'il avait fait pour Charles de Blois tourna contre ce seigneur, qui perdit le duché de Bretagne. La femme du défunt, Jeanne de Bléville, dissimulant ses projets de vengeance, commença par envoyer son fils à Londres; et, lorsqu'elle n'eut plus rien à craindre pour lui, elle vendit ses pierreries, arma trois vaisseaux, fit des courses, et descendit plus d'une fois sur les côtes de Normandie, sacrifiant aux mânes de son mari tous les Français qui tombaient entre ses mains, et brûlant tout ce qui se trouvait sur son passage. Elle finit par se remarier à un chevalier anglais nommé Bentelée, pour satisfaire son inimitié contre la France.

CLISSON (OLIVIER DE), célèbre connétable de France, natif de Bretagne, d'une maison noble et ancienne, après avoir donné des preuves de son courage, s'attacha à Bertrand du Guesclin, et se signala en diverses occasions, surtout contre les Anglais. Charles VI le fit connétable de France le 28 novembre 1380. Après la mort de du Guesclin, il commanda l'avant-garde à la fameuse bataille de Rosebec en 1382 contre les Flamands. Cinq ans après, ayant été envoyé en Bretagne, le duc le retint prisonnier et ordonna à Bavalan, gouverneur de son château de l'Hermine, de le coudre dans un sac et de le jeter à la mer. Bavalan, comptant sur le remords de son maître, n'exécuta pas l'ordre. En effet le duc, revenu à lui, lui rendit la liberté en recevant une grosse rançon. De retour en France, Pierre de Craon tenta de l'assassiner, et le perça de plusieurs coups le 14 juin 1391; mais Clisson n'en mourut pas. Il fut privé de sa charge de connétable durant la maladie du roi, et se retira en Bretagne, où il mourut dans son château de Josselen en 1407, aimé et honoré de tout le monde. Il avait une fille nommée Marguerite, qui avait épousé le duc de Pentièvre, Jean de Blois; c'était une femme ambitieuse, qui aurait bien voulu voir duc de Bretagne son mari, qui y avait des droits par son père Charles de Blois: celui-ci avait été duc de Bretagne par sa femme; mais il avait été obligé d'y renoncer en faveur de son oncle Jean IV de Montfort. Quelque sujet que Clisson eût de se plaindre du duc Jean V, ils s'étaient si bien réconciliés, que le duc mourant en 1399 avait laissé ses enfans sous la garde de Clisson. La duchesse de Pentièvre crut l'occasion favorable, et vint solliciter son père de se défaire de ses pupilles. Mais Clisson eut cette perfidie si fort en horreur, que sa fille, qui remarqua sa fureur, se cassa la jambe en se sauvant. La duchesse, n'ayant pas réussi avec lui, anima ses fils à tenter tout pour rentrer dans le duché de Bretagne, qu'elle disait être leur bien. Elle avait quatre fils qui s'insinuèrent dans les bonnes grâces du duc, et l'invitèrent à une fête dans leur château de Chantoceaux en Anjou. Le duc et son frère Richard y furent en petite compagnie, pour n'être pas à charge à leurs hôtes. Olivier, l'aîné des quatre frères, les fit enlever par quarante cavaliers; mais, au lieu d'avancer leurs affaires, cette trahison révolta les seigneurs bretons, qui en-

Digitized by Google

voyèrent plus de 50,000 hommes à la duchesse pour délivrer son mari. Le siége fut mis devant Chantoceaux ; le duc n'y était pas ; mais Marguerite de Clisson y était avec un de ses fils. Cette femme effrayée envoya courrier sur courrier à son fils Olivier, pour remettre le duc en liberté. Il lui fit signer un traité comme il le voulut ; mais les états n'y eurent aucun égard. Marguerite mourut en 1441.

CLISTHENES, magistrat d'Athènes, aïeul de Périclès, inventa le premier la loi de l'ostracisme, par laquelle on exilait les citoyens trop puissans, en écrivant son nom sur une écaille que l'on mettait dans une urne dans les assemblées du peuple. Il fit chasser de la ville, par ce moyen, le tyran Hippias, 510 ans avant J.-C., et rétablit la liberté de la république.

CLITOMAQUE, habile philosophe, natif de Carthage, quitta sa patrie à l'âge de 40 ans et s'en alla à Athènes, où il fut disciple et successeur de Carneade, vers 140 avant J.-C. ; il avait composé un grand nombre d'ouvrages qui se sont perdus.

CLITUS, frère d'Hellanice, nourrice d'Alexandre-le-Grand, suivit ce prince dans ses conquêtes, et lui sauva la vie en coupant la main à Rosacès, qui avait la hache levée pour le tuer au passage du Granique. Alexandre, qui l'aimait beaucoup, l'ayant invité à souper, Clitus, à la fin du repas, étant échauffé par le vin, rabaissa les exploits de ce prince, pour relever ceux de Philippe son père ; mais Alexandre fut si irrité qu'il le tua de sa propre main, 329 avant J.-C. Ce prince en conçut ensuite tant de douleur, qu'il voulait se donner la mort.

CLOCHES BAPTISÉES. *Voyez* JEAN XIII.

CLODION-LE-CHEVELU, passe pour le second roi de France. On dit qu'il succéda à Pharamond vers 427, qu'il se rendit maître de Tournai, de Cambrai et de quelques autres places. On ajoute qu'il fut ensuite défait par Aétius, ce qui ne l'empêcha point de s'emparer de l'Artois et de la ville d'Amiens. Il mourut vers 447. Mérovée, son parent, lui succéda.

CLODIUS (PUBLIUS), fameux sénateur romain, s'abandonna aux débauches les plus infâmes. On l'accusait d'avoir corrompu trois de ses sœurs, et de s'être trouvé déguisé en fille dans une cérémonie de religion, où il n'était permis qu'aux femmes d'entrer. Etant devenu tribun, il fit exiler Cicéron ; mais celui-ci ayant été rappelé peu de temps après, fit casser ce que Clodius avait fait contre lui. Il entreprit ensuite la défense de Milon, qui avait tué Clodius, 53 ans avant J.-C.

CLODOMIR, fils de Clovis et de Clotilde, eut en partage le royaume d'Orléans. S'étant joint à ses frères Thierri, Childebert et Clotaire, il fit la guerre à Sigismond, roi de Bourgogne, le vainquit et le fit mourir, en 524. Il fut tué lui-même dans un combat qu'il livra à Gondemar, devenu roi de Bourgogne, après la mort de saint Sigismond. Il laissa de Gondiucque, sa femme, trois enfans. Deux furent massacrés en 533 par Childebert et Clotaire. Clodoald, le troisième, se sauva et fut rasé. On l'invoque sous le nom de saint Cloud. Gondiucque se remaria à Clotaire.

CLOPINEL ou JEAN DE MEUN, fameux poète français, ainsi nommé, parce qu'il était boiteux et natif de Meun sur la Loire : il vivait sous le règne de Philippe-le-Bel, vers 1300, et s'acquit beaucoup de réputation par sa continuation, en vers, du roman de la Rose, composé par Guillaume de Loris. L'édition qu'en a donnée l'abbé Lenglet en 1735, 3 vol. in-12, est la meilleure. Clopinel est encore auteur d'une traduction française des livres de la *Consolation* de Boëce, 1494, in-fol. ; des Epîtres d'Abeilard, et de quelques autres ouvrages, entre autres *Les sept articles de foi et proverbes dorés*, en rime française, in-4° gothique ; *le Miroir d'alchimie*, dans un recueil de Traités d'alchimie, Lyon, 1557, in-12.

CLOPPENBURG (JEAN), ministre dans quelques villes de Hollande, et professeur de théologie à Franeker, mort dans cette ville en 1652, à 60 ans, laissant des enfans de deux mariages, a composé quelques ouvrages de théologie imprimés à Amsterdam, 1684, 2 vol. in-4°.

CLORIS, fils d'Amphion et de Niobé, épousa Nelée et fut mère de Nestor. Apollon et Diane la tuèrent, parce qu'elle s'était vantée de chanter mieux

Digitized by Google

que le premier, et d'être plus belle que la seconde.

CLOS (Marie-Anne de Chateauneuf du), fameuse actrice de la Comédie française dans les premiers rôles tragiques, y a joué pendant quarante ans avec un applaudissement soutenu. Elle épousa le comédien Duchemin en 1730, dont elle fut séparée en 1733. Depuis ce temps elle n'a plus reparu au théâtre, et est morte le 18 juin 1748, à 78 ans.

CLOTAIRE Ier, fils de Clovis et de Clotilde, eut en partage le royaume de Soissons en 511. Il se joignit en 523 à Childebert et à Clodomir ses frères, contre Sigismond, roi de Bourgogne, marcha avec Thierri contre le roi de Thuringe, et fit en 539 une irruption sur les terres de Childebert, avec lequel il conclut ensuite la paix. Clotaire défit deux fois les Saxons, et fut roi de toute la France en 558, par la mort de Childebert. Deux ans après, Chramne, son fils naturel, se révolta une seconde fois contre lui. Clotaire le défit et le brûla avec toute sa famille dans une cabane où il s'était sauvé. Clotaire mourut à Compiègne en 561, à 64 ans. Il fut enterré à Saint-Médard de Soissons; Clotaire avait eu six femmes, et laissa quatre enfans qui lui succédèrent. Ce prince était courageux, libéral et grand politique, mais cruel et trop ambitieux.

CLOTAIRE II, surnommé le Grand, succéda à son père Chilpéric Ier, au royaume de Soissons, en 584, à l'âge de quatre mois. Frédégonde sa mère, craignant les artifices de Brunehaut, et la puissance de Childebert, le mit sous la protection de Gontran. Après la mort de ce prince, elle le soutint elle-même contre Childebert, sur lequel elle remporta une grande victoire en 593, à Droissi, village situé à cinq lieues de Soissons. On dit qu'avant la bataille, elle fit voir le jeune prince à toute l'armée, commandée par Landri, pour animer les soldats. Frédégonde étant morte en 597, Clotaire fut défait par Thierri et Théodebert; mais ces deux princes étant morts, Clotaire réunit tout l'empire des Français en 613, et fit mourir Brunehaut avec les enfans de Thierri. Il vainquit ensuite les Saxons, et tua de sa main leur roi Bertoald en 627. Il mourut l'année suivante 628, à 45 ans. Le maintien des lois, l'art de gouverner, son zèle pour l'observation des canons, ont fait en partie oublier sa cruauté. Il rendait la justice en personne et était savant. Ce fut sous son règne que les maires du palais, qui n'étaient que des officiers du roi amovibles à sa volonté, devinrent perpétuels. Warnachaire, pour prix des services qu'il lui avait rendus contre Brunehaut, contre laquelle il avait soulevé tous les seigneurs français, exigea de Clotaire qu'il serait maire de Bourgogne, et qu'il ne serait jamais déplacé pendant sa vie. Ce qu'il exigea pour lui, les autres seigneurs l'exigèrent pour leurs fiefs, ou bénéfices, qui étaient aussi amovibles à la volonté du prince. Ce changement fut occasionné par les libéralités indiscrètes de Frédégonde et de Brunehaut, qui ôtaient sans raison les places et les bénéfices à ceux qui les possédaient à cause de leurs services, pour en revêtir leurs partisans et leurs favoris. Clotaire avait eu trois femmes, et laissa deux fils, Dagobert et Charibert, qui lui succédèrent.

CLOTAIRE III, fut roi de Bourgogne et de Neustrie. Après la mort de Clovis II son père, en 660. Batilde, sa mère, aidée de saint Eloi, gouverna durant sa minorité avec beaucoup de sagesse. Les grands voulurent imiter sa piété pour lui plaire; mais ce n'était qu'hypocrisie, car après sa retraite au monastère de Chelles, les mêmes vices reparurent; Ebroin, maire du palais, s'empara de toute l'autorité, et se fit détester par ses cruautés et ses injustices. Clotaire III mourut en 670, sans postérité.

CLOTHO ou CLOTHON. *Voyez* Parques.

CLOTILDE (Sainte), fille de Chilpéric, roi des Bourguignons, fut élevée chez son oncle Gondebaut, et devint reine de France, en épousant Clovis, qu'elle convertit à la foi. Après la mort de ce prince en 511, Clotilde vit avec douleur la guerre s'allumer entre ses enfans; et n'ayant pu les accorder, elle se retira à Tours, pour prier sur le tombeau de saint Martin. Elle y mourut en 543, et fut rapportée dans l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul à Paris, actuellement Sainte-Geneviève, où était enterré

Digitized by Google

Clovis. Elle fut mère de Clotaire, de Clodomir et de Childebert. Clotilde, sa fille, fut mariée à Amauri, roi des Visigoths, en Espagne. Ce prince, arien, la maltraitant à cause de la foi, elle implora le secours de Childebert son frère, lequel défit Amauri et la ramena en France.

CLOUD (SAINT) fils de Clodomir, roi d'Orléans, et petit-fils de Clovis et de Clotilde, fut élevé avec ses frères Théobalde et Gontaire, sous la tutelle de Clotilde; mais Clotaire leur oncle, voulant envahir leurs états, massacra Gontaire et Théobalde. Saint Cloud échappa au carnage, et se renferma dans un monastère. Il reçut l'habit de religieux des mains de saint Severin, alla mener une vie solitaire en Provence, et revint ensuite à Paris, où il fut ordonné prêtre par Eusèbe, qui en était évêque. Il finit le reste de ses jours dans un monastère qu'il fit bâtir au village de Nogent, appelé Saint-Cloud, et y mourut vers 560 Ce monastère a été changé en une collégiale.

CLOVIO (JULIO), peintre, mort à Rome en 1578, à 80 ans, était originaire d'Esclavonie, et apprit le dessin sous Jules Romain. Il excellait dans la miniature.

CLOVIS Ier, roi de France et fameux conquérant, succéda à son père Childéric en 481; il suivit les projets de conquêtes des Français dans la Gaule, et n'eut pas de peine à y réussir. La Gaule, dévastée depuis longtemps par les barbares, qui se succédaient, était dénuée de défenseurs: les Gaulois mêmes désiraient qu'au lieu de parcourir la Gaule pour la ravager, quelques-uns de ces barbares voulussent s'y fixer pour les mettre à couvert du brigandage des autres. Dans ces dispositions, Clovis n'eut pas de peine à vaincre Siagrius, qui commandait le peu de troupes romaines destinées à la défense de la Gaule: il le défit près de Soissons, et lui fit trancher la tête: il s'empara de Soissons, de Tongres, de Reims et de toutes les villes qui restaient aux Romains dans la Gaule. Les Gaulois qui avaient favorisé l'invasion restèrent en possession de leurs biens: les terres de ceux qui étaient restés attachés aux Romains, et toutes celles dont les maîtres avaient péri dans les ravages précédens, furent partagées entre les vainqueurs. Le roi se réserva les principales et toutes les villes. Il imposa des tributs modérés sur les Gaulois (que l'on nommait Romains), les Francs partagèrent les autres terres vacantes, et ne furent assujétis qu'au service militaire. Pour plaire à leurs nouveaux sujets, les Francs les laissèrent vivre selon leurs lois, ils prirent leurs manières et leur langage. Clovis épousa, en 493, Clotilde, princesse illustre par sa piété et par sa naissance, à laquelle il promit d'embrasser la religion chrétienne. Il marcha ensuite contre les Germains, auxquels il livra bataille à Tolbiac, près de Cologne, en 496. Au milieu du choc, voyant plier ses troupes, il eut recours au Dieu de Clotilde, et fit vœu que s'il le délivrait de ce péril, il se ferait chrétien. Ses soldats revinrent aussitôt à la charge, et il demeura vainqueur. Clovis tint sa promesse, et fut baptisé à Reims par saint Remi, avec une grande partie de son armée. L'autre partie resta dans les ténèbres de l'idolâtrie, qui subsista encore en France plus de 300 ans. Ceux qui avaient embrassé le christianisme n'en furent pas meilleurs, ils ne se modérèrent ni dans leur humeur sanguinaire ni dans les débauches du vin et des femmes. Ils crurent racheter leurs péchés en faisant à l'église de grands dons qui ne leur coûtaient guère. Ils firent aux moines de grandes concessions de terres incultes; mais si ces dons étaient peu profitables à leur âme, ils furent utiles à l'ordre politique. Les ecclésiastiques, qui avec les nobles étaient les seuls libres, cultivèrent ces terres, et firent de ces déserts des lieux charmans, qui enrichirent l'état de leurs productions. Clovis étendit ensuite ses conquêtes au-delà du Wahal et du Rhin, conquit les Armoriques, fit la guerre à Gondebaud, gagna, en 507, la célèbre bataille de Vouillé, près de Poitiers, contre Alaric, qu'il tua de sa main, soumit tout le pays depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées, et se rendit maître d'Angoulême. Son armée fut néanmoins battue devant Arles par Théodoric en 509. Anastase, empereur d'Orient, au bruit de tant de succès, crut devoir rechercher l'amitié de Clovis, et lui envoya les ornemens de patrice, de consul et d'auguste en 510. La même

Digitized by Google

année Clovis choisit Paris pour la capitale de son empire, et après avoir exercé de grandes cruautés contre les princes ses parens, et s'être emparé de leurs états, il mourut à Paris en 511, à 45 ans, après en avoir régné 30. Il fut enterré dans l'église de Sainte-Geneviève, qui était alors sous l'invocation de saint Pierre et de saint Paul. On dit qu'il rédigea les lois saliques. Thierri, Clodomir, Childebert et Clotaire, ses quatre fils, partagèrent entre eux ses états. Ce fut la dernière année de son règne, en 511, que l'usage des vers à soie fut apporté des Indes.

CLOVIS II, fils de Dagobert, lui succéda en 638 dans les royaumes de Neustrie et de Bourgogne, sous la tutelle de Nantilde sa mère, qui gouverna avec les maires du palais. Ce prince épousa Batilde, et fut très-charitable. Dans un temps de disette, après avoir épuisé ses coffres pour secourir ses sujets, il fit enlever de l'église de Saint-Denis les lames d'or et d'argent dont son père, Dagobert, avait fait couvrir les tombeaux du saint et de ses compagnons, et en fit distribuer l'argent aux pauvres. Il mourut en 656, et fut enterré à Saint-Denis. Il laissa trois fils, Thierri, Clotaire III et Childéric II. Ce prince, sujet au vin, avec une tête faible, ne sortit pas de minorité, puisqu'il mourut à 22 ans. La minorité de ses enfans, dont l'aîné n'avait que 3 ans, fit la fortune des maires du palais. Les seigneurs français s'étaient fait une loi de ne choisir leurs rois que dans la famille royale; mais ils se réservèrent de choisir parmi eux quelqu'un pour les commander à la guerre. Le sujet choisi prenait le titre de maire du palais, non pas qu'ils fussent officiers du roi, ils l'étaient du royaume. Il n'est pas étonnant que dans une nation guerrière le chef militaire l'ait à la fin emporté sur un roi, le plus souvent sans vertus, ou qui n'osait les produire, de peur de déplaire à un maître qui choisissait à son gré dans la famille royale un être auquel il donnait le titre de roi.

CLOVIS III, fils de Thierri III, roi des Français, régna cinq ans sous la tutelle de Pepin Héristel, maire du palais, qui s'était emparé de l'autorité royale. Il mourut en 695, à 14 ans.

CLUENTIUS, romain, fut accusé par sa mère Sosie d'avoir fait mourir Oppianicus, son beau-père, 54 ans avant J.-C.; mais Cicéron prit sa défense, et prononça en sa faveur la belle oraison *Pro Cluentio*.

CLUGNY (François de), né à Aiguemortes, se fit prêtre de l'Oratoire, et mourut à Dijon, où il avait été supérieur, en 1694, à 57 ans, en réputation de sainteté. Il a composé *la Dévotion*, *le Manuel, l'Oraison des pécheurs, etc.*, 10 vol. in-12.

CLUSEUS. *Voy.* Écluse.

CLUTIN D'OYSEL (Henri), séjourna long-temps en Écosse pour assister de ses conseils Marguerite de Lorraine, qui en était régente pour sa fille Marie. Il fut aussi ambassadeur au concile de Trente, où il soutint courageusement le droit de préséance de la France sur l'Espagne. Il mourut en 1566.

CLUVIER (Philippe), célèbre géographe, né à Dantzick en 1580, fut élevé avec soin par son père, qui était président de la monnaie à Dantzick. Étant à Leyde, Joseph Scaliger lui conseilla de s'appliquer à la géographie. Cluvier suivit ce conseil, et voyagea pour ce sujet dans la plupart des états de l'Europe : il savait un grand nombre de langues, et il se fit partout des amis et des protecteurs illustres. De retour à Leyde, il y enseigna avec applaudissement, et y mourut en 1623, à 43 ans. On a de lui, 1° *De tribus Rheni alveis*, in-4°, qui se retrouve dans le suivant; 2° *Germania antiqua*, *Vindelicia et Noricum*, 2 vol. in-fol.; 3° *Sicilia antiqua*, in-fol.; 4° *Italia antiqua*, 2 vol. in-fol.; 5° *Introductio in universam geographiam*. Tous ces ouvrages sont estimés avec raison. La meilleure édition de l'introduction à la géographie est celle de 1729, in-4°, avec les notes de Bruzen de la Martinière et d'autres savans. Il y en a qui estiment mieux celle de Reiskius, Amsterdam, 1697, in-4°.

CLYMÈNE, nymphe, et fille de l'Océan et de Thétis, selon la fable, fut aimée d'Apollon ou du soleil, et en eut Phaéton, Lampetie, Phaétuse et Phébé. Elle épousa depuis Mérope.

CLYTEMNESTRE, fille de Léda, et femme d'Agamemnon, pendant que ce prince était au siége de Troie, fut aimée d'Egysthe, qu'elle engagea à tuer Agamemnon, comme il rentrait dans ses

Digitized by Google

états. Oreste son fils, étant devenu grand, vengea la mort de son père, et tua Egysthe, avec sa mère Clytemnestre; mais il fut ensuite agité des furies jusqu'à sa mort.

CLYTIE, fille de l'Océan et de Thétis, fut aimée du Soleil, et se laissa mourir de faim, parce que son amant lui avait préféré Leucothoé. Le soleil la changea en héliotrope.

COBDEN (EDOUARD), théologien anglais, chapelain du roi Georges II, chanoine de Saint-Paul et ministre de plusieurs paroisses, perdit sa femme en 1762, et mourut lui-même le 22 avril 1764, âgé de plus de 80 ans. Il a fait imprimer des Sermons, des Poésies, 1748, in-8°. Le Recueil de ses ouvrages est imprimé en 1757, deux parties in-4°. On y trouve des recherches sur les promotions ecclésiastiques, qui lui firent perdre sa prébende de Saint-Paul.

COCAIE (MERLIN). *Voy.* FOLENGO.

COCCÉIUS (HENRI), né à Brême le 25 mars 1644, fut professeur en droit à Heidelberg, à Utrecht et à Francfort-sur-l'Oder, où il mourut le 18 août 1719, à 76 ans, laissant plusieurs enfans. Il avait été employé en diverses affaires importantes. L'empereur, en considération de ses services, lui donna en 1713 la qualité de baron de l'empire. On a de lui plusieurs ouvrages sur la science qu'il avait professée: *Juris publici prudentia*, Francfort, 1695, in-8°; *Hyppomnemata juris*, 1698, in-8°, etc.

COCCÉIUS (SAMUEL), fils du précédent, s'éleva par sa profonde connaissance du droit public aux places de ministre d'état et de grand chancelier de Frédéric II, roi de Prusse. C'est lui qui a réformé la justice dans les états de ce prince par le code Frédéric, traduit en français en deux tomes qui se partagent en 3 vol. in-8°. Il a donné une édition de *Grotius de jure belli et pacis*, Lausanne, 1751, 5 vol. in-4°. Il est mort en 1755 avec le titre de baron.

COCCÉIUS ou COCH (JEAN), fameux professeur d'hébreu à Brême, sa patrie, puis à Franeker, enseigna la théologie à Leyde avec réputation, et y mourut en 1669, à 66 ans, laissant un fils. On a de lui de longs Commentaires sur la Bible, et d'autres ouvrages qui ont fait beaucoup de bruit en Hollande, et qui sont imprimés à Amsterdam, 1701, 10 tomes en 8 vol. in-fol. En 1708 on a donné de lui *Opera anecdota theologica et philologica*, 2 vol. in-fol. Sa manière singulière d'interpréter l'Ecriture sainte souleva contre lui Voctius, Desmarets, et plusieurs autres protestans. Il eut néanmoins et il a encore un grand nombre de disciples en Hollande, appelés Coccéiens, qui croient avec lui qu'il y aura dans le monde un règne visible de J.-C., qui abolira celui de l'Antechrist, et que sous ce règne les juifs et les nations étant converties, l'église sera dans toute sa gloire.

COCCHI (ANTOINE), né à Mugello en 1695, fut professeur en médecine à Pise, puis de philosophie et d'anatomie à Florence, et antiquaire du grand-duc. Il s'est distingué par l'étendue de ses connaissances et par la justesse avec laquelle il savait les appliquer. La plupart des langues anciennes et modernes lui étaient connues; et, lorsqu'il ignorait quelque chose, il ne prenait pas de relâche qu'il ne l'eût connue. Il est mort en 1758. On a de lui *Epistolæ physico-medicæ*, 1732, in-4°; une édition des chirurgiens grecs Oribase et Soranus, Florence, 1754, in-fol.; une édition du roman d'*Abrosome et d'Anthia*, par Xénophon d'Éphèse, Londres, 1726, grec et latin, in-4°; Discours sur différens sujets, Florence, 1761, 2 parties. On a traduit de lui: *Discours sur le régime de Pythagore*, 1752, in-12; *Sur la contagion de la pulmonie*, dans le tome 4 des Mélanges de littérature étrangère.

COCCIUS (JOSSE), savant théologien controversiste, natif de Bilfeld, quitta les erreurs de Luther, et embrassa la religion catholique à Cologne. Il fut chanoine de Juliers, et publia en 1599 et 1600 un grand ouvrage de controverse en latin intitulé *Le Trésor catholique*, Cologne, 1674, 2 vol. in-fol.

COCCOPANI (JEAN), mécanicien, architecte et peintre, fut employé par l'empereur dans différentes guerres, en qualité d'ingénieur. Il retourna ensuite à Florence, sa patrie, où il bâtit, pour le grand-duc, le palais de *Villa imperiale* et le couvent des carmélites. Le grand-duc lui donna ensuite une chaire de mathématiques, qu'il occupa

Digitized by Google

jusqu'à sa mort, arrivée en 1649, à 67 ans.

COCHET (Jean), prêtre, ancien recteur de l'université, et professeur de philosophie au collége Mazarin à Paris, était né à Favergues, dans le diocèse de Genève, et est mort le 8 juillet 1771. Il a donné une Logique, une Métaphysique, une Morale et une Physique, chacune en un vol. in-8°, qui n'ont pas fait oublier les précédentes; *Preuves de la possibilité de la présence réelle de J.-C. dans l'Eucharistie*, 1764, in-12.

COCHET DE SAINT-VALLIER, (Melchior), secrétaire de M. le duc d'Orléans, régent, puis conseiller et président au parlement de Paris, s'est distingué par son habileté dans la jurisprudence et par ses œuvres de piété. Il laissa en 1735 un fonds de 10,000 livres de rente pour marier chaque année une demoiselle noble de Provence, à perpétuité, et mourut à Paris le 19 décembre 1738, à 74 ans. On a de lui un excellent Traité de l'Indult, dont la meilleure édition est en 3 vol. in-4°. On trouve aussi quelques pièces de lui dans les journaux de Trévoux.

COCHIN (Henri), très-célèbre avocat au parlement de Paris, et l'un des plus grands orateurs qui aient paru dans le barreau, naquit à Paris le 10 juin 1687. Ayant été reçu avocat en 1706, il plaida sa première cause à 22 ans au grand conseil, où son père, qui était aussi avocat, s'était acquis l'estime des magistrats et du public. Cette cause fut suivie de plusieurs autres, qui augmentèrent sa réputation naissante, et qui, avec le conseil de ses amis et de ses cliens, le déterminèrent à l'âge de 30 ans de plaider au parlement. Il y fut entendu avec un applaudissement universel, et depuis ce temps-là, jusqu'à sa mort, il y a eu peu d'affaires importantes au palais, où le public ne soit accouru pour l'entendre, et n'en soit toujours revenu avec persuasion que M. Cochin était doué de tous les talens extraordinaires qui caractérisent les grands orateurs. Il fut consulté de toute la France, et ne cessa de servir le public par un travail assidu et infatigable. Il mourut à Paris après plusieurs attaques d'apoplexie, le 24 février 1747, à 60 ans. On a publié ses OEuvres, Paris, 1751 et suivantes, 6 vol. in-4°.

COCHIN (Jean-Dominique), docteur de Sorbonne, curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, né à Paris le 1er janvier 1726, n'avait pas pris son bénéfice pour en retirer les émolumens, mais pour être utile à l'humanité; non-seulement le revenu de sa cure, mais son propre revenu, qui était assez honnête, était employé au soulagement des pauvres. Pour perpétuer ses bienfaits, il fonda, avec des secours, un hospice pour les pauvres malades de sa paroisse, qu'il a eu la satisfaction de voir finir avant sa mort, arrivée le 3 juin 1783. On a imprimé depuis sa mort un vol. d'ouvrages de piété, et 4 vol. de prônes, 1787, in-12.

COCHIN. Il y a eu deux artistes de ce nom dans le 17e siècle; l'un, Nicolas, natif de Troyes, qui a travaillé d'après Vandermeulen, Callot, La Belle, et d'après lui-même, on a de lui le Passage de la mer Rouge; Moïse recevant les tables de la loi; une Adoration des mages; la Conversion de saint Paul, etc.; l'autre, Noël, qui a gravé des plans et profils qui entrent dans le grand Beaulieu.

COCHIN (Charles-Nicolas), parisien, descendant des précédens, s'adonna comme eux à la gravure, après s'être occupé de la peinture jusqu'à 22 ans. Il avait de la facilité, et était fort laborieux; c'est pourquoi on trouve beaucoup d'estampes de lui. Il est mort en 1754, à 66 ans. On distingue une Noce de village, d'après Watteau; Rébecca; la Rencontre de Jacob et d'Esaü, d'après Le Moine; Jacob et Laban, d'après Restout; la Destruction du palais d'Armide, d'après le même; les gravures des peintures des Invalides, dans la description de cette église. Son fils Charles-Nicolas Cochin, chevalier de Saint-Michel, est le digne rival de son père; et nous dirions qu'il l'emporte, si nous ne craignions de blesser sa modestie. *Voy.* Horthemels.

COCHLEUS (Jean), savant théologien controversiste, natif de Nuremberg, fut chanoine de Breslaw, et se signala par ses écrits contre Luther et les autres hérétiques du 16e siècle. Il eut avec eux plusieurs conférences, et s'en fit extrêmement craindre. Il mourut à Breslaw le 10 janvier 1552, à 73 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de controverse. Les principaux sont : *Historia*

Digitized by Google

hussitarum, in-fol.; *De actis et scriptis Lutheri*, in-fol.; *Speculum cinoa missam*, in-8°; *De vitâ Theodorici, regis Ostrogotorum*, Stockolm, 1699, in-4°; *Concilium cardinalium, anno* 1538, in-8°; *De emendandâ ecclesiâ*, 1539, in-8°, rare. Pour faire voir que les luthériens pouvaient abuser de l'Ecriture sainte, il fit paraître en 1527 un livre exprès, tissu de passages de l'Ecriture sainte, pour prouver que J.-C. n'est pas Dieu, et un autre en 1528, pour prouver qu'on doit obéir au diable, et que la sainte Vierge avait perdu sa virginité.

COCKBURN (Catherine), fille du capitaine David Trotter, gentilhomme écossais, et commandant de vaisseaux sous Charles II, était née à Londres le 16 août 1679. Elle donna de bonne heure des marques de son génie poétique; car elle n'avait que 15 ans quand elle fit paraître sa tragédie d'*Agnès de Castro*, en 1695. Elle en fit plusieurs autres, et un poème intitulé *les Neuf Muses*. Son talent pour la poésie était joint à une grande connaissance de la philosophie. A 22 ans elle fit une Défense du *Traité de l'entendement humain* de Locke. Elle embrassa la religion romaine, épousa M. Cockburn en 1708, et mourut en 1749, à 71 ans. La collection de ses ouvrages forme 2 vol. in-8°. Elle était de petite stature et de complexion délicate; mais la vivacité de ses yeux et les agrémens de son esprit la rendaient chère à tous ceux qui la connaissaient.

COCLÈS *Voy.* Horace.

COCLÈS. (Barthélemi), se mêla dans le 15e siècle de faire des prédictions, dont quelques-unes s'étant trouvées vraies, il en fit un recueil où il expliqua son art par la chiromancie en latin, Strasbourg, 1536, in-8°. Il avait prédit qu'il mourrait d'un coup sur la tête. Il fut en effet assassiné par Caponi d'un coup de hache sur la tête. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que Caponi étant allé le consulter, Coclès, dont il n'était pas connu, lui dit: « Hélas, mon ami, vous commettrez un meurtre avant qu'il soit nuit. »

COCONAS (Annibal, comte de), gentilhomme piémontais, fut un des plus cruels exécuteurs de la Saint-Barthélemi, jusqu'à racheter des huguenots des mains de ceux qui les sauvaient, pour avoir le plaisir de les faire mourir de ses propres mains. Il fut accusé, avec La Mole, d'avoir voulu enlever le duc d'Alençon de Saint-Germain, pour le mettre à la tête des rebelles, et décapité en 1574. La duchesse de Nevers, femme de Ludovic de Gonzague, fit embaumer sa tête; d'autres disent qu'elle l'enterra de ses propres mains dans une chapelle qui est sous Montmartre. Sa mémoire fut rétablie dans l'édit de pacification de 1576.

COCUS (Robert), savant théologien anglais, s'était appliqué dès sa jeunesse à l'étude des pères de l'église, et surtout à discerner leurs vrais ouvrages d'avec ceux qu'on leur attribue faussement. On a de lui sur ce sujet un livre fort estimé, qui a pour titre *Censura quorumdam scriptorum quæ sub nominibus patrum antiquorum à pontificiis citari solent*, Londres, 1614 ou 1623, in-4°. Il était vicaire de Leeds, et il y mourut en 1604.

CODDE (Pierre), né à Amsterdam, entra dans la congrégation de l'Oratoire. Il séjourna en France plusieurs années qu'il consacra à l'étude, et il se préparait à passer en Italie, quand M. de Néercassel l'appela auprès de lui à Utrecht. A la mort de ce prélat, en 1686, il fut un des sept sujets présentés à Innocent XI par le clergé d'Utrecht pour lui succéder. Le pape fit tomber son choix sur lui, et l'archevêque de Malines le sacra archevêque de Sébaste, à Bruxelles. On lui avait proposé inutilement de signer le Formulaire d'Alexandre VII, avant son sacre. C'en fut assez pour lui susciter des ennemis, qui ne purent rien contre lui tant qu'Innocent XI vécut. Après la mort de ce pontife, on l'attira à Rome, sous prétexte de participer aux indulgences du jubilé; mais en effet pour lui faire son procès comme à un janséniste. Malgré ses défenses, qu'on peut voir dans *Causa Coddæana*, Antuerpiæ, 1705, in-8°, il fut déclaré suspens, par un décret de l'inquisition du 7 mai 1701. Il s'abstint des fonctions épiscopales, malgré l'avis de son clergé, espérant apaiser ses ennemis par sa condescendance; mais ce fut inutilement. Ils firent condamner à Rome, le 4 octobre 1707, les écrits qu'il fit pour sa défense, et poussèrent leur vengeance jusqu'après sa mort, arrivée le 18 dé-

Digitized by Google

cembre 1710, à 62 ans, en faisant rendre un décret, du 14 janvier 1711, qui le déclarait indigne de la sépulture ecclésiastique, et défendait aux fidèles de prier pour lui. Théodore de Cock fut nommé par la cour de Rome pour le remplacer dans le saint ministère. Le clergé et les états de Hollande ne voulurent pas le reconnaître, et restèrent attachés à M. Codde; tel est le principe du prétendu schisme d'Utrecht. Le P. Quesnel publia, pour la défense de M. Codde, *Divers abus et nullité du décret de* 1707, in-12; et en 1711 parut la justification de M. Codde, in-12.

CODINUS (Georges), curopalate de Constantinople vers la fin du 15e siècle, dont on a un Traité des offices du palais et de l'église de Constantinople, et d'autres ouvrages imprimés en grec et en latin, 1648, in-fol., et un extrait sur les antiquités de Constantinople, 1655, in-fol., avec Constantin Manassès, qui font partie de la Bisantine.

CODRINGTON (Christophe), né dans la Barbade en 1668, sut allier Mars avec les Muses. Il vint en Angleterre finir ses études à Oxford; ensuite il entra dans les gardes de Guillaume III, en qualité de capitaine, et suivit ce prince au siége de Namur, en 1695. A la paix de Riswick, il fut nommé gouverneur-général des îles sous le vent. En cette qualité, il attaqua inutilement la Guadeloupe, en 1703; ce qui l'engagea à se démettre de son gouvernement, pour ne s'occuper que de l'étude. Il mourut à la Barbade le 7 avril 1711, et fut rapporté en Angleterre, et enterré à Oxford en 1716. Il laissa deux plantations qu'il avait dans la Barbade et la Barboude, à la société de la Propagande, et sa bibliothèque à l'université d'Oxford. Il est auteur d'un poëme qui se trouve dans *Musæ anglicanæ*, Londres, 1741.

CODRUS, fils de Mélanthus, et dernier roi d'Athènes, étant allé consulter l'oracle au sujet des Héraclides, qui infestaient le Péloponèse, apprit que le peuple dont le chef serait tué demeurerait victorieux. Il se déguisa en paysan, blessa un soldat, et se fit tuer, vers 1095 ans avant J.-C. Les Athéniens, par respect pour lui, ne voulurent plus avoir de rois, et choisirent des magistrats nommés archontes, pour les gouverner. Médon, fils de Codrus, fut le premier archonte.

CODRUS, poète latin dont parle Juvénal, était si pauvre que son indigence a passé en proverbe: *Codro pauperior. Voy.* Urcodus.

CODURC (Philippe), savant ministre de la religion prétendue réformée, natif d'Annonay, rentra dans l'église catholique, et devint très-habile dans les langues et dans l'intelligence de l'Écriture sainte. Il mourut en 1660. Il a publié un excellent Commentaire sur Job, Paris, 1651, in-4°; *du Sacrifice de la messe*, 1648, in-8°; *du Signe de la croix*, 1656, in-8°; et d'autres ouvrages.

COECH (Pierre), architecte, peintre et graveur, natif d'Alost, alla se perfectionner en Italie, et fit un voyage en Turquie, où il travailla à une suite de dessins qui représentaient les coutumes des Turcs. Il devint ensuite peintre et architecte de l'empereur Charles-Quint, et mourut en 1551. On a de lui des Traités de géométrie, d'architecture et de perspective, avec quelques gravures en bois et en cuivre. Il ne faut pas le confondre avec Jérôme Coech, dont on a des ouvrages au burin qui ne sont pas estimés.

COEFFETEAU (Nicolas), savant théologien controversiste, né à Saint-Calais dans le Maine en 1574, se fit dominicain en 1588. Son mérite l'éleva aux premières charges de son ordre; il fut fait évêque de Dardanie, et administrateur de l'évêché de Metz en 1617, et Louis XIII le nomma à l'évêché de Marseille; mais il mourut à Paris avant que d'en avoir pris possession, le 21 avril 1623, à 49 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont, 1° des Réponses au roi de la Grande-Bretagne, à Duplessis Mornai, et à Marc-Antoine *de Dominis*; 2° l'Histoire romaine, in-fol., etc.

COELLO (Alonzo-Sanchès), peintre portugais, élève de Raphaël et de Moro, fut peintre de Philippe II, qui l'employa à l'Escurial, et à Madrid dans l'église de Saint-Jérôme. Il est mort en 1590, à 75 ans.

COELMANS (Jacques), graveur d'Anvers, fut appellé à Aix par M. Boyer d'Aguilles, pour graver les tableaux de son cabinet. Il était né vers 1670. Cette

Digitized by Google

suite, finie en 1709, n'a paru qu'en 1744.

COELUS, fils de l'Air et de la Terre, est regardé comme le plus ancien des Dieux. Saturne son fils le détrôna et le mutila. Le sang qui coula de la plaie dans la mer forma Vénus.

COETIVY (Pregent, seigneur de), gentilhomme breton, se distingua au 15e siècle, par sa valeur et par sa prudence en plusieurs siéges et combats. Il fut fait amiral de France en 1439, et fut tué d'un coup de canon au siége de Cherbourg en 1450. Alain de Coetivy son frère fut successivement évêque de Dol, de Cornouailles et d'Avignon, et ensuite cardinal. Il fut employé en diverses affaires importantes, et mourut à Rome le 22 juillet 1474, à 69 ans.

COETLOGON (Alain-Emmanuel de), né en 1646 d'une famille illustre de Bretagne, passa du service de terre à celui de mer en 1670 : il s'était trouvé à 11 batailles navales, quand Louis XV, voulant honorer sa vieillesse, le fit maréchal de France en 1730, le 1er de juin, et le 7 du même mois il mourut à 83 ans.

COEUR (Jacques), natif de Bourges, se rendit célèbre au 15e siècle, par ses talens et par ses richesses. Il fut argentier du roi Charles VII, administra les finances, et devint si riche et si puissant, par le commerce qu'il faisait en Orient avec les Turcs et les Perses, en Afrique avec les Sarrasins, qu'il donna de l'envie à des personnes avides de ses biens. On l'accusa faussement d'avoir empoisonné Agnès Sorel, morte en couches en 1451. On le condamna à 100,000 écus, et on l'envoya en prison à Poitiers ; de là il fut transféré à Beaucaire, et renfermé dans le couvent des cordeliers ; mais l'un de ses facteurs, nommé Jean de Village, qui avait épousé sa nièce, lui procura les moyens de s'évader et de se sauver à Rome, où il arriva en 1455. Il passa le reste de cette année à régler ses affaires, et à entendre les comptes de ses facteurs qui lui étaient restés fidèles, et qui avaient continué son commerce durant son procès et sa prise. Le pape Calixte III arma l'année suivante une flotte de 16 galères contre les Turcs. Jacques Cœur s'y embarqua, eut le commandement d'une partie de la flotte, et mourut dans l'île de Chio, sur la fin de 1456, « en exposant sa personne en l'encontre des infidèles, » dit le roi Charles VII. Il y fut enterré dans l'église des Cordeliers. Le roi, en reconnaissance de ses services, fit rendre une partie de ses biens à ses enfans, dont l'un, nommé Jean, fut archevêque de Bourges, et se fit estimer par son mérite.

COFFIN (Charles), né le 4 octobre 1676, devint principal du collége de Beauvais, puis recteur de l'université de Paris. Ce fut pendant son rectorat que l'instruction gratuite fut établie dans les colléges de cette grande ville. Il mourut à Paris le 20 juin 1749. Crévier lui fit une épitaphe. On a de Coffin un grand nombre d'hymnes dans le bréviaire de Paris, et plusieurs petites pièces de poésie latine dont on estime surtout l'ode sur le vin de Champagne, qui est en effet très-belle. Ses œuvres ont été recueillies, 1755, 2 vol. in-12.

COGER (François-Marie), professeur de rhétorique au collége Mazarin, et ancien recteur de l'université, né à Paris en 1723, a fait plusieurs discours et poëmes latins sur différens événemens qui lui ont fait honneur. Mais M. de Voltaire ne lui a pas pardonné d'avoir critiqué des opinions rejetées par l'église, dans l'examen de divers ouvrages qu'il a fait imprimer en 1766 et 1767, in-12. Au reste, les imputations de M. de Voltaire sont trop amères pour nuire. M. Coger est mort le 18 mai 1780.

COGLIONI ou COLLEONI (Barthélemi), natif de Bergam, d'une famille qui avait la souveraineté de cette ville, et qui en fut dépouillée en 1410, se signala dès sa jeunesse par sa valeur et sa prudence. Les Vénitiens lui donnèrent le commandement de leurs troupes, et il leur rendit des services importans. Il mourut en 1475. On dit qu'il introduisit le premier l'usage de trainer l'artillerie en campagne. Les Vénitiens lui ont fait élever une statue équestre.

COGGESHALE (Raoul), savant religieux anglais, est auteur d'une Chronique de la Terre-Sainte, et d'une Chronique anglaise, depuis 1066 jusqu'en 1200, qui sont imprimées dans le 5e volume de l'*Amplissima collectio de*

Digitized by Google

D. Martene. Cet auteur avait été blessé au siége de Jérusalem par Saladin, et rapporte par conséquent des faits dont il avait été témoin, dans sa Chronique de la Terre-Sainte. On croit qu'il mourut en 1228.

COGNATUS. *Voy.* COUSIN.

COGOLIN (JOSEPH DE CUERS, chevalier de), né à Toulon, mérita, par ses talens pour la poésie, d'être des académies de Nancy, Berlin et Rome. Il est mort le 2 janvier 1760. On a de lui : *Aristée ; Dispute des armes d'Achille*, poëme en l'honneur du roi de Pologne ; Ode sur les arts, poëme contre le matérialisme ; *l'Education*, poëme, 1757, in-8°.

COHORN (MEMNON), le plus grand ingénieur qu'aient eu les Hollandais. C'est lui qui avait fortifié Berg-op-Zoom, prise par les Français le 17 septembre 1747. Ce fut un beau spectacle de voir Vauban assiéger le fort Cohorn, défendu par Cohorn lui-même. Il ne se rendit qu'après avoir reçu une blessure grave.

COGNET (MICHEL), savant mathématicien, natif d'Anvers, mort le 24 décembre 1623. On a eu de lui un Traité de la navigation, imprimé en 1581.

COIGNY (FRANÇOIS DE FRANQUETOT, duc de), maréchal de France, mort le 18 décembre 1759, gagna la bataille de Parme, le 29 juin, et celle de Guastalla, le 19 septembre 1734.

COINTE (CHARLES LE), l'un des plus habiles historiens de son siècle, naquit à Troyes le 4 novembre 1611. Il entra dans l'Oratoire sous le cardinal de Bérule, enseigna les humanités à Vendôme, à Nantes, à Angers et à Condom, et suivit M. Servin, plénipotentiaire à Munster. M. Colbert lui fit donner une pension de 1000 livres en 1659, et une autre de 500 livres. Il mourut le 18 janvier 1681, à 70 ans, après avoir publié en latin les Annales ecclésiastiques de France, Paris, imprimerie royale 1665 et suivantes, 8 vol. in-fol., qui sont fort estimées.

COISEVAUX. *Voy.* COYSEVOX.

COISLIN (HENRI-CHARLES DU CAMBOUT, duc de), évêque de Metz, mort en 1732, s'est rendu fameux par le bien qu'il a fait à sa ville épiscopale, en y faisant bâtir des casernes, et en y fondant un séminaire. Le Rituel qu'il fit imprimer en 1713, in-4°, est rempli d'instructions utiles pour les curés, et fut fort applaudi. Son mandement pour l'acceptation de la bulle *Unigenitus* le fut moins. La cour de Rome se plaignit des distinctions de sens qu'il donna aux cent une propositions condamnées. C'est lui enfin qui a légué à la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés la fameuse bibliothèque du chancelier Seguier, dont il avait hérité. Le père Montfaucon en a publié le catalogue des manuscrits grecs en 1715, in-fol.

COKE, ou COOKE (ÉDOUARD), chef de justice du banc royal en Angleterre, naquit à Mileham, en 1549, d'une ancienne famille de Norfolck. Il eut divers emplois importans sous le règne de la reine Elisabeth, et fit beaucoup parler de lui sous les règnes suivans. Il mourut à Stokepoges le 3 septembre 1634, à 86 ans. On a de lui divers ouvrages, dont le plus considérable est intitulé *Les instituts des lois d'Angleterre*.

COLALTO, fameux pantalon de la comédie italienne, mort le 5 juillet 1778, a composé beaucoup de comédies italiennes, relatives à son personnage, qui ne sont point imprimées.

COLARDEAU (CHARLES-PIERRE), naquit à Janville, dans l'Orléanais, le 12 octobre 1732 ; le curé de Pithiviers, son oncle, eut soin de son éducation, après la mort de ses père et mère, dès l'âge de 13 ans. Il fit ses humanités à Meun, chez les jésuites, et sa philosophie à Paris, sous M. Rivard. Pendant ses deux années de philosophie, il se sentit bien plus de goût pour les spectacles que pour cette science. Aussi, lorsque son oncle l'eut fait revenir, et lui eut proposé d'entrer chez le procureur pour devenir avocat, il accepta cette proposition, dans l'espérance qu'étant une fois à Paris il serait le maître d'y suivre son inclination. Il était encore chez le procureur, lorsqu'il lut sa tragédie d'*Astarbé* aux comédiens français, en 1756. Cette lecture lui valut des éloges et des sollicitations pour s'adonner uniquement aux belles-lettres. Il fit approuver ce dessein à son oncle, et ne fut plus gêné. De retour à Paris, au mois de novembre de cette même année, il se livra aux agrémens de la société. Son caractère aimable lui fit

Digitized by Google

des amis de tous les gens de lettres, entre autres de M. de la Vieuville. Il s'unit d'amitié avec un peintre célèbre, M. Doyen, avec qui il a vécu une partie de sa vie. Des circonstances les ayant contraints de se séparer, M. de la Vieuville lui donna un appartement chez lui. L'académie française le choisit pour succéder à M. de Saint-Aignan ; mais la mort l'enleva avant d'y avoir été reçu, le 17 avril 1776. Son *Epître d'Héloïse à Abeilard* a fait sa réputation. On a encore de lui : *Renaud à Armide* ; *Le patriotisme ; Epître à Minette ; La poésie comparée à la philosophie ; Le temple de Gnide ; Les hommes de Prométhée*, poëmes, et les tragédies d'*Astarbé* et de *Caliste*, qui ont eu un succès mérité, surtout la dernière : tous ses ouvrages ont été réunis en deux vol. in-8°, figures, Paris, 1779.

COLARDEAU (Julien), procureur du roi à Fontenay-le-Comte sa patrie, y mourut en 1669, à 69 ans ; la poésie latine et française lui servait de délassement. On a imprimé de lui les *Tableaux des victoires de Louis XIII*, Paris, 1630, in-12 ; et la *Description du château de Richelieu*, in-4°, qui a été réimprimée avec ces petits caractères de la Bible qu'on appelle de Richelieu, et au château de Richelieu. On trouve souvent ce poëme à la suite de l'Imitation, de même format et de même caractère. (*Voy.* Wignerod.) *Larvina, Satyricon in chorearum lasciva et personata tripudia*, Paris, 1619, in-12 ; c'est une satire contre les danses et les mascarades.

COLASSE (Pascal), musicien français, né à Paris en 1639, fut disciple de Lulli, et maître de musique de la chapelle du roi. Il composa un grand nombre d'opéras qui lui firent honneur, celui de *Thétis* et de *Pélée* passe pour son chef-d'œuvre. On a encore de lui des motets, et plusieurs autres pièces de musique. Colasse avait la folle passion de chercher la pierre philosophale, ce qui n'aboutit qu'à le ruiner et à affaiblir sa santé, suite ordinaire de cette recherche extravagante. Il mourut à Versailles en 1709.

COLBERT (Jean-Baptiste), marquis de Seignelai, et l'un des plus grands ministres d'état qu'ait eus la France, naquit à Paris le 31 août 1619, d'une famille de robe. Il était fils de Nicolas Colbert, conseiller d'état, et de Marie Pussort, fille du conseiller d'état de ce nom. M. Colbert s'attacha d'abord au cardinal Mazarin, qui lui donna toute sa confiance, et le recommanda à sa mort, en 1661, à Louis XIV. Ce prince le fit conseiller d'état, contrôleur général des finances, surintendant des bâtimens, secrétaire et ministre d'état. M. Colbert remplit toutes ces places importantes avec une application infatigable, une fidélité à toute épreuve, une capacité qui a peu d'exemples. Son esprit d'ordre, son amour pour la gloire de son prince et pour le bien du peuple, ses vues supérieures s'étendirent à chaque partie du gouvernement. Il rétablit les finances, la marine et le commerce, fit construire la façade du Louvre, et tous ces beaux édifices qui seront à jamais des monumens admirables de son bon goût, de son application et de sa magnificence. Il appela en France des peintres, des sculpteurs, des mathématiciens, et d'autres personnes habiles ; anima et fit fleurir les arts et les sciences ; récompensa les savans jusque dans les pays étrangers ; établit et protégea les académies. C'est lui aussi qui forma un conseil, d'où l'on vit sortir ces règlemens sages et ces belles ordonnances, qui font et feront toujours les fondemens solides de notre gouvernement. Ce ministre était sage, actif, libéral, attentif aux intérêts de son prince, au bonheur des peuples, aux progrès des arts, des manufactures, et sensible à tout ce qui peut contribuer à la gloire et à l'avantage de la France. Il mourut à Paris le 6 septembre 1683, à 64 ans. Tous ceux qui s'intéressent à l'éclat, à la prospérité et au bonheur de notre nation, le regretteront à jamais. Il avait épousé Marie Charon, fille de Jacques Charon, seigneur de Menars, et de Marie Bégon, dont il eut six fils et trois filles, qui se sont tous distingués par leur probité et par leur mérite. Il avait fait imprimer un bréviaire pour son usage et celui de sa maison, Paris, 1679, in-8°, qui a été assez recherché. Sa vie se trouve dans le tome V des Hommes illustres de France, par Dauvigny. Elle vaut mieux que celle qui a paru sous le titre de Cologne, 1695, in-12. Cette dernière ne vaut pas mieux que le testament de Colbert, 1694,

Digitized by Google

in-12, ou dans le Recueil des Testamens politiques, 1749, 4 vol. in-12. L'un et l'autre paraissent être de Gatien de Courtils.

COLBERT (Jean-Baptiste), marquis de Seignelai, et fils aîné du précédent, naquit à Paris en 1651. Il marcha sur les traces de son père, fut ministre et secrétaire d'état, acheva d'élever la marine et le commerce au plus haut degré de splendeur, protégea les arts et les sciences, et mourut le 3 novembre 1690, à 39 ans.

COLBERT, (Charles), marquis de Croissi, ministre et secrétaire d'état, et oncle de M. de Seignelai, fut chargé par Louis XIV de plusieurs ambassades et négociations importantes. Il mourut le 28 juillet 1696, à 67 ans.

COLBERT (Jean-Baptiste), marquis de Torcy, fils du précédent, naquit le 19 septembre 1665, et fut envoyé extraordinaire en Portugal à l'âge de 19 ans, puis en Danemarck et en Angleterre. Il acquit dans le cours de ses voyages beaucoup de lumières et de connaissances sur les affaires étrangères, ce qui le fit entrer dans le ministère, où il eut le département des affaires étrangères en qualité de secrétaire d'état. On dut à ses grands talens le traité d'Utrecht. Pour l'en récompenser, il fut fait surintendant des postes et conseiller au conseil de la régence, pendant la minorité de Louis XV. Il mourut à Paris le 2 septembre 1746, à 81 ans. Il a laissé d'excellens mémoires pour servir à l'Histoire des négociations depuis le traité de Riswick jusqu'à celui d'Utrecht, 1756, 3 vol. in-12. Il avait épousé Catherine-Félicité Arnauld, fille de Simon Arnauld de Pompone, ministre d'état, et de Catherine Ladvocat dont il a eu plusieurs enfans distingués. Son frère Louis-François-Henri, dit le comte de Croissi, fut chargé de plusieurs négociations dans le Nord, et mourut en 1747.

COLBERT (Edouard-François), comte de Maulevrier, frère du grand Colbert, ministre d'état et chevalier des ordres du roi, fut lieutenant-général, et signala son courage en diverses occasions. Il mourut le 31 mai 1693.

COLBERT (Jacques-Nicolas), fils du grand Colbert, se distingua par son mérite et par sa science. Il fut docteur de la maison et société de Sorbonne, abbé du Bec, et archevêque de Rouen. Il mourut à Paris le 10 décembre 1707, à 53 ans.

COLBERT (Charles-Joachim), fils de M. Colbert, marquis de Croissi et évêque de Montpellier, est très-connu par son opposition à la constitution *Unigenitus*. Il mourut le 8 avril 1738, à 71 ans, après avoir édifié toute la chrétienté par la pureté de ses mœurs, la conversion d'un grand nombre d'hérétiques et le catéchisme qu'il a fait dresser pour son diocèse. *Voy.* Pouget. Il a paru sous son nom un Recueil d'ouvrages publié en 1740, en 3 vol. in-4°.

COLDORÉ, excellent graveur en pierres fines, tant en creux qu'en relief, dont les ouvrages ont une finesse, une élégance et une délicatesse admirables. Il florissait en France sur la fin du 16e siècle. On soupçonne que c'est le même que Julien de Fontenai, que Henri IV, dans ses lettres-patentes du 22 décembre 1608, qualifie son valet de chambre et son graveur, et que Coldoré était un surnom pour les chaînes d'or dont il avait été gratifié, et qu'il portait au cou, suivant l'usage du temps de Henri III et Henri IV.

COLE (Guillaume), né à Atterbury en 1626, se retira, après ses études, à Putney, près de Londres, où il s'occupa de la botanique. En 1660, il devint secrétaire de l'évêque de Winchester, et mourut en 1662. On a de lui, en anglais, l'*Art d'herboriser*, 1656; *Adam dans le Paradis terrestre*, 1657.

COLEONI ou COLLEONI. *Voyez* Coglioni.

COLES (Elisha), né dans le comté de Northampton en 1640, était maître d'école, et a publié plusieurs livres de sa profession; le principal est un Dictionnaire anglais, français et latin, 1677, in-4°, réimprimé in-8° une infinité de fois; Dictionnaire anglais des arts et des sciences, avec l'étymologie des termes, 1676, in-4°; *Thesaurus linguæ latinæ compendiarius*; la *Méthode d'écrire en latin, comparé avec la méthode anglaise*, 1677; l'*Harmonie des quatre évangélistes*, 1679.

COLET (Jean), fils de Henri Colet, maire de Londres, naquit en cette ville en 1466. Il fut élevé à Oxford, où il fit de grands progrès dans les sciences. Il voyagea ensuite en France et en Italie, étudia la théologie, et devint

Digitized by Google

docteur et doyen de l'église de Saint-Paul, cathédrale de Londres. Colet fonda en 1512 l'école de Saint-Paul à Londres, et mourut en 1519. On a de lui un traité de l'éducation des enfans, et *Oratio ad clerum de convocatione, anno* 1511, in-8°.

COLETTE BOILET, née à Corbie en Picardie le 14 janvier 1380, d'un charpentier, prit l'habit du tiers-ordre de Saint-François, et réforma les religieuses de Sainte-Claire en Savoie et dans les Pays-Bas. Elle mourut à Gand le 6 mars 1447, à 66 ans. Lorsque cet ordre fut supprimé par l'empereur Joseph II, les religieuses de Gand, aidées du crédit de madame Louise de France, carmélite, obtinrent la permission de se retirer dans le monastère de leur ordre, à Poligny en Franche-Comté. Elles y transférèrent le corps de la bienheureuse Colette, qui avait demeuré dans ce monastère.

COLIGNI (François de), seigneur d'Andelot, d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons de France, fils puiné de Gaspard de Coligni, maréchal de France, mort en 1522, et de Louise de Montmorenci, naquit à Châtillon-sur-Loing le 18 avril 1521. Il se distingua par sa valeur, et fut colonel-général de l'infanterie en 1555, par la démission de l'amiral son frère. Il avait beaucoup d'esprit et de vivacité, était entreprenant, infatigable, et grand-homme de guerre; mais ayant embrassé le parti calviniste, il se servit de ces belles qualités contre le roi et la religion catholique. Il se signala durant les guerres civiles en plusieurs siéges et combats, et mourut à Saintes en 1569.

COLIGNI (Gaspard de), frère du précédent, amiral de France, et l'un des plus grands capitaines de son siècle, naquit le 16 février 1516. Il se signala dès sa jeunesse, sous les règnes de François Ier et de Henri II. Il devint ensuite colonel de l'infanterie, et amiral de France en 1552, contribua beaucoup à la victoire remportée à Renti, et rétablit la discipline militaire. Le roi Henri II le chargea de plusieurs affaires importantes; mais, après la mort de ce prince, il embrassa la religion prétendue réformée, et en fut comme le chef. Il se déclara hautement contre la maison de Guise, et forma un parti si puissant, qu'il pensa ruiner la monarchie. Ayant perdu la bataille de Dreux, en 1562, il rallia les troupes, et s'empara d'un grand nombre de places. Coligni perdit encore la bataille de Saint-Denis, où le connétable de de Montmorenci son oncle, qui commandait l'armée, fut tué. Après les batailles de Jarnac et de Moncontour, où il eut du dessous, la paix se fit en 1571, et Charles IX lui fit donner 100,000 francs, et lui accorda d'autres grâces. Coligni se retira ensuite dans sa terre de Châtillon-sur-Loing; mais étant venu à la cour, aux noces du roi de Navarre, depuis Henri IV, on lui tira d'une fenêtre un coup d'arquebuse, qui le blessa dangereusement; et quelques jours après il fut massacré à la Saint-Barthélemi, le 24 août 1572. Son corps fut jeté par la fenêtre, exposé durant trois jours à la fureur de la populace, et enfin mis au gibet de Montfaucon. Sa tête fut coupée, et envoyée, selon les uns, à Rome, et, selon les autres, à Madrid. De Thou dit qu'il fut enterré à Chantilly; on lit dans d'Aubigné, que les chairs furent détachées des os, et consumées dans de la chaux. En 1582, ses os furent transférés à Montauban. Sa fille, la princesse d'Orange, les fit transporter en Hollande, où ils restèrent jusqu'en 1608. Alors ils furent rapportés au château de Châtillon-sur-Loing, et déposés dans la chambre des archives. Sur une lame de cuivre posée sur le petit cercueil de marbre qui les contient, était gravé : *Magni illius admirabilis Franciæ Gasparis à Colliniaco hujusce loci Domini ossa in spem resurrectionis hìc sunt deposita; anima autem apud eum pro quo constantissimè pugnavit recepta.* Le 27 octobre, après son assassinat, le parlement rendit un arrêt qui déclare Coligni atteint et convaincu de crime de lèse-majesté, et, comme tel, le condamne à toutes les peines infamantes décernées contre les traîtres à la patrie. François Briquemaut, vieux gentilhomme septuagénaire, capitaine protestant, et Arnauld de Cavagnes, maître des requêtes et chancelier de la cause, furent condamnés le même jour, comme complices de sa trahison, à être pendus. On leur offrait leur grâce s'ils voulaient avouer la conjuration de Coligni contre le roi. Ils eurent la générosité de préférer la mort à un men

Digitized by Google

songe. On pendit avec eux, en place de Grève, le fantome de Coligni, en paille, avec un cure-dent à la bouche, qui était sa contenance ordinaire. Le roi et la reine mère étaient à l'hôtel-de-ville pour jouir de ce spectacle à travers un voile. La cour eut beau vouloir justifier sa conduite par cette prétendue conspiration, personne n'y crut. Ceux qui ont la puissance en main peuvent bien faire des actes, mais ils ne peuvent changer la manière de penser. Aussi Henri III crut qu'il ne pouvait mieux se concilier l'esprit de ses peuples, qu'en déclarant, dans l'édit de pacification du 15 mai 1576, qu'il n'a eu aucune part à la journée de la Saint-Barthélemi, et en rétablissant la mémoire de Coligni, Briquemaut, Cavagnes et autres qui avaient été condamnés à ce sujet. La Vie de Coligni a été donnée au public en 1686, in-12.

COLIGNI (Gaspard III de), colonel-général de l'infanterie, et maréchal de France, naquit le 26 juillet, 1584, de François de Coligni, amiral de Guienne, et de Marguerite d'Ailli. Il se signala en divers siéges et combats, gagna la bataille d'Avein avec le maréchal de Brezé, et mourut en son château de Châtillon, le 4 janvier 1646.

COLIGNI (Gaspard IV de), duc de Chatillon, fils du précédent, abjura l'hérésie en 1643, fut lieutenant-général, et mourut à Vincennes, d'une blessure qu'il avait reçue à l'attaque de Charenton, le 9 février 1649, à 39 ans. Sa veuve, Élisabeth-Angélique de Montmorenci, sœur du duc de Luxembourg, fut une des personnes les plus agréables de la cour de Louis XIV. Elle épousa en 1663 le duc de Mecklelbourg, et mourut à Paris, en 1695, à 69 ans; c'est d'elle dont il est question dans l'écrit satirique de Bussi-Rabutin : mais les jeunes gens avec qui il composa cet écrit y supposaient dans les dames de la cour une conduite qu'ils auraient désiré qu'elles eussent avec eux : elle eut un fils posthume du duc de Chatillon, qui mourut en 1657, et termina la postérité masculine de cette maison.

COLIGNI (Odet de), cardinal de Chatillon à 18 ans, archevêque de Toulouse à 19 ans, et évêque de Beauvais à 20 ans, naquit le 10 juillet 1515, de Gaspard de Cologni, maréchal de France, et de Louise de Montmorenci. Il se distingua d'abord par son esprit et par son talent pour les sciences; mais sa complaisance criminelle pour ses frères et pour ses parens lui ayant fait embrasser le calvinisme, il fut privé de la pourpre en 1563, et se maria en 1564 avec Isabelle de Hauteville, âgée de 20 ans, sans renoncer au cardinalat, à son évêché, à son archevêché, à treize abbayes et à deux prieurés, dont il était titulaire : il prit seulement le titre de comte de Beauvais. Il ne fut pas plus fidèle au roi qu'il ne l'avait été à son état : il prit les armes contre lui, se trouva à la bataille de Saint-Denis en 1568, et fut décrété de prise de corps. Il s'enfuit en Angleterre avec sa femme, sans perdre les fruits de ses bénéfices. La reine Élisabeth n'eut pas pour sa femme les égards qu'elle prétendait en qualité de femme d'un pair de France, ce qui l'engagea à revenir en France; mais il mourut avant de sortir d'Angleterre, le 14 février 1571, empoisonné par son valet de chambre. Avant sa disgrâce en France, sa femme s'asseyait chez la reine, en qualité de femme d'un pair de France, et on l'appelait indifféremment madame de Beauvais, ou madame la cardinale. A son retour en France, elle transigea avec les héritiers de son mari, et fit une nouvelle demande de son douaire en 1604, en vertu de l'édit de Nantes. Elle n'obtint rien.

COLIGNON (François), graveur de Nanci, fut élève de Callot, et suivait sa manière. Son plus grand ouvrage est la bataille de Rocroi, en quatre feuilles, et plusieurs autres pièces, d'après la Belle.

COLIGNON (Gaspard), sculpteur du 16e siècle, qui a fait le tombeau de la mère de Le Brun, à Saint-Nicolas-du-Chardonnet à Paris.

COLLANGE (Gabriel de), né à Tours en Auvergne en 1524, fut valet de chambre de Charles IX, et quoique bon catholique, fut pris pour un huguenot, et comme tel assassiné à la Saint-Barthélemi, en 1572. Il a traduit et augmenté la Polygraphie et l'Écriture cabalistique de Trithème, Paris, 1561, in-4°, qu'un Dominique de Hottinga Frison a donnée sous son nom, sans faire mention de Trithème ni de Collange, à Emdem, 1620, in-4°.

Digitized by Google

COLLATINES. *Voy.* Françoise.

COLLATINUS (Lucius Tarquinius), consul romain, de la famille royale des Tarquins, ayant épousé Lucrèce, loua fort sa beauté à Sextus, l'un des fils de Tarquin, et le mena chez lui pour la voir. Sextus en devint éperdument amoureux, et lui ayant été rendre visite pendant la nuit, en l'absence de son mari, il lui fit violence. Lucrèce se donna la mort de déplaisir. Les Tarquins ayant été chassés de Rome à ce sujet, Collatinus et Brutus furent faits consuls, 509 ans avant J.-C. Quelque temps après, Collatinus fut déposé, par la haine du peuple contre la famille royale.

COLLATIUS (*Voy.* Apollonius.

COLLÉ (Charles), né à Paris, fut lecteur de M. le duc d'Orléans, et mourut le 2 novembre 1783. Il est auteur d'une grande quantité de pièces, dont la plupart se trouvent dans le *Théâtre de société*, 1777, 3 vol. in-12: *la partie de chasse de Henri IV* a eu le plus grand succès; le sujet a pu y contribuer autant que la manière dont il est traité. *Dupuis et Desronais*, tiré des *Illustres françaises*, s'est soutenue sur le théâtre français. Les autres pièces sont des badineries, faites pour le théâtre italien, et des chansons, pour lesquelles il avait un talent naturel: tout le monde se souvient de celle faite sur la prise de Port-Mahon. Il a aussi rajeuni d'anciennes pièces; mais on joue plutot les originales que celles qu'il a rajeunies. Sa franchise et son amabilité se reproduisent dans ses compositions.

COLLENUCCIO (Pandolfo), natif de Pesaro. Le duc de Ferrare l'envoya en ambassade auprès de Maximilien Ier; Sforce, tyran de Pesaro, le fit étrangler en prison, 1507. Collenuccio est auteur d'une Histoire de Naples, en latin, Bâle, 1572, in-4°.

COLLEONI (Barthélemi). *Voyez* Coglioni.

COLLET (Philibert), savant avocat au parlement de Dombes, né à Chatillon-les-Dombes, le 15 février 1643, et mort au même lieu le 31 mars 1718, à 76 ans, est auteur d'un Traité des excommunications, 1689, in-12; d'un Traité de l'usure, 1690, in-8°; des notes sur la coutume de Bresse, 1698, in-fol., et de plusieurs autres ouvrages, dans lesquels il y a des sentimens singuliers.

COLLET (Pierre), né à Ternay dans le Vendômois, fut docteur en théologie, et prêtre de la mission de Saint-Lazare. Il est mort à Paris au séminaire des Bons-Enfans, où il demeurait en 1771, dans un âge fort avancé. Il a donné une Théologie morale, en 15 tomes, qui font 17 vol. in-8°, en latin, parce que le tome 1 et le tome 13 ont chacun 2 vol.; un Abrégé de cet ouvrage en 5 vol. in-12; une Scolastique en 2 vol. Il a fait en français un Traité des dispenses, 3 vol.; un Traité des saints Mystères, 3 vol.; un Traité des indulgences et du Jubilé, 2 vol. in-12; et des livres de dévotion fort superficiels; des Sermons en 2 vol. in-12; l'abrégé de Pontas, 2 vol. in-4°; la Vie de saint Vincent de Paul, 2 vol. in-4°; et la même, abrégée, en 1 vol. in-12. La Vie de M. Boudon, in-12; de saint Jean de la Croix, in-12.

COLLETET (Guillaume), poète français, né à Paris le 12 mars 1598, fut avocat au conseil, et l'un des quarante de l'académie française. Un jour le cardinal de Richelieu lui ayant donné six cents livres pour six mauvais vers, Colletet lui adressa ce distique:

> Armand, qui pour six vers m'as donné six cents livres,
> Que ne puis-je à ce prix te vendre tous mes livres!

Il était un des cinq auteurs qui travaillaient aux pièces dramatiques dont le cardinal de Richelieu donnait les plans; c'est ainsi qu'il a travaillé à la comédie des Tuileries et à l'Aveugle de Smyrne. Il a fait seul Cyminde. Il mourut à Paris le 10 février 1659. Il avait épousé en secondes noces Claudine, qui était auparavant sa servante. On a de lui divers ouvrages en vers et en prose, imprimés en 1652 et 1653, in-12. C'est de François Colletet, son fils, dont Boileau parle avec mépris, et qui vivait encore en 1672. On a de lui *la Muse coquette*, en quatre parties, in-12; des Noëls et Cantiques.

COLLIER (Jérémie), savant théologien anglais, né à Stow-Oui, dans la province de Cambridge, le 23 septembre 1650, ne voulut point se soumettre au gouvernement d'Angleterre, et refusa de grands emplois que la reine

Digitized by Google

Anne lui offrait en cas d'obéissance. Il mourut le 26 avril 1726, à 76 ans. On a de lui, 1° plusieurs ouvrages contre les non-conformistes; 2° Essais sur différens sujets de morale; 3° un Traité qui prouve que Dieu n'est point auteur du mal; 4° un Dictionnaire historique, géographique et généalogique, en 4 vol.; 5° une Histoire ecclésiastique de la Grande-Bretagne, 1708 et 1714, deux vol. in-fol.; 6° beaucoup d'Ecrits contre le théâtre.

COLLIN DE VERMOND (Hyacinthe), membre de l'académie de peinture pour l'histoire, mort à Paris en 1761, se distingua par la vérité de son pinceau. On a de lui plusieurs tableaux dans la nef des capucins du Marais; l'Annonciation à Saint-Médéric, la manne qui tombe dans le désert à Saint-Jean-en-Grève.

COLLIN (l'abbé), mort en 1754, est auteur d'une traduction française fort estimée de l'Orateur de Cicéron, in-12, et de la Vie de Marie Lumague, veuve de M. Polaillon, fondatrice des Dames de la Providence, 1744, in-12.

COLLINES (Simon de), né à Gentilly-lès-Paris, libraire-juré de l'université de Paris, commença à imprimer à Meaux, en 1521, où il fit paraître le Commentaire de Jacques le Fèvre, ensuite dans la maison de Henri Etienne, dont il avait épousé la veuve. Lorsqu'il eut remis l'imprimerie à son beau-fils Robert Etienne, il prit un autre établissement dans la même rue, vis-à-vis le collége de Beauvais. La beauté et la correction de ses livres le faisaient rechercher par les auteurs, pour lui faire imprimer leurs livres, même par les étrangers, tels que Linacer, Sépulvéda, et autres. Il est mort en 1547. Le Nouveau-Testament grec, qu'il a imprimé en 1534, in-8°, a beaucoup excité l'attention des savans.

COLLINS (Jean), savant mathématicien, né à Wood-Eaton, près d'Oxford, en mars 1624, eut plusieurs emplois que lui procura le lord chancelier Shaftesbury, et mourut le 18 novembre 1683. Il a publié une Arithmétique, 1665, in-fol.; différens ouvrages de mathématiques, dont quelques-uns se trouvent dans les Transactions philosophiques, le tout en anglais. La société royale, voulant revendiquer pour les Anglais la Méthode analytique, a fait imprimer ses Lettres à différens mathématiciens, sous le titre de *Commercium epistolicum de analysi promotâ*, 1712, in-4°.

COLLINS (Antoine), né à Heston, dans le Midlesex, le 21 juin 1676, d'une famille noble et riche, devint trésorier du comté d'Essex, et fut marié deux fois: il fit paraître beaucoup de talens, d'esprit et de génie; heureux s'il n'en avait point abusé en écrivant contre les fondemens de la religion! Il déclara néanmoins avant sa mort, arrivée à Harley-Square le 13 décembre 1729, « qu'il avait toujours pensé que chacun devait faire tous ses efforts pour servir de son mieux Dieu, son prince et sa patrie, et que le fondement de la religion consistait dans l'amour de Dieu et du prochain. » Sa bibliothèque, qui était riche et curieuse, fut toujours ouverte aux savans, même à ses antagonistes: il leur fournissait avec plaisir les livres et les argumens nécessaires pour le réfuter. Il évita avec soin dans ses discours et dans ses écrits les obscénités et les indécences dont les impies souillent souvent leur plume. Ses principaux ouvrages sont 1°: Essai concernant l'usage de la raison, dans les propositions dont l'évidence dépend du témoignage humain; 2° plusieurs Ecrits sur les articles de la religion anglicane; 3° Recherche philosophique sur la liberté de l'homme; 4° Discours sur les fondemens et les preuves de la religion chrétienne, avec une Apologie de la liberté d'écrire; 5° Modèle des prophéties littérales; c'est une suite du livre précédent, réfuté par différens auteurs, surtout par le docteur Jean Rogers, dans son livre intitulé *Nécessité de la révélation divine;* 6° Discours sur la liberté de penser: ce dernier ouvrage a fait grand bruit. Il est traduit en français, 1714, in-8°; il doit y avoir la lettre d'un médecin arabe à la fin.

COLLINS (Guillaume), poète anglais, né le 25 décembre 1720, à Chichester, passa du collége de Vinchester à l'université d'Oxford. La philosophie aristotélicienne le dégoûta de l'étude, à laquelle il fallait qu'il s'adonnât pour parvenir à l'état ecclésiastique, auquel il était destiné. Il était dans le collége de la Magdelène, en 1741, lors-

Digitized by Google

qu'il se devoua tout entier à la poésie; il y fit paraître, en 1742, une Épitre sur les tragiques anglais, et des Églogues, sous le titre d'Églogues persanes. Il éprouva tous les malheurs d'un poète qui, sans fortune, renonce à un état lucratif pour suivre son inclination. Il aurait peut-être vaincu son infortune, si une indolence impardonnable ne l'eût empêché de travailler, et ne l'eût réduit aux secours qu'il tirait de ses amis. Il fit cependant paraître, en 1746, des Odes descriptives et allégoriques Millard, libraire de Londres, les avait imprimées aux frais de l'auteur; mais elles n'eurent aucun succès. Collins passa en Flandre, où il avait un oncle dans l'armée anglaise, qui, étant mort peu après, lui laissa une riche succession. On aurait pu penser que cette aisance allait faire son bonheur, et le rendre indépendant; son âme, altérée par les privations et le besoin, ne put en profiter. Il tomba en enfance, et voyagea inutilement pour recouvrer la vigueur de son esprit. Il fut obligé de repasser la mer; et, après avoir langui quelque temps, il mourut en 1756.

COLLINSON (Pierre), naquit en 1693, dans le Westmorland. Un de ses frères, son associé dans le commerce de la mercerie, s'occupait de son état, et lui laissa la liberté de suivre son goût pour la botanique et l'histoire naturelle. La société royale se l'associa le 22 décembre 1728. C'est à lui qu'on doit la transplantation en Europe de tant d'arbres étrangers et leur distribution dans les jardins. Réciproquement l'Amérique lui doit quantité des plantes européennes qui y fructifient. C'est par ses conseils qu'on cultive la vigne en Virginie. La bibliothèque publique de Philadelphie et celles de plusieurs autres villes ont été formées par ses soins. C'est lui qui instruisit le docteur Franklin des premières expériences sur l'électricité, et leur correspondance a jeté beaucoup de lumières sur ce phénomène. Quoique en sa qualité de quaker il menât une vie sobre, il était sujet à la goutte; une suppression d'urine l'enleva, le 11 août 1768. La société des antiquaires l'avait choisi pour un de ses membres. Il a publié, en 1764, un écrit sur l'émigration des troupeaux de la plaine sur les montagnes, et des montagnes dans les plaines, suivant les saisons et les climats. On a publié sa correspondance avec le docteur Franklin et avec M. Colden.

COLLIUS (François), savant docteur et grand pénitencier de Milan, mort en 1640, est fort connu par son livre *De animabus paganorum*, Mediolani, 1622 et 1633, en 2 vol. in-4°, ouvrage curieux, bien écrit, et rempli d'érudition, dans lequel l'auteur décide du salut des plus fameux païens. On a encore de lui un Traité *De sanguine Christi*, Mediolani, 1617, in-4°, assez curieux, mais moins rare et moins recherché que le précédent; *Conclusiones theologicæ*, 1609, in-4°.

COLLOREDO (Rodolphe), comte de Wals, chevalier de Malte, grand prieur de Bohême, et maréchal-général des armées des empereurs Ferdinand II et Ferdinand III, se signala par sa valeur et par son attachement à la maison d'Autriche, et mourut le 24 janvier 1657.

COLLOT (Philippe), chirurgien très-habile pour la taille de la pierre, né en 1593, avait hérité de cet art important de ses ancêtres. Il les surpassa tous par son habileté, et mourut à Luçon en 1656, à 63 ans. Ses fils et ses petits-fils ont aussi excellé dans cette opération chirurgicale. Il descendait de Germain Collot, célèbre chirurgien sous le règne de Louis XI, qui est le premier des chirurgiens de notre nation qui ait tenté l'opération de la pierre par le grand appareil. Avant lui on appelait les chirurgiens italiens pour cette opération. Collot, après les avoir vus opérer, s'essaya sur des cadavres, et enfin sur un criminel, qui sauva sa vie par-là et recouvra la santé.

COLLUTHUS, prêtre et curé de la ville d'Alexandrie au 4e siècle, entreprit d'ordonner des prêtres, comme s'il eût été évêque; mais ces prêtres prétendus furent déposés au concile d'Alexandrie, vers 321, et Colluthus condamné.

COLMAN (Saint), *Colomannus*, fut martyrisé en Autriche le 13 octobre 1012. Son corps fut transféré de Stockeraw à Melck.

COLOMB (Christophe), ou COLON, fils d'un cardeur de laine, naquit en 1442 à Cogureto, village du territoire de Gênes. Ayant conclu de

Digitized by Google

ses observations qu'il y avait des pays habités et inconnus, il résolut de les aller découvrir. Il s'adressa à plusieurs princes qui traitèrent son entreprise de vision; mais Ferdinand et Isabelle, qui régnaient en Espagne, lui accordèrent trois vaisseaux, avec lesquels il partit du port de Palos en Andalousie, en 1492, et aborda la même année à Guanahani, l'une des Lucayes. Les insulaires, à la vue de ces trois bâtimens, s'étant sauvés sur les montagnes, les Espagnols ne purent prendre qu'une femme. Colomb lui fit donner du pain, du vin, des confitures, et quelques bijoux. Ce bon traitement fit revenir les insulaires; et leur cacique (c'est le nom qu'ils donnaient à leur roi) permit à Colomb de bâtir sur le bord de la mer un fort de bois, où il laissa 38 Espagnols. Il retourna aussitôt rendre compte au roi de Castille de l'heureux succès de sa navigation, et arriva l'année suivante au port de Palos, avec de grandes richesses, après 50 jours de navigation. Le roi l'anoblit lui et toute sa postérité, et l'envoya conquérir ces riches provinces en qualité d'amiral des Indes. Il partit alors pour revoir sa nouvelle colonie; il n'en trouva que des vestiges, et il apprit que les crimes des Espagnols avaient révolté les habitans, qui les avaient exterminés. Il fit la paix, et construisit une nouvelle ville, qu'il nomma Isabelle; puis il continua ses découvertes, qui se bornèrent à la Jamaïque. Occupé à concilier les colons et à soumettre les Indiens, il ne put rétablir la paix dans sa colonie, qu'en envoyant en Espagne les plus mutins; mais ces coupables osèrent accuser leur gouverneur, et ne trouvèrent que trop de crédulité dans le soupçonneux Ferdinand, qui ne pouvait voir un sujet revêtu de gloire sans le croire un traître. Un commissaire fut envoyé pour connaître de la vérité des accusations. Sa partialité détermina Colomb à retourner en Espagne, pour s'y défendre devant Ferdinand et Isabelle. Il laissa son frère Barthélemi, pour gouverner la colonie, et lui associa Roldan. Les richesses qu'il avait apportées éblouirent les rois; ils lui prodiguèrent les titres, diminuèrent son pouvoir, et lui firent préparer un troisième armement, qui ne fut prêt qu'au bout de deux ans. Dans ce voyage, il découvrit le continent vers les bouches de l'Orénoque, d'où il regagna Saint-Domingue. Il y trouva sa nouvelle colonie, transplantée dans l'endroit où est aujourd'hui la ville de Saint-Domingue. Barthélemi et Roldan se faisaient une guerre ouverte. Colomb parvint à les concilier en apparence. Il fit encore passer les plus mutins en Espagne. Roldan les chargea d'accuser Colomb, et son accusation prévalut sur l'opinion que les rois devaient en avoir. Bovadilla fut nommé pour examiner sa conduite, et pour remplir sa place, s'il était coupable. Bovadilla était trop intéressé à trouver Colomb coupable; il n'interrogea que ses ennemis, et trouva dans leur déposition de quoi le renvoyer en Espagne, chargé de fers. Les rois, autant par la honte de leur ingratitude que par l'intérêt qu'ils avaient à faire suivre les découvertes, le mirent en liberté, et lui préparèrent une escadre pour un quatrième voyage; mais ils ne firent que lui promettre la restitution de sa place. L'avidité de découvrir l'emporta dans le cœur de Colomb sur les affronts qu'il essuyait. Il partit pour chercher un passage dans la mer du Sud, afin de parvenir aux Indes par un autre chemin que les Portugais. Il reconnut le golfe de Honduras, et la côte depuis le cap Gracias à Dios, jusqu'à Porto-Bélo. Cet illustre marin eut à souffrir dans ce voyage toutes les extrémités de la faim et des tempêtes. Les Espagnols lui refusèrent les secours qu'il obtint des sauvages. Enfin, de retour en Espagne, il sollicita en vain l'exécution des promesses de Ferdinand. Il mourut à Valladolid le 8 mai 1506. On lui a élevé une statue à Gênes. Son fils Diègue, tour à tour accusé, et gouverneur de Saint-Domingue, mourut vingt ans après son père, dans la ville de Montalvan. Il avait épousé la fille du duc de Tolède, frère du duc d'Albe, qui lui donna trois fils et deux filles; ses trois fils et une fille moururent jeunes, sans postérité. L'autre fille épousa don Georges de Portugal, dont la postérité s'éteignit dans une branche de la maison de Bragance. Ferdinand Colomb son autre fils embrassa l'état ecclésiastique, écrivit la vie de son père, qui est imprimée en français, Paris, 1681, 2 vol.

Digitized by Google

in-12, et laissa à sa mort sa riche bibliothèque à l'église de Séville.

COLOMB (Barthélemi), frère de Christophe, se fit un nom par les cartes et les sphères marines, qu'il dressait assez bien, participa aux découvertes de son frère et à sa fortune, et mourut en 1514.

COLOMBAN (Saint), illustre par sa piété et par sa science, naquit en Irlande, dans la province de Linster, en 559. Pour éviter les piéges que la volupté lui tendait, il se mit sous la conduite d'un saint vieillard, et se retira ensuite dans l'abbaye de Banchor. De là il passa en France en 589, à l'âge de trente ans : il pratiqua avec ardeur les exercices de la vie monastique dans les déserts des Vosges. Le nombre de ses disciples augmentant de jour en jour, il chercha une solitude plus commode, et fonda l'abbaye de Luxeuil et le monastère de Fontaine; mais il fut chassé par le roi Thierri, à la sollicitation de Brunehaut, dont il reprenait les déréglemens; et se retira dans les états de Théodebert, où il convertit un grand nombre d'infidèles. Après la défaite de ce prince par Thierri, saint Colomban passa en Italie, où il fonda l'abbaye de Bobio, dans laquelle il mourut le 21 novembre 615. Il nous reste de lui une Règle et quelques autres ouvrages, qui se trouvent dans différens recueils, entre autres dans la Bibliothèque des Pères.

COLOMBE (Sainte), vierge et martyre, de Cordoue, fut mise à mort par les Sarrasins, en 852, en haine de la foi de J.-C. Il ne faut pas la confondre avec sainte Colombe, vierge et martyre, de Sens, où l'on croit qu'elle fut mise à mort vers 273.

COLOMBEL (Nicolas), peintre, élève de Le Sueur, naquit à Sotteville, près Rouen, en 1646. Il demeura longtemps en Italie pour se former sur Raphaël et Le Poussin, qu'il n'a cependant guère suivis. Son dessin est correct, ses compositions sont riches, accompagnées d'un bon fonds d'architecture. Son ton de couleur est trop dur; ses têtes, très-communes, se ressemblent toutes. Colombel mourut à Paris en 1717. Il était membre de l'académie de peinture.

COLOMBIERE (Claude de la) prédicateur jésuite, né à Saint-Symphorien, près de Lyon, fut aumônier de madame la duchesse d'Yorck, à Londres, pendant 18 mois, au bout desquels, soupçonné, mais non convaincu d'être entré dans une conspiration, il fut mis en prison et banni de l'Angleterre. Il revint en France et mourut à Paray le 15 février 1682 : il était ami de Patru, et a laissé des Sermons, Lyon, 1757, 6 vol. in-12; des Réflexions morales, et des Lettres spirituelles : c'est lui qui, avec Marguerite-Marie Alacoque, a introduit l'office et la solennité du Sacré cœur de Jésus. *Voy.* Marguerite, Wulson.

COLOMIES (Paul,) *Colomesius*, savant écrivain de la religion prétendue réformée, natif de la Rochelle, fut élevé avec soin par son père qui était médecin. Après avoir parcouru la France et la Hollande, il se retira en Angleterre, à la sollicitation d'Isaac Vossius, chanoine de Windsor, et mourut à Londres le 13 janvier 1692. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : 1° *Gallia orientalis*, réimprimée à Hambourg en 1709, avec ses autres Opuscules, in-4°; 2° Bibliothèque choisie, dont la meilleure édition est de 1731, à Paris, avec les Notes de M. de la Monnoye; 3° la Vie du père Sirmond, 1671, in-12; 4° *Italia et Hispania orientalis*, 1730, in-4°; 5° *Observationes sacræ*, dans ses Opuscules; 6° Mélanges historiques, ou *Colomesiana*, in-12.

COLOMNA ou COLOMNE (Fabio), très-savant botaniste, était fils de Jérôme Colonne, mort en 1586, qui fit un commentaire sur Ennius, dont la meilleure édition est d'Amsterdam, 1707, in-4°. Jérôme était fils naturel du cardinal Pompée Colonne. Pour Fabio, il naquit à Naples vers 1567. Il savait les langues, la musique, le dessin, la peinture et les mathématiques, et mourut fort âgé vers le milieu du 17e siècle. On a de lui : 1° Φυτοβάσανος, *seu plantarum aliquot (ac piscium) historia*, 1592, in-4°, réimprimée à Milan, 1744, in-4°, édition moins estimée que la première; 2° *Minus cognitarum, rariorumque stirpium ἐκφρασις; itemque de aquatilibus, aliisque nonnullis animalibus libellus*. Romæ, 1616, 2 parties in-4°, auxquelles on joint pour troisième partie : 3° une Dissertation sur la pourpre, Rome,

Digitized by Google

1616, in-4°, et Kilia, 1675, in-4°; 4° une Dissertation sur les glossopètres, en latin, qui se trouve avec un ouvrage d'Augustin Scilla sur les corps marins, Rome, 1747, in-4°, etc. Tous ces ouvrages sont excellens. Il a aussi travaillé aux plantes de l'Amérique de Hernandez, Rome, 1651, in-fol., fig.

COLONIA (Dominique de), savant jésuite, né à Aix le 23 août 1660, s'est distingué par son érudition dans les belles-lettres et dans l'histoire. La ville de Lyon, où il enseigna long-temps, lui fit une pension pour récompenser son mérite. Il y mourut le 12 septembre 1741, à 82 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont: 1° une Rhétorique en latin, in-12; 2° La religion chrétienne autorisée par le témoignage des anciens auteurs païens, in-12; 3° Histoire littéraire de la ville de Lyon, in-4°; 4° la Bibliothèque janséniste, dont la meilleure édition est de 1752, 4 vol. in-12.

COLONNA (Ange-Michel), peintre, né à Ravenne en 1600, a travaillé à Modène, en Espagne, où il peignit le grand salon de l'hôtel de Lionne, en 1671. Il retourna ensuite à Bologne, où il est mort en 1687.

COLONNA (Victoria). *Voy.* Avalos.

COLONNE (Ascagne), savant cardinal de l'illustre maison des Colonne en Italie, si féconde en grands hommes, était fils de Marc-Antoine Colonne, duc de Palliano. Il mourut en 1608. On a de lui des Lettres et d'autres ouvrages. *Voy.* Aragon.

COLONNE (Etienne), grand capitaine du 16e siècle, fut élevé dans le métier des armes sous Prosper Colonne son parent, et se signala par sa valeur et par sa prudence. Il mourut à Pise en 1548.

COLONNE (Fabrice), célèbre capitaine, fils d'Edouard Colonne, duc d'Amalfi, s'attacha au roi de Naples, et devint ennemi irréconciliable de la maison des Ursins, à laquelle il fit la guerre. Le roi de Naples le nomma connétable, et Charles V lui continua cette charge importante. Fabrice Colonne commandait l'avant-garde à la bataille de Ravenne, en 1512, où il fut fait prisonnier. Mais Alfonse de Ferrare le mit en liberté. Fabrice rendit à son tour de grands services au duc de Ferrare contre Jules II, et mourut en 1520.

COLONNE (Frédéric), duc de Tagliacotti, prince de Butero, connétable du royaume de Naples, et vice-roi de celui de Valence, fut élevé à Madrid, et rendit de grands services à Philippe IV. Il s'acquit beaucoup de réputation par son courage, sa probité et sa modération, et mourut le 21 septembre 1641, à 40 ans.

COLONNE (Laurent Onufre), connétable de Naples, neveu du précédent, fut grand d'Espagne, chevalier de la Toison-d'or, duc de Taliacot, et mourut le 15 avril 1689. Il avait épousé Marie Mancini, nièce du cardinal Mazarin, qui s'était flattée d'épouser Louis XIV. Faite aux manières de France, elle eut peine à se faire à celles d'Italie, et fut souvent brouillée avec son mari, qu'elle quitta plus d'une fois. Elle mourut en 1715: elle a publié son apologie sous le titre de Mémoires, petit in-12, Cologne, 1676, et en italien, 1678; ils ont laissé postérité masculine.

COLONNE (Gilles), autrement Gilles de Rome, *Ægidius de Roma*, l'un des plus savans théologiens du 13e siècle, entra dans l'ordre des augustins, vint étudier à Paris sous saint Thomas d'Aquin, et se distingua tellement, qu'il fut surnommé *le docteur très-fondé*. Philippe-le-Hardi le fit précepteur de Philippe-le-Bel son fils, qu'il éleva avec soin, et pour lequel il composa le traité de *Regimine principum*, Rome, 1492, in-fol. L'édition de Venise, 1498, est encore assez estimée. Il y en a une vieille traduction française, manuscrite, par Jean de Vignay, faite sous Philippe de Valois. Gilles de Rome fut élu général de son Ordre en 1292. Quelque temps après il fut nommé archevêque de Bourges, et assista en cette qualité au concile général de Vienne, en 1311. Il mourut à Avignon le 22 décembre 1316. On a de lui divers ouvrages, Rome, 1555, in-fol.

COLONNE (Jacques), cardinal, eut beaucoup de crédit sous plusieurs papes. Nicolas IV donna, en sa considération, le chapeau de cardinal à Pierre Colonne son neveu. Les Colonne s'élevèrent ensuite contre le

Digitized by Google

pape Boniface VIII. Pour se soustraire à sa vengeance, ils se retirèrent à Nepi, où commandait Jean Colonne, un de leurs parens. Boniface VIII publia une croisade contre eux, et assiégea Nepi. La ville étant réduite à l'extrémité, ils se jetèrent dans Palestrine, où commandait Sciarra Colonne, un de leurs cousins. Le pape alla lui-même assiéger Palestrine, d'où les trois Colonne sortirent déguisés. Boniface se rendit maître de la ville et la fit détruire. Il priva Jacques et Pierre du cardinalat, excommunia Sciarra Colonne et mit leur tête à prix. Sciarra, fuyant la vengeance de ce pontife, fut pris sur mer par des pirates, qui le mirent à la chaîne, et le conduisirent à Marseille; mais Philippe-le-Bel le fit délivrer, et l'envoya en 1303 en Italie, avec Guillaume de Nogaret. Ils surprirent Boniface VIII à Anagni, lequel mourut de dépit quelque temps après. Benoît XI, son successeur, rétablit les Colonne. Ils eurent beaucoup de crédit sous Clément V et sous Jean XXIII. Jacques mourut en 1318, et Pierre en 1326.

COLONNE (Jean), célèbre cardinal fut légat de l'armée chrétienne contre les Sarrasins, et contribua beaucoup à la prise de Damiette en 1219. Quelque temps après, ayant été pris par les Sarrasins, ils le condamnèrent à être scié par le milieu du corps; mais sa constance les surprit tellement, qu'ils lui donnèrent la liberté. Après son retour en Italie, Grégoire IX lui donna la conduite de son armée. Jean Colonne prit quelques places, et mourut en 1244, après avoir fondé l'hôpital de Latran. Il ne faut pas le confondre avec le cardinal Jean Colonne, qui fut maltraité par Sixte IV et par Alexandre VI, mais très-estimé par Jules II, qui lui confia les charges les plus importantes de la cour de Rome; il mourut le 26 septembre 1508, à 51 ans: ni avec Jean Colonne, célèbre dominicain, archevêque de Messine, qui fut chargé de plusieurs affaires importantes, et qui mourut en 1280. On a de lui: 1° un Traité de la gloire du paradis; 2° un autre du malheur des gens de cour; 3° la Mer des histoires jusqu'au règne de saint Louis, roi de France, manuscrit: ce n'est pas le même ouvrage que la Mer des Histoires, Paris, 1488, 2 vol. in-fol; et depuis avec des augmentations. Celle-ci est d'un théologien jacobin, nommé Brochart, qui la fit paraître en latin, en 1475, sous le titre de *Rudimentum novitiorum*, in-fol. Il était aussi de l'illustre maison des Colonne.

COLONNE (Marc-Antoine), grand capitaine, se signala dans les guerres d'Italie, principalement contre les Français; mais la paix ayant été conclue en 1516, François Ier l'attira dans son parti, et en reçut de grands services. Il fut tué au siége de Milan, en 1522, d'un coup de coulevrine que Prosper Colonne, son oncle, avait fait pointer contre lui sans le connaître. Il ne faut pas le confondre avec Marc-Antoine Colonne, duc de Palliano, grand connétable de Naples, et vice-roi de Sicile, qui s'acquit beaucoup de gloire en commandant pour les Espagnols. Il combattit en qualité de lieutenant-général à la célèbre bataille de Lepante contre les Turcs; et à son retour à Rome, Muret fit son panégyrique. Il mourut en Espagne le premier août 1585. Marc-Antoine Colonne est aussi le nom d'un savant cardinal de la même famille, qui fut archevêque de Salerne, et bibliothécaire du Vatican. Grégoire XIII, Sixte V et Grégoire XIV l'employèrent en diverses légations. Il mourut à Zagarolla le 13 mars 1597.

COLONNE (Pompée), fameux cardinal, prit d'abord le parti des armes, pour lequel il avait beaucoup d'inclination. Ensuite ayant embrassé l'état ecclésiastique, il devint évêque de Rieti, et fut pourvu de plusieurs abbayes. S'étant brouillé avec Jules II, ce pape le priva de ses bénéfices. Léon X le fit cardinal en 1517. Clément VII ayant été élu après Adrien VI, se brouilla avec le cardinal Colonne, ce qui causa deux fois la prise de Rome. Ce pape priva Colonne du cardinalat et de ses bénéfices; mais se voyant arrêté au château Saint-Ange, il eut recours à lui. Le cardinal lui fit rendre la liberté, et le pape de son côté le rétablit et le combla de bienfaits. Colonne fut ensuite vice-roi de Naples et mourut le 28 juin 1532, à 53 ans. Il était libéral, magnifique, et ami des gens de lettres: il composa un poëme, resté manuscrit, *De laudibus mulierum*, en faveur de Victoire Colonne. *Voy.* Avalos.

Digitized by Google

COLONNE (Prosper), célèbre capitaine, fils d'Antoine Colonne, prince de Salerne, combattit avec valeur, principalement contre les Français. Il les défit à la bataille de la Bicoque en 1522, et mourut le 30 décembre 1523, à 71 ans.

COLONNE (François), dominicain vénitien, mort le 17 mai 1520, est connu principalement par un livre rare, intitulé *Poliphili Hypnerotomachia*, Venetiis, 1499, in-fol. Il y en a une autre de 1545; mais il n'y en a pas de 1467 : les exemplaires qui passaient pour être de cette édition sont de l'une ou l'autre des précédentes, dont on a ôté le dernier feuillet où se trouve la date de l'impression. Alors il reste le pénultieme feuillet, où se trouve la date du temps où il a été composé : d'où est venue l'erreur, c'est un roman rempli d'érudition mythologique; il a été traduit en français, par Jean Martin, Paris, 1561, in-fol.

COLONNE (François-Marie-Pompée), habile philosophe dont on a l'Histoire naturelle de l'univers, 1734, 4 vol. in-12, qui est curieuse. Il fut brûlé à Paris dans l'incendie de la maison où il demeurait le 5 mars 1726.

COLRANE (Henri Hake, lord de), né à Blechingley le 10 mai 1693, se distingua dès l'âge de 20 ans, par un poëme lyrique qu'on trouve dans le tome III des *Musæ anglicanæ*, et un autre dans les *Comitia philologica academiæ Oxoniensis*; mais la poésie l'a moins distingué que son goût pour les antiquités. Il est mort à Bath le 4 août 1749, laissant une riche bibliothèque, et une collection considérable de tableaux, bronzes, tables de marbre, urnes, vases, etc.

COLSON (Jean-Baptiste-Gilles, dit), né à Verdun en 1686, était parent de M. de Vauban. Il apprit le dessin par le conseil de son parent, qui voulait le pousser dans l'état militaire; mais il tourna ses vues du côté de la peinture en portraits. Et, comme il réussissait peu en grand, il peignit la miniature à l'encre de la Chine et au carmin. Il est mort en 1762.

COLSTON (Edouard), fils d'un marchand espagnol, dont il eut de grands biens, qu'il augmenta lui-même par le commerce, n'acquit des richesses que pour les répandre dans le sein des pauvres; et, non content de leur procurer des retraites, en augmentant les fondations des hôpitaux, il pourvut à leur instruction. Il pourvut même à l'instruction générale, en publiant des sujets de sermons, pour lesquels il assignait différentes sommes. Ce respectable citoyen est mort le 11 octobre 1721, à 85 ans.

COLUMELLE (Lucius Junius Moderatus), philosophe romain, natif de Cadix, vivait sous l'empereur Claude, vers 42 de J.-C. On a de lui des livres d'agriculture intitulés, *De re rusticâ*, et un autre *De arboribus* dans les *Rei rusticæ scriptores*, Leipsick, 1735, 2 vol. in-4°, et séparément d'éditions communes. M. Saboureux de la Bonnetrie en a donné une traduction française, Paris, 1773, 2 vol. in-8°, faisant partie de l'économie rurale, 6 vol. Il n'a pas traduit le traité *De arboribus*, ce traité se trouvant retravaillé dans *De re rusticâ*.

COLUMNA (Guido de), vivant dans le 13e siècle, suivit Édouard Ier en Angleterre à son retour de la Terre-Sainte. Il est auteur d'une Histoire du siége de Troie, en latin, dont les éditions de Cologne, 1477, in-4°, et de Strasbourg, 1486, in-fol., sont fort rares. Les traductions italiennes de Venise, 1481, in-fol., et Florence, 1610, in-4°, sont rares : celle de Naples, 1665, in-4°, l'est moins. Cet auteur a aussi travaillé sur l'Histoire d'Angleterre.

COLUTHUS, poète grec, natif de Lycopolis, vivait sous l'empereur Anastase, qui régna depuis 491 jusqu'en 518. Il nous reste de ce poète un assez mauvais poëme de l'enlèvement d'Hélène, Bâle, 1555, in-8°; Francfort, 1600, in-8°, et dans le *Corpus poetic. græc.* Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol. Il a été traduit en français par M. du Molard, en 1742, in-12, avec des remarques. Le jugement de Paris est ce qu'il y a de mieux dans ce poëme.

COMBALET *Voy.* Plessis-Richelieu.

COMBALUSIER (François de Paule), médecin, né au bourg Saint-Andéol, dans le Vivarais, était professeur de pharmacie dans l'université de Montpellier, et mourut en 1762. Il est auteur d'un traité latin sur les vents qui affligent le corps humain, 1747, in-12, traduit en français, 1754, 2 vol.

Digitized by Google

in-12. Il est auteur de quelques dissertations sur les eaux minérales, sur les tumeurs, sur les dragées de Keyser, etc.

COMBE. *Voy.* CYZ.

COMBE (GUY DU ROUSSEAU DE LA), reçu avocat à Paris en 1705, mort en 1749, a donné un Recueil de jurisprudence civile, 1769, in-4°; un Traité des matières criminelles, 1769, in-4°; un Commentaire sur les ordonnances de Louis XV, in-4°. Il a aussi donné une nouvelle édition du Praticien de Couchot, des Arrêts de Louet, de la Jurisprudence canonique de Fuet.

COMBEFIS (FRANÇOIS), savant religieux dominicain, né à Marmande en 1605, s'est distingué par son érudition et par sa piété. Le clergé de France lui donna en 1656 une pension de 1000 livres, pour récompenser son mérite et pour l'encourager à donner au public de nouvelles éditions des pères grecs. Il mourut à Paris le 23 mars 1679, à 74 ans. Il a publié: 1° les OEuvres de saint Amphiloque; de saint Méthode; de saint André de Crète, et plusieurs Opuscules des pères grecs; 2° une Addition à la Bibliothèque des Pères, en 3 vol. in-fol., en grec et en latin; 3° il a beaucoup travaillé à l'édition de l'Histoire bysantine *Historiæ bizant. script. post Theophanem*, 1685, in-fol.; 4° on a de lui une Bibliothèque des Pères pour les prédicateurs, 1662, en 8 vol. in-fol., et d'autres ouvrages.

COMBER (THOMAS), théologien anglais, né en 1645, eut différens bénéfices, et mourut le 25 novembre 1699. Il a composé différens ouvrages sur la liturgie, des livres d'instruction; *les Impostures de l'église romaine, sur les conciles des quatre premiers siècles.* Un autre Thomas Comber, docteur en théologie, mort en 1653, à 78 ans, est auteur d'une *Critique de l'Histoire des dîmes*, par Selden.

COMBES (JEAN DE), avocat du roi au présidial de Riom, au 16e siècle, dont on a un excellent traité des tailles et autres subsides, et *De l'institution et origine des offices concernant les finances*, 1584.

COMBES (PIERRE DE), a donné les procédures civiles des officialités, 1705, in-fol., plus rares que les criminelles, in-4°.

COMBES DES MORELLES (PERRETTE-MARIE DE), née à Riom le 19 mai 1728, fut élevée à Saint-Cyr. Sa mère la laissa dans l'enfance en mourant; ce fut son père qui lui donna l'éducation chrétienne, qui a fait le bonheur de ses jours, au milieu des traverses qui sont inséparables de cette vie. Elle épousa, le 17 mars 1749, son cousin, Antoine-Amable de Combes, dont elle eut plusieurs enfans, entre autres un fils, mort en 1768, qu'elle eut bien sujet de regretter pour ses bonnes qualités. Il lui restait un fils et une fille, lorsqu'elle mourut à Riom le 2 septembre 1771. Son mari la fit enterrer, suivant ses désirs, au couvent des Carmélites. Cette pieuse dame a laissé des Méditations pleines d'onction sur tous les événemens de sa vie, des Poésies et des Cantiques spirituels qui ont été réunis en 2 vol. in-12, Paris, 1778, sous le titre d'OEuvres spirituelles.

COME (LE FRÈRE). Jean de Baseilhac, né en 1703, dans le diocèse de Tarbes, d'une famille qui exerçait la chirurgie, y prit les premiers élemens de son art, qu'il alla étudier à Lyon, chez un de ses oncles, et ensuite à Paris, où il se concilia l'estime des chirurgiens les plus distingués, malgré la rivalité de profession, et la jalousie de quelques confrères, les Duverney, Petit, Boudon, la Peyronie, Morrand, Guérin, Hévin, Gautier, Levret furent constamment amis du frère Come. Il s'attacha à l'abbé de Lorraine, évêque de Bayeux, et fut chargé du soin de l'hôpital de cette ville. A la mort du prélat, la piété et le goût pour la retraite le déterminèrent à entrer aux feuillans. Il y fut reçu, en 1729, sous le nom de frère Jean de Saint-Côme; mais il ne fit profession qu'en 1740. Dégagé des soins temporels et de projets de fortune, il s'appliqua uniquement à soulager les pauvres; car, avec un extérieur dur en apparence, personne n'était ni plus charitable ni plus compatissant. C'est la nécessité de vaincre sa sensibilité en opérant, qui fait contracter cet air ferme, qu'on caractérise dur. Si quelque père de famille lui offrait de l'argent, « Gardez-le, lui disait-il, si je l'acceptais je ferais tort à vos enfans. » Si quelque personne riche se croyait obligée de récompenser son zèle, il employait ce qu'il recevait pour les pauvres. C'est avec ce moyen qu'il

Digitized by Google

forma, en 1753, un hospice où il recevait les indigens, et, dans des chambres séparées, des étrangers, qui n'auraient pas pu soutenir en ville la dépense de l'opération de la taille. Ces malheureux qu'il avait sauvés de la mort, il les aidait encore pécuniairement, pour retourner chez eux. Ce genre de bienfaits ne sont pas les seuls dont il ait aidé l'humanité. On le voyait solliciter des grâces auprès des grands; mais on voyait toujours à côté de lui l'infortuné pour lequel il la sollicitait. « Je n'ai besoin de rien, leur disait-il; mais si je vous ai été utile, soyez-le à ce malheureux; » et rarement il était refusé. Combien de veuves lui doivent leur pension, de jeunes filles les frais de leur éducation, de jeunes orphelins le métier qu'ils exercent. Sa mort a prouvé le droit qu'il avait à la reconnaissance des pauvres. La porte du cloître a été trois fois forcée par une foule de malheureux qui sont venus pleurer sur son cercueil. Le Lithotome, qu'il a inventé pour l'opération de la taille lui fait honneur; mais cette cruelle maladie n'est pas la seule qu'il ait combattue; les maladies les plus funestes, telles que le cancer, ont exercé son industrie. Le frère Come n'était pas tellement concentré dans la pratique de la chirurgie, qu'il n'eût du goût pour les autres arts, et c'est parce qu'il les connaissait tous, qu'il a été lié avec les Réaumur, d'Ons-en Bray, Geoffroi, Dulamel, de Jussieu, de Parcieux, de Fouchy, Vinslou. Ses occupations ne l'empêchaient pas de suivre la règle de son ordre, et de se concilier l'amitié de ceux qui le connaissaient. Ses ennemis mêmes étaient forcés de le respecter. Il est mort à Paris dans son couvent le 8 juillet 1781, dans la 79e année de son âge. C'est à de pareils citoyens que sont dus des monumens. Les religieux de son ordre ont droit à la reconnaissance du public, pour avoir aidé le frère Come dans le bien qu'il faisait. Ils voyaient avec plaisir leur salles d'assemblée, leur cloître remplis de malades et de pauvres. Ils ont souvent logé et nourri des élèves qui venaient pour le suivre. Le frère Come est auteur des ouvrages suivans: *Recueil des pièces importantes concernant la taille, par le Lithotome caché, avec l'addition qui l'a suivi*, dans laquelle est insérée une Thèse, avec la figure de l'instrument, en taille-douce, 2 vol. in-12; *Nouvelle méthode d'extraire la pierre de la vessie urinaire, par-dessus le pubis*, qu'on nomme *le haut appareil, dans l'un et l'autre sexe*, Paris, 1779, in-12.

COMENIUS (Jean-Amos), fameux grammairien et théologien protestant, au 17e siècle, né en Moravie le 28 mars 1592, fut chassé de son pays par l'édit de 1624, qui proscrivait les ministres de sa communion. Son livre intitulé *Janua linguarum reserata*, qu'il publia à Lesna en 1631, in-8°, et dont l'édition de 1661, in-8°, est en cinq langues, lui acquit une telle réputation, qu'il fut appelé en Angleterre pour donner une nouvelle forme à tous les colléges; mais lorsqu'il y arriva, le parlement étant occupé à d'autres affaires, Coménius passa en Suède, où Louis de Geer et le chancelier Oxenstiern le comblèrent de bienfaits. Il voyagea ensuite en Transilvanie et en plusieurs autres pays, proposant partout ses idées nouvelles d'enseigner. Enfin il se fixa à Amsterdam, et y fit imprimer, en 1657, aux dépens de Laurent de Geer, fils de Louis, son principal Mécène, sa nouvelle Méthode, in-fol., ouvrage singulier, dont les idées sont impraticables. Coménius donna ensuite dans le fanatisme, et prétendit avoir trouvé la clef des prophéties de l'Apocalypse. Il fit recueillir avec soin et publier les visions de Kotterus, de Christine Poniatovia, et de Drabicius. *Voy.* Drabicius, Kotterus. Il envoya celles de ce dernier à Louis XIV, insinuant à ce prince que Dieu l'avait choisi, non-seulement pour régner en France, mais aussi pour avoir la monarchie universelle du monde. Coménius promettait à ses disciples, par ses visions, le règne des Millenaristes, qu'il assurait devoir commencer en 1672 ou 1673; mais il fut lui-même témoin de la vanité de ses prédictions, et l'eût été de cette dernière s'il ne fût mort à Amsterdam en 1671, à 80 ans. Outre les écrits ci-dessus, on a encore de lui *Pansophiæ prodromus, seu porta sapientiæ reserata*, Oxford, 1637, in-8°; *Admonitio de Irenico Irenicorum*, Amsterdam, 1660, in-8°; *Historia fratrum Boe-*

Digitized by Google

morum, Halæ, 1702, in-4°, et d'autres ouvrages.

COMES (Natalis) ou NOEL LE COMTE, fameux écrivain du 16e siècle, natif de Venise, dont on a une Mythologie latine, et traduite en français, in-4°; une Traduction d'Athénée, et d'autres ouvrages. Il mourut vers 1582.

COMIERS (Claude), chanoine de la cathédrale d'Embrun sa patrie, et prévôt du chapitre de Tenant en Dauphiné, se distingua par son habileté dans les mathématiques, qu'il enseigna à Paris, où il mourut en 1693. On a de lui les Oracles des Sibylles, livre amusant, in-12; Discours sur les comètes dans le Mercure de janvier 1681; le Traité des lunettes dans l'extraordinaire du Mercure de juillet 1682.

COMINES. *Voy.* Commines.

COMITOLO (Paul), l'un des meilleurs casuistes qu'aient eus les jésuites, mort à Pérouse, sa patrie, le 18 février 1626, à 80 ans. Il a publié *Consilia seu responsa moralia*, in-4°; un Traité des contrats, et d'autres ouvrages.

COMMANDIN (Frédéric), né à Urbin en 1509, d'une famille noble, joignait à la science des mathématiques la connaissance de la langue grecque. Il mourut en 1575, à 66 ans. Il a traduit de grec en latin Archimède, Apollonius de Perge, Euclide et les autres anciens mathématiciens.

COMMELIN (Jérôme), célèbre et savant imprimeur, natif de Douai, s'établit à Genève, puis à Heidelberg, où il mourut en 1598. Il était très-habile, surtout dans la langue grecque. Ses éditions sont correctes et recherchées des connaisseurs. On a de lui et des autres Commelin ses parens plusieurs ouvrages.

COMMELIN (Gaspard), mort en 1731, a donné avec son oncle Jean Commelin *Hortus Amstelædamensis*, 1697 et 1701, 2 vol. in-fol. Il a donné seul: *Plantæ rariores exoticæ horti Amstelædamensis*, 1715, in-4°, et d'autres ouvrages de botanique. C'est lui qui a fait le catalogue de l'*Hortus Malabaricus*, 1696, in-fol., qui se joint à l'*Hortus Malabaricus*, 1678 et suivantes, 12 vol. in-fol., fig.

COMMENDON (Jean-François), naquit à Venise le 17 mars 1524, d'Antoine Commendon, médecin. Etant allé à Rome en 1550, Jules III reconnut aussitôt son esprit et sa sagesse, et le chargea de diverses négociations importantes. Les papes Marcel II, Paul IV, Pie IV, et les pères du Concile de Trente, lui donnèrent des marques publiques de leur estime, et lui confièrent divers emplois. Pie IV le nomma cardinal, à la sollicitation de saint Charles Borromée son neveu, le 12 mars 1565; et Pie V le fit son légat en Allemagne et en Pologne. Grégoire XIII, qui lui succéda, ne rendit point à ce célèbre cardinal la justice due à son mérite et à ses services. On croit qu'il aurait été élu pape si Grégoire XIII, qui était dangereusement malade, n'eût recouvré la santé. Commendon tomba malade lui-même de chagrin, se fit porter à Padoue, et y mourut le 25 décembre 1584, à 60 ans. On a de lui quelques pièces de vers dans le Recueil de l'académie des Occulti, dont il avait été le protecteur. Antoine-Marie Gratien, évêque d'Amélie, a écrit sa vie en latin, dont M. Fléchier a donné une excellente Traduction française, in-4°, ou 2 vol. in-12.

COMMINES (Philippe de), célèbre historien français, chambellan de Louis XI, et sénéchal de Poitiers, naquit en Flandre d'une famille noble. Son véritable nom était La Clite. Il suivit d'abord la cour de Charles-le-Hardi, duc de Bourgogne et comte de Flandre, où il se fit estimer comme un homme d'un rare mérite. Il s'attacha ensuite au roi Louis XI, qui lui fit abandonner la cour du duc de Bourgogne en 1472. Commines épousa Hélène de Chambes, de la maison des comtes de Montsorau en Anjou, qui lui apporta plusieurs belles terres. Louis XI lui donna sa confiance, vécut avec lui dans une grande familiarité, et l'employa en diverses négociations importantes. Après la mort de ce prince, Commines suivit Charles VIII à la conquête du royaume de Naples; mais sa faveur ne fut point stable. On l'accusa de trahison pour avoir favorisé le parti du duc d'Orléans, depuis Louis XII, et on l'enferma à Loches dans une cage de fer, où il souffrit beaucoup. Il fut ensuite transféré dans la prison des Tournelles, à Paris, où après avoir demeuré dix-huit mois, sa femme lui obtint des commissaires pour instruire son

Digitized by Google

procès. Commines se justifia pleinement, et fut absous de tous les crimes qu'on lui imputait. Il n'eut cependant aucun crédit sous le règne de Louis XII, pour lequel il s'était attiré des affaires si fâcheuses. Il mourut à Argenton le 17 octobre 1509, à 64 ans. Commines était bien fait, avait beaucoup d'esprit et protégeait les savans. Ses Mémoires contiennent ce qui s'est passé pendant 34 ans sous les règnes de Louis XI et de Charles VIII. Ils sont très-curieux et ont mérité l'éloge de tous les savans. Il y en a une édition d'Elzevir, 1648, in-12, une de l'abbé Lenglet, 1747, 4 vol. in-4°, et beaucoup d'autres.

COMMIRE (Jean), jésuite, naquit à Amboise le 25 mars 1625, d'un père qui était maître de jeu de paume. La lecture des auteurs anciens, jointe à ses talens naturels, lui donna ce bon goût, cette aménité, cette pureté et cette éloquence de style qui règnent dans tous ses écrits. Il enseigna les belles-lettres et la théologie, et mourut à Paris le 25 décembre 1702. On a de lui un volume de Poésies latines, et un Recueil de ses œuvres posthumes, 1754, 2 vol. in-12. On estime surtout ses Odes et ses Fables.

COMMODE, empereur romain, fils d'Antonin-le-Philosophe, autrement Marc-Aurèle, et de Faustine, naquit le 31 août 161 de J.-C., et fut proclamé empereur le 17 mars 180. Commode fut très-vicieux dès sa jeunesse, nonobstant l'excellente éducation qu'on lui avait donnée. Il voulut se faire passer pour Hercule, fils de Jupiter, obligea le sénat à dresser des autels et à offrir des sacrifices en son honneur, et persécuta les chrétiens, parce qu'ils ne voulaient pas reconnaître sa prétendue divinité. Il traita les sénateurs et les chefs de l'empire avec une cruauté extrême, fit mourir les personnes de mérite et de probité sous de vains prétextes, avança les hommes vils et méprisables, corrompit ses propres sœurs, et se livrant aux débauches les plus infâmes, il donna le nom de sa mère à une de ses 300 concubines. Il mettait son plaisir à se trouver aux combats des gladiateurs, et faisait consister la gloire à tuer adroitement des lions, des tigres, des léopards, et d'autres bêtes féroces. Enfin voulant se défaire de Martia, avec laquelle il avait un commerce criminel, cette femme le prévint et lui donna du vin empoisonné au sortir du bain. Comme le poison n'opérait pas assez promptement, elle le fit étrangler par un athlète nommé Narcisse, en 192, à 31 ans.

COMMODIANUS GAZÆUS, auteur chrétien du 4e siècle, dont on a un ouvrage intitulé *Instructions*, qui n'est pas en vers, mais dont chaque ligne fait un sens. La morale en est excellente et le style mauvais. Rigaud la publia en 1650, in 4°, et M. Davies en a donné en 1711 une belle édition à la fin de Minucius Felix.

COMNENE, nom d'une illustre famille dont il y a eu plusieurs empereurs de Constantinople et de Trébisonde. *Voy.* Anne Alexis.

COMPTON (Spencer), comte de Northampton, né en 1601, vécut en simple gentilhomme jusqu'en 1641, qu'il prit le parti de défendre l'église et son roi; mais il ne put leur être longtemps utile, ayant été tué le 19 mars 1643.

COMPTON (Henri), fils du précédent, naquit en 1632; attaché à son roi, il quitta l'Angleterre, quand ce prince succomba sous ses ennemis. Au rétablissement de Charles II, il eut une cornette dans le régiment des gardes; puis il quitta le service militaire pour entrer dans l'état de l'église. Après avoir possédé quelques bénéfices, il fut nommé à l'évêché d'Oxford en 1674, et transféré aussitôt à celui de Londres. Attaché à l'église d'Angleterre, il fut un des instrumens de la révolution, et mourut le 7 juillet 1713, à 81 ans. Il a traduit en anglais la Vie de Dona Olimpia; *Les intrigues des jésuites*; et il a composé *Traité de la sainte communion;* des Lettres à son clergé.

COMTE (Florent Le), sculpteur et peintre parisien, est connu par son *Cabinet d'architecture, peinture et sculpture*, 1699 et 1700, 3 vol. in-12. Il mourut vers 1712. Son ouvrage est recommandable par le caractère distinctif de chaque maître, et les catalogues des ouvrages des plus grands maîtres.

COMTE (Louis Le), sculpteur, natif de Boulogne près de Paris, fut reçu de l'académie de peinture et de sculpture en 1676, et mourut à Paris en

Digitized by Google

1694, à 51 ans. On voyait de lui à Versailles et en Sorbonne plusieurs ouvrages estimés.

COMTE (Louis Le), jésuite de Bordeaux, mort en cette ville en 1729, fut envoyé à la Chine en qualité de missionnaire et de mathématicien en 1685. Il a donné des Mémoires sur la Chine, 2 vol. in-12, auxquels on joint une histoire de l'édit de l'empereur en faveur du christianisme. Ses Mémoires furent censurés par la faculté de théologie de Paris, parce qu'il y égalait les Chinois au peuple juif, disant que les Chinois avaient adoré le vrai Dieu pendant 2000 ans, et lui avaient sacrifié dans le plus ancien temple de l'univers, pendant que le reste du monde était dans la corruption : c'est par ce même motif que le parlement l'a condamné au feu par son arrêt du 6 mars 1762.

COMTE (Noel Le). *Voy.* Comès.

COMUS, dieu des festins et des réjouissances nocturnes dans le paganisme : on le représentait en jeune homme couronné de roses et de myrte, tenant un vase d'une main, et de l'autre un plat de fruits ou de viande.

CONAN. Rien de plus incertain que ce qu'on dit de ce prince ; on le regarde comme le premier roi de Bretagne, fils de Gerenton, prince d'Albanie. Il suivit Maxime, ou plutôt le tyran Constantin contre Gratien, et eut pour récompense le gouvernement de l'Armorique, que Théodose lui conserva. Conan sut profiter de l'irruption des Goths, des Huns, des Vandales et des Bourguignons, pour se rendre indépendant ; et les Romains n'ayant pu le réduire, firent alliance avec lui. Il régna 37 ans, dont onze en qualité de roi, et mourut vers 421. Il fut enterré dans l'église de Saint-Paul de Léon, où l'on voit son tombeau avec cette inscription : *Hîc jacet Conanus, Britonum rex.* Il y a eu quatre autres princes de ce nom, qui ont été comtes de Bretagne, et qui ont vécu aux 10e, 11e, et 12e siècles.

CONANT (Jean), savant théologien anglais, né le 18 octobre 1608, passa toute sa vie à quitter un bénéfice pour en prendre un autre, et mourut le 10 mars 1693. On a publié six volumes de ses Sermons.

CONCANEN (Mathieu), irlandais, vint à Londres, où ses productions poétiques lui procurèrent une place dans la Dunciade, comme poète lauréat, prédécesseur de Cibber, et lui donnèrent la protection du duc de Newcastle, qui lui fit avoir le poste de procureur-général de la Jamaïque. Le changement de climat altéra sa constitution ; il mourut de consomption, le 22 janvier 1749, quelques semaines après son arrivée à Londres. On a de lui des Poésies, deux pièces de théâtre et des chansons, dont le Recueil est imprimé en 1729, 6 vol.

CONCEPTION (Ordre de la). *Voy.* Sylva.

CONCHILLOS (Jean), peintre, né à Valence en Espagne, a procuré à sa patrie l'avantage d'une académie de peinture, sculpture et gravure, qui tenait d'abord ses assemblées dans sa maison, et que le roi d'Espagne Charles III a richement dotée. Conchillos est mort en 1711, à 70 ans.

CONCHYLIUS. *Voy.* Coquille.

CONCINA (Daniel), très-célèbre théologien, dominicain de la congrégation de Saint-Jacques Salomoni, naquit dans le Frioul, sur une des terres des seigneurs Savoriani, nobles Vénitiens, vers l'an 1686. Il fit profession dans l'ordre de Saint-Dominique en 1708, et prêcha avec applaudissement dans les principales villes d'Italie. Il mérita l'estime et la faveur des papes Clément XII et Benoit XIV, et ne cessa d'écrire contre les opinions des casuistes relâchés. Il mourut à Venise le 21 février 1756, à 69 ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, les uns en italien et les autres en latin. Ceux qu'il a écrits en italien sont : 1° *le Carême du for contentieux*, Venise, 1739, in-4° ; 2° *la Discipline de l'église sur le jeûne du carême, etc.*, Venise, 1742, in-4° ; 3° *Dissertations théologiques, morales et critiques sur l'histoire du probabilisme et du rigorisme, etc.*, Venise, 1743, 2 vol. in-4° ; deux Défenses de cet ouvrage, in-4° ; 4° *Explication des quatre paradoxes qui sont en vogue dans notre siècle*, Lucques, 1746, in-4°. Cet ouvrage a été traduit en français, in-12 ; 5° *Dogme de l'église romaine sur l'usure*, Naples, 1746, in-4° ; 6° *Mémoire historique sur l'usage du chocolat les jours de jeûne*, Venise, 1748 ; 7° *De la re-*

Digitized by Google

ligion révélée contre les athées, les déistes, les matérialistes et les indifférens, Venise, 1754, in-4° ; 8° *Instruction des confesseurs et des pénitens*, Venise, 1753, in-4°. Voici ceux qu'il a écrits en latin : 1° trois vol. in-4° sur l'usure ; trois autres sur la discipline et la pauvreté monastique ; 2° neuf Lettres sur la morale relâchée ; 3° *Theologia christiana dogmatico-moralis*, Rome, 1746, en 12 vol. in-4°. Cet ouvrage est très-estimé ; 4° *De spectaculis theatralibus*, Rome, 1752, in-4° ; 5° *De sacramentali absolutione impertiendd aut differendd recidivis consuetudinariis*, Rome, 1755, in-4°. Ce dernier ouvrage a été traduit en français.

CONCINI, plus connu sous le nom du maréchal d'Ancre, naquit à Florence, où son pere était parvenu, de la condition de simple notaire, à la charge de secrétaire d'état. Il vint en France en 1600 avec Marie de Médicis, femme de Henri-le-Grand, et ne fut d'abord que gentilhomme ordinaire de cette princesse ; mais il devint ensuite son grand-écuyer, acheta le marquisat d'Ancre, eut plusieurs gouvernemens considérables, et fut premier gentilhomme de la chambre, et maréchal de France par le crédit qu'avait sur la reine une fille qu'il épousa, nommée Léonor Galigaï ; mais il abusait de tant de faveurs : il disposait des finances et des charges, se faisait des créatures dans les armées et dans les villes, et voulait se rendre maître du gouvernement, ce qui fit un grand nombre de mécontens, et causa de grands troubles. De Luines persuada alors à Louis XIII qu'il n'y avait d'autres moyens pour arrêter l'ambition du maréchal d'Ancre, et pour mettre fin à tant de désordres, que de le faire tuer. Cette commission donnée à Vitry, l'un des capitaines des gardes du corps, fut exécutée sur le pont-levis du Louvre, le 24 avril 1617, par plusieurs coups de pistolet qu'on lui tira. Son cadavre fut traîné par les rues ; le parlement le déclara convaincu de crime de lèse-majesté, condamna sa femme à perdre la tête, et déclara leur fils *ignoble et incapable de tenir aucun état dans le royaume*. Le récit de sa mort se trouve dans l'Histoire des favoris de du Puy. Il parut en 1617, in-8°, la tragédie du marquis d'Ancre, en 4 actes en vers, ou *la Victoire du Phœbus français contre le Python de ce temps*. *Voy.* GALIGAÏ.

CONDAMINE (CHARLES-MARIE DE LA), né à Paris en 1701, commença sa carrière par le service militaire ; mais cédant bientôt à son inclination pour la recherche des curiosités naturelles, il parcourut l'Orient, et fut chargé en 1735 d'aller déterminer la figure de la terre à l'équateur, pendant que d'autres académiciens allaient la déterminer au nord. En mesurant chacun de leur côté les degrés du méridien, le lieu de l'observation fut déterminé aux cordillières du Pérou près Quito, d'où il revint par la rivière des Amazones, à travers mille dangers que l'on pourra voir dans la relation qu'il a donnée de ce voyage, qui ne finit qu'au bout de dix ans. De retour dans sa patrie, et quand sa santé fut rétablie, il fit le voyage d'Italie, où il trouva le pape Benoit XIV, qui lui témoigna son estime par le don de son portrait et la dispense d'épouser sa nièce qu'il lui demandait. Il n'eut pas tant à se louer de son voyage d'Angleterre, y ayant essuyé une légère injustice dont il ne put obtenir la réparation. Malgré ses infirmités, contractées par des travaux immenses, et dont la surdité était celle qu'il portait le plus impatiemment, il a poussé sa carrière jusqu'au 4 février 1774. Il fut reçu de l'académie française en 1760, de celle des sciences en 1730, et de plusieurs académies étrangères. Il a fait imprimer : *Relation d'un voyage dans l'Amérique méridionale*, 1745, in-8° ; *la Figure de la terre*, 1749, in-4° ; *Journal du voyage à l'équateur*, avec le Supplément et l'Histoire des pyramides de Quito, 1751 et 1752, 2 vol in-4° ; trois Mémoires sur l'inoculation ; Lettres sur le même sujet.

CONDÉ *Voy.* BOURBON.

CONDILLAC (ÉTIENNE BONNOT DE), né en Dauphiné vers 1715, était frère de l'abbé de Mably ; sa capacité et la réputation que lui avaient donnée des ouvrages d'une métaphysique hardie, le firent choisir pour être l'instituteur de l'infant, duc de Parme, et cette institution lui procura l'abbaye de Mureaux. A son retour en France, en 1768, il fut reçu de l'académie française, et mourut le 3 août 1780, dans sa terre de

Digitized by Google

Flux, près de Baugency. On avait de lui, *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, 1749, 2 vol in-12; *Traité des systèmes*, 1749, 2 vol.; *Recherches sur l'origine des idées que nous avons de la beauté*, 1749, 2 vol. in-12; *Traité des sensations*, 1767, 2 vol. in-12; *Traité des animaux*, 1755, in-12. Ce sont là les ouvrages qui ont fait sa réputation, et qui l'avaient fait admettre dans l'académie de Berlin. Ses raisonnemens en métaphysique sont plus curieux qu'utiles. Il paraît subordonner cette science à la religion, avec raison; car c'est d'elle qu'on apprend tout ce qu'il faut savoir. Le reste n'est que conjecture, posée dans un système, et détruite dans un autre, comme dans tout ce qu'il a plu au Créateur de nous laisser ignorer. Depuis son retour de Parme, il a publié un Cours d'études, 1776, 16 vol. in-8°; une Logique, in-8°; *le Commerce et le gouvernement considérés relativement l'un à l'autre*, 1776, in-12.

CONDREN (Charles de), second général de l'Oratoire, naquit au village de Vaubuin, près de Soissons, le 15 décembre 1588, d'une famille noble et ancienne. Il fut reçu docteur de la maison et société de Sorbonne en 1614. Trois ans après il entra dans la congrégation de l'Oratoire, à la sollicitation du cardinal de Bérulle. Le père de Condren fut ensuite confesseur de M. le duc d'Orléans, frère unique de Louis XIII. Il refusa constamment le chapeau de cardinal et les autres dignités que la cour lui offrait, et fut élu général de l'Oratoire en 1629, après la mort du cardinal de Bérulle: il remplit cette place avec beaucoup de sagesse et de prudence, et mourut à Paris le 7 janvier 1641. Charles de Condren avait une grande piété, beaucoup de pénétration d'esprit, et des talens supérieurs pour la direction des âmes. Il ne voulut jamais rien donner au public; on a seulement publié quelques-uns de ses écrits après sa mort, entre autres *l'Idée de sacerdoce de J.-C.* in-12; ses Lettres et Discours, 2 vol in-12. Le père Amelote a composé sa vie, in-8°.

CONFUCIUS, fameux philosophe chinois, naquit à Chauping, vers 550 avant J.-C., d'une famille illustre et ancienne, dans le royaume de Lu, aujourd'hui Channton. Il s'acquit beaucoup de réputation dès sa jeunesse par la vivacité de son esprit et la solidité de son jugement. Etant devenu mandarin et ministre d'état, il se fit admirer par sa politique dans le gouvernement et dans l'établissement des lois, montrant par son exemple combien il est important que les rois soient philosophes ou qu'ils aient des philosophes pour ministres: cependant, malgré ses soins, le désordre s'introduisit dans la cour du monarque, à l'occasion de plusieurs belles filles que le roi de Xi lui envoya pour l'efféminer. Confucius, voyant que le roi n'écoutait plus ses conseils, quitta la cour et se retira dans le royaume de Sum, où il enseigna la philosophie morale avec un tel applaudissement qu'il eut en peu de temps plus de 3000 disciples, dont 72 surpassèrent les autres en science et en vertu, ce qui fait que les Chinois ont encore pour eux une vénération particulière. Confucius divisa sa doctrine en quatre parties, et ses disciples en quatre classes. Le premier ordre était de ceux qui tendaient à acquérir la vertu. Le second apprenait l'art de raisonner avec justesse. Le troisième traitait de l'étude du gouvernement de l'état et des devoirs des magistrats. Le quatrième apprenait à discourir noblement et avec éloquence sur tout ce qui concerne la science des mœurs. Confucius était modeste: il déclarait qu'il n'était pas l'inventeur de sa doctrine, mais qu'il l'avait tirée des écrivains plus anciens, principalement des rois Yao et Xun, qui l'avaient précédé de plus de 1500 ans. Il retourna avec ses disciples dans le royaume de Lu, où il mourut à 73 ans, et où il fut enterré près de la ville de Rio-Fu, sur le bord de la rivière de Xu. On voit son tombeau dans l'académie même où il faisait ses leçons. Ce philosophe est en si grande vénération à la Chine depuis plus de 2000 ans, que chaque ville a des palais consacrés à sa mémoire, sur le frontispice desquels on voit en lettres d'or ces éloges ou titres semblables: *Au grand maître: A l'illustre: Au sage roi des lettrés.* Quand un officier de robe passe devant ces palais, il descend de son palanquin et fait quelques pas à pied pour rendre honneur à sa mémoire. Personne n'est élevé à la qualité de mandarin ni aux charges de la robe, qu'après avoir été reçu docteur selon la doctrine

Digitized by Google

de Confucius. Ses descendans sont encore aujourd'hui en grande estime. Ils sont mandarins nés, et ont un privilége qui ne leur est commun qu'avec les princes du sang, de ne payer aucun tribut à l'empereur. De plus, tous ceux qui reçoivent le titre de docteur doivent faire un présent aux mandarins de la race de Confucius. On lui attribue quatre livres qui sont d'une grande autorité parmi les Chinois. Le père Couplet a traduit en latin et publié les trois premiers, Paris, 1687, in-fol. Il y en a une traduction française sous le titre de *Morale de Confucius*, in-12, 1688. On en a publié en 1782, un Abrégé, in-16, dont on a eu soin d'écarter les parties faibles du livre de Confucius, et qui par cette raison ne peut donner qu'une idée imparfaite de la morale de ce philosophe.

CONGREVE (Guillaume), célèbre poète comique et l'un des plus polis écrivains anglais, naquit en Irlande, dans le comté de Corck, en 1672, d'un père qui était intendant, des biens que possédait le comte de Berlington en Irlande. Congrève, après avoir étudié à Kilkenni et à Dublin, alla à Londres pour apprendre le droit; mais il quitta aussitôt cette étude et se livra au penchant qu'il avait pour la poésie. Son mérite et sa grande réputation l'élevèrent à des places lucratives et honorables. Il mourut en 1729, à 57 ans. Le théâtre anglais n'a rien de plus correct, de plus régulier ni de plus spirituel que ses pièces comiques. On a aussi de lui *Le jugement de Pâris*, *Sémélé* et d'autres opéras; le tout réuni, à Londres, 1730, 3 vol. in-12, et Birmingham, 1761, 3 vol. in-8°.

CONINCK (Gilles), savant théologien jésuite, né à Bailleul en 1571, et mort à Louvain le 31 mai 1636, a publié des Commentaires sur la somme de saint Thomas, et d'autres ouvrages de théologie en plusieurs vol. in-fol.

CONNAN (François de), seigneur de Coulon, maître des requêtes, se distingua sous le règne de François Ier par sa science et par ses talens, et mourut à Paris en 1551, à 43 ans. Il a laissé des Commentaires sur le droit civil, Paris, 1558, in-fol.

CONNECTE (Thomas), habile prédicateur de son temps, qui prêchait la réforme plus que la cour de Rome ne le désirait, fut mis à Rome au nombres des hérétiques, et comme tel brûlé vif, en 1431.

CONNETABLE. *Voy.* Montmorenci (Mathieu II), Lesdiguières.

CONNINXLOO (Gonzales), fameux paysagiste d'Anvers, où il était né en 1544, vivait encore en 1604.

CONNOR (Bernard), irlandais, fut élevé dans la religion catholique. Après avoir voyagé dans la plupart des états de l'Europe, et avoir été médecin du grand-chancelier de Pologne et d'autres personnes illustres, il alla en Angleterre, où il embrassa en apparence la communion de l'église anglicane. Il mourut le 30 octobre 1698, à 33 ans, après s'être confessé à un prêtre catholique. On a de lui un livre intitulé : *Evangelium medici*, Londres, 1697, in-8°, qui a fait beaucoup de bruit, et dans lequel il veut expliquer naturellement les miracles de l'Evangile.

CONON, célèbre général des Athéniens, commandait leur armée navale la dernière année de la guerre du Péloponèse; mais prévoyant que l'ennemi remporterait la victoire, il se retira avant le combat avec neuf vaisseaux. Sa retraite contribua beaucoup à l'avantage décisif que les Lacédémoniens remportèrent sous la conduite de Lisandre, à la rivière de la Chèvre, 410 ans avant J.-C. Par cette victoire les Lacédémoniens s'emparèrent de la ville d'Athènes, et furent les maîtres de la Grèce. Conon, qui s'était réfugié dans l'île de Chypre chez Evagoras, roi de Salamine, son ancien ami, se tourna du côté d'Artaxerces, roi de Perse. Ce prince le fit satrape ou amiral de sa flotte, à la sollicitation de Pharnabaze. Conon marcha droit aux Lacédémoniens, et remporta sur eux la fameuse victoire navale de Cnide, 394 ans avant J.-C., où les Lacédémoniens perdirent cinquante vaisseaux avec Lysandre leur général, et l'empire de la mer. L'année suivante, Conon, après avoir ravagé les côtes de Lacédémone, conduisit sa flotte à Athènes, rétablit le Pirée et les murailles de la ville du consentement de Pharnabaze. Mais ayant voulu faire soulever l'Ionie et l'Eolide contre les Perses, pour les faire rentrer sous la domination des Athéniens, Tiribase, gouverneur de Sardes pour les Perses, informé de

Digitized by Google

ses menées secrètes, trouva le moyen de l'attirer en cette ville sous prétexte de lui communiquer de grandes affaires, et l'arrêta prisonnier. Quelques-uns disent qu'on l'emmena vers Artaxerces, et que ce prince le fit mourir ; mais d'autres assurent qu'il se sauva de prison, et qu'on ne sait ce qu'il devint. Conon laissa un fils nommé Timothée, qui fut comme son père un grand capitaine.

CONON, mathématicien et astronome célèbre, natif de Samos, mourut avant Archimède son ami. C'est ce Conon qui osa métamorphoser en astre la chevelure de Bérénice, sœur et femme de Ptolomée Evergètes, vers 300 ans avant J.-C.

CONON ou CUNON, natif de Thrace, fut élu pape après la mort de Jean V le 20 octobre 686, et mourut l'année suivante.

CONRAD Ier, duc de Franconie, fut élu empereur en 912. Il fit la guerre à Othon de Saxe et à Arnould-le-Mauvais, duc de Bavière, et ne put chasser d'Allemagne les Huns, qu'en leur donnant un tribut annuel ; il mourut le 23 décembre 918.

CONRAD II, le Salique, fils d'Herman, duc de Worms et de Franconie, succéda à l'empereur Henri II en 1024. Il eut une longue guerre à soutenir contre les princes de la maison de Saxe. Ernest, duc de Souabe, fut mis au ban de l'empire. C'est un des premiers exemples de cette proscription, dont la formule était : « Nous déclarons la femme veuve, les enfans orphelins, et nous l'envoyons au nom du diable aux quatre coins du monde. » L'empereur passa ensuite en Italie, et se fit couronner à Milan : tous les vassaux étaient obligés d'y accompagner leur seigneur, et ceux qui y manquaient étaient privés de leurs fiefs. C'est depuis Conrad que les fiefs sont devenus héréditaires. Raoul, roi de la Bourgogne transjurane, l'instituа son héritier en 1033, parce qu'il avait épousé Gisèle, sœur puinée de Raoul ; mais Eudes, comte de Champagne, fils de Berthe, sœur ainée de Gisèle, prétendit avoir part à cette succession, et fit la guerre à l'empereur. Cette guerre ne fut terminée qu'en 1037 par la mort d'Eudes, qui fut tué à la bataille donnée près de Bar-le-Duc le 16 décembre. Conrad passa ensuite en Italie, soumit ceux qui s'étaient révoltés contre lui, et mourut à Utrecht le 4 juin 1039.

CONRAD III, empereur d'Allemagne, était fils de Frédéric, duc de Souabe, et d'Agnès, sœur de Henri V. Il fut élu le 22 février 1138, et eut une longue et cruelle guerre avec Henri-le-Superbe, duc de Saxe et de Bavière, qui fut mis au ban de l'empire. Welft, oncle du duc de Bavière, contesta ce duché au margrave d'Autriche. Son nom servait de cri de guerre à ceux de son parti, et Weiflingen, lieu de la naissance de Frédéric, duc de Souabe, était le cri des troupes qu'il commandait contre Welft. Ce sont ces deux noms dont on a composé ceux de Guelphes et de Gibelins ; le premier, pour indiquer ceux qui étaient opposés aux empereurs, et le second pour leurs partisans. L'empereur se croisa ensuite pour la Terre-Sainte, assiégea inutilement Damas, et mourut à son retour en Allemagne, le 15 février 1152.

CONRAD IV, empereur d'Allemagne, était duc de Souabe, et fils de Frédéric II. Il fut proclamé roi des Romains en 1233, et gouverna sagement l'empire pendant l'absence de son père. Après la mort de ce prince, arrivée en 1250, il se fit élire empereur ; mais le pape Innocent IV s'opposa à son élection. Conrad, irrité, passa en Italie, prit Naples, Capoue et Aquino, et commit partout de grandes cruautés. Mainfroi, son frère naturel, le fit empoisonner le 19 mai 1254. Conrad avait épousé Elisabeth, fille d'Othon, duc de Bavière, dont il n'eut que le malheureux Conradin.

CONRAD, évêque d'Utrecht, avait été précepteur de l'empereur Henri IV. Il fut assassiné après avoir dit la messe, en 1099, par les partisans du marquis Egbert, dont il retenait les terres, que l'empereur lui avait données jusqu'à trois fois. On lui attribue divers ouvrages en faveur de l'empereur dans le Recueil des Apologies d'Henri IV contre Grégoire VII, Hanau, 1611, in-4°, et dans le Recueil des historiens d'Allemagne, 1600, in-fol.

CONRAD, cardinal, abbé de Clairvaux, et ensuite de Citeaux, fut employé par Honoré III et par Grégoire IX en diverses affaires importantes, et mourut en 1227.

CONRAD de Lichthenaw, plus con-

Digitized by Google

nu sous le nom de l'abbé d'Usperg, au diocèse d'Ausbourg, est auteur d'une fameuse Chronique qui finit à l'an 1229, continuée jusqu'à Charles V, Bâle, 1569, in-fol. Il rassembla une belle bibliothèque, et mourut vers 1240.

CONRAD de Mayence, *Conradus Episcopus*, a composé la Chronique de Mayence depuis 1140 jusqu'en 1250, laquelle a été imprimée en 1535. Il ne faut pas le confondre avec le cardinal Conrad, archevêque de Mayence, mort en 1202. Ce dernier fut fait cardinal par Alexandre III, et l'on dit que c'est le premier qui ait été cardinal n'étant pas de Rome ni d'Italie.

CONRADIN ou CONRAD-LE JEUNE, prince fameux par ses malheurs, était roi des Romains et de Sicile, petit-fils de l'empereur Frédéric II, et fils de Conrad IV. Voulant recouvrer le royaume de Sicile, dont le pape Urbain IV avait investi Charles d'Anjou, frère de saint Louis, il mit une armée sur pied avec son cousin Frédéric, fils de Herman, marquis de Bade, et passa en Italie; mais il y fut défait par Charles d'Anjou dans une grande bataille donnée au Champ-de-Lys, près du lac Fucin, autrement Celano, le 23 août 1268. Après cette défaite, ayant été pris avec Frédéric, en passant une rivière, ils furent conduits à Naples, et condamnés à avoir la tête tranchée, ce qui fut exécuté sur un échafaud, au milieu de la ville, le 26 octobre 1269. Ce prince jeta son gant de l'échafaud dans la place, pour marque de l'investiture qu'il donnait à celui de ses parens qui voudrait le venger. Un cavalier le porta au roi d'Aragon, qui avait épousé la fille de Mainfroi, et qui sut bien faire valoir ses droits. Ainsi finit cette race des princes de Souabe, qui avait produit tant de rois et d'empereurs. Conradin n'avait alors que 16 ans.

CONRART (VALENTIN), conseiller-secrétaire du roi, et l'un des 40 de l'académie française, naquit à Paris en 1603, d'une famille noble. C'est dans sa maison que cette académie commença de se former en 1629, et où les académiciens s'assemblèrent jusqu'en 1634. Conrart écrivait bien en français, avait beaucoup de politesse, de douceur et de grandeur d'âme. Il mourut le 23 septembre 1675. Il était de la religion prétendue réformée. Nous avons de lui quelques Lettres à Félibien, Paris, 1681, in-12; des Extraits de Martial, 2 vol. in-12; De l'action de l'orateur, 1657 et 1686, in-12, et d'autres petits ouvrages. On dit qu'il revoyait et retouchait les écrits du ministre Claude, avant que celui-ci les donnât au public. *Voy.* AMELOTTE.

CONRINGIUS (HERMANNUS), savant professeur de médecine et de jurisprudence à Helmstadt, naquit à Norden en Frise le 9 novembre 1606. Il a composé un grand nombre de livres de jurisprudence et d'histoire. Il était versé dans les affaires d'Allemagne et l'histoire moderne, ce qui le faisait souvent consulter par divers princes. Le plus curieux de ses ouvrages est intitulé *Hermanni Coringii de antiquitatibus academicis dissertationes septem*, dont la meilleure édition est celle de Gottingen, 1739, in-4°. Il mourut le 12 décembre 1681. Il avait été marié et avait eu 11 enfans. Tous ses ouvrages ont été réunis et imprimés à Brunswich, 1730, 7 vol. in-fol. On y trouve *De sudore Christi sanguineo; Politia Hebræorum; De nummis Hebræorum, etc.*

CONSCIENTIEUX. *Voy.* KNUZEN.

CONSENTES (LES DIEUX), chez les Romains étaient les dieux du premier ordre qui composaient le conseil du ciel. Ils étaient au nombre de douze: six dieux, Jupiter, Neptune, Apollon, Mars, Mercure, Vulcain; et six déesses, Junon, Minerve, Vénus, Diane, Cérès et Vesta. Ces 12 divinités présidaient aux 12 mois de l'année, chacune ayant un mois qui lui était assigné, et leurs 12 statues, enrichies d'or, étaient élevées dans la grande place de Rome.

CONSTANCE CHLORE, ou CONSTANCE Ier (FLAVIUS-VALERIUS-CONSTANTIUS) fils d'Eutrope et père de Constantin, se signala par sa valeur, par sa prudence et par sa modération envers les chrétiens, et fut créé César par Dioclétien en 292 de J.-C. Il répudia alors Hélène sa première femme, pour épouser Théodora, fille de Maximilien Hercule, collègue de Dioclétien. Constance Chlore soumit la Grande-Bretagne, remporta de grandes victoires sur les peuples de Germanie, et fut déclaré empereur avec Galère Maximien son collègue, en 305. Il mourut à Yorck le 25 juillet 306, laissant six enfans de sa

Digitized by Google

seconde femme, et après avoir déclaré en mourant Constantin César.

CONSTANCE II (Flavius-Julius-Constantius), second fils de Constantin-le-Grand et de Fauste, naquit à Sirmich, l'an 317 de J.-C., et fut créé César en 324. Il épousa Eusebie, princesse douée de grandes qualités, mais infectée de l'arianisme. Après la mort de son père, il fit mourir ses neveux et ses cousins pour envahir leurs biens, et partagea l'empire avec ses frères Constantin et Constans. Il eut dans son partage l'Orient, la Thrace et la Grèce. Constance déclara la guerre aux Perses, leur fit lever le siége de Nisibe, et remporta sur eux une grande victoire auprès de Nisibe, où Narsès, fils de Sapor, roi de Perse, fut tué, mais dans la suite les Perses eurent sur lui de grands avantages. Constantin-le-Grand avait désiré en mourant le rappel de saint Athanase; mais Constance le persécuta et protégea l'arianisme. Après la mort de Constantin le jeune en 340, et de Constans en 350, Vetranion et Magnence se partagèrent leurs états. Constance marcha contre eux. Il soumit d'abord Vetranion; Magnence, après avoir été défait dans le territoire de Murcie, et ensuite dans les Gaules, se donna la mort à Lyon. Ainsi Constance devint maître, en 353, de tous les pays que son père avait gouvernés. L'année suivante il fit assassiner Sylvain, capitaine habile et fidèle, qui commandait dans les Gaules, et fit mourir Gallus, son cousin, dans l'Istrie. Il se préparait à faire la guerre aux Perses, lorsque Julien l'Apostat, frère de Gallus, prit le titre d'empereur, et marcha contre lui. Constance allait au-devant de Julien; mais il mourut à Mopsueste en Cilicie, le 3 novembre 361, à 45 ans, après en avoir régné 25. Il se fit baptiser avant sa mort par Euzoius.

CONSTANCE, célèbre général des armées romaines au 5e siècle, était de Nysse. Il remporta un grand nombre de victoires, chassa les Goths des Gaules, et envoya en 415 le rebelle Attalus à l'empereur Honorius. Ce prince lui fit épouser Placidie sa sœur en 417, et l'associa à l'empire en 421; mais Constance mourut sept mois après, laissant Valentinien III, qui fut empereur.

CONSTANCE, fils d'un cabaretier de Céphalonie, devint premier ministre du roi de Siam. Cherchant à s'appuyer contre les grands du royaume, il envoya une ambassade à Louis XIV en 1684, avec offre de lui livrer les principales villes du royaume pour la sûreté du commerce. Louis XIV y envoya des ambassadeurs et des troupes; mais Pitracha, fils de la nourrice du roi, s'apercevant de quelque mésintelligence entre Constance et les Français, en profita pour chasser ceux-ci, et pour faire périr Constance dans les tourmens. Pitracha, après la mort du roi, qu'il tenait prisonnier, monta sur le trône. M. Deslandes a donné sa Vie, 1755, in-12. Le père d'Orléans en avait donné une, 1690, in-12.

CONSTANT Ier (Flavius-Julius-Constans), troisième fils de Constantin-le-Grand et de Fauste, fut fait César en 333. Après la mort de son père, arrivée en 337, il eut en partage l'Italie, l'Afrique et l'Illyrie. Constantin son frère, prince ambitieux, ayant voulu envahir ses états, fut tué à Aquilée en 340. Constant hérita, par cette mort, des Gaules, de l'Espagne, et de la Grande-Bretagne. Ce prince s'opposa aux ariens, fit convoquer à ce sujet le concile de Sardaigne en 345, et s'efforça d'éteindre le schisme des donatistes en Afrique. Il vainquit les Francs, et prit hautement la défense de saint Athanase contre l'empereur Constance. L'église en attendait de plus grands services, lorsqu'il lui fut enlevé par un jugement secret de la Providence. Magnence, qui avait usurpé l'empire dans les Gaules, le fit tuer dans la ville d'Elne en 350, à 30 ans, après en avoir régné 13.

CONSTANT II, empereur d'Orient, était fils d'Héraclius Constantin, et petit-fils d'Héraclius. Il fut élevé par les monothélites, et embrassa leurs erreurs. Il publia en 648, à la persuasion de Paul, qu'il avait élevé sur le siége de Constantinople, un édit ou formulaire appelé Type, par lequel il imposait silence aux orthodoxes et aux hérétiques sur les deux volontés de J.-C. Le pape Martin Ier condamna ce Type en 649 dans un concile; ce qui irrita tellement Constant, qu'il ordonna à Théodore Calliopas, exarque de Ravenne, de se saisir du pape. Cet ordre sévère fut exécuté en 653. Constant fut ensuite vaincu par les Sarrasins; mais une

Digitized by Google

guerre civile s'étant élevée parmi eux il les rendit tributaires. Voulant paraître catholique, il fit présent au pape Vitalien, en 656, d'un livre des évangiles couvert de plaques d'or et enrichi de pierreries. Quatre ans après, irrité contre son frère Théodose, il le fit ordonner diacre, et ensuite mettre à mort. Il en eut un tel remords de conscience, qu'il s'imaginait à chaque instant voir Théodose qui lui présentait le calice en habit de diacre, et lui disait : « Buvez, mon frère. » Il passa ensuite en Sicile, entra dans Rome le 5 juillet 663, d'où il emporta le cuivre des temples, et fut tué à Syracuse dans les étuves, par André, l'un de ses domestiques, le 15 juillet 668, après un règne d'environ 27 ans.

CONSTANT (David), naquit à Lausanne le 26 mars 1638. Il y enseigna successivement les belles-lettres, la morale et la théologie, et mourut le 27 février 1733, à 95 ans. On a de lui : 1° des notes estimées sur Florus, les Offices de Cicéron et les Colloques d'Érasme ; 2° un *Abrégé de politique ;* dont la meilleure édition est de 1687; 3° des Dissertations curieuses sur la femme de Loth, le buisson ardent et le serpent d'airain, en latin ; 4° un Traité de morale, etc.

CONSTANT (Germain), juge-garde de la monnaie de Toulouse, publia en 1658 un savant Traité de la cour des monnaies et de l'étendue de sa juridiction, in-fol., qui est recherché.

CONSTANT (Jacques), médecin de Lausanne, y mourut en 1730. On a de lui le *Médecin, chirurgien et apothicaire charitables*, avec un *Traité de la peste*, Lyon, 1683, 3 vol. in-8°; *Pharmacopée des Suisses*, 1709, in-12.

CONSTANTIN, natif de Syrie, fut élu pape le 7 mars 708. Il gouverna saintement l'église, fit un voyage en Orient, où il fut reçu avec respect et avec magnificence, et mourut le 18 avril 715. Il ne faut pas le confondre avec l'antipape Constantin, qui, après l'élection d'Étienne IV en 769, fut chassé de l'église de Rome, et condamné à perdre la vue.

CONSTANTIN-LE-GRAND (Flavius Valerius-Constantinus), fils de Constance Chlore et de sainte Hélène, naquit à Naisse en 274. Il accompagna son père dans la Grande-Bretagne, l'y vit mourir, et fut déclaré empereur à sa place le 25 juillet 306; mais Galère Maximien ne voulut lui donner que le titre de César, ce qui ne l'empêcha pas de régner dans les Gaules, la Grande-Bretagne et l'Espagne. Il remporta plusieurs victoires sur les Francs et sur les Allemands, et prit le nom d'Auguste en 308, du consentement de Maximien. Quelque temps après, il marcha en Italie contre Maxence. On dit qu'il avait déjà beaucoup de penchant pour la religion chrétienne, que J.-C. l'assura du succès de son entreprise, et qu'il lui apparut dans les nues, en lui montrant un monogramme avec cette inscription : *Vous vaincrez par ce signe.* Maxence fut en effet vaincu auprès de Rome et se noya dans le Tibre le 28 octobre 312. Constantin, par cette victoire, devint maître de l'Italie et de l'Afrique. Il fit faire aussitôt un *Labare* ou enseigne militaire, dans lequel le monogramme qui lui avait apparu était représenté, et le fit porter à la tête de son armée. Ce signe était proprement un P coupé par une ligne droite. Constantin fut alors déclaré le premier des empereurs et grand-prêtre de Jupiter par le sénat, et fit cesser la persécution contre les chrétiens. Il voulut même être mis au rang des catéchumènes sans quitter le titre de grand-prêtre de Jupiter, singularité que ses successeurs ont conservée jusqu'à Gratien. Ce fut en 313 que Constantin et Licinius donnèrent l'édit en faveur des chrétiens, par lequel il était permis à chacun de suivre la religion qu'il croirait la meilleure. Licinius, par jalousie contre Constantin, ayant recommencé à persécuter les chrétiens, Constantin lui déclara la guerre, le défit et le fit mourir. Licinien, fils de Licinius, fut condamné à mort peu de temps après, et Constantin devint par là le seul maître de l'empire romain en 323. Alors il fit bâtir à Rome et dans tout l'empire des édifices et des églises magnifiques, leur fournissant en même temps ce qui était nécessaire à leurs ornemens et à leur entretien. Il bâtit une nouvelle Rome à Bysance, qui changea de nom et prit celui de Constantinople. Constantin n'eut pas moins de zèle à maintenir la religion chrétienne dans sa pureté, qu'à gouverner l'empire avec

Digitized by Google

sagesse. Il fit tous ses efforts pour éteindre le schisme des donatistes, au concile d'Arles; ordonna, par un édit du 3 mars 321, qu'on célébrât le dimanche, défendant en ce jour toutes œuvres serviles, et convoqua le premier concile général de Nicée, où Arius fut condamné. On trouve son rescrit à Arius et aux ariens dans *Missa apostolica*, Paris, 1585, in-8°. Il fournit des voitures à tous les pères de ce concile, les défraya sur leur route et baisa les plaies de ceux qui avaient confessé la foi de J.-C. dans la persécution de Licinius. On le blâme néanmoins d'avoir eu trop de complaisance pour Constance, sa sœur, qui protégeait les ariens; d'avoir confié son autorité à des ministres dont il ne réprimait point les injustices, et d'avoir eu de la cruauté, surtout en faisant mourir son fils Crispus. *Voy.* Crispe, Fausta. Les historiens païens l'accusent injustement d'avoir acheté la paix à prix d'argent: il est constant qu'il était brave et belliqueux. Il remporta plusieurs victoires sur les Français et les Germains, vainquit les Sarmates et les Goths, et se préparait à faire la guerre aux Perses, lorsqu'ils lui offrirent la paix. Il mourut à Achyron, près de Nicomédie, le 22 mars 337, à 63 ans, après en avoir régné 31. On dit qu'il fut baptisé avant sa mort par Eusèbe, évêque de Nicomédie. Il partagea l'empire entre ses trois fils, Constantin, Constance et Constant. Ce que l'on raconte de son baptême par le pape Silvestre, et de sa prétendue donation en faveur de l'église de Rome, n'est point véritable. Son histoire écrite par Eusèbe est mieux que celle de D. Bernard de Varennes, Paris, 1728, in-4°.

CONSTANTIN II, le Jeune, fils de Constantin-le-Grand, eut en partage les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne. Il protégea saint Athanase et l'église catholique, en faveur de qui il écrivit une lettre qui se trouve dans les écrivains ecclésiastiques; mais, ayant voulu s'emparer des états de son frère Constans, et étant entré en Italie avec son armée, il fut tué à Aquilée en 340, à 25 ans. Il avait vaincu, étant César, les Sarmates, les Goths et les Français.

CONSTANTIN III, Pogonat, c'est-à-dire le Barbu, empereur d'Orient, fils de Constant II, punit sévèrement les meurtriers de son père, vainquit les Sarrasins, et les obligea de lui payer tribut. Il fit assembler en 680 le sixième concile général de Constantinople, où les monothélites furent condamnés. Il céda la Mysie aux Bulgares, traita ses frères avec cruauté, et mourut en 685, la dix-septième année de son empire.

CONSTANTIN IV, Copronyme, empereur d'Orient, ainsi nommé de ce qu'il salit les fonts, lorsqu'on le baptisait, était fils de Léon l'Isaurien. Il lui succéda le 18 juin 741, et fut infecté de l'hérésie des Iconoclastes, foula aux pieds les images des saints, persécuta les catholiques, et mourut dans son expédition contre les Bulgares en 775, après un règne de 34 ans.

CONSTANTIN VII, Porphyrogenète, empereur d'Orient, fils de Léon-le-Sage, monta sur le trône, sous la tutelle de sa mère Zoé, le 11 juin 911. Lorsqu'il fut en âge de gouverner par lui-même, il réprima les ministres qui attentaient à sa couronne, châtia quelques tyrans en Italie, et prit Bénévent sur les Lombards. Il aimait les sciences et protégeait les savans. Romain son fils le fit empoisonner le 9 novembre 959, à 54 ans, après un règne de 48 ans. On a de lui un Traité des affaires de l'empire dans l'*Imperium orientale* de Banduri, à Leipsick, 1754, in-fol.; *De ceremoniis aulæ bizantinæ*, Lipsiæ, 1751, in-fol.; deux livres des Thèmes, ou Positions des villes dans l'*Imperium orientale* de Banduri, ouvrage important pour la géographie du moyen âge; *De re rustică*, Cambridge, 1704, in-8°; *Excerpta ex Polybio, Diodoro siculo*, etc., Paris, 1634, in-4°; une Tactique, in-8°; *Excerpta de legatis*, grec et latin, 1648, in fol., qui fait partie de la Bizantine.

CONSTANTIN DRACOSÈS, fils d'Emmanuel Paléologue, né en 1403, fut mis sur le trône de Constantinople par le sultan Amurat en 1448. Mahomet II, successeur d'Amurat, s'empara de son empire par la prise de Constantinople en 1453, après un siége de cinquante-huit jours. Constantin, voyant entrer les troupes de toutes parts, se jeta l'épée à la main au travers des ennemis, et y périt. Les enfans et les femmes qui

Digitized by Google

restaient dans la maison impériale furent massacrés ou réservés pour la lubricité du vainqueur. Ainsi finit l'empire de Constantinople, 1123 ans après sa fondation.

CONSTANTIN MANASSÈS, historien grec au 12e siècle, sous le règne de l'empereur Emmanuel Comnène. On a de lui un Abrégé de l'Histoire, en vers grecs, imprimé au Louvre, 1655, in-fol., qui fait partie de la Bizantine, et aussi un roman en vers grecs, sur les Amours d'Aristandre et de Callithée, dont on trouve des fragmens dans les *Anecdota Græca* de M. Villoison, Venise, 1781, 2 vol. in-4°.

CONSTANTIN (Robert), savant médecin, natif de Caen, enseigna les belles-lettres dans l'université de cette ville, et s'acquit beaucoup de réputation par son habileté dans la connaissance de la langue grecque, de l'histoire et de la médecine. Il mourut le 27 septembre 1605, à 103 ans, selon M. de Thou. On a de lui un bon Dictionnaire grec-latin, Genève, 1592, in-folio. On y trouve quelquefois des titres de 1607 et 1637, mais c'est la même édition; et d'autres ouvrages estimés.

CONSUS, dieu des conseils, pour avoir conseillé à Romulus l'enlèvement des Sabines. On faisait de grandes fêtes en son honneur.

CONTANT (Pierre), né à Ivry-sur-Seine le 11 mars 1698, s'appliqua au dessin, sous le fameux Watteau. Ayant eu occasion d'entrer ensuite dans les bureaux de M. Dulin, architecte, il fit de si grands progrès dans l'architecture qu'à l'âge de 28 ans il fut reçu de l'académie. De tous les architectes de son temps M. Contant fut l'un des plus occupés, à en juger par le grand nombre d'édifices considérables, dont il a été chargé : les maisons de M. Crozat de Thiers et de M. Crozat de Tugny ; les écuries de Bissi, où il a pratiqué le premier ces voûtes en briques, si hardies et si étonnantes, même pour les connaisseurs ; l'église de Panthemont, le Palais-Royal, le belvéder de Saint-Cloud, l'église de Condé en Flandre, la gouvernance de Lille, l'église de la Madelaine à Paris, qu'il n'a pas pu finir. Trois ans avant sa mort il fut affligé d'une paralysie sur le côté droit. Malgré le peu d'usage qu'il pouvait faire de sa main, il traça le dessin de l'église de Saint-Waast, à Arras ; ce bel édifice a eu autant d'applaudissemens que l'église de la Madelaine. On y employa le procédé des voûtes qui ont été exécutées à Panthemont, et qui devaient l'être à la Madelaine. Ce fameux artiste mourut à Paris le 1er octobre 1777, à 79 ans. Il a laissé 1 vol. in-fol., gravé, de ses procédés d'architecture. De ses deux mariages, il ne lui est resté qu'une fille, mariée à M. Dulin, architecte.

CONTARINI (Gaspard), savant cardinal de l'illustre famille des Contarini de Venise, si féconde en grands hommes, fut ambassadeur de sa république auprès de l'empereur Charles-Quint, et chargé de plusieurs négociations importantes. Paul III le fit cardinal en 1535, et l'envoya légat en Allemagne et ensuite à Boulogne. Contarini se distingua par sa science et par son habileté dans les affaires. Il mourut à Boulogne en 1542, à 59 ans. On a de lui plusieurs ouvrages de théologie écrits en bon latin, et un Traité de l'immortalité de l'âme, contre Pomponace, recueillis en un vol. in-fol., 1571. On estime principalement son livre *De optimi antistitis officio*, et ses notes sur les endroits difficiles des Epitres de saint Paul.

CONTARINI (Vincent), savant professeur de belles-lettres à Padoue, et ami de Muret, mourut à Venise en 1617, à 40 ans. Il a laissé un traité *De re frumentarid*, et *De militari Romanorum stipendio*, Venise, 1609, in-4° ; *Variæ lectiones*, Venise, 1606, in-4°.

CONTE (Antoine Le) *Contius*, savant jurisconsulte du 16e siècle, natif de Noyon, enseigna le droit avec réputation à Bourges et à Orléans. Il écrivit contre Duaren et Horman, et mourut à Bourges en 1586. Ses OEuvres ont été imprimées en un vol. in-4°.

CONTENSON (Vincent), habile théologien et zélé prédicateur de l'ordre de Saint-Dominique, naquit au diocèse de Condom en 1640, et mourut à Creil, au diocèse de Beauvais, le 27 décembre 1674, à 34 ans. On a de lui une Théologie estimée qu'il a intitulée *Theologia mentis et cordis*, imprimée en 9 vol. in-12 et 2 vol. in-fol.

CONTENTIEUSE (Secte). *Voy.* Euclide.

CONTI (Giusto de), chevalier romain et docteur en droit dans le 15e

Digitized by Google

siècle, a donné des poésies italiennes, publiées sous le titre de *La bella Mano*, Venise, 1492, in-4°; Paris, 1595, in-12; et avec des notes de Salvini, Florence, 1715, in-12, et enfin à Vérone, 1753, in-4°.

CONTI (Antoine), avait embrassé l'état ecclésiastique, et voyagea dans une partie de l'Europe pour acquérir des connaissances. Il y acquit au moins de la réputation; ses productions ont été imprimées à Venise, 1739, 2 vol. in-4°; et ses Œuvres posthumes à Venise, 1756, in-4°; mais ce sont plutôt des projets que des ouvrages finis. Il est mort en 1749, à 71 ans; on avait imprimé de lui une tragédie de César, *Prose*, 1739, 2 vol. in-4°.

CONTI. *Voy.* Bourbon, Louise de Lorraine.

CONTILE (Luc), né à Célone dans l'état de Sienne, dans le 16e siècle, fut de l'académie de Venise, et a travaillé en divers genres. Ses ouvrages sont *Lettere*, 1564, 2 vol. in-8°; *Rime con le VI canzoni dette le sei sorelle di Marte*, Venise, 1560, in-8°; *Fatti di Cesare Maggi*, Pavia, 1564, in-8°; *La proprieta delle impresse*, 1574, in-fol. *La Traduzione delle Bolla d'Oro*, 1558; *Origine de gli Elettori*, 1559, in-4°; *La Pescara, la Cesarea Gonzaga, e la Trinozia*, comédie, Milano, 1550, in-4°; *La Nice*, 1551, in-4°.

CONTINENS. *Voy.* Tatien.

CONTO PERTANA (Dom Joseph), célèbre poète portugais, mort à Lisbonne en 1735. On a de lui un poëme épique intitulé : *Quiterie la Sainte*. Il passe pour un des plus beaux poëmes que le Portugal ait produits.

CONTUCCI (André), architecte et sculpteur italien, a orné de ses statues Gênes, Florence et Rome. Appelé en Portugal, il y a fait plusieurs édifices publics. De retour à Rome, il fut charge des bas-reliefs qui entourent la Santa Casa à Lorette, de faire achever la maison des chanoines, commencée par le Bramante, et de faire fortifier la ville. Il est mort en 1529.

CONTZEN (Adam), savant théologien jésuite, natif de Montjoie, dans le duché de Juliers, savait les langues, et disputa avec succès contre les protestans. Il enseigna avec réputation à Munich, où il mourut le 19 juin 1635. Il a laissé des Commentaires sur les Évangiles, 1626, 2 vol. in-fol.; sur saint Paul aux Romains, 1629, in-fol.; aux Corinthiens et aux Galates, 1631, in-fol.; *Disceptatio de secretis Societatis Jesu*, Mog., 1617, in-8°.

COOK (Jacques), fameux navigateur, naquit le 3 novembre 1728, à Marton, à quatre milles de Great-Ayton en Yorcksire, d'un journalier, nommé comme lui; après avoir été employé à la charrue et aux mines de charbon de terre, il passa sur les bâtimens qui transportent cette marchandise à l'âge de 18 ans. Ce fut là son école de marine; de matelot charbonnier, il occupa le même poste sur les vaisseaux du roi, où son génie marin eut lieu de se développer. Ce fut à son seul mérite et aux talens qu'il déploya au siége de Québec, qu'il dut les grades qu'il occupa successivement jusqu'à celui de capitaine en pied. Il épousa, lorsqu'elle eut quinze ans, une fille qu'il avait tenue sur les fonts de baptême dans sa jeunesse; et, en se mariant, il s'était acquitté de la parole qu'il avait donnée au père de la fille, son ami, d'épouser un jour sa filleule. Il se promettait de passer tranquillement l'automne de sa vie avec sa compagne; mais son intrépidité et son avidité pour les découvertes lui ont fait trouver une mort précipitée. Il partit le 30 juillet 1768 avec MM. Banckes et Solander pour son premier voyage au tour du monde; il en revint en 1771 : sa Relation se trouve imprimée en français avec celle de Byron, Carteret et Wallis, Paris, 1774, 4 vol. in-4° ou in-8°. Il eut de la peine à donner un an à son repos. Le 2 juin 1772, il repartit pour son second voyage autour du monde, avec M. Forster. Il pénétra jusqu'au soixante-onzième degré de latitude méridionale. Les glaces l'empêchèrent d'aller plus avant. Il arriva en Europe le 20 juillet 1775. La Relation de ce voyage est encore traduite en français, et imprimée à Paris en 1778, 4 vol. in-4° ou 6 vol. in-8°; on joint à l'in-4° les Observations de M. Forster, qui forment le cinquième volume. Au bout d'un an il repartit encore pour un troisième voyage. Il était à Taïthi au mois d'août 1777. Il y débarqua plusieurs paires d'animaux pour en peupler le pays, s'il était possible, et en partit au mois de décembre, après avoir

Digitized by Google

parcouru les mers du sud. Il les quitta au mois de mars 1778, pour aller visiter les mers qui sont entre le nord de l'Asie et de l'Amérique ; il releva toutes les côtes occidentales de l'Amérique septentrionale, sans trouver aucune communication avec la baie d'Hudson ni avec la baie de Baffins, et il s'avança jusqu'au soixante-dixième degré quarante-cinq minutes de latitude, et au cent quatre-vingt-dix-huitième de longitude de Gréenvick. Il vit en passant le détroit qui sépare ces deux parties du monde, qui n'a pas plus de six lieues ; les glaces l'empêchèrent de pénétrer plus avant. Il descendit plus au sud, et voulait passer l'hiver dans des îles situées vers le tropique du cancer, au 200e degré de longitude de Gréenvick, auxquelles il avait donné le nom de Sandwick, dans sa première relache. Cook annonçait toujours des signes de paix ; mais il ne savait pas assez dissimuler sur les vices naturels de ces peuples. Son austérité, nécessaire dans des voyages de long cours, s'étendait à ses gens et aux étrangers. Le vol d'un chat fut puni de coups de fouet ; celui d'une chèvre de la dévastation d'une île, le vol de quelques clous, de l'amputation d'une oreille ; celui d'un quart de cercle, de l'amputation des deux oreilles, quoique ce dernier voleur fût qualifié dans son île. Aux îles de Sandwick même, où il s'était arrêté en allant au nord, ses gens, croyant que les naturels voulaient les empêcher d'aborder, avaient tué un sauvage d'un coup de fusil. A son retour, il fut d'abord bien reçu du fils du roi ; son père était dans une expédition. Lorsqu'il revint, ses guerriers, enflés de leurs succès, regardèrent de mauvais œil ces étrangers ; l'un d'eux jeta une pierre aux calfats ; sur-le-champ celui qui l'avait jetée fut saisi, attaché aux haubans, et puni de cinquante coups de fouet. Cette punition écarta tous les autres, mais augmenta leur colère ; on menaça de ravager l'île si l'on ne garnissait le marché de provisions, on les força de se dépouiller du nécessaire. Cependant les vaisseaux repartirent sans essuyer, de la part des Indiens, aucun mauvais traitement ; mais lorsque les mauvais temps eurent contraint les vaisseaux de revenir à leur premier mouillage, les sauvages ne purent contenir leurs mauvaises dispositions. M. Clarcke, commandant *la Découverte*, conserve de *la Résolution*, fit pointer les canons, et deux insulaires furent tués. Dès ce moment les insulaires se livrèrent au désordre, et volèrent tout ce qu'ils purent, jusqu'à un cutter, nécessaire aux équipages. Ce fut pour se le faire rendre que Cook voulut contraindre le roi de venir en otage sur son vaisseau. Les canons chargés à mitraille balayèrent la grève, et il descendit sans difficulté. Il s'avança à la tête de douze hommes armés jusqu'au logis du roi, qu'il détermina à le suivre. Les naturels ne doutèrent pas que ce ne fût pour le mettre à mort et insultèrent le capitaine. L'escorte tira ; mais les sauvages s'opiniâtrèrent, et assommèrent le capitaine d'un coup de massue, avec quatre de ses soldats, le 16 février 1779. L'artillerie des vaisseaux et des soldats fit un carnage épouvantable ; les sauvages ne laissèrent pas d'emporter en triomphe le corps du capitaine, qu'ils mangèrent. M. Clarke vengea sa mort par le massacre des Indiens, par la dévastation de l'île ; ce qui contraignit les chefs de l'île à demander la paix. C'était ce que demandaient les Anglais ; ils l'acceptèrent avec plaisir. Les Indiens, pour la sceller, rapportèrent les os du capitaine, qui furent conservés et rapportés en Angleterre ; mais le cutter avait été déchiré et brûlé pour en tirer le fer. Enfin les vaisseaux étant approvisionnés, M. Clarke quitta ce lieu funeste, et s'avança jusqu'au Kamschatka, où il était le premier mai 1779. Il s'avança encore au nord jusqu'au soixante-dixième degré, où il fut entouré de glaces qui l'empêchèrent d'aller plus avant. En revenant à Kamtschatka, il mourut le 22 août 1779, à 38 ans. M. Gore, qui lui succédait dans le commandement, ramena les vaisseaux en Europe, par la Chine. Ils arrivèrent à Deptfort le 6 octobre 1780. King, autre compagnon de Cook, est mort en 1784, à Nice, où il était allé pour raison de santé. Les découvertes du capitaine Cook ont été gravées à Londres, dans *le Pilote de l'Amérique septentrionale*, par les soins de Sayer et Bennets, et en France dans *le Pilote de Terre-Neuve*, avec une Explication, in-4°, imprimée au Louvre en 1786. Son troisième Voyage est aussi traduit en français, 4 vol. in-4°, avec un vo-

Digitized by Google

lume d'Atlas, et en 8 vol. in-8°, ou plus petit caractère, en 4 vol. Il y en a deux Abrégés, l'un en 3 vol. in-8°, l'autre en deux; ce dernier sert de suite à l'*Abrégé de l'histoire des voyages*, par M. de la Harpe.

COOKE (Thomas), né dans le comté d'Essex en 1707, a donné des traductions anglaises d'Hésiode; de *la Nature des dieux*, de Cicéron, 1728; de Térence; de l'*Amphitrion* de Plaute. Il est aussi auteur de six pièces de théâtre, et d'une critique d'Homère, qui lui ont donné place dans la Dunciade.

COOPER (Samuel), excellent peintre anglais, né à Londres en 1609, fut invité de venir à la cour de France, pour son habileté à peindre en miniature, et pour les talens qu'il avait en musique. Il est mort à Londres en 1672.

COOPER (Jean-Gilbert), gentilhomme du comté de Nottingham, mort en avril 1769. On a de lui une *Vie de Socrate*, 1757, sur laquelle Jackson a fait des notes; une Réponse aux critiques que Varburton en avait faites dans une note de l'*Essai sur la critique* de Pope; des Pièces fugitives, insérées dans l'ouvrage périodique intitulé *Le monde*.

COOPER (Thomas), né à Oxford en 1517, prit le degré de docteur en théologie dans l'université de cette ville. Son zèle pour la religion anglicane fut récompensé par l'évêché de Lincoln en 1572, et ensuite par celui de Winchester en 1584. Il y mourut en avril 1594. Il est auteur d'une Chronique anglaise, Londres, 1565, in-4°; du *Thesaurus linguæ romanæ et britannicæ*, Londres, 1565, in-fol. La reine Elisabeth en faisait cas à cause du Dictionnaire historique et poétique qui y est joint. Il est encore auteur de Sermons, de livres de controverse, et sur la conjuration de Parry, contre la reine.

COOTWICH (Jean), docteur en droit, natif d'Utrecht, passa la plus grande partie de sa vie à voyager, et publia en 1619 la Relation de son voyage de Jérusalem et de Syrie, in-4°, en latin; ouvrage rare et curieux.

COP (Guillaume), natif de Bâle, vint en France sous le règne de Louis XII. Il fut médecin de François Ier vers 1530, et laissa divers ouvrages. Nicolas Cop son fils fut professeur au collége de Sainte-Barbe, et recteur de l'université; mais ayant donné dans les erreurs de Calvin, il fut obligé de se sauver à Bâle.

COPERNIC (Nicolas), né à Thorn le 19 février 1473, s'appliqua à l'étude de la langue grecque, de la philosophie et de la médecine, mais principalement aux mathématiques et à l'astronomie, et y fit de grands progrès. Pour s'y perfectionner de plus en plus, il fit plusieurs voyages, demeura longtemps à Bologne, et enseigna les mathématiques à Rome. De retour en son pays, Luc Watzelrod, évêque de Warmie, son oncle maternel, lui donna un canonicat dans son église. Copernic publia alors son système, qu'il renouvela de Pythagore, d'Aristarque de Samos et du cardinal de Cusa. Il soutient que la Terre, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne tournent autour du soleil; que la terre a un autre mouvement autour de son axe, et que la lune fait son circuit autour de la terre Copernic a tellement rectifié ce système, et l'a si bien prouvé par les phénomènes célestes et par d'autres raisons, qu'on lui a accordé la gloire de l'invention. Son système a été condamné par l'inquisition en 1616, ce qui ne sert qu'à prouver la force des préjugés. Il mourut le 24 mai 1543, à 70 ans. On voit son tombeau dans l'église cathédrale de Warmie, à Frauembourg, où il est inhumé. On a de lui un Traité *De motu octavæ sphæræ*, dans lequel il développe et prouve son système; et un autre *De revolutionibus orbium cœlestium*, imprimés ensemble, 1566, in-folio.

COPPOLA (François), comte de Sarno, d'une ancienne famille du royaume de Naples, était sans bien; mais il sut bien réparer cette disgrâce de la fortune par le commerce. Ferdinand d'Aragon, roi de Naples, qui eut occasion de connaître son industrie, s'associa à son commerce, et, pour le favoriser, porta cette loi, qu'aucun n'eut à vendre ses marchandises que Coppola n'eût vendu les siennes. Le roi fit entrer Coppola au conseil, le chargea de reprendre Otrante, dont les Turcs s'étaient emparés, ce qui excita la jalousie du comte de Calabre, fils du roi. Coppola, s'en étant aperçu,

Digitized by Google

et craignant de succomber à l'envie, résolut de prévenir le roi et son fils en sollicitant le prince de Salerne à la révolte. Ferdinand sut pacifier son royaume; mais il eut connaissance que Coppola avait suscité cette révolte. Ce favori se tenait dans le château de Sarno, qu'il avait acheté, et il n'était pas sûr de tenter de le déloger. Le roi dissimula, jusqu'à ce que Coppola préparant le mariage d'un de ses fils avec la fille du duc de Melfe à Naples, il le fit arrêter et décapiter le 15 mai 1487.

COPROGLI PACHA (Mahomet), célèbre général et grand-visir, durant la minorité de Mahomet IV, était albanais, et fils d'un prêtre grec. Il embrassa le mahométisme, et s'établit dans l'île de Chypre, où il apprit le métier des armes. Il se signala dans la guerre de Perse, et obtint le gouvernement de Baruth, puis celui d'Alep. Il fut nommé grand-visir en 1649, à la sollicitation de la sultane Tourhane, mère du jeune Mahomet. Il gouverna l'empire des Turcs avec beaucoup de sagesse et de prudence, conquit une partie de la Transilvanie, et mourut à Andrinople en 1663, regretté du sultan et du peuple. Achmet Coprogli Pacha son fils lui succéda dans la dignité de grand-visir, se signala également par sa valeur et par sa conduite, et se rendit maître de Candie en 1669: il y fit des lignes parallèles dans les tranchées, usage nouveau qu'il tenait d'un ingénieur italien. Il mourut en 1676, à 35 ans. Mahomet Coprogli Pacha, frère de ce dernier, fut aussi grand-visir, prit Belgrade d'assaut, battit les impériaux, et rendit de grands services à l'empire ottoman. Il fut tué d'un coup de canon à la bataille de Salankemen, le 19 août 1691.

COQ DE VILLERAY (Pierre-François Le), né à Rouen, est mort à Caen en 1777. Il est auteur de *Réponse aux lettres philosophiques; Traité historique et politique du droit public d'Allemagne*, 1748, in-4°; Abrégé de l'histoire de Suède, 1748, 2 volumes in-12; Histoire de Rouen; *Ariane, ou la patience récompensée*, 1757, in-12.

COQ (Le), poète latin. *Voyez* Nanquier.

COQUELET (Louis), est auteur de quelques badineries qui ont amusé dans le temps, peut être plus par le titre que par le fond; *Éloge de la goutte, de rien, de quelque chose, de la méchante femme; l'Ane; le Triomphe de la charlatanerie; le Calendrier des fous; l'Almanach burlesque; l'Almanach des dames.* Il est mort en 1754, à 78 ans.

COQUES (Gonzalès), peintre excellent dans le portrait, né à Anvers en 1618, imita Rubens et Vandick. Il se distinguait dans son art, lorsque, étant devenu amoureux d'une jeune fille, il se sauva avec elle, et abandonna sa femme. Depuis ce temps on ne sait ce qu'il devint.

COQUILLART (Guillaume), poète français et official de Reims, au 15e siècle, dont les poésies ont été imprimée à Paris en 1532, in-16, et réimprimées en 1723, in-8°.

COQUILLE (Guy), en latin *Conchylius Romanus*, savant jurisconsulte, seigneur de Romenai, et avocat au parlement de Paris, naquit à Décise le 11 novembre 1523. Il eut divers emplois à Nevers, et s'acquit une telle réputation que le roi Henri IV lui offrit une charge de conseiller d'état; mais Coquille la refusa, et mourut à Nevers en 1603, à 80 ans. Ses ouvrages ont été imprimés en 2 vol. in-fol., Bordeaux, 1703; ses poésies latines, 1590, in-8°; Psaumes en vers latins, Nevers, 1592, in-8°.

CORAS (Jean de), *Corasius*, naquit à Toulouse ou plutôt à Réalmont en 1513. Il enseigna le droit à Angers, à Orléans, à Paris, à Padoue, à Ferrare et à Toulouse, avec un applaudissement universel. Coras fut ensuite conseiller au parlement de Toulouse, et chancelier de Navarre. Ayant embrassé le calvinisme, il fut chassé de Toulouse en 1562, et n'y fut rétabli qu'avec peine, par la protection du chancelier de l'Hôpital son ami; mais ce rétablissement ne lui fut pas avantageux, car il y fut massacré en 1572, après les nouvelles de la Saint-Barthélemi. Il ne laissa qu'une fille. On a de lui d'excellens ouvrages en latin et en français, dont les principaux ont été imprimés en 1556 et 1558, 2 vol. in-fol. On recherche surtout ses *Miscellaneorum juris civilis, libri tres.*

CORAS (Jacques de), de la même famille, cadet aux gardes, et ensuite ministre converti, a écrit la vie du précédent, 1673, in-4°. C'est ce Jacques

Digitized by Google

de Coras, mort en 1677, qui est auteur du poëme intitulé *Jonas, ou Ninive pénitente*, dont Boileau dit :

Le Jonas inconnu sèche dans la poussière.

Tous ses poëmes, parmi lesquels on distingue *Josué*, *Samson*, *David*, ont été imprimés en 1665, in-12. *Voyez* CLERC (MICHEL LE). On a encore de lui une Lettre satirique contre Boileau.

CORBEIL (PIERRE DE), célèbre archevêque de Sens, succéda en 1200 à Michel de Corbeil, de la même maison que lui, mort en 1199. Pierre de Corbeil était docteur de Paris, et fut successivement chanoine de Paris, évêque de Cambrai et archevêque de Sens. Il eut pour disciple le pape Innocent III, qui l'employa en des affaires importantes. Il se distingua par sa science et par sa vertu, et composa divers ouvrages, qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Il mourut à Sens le 3 juin 1222. Nous avons quelques fragmens de ses ordonnances synodales.

CORBET (RICHARD), habile prédicateur anglais, parvint par son éloquence à différens bénéfices, enfin à l'évêché d'Oxford en 1629, et ensuite à celui de Norwich en 1632. Il est mort le 28 juillet 1635. Ses Poésies ont été recueillies sous le titre de *Poetica stromata*, 1647, in-8°, ou 1672, in-12.

CORBIÈRE (PIERRE DE). *Voyez* JEAN XXII.

CORBIN (JACQUES), avocat, mourut en 1653, laissant un fils de même profession, qui plaida sa première cause à 14 ans et ne la plaida pas mal : il a donné quelques livres de jurisprudence, des plaidoyers, 1630, in-8° ; une mauvaise Traduction de la Bible, 1641, 8 vol. in-16 ; des poésies insipides et une Histoire des Chartreux, in-4°, 1653.

CORBINELLI (JACQUES), né à Florence, d'une famille illustre, se retira en France sous le règne de Catherine de Médicis. Cette reine, dont il avait l'honneur d'être allié, le donna au duc d'Anjou son fils, comme un homme de lettres et de bon conseil. Corbinelli faisait sa cour sans bassesse. On le comparait à ces anciens Romains pleins de droiture et incapables de lâcheté. Il eut beaucoup de part à l'estime du chancelier de l'Hôpital. Il était l'ami et le patron déclaré des gens de lettres, et faisait souvent imprimer leurs écrits à ses dépens, et y joignait des notes, comme il a fait au poëme de *Fra Paolo del Rosso*, intitulé *La Fisica*, Paris, 1578, in-8°, et au *Dante de vulgari eloquentia*, 1577, in-8°. Corbinelli était aussi homme de courage et de résolution, de manége et d'intrigue. Il écrivait tout ce qu'il apprenait pendant qu'Henri IV était aux portes de Paris, et le lui portait à découvert en la main, comme un papier commun d'affaires ou de procès. Son front, si hardi et si assuré, trompait les yeux des gardes qui étaient aux portes, et en montrant qu'il se fiait à tous, il ne donnait de la défiance à personne. Raphaël Corbinelli son fils fut secrétaire de la reine Marie de Médicis, et père de M. Corbinelli mort à Paris le 19 juin 1716. Ce dernier était un des plus beaux esprits de France, plein d'honneur et de probité, qui était recherché dans les meilleures compagnies. On apprit que dans un de ces soupers libres qui se donnaient entre les princes et princesses ennemies de madame de Maintenon, tous ceux de la cour qui n'étaient pas de ce parti avaient été chansonnés. On crut pouvoir savoir ce qui en était par Corbinelli, qui s'y était trouvé. M. d'Argenson, lieutenant de police, se transporta chez le goutteux épicurien, et lui demanda : « Où avez-vous soupé un tel jour? — Il me semble que je ne m'en souviens pas, » répond en baillant Corbinelli : « Ne connaissez-vous pas tels et tels princes? — Je l'ai oublié. — N'avez-vous pas soupé avec eux? — Je ne m'en souviens pas du tout. — Il me semble qu'un homme comme vous devrait se souvenir de ces choses-là. — Oui, monsieur, mais devant un homme comme vous, je ne suis pas un homme comme moi. » Nous avons de lui *Les anciens historiens latins réduits en maximes*, avec une préface attribuée au père Bouhours, imprimé en 1694, in-12 ; l'histoire généalogique de la maison de Gondi, Paris, 1705, 2 vol. in-4°, et d'autres ouvrages.

CORBUEIL (FRANÇOIS), plus connu sous le nom de Villon, était né en 1431 à Paris. Il avait beaucoup d'esprit et un génie propre à la poésie ; mais ses friponneries le firent condamner à être pendu. Il en appela au parlement de Paris, qui changea la peine de mort en bannissement. Rabelais dit qu'il se

Digitized by Google

retira vers Édouard V, roi d'Angleterre, et qu'il devint son favori. La meilleure édition de ses œuvres était celle de Paris, en 1723, in-8°, avant celle de la Haie, 1742, in-8°. Le style simple, naïf et badin en fait le caractère. C'est le premier qui a tiré notre poésie du chaos confus où nos vieux poètes l'avaient mise, ce qui fait dire à Boileau :

> Villon fut le premier, dans des siècles grossiers,
> Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

CORBULON (Domitius), célèbre général romain sous Claude et Néron, réprima les courses des Cauques, et contraignit les Frisons à demeurer dans leurs limites. Il faisait observer la discipline militaire avec tant de soin, qu'il condamna à mort deux soldats qui avaient travaillé sans armes aux retranchemens. En 59 de J.-C., sous Néron, il soumit l'Arménie. Il fut ensuite gouverneur de Syrie, et contraignit les Parthes à demander la paix en 66. Néron, effrayé du mérite de ce grand homme, ordonna de le faire mourir, comme il était au port de Cenchrée. Corbulon, ayant appris cet ordre, se passa son épée au travers du corps, et mourut l'an 66 de J.-C. Domitia sa fille unique épousa Lamia, auquel Domitien l'enleva.

CORDELIERS. *Voy.* Jean XXII.

CORDEMOI (Géraud de), savant philosophe et historien exact, né à Paris d'une famille noble, se fit connaître à M. Bossuet, qui le mit auprès de M. le Dauphin en qualité de lecteur. Il instruisit ce jeune prince avec zèle, fut reçu de l'académie française en 1675, et mourut le 8 octobre 1684. On a de lui, 1° l'Histoire générale de France durant les deux premières races de nos rois, 2 vol. in-fol., 1685 et 1689, ouvrage savant, curieux et intéressant; 2° six Discours sur la distinction du corps et de l'âme, et d'autres ouvrages recueillis et imprimés en 1704, in-4°. M. Cordemoi suit les principes de Descartes. Il travaillait à une Histoire de Charlemagne, mais il ne l'acheva pas. Louis Géraud de Cordemoi son fils, né en 1651, et mort à Paris en 1722, fut licencié de Sorbonne, abbé de Fenières, et habile controversiste. On a de lui un Traité de l'invocation des saints, in-12; *la Conférence du diable avec Luther*, in-8°, et d'autres ouvrages de controverse.

CORDES (Jean de), savant chanoine de Limoges, se distingua par son érudition, et amassa une riche bibliothèque qui fut vendue au cardinal Mazarin moyennant 24,000 francs, après sa mort arrivée à Paris en 1642, à 72 ans. On a de lui quelques traductions et éditions.

CORDIER ou CORDERIUS (Balthasar), savant jésuite, né à Anvers en 1592, était habile dans la langue grecque, et professa la théologie avec réputation à Vienne en Autriche. Il mourut à Rome le 24 juin 1650, à 58 ans. Il a donné la Chaîne des pères grecs sur les psaumes, Anvers, 1643, 3 vol. in-fol.; *Job elucidatus*, 1646, in-fol.; *Catena in Lucam*, 1628, in-fol.; *in Joannem*, 1630, in-fol.; une édition de saint Denis aréopagiste, 1634, 2 vol. in-fol.

CORDIER (Mathurin), Corderius, natif de Normandie, mourut calviniste à Genève le 8 septembre 1565, à 85 ans. Il avait enseigné les humanités à Paris aux colléges de la Marche et de Navarre. On a de lui des Colloques en latin, qui sont estimés, et d'autres ouvrages.

CORDONIERS (Frères). *Voy.* Buche.

CORDOUE (Gonsalve Fernandez de), surnommé le Grand-Capitaine, duc de Terranova, prince de Venouse, et grand-connétable du royaume de Naples, était fils de Pierre Fernandez de Cordoue, d'une maison illustre d'Espagne, et féconde en grands hommes. Il s'empara du royaume de Naples pour Ferdinand V, roi d'Aragon, et remporta plusieurs victoires sur les Français. Ferdinand ayant conçu de la jalousie contre lui, vint lui-même à Naples, et emmena Gonsalve avec lui en Espagne. Louis XII s'étant trouvé à Gênes comme il y passait, le fit dîner avec lui et le combla d'honneurs. Il mourut à Grenade le 2 décembre 1512, à 72 ans. Le père du Poncet, jésuite, a écrit sa vie en 2 vol. in-12. *Voy.* Ferdinand.

CORDUS (Ericius), médecin et poète allemand, mort en 1525, est auteur de différens livres de médecine et de poésies latines, Leyde, 1623, in-8°.

Digitized by Google

CORDUS (Valerius), son fils, s'appliqua à la botanique. Il parcourut à ce sujet les montagnes d'Allemagne, et voyagea en italie ; mais ayant été blessé à la jambe d'un coup de pied de cheval, il mourut à Rome le 25 septembre 1544. On a de lui des Remarques sur Dioscoride, Tiguri, 1561, in-fol. ; *Stirpium historiæ, libri V*, Argent., 1561 et 1563, 2 vol. in-fol.; une Pharmacopée, in-8°.

CORÉ, fameux lévite, s'étant révolté contre Moïse et Aaron, avec Dathan et Abiron, fut englouti tout vivant dans la terre avec ce qui lui appartenait, 1489 avant J.-C. Cependant ses fils ne périrent point avec lui, et ses descendans reçurent de grands honneurs de David, qui leur donna l'office de portiers du temple, et les chargea de chanter devant l'arche du Seigneur.

CORELLI (Archangelo), né à Fusiganno dans le Bolonnais, se distingua de bonne heure par ses talens pour la musique ; en 1672 il vint à Paris, et, en 1680, il passa en Allemagne, d'où il retourna à Rome, où il est mort en 1713, âgé d'environ 60 ans, et fut enterré dans le Panthéon. On estime principalement ses symphonies ; ses compositions sont grandes, majestueuses, ses accompagnemens sont riches. Les auteurs théoriques qui sont venus après lui ont justifié leurs raisonnemens par des exemples pris dans ses ouvrages. C'est lui qui a fait goûter les sonates aux Français.

CORINI (Antoine), chevalier de l'ordre de Saint-Etienne de Florence, et savant jurisconsulte du 17e siècle, natif de Pontremoli, enseigna le droit avec réputation à Pise, à Sienne et à Florence, où le grand-duc de Toscane lui donna divers emplois considérables. On a de lui plusieurs ouvrages.

CORINNE, dame grecque, célèbre par sa beauté et par ses talens pour la poésie, était, selon la plus commune opinion, de Thespi, ville de Béotie. Ses vers furent si estimés des Grecs, qu'ils lui donnèrent le nom de *Muse lyrique*. Elle avait été disciple de Myrtys, autre femme savante de la Grèce, et vivait vers 474 avant J.-C., du temps de Pindare, auquel elle enleva cinq fois la palme dans les jeux de la Grèce : on en trouve des fragmens avec ceux d'Anyte. Ovide donne souvent le nom de Corinne à la personne qu'il aimait.

CORINNUS, poète grec, plus ancien qu'Homère, selon Suidas, était, dit-on, disciple de Palamède, et écrivit en vers l'Histoire du siége de Troie et la guerre de Dardanus. On ajoute qu'il employa dans ses poëmes les lettres doriques inventées par Palamède, et qu'Homère profita beaucoup de ses vers. Mais tous ces récits sont fabuleux, et destitués de preuves.

CORINTHE fut d'abord soumise à ceux d'Argos et de Mycènes. Sisyphe, fils d'Eole, s'en rendit maître. Hyantidas, l'un de ses successeurs, et le 27e roi, fut détrôné par des princes de la race des Héraclides, 1099 ans avant J.-C., qui en jouirent sous 12 rois jusqu'en 747, que les Corinthiens élurent des magistrats annuels qu'ils nommèrent Pritanès. Ils eurent encore

	avant J.-C.
* Cypselus, tyran.	656
* Périandre.	626
Psammiticus.	585

Les Corinthiens s'établirent en forme de république en 582, et furent impliqués dans toutes les guerres de la Grèce et de Macédoine, jusqu'à ce que les Romains la détruisirent, 146 ans avant J.-C.

Voy. les livres indiqués à Argos.

CORIO (Bernardin), naquit à Milan en 1460, d'une famille illustre. Il fut secrétaire d'état de ce duché, et le duc Louis Sforce le choisit pour écrire l'histoire de Milan. Il mourut en 1519. La meilleure édition de son Histoire de Milan est celle de 1503, in-fol., en italien. Elle est exacte, rare et curieuse, mais mal écrite. Il y a des exemplaires qui ont le titre latin et d'autres qui l'ont italien ; mais c'est la même édition : quelquefois la table des matières y manque, parce qu'elle a été faite après coup ; mais elle est peu utile : c'est un sommaire et non une table. Les feuillets ne sont pas chiffrés. Avant le texte il doit y avoir douze feuillets dont il manque souvent six.

CORIOLAN (*Caïus Marcius*), célèbre capitaine romain, rendit de grands services à sa patrie, et prit Corioles, ville des Volsques, 493 ans avant J.-C., ce qui lui fit donner le nom de Coriolan. On dit qu'il ne voulut pour récompense qu'un cheval et la permission de rendre

Digitized by Google

la liberté à un des captifs, qui avait été son hôte lorsqu'il allait en son pays. Quelque temps après il fut accusé d'exciter des séditions, et fut banni par le tribun Decius. Il passa chez les Volsques, se mit à la tête de leur armée, et alla camper à 4 milles de Rome. Les Romains lui envoyèrent à diverses fois des hérauts pour lui demander la paix, et le conjurer de ne point ruiner la république ; mais il fut inflexible à leurs prières: enfin il se laissa fléchir par les larmes de sa femme Véturia, et par celles de Volumnia sa mère. Il posa les armes, ce qui irrita tellement les Volsques, qu'ils le firent mourir quelque temps après, vers 490 avant J.-C., comme un traître qui leur avait fait abandonner leurs conquêtes. Les dames romaines prirent le deuil, et les Romains élevèrent un temple à la Fortune féminine, dans le lieu où il avait été fléchi par les dames romaines.

CORIOLAN (Jean-Baptiste), peintre du dix-septième siècle, disciple de Valésio, a gravé en cuivre d'après le Guerchin et autres maîtres.

CORIOLAN (Barthélemi), graveur en bois, de Bologne en Italie, a gravé, d'après le Guide, la Chute des géans, saint Jérôme à demi-figure, l'Amour endormi, etc.

CORIPPUS (Flavius-Cresconius), grammairien, vivant du temps de Justin-le-Jeune, est auteur d'un poëme latin en 4 livres, sur les louanges de ce prince, Paris, 1610, in-8°.

CORISANDE D'ANDOUINS. *Voy.* Gramont.

CORMIS (François de), avocat au parlement d'Aix, était né dans cette ville, et y est mort en 1734, à 70 ans. On a publié ses Consultations, qui sont estimées, Paris, 1735, 2 vol. in-fol.

CORNARA PISCOPIA (Lucretia Helena), de la famille Cornaro, naquit en cette ville en 1646 : sa rare érudition et sa science dans les langues savantes lui auraient procuré le bonnet de docteur en théologie dans l'université de Padoue, si l'évêque de cette ville n'avait cru devoir s'y opposer. On se contenta de lui donner le titre de docteur en philosophie le 25 juin 1678. Elle avait fait vœu de virginité à l'âge de 12 ans, le confirma en qualité d'oblate de l'ordre de Saint-Benoit, et mourut en 1684, à 38 ans. Ses ouvrages ont été recueillis en 1688, un vol. in-8° ; c'est un éloge de Venise, des éloges en style lapidaire, et des lettres.

CORNARIUS ou HAGUENBOT (Jean), natif de Zwickaw, fut licencié en médecine à l'âge de 23 ans. Il blâmait la plupart des remèdes que l'on trouvait chez les apothicaires, et employa environ 15 ans à traduire en latin les ouvrages d'Hippocrate, d'Aétius, d'Eginette et une partie de ceux de Galien : cela ne l'empêcha point de pratiquer la médecine avec réputation à Zwickaw, à Francfort, à Marpurg, à Northausen et à Iéne, où il mourut d'apoplexie le 16 mars 1558, à 58 ans. On a de lui quelques traités de médecine, des éditions de quelques poëmes des anciens sur la médecine et sur la botanique, *Theologia vitis viniferæ*, Heidelberg, 1614, in-8° ; *Præceptiones de re rust.câ*, Bâle, 1538, in-8° ; des poésies latines et des traductions de quelques écrits des pères de l'église, entre autres, du sacerdoce de saint Chrysostôme, des œuvres de saint Basile, et d'une partie de celles de saint Epiphane.

CORNARO (Louis), de l'illustre maison de Cornaro de Venise, si féconde en grands hommes, mourut à Padoue le 26 avril 1566, à plus de cent ans. Il a laissé un livre des avantages de la vie sobre, traduit en latin par Lessius, et publié en français en 1701 et 1702, in-12. Cornaro pratiqua si bien les avis qu'il donne en cet ouvrage, que pendant une vie si longue il fut jusqu'à la fin de ses jours sain de corps et d'esprit. Marc Cornaro, l'un de ses ancêtres, fut doge de Venise, soumit l'île de Candie, et mourut en 1368.

Il y a eu de cette maison plusieurs autres doges de Venise, un grand nombre de cardinaux et une reine de Chypre, nommée Catherine Cornaro, au 15e siècle, qui donna son royaume aux Vénitiens.

CORNAZANI (Antoine), italien de Ferrare ou de Parme, vivait à la fin du 15e siècle. On a de lui : *Vie de J.-C. et de la création du monde*, en vers latins et italiens, 1472, in-4° ; la *Vie de la Vierge*, en vers italiens, 1472, in-4° ; *Poema sopra l'arte militar*, Venise, 1493, in-fol. ; Pesaro, 1507, in-8°.

CORNEILLE (Saint), capitaine romain d'une compagnie de 100 hommes, se distingua par sa piété et par ses au-

Digitized by Google

mônes; fut converti à la foi d'une manière miraculeuse, et baptisé par saint Pierre à Césarée en Palestine, où il était en quartier, vers l'an 37 de J.-C.

CORNEILLE (Saint), pape illustre par sa vertu et par sa science, succéda à saint Fabien le 2 juin 250. Son élection fut troublée par le schisme de Novatien, qui fut condamné dans un concile tenu à Rome la même année. Saint Corneille eut encore à souffrir par la persécution renouvelée sous Gallus et Volusien. Il confessa glorieusement la foi de J.-C., et fut envoyé en exil à Centumcelles, où il mourut le 14 septembre 252. Il nous reste deux de ses lettres, qui se trouvent avec celles de saint Cyprien, et dans *Episotlæ rom. pont.* de Coustant, in-fol.

CORNEILLE (Pierre), très-célèbre poète français, naquit à Rouen le 6 juin 1606, de Pierre Corneille, maître des eaux et forêts, qui fut anobli par Louis XIII, en considération de ses services. Corneille exerça à Rouen la charge d'avocat-général à la Table de marbre, sans faire connaître au public, et peut-être sans connaître lui-même les talens extraordinaires qu'il avait pour la poésie. Ce fut une aventure de galanterie qui lui donna occasion de composer sa première pièce intitulée *Mélite*. Elle eut un succès prodigieux, et fit espérer que le théâtre français allait être élevé au plus haut point de perfection. On ne se trompa point. Corneille, encouragé par les applaudissemens du public, fit paraître *le Cid*, *les Horaces*, *Cinna*, *Polieucte*, *Pompée*, *Rodogune*, et les autres tragédies admirables qui rendront à jamais son nom immortel. Ses belles pièces sont autant de chefs-d'œuvre, où les caractères de ses héros sont peints en grand. Les Romains y parlent en Romains, les rois en rois. Il y règne partout une grandeur, une majesté, une noblesse, une force et une élévation de génie, qui ne se trouvent en aucun autre de nos poètes. Ces grands talens ne l'empêchèrent point d'être critiqué. Plusieurs auteurs, jaloux ou plutôt envieux de sa gloire, écrivirent contre lui. L'académie française se vit même obligée par le cardinal de Richelieu d'examiner *le Cid*, plutôt pour y trouver des défauts, que pour en faire remarquer les beautés. Ce grand ministre voyait avec peine les travaux des autres poètes et les siens mêmes effacés par les pièces de Corneille. Il sut néanmoins estimer le mérite de ce grand homme. Il lui fit une pension, et l'on eut beau écrire et cabaler contre les pièces de Corneille, le public continua de les admirer. Corneille fut reçu de l'académie française en 1647, et mourut doyen de cette académie en 1684, à 78 ans. Il fut enterré à Saint-Roch. Les meilleures éditions de ses œuvres sont celles faites d'après l'édition de 1738, en 7 ou en 10 vol. in-12. L'édition qu'en a donnée M. de Voltaire, avec des notes, a 12 vol. in-8°. On a encore de lui une traduction en vers de l'Imitation de J.-C. et de quelques parties de l'office divin. On trouve dans le *Carpentariana* que Corneille avait traduit l'Imitation en vers, pour expier le mal que pouvait faire une pièce licencieuse de sa composition, intitulée *l'Occasion perdue recouvrée*; mais c'est une de ces anecdotes *d'ana*, auxquelles il ne se faut pas fier. Cette pièce de poésie est d'un poète peu connu, nommé Cantenac, dont les poésies sont imprimées en 1662 et 1665. Elle se trouve dans quelques exemplaires; elle y manque le plus souvent, sans qu'elle paraisse manquer, parce que c'est un cahier postiche de 14 pages, dont les chiffres n'interrompent pas ceux du recueil; mais on la retrouve dans le Recueil des poésies gaillardes, et autres recueils. Ce qui a donné lieu à l'anecdote, c'est qu'à la fin de cette pièce, destinée à être insérée dans les œuvres de Cantenac, il y a : *Fin des poésies nouvelles et galantes du sieur de C.* Au reste ces derniers ouvrages de Corneille, et quelques-unes de ses pièces, surtout celles qu'il composa dans sa vieillesse, comme l'*Attila*, ne sont pas à la vérité de la même beauté que les autres; mais on y retrouve toujours en quelques endroits le beau génie de Corneille. Voici le jugement que porte de ce grand poète l'homme du monde le plus capable d'en juger, après avoir représenté l'état pitoyable où était auparavant le théâtre parmi nous. « Il n'est pas aisé, dit Racine, de trouver un poète qui ait possédé à la fois tant de grands talens, tant d'excellentes parties de l'art, la force, le jugement, l'esprit. On ne peut trop admirer la noblesse, l'économie dans les sujets, la véhémence dans les passions, la gravité dans les sentimens, la dignité, et

Digitized by Google

en même temps la prodigieuse variété dans les caractères. » M. de Fontenelle a écrit sa vie, qui se trouve à la tête de ses œuvres.

CORNEILLE (Thomas), frère du précédent, épousa la sœur de la femme de son frère, et ils ne firent qu'une même maison. Ils n'avaient pas seulement songé à partager le bien de leurs femmes quand Pierre Corneille mourut. Il lui succéda dans sa place à l'académie française, et fut de celle des inscriptions, en 1701. Il fit paraître dès sa jeunesse beaucoup de goût pour la poésie; ensuite il donna plusieurs pièces de théâtre, dont quelques-unes eurent l'applaudissement du public, et furent représentées avec succès. Il mourut à Andeli le 8 décembre 1709, à 84 ans. Outre ses pièces de théâtre, 5 vol. grand in-12, ou 9 petit in-12, on a de lui, 1° la Traduction en vers des Métamorphoses et de quelques Épitres d'Ovide, 3 vol. in-12; 2° des Remarques sur Vaugelas, 3 vol. in-12; 3° un Dictionnaire des arts, 1694, 2 vol. in-fol. redonné par M. de Fontenelle en 1731, 2 vol. in-fol.; 4° un Dictionnaire universel, géographique et historique, en 3 vol. in-fol. Tous ces ouvrages sont bien écrits : le dernier est excellent pour la partie de géographie qui concerne la Normandie.

CORNEILLE (Michel), peintre et graveur, né à Paris en 1642, alla à Rome en qualité de pensionnaire du roi, et fut à son retour professeur à l'académie de peinture. On voit à Paris, à Versailles, à Meudon, etc., un grand nombre de ses ouvrages, qui sont estimés, mais dont le coloris tire sur le violet. Il mourut à Paris en 1708.

CORNEILLE (Jean-Baptiste), son frère, né à Paris en 1646, et mort en 1695, se distingua, comme lui dans la peinture, et fut aussi professeur à l'académie.

CORNEILLE (Claude), peintre, de Lyon, réussissait dans le portrait, surtout pour la ressemblance : tous les seigneurs de la cour et les princes, depuis François Ier, jusqu'à Charles IX, ont voulu être peints par lui.

CORNEILLE BLESSEBOIS (Pierre), poète dramatique du 17e siècle, dont on a *Eugénie, Marthet, le Hayer, ou Mademoiselle de Scay, les Soupirs de Sifrey, Sainte-Reine*, un roman intitulé *le Lion d'Argile*, 1676, 2 parties en 1 vol. in-12.

CORNÉLIE, illustre dame romaine, fille de Scipion l'Africain, et femme du consul Sempronius Gracchus, 77 ans avant J.-C., était savante et vertueuse. Une dame qui était logée chez elle, lui ayant montré ses bijoux, et désirant qu'à son tour elle lui fît voir ses richesses, Cornélie lui présenta ses enfans, en disant qu'elle les regardait comme son unique trésor, les ayant élevés avec soin pour le service de la patrie.

CORNÉLIE, sœur de Cinna, et femme de Jules César, dont il eut Julie, qui épousa Pompée. César eut tant d'amour pour elle, qu'il fit son oraison funèbre, et rappela Cinna son frère de l'exil en sa considération, vers 46 avant J.-C.

CORNÉLIE (Maximille), chaste et vertueuse vestale, que Domitien fit enterrer toute vive, après l'avoir fait juger coupable d'un commerce de galanterie avec Céler, chevalier romain. En allant au supplice : « Quoi, s'écriat-elle, César me déclare incestueuse, moi dont les sacrifices l'ont fait triompher. » Les Romains admirèrent la constance et la modestie avec lesquelles elle mourut.

CORNÉLIUS (Antonius), licencié en droit de Billy en Auvergne, s'est fait connaître par un livre rare et singulier, intitulé *Infantium in limbo clausorum querela adversus divinum judicium; apologia divini, judicii, responsio infantium et æqui judicis sententia*, Parisiis, Wechel, 1531, in-4°. Quelques-uns l'ont regardé comme une badinerie, d'autres, comme un livre contre la religion; ce sentiment a prévalu, car le livre a été supprimé, et l'on a attribué à l'impression que Wechel en avait faite tout le renversement de fortune qu'il a éprouvé, non pas par la perte du livre en lui-même, qui n'a que 70 pages, mais par une punition divine. Dans le fait, c'est à cette époque qu'ont commencé ses malheurs.

CORNÉLIUS A LAPIDE. *Voyez* Pierre (Corneille de la).

CORNÉLIUS NÉPOS. *Voy.* Népos.

CORNET (Nicolas), savant docteur de Sorbonne, de la maison et société de Navarre, naquit à Amiens le 12 octobre 1592. Les cardinaux de Riche lieu

Digitized by Google

et Mazarin lui donnèrent des marques publiques de leur estime, et le firent entrer dans le conseil. Il fut syndic de la faculté de théologie en 1649, et déféra sept propositions sur les matières de la grâce, dont les cinq premières sont celles qui furent condamnées depuis, comme extraites du livre de Jansénius. Il refusa l'archevêché de Bourges, fit grand nombre de legs pieux, et mourut à Paris le 18 avril 1663. Bossuet fit son oraison funèbre. On attribue à Cornet la belle préface qui est à la tête du livre de controverse du cardinal de Richelieu.

CORNETO (Adrien Castellesi), fut fait cardinal en 1503, par Alexandre VI : c'est pour lui qu'était préparé le poison qui fut donné par mégarde à Alexandre VI et au cardinal Borgia. Jules II exila Cornelo. Léon X le rappela ; mais étant entré dans une conjuration contre lui, il fut obligé de sortir de Rome, et l'on ne sait ce qu'il est devenu. On a de lui un traité *De sermone latino*, et quelques poésies imprimées à Lyon en 1581.

CORNHERT ou COORNHERT (Théodore), fameux hérétique du 16e siècle, né en 1522, d'une ancienne famille d'Amsterdam, après avoir voyagé en Espagne et en Portugal, se maria et s'établit à Harlem, où il gagnait sa vie au métier de graveur. Il apprit ensuite le latin, et devint secrétaire de la ville de Harlem. On le députa plusieurs fois vers le prince d'Orange, gouverneur de Hollande, qui se servit de sa plume pour composer le premier manifeste qu'il publia en 1566. Cornhert trouva toujours dans la suite un puissant protecteur en la personne de ce prince, à cause de son aversion pour les Espagnols : cela ne l'empêcha point d'avoir beaucoup à souffrir, et d'être souvent mis en prison ou banni à la sollicitation des ministres protestans ; car, quoiqu'il déclamât contre la religion catholique, il ne laissait pas de s'élever contre Luther, Calvin et les ministres de la religion prétendue réformée, soutenant que sans une mission extraordinaire appuyée de miracles, personne n'avait droit de s'ingérer aux fonctions du ministère évangélique. Il prétendait que toutes les différentes communions chrétiennes avaient besoin de réforme, et que pour être véritablement chrétien il n'était pas nécessaire d'être membre d'aucune église visible ; ce qu'il pratiquait, ne communiquant ni avec les catholiques, ni avec les protestans, ni avec aucune secte. Il mourut le 29 octobre 1590. Ses Œuvres furent imprimées en 1630, en 3 vol. in-fol.

CORNILLE-CORNELIS, peintre d'Anvers, né à Harlem en 1562, y est mort en 1638 ; quoique ses tableaux soient en grand nombre, on en trouve rarement à acheter, parce que ceux qui les possèdent les estiment trop pour s'en défaire.

CORNUTUS (Jacques), médecin de Paris, du 17e siècle, qui a donné en latin une description des plantes de l'Amérique, Paris, 1635, in-4°.

CORNUTUS, philosophe stoïcien, natif d'Afrique, fut précepteur du poète Perse, et mis à mort par ordre de Néron, vers 54 de J.-C.

CORONEL (Paul), savan espagnol, natif de Ségovie, mort le 30 septembre 1534, se distingua par sa science dans les langues orientales et dans la théologie. Il enseigna à Salamanque, et le cardinal Ximenès l'employa à l'édition de sa Bible polyglotte.

CORONELLI (Vincent), fameux géographe de l'ordre des Minimes, était natif de Venise, et fut reçu docteur à l'âge de 23 ans. Sa science dans les mathématiques l'ayant fait connaître du cardinal d'Estrées, cette éminence se servit de lui pour faire des globes pour Louis XIV. Coronelli fit dans ce dessein quelque séjour à Paris, et y laissa un grand nombre de globes, qui sont estimés. Il fut nommé cosmographe de la république de Venise en 1685, et quatre ans après professeur public de géographie. Il devint ensuite définiteur général de son ordre, depuis général, le 14 mai 1702. Il fonda à Venise une académie cosmographique, et mourut en cette ville au mois de décembre, 1718. On a de lui plus de 400 cartes géographiques.

CORONIS, fille de Phlegyas, fut aimée d'Apollon, à qui elle fut infidèle en faveur d'un jeune homme nommé Ischis. Apollon pour se venger les perça d'une flèche l'un et l'autre, et tira des flancs de Coronis, Esculape, qu'il fit élever et déchirer par le centaure Chiron. Apollon, regrettant sa maîtresse, punit le corbeau qui l'avait averti de son in-

Digitized by Google

fidélité, en le rendant noir de blanc qu'il était.

CORRADINI DE SEZZA (Pierre Marcellin), savant jurisconsulte et cardinal, naquit à Sezza le 3 juin 1658. Il s'acquit l'estime et la confiance de Clément XI, et mourut à Rome le 8 février 1743, à 83 ans. On a de lui un ouvrage savant et curieux, intitulé *Vetus Latium profanum et sacrum*, 2 vol. in-fol., réimprimé à Rome, 1704 à 1736, 7 vol. in-4°, et une histoire de Sezza en latin, Rome, 1702, in-4°.

CORRADO (Quinto-Maria), né en 1508 à Oria, dans le royaume de Naples, y enseigna la rhétorique, la poétique, la philosophie et le droit. Il y procura l'établissement d'un collége, et mourut en 1575. Les principaux de ses ouvrages sont : *De linguâ latinâ*, 1575, in-4° ; *De copiâ latini sermonis*, 1582, in-8°.

CORRADO (Sébastien), était de Castello d'Arcetto, entre Reggio et Modène. Il enseigna les langues latine et grecque à Reggio, où il forma une académie de belles-lettres. Il passa ensuite à Bologne pour y être professeur dans ces mêmes langues, et mourut le 18 août 1556. On a de lui plusieurs ouvrages, dont le plus estimé est, *Quæstura in quâ Ciceronis vita refertur*, Bononiæ, 1555, in-8°. Ce livre est excellent, et très-utile à ceux qui veulent lire les OEuvres de Cicéron et les bien entendre.

CORREA DE SA (Salvador), célèbre capitaine, né à Cadix en 1594, d'une illustre famille de Portugal, fut gouverneur de Rio-Janéiro, augmenta et embellit la ville de Saint-Sébastien, que son grand-père avait bâtie, fonda la ville de Pernagua dans le Brésil, et mourut à Lisbonne en 1680, à 86 ans, après s'être signalé par sa valeur et par sa conduite dans un grand nombre de siéges et combats. Il descendait de dom Payo Perès Correa, célèbre général portugais au 13e siècle, sous les règnes de Sanche II et d'Alphonse III.

CORREA (Thomas), célèbre grammairien du 16e siècle, natif de Coimbre, enseigna avec réputation à Palerme, à Rome et à Bologne. Il mourut en cette dernière ville le 24 février 1595, à 59 ans. Il avait été jésuite, et avait quitté cette société de bonne heure. On a de lui des Traités en latin sur l'éloquence, l'épigramme, l'élégie; des Notes sur l'art poétique d'Horace, et d'autres ouvrages estimés.

CORRÉGE (Antoine Allegri, dit le), très-célèbre peintre d'Italie, né en 1494 à Corregio, ville dont il prit le nom, se fit admirer à Parme et dans la Lombardie. On estime principalement ses tableaux de vierges, de saints et d'enfans. Il y répand des grâces singulières qui charment les connaisseurs. Il mourut en 1534, à 40 ans. On rapporte de lui qu'ayant long-temps considéré un tableau de Raphaël, il s'écria : *Son pittore anch'io*, c'est-à-dire, *je suis peintre aussi, moi.* Il n'avait jamais été à Rome. Le Corrége était encore bon architecte : malgré son extrême indigence, il trouvait moyen de soulager les pauvres.

CORROZET (Gilles), habile libraire de Paris au 16e siècle, dont on a divers ouvrages en vers et en prose, entr'autres les antiquités de Paris, 1568, in-8°, et des traductions oubliées. Il mourut à Paris le 15 juin 1568, à 58 ans.

CORRYNE. *Voy.* Corinne.

CORSINI (Laurent). *Voy.* Clément XII.

CORSINI (Édouard), a été général des écoles Pies, est mort à Pise, où il professait la philosophie en 1765. On a de lui une Philosophie qui ne sort pas d'Italie ; mais il a traité divers points d'antiquités et de critique qui sont recherchés des savans: *Fasti attici*, Florentia, 1744 et suivantes, 4 vol. in-4°; *Dissertationes agonisticæ, quibus Olympiorum Pythiorum, Nemeorum atque Isthmiorum tempus inquiritur.* 1747, in-4°; *De notis Græcorum*, 1749, in-fol. etc.

CORT (Corneille), l'un des plus célèbres graveurs et des plus excellens dessinateurs que la Hollande ait produits, alla à Rome vers le milieu du 16e siècle et s'y fixa. Ce fut lui qui enseigna la gravure à Augustin Carrache. Il est mort en 1578.

CORTE (Gotlieb), savant professeur en droit à Leipsick, né à Bescow, dans la basse Lusace, le 28 février 1698, s'est distingué par son érudition, et a travaillé aux journaux de Leipsick, où il mourut le 7 avril 1731, à 33 ans. On a de lui une édition de Salluste, imprimée à Leipsick en 1724, in-4°, avec des

Digitized by Google

notes, qui est très-estimée. *Tres satiræ Menippeæ*, Leipsick, 1720, in-8°, et d'autres ouvrages.

CORTEZ (Fernand ou Ferdinand), gentilhomme espagnol, natif de Médellin, passa aux Indes en 1504, demeura quelque temps à Saint-Domingue, et se rendit ensuite à Cuba. Il se signala tellement par ses exploits, que Diego Velasquez, gouverneur de l'île de Cuba, le fit capitaine-général de l'armée qu'il destinait à la découverte de nouvelles terres. Cortez mit à la voile à San-Jago, le 18 novembre 1518, avec 600 hommes, 18 chevaux et quelques pièces de campagne, disposa sa petite armée à la Havane, et aborda l'année suivante à Tabasco dans le Mexique. Il y battit les Indiens, fonda la Vera-Crux, soumit la province de Tlascala, et marcha droit à Mexico, capitale de l'empire. Après plusieurs combats, Montezuma, empereur des Mexicains, fut contraint d'aller au-devant de lui, et de le recevoir dans la ville. Cortez le retint prisonnier, l'obligea de soumettre tous ses états à l'empereur Charles-Quint, et en exigea des richesses immenses. Diego Velasquez, gouverneur de l'île de Cuba, jaloux de tant de succès, résolut de traverser Cortez. Il envoya contre lui une flotte de douze vaisseaux, commandée par Pamphile de Narvaès; mais Cortez le défit, et ayant obtenu de nouveaux secours des Espagnols, il se rendit maître de la ville de Mexico, dont il avait été contraint de sortir avec des dangers inexprimables, et retint prisonnier Guatimosin, successeur de Montezuma et dernier empereur des Mexicains, le 13 août 1521. Charles-Quint récompensa ses services en lui donnant la vallée de Guaxaca, au Mexique, qu'il érigea en marquisat, de la valeur de 150,000 liv. de rente; mais il n'eut aucun rang à la cour, et n'y jouissait d'aucune considération. Cortez mourut en Espagne, comblé de biens et de gloire, le 2 décembre 1554, à 63 ans. Plusieurs auteurs ont fait l'histoire de ses conquêtes. La meilleure de toutes est celle de don Antoine de Solis, traduite de l'espagnol en français par Citti de la Guette, et imprimée à Paris en 1775, 2 vol. in-12.

CORTEZ ou CORTEZIO (Grégoire), savant cardinal, natif de Modène, d'une famille noble et ancienne, fut auditeur des causes sous Léon X, et se fit ensuite religieux dans l'ordre de saint Benoit, où son mérite l'éleva aux premières charges. Paul III le créa cardinal en 1542. Il mourut à Rome en 1548. On a de lui, *Epistolarum familiarium (latino sermone) liber*, 1573, in-8°, et d'autres ouvrages estimés.

CORTEZI (Paul), savant théologien d'Italie, et protonotaire apostolique sous Jules II, naquit en 1465 à San-Geminiano en Toscane, d'une famille noble, et mourut en 1510, dans le bourg de Montana-Villa, dont il avait fait une espèce de forteresse à laquelle il donna son nom. On a de lui, 1° des Commentaires sur les quatre livres des sentences, dans lesquels il affecte une belle latinité, mais où il se sert de termes profanes qui ne conviennent point à nos mystères, 1540, in-fol.; 2° un Traité de la dignité des cardinaux, estimé des Italiens; 3° *De hominibus doctis dialogus*, ouvrage élégant et curieux, imprimé à Florence en 1734, in-4°.

CORTONE (Pierre de). *Voyez* Beretin.

CORVAISIER (Pierre-Jean Le), né à Vitré le 22 août 1719, mort à Angers le 12 août 1758, était des académies d'Angers et de la Rochelle. Il a fait l'Éloge de Louis XV, quelques Discours et une badinerie, sous le titre de l'*Esclavage rompu, ou la société des francs-peteurs*, in-12.

CORVIN. *Voy.* Huniade.

CORYATE (Thomas), né à Odcombe, dans le comté de Sommerset, en 1577, passa pour fou en Angleterre, parce qu'il aimait à voyager, et avait beaucoup de présomption. Cette folie ne lui est pas particulière; au reste, les observations qu'il a faites dans ses voyages sont insérées dans le Recueil de Purchas, et imprimées séparément; celles d'Europe, en 1612, in-4°, et celles d'Asie, en 1615, in-4°. Il paraît même qu'elles ne sont pas sans mérite, car celles d'Europe ont été réimprimées en 1777, 3 vol. in-8°. Coryate est mort dans le cours de ses voyage, à Surate, en 1617.

CORYBANTES. *Voy.* Dactyles.

COSIMO (André et Pierre), nom de deux peintres italiens, au 16e siècle. André réussissait principalement dans le clair obscur. Pierre était beau-

Digitized by Google

coup plus célèbre ; il excellait à peindre des bacchanales, des monstres et autres figures extraordinaires. Celui-ci mourut en 1521, à 80 ans.

COSIN (Jean), né à Norwich le 30 novembre 1595, fut secrétaire de l'évêque de Lichfield et de celui de Durham ; ensuite archidiacre d'une partie de la province d'Yorck, chanoine de Durham, principal du collége de Saint-Pierre à Cambridge, doyen de l'église cathédrale de Peterborough, et vice-chancelier de l'université de Cambridge en 1640. Mais en 1643, Charles Ier ayant eu le dessous, Cosin, qui s'était déclaré pour ce prince contre le parlement, vint à Paris, où il fut directeur spirituel des domestiques protestans de la reine d'Angleterre. Il eut en ce temps-là une dispute avec Robinson, prieur des bénédictins anglais, sur la validité des ordinations anglicanes, et il composa quelques écrits sur ce sujet. Il fit aussi, pendant son séjour à Paris, un Traité sur la transsubstantiation, qui a été imprimé à Londres en 1672. Cosin vécut en grande liaison avec les ministres de Charenton : il retourna en Angleterre après le rappel de Charles II, et fut nommé à l'évêché de Durham. Il mourut le 25 janvier 1672, à 77 ans. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui, 1° un Recueil de prières composé pour Charles Ier ; 2° un petit volume en latin, où il décrit les sentimens et la discipline de l'église anglicane, imprimé avec sa vie, par M. Smith, Londres, 1707 ; 3° une *Histoire du canon des livres de l'Ecriture sainte*, en anglais, Londres, 1683, in-4°.

COSME Ier, grand-duc de Toscane, de la maison de Médicis, prit le parti de l'empereur contre les Français dans les guerres d'Italie. Il fonda l'ordre militaire de Saint-Étienne en 1562, arma et protégea les savans, gouverna avec sagesse, fonda l'université de Pise, et mourut en 1574, à 55 ans. *Voyez* Médicis.

COSME II, grand-duc de Toscane, succéda à Ferdinand son père, en 1609 : c'était un prince de mérite, doux, libéral et pacifique. Il mourut en 1621. Ses grandes richesses le mirent en état d'envoyer au duc de Mantoue 20,000 hommes contre le duc de Savoie sans mettre aucun impôt sur ses sujets.

COSME l'Égyptien, ou Indicopleutes, savant moine du 6e siècle, voyage en Ethiopie, et composa une topographie chrétienne, et autres ouvrages que le père de Montfaucon a donnés en grec et en latin dans sa nouvelle collection des écrivains grecs, 1706, 2 vol. in-fol.

COSME DE VILLIERS DE SAINT ÉTIENNE, carme, né à Saint-Denis, près de Paris le 8 septembre 1683, est auteur de *Bibliotheca carmelitana* 1752, 2 vol. in-fol. Il est mort en 1758.

COSNAC (Daniel de), évêque de Valence, puis archevêque d'Aix, mort le 18 janvier 1708, à 81 ans, devait son élévation à ses complaisances pour le prince de Conti et pour madame Henriette d'Angleterre. L'abbé de Choisi le peint comme un habile courtisan et un bon ami.

COSPÉAN ou COSPEAU (Philippe), savant évêque d'Aire, de Nantes et de Lisieux, naquit en 1568, d'une famille noble du Hainaut. Il vint à Paris, où il fut reçu docteur de la maison et société de Sorbonne. Il prêcha avec un applaudissement universel, et eut le premier la gloire de purger la chaire de citations profanes, en introduisant le vrai goût de la prédication. On récompensa son mérite en lui donnant l'évêché d'Aire, puis celui de Nantes, et ensuite celui de Lisieux. Il mourut en 1646, à 78 ans. On a de lui en latin une Lettre apologétique de M. de Berulle, en 1622.

COSSART (Gabriel), habile jésuite, né à Pontoise en 1615, d'une famille noble, professa la rhétorique à Paris, avec applaudissement ; et s'appliqua ensuite à l'étude des conciles avec le père Labbe, après la mort duquel il continua seul la grande collection qui parut en 1672, en 18 vol. in-fol. Il mourut à Paris le 18 septembre 1674. On a encore de lui un recueil d'oraisons et de vers, Paris, 1723, in-12.

COSSÉ (Artus de) maréchal de France et seigne sur de Gonnor, était fils de René de Cossé, seigneur de Brissac, d'une maison illustre et féconde en grands hommes. Il fut gouverneur de Metz en 1552, et défendit cette ville contre l'armée de l'empereur. Il devint ensuite lieutenant de roi à Mariembourg, et surintendant des finan-

Digitized by Google

ces ; emploi, dit Brantôme, où il ne fit pas mal ses affaires. Sa femme, qui n'avait jamais vu la cour, faisant la révérence à la reine, lui dit : « Ma foi nous étions ruinés sans cela ; car nous devions cent mille écus : mais Dieu merci depuis un an nous sommes acquités et nous avons gagné plus de cent mille écus pour acheter une belle terre. » Cette sorte de naïveté fit beaucoup rire la reine et tous les courtisans ; mais elle ne fit pas rire Cossé, qui la renvoya. Il fut fait maréchal de France en 1567, se trouva aux batailles de Saint-Denis et de Montcontour, et fut défait en 1570 au combat d'Arnay-le-Duc. On le renferma à la Bastille en 1574, d'où il sortit l'année suivante par les soins du duc d'Anjou, depuis Henri III. Le maréchal de Cossé rendit de grands services à ce prince, et mourut à Gonnor, en Anjou, le 15 janvier 1582.

COSSÉ (Charles de), maréchal de France, plus connu sous le nom de maréchal de Brissac, était fils aîné de René de Cossé, seigneur de Brissac en Anjou. Il servit avec distinction dans les guerres de Naples et de Piémont, et se distingua au siége de Perpignan en 1541. Il fut ensuite colonel-général de la cavalerie légère de France. Il défendit Landrecy contre Charles-Quint en 1543, défit l'arrière-garde de l'armée de l'empereur à la levée du siége de Guise, battit 2000 Anglais au combat de Meurc près de Calais, et fut fait grand-maître de l'artillerie française en 1547. Henri II, croyant s'apercevoir que Brissac était bien venu de la duchesse de Valentinois, lui donna le bâton de maréchal de France en 1550, avec le gouvernement de Piémont pour l'éloigner : après s'être signalé en Italie, et avoir rendu de grands services à l'état, il mourut à Paris le 31 décembre 1563, à 57 ans. La noblesse de ses sentimens égalait son courage. Après dix ans de victoires, les troupes de Piémont furent licenciées. Dans le premier mouvement de colère, elles dirent d'un ton séditieux : « Où trouverons-nous du pain ? — Chez moi, dit le maréchal, tant qu'il y en aura. » Les marchands du pays avaient avancé de grosses sommes sur la parole de Brissac, il les amène avec lui à Paris, et sollicite leur paiement. Les Juifs ne l'écoutent pas. « Madame, dit-il à la maréchale, voilà des gens qui ont risqué leur fortune pour moi ; remettons à un autre temps le mariage de mademoiselle de Brissac, et donnons-leur l'argent de la dot. » Non seulement la maréchale y consentit, mais avec de l'argent qu'on emprunta, on fit la moitié de la somme qui leur était due, et on leur donna sûreté pour le reste. Il ne faut pas le confondre avec Charles de Cossé, son fils puîné, duc de Brissac, pair et maréchal de France, qui remit Paris, dont il était gouverneur, au roi Henri IV, le 22 mars 1594, et qui mourut à Brissac en 1621. Louis XIII avait érigé cette terre en duché-pairie l'année précédente, en considération de ses services.

COSSÉ (Philippe de), savant évêque de Coutance, et grand-aumônier de France, était frère d'Artus de Cossé. Il était très-habile dans les belles-lettres et la théologie ; il aimait et protégeait les savans. Il mourut vers 1550.

COSSÉ (Timoléon de), appelé le comte de Brissac, grand-fauconnier de France, colonel des bandes de Piémont, et l'un des jeunes seigneurs les plus accomplis du royaume, était fils du maréchal de Brissac. Il se distingua par sa valeur, sa sagesse, et par son amour pour les lettres et les sciences, et serait parvenu aux plus grands honneurs et aux plus hautes dignités, s'il n'eût été malheureusement tué d'un coup d'arquebuse au siége de Mucidan, dans le Périgord, en 1569, à 26 ans. Brantôme et M. de Thou en font un très-grand éloge.

COSSÉ (Jean-Paul de), duc de Brissac, descendait au quatrième degré de Charles, mort en 1621. Il fut aussi maréchal de France en 1768 et gouverneur de Paris. Il est mort le 17 décembre 1780, à 82 ans. C'était un homme qui plaisait par son caractère d'ancienne franchise militaire chevaleresque. Il a laissé un fils, duc de Brissac, gouverneur de Paris.

COSTA (Christophe a), savant botaniste du 16e siècle, natif d'Afrique, d'un père qui était Portugais, étant allé en Asie pour se perfectionner dans la connaissance des simples, y fut mis en captivité. Il trouva moyen d'en sortir, et après plusieurs voyages il exerça la médecine à Burgos. On a de lui, 1° un Traité des drogues et des médecines des Indes, traduit de l'espagnol en latin ;

Digitized by Google

par Clusius, 1593, in-8°. L'édition espagnole est de Burgos, 1578, in-4°; 2° une Relation de ses voyages des Indes; 3° *Tratado en loor de las mugeres y della castitad*, etc. Venise, 1592, in-4°, et d'autres ouvrages.

COSTA (Emmanuel a), célèbre jurisconsulte portugais, disciple de Navarre, enseigna le droit à Salamanque en 1550. Ses œuvres ont été imprimées en 2 vol. in-fol. *Voy.* Acosta.

COSTA (Jean a), en français Jean la Coste, célèbre jurisconsulte, professeur de droit à Cahors sa patrie et à Toulouse, mort à Cahors le 13 août 1637. On a de lui un ouvrage estimé sur les Institutes de Justinien, dont la meilleure édition est celle de Leyde en 1719, in-4°. Jean d'Aregan son disciple a écrit sa vie.

COSTANZO (Angelo di), historien et poète italien, seigneur de Catalupo, naquit vers 1507, d'une noble et ancienne famille de Naples, et mourut vers 1591. Ses enfans étaient morts avant lui. Il a donné, 1° une Histoire de Naples depuis 1250 jusqu'à 1489, en italien, dont la meilleure édition, qui est très-rare, est celle d'Aquila en 1582, in-fol.; 2° des Poésies italiennes estimées, dont on a plusieurs éditions in-12. La dernière est de Venise, 1752, in-12.

COSTAR (Pierre), bachelier de Sorbonne, naquit à Paris en 1603, d'un père qui était chapelier. Il n'avait ni le goût, ni la science, ni le mérite de M. de Girac; mais il n'était point ignorant, comme celui-ci le lui reproche dans sa dispute sur Voiture. M. du Rueil, évêque de Bayonne, et ensuite d'Angers, voulut l'avoir auprès de lui, en qualité d'homme de lettres, et lui donna plusieurs bénéfices. Costar était reçu avec empressement à l'hôtel de Rambouillet et dans les meilleures compagnies, malgré ses airs affectés, qui faisaient dire de lui, « que c'était le pédant le plus galant, et le galant le plus pédant qu'on pût jamais trouver. » Il mourut le 13 mai 1660. Outre ses ouvrages pour la défense de Voiture contre M. de Girac, on a de lui un Recueil de lettres en deux vol. in-4°, et quelques autres écrits d'un style guindé et de mauvais goût.

COSTARD (Georges), né en 1710, fut vicaire de Twickendam, et mourut en janvier 1782. Il a fait quinze différens ouvrages relatifs à l'astronomie, parmi lesquels on distingue ses *Observations sur le Livre de Job*, 1747, in-8°.

COSTE (Hilarion de), religieux minime, distingué par ses écrits et par sa piété, naquit à Paris le 6 septembre 1595, d'une famille noble, originaire du Dauphiné. Catherine Chaillou sa mère était petite-nièce de François de Paule. Il mourut à Paris le 21 août 1661, à 66 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages remplis de choses curieuses et intéressantes, mais où les règles de la critique ne sont pas observées. Les principaux sont, 1° Histoire catholique, où sont écrites toutes les vies, faits, etc., des hommes et dames illustres des 16e et 17e siècles, in-fol.; 2° la Vie de Jeanne de France, fondatrice des Annonciades; 3° les Eloges et les vies des reines, des princesses et dames illustres, 1647, 2 vol. in-4°; 4° les Eloges de nos rois et des enfans de France qui ont été dauphins, in-4°; 5° la Vie du père Marin Mersène, in-8°; 6° le Portrait en petit de saint François de Paule, in-4°; 7° le Parfait ecclésiastique, ou la vie de François le Picart, docteur de Paris, avec les éloges de quarante autres docteurs de la faculté, in-8°. Ce dernier ouvrage est le plus curieux et le plus recherché.

COSTE (Pierre), natif d'Usez, réfugié en Angleterre, a donné une traduction de l'Essai de Locke sur l'entendement humain, Amsterdam, 1736, in-4°, ou Trévoux, 4 vol. in-12; du Christianisme raisonnable, 2 vol. in-8°; de l'Optique de Newton, in-4°. Il a fait une vie du Grand Condé, in-4°, ou un vol. in-12; des Notes sur La Fontaine, sur Montaigne, etc. Il est mort vers 1748.

COSTER (François), savant théologien jésuite, natif de Malines, fut envoyé par saint Ignace à Cologne, où il fut reçu docteur, et où il enseigna avec réputation. Il se distingua dans les Pays-Bas par son zèle contre les hérétiques, et mourut à Bruxelles le 6 décembre 1619, à 88 ans. On a de lui *Enchiridion controversiarum*, Col. Agr., 1599, in-8°; *Apologia tertiæ partis Enchiridii de Ecclesiâ*, 1604, in-8°; *Augmentum Enchiridii*, 1605, in-8°; Remarques sur le Nouveau-Tes-

Digitized by Google

tament en flamand, 1614, in-fol., et d'autres ouvrages.

COSTER (Laurent), bourgeois d'Harlem, auquel les Hollandais attribuent communément l'invention de l'imprimerie, vers 1440; mais il paraît constant que cet art a été inventé à Mayence par Faust et Schœffer. *Voy.* Faust.

COSTES (Gautier de). *Voy.* Calprenède.

COTA (Rodriguez), poète espagnol du 16e siècle, natif de Tolède, est auteur de la *Tragicomedia de Calisto y Melibea*, traduite en latin par Gaspard Barthius, et en français par Jacques de Lavardin, in-8°. Les Espagnols font un grand cas de cet ouvrage.

COTELIER (Jean-Baptite), naquit à Nimes en 1627. Son père, qui était un ministre converti, l'éleva avec soin, et le présenta à l'assemblée du clergé tenue à Mantes en 1641. Le jeune Cotelier, n'étant alors âgé que de 12 ans, expliqua le Nouveau-Testament grec à l'ouverture du livre, et la Bible en hébreu, et fit en présence de l'assemblée quelques démonstrations de mathématiques. Le clergé le regarda dès lors comme un prodige d'esprit, et assigna à son père une pension pour subvenir plus facilement à son éducation. Cotelier étudia ensuite à Paris, et fut reçu de la société de Sorbonne. On le choisit avec M. du Cange pour faire le catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque du roi, et en 1676 on lui donna une chaire de professeur en langue grecque au collége royal. Il s'appliqua avec tant d'assiduité à l'étude des pères grecs et de l'antiquité ecclésiastique, que depuis la renaissance des lettres aucun savant ne l'a surpassé en ce genre. Il joignait à cette profonde érudition une probité, une modestie, une simplicité et une candeur d'âme dignes des premiers temps. Il mourut à Paris le 12 août 1686, à 58 ans. On a de lui, 1° un Recueil des monumens des pères qui ont vécu dans les temps apostoliques; l'édition de M. Le Clerc, Amsterdam, 1724, 2 vol. in-fol., est la plus estimée; 2° trois vol. in-4° de Recueils de plusieurs monumens de l'église grecque, 1677, 1681 et 1686, auxquels on joint *Analecta græca cum notis* de Montfaucon, Paris, 1688, in-4°. Il a enrichi ces deux excellens ouvrages d'une bonne version latine, et de notes courtes, judicieuses, exactes, et si profondes, que l'on y trouve ordinairement plus d'instruction et de vraie science en peu de mots que dans les volumes entiers des commentateurs. On a encore de lui une excellente traduction latine des quatre Homélies de saint Chrysostôme sur les psaumes, et des Commentaires de ce père sur Daniel, 1661, in-4°. M. Baluze, son ami, a écrit sa vie à la tête des Pères apostoliques.

COTES (Roger), excellent mathématicien, et professeur d'astronomie et de philosophie expérimentale dans l'université de Cambridge, fit paraître beaucoup d'inclination dès sa jeunesse pour les mathématiques; en quoi il fut aidé et encouragé par Jean Smith son oncle. Thomas Plume, archidiacre de Rochester, ayant fondé une chaire d'astronomie à Cambridge, Cotes fut choisi en 1706 pour en être le premier professeur. Il mourut en 1716, à la fleur de son âge. On a de lui une excellente édition des Principes de Newton, imprimée à Cambridge en 1713, in-4°; 2° *Harmonia mensurarum, sive analysis et synthesis per rationum et angulorum mensuras promotæ*, avec d'autres opuscules de mathématiques, données au public en 1722 par Robert Smith son successeur; 3° Description du grand météore qui parut au mois de mars 1716, publiée dans les transactions philosophiques.

COTOLENDI (Charles), écrivain du 17e siècle, natif d'Aix en Provence, et mort au commencement du 18e siècle, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont, 1° les Voyages de Pierre Texeira, traduits d'espagnol en français, 2 vol. in-12; 2° la Vie de la duchesse de Montmorenci, princesse des Ursins, et supérieure de la Visitation de Sainte-Marie de Moulins, in-8°; 3° la Vie de saint François de Sales, in-4°; 4° Traduction de la Vie de Christophe Colomb, 2 vol. in-12; 5° la Méthode pour assister les malades, traduite du latin de Polancus: 6° Dissertation critique contre les OEuvres de Saint-Evremont; 7° *Arlequiniana*; 8° *le Livre sans nom.*

COTTA (C. Aurelius), célèbre orateur romain, de l'illustre famille Aurélienne, fut consul 75 ans avant J.-C. Il était frère de Marcus Aurélius Cotta,

Digitized by Google

qui fut consul avec Lucullus, 74 avant J.-C. Celui-ci fit la guerre contre Mithridate avec peu de succès, et prit Héraclée par trahison, ce qui lui fit donner le nom de Pontique. Son frère Lucius Aurélius Cotta fut banni de Rome pendant les guerres de Marius et de Sylla. Le parti de celui-ci ayant triomphé, Cotta fut rappelé, et devint consul, 65 avant J.-C. Lucius Arunculeius Cotta, capitaine romain de la même famille, servit dans les Gaules sous César, et fut tué par les Gaulois, 54 avant J.-C.

COTTA (Jean), poète latin, né près de Vérone, fut pris, en 1509, à la bataille de la Ghiara d'Adda par les Français. Barthélemi d'Alviane, son protecteur, le retira et l'envoya vers Jules II, qui était à Viterbe, où il mourut en 1511 à l'âge de 28 ans. Ses poésies se trouvent dans *Carmina quinque poetarum*, Venise, 1548, in-8°.

COTTE (Robert de), habile architecte français, naquit à Paris en 1657, d'une famille distinguée dans le génie et dans l'architecture. Il devint architecte ordinaire du roi, et directeur de l'académie d'architecture en 1699, et succéda en 1708 à Mansart dans la place de premier architecte du roi et d'intendant des bâtimens, jardins, arts et manufactures royales. Il fut encore honoré du cordon de Saint-Michel, et mourut à Paris en 1735. Le péristyle de Trianon, le dôme des Invalides, la chapelle de Versailles sont de sa composition. C'est lui qui a imaginé le premier de placer des glaces au-dessus des chambranles de cheminée.

COTTEREAUX, aventuriers venant de divers endroits, comme d'Aragon, de Navarre, de Biscaye, de Brabant, étaient la plupart fantassins, et ravageaient le plat pays pour eux-mêmes ou pour ceux qui les prenaient à leur solde, dans le 12e siècle. De pareilles gens ne peuvent pas être soupçonnés d'avoir eu de la religion; aussi s'en moquaient-ils publiquement, maltraitaient ses ministres et pillaient les églises. Ils furent excommuniés dans le second concile général de Latran, en 1179, avec ordre aux catholiques de s'armer contre eux. Les routiers, qui étaient pour la plupart de la cavalerie, existaient dans le même temps, et suivirent leur sort, qui fut d'être exterminés partout où ils n'étaient pas les plus forts. Ce siècle les vit naître et finir. On ignore l'origine de leur nom.

COTTIN ou COTIN (Charles), prédicateur, chanoine de Bayeux, aumônier du roi, et l'un des 40 de l'académie française, natif de Paris, n'était point tout-à-fait si méprisable, que Boileau et Molière, avec lesquels il s'était brouillé, l'ont voulu faire croire. Boileau lui en voulait pour lui avoir conseillé de s'appliquer à un autre genre de poésie que la satire. Molière, parce qu'il avait voulu persuader au duc de Montausier qu'il avait été joué dans le Misanthrope. Il savait les langues, était chéri dans les plus illustres compagnies, où l'on ne faisait guère accueil qu'au mérite, et prêcha seize carêmes dans les meilleures chaires de Paris, où il mourut en 1682. On a de lui divers ouvrages assez bien écrits en prose et en vers. Les principaux sont, 1° *Théoclée, ou la vraie philosophie des principes du monde;* 2° *Traité de l'âme immortelle;* 3° Oraison funèbre pour Abel Servien; 4° *Réflexions sur la conduite du roi* (Louis XIV) *quand il prit le soin des affaires par lui-même;* 5° *Salomon, ou la politique royale;* 6° Poésies chrétiennes, 1668, in-12; 7° Œuvres galantes, 1665, 2 vol. in-12, etc. Le sonnet d'Uranie dans les *Femmes savantes* était réellement de l'abbé Cottin : il l'avait composé pour madame de Nemours. Comme il en achevait la lecture devant cette dame, Ménage entra, qui déprima le sonnet. Les deux savans se dirent à peu près les mêmes injures que Trissotin et Vadius dans Molière.

COTTON (Charles), gentilhomme anglais qui s'est occupé de la poésie sous les règnes de Charles et Jacques II, en traduisant les *Horaces* de Corneille, le *Virgile travesti*, *Lucien travesti*, le *Railleur raillé*, et des Poésies diverses, réimprimées en 1751. Il est mort vers 1688.

COTTON ou COTON (Pierre), célèbre jésuite, né en 1564 à Néronde, près de la Loire, d'une famille noble, étudia à Milan, à Rome et à Lyon. Il s'appliqua ensuite à la prédication, et enseigna les cas de conscience à Avignon. Ayant converti M. de Lesdiguières (qui ne fit cependant abjuration que sous Louis XIII, quelques mois avant qu'il devint connétable en 1622,) ce

Digitized by Google

seigneur parla de lui au roi Henri IV, qui voulut le voir. On fit venir le père Cotton d'Aix en Provence; le roi fut si satisfait de son éloquence et de sa piété, qu'il le fit son confesseur. Plusieurs historiens rapportent qu'après que Ravaillac eut commis son exécrable parricide, le père Cotton s'approcha de lui et lui dit : « Gardez-vous bien d'accuser les gens de bien. » Après la mort de ce grand roi, le père Cotton fut quelque temps confesseur de Louis XIII. Il quitta cette fonction en 1617, fut provincial, et mourut à Paris le 19 mars 1626, à 63 ans. On a de lui : 1° un Traité du sacrifice de la messe; 2° *Genève plagiaire*, Lyon, 1620, in-4°; 3° *la Rechute de Genève plagiaire*; 4° l'Institution catholique, 1610, 2 tom. in-fol.; 5° des Sermons, 1617, in-8°, et d'autres ouvrages. En 1610 il fit paraître, in-8°, une Lettre déclaratoire de la doctrine des pères jésuites, conforme à la doctrine du concile de Trente, in-8°; ce qui produisit l'*Anti-Cotton*, 1610, in-8° : et à la fin de l'Histoire de D. Inigo, 2 vol. in-12. On attribue cette satire au ministre Dumoulin, ou plutôt à Pierre du Coignet.

COTTON (Robert), chevalier anglais, né en 1570, s'attacha principalement à étudier les antiquités d'Angleterre, et à déterrer tous les plus anciens manuscrits qui pouvaient servir à les éclaircir. M. Smith en a publié le catalogue sous ce titre : *Catalogus librorum manuscriptorum bibliothecæ Cottonianæ, etc.*, 1696, in-fol. C'était à lui et aux savans qu'il s'était associés qu'on s'adressait en Angleterre, quand il s'agissait de soutenir les droits de la couronne et de maintenir les anciennes constitutions du royaume. C'est à Robert Cotton qu'est dû le rétablissement du titre de chevaliers baronnets, qu'il retrouva dans de vieilles chartes. Ce titre donne le premier rang après les barons qui sont pairs d'Angleterre. Il mourut en 1631, à 61 ans. On donna en 1652 un Recueil des traités qu'il avait composés dans des occasions importantes. Un de ses héritiers ayant donné à la couronne d'Angleterre la fameuse bibliothèque de Robert Cotton, elle fut jointe à celle du roi, et elles furent placées l'une et l'autre dans une maison située dans le cloître de l'abbaye de Westminster; mais le feu y prit le 3 novembre 1731 : les livres que le feu avait épargnés furent gâtés par l'eau des pompes; de sorte qu'on ne peut plus lire ces manuscrits.

COTYS, nom de quatre rois de Thrace. Le premier était contemporain de Philippe, père d'Alexandre, et fut tué par un certain Python, à cause de ses cruautés. Le second envoya son fils au secours de Pompée. Le troisième vivait du temps d'Auguste, et fut tué par Rhescuporis son oncle, prince très-cruel : c'est ce Cotys auquel Ovide adresse quelques-unes de ses élégies. Enfin, le quatrième, qui était fils du précédent, céda la Thrace à son cousin Rhœmetalces, par ordre de Caligula, et eut en échange la petite Arménie et une partie de l'Arabie.

COUCY (Raoul de), fameux guerrier français du temps de Philippe-Auguste, seconda ce prince dans la guerre qu'il eut à soutenir contre Philippe d'Alsace, comte de Flandre, en 1181, et le suivit dans la Terre-Sainte, où il fut tué, au siége d'Acre, en 1191. C'est de lui que Fauchet a fait le Conte de ses amours avec la dame de Fayel. Il dit avoir tiré d'une Chronique qu'il avait en sa possession, que Raoul au lit de la mort avait chargé son écuyer de porter son cœur à la dame de Fayel, avec un nœud de cheveux, un écrin de diamans, que la dame lui avait donné, et une lettre qu'il lui écrivit; que le seigneur de Fayel ayant surpris l'écuyer, s'empara du cœur de Raoul, le fit accommoder dans un hachis d'autre viande, et le fit manger à sa femme. Il lui reprocha ensuite son amour pour Raoul, en lui montrant le nœud de cheveux, les diamans et la lettre, et lui apprit alors qu'elle venait de manger son cœur. La dame en conçut tant de déplaisir, qu'elle se laissa mourir de faim. Ce Coucy n'est pas, suivant M. de Belloy, celui qui a donné lieu au Roman du cœur mangé; mais un Renault, châtelain de Coucy, qui vivait dans le même temps. Eudes, seigneur de Fayel, château à une demi-lieue de Saint-Quentin, avait, en 1191, pour femme, Gabrielle de Lévergies, village à deux lieues de Fayel; ce qui a fourni l'équivoque de Gabrielle de Vergy. Quoi qu'il en soit, Raoul était aïeul d'Alix, qui porta les biens de la maison de Coucy dans celle de Guines, dont étaient les suivans.

COUCY (Enguerrand IV de), fit pendre injustement, en 1256, trois jeu-

Digitized by Google

nes gentilshommes flamands, qui étaient venus pour apprendre la langue à Saint-Nicolas-des-Bois, parce qu'ils poursuivaient sur ses terres quelques lapins qu'ils avaient fait lever sur celles de l'abbaye. Saint Louis ne laissa pas une pareille violence impunie ; il le fit mettre en prison dans la tour du Louvre, et lui aurait fait souffrir la peine du talion, sans les prières de ses parens. Il le condamna à une amende de dix mille livres, qui servirent à achever l'église des Cordeliers à Paris, le Cloître des Jacobins de la rue Saint-Jacques à Paris, et à bâtir deux chapelles, pour faire prier Dieu pour les défunts. Il le condamna en outre à passer outre mer ; il fut dispensé par le pape du voyage, à condition d'envoyer 12,000 livres aux chrétiens orientaux. Il mourut en 1310.

COUCY (Enguerrand VII, sire de), fils d'Enguerrand VI et de Catherine d'Autriche, comte de Soissons en France, de Bedfort en Angleterre, et de Nidau en Suisse, conduisit, en 1375, une armée de 75,000 aventuriers en Alsace et en Suisse, pour répéter les terres promises à sa mère par contrat de mariage, et que les ducs d'Autriche lui retenaient. Il rendit de grands services à Charles V et à Charles VI, et mourut à Burse, en 1395, des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Nicopoli. Il fut marié deux fois, 1° avec une fille d'Édouard III, roi d'Angleterre ; 2° avec Isabelle de Lorraine. Coucy refusa l'épée de connétable, et engagea le roi Charles V à la donner à Clisson. Ce grand capitaine, n'ayant laissé que des filles, termina la seconde maison de Coucy, sortie des comtes de Guines. *Voy.* la Généalogie de Guines, par du Chesne, l'Histoire de la maison de Coucy, 1728, in-4°, et l'Histoire de ce guerrier, que M. le baron de Zurlauben a donnée dans sa bibliothèque militaire.

COUCY-VERVIN (Jacques de), descendait, selon le même M. de Belloy, du second fils de Raoul Ier de Coucy ; mais du Chesne n'a pas pu suivre cette descendance. Il s'était trouvé à la bataille de Marignan en 1515, à celle de Pavie en 1524. Il avait défendu Landrecies en 1543 contre toutes les forces de Charles-Quint, et lui en avait fait lever le siége. C'était son talent pour la défense des places qui lui avait fait confier celle de Boulogne. François Ier envoyait au secours de la place ; mais, faute de poudre, Vervin avait été obligé de la rendre avant l'arrivée du secours, en 1544. Le dépit du roi, aiguisé par la malignité des courtisans, jaloux de la faveur de Vervin et de son beau-père le maréchal du Biez, occasionna le procès qui leur fut fait ; et, pour être sûr de l'événement, on leur donna des commissaires, au lieu de les envoyer par-devant leurs juges naturels. De faux témoins furent entendus ; il est vrai qu'ils se rétractèrent dans la suite, et qu'ils furent punis de mort ; mais Vervin avait eu la tête tranchée en 1549. Henri III fit réhabiliter sa mémoire et celle de son beau-père en 1575. On lui fit une pompe funèbre après sa réhabilitation, et l'on grava sur son tombeau, élevé en marbre, dans l'église de Vervin : *Vixi non sine gloriâ, migravi non sine invidiâ.* Cependant, ou Martin du Bellay parle en courtisan, ou Vervin était coupable, lorsqu'il dit : « Le seigneur de Vervin qui, comme je l'ai dit, était peu expérimenté... n'ayant plus que toute jeunesse, et de soi-même étonné, commença à parlementer... mais il faillit bien de sa foi à son naturel et souverain prince, dont du depuis il eut la tête tranchée à Paris. » Le même ne nomme point Vervin dans Landrecies, mais Lalande et d'Essé. *Voy.* Biez.

COUDRETTE (Christophe), né à Paris en 1701, embrassa l'état ecclésiastique ; mais ses liaisons avec M. Boursier et M. Pâris lui valurent un interdit en 1732. Il a été renfermé à Vincennes pendant cinq semaines en 1735, et à la Bastille en 1738. Il vécut depuis dans la retraite, et mourut le 4 août 1774. Il y avait deux ans qu'il était aveugle. On a de lui une Dissertation théologique sur les loteries, 1742, in-12 ; Histoire et analyse du livre de la Prémotion physique, 3 vol. in-12 ; Mémoires sur le Formulaire, 2 vol. in-12 ; Histoire générale des jésuites, 1761, 4 vol. in-12 avec un supplément, 1764, 2 vol. in-12, et quelques autres ouvrages contre les jésuites.

COUEL (Jean), docteur en théologie, né dans le comté de Suffolck en 1638, fut chapelain de deux ambassadeurs d'Angleterre, à Constantinople, depuis 1670 jusqu'en 1679. A son retour, il fut élu maître de l'église de Christ à

Digitized by Google

Cambridge. Il est mort en 1722. Son séjour à Constantinople lui a donné lieu de faire des Remarques sur l'état de l'église grecque, qui ont été imprimées à Cambridge, 1722, in-fol.

COUGHEM (Jean), ministre anglais, était du nombre de ceux qui cherchent la véritable religion, et qui cependant n'en ont aucune. Une jeune prophétesse de la secte des quakers le séduisit : il devint son amant et son prosélyte; mais son attachement au quakérisme ne survécut pas à sa passion, qui s'éteignit bientôt. Son incertitude aboutit enfin à le rendre chef de la nouvelle secte des pacificateurs, qui subsiste en Angleterre. Leur but est de concilier toutes les religions, en montrant que toutes les sectes ne diffèrent que par les mots, ou sur des articles peu importans. Il mourut de peste à Londres en 1665.

COULANGES (Philippe-Emmanuel de), natif de Paris, fut conseiller au parlement, puis maître des requêtes, et se distingua par un grand nombre de chansons, dont le tour, le naïf et le naturel sont admirables. Il mourut à Paris en 1716, à 85 ans. Le Recueil de ses chansons fut imprimé en 1698, 2 vol. in-12.

COULON (Louis), sortit de la société des jésuites en 1640 et mourut en 1664. On a de lui un Traité des rivières de France, Paris, 1644, 2 vol. in-8°; les Voyages de Vincent Leblanc, in-4°; *Lexicon Homericum*, Paris, 1643, in-8°, etc.

COUPERIN (Louis, Charles et François), nom de trois frères qui se sont distingués dans la musique. Ils étaient natifs de Chaume, petite ville de Brie. Louis se fit admirer par son habileté à toucher l'orgue, et obtint une place d'organiste à la chapelle du roi. On créa même pour lui une charge nouvelle de dessus-de-viole. Il mourut vers 1665, laissant en manuscrit trois suites de pièces de clavecin qui sont très-estimées. François Couperin, le second des trois frères, montrait les pièces de clavecin des deux autres, et mourut à 70 ans. Il était père de la demoiselle Louise Couperin, qui chantait avec goût, et qui touchait le clavecin avec des grâces et une légèreté admirables. Elle était de la musique du roi, et mourut en 1728, à 52 ans. Enfin Charles Couperin, le plus jeune des trois frères, se fit admirer par la manière dont il touchait l'orgue, et mourut en 1669, laissant un fils, qui est le célèbre François Couperin, organiste de la chapelle du roi, dont nous avons diverses pièces de clavecin, en 4 vol. in-fol., qui sont très-estimées. Il obtint aussi la charge de clavecin de la chambre du roi, et mourut en 1733, à 65 ans, laissant deux filles qui excellaient à toucher l'orgue et le clavecin : Marie-Anne, religieuse à l'abbaye de Maubuisson, et Marguerite-Antoinette, qui a eu la charge de clavecin à la chambre du roi, charge qui n'avait été jusqu'à elle remplie que par des hommes.

COUPLET (Philippe), jésuite, fut envoyé missionnaire à la Chine en 1659. Il en revint en 1680, et repartit en 1693; mais il mourut dans le voyage. Ce missionnaire s'était appliqué à la langue chinoise, dans laquelle il a écrit quelques ouvrages de piété; mais il a publié *Tabula chronologica monarchiæ sinicæ*, et trois des livres moraux de Confucius, en latin.

COUPLET (Claude-Antoine), né à Paris le 10 avril 1642, suivit son goût pour les mathématiques, principalement pour la mécanique. Il fut reçu de l'académie des sciences presque dès sa formation. La ville de Coulanges lui a obligation de l'eau qu'on y boit; il la trouva, et la suivit dans son cours, comme Jacques Aymar, mais par ses connaissances physiques, et non par divination. Il rendit à Auxerre le service d'avoir de meilleure eau, et à Courson une source qui était perdue. Il est mort le 25 juillet 1722. Son fils, Pierre Couplet, lui succéda dans la charge de professeur de mathématiques des pages de la grande écurie. Il fut aussi reçu de l'académie des sciences, en qualité de mécanicien, et mourut en 1744.

COUR (Didier de la), religieux bénédictin, né à Monzeville, à 3 lieues de Verdun, en 1550, d'une famille noble, fut reçu docteur en théologie dans l'université de Pont-à-Mousson. Ayant été élu prieur de l'abbaye de Saint-Vanne à Verdun, il entreprit d'y introduire la réforme et d'y faire observer la règle de saint Benoît dans sa pureté. Les religieux de l'abbaye de Moyen-Moustier dans les Vosges, dédiée à saint Hidulphe, embrassèrent

Digitized by Google

la même réforme, ce qui donna lieu à l'érection d'une nouvelle congrégation sous le nom de Saint-Vanne et de Saint-Hidulphe, approuvée par Clément VIII en 1604. Quelques années après, Didier institua la congrégation de Saint-Maur. Il mourut en odeur de sainteté dans l'abbaye de Saint-Vanne, le 14 novembre 1623, à 72 ans. Sa vie a été donnée en 1772, in-12.

COURBON (LE MARQUIS DE), capitaine français, né à Châteauneuf-du-Rhône, petit bourg du bas Dauphiné, d'une famille médiocre, s'éleva par son courage et par sa conduite. Il servit avec réputation dans les armées de l'empereur, et après la mort du comte de Rimbourg, ministre d'état, et grand-maître des monnaies de l'empereur, il épousa sa veuve, qui lui apporta de grands biens. Quelque temps après il servit dans la guerre des Vénitiens contre les Turcs, se signala à la prise de Coron, et fut tué d'un boulet de canon au siége de Négrepont en 1688, à 38 ans. M. Aymar, son intime ami, a publié sa vie à Lyon en 1692, in-12.

COURAYER (PIERRE-FRANÇOIS LE), né à Rouen le 7 novembre 1681, entra de bonne heure dans l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin, et devint bibliothécaire de Sainte-Geneviève à Paris. Il avait toujours été fort opposé à la bulle *Unigenitus*, lorsque des opinions particulières donnèrent lieu à ses ennemis de le pousser. Il fit paraître sa Dissertation sur la validité des ordinations anglicanes, à Bruxelles, 1723, 2 vol. in-12. Le père Le Courayer ne s'en déclarait pas l'auteur; mais il en débitait les exemplaires. Plusieurs docteurs, entre autres le père Lequien, le réfutèrent, moins bien à la vérité qu'il n'avait attaqué, assez cependant pour lui faire reconnaître son erreur; mais au lieu de revenir sur lui-même, et de laisser tomber la dispute, il s'avisa de faire imprimer encore à Bruxelles, en 1726, la Défense de sa Dissertation, 2 tomes en 4 vol. in-12. Plusieurs évêques avaient condamné la Dissertation et la Défense. Le roi les avait supprimées par arrêt de son conseil, du 7 septembre 1727. Cependant le père Le Courayer n'hésita pas à s'en dire l'auteur, et à persister dans ses sentimens. M. le cardinal de Noailles les condamna aussi, et l'abbé de Sainte-Geneviève prononça contre lui une sentence d'excommunication. Obligé de quitter Sainte-Geneviève, il se retira en Angleterre, persistant dans ses sentimens, et protestant cependant qu'il ne cherchait que la vérité dans ses opinions, prêt à les rejeter quand on lui aurait fait connaître qu'il se trompait : il se fit recevoir docteur à Oxford; les modifications qu'il apportait à la croyance catholique romaine lui en facilita l'entrée. En 1729 il fit paraître une Relation apologétique de ses sentimens en 2 vol. in-12, qui mit le sceau à sa rupture. Vinrent ensuite les notes, qu'il joignit à une nouvelle traduction de l'Histoire du concile de Trente, de Fra Paolo, qui manifestèrent de plus en plus ses sentimens erronés. Elle fut magnifiquement imprimée à Londres, 1736, 2 vol. in-fol., et à Amsterdam, 1736, 2 vol. in-4°: elle a été réimprimée à Amsterdam, (Trévoux), 1751, 3 vol. in-4°. L'édition en est moins belle; mais on y a joint la Défense de cette traduction par l'auteur. Il a donné en français l'Histoire de la réformation de Sleidan, la Haie, 1767, 3 vol. in-4°, avec des notes. Il a aussi travaillé au journal intitulé l'*Europe savante*, et est mort le 16 octobre 1776.

COURCELLES (ETIENNE DE), savant théologien protestant, de la secte des arméniens, naquit à Genève en 1586. Après avoir été ministre en France, il se retira à Amsterdam, où il enseigna la théologie avec réputation, et où il mourut en 1658. On a de lui plusieurs ouvrages, imprimés en 1675, in-fol., dans lesquels il suit les sentimens d'Episcopius, auquel il avait succédé; et une édition du Nouveau-Testament grec, qui est estimée.

COURCHETET (LUC), intendant de la maison de la reine, secrétaire des villes anséatiques, ce qui lui donnait rang dans le corps diplomatique, était né à Besançon, le 24 juin 1695, et est mort en mars 1776. Il est auteur de l'Histoire des négociations des Pyrénées, 1750, 2 vol. in-12; du Traité de Nimègue, 1754, 2 vol. in-12; de l'Histoire du cardinal de Granvelle, 1761, 2 vol. in-12.

COURCILLION. *Voy.* DANGEAU.

COURT (BENOÎT LE), né à Saint-Symphorien, dans le Forez, chanoine,

Digitized by Google

de Lyon dans le 16e siècle, a commenté les Arrêts d'amour de Martial d'Auvergne, dont la première édition avec le commentaire est de Lyon, 1533, in-4°, et la dernière de 1731, in-12. Il est aussi auteur d'un livre intitulé *Hortorum libri XXX*, Lugduni, 1560, in-fol.

COURT DE GEBELIN (Antoine), né à Nimes en 1725, avait contracté, par une étude trop assidue, des infirmités que Mesmer suspendit quelque temps; mais, ne pouvant s'astreindre à un régime qui nuisait à ses occupations studieuses, ses infirmités prirent le dessus. Des chagrins, occasionnés par des dépenses au-dessus de ses forces, que lui occasionna l'établissement d'un musée à Paris, se mêlèrent à la traverse, et tranchèrent ses jours, le 18 mai 1784. Son *Monde primitif, analysé et comparé avec le monde moderne*, est un trésor d'érudition, où l'on voit avec plaisir l'explication des absurdités apparentes de la mythologie païenne. D'autres recherches sur la langue, sur les mœurs et sur les coutumes primitives honorent son génie, sans persuader tous ses lecteurs. Il en a fait paraître 9 vol. in-4°, dont le premier en 1770. Il est encore auteur de l'Histoire de la guerre des Cévennes, 1760, 3 volumes in-12; du *Patriote français et impartial*, 1753, 2 vol. in-12; de l'*Histoire naturelle de la parole*, ou *Précis de grammaire*, 1776, in-8°. C'est un extrait de son *Monde primitif*. Le 2 juillet 1784, le corps de M. Court de Gebelin a été exhumé du cimetière destiné aux protestans, et a été transporté le même jour à Franconville, où il a sa sépulture dans les jardins de madame la comtesse d'Albon.

COURTE-CUISSE (Jean de), *Joannes brevis Coxæ*, ou *de brevi Coxâ*, savant docteur de Sorbonne, fut député en 1395, avec d'autres docteurs, par l'université de Paris, auprès de Benoit XIII et Boniface IX, contendans au pontificat, pour les engager à y renoncer. Il devint aumônier du roi, et fut élevé, en 1420, à l'évêché de Paris; mais il aima mieux renoncer à cette dignité, que d'obéir au roi d'Angleterre. Il se retira à Genève, dont il fut évêque en 1422, et mourut quelques années après. On a de lui plusieurs ouvrages. Le principal est un Traité de la foi, de l'église, du souverain pontife et du concile, publié par M. Dupin dans la nouvelle édition des OEuvres de Gerson.

COURTENAY (Josselin de), de l'ancienne famille de ce nom, se distingua dans les croisades, et devint comte d'Edesse en 1131. Ayant été retiré à demi écrasé de dessous les mines d'une forteresse qu'il assiégeait auprès d'Alep en Syrie, le sultan d'Icornium profita de cet accident pour mettre le siége devant une des places de Josselin. Celui-ci assembla ses troupes au plus tôt, et après avoir vainement exhorté son fils de se mettre à leur tête, il monta lui-même à cheval. Le sultan alarmé se retira, et le bon vieillard expira peu après. Son armée rapporta son corps dans Edesse.

COURTENAY, illustre et célèbre maison de France, dont l'héritière épousa Pierre, fils de Louis-le-Gros. Il y a eu dans cette nouvelle maison plusieurs empereurs de Constantinople et un grand nombre de personnes distinguées par leur vertu, leur mérite et leur courage. Les seigneurs de Courtenay ont souvent demandé à la cour d'être reconnus pour princes du sang, comme étant issus légitimement, par mâles, du roi Louis-le-Gros; mais ils n'ont pu l'obtenir. Hélène, dernière princesse de cette maison, s'étant donné le titre de princesse du sang royal de France dans son contrat de mariage avec Louis de Baufremont, il fut supprimé par arrêt du parlement du 7 février 1737. Son frère Charles-Roger est mort le dernier mâle de cette maison le 7 mai 1730, à 59 ans. La généalogie de cette maison a été donnée par du Bouchet, Paris, 1661, in-fol. *Voy.* Norapin, Baudouin, Pierre Robert.

COURTILS (Gatien de), sieur de Sandras, écrivain fécond, mais peu exact, naquit à Paris en 1644. Il fut capitaine au régiment de Champagne, et quitta ensuite le service pour s'appliquer à la composition de plusieurs ouvrages qu'il publia en Hollande et en France. De Courtils fut renfermé à la Bastille pendant neuf ans, d'où il ne sortit qu'en 1711. Il épousa la veuve d'Amable Auroy, libraire, et mourut à Paris le 6 mai 1712, à 68 ans. Ses principaux ouvrages sont, 1° La conduite de

Digitized by Google

France depuis la paix de Nimègue ; écrit injurieux à la France, qu'il réfuta lui-même, en 1684, in-12; 2° Mémoires contenant plusieurs événemens arrivés sous Louis XIV, in-12 ; La Vie du vicomte de Turenne, sous le nom emprunté de du Buisson, in-12; 4° La Vie de l'amiral de Coligni, in-12 ; 5° Testament politique de M. Colbert, in-12; 6° Mercure historique et politique ; 7° Histoire du maréchal de la Feuillade, in-12; 8° Vie du chevalier de Rohan, in-12; 9° Mémoires de Rochefort, in-12; ceux de la marquise de Fresne, in-12; d'Artagnan, 3 vol. in-12; de Montbrun, in-12; de Bordeaux, 4 vol. in-12; 10° Les Annales de la cour de Paris; 11° les Mémoires de Saint-Hilaire, qui ont été finis par l'éditeur, 4 vol. in-12, etc.

COURTIN (Antoine de), né à Riom en 1622, passa en Suède en 1645, avec M. Chanut, ami intime de son père, alors résident auprès de la reine Christine. Cet habile ministre le fit connaître à la cour. La reine Christine le nomma secrétaire de ses commandemens. Courtin revint en France quelque temps après ; mais la reine Christine ayant abdiqué la couronne en faveur de Charles Gustave, ce prince, dont il s'était fait aimer pendant son séjour en Suède, lui manda de se rendre incessamment auprès de sa personne. Courtin alla le joindre en Pologne, et fut nommé par ce prince son envoyé extraordinaire en France. Après la mort de Charles Gustave, M. Colbert fit nommer Courtin résident général pour la France vers les princes et états du Nord. Il mourut à Paris en 1685. On a de lui, 1° les Traités de la Civilité, du Point d'honneur, de la Paresse, de la Jalousie, chacun un vol. in-12 ; 2° une Traduction française du traité de la guerre et de la paix, de Grotius, 2 vol. in-4°.

COURTIN (N.....), professeur en l'université de Paris, a fait deux poëmes de Charlemagne, l'un en six chants, sur le rétablissement de l'empire romain, Paris, 1666, in-12; l'autre, sur la prétendue pénitence de cet empereur, en cinq livres. Son Recueil, qui contient encore quelques autres poëmes sur les quatre fins de l'homme et sur la chute d'Adam, est dédié, en 1683, à David, pénitent, imprimé à Paris en 1687, in-12; *Conquête de la Franche-Comté*, 1674, in-4°.

COURTIVRON (Gaspard, le Compasseur de Créqui-Montfort, marquis de), chevalier de Saint-Louis, de l'académie des sciences, naquit à Dijon en 1715. Il suivit d'abord le parti des armes, qu'il fut obligé d'abandonner, à cause d'une blessure qu'il avait reçue dans le ravitaillement de Fravenberg en Bohème. Ne s'étant plus occupé que de la physique, il avait adressé à l'académie des sciences de Paris différens Essais, fruits de ses observations dans les camps de Bohème, et l'académie l'adopta en 1744. Il est auteur d'un Traité d'optique, Paris, 1752, in-4°, et en partie de *l'Art des forges et fourneaux à fer*, qu'il a fait avec M. Bouchu. Il est mort en 1785, le 4 octobre.

COURTOIS (Jacques), peintre célèbre, surnommé *le Bourguignon*, naquit dans la paroisse de Saint-Hippolyte, près de Besançon, en 1621. Il lia une étroite amitié avec le Guide, l'Albane, Pierre de Cortone, le Bamboche, etc., et suivit pendant trois ans une armée, dessinant les campemens, les siéges, les marches et les combats dont il était témoin. Tous ses tableaux en ce genre sont admirables. Ayant été soupçonné d'avoir empoisonné sa femme, il se déguisa sous l'habit de jésuite, et orna la maison dans laquelle il fut reçu de plusieurs beaux morceaux de peinture. Il mourut à Rome en 1676. Guillaume Courtois son frère fut disciple de Pierre de Cortone, et se fit aussi admirer par ses talens pour la peinture. Il fut employé par le pape Alexandre VII, et mourut en 1679. Ses principaux tableaux sont à Rome.

COURTONNE (Jean), architecte de Paris, y a bâti l'hôtel de Matignon, rue de Varennes, et un autre dans la rue de Grenelle, pour le duc de Noirmoutier, etc. Il a mis au jour un Traité de perspective pratique, 1725, in-fol., et est mort à Paris en 1735.

COUSIN (Gilbert), chanoine de Nozerai, mourut dans les prisons de Besançon en 1567, à 61 ans, accusé de donner dans les nouvelles opinions. Ses ouvrages, qui roulent sur les belles-lettres et la piété, ont été réunis en

Digitized by Google

3 vol. in-fol., Bâle, 1562, sous le titre de *Cognati opera.*

COUSIN (Jean), célèbre peintre français au 16e siècle, natif de Soucy, proche Sens, et mort vers 1589, excellait à peindre sur le verre. On estime son tableau du Jugement universel, qui est dans la sacristie des minimes du bois de Vincennes. Il travaillait aussi en sculpture, et c'est lui qui a fait le tombeau de l'amiral Chabot, qui est aux Célestins de Paris. Il a laissé quelques ouvrages de géométrie et de perspective.

COUSIN (Louis), président en la cour des monnaies, l'un des 40 de l'académie française, naquit à Paris le 12 août 1627. Il était d'abord destiné à l'état ecclésiastique, et fut reçu bachelier de Sorbonne; mais ensuite il quitta cet état, se fit recevoir avocat, se maria, et fréquenta le barreau jusqu'en 1657, qu'il fut président en la cour des monnaies. Il travailla au Journal des Savans, depuis 1687 jusqu'en 1702. Le président Cousin était habile dans l'antiquité ecclésiastique. Il apprit l'hébreu à 70 ans, afin de pouvoir passer ses dernières années à la lecture du texte original de l'Ecriture. Il mourut à Paris le 26 février 1707, à 80 ans. Il fonda six boursiers au collége de Laon, et laissa sa bibliothèque à l'abbaye de Saint-Victor avec un fonds de 20,000 livres, dont le revenu doit être employé à l'augmentation de cette bibliothèque. On a de lui, 1° l'Histoire romaine de Xiphilin, etc., in-4°, ou 2 vol. in-12; 2° la Traduction française de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, de Socrate, de Sozomène et de Théodoret, 4 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12; il n'y en a souvent que 5, parce que l'histoire de Constantin en a été ôtée pour être jointe à l'Histoire de Constantinople; 3° la Traduction des auteurs de l'Histoire Byzantine, en 8 vol. in-4°, ou 10 vol. in-12, et quelques autres ouvrages. Ces traductions sont bien écrites en français.

COUSTANT (Pierre), savant religieux bénédictin, de la congrégation de Saint-Maur, dont on a une édition de saint Hilaire, qu'il publia en 1693, et d'autres ouvrage. Il mourut le 18 octobre 1721.

COUSTOU (Nicolas), habile sculpteur, natif de Lyon, neveu et élève d'Antoine Coysevox, mourut à Paris, étant chancelier et recteur de l'académie de peinture et de sculpture, le 1er mai 1733, à 75 ans. On voit dans ses productions une imitation de la belle nature, des draperies riches, élégantes, moelleuses. Les jardins de Marly sont remplis de ses chefs-d'œuvre. Il y en a aux Tuileries à Paris, et à Notre-Dame le groupe magnifique qui est derrière le maître autel. Guillaume Coustou son frère est mort à Paris le 22 février 1746, à 69 ans, après s'être distingué dans le même art.

COUSTOU (Guillaume), frère du précédent, sculpteur habile, mort en 1746 à 68 ans, a fait le tombeau du cardinal Dubois, à Saint-Honoré à Paris, les deux groupes de chevaux domptés à Marly, etc.

COUSTOU (Guillaume), fils du précédent, naquit à Paris le 20 mars 1716. L'exemple de son père et de ses oncles, Nicolas Coustou, et Antoine Coysevox, lui donna l'émulation de marcher sur leurs traces. A dix-neuf ans il gagna le prix de sculpture; il passa ensuite quelques années à Rome; d'où étant revenu, son père le chargea de faire placer à Marly les chevaux domptés qu'il venait de finir, mais que sa dernière maladie lui empêcha d'aller placer. L'apothéose de saint François Xavier, qu'il fit en marbre, pour les jésuites de Bordeaux, annonça ses talens, qui restèrent cependant long-temps sans exercice. Il profita de cette espèce d'oubli pour méditer les règles de son art, qu'il manifesta dans l'Apollon qui se voit à Bellevue, dans la Vénus et le Mars qui ornent la galerie de Berlin. Enfin il fut chargé de faire le mausolée de M. le dauphin, fils de Louis XV, et de madame la dauphine son épouse, pour être posé à Sens. Il était fini, lorsque la mort l'enleva, le 23 juillet 1777. Ce beau morceau a été vu de tout Paris; c'est un piédestal sur lequel sont placées deux urnes; la Religion les couronne, l'Immortalité fait un trophée de leurs vertus, le Temps couvre les urnes du voile funèbre, l'Amour conjugal déplore leur perte. Ce monument ne laisse à désirer qu'une seule chose; c'est la figure de ceux dont il doit perpétuer la mémoire.

Digitized by Google

COUSTURIER (Pierre), plus connu sous le nom de Pierre Sutor, savant docteur de la maison et société de Sorbonne, natif du Maine, se fit chartreux, et eut dans cet ordre plusieurs emplois importans. Il mourut le 18 juin 1537. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les plus estimés sont, *De vitâ carthusianâ*, in-8°; *De tralatione bibliorum*, 1525, in-fol.; *De votis monasticis adversus Lutherum*, in-8°; *De potestate Ecclesiæ in occultis*, in-8°.

COUTELLIER (Antoine-Urbain), libraire à Paris, mort en 1763, s'est fait moins connaître par des brochures romanesques qu'il a données, que par de bonnes éditions de Virgile, Horace, Catule, Lucrèce, Phèdre, Juvénal, que Barbou a continuées.

COUTO (Diégo de), né à Lisbonne en 1542, eut des emplois considérables à Goa, où il se maria et où il mourut en 1616. Il a continué l'histoire des Indes de Barros. *Voy.* Barros.

COUTURES (Jacques-Parrain, baron des), natif d'Avranches, d'une famille noble, après avoir porté les armes dans sa jeunesse, quitta le service, et composa divers ouvrages, savoir: 1° l'*Esprit de l'Ecriture sainte*, Paris 1686, in-12; 2° *la Genèse*, latin et français, avec des notes, Paris, 1687 et 1688, 4 vol. in-12; 3° la Vie de la sainte Vierge, Paris, 1691, in-12; 4° *la Morale d'Epicure*, la Haie, 1686, in-12; 5° *l'Esprit familier de Socrate, d'Apulée*, latin et français, la Haie, 1702, in-12. Mais l'ouvrage le plus connu du baron des Coutures est sa traduction française de Lucrèce, avec des remarques, Amsterdam, sous le titre de Paris, 1692, en 2 vol. in-12. Il y en a eu plusieurs éditions. Il mourut en 1702.

COUVREUR (Adrienne Le), fille d'un chapelier de Fismes, comédienne, remplit à Paris les premiers rôles tragiques et comiques depuis 1717 jusqu'à sa mort, arrivée le 20 mars 1730, âgée de 41 ans. Son talent lui tenait lieu de voix, de taille et de beauté; c'est elle qui avec Baron a ramené sur le théâtre le naturel de la déclamation.

COVARRUVIAS (Diégo), né à Tolède le 25 juillet 1512, enseigna le droit canon à Salamanque, avec une telle réputation qu'on le nomma le Bartole espagnol. Charles-Quint le nomma à l'archevêché de Saint-Domingue, qu'il refusa; mais il accepta en 1559 l'évêché de Ciudad-Rodrigo, auquel Philippe II l'avait nommé. Il assista en cette qualité au concile de Trente, et s'y acquit une telle réputation de capacité et de vertu, qu'on le choisit avec Boncompagno, qui fut depuis le pape Grégoire XIII, pour dresser les décrets de la réformation. A son retour en Espagne, il fut évêque de Ségovie en 1564, président du conseil de Castille en 1572, et ensuite nommé à l'évêché de Cuença; mais il mourut à Madrid avant que d'en avoir pris possession, le 27 septembre 1577, à 66 ans. Ses ouvrages ont été imprimés en 2 vol. in-fol.: ils sont excellens.

COWEL (Jean), avocat, né à Ernsborough en 1554, fut professeur en droit à Cambridge, et y est mort le 11 octobre 1611. Il est auteur de *Institutiones juris anglicani*, Cambridge, 1605, in-8°; *l'Interprète*, qui est un Dictionnaire de droit, 1607, in-4°, réimprimé en 1637 et depuis, en 1684, in-fol. Mais il y avait dans la première édition quelques libertés contre l'honneur et la prérogative du roi, qu'on accusait de n'avoir pas prêté les sermens ordinaires, et ces libertés n'ont pas reparu dans les suivantes.

COWLEY (Abraham), célèbre poète anglais et latin, né à Londres en 1618, se distingua pendant les troubles d'Angleterre par son attachement aux rois Charles Ier et Charles II, qui l'employèrent en diverses affaires importantes. Cowley était d'un caractère aimable, avait beaucoup de génie et de talens. Sa probité le fit généralement estimer, et après sa mort, arrivée le 28 juillet 1667, le roi Charles II s'écria, « qu'il venait de perdre l'homme du royaume qui lui était le plus attaché. » Ses Œuvres ont été recueillies et publiées à Londres, 1707, 2 vol. in-18°, ou 1710, 3 vol. in-4°.

COWPER (Guillaume), savant médecin de Chester, et amateur d'antiquités, est mort le 20 octobre 1767. Il a publié quelques ouvrages relatifs aux antiquités de Chester. *Voy.* Bibloo.

COX (Richard), savant évêque d'Angleterre, mort en 1581, à 82 ans, fut employé sous Édouard VI à la rédaction des *Communes prières*. Son zèle pour la prétendue réformation ne

Digitized by Google

lui permettait pas de rester en Angleterre, sous la reine Marie ; il se retira à Strasbourg et à Francfort, et ne revint en Angleterre que sous le règne d'Elisabeth. Quelques sermons qu'il prêcha devant elle lui valurent l'évêché d'Ely. Il a travaillé à la traduction de la Bible anglaise, et a publié différens ouvrages théologiques ; *Des fonctions des évêques et des prêtres ; Questions sur les sacremens, etc.*

COXCIE (Michel), peintre, né à Malines en 1497. Ses figures ont de la grâce ; il imite la manière suave de Raphaël. Ayant été appelé à Anvers pour y peindre dans la maison de ville, il se laissa tomber d'un échafaud, et mourut peu de jours après, en 1592, à 95 ans.

COXETER (Thomas), né en 1689, dans le comté de Glocester, s'occupa de recueillir des ouvrages de littérature, et mourut le 19 avril 1747. Il a aidé M. Amès dans l'Histoire de l'imprimerie anglaise, et a publié un Recueil de pièces de théâtre, l'*Index du Joseph d'Hudson*, etc.

COYER (Gabriel-François), né à Baume-lès-Dames en Franche-Comté, le 18 novembre 1707, entra aux jésuites, qu'il quitta au bout de huit ans, en 1736. L'intolérance des chefs de ce corps l'avait révolté. Il vint à Paris en 1738, où il fut chargé de l'éducation de M. le prince de Turenne, depuis duc de Bouillon, qui prit soin de sa fortune, et lui procura le loisir d'exercer les talens. Il fut reçu de l'académie de Nancy en 1761, de celle des Arcades, et de la société royale de Londres en 1765. Il est mort à Paris le 18 juillet 1782, à 75 ans. Le premier ouvrage qui le fit connaître sont *les Bagatelles morales*, 1754, in-12. Il a donné depuis trois Dissertations sur le mot de patrie, 1755, in-12; *la Noblesse commerçante*, 1756, in-12, qui excita, dans le temps, une espèce de guerre politique et littéraire: l'abbé Coyer trouvait plus honorable de subsister par le commerce, que par les friponneries et le jeu. La Vie de Sobieski, 3 volumes in-12 ; le roman de *Chinki*, qui a pour objet l'anéantissement des maîtrises; un Traité d'Éducation publique; un Voyage d'Italie, d'Angleterre et de Hollande, 1755, 2 vol. in-12; de la Prédication, in-12; la traduction du Code criminel anglais, par Blakstone.

COYPEL (Noel), né à Paris en 1628, fut élevé par Vouet, et peignit à 78 ans les grands morceaux à fresque qui sont au-dessus du maître-autel des Invalides. Il excellait dans le dessin et dans les expressions de tête. Ayant été nommé par M. Colbert directeur de l'académie de Rome, il emmena son fils avec lui en Italie, et mourut en 1707.

COYPEL (Antoine), fils du précédent, se forma à Rome sur les ouvrages des plus grands maîtres, et revint en France, où il fut premier peintre de M. le duc d'Orléans. Ce prince lui fit peindre la grande galerie du Palais-Royal, et lui donna une pension. Coypel fut directeur de l'académie de peinture et de sculpture en 1714, premier peintre du roi en 1715, et anobli à cause de son mérite. Il mourut le 7 janvier 1722, à 61 ans. Il a donné vingt Discours sur la peinture, Paris, 1721, in-4°.

COYPEL (Noel-Nicolas), frère d'Antoine Coypel, était aussi un très-bon peintre. Il naquit en 1692, et mourut en 1737, à 45 ans, d'un coup qu'il s'était donné à la tête. Un dessin correct et élégant, un pinceau moelleux et frais, une touche spirituelle, des airs de tête gracieux caractérisent ses ouvrages : on admire son Triomphe d'Amphitrite.

COYPEL (Charles-Antoine), fils d'Antoine, mort à Paris en 1752, à 58 ans, succéda à son père dans les places de premier peintre du roi et de M. le duc d'Orléans. Il fut directeur de l'académie de peinture et de sculpture, et a donné nombre d'ouvrages pittoresques, qui ont été applaudis par la justesse, la variété et la noblesse des expressions. Il a aussi composé quelques comédies : *les Amours à la Chasse*, *les Folies de Cardenio*, *le Triomphe de la Raison*, et autres manuscrites.

COYSEVOX (Antoine), habile sculpteur du roi, naquit à Lyon en 1640. Il fut professeur, recteur et chancelier de l'académie de peinture et de sculpture de Paris, où il mourut en 1720. Également gracieux et élevé, naïf et noble, son ciseau prenait le caractère des différentes figures qu'il avait à représenter. Versailles renferme

Digitized by Google

une grande quantité de ses ouvrages ; on en voit aussi aux Invalides.

COYTIER (Jacques), médecin de Louis XI, abusait de la crainte que ce prince avait de la mort, pour en tirer outes les grâces qu'il désirait. Le roi revint pourtant de son faible, et ordonna à son prévôt de se défaire de Coytier. Celui-ci, averti par le prévôt son ami, lui dit par une fausse confiance que ce qui le fâchait le plus en mourant, c'était de savoir que le roi ne lui survivrait que quatre jours. Le prévôt vint rapporter cette confidence au roi, qui laissa Coytier jouir en repos des grands biens qu'il avait amassés. Il mourut sur la fin du 15e siècle.

COZZANDUS (Léonard), savant moine du 17e siècle, natif de Bresse, a fait un traité fort estimé, *De magisterio antiquorum philosophorum*. On a encore de lui un traité *De plagio*, et un autre, intitulé *Epicurus expensus*, qui lui ont fait honneur.

CRABBE (Pierre), savant religieux de l'ordre de saint François, au 16e siècle, natif de Malines, dont on a une édition des conciles, continuée par Surius, fut élevé aux premières charges de son ordre, et mourut à Malines en 1553, à 83 ans.

CRAGIUS (Nicolas), savant professeur en grec et en histoire dans l'université de Copenhague, naquit à Ripen vers 1549, et fut employé par les rois de Danemarck en diverses négociations importantes. A son retour il trouva deux enfans qui n'étaient pas de lui ; il se défit de la mère et des enfans, en faisant casser son mariage, ce qui ne l'empêcha pas de se remarier. Il mourut le 14 mai 1602. On a de lui : 1° Un traité excellent *De republicâ Lacedæmoniorum*, Leyde, 1670, in-8° ; 2° les Annales de Danemarck, en latin, Copenhague, 1737, in-fol., et d'autres ouvrages. Il ne faut pas le confondre avec Thomas Cragius, habile jurisconsulte écossais, mort en 1608, auteur d'un Traité des fiefs d'Angleterre, Leipsick, 1716, in-4°, et d'un Traité de la succession au royaume d'Angleterre, in-fol.

CRAIG (Jean), fameux mathématicien écossais, est auteur d'un petit livre qui a fait beaucoup de bruit, et qui est intitulé *Theologiæ christianæ principia mathematica*. Il y calcule la force et la diminution des choses probables. D'abord il prétend établir que tout ce que nous croyons sur le témoignage des hommes, inspirés ou non, n'est que probable ; ensuite il suppose que cette probabilité va toujours en diminuant, à mesure qu'on s'éloigne du temps auquel les témoins ont vécu, et, en se servant de calculs algébriques, il prétend prouver que la probabilité de la religion chrétienne peut durer encore 1454 ans ; après quoi elle serait nulle, si J.-C., par son second avénement, ne prévenait cette éclipse. Il croit que N. S. J.-C. reviendra un peu avant ce terme, et qu'il vint au monde environ dans le temps que la probabilité de la religion judaïque tendait à sa fin. Cet écrit, imprimé à Londres en 1699, et qui ne contient que trente-six pages, est extrêmement rare. Il a été réimprimé à Leipsick en 1755. M. l'abbé Houtteville et M. Ditton l'ont réfuté.

CRAMAIL (Adrien de Montluc, comte de), petit-fils du maréchal de Montluc, fut gouverneur du pays de Foix, et était nommé pour être chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, lorsqu'étant entré dans les intrigues de madame du Fargis contre le cardinal de Richelieu, il fut mis à la Bastille, après la journée des Dupes, en 1630. Il mourut en 1646, à 78 ans, ne laissant qu'une fille, qui porta les biens de sa maison dans celle d'Escoubleau. Il est auteur de la comédie des *Proverbes*, 1644, in-8°.

CRAMER (Jean-Jacques), né à Elgg, dans le canton de Zurich, le 24 janvier 1673, se rendit très-habile dans les langues orientales, et les professa à Zurich et à Herborn. Il mourut à Zurich le 9 février 1702. Ses principaux ouvrages sont, 1° *Exercitationes de ard exteriori templi secundi*, Leyde, 1697, in-4° ; *Theologia israelis*, Bâle, 1699, in-4°.

CRAMER (Jean-Rodolphe), frère du précédent, et savant théologien protestant, né à Elcau le 14 février 1678, devint professeur d'hébreu à Zurich, après la mort de son frère, et ensuite professeur de théologie. Il eut plusieurs autres places honorables, et mourut le 14 juillet 1737. On a de lui, 1° un grand nombre de Thèses théologiques en latin ; 2° plusieurs

Digitized by Google

Dissertations en latin ; 3° neuf Harangues, et d'autres ouvrages.

CRAMER (Jean-Frédéric), jurisconsulte allemand, fut professeur à Duisbourg. Frédéric Ier, roi de Prusse, connaissant son mérite, le donna pour précepteur au prince royal. Cramer fut aussi conseiller de ce prince, ensuite conseiller du conseil pour le gouvernement du duché de Magdebourg, et enfin résident du roi de Prusse à Amsterdam. Mais, après la mort de ce prince, on ôta à Cramer sa pension, et il mourut de chagrin, à la Haie, le 17 mars 1715. On a de lui, 1° Un petit écrit latin adressé à Benoît Carpzovius, et imprimé à Berlin en 1694, in-fol., principalement contre cette question indécente et ridicule du père Bouhours : « Si un Allemand peut être bel esprit ? » ; 2° une Traduction latine de l'Introduction à l'histoire par Puffendorff ; 3° l'Histoire de Frédéric Ier, roi de Prusse, par les Médailles. Cette histoire est demeurée manuscrite.

CRAMER (Gabriel), né à Genève en 1704, n'avait que 19 ans lorsqu'on lui donna une chaire de mathématiques. C'est à lui qu'on doit l'édition des OEuvres de MM. Jacques et Jean Bernoulli. Il acheva, en 1746, son *Introduction à la théorie des lignes courbes*, ouvrage excellent, qui n'a été imprimé qu'en 1750, in-4°. Cramer était des académies de Londres, de Berlin, de Montpellier, de Lyon, et de l'Institut de Bologne. Il mourut en 1752 à Bagnols en Languedoc, où il était allé dans l'espérance de rétablir sa santé. C'était un homme universel et une encyclopédie vivante. Il avait beaucoup de religion et des mœurs exemplaires.

CRAMMER ou CRANMER (Thomas), fameux archevêque de Cantorbéry, naquit à Astason, près de Nottingham, le 2 juillet 1489, d'une famille noble. Après avoir fait ses études à Cambridge, il alla à la cour, où il se fit connaître d'Anne de Boulen. Le roi Henri VIII l'envoya à Rome pour solliciter la dissolution de son mariage avec Catherine d'Aragon. A son retour, il fut fait archevêque de Cantorbéry, en 1532, prononça la sentence de divorce entre Henri VIII et Catherine, maria ce prince avec Anne de Boulen, s'éleva contre la primauté du pape, introduisit le schisme en Angleterre, et épousa même une fille qu'il avait emmenée d'Allemagne ; mais à l'avénement de la reine Marie à la couronne, il fut accusé de haute trahison et d'hérésie, et renfermé à la Tour de Londres. L'espérance de sauver sa vie lui fit d'abord rétracter ses erreurs ; mais voyant que nonobstant cette démarche il était condamné au supplice, il révoqua sa rétractation, et fut brûlé à Oxford le 21 mars 1556. On a de lui un livre intitulé *La Tradition nécessaire du chrétien ; Defensio catholicæ doctrinæ de sacramento corporis et sanguinis Christi*, Embdæ, 1557, in-8°, et d'autres ouvrages en anglais et en latin.

CRAMOISY (Sébastien), célèbre imprimeur de Paris, fut échevin de cette ville et directeur de l'imprimerie royale, établie au Louvre. Il mourut en 1669.

CRANACH (Lucas de), peintre d'histoire et de portraits, né à Cranach en Westphalie en 1472, travailla presque toujours à Wittemberg, et mourut en 1553. Il a aussi gravé en cuivre et en bois. Son fils, de même nom, mort en 1586, a peint le portrait.

CRASHAW (Richard), poète anglais catholique, chanoine de Lorette, mort dans cette ville en 1650. Ses Poésies sont d'un homme de condition, où il ne faut chercher ni méthode, ni dessin, ni fiction, mais des idées charmantes, de belles métaphores, de brillantes expressions, et quelque chose de gracieux dans la tournure des vers ; précédées ou suivies de pensées vulgaires ou ampoulées, à la manière des Italiens de ce temps.

CRANTOR, philosophe et poète grec, natif de Solos en Cilicie, quitta sa patrie, où il s'était fait admirer par la beauté de son génie, et s'en alla à Athènes. Il y étudia avec Polémon et Cratès, sous Xénocrates. Polémon ayant succédé à Xénocrates, vers 316 avant J.-C., eut la gloire d'avoir Crantor pour disciple. Crantor fut regardé comme le principal défenseur de la secte platonicienne, et fit le premier des Commentaires sur Platon. Il mourut d'hydropisie, dans un âge peu avancé, après avoir composé un grand nombre d'ouvrages qui se sont perdus.

Digitized by Google

On estimait principalement son livre *de la Consolation.*

CRANTZ. *Voy.* KRANTZ.

CRAON (PIERRE DE), seigneur de la Ferté-Bernard, de Sablé et de plusieurs autres lieux, descendait de la maison des barons de Craon, dont il est souvent parlé dans l'Histoire de France. Il s'attacha à Louis d'Anjou, lequel étant en Italie, l'envoya en France pour lui amener du secours; mais Craon s'arrêta à Venise, où il se livra à la débauche avec l'argent du prince, qui en mourut de chagrin. Craon s'attira ensuite la haine du duc d'Orléans, et croyant que le connétable de Clisson lui avait rendu de mauvais offices, il l'assassina le 4 juin 1391 : cependant le connétable ne mourut point de ses blessures, et les biens de Craon ayant été confisqués, furent donnés au duc d'Orléans. Craon se retira sur les terres du duc de Bretagne, où il se tint long-temps caché; mais il eut enfin sa grâce, à la prière même du duc d'Orléans. Il revint hardiment à la cour, tandis que Clisson, qui avait si bien mérité de l'état, en était banni. C'est ce Pierre de Craon qui obtint du roi Charles V qu'on donnerait des confesseurs aux criminels qu'on mène au supplice.

CRAPONE (ADAM DE), gentilhomme, natif de Salon en Provence, s'est rendu célèbre au 16e siècle par son esprit et par sa capacité dans les fortifications. Il fit en 1558 le canal de Crapone, tiré de la Durance jusqu'à Arles, et lui donna son nom. Il fut empoisonné à Nantes, sous le règne de Henri II, à 40 ans, par les entrepreneurs de la citadelle de Nantes, qu'il avait commission de faire démolir.

CRASSET (JEAN), jésuite, mort à Paris le 4 janvier 1692, à 75 ans, était de Dieppe. Son *Histoire du Japon* est curieuse, quoique bien contraire aux idées actuelles. Elle a été imprimée en 1689 et 1715, 2 vol. in-4°. Il a fait beaucoup de livres de dévotion, qui ont fait place à d'autres, mais qui ont régné long-temps parmi les dévots inspirés par les jésuites. La Vie de Mme Hélyot, in-8°, celle de M. Hélyot, à la tête de ses Œuvres spirituelles, in-8°; *la douce et sainte Mort*, in-12; *la Préparation à la mort*, etc.

CRASSO (JULES-PAUL), savant médecin du 16e siècle, natif de Padoue, se distingua par son érudition et par son habileté dans les belles-lettres. Il mourut en 1574. On a de lui la Traduction latine des ouvrages d'Aretæus et de plusieurs autres anciens médecins grecs.

CRASSO (LAURENT), auteur italien, dont on a *les Eloges des hommes de lettres*, de Venise, imprimés en 1666, 2 vol. in-4°.

CRASSOT (JEAN), professeur de philosophie au collége de Sainte-Barbe à Paris, était de Langres. Il mourut au collége des Grassins, le 14 août 1616. On a de lui une Philosophie qui a été estimée. Il avait le talent singulier de redresser ses oreilles et de les abaisser quand il voulait.

CRASSUS (PUBLIUS LICINIUS), grand-pontife, et savant jurisconsulte romain, de l'illustre famille des Crassus, qui a donné plusieurs consuls, fut élevé à cette dignité 131 ans avant J.-C. Il passa en Asie à la tête de l'armée romaine, destinée contre Aristonicus; mais il fut vaincu dans une grande bataille, et pris par les Thraces, qui étaient à la solde d'Aristonicus. Ayant frappé le soldat qui le conduisait, il fut tué d'un coup de poignard, et enterré à Smyrne. Il avait quitté sa dignité de grand-pontife pour commander les armées, ce qui était alors sans exemple.

CRASSUS (M. LICINIUS), consul romain, fameux par ses richesses, par son avarice et par ses malheurs, fit commerce d'esclaves pour s'enrichir. Il acquit de si grands biens, qu'il fit un festin public au peuple romain, et donna à chaque citoyen autant de blé qu'il en pouvait consommer pendant trois mois. Il se sauva en Espagne, pour éviter la tyrannie de Cinna et de Marius, 88 ans avant J.-C., où Vibius, son ami, le tint caché pendant huit mois. De là il passa en Afrique, vers Sylla, qui lui donna de l'emploi. Crassus fit paraître un courage extraordinaire dans la guerre contre les esclaves conduits par Spartacus. Il les défit 71 ans avant J.-C., et mérita l'honneur du petit triomphe. Il fut ensuite préteur, consul, et triumvir avec César et Pompée. Peu de temps après, s'étant ligué avec Pompée, il entra en

Digitized by Google

Syrie, pilla le temple de Jérusalem, et emporta de la Judée des richesses immenses. Il marcha ensuite contre les Parthes ; mais son armée, composée environ de 100,000 hommes, fut taillée en pièces, et lui-même fut tué près de Sinnaca, ville de Mésopotamie, 53 ans avant J.-C. On dit que sa tête ayant été portée à Orode, roi des Parthes, ce prince fit couler de l'or fondu dans la bouche, « afin, dit-il, qu'elle fût consumée par le même métal dont le désir insatiable lui avait fait commettre tant de crimes. »

CRATERUS, favori d'Alexandre-le-Grand, et rival d'Antipater, avait un air noble et majestueux, un esprit élevé et un grand courage. Après la mort d'Alexandre, il fut tué dans un combat contre Eumènes, qui, le voyant expirer, descendit de cheval pour lui rendre les derniers devoirs. Ce Craterus, ou un autre de ce nom, avait composé un ouvrage fort regretté des savans, dans lequel il avait recueilli les décrets des Athéniens.

CRATÈS, célèbre philosophe grec, fils d'Ascondus, mari de la célèbre Hipparchie, et disciple de Diogène-le-Cynique, était de Thèbes en Béotie. On dit qu'il jeta son argent dans la mer pour s'appliquer plus librement à la philosophie ; d'autres assurent qu'il le déposa entre les mains d'un banquier, avec ordre de le remettre à ses enfans au cas qu'ils fussent fous ; « car, dit Cratès, s'ils sont philosophes, ils n'en auront pas besoin. » Alexandre lui ayant demandé s'il voulait qu'on rebâtit Thèbes, il répondit qu'il ne s'en souciait point, parce qu'un autre Alexandre la détruirait encore. Il vivait vers 328 avant J.-C. On trouve des lettres de lui dans *Epistolæ Cynicæ*, imprimées en Sorbonne, in-4°, sans date, livre rare.

CRATÈS, célèbre philosophe académicien, disciple et ami de Polémon, vers 300 avant J.-C. C'est ce dernier Cratès qui eut pour disciple Arcésilaüs, et d'autres célèbres philosophes. Les anciens font encore mention d'un poète comique nommé Cratès. *Voy.* HIPPARCHIE.

CRATINUS, célèbre poète comique, natif d'Athènes, dont il ne nous reste que des fragmens, mourut vers 432 avant J.-C. à plus de 95 ans. Il florissait du temps de Pindare et d'Eschyle, et avait coutume de dire « qu'un buveur d'eau ne peut jamais faire que de mauvais vers. » Quintilien fait un grand éloge de ses comédies.

CRATIPPUS, célèbre philosophe péripatéticien, était de Mitylène, où il enseigna la philosophie avec réputation. Il alla ensuite à Athènes, et eut pour disciples le fils de Cicéron et Brutus. Pompée alla le voir après la bataille de Pharsale, et lui proposa des difficultés contre la Providence. Cratippe le consola, et répondit avec force à ses objections.

CRATON ou DE CRAFFTHEIM (JEAN), savant médecin, né à Breslau en 1519, fut médecin des empereurs Ferdinand Ier, Maximilien II et Rodolphe II. Il mourut le 9 novembre 1585, à 66 ans, cinq mois après sa femme. On a de lui *Isagoge medicinæ*, in-8°, et plusieurs autres ouvrages de médecine, in-8°, estimés.

CRAYER (GASPARD), célèbre peintre flamand, naquit à Anvers en 1585. Il excella dans les sujets d'histoire et dans le portrait, et fut regardé comme l'émule de Rubens. Il mourut à Gand en 1669. Ses ouvrages expriment la nature, et ont un coloris enchanteur.

CRÉBILLON (PROSPER JOLYOT DE), né à Dijon en 1674, fut reçu avocat à Paris. Le procureur chez qui il demeurait pour s'instruire dans la pratique, lui voyant une répugnance invincible pour cette étude, lui conseilla de travailler pour le théâtre. Son coup d'essai eut le plus grand succès. Son père, déjà mécontent du parti qu'il prenait, le fut bien davantage quand il sut qu'il avait épousé la fille d'un apothicaire, sans son aveu. Il le déshérita, et ne le rétablit dans ses droits qu'en 1707. Ce qu'il recueillit de la succession de son père fut peu de chose. La mort de sa femme, en 1711, vint augmenter ses chagrins. Il fut reçu de l'académie française en 1731, eut la place de censeur de la police, et reçut des gratifications qui lui aidèrent à supporter les incommodités de la vieillesse. Il fumait beaucoup, pour dissiper le mauvais air que causaient dans son appartement une trentaine de chiens et de chats dont il était perpétuellement entouré. Il mourut en 1762, d'un

Digitized by Google

érisipèle aux jambes qui cessa de fluer. Personne n'a poussé aussi loin que lui cette terreur qui constitue la véritable tragédie. On lui reproche des déguisemens et reconnaissances trop fréquens, un amour subalterne qui interrompt l'action principale, un style qui manque de cette pureté et de cette aménité qui a fait la fortune des pièces de Racine. Le roi a fait faire au Louvre une édition de ses OEuvres en 2 vol. in-4°, dont il lui a fait présent, et lui a fait dresser un tombeau dans l'église de Saint-Gervais à Paris, où il est enterré.

CRÉBILLON (Claude-Prosper Jolyot de), fils du fameux tragique Crébillon, naquit à Paris le 12 février 1707. Les agrémens de sa personne et de son esprit le firent accueillir dans les meilleures compagnies. Son mariage avec une Anglaise, malgré son père, rompit l'intelligence qui devait naturellement régner entre eux. Il n'eut d'autre place que celle de censeur royal, et mourut le 12 avril 1777. Il n'a fait que des romans, dont quelques-uns sont intéressans, parce que les sentimens y sont puisés dans un cœur sensible, d'autres ne sont que la peinture des vices, s'écartent de l'honnêteté qu'un écrivain doit toujours se prescrire en écrivant, et ce ne sont pas les meilleurs. Voici les titres de ses ouvrages, *Lettres de la marquise de... au comte de....* 1732, 2 vol. in-12, réimprimées souvent depuis; elles sont beaucoup plus intéressantes que celles *de la duchesse de....*, 1768, 2 vol. in-12; *le Sylphe*, 1729, in-12, c'est son premier ouvrage; *les Egaremens du cœur et de l'esprit*, 1736, 3 parties in-12 : ce roman est des plus intéressans; mais il n'est pas fini. *Tanzaï*, 1734, 2 vol. in-12. Il y en a en petit format, avec figures Ce roman est plus estimé qu'il ne le mérite, par ceux qui sont familiers dans la lecture des ouvrages qui ne respectent pas les mœurs. *Le Sopha*, 1745, 2 vol. in-12, de même : ce roman le fit mettre à la Bastille, à cause des allégories qu'on y trouvait, et qui n'y sont pas; au reste, son obscénité pouvait mériter ce châtiment; *Ah quel conte*, 1764, 8 parties in-12; *les heureux Orphelins*, 1754, 2 vol. in-12, sont des romans languissans; *la Nuit et le moment, ou les Matines de Cythère*, 1755, in-12; *le Hasard du coin du feu*, 1763, in-12; les *Lettres athéniennes*, 1771, 4 vol. in-12. On a fait un Recueil de ses ouvrages en 11 vol. in-12.

CRÉDI (Laurenzo di), célèbre peintre de Florence, mort en 1530, à 78 ans, fut grand imitateur de Léonard de Vinci.

CREECH (Thomas), naquit à Blandfort, dans le comté de Dorset, en 1659, d'une famille noble. Etant devenu amoureux d'une demoiselle, et n'ayant pu s'en faire aimer, quoiqu'elle fût d'un accès facile à l'égard de plusieurs autres, cet affront, joint à son indigence et à son humeur naturellement chagrine, le jeta dans un tel désespoir, qu'il se pendit sur la fin de juin, en 1700. Ses principaux ouvrages sont, 1° Traduction de Lucrèce en vers anglais, avec des notes, imprimée à Oxford en 1682 et 1683, in-8°; 2° une édition de Lucrèce, avec l'interprétation en prose anglaise et des notes, dont la meilleure édition est de Londres, 1717, in-8°. Cette traduction en prose est plus estimée que l'autre; 3° Traduction en anglais de Théocrite; 4° Traduction des odes, des satires et des épîtres d'Horace, in-8°, etc. M. Dryden regarde Creech comme un savant et judicieux écrivain.

CRELLIUS (Jean), très-fameux socinien, natif d'un village près de Nuremberg, en 1590, embrassa les sentimens de Socin, et passa en Pologne en 1612. Il fut professeur de théologie, et ministre à Racovie, où il se maria, et mourut en 1632, à 42 ans. On a de lui, 1° un fameux Traité contre le mystère de la sainte Trinité, Goude, 1678, in-16; 2° des Commentaires sur une partie du Nouveau-Testament; 3° une Morale, dans laquelle il enseigne qu'un mari peut légitimement battre sa femme, in 4°. Tous les ouvrages de Crellius sont recherchés, et se trouvent dans *Bibliotheca fratrum Polonorum. Voyez* Volkelius, Socin.

CRELLIUS (Paul), ministre luthérien, natif d'Isleb, mort le 24 mai 1579, a fait des Traités de théologie contre les calvinistes et les catholiques.

CREMONINI (César), savant philosophe péripatéticien, naquit à Cento, dans le Modenois, en 1550. Il professa

Digitized by Google

la philosophie à Ferrare pendant 17 ans, et à Padoue pendant 40 ans. Il y mourut durant la peste en 1630, à 80 ans. Il croyait l'âme matérielle et mortelle, au cas, disait-il, par une restriction captieuse, qu'il fallût suivre les principes d'Aristote. On a de lui *Aminta e Clori favola Silvestre*, Ferrara, 1591, in-4°; *Il Nascimento di Venetia*, Bergamo, 1617, in-12; *De physico auditu*, 1596, in-fol.; *De calido innato*, 1626, in-4°; *De sensibus et facultate appetivâ*, 1644, in-4°; et d'autres ouvrages qui renferment beaucoup de choses contraires à la religion.

CRENIUS (Thomas), l'un des plus laborieux compilateurs qui aient paru jusqu'ici, était de la Marche de Brandebourg. Il enseigna la philosophie à Giessen, fut ministre près de Zell, recteur en Hongrie, correcteur d'imprimerie à Rotterdam et à Leyde; enfin maître de pension et répétiteur en cette dernière ville, où il mourut, le 29 mars 1728, à 80 ans. Il a publié un grand nombre de recueils : *Fasciculi dissertationum philologo-historicarum*, 5 vol. in-12; *Dissertationes philologicæ*, 2 vol. in-12; *Commentationes in varios auctores*, 3 vol. in-12; *Musæum philologicum*, 2 vol. in-12; *Thesaurus librorum philologicorum*, 2 vol. in-8°; *De furibus librariis*, Leyde, 1705, in-12. Les plus estimés sont trois vol. in-4°, dont le premier est intitulé *Consilia et methodi studiorum optimè instituendorum*, Rotterdam, 1692; le second, *De philologiâ*, etc., Leyde, 1696; et le troisième, *De eruditione comparandâ*, Leyde, 1696. Cette collection contient ce qu'il y a de meilleur sur la manière d'étudier les différentes sciences.

CRÉON, roi de Thèbes en Béotie, fils de Menecée, et frère de Jocaste, s'empara du gouvernement après la mort de Laïus, mari de Jocaste. Il le céda ensuite à Œdipe, qui, après s'être crevé les yeux, se retira à Athènes, laissant son royaume à ses fils Etéocle et Polynice; mais ces deux princes s'étant tués tous deux dans un combat singulier, vers 1251 avant J.-C., Créon reprit le gouvernement, fit mourir Antigone et Argie, et se comporta avec une extrême cruauté. Thésée lui déclara la guerre à la prière des dames thébaines, et lui ôta la couronne et la vie.

CRÉQUI (Charles de), prince de Poix, duc de Lesdiguières, pair et maréchal de France, et l'un des plus célèbres généraux de son siècle, se signala en divers siéges et combats. Il tua en duel, en 1599, dom Philippin, bâtard de Savoie; défit les Espagnols au combat du Tésin, le 22 juin 1636, et fut tué d'un coup de canon au siége de Brême, le 17 mars 1638. Il avait beaucoup d'éloquence, et se distingua dans ses ambassades de Rome et de Venise. Il devint duc de Lesdiguières par ses femmes, Madelaine et Françoise de Bonne, filles du fameux duc de Lesdiguières, qu'il épousa successivement. De la première il eut un fils qui continua sa postérité.

CRÉQUI (François de), après s'être signalé par sa valeur et par sa conduite en plusieurs occasions importantes, fut fait général des galères en 1661, et maréchal de France en 1668. Il fut défait près du pont de Consarbrick, sur la Sarre, en 1675, et se retira ensuite dans Trèves, dont il ne voulut point signer la capitulation. L'année suivante, il se trouva au siége de Condé; dans la suite, ayant été fait gouverneur de Metz, il contraignit, en 1878, le prince Charles de Lorraine de se retirer avec perte, prit Fribourg, et se rendit maître de Luxembourg en 1684. Il mourut à Paris le 4 février 1687. Santeuil lui fit cette épitaphe :

Orbis cui domitus non ultima meta fuisset,
Hic metam agnovit; quid vos sperabitis ultrà,
Victores! lacrymas : hunc rex, hunc Gallia flevit.
Sed flet, et æternum flebit pro conjuge, conjux.
Donec quod posuit tristi tumulata sepulcro
Tàm caro cineri sese cinis ipsa maritet.

CRESCEMBENI (Jean-Marie), né à Macerata en 1663, combattit le mauvais goût des poètes de son temps, en établissant l'académie des Arcades à Rome, dont il fut directeur en 1690 jusqu'à sa mort en 1728. Il était chanoine de Sainte-Marie-in-Cosmedin, et a donné une Histoire de la poésie italienne, Venise, 1731, 7 vol. in-4°; Histoire de l'académie des Arcades,

Digitized by Google

1708, 7 vol. in-4° ; des Poésies, 1704, in-12 ; l'Histoire de quelques églises, etc.

CRESCENS, philosophe cynique du second siècle, vers 154, se rendit infâme par ses débauches et par ses calomnies contre les chrétiens. C'est contre lui que saint Justin écrivit sa seconde apologie.

CRESCENTIIS (Pierre de), natif de Bologne, voyagea pendant trente ans, exerçant la profession d'avocat pour se dérober aux troubles de sa patrie. A l'âge de 70 ans il y revint pour s'occuper d'un ouvrage sur l'agriculture, qu'il dédia à Charles II, roi de Sicile, qui mourut en 1308. Il est intitulé *Opus ruralium commodorum*. Il y en a des éditions rares, Louvain, 1474, Florence, 1481, in-fol. Il se trouve aussi dans *Rei rusticæ scriptores* de Gessner, Leipsick, 1735, 2 vol. in-4°. Il y en a une traduction française, Paris, 1486, in-fol. Il y en a une italienne, Florence, 1605, in-4°.

CRESCENTIUS NUMANTIANUS, patrice romain, s'empara du château Saint-Ange vers 985, et exerça dans Rome des cruautés inouïes ; mais ses crimes ne demeurèrent pas impunis, car l'empereur Othon III lui fit trancher la tête.

CRESCONIUS, savant évêque d'Afrique, sur la fin du 7e siècle, est auteur d'une Collection de canons qui se trouve dans la Bibliothèque du droit canon, donnée au public par Justel et Voël en 1661, 2 vol. in-fol.

CRESIBIUS. *Voy.* Ctesibius.

CRESPET (Pierre), savant religieux célestin, natif de Sens, mourut en 1594, à 51 ans, après avoir refusé un évêché que Grégoire XIV voulait lui donner. On a de lui *Summa catholicæ fidei*, 1598, in-fol. ; le Jardin de plaisir et Récréation spirituelle, 1602, in-8° ; Triomphe de Jésus, 1599, 2 vol. in-8° ; Triomphe de Marie, 1606, 2 v. in-8°, et d'autres ouvrages.

CRESPI (Joseph-Marie), peintre, natif de Bologne, s'est acquis une réputation brillante, et s'est fait estimer des grands. Il mourut à Bologne en 1747. Ses figures sont lumineuses et saillantes, ses caractères frappans et variés, son dessin correct.

CREST (la bergère de), est le nom donné à une visionnaire du 17e siècle, nommée Isabeau Vincent, fille d'un cardeur de laine et gardeuse de moutons. Un homme inconnu la dressa au rôle de prophétesse. Les injures qu'elle vomissait contre le pape et contre l'église romaine la rendirent chère aux calvinistes. Jurieu, qui avait adopté tant d'autres extravagances, se déclara pour celle-ci. Son enthousiasme fit quelques prosélytes, et en aurait fait davantage, si l'intendant de Grenoble ne l'eût fait enlever. Il la fit renfermer à l'hôpital de Grenoble, où elle revint de ses égaremens, et finit par une mort édifiante.

CRETÉ, fils de Minos et de Pasiphaé, apprit de l'oracle qu'il serait tué par son fils Althemène. Pour prévenir ce malheur, ce jeune prince se bannit de sa patrie ; mais Creté, ne pouvant vivre sans son fils, équipa une flotte pour l'aller chercher. Il aborda à Rhodes où il était : les habitans s'opposèrent à sa descente. Althemène décocha une flèche qui tua son père. Il obtint des dieux que la terre s'ouvrit et l'engloutit.

CRETENET (Jacques), pieux et savant chirurgien, natif de Champlite, bourg de Bourgogne, institua les prêtres missionnaires de saint Joseph de Lyon, et mourut le 3 septembre 1666, à 63 ans. Il était entré dans l'état ecclésiastique après la mort de sa femme. M. Orame a écrit sa vie.

CRETHEIS, femme d'Acaste, roi de Thessalie, conçut une violente passion pour Pélée ; ce jeune prince n'ayant pas voulu y répondre, elle l'accusa auprès d'Acaste d'avoir voulu la corrompre. Acaste exposa Pélée aux centaures, mais il retourna victorieux, et tua Cretheis et Acaste.

CRETIN (Guillaume du Bois, dit), poète français sous les règnes de Charles VIII, Louis XII et François Ier, fut chantre de la Sainte-Chapelle de Paris, et trésorier de celle de Vincennes. Il mourut en 1525. La meilleure édition de ses Œuvres est celle de Paris en 1724, in-12. C'est ce poète que Rabelais désigne sous le nom de *Rominagrobis*.

CRÈVECŒUR (Jacques de), conseiller et chambellan du roi de France et du duc de Bourgogne, était fils de Jean de Crèvecœur, mort en 1402, d'une maison noble et ancienne. Il fut ambassadeur en Angleterre pour le duc

Digitized by Google

de Bourgogne, et se signala par sa valeur et par sa conduite en plusieurs expéditions contre les Anglais. Il mourut en 1441. Philippe de Crèvecœur, sieur d'Esquerdes, son fils, s'attacha à Charles-le-Hardi, duc de Bourgogne, et combattit pour lui à la bataille de Montlhéri, en 1465. Après la mort de ce prince, il passa au service de Louis XI, en lui livrant Arras, Boulogne, Hesdin, Cambrai. Ce prince, qui ne refusait rien quand il y trouvait son avantage, le fit maréchal de France en 1483. C'est lui qui fit prisonniers, près de Béthune, le duc de Gueldres et le prince de Nassau. Philippe de Crèvecœur était sage, vaillant, et rendit des services importans à Louis XI et à Charles VIII. Il mourut à la Bresle, près de Lyon, en 1494, sans postérité.

CREVIER (Jean-Baptiste), professeur de rhétorique au collége de Beauvais, s'occupa toute sa vie à inspirer à ses disciples du goût pour la religion comme pour la littérature. Il mourut en 1765 dans un âge avancé. Il a donné une bonne édition de Tite-Live, 1748, 6 vol. in-4°; la continuation de l'Histoire romaine de M. Rollin, depuis le tome 9 jusqu'au tome 16; l'Histoire des empereurs jusqu'à Constantin, 6 vol. in-4°, ou 12 vol. in-12; l'Histoire de l'université de Paris, 7 v. in-12; une Rhétorique, 2 vol. in-12; Observations sur l'Esprit des lois, in-12. Ce dernier ouvrage lui a fait peu d'honneur.

CREUSE, fille de Créon, roi de Corinthe, fut mariée à Jason, ce qui irrita tellement Médée, répudiée par Jason, que, pour s'en venger, elle fit périr par ses charmes magiques, selon la fable, Créon, Creuse et presque toute la famille royale.

CREUSE, fille de Priam, roi de Troie, et femme d'Enée, échappa avec ce prince de l'embrasement de Troie; mais ayant été oubliée par Enée, et s'étant perdue comme elle fuyait avec lui pour s'embarquer, elle disparut, et fut transportée par Cybèle, selon la fable.

CREYCHTON (Robert), né à Dunkeld en Ecosse en 1593, fut professeur en langue grecque à Cambridge, et suivit Charles II dans sa retraite. Lorsque ce prince fut rétabli, il nomma Creychton à l'évêché de Wells et de Bath. Il mourut en 1672. Il a donné le Concile de Florence, La Haie, 1660, in-fol., et des Sermons.

CRICHTON (Jean), né à Cluni en Ecosse, fit ses études dans l'université de Saint-André. A peine avait-il vingt ans qu'il avait embrassé le cercle de toutes les sciences. Il écrivait et parlait à merveille dix langues différentes, et il excellait encore à monter à cheval, à danser, à chanter et à jouer de toutes sortes d'instrumens. Il vint à Paris, où il soutint, au collége de Navarre, une dispute sur toutes sortes de sciences, sans s'y préparer, et sortit victorieux de tous ses contendans, qui restèrent dans la consternation, et lui donnèrent le nom d'*Admirable*. Le lendemain il se trouva à un tournoi, et remporta 15 prix. Il offrit les mêmes défis à Rome, à Venise, à Padoue, et remporta les mêmes victoires. A la fin de la dispute, soutenue à Padoue, il fit un éloge impromptu de l'ignorance. Alde dit qu'il les persuada presque tous que l'ignorance était préférable au savoir. Il alla ensuite à Mantoue; il y avait alors un spadassin, vainqueur de tous les maîtres d'escrime de l'Europe, qui venait de tuer trois hommes qui avaient osé se mesurer avec lui. Crichton offrit ses services au duc pour l'en délivrer, et le vainquit. Le duc le nomma instituteur de son fils, Vincent de Gonzague. Une rivalité entre son élève et lui causa sa perte. Il fut attaqué dans les rues, pendant la nuit, par une troupe de spadassins. Crichton désarma le principal, qui lui demanda la vie, disant qu'il était son pupille. Crichton lui remit son épée, que le prince eut la barbarie de lui enfoncer dans le cœur, en 1583. Son existence a paru douteuse; mais elle est prouvée par quelques poésies de lui, qui se trouvent dans *Deliciæ poetarum scotorum*; et Alde Manuce lui a dédié son édition des *Paradoxes*, de 1581.

CRILLON (Louis de Berton de), chevalier de Malte, d'une illustre famille de Provence, et l'un des plus célèbres capitaines de son siècle, se distingua par sa valeur et par ses belles actions, sous les règnes de Henri II, François II, Charles IX, Henri III et Henri IV. Il se signala aux batailles de Dreux, de Jarnac, de Montcontour et de Lépante, fut conseiller d'état et le

Digitized by Google

premier colonel-général de l'infanterie française. Henri IV ne l'appelait pas autrement que le brave Crillon. Il mourut le 2 décembre 1615, à 74 ans. Quoiqu'il professât la religion catholique, il n'en fut pas moins attaché aux rois Henri III et Henri IV. Le premier lui proposa d'assassiner le duc de Guise : il lui offrit de le combattre, et ne voulut pas entendre parler d'assassinat. Mademoiselle de Lussan a donné sa Vie en 2 vol. in-12.

CRINESIUS (Christophe), savant théologien protestant, né en Bohême en 1584, fut professeur à Altorff, où il mourut en 1626. On a de lui, 1° une Dispute sur la confusion des langues, in-4° ; 2° *Exercitationes hebraicæ*, in-4° ; 3° *Gymnasium et Lexicon Syriacum*, chacun un vol. in-4° ; *Lingua samaritica*, in-4° ; *Grammatica chaldaica*, in-4° ; *De auctoritate Verbi divini in hebraico codice*, Amsterdam, 1664, in-4°, etc.

CRINISE, prince troyen, ayant employé Neptune et Apollon à relever les murs de Troie, leur refusa leur salaire. Les dieux envoyèrent un monstre qui désolait la Phrygie, et à qui il fallait livrer une fille pour s'en débarrasser chaque année. La fille de Crinise étant devenue assez grande pour tirer au sort, il aima mieux l'exposer sur la mer, dans une barque, que de lui faire courir le sort de ses compagnes. Lorsque le temps du passage du monstre fut passé, Crinise alla chercher sa fille jusqu'en Sicile sans la trouver. Il y pleura tant qu'il fut métamorphosé en fleuve. Il usait souvent du pouvoir qu'il avait de se transformer, pour surprendre des nymphes. Il combattit le fleuve Achéloüs pour la nymphe Egyste, qu'il épousa, et dont il eut Aceste.

CRINITUS (Pierre), dont le nom était Riccio, savant professeur de belles-lettres à Florence sa patrie, fut disciple et successeur d'Ange Politien. Il mourut vers 1505, à 40 ans, d'un verre d'eau fraîche qu'on lui jeta en badinant, et qui le saisit. On a de lui des Poésies en latin, un Traité *De honestâ disciplinâ*, Paris, 1520, in-fol., et les Vies des poètes latins, Lyon, 1554, in-4°.

CRISPE (Crispus-Flavius-Julius), fils de Constantin-le-Grand et de Minervine sa première femme, fut fait César en 317. Il battit les Germains, et fit paraître beaucoup de capacité dans l'art militaire, tant sur mer que sur terre. Fausta, sa belle-mère, ayant conçu une passion criminelle pour lui, et voyant qu'il ne voulait point y répondre, l'accusa auprès de Constantin comme ayant voulu la corrompre. L'empereur crut avec trop de facilité cette accusation. Il condamna Crispus, et le fit empoisonner l'an 324. Mais l'innocence de ce jeune et vertueux prince fut reconnue peu de temps après, et sa calomniatrice punie.

CRISPIN ou CRESPIN (Jean), habile imprimeur au 16e siècle, natif d'Arras, fut d'abord clerc de Charles du Moulin, et se fit recevoir avocat au parlement de Paris. Ensuite il lia amitié avec Bèze, et ayant embrassé ses erreurs, il se retira à Genève, où il s'acquit beaucoup de réputation par son imprimerie. Il y mourut de peste en 1572. Il est auteur d'un Lexicon grec, Genève, 1574, in-4°.

CRISPUS (Jean-Baptiste), théologien, poète et savant écrivain du 16e siècle, natif de Gallipoli, dont on a un livre estimé et rare, *De ethnicis philosophis cautè legendis*, Romæ, 1594, in-fol., et d'autres ouvrages.

CRITIAS, disciple de Socrate, et l'un des trente tyrans établis sur la ville d'Athènes, après qu'elle eut été prise par Lysander, général des Lacédémoniens, avait de la naissance, de l'esprit et de grands talens ; mais il employa ces belles qualités à opprimer sa patrie. Il remplit Athènes de meurtres, fut cause de la mort d'Alcibiade et de Théramène, et fit paraître tant de cruautés envers ceux qui avaient été bannis d'Athènes, qu'ils se liguèrent enfin contre lui, entrèrent dans l'Attique, sous la conduite de Thrasybule, et l'attaquèrent. Il fut tué en se défendant avec valeur, 400 ans avant J.-C. Il avait composé des Élégies et d'autres ouvrages, dont il ne reste que des fragmens.

CRITOLAUS, de la ville de Thégée en Arcadie, se fit connaître par un combat semblable à celui des Horaces, qu'il termina de même par le meurtre de sa sœur. Il fut ensuite général des Achéens contre les Romains, et s'empoisonna de chagrin d'avoir été vaincu au passage des Thermopyles par Métellus, 146 ans avant J.-C.

Digitized by Google

CRITON, philosophe athénien, et l'un des plus zélés disciples de Socrate, vers 404 ans avant J.-C., fournissait à Socrate ce dont il avait besoin : il conversa avec lui jusqu'à sa mort, et composa des dialogues qui se sont perdus. Il eut plusieurs disciples distingués.

CROCIUS (Jean), savant théologien protestant, professeur à Marpurg, mort en 1659, a fait un Commentaire, in-fol., sur l'épître aux Éphésiens, et sur huit autres épitres de saint Paul.

CROEZE (Gérard), *Croesius*, savant ministre protestant, natif d'Amsterdam, dont on a une Histoire des quakers, Amsterdam, 1695, in-8° ; un livre intitulé *Homerus hebræus*, 1704, in-8°, et d'autres ouvrages. Il mourut en 1710, à 68 ans, laissant une fille et deux fils.

CROESUS, cinquième et dernier roi de Lydie, de la famille des Mermnades, succéda à Alyattes son père, 557 avant J.-C. Il rendit tributaires les Grecs de l'Asie, subjugua les Phrygiens, les Mysiens, les Paphlagoniens, les Thraces, les Cariens, etc., amassa des richesses immenses, et devint un des plus puissans et des plus magnifiques princes du monde. Il attira à sa cour les savans, et prit plaisir à s'entretenir avec eux. Un jour qu'il faisait l'énumération de ses grandes richesses, et qu'il exaltait la félicité de son règne, Solon rabaissa sa vanité en lui disant, « qu'on ne devait regarder aucun homme comme heureux avant sa mort. » Crœsus tourna en ridicule cette réflexion ; mais il en éprouva bientôt lui-même la vérité ; car ayant été vaincu par Cyrus, il se renferma dans Sardes, capitale de son empire. Cette ville fut prise d'assaut, et comme un soldat persan était prêt à tuer Crœsus, un fils de ce prince, qui était le seul qui lui restait, et qui était muet, effrayé de ce danger, s'écria : « Arrête, soldat, ne porte point ta main sur Crœsus. » Ceci arriva 544 avant J.-C. Crœsus fut conduit devant Cyrus, qui fit élever un bûcher pour l'y brûler. Alors, reconnaissant la vérité de ce que Solon lui avait dit, il s'écria : « O Solon, Solon ! » Cette parole, remarquée par Cyrus, lui sauva la vie ; car ayant déclaré au vainqueur ce qui le faisait parler ainsi, Cyrus eut des sentimens plus humains, et voulut avoir Crœsus pour prendre ses avis dans ses expéditions. Après la mort de ce prince, Crœsus eut la confiance de Cambyse son fils, et mourut quelque temps après.

CROFT (Herbert), né le 18 octobre 1603, fit ses premières études à Douai, où son père, qui avait embrassé la religion romaine, s'était retiré. Après sa mort, il retourna en Angleterre et à la religion anglicane. Plusieurs bénéfices récompensèrent son zèle ; mais son attachement à la cause du roi le fit souffrir sous le protectorat de Cromwel. Au rétablissement de Charles II, il fut promu à l'évêché d'Hereford. En 1669, il eut la place de doyen de la chapelle du roi ; mais il résigna ce bénéfice pour se retirer dans son diocèse, s'occuper des devoirs de son état, et faire de bonnes œuvres, conduite qu'on admire en Angleterre, comme ailleurs. Croft mourut le 18 mai 1691. Il a publié différens ouvrages, tels que *le Véritable état de l'église primitive*, 1675, in-4°, contre les nonconformistes ; critique du livre intitulé *la Théorie de la terre ;* des Sermons, quelques livres de controverse.

CROFT (Guillaume), docteur en musique de l'université d'Oxford, musicien de la chapelle du roi d'Angleterre, et organiste de Westminster, est mort en 1727, à 30 ans. Il a fait un Traité de la musique de l'église, qui se trouve à la tête de son Recueil de motets, 1712. On lui a élevé un monument dans Westminster.

CROI (Jean de), *Croïus*, savant théologien de la religion prétendue réformée au 17e siècle, était d'Usez, où il fut ministre. Il mourut le 31 août 1659. Le plus considérable de ses ouvrages est intitulé *Observationes sacræ et historicæ in Novum Testamentum*, Genevæ, 1644, in-4°.

CROISADES, ou guerres entreprises pour la conquête de la Terre-Sainte. Ce nom leur a été donné, parce que ceux qui l'entreprenaient portaient une croix sur leurs habits, ce qui leur fit donner le nom de Croisés. La première fut entreprise en 1095, d'après les prédications de Pierre l'Hermite, qui représentait la misère des chrétiens orientaux sous l'empire des mahométans. Godefroi de Bouillon en fut le chef et

Digitized by Google

litaire, et fit la conquête de Jérusalem et de la Terre-Sainte en 1099. La deuxième croisade partit en 1100, et fut malheureuse; les Croisés périrent en route. La troisième fut entreprise en 1145, à la sollicitation de saint Bernard; Louis VII y alla en personne; il y gagna des batailles sans fruit, assiégea des places, qu'il ne prit point; mais il eut la satisfaction d'entrer à Jérusalem, pour y faire ses dévotions; et, mécontent des chrétiens orientaux, qu'il trouva pires que les Sarrasins, il revint aussi mal accompagné qu'il l'était bien à son départ. La quatrième en 1200; ce fut dans celle-là que les Latins prirent Constantinople en 1204; ils n'allèrent point en Terre-Sainte. La cinquième en 1237, où presque tous les Croisés périrent. La sixième en 1247; saint Louis, à la tête des Croisés, fit des prodiges de valeur, gagna des batailles, en perdit, fut fait prisonnier, et revint en 1254. La septième, entreprise encore par saint Louis en 1269, vit ce roi mourir devant Tunis en 1270. Acre, la dernière place de la Terre-Sainte, occupée par les Latins, fut prise par les Sarrasins en 1291, et mit fin à ces saintes guerres.

CROISET (Jean), jésuite, fut longtemps recteur du noviciat d'Avignon. On a de lui des Méditations, 4 vol. in-12; une Vie des saints, 2 vol. in-fol.; une Année chrétienne, 18 vol. in-12. Il faut prendre garde qu'il y a une édition où les épitres et évangiles ne sont qu'en latin; une Retraite, 2 vol.; Réflexions chrétiennes, 2 vol.; Dévotion au sacré cœur, 2 vol.; Parallèle des mœurs de notre siècle avec la morale de J.-C., 2 vol., tous in-12.

CROISY (Philibert Gassaud du), gentilhomme de Beauce, se mit dans une troupe de comédiens de province, et vint avec Molière à Paris en 1658. Il joua sur le théâtre du Palais-Royal jusqu'en 1673; mais, à la mort de Molière, il passa à l'hotel de Guénégaud; à la réunion des deux troupes, il fut conservé. Il quitta le théâtre en 1689, et mourut en 1693. Sa femme, Marie Claveau, jouait aussi sur le théâtre de Molière; mais à sa mort elle quitta le théâtre.

CROIX DU MAINE (François Crudé de la), savant écrivain du 16e siècle, né au Maine en 1552, publia en 1584 la Bibliothèque française, in-fol., dont on a donné une nouvelle édition, avec les notes de M. de la Monnaye, Paris, 1772, 2 vol in-4°, jointe à celle de du Verdier, qui en a trois; c'est le catalogue des auteurs qui ont écrit en français. Il fut assassiné à Tours en 1592.

CROIX (Louis-Antoine Nicole de la), mort le 14 septembre 1760, s'est distingué par une Géographie fort estimée, 2 vol. in-12. M. Barbeau de la Bruère en a revu les dernières éditions. Il a traduit la Méthode d'étudier de Ballérini, tirée des OEuvres de saint Augustin.

CROMER (Martin), savant évêque de Warmie, au 16e siècle, dont on a une Histoire de Pologne, et quelques Traités de controverse contre les protestans. Il mourut le 23 mars 1589.

CROMWEL (Thomas), fameux Anglais, fils d'un forgeron de Pulney, fut d'abord commis dans une factorerie anglaise à Anvers; puis, s'ennuyant de cet état, il s'engagea. Il était soldat dans l'armée du connétable de Bourbon, au sac de Rome. De retour en Angleterre, il entra au service du cardinal Volsey. Il s'attacha ensuite à Anne de Boulen, maîtresse de Henri VIII. Ce prince lui donna, en 1536, la baronnie d'Oukam, et le fit garde des chartes royales. Quelque temps après, il le fit secrétaire d'état, puis comte d'Essex, grand-chambellan et garde du sceau privé. Enfin il le choisit pour son premier ministre dans les affaires civiles et ecclésiastiques. Cromwel persécuta les catholiques, en fit mourir plusieurs avec une cruauté inouïe, et engagea le roi à se saisir de leurs biens. Il fit même porter une ordonnance par laquelle il était déclaré que les sentences rendues contre les criminels de lèse-majesté, quoique absens et non entendus, seraient de même force que celles des douze juges. Mais il fut la première victime de cette loi injuste, car on le condamna pour crime d'hérésie, de trahison et de félonie, sans être entendu, et il eut la tête tranchée le 28 juillet 1540.

CROMWEL (Olivier), naquit à Huntington le 25 avril 1599, d'une famille considérable de ce comté. Après avoir étudié quelque temps à Cam-

Digitized by Google

bridge, il prit le parti des armes, et se signala au siége de Hull, contre Charles Ier, roi d'Angleterre, et en plusieurs autres occasions importantes, ce qui l'éleva à la dignité de lieutenant-général, sous les ordres du comte de Manchester, généralissime des armées du parlement, et ensuite sous Thomas Fairfax. Il tailla en pièces l'armée royale, battit le duc d'Hamilton, et tua de sa main le fameux colonel Ledge, dans une sortie au siége d'Oxford. Après la prise de cette ville, Cromwel alla au parlement, et lui fit prononcer la dégradation du roi, en 1646. L'année suivante, les Ecossais ayant eu la lâcheté de livrer ce prince infortuné, Cromwel se fit proclamer généralissime après la démission de Fairfax. Il défit le duc de Buckingham en 1648, et son armée ayant battu et fait prisonnier le comte de Holland, il retourna à Londres comme en triomphe, et fit trancher la tête au roi son maître, le 9 février 1649. Le 17 mars suivant, il fit abolir la monarchie, et établit un conseil d'état, donnant à ceux qui le composaient le titre de *protecteurs du peuple* et de *défenseurs des lois*. Il passa ensuite en Irlande, où il défit d'Ormond. Il ne fut pas moins heureux en Ecosse, où les états avaient pris les armes pour le roi Charles II. Il vainquit et dissipa leurs armées. Cromwel fit la guerre avec succès aux Hollandais, en 1653, et refusa la couronne d'Angleterre, que le parlement lui offrait; mais il en eut toute l'autorité sous le titre de *protecteur*. Il déclara ensuite la guerre aux Espagnols, auxquels il enleva la Jamaïque et Dunkerque. Il mourut à Whitehall, le 13 septembre 1658, et fut enterré avec grande pompe dans la chapelle de Henri VII. En 1660 il fut déterré, traîné sur la claie, et enterré au pied du gibet. Cromwel avait un courage et des talens extraordinaires. Il était politique, entreprenant, dissimulé, hypocrite, et capable d'exécuter les plus grands projets. Il fit fleurir le commerce, étendit la domination d'Angleterre, et fut comme l'arbitre de l'Europe. Mais tant de belles qualités furent flétries par l'abus qu'il fit de son autorité, usurpant les prérogatives du trône, et traitant avec la dernière indignité ses légitimes souverains. Raguenet et Gregorio Leti ont écrit sa Vie, chacun en 2 vol. in-12.

CROMWEL (Richard), fils aîné du précédent, avait été nommé par son père pour lui succéder. Il fut proclamé protecteur d'Angleterre avec beaucoup de solennité; mais il ne sut point se maintenir dans cette place importante; car des disputes s'étant élevées pour mettre des bornes au pouvoir des magistrats, et Richard n'ayant point eu le talent de cacher les mesures qu'il prenait pour mettre la flotte et la milice dans ses intérêts, ses démarches firent naître de la jalousie entre lui et son armée. Fleetwood et Desborough, le premier, beau-frère, et le second, oncle de Richard, attirèrent à eux les officiers de l'armée, déposèrent Richard, et prirent le gouvernement en main. Mais voyant que le peuple se plaignait de leurs procédures militaires, ils députèrent à Richard, le déchargèrent de ses dettes, et lui donnèrent une protection pour six mois. Richard enleva alors les richesses qu'il trouva à Whitehall, et se retira à la campagne, où il vécut dans la retraite, et mourut le 24 juillet 1712, à 90 ans.

CRONEGK (Jean-Frédéric, baron de), poète allemand, né à Anspach en 1731, mort en 1758, avait fréquenté les savans à Paris et à Londres. Ses Œuvres ont été imprimées en 1760, à Leipsick.

CRONSTEDT (Axel-Frédéric), naquit en Sudermanie en 1722. La minéralogie fut le but de ses études. Il découvrit un nouveau demi métal, nommé nikel, et la zéolite, sur laquelle il écrivit un Mémoire qui est dans l'académie des sciences de Stockolm, de 1756. Il est mort en 1765, à 43 ans. On a encore de lui un Essai sur un système de Minéralogie, dans lequel il classe les minéraux suivant leurs principes constitutifs.

CROQUANS, nom donné par les pauvres gens de la campagne aux gentilshommes, qui les croquaient et dévoraient; ils prirent les armes pour se défendre de leurs pillages, et des vexations des receveurs des tailles, en 1394; mais ayant été dissipés, les gentilshommes rejetèrent sur eux, par mépris, le terme de Croquans, qui est resté dans cette signification. Le roi

Digitized by Google

leur avait remis une partie des tailles pour les apaiser. On appela aussi ces bandes des Tard-Venus; comme ils ont été les moins heureux, ils ont eu tort.

CROS (Pierre du), savant docteur et proviseur de Sorbonne, était du Limousin. Il fut doyen de l'église de Paris, puis évêque de Senlis en 1345, évêque d'Auxerre en 1349, et cardinal en 1350. Il mourut de peste à Avignon le 23 septembre 1361. Il ne faut pas le confondre avec le cardinal Pierre Ducros, archevêque d'Arles, mort en 1388, ni avec le cardinal Jean du Cros, frère de ce dernier, qui fut évêque de Limoges et grand pénitencier de l'église romaine. Il était habile dans la jurisprudence, et mourut à Avignon le 22 novembre 1383.

CROSILLES (Jean-Baptiste de), poète français, était abbé et membre de l'académie qui se tenait, en 1619, chez M. de Maroilles. Il fit des Epitres héroïdes, à l'imitation de celles d'Ovide, 1619, in-8°, qui eurent d'abord un grand succès, et qui tombèrent ensuite dans l'oubli. Ses comédies n'étaient pas meilleures. Ayant été accusé de s'être marié étant prêtre, il fut mis en prison vers la fin de 1640. Il n'en sortit qu'au bout de dix ans, par arrêt du parlement, qui le déchargea de cette accusation. Il mourut six mois après, en 1651, dans une extrême pauvreté. On a de lui une pièce de théâtre imprimée à Paris, 1613, in-8°, sous le titre de *Chasteté invincible*, ou Thirsis et Uranie, bergerie en prose et en cinq actes, réimprimée en 1634, sous le titre de Bergerie.

CROUVÉ (Guillaume), *Crouveus*, savant prêtre de l'église anglicane, fut régent à Croydone, et se pendit de désespoir vers 1677. On a de lui un Catalogue des auteurs qui ont écrit sur la Bible, *Elenchus scriptorum in sanctam Scripturam*, Londres, 1672, in-8°. Le père Le Long, de l'Oratoire, en a beaucoup profité dans sa Bibliothèque sacrée.

CROUZAS (Jean-Pierre de), naquit à Lausanne le 12 avril 1663, d'une famille noble. La lecture des écrits de Descartes le porta à s'appliquer avec ardeur à l'étude de la philosophie et des mathématiques; il fut fait professeur en grec et en philosophie en 1699, puis recteur de l'académie de Lausanne en 1706 et en 1722; on l'appela à Groningue en 1724, pour y être professeur en mathématiques et en philosophie, avec 1500 florins de Hollande de pension. Deux ans après il fut nommé associé étranger de l'académie royale des sciences de Paris. Ce fut alors qu'on le choisit pour être gouverneur du prince Frédéric de Hesse-Cassel, neveu du roi de Suède, ce qui lui valut, en 1732, le titre de conseiller des ambassades du roi de Suède. Il eut, en 1737, une chaire de philosophie à Lausanne, et mourut en cette ville en 1748, à 83 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux et les plus estimés sont, 1° une Logique en français, sous ce titre: *Système de Réflexions qui peuvent contribuer à la netteté et à l'étendue de nos connaissances, ou nouvel Essai de logique*, 1741, en 6 vol. in-12. Il publia un Abrégé de ces six volumes, qu'il réduisit en deux quelque temps avant sa mort; 2° un Traité du beau, en 2 vol. in-12; 3° un Traité de l'éducation des enfans, 2 vol. in-12; 4° Examen du Traité de la liberté de penser, in-8°; 5° Examen du pyrrhonisme ancien et moderne, in-fol.; 6° un grand nombre de Sermons, dont plusieurs roulent sur la vérité de la religion chrétienne; 7° Œuvres diverses, en 2 vol. in-8°; 8° Traité de l'esprit humain; 9° Examen de l'*Essai sur l'homme*, de Pope; plusieurs Traités sur des matières de physique et de mathématiques, etc.

CROWNS (Jean), américain de la Nouvelle-Ecosse, vint chercher fortune en Angleterre. Il y fut d'abord à l'étroit; mais dix-sept pièces de théâtre qu'il donna, dont quelques-unes sur les affaires du temps, eurent du succès, et lui facilitèrent le moyen de vivre. Il a fait aussi quelques autres poésies, qui se trouvent dans le tome III du Recueil de Nichol. Il est mort vers 1703.

CROXALL (Samuel), fit ses études à Cambridge, et courut de bénéfice en bénéfice, suivant l'usage des Anglais. Il s'en occupait moins que de la poésie. Ses ouvrages sont d'abord la *Foire de Circassie*, dont la belle édition est de 1720, in-4°; une collection de Fables,

Digitized by Google

en anglais, 1722, et autres poésies. Il est mort le 13 février 1752, dans un âge avancé. Il a fait aussi quelques pamphlets politiques.

CROY (Guillaume de), seigneur de Chièvres, duc de Soria et chevalier de la Toison d'Or, d'une illustre et ancienne maison, fut nommé par Louis XII, roi de France, gouverneur de Charles d'Autriche (depuis empereur sous le nom de Charles-Quint), et se signala par sa valeur sous les rois de France Charles VIII et Louis XII. Il s'attacha ensuite à la maison d'Autriche, et fut envoyé vice-roi en Espagne, où il ternit l'éclat de ses vertus par son avarice et par ses extorsions. Il mourut à Worms en 1521, à 63 ans, après s'être acquis une grande réputation dans toute l'Europe, et avoir rendu des services considérables à Charles-Quint. Varillas a donné sa Vie, Amsterdam, 1684, in-12.

CROY (Guillaume de), illustre cardinal de la même famille, eut pour précepteur le célèbre Louis Vivès. Il fut évêque de Cambrai en 1516, après la mort de Jacques de Croy son oncle, et devint ensuite cardinal, archevêque de Tolède, et chancelier de Castille; mais étant allé à la chasse, et s'étant laissé tomber de cheval, il mourut de sa blessure en 1521, à 23 ans.

CROZAT (Joseph-Antoine), conseiller au parlement, puis maître des requêtes, fut lecteur du cabinet du roi en 1719. Son goût pour les arts, et ses belles connaissances dans la peinture, la sculpture et la gravure, l'ont plus distingué que ses richesses : c'est lui qui a fait la grande entreprise de faire graver par d'habiles maîtres les plus beaux tableaux du cabinet du roi et de M. le duc d'Orléans, etc. Le premier volume a paru en 1729; le second en 1742, in-fol. Il manque souvent à cette collection un supplément de 42 planches, accompagné d'un texte, forme d'atlas. M. Crozat mourut deux ans avant, en 1740 : il avait été marié en 1725 à une demoiselle Amelot, et a ordonné en mourant que le prix de la vente de son beau cabinet serait distribué aux pauvres; c'est sa sœur Marie-Anne qui avait épousé le comte d'Evreux, et qui est morte en 1729, à 34 ans. Elle était connue sous le nom de mademoiselle Crozat. M. Le François lui avait dédié sa géographie.

CROZE (Mathurin Veyssière La), naquit à Nantes le 4 décembre 1661, d'un marchand de cette ville. Il voyagea en Amérique, apprit les langues anciennes et modernes, et se fit bénédictin en 1678. Il sortit de cet ordre en 1696, et abjura à Bâle la religion catholique. De là il passa à Berlin, où il eut la charge de bibliothécaire du roi de Prusse, et se maria avec une demoiselle du Dauphiné. Enfin il fut professeur de philosophie à Berlin, en 1724, et y mourut le 21 mai 1739, à 78 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont, 1° Dissertations historiques sur divers sujets, in-4°; 2° Entretiens sur divers sujets d'histoire, etc.; 3° Dictionnaire arménien, 2 vol. in-4°; 4° Dictionnaire égyptien, avec les additions de M. Scoltz, mis au jour par Ch. God. Volde, à Oxford, 1775, in-4°; 5° Histoire du christianisme d'Ethiopie et d'Arménie, in-8°; 6° Histoire du christianisme des Indes, 2 vol. in-12, etc. M. Jourdan, son ami et son disciple, a écrit sa Vie, in-12.

CRUCIGER (Gaspard), savant théologien protestant, natif de Leipsick, dont on a des Commentaires sur les psaumes, en allemand, in-4°; sur saint Paul aux Romains et à Timothée, chacun un vol. in-8°, sur saint Jean, in-8°, et d'autres ouvrages; enseigna à Magdebourg et à Wittemberg, où il mourut le 15 novembre 1548, à 45 ans.

CRUSER (Herman), natif de Campen, était habile dans les langues, la philosophie, la médecine et la jurisprudence. Il fut conseiller de Charles, duc de Gueldres, puis de Guillaume, duc de Clèves. Il mourut à Konigsberg en 1574. Il a traduit en latin 16 livres de Gallien, les vies de Plutarque, et a composé divers ouvrages.

CRUSIUS (Martin), habile écrivain du 16e siècle, naquit à Grebern, dans l'évêché de Bamberg, le 19 septembre 1526, et mourut à Essingen le 25 février 1607, après avoir enseigné les belles-lettres à Tubinge et ailleurs. On a de lui, 1° un excellent Recueil en grec et en latin, intitulé *Turco Græcia*, Bâle, 1584, in-fol., ouvrage très-utile pour l'intelligence de l'histoire et de la langue des Grecs modernes; 2° *An-*

Digitized by Google

nales suevici, 1595 et 1596, 2 vol. in-fol., ouvrage rare et très-estimé; 3° *Germano-Græcia*, 1585, in-fol.

CRUX (Le marquis de Santa). *Voy.* Santa-Crux.

CTESIAS, fameux historien et médecin grec, natif de Gnide, se trouva à la bataille que Cyrus le jeune donna à Artaxercès Mnémon son frère, 401 an avant J.-C. Il fut fait prisonnier, guérit Artaxercès d'une blessure qu'il avait reçue dans le combat, demeura auprès de ce prince, et exerça la médecine en Perse, durant 17 ans. Il composa l'Histoire des Assyriens et des Perses, en 23 livres, dont Photius et Eusèbe nous ont conservé des fragmens. On les trouve dans l'Hérodote de Londres, 1679, in-fol. La plupart des critiques n'ajoutent aucune foi aux récits de Ctésias; d'autres préfèrent sa Chronologie à celle d'Hérodote.

CTESIBIUS, d'Alexandrie, célèbre mathématicien du temps de Ptolomée Physcon, vers 120 avant J.-C., inventa le premier les orgues hydrauliques, dont Néron retrouva l'invention, selon Suétone. Il y a une pompe de son invention qui a retenu son nom.

CTESIPHON, célèbre architecte grec, qui donna les dessins du fameux temple d'Ephèse, et qui inventa une machine pour transporter les colonnes qui devaient servir à ce temple.

CTESIPHON, d'Athènes, fit décerner par les Athéniens une couronne d'or à Démosthène. Eschine, pour l'en priver, accusa Ctésiphon d'être l'auteur d'une sédition. Démosthène le défendit dans cette belle harangue qu'il a intitulée *de la Couronne*.

CUDWORTH (Rodolphe), naquit à Aller, dans le comté de Sommerset, en 1617. Il fit ses études, et enseigna à Cambridge, où il eut Guillaume Temple au nombre de ses disciples. Il eut divers autres emplois importans et lucratifs, et mourut à Cambridge le 26 juin 1688, à 71 ans. Il laissa entre autres enfans une fille nommée Damaris, qui s'est rendue célèbre par son savoir. Cudworth était très-habile dans les belles-lettres, les langues savantes et l'antiquité. Il était bon philosophe, profond métaphysicien et grand mathématicien. Il suivait dans la physique les principes de la mécanique, et dans la métaphysique les idées et les opinions de Platon. Ses principaux ouvrages sont: 1° le *Système intellectuel de l'univers, contre les athées*, livre excellent, traduit d'anglais en latin par Jean Laurent Mosheim, avec des notes et des dissertations, Iène, 1733, 2 vol. in-fol., et depuis à Leyde, 2 vol. in-4°; 2° un Sermon en anglais contre la réprobation absolue, etc.; 3° Discours sur l'amour de Dieu, traduit en français par M. Coste, Amsterdam, 1722, in-12. Thomas Wise a publié en anglais un Abrégé du *Système intellectuel* de Cudworth, en 2 vol. in-4°, qui est estimé.

CUEVA (Alphonse de La), plus connu sous le nom du marquis de Bedmar, fameux Espagnol, d'une maison illustre et ancienne, ayant été envoyé par Philippe III, roi d'Espagne, ambassadeur à Venise, forma, en 1618, avec le duc d'Ossone, gouverneur de Naples, une conjuration qui aurait ruiné Venise, si elle n'eût été découverte par deux Français. Le marquis de Bedmar prit la fuite, et fut créé cardinal par Grégoire XV en 1622. Le roi d'Espagne le fit ensuite gouverneur des Pays-Bas; mais la sévérité de sa conduite le fit disgracier. Il se retira à Rome, où il eut l'évêché de Palestrine, puis celui de Malaga. Il mourut le 10 août 1665, à 83 ans. On lui attribue un livre contre la liberté de Venise, intitulé *Squitinio della liberta Veneta*, qu'on l'on trouve traduit en français dans le *Gouvernement de Venise*, d'Amelot de la Houssaye, 3 vol. in-12.

CUEVA (Jean de La), fameux poète espagnol, dont les tragédies sont très-estimées en Espagne.

CUFF (Henri), né en 1560, fut chassé du collége de la Trinité d'Oxford, pour dépravation de mœurs; cependant il y fut professeur en grec en 1594. Le comte d'Essex, qui eut lieu de le connaître, et de remarquer qu'il était propre aux grandes affaires, le prit à son service en qualité de secrétaire. Cette situation heureuse ne fut pas de longue durée; il fut enveloppé dans la disgrâce de son maître, et exécuté à Tyburn le 30 mars 1601. On a de lui, *De la différence des âges de la vie des hommes*, Londres, 1607, in-8°.

CUGNIÈRES (Pierre de), savant jurisconsulte, avocat et conseiller au parlement de Paris, soutint en présence du roi Philippe de Valois, en

Digitized by Google

1329, que la juridiction ecclésiastique, était une usurpation sur les droits des souverains. Pierre Bertrand, l'ancien évêque d'Autun, lui répondit avec tant de force et d'éloquence, que le roi prononça en faveur du clergé. La réponse de Bertrand lui valut le chapeau de cardinal, au lieu que Cugnières s'attira la haine du clergé. La Croix du Maine assure que Cugnières était seigneur de Santines, près de Verberie, qu'il fut archidiacre de Paris, et qu'ensuite il se maria avec Jeanne de Nery. Le clergé a souvent fait imprimer la réponse de Bertrand; on la trouve dans l'édition des Libertés de l'église gallicane, Lyon, 1770, 5 vol. in-4°; mais on ne trouve nulle part le discours de Cugnières.

CUJAS (Jacques), *Cujacius*, né à Toulouse en 1520, de parens obscurs, enseigna le droit écrit avec une réputation extraordinaire, à Toulouse, à Cahors, à Bourges et à Valence en Dauphiné. Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, l'attira à Turin, et lui donna des marques singulières de son estime. Cujas refusa ensuite les offres avantageuses que lui faisait Grégoire XIII, qui le voulait faire enseigner à Bologne. Il aima mieux se fixer à Bourges, où il eut un nombre prodigieux d'écoliers. Il leur communiquait avec plaisir toutes ses découvertes, et les assistait de ses biens, ce qui le fit nommer le père des écoliers. C'était un de ces génies rares et heureux, qui apprennent tout d'eux-mêmes. Il mourut à Bourges le 4 octobre 1590, à 70 ans, laissant de son second mariage une fille, nommée Susanne, qui se rendit fameuse par ses déréglemens. La meilleure édition des OEuvres de ce grand jurisconsulte est celle de Fabrot en 1658, 10 vol. in-fol. Papyre Masson a écrit sa vie.

CULANT (Philippe de), reçut le bâton de maréchal sous Charles VII, au siége de Pontoise en 1441. Il avait plus de talent à prendre des villes qu'à gagner des batailles. Il mourut en 1454. Il était oncle de Charles de Culant, grand-maître de la maison du roi, et de Louis de Culant, amiral en 1422.

CUMBERLAND (Richard), né à Londres, d'une famille honnête, en 1632, fut curé de Brampton, déclama contre la doctrine de l'église romaine, sous le règne de Charles II, et sous celui de Guillaume III. Il fut nommé à l'évêché de Pétersborough, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1718, à 87 ans. Il avait une grande intégrité de mœurs, et se distingua par son mérite et par sa science. Quatre ans avant sa mort il avait appris la langue cophte, et y avait fait des progrès. On a de lui: 1° un ouvrage excellent, intitulé *De legibus naturæ*, Londres, 1672, in-4°, traduit en anglais, avec des notes, par Jean Maxwel, et ensuite en français, par Barbeyrac, Amsterdam, 1744, in-4°. On y trouve une bonne réfutation des maximes de Hobbes; 2° un Traité des poids et mesures des Juifs en anglais, in-8°; 3° l'Histoire phénicienne de Sanchoniaton, in-8°, en anglais.

CUMBERLAND (Georges, comte de), contribua beaucoup à la perfection de la navigation, par les différens voyages qu'il fit entreprendre; le premier, en 1586, avec une flotte de trois vaisseaux et d'une pinasse, devait passer à la mer du Sud. Elle prit quelques bâtimens espagnols sur les côtes d'Amérique, et revint en Angleterre sans remplir sa destination. Ce seigneur se distingua dans le combat qui détruisit l'*Invincible* de Philippe II, en 1588. La reine fut si satisfaite de ses services, qu'elle lui permit de faire le voyage qu'il avait prémédité dans les contrées méridionales. Cette entreprise, contrariée par les vents, n'aboutit qu'à la prise d'un seul vaisseau. La reine lui en confia un autre en 1589. Il fit plusieurs prises, rançonna les Açores; mais il fut grièvement blessé, et revint en Angleterre, après avoir souffert une cruelle famine. En 1591, il tenta une nouvelle entreprise à la tête de cinq vaisseaux. Cette entreprise fut si malheureuse, qu'elle finit en commençant. Il fit, en 1592, un autre armement qu'il ne commanda pas. Ayant perdu l'espoir de prendre les caraques espagnoles, par un retard forcé, il envoya sa flotte aux Açores; elle se borna à la prise du butin d'un bâtiment portugais, encore avec d'autres vaisseaux qui la joignirent, et qui en eurent la meilleure part. Il commanda lui-même l'expédition de 1593 sur les côtes d'Espagne. Une maladie qui lui survint le fit renoncer au commandement de la flotte, qui alla désoler les côtes de l'Amérique espagnole; pour lui, il revint en Angleterre avec deux prises fran-

Digitized by Google

caises du parti de la ligue. Il en équipa une autre en 1594, qu'il ne commanda pas, et qui prit plusieurs vaisseaux. Pour l'expédition de 1595, il fit construire un bâtiment de 900 tonneaux qu'il comptait bien commander; mais la reine le fit revenir, et sa flotte se borna à la prise de quelques vaisseaux. En 1596 il eut la satisfaction de monter son grand vaisseau, qu'une tempête contraignit de rentrer dans le port. Mais, en 1598, il équipa une flotte de vingt bâtimens, dont aucun n'appartenait à la reine; il commandait cette flotte, prit Lancerotta, l'une des Canaries, où il trouva peu de choses; mais, à la prise de Puerto-Rico, il eut de quoi se dédommager, et revint au mois d'octobre en Angleterre. Ce fut la dernière expédition du comte.

CUNÆUS (Pierre), né à Flessingue en 1586, enseigna les belles-lettres, la politique et le droit à Leyde, où il mourut en 1638, à 52 ans. Son principal ouvrage est un Traité de la république des Hébreux, en latin, 1632, in-24, et Leyde, 1703, in-4°; traduit en français, Amsterdam, 1705, 3 vol. in-8°. *Sardi venales*, Leyde, 1612, in-24, et dans le Recueil de *tres satiræ Menippeæ* de G. Corte, Leipsick, 1720, in-8°; *Orationes*, 1693, in-8°. C'est un écrivain judicieux.

CUNÉGONDE (Sainte), fille de Sigefroid de Luxembourg, et femme de l'empereur Henri II, fut accusée d'adultère, quoiqu'elle eût fait vœu de chasteté. Elle prouva son innocence en tenant dans ses mains une barre de fer ardente sans se brûler. L'empereur Henri II, en mourant, dit aux parens de Cunégonde : « Vous me l'avez donnée vierge, je vous la rends vierge. » Cunégonde, après la mort de son mari en 1024, prit le voile dans un monastère qu'elle avait fondé. Une pareille conduite, louable par son motif, serait souvent préjudiciable aux peuples.

CUNIBERT (Saint), illustre évêque de Cologne au 7e siècle, né en Austrasie, d'une maison noble et ancienne, fut évêque de Cologne en 623. Le roi Dagobert le mit à la tête de son conseil, et le fit gouverneur de Sigebert, roi d'Austrasie. Saint Cunibert fut encore chargé du gouvernement de ce royaume sous Childéric, fils de Clovis II, et mourut le 12 novembre 1663.

CUNITZ (Marie), dame savante, native de Silésie, apprit les belles-lettres et les sciences, et fut mise au nombre des plus habiles astronomes de son temps. Elle épousa Elie de Lewen, docteur en médecine, et mourut à Pistehen le 22 août 1664. Elle avait publié des Tables astronomiques.

CUPER (Gisbert), savant professeur d'histoire et bourguemestre à Deventer, naquit à Hemmen en 1644. On a de lui des Lettres, Amsterdam, 1742, in-4°; des Observations critiques et chronologiques; l'Apothéose d'Homère, et d'autres ouvrages sur les médailles, entre autres *Harpocrates*, Utrecht, 1687, in-4°. Cuper mourut à Deventer le 22 novembre 1716. Il était associé à l'académie des inscriptions de Paris.

CUPIDON, dieu de l'amour chez les païens, fils de Mars et de Vénus, est représenté sous la figure d'un enfant nu, avec un bandeau sur les yeux, un carquois et des flèches; on lui donne Psyché pour femme.

CUPPÉ (Pierre), chanoine régulier de Saint-Augustin, et curé de la paroisse de Bois, diocèse de Xaintes, dans le 18e siècle. Il a couru sous ce nom, en manuscrit, un livre très-dangereux et impie, intitulé *Le ciel ouvert à tous les hommes;* mais depuis qu'il est imprimé, en 1768, en 1 vol. in-8°, il est tombé dans le mépris qu'il mérite.

CURCE (Quinte). *Voy.* Quinte-Curce.

CURETES. *Voy.* Dactyles.

CUREUS (Joachim), savant médecin, natif de Freistat en Silésie, fut élevé avec soin, et voyagea en Italie pour se perfectionner dans les sciences. De retour dans sa patrie, il y exerça la médecine avec réputation, et y mourut le 21 janvier 1593, à 41 ans. Il a composé les Annales de Silésie et de Breslau en latin, in-fol.

CURIACES, nom de ces trois frères de la ville d'Albe, qui combattirent contre les Horaces, vers 669 avant J.-C. *Voy.* Horaces.

CURIEL (Jean-Alfonse), chanoine de Burgoa, puis de Salamanque, où il professa la théologie avec réputation durant plus de 30 ans, était de Palen-

Digitized by Google

tiola, au diocèse de Burgos. Il s'associa aux bénédictins, leur légua sa belle bibliothèque, et mourut le 28 septembre 1609. Il a laissé *Controversiæ in diversa loca sanctæ Scripturæ*, Salam., 1611, in-fol.; *Quæstiones in Thomam*, 2 vol. in-fol., et d'autres ouvrages.

CURIIS (JEAN DE), dont le véritable nom était de Hiefen, naquit en 1483, et mourut vers 1550 à Varmie, dont il était évêque. Curiis s'éleva par ses talens, car il était fils d'un brasseur. Il gagna l'amitié du roi de Pologne Sigismond, qui lui confia plusieurs ambassades. On a recueilli ses poésies, qui méritent d'être lues, Breslau, 1764, in-8°.

CURION, célèbre orateur romain, fils d'un autre orateur de ce nom, se distingua par son éloquence du temps de Jules César. C'est lui qui appelait ce fameux conquérant l'homme de toutes les femmes, et la femme de tous les hommes.

CURION (CÆLIUS SECUNDUS), natif du Piémont, eut beaucoup à souffrir en Italie à cause de son attachement au luthéranisme, fut principal du collége de Lausanne, et professa ensuite l'éloquence à Bâle avec réputation. Il mourut en 1569, à 67 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les plus singuliers sont *De amplitudine beati regni Dei*, 1550, in-8°. Il y soutient que le nombre des prédestinés est plus grand que celui des réprouvés : *Calvinus judaisans*, 1595, in-8°; *Opuscula*, 1544, in-8°; des Lettres, Bâle, 1553, in-8°. On lui attribue *Pasquillorum tomi duo*, 1544, 2 tomes en 1 vol. in-8°. Ce qui l'a fait juger éditeur de ce recueil, c'est qu'il est lui-même auteur des deux *Pasquillus ecstaticus*, in-8°, l'un sans date, l'autre de Genève, 1544. Le second a été réimprimé avec *Pasquillus theologaster*, Genève, 1667, in-12. On y joint pour tome 3 les OEuvres d'un certain Allemand nommé Pasquillus-Murus, dont les objets sont fort différens de ceux renfermés dans les deux parties de Curion. La pièce la plus intéressante de ce dernier est *Libellus de fallaci et lubrico mulierc ularum statu*, 1562, in-8°.

CURIUS DENTATUS (M. ANNIUS), célèbre citoyen romain, fut trois fois consul, et vainquit les Samnites, les Sabins et les Lucaniens. Il distribua 40 arpens de terre à chaque citoyen, et n'en retint pas davantage pour lui, disant que « celui-là ne méritait pas le nom de Romain, à qui cette quantité ne pouvait suffire. » Un jour les Ambassadeurs des Samnites étant allés lui rendre visite, ils le trouvèrent faisant cuire des raves dans un pot de terre; sur quoi ils lui offrirent des vases d'or pour l'engager à prendre leurs intérêts; mais il les refusa généreusement, en disant « qu'il ne voulait point devenir riche, mais commander à ceux qui l'étaient. » Il défit Pyrrhus près de Tarente, 275 avant J.-C., et reçut l'honneur du triomphe.

CURIUS FORTUNATIANUS, rhéteur du 3e siècle, du temps de Gordien et de Philippe l'Arabe. Il nous reste de lui quelques ouvrages dans *Rhetores antiqui*, Alde, 1523, in-fol., Paris, 1599, in-4°.

CURNE DE SAINTE-PALAYE (JEAN-BAPTISTE LA), né à Auxerre, le 6 juin 1697, avec une faible complexion, se sentit une mémoire si heureuse, un goût si décidé pour le travail, qu'en suivant son inclination il mérita d'être choisi par l'académie des inscriptions pour être un de ses membres, en 1724. Peu après, il fut nommé résident auprès de Stanislas, pendant la négociation du mariage de la reine. Cette place fut réformée par le cardinal Fleury, en 1727. Un esprit d'économie en fut la cause. On lui promit une autre résidence, il n'en eut pas, et se consola par l'étude. C'est à son loisir qu'on doit ces belles Dissertations sur nos premiers historiens, qui sont dans les Mémoires de l'académie des inscriptions. En étudiant les anciens historiens, il étudiait les mœurs du temps; et, pour étudier ces mœurs, il lut les romans de chevalerie, et c'est cette étude qui a produit les Mémoires sur l'ancienne chevalerie, qui ont été imprimés séparément, en 2 vol. in-12, auxquels on en a ajouté un troisième depuis sa mort, et l'Histoire des troubadours, qu'a donnée l'abbé Millot, en 3 vol. in-12. Il n'était pas possible de lire tant de livres anciens sans se faire un dictionnaire pour les entendre. M. de Bréqui-

Digitized by Google

gny a travaillé à le mettre en ordre. Indépendamment de ce dictionnaire, il a laissé à la bibliothèque de M. Moreau un Dictionnaire des antiquités françaises, en 40 vol. in-fol. Il a laissé aussi 23 vol. in-fol. d'extraits de poésies d'anciens troubadours, avec les traductions et le glossaire. Ses travaux sur les troubadours lui ouvrirent les portes de l'académie de la Crusca; et l'académie française le reçut parmi ses membres en 1758. Il vivait avec un frère jumeau qui avait eu dessein de se marier; mais qui y renonça quand il vit que son frère appréhendait que cette union ne détruisit la leur. M. de Sainte-Palaye survécut à son frère, et mourut lui-même le 1er mars 1781.

CUROPALATE. *Voy.* Scylitzes.

CURSAY (Jean-Marie-Joseph Thomassin de), sous-diacre, chanoine honoraire d'Appoigny, né à Paris le 25 novembre 1705, d'un médecin, est mort en 1781. Il est auteur des *Deux frères angevins*, 1761, in-12; *l'Homonymie dans les pièces de théâtre*, 1756, in-8°; Anecdotes sur le discernement de Louis XIV, pour les savans, 1761, in-12; *le Guerrier sans reproche*, 1775, in-8°.

CURTIUS (Quintus ou Marcus), fameux chevalier romain, vers 562 avant J.-C., se dévoua pour le salut de sa patrie. La terre s'étant entr'ouverte, et l'oracle ayant répondu que ce gouffre ne pouvait être comblé qu'en y jetant ce que le peuple romain avait de plus précieux, Curtius se précipita dans cet abîme avec ses armes et son cheval, pensant que le peuple romain n'avait rien de plus excellent que les armes et la valeur, après quoi la terre se referma, selon la fable.

CURTIUS (Mathieu), célèbre médecin de Pavie, mourut à Pise en 1544. On a de lui un Traité *De curandis febribus*, et d'autres ouvrages.

CURTIUS (Cornelius), religieux augustin, natif de Bruxelles, distingué par sa science et par sa piété, mourut en 1633, à 47 ans. On a de lui *Elogia virorum illustrium ordinis sancti Augustini*, et d'autres ouvrages.

CUSA (Nicolas de). *Voy.* Nicolas de Cusa.

CUSPINIEN (Jean), savant écrivain du 16e siècle, natif de Sweinfort en Franconie, fut employé par l'empereur Maximilien Ier, en diverses négociations, et mourut à Vienne en Autriche en 1529. On a de lui, 1° un Commentaire sur la Chronique des consuls de Cassiodore, 1552, in-fol.; des Césars et des empereurs romains, 1540, in-fol.; 2° une Histoire d'Autriche, 1553, in-fol.; 3° une Histoire de l'origine des Turcs, et d'autres ouvrages. Nicolas Gerbel a écrit sa vie.

CUTTES (Jean, lord), brave militaire au service du roi Guillaume et de la reine Anne, suivit le duc de Montmouth en Hongrie, où il se distingua au siége de Bude. Il fut depuis gouverneur de l'île de With, major-général, colonel du second régiment des gardes, commandant en Hollande et en Irlande, et enfin lord justicier de ce royaume. Il mourut à Dublin le 26 janvier 1707. Il a fait un Poëme sur la mort de la reine Marie, et en 1687 un Recueil de poésies.

CUYCK (Jean Van), savant conseiller et consul d'Utrecht sa patrie, mourut en 1566. On a de lui des remarques estimées sur les Offices de Cicéron, et une édition de *Cornelius Nepos*, imprimée à Utrecht en 1542, in-8°. Il ne faut pas le confondre avec Henri Cuyck, théologien protestant, qui a fait imprimer à Cologne, 1559, in-8°, une satire sous le titre de *Speculum concubinariorum sacerdotum, monachorum ac clericorum.*

CYANÉE, fille du fleuve Méandre, et mère de Caune et de Biblis, fut métamorphosée en rocher, pour n'avoir pas voulu écouter un jeune homme qui l'aimait, et qui se tua en sa présence sans lui causer d'émotion.

CYANIPPE, prince de Syracuse, ayant méprisé les fêtes de Bacchus, fut frappé d'une telle ivresse qu'il fit violence à sa fille Cyané. L'île de Syracuse fut aussitôt frappée d'une peste horrible, sur quoi l'oracle consulté répondit qu'elle ne finirait qu'avec la vie de l'incestueux. Cyané traîna son père à l'autel, et se tua après l'avoir égorgé.

CYAXARES, roi des Mèdes, succéda à son père Phraortes, qui venait d'être tué au siége de Ninive, 635 ans avant J.-C. Il marcha aussitôt contre les Assyriens, pour venger la mort de son père, les défit dans une grande

Digitized by Google

bataille, et mit le siége devant Ninive; mais il fut contraint de le lever pour aller défendre son propre pays, attaqué par les Scythes : ils le défirent d'abord, mais il les vainquit à son tour, les chassa entièrement de ses états, et fit ensuite la guerre contre Halyartes, roi de Lydie. Cette guerre fut terminée par le mariage d'Ariane, fille de ce prince, avec Astyages, fils de Cyaxares. Il revint ensuite devant Ninive, qu'il ruina de fond en comble, et s'empara de tout le royaume d'Assyrie. Cyaxares mourut, après un règne de 40 ans, 595 avant J.-C. Xénophon parle d'un autre roi des Mèdes, nommé Cyaxares, fils d'Astyages, et petit-fils de Cyaxares, dont nous venons de parler ; mais Hérodote ne reconnaît point ce second Cyaxares.

CYBÈLE, fille du Ciel et de la Terre, selon la fable, et femme de Saturne, était appelée la mère des dieux, Ops, Rhée, Vesta, Dindimène, Bérécynthe, et la bonne déesse. Elle tirait le nom de Cybèle du mont Cybélus, en Phrygie, où l'on dit qu'elle avait été exposée après sa naissance. On la représentait avec une tour sur la tête, une clef à la main, et un habit parsemé de fleurs, assise sur un char traîné par quatre lions. Le pin lui était consacré, parce que le jeune Atys, qu'elle aimait avec passion, avait été métamorphosé en cet arbre. On lui offrait en sacrifice un taureau, une chèvre ou une truie. Quelques-uns de ses prêtres étaient eunuques. Ils portaient sa statue par les rues et par les places publiques, en dansant au son des timbales, faisant des contorsions et se déchiquetant le corps pour s'attirer les aumônes du peuple.

CYCLOPES, premiers habitans de la Sicile, cruels et d'une stature gigantesque, habitaient autour du mont Etna, et avaient toujours l'œil au guet pour surprendre et voler leurs voisins; ce qui a donné occasion aux poètes de feindre qu'ils étaient les forgerons de Vulcain, qu'ils travaillaient à faire les foudres de Jupiter, et qu'ils n'avaient qu'un œil au milieu du front. Les trois principaux sont Brontès, Stéropes et Pyrachmonides. Apollon ne pouvant se venger de Jupiter, qui avait foudroyé son fils, tua tous les cyclopes qui avaient forgé la foudre.

CYGNE (Martin du), célèbre professeur d'éloquence, de la société des jésuites, mort à Ypres en 1699, est auteur d'une Analyse des Oraisons de Cicéron, à l'usage des écoliers, d'une Poétique et d'une Rhétorique, 1704, in-12.

CYGNUS, roi des Liguriens, que Jupiter changea en cygne, selon la fable, pour avoir pleuré l'aventure de Phaéton et de ses sœurs.

CYNÉGIRE, soldat athénien, après avoir signalé son courage à la bataille de Marathon, 490 ans avant J.-C., poursuivit les ennemis jusque dans leurs vaisseaux. Il s'attacha à l'un de la main droite, laquelle lui ayant été coupée, il reprit le vaisseau de la main gauche, cette main lui fut encore coupée, et alors il saisit, dit-on, le vaisseau avec les dents.

CYNIQUES (Philosophes). *Voy.* Antisthène, Diogène.

CYNTHIO. *Voy.* Giraldi.

CYPARISSE, beau jeune homme aimé d'Apollon, tua par mégarde un cerf qu'il élevait, et il en eut tant de chagrin qu'il voulut se donner la mort. Apollon le changea en cyprès.

CYPRIANI, peintre, établi en Angleterre, est mort à la fin de 1785, à Londres; ses compositions sont nombreuses, mais ont peu d'étendue. La variété de ses dessins, l'expression de ses figures, la finesse de ses têtes et la délicatesse de ses contours le font regarder comme un excellent maître. Il a laissé un fils qui a marché sur ses traces.

CYPRIEN (Saint), célèbre père de l'église, natif de Carthage, d'une des plus riches et des premières familles de cette ville, y enseigna la rhétorique avec réputation avant que d'être chrétien. Après sa conversion, il prit le nom de Cécile, pour marquer sa reconnaissance envers un prêtre de ce nom qui l'avait converti en 246. Donat, évêque de Carthage, étant mort, saint Cyprien fut élu en sa place, l'an 248; mais il fut obligé de quitter cette ville environ deux ans après, à cause de la persécution de Dèce. Il écrivit du lieu de sa retraite plusieurs lettres pieuses et instructives à son peuple et à son clergé. De retour à Carthage, il tint des conciles pour régler la pénitence de ceux qui étaient tombés du

Digitized by Google

rant la persécution, et d'autres points de discipline. Il condamna le prêtre Félicissime et l'hérétique Privat, qui avaient excité des troubles dans l'église de Carthage pendant son absence. Ce dernier envoya vers le pape Corneille pour lui demander sa communion, et accuser saint Cyprien, qui n'envoya personne pour se défendre. Le pape lui en témoigna sa surprise. Saint Cyprien lui répondit que c'était une chose établie entre les évêques, que le crime fût examiné où il avait été commis. Saint Cyprien ne laissa pas de se déclarer avec ses collègues en faveur du pape saint Corneille, contre le schisme de Novat et de Novatien, et tint un concile en 252, dans lequel on fit quelques règlemens touchant le prêtre Victor et le baptême des enfans. L'année suivante, le pape Lucius étant mort, Etienne lui succéda. Ce fut sous ce pape que s'éleva la célèbre dispute sur la validité du baptême administré par les hérétiques. Saint Cyprien et les autres évêques d'Afrique voulaient qu'on rebaptisât ceux qui avaient été baptisés par les hérétiques. Le pape Etienne, au contraire, conformément à la tradition de l'église de Rome, soutenait la validité du baptême donné par les hérétiques. Il se tint à ce sujet plusieurs conciles de part et d'autre, et l'église universelle se déclara dans le siècle suivant pour la doctrine du pape Etienne. Saint Cyprien fut relégué à Curube, à 16 lieues de Carthage, en 257, durant la persécution de Valérien. On lui permit, onze mois après, de demeurer dans les jardins voisins de Carthage; mais il fut ensuite arrêté et mené devant le proconsul, et ayant généreusement confessé la foi de J.-C., il eut la tête tranchée auprès de Carthage, le 14 septembre 258. Il nous reste de lui quatre-vingt-une lettres et plusieurs traités, dont la meilleure édition est celle de M. Baluze, avec une préface de dom Prudent Maran, bénédictin, 1726, in-fol. Tous les ouvrages de saint Cyprien contiennent des instructions solides et des choses importantes sur la discipline. C'est un des saints pères qui ont écrit le mieux en latin. Son style est mâle, éloquent, grave, élevé, et digne de la majesté du christianisme; il est d'ailleurs naturel, et n'a rien du déclamateur. Saint Cyprien, au jugement de Lactance, est le premier des pères véritablement éloquens. On estime surtout le traité *De lapsis*, celui de l'unité de l'église, et celui des œuvres de miséricorde et de l'aumône. Toutes les œuvres de saint Cyprien ont été traduites en français par M. Lombert, 1672, in-4°. Ponce, Diacre et dom Gervaise, ancien abbé de la Trappe, ont écrit sa vie. On a attribué à saint Cyprien un poëme sur la résurrection des morts, *ad Felicem de judicio Domini*. Ce poëme se trouve à la suite des Œuvres de Tertulien. Les pères Martenne et Durand en ont donné une édition, plus conforme au manuscrit, dans le tome IX de leur *Amplissima collectio*; mais il est de Veruncundus.

CYPSELE, fils d'Aétion, était corinthien. On dit que sa naissance fut prédite par l'oracle de Delphes, lequel, étant consulté par son père, répondit, « que l'aigle produirait une pierre qui accablerait les Corinthiens. » Cypsèle s'empara en effet de la souveraineté de Corinthe, vers 658 avant J.-C., et y régna environ 30 ans. Périandre, son fils, qui lui succéda, eut deux fils, Lycophron et Psammiticus, qui devint insensé.

CYR ou CIRIQ (Saint), fils de sainte Julitte, native d'Icone, fut arraché d'entre les bras de sa mère par ordre du juge Alexandre; et comme il faisait tous ses efforts pour être rendu à sainte Julitte, en criant : « Je suis chrétien, » le juge le jeta du haut de son siége contre terre, et lui brisa la tête. Saint Cyr n'avait alors que trois ans. Tous les spectateurs eurent horreur de cette inhumanité, et le juge lui-même en eut honte. Ceci arriva sous le règne de Dioclétien et de Maximien. Il ne faut pas le confondre avec saint Cyr le médecin, qui fut martyrisé en Egypte le 31 janvier 311.

CYRAN (Saint). *Voy.* Du Verger.

CYRANO (Savinien), DE BERGERAC, gentilhomme du Périgord, ainsi nommé du lieu de sa naissance, vint à Paris pour y faire ses études. Il se livra à la débauche, embrassa le parti des armes, et se signala par sa bravoure au siége de Mouzon, à celui d'Arras, en 1640, et en plusieurs au-

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON 1897

ses occasions, ce qui lui fit donner le nom d'*Intrépide*. Ayant renoncé au métier de la guerre, à cause de ses blessures, il se mit auprès du duc d'Arpajon en 1653, et mourut en 1655, à 35 ans. Il était ami intime de Rohault, et grand partisan de la philosophie de Descartes. Outre plusieurs pièces de théâtre, on a de lui l'*Histoire comique des états et empires de la lune*, et d'autres ouvrages réunis en 2 et en 3 vol. in-12, dans lesquels il y a beaucoup d'esprit et de feu, et des imaginations singulières, mais trop de pointes et d'équivoques.

CYRENAIQUE (Secte). *Voy.* ARISTIPPE DE CYRÈNE, HÉRACLÉOTE.

CYRIAQUE, patriarche de Constantinople au 6e siècle, succéda à Jean-le-Jeûneur, qui avait pris le nom d'évêque œcuménique ou universel. Il envoya sa profession de foi à saint Grégoire-le-Grand, qui lui fit une réponse pleine d'amitié, pour l'engager à ne point prendre le titre que Jean-le-Jeûneur avait pris. Cependant Cyriaque voulut se faire donner ce titre dans un concile; mais s'étant opposé à l'empereur Phocas, qui attaquait les immunités et les privilèges ecclésiastiques, cet empereur fit de son côté un édit par lequel il défendit de donner le nom d'œcuménique à d'autres évêques qu'à celui de Rome, ce qui déplut tellement à Cyriaque, qu'on dit qu'il en mourut de chagrin en 606.

CYRILLE (SAINT), patriarche de Jérusalem, succéda à Maxime en 350. S'étant brouillé avec Acace, évêque de Césarée, au sujet des prérogatives de leurs siéges, il fut accusé par cet évêque, qui était arien, d'avoir vendu les trésors de l'église, et fut déposé dans un concile en 357, quoiqu'il n'eût vendu des ornemens et des vases sacrés que pour assister les pauvres dans un temps de famine. Saint Cyrille fut rétabli dans son siége au concile de Séleucie en 359, et l'on y déposa Acace; mais celui-ci fit déposer une seconde fois le saint évêque, en 360, dans le conciliabule de Constantinople, dont il se rendit le maître par ses intrigues. Après la mort de l'empereur Constance, Julien, son successeur, ayant rappelé les évêques exilés, saint Cyrille retourna à Jérusalem; mais il en fut chassé une troisième fois sous l'empereur Valens, et ne revint dans son siége qu'après la mort de ce prince, en 378. Le concile de Constantinople, tenu en 380, approuva son ordination et son élection. Il mourut le 18 mars 386. Il nous reste de lui dix-huit Catéchèses adressées aux catéchumènes, et cinq pour les nouveaux baptisés; le style en est simple, clair et didactique. Il y établit solidement la doctrine de l'église contre les erreurs des hérétiques. On a encore de lui une lettre écrite à l'empereur Constance sur l'apparition d'une croix lumineuse qui fut vue sur la ville de Jérusalem, dans la Bibliothèque des Pères. La meilleure édition des Œuvres de saint Cyrille est celle du père Touttée, en grec et en latin, Paris, 1720, in-fol. M. Grancolas, docteur de Sorbonne, a traduit en français les Catéchèses avec des notes, 1715, in-4°.

CYRILLE (SAINT), patriarche d'Alexandrie, succéda à Théophile son oncle, le 6 octobre 412. A peine fut-il installé sur son siége, qu'il exerça les fonctions patriarcales avec une grande autorité. Il chassa d'Alexandrie les novatiens et les juifs, et permit qu'on enlevât leurs biens et leurs synagogues, ce qui excita de grands troubles, où plusieurs personnes, et entre autres le célèbre philosophe Hypatie, furent massacrées. Saint Cyrille rétablit le nom de saint Chrysostôme dans les Dyptiques, à la prière d'Atticus de Constantinople et de saint Isidore de Péluse. Il écrivit ensuite contre Nestorius, le fit condamner au concile de Rome en 430, et au concile général d'Ephèse où il présida en 431. Saint Cyrille écrivit encore contre Théodore de Mopsueste, Diodore de Tharse et Julien l'Apostat. Il fit des commentaires sur l'Evangile de saint Jean et sur plusieurs autres livres de l'Ecriture, et mourut en 444. Jean Aubert, chanoine de Laon, publia ses Œuvres en grec et en latin en 1638, 6 tom. in-fol., qui se relient en 7, parce que le tome 5 a deux parties. Le style en est diffus et singulier. On y trouve beaucoup de subtilité et de métaphysique, et la plus fine dialectique. Saint Isidore de Péluse lui reproche d'avoir agi avec trop de zèle et trop de chaleur dans ses démêlés; mais il a réparé ces défauts par sa piété et par l'innocence de ses mœurs.

Digitized by Google

CYRILLE LUCAR, fameux patriarche d'Alexandrie, puis de Constantinople, naquit dans l'île de Candie le 12 novembre 1572. Il fit ses études à Venise et à Padoue, et eut pour maître le savant Margunius, évêque de Cythère. Il voyagea ensuite en Allemagne, eut de grandes liaisons avec les protestans, embrassa leurs erreurs, et voulut les introduire dans la Grèce; mais les Grecs s'y opposèrent, et lui firent donner une confession de foi dans laquelle il rejetait les erreurs des protestans. Après avoir été archimandrite, il fut élevé au patriarcat d'Alexandrie, et quelque temps après il fut élu patriarche de Constantinople, en 1621; mais continuant d'avoir des liaisons avec les protestans, et songeant toujours à introduire leur nouvelle doctrine, il fut déposé et relégué dans l'île de Rhodes. Quelque temps après on le rétablit, à la sollicitation de l'ambassadeur d'Angleterre. On rendit alors publique une confession de foi qui lui était attribuée, et qui était conforme aux dogmes des protestans. Il fut relégué à Ténédos en 1636, et rappelé trois mois après; mais il ne jouit pas long-temps de cette faveur, car il fut enlevé de Constantinople et étranglé auprès de la mer Noire, en 1638, par ordre du Grand-Seigneur. Comme tous les hérétiques, Cyrille était brouillon et intrigant. Cyrille de Berée, son successeur, le condamna la même année dans un concile. Parthenius, qui succéda à Cyrille de Berée, épargna la mémoire de Cyrille Lucar; mais il condamna les erreurs qui lui étaient attribuées dans un synode tenu en 1642. Le décret de ce synode fut confirmé dans celui de Jassi, et les mêmes erreurs furent anathématisées dans le célèbre concile de Jérusalem en 1672. J. Aymon en a donné une édition avec quelques lettres de Cyrille Lucar, Amsterdam, 1718, in-4°. Pour contrecarrer ce qu'en ont rapporté messieurs de Port-Royal dans la grande Perpétuité de la foi, M. Renaudot a répondu à cet ouvrage dans ses deux vol. de la Perpétuité de la foi.

CYRUS, c'est-à-dire *Soleil* ou *Empereur*, célèbre roi des Perses, et l'un des plus grands conquérans du monde, naquit 599 avant J.-C., de Cambyses, perse de naissance, et de Mandane, fille d'Astyages, roi des Mèdes, selon Hérodote et Justin. On dit qu'Astyages, épouvanté par un songe, où il crut voir que son petit-fils le détrônerait, le fit exposer dans un bois; mais ce jeune prince fut conservé par Harpagus, à qui Astyages avait ordonné de le faire mourir. Il fut élevé avec des bergers; et s'étant mis à la tête de quelques troupes révoltées, il contraignit Astyages de l'associer à sa souveraineté, et fonda l'empire des Perses sur la ruine de celui des Mèdes, 559 avant J.-C. Cependant Xénophon raconte autrement la naissance et l'éducation de Cyrus. Quoi qu'il en soit, il vainquit Crœsus, prit Babylone sur Nabonide, en détournant l'Euphrate par des saignées, mit fin aux royaumes d'Assyrie et de Babylone, et conquit toute l'Asie. Il permit ensuite aux Juifs dispersés dans son empire de retourner à Jérusalem, et de rebâtir le temple de Dieu sous la conduite de Zorobabel, après les 70 années de captivité. Ces grands événemens avaient été prédits plusieurs siècles auparavant par le prophète Isaïe, qui nomme Cyrus par son nom, l'appelle *serviteur de Dieu*, et annonce aux Juifs que Dieu se servira de ce prince pour les délivrer de la captivité des Chaldéens. Les auteurs ne s'accordent point sur la manière dont mourut ce conquérant. Selon Xénophon, il mourut dans la Perse de sa mort naturelle; mais Hérodote et Justin rapportent qu'ayant vaincu les Massagètes avec Spargapise, leur général, fils de Tomyris, leur reine, cette princesse marcha contre lui peu de temps après avec une puissante armée, le vainquit, le fit prisonnier; lui fit couper la tête, et la plongea dans une outre remplie de sang, en disant: *Satia te sanguine quem sitisti*: Etanche la soif que tu as eue du sang humain. Il mourut 529 avant J.-C. Cambyses son fils lui succéda.

CYRUS-LE-JEUNE, fils puîné de Darius Nothus, fut fait gouverneur des côtes d'Asie, et secourut les Lacédémoniens contre les Athéniens. Quelques années après on l'accusa d'avoir conspiré contre son frère Artaxercès-Mnemon, qui avait succédé à Darius; mais Parysatis leur mère lui sauva la vie. De retour en Lydie, il leva secrètement des troupes, fit soulever l'Ionie

Digitized by Google

en sa faveur, et marcha contre son frère Artaxercès, prétendant que la couronne devait lui appartenir, étant né depuis que son père était roi. La bataille se donna près de Cunaxa, 400 ans avant J.-C. Cyrus y perdit la vie, en combattant avec valeur, s'étant exposé avec trop de témérité. Ce prince avait mené avec lui la fameuse Aspasie. Artaxercès la fit prisonnière, et eut pour elle autant de passion que Cyrus en avait eu. Les 10,000 Grecs qui avaient combattu pour Cyrus, et qui avaient déjà vaincu Tissaphernes à une autre aile, firent alors, sous la conduite de Xénophon, cette belle retraite si célébrée par les historiens.

CYRUS, natif de Panopolis en Egypte, s'introduisit à la cour de Théodose-le-Jeune, et fit des vers qui lui acquirent l'estime de l'impératrice Eudoxie. Il commanda les troupes romaines à la prise de Carthage, fut consul en 441, et devint préfet de Constantinople. Il rétablit cette ville avec magnificence, après le terrible tremblement de terre qui l'avait presque ruinée en 446, ce qui lui attira la faveur du peuple; mais l'empereur Théodose, jaloux de sa réputation, lui ôta sa préfecture et confisqua ses biens, sous prétexte qu'il était idolâtre. Cette disgrâce fut l'occasion du salut de Cyrus. Il eut recours à Dieu, embrassa le christianisme, et fut même un saint évêque, selon plusieurs auteurs.

CYTHERON, berger de Béotie, ayant conseillé à Jupiter de feindre un nouveau mariage pour ramener Junon, qui était en divorce, et cette feinte ayant réussi, fut changé en une montagne consacrée à Bacchus. C'est de là que Jupiter et Junon ont pris le nom de Cythéroniens.

CYZ (Marie de), naquit à Leyde en 1656, et fut élevée dans le calvinisme. Elle épousa un homme fort riche, nommé de Combe, après la mort duquel elle vint à Paris, se convertit à la religion catholique, et fonda la communauté du Bon-Pasteur pour les filles pécheresses et pénitentes. Elle mourut le 16 juin 1692, à 36 ans.

D.

DABILLON (André), avait été jésuite, et compagnon de Labbadie; mais M. de Caumartin, évêque d'Amiens, sut faire la différence de l'un et de l'autre. Il chassa Labbadie, et retint Dabillon pour son grand-vicaire. En effet Labbadie abandonna la religion catholique et Dabillon y persista. Il mourut curé dans la Saintonge, avant l'année 1664. On a de lui le Concile de la grâce, ou réflexions sur le second concile d'Orange, Paris, 1645, in-4°.

DABONDANCE (Jehan), notaire au Pont-Saint-Esprit, est auteur d'un Mystère à personnages de la Passion, que l'on distingue de celui de Jean Michel par *Quod secundum legem debet mori;* il paraît avoir été imprimé à Lyon, in-4° et in-8°; mais il n'en est pas moins rare de ces deux formats. Cet auteur en a composé deux autres, l'Adoration des trois rois, la farce de la Cornette; mais ils ne sont que manuscrits.

DAC (Jean), habile peintre allemand, né à Cologne en 1556, après s'être perfectionné en Italie, retourna en Allemagne, où l'empereur Rodolphe le combla d'honneurs et de biens, et lui fit faire un grand nombre de tableaux.

DACTYLES IDÉENS, ou CORYBANTES, ou CURÈTES, s'appelaient Dactyles, parce qu'ils étaient dix; Idéens, parce qu'ils demeuraient au pied du mont Ida; Corybantes, à cause du transport frénétique avec lequel ils célébraient leurs fêtes, et Curètes, parce qu'ils étaient de Crète. Les uns étaient fils du Soleil et de Mercure, les autres de Saturne et d'Alciope. Ils étaient prêtres de Cybèle, et ils furent chargés de tuer Jupiter. Par leurs danses et par leurs cris, ils empêchèrent que les cris

Digitized by Google

de l'enfant ne vinssent aux oreilles de Saturne, qui le cherchait pour le dévorer.

DACIER (André), né à Castres, d'un avocat de cette ville, le 6 avril 1651, alla étudier à Saumur, sous Tanegny-Le-Fèvre, qui était alors appliqué à l'instruction de sa fille. M. Dacier n'eut pas plutôt vu le mérite naissant et les belles qualités de cette jeune demoiselle, qu'il conçut de l'affection pour elle, et leur inclination pour l'étude fut la source de cette tendresse mutuelle, qui persévéra sans altération pendant les 40 années de leur mariage. Deux ans après leur mariage, ils abjurèrent la religion protestante. Le duc de Montausier, ayant entendu parler du mérite de M. Dacier, le mit dans la liste de ceux qui devaient donner des Commentaires à l'usage du Dauphin. Il publia à ce sujet *Pompeius Festus*, avec de savantes notes qui lui acquirent une grande réputation. Il fut reçu de l'académie des inscriptions en 1695, et de l'académie française, à la place de M. de Harlai, archevêque de Paris. On le fit dans la suite secrétaire perpétuel de cette dernière académie. Lorsque l'histoire de Louis XIV, par médailles, fut achevée, M. Dacier fut choisi pour la présenter à sa majesté, qui, étant informée de la part qu'il y avait eue, le gratifia d'une pension de 2000 livres, et le fit garde des livres du cabinet du roi. Il mourut le 18 septembre 1722, à 71 ans. Il fit paraître dans ses manières, ses sentimens et sa conduite, un modèle parfait de l'ancienne philosophie, dont il fut grand admirateur, et qu'il perfectionna par les règles et les principes du christianisme. Ses principaux ouvrages sont, 1° une Traduction d'Horace, avec des remarques, dont la meilleure édition est de 1709, 10 vol. in-12; 2° Traduction de quelques dialogues de Platon; 3° Traduction des Vies de Plutarque, 9 vol. in-4°; il y en a une édition de Hollande, 10 vol. in-12, avec les portraits, plus estimée que celle qui a été faite depuis à Paris, 14 vol. in-12 4° des Observations sur Longin, que M. Boileau a crues dignes d'être insérées dans l'édition qu'il a donnée de ce rhéteur; 5° il a aussi travaillé sur Théocrite et Sophocle; et a traduit la Poétique d'Aristote, in-4°, et de Hollande, in-12, Marc Antonin, la Vie de Pythagore, le Manuel d'Epictète.

DACIER (Anne), fille de Tanegny-Le-Fèvre, professeur en grec à Saumur, et une des plus savantes personnes de son siècle, fit paraître de bonne heure un génie propre aux sciences, que son père sut cultiver avec soin et avec satisfaction. Après la mort de son père; elle vint à Paris, où sa réputation l'avait déjà fait connaître. Elle préparait alors l'édition de Callimaque. En ayant fait voir quelque chose à M. Huet et à d'autres savans de la cour, on admira tellement son travail, que le duc de Montausier lui fit proposer de publier différens auteurs latins à l'usage du Dauphin. Elle s'en défendit d'abord; mais le duc lui ayant rendu visite, elle y consentit et entreprit l'édition de Florus, qui parut en 1674. Sa réputation s'étant répandue dans toute l'Europe, la reine Christine de Suède lui fit faire des complimens par le comte de Conygsmark. Mademoiselle Le Fèvre envoya alors à cette princesse son édition de Florus, qu'elle accompagna d'une lettre latine. Sa majesté lui fit une réponse obligeante, et lui écrivit quelque temps après une seconde lettre, pour l'engager à quitter la religion protestante: elle lui fit même des offres considérables pour l'attirer à sa cour. Mademoiselle Le Fèvre épousa M. Dacier en 1683, et déclara aussitôt au duc de Montansier et à M. Bossuet, évêque de Meaux, le dessein qu'elle avait depuis quelque temps de rentrer dans l'église romaine. Mais M. Dacier n'étant point encore convaincu de la nécessité d'un tel changement, ils se retirèrent à Castres en 1684, pour examiner les points controversés entre les protestans et les catholiques. Après un sérieux examen, ils se déterminèrent en faveur des derniers, et firent leur abjuration publique en 1685. Louis XIV, informé de leur mérite, leur donna ensuite à l'un et à l'autre des marques efficaces de son estime. Ils eurent un fils et deux filles. Le fils, qui promettait beaucoup, mourut en 1694; l'une des filles se fit religieuse à l'abbaye de Longchamp. L'autre, qui était un modèle accompli des vertus et des belles qualités qui peuvent orner son sexe, mourut à l'âge de 18 ans. Sa mère a immortalisé son nom dans sa préface

Digitized by Google

de la traduction de l'Iliade. Madame Dacier fut très-infirme les deux dernières années de sa vie, et mourut le 17 août 1720, à 69 ans, après s'être fait estimer non-seulement par sa science et par la beauté de son esprit, mais beaucoup plus par sa vertu, sa fermeté, son égalité d'âme et sa générosité. Outre le *Florus*, l'*Aurelius Victor*, l'*Eutrope*, le *Dictys de Crète*, qu'elle donna *ad usum delphini*, elle a donné, 1° une excellente Traduction, avec des remarques sur Térence; 2° une Traduction de l'Iliade et de l'Odyssée d'Homère, avec des remarques; 3° Traduction d'Anacréon, avec le texte grec et la traduction en vers de Lafosse, Amsterdam, 1716, in-8°; d'une partie de Plaute, 3 vol. in-12, et d'Aristophane, in-12. Elle avait fait aussi des remarques sur l'Écriture sainte, qu'on la pressa souvent de donner au public; mais elle répondit toujours, « qu'une femme doit lire et méditer l'Écriture pour régler sa conduite sur ce qu'elle enseigne; mais qu'elle doit garder le silence, conformément au précepte de saint Paul.»

DAGOBERT Ier, roi de France, fils de Clotaire II et de Bertrude, fut roi d'Austrasie en 622. Après la mort de son père, il succéda, en 628, aux royaumes de Neustrie, de Bourgogne et d'Aquitaine. Dagobert soumit les Gascons, accabla ses peuples d'impôts, et eut une violente passion pour les femmes, dont il eut trois à la fois, qui portaient le nom de reines, sans les concubines. Il mourut à Épinay en 638, et fut enterré à Saint-Denis, qu'il avait fondé six ans auparavant, laissant de Nantilde, Clovis II, et de Ragnetrude, Sigebert, qui fut roi d'Austrasie. Sous son règne les maires du palais commencèrent à n'être plus bornés aux offices qu'ils avaient dans la maison du prince, et leur autorité ne fit que s'accroître sous ses successeurs.

DAGOBERT II, le Jeune, roi d'Austrasie, fils de Sigebert III, devait succéder à son père, mort en 656; mais Grimoald, maire du palais, le fit renfermer dans un monastère, d'où il le tira ensuite pour l'envoyer en Irlande, et mit sur le trône Childebert. Clovis II, roi de France, fit mourir Grimoald, chassa Childebert; et, sur un faux bruit de la mort de Dagobert, donna l'Austrasie à Clotaire III, puis à Childeric. Dagobert épousa Mathilde en Irlande, et en eut plusieurs enfans. Après la mort de Childeric, il remonta sur le trône d'Austrasie en 673, et fut assassiné, en 678, par ordre d'Ebroïn, maire du palais, comme il marchait contre Thierri, roi de France, auquel il avait déclaré la guerre. Dagobert était un prince très-pieux; il fonda divers monastères, et gouverna son peuple en paix.

DAGOBERT III, roi de France, fils de Childebert, monta sur le trône en 711, et mourut le 17 janvier 715.

DAGOUMER (Guillaume), célèbre professeur de philosophie au collége d'Harcourt à Paris, et recteur de l'université de cette ville, mourut en 1745. On a de lui un Cours de philosophie en latin, 1757, 6 vol. in-12. Il est désigné dans Gilblas par Guiliomer.

DAHER SCHEICK, arabe, s'empara de Saint-Jean-d'Acre, et s'en fit une principauté, d'où il harcelait les Turcs continuellement. Ali-Bey, dans ses disgrâces, trouva des ressources chez ce vieillard; mais après sa mort, le capitan pacha vint mouiller en 1773, avec une escadre, sur la côte de Syrie. Ayant obtenu la permission d'entrer dans Saint-Jean-d'Acre, il présenta à Daher un firman, qui accordait à lui et à ses descendans la souveraineté d'Acre, et le pardon du passé. Le vieillard, au comble de la joie de voir légitimer une souveraineté acquise par 60 ans de guerre, traita magnifiquement le capitan pacha, et le combla de présens. Celui-ci l'en remercia, et l'invita à dîner sur son bord. Le facile vieillard y consentit, et n'y fut pas plutôt que la lecture d'un autre firman lui annonça qu'il allait perdre la tête, ce qui fut exécuté aussitôt. Daher avait 86 ans, et était adoré des peuples qu'il avait défendus contre la tyrannie des pachas. Il n'est pas étonnant qu'un gouvernement assez faible pour user de trahison devienne la proie du premier ennemi qui s'en mêle.

DAILLÉ (Jean), *Dallæus*, né à Châtelleraut le 6 janvier 1594, entra, en 1612, chez Duplessis Mornay, qui en était gouverneur, pour veiller à l'éducation de ses deux petits-fils. Il fit avec eux, en 1619, le voyage d'Italie, et fit connaissance à Venise de

Digitized by Google

Fra Paolo. Daillé fut reçu ministre en 1623. Il exerça son ministère dans la famille de du Plessis-Mornay, qui mourut peu de temps après. Daillé revit les mémoires de ce seigneur, et les fit imprimer en 1624. L'année suivante, il fut ministre de Saumur; en 1626, il eut le même emploi à Charenton, où il passa le reste de sa vie. Son mérite et sa probité lui acquirent une telle estime parmi ceux de sa communion, qu'il fut chargé de leurs affaires les plus importantes. Il mourut à Paris le 15 avril 1670, à 77 ans, ne laissant qu'un fils nommé Adrien, mort en 1690. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, la plupart en latin. Les principaux sont, 1° *De usu patrum*, 1646, in-4°, ouvrage que les protestans regardent comme un chef-d'œuvre. Il prétend que l'autorité des pères ne suffit pas pour terminer les disputes de religion. L'édition latine est plus ample que la française; 2° *De confessione*, in-4°; 3° *De confirmatione et extremâ unctione*, in 4°; 4° *De cultu religioso*, in-4°, etc. On a aussi de Daillé un grand nombre d'ouvrages en français, entre autres plus de 20 volumes de Sermons.

DAILLON (Benjamin de), de l'ancienne famille du Lude, était ministre protestant à la Rochefoucault, lorsqu'il fut accusé, en 1684, d'avoir souffert des relaps. C'était agir contre les ordonnances; mais ce n'était pas un crime de recevoir des gens qui se repentaient sincèrement de leur défection dans leur manière de penser. Les preuves n'étaient pas trop probantes, néanmoins M. de Daillon fut mis en prison; le parlement le fit élargir en 685; mais il ordonna la démolition du temple de la Rochefoucault. Après la révocation de l'édit de Nantes, M. de Daillon se retira en Angleterre, et mourut ministre de Caterlough en Irlande. Il avait une opinion singulière sur le diable, qu'il réduisait à un seul, et sur les maladies qu'on traitait de possession du démon. Son opinion est consignée dans un petit ouvrage intitulé *Examen de l'oppression des réformés en France*, Amsterdam, 1687, in-12. Ce titre ne convient qu'à la première pièce du recueil; aussi y mit-on une addition en 1691, avec l'explication de la Doctrine des démons, où l'on prouve qu'il n'y a qu'un diable, dont on examine le pouvoir. M. de Daillon avait un frère nommé Jacques, qui prit le titre de comte de Lude, après la mort de ce comte, 1685. *Voy.* Lude. Celui-ci était entré dans le clergé anglican, sous Charles II. Il était partisan de l'obéissance passive envers le roi; cependant, à l'avénement du roi Guillaume, il suivit l'exemple du clergé. Mais, en 1693, ayant parlé en faveur du roi Jacques, dans un sermon, on lui fit son procès, et, ayant refusé de prêter le serment de fidélité, il perdit le bénéfice qu'il avait, et grossit le troupeau des non-jureurs. Il se retira à Londres, où il est mort en 1726, à plus de 80 ans. Il publia, en 1723, in-8°, un ouvrage en anglais, sur la Démonologie, où il soutient les opinions de son frère. Il donna, en 1721, un petit Traité de controverse, en anglais, intitulé *la Cognée à la racine du papisme*; c'est la réfutation de la profession de foi que Pie IV envoya au concile de Trente, en 1545.

DAIN (Olivier Le), barbier, puis ministre d'état de Louis XI, était natif de Thielt en Flandre, près de Courtrai, et fils d'un paysan. Son nom de famille était Le Diable; mais il le changea en celui de Le Dain ou Le Daim, et vint en France. Il devint barbier de Louis XI, et, s'étant concilié la faveur de ce monarque, il eut de grands gouvernemens, acquit des terres considérables, et prit le titre de comte de Meulan, seigneurie que Louis XI lui avait donnée à la charge d'une maille d'or de redevance. Sa conduite, son insolence et sa vanité le firent haïr de tout le monde. Il prit, en 1472, la commission de réduire la ville de Gand; mais les Gantois se moquèrent de lui. A son retour, il fit entrer par surprise des soldats dans Tournai. Après la mort de Louis XI, et au commencement du règne de Charles VIII, on fit le procès à Le Dain, pour avoir abusé d'une femme, sous prétexte de sauver la vie du mari, qu'il eut l'inhumanité de faire ensuite étrangler. Il fut condamné, et attaché à un gibet en 1484. Ainsi finit cet insolent ministre d'état.

DALE (Van). *Voy.* Vandale.

DALECHAMPS (Jacques), savant médecin du 16e siècle, natif de Caen.

Digitized by Google

exerça la médecine à Lyon, où il mourut en 1588. Il savait les belles-lettres, et publia l'Histoire des plantes en latin, Lyon, 1587, 2 vol. in-fol. Elle a été traduite en français par Jean Desmoulins, Lyon, 1653, 2 vol. in-fol.; des Notes sur l'Histoire naturelle de Pline, 1587, in-fol.; une Traduction d'Athénée, 1652, 2 vol. in-fol., et d'autres ouvrages.

DALEMBERT. *Voy.* (ALEMBERT D'.)

DALIBARD (FRANÇOISE-THÉRÈSE-AUMERLE DE SAINT-PHALIER), parisienne, morte le 3 juin 1757, est auteur d'une comédie intitulée *La rivale confidente*, 1732; du *Porte-Feuille rendu*, 1749, in-12; des *Caprices du sort* ou *Histoire d'Émélie*, 1750, 2 vol. in-12; *Recueil de poésies*, 1751, in-12. Ses ouvrages ont paru sous son nom de fille.

DALIBRAI (CHARLES VION), fils d'un auditeur des comptes, et mort en 1654, quitta les armes pour la poésie. Il en a donné un Recueil en 1647, in-8°; un autre en 1653, in-8°. Il est auteur de quelques pièces dramatiques.

DALIN (OLAÜS DE), fils d'un simple curé, s'éleva par les lettres jusqu'aux places de précepteur du prince Gustave, de conseiller de la chancellerie, de chevalier de l'Etoile d'or, et de chancelier de la cour. Il est mort en 1763. Il avait été chargé par le gouvernement de faire l'histoire de Suède, qu'il a poussée jusqu'à la mort de Charles IX, en 1611. Il a donné des poésies en suédois, et a traduit en cette langue la décadence des Romains de M. de Montesquieu.

DALMACE (SAINT), célèbre archimandrite des monastères de Constantinople, fit paraître beaucoup de zèle contre Nestorius, et fut nommé par les pères du concile d'Ephèse, en 430, pour agir en leur nom à Constantinople. Il mourut quelque temps après, à plus de 80 ans.

DALTON (JEAN), né en 1709 à Déane, dans le comté de Cumberland, où son père était curé, fut gouverneur du lord Beauchamp, et, pendant qu'il s'acquittait de cet emploi, il redonna la pièce de Comus, que Milton avait fait jouer au château de Ludlow en 1634; il y inséra différentes chansons et passages de Milton, qui en firent un ouvrage agréable. Son élève étant mort de la petite-vérole, à Bologne en Italie, il entra dans les ordres, devint recteur de Sainte-Marie-du-Mont, chanoine de Worcester, et mourut dans cette place en 1763. On a de lui des Sermons, deux Epitres, écrites en 1735, imprimées en 1744, in-4°; une Description poétique d'un voyage de deux dames aux mines de charbon de Whitehaven, 1755, in-4°. Son frère, Richard Dalton, était libraire du roi.

DAMASCÈNE. *Voyez* SAINT JEAN DAMASCÈNE.

DAMASCIUS, philosophe stoïcien du 6e siècle, natif de Damas en Syrie, était disciple de Simplicius et d'Elamite, et vivait du temps de l'empereur Justinien. Il avait écrit un ouvrage en quatre livres des choses extraordinaires et surprenantes; 2° la Vie d'Isidore; 3° une Histoire philosophique. Ces ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous.

DAMASE, pape célèbre, natif de Guimaraens en Espagne, succéda à Libère en 366. Ursin, ou Ursicin, s'opposa à son élection, et se fit ordonner évêque de Rome, ce qui causa une sédition, où plusieurs fidèles furent massacrés. Ursi an fut envoyé en exil par ordre de l'empereur: il retourna en Italie en 381, et y excita de nouveaux troubles; mais les évêques d'Italie le condamnèrent la même année dans le Concile d'Aquilée, et l'empereur Gratien le bannit pour toujours, à leur sollicitation: ainsi Damase demeura paisible possesseur du siége de Rome. Il tint plusieurs conciles, condamna Ursace, Valens et Auxence, prit le parti de Paulin contre Mélèce, excommunia Apollinaire, Vital et Timothée, et se déclara contre les lucifériens. Damase eut un illustre secrétaire en la personne de saint Jérôme. Il gouverna l'église romaine avec magnificence pendant 18 ans, et mourut en 384. Il nous reste de lui quelques lettres, Rome, 1754, in-fol., avec sa Vie dans la Bibliothèque des Pères et dans *Epist. rom. pontif.* de Coustant, in-fol.; on trouve encore de lui quelques vers latins dans *Corpus post.* de Maittaire. C'est ce pape, dit-on, qui introduisit dans l'église l'usage de chanter l'*Alleluia*.

DAMASE II, nommé auparavant Popon, fut élu pape après la mort de Clément II, et mourut à Palestrine,

Digitized by Google

23 jours après son élection, en 1048. L'antipape Benoît IX continua d'occuper le siége de Rome.

DAMHOUDÈRE (Josse de), savant jurisconsulte, né à Bruges en 1507, s'éleva par son mérite aux premières charges de judicature dans les Pays-Bas, sous les règnes de Charles V et de Philippe II. Il composa *Praxis civilis*, in-fol.; *De pupillis et tutoribus*, in-fol., etc., et mourut en 1581, à 74 ans.

DAMIANISTES. *Voy.* Claire.

DAMIEN (Pierre). *Voy.* Pierre Damien.

DAMIEN (le père), de l'ordre des dominicains, et natif de Bergame, excella dans l'art de faire des ouvrages de bois de pièces de rapport, qui ne le cédaient pas à la plus belle peinture. On en voit un exemple dans la marqueterie des bancs du chœur de l'église des dominicains de Bergame : les figures sont faites avec tant d'art, que l'œil y est trompé, et qu'on les croirait faites au pinceau. Le père Damien a surpassé en ce genre tous les artistes.

DAMIENS (Robert-François), né à Arras en 1714, suivit quelque temps le parti des armes, et fut ensuite domestique chez les jésuites. Il en sortit en 1738 pour se marier, servit dans différentes maisons à Paris, empoisonna un de ses maîtres avec un lavement, et finit par un vol de 240 louis. Les remords lui aliénèrent l'esprit : il tenait des discours fanatiques sur les affaires de l'église dans les Pays-Bas, où il s'était retiré. Enfin son mauvais génie le conduisit à Versailles, où il eut la témérité de porter sa main exécrable sur le roi, le 5 janvier 1757, comme il allait monter en carrosse : le couteau glissa dans les chairs de haut en bas, et ne pénétra pas dans la cavité de la poitrine. Il fut arrêté sur-le-champ; il fut jugé par la grand'chambre du parlement, assistée des pairs, et condamné au supplice des infâmes assassins d'Henri IV. Il souffrit ces horribles tortures pendant une heure et demie avec assez de patience; les chevaux ne purent le démembrer pendant 50 minutes qu'ils le tirèrent : il fallut couper les jointures. Il vivait encore après avoir eu les cuisses séparées de son corps : ce ne fut que pendant qu'on lui coupait les bras qu'il rendit son âme détestable le 28 mars 1757. S'il eut des complices, il ne les a pas déclarés; son procès a été imprimé en 1757, in-4°, et 4 vol. in-12. Il faut prendre garde si la table des matières y est.

DAMINO (Pierre), né à Castel-Franco, dans l'état de Venise, apprit la peinture sans maître. La lecture des ouvrages de Lommazzo et d'Albert Durer lui suffit pour apprendre les proportions du corps humain. Quelques leçons de J. B. Nocello lui apprirent le mélange et le maniement des couleurs. Ses compositions sont faciles et d'une belle manière. Il mourut de peste en 1631. Son frère, Georges Damino, mort en 1648, peignait le portrait, ainsi qu'une sœur qu'il avait.

DAMMARTIN (Antoine de Chabanes, comte de), naquit en 1411, de Robert de Chabanes, seigneur de Charlus, tué à la bataille d'Azincourt en 1415. Dans ces temps malheureux, on ne connaissait que la guerre. A 13 ans, Chabanes fut fait prisonnier à la bataille de Verneuil, le 17 août 1424. Il fut délivré, et se trouva au combat de Patay, en 1429. Charles VII lui donna une marque de confiance, en le chargeant, en 1452, de la garde du fameux Jacques Cœur, dont il partagea les dépouilles. Les services qu'il rendit au roi contre le comte d'Armagnac, et contre le dauphin en Dauphiné, lui méritèrent de nouveaux bienfaits. Mais Louis XI, parvenu à la couronne, s'en vengea; il fit rendre les biens aux héritiers de Jacques Cœur, et confisquer ceux de Chabanes. Il avait même été condamné au bannissement; mais Louis XI le fit renfermer à la Bastille, d'où il se sauva le 12 mars 1464, et se retira en Bretagne. La guerre du bien public le remit sur la scène; il embrassa le parti des princes; Louis XI, qui le craignait, s'accommoda avec lui, lui rendit ses biens, lui donna l'état de grand-maître de France, et le collier de l'ordre de Saint-Michel. Louis XI ne s'était pas trompé sur l'estime qu'il faisait de Chabanes; celui-ci lui resta inviolablement attaché, et lui rendit de grands services auprès de son frère le duc de Normandie, et auprès du duc de Bourgogne. Il était gouverneur de Paris, lorsqu'il mourut le 25 décembre 1488. Il est enterré au milieu du chœur de

Digitized by Google

Dammartin, où l'on voit son tombeau. Son fils n'eut que des filles.

DAMNORIX, célèbre Gaulois, frère de Divitiac, remua beaucoup dans les Gaules pour secouer le joug des Romains, auxquels il était aussi contraire que son frère leur était dévoué. César lui pardonna à la prière de Divitiac, ainsi qu'aux Eduens, qui s'étaient révoltés avec lui.

DAMO, fille de Pythagore, vivait 500 ans avant J.-C. Son père lui laissa les secrets de sa philosophie et ses ouvrages, à condition de n'en publier aucun, ce qu'elle ne fit que trop exactement, quoiqu'elle eût pu se tirer de la nécessité en recevant l'argent qu'on lui en offrait. Ce fut aussi pour obéir à son père qu'elle garda sa virginité.

DAMOCLÈS, flatteur de Denys-le-Tyran; affectant d'admirer la fortune de ce prince, Denys l'invita à un festin magnifique, et fit suspendre au-dessus de sa tête, pendant le repas, une épée nue qui ne tenait qu'à un petit fil. Damoclès, effrayé du danger, changea alors de sentiment, et pria le tyran de lui permettre de vivre dans son premier état, où la médiocrité de sa condition le mettait à couvert des revers de la fortune.

DAMON, célèbre philosophe pythagoricien, vers 400 avant J.-C., s'unit d'une si étroite amitié avec Pythias, que Denys-le-Tyran ayant résolu de faire mourir l'un d'eux, et ayant permis à Damon d'aller régler auparavant ses affaires domestiques, Pythias lui servit de caution. Damon revint précisément à l'heure qui lui avait été marquée par Denys, lequel, admirant la fidélité de ces deux amis, leur pardonna et les pria de les associer à leur amitié.

DAMPIERRE (Jean), *Dampetrus*, célèbre avocat au conseil, puis religieux de l'ordre de Fontevrault, ou plutôt cordelier, était natif de Blois. Il s'acquit beaucoup de réputation par ses poésies latines, et passa pour l'un des plus habiles avocats de son temps. Il mourut à Orléans en 1550, où il était directeur d'un monastère de religieuses. Germain Audebert, homme docte et pieux, son ami, eut soin de recueillir ses poésies dans le tome 1er de *Deliciæ poetarum gallorum*.

DAMPIERRE (Guillaume), né en 1652, d'une bonne famille du comté de Sommerset, fut le plus fameux marin de son siècle. Il était un de ces aventuriers qui ont si long-temps désolé les Espagnols. Le 5 avril 1680, il traversa par terre l'Isthme Darien, sous un capitaine Sharp, s'empara d'un vaisseau espagnol; et après avoir fait plusieurs prises, il rentra dans la mer du Nord, sans remarquer qu'il eût passé par le détroit de Magellan ni par celui de Le Maire. Un autre capitaine du même genre, nommé Cook, qui mourut dans cette expédition, prit avec lui Dampierre. Ils partirent des côtes de la Virginie le 23 août 1683, arrivèrent au détroit de Le Maire, le 6 février 1684; et, après être descendus jusqu'à 60 degrés sud, ils remontèrent au nord, où ils firent sur les Espagnols plusieurs prises avec lesquelles ils passèrent en Asie. Ils firent route ensuite vers les terres australes, qu'ils visitèrent; puis, étant retourné dans le golfe de Bengale, aux îles de Nicobar, Dampierre demanda sa retraite aux pirates, dans l'espérance de s'avancer par lui-même dans le commerce. Il acheta un canot des insulaires, avec lequel il se rendit à Sumatra, accablé d'une fièvre qui le fit songer à son retour à Londres. Il y arriva le 16 septembre 1688. En 1699, il fit un second voyage autour du monde. Il partit des Dunes le 14 janvier, et revint en Angleterre en 1701. Il en fit un troisième en 1704, pendant lequel il prit la ville de Pruna; mais, à son retour, les Hollandais lui saisirent ses effets, et le retinrent prisonnier. Woodes-Rogers s'en fit accompagner dans le voyage qu'il fit autour du monde en 1708. Il partit de Bristol le 2 août; le 10 janvier 1709, ils étaient à près de 62 degrés de latitude sud. Ils firent plusieurs prises, et revinrent en Angleterre le 1er octobre 1711. Dampierre a publié ses Voyages en anglais, 1699. Ils ont été imprimés en français, Amsterdam, 1701 à 1712, et à Rouen, 1615, en 5 vol. in-12.

DAMVILLE. *Voy.* Montmorenci.

DAN, c'est-à-dire jugement, fils de Jacob et de Bala, naquit vers 1747 avant J.-C. Il fut chef d'une tribu fort guerrière, de laquelle sortit Samson, et mourut à 127 ans.

DANAÉ, fille d'Acrise et d'Euridice,

Digitized by Google

fut enfermée, selon la fable, dans une tour d'airain par son père, qui avait appris de l'oracle qu'il serait tué par l'enfant qui naîtrait de sa fille. Mais Jupiter étant devenu amoureux de Danaé, trouva accès auprès d'elle en se changeant en pluie d'or, c'est-à-dire en corrompant les gardes à prix d'argent. Danaé en eut Persée, qui dans la suite tua Acrise.

DANAUS, roi d'Argos, était, selon quelques auteurs, égyptien, et frère de Ramessès. Après avoir régné neuf ans, conjointement avec son frère, il fut contraint de chercher un asile dans le pays d'Argos, et s'empara de ce royaume vers 1510 avant J.-C. Il donna ses 50 filles en mariage à 50 de ses neveux; mais, selon la fable, ayant appris de l'oracle qu'il serait détrôné par un de ses gendres, il donna ordre à chacune de ses filles de tuer leurs maris la première nuit de leurs noces, ce que ces cruelles femmes exécutèrent, excepté Hypermnestre, qui sauva la vie à Lincée, lequel succéda à Danaüs. Les autres sœurs d'Hypermnestre sont condamnées aux enfers à remplir une cuve percée.

DANCHET (Antoine), né à Riom en 1671, vint de bonne heure à Paris. A l'âge de 19 ans il fut appelé à Chartres pour y professer la rhétorique. Au bout de 4 ans il revint à Paris demeurer au collége du Plessis, où il fut chargé de quelque éducation. Danchet se livra ensuite au théâtre, pour lequel il composa, jusqu'à la fin de sa vie, des ballets, des opéras et des tragédies. Il fut reçu de l'académie des inscriptions en 1706, et de l'académie française en 1712. Il eut une place à la bibliothèque du roi, et mourut à Paris le 21 février 1748, après s'être acquis l'estime du public par sa probité. Ses Œuvres ont été recueillies et imprimées à Paris en 1751, en 4 vol. in-12.

D'ANCOURT (Florent Carton, sieur), né à Fontainebleau le 1er novembre 1661, se fit d'abord recevoir avocat au parlement de Paris; mais sa passion pour Thérèse Le Noir, jeune comédienne, qu'il épousa en 1680, lui ayant inspiré du goût pour le théâtre, il devint acteur et auteur comique. Il se retira, en 1718, dans sa terre de Courcelle-le-Roi en Berri, où il mourut le 6 décembre 1725, à 64 ans, laissant deux filles mariées. On a de lui un grand nombre de comédies, dont le style est léger, vif et agréable: l'édition la plus complète de ses œuvres est celle de 1760, en 12 vol. in-12. La musique y est.

DANDINI (Jérôme), jésuite, natif de Césène, de la famille du cardinal de ce nom, est le premier de son ordre qui ait enseigné la philosophie à Paris. Il fut recteur et provincial dans sa société. Clément VIII l'envoya en 1596, nonce chez les maronites: à son retour il mourut à Forli le 26 novembre 1634, à 83 ans. Son principal ouvrage est la Relation de son voyage, traduite en français, avec des remarques de Richard Simon, La Haie, 1684, in-12. Il a aussi donné un Commentaire sur le Traité d'Aristote, *De animâ*, intitulé *Ethica sacra*, in-fol., Césène, 1651.

DANDINI (Hercule-François), comte, et célèbre professeur en droit à Padoue, né en 1691, est auteur de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont, 1° *Otium aricinum, sive de urbanis officiis dialogi;* 2° *Erminii ac Merani dialogus, in quo Erminius ad filium suum erudiendum institutionem parat;* 3° *De forensi scribendi ratione cultâ atque perspicuâ;* 4° *De servitutibus prædiorum interpretationes per epistolas*, etc. Il mourut en 1747.

DANDOLO (Henri), célèbre doge de Venise, fut élu quoique vieux et aveugle, et se fit admirer par sa prudence, son courage et sa capacité dans les affaires. Il reçut en 1201, avec magnificence, les députés des princes croisés, et malgré son extrême vieillesse, il se mit à la tête de la flotte vénitienne, et contribua beaucoup à la prise de Constantinople en 1203, refusa d'être empereur de cette ville, et fit élire le comte Baudouin, mais en se faisant céder une grande partie de l'Archipel, plusieurs ports en terre ferme, et la moitié de Constantinople en toute souveraineté. Il abandonna l'honneur aux Français, et conserva l'utile pour sa patrie. Il mourut en 1205. Il y a eu plusieurs autres doges de cette famille, féconde en personnes de mérite.

DANDRÉ BARDON (Michel-François), né en 1700, à Aix en Provence, fut professeur de l'académie de pein-

Digitized by Google

ture de Paris, directeur perpétuel de celle de Marseille, et membre de l'académie de cette ville. Il a travaillé dans la peinture, la littérature et la musique, et est mort le 14 avril 1783. On voyait de lui un tableau dans l'église des Filles de Saint-Thomas de Villeneuve, rue de Sèvres, à Paris. Il est auteur d'un Traité de peinture, 1765, 2 vol. in-12; le Passage du Var, poëme; l'Impartialité de la musique, poëme didactique; Histoire universelle, relative aux arts, 1769, 3 vol. in-12.

DANDRIEU (Jean-François), musicien français, s'est distingué par son habileté à toucher l'orgue et le clavecin. Il mourut à Paris en 1740, à 56 ans. On a de lui trois livres de pièces de clavecin, et un livre de pièces d'orgue, avec une suite de noëls, ouvrages estimés.

DANEAU (Lambert), *Danæus*, savant ministre calviniste, natif d'Orléans, fut disciple du fameux Anne du Bourg, et enseigna la théologie à Leyde. Il mourut à Castres en 1596, à 66 ans. On a de lui des Commentaires sur saint Mathieu, in-8°; sur saint Marc, in-8°; une Géographie poétique, et autres ouvrages de théologie, Genève, 1583, in-fol.; un Traité des bacchanales, ou Mardi gras, 1582, in-8°; *De veneficis*, in-8°; *Aphorismi politici et militares*, Leyde, 1638, in-12.

DANEMARCK (le), séjour des anciens Cimbres, fait remonter bien haut la succession chronologique de ses rois. Il suffira de la prendre à

Eric VI.	1249
* Abel, qui mourut en.	1252
Christophe.	1259
Eric VII.	1286
Eric VIII.	1321
Christophe II.	1333
Waldemar III ou IV.	1375
* Marguerite, reine de Norwége et de Suède.	1412
Olaus avec sa mère Marguerite.	1387
Eric XIII.	1438
Christophe III.	1448
* Christiern Ier.	1481
Jean jusqu'en.	1513
* Christiern II.	1523
* Frédéric Ier.	1533
* Christiern III.	1559
* Frédéric II.	1588
* Christiern IV.	1648
* Frédéric III.	1670
* Christiern V.	1699
* Frédéric IV.	1730
Christiern VI.	1746
* Frédéric V.	1766
Christiern VII.	

Ce royaume, après avoir été électif, est devenu héréditaire en 1660. Les nobles ont perdu en même temps une partie du despotisme qu'ils exerçaient sur leurs paysans.

Voyez l'Histoire de Danemarck de des Roches, Amsterdam, 1755, 7 vol. in-12; et celle de Mallet. Le premier volume est une introduction fort curieuse, qui traite des anciens peuples du Nord.

DANÈS (Pierre), l'un des plus savans hommes du 16e siècle, natif de Paris, fut disciple de Budé et de Jean Lascaris, et premier professeur au collége royal. Danès fut ensuite curé de Saint-Josse à Paris, précepteur et confesseur de François II. Ayant été envoyé au concile de Trente, il y prononça, en 1546, un discours très-estimé. Un jour que Nicolas Psaume, évêque de Verdun, parlait avec beaucoup de liberté au concile, l'évêque d'Orviette, regardant les Français, leur dit avec un sourire amer: *Gallus cantat.—Utinam*, reprit Danès, évêque de Lavaur, *ad istud gallicinium Petrus resipisceret!* Pierre Danès fut évêque de Lavaur en 1556, et mourut à Paris le 23 avril 1577, à 80 ans. M. Danès, docteur et professeur de Sorbonne, et conseiller au parlement de Paris, a écrit sa vie, et a donné le Recueil de ses opuscules en 1731, in-4°. M. l'abbé Danès a joint à la vie de Pierre Danès celle de Jacques Danès son parent. Celui-ci fut évêque de Toulon, prélat respectable par sa piété, et mourut en 1662.

DANET (Pierre), abbé de Saint-Nicolas, de Verdun, après avoir été curé de Sainte-Croix et de Saint-Martin à Paris, fut du nombre des personnes choisies par le duc de Montausier, pour éclaircir les auteurs à l'usage du Dauphin. Il eut en partage le Phèdre, qu'il publia, avec une interprétation et des notes latines. Il mourut à Paris en 1709. On a de lui un Dictionnaire français-latin; un autre latin-français, in-4°, dont il avait donné un

Digitized by Google

Essai sous le titre de *Radices linguæ latinæ*, in-8°, et d'autres ouvrages. Son dictionnaire latin est plus estimé que le français; un Dictionnaire latin des antiquités grecques et romaines, in-4°, 1698, *ad usum Delphini*. Danet, revenant de Lyon, y faire imprimer ses Dictionnaires, la voiture versa dans un bourbier du côté où il était; il y fut étouffé avant qu'on pût le secourir.

DANGEAU (Louis Courcillon de), excellent académicien de l'académie française, naquit au mois de janvier 1643. Il se rendit habile dans le grec, le latin, l'italien et l'espagnol, et s'appliqua avec soin à l'étude de l'histoire, du blason, de la géographie, des généalogies et de la grammaire française. Il fut ami intime de l'abbé de Choisy, eut plusieurs bénéfices, et mourut a Paris le premier janvier 1723. On a de lui: 1° quatre Dialogues sur l'immortalité de l'âme, sur l'existence de Dieu, sur la providence et sur la religion, Paris, 1684, in-12. Ces quatre dialogues sont excellens. Il les composa avec l'abbé de Choisy. 2° *Réflexions sur toutes les parties de la grammaire*, 1684, in-12; 3° *Nouvelle méthode de géographie historique*, 1706, 2 vol. in-fol.; 4° *Les principes du blason*, 1715, in-4°; 5° *Jeu historique des rois de France, pour l'usage des enfans*, qui se joue comme le jeu de l'Oie, avec un petit livre pour l'explication; 6° *De l'Élection de l'empereur*, 1738, in-8°; plusieurs autres Traités sur différentes parties de la grammaire et sur l'orthographe, in-8°, etc.

DANGEAU (Philippe Courcillon, marquis de), frère du précédent, naquit en 1638; les agrémens de son esprit et de sa figure l'avancèrent à la cour de Louis XIV. Son goût pour les belles-lettres lui procura une place dans l'académie française et une dans celle des sciences. Il était conseiller d'état d'épée, chevalier des ordres du roi, grand-maître des ordres militaires de Saint-Lazare et du Mont-Carmel, lorsqu'il mourut, en 1720, à Paris. Il a laissé des mémoires manuscrits, auxquels il ne faut pas toujours se fier.

DANHAVER ou DANHAWER, (Jean Conrad), fameux théologien luthérien, naquit dans le Brisgau en 1603. Il obtint une chaire d'éloquence à Strasbourg en 1629, et eut plusieurs autres emplois honorables dans la même ville, où il mourut en 1686, étant prédicateur de l'église cathédrale et doyen du chapitre. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Ceux qui ont fait le plus de bruit sont, 1° *Collegium psychologicum circa Aristot. de animâ*, Arg., 1630, in-8°; 2° *Idea boni interpretis et malitiosi calumniatoris*, 1670, in-8°; 3° *Idea boni disputatoris et malitiosi sophistæ*, in-8°; 4° *Hodomoria spiritûs papæi*; 5° *Hodomoria spiritûs Calviniani; de Spiritûs-Sancti processione*, in-4°; *De Christi personâ, officio et beneficiis*, in-8°; *De voto Jephtæo*, in-8°; *Fœadamitæ*, in-8°, etc. Danahver passa presque toute sa vie à s'opposer à la réunion des luthériens et des calvinistes.

DANIEL, le quatrième des grands prophètes, naquit en Judée, de la tribu de Juda, vers la vingt-cinquième année du règne de Josias. Il fut emmené captif à Babylone, après la prise de Jérusalem, 606 avant J.-C., et fut destiné, avec d'autres jeunes seigneurs hébreux, au service de Nabuchodonosor. Ce prince leur donna des maitres pour les instruire dans la langue et dans les sciences des Chaldéens, et ordonna de les nourrir des viandes les plus délicates, que l'on servait à sa table; mais, craignant de manger des viandes défendues par la loi de Moïse, ils prièrent les officiers du roi de ne leur servir que des légumes. Daniel plut à Nabuchodonosor par la sagesse de sa conduite: ce prince lui donna des emplois considérables. On croit communément que c'est ce prophète qui, n'étant âgé que de 12 ans, fit éclater l'innocence de la chaste Susanne; mais les savans ne conviennent pas tous que le jeune Daniel qui confondit les vieillards soit le même que le prophète. Quoi qu'il en soit, Daniel expliqua à Nabuchodonosor le songe de la statue mystique, qui signifiait la durée des quatre grandes monarchies, ce qui le fit établir par ce prince préfet de la province de Babylone. Il refusa d'adorer la statue d'or, expliqua à Balthasar les caractères qu'une main écrivit sur la muraille de la salle de son festin, et fut jeté, sous le règne de Darius, roi des Mèdes, dans la fosse aux lions, qui, malgré leur férocité, ne lui firent aucun mal. Il mourut vers la

Digitized by Google

fin du règne de Cyrus, âgé d'environ 88 ans. Ses prophéties sont partie en hébreu, partie en chaldéen, et partie en grec. Elles ont paru si claires, que les ennemis de la foi ont cru que Daniel n'avait écrit que ce qui était déjà arrivé. La plus célèbre de toutes est celle des 70 semaines, à la fin desquelles le Messie devait être mis à mort.

DANIEL (Arnaud), gentilhomme et célèbre poète provençal, au 12e siècle, natif de Tarascon, dont Pétrarque et le Dante font un grand éloge. Il mourut en 1189.

DANIEL (Gabriel), célèbre jésuite, et l'un des meilleurs historiens français, naquit à Rouen le 8 février 1649. Il enseigna les belles-lettres, la philosophie et la théologie chez les jésuites, fut supérieur de la maison professe à Paris, et y mourut le 23 juin 1728. On a de lui un grand nombre d'ouvrages bien écrits en français. Les principaux sont, 1° une Histoire de France, 10 vol. in-4°, réimprimés en 1755, 17 vol. in-4°, dont il donna aussi un abrégé en 9 v. in-12, réimprimé en 12 vol.; l'histoire des premiers règnes vaut mieux que celle des derniers : l'histoire d'Henri IV est la plus mal faite; elle est pleine de minuties qui décèlent le jésuite à chaque instant sous le masque de l'historien; 2° Histoire de la milice française, 1721, 2 vol. in-4°; 3° Réponse aux *Lettres provinciales*, in-12; 4° des Lettres au père Alexandre, dominicain, sur la doctrine des thomistes et la probabilité, in-8°; 5° Voyage du Monde de Descartes, in-12; 6° Nouvelles difficultés touchant la connaissance des bêtes; 7° Traité théologique touchant l'efficacité de la grâce, 2 vol., et d'autres opuscules dont on a donné un Recueil en 3 vol. in-4°.

DANIEL (Pierre), avocat d'Orléans, bailli de la justice temporelle de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, et l'un des plus savans hommes du 16e siècle, rassembla une riche bibliothèque de manuscrits, et publia l'*Aulularia* de Plaute, les Commentaires de Servius sur Virgile, etc. Il mourut à Paris en 1603. Paul Peteau et Jacques Bongars achetèrent sa bibliothèque, dont une partie fut transportée dans la suite à Stockholm, et l'autre au Vatican.

DANIEL (Samuel), fils d'un maître de musique, naquit à Taunton, dans le comté de Sommerset, en 1562. Son génie se tourna vers l'histoire et la poésie, dont il s'occupa toute sa vie, qui se termina au mois d'octobre 1619. Il a fait des épîtres dans le goût de celles d'Ovide, des pièces de théâtre, l'Histoire des guerres civiles des maisons d'York et de Lancastre, 1604, in-8°. Ses OEuvres ont été recueillies, en 1718, 2 vol. in-12. Il est encore auteur d'une Histoire d'Angleterre en 2 vol. in-4°, 1613 et 1618.

DANIEL DE VOLTERRE. *Voy.* Volterre.

DANKERS (Cornelis de), habile architecte, né à Amsterdam en 1561, trouva moyen de bâtir un pont de pierre sur l'Amstel, qui a deux cents pieds de large, sans gêner le cours de la rivière; c'est lui qui a bâti la bourse d'Amsterdam. Il est mort en 1634.

DANTE ALIGHIERI, un des premiers et des plus célèbres poètes d'Italie, naquit à Florence en 1265, d'une bonne famille; il fut instruit avec soin dans les belles-lettres sous Brunetti, l'un des plus habiles hommes de son temps, et consacra les prémices de sa muse à l'amour. Dante avait un génie et des talens admirables pour la poésie, et eût été heureux s'il ne se fût mêlé d'autre chose; mais étant devenu l'un des gouverneurs de Florence, son ambition l'enveloppa dans la ruine de la faction qu'il avait embrassée. Le pape Boniface VIII envoya, en 1301, Charles de Valois pour rétablir la paix à Florence, qui était alors divisée par deux factions, l'une des *blancs* et l'autre des *noirs*. On ne crut trouver de moyens plus propres à pacifier la ville que d'en chasser la faction des *blancs*. Dante, qui était de cette faction, se trouva du nombre des bannis. Sa maison fut abattue et ses terres pillées. Il voulut s'en venger aux dépens mêmes de sa patrie, et fit tout ce qu'il put pour l'exposer à une sanglante guerre; mais il mourut à Ravenne, pendant son exil, en 1321, à 56 ans. De trois mariages qu'il avait contractés, il n'a laissé qu'un fils, qui fut avocat à Vérone, et qui a laissé de la postérité. Il nous reste de lui divers poëmes, la plupart composés pendant sa disgrâce, dans lesquels il fait paraître une satire mordante, beaucoup d'esprit et un

Digitized by Google

grand génie. Ils ont été imprimés avec les explications de Christophe Landini et d'Alexandre Vellutelli. Le plus considérable de tous est le poëme *de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis*. La première édition de ce poëme est de 1472; mais la meilleure est de Venise, 1757, 5 vol. in-4°, fig. Granger l'a traduit en français, Paris, 1596 et 1597, 3 vol. in-12. Il a paru une excellente traduction française de l'*Enfer*, en 1776, avec l'italien à côté, suivie du *Purgatoire* et du *Paradis*. On a encore imprimé de lui, *De monarchiâ mundi*, Venise, 1744, in-8°; où Dante prétend que les rois ne dépendent pas des papes pour le temporel; *il Convivio*, Firense, 1480, in-8°, *Prose*, 1723. in-4°. Bocace a donné la Vie de Dante, Florence, 1576, in-8°, rare. *Voy.* Boccace.

DANTE (Jean-Baptiste), excellent mathématicien du 15e siècle, appelé le *nouveau Dédale*, parce qu'il inventa des ailes artificielles avec lesquelles il volait en l'air. Il en fit plusieurs fois l'expérience avec succès sur le lac Thrasimène; mais ayant voulu donner ce spectacle à la ville de Pérouse, à la solennité du mariage de Barthélemi d'Alviane, et s'étant élevé très-haut en l'air, lorsqu'il eut volé par-dessus la place, le fer avec lequel il dirigeait une de ses ailes se cassa, ce qui le fit tomber sur l'église de Notre-Dame, où il se brisa une cuisse. Il fut guéri par d'habiles chirurgiens, et professa ensuite les mathématiques à Venise, où il mourut, à 40 ans.

DANTE (Pierre-Vincent), habile architecte et mathématicien, natif de la famille des Rainaldi, se distingua tellement par son esprit, son amour pour les belles-lettres, et sa délicatesse dans la poésie, qu'on lui donna le nom de *Dante*. Il inventa plusieurs machines, fit un Commentaire sur la sphère de Sacro Bosco, et mourut en 1512. Son fils Jules Dante, et sa fille Théodora Dante, s'acquirent aussi une grande réputation par leur capacité dans l'architecture et dans les mathématiques, et composèrent plusieurs ouvrages.

DANTE (Vincent), fils de Jules, et petit-fils de Pierre-Vincent Dante, très-habile mathématicien, et célèbre sculpteur, composa les vies de ceux qui ont excellé en ces arts, et d'autres ouvrages. La statue du pape Jules III, qu'il fit à Pérouse, passe pour un chef-d'œuvre. Dante était aussi très-habile peintre, et Philippe II, roi d'Espagne, lui offrit des pensions considérables pour achever les peintures de l'Escurial; mais il refusa d'entreprendre ce voyage à cause de la faiblesse de sa santé. Il mourut à Pérouse, en 1576, à 46 ans. Ignace Dante, son frère, était aussi un très-habile homme. Il se fit dominicain, et Grégoire XIII lui donna l'évêché d'Alatri, pour récompenser son mérite.

DANTECOURT (Jean-Baptiste), habile chanoine régulier de Sainte-Geneviève, naquit à Paris le 24 juin 1643. Il devint chancelier de l'université de Paris en 1680, et curé de Saint-Etienne-du-Mont à Paris en 1694. Il quitta cette cure en 1710, et se retira dans l'abbaye de Sainte-Geneviève, où il mourut le 5 avril 1718. On a de lui deux Factums pour la préséance de son ordre sur les bénédictins aux états de Bourgogne, et un livre intitulé *Défense de l'église*, contre le livre du ministre Claude, qui a pour titre *Défense de la réformation*.

DANTINE. *Voy.* Antiné.

DANZ ou DANTZ (Jean-André), célèbre théologien luthérien, naquit à Sandhusen, village près de Gotha, le 1er février 1654. Danz se fit partout aimer et estimer des savans. Il se fixa à Iène, où il fut d'abord professeur en langues orientales, puis en théologie, et mourut d'une attaque d'apoplexie le 20 décembre 1727. On a de lui un grand nombre d'ouvrages fort estimés, tant sur les langues que sur les antiquités hébraïques, et la critique sacrée où il excellait. Les principaux sont d'excellentes grammaires hébraïque et chaldaïque; *Sinceritas sacræ Scripturæ Veteris Testamenti triumphans*, Iène, 1713, in-4°; des Traductions de plusieurs ouvrages des rabbins. On trouve de lui plusieurs Dissertations dans le *Thesaurus philologicus*.

DAPHNÉ, fille du fleuve Penée, selon la fable, fuyant les poursuites d'Apollon, transporté d'amour pour elle, fut changée en laurier.

DAPPERS (Olfert), savant médecin d'Amsterdam, mort en 1670, s'est rendu célèbre par ses Descriptions de

Digitized by Google

l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, écrites en flamand. Elles sont très-estimées, quoique Dappers n'ait jamais vu les pays dont il parle. Sa Description de l'Afrique a été traduite en français, Amsterdam, 1686, in-fol., aussi bien que celle de l'Archipel, 1703, in-fol.

DARAN (Jacques), né à Saint-Frajon en Gascogne le 6 mars 1701, s'appliqua de bonne heure à la chirurgie, et commença à la pratiquer dans les armées de l'empereur en Allemagne et en Italie. Il était à Messine lorsque la peste en détruisit les habitans en 1743. Il veilla particulièrement à la conservation du consul et des Français, et se chargea de les ramener par mer en France. Dans un vaisseau mal équipé, la maladie et la famine menaçaient à chaque instant de la mort ceux qui la fuyaient; ils arrivèrent cependant à Marseille. Son entrée fut une espèce de triomphe; il s'y arrêta, et ses succès le firent désirer dans la capitale; c'est sur ce grand théâtre qu'il exerça son art, principalement pour les maladies de la vessie. Les guérisons fréquentes qu'il opéra lui procurèrent des lettres de noblesse en 1755; mais une ambition mal entendue lui fit risquer dans des entreprises des capitaux considérables, de sorte que, dans un âge avancé, sa fortune était à l'étroit lorsqu'il mourut en 1784. Il a fait imprimer la Manière de son traitement, 1783, in-12; un Traité de la gonorrhée virulente, 1755, in-12.

DARCY (Patrice), né à Gallovay en Irlande le 28 septembre 1725, a servi en France, où il a été chevalier de Saint-Louis et de Saint-Lazare. Il était aussi de l'académie des sciences et de la société de Nancy. Il est mort du coléra-morbus le 18 octobre 1779. On a de lui plusieurs Mémoires dans ceux de l'académie des sciences, et séparément, un Essai d'une nouvelle théorie d'artillerie, 1760, in-8°; Mémoire sur la durée de la vue, en 1765; sur les Machines hydrauliques, en 1754.

DARDANUS, fils de Jupiter et d'Electre, et fondateur du royaume de Troie en Phrygie, vers 1480 avant J.-C. *Voy.* Artémise.

DARÈS, prêtre troyen, célébré par Homère, avait, dit-on, écrit en grec l'histoire de la guerre de Troie; celle qui porte le nom de Darès est un ouvrage supposé. Elle a été traduite en français par Postel, Paris, 1553, in-16. La meilleure édition est celle de madame Dacier, 1684, in-4°, et celle d'Amsterdam, 1702, 2 vol. in-8°. La première est de Milan, 1477, in-4°.

DARET (Pierre), graveur, né à Paris, fit un long séjour en Italie, où il grava beaucoup. De retour dans sa patrie, il y mourut dans un âge fort avancé, vers le milieu du dix-septième siècle. François de Poilly était son disciple. On a de lui saint Jean dans le désert, d'après le Guide; saint Pierre délivré de prison, d'après le Dominiquin; une Charité, d'après Blanchard, etc.

D'ARGONE. *Voy.* Argone.

DARIGRAND, avocat au parlement de Paris, mort en 1771, est auteur de l'*Anti-financier*, 2 vol. in-12.

DARIUS-LE-MÈDE, roi de Babylone, fit jeter le prophète Daniel dans la fosse aux lions, et l'éleva ensuite aux premières dignités. Ce Darius est, selon quelques auteurs, le même que Cyaxares II, fils d'Astyages, et oncle maternel de Cyrus.

DARIUS Ier, roi de Perse, fils d'Hystaspes, et célèbre conquérant, fut l'un des sept nobles Perses qui détrônèrent le prétendu Smerdis, et détruisirent la tyrannie des mages. Il monta sur le trône, 522 avant J.-C., son cheval ayant henni le premier, par l'artifice de son écuyer. Darius prit Samos, et en donna le gouvernement à Syloson, frère de Polycrate. Il protégea Zorobabel, lui permit de rebâtir le Temple, 514 avant J.-C., et contribua même à la dépense de ce saint édifice. Darius se rendit maître de Babylone révoltée, après un siége de 20 mois, par l'adresse de Zopyre, et déclara la guerre aux Scythes. Il fit, 508 avant J.-C., bâtir un pont sur le Bosphore de Thrace, pour passer dans la Scythie; mais cette expédition ne fut point heureuse, il fut contraint de repasser dans la Perse. Il laissa en Europe Mégabyse, son général, qui lui soumit la Thrace et quelques pays voisins de la Grèce. Les Grecs, alarmés de ces progrès, se préparèrent à la guerre contre les Perses. Elle éclata, 504 avant J.-C.; la ville de Sardes fut prise et entièrement consumée, excepté la citadelle. Quelque temps après les Athéniens ayant

Digitized by Google

abandonné les Ioniens, les généraux de Darius reprirent l'île de Chypre, vainquirent les Ioniens dans une grande bataille près de Milet, prirent et ruinèrent cette ville, et se rendirent maîtres de toute l'Ionie. Darius, enflé par ces succès, envoya Mardonius contre les Grecs, avec une armée de terre et de mer. Ce général n'ayant point réussi, Darius nomma à sa place Datis et Artaphernes. Ils eurent d'abord quelques succès; mais leur armée, composée de plus de 300,000 hommes, fut entièrement défaite à la célèbre bataille de Marathon, 490 avant J.-C. Ils y perdirent 200,000 hommes, outre un grand nombre de vaisseaux. Cette mémorable victoire fut remportée par 10,000 Athéniens et 1,000 Platéens commandés par Miltiade. Darius punit ensuite les Égyptiens révoltés. Il faisait de nouveaux préparatifs contre les Grecs, lorsqu'il mourut, 485 avant J.-C., après un règne de 36 ans. Son épitaphe porte « qu'il était un puissant buveur. » Il nomma, avant sa mort, son fils Xercès pour lui succéder, à l'exclusion d'Artabazane son aîné, parce que Xercès était venu au monde après l'élection de Darius à la royauté.

DARIUS II, surnommé Ochus, ou Nothus, c'est-à-dire bâtard, étant né d'une maîtresse d'Artaxercès-Longuemain, s'empara du trône de Perse, après la mort de Xercès, assassiné par Sogdien, 423 avant J.-C. Il épousa Parisatis, princesse cruelle, dont il eut Arsaces, autrement Artaxercès-Mnémon, qui lui succéda, Amestris, Cyrus-le-Jeune, etc. Il fit quelques guerres par ses généraux et par son fils Cyrus, et mourut 405 avant J.-C.

DARIUS III, Codoman, dernier roi de Perse, fameux par ses malheurs, était fils d'Arsamis et de Sysigambis. Il fut élevé sur le trône, 336 avant J.-C., par l'eunuque Bagoas, qui avait empoisonné Arsès, le plus jeune des fils d'Artaxercès-Ochus. Ce détestable eunuque, mécontent du choix qu'il avait fait, voulut empoisonner Darius; mais ce prince lui fit avaler le poison à lui-même, et vengea tous les crimes de ce scélérat. C'est ce Darius sur lequel Alexandre-le-Grand gagna trois batailles célèbres: la première, au passage du Granique, 334 avant J.-C.; la seconde, vers le détroit du mont Taurus, près de la ville d'Ajazzo, où Darius perdit sa mère, sa femme et ses enfans; et la troisième, près de la ville d'Arbelles, le 1er octobre, 330 avant J.-C., 11 jours après la célèbre éclipse de lune rapportée par Pline et Ptolomée. Darius s'enfuit dans la Médie, où il fut assassiné par Bessus, gouverneur de la Bactriane, la sixième année de son règne. En ce prince infortuné finit la monarchie des Perses, 230 ans après qu'elle eut été fondée par Cyrus.

DARTIS (Jean), savant jurisconsulte, né à Cahors en 1572, après avoir étudié à Cahors, à Rodez et à Toulouse, vint à Paris avec le président de Verdun, et succéda, dans la chaire de professeur de droit, à Nicolas Oudin en 1618. Il fut ensuite professeur de droit canon au collége royal, et mourut le 2 avril 1651. Ses ouvrages ont été publiés en 1656, in-fol. On y voit que Dartis était versé dans l'ancienne discipline de l'église.

DASSIER (Jean), né à Genève le 17 août 1676, excella dans l'art de médailleur, et mourut à Genève le 15 octobre 1763. Son fils Jacques-Antoine naquit aussi à Genève le 15 novembre 1715, et mourut à Copenhague le 2 octobre 1759. Il égala et surpassa même son père en certaine partie. On admire sa tête du président de Montesquieu.

DATAMES, de simple soldat aux gardes d'Artaxercès-Mnémon, devint général de ce prince, et commanda ses armées avec beaucoup de valeur et de prudence; mais ses envieux l'ayant desservi auprès de son maître, il fit révolter la Cappadoce, défit Artabase, général d'Artaxercès, 362 avant J.-C., et fut tué quelque temps après.

DATHAN. *Voy.* Aaron.

DATI (Augustin), professa les belles-lettres à Urbin et à Sienne sa patrie, dont il fut secrétaire, aussi bien que Nicolas son fils qui donna au public un ouvrage de son père. Ils ont été réunis en 1 vol. in-fol., imprimé à Sienne en 1503 et à Venise en 1516. Augustin mourut en 1478, à 58 ans, et Nicolas en 1498. Les principaux de ses ouvrages sont, un Traité de l'immortalité de l'âme, et une Histoire de Sienne, depuis 1447 jusqu'en 1457, dont son fils retrancha bien des choses,

Digitized by Google

pour ne pas déplaire à certaines familles.

DATI (Carlo), savant professeur de belles-lettres à Florence sa patrie, était membre de l'académie *della Crusca*, et publia en 1669, in-4°, un Panégyrique de Louis XIV en italien. Il avait déjà donné au public quelques poésies à la louange du même prince. Il mourut en 1675. Son principal ouvrage est une Vie de peintres anciens, 1667, in-4°.

DAU (Girard), habile peintre de Leyde, et disciple de Rembrant, réussissait principalement dans les figures en petit et dans le clair obscur. Quoique la grandeur ordinaire de ses tableaux ne passât pas un pied, il se les faisait payer six et huit cents livres, réglant leur prix sur le temps qu'il mettait à les faire, et comptant chaque heure à 20 sols.

DAUBENTON (Guillaume), jésuite, né à Auxerre, fut conseiller de Philippe V, roi d'Espagne, dont il s'acquit tellement les bonnes grâces, que les courtisans, jaloux de son crédit, le firent chasser en 1706. Le roi le rappela en 1716, pour reprendre sa place de confesseur, qu'il garda jusqu'à sa mort en 1723, à 75 ans. Il a fait plusieurs Oraisons funèbres et une Vie de saint François Regis.

DAUDÉ (Pierre), de Marvejols, mort en 1754, à 74 ans, est auteur de la Traduction des Réflexions de Gordon sur Tacite, Amsterdam, 1751, 3 vol. in-12; Vie de M. de Cervantes, 1740, in-12.

DAUDERSTAT (Samuel), savant théologien luthérien, et ministre à Frisingue, sur la fin du 17e siècle, a fait, entre autres ouvrages, un livre in-4°, Leipsick, 1663, sur l'Ante-Christ d'Orient, qu'il explique de Gog et de Magog.

D'AUDIFFRET (Jean-Baptiste), gentilhomme provençal, et habile géographe, fut envoyé extraordinaire de la cour de France auprès des ducs de Mantoue, de Parme et de Plaisance, et eut en 1702 la même qualité auprès du duc de Lorraine. Il mourut à Nancy le 9 juillet 1733, à 76 ans. On a de lui une Géographie estimée, en 3 vol. in-4°, et in-12.

DAULLÉ (Jean), né à Abbeville en 1707, a exercé l'art de la gravure à Paris avec le plus grand succès. Il gravait également bien l'histoire et le portrait. Il est mort le 23 avril 1763, laissant peu de fortune, parce que ceux qui tiennent à la réputation regardent moins au temps qu'ils emploient qu'à la perfection. On a de lui: la Madelaine au désert, d'après le Corrége, et autres pièces de la galerie de Dresde; les portraits de Mignard, de Maupertuis, de Gendron, de la demoiselle Pélissier; le triomphe de Vénus, d'après Boucher, etc.

DAUPHINÉ (le), faisait partie du royaume d'Arles, ou de la Bourgogne transjurane. Après la mort du roi Rodolphe-le-Fainéant, arrivée en 1032, les comtes de ce royaume se rendirent souverains dans leurs comtés; le principal d'entre eux se qualifia comte d'Albon et de Viennois; lui et ses descendans prirent le nom de Guigues. Le quatrième de ce nom fut le premier qui porta le nom de Dauphin, vers 1140, et mourut en 1142
Guigues V, fils 1162
Béatrix fille, épousa en secondes noces Hugues III, duc de Bourgogne, et mourut en 1228
André fils qui prit le nom de Guigues IV, et mourut en . . 1237
Guigues VII, fils 1269
Anne fille, épousa Humbert Ier de la Tour-du-Pin, et mourut en 1298
et son mari en 1307
Jean, fils, en 1319
Guigues VIII, fils, en 1333
* Humbert II, oncle 1355
Il le céda à la France; le fils aîné des rois en porte le nom. Il existait cependant encore une autre branche collatérale de la première maison des Dauphins, descendans de Guigues Ier, qui étaient comtes de Forêt, qui ne s'éteignit qu'en 1541

DAUTHEVILLE DESAMOURETTES (Charles-Louis), lieutenant-colonel des grenadiers royaux, né à Paris en 1716, mort vers 1762, est auteur de la *Relation navale* de 1759, in-4°; *l'Anti-légionnaire français*, 1762, in-12; *Essai sur la cavalerie*, 1756, in-4°; Mémoires des deux dernières campagnes de M. de Turenne en Allemagne, 1756, in-12; Traité politique sur la guerre, 1757, in-12.

Digitized by Google

DAVANZATI (Bernard), Florentin, mort en 1606, âgé de 77 ans, s'est rendu fameux par la Traduction italienne qu'il a faite de Tacite, Venise, 1658, in-4°, et Paris, 1760, 2 vol. in-12. Il a employé de vieux mots toscans inusités, qui rendent sa version quelquefois inintelligible aux Italiens mêmes; *Coltivazione delle viti*, Firenze, 1604, in-4°, 1734, in-4°; *Scisma d'Inghilterra, con altre operetre*, Padoua, 1754, in-8°.

DAVENANT (Jean), célèbre théologien anglais, né à Londres en 1570, fut docteur et professeur de théologie à Cambridge, et ensuite évêque de Salisbury. C'était un théologien très-modéré, qui cherchait avec zèle les moyens de réunir les chrétiens sur leurs divers sentimens, comme il le fait paraître dans son livre intitulé *Adhortatio ad communionem inter evangelicas ecclesias*. L'église anglicane l'ayant député avec d'autres théologiens au synode de Dordrecht, il s'y déclara pour la grâce universelle. Il y soutint, avec le docteur Ward, que J.-C. est mort pour tous les hommes. Il mourut à Cambridge en 1640. Ses principaux ouvrages, outre celui dont nous avons parlé, sont, 1° *Prælectiones de judice controversiarum*, Cantabre, 1631, in-fol.; 2° *Comment. in epistol. ad Colossos*, in-fol.; 3° *Liber de servitutibus*; 4° *Determinatio quæstionum theologicarum quinquaginta*, etc., in-fol.

DAVENANT (Charles), fils aîné du précédent, naquit en 1656. Après avoir étudié à Oxford, il se fit recevoir docteur en droit civil à Cambridge ou à Dublin. Il s'acquit une grande réputation en Angleterre, surtout par ses ouvrages de politique, et mourut en 1712. On a de lui, 1° la tragédie ou plutôt l'opéra de *Circé*, qui eut beaucoup de succès; 2° plusieurs Traités politiques, savoir: *Essais sur les moyens de pourvoir aux frais de la guerre*, Londres, 1695, in-8°; 3° *Traités des revenus publics et du commerce d'Angleterre*, Londres, 1698, 2 vol. in-4°; 4° *Essais sur les voies par lesquelles on peut vraisemblablement faire gagner un peuple dans la balance du commerce*, Londres, 1699, in-8°; 5° *Traité des concessions et des réunions*, Londres, 1700, in-8°; 6° *Essais sur la balance du pouvoir, le droit de faire la guerre et de conclure la paix et des alliances; la monarchie universelle*, etc., Londres, 1701, in-8°; 7° *Essais sur la paix au dedans et la guerre au dehors*, Londres, 1704, in-8°. On lui attribue aussi le *Portrait d'un Wigh moderne*, et les *Réflexions sur la constitution et la conduite du commerce d'Afrique*, Londres, 1709, in-fol.

DAVENANT ou D'AVENANT (Guillaume), né à Oxford en 1606, d'un cabaretier, fit des pièces de théâtre qui eurent un si grand succès qu'après la mort de Johnson en 1637, il fut fait poète couronné. Ayant été accusé, en 1641, d'avoir tenté de soulever l'armée contre le parlement, il fut arrêté; mais ayant donné caution, il se retira en France. A son retour en Angleterre, Guillaume, marquis de Newcastle, le fit lieutenant-général de son artillerie, et le roi le créa chevalier, en 1643, pendant le siége de Glocester. Les affaires de ce prince tournant mal, Davenant revint en France, et s'y fit catholique. La reine le renvoya en Angleterre l'an 1646, pour persuader au roi de consentir à l'abolition de l'épiscopat; mais n'ayant pu y réussir, il revint à Paris. Il forma ensuite le projet de faire passer de France à la Virginie un grand nombre d'ouvriers, surtout de fabriqueurs ou d'ouvriers au métier, et il obtint du roi de France les permissions nécessaires. Mais le navire sur lequel il s'était embarqué fut pris par des vaisseaux de la Compagnie, et il fut emmené prisonnier, d'abord dans l'île de Wight en 1650, et de là à la tour de Londres l'année suivante. Il obtint sa liberté par l'intercession de Milton et de quelques autres personnes. Milton n'obligea pas un ingrat, car, au rétablissement de Charles II, il obtint sa grâce, par l'intercession de Davenant. Ainsi ces deux grands poètes se durent mutuellement la vie. Après la mort tragique de Charles Ier, les tragédies et les comédies étant défendues, le chevalier Davenant trouva moyen d'établir un opéra italien, et, par ce drame en musique, il jeta les fondemens du théâtre anglais, qu'il perfectionna après le rétablissement de la famille royale. Il mourut le 7 avril 1668, à 63 ans. On a de lui des tra-

Digitized by Google

gédies, des tragi-comédies, des mascarades, des comédies, un poëme intitulé *Gondebert*, etc. Tous ses ouvrages ont été imprimés ensemble en 1673, in-fol. Il était ami intime de Dryden, et travaillait avec lui.

DAVENNE (François), surnommé le Pacifique, fut disciple de Simon Morin, et aussi fanatique que lui. Il fut mis en prison en 1551 pour deux libelles qu'il fit contre le roi, et en sortit l'année suivante. Il mourut vers 1662. On a de lui, *Harmonie de l'amour et de la justice de Dieu*, 1650, in-12; *Tragédies saintes*, ou les *Evangiles de J.-C. mis en poëme*, Paris, 1652, in-12; quantité de pièces qui se trouvent dans les *Mazarinades; Le politique du temps*, 1650, in-12.

DAVENPORT (Christophe), appelé aussi François de Sainte-Claire, ou François Coventrie, naquit à Coventry vers 1598. Il passa en Flandre en 1617, se fit franciscain, et enseigna la philosophie, puis la théologie à Douai, avec une réputation extraordinaire. Il retourna en Angleterre sous le règne de Charles II, qui lui donna des marques publiques de son estime. Davenport travailla avec zèle à la propagation de la foi, et s'acquit l'estime et l'amitié des protestans comme des catholiques. Il mourut près de Londres le 31 mai 1680, à 82 ans. On a de lui, 1° *Systema fidei, seu Tractatus de concilio universali*, etc; 2° un Traité de la Prédestination, et un grand nombre d'autres savans ouvrages, réunis à Douai, 1665, 2 vol. in-fol.

DAVENPORT (Jean), frère de Christophe, naquit à Coventry en 1597. Il suivit la secte des puritains, et finit par passer à la Nouvelle-Angleterre, où il mourut à Boston, en 1668. On a de lui un Catéchisme, imprimé à Londres en 1639; des Sermons, etc.

DAVID, roi des Juifs, et l'un des plus grands et des plus vertueux princes du monde, naquit à Bethléem, 1085 avant J.-C., de Jessé ou Isaïe, de la tribu de Juda. Pendant qu'il gardait les troupeaux de son père, Dieu le choisit pour roi à la place de Saül, et le fit sacrer par Samuel, 1063 avant J.-C. David n'avait alors que 22 ans. Il se distingua par sa valeur et ses belles actions, défit le géant Goliath, vainquit les Philistins, et épousa Michol, fille de Saül. Ce prince, jaloux de la gloire de David, chercha les moyens de le faire mourir; mais Jonathas et Michol lui sauvèrent la vie. Ces violences obligèrent David à s'enfuir dans les déserts. Saül l'y poursuivit, et s'exposa deux fois à perdre la vie; mais David eut horreur de porter la main sur son maître, et se contenta de lui faire connaître les dangers auxquels il avait été exposé. Il se retira ensuite à la cour d'Achis, roi de Geth, qui lui donna la ville de Siceleg pour lui et ses gens. Quelque temps après cette ville ayant été brûlée et pillée, en son absence, par les Amalécites, David les poursuivit et leur enleva leur butin. Sur ces entrefaites, Saül se tua, 1055 avant J.-C., après avoir perdu une bataille contre les Philistins. L'Amalécite qui en apporta la nouvelle, ayant dit qu'il avait tué Saül, David le fit mourir, et se fit de nouveau sacrer roi à Hébron sur la tribu de Juda, 1055 avant J.-C. Isboseth, fils de Saül, fut tué quelque temps après dans son palais. David fit mourir ses meurtriers, et fut proclamé roi de toutes les tribus des Juifs, 1048 avant J.-C. L'année suivante, il se rendit maître de la citadelle de Sion, et choisit Jérusalem pour la capitale de son empire. Il vainquit encore les Philistins, subjugua les Moabites, soumit la Syrie, et fit la guerre aux Ammonites, qui avaient insulté ses ambassadeurs. David forma alors le dessein d'élever un temple magnifique au Seigneur; mais cette gloire était réservée à son fils. Tant de belles actions de David furent flétries par son adultère avec Bethsabée, et par l'homicide d'Urie son mari. Cependant ayant reconnu son péché, par la parabole ingénieuse du prophète Nathan, il en fit une sincère pénitence; et Dieu, touché de son repentir, le lui pardonna. Sa pénitence fut suivie de la révolte d'Absalon son fils, qui le contraignit de sortir de Jérusalem, 1034 avant J.-C. La mort de ce fils dénaturé, qui fut tué par Joab, contre l'ordre de David, fit verser des larmes à ce prince. A peine était-il sorti de cette guerre, qu'il en survint une autre, par la révolte de Séba, dont la mort apaisa bientôt cette sédition. David s'appliqua alors à faire fleurir la paix

Digitized by Google

dans ses états, et rendit son royaume très-florissant; mais s'étant laissé aller à un mouvement de vanité, dans le dénombrement de ses sujets, 1017 avant J.-C., Dieu l'en reprit par le prophète Gad, qui lui proposa, pour l'en punir, le choix de la famine, de la guerre ou de la peste. David choisit le fléau de la peste, et vit mourir 70,000 de ses sujets, frappés par l'ange du Seigneur. Il implora la miséricorde de Dieu, et désarma sa colère. Quelque temps après, étant accablé d'années et d'infirmités, il mit Salomon sur le trône, malgré les brigues d'Adonias, régla l'ordre du culte divin qui serait observé dans le temple que Salomon devait bâtir, et mourut 1015 avant J.-C., après en avoir régné 40. Il laissa de ses neuf épouses et de ses femmes du second rang un grand nombre d'enfans. Saint Augustin et plusieurs autres saints pères croient que les 150 psaumes de l'Écriture sont tous de David; mais saint Jérôme, saint Hilaire et d'autres saints pères soutiennent, avec plus de raison, que David n'en a composé qu'une partie. Quoi qu'il en soit, les psaumes sont des pièces de la plus belle et de la plus sublime poésie.

DAVID, roi d'Éthiopie, fils de Nahu, succéda à son père en 1507; il remporta de grandes victoires sur ses ennemis et envoya des ambassadeurs à Emmanuel, roi de Portugal, et au pape Clément VII. Son règne fut d'environ 36 ans.

DAVID GANZ, historien juif du 16e siècle, dont on a une chronique intitulée *Tsemah David*, qui est rare, en hébreu, Prague, 1592, in-4°, et dont Vorstius a traduit une partie en latin, avec des notes, Leyde, 1644, in-4°.

DAVID DE POMIS, savant Médecin du 16e siècle, qui se disait de la tribu de Juda, et dont on a un Dictionnaire en hébreu et en italien, qui est estimé, Venise, 1587, in-fol.; *De senum affectibus*. Venise, 1588, in-4°.

DAVID DE DINANT, hérétique du commencement du 13e siècle, était disciple d'Amauri, et enseignait que Dieu était la matière première. Son système était assez semblable à celui de Spinosa. Il a été réfuté par saint Thomas et par d'autres théologiens.

DAVID (Georges), né à Delpht, fut l'un des chefs des anabaptistes, qui se retirèrent dans les Pays-Bas, après la destruction de leur royaume de Sion dans Munster en 1536. Le nom d'anabaptiste étant devenu odieux et dangereux pour ceux qui le portaient, les disciples de David donnèrent à leur secte le nom de davidisme, parce que leur chef se donnait pour le vrai Messie, le troisième David, né de Dieu, non selon la chair, mais selon l'esprit. Cette secte dura peu; les sectaires, même la mère de l'imposteur, furent décapités ou noyés à Delpht, ce qu'ils souffrirent avec une constance digne d'une meilleure cause, allant au-devant du supplice, et se déclarant de la croyance de ceux que l'on y conduisait. David fut obligé de sortir de Delpht et de se retirer à Bale, où il prit le nom de Jean Van Bruck, à l'abri duquel il vécut tranquillement, mais dans les délices jusqu'à sa mort, arrivée en 1556. La secte n'était alors renfermée que dans la maison du chef; mais ayant été déférée aux magistrats du canton, ils abolirent tous les monumens du davidisme, firent déterrer le prophète trois ans après sa mort, et firent brûler ses os et ses écrits.

DAVIDI (François), fameux socinien, natif de Hongrie, fut surintendant des églises réformées de Transilvanie, où il introduisit ses erreurs. On le renferma ensuite dans le château de Dève, où il mourut en 1579. On a de lui quelques ouvrages assez rares, qui se trouvent dans *Bibl. fratrum polonorum*. (*Voy.* Crellius), dans lesquels il soutient des erreurs monstrueuses.

DAVIES (Jean), avocat et poète, naquit en 1570. Il venait d'être nommé lord, chef de justice du banc du roi, lorsqu'il mourut d'apoplexie en 1626. Un de ses poëmes les plus recommandables est celui qui est intitulé *Nosce te ipsum*, sur la nature et l'immortalité de l'âme, dont la meilleure édition est de 1714; *les Hymnes d'Astrée*, en vers acrostiches, l'*Orchestre*, ou de l'excellence et de l'antiquité de la danse. Il a composé aussi beaucoup de livres de jurisprudence.

DAVIES (Jean), fut reçu écolier dans le collége de Jésus à Oxford en 1589. Il était recteur de Malloyd, quand

Digitized by Google

il fut reçu docteur en 1616. Il était savant dans les langues grecque et hébraïque; sa critique était exacte, et il n'épargnait pas sa peine à déchiffrer les anciens auteurs. On a de lui *Linguæ Cambro-Britannicæ rudimenta*, 1621, in-8°; *Dictionarium latino-britannicum*, 1632, in-fol.

DAVIES (Jean), savant critique et docteur en théologie, fils d'un marchand de Londres, était né le 22 avril 1679. Il fut chanoine d'Ely, et mourut le 7 mars 1732, que l'on comptait 1731. Sa femme lui a survécu jusqu'en 1733. Il a donné d'excellentes éditions de différens auteurs. Maxime de Tyr, 1703, in-8°; César, 1727, in-4°; Minutius Felix, 1707, in-8°; les Ouvrages philosophiques de Cicéron, 6 vol. in-8°, 1709 à 1728; *Lactantii epitome divinarum institutionum*, 1718, in-8°.

DAVILA (Henrico-Catherino), célèbre historien naquit à Succo dans le Padouan en 1576, d'Antoine Davila, connétable de Chypre, qui fut obligé de sortir de son pays après la prise de cette île par les Turcs en 1570. Il fut nommé Henri-Catherin en l'honneur de Henri III et de Catherine de Médicis, bienfaiteurs de son père. A l'âge de 18 ans il prit le parti des armes, et s'y signala par sa valeur en diverses occasions; il passa ensuite à Venise où la république lui donna de quoi subsister honorablement dans différens emplois militaires. C'est là qu'il composa son Histoire des guerres civiles de France, qui contient ce qui s'est passé depuis la mort de Henri II en 1559 jusqu'à la paix de Vervins en 1598. Il fut tué vers 1631 par un Véronais, qui lui refusait des voitures pour le transporter à Crême, quoiqu'il eût les ordres de la république pour les exiger. Il laissa quatre garçons et cinq filles. Son histoire a été traduite d'italien en français par Jean Baudouin, et en dernier lieu par l'abbé Mallet, en 3 vol. in-4°. La plus belle édition italienne est celle du Louvre, 1644, 2 vol. in-fol. Celle de Venise, 1733, 2 vol. in-fol., est belle et augmentée. Celle de Londres, 1755, 2 vol. in-4°, est fort belle.

DAVILER (Augustin-Charles), habile architecte, naquit à Paris en 1653. Etant parti pour Rome en qualité de pensionnaire du roi, il fut pris par les corsaires algériens, qui le menèrent à Tunis, où il fut seize mois en captivité C'est pendant ce temps-là qu'il donna le dessein de la belle mosquée de Tunis. Il alla ensuite à Rome, où s'étant perfectionné, il revint en France, et embellit Beziers, Carcassonne, Nimes, Montpellier et Toulouse. Les états de Languedoc, pour récompenser son mérite, lui accordèrent une pension avec le titre d'architecte de la province. Il mourut à Montpellier en 1700. On a de lui un Cours complet d'architecture, 1691, 2 vol. in-4°, qui est très-estimé, et dont la dernière édition est de 1750 et 1755, 2 vol. in-4°.

DAVIS (Jean), capitaine anglais, entreprit en 1585 de chercher un passage aux Indes par le nord-ouest, avec deux barques. A 64 degrés 15 minutes de latitude, il trouva, le 29 juillet, une terre et des îles couvertes de verdure. Les habitans en étaient de moyenne stature, avec de petits yeux, et sans barbe, couverts de peaux de veaux marins et de différentes fourrures. A 67 degrés il découvrit le détroit qui porte son nom, large de 20 lieues dans toute sa longueur, et dans lequel il s'avança l'espace de 60 lieues; mais, craignant les glaces, il revint en Angleterre, où il arriva à Darmouth le 13 septembre. Davis fit un second voyage en 1586; il dépassa le détroit, vit une mer découverte, qu'il prit pour le passage qu'il cherchait; mais les vents contraires le forcèrent de revenir en Angleterre. En 1587 il y fit un troisième voyage aussi infructueux. Enfin il périt dans une seconde expédition qu'il fit aux Indes en 1604.

DAVITY (Pierre), gentilhomme, né à Tournon le 13 août 1573. On a de lui un ouvrage, qui, augmenté par Ranchin et par Rocolles, forme 6 vol. in-fol., intitulé *le Monde*. Il mourut à Paris en 1635, à 63 ans.

DAUMAT, *Voyez* Domat.

DAUMIUS (Christian ou Chrétien), né à Zwickau le 29 mars 1612, devint régent du collége de Zwickau, en 1642, puis recteur du même collége en 1662. Il remplit cet emploi avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée le 15 décembre 1687. Il avait été marié deux fois. C'était un des plus grands littérateurs de son temps. Il savait le latin, le grec, l'hébreu, le turc, le

Digitized by Google

français, l'italien, l'espagnol, le bohémien, et il possédait à fond l'arabe. On a de lui, outre de bonnes éditions d'un grand nombre d'ouvrages, des Lettres, Gênes, 1670, in-4°; Dresde, 1697, in-8°; Chemnits, 1709, in-8°, toutes différentes. Des pièces de poésies; des Dissertations, comme *Tractatus de causis amissarum linguæ latinæ rad cum*, 1642, in-8°. Et dans le *Systema dissert. rar.* de Grævius, Utrecht, 1701, in-4°.

DAUSQUEIUS ou DAUSQUIUS (Claude), habile chanoine de Tournai sa patrie, dont on a un Traité de l'ortographe latine, Tournai, 1632, in-fol. Il y en a des exemplaires qui ont des titres de Paris, 1677; *Terra et aqua, seu terræ fluctuantes*, Tournai, 1633, in-4°, et d'autres ouvrages. Il mourut vers 1636.

DAWES (Guillaume), savant prélat anglais, naquit à Lyons dans le comté d'Essex le 12 septembre 1671. La reine Anne, à son avénement, le mit au nombre de ses chapelains, qui est la voie pour parvenir aux grandes dignités ecclésiastiques. Il fut en effet nommé en 1707, pour remplir le siége de Chester, d'où il passa en 1714 à l'archevêché d'Yorck, où il est mort le 30 avril 1724, à l'âge de 53 ans. Il avait fait paraître un poëme intitulé *l'Anatomie de l'athéisme*; des Sermons, 1707, in-8°.

DAWES (Richard), savant critique anglais, né en 1708, mourut en 1766. Il a publié *Miscellanea critica*, dont M. Burges a publié une édition, augmentée des manuscrits qu'avait laissés l'auteur. Une autre partie a passé dans la collection d'Askew, qui avait acheté la bibliothèque de M. Dawes.

DAUVET (Jean), magistrat célèbre qui fut ambassadeur de Charles VII, à Rome et au concile de Bâle, après avoir été procureur-général en 1442, et premier président du parlement de Toulouse. Il le fut de celui de Paris, sous Louis XI, et y mourut le 22 novembre 1471; on voit son épitaphe à Saint-Landry.

DEAGEANT DE SAINT-MARCELLIN (Guichard), fut d'abord clerc de Barbin, que le maréchal d'Ancre avait fait contrôleur-général des finances. M. Arnauld d'Andilli le fit ensuite connaître au duc de Luynes. Deageant s'acquit la faveur de ce duc en le servant utilement contre le maréchal d'Ancre. Il fut aussi en grand crédit auprès du père Arnoux, jésuite, qui avait beaucoup d'autorité à la cour. On le chargea de diverses commissions et négociations importantes, et l'on dit qu'étant devenu veuf, Louis XIII voulut lui donner l'évêché d'Evreux; mais Deageant préféra un second mariage, et les intrigues de la politique, aux dignités et à l'état ecclésiastique. Il fit néanmoins paraître beaucoup de zèle contre les calvinistes; ce qui fit dire au cardinal de Richelieu, que « s'il avait terrassé l'hérésie, M. Deageant pouvait se vanter de lui avoir donné le premier coup de pied. » Dans la suite Deageant fut disgracié, et après quelque temps de prison il eut ordre de se retirer en Dauphiné où il mourut en 1639, y étant premier président de la chambre des comptes. On a de lui des Mémoires envoyés au cardinal de Richelieu, contenant plusieurs choses particulières et remarquables, arrivées depuis les dernières années du roi Henri IV jusqu'au commencement du ministère de M. le cardinal de Richelieu, c'est-à-dire jusqu'en l'année 1624. Ces Mémoires furent imprimés à Grenoble en 1668, in-12, par les soins de son petit-fils. Ils ne sont pas fort estimés; cependant ils ont été réimprimés dans le Recueil de mémoires particuliers pour servir à l'Histoire de France, 1756, 3 vol. in-12.

DEBEZIEUX (Balthasar), fils d'un avocat, naquit à Aix en 1655, devint président de la chambre des enquêtes du parlement d'Aix en 1693. Il rédigeait dans son cabinet les questions qu'il avait jugées au palais. Cet ouvrage a été imprimé à Paris en 1750, in-fol., et peut servir de suite à Boniface.

DEBONNAIRE (Louis), né à Troyes, entra dans la congrégation de l'Oratoire, dont il sortit dans la suite. Il était prêtre, et mourut en 1752. Il est auteur d'une Imitation avec réflexions, in-12; *Leçons de la sagesse*, 3 vol. in-12; l'*Esprit des lois quintessencié*, 2 vol.; *la Religion chrétienne, méditée avec le père Jard*, 6 vol.; *La règle des devoirs*, 4 vol. in-12, et différens ouvrages en faveur de la constitution.

DÉBORA, célèbre prophétesse, fut

Digitized by Google

juge du peuple hébreu, 1285 ans avant J.-C. C'est par son conseil que le juge Barach leva des troupes, et marcha contre les Chananéens, dont le roi Jabin tenait depuis vingt ans les Israélites dans l'esclavage. Les Chananéens furent défaits, et Sisara leur général fut tué par Jaël. Débora célébra cette victoire par un cantique sublime et admirable qui se trouve dans l'Écriture sainte.

DEBURE (Guillaume-François), libraire de Paris, s'est distingué par ses connaissances dans les livres rares; il a communiqué ce qu'il en avait acquis dans sa Bibliographie instructive, 1763, 7 vol. in-8° ou in-4°, auxquels on joint le catalogue de M. Gaignat, 2 vol. in-8°. M. Née, autre libraire de Paris, a fait paraitre en 1782 un Supplément à la table, dans laquelle il corrige quelques fautes et fait connaitre des auteurs que M. Debure avait négligé de nommer. Il est mort à Paris le 15 juillet 1782, à 50 ans.

DÈCE (Cneius-Metius-Quintus-Trajanus-Decius), né à Bubalie, bourg de la basse Pannonie, fut proclamé empereur par les légions rebelles, et marcha en Italie contre les troupes de Philippe. La mort de ce prince et celle de son fils assura l'empire à Dèce en 249. Il associa à l'empire le jeune Dèce et Hostilien ses deux fils, excita contre les chrétiens une cruelle persécution, qui est comptée pour la septième, et périt dans un marais, en allant combattre les Goths, qui venaient de tuer son fils Dèce dans une rencontre, en 251. Trébonien Gallus lui succéda.

DÉCEBALE, vaillant roi des Daces, défit les généraux de l'empereur Domitien; mais il fut vaincu à son tour par Trajan, et obtint la paix de l'empereur. Ayant de nouveau déclaré la guerre aux Romains, et voyant qu'il était trop faible pour résister à Trajan, il se tua lui-même en 106 de J.-C.

DÉCENTIUS (Magnus), frère de Magnence, fut fait César, et eut le commandement des troupes dans les Gaules; mais, ayant été battu par les Germains, et ayant appris la mort de son frère, il se pendit à Sens en 373.

DECHALES, jésuite. *Voy.* Chales.

DÉCIANUS (Tiberius), célèbre jurisconsulte d'Udine, au seizième siècle, dont on a des consultations et d'autres ouvrages en 5 vol. in-fol. Il mourut en 1581, à 73 ans.

DÉCIUS MUS (P.), consul romain, se signala par son courage, et contribua beaucoup à la victoire remportée sur les Samnites, 343 avant J.-C. Etant consul avec Manlius Torquatus, il se dévoua aux dieux infernaux dans la bataille donnée contre les Latins 340 avant J.-C., dans laquelle il fut tué. Il ne faut pas le confondre avec P. Décius Mus son fils, qui fut grand pontife et quatre fois consul, 332 avant J.-C. Il défit les Samnites et les Toscans, et se dévoua, comme son père, aux dieux infernaux, en s'opposant aux Gaulois. Cette manière de se dévouer aux dieux infernaux pour le salut de sa patrie, fut encore fatale à Pub. Décius Mus, fils de ce dernier, et consul, dans la bataille donnée contre Pyrrhus, 279 avant J.-C.

DÉCIUS, empereur. *Voy.* Dèce.

DÉCIUS (Philippe), célèbre jurisconsulte, né à Milan en 1454, fut disciple de Jason, de Barthélemi Socin, et d'autres savans hommes. Il enseigna le droit avec réputation à Pise et ensuite à Pavie, où ayant défendu avec zèle les décisions du concile de Pise, sa maison fut pillée. Alors il vint en France, enseigna à Bourges et à Valence, et fut conseiller au parlement de Grenoble, charge que Louis XII lui donna pour l'arrêter en France avec honneur. Ces marques d'estime ne purent retenir Décius. Il retourna en Italie, et mourut à Sienne en 1535, à plus de 80 ans. Nous avons de lui *Consilia*, Venise, 1581, 2 tomes in-fol.; *Comm. n decreta digestum vetus et codicem*, in-fol.; *De regulis juris*, in-fol.

DECKER (Thomas), poète dramatique anglais, sous le règne de Jacques Ier, et contemporain de Ben Johnson, à qui il a disputé la supériorité, a fait paraitre des pièces depuis 1600 jusqu'en 1638; mais on ne sait ni l'année de sa naissance ni celle de sa mort.

DECKER, ou DECKER DE WALHORN (Jean), né à Frauquemont, dans le duché de Limbourg, le 20 juin 1583, fut avocat à Bruxelles, et conseiller au grand conseil de Brabant. Il mourut à Bruxelles le 16 décembre 1646, à 63 ans. On a de lui, 1° *Dis-*

Digitized by Google

sertationum juris, et decisionum libri duo, dont la meilleure édition est celle de Bruxelles en 1673, in-fol.; 2° *Philosophus bonæ mentis*, Bruxelles, 1674, in-4°.

DECKER ou DECKHER (Jean), avocat de la chambre impériale, et procureur de la même chambre à Spire, est auteur de, 1° *De scriptis adespotis, pseudepigraphis et suppositiis conjecturæ* : cet ouvrage se trouve joint au *Theatrum anonymorum et pseudonymorum de Placcius*, 1708, in-fol.; 2° *Consultatio de pace religiosâ*, Spire, 1680, in-8°; 3° *Commentationum de rebus cameralibus specimen*, Spire, 1686, in-4°; 4° *Liber singularis relationum votorum et decisionum cameralis judicii*, Spire, 1681, in-4°, etc.

DECKER ou DECKHER (Jean), savant jésuite, natif d'Haesbrouk en Flandre, enseigna la philosophie et la théologie scolastique à Douai, puis à Louvain. Il fut ensuite envoyé dans la Styrie, et devint chancelier de l'université de Gratz, où il mourut le 10 janvier 1619, à 69 ans. Il s'était rendu habile dans la chronologie et dans l'histoire ecclésiastique. Son principal ouvrage traite de l'année de la naissance et de la mort de J.-C. Il est intitulé *Velificatio seu theoremata de anno ortûs ac mortis Domini*, Gratz, 1616, in-4°.

DECKER (Jean-Henri), est auteur d'un livre assez rare, *De spectris*, Hamburgi, 1690, in-12.

DECOMBES. *Voy.* Combes.

DÉDALE, ingénieux et célèbre artiste athénien, fit des statues mouvantes, et inventa des machines qui lui acquirent une réputation immortelle. On dit que, craignant que son neveu Talus ne le surpassât dans son art, il le précipita, et s'enfuit en Crète avec son fils Icare vers le roi Minos. C'est là, selon la fable, qu'il bâtit le fameux labyrinthe où il fut lui-même renfermé, parce que son fils Icare servait Pasiphaé dans ses amours. Dédale inventa alors les voiles du navire, et s'en servit pour échapper plus sûrement à la vengeance de Minos. Il se sauva avec son fils Icare, qui, n'ayant pas dirigé les voiles du vaisseau selon les conseils de son père, tomba dans la mer et se noya. C'est ce qui a donné lieu aux poètes de feindre qu'Icare s'était fait des ailes. Dédale se retira chez Cocale, roi en Sicile. Minos l'y poursuivit; mais Cocale, l'ayant attiré à une entrevue, le fit suffoquer dans des étuves.

DÉDALION, frère de Ceix, fut si touché de la mort de sa fille Chione, qu'il se précipita du haut du Parnasse en bas. Apollon le changea en faucon.

DÉDEKIND (Frédéric), savant écrivain allemand du 16e siècle, s'est rendu célèbre, principalement par un petit ouvrage satirique et moral, où il loue ironiquement l'impolitesse et la grossièreté, et en donne les préceptes. Il est intitulé *Grobianus et Grobiana de morum simplicitate*, Francfort, 1558, in-4°.

DÉE (Jean), né à Londres le 13 juillet 1527, s'acquit une telle réputation, qu'il était consulté comme un oracle, et que la reine Elisabeth ne l'appelait pas autrement que son philosophe. Mais s'étant adonné aux rêveries de la magie, de l'astrologie judiciaire et de la pierre philosophale, il tomba dans une extrême misère, et fut souvent en danger de sa vie dans les différentes cours de l'Europe. Il mourut en Angleterre en 1607, à 81 ans. Ses ouvrages ont été imprimés à Londres, en 1659, in-fol., en anglais, avec les notes et une savante préface de Casaubon. Cette édition est très-rare.

DEGUILLEVILLE (Guillaume), bernardin de l'abbaye de Chalis, vivait encore en 1358, âgé de 63 ans. Il est auteur d'un roman en vers intitulé *Les trois pélerinages, celui de la vie humaine, celui de l'âme séparée du corps, et celui de Jésus-Christ*, Paris, in-4°, sans date, mais de la fin du 15e siècle.

DÉIDAMIE, fille de Lycomède, roi de Scyros, dont Achille eut Pyrrhus lorsqu'il était caché à la cour de ce prince.

DÉIPHILE, fille d'Adraste, roi d'Argos, et femme de Tydée, dont elle eut le fameux Diomède.

DÉIPHOBE, fils de Priam, épousa, selon Virgile, la belle Hélène, après la mort de Pâris. Cette princesse le livra à Ménélas qui le fit mourir.

DÉIPHON, fils de Triptolème et de Méganire, fut aimé de Cérès, qui, pour le rendre immortel, le faisait passer par les flammes. Méganire, alarmé de ce spectacle, troubla les mystè-

Digitized by Google

res de cette déesse, qui monta aussitôt sur son char, et laissa brûler Déiphon.

DÉJANIRE, fille d'OEnée, roi d'Etolie, et femme d'Hercule, fut aimée du centaure Nessus. Comme il l'enlevait, Hercule le perça d'un coup de flèche empoisonnée. Nessus, sur le point de mourir, donna sa chemise teinte de son sang à Déjanire, et l'assura que tandis qu'Hercule la porterait, il ne pourrait jamais aimer une autre femme qu'elle. Quelque temps après, Hercule étant devenu amoureux d'Iole, Déjanire lui envoya cette chemise empoisonnée, qui, selon la fable, le rendit furieux : il se jeta dans le feu, et Déjanire se tua de désespoir.

DEJOCES, devint le premier roi des Mèdes, après leur avoir fait secouer le joug des Assyriens. Il bâtit Ecbatane, et mourut vers 657 avant J.-C., après un règne de 53 ans.

DÉJOTARUS, l'un des tétrarques de Galatie, augmenta tellement sa puissance qu'il parvint à être le seul tétrarque. Il obtint des Romains le titre de roi de la petite Arménie, et leur rendit de grands services dans toutes leurs guerres d'Asie. Déjotarus prit le parti de Pompée contre César, qui le priva dans la suite de la petite Arménie et d'une partie de la Galatie. Il fut accusé par Castor son petit-fils d'avoir attenté à la vie de César ; mais il fut défendu par Cicéron, dans la belle harangue *pro Dejotaro*. Après la mort de César, il rentra dans ses états, prit le parti de Brutus, et mourut quelque temps après, vers 41 avant J.-C. Sa femme, qui était stérile, le pria d'avoir des enfans d'une autre femme, et lui présenta une belle captive : elle reconnut les enfans nés de ce commerce, et les éleva avec tendresse et magnificence.

DELAISTRE (Eustache), partisan de la faction de Bourgogne contre celle d'Orléans, fut chancelier à plusieurs reprises en 1413 et 1418, selon que sa faction l'emportait sur l'autre, et mourut en 1420.

DELAMET (Adrien-Augustin de Bussi), pieux et savant docteur de la maison et société de Sorbonne, seigneur de Sevais dans le Maine, et prieur de Saint-Martin de Brive-la-Gaillarde, naquit dans le Beauvaisis, d'une illustre et ancienne famille de Picardie. Il se distingua par sa science et par l'intégrité de ses mœurs, accompagna le cardinal de Retz, dont il était allié, dans sa prospérité et dans ses disgrâces, et vint ensuite demeurer en Sorbonne, où il s'appliqua avec ardeur à la décision des cas de conscience, avec M. de Sainte-Beuve son ami. Il dirigea avec zèle un grand nombre de maisons religieuses, fut chargé d'assister à la mort de ceux qui sont condamnés aux derniers supplices, et fournit à l'entretien et à l'éducation d'un grand nombre de pauvres écoliers. Il mourut en Sorbonne le 10 juillet 1691, à 70 ans. On a recueilli en 1782, en 2 vol. in-fol., la plupart de ces décisions et de celles de M. Fromageau.

DELAN (François-Hyacinthe), docteur et ancien professeur de Sorbonne, chanoine et théologal de l'église de Rouen, où il est mort le 30 avril 1754, à 82 ans, était partisan des opposans à la constitution, et a fait plusieurs ouvrages en leur faveur, et en outre *l'Usure condamnée par le droit naturel* 1753, in-12; *l'Autorité de l'église et de sa tradition défendue*. Il a laissé une assez belle bibliothèque, dont le catalogue a été imprimé.

DELAUDUNS (Pierre), d'Aigaliers, fils d'un mauvais poète d'Usez, se fit connaître par un Art poétique, 1556, in-16; des poésies, dont deux pièces de théâtre, *Saint Sébastien*, *les Horaces*, 1596, in-12; et un poëme intitulé *la Franciade*, 1614, in-12, qui sont assez insipides et dans le goût de Ronsard. Il mourut de la peste au château d'Aigaliers en 1629. Il était juge en la cour temporelle d'Usez.

DELAULNE (Etienne), habile graveur du seizième siècle, était né à Orléans. Il a gravé le Serpent d'airain, d'après le tableau de Jean Cousin, qui est aux Cordeliers de Sens; beaucoup d'arabesques à l'usage des damasquineurs et metteurs en œuvre : plusieurs de ses gravures portent l'année 1570.

DELAUNAY, secrétaire des commandemens de M. le prince de Vendôme, mort à Paris sa patrie, en 1751, à 56 ans, a fait des comédies, *la Vérité fabuliste*, *le Paresseux*, et autres pièces pour le théâtre italien.

DELFAU (Dominique-François), habile bénédictin de la congrégation

Digitized by Google

de Saint-Maur, né à Montet en Auvergne en 1637, est l'auteur du livre intitulé *l'Abbé commandataire*, in-12, qui a fait beaucoup de bruit. Il périt dans une tempête, dans le trajet de Landevenech à Brest, où il allait prêcher le panégyrique de sainte Thérèse le 13 octobre 1676, à 39 ans. C'est lui qui avait commmencé l'édition des Œuvres de saint Augustin.

DELISLE (Guillaume), fils de Claude, habile géographe, mort en 1720, s'instruisit dans la géographie, sous la direction de son père. Il perfectionna cette science, que Samson avait à peine débrouillée; et, quoiqu'il ne fût pas astronome, il sut, par les routiers et les estimes des courans, donner aux lieux qu'il plaçait la place qu'ils auraient eue par les observations astronomiques. Il enseigna la géographie au roi, et mourut en 1726. Ses cartes sont généralement estimées. *Voy.* Lisle.

DELISLE (Louis de la Croyère), frère de Guillaume, a beaucoup voyagé. Il était des académies de Paris et de Pétersbourg, en qualité d'astronome. L'académie de Pétersbourg est la dépositaire des Mémoires qu'il a dressés dans ses voyages. Il est mort au port d'Awatcha au Kamchatka le 22 octobre 1741.

DELISLE (Nicolas), frère du précédent, né le 4 avril 1688, fut demandé pour passer en Russie en 1726 par l'impératrice Catherine; il demeura à Pétersbourg 21 ans, et revint à Paris en 1748. Il est mort le 11 septembre 1768, doyen de l'académie des sciences, doyen des professeurs royaux, astronome géographe de la marine, et membre des grandes académies de l'Europe. Il avait encore un frère, Simon Delisle de l'Hérisel, mort en 1726, à 51 ans, qui s'était consacré à l'histoire, à l'exemple de son père. De ces quatre frères, Louis est le seul qui ait laissé de la postérité.

DELISLE DE LA DREVETIÈRE (Louis-François), né à Suze-la-Rousse en Dauphiné, mourut en 1576. Il a donné au théâtre italien *Arlequin sauvage*, ou *Banquet des sept sages*; *Astrologue*; *Grand-Mogol*; *Timon le misanthrope*, *le Faucon et les Oies de Bocace*; *le Berger d'Amphrise*; *le Valet auteur*; *les Caprices du cœur et de l'esprit*; *Danaüs*; *la Découverte des longitudes*, 1740, in-12; *Essai sur l'amour propre*, poëme, 1738, in-8°.

DELIUS ou DILIUS (Quintus), un des généraux d'Antoine, lequel ayant été envoyé vers Cléopâtre, lui persuada de paraître devant ce prince dans ses plus riches ornemens; elle le crut, et par ce moyen elle gagna ce conquérant, 41 avant J.-C. Délius fut appelé, par Messala Corvinus, *le cheval de relais des guerres civiles*, parce qu'il passa du parti de Dolabella à celui de Cassius; de celui de Cassius à celui d'Antoine; de celui d'Antoine à celui d'Octavien. Il avait écrit l'Histoire de son temps.

DELMONT (Déodat), né à Saint-Tron, d'une famille noble, fut ingénieur au service d'Espagne et de duc de Neubourg; il réussit aussi dans la peinture, dont il avait reçu des leçons de Rubens. Sa composition est noble, son dessin correct, son coloris agréable. Il est mort à Anvers en 1634.

DELOBEL (Nicolas), peintre ordinaire du roi, mort le 18 mars 1763, à 70 ans.

DELPHINUS (Pierre), savant général des camaldules au 16e siècle, dont on a des Lettres écrites avec esprit, Venise, 1524, in-fol., très-rare. Il y a de nouvelles Lettres du même auteur dans le tome 3 de la collection de Martène. Il mourut dans l'état de Venise le 15 janvier 1525.

DELRIO (Martin-Antoine), naquit à Anvers, en 1551, d'un gentilhomme espagnol. Il fut reçu docteur de Salamanque en 1574, ensuite conseiller du parlement de Brabant et intendant d'armée. Delrio se fit jésuite à Valladolid en 1580, d'où étant allé dans les Pays-Bas, il y enseigna les belles-lettres et la théologie. Il enseigna aussi à Liége, à Mayence, à Gratz et à Salamanque. Il mourut à Louvain le 29 octobre 1608, à 57 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont, 1° un long Traité des disquisitions magiques, 1599, in-4°, en latin; Duchesne en a donné un Abrégé en français, Paris, 1611, in-8°; 2° des Commentaires estimés sur la Genèse, le Cantique des cantiques et les Lamentations, 3 tom. in-4°; 3° *Adagia sacra Veteris et Novi Testamenti*,

Digitized by Google

Lugduni, 1612, 2 vol. in-4° ; 4° *Opus Marianum seu de laudibus B. M.*, Lugduni, 1606, in-4°. Il ne faut pas le confondre avec Jean Delrio de Bruges, doyen et grand-vicaire d'Anvers, qui mourut en 1954, dont on a des Commentaires sur le psaume 118, 1617, in-12.

DEMADES, fameux Athénien, qui de marinier devint grand orateur, adoucit Philippe par son éloquence, après la fameuse bataille de Chéronée, 338 avant J.-C. Ayant remarqué un jour que ce prince insultait inhumainement aux prisonniers : « Je m'étonne, lui dit-il, de ce que la fortune t'ayant distribué le personnage d'Agamemnon, tu t'amuses à faire celui de Thersite. » Demades était avide de présens, et fut mis à mort comme suspect de trahison, 322 avant J.-C. On a de lui *Oratio de Duodecennali*, græc.lat., Hann., 1619, in-8°, et dans *Rhetorum collectio*, Venise, 1513, 3 tom. in-fol.

DEMARATE, fils d'Ariston, roi de Sparte, lui succéda 510 avant J.-C., et se rendit très-illustre chez les Lacédémoniens par ses conseils et ses belles actions. Mais Cléomènes son collègue ayant corrompu l'oracle de Delphes, lui fit répondre que Démarate n'était point fils d'Ariston. Cette réponse de l'oracle fit bannir Démarate. Il se retira à la cour de Darius, fils d'Hystapes, qui le reçut généreusement, et lui fit de grands biens. Démarate ne laissa pas d'avertir les Grecs de tous les desseins des Perses contre eux, se croyant plus obligé à sa patrie, quoique injuste, qu'à ses ennemis, quoique généreux. Xercès ne pouvant comprendre que les Lacédémoniens, n'ayant aucun maître qui pût les contraindre, fussent capables d'affronter les périls et la mort, « Ils sont libres et indépendans de tous les hommes, répliqua Démarate ; mais ils ont au-dessus d'eux la loi qui leur ordonne de vaincre ou de mourir. » Dans une autre occasion, où l'on s'étonnait qu'étant roi il se fût laissé exiler, « C'est, dit-il, qu'à Sparte la loi est plus puissante que les rois. »

DÉMARATE, l'un des principaux citoyens de Corinthe, de la famille des Bacchiades, vers 658 avant J.-C., ne pouvant souffrir la domination de Cypsèle, qui avait usurpé dans cette ville l'autorité souveraine, sortit du pays avec toute sa famille, et passa en Italie, où il s'établit à Tarquinie en Toscane. C'est là qu'il eut un fils nommé Lucumon, qui fut depuis roi de Rome, sous le nom de Tarquin-l'Ancien.

DÉMÉTRIUS-POLIORCÈTE, c'est-à-dire le *Preneur de villes*, fameux roi de Macédoine, était fils d'Antigonus, l'un des généraux et des successeurs d'Alexandre-le-Grand. Il fit la guerre à Ptolomée-Lagus avec différens succès, s'empara du Pirée, chassa d'Athènes Démétrius de Phalère, fit alliance avec les Grecs, et prit Mégare. Il perdit contre Séleucus, Cassander et Lysimachus la fameuse bataille d'Ipsus, dans laquelle son père fut tué 301 avant J.-C. Démétrius se retira en Chypre, donna sa fille Stratonice en mariage à Séleucus, s'empara de la Cilicie, de Tyr et de Sidon, et pilla la ville de Samarie 296 avant J.-C. Deux ans après il conquit la Macédoine, où il régna sept ans. Il en fut chassé par Séleucus, Ptolomée et Lysimachus joints avec Pyrrhus ; enfin ayant été trahi par ses troupes, il eut recours à la clémence de Séleucus son gendre, qui l'envoya à Apamée, où il mourut trois ans après de bonne chère et d'embonpoint, 286 avant J.-C. Il passait pour le plus beau prince de son temps.

DÉMÉTRIUS I, Soter, c'est-à-dire *Sauveur*, roi de Syrie, et fils de Séleucus-Philopator, fut envoyé en otage à Rome. Son père ayant été empoisonné durant son absence, son oncle Antiochus-Epiphanes, puis son cousin Eupator usurpèrent le trône. Démétrius, ayant demandé vainement au sénat d'être rétabli dans les états de son père, s'échappa de Rome 162 avant J.-C., et recouvra son royaume. Il envoya ensuite les généraux Nicanor et Bacchides en Judée, à la sollicitation d'Alcime, qui avait acheté le souverain pontificat des Juifs. Ces deux généraux ravagèrent la Judée, et Judas Machabée fut tué dans une bataille que lui livra Bacchides. Démétrius, après ce succès, s'attira la haine des princes voisins. Alexandre Balas le vainquit, et le tua après un règne de 11 ans 151 avant J.-C.

DÉMÉTRIUS II, Nicanor, fils du précédent, épousa Cléopatre, fille de Ptolomée-Philométor, roi d'Egypte, qui le plaça sur le trône de Syrie, 145

Digitized by Google

avant J.-C. Il se livra ensuite à la débauche, et marcha contre les Parthes ; mais il fut pris par Tryphon, qui le livra à Phraates leur roi. Ce prince lui fit épouser sa fille Rhodogune 141 avant J.-C. Cléopâtre indignée, épousa Antiochus-Sidètes son beau-frère, qui fut tué dans un combat contre les Parthes 130 avant J.-C. Par cette mort Démétrius remonta sur le trône ; mais s'étant rendu insupportable à ses sujets, ils demandèrent à Ptolomée-Physcon quelqu'un de la famille des Séleucides pour les gouverner. Il leur envoya Alexandre Zébina. Démétrius prit la fuite, et fut tué par les intrigues de Cléopâtre, 129 avant J.-C.

DÉMÉTRIUS DE PHALÈRE (Phalereus), célèbre orateur et philosophe péripatéticien, disciple de Théophraste, acquit tant d'autorité à Athènes, sous le règne d'Alexandre-le-Grand, qu'aussitôt après la mort de ce conquérant, il en fut regardé comme le souverain. Il la gouverna pendant 10 ans, et l'embellit d'un grand nombre de beaux édifices. Les Athéniens, pour honorer sa vertu, lui élevèrent 360 statues d'airain ; ce qui n'empêcha point ses ennemis de le faire condamner à mort. Démétrius se retira vers Cassandre, puis vers Ptolomée Lagus. Diogène Laerce assure qu'après la mort de ce prince Ptolomée Philadelphe bannit Démétrius, 283 avant J.-C., et qu'il mourut quelque temps après de la morsure d'un aspic ; d'autres soutiennent au contraire que Démétrius fut en grand crédit auprès de Ptolomée Philadelphe, qu'il orna sa bibliothèque de 200,000 vol., et qu'il porta ce prince à faire traduire la loi des Juifs d'hébreu en grec. Quoi qu'il en soit, ce célèbre philosophe mourut sous le règne de ce prince. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages qui se sont perdus. La Rhétorique qui porte son nom est de Denys d'Halicarnasse : la dernière édition est de Glasgou, 1743, in-4°. On la trouve aussi avec les Rhéteurs grecs, 1508 et 1509, in-fol., auxquels on joint les Rhéteurs latins, 1523, in-fol., et dans *Rhetores selecti* de Gale.

DÉMÉTRIUS, célèbre philosophe cynique, vers l'an 40 de J.-C., ayant appris que Caligula voulait l'attirer à la cour, et l'attacher à ses intérêts par un présent, dit que « pour le gagner, il ne fallait pas lui offrir moins que l'empire. » Sénèque dit de lui « que la nature l'avait produit pour faire voir à son siècle qu'un grand génie pouvait se garder d'être perverti par la multitude. » Etant allé voir les pantomimes, comme il attribuait tout l'effet qu'ils produisaient aux instrumens, aux voix et à la décoration, le pantomime lui dit : « Regarde-moi jouer seul, et dis après cela de mon art tout ce que tu voudras. » Les flûtes se turent, le pantomime joua, et Démétrius transporté s'écria aussitôt : « Je ne te vois pas seulement, je t'entends ; tu me parles des mains. »

DÉMÉTRIUS CHALCONDYLE. *Voy.* Chalcondyle.

DÉMÉTRIUS GRISKA, fameux Moscovite, prétendit être le prince Démétrius, fils de Jean Basilowitz, grand-duc de Moscovie. Il assurait que Boris Gudenou, qui régnait alors, l'avait à la vérité voulu faire assassiner ; mais que ce malheur était tombé sur un jeune homme qui lui ressemblait beaucoup, et que ses amis avaient substitué à sa place. Il alla trouver le vaivode de Sandomir, et lui promit d'épouser sa fille et d'embrasser la communion romaine, s'il le rétablissait dans ses états. Le vaivode, excité par cette promesse, leva une puissante armée, le fit remonter sur le trône, et lui donna sa fille en mariage ; mais les Moscovites, alarmés des changemens que Démétrius voulait introduire, conjurèrent contre lui, sous la conduite de Zwinski, et l'assassinèrent le jour même de ses noces, qui fut le 17 mai 1606. Quelques auteurs prétendent qu'il était véritablement fils de Jean Basilowitz ; mais d'autres n'en font qu'un religieux moscovite, natif de Gereslau, d'une famille noble.

DÉMÉTRIUS, fils du précédent, vint au monde pendant la prison de sa mère, qui trouva le moyen de le faire passer entre les mains d'un Cosaque, homme de confiance. Le prêtre qui le baptisa lui imprima avec de l'eau forte, sur les épaules, des caractères qui désignaient sa naissance. Le jeune homme fut jusqu'à 26 ans sans savoir qui il était. Un jour qu'il se baignait, on aperçut les marques qu'il portait sur les épaules. Un prêtre grec y lut :

Digitized by Google

Démétrius, fils du czar. Démétrius Ladislas, roi de Pologne, informé de cette aventure, le fit venir à sa cour, et l'y traita en fils de czar. Mais, après la mort de ce prince, Démétrius fut obligé de se retirer en Suède, et de là dans le Holstein. Malheureusement pour lui le duc de Holstein venait d'emprunter au trésor du grand-duc une somme pour un ambassadeur qu'il envoyait en Perse. Il s'en acquitta en livrant le malheureux Démétrius, qui eut la tête coupée : ses quatre membres furent attachés sur quatre perches devant le château de Moscou ; le reste du corps resta à terre, et fut dévoré par des dogues, en 1635.

DEMETRIUS PEPAGOMÈNE, médecin de l'empereur Paléologue, vivait dans le 13e siècle. Il a laissé un traité *De podagrâ*, grec et latin, Paris, 1558, in-8o.

DEMOCÈDE DE CROTONE, le plus fameux médecin de son temps, était fils de Calliphon, et ami de Polycrates, tyran de Samos. Ce tyran ayant été tué par Orœtes, Darius, fils d'Hystapes, fit mourir l'assassin et transporter à Suse toutes ses richesses avec ses esclaves, entre lesquels était Democède. Quelque temps après il guérit le roi, qui s'était démis le pied en descendant de cheval. Cette cure le mit en grand crédit. On lui donna à Suse une maison magnifique. Il eut l'honneur de manger à la table de Darius, et on ne pouvait obtenir de grâce à la cour que par son moyen. Dans la suite, ayant guéri Atose, fille de Cyrus et femme de Darius, d'un ulcère à la mamelle, il obtint, par le crédit de cette princesse, d'être envoyé comme espion dans la Grèce, où étant arrivé, il s'enfuit à Crotone, et y épousa une fille du fameux lutteur Milon, vers 520 avant J.-C.

DEMOCHARÈS. *Voy.* MOUCHI.

DÉMOCRITE, l'un des plus grands philosophes de l'antiquité, était d'Abdère en Thrace. Il fut élevé par les mages, qui lui apprirent l'astronomie et la théologie. Il entendit ensuite Leucippe, duquel il apprit le système du vide et des atomes. Démocrite, voulant se perfectionner dans les sciences, voyagea dans toutes les parties du monde où il espérait de trouver des savans. Il alla voir les prêtres d'Egypte, consulta les philosophes des Perses et des Chaldéens, et passa même jusqu'aux Indes, selon quelques-uns, pour s'entretenir avec les gymnosophistes ; mais on doute qu'il ait été à Athènes. Après avoir dépensé plus de cent talens dans ses voyages, il retourna à Abdère, et se renferma dans un jardin où il faisait ses expériences philosophiques. A peine eut-il publié son grand *Diascome*, le plus excellent de ses ouvrages, que le public lui fit présent de cinq cents talens, et lui dressa des statues d'airain. Démocrite riait sans cesse de la vie humaine comme d'une farce continuelle, ce qui fit croire aux Abdéritains qu'il était fou. Ils lui amenèrent Hippocrate pour le guérir ; mais ce célèbre médecin, s'étant entretenu avec le philosophe, répondit aux Abdéritains qu'il avait une grande vénération pour Démocrite, et qu'à son avis ceux qui s'estimaient les plus sains étaient les plus malades. Démocrite mourut 361 avant J.-C., à 109 ans, selon Diogène Laerce. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages, qui se sont perdus, et d'où Epicure avait tiré sa philosophie. On dit qu'il s'aveugla pour méditer plus profondément les matières philosophiques ; mais cela n'a aucune vraisemblance.

DEMONAX, habile philosophe, natif de l'île de Crète, n'embrassa aucune secte particulière, et prit ce qu'il trouvait de bon dans chacune. C'est lui qui, étant sur le point de mourir dans un âge avancé, dit ces paroles qu'on a depuis attribuées à Rabelais : « Il est temps de partir, la farce est jouée. » Il vivait du temps d'Adrien, vers 120 de J.-C. Lucien a écrit sa vie.

DÉMOPHOON, fils de Thésée et de Phèdre, fut jeté sur les côtes de Thrace, après l'expédition de Troie, où il s'était trouvé. Il y épousa Phyllis, fille de Lycurgue, roi de cette contrée.

DÉMOSTHÈNES, très-célèbre orateur grec, et l'un des plus grands génies qui aient paru dans le monde, naquit à Athènes, 381 avant J.-C. Il perdit son père à l'âge de sept ans, et fut mis sous la conduite de tuteurs qui lui volèrent son bien et négligèrent son éducation. Démosthènes suppléa à ce défaut par son ardeur pour l'éloquence et par ses talens. Il fut disciple d'Isocrate, de Platon et d'Isœus, et fit, sous

Digitized by Google

ces excellens maîtres, de tels progrès, qu'à l'âge de 17 ans il plaida contre ses tuteurs, et les fit condamner à lui payer trente talens qu'il leur remit. On dit que dans sa jeunesse il déclamait ses harangues devant un miroir, afin de mieux régler son geste. Il s'opposa à Philippe de Macédoine et à son fils Alexandre-le-Grand, ce qui l'obligea de sortir de la ville; mais après la mort de ce conquérant, Démosthènes retourna à Athènes, y fut reçu glorieusement, et continua de déclamer contre les Macédoniens. Antipater, en étant averti, ordonna aux Athéniens de lui livrer tous les orateurs qui haranguaient contre lui. Cet ordre fit prendre la fuite à Démosthènes, qui se retira dans l'île de Celauria, ou Archias étant venu pour le prendre de la part d'Antipater, il feignit de vouloir écrire à quelqu'un de ses parens, suça du poison qu'il avait dans une plume, et mourut le 10 novembre, 322 avant J.-C. Il nous reste de lui plusieurs harangues que Wolfius a traduites en latin, et dont la meilleure édition est celle de Francfort, 1604, in-fol. M. Taylot en donne une nouvelle à Londres : il en a paru les 2 et 3e vol. M. Toureil en a traduit quelques-unes en français. Le style en est grand, sublime et plein de force. Elles sont toutes des chefs-d'œuvre d'éloquence. M. Auger, ancien professeur d'éloquence à Rouen, et de l'académie de cette ville, en a donné une Traduction française complète, avec celle d'Eschine, Paris, 1777, 4 tom. en 5 vol. in-8°; il y a joint un Précis historique, et des notes très-savantes.

DEMPSTER (Thomas), gentilhomme écossais, sortit de son pays durant les guerres civiles, aimant mieux perdre ses biens qu'abandonner la religion catholique. Il enseigna avec réputation en France et en Italie, et mourut à Bologne le 5 septembre 1625, à 46 ans, pour avoir couru, pendant les ardeurs de la canicule, après les ravisseurs de sa femme, qui s'était prêtée à cet enlèvement. On a de lui divers ouvrages. Les principaux sont, 1° des Épitres; 2° Diverses pièces de poésies; 3° *De Etruria regali*, Florentiæ, 1723 et 1724, 2 vol. in-fol.; 4° l'Histoire ecclésiastique d'Ecosse, 1627, in-4°; 5° des Notes sur les poètes latins; 6° un Corps d'antiquités romaines, in-fol.

DENATTES (François), curé de Saint-Pierre-en-Château de la ville d'Auxerre, est mort le 28 septembre 1765, à près de 70 ans. Il est auteur de l'*Idée de la convertion d'un pécheur*, 1731, in-12, qui est une paraphrase de l'ouvrage d'Opstraet *De conversione peccatoris*. Il y a dans l'édition de 1732, 2 vol. in-12, des additions qui ne sont pas de l'auteur.

DENER (Jean-Christophe), faiseur de flûtes à Nuremberg, est l'inventeur des clarinettes. Il est mort en 1709.

DENESLE, né à Meaux, vécut dans la pauvreté à Paris, où il mourut en 1767. La médiocrité de sa fortune ne troublait pas la tranquillité de son âme; il avait trop de philosophie pour y être sensible. Dans sa jeunesse il s'amusa de la poésie. Samsonet, imité de Vertvert, est ce qu'il a fait de mieux en ce genre; ses autres ouvrages sont : *Préjugés du public*, 1747, 2 vol. in-12; Préjugés des anciens et nouveaux philosophes sur l'âme humaine, 1765, 2 vol. in-12; Préjugés sur l'honneur, 1766, 3 vol. in-12. Il avait donné en 1738 l'*Aristipe moderne*, in-12, qui est le moins bon de ses ouvrages.

DENHAM (le chevalier Jean), célèbre poète anglais, natif de Dublin, publia en 1641 une tragédie intitulée *Sophi*, et diverses autres poésies qui lui ont acquis une grande réputation. Son poëme intitulé *la Montagne de Cooper* passe pour son chef-d'œuvre. Le tout imprimé à Londres, 1719, in-12. Il mourut en 1668, surintendant des bâtimens royaux.

DENIS (Jean-Baptiste), né à Paris, se fit recevoir docteur en médecine à Montpellier; il revint à Paris, où il professa la philosophie et les mathématiques, et où il mourut subitement le 1er octobre 1704. Il tenait chez lui des conférences sur toutes sortes de matières qu'il a fait imprimer, Paris, 1672, in-4°, que l'on joint au Journal des Savans; Lettre sur deux expériences de la transfusion du sang, faite sur des hommes, 1668, in-4°; Lettre sur une folie guérie par la transfusion, *idem*. Il y a encore de lui, dans le Journal des Savans, 1667, des lettres sur ce sujet, dont il était grand partisan; mais le

Digitized by Google

parlement, informé des mauvais effets de cette pratique, la défendit.

DENISART (Jean-Baptiste), né à Laon en Picardie le 1er octobre 1713, fut procureur au Châtelet de Paris, et mourut le 4 février 1765, laissant plusieurs filles. Il a donné une Collection de décisions de jurisprudence, dont la dernière édition est de 1771, 4 vol. in-4°; les Actes de notoriété du Châtelet 1759, in-4°; Almanach des plaideurs.

DENNER (Balthasar), peintre hambourgeois, né en 1685, et mort en 1747, ne s'est guère exercé que dans le portrait. On admire de lui une tête de vieillard et de vieille, qui sont dans le cabinet de l'empereur.

DENNIS (Jean), fils d'un sellier de Londres, naquit en 1657. Ses talens pour la poésie et la critique lui donnèrent des liaisons avec les plus beaux esprits de son temps. Il est mort en 1733. Il est auteur de plusieurs poëmes et de deux tragédies assez régulières, *la Liberté defendue*, 1704; *Appius et Virginie*, 1709. Ses écrits contre l'*Essai sur la critique*, de Pope, et contre le *Caton* d'Adisson, ont donné lieu au pamphlet intitulé *Relation de l'étrange et déplorable frénésie* de M. Jean Dennis, inséré dans les Mélanges de Swift; car les savans anglais, dans leurs critiques, se donnent en spectacle au public, comme ceux des autres nations. Il a aussi une bonne place dans la Dunciade de Pope.

DENORES (Jason), né à Nicosie, dans l'île de Chypre, d'une des principales familles du pays, qui disait être sortie de Normandie, fut dépouillé de tous ses biens lorsque cette île fut prise par les Turcs en 1570. Il se retira en Italie, où il avait déjà fait quelque séjour, et alla s'établir à Padoue, où il fut choisi en 1577 pour remplir la chaire de philosophie morale d'Aristote. Il y mourut en 1590, du chagrin que lui causa l'exil de son fils unique, qui fut banni pour avoir tué un noble vénitien dans une querelle qu'il eut avec lui. Denores était habile dans la philosophie péripatéticienne, et avait une vénération superstitieuse pour Aristote. Il eut une dispute avec Guarini, sur les tragi-comédies pastorales, et publia un grand nombre d'ouvrages de sa composition, les uns en latin et les autres en italien. Possevin fait cas de sa Réthorique. Ses ouvrages italiens sont: *Poetica*, Padoa, 1588, in-4°; *Dell' ottima republica*, Venetia, 1578, in-4°. Il la modela sur celle de Venise. *Del mondo*, Venetia, 1571, in-8°; *Della retorica*, Venetia, 1584, in-4°. Ses ouvrages latins sont: *Institutio in philosophiam Ciceronis*, Patavii, 1576, in-8°; *De arte dicendi*, Venetiis, 1553, in-8°, Parisiis, 1554, in-8°; *De constitutione philosophiæ Aristotelis*, Patavii, 1584, in-4°.

DENYS AREOPAGITE (Saint), ainsi nommé parce qu'il était l'un des juges de l'Aréopage, fut converti par saint Paul, et devint le premier évêque d'Athènes. Il confessa généreusement la foi de J.-C., et souffrit le martyre vers 95 de J.-C. On lui attribue plusieurs ouvrages qui sont constamment supposés, et beaucoup plus récens, puisqu'ils ont été inconnus à tous les pères et à tous les écrivains des cinq premiers siècles de l'église, et qu'on y parle de moines, et d'autres choses inconnues du temps de saint Denys l'Aréopagite. Le père Balthasar Corder en a donné une édition en grec et en latin, Anvers, 1634, 2 vol. in-fol., et dans la Bibliothèque des Pères. On trouve sa Liturgie dans un petit volume in-8°, Cologne, 1530, rare, intitulé: *Ritus et observationes antiquissimæ*.

DENYS (Saint), premier évêque de Paris, vint dans les Gaules du temps de l'empereur Dèce, vers 240 de J.-C., et y souffrit le martyre avec ses compagnons saint Rustique et saint Eleuthère. Hilduin, abbé de Saint-Denis en France, est le premier qui a confondu ce saint martyre avec saint Denis l'Aréopagite vers 834; mais son opinion est aujourd'hui abandonnée par tous les savans.

DENYS (Saint), célèbre évêque de Corinthe au 2e siècle, avait écrit plusieurs Lettres, dont Eusèbe nous a conservé des fragmens remarquables et très-importans.

DENYS D'ALEXANDRIE (Saint), l'un des plus savans, des plus sages et des plus saints évêques du 3e siècle, succéda à Héraclas dans le patriarcat d'Alexandrie en 248. Il se signala par son zèle, sa science et sa charité durant les persécutions et les troubles qui agitèrent l'église, combattit avec force les erreurs de Sabellius, et mourut le

Digitized by Google

17 décembre 264. Il avait composé d'excellens ouvrages dont les savans regrettent extrêmement la perte. Il n'en reste que des fragmens, et une Lettre canonique, dans la Bibliothèque des Pères. Celle que lui attribue Turrien est une pièce supposée.

DENYS, romain, fut pape après saint Sixte le 19 septembre 259. Il gouverna l'église avec sagesse, et se distingua par sa charité envers les chrétiens captifs. Il mourut le 26 décembre 269. Il tint un synode en 261, où il anathématisa l'hérésie de Sabellius et celle qu'Arius enseigna depuis. On trouve de lui des Lettres contre Sabellius, dans *Epist. Rom. pont.* de Coustant, in-fol.

DENYS (Saint), évêque de Milan, soutint au concile de cette ville, en 355, la foi du concile de Nicée. Il eut ensuite la faiblesse de souscrire à la condamnation de saint Athanase; mais ayant réparé sa faute, l'empereur Constance l'envoya en exil en Cappadoce, où il mourut quelque temps après.

DENYS LE PETIT, ainsi nommé à cause de sa taille, naquit en Scythie, et alla à Rome, où il fut abbé. Il renouvela le cycle pascal de 95 ans, et introduisit le premier la manière de compter les années de la naissance de J.-C. Il mourut vers 540. On a de lui plusieurs ouvrages, dont le principal est un Recueil de canons, qu'il composa à la prière d'Etienne, évêque de Salone, dans lequel il a inséré les décrétales des papes, depuis Sirice jusqu'à Anastase. Justel en a donné une excellente édition dans la Bibliothèque de droit canon. Cassiodore assure que Denis-le-Petit savait si bien le grec, qu'en jetant les yeux sur un livre grec, il le lisait en latin, et un latin en grec.

DENYS DE RIKEL, ou LE CHARTREUX, pieux et savant religieux du 15e siècle, natif de Rikel au diocèse de Liége, entra chez les chartreux de Ruremonde en 1423, et y vécut 48 ans. Il s'acquit une grande réputation, et mourut le 12 mars 1471, à 69 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages pleins de maximes et d'instructions salutaires, Cologne, 1549, en 21 vol. in-fol. Le plus singulier de ses ouvrages est celui qu'il a fait contre l'Alcoran, Cologne, 1533, in-8°. On dit que le pape Eugène IV, ayant lu un de ses livres, s'écria avec admiration : *Lætetur mater ecclesia, quæ talem habet filium.*

DENYS, tyran d'Héraclée dans le Pont, se maintint dans sa tyrannie, par ses souplesses envers Alexandre-le-Grand, et fut traversé par Perdiccas; mais après la mort de ce dernier prince, arrivée 301 avant J.-C., Denys prit le nom de roi, et mena une vie tranquille et voluptueuse. Il mourut en 304.

DENYS Ier, tyran de Syracuse, fameux par ses vices et par sa cruauté, était fils d'Hermocrate, simple citoyen de cette ville. Etant devenu général des Syracusains contre les Carthaginois, il se défit des autres généraux ses collègues, et se rendit maître absolu de l'état, 405 avant J.-C. Denys chassa les Carthaginois de Sicile, et saccagea la ville de Réggio 387 avant J.-C. Il avait la passion de passer pour poète et pour bel esprit, et fit venir à sa cour les habiles philosophes et les savans; mais ils se moquèrent de lui, et firent des railleries sur ses vers. Il fut cependant déclaré vainqueur à Athènes dans un prix de tragédies. Denys-le-Tyran ne se fit pas moins détester par ses impiétés. Il pilla un grand nombre de temples. Un jour il ôta un manteau d'or à une statue de Jupiter, en disant que ce bon fils de Saturne n'avait pas besoin de cet habit, qu'il était trop froid en hiver et trop pesant en été. Une autre fois il arracha une barbe d'or à la statue d'Esculape, ajoutant que c'était mal à propos que ce dieu portait de la barbe, puisque son père Apollon n'en avait point. Sa cruauté le rendit si défiant, qu'on dit qu'il s'enfermait dans une maison souterraine, où personne, pas même sa femme et son fils, ne pouvait entrer sans avoir quitté ses habits, de peur qu'il n'y eût des armes cachées dessous. Il mourut d'indigestion, 386 avant J.-C., à 63 ans, après en avoir régné 38. Il avait composé plusieurs ouvrages que la postérité n'a pas jugés dignes d'être conservés.

DENYS II, le Jeune, tyran de Syracuse, succéda à son père, 386 avant J.-C. Ses cruautés l'ayant fait chasser 357 avant J.-C., il se retira à Locres, d'où ses violences et ses débauches infâmes le firent renvoyer honteusement. Il remonta sur le trône par trahison; mais Dion et Timoléon le chassèrent une seconde fois, 343 avant J.-C. Alors

Digitized by Google

il se retira à Corinthe, où l'on dit qu'étant réduit à une misère extrême, il fut contraint de tenir école pour avoir de quoi subsister, et se faire un empire d'une nouvelle espèce; mais M. Hewman soutient que cette dernière circonstance de la vie de Denys est une fable.

DENYS D'HALICARNASSE, célèbre historien, et l'un des plus judicieux critiques de l'antiquité, alla à Rome après la bataille d'Actium, 30 ans avant J.-C., et y demeura 22 ans sous le règne d'Auguste. Il y apprit la langue latine, et composa en grec l'Histoire des antiquités romaines en 20 livres, dont il ne nous reste que les onze premiers; ouvrage exact et très-excellent. Le père Le Jai, jésuite, et M. Bellanger, docteur de Sorbonne, en ont donné des traductions en français. Cette dernière est plus estimée, Paris, 1723, 2 vol. in-4°. Outre les antiquités romaines, il nous reste encore de Denys d'Halicarnasse, *De structurâ orationis*, grec-latin, Londini, 1702, in-8°, et plusieurs excellens ouvrages de critique. La meilleure édition des œuvres de cet auteur est celle d'Oxford, en 1704, 2 tom. in-fol. en grec et en latin, par Jean Hudson. Les savans font grand cas de celle de Sylburge, Francfort, 1586, in-fol. Il ne faut pas le confondre avec Denys d'Halicarnasse, autre historien célèbre, qui vivait du temps de Ptolomée Epiphane et Philométor, vers 180 avant J.-C., et dont les ouvrages sont perdus.

DENYS DE CARAX, le Périégète, savant géographe, auquel on attribue une Description de la terre en vers grecs; les uns le font vivre du temps d'Auguste: mais Scaliger et Saumaise le reculent jusqu'au règne de Sévère ou de Marc-Aurèle. Son ouvrage est imprimé à Oxford, 1697, 1704 et 1710, in-8°; l'édition de 1710 est plus ample. Dans l'édition de 1697, il y a une cinquième planche de gravure qui n'est pas dans l'édition de 1710. Il y a des cartes dans l'édition de 1704, qui ne sont ni dans l'édition de 1697, ni dans celle de 1710: c'est le tome 4 des petits Géographes. Cet ouvrage se trouve aussi joint à d'autres poètes grecs, et séparément en grec et en latin par T. Le Fèvre, Saumur, 1676, in-8°.

DENYS, roi de Portugal, surnommé le père de la patrie, s'accorda avec le clergé et le pape, qui leva l'interdit du royaume en 1290. Malgré les guerres que ce prince eut à soutenir, il bâtit ou répara quarante-quatre villes, fonda l'université de Coimbre, institua l'ordre de Christ, sépara les chevaliers de Saint-Jacques de son royaume de ceux de Castille, et leur donna un grand-maître. La fin de sa vie fut troublée par l'ambition de son fils, qui voulut le contraindre à lui céder l'administration du royaume. Les succès de ce fils dénaturé le firent mourir de chagrin à Santaren le 7 janvier 1325, à 64 ans. Il avait épousé sainte Élisabeth d'Aragon, morte en 1336, à 65 ans.

DENYS (PIERRE), savant ouvrier en fer, était de Mons, où il naquit en 1638. Il a vécu pendant 43 ans dans l'abbaye de Saint-Denys, en qualité de frère lai, et y est mort le 20 mars 1733. C'est de lui qu'est la belle grille, la suspension des lampes du chœur, la grille du grand escalier de son couvent, la grille du chœur des dames à Chelles, le dessin de la porte du chœur de Notre-dame de Paris, etc.

DENYSOT (NICOLAS), peintre et poète français, né au Mans en 1515, passa en Angleterre, et fut précepteur d'Anne, de Marguerite et de Jeanne Seimour, dames célèbres par leur savoir. De retour en France, il publia des cantiques, 1553, in-8°, sous le nom de comte d'Alsinois, qui est l'anagramme de son nom. On croit qu'il a eu part aux contes de Despériers. Il mourut à Paris en 1559. Gérard Denysot, savant médecin de la même famille, a laissé divers ouvrages.

DEO GRATIAS (SAINT), fut élu évêque de Carthage à la prière de l'empereur Valentinien III, vers 454, du temps du roi Genseric. Il se distingua par sa charité envers les pauvres et les captifs, et mourut en 457.

DERCETTE ou ATERGATYS, déesse qui, s'étant repentie de s'être abandonnée à un jeune homme, se jeta dans un étang, où elle fut changée en poisson.

DERCYLLIDAS, célèbre général des Lacédémoniens, vers 400 avant J.-C., prit plusieurs villes sur les Perses, et, sur le point d'en venir à une bataille, contraignit Tissapherne, général d'Artaxercès, de signer un traité par lequel les Perses s'obligeaient de laisser les

Digitized by Google

villes grecques en liberté, 397 avant J.-C. Le roi Agésilas lui succéda dans le commandement.

DERHAM (Guillaume), célèbre physicien anglais, et recteur d'Upminster, dans le comté d'Essex, né à Slowton, près de Worcester le 26 novembre 1657, s'est principalement distingué par la physique dans le monde savant. Dès l'an 1678 il publia en anglais un Traité des montres et de l'horlogerie, etc.; ce traité lui mérita une place dans la société royale de Londres. Il remplit avec la plus grande distinction la fondation de Boyle pendant les années 1711 et 1712. Le précis qu'il en publia en 1713 sous le titre de *Théologie physique*, eut une approbation si générale, que l'université d'Oxford lui envoya des lettres de docteur en théologie, le dispensa du voyage et des formalités requises en pareille occasion. Peu de temps après le roi le nomma chanoine de Windsor, sans qu'il l'eût sollicité et même sans qu'il en sût rien; l'édition française parut en 1730, in-8°. Derham publia en 1714 la seconde partie de ses Sermons, sous le titre de *Théologie astronomique*, *etc.* Cette partie, quoique beaucoup plus courte, ne fut pas moins bien reçue que la précédente; l'édition française est de 1729, in-8°. On trouve plusieurs ouvrages de Derham dans les transactions philosophiques. Il mourut à Londres en 1735, à 78 ans.

DERINGIUS (Édouard), savant théologien anglais, était membre du collége de Christ à Londres, et prédicateur de la cathédrale. Il mourut en 1576. On a de lui un Commentaire sur l'épître aux Hébreux.

DERODON. *Voy.* Rodon.

DERRAND (François), né en 1588, dans le pays Messin, entra chez les jésuites avec le talent de mathématicien et d'architecte. Son dessin pour la construction de l'église de Saint-Louis, rue Saint-Antoine à Paris, a été adopté, et son exécution a fait voir qu'il n'excellait pas dans l'architecture. Il est mort à Agde en 1644. On a imprimé de lui l'Architecture des voûtes, Paris, 1643, in-fol., réimprimée depuis; mais les figures ne sont plus si belles dans les nouvelles éditions. C'est le fonds de l'ouvrage que La Rue a publié en 1728, sous le titre de *Traité de la coupe des pierres*.

DERRICK (Samuel), né en Irlande en 1724, vint en 1751 à Londres faire le métier d'auteur. Il aurait pu trouver le moyen d'y vivre; mais son inclination à la dépense et à la galanterie le tinrent dans un état nécessiteux, jusqu'à ce qu'ayant vendu sa plume à la faction du peuple, il se procura une subsistance permanente jusqu'à sa mort, arrivée le 7 mars 1769. Il a traduit un entretien dramatique intitulé *Sylla*, 1753, in-8°.

DERUES (Antoine-François), né à Chartres, est un de ces exemples frappans des excès où peut se porter un homme quand il a étouffé dans son cœur, par sa scélératesse, ces retours à la vertu que le créateur y a imprimés. Le silence qu'il a observé dans la conviction de ses derniers crimes a laissé ignorer à plus forte raison ceux qui les ont précédés. On sait seulement qu'il avait fait trois fois banqueroute dans l'épicerie, qu'il professait, lorsqu'il fit connaissance de M. de la Motte, seigneur de la terre de Buisson-Soëfve, près de Villeneuve-le-roi-lès-Sens; il acheta même cette terre en décembre 1775, 130,000 liv., par acte sous seing privé, pour la payer au mois de juillet 1776. Bien loin d'être en état de la payer à cette époque, les poursuites de ses créanciers le forcèrent de chercher une retraite chez M. de la Motte à sa terre du Buisson. Il y fut reçu humainement, avec sa femme et ses enfans, jusqu'au mois de novembre, qu'il en repartit pour Paris, afin d'y recouvrer, disait-il, des sommes considérables de la succession de M. Despeignes, parent de sa femme, assassiné dans son Château près de Beauvais, il y avait cinq à six ans. M. de la Motte, voulant cependant finir l'affaire de la vente de sa terre, donna une procuration à sa femme, et l'envoya à Paris avec son fils. Elle y arriva le 16 décembre, et trouva, à la descente du coche, Derues qui l'invita à prendre un logement chez lui. Elle ne l'accepta que malgré elle, et après qu'elle eut trouvé occupées toutes les chambres de l'hôtel garni où elle avait coutume de loger. Elle mit son fils dans une pension, rue de l'Homme armé, le 14 janvier 1777, et continua à demeurer chez

Digitized by Google

Derues. Un dérangement dans sa santé lui fit désirer de se purger; Derues se chargea de lui composer sa médecine; la domestique la lui apporta le 31 janvier, à 6 heures du matin, et partit pour la campagne avec les enfans, suivant l'ordre de Derues, pour ne revenir que le 3 février, malgré ses représentations sur l'état où elle laissait la dame de la Motte, et l'embarras qu'elle allait lui causer. Cependant la dame de la Motte était morte dans la nuit du 31 janvier au 1er février, il l'avait mise dans une malle de cuir, et transportée dans une cave qu'il avait louée dans la rue de la Mortellerie, où il l'avait enterrée. Non content de cette première victime, il y joignit bientôt le jeune la Motte. Il va le tirer de son asile, le 11 février, sous prétexte de le conduire à Versailles, où sa mère le demandait. Il lui fait faire le mardi gras; et le lendemain, après lui avoir fait prendre une tasse de chocolat, ils partent pour Versailles. Ils descendent à la Fleur-de-Lys. Les vomissemens qui prennent au jeune homme alarment le maître de l'hôtellerie, qui craint que ce ne soit la petite-vérole. Derues se réfugie, avec sa victime, dans une chambre garnie, chez un tonnelier. Là des vomissemens salutaires débarrassent l'enfant du poison, et le remettent sur pied: mais une médecine le replongea dans un état désespéré; il ne put recevoir que l'extrême-onction. Derues le fit enterrer sous le nom de Beaupré, né à Commerci, et comme son neveu, à la paroisse de Saint-Louis. Cette action détestable avait été couverte d'une hypocrisie scélérate, qui en avait imposé à tout ce qui l'environnait. Il s'unit aux prières que faisaient les prêtres; les marques extérieures de sa douleur lui valurent des consolations de la part de l'hôte et de l'hôtesse. C'est par ces dehors de piété qu'il était parvenu à en imposer à M. de la Motte, et il se fiait tellement à l'impression que sa conduite avait dû faire dans son esprit, qu'il eut l'audace de se présenter chez lui à sa terre de Buisson. Il lui donna des nouvelles de son épouse, qu'il lui assura être en bonne santé; il dit qu'il lui avait payé cent mille livres, dont il lui montra la quittance, et qu'elle était allée à Versailles en acheter une charge pour son fils; des lettres qui furent rendues à M. de la Motte lui assuraient la même chose. Mais l'interruption des lettres de sa femme, qui lui écrivait presque tous les jours, bourrelait son esprit d'inquiétude. Derues, qui s'aperçut de quelques froideurs, revint à Paris et partit tout de suite pour Lyon, où, déguisé en femme, il fit passer une procuration au nom de madame de la Motte à son mari, pour recevoir la rente des trente mille livres qui restaient à payer. Cette procuration fut adressée à un ecclésiastique de Villeneuve-le-Roi-lès-Sens, pour la remettre à M. de la Motte. Cet acte, qui paraissait prouver l'existence de madame de la Motte, ne tranquillisa pas son mari; il vint à Paris confier ses soupçons au magistrat qui veille au soin de la police. Derues se présente devant lui, dit qu'il a payé cent mille francs à madame de la Motte, presque tout en or; qu'il l'a empruntée en grande partie; interrogé à qui, indique la personne, ce qui se trouvant faux, donna lieu de le conduire avec sa femme en prison. Cependant cette affaire éclate dans Paris; la femme qui avait loué la cave dans la rue de la Mortellerie dit qu'elle n'a pas revu le nommé du Coudrai, à qui elle l'a louée; on va dans cette cave, où l'on trouve un panier et quelques bouteilles de vin, rien au reste qui indique une sépulture. Le commissaire Mutel, prêt à remonter, voit sous l'escalier un caveau, et la terre fraîchement remuée; on y trouve un cadavre de femme; M. de la Motte la reconnaît pour la sienne. Derues, forcé de la reconnaître aussi, dit qu'il faut que la tête lui ait tourné pour vouloir dérober à la connaissance du public la mort et la sépulture de madame la Motte. De cet aveu suit celui de la mort du jeune la Motte, qui est aussi déterré et reconnu; mais il persiste à dire que ce n'est pas de son fait qu'ils sont morts, mais de maladie. Cependant les chirurgiens s'accordaient à dire qu'ils trouvaient des indices de poison dans l'un et l'autre de ces cadavres. Il fut condamné au Châtelet à faire amende honorable devant l'église de Notre-Dame, à la roue et au feu; ce qui fut confirmé par arrêt du parlement, et exécuté le 6 mai 1777. Ce monstre était âgé de 32 ans, d'une complexion

Digitized by Google

femme et délicate ; l'hypocrisie ajoutait à son naturel pour en imposer, et le faire regarder comme incapable de tramer un crime ; assidu à l'église, l'Imitation sur sa table, des paroles de piété qui lui échappaient sans affectation, une conversation libre et tranquille sur son affaire, même dans la prison, la dissipation qu'il y prenait au jeu de cartes, tout concourait à éloigner l'idée du crime dont on l'accusait ; mais quand on venait à faire réflexion que c'était dans les mains de ce scélérat que la mère et le fils étaient péris, qu'il avait refusé d'admettre les médecins et chirurgiens que son hôte voulait appeler auprès du jeune la Motte, en se disant faussement médecin ; qu'il s'était chargé de l'ensevelir lui-même, sous prétexte que le jeune la Motte, mort de maladie vénérienne, l'en avait prié ; qu'il l'avait fait enterrer sous un nom supposé ; qu'il avait enterré la mère dans une cave, et que, quoiqu'il sût parfaitement qu'elle était morte le 1er février, il était venu le 11 chercher le jeune la Motte à sa pension pour le conduire à Versailles, où sa mère le demandait, une indignation extrême saisissait le cœur, et dévouait ce monstre aux plus rigoureux supplices. Il ne laissa pas de conserver son sang froid jusqu'à la mort. Monté à l'Hôtel-de-ville, il persista à dire qu'il était innocent de la mort de l'un et de l'autre ; mais, par une fausse humiliation sur les fautes humaines, il reconnut qu'il méritait la mort. Pressé par la vérité, qui ne lui permettait pas de répondre, il s'écrie : *Allons à la mort*, et la souffrit avec une espèce de résignation et de grandeur d'âme honorable pour un honnête homme, mais qui augmente l'horreur qu'inspire un scélérat. Il avait épousé Marie-Louise Nicolais, fille d'un bourrelier de Melun, dont il a laissé deux enfans à peine sortis du berceau ; également malheureuse, si elle a participé à ces crimes involontairement ou volontairement. Dans le premier cas, quelle violence ! dans le second, elle n'y aurait pas songé, si elle eût été liée à un honnête homme, au lieu de l'avoir été à un scélérat. Elle a été condamnée en 1779 à être fouettée, marquée, et renfermée le reste de ses jours à l'Hôpital.

DESADRETS. *Voy.* Adrets.

DESAGULIERS (Jean-Théophile), né à la Rochelle le 12 mars 1683, suivit en Angleterre son père, qui était ministre ; il prit le grade de bachelier dans l'université d'Oxford en 1709, fut fait prêtre par l'évêque d'Ely en 1717, et chargé de deux cures. Il fut aussi chapelain du prince de Galles. La physique fit cependant sa plus grande occupation ; depuis 1710 jusqu'en 1740, il fit à Londres cent cinquante cours d'expériences. Il en fit aussi quelques-uns en Hollande. A la théorie des mathématiques Desaguliers joignait l'habileté du mécanicien. Il exécuta plusieurs machines hydrauliques et astronomiques ou planétaires, qui le firent admettre dans la société royale de Londres. L'académie de Bordeaux décerna, en 1742, le prix à sa Dissertation sur l'électricité. Il a laissé des Leçons de physique expérimentale, 2 vol. in-4°, en anglais, que le P. de Pézenas a traduites en français, Paris, 1750, 2 vol. in-4°.

DESARGUES (Gérard), excellent géomètre, né à Lyon en 1595, était ami de Descartes, et mourut à Lyon en 1661. On a de lui la Pratique du trait pour la coupe des pierres, in-8°, la Manière de pratiquer la perspective par petit pied, in-8°, l'un et l'autre donnés par Abraham Bosse.

DESBARREAUX. *Voy.* Barreaux.

DESBOIS (François-Alexandre-Aubert de la Chénaye), né à Ernée au Maine, près de Mayenne, diocèse du Mans, le 17 juin 1699, est mort le 29 février 1784, à l'Hôpital où il s'était retiré. Il avait été capucin, et était sorti de son couvent sans se faire relever de ses vœux. Comme il travaillait pour vivre, et qu'il connaissait peu l'économie, il a fait un grand nombre de compilations. *Le parfait cocher*, 1744, in-12 ; le Dictionnaire militaire, 1758, 3 vol. in-8° ; Dictionnaire d'agriculture, 1751, 3 vol. in-4° ; Dictionnaire des animaux, 1759, 4 vol. in-4° ; Dictionnaire généalogique, 12 vol. in-4°, dont le supplément a déjà 3 vol. ; Dictionnaire domestique, 1763, 3 vol. in-8° ; Dictionnaire historique des mœurs des Français, 1767, 3 vol. in-8° ; l'*Astrologue dans les puits*, 1740, in-12 ; *Lettres sur les romans*, 1743, in-12 ; *Lettres hollandaises*, 1747,

Digitized by Google

2 vol. in-12 ; *Lettres critiques, avec des songes moraux*, 1746, in-12 ; *Système du règne animal*, 1754, 2 vol. in-8° ; la traduction de l'*Ordre naturel des oursins de mer*, de M. Klein, 1754, in-8°. Il a travaillé aux journaux de l'abbé des Fontaines et de l'abbé Granet.

DESBOULMIERS (Jean-Augustin-Julien), ancien officier de cavalerie, était né à Paris, et est mort le 25 juillet 1771. On a de lui quelques romans : *Histoire des filles du dix-huitième siècle*, in-12 ; *les Soirées du Palais-Royal*, 1762, in-12 ; *Rose, ou les effets de la haine, de l'amour et de l'amitié*, 1765, 2 vol. in-12 ; *De tout un peu, ou les amusemens de la campagne*, 1766, 2 vol. in-12 ; *Recueil de contes en prose*, in-12 ; *Mémoires du marquis de Solanges*, 1766, 2 vol. in-12 ; *Pensées philosophiques de Hume*, 1767, in-12 ; *Histoire du théâtre italien*, 1766, 7 vol. in-12 ; *Histoire de l'Opéra comique*, 2 vol. in-12 ; *le Bon seigneur*, opéra-comique en un acte, 1763 ; *Toinon et Toinette*, comédie en deux actes, 1767 ; *la Morale du théâtre*, 1768, 2 vol. in-12 ; *Trapue, reine des Topinambous*, 1771, in-12 ; *le Bon fils*, 1769, quatre parties in-12 ; tous ces ouvrages sont bien faibles.

DESCARTES (René), naquit à la Haie en Touraine, d'une famille noble et ancienne. Après avoir fait ses études à la Flèche, son père le destina au métier des armes ; il vint à Paris, d'où il passa en Hollande, où il servit en qualité de volontaire dans les troupes du prince d'Orange en 1616. Etant en garnison à Breda, il donna la solution du fameux problème de mathématiques d'Isaac Beecman, principal du collége de Dort, et composa son Traité de musique. Il se trouva à différens siéges, après quoi il revint à Paris, fit ensuite un voyage en Italie, et fut présent au siége de la Rochelle en 1628. De retour à Paris, le nonce du pape l'engagea à publier son système de philosophie ; cette proposition lui inspira la pensée de vivre dans la retraite, pour rechercher la vérité et les principes de la nature avec plus de soin et de tranquillité. Il se retira près d'Egmont en Hollande, et en plusieurs autres lieux des Provinces-Unies, où, pendant plus de 25 ans, il s'appliqua avec une ardeur continuelle à la recherche de la vérité, et à composer des ouvrages qui ont rendu sa mémoire immortelle. L'université d'Utrecht fut cartésienne dès sa fondation, par le zèle de Renneri et de Regis, tous deux disciples de Descartes. Ce grand philosophe fit un voyage en Angleterre, et observa la déclinaison de l'aimant auprès de Londres. Dans la suite Charles Cavendich, frère du comte de Newcastle, voulut l'attirer à Londres ; mais sa philosophie étant attaquée de tous côtés par les péripatéticiens, aveuglément attachés aux anciennes opinions, il aima mieux rester en Hollande. Louis XIII et le cardinal de Richelieu l'invitèrent aussi en vain d'aller à la cour. Descartes publia vers le même temps ses *Méditations sur l'existence de Dieu et sur l'immortalité de l'âme*. Voétius, esprit brouillon et turbulent, ayant été fait recteur de l'université d'Utrecht, y fit défendre la philosophie de Descartes ; mais celui-ci le réfuta. Il fit un voyage en France en 1647, pendant lequel le roi lui assigna une pension de 3,000 livres, dont il eut le brevet sans en rien toucher, ce qui lui fit dire en riant, « que jamais parchemin ne lui avait tant coûté. » Il alla ensuite en Suède, où il était invité depuis long-temps par la reine Christine. Cette princesse le reçut avec les marques de la plus haute estime, et le pria de l'entretenir tous les jours à cinq heures du matin dans sa bibliothèque, pour l'instruire de la philosophie. Elle désirait qu'il revît tous ses écrits, et qu'il en formât un corps complet de philosophie. Elle lui offrit en même temps un revenu de 3,000 écus, tant pour lui que pour ses héritiers, et lui proposa d'établir une académie dont il serait le directeur ; mais tous ces projets s'évanouirent par la mort de ce grand homme, arrivée à Stockholm le 11 février 1650, à 54 ans. Son corps fut apporté à Paris, et enterré dans l'église de Sainte-Geneviève-du-Mont. Adrien Baillet a écrit sa Vie, in-4°, et l'Abrégé, in-12. C'est principalement aux travaux de ce grand philosophe qu'on doit la renaissance des arts et des sciences : c'est lui qui enseigna la vraie méthode d'étudier les effets de la nature, et qui ouvrit la carrière. Ses ouvrages en latin sont imprimés en Hollande en 6 vol. in-4°.

Digitized by Google

Descartes en a composé quelques-uns en latin et quelques-uns en français ; mais ses amis les ont traduits réciproquement dans chaque langue ; l'édition française est composée de ses Principes, 1 vol. ; ses Méditations, 2 vol. ; sa Méthode, 2 vol. ; le Traité des passions, 1 vol. ; celui de la Géométrie, 1 vol. ; le Traité de l'homme, 1 vol., et 6 vol. de Lettres, en tout 13 vol. in-12 ; la Géométrie se joint aux Passions. Catherine Descartes, sa nièce, morte en 1706, s'est distinguée par ses petites pièces de poésie et par la délicatesse de son esprit.

DESCHAMPS (François-Michel-Chrétien), poète français, gentilhomme de Champagne, se maria, et eut un emploi dans les finances. Il est auteur de quatre tragédies, *Antiochus*, *Artaxercès*, *Médus*, *Caton d'Utique*. Il mourut à Paris en 1747, à 64 ans. *Voy.* Champs.

DESESSARTS (Alexis), né à Paris en 1687, fit sa théologie à Saint-Magloire à Paris, pour parvenir à la prêtrise, et mena une vie très-retirée. Il mourut le 12 mai 1774. On a de lui *Défense du sentiment des saints pères et des docteurs sur le retour d'Elie*, 1737, in-12, avec une suite, qui a paru en 1740, in-12 ; *Examen du sentiment des saints pères sur la durée des siècles*, 1739, in-12 ; Dissertation où l'on prouve que saint Paul n'enseigne pas que le mariage puisse être rompu quand l'une des parties embrasse la religion chrétienne, 1758, in-12, réimprimée en 1765.

DESFONTAINES. *Voy.* Fontaines.

DESFORGES-MAILLARD (Paul), né au Croisic en Bretagne le 25 avril 1699, était des académies d'Angers et de la Rochelle, et est mort le 10 décembre 1772. Tant qu'il a donné ses Poésies dans les journaux, et séparément sous le nom de mademoiselle Malcrais de la Vigne, il a eu le plaisir de se voir applaudir ; mais, quand il les a publiées sous son propre nom, on n'y a plus fait d'attention ; le sexe influe sur l'idée des lecteurs. L'édition la plus complète est de 1759, 2 vol in-12.

DES-GABETS (Dom Robert), savant bénédictin de la congrégation de Saint-Vanne, natif de Dugni, village du diocèse de Verdun, se distingua dans son ordre par sa capacité et par son zèle à ranimer les études. Il s'appliqua principalement à la philosopie de Descartes, fut ami de Clerselier et de Régis, et proposa le système de la transfusion du sang. Il mourut à Breuil proche Commerci le 13 mars 1678. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, la plupart manuscrits.

DESGODETS (Antoine), architecte du roi, né à Paris en 1653, fut envoyé à Rome par Colbert en 1674. Le vaisseau sur lequel il était fut pris par les Algériens. Après seize mois de captivité, il passa à Rome, et y demeura trois ans : ce fut pendant ce séjour qu'il composa son livre des édifices antiques de Rome, que le roi fit graver et imprimer, et dont il lui fit présent ; il parut en 1682, in-fol. Il mourut en 1728. On a imprimé sur ses leçons, depuis sa mort, les Lois des bâtimens, 1776, in-8°, le Traité du toisé, in-8°.

DESHAYS (Jean-Baptiste-Henri), peintre, né à Rouen en 1729, et mort en 1765, s'est fait admirer par différens ouvrages qui ont paru au salon en 1761 et 1763 : la mort de saint Benoît, la délivrance de saint Pierre, le mariage de la Vierge, la résurrection du Lazare, la chasteté de Joseph, le combat d'Achille contre le Xanthe et le Simois, etc. Il avait une correction de dessin admirable, une composition ingénieuse, un bon coloris, une exécution facile.

DESHOULLIÈRES. *Voy.* Houllières.

DESHOUSSAYES (Jean-Baptiste Cotton), né près de Rouen le 17 novembre 1727, devint chanoine de Rouen, docteur de la maison et société de Sorbonne et bibliothécaire de cette maison, académicien honoraire de l'académie de Rouen, et ancien secrétaire de celle de l'Immaculée Conception de la même ville, associé à celles de Lyon et de Caen. Il est mort en Sorbonne le 20 août 1783. Il a publié les OEuvres de Chamousset, et plusieurs Mémoires qui se trouvent dans le Journal de physique

DESIDERIUS. *Voy.* Didier.

DÉSIRÉ (Artus), prêtre fanatique sans talens, qui croyait y suppléer par des bouffonneries et des complots contre les calvinistes. Il fut arrêté en 1561, sur la Loire, chargé d'une requête de

Digitized by Google

moines à Philippe II, pour secourir la religion qui était en grand danger. Le parlement le condamna à une amende honorable et à cinq ans de prison chez les chartreux. Il vivait encore en 1578. Ses ouvrages qui sont en grand nombre, sont autant remplis de platitude que le titre l'annonce. *Dispute de Guillot le Porcher contre Jean Calvin*, 1538, in-16; *les Grands jours du parlement de Dieu, publiés par saint Mathieu; le Ravage et le déluge des chevaux de louage, avec le retour de Guillot le Porcher, sur les misères et les calamités du règne présent; les Combats du fidèle papiste contre l'apostat antipapiste*, Lyon, 1555, in-16.

DESJARDINS (Martin Bogaert, dit), sculpteur, né à Breda, vint en France exercer son talent. Le monument qui était sur la place des Victoires, à Paris, est de lui, ainsi que la vierge de l'église de Sorbonne, le buste de Mignard, qui était sur son tombeau aux dominicains de la rue Saint-Honoré; la statue de la Vigilance, caractérisée par une grue à ses pieds, au tombeau de M. de Louvois aux Capucines; les sculptures de l'intérieur du dôme du collége Mazarin, et le groupe de saint Jean et de saint Luc, qui était sur le portail. Il y a aussi de ses ouvrages à Versailles; la statue pédestre de Louis XIV, qui était sur la place de Bellecour à Lyon, passe pour son chef-d'œuvre. Il est mort le 2 mai 1694, à 62 ans, et est enterré à Saint-Germain-l'Auxerrois à Paris.

DESLANDES (André-François Boureau), né à Pondichéri en 1690, commissaire-général de la marine à Brest, de l'académie de Berlin, mourut à Paris en 1757. Le principal de ses ouvrages est l'Histoire critique de la philosophie, Amsterdam, 1737, 3 vol. in-12, auxquels il en a joint un quatrième, qui n'a été imprimé qu'à Trévoux, ouvrage plein de savantes recherches, et bien écrit; Essai sur la marine et le commerce, in-8°; Recueil de traités de physique et d'histoire naturelle, 3 vol. in-12; *Poetæ rusticantis litteratum otium*, in-12; *Pigmalion*, in-12; *la Fortune*, in-12; *la Comtesse de Montferrat*, in-12; Réflexions sur les grands hommes morts en plaisantant, in-12: tous ouvrages qui font honneur à leur auteur, quoiqu'il y pousse trop loin la liberté de penser; l'*Art de ne se point ennuyer*, in-12; *Nouveau voyage d'Angleterre*, 1717, in-12; Vie de Constance, ministre de Siam, 1755, in-12.

DESLAURIERS, comédien de l'hôtel de Bourgogne, vivait en 1634; il est auteur des *Fantaisies de Bruscambille*, souvent imprimées, in-12.

DESLYONS (Jean), savant docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Pontoise en 1615, fut doyen et théologal de Senlis, où il mourut le 26 mars 1700, à 85 ans. On a de lui, 1° Traités singuliers et nouveaux contre le paganisme du roi-boit, 1664 et 1670, in-12; la réponse à ce livre, intitulée Apologie du banquet des rois, 1664, in-12, est rare; 2° un Traité de l'ancien droit de l'évêché de Paris sur Pontoise, 1694, in-8°; 3° Défense de la véritable dévotion envers la sainte Vierge, 1651, in-4°, et d'autres ouvrages curieux et remplis d'érudition.

DESMAHIS (Joseph-François Edouard de Corsembleu), né à Sully sur Loire en 1722, mort le 25 février 1761. On a de lui la comédie *de l'Impertinent*, qui a été applaudie; un petit Recueil de poésies, 1775, in-12, donné après sa mort. *V.* Grostête.

DESMAISEAUX (Pierre), de la société royale de Londres, était né en Auvergne d'un ministre protestant; il se retira de bonne heure en Angleterre, et y mourut en 1745, à 79 ans. Il avait eu des liaisons particulières avec Saint-Evremont et Bayle. Il donna une édition des OEuvres du premier, en 3 vol. in-4°, avec la vie de l'auteur, à Londres. Il en a fait autant pour Bayle, dont il a publié les OEuvres en 4 vol. in-fol., et la Vie qui a été imprimée séparément en 1732, 2 vol. in-12.

DESMARAIS. *Voy.* Regnier.

DESMARES, nom de plusieurs comédiens et comédiennes dont la plus fameuse était la femme de Champmêlé. *Voy.* Champmêlé.

DESMARES (Toussaint), fameux prêtre de l'Oratoire, naquit à Vire en Normandie l'an 1599. Après avoir fait ses premières études à Caen, il se mit sous la conduite du cardinal de Berulle, et entra dans sa congrégation. Il s'attacha ensuite à l'étude de l'Ecriture sainte, de saint Augustin et de

Digitized by Google

saint Thomas, et prêcha avec succès. Il fut l'un des députés à Rome pour la défense de la doctrine de Jansénius, dont on poursuivait la condamnation, et prononça un discours en faveur de cette doctrine, devant le pape Innocent X. De retour en France, on le chercha par ordre de la cour pour le conduire à la Bastille; mais il s'échappa, et se retira pour le reste de ses jours dans la maison de M. de Liancourt, au diocèse de Beauvais, où il composa le Nécrologe de Port-Royal, in-4°, 1723, et où il mourut en 1687. Le discours qu'il prononça en présence du pape se trouve dans le Journal de Saint-Amour. On trouve dans l'histoire ecclésiastique de Racine une anecdote peu connue. M. de Liancourt présenta au roi le père Desmares; le vieillard, en sa présence, lui dit: « Sire, je vous demande une grâce.—Demandez, dit le roi, et je vous l'accorderai. — C'est, sire, de me permettre de prendre des lunettes pour considérer le visage de mon roi, » compliment qui flatta beaucoup Louis XIV.

DESMARETS. *Voy.* MARETS.

DESMARETS (NICOLAS), neveu de M. Colbert, et ministre d'état sous le règne de Louis XIV, puis contrôleur général des finances, a laissé un mémoire très-curieux sur son administration. Ce mémoire a été imprimé plusieurs fois. Il est mort en 1721.

DESMARQUETS (CHARLES), procureur au Châtelet, mort à Paris le 21 mars 1760, est auteur du style du Châtelet, dont la dernière édition est de 1770, in-4°.

DESMARS, médecin de Boulogne-sur-mer, mort en 1767, est auteur d'un Mémoire sur l'air de Boulogne, 1761, in-12; sur la mortalité des moutons, sur celle des chiens, en 1763. Il a traduit les *Epidémiques d'Hippocrate*, 1767, in-12.

DESMOLETS (PIERRE-NICOLAS), bibliothécaire de la maison de l'Oratoire rue Saint-Honoré à Paris, y est mort en 1760, à 83 ans. On a de lui une continuation des Mémoires de littérature de Sallengre, 11 vol. in-12, et des éditions de différens livres.

DESPAUTÈRE (JEAN), célèbre grammairien du 16e siècle, natif de Ninove, dont on a une excellente grammaire latine, et d'autres ouvrages sous le titre de *Commentarii grammatici*, 1537, in-fol. Il enseigna à Louvain, à Boisleduc, et ailleurs. Il mourut à Comines en 1520. On dit qu'il n'avait qu'un œil.

DESPEISSES (ANTOINE), né à Montpellier en 1595, exerça d'abord la fonction d'avocat au parlement de Paris, puis dans sa patrie. Un accident lui fit quitter la plaidoirie; suivant l'usage de son temps, il se jetait dans les digressions. Un jour il se mit à discourir sur l'Ethiopie. Un procureur qui était derrière lui se prit à dire: «Le voilà dans l'Ethiopie, il n'en sortira jamais.» Honteux de ce ridicule, il aima mieux ne plus plaider que de se corriger. Il est mort vers 1638; la dernière édition de ses OEuvres est de Lyon, 1750, 3 vol. in-fol.

DESPENCE. *Voyez* ESPENCE.

DESPERRIERS. *Voyez* PERIERS.

DESPLACES (LOUIS), graveur de Paris, mort à l'âge de 57 ans en 1739, avait un dessin correct. On a de lui le Triomphe de Vespasien et Tite, d'après Jules Romain, et autres pièces du cabinet de Crozat; Diane et Actéon, d'après Paul Maratte, Orphée et Euridice, d'après Rubens; Astyanax et Andromaque, d'après Jouvenet; Vénus sur les eaux, d'après Coypel, etc.

DESPORTES. *Voyez* PORTES.

DESPORTES (FRANÇOIS), habile peintre du 18e siècle, naquit au village de Champigneul en Champagne en 1661. Il se mit sous la discipline de Nicasius, peintre flamand, et s'acquit ensuite une grande réputation en France, en Pologne et en Angleterre. Il excellait surtout à peindre des grotesques, des animaux, des fleurs, des fruits, des légumes, des paysages et des chasses. Le roi prenait souvent plaisir à le voir travailler, et le combla de bienfaits. Desportes excellait aussi dans le portrait. Il fut reçu avec distinction de l'académie de peinture, fit des tableaux pour les tapisseries des Gobelins, et mourut à Paris en 1743, ayant eu pour élèves un fils et un neveu recommandables par leur mérite.

DESPORTES (JEAN-BAPTISTE-RENÉ POUPPÉ), médecin du roi à Saint-Domingue, y est mort en 1748. Il était né à Vitré en 1704, et n'avait que 28 ans lorsqu'il fut envoyé dans la colonie: personne n'ayant écrit sur les maladies

Digitized by Google

particulières de ce climat, il s'y trouva fort embarrassé, et pour être utile à ses successeurs, il mit par écrit ses observations sur les maladies et les plantes de ce pays, qui ont été imprimées à Paris en 1771, 3 vol. in-12.

DESPRÉAUX. *Voy.* Boileau.

DESROCHES (Madame et Mademoiselle). *Voyez* Roches.

DESSÉ. *Voy.* Montalembert.

DESTOUCHES. *Voy.* Touches.

DETRIANUS, célèbre architecte, sous l'empereur Adrien, fut chargé de la conduite des plus superbes édifices de son temps. Il rétablit le Panthéon, la basilique de Neptune, le marché appelé *forum Augusti*, les bains d'Agrippine, etc.

DETTEY (l'Abbé), chanoine et archidiacre d'Auxerre, mort en 1773, est auteur de la Vie de M. de Caylus, évêque d'Auxerre, 2v. in-12. Ceux qui se plaisent à voir le bien que les vertus d'un évêque peuvent faire dans un diocèse, ont de quoi se satisfaire dans cette Vie.

DEUCALION, roi de Thessalie, et fils de Prométhée, épousa sa cousine Pyrrha. Ils échappèrent l'un et l'autre à une grande inondation qui arriva de leur temps, et dans laquelle, selon la fable, tous les hommes périrent. Deucalion et Pyrrha, pour réparer le genre humain, jetèrent derrière eux des pierres qui se changèrent en hommes et en femmes, conformément à la réponse de l'oracle de Thémis. Ce déluge de Deucalion arriva vers 1500 avant J.-C.

DEUSINGIUS (Antoine), savant médecin, né à Meurs en 1612, se rendit habile dans les langues arabe, persane et turque, et fut professeur de médecine à Groningue. On a de lui un Traité sur le mouvement du cœur et du sang, 1655, in-12; *Fasciculus dissertationum*, Groningæ, 1664, in-12, et d'autres ouvrages. Il mourut à Groningue en 1666, à 54 ans, ayant été marié deux fois.

DEUTERIE, ayant plu à Théodebert, roi de Metz, pendant qu'il faisait la guerre en Languedoc, l'emmena avec lui vers 533. Elle était veuve, et avait une fille d'une grande beauté, qu'elle fit périr de peur qu'elle ne lui enlevât le cœur de son amant. Elle ne jouit pas long-temps de son crime; sur les représentations des seigneurs de sa cour, Théodebert la renvoya au bout de sept ans, et après en avoir eu un fils.

DEVAUX (Jean), savant chirurgien de Paris, naquit en cette ville, de Jean Devaux, autre habile chirurgien, le 27 janvier 1649. Il fut prévôt et garde de la communauté des chirurgiens, se fit généralement estimer par sa science et par ses écrits, et mourut à Paris le 2 mai 1729, à 81 ans. On a de lui, 1° le Médecin de soi-même, in-12; 2° l'Art de faire des rapports en chirurgie, in-12; 3° *Index funereus chirurgorum parisiensium, ab anno* 1315 *ad annum* 1714, in-12; 4° plusieurs autres écrits, et les traductions d'un grand nombre d'excellens ouvrages de médecine et de chirurgie.

DEVERT. *Voy.* Vert.

DEXTER (Julius-Flavius), préfet du prétoire, du temps de Théodose-le-Grand, était fils de Pacien, évêque de Barcelone. Saint Jérôme lui dédia son ouvrage des écrivains ecclésiastiques. Les chroniques qu'on a publiées sous le nom de Dexter sont un ouvrage supposé.

DEYSTER (Louis), peintre et graveur de Bruges, reçut des leçons de Jean Maës, et les perfectionna par un séjour de six ans en Italie. Ses tableaux lui firent une réputation qu'il ne cherchait pas; la fortune se plut à répandre ses bienfaits sur un homme trop philosophe pour y être sensible. Il avait une fille nommée Anne, qui dessinait et peignait dans le goût de son père, et dont les copies des tableaux de son père ont souvent passé pour les originaux. Cette fille jouait de tous les instrumens, et s'accompagnait supérieurement sur le clavecin. Son père prit le goût de la musique; il abandonna la peinture, et tomba dans la misère. Il fallut qu'un ami généreux pourvût à ses besoins. Il est mort en 1711, à 55 ans. On voit ses principaux ouvrages à Bruges, où l'on s'occupait peu de peinture avant lui. Ses compositions sont plus belles qu'agréables. Sa fille est morte en 1746; elle faisait aussi à l'aiguille des paysages qui imitaient la peinture.

DEZ (Jean), naquit près de Sainte-Menehould le 3 avril 1643. Etant entré chez les jésuites, il devint recteur du collége de Sédan; de là il passa à Strasbourg, où il établit un séminaire

Digitized by Google

et une université catholique dont il fut recteur. On l'envoya deux fois à Rome, et il fut cinq fois provincial. Il suivit, par ordre du roi, M. le dauphin en qualité de son confesseur, dans ses campagnes d'Allemagne et de Flandre. De retour à Strasbourg, il y mourut d'une colique néphrétique le 12 septembre 1712. Les plus connus de ses ouvrages sont : 1° *La réunion des protestans de Strasbourg à l'église romaine, également nécessaire pour leur salut, et facile selon leurs principes*, 1687, in-8°; 2° *La foi des chrétiens et des catholiques, justifiée contre les déistes, les juifs, les mahométans, les sociniens et les autres hérétiques*, Paris, 1714, en 4 volumes in-12.

DEZALLIER D'ARGENVILLE (Antoine-Joseph), fils d'un libraire de Paris, était maître des comptes des sociétés de Montpellier et de Londres, et mourut le 30 novembre 1765. Il a publié l'*Oryctologie*, Paris, 1755, in-4°; la *Conchiliologie*, qui a un petit supplément, et à laquelle on joint la *Zoomorphose*, Paris, 1757, in-4°; la Vie des peintres, 1745, 3 vol. in-4°; ou 1762, 4 vol. in-8°; le Voyage pittoresque de Paris, 1771, in-12; celui des environs, 1768, in-12; la Théorie et pratique du jardin, 1747, in-4°.

DIACETIUS. *Voy.* Jacetius.

DIADOCHUS, évêque de Photique en Illyrie vers 385, ou plutôt vers 460, dont on a un Traité de la perfection spirituelle dans la Bibliothèque des Pères. *Voy.* Proclus.

DIAGO (Francisco), savant dominicain espagnol, natif du bourg de Bibel dans le royaume de Valence, dont on a une Histoire du royaume de Valence, 1613, in-fol.; des comtes de Barcelone, 1603, in-fol., et d'autres ouvrages. Il mourut en 1615.

DIAGORAS, fameux philosophe, natif de Mélos, enseignait à Athènes, et fut surnommé l'Athée, parce qu'il niait la Providence et rejetait les dieux. Il était d'abord dévôt et superstitieux, mais un voleur lui ayant dérobé un poëme il lui intenta un procès; le voleur fut maintenu dans la possession du poëme, et remporta le prix. Diagoras, voyant le crime du plagiaire impuni, ne crut plus qu'il y eût des dieux. Les Athéniens le sommèrent de rendre compte de sa doctrine; mais il se sauva vers 416 avant J.-C. Alors les Athéniens mirent sa tête à prix, et promirent deux talens à qui le ramenerait en vie, et un talent à celui qui apporterait sa tête.

DIAGORAS, fameux athlète de l'île de Rhodes, vers 460 avant J.-C., en l'honneur duquel Pindare fit une belle ode qui nous reste, et qui fut mise en lettres d'or dans le temple de Minerve.

DIANA (Antonin), fameux casuiste, et clerc régulier de Palerme, examinateur des évêques, consulteur du saint-office, dont on a divers ouvrages de morale, Anvers, 1667, 9 vol. in-fol., mourut le 20 juillet 1663, à 77 ans. Ses ouvrages sont à l'*Index*.

DIANE, déesse de la chasse, fille de Jupiter et de Latone, et sœur d'Apollon, était appelée, selon les païens, Hécaté en enfer, Diane sur la terre, et Phœbé dans le ciel. Les poètes ont fort célébré sa chasteté. Le jour de sa fête, il n'était pas permis de chasser, parce qu'on s'imaginait qu'elle laissait reposer ses chiens. On la représentait d'ordinaire les cheveux épars, vêtue d'une robe velue, de couleur de pourpre, qu'elle retroussait jusqu'au genou, avec un arc à la main, un carquois garni de flèches, dans un chariot d'or traîné par des biches. Les anciens avaient élevé plusieurs temples à Diane. Le plus superbe de tous était celui d'Ephèse. Il passait pour une des sept merveilles du monde, et fut brûlé le jour même de la naissance d'Alexandre-le-Grand, 356 ans avant J.-C., par un fou nommé Ératostrate.

DIANE, légitimée de France, fille de Henri II, qui l'avait eue d'une demoiselle piémontaise nommée Philippe Duc, fut élevée avec le plus grand soin son esprit, sa beauté, sa vertu plurent infiniment à François I et à Henri IV. En 1553, elle épousa Horase Farnèse, duc de Castro, qui fut tué six mois après en défendant la citadelle d'Hesdin. Elle épousa en secondes noces, le 3 mai 1557, le maréchal François de Montmorenci, qui la laissa veuve en 1579. La considération qu'elle avait conservée à la cour fut également utile à ceux pour qui elle s'intéressa et à l'état. Ce fut elle qui ménagea la réconciliation de Henri III avec le roi de Navarre, et qui sauva le duc

Digitized by Google

d'Angoulême de l'événement d'une accusation qui pouvait le conduire à l'échafaud, lorsqu'il fut impliqué dans la conspiration du duc de Biron. Henri IV saisit la réflexion qu'elle lui fit faire, que l'exemple qu'il donnerait sur le fils d'un de ses prédécesseurs pourrait nuire un jour à ses enfans. Elle mourut le 3 janvier 1619, sans postérité. Elle est enterrée dans la chapelle d'Angoulême, aux Minimes de la Place-Royale à Paris, où se voit son tombeau.

DIAZ (Jean-Bernard), savant espagnol, fut grand-vicaire de Salamanque et de Tolède, conseiller du grand conseil des Indes, puis évêque de Calahorra. Il assista au concile de Trente en 1552, et mourut en 1556. On a de lui *Practica criminalis canonica*, Compl., 1594, in-fol., etc.

DIAZ (Philippe), célèbre prédicateur portugais, natif de Bragance, se fit religieux de Saint-François, et mourut en odeur de sainteté le 9 avril 1600. Ses Sermons ont été imprimés en 8 tomes.

DIAZ (Michel), aragonais, compagnon de Christophe Colomb, découvrit en 1495 les mines de Saint-Christophe. Il contribua beaucoup à la fondation d'Isabelle, nommée depuis Saint-Domingue, et fut quelques années après lieutenant de Porto-Rico, y essuya quelques disgrâces, et fut envoyé prisonnier en 1509. Il fut rétabli ensuite dans sa charge, et mourut vers 1512.

DIBON (Roger), chirurgien-major des cent-suisses, a écrit 2 v. in-12 sur les maladies vénériennes, qu'il était à portée de connaître. Il est mort le 17 novembre 1777.

DICASTILLO (Jean), théologien, jésuite, né à Naples en 1585, enseigna la philosophie et la théologie à Murcie et à Tolède, et mourut à Ingolstald en 1653. On a de lui divers traités de théologie.

DICEARQUE, fameux philosophe, orateur et géomètre, était fils de Phidias. Il naquit à Messine, et fut disciple d'Aristote. Il composa un grand nombre d'excellens ouvrages, dont il ne reste que des fragmens. Les plus estimés de tous étaient, 1° un Traité ou description des mœurs des Grecs en divers temps; 2° un Traité dans lequel il décrivait la république de Lacédémone. Ce traité fut trouvé si beau, si exact et si utile, à Lacédémone même, qu'il fut réglé qu'on le lirait tous les ans en public à la jeunesse; 3° *Descriptio montis Pelii* dans *Geographiæ veteris scriptores græci minores*, Oxford, 4 vol. in-8°. Cicéron cite plusieurs autres ouvrages de Dicearque, et en fait un grand éloge.

DICENÉE, célèbre philosophe égyptien, passa en Scythie, sous le règne d'Auguste, et s'insinua tellement dans l'esprit du roi, qu'il devint un de ses premiers conseillers. Il adoucit l'humeur barbare de ces peuples, leur donna des lois et des cérémonies religieuses, et fut en si grande vénération parmi eux, qu'ils arrachèrent leurs vignes, et résolurent de ne plus boire de vin, sur l'avis qu'il leur donna que le vin faisait tomber les hommes en de grands désordres.

DICKINSON (Edmond), célèbre médecin et chimiste anglais, naquit en 1624, du curé d'Appleton dans le comté de Berck. Le premier ouvrage qu'il publia, *Delphi phœnicizantes*, Oxford, 1655, in-12, sur les oracles de Delphes, lui fit une grande réputation. Cet ouvrage fut suivi de *De Noe in Italiam adventu ejusque nominibus ethnicis; De origine druidum*. Ensuite il s'appliqua à la chimie, à la sollicitation de quelques adeptes de France. Il se fit aussi un système particulier de physique, qu'il déploya dans *Physica vetus et nova, sive de naturali veritate hexametri mosaïci*, Rotterdam, 1703, in-4°. Il est mort au mois d'avril 1707.

DICTYNNE, nymphe de Crète, et l'une des compagnes de Diane que l'on a aussi appelée Dictynne. On lui attribue l'invention des filets dont on se sert à la chasse et à la pêche.

DICTYS, de Crète, suivit Idoménée au siége de Troie, et composa, dit-on, l'histoire de cette fameuse expédition; ce qui a donné lieu à quelques savans modernes de composer une histoire de la guerre de Troie en latin, et de l'attribuer à cet ancien Dictys. La première édition est de Mayence, sans date. Celle de madame Dacier, 1680, in-4°, *ad usum Delphini*, est plus estimée que celle de Perizonius, Amsterdam, 1702, in-4°, ou 2 vol.

Digitized by Google

in-8°. Ce dernier format se joint aux auteurs *cum notis variorum*.

DIDEROT (Denys), né à Langres en 1713, fit ses études aux Jésuites, qui cherchèrent à l'attirer dans leur ordre. Son père, qui était coutelier, avait du discernement. Il connut que cet état ne convenait pas à son fils, et se hâta de le retirer du collége. Le jeune Diderot avait été tonsuré, parce qu'un de ses oncles lui destinait un canonicat; mais son père, qui jugeait qu'il ne serait pas meilleur chanoine que jésuite, voulut qu'il s'occupât de coutellerie. Au bout de trois jours son père vit que cela ne lui convenait pas encore. Il l'envoya à Paris finir ses études, et le fit entrer ensuite chez un procureur. Au lieu de travailler de cet état, il ne s'occupait que de littérature. Son père, informé de cette contradiction à ses projets, lui retira sa pension. Abandonné à lui-même, l'âme de Diderot n'en fut point altérée; il avait appris assez de mathématiques pour s'y perfectionner de lui-même, en donnant aux autres des leçons de cette science, et il pourvut par là à ses besoins. Quoique le produit de quelques ouvrages eussent contribué à sa gloire et à sa fortune, son père ne se réconcilia avec lui qu'au bout de dix ans, lors de son mariage. Sans parler de quelques ouvrages de sa jeunesse qu'il a désavoués, nous ne le considérerons que par ses ouvrages de métaphysique, qui ont fait sa réputation. Aucun siècle n'a été plus fertile en opinions hardies. Ceux qui les premiers ont osé les mettre au jour, en renouvelant ce qui avait été dit, ou en établissant la proposition contraire à celle qui était reçue, ont acquis une considération qui les multipliés, et jamais réputation n'a été plus facile à acquérir. Quand on combat ou qu'on élève des doutes contre des propositions qui gênent la liberté de certains esprits qui ne peuvent souffrir de frein, on est sûr de trouver des partisans. Ainsi, en attaquant le dogme de la divinité, la nécessité de la subordination, on met dans son parti tous ceux dont l'esprit indocile se révolte contre ce qui est raisonnable, parce qu'il est admis; de sorte que, si les opinions reçues anéantissaient l'idée de la divinité et celle de la subordination, ces mêmes esprits deviendraient partisans de ceux qui démontreraient la nécessité de reconnaître un Dieu, et d'admettre un régime de subordination. C'est à la faveur d'une opération si facile que nous avons eu dans ce siècle tant de gens fameux. Diderot, en portant cette liberté d'esprit dans la rédaction de l'*Encyclopédie*, dont il a été chargé, a fait la fortune du livre. C'est parce que le roi a été forcé d'en retirer le privilége, de le défendre même, pour ne pas paraître autoriser les traits hardis de métaphysique et de politique qu'il renferme, que chacun a voulu l'avoir. Il est sans doute plus recommandable par le détail des arts et des sciences abstraites qu'il contient; mais ce n'est pas ce qui l'a fait rechercher. Au reste M. Diderot savait beaucoup, et l'on était sûr de ne se point ennuyer avec lui. Il avait le rare talent de donner de l'esprit à ceux avec qui il causait, un peu enthousiaste dans ses opinions, mais ne les soutenant pas avec une opiniâtreté que désavoue la politesse. Il avait embrassé tant de sciences, qu'on peut bien croire qu'il n'en avait approfondi aucune, autant que l'étendue de son génie l'aurait pu faire; mais il était en état de parler pertinemment de toutes. Sa réputation avait frappé les oreilles de la souveraine que l'Europe admirait sur le trône de Russie. Pour lui donner une marque de sa bienveillance, elle lui acheta sa bibliothèque, à condition qu'il la garderait jusqu'à sa mort, et qu'avec le titre de son bibliothécaire il jouirait d'une pension. Il est mort le 30 juillet 1784 à Paris, et est enterré à Saint-Roch. Diderot a laissé une fille unique, mariée. Il a traduit de l'anglais de Stanyan, l'Histoire de Grèce, 1743, 3 vol. in-12; *Principes de philosophie morale, ou essai sur le mérite et la vertu*, 1745, in-12; une partie du Dictionnaire de médecine de James, 1746, 6 vol. in-fol. Il est auteur de Mémoires sur différens sujets de mathématiques, 1748, in-8°; Lettres sur les sourds et muets, 1751, in-12; Pensées sur l'interprétation de la nature, 1754, in-12; Lettre au père Bertier, brochure, 1751; le *Code de la nature*, 1775, in-12; le *Sixième sens*, 1752, in-12; *de l'Education publique*, 1762, in-12; *le Père de famille*, *le Fils naturel*, comédies. Il a été éditeur et auteur, en

Digitized by Google

partie, de l'Encyclopédie, 17 v. in-fol.; de l'explication des figures de ce livre, en 11 vol. in-fol. On lui a attribué, mais il a désavoué, *les Bijoux indiscrets*, 1748, 2 vol.; Lettre sur les aveugles, 1749, in-12; les *Pensées philosophiques*, réimprimées sous le titre d'*Etrennes aux esprits forts*, 1746, in-12; *la Berlue*, in-12. On a fait un recueil de ses ouvrages philosophiques, en 5 vol. in-8°

DIDIER (SAINT), *Desiderius*, évêque de Langres, que l'on croit avoir été martyrisé vers 409, lorsque les Alains, les Suèves et les Vandales ravagèrent les Gaules. Il ne faut pas le confondre avec Didier, évêque de Nantes, vers 451.

DIDIER (SAINT), archevêque de Vienne en Dauphiné en 596, était d'Autun, ou plutôt de Gery. La reine Brunehaut, dont il blâmait la vie scandaleuse, l'ayant fait déposer et exiler en 603, le renvoya dans son diocèse, et le fit assassiner en 608, sur le bord de la rivière de Chalaronne, à 7 lieues de Lyon. Saint Grégoire-le-Grand lui avait écrit trois lettres. Il ne faut pas le confondre avec saint Didier, évêque de Cahors au 7e siècle, qui mourut le 15 novembre 654, et dont nous avons diverses Epitres dans la Bibliothèque des Pères, et dans le Canisius de Basnage.

DIDIER, dernier roi des Lombards, se fit élire en 756, après la mort d'Astaulfe, dont il était le connétable. S'étant emparé de l'exarchat de Ravenne, il fut vaincu et fait prisonnier par Charlemagne, qui l'amena en France avec sa famille en 774. Il mourut peu de temps après. Un seul de ses fils, qui échappa, se sauva à Constantinople, où il fut revêtu de la dignité de patrice. Par sa mort finit le royaume des Lombards en Italie, après avoir duré 206 ans, c'est-à-dire depuis 568 que les Lombards, sous leur chef Alboin, fondèrent en Italie une puissante monarchie.

DIDIER (SAINT). *Voy.* LIMOJON.

DIDIER LOMBARD, savant docteur de Sorbonne au 13e siècle, qui écrivit, avec Guillaume de Saint-Amour, contre les ordres mendians.

DIDIER JULIEN, empereur romain, naquit à Milan, d'une famille illustre. Il était fils de Salvius Julien, habile jurisconsulte, qui fut deux fois consul et préfet de Rome. Didier usurpa l'empire après la mort de Pertinax; mais il fut vaincu par Sévère, et tué dans son palais le 29 septembre 193 de J.-C., à 60 ans, après un règne de quelques mois.

DIDIER (GUILLAUME DE SAINT), poète provençal du 12e siècle, a mis les fables d'Esope en rimes provençales, et a fait un Traité de l'escrime et un autre sur les Songes, dans lequel il donne des règles pour n'en avoir que de vrais et d'agréables. Tout le secret consiste, selon lui, à vivre sobrement, parce que l'estomac surchargé d'alimens ne porte à la tête que des vapeurs grossières, qui produisent des idées tristes.

DIDON, c'est-à-dire *femme forte*, fille de Bélus, roi de Tyr, et femme de Sichée, pour éviter la tyrannie de Pygmalion son frère, qui avait tué Sichée, s'enfuit en Afrique, où elle bâtit Carthage, 882 avant J.-C. Dans la suite, Hiarbas, roi des Gétules, l'ayant demandée en mariage, et menaçant de guerre les Carthaginois en cas de refus, Didon fit élever un bûcher, et après y avoir immolé des victimes, comme pour apaiser les mânes de son mari avant que d'épouser Hiarbas, elle monta sur ce bûcher, et se donna un coup de poignard en présence du peuple, 890 avant J.-C. Cette action lui fit donner le nom de Didon (car elle s'appelait Elise), et a donné occasion à Virgile de substituer Enée à Hiarbas. Mais quoique Newton et d'autres grands hommes aient prétendu accorder la chronologie de ce célèbre poète avec l'histoire de Didon, il paraît constant qu'Enée n'a point été à Carthage ni en Italie, et qu'il vivait plus de 300 ans avant Didon.

DIDYME D'ALEXANDRIE, surnommé Chalcentère, c'est-à-dire *entrailles d'airain*, à cause de son application infatigable à l'étude, vivait du temps d'Auguste, et composa, selon Sénèque, jusqu'à quatre mille Traités. On lui attribue des Scolies sur Homère, que Schrevelius a jointes à un Homère que l'on appelle de Didyme, Amsterdam, 1656, 2 vol. in-4°. On les trouve jointes à d'autres éditions; mais, comme il est cité dans ces sco-

Digitized by Google

lies, elles paraissent être d'un auteur plus récent. *Voy.* Homère.

DIDYME D'ALEXANDRIE, avait perdu la vue à l'âge de 5 ans, ce qui ne l'empêcha pas de devenir très-docte en se faisant lire les auteurs sacrés et profanes. Il apprit même les mathématiques, et fut jugé digne de remplir la chaire de la célèbre école de l'église d'Alexandrie. Didyme eut pour disciples saint Jérôme, Rufin, Pallade, Isidore et plusieurs autres grands hommes. Il fut très-attaché aux sentimens d'Origène, et mourut, selon Pallade, en 398, à 85 ans. Il nous reste de lui un Traité du Saint-Esprit, en latin, de la traduction de saint Jérôme, et quelques autres ouvrages dans la Bibliothèque des Pères.

DIÉ (Saint), *Deodatus*, évêque de Nevers en 655, quitta son évêché, et se retira dans les montagnes des Vosges, pour y vaquer à la prière et à la méditation. Il mourut vers 684. C'est lui qui a donné le nom à la ville de Saint-Dié en Lorraine, où il y a un chapitre distingué.

DIECMAN (Jean), théologien luthérien, né à Stade en 1647, fut surintendant des duchés de Brême et de Ferden, et mourut en 1720. Il a revu la Bible allemande de Luther, et a donné contre Bodin et autres matérialistes, *De naturalismo*, Jenæ, 1700, in-4°; *De linguâ hebræâ*, 1682, in-4°; *De legislatione pedibus Judæ ante Christi adventum non recedente*, 1680, in-4°.

DIEMERBROEK (Isbrand), savant professeur en médecine et en anatomie à Utrecht, naquit à Montfort en Hollande le 13 décembre 1609. Il pratiqua la médecine avec succès, et mourut à Utrecht le 17 novembre 1674. On a de lui, 1° un Traité de la peste en quatre livres, qui est estimé; 2° plusieurs savans ouvrages d'anatomie et de médecine, imprimés à Utrecht en 1685, in-fol. Son Anatomie a été traduite en français par J. Prost, Lyon, 1727, 2 vol. in-4°.

DIENERT (Alexandre-Denys), médecin de Meaux, mort le 22 mars 1769, est auteur d'une Dissertation sur la prééminence réciproque du sang et de la lymphe, 1759, in-12; Propriété d'une liqueur fondante, pour les maladies de la peau, 1757, in-12; Introduction à la matière médicale, 1765, in-12.

DIEPENBECK (Abraham), natif de Boisleduc, fut élève de Rubens, et s'acquit une grande réputation par ses dessins et par ses tableaux. Il excellait surtout dans le coloris et dans le clair-obscur. Le plus grand ouvrage qu'on ait publié d'après lui est le temple des Muses. Il a beaucoup travaillé à des sujets de dévotion.

DIETERIC (Jean Conrad), savant écrivain allemand, naquit à Butzbach en Vétéravie, l'an 1612. Il fut professeur en langue grecque et en histoire, à Marpurg, ensuite à Giessen, où il mourut en 1667. On a de lui plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels les *Antiquités du Vieux et du Nouveau Testament*, 1671, in-fol., tiennent le premier rang. On fait aussi beaucoup de cas de son *Lexicon etymologicum græcum*, de son *Discursus historico-politicus de peregrinatione studiorum*, et d'un Traité qui a pour titre: *Græcia exulans, seu de infelicitate superioris seculi in græcarum litterarum ignoratione*.

DIETERIC (Jean), père de celui dont nous venons de parler, mourut surintendant à Giessen le 27 décembre 1637, après avoir fait quelques ouvrages de théologie. Conrad Dieteric son frère, d'abord professeur à Giessen, et puis surintendant à Ulm, où il mourut en 1639, a aussi beaucoup écrit en allemand sur la théologie.

DIETERIC (Jean-Georges), a donné les explications en allemand et en latin des plantes gravées dans l'ouvrage intitulé *Phytantosa iconographia*, Ratisbonne, 1737 à 1745, 4 vol. in-fol., avec 1025 planches enluminées; les exemplaires en grand papier sont recherchés; mais il ne faut pas que les planches soient en petit papier et encadrées.

DIETERICH (Chrétien-Guillaume-Ernest), né à Weimar en 1712, a travaillé à Dresde, où il est mort vers 1770. Il peignit dans le goût de Rembrant, et grava dans le goût d'Ostade, de Lairesse et de Salvator Rosa.

DIEU (Louis de), savant professeur dans le collége wallon de Leyde, et ministre de la religion prétendue réformée, naquit à Flessingue le 7 avril 1590. Il se rendit très-habile dans les langues orientales, et mourut en 1642,

Digitized by Google

laissant plusieurs enfans. Les plus considérables de ses ouvrages sont des observations sur l'Ecriture sainte, sous le titre de *Critica sacra*, dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam, en 1693, in-fol. *Grammatica linguarum orientalium*, Francfort, 1683, in-4°; *Historia Christi persicè et latinè*, Leyde, 1639, in-4.

DIEU-DONNÉ I, *Deus dedit*, vertueux pape, succéda à Boniface IV le 19 octobre 615. Il se distingua par sa piété et par sa charité envers les malades, et mourut en 618.

DIEU-DONNÉ II, *à Deo datus*, succéda au pape Vitalien en 672, et mourut le 17 juin 676, après avoir gouverné l'église avec prudence.

DIGBY (Kenelme), ou le chevalier Digby, était fils d'Everard Digby, qui eut la tête tranchée pour la conspiration des poudres contre Jacques Ier. Le chevalier Digby, fidèle à la famille royale, fut rétabli dans la jouissance de ses biens. Charles Ier le fit gentilhomme de sa chambre, intendant-général de ses armées navales, et gouverneur de l'arsenal maritime de la Sainte-Trinité. Il lui accorda des lettres de représailles contre les Vénitiens, en vertu desquelles il fit plusieurs prises sur eux, proche le port de Scanderoun. Digby profita de ses connaissances dans la chimie pour composer d'excellens remèdes qu'il donnait gratuitement aux pauvres et à tous les malades. Son ambassade auprès du pape Innocent X, la franchise avec laquelle il avoua au parlement qu'il était catholique romain, et la fermeté avec laquelle il soutint la confiscation de ses biens et le bannissement lui firent beaucoup d'honneur. Il vint en France, où il s'acquit l'estime des personnes de mérite. Il retourna en Angleterre au rétablissement de Charles II, et mourut à Londres le 11 mars 1665, à 60 ans. De ses trois fils un seul laissa deux filles. On a de lui, 1° un Traité de l'immortalité de l'âme, in-4°, au sujet duquel il avait eu de longues conférences avec Descartes; 2° un Discours sur la poudre de sympathie, pour la guérison des plaies, imprimé à Paris en 1658, 1662 et 1730, in-12; 3° une Dissertation sur la végétation des plantes, traduite en latin par Dapper, Amsterdam, 1663, in-12, et en français par de Trehan, Paris, 1667, in-12; un Recueil de secrets, 1677, in-8°.

DIGGES (Léonard), gentilhomme et mathématicien anglais, a composé les ouvrages suivans: *Tectonicum*, ou manière de mesurer les terres, les bois et les pierres, 1647, in-4°; Pronostication par le soleil, la lune et les étoiles, 1592, in-4°. Il est mort en 1574. Son fils, Thomas Digges, a donné des éditions des livres de son père, et en a fait lui-même dans le même genre, *Scalæ mathematicæ*, 1573, in-4°; *Arithmétique militaire*, 1579, in-4°; Traité de statique, 1579, in-4°; *Motif d'association pour maintenir la religion établie*, 1601, in-8°. Il est mort en 1595. Le fils de ce dernier, Dudley Digges, né en 1583, fut député à plusieurs parlemens, sous Charles Ier. Le roi Jacques Ier l'avait envoyé ambassadeur en Russie. Il est mort le 8 mars 1639, que l'on comptait 1638. Il a publié une lettre sur le commerce, 1615, in-4°; et depuis sa mort on a fait imprimer le Recueil de lettres sur les mariages projetés de la reine Elisabeth, 1655, in-fol. Dudley avait un frère nommé Thomas, mort en 1635. Il a traduit de l'espagnol, de Gonçalo de Cespèdes, *Gérud l'infortuné*, 1622, in-4°; et du latin, *l'Enlèvement de Proserpine*, de Claudien, 1617, in-4°. Un fils de Dudley, nommé comme lui, mort en 1643, a fait imprimer une Réponse aux observations sur les réponses de S. M., Oxford, 1642; l'Illégitimité de la prise d'armes des sujets contre leur souverain, en quelque cas que ce soit, avec la Réponse aux objections, Londres, 1643, in-4°.

DILLEN (Jean-Jacques), natif de Darmstad, de l'académie des curieux de la nature, et professeur de botanique à Oxford, est auteur des ouvrages suivans: 1° *Catalogus plantarum circa Giessam sponte nascentium*, Francfort, 1719, in-12; 2° *Hortus Elthamensis*, Londres, 1732, 2 vol. in-fol., 324 planches, et une qui n'est pas cotée et qui se place à la page 206; 3° *Historia muscorum*, in-fol. Il mourut en 1747.

DINA, fille de Jacob et de Lia, naquit vers 1746 avant J.-C. Sichem, fils d'Hemor, roi de Salem, lui ayant fait violence, Siméon et Lévi, pour venger l'affront de leur sœur, engagèrent Sichem à se circoncire avec son peuple, fei-

Digitized by Google

gnant qu'ils lui donneraient ensuite Dina en mariage; mais quelques jours après, ils le tuèrent avec tous les Sichimites, et pillèrent même la ville de Sichem.

DINARQUE, orateur grec, était fils de Sostrate, et disciple de Théophraste; il amassa de grandes sommes d'argent à Athènes, en composant des harangues. On l'accusa de s'être laissé corrompre par les présens des ennemis de la république; ce qui l'obligea de s'enfuir à Chalcide, d'où il fut rappelé environ 15 ans après. Il florissait vers 333 avant J.-C. Dinarque avait composé 64 harangues, dont il ne nous reste que trois, qui se trouvent dans la collection d'orateurs anciens d'Etienne, 1575, in-fol., ou dans celle de Venise, 1513, 3 tomes in-fol. Denys d'Halicarnasse appelle cet orateur *Démosthène le sauvage*.

DINOCRATE, célèbre architecte macédonien, s'étant fait connaître à Alexandre-le-Grand par un artifice singulier, offrit à ce prince de tailler le mont Athos en forme d'un homme, tenant en sa main gauche une grande ville, et en sa droite une coupe qui recevrait les eaux de tous les fleuves qui découlent de cette montagne, pour les verser dans la mer. Alexandre n'approuva pas ce dessein. Il retint néanmoins Dinocrate auprès de lui, et l'employa à bâtir la ville d'Alexandrie.

DINUS, célèbre jurisconsulte, natif de Mugello en Toscane, enseigna le droit à Bologne au 13e siècle avec une réputation extraordinaire. Boniface VIII l'employa à la compilation du sexte. Il mourut à Bologne en 1303, chagrin de n'avoir pas été fait cardinal. On a de lui *De prescriptionibus*, in-8°; *De successione ab intestato*, in-8°; *Commentaria in regulas juris pontificii*, in-8°; *De glossis contrariis*, 2 vol. in-fol.

DIOCLÈS, géomètre, connu par l'invention de la courbe appelée cyssoïde, vivait avant le 5e siècle, puisque Pappus en fait mention. On croit qu'il était ingénieur, car Eutocius cite de lui un livre intitulé *de Pyriis*.

DIOCLÈS, héros célébré chez les Mégariens, qui célébraient en son honneur les jeux Dioclès.

DIOCLÉTIEN (Caïus-Valerius), empereur romain, né à Salone, ou, selon d'autres, à Dioclée en Dalmatie vers 245, d'une famille très-obscure, parvint par sa valeur et par sa conduite aux premières charges, et fut proclamé empereur, après la mort de Numérien, le 17 septembre 284. Il tua de sa main Aper, qui avait fait mourir Numérien, et affermit son trône par la mort de Carin, qui fut tué par ses propres officiers, dans un grand combat où il avait eu l'avantage. Dioclétien associa à l'empire, en 286, Maximien Hercule, son ancien ami, excita une cruelle persécution contre les chrétiens, laquelle ne servit qu'à en augmenter le nombre, créa Césars Constans et Galère Maximien, et abdiqua l'empire avec Maximilien Hercule son collègue en 305. Il se retira ensuite à Salone, où il menait une vie tranquille, et mettait son plaisir à cultiver son jardin; mais Constantin ayant fait mourir Maximien et Maxence son fils, Dioclétien, qui les avait toujours aimés, en fut si intimidé qu'il se laissa mourir de faim en 313, à 68 ans. Il est bon d'observer que l'ère des Martyrs, appelée aussi l'ère de Dioclétien, commence le 29 août 284. On a gravé les bains qu'il a fait bâtir en 1558, in-fol.

DIOCRE (Raimond). *Voyez* Saint Bruno.

DIODATI (Jean), fameux ministre, et professeur de théologie à Genève, dont on a 1° la Bible en italien, avec des notes, 1641, in-fol.; 2° la Bible en français, 1644, in-fol.; 3° une traduction française de l'Histoire du concile de Trente, par Fra-Paolo, in-fol. Il mourut à Genève en 1652, à 73 ans.

DIODORE, de Sicile, célèbre historien, sous les règnes de César et d'Auguste, passa 30 années à la composition de sa Bibliothèque historique, et voyagea en Europe et en Asie pour la perfectionner. Cet important ouvrage, que Diodore de Sicile composa en grec, était à Rome, comprenait quarante livres, dont il ne reste plus que quinze. Le style en est clair, et très-convenable à l'histoire. La meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1746, 2 vol. in-fol.; la première édition latine est de Milan, 1472, in-fol.; celle d'Hanovre, 1604, in-fol., est estimée. L'abbé Terrasson en a donné la traduction en 7 vol. in-12, 1737 et suiv.

DIODORE, d'Antioche, savant évê-

Digitized by Google

que de Tarse en 378, et mort en 393, fut maître de saint Chrysostôme et de Théodore de Mopsueste. Saint Bazile en parle comme d'un évêque très-saint, et comme d'un invincible défenseur de la foi; en quoi il est suivi par saint Chrysostôme et par le premier concile de Constantinople. Saint Cyrille, au contraire, le regarde comme le précurseur de Nestorius. Diodore de Tarse est un des premiers qui se sont attachés au sens littéral de l'Écriture; mais tous ses ouvrages sont perdus, excepté quelques lettres et quelques fragmens dans les chaînes des pères grecs.

DIOGÈNE, d'Apollonie dans l'île de Crète, tint un rang distingué parmi les philosophes qui enseignaient en Ionie avant que Socrate parût à Athènes. Il fut disciple et successeur d'Anaximènes, et enseignait, comme lui, que l'air est le principe de toutes choses. On dit qu'il observa le premier que l'air se condense et se raréfie. Il passait pour un excellent physicien, et mourut vers 450 avant J.-C.

DIOGÈNE-LE-CYNIQUE, fameux philosophe, fils d'Icesius, banquier de Sinope dans le Pont, ayant été banni avec son père pour avoir fait de la fausse monnaie, se retira à Athènes, où il étudia la philosophie sous Antisthène. Il joignit de nouveaux degrés d'austérité à la secte de ce fondateur des cyniques, et l'on ne vit jamais de philosophe qui méprisât autant que lui les commodités de la vie. Il logeait dans un tonneau, et n'avait pour tous meubles qu'une besace, un bâton et une écuelle. Il jeta même cette écuelle, ayant vu un jeune garçon qui buvait dans le creux de sa main. Diogène n'en était pas plus humble : il traitait le genre humain avec un souverain mépris, et se croyait supérieur au reste des philosophes. Alexandre-le-Grand, étant à Corinthe, l'alla voir, et le pressa de lui demander ce qu'il voudrait, avec promesse de le lui accorder. Mais Diogène, rejetant les offres de ce prince, le pria seulement de se détourner de son soleil. Ce monarque, admirant la grandeur d'âme du philosophe, s'écria : « Si je n'étais pas Alexandre je voudrais être Diogène. Ce philosophe était fécond en bons mots, et la plupart de ses réparties contiennent un sel fort piquant. C'est un de ces hommes extraordinaires, qui outrent tout, sans en excepter la raison, et qui vérifient la maxime « qu'il n'y a point de grand esprit dans le caractère duquel il n'entre un peu de folie. C'est ce qui faisait dire à Platon que Diogène était un Socrate fou. Il passa la plus grande partie de sa vie à Corinthe, chez Xéniades, qui l'avait acheté à des pirates, et qui le fit précepteur de ses enfans. Diogène eut l'intendance de toute la maison de ce riche Corinthien; et comme ses amis voulaient le racheter : « Vous êtes des fous, leur dit-il, les lions ne sont pas les esclaves de ceux qui les nourrissent, mais ceux-ci sont les valets des lions. » Aussi dit-il nettement à Xéniades, qu'il fallait qu'il lui obéît, comme on obéit aux gouverneurs et aux médecins. Ce qu'il y a de plus inexcusable dans sa vie, est qu'il se plongeait à la vue même du public dans les vices de l'impureté. Néanmoins ses préceptes de morale étaient admirables en certains points, et ont paru tels à plusieurs pères de l'église. C'est lui qui, pour réfuter l'objection de Zénon d'Elée, qui niait l'existence du mouvement, se mit à faire deux ou trois tours dans l'auditoire. Il mourut vers 320 avant J.-C., s'étant étouffé lui-même en retenant son haleine, selon la plus commune opinion. Il eut pour disciples Onésicrite, Phocion, Stilphon de Mégare, et plusieurs autres grands hommes. Ses ouvrages se sont perdus.

DIOGÈNE-LE-BABYLONIEN, sav. philosophe stoïcien, ainsi nommé parce qu'il était de Séleucie près de Babylone, fut disciple de Chrysippe, et s'acquit une si grande réputation, que les Athéniens le députèrent à Rome avec Carnéades et Critolaüs, 155 avant J.-C. Il composa divers ouvrages, et fit paraître une grande modération. Un jour qu'il faisait une leçon sur la colère, et qu'il déclamait fortement contre cette passion, un jeune homme lui cracha au visage. « Je ne me fâche point, lui dit Diogène; je doute néanmoins si je devrais me fâcher. » Il mourut à 88 ans.

DIOGÈNE LAERCE, historien grec, au second siècle, sous le règne d'Alexandre Sévère, était de Laerta, petite ville de Cilicie. Il nous reste de lui dix livres de la vie des anciens philosophes, où l'on peut étudier leurs

Digitized by Google

mœurs et leur caractère, mais d'ailleurs mal écrits et sans méthode. On dit qu'il les composa pour Arria, femme aimée des empereurs. Il était de la secte d'Épicure. La meilleure édition de ses œuvres est celle d'Amsterdam, avec les notes de Ménage, en 1692, 2 vol. in-4°; il y en a une édition avec les notes de Longueil, imprimée, à Coire, 1739, 2 vol. in-8°, qui se joint aux auteurs *cum notis variorum*. La première édition latine est de Venise, 1475, in-fol. Il y en a une traduction française, *Amsterdam*, 1761, 3 vol. in-12.

DIOGENIEN, d'Héraclée dans le Pont, célèbre grammairien grec du 2e siècle, dont il nous reste *Proverbia græca*, Anvers, 1612, in-8°, grec latin.

DIOGNÈTE, philosophe, et maître de Marc-Aurèle, qui l'estimait beaucoup, est, à ce que l'on croit, celui à qui est adressée la lettre de saint Justin à Diognète.

DIOMÈDE, roi d'Étolie, fils de Tydée, et le plus vaillant des héros grecs après Achille et Ajax, se signala au siége de Troye contre Enée et contre Hector, et enleva le *Palladium*.

DIOMEDE, célèbre grammairien, plus ancien que Priscien, puisque celui-ci le cite souvent; nous avons de lui trois livres, *De orationis partibus, et vario Rhetorum genere*. Il y en a plusieurs éditions; celle d'Elie Putschius en 1605, in-4°, passe pour la meilleure : c'est la collection des anciens grammairiens; il y en avait une plus ancienne de Venise, in-fol., sans date.

DION CASSIUS, célèbre historien grec, natif de Nicée, fut gouverneur de Pergame et de Smyrne, et commanda en Afrique et en Pannonie. Il fut élevé par Alexandre Sévère à la dignité de consul en 229 de J.-C.; mais n'étant point agréable aux troupes, il fut contraint de se retirer à Nicée sa patrie, où il finit le reste de ses jours. Il a composé en grec une histoire romaine, dont il ne nous reste qu'une partie, et dont la meilleure édition est celle de Herman Samuel Reimarus, à Hambourg, 1750, 2 vol. in-fol. grec-latin, avec des notes. Avant c'était celle d'Hanau, 1606, in-fol. Bois-Guillebert l'a traduite en français. Paris, 1674, 2 vol. in-12. On accuse Dion Cassius de partialité contre Pompée, Cicéron, Sénèque, et plusieurs autres grands hommes. On estime principalement les harangues qu'il met dans la bouche d'Agrippa et de Mécène, lorsqu'Auguste leur proposa de quitter l'empire ou de le retenir.

DION CHRYSOSTOME, c'est-à-dire Bouche d'or, célèbre orateur et philosophe grec, natif de Pruse, ville de Bithynie, voulut persuader à Vespasien de quitter l'empire, et fut haï de Domitien; mais il s'acquit l'estime de Trajan. Ce prince prenait plaisir à s'entretenir avec lui, et le fit monter sur son char de triomphe. Il nous reste de Dion 80 oraisons, et quelques autres ouvrages, Paris, 1604, in-fol., la première en grec est de Milan, 1476, in-fol.

DION DE SYRACUSE, célèbre capitaine, et gendre de Denys-l'Ancien, tyran de Syracuse, engagea ce prince à faire venir Platon à sa cour. Dion chassa de Syracuse Denys-le-Jeune, et rendit de grands services à sa patrie. Il fut assassiné par Callipe, un de ses amis, 354 avant J.-C.

DIONIS (Pierre), célèbre chirurgien, natif de Paris, s'est distingué par son habileté dans son art, et par ses ouvrages. Il fut premier chirurgien de la reine et des enfans de France, et le premier démonstrateur des dissections anatomiques, et des opérations chirurgicales au Jardin royal des Plantes. Il mourut le 11 décembre 1718. Ses principaux ouvrages sont, 1° un Cours d'opérations de chirurgie, dont la meilleure édition est de 1736, in-8°; 2° l'Anatomie de l'homme, dont la meilleure édition est de 1729, par M. Devaux, in-8°; 3° un Traité de la manière de secourir les femmes dans leurs accouchemens, in-8°; Traité des morts subites, in-12, etc.

DIOPHANTE D'ALEXANDRIE, excellent mathématicien, passe pour l'inventeur de l'algèbre; il vivait sous le règne d'Antonin, vers le milieu du 2e siècle. Il nous reste de lui plusieurs livres d'arithmétique très-estimés, Paris, 1621, in-fol.; on en a retranché la préface dans l'édition de 1670, qui d'ailleurs est augmentée des observations de M. Fermat.

DIOSCORE, fameux patriarche d'A-

Digitized by Google

lexandrie, succéda à saint Cyrille en 444. Il renouvela la vieille querelle pour la primatie, contre le patriarche d'Antioche, et défendit les erreurs d'Eutychès, qu'il fit approuver dans le conciliabule, ou le *Brigandage d'Ephèse*, en 449. De retour à Alexandrie, il osa excommunier le pape saint Léon; mais il fut déposé l'année suivante au concile de Constantinople. Il fut ensuite cité au concile général de Chalcédoine en 451, auquel il refusa de comparaître. Il y fut unanimement condamné et déposé. L'empereur confirma sa déposition, et l'exila à Gangres en Paphlagonie, où il mourut misérablement en 458. Il ne faut pas le confondre avec Dioscore-le-Jeune, patriarche hérétique d'Alexandrie en 517, ni avec l'antipape Dioscore, diacre de l'église de Rome, qui s'opposa au pape Boniface II en 529, et qui mourut quelques jours après.

DIOSCORIDE (Pedacius), célèbre médecin d'Anazarbe, ville de Cilicie, sous le règne de Néron, suivit d'abord le métier des armes; il s'appliqua ensuite à la connaissance des simples, sur lesquels il a donné un ouvrage, Venise, 1499, in-fol., en grec et en latin. *Voy.* Matthiole.

DIPPEL (Jean Conrad), s'étant brouillé avec les protestans, par son livre intitulé *Papismus protestantium vapulans*, quitta la théologie pour la chimie, dont il adopta les rêveries sur la transmutation des métaux. Il parcourut l'Allemagne en attrapant les curieux de faire de l'or, et subissant les châtimens qu'il méritait quand il ne s'esquivait pas assez vite. Il fut cependant appelé à Stockholm en 1727; pour y traiter le roi d'une maladie; mais les protestans l'en firent sortir en 1733; il publia qu'il ne mourrait pas avant 1808, mais l'année suivante il fut trouvé mort dans son lit, au château de Widgenstein, le 25 avril 1734. Dippel a trouvé le bleu de Prusse.

DIRCÉ, reine de Thèbes, épousa Lycus, qui venait de répudier Antiope; les enfans d'Antiope vengèrent leur mère en attachant Dircé à la queue d'un taureau indompté. Il y eut une autre Dircé qui, ayant osé comparer sa beauté à celle de Pallas, fut changée en poisson.

DIROIS (François), savant docteur de Sorbonne, fut d'abord ami de messieurs de Port-Royal; mais il se brouilla ensuite avec eux, à l'occasion du Formulaire, dont il prit la défense en plusieurs écrits. Il était en grande liaison avec Richard Simon, et mourut chanoine d'Avranches, sur la fin du 17e siècle. Outre ses écrits en faveur du Formulaire, on a encore de lui un traité estimé, qui a pour titre *Preuves et préjugés pour la religion chrétienne et catholique, contre les fausses religions et l'athéisme*, in-4°. C'est lui qui a mis l'histoire ecclésiastique de chaque siècle dans l'Histoire de France de Mezerai.

DITHMAR, DITMAR, ou DIETHUMAR, fils de Sigefroi, comte de Saxe, naquit en 976, et embrassa l'état monastique à Magdebourg à l'âge de 18 ans. Il devint évêque de Mersbourg en 1018, et mourut en 1028, à 42 ans. On a de lui une Chronique dans laquelle il donne l'Histoire des empereurs Henri Ier, Othon Ier, II, III, et de Henri II, sous lequel il vivait. Cette chronique passe pour exacte. Il y en a eu un grand nombre d'éditions. La meilleure est celle que le savant Godefroi Guillaume Leibnitz en a donnée dans ses écrivains servant à illustrer l'Histoire de Brunswick, à Hanovre, in-fol., avec des variantes et des corrections.

DITHMAR (Juste-Christophe), né le 13 mars 1677 à Rothembourg en Hesse, où son père était ministre et doyen, devint professeur dans l'université de Francfort-sur l'Oder, en histoire, en droit naturel, et ensuite en économie politique. La société royale de Berlin l'avait mis au rang de ses membres. Il est mort le 13 mars 1737. On a de lui *Dissertationes academicæ*, Leipsick, 1737, in-4°, relatives aux leçons qu'il donnait; *Taciti Germania cum commentario, Francof. ad Viadrum*, 1725, livre fort instructif pour les antiquités d'Allemagne, et la naissance des différens peuples et sociétés; Histoire de l'ordre de Saint-Jean en Brandebourg, en allemand, 1728, in-4°. Dithmar était conseiller de cet ordre; *Commentatio de ordine militari de Balneo*, 1729, in-fol., etc.

DITTON (Humfroi), maître de ma-

Digitized by Google

thématiques à Londres, s'était associé avec le fameux Wiston pour chercher le secret des longitudes. Ils avaient imaginé de placer des feux d'artifice à certaines distances qui indiqueraient les degrés de longitude aux vaisseaux; cela leur réussit fort mal. Ditton réussit mieux dans son ouvrage intitulé *Démonstration de la religion chrétienne par la résurrection*, Londres, 1712, in-8°, traduit en français par Lachapelle, Amsterdam, 1728, 2 vol. in-8°, et Paris, 1729, in-4°; il suit dans cet ouvrage la méthode des géomètres. Il mourut en 1715, à 40 ans.

DIVINI (Eustache), célèbre artiste italien du 17e siècle, excellait dans l'art de faire des télescopes. Il écrivit contre la découverte de l'anneau de Saturne par M. Huygens, et contesta cette découverte dans son *Brevis annotatio in systemá Saturnium*, 1660, in-8°; mais M. Huygens lui répondit aussitôt et mit sa nouvelle découverte au-dessus de tout doute. Divini vivait encore en 1663.

DIVITIAC, druide et philosophe gaulois, et l'un des chefs de la république d'Autun, est connu par l'amitié et la confiance qu'il mérita de Jules César, et par l'estime de Cicéron qui le connaissait personnellement. C'est lui qui introduisit les Romains dans cette partie des Gaules. *Voy.* Cicéron, *De divinat;* et César, *De bello gallico*.

DLUGASS (Jean), polonais, chanoine de Cracovie et de Sendomir, mort en 1480, à 65 ans, est auteur d'une histoire de Pologne en latin, Francfort, 1711, in-fol., en 12 livres; le 13e livre est imprimé à Leipsick, 1712, in-fol. Il a fait aussi la vie de saint Stanislas et de quelques évêques de Pologne.

DOBSON (Guillaume), célèbre peintre anglais, naquit à Londres en 1610. Il fut disciple et ami de Vandyck, qui le présenta au roi Charles Ier. Ce prince le fit son premier peintre, et le combla de bienfaits. Dobson fut fort employé à cour, et mourut à Londres en 1647. Il excellait surtout à peindre les dames.

DOCÈTES. *Voy.* Cassien.

DOCTRINE CHRÉTIENNE (Les Prêtres de la). *Voy.* Bus.

DODART (Denys), célèbre médecin et docteur régent de la faculté de médecine de Paris, naquit en cette ville en 1634. Il devint médecin de la duchesse de Longueville, de la princesse de Conti, douairière, des princes ses enfans, et enfin de Louis XIV. Il fut reçu de l'académie des sciences en 1673, et composa la savante préface du livre que l'académie fit imprimer en 1676, in-fol., sous le titre de *Mémoires pour servir à l'Histoire des plantes*. Dodart étudia pendant 33 ans la transpiration insensible, suivant les observations de Sanctorius, que l'on trouve sous le titre de *Statica medicina gallica*, dans un Recueil sur cette matière, imprimé en 2 vol. in-12. Il mourut le 5 novembre 1707, à 73 ans. Jean-Baptiste-Claude Dodart son fils fut nommé premier médecin du roi le 3 avril 1718, et mourut à Paris à la fin de novembre 1730. On a de lui des notes sur l'Histoire générale des drogues, de Pomey.

DODD (Guillaume), naquit en 1729, à Bourne, dans le comté de Leicester, où son père était vicaire. Pendant son séjour au collége, quelques productions poétiques lui firent de la réputation. Avant que d'entrer dans les ordres, il avait déjà fait son choix des beautés de Shakespeare, 2 vol. in-12, qu'il ne publia qu'en 1755. Lorsqu'il y fut entré en 1753, il ne parut s'occuper que de la piété et du soin des pauvres, en faveur desquels il forma des sociétés utiles, sans songer à ses intérêts personnels. Il publia divers ouvrages de piété, traduisit les Sermons de Massillon en 1771, et publia des Sermons pour la jeunesse, 3 vol. in-12, qu'il dédia à son élève, le comte de Chesterfield. En 1772 il changea de conduite; la réputation qu'il s'était acquise par ses sermons lui valut un bénéfice; il devint ambitieux. Il offrit mille guinées à la femme d'un ministre, pour avoir un évêché. Sa proposition fut rejetée, et il fut chassé de la cour, où il était chapelain. Il conserva cependant un assez bon bénéfice, et il continua de prêcher et d'attirer un auditoire nombreux. Le luxe et la dépense qu'il fit lui occasionnèrent des dettes; pour les payer il imagina de jouer: il empira son état. Enfin il vint en France

Digitized by Google

en 1776, où il forma le projet d'une édition magnifique de Shakespeare, avec des figures. Comptant sur la rentrée des souscriptions, il osa, pour faire les premières avances, faire de faux billets pour 4000 liv. sterling, sous le nom du comte de Chesterfield. L'édition n'eut pas lieu, l'argent fut dépensé, et il fut pendu le 27 juin 1777. Pendant qu'il avait cette mauvaise affaire sur le corps, il avait eu la hardiesse de retourner à Londres, et d'y prêcher, dans la chapelle de la Madelaine, le 2 février 1777. Il fut arrêté et jugé le 24 du même mois; son exécution ne fut si long-temps retardée que pour tâcher d'obtenir sa grâce; mais les plus grandes sollicitations furent infructueuses. Il était marié depuis 1751.

DODDRIDGE (Pierre), savant théologien anglais, né à Londres le 26 juin 1702, mort en 1751 à Lisbonne, où il était allé pour changer d'air, est auteur des Commencemens et progrès de la divine piété, traduits en français, in-8°; de Sermons traduits en français, in-8°, etc.

DODOENS ou DODONÉE (Rambert), savant médecin des empereurs Maximilien II et Rodolphe II, était de Malines, et mourut en 1585, à 68 ans. On a de lui divers ouvrages, entre autres une Histoire des plantes en latin, Anvers, 1616, in-fol. Ch. de l'Ecluse l'a traduite en français, Anvers, 1557 in-fol.

DODSLEY (Robert), savant libraire et ingénieux écrivain, naquit à Mansfield, dans le comté de Nottingham, en 1703. Pope, dont il était le libraire, et qui l'estimait, ne contribua pas peu à sa réputation et à sa fortune. Il est mort le 25 septembre 1764, et est enterré dans l'abbaye de Durham, avec une inscription sur son tombeau. Ses poésies, au nombre desquelles sont six pièces dramatiques, ont paru en 2 volumes in-8°, sous le nom modeste de *Tristes*; le premier volume de son vivant, en 1745, et le second après sa mort. Il a prévenu la perte de plusieurs ouvrages agréables, en donnant sa Collection de différentes poésies, en 6 vol. in-12, et sa Collection de pièces dramatiques, en 12 volumes.

DODSWORTH (Roger), l'un des coopérateurs du *Monasticon anglicanum*, était né le 24 juillet 1585. Son inclination pour les antiquités lui avait fait recueillir avec peu de critique tout ce qui y avait rapport. C'est sur ses collections que Dugdale a publié le *Monasticon anglicanum*. Dodsworth est mort au mois d'août 1654; ses collections, en 160 vol., ont passé dans la bibliothèque d'Oxford.

DODWEL (Henri), né à Dublin en 1641, fut professeur d'histoire à Oxford en 1688; mais il fut privé de cet emploi en 1691, ayant refusé de prêter serment de fidélité au roi Guillaume et à la reine Marie. Il se retira dans un village du comté de Berck, entre Londres et Oxford, et passa une grande partie de sa vie à voyager à Londres ou à Oxford, pour y consulter des savans et des livres. Dans ses voyages il allait presque toujours à pied, afin de pouvoir lire en marchant. Dodwel était très-charitable envers les pauvres; et quoiqu'il ne fût point ecclésiastique, il employait une partie de son temps à décider les cas de conscience qui lui étaient proposés. Il mourut le 7 juin 1711, à 70 ans. Il s'était marié à 54 ans, et il eut dix enfans de son mariage. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, où l'on trouve des sentimens fort singuliers. Les plus connus sont, 1° des Dissertations en latin sur saint Cyprien, 1684, in-8°, dans lesquelles il soutient qu'il n'y a eu qu'un petit nombre de martyrs, en quoi il a été solidement réfuté par dom Ruinard; 2° un Traité contre les non-conformistes, dans lequel il prétend que l'âme naturellement mortelle n'acquiert l'immortalité que par le baptême conféré par des prêtres qui ont été ordonnés par des évêques, Londres, 1706, in-8°; l'édition des petits Géographes, Oxford, 1698, et suiv. 4 vol. in-8°. *Voy.* Denys de Carax, *De veteribus cyclis*, Oxonii, 1701, in-4°; *Annales thucididis et Xenophontis*, 1702, in-4°; *De ætate Phalaridis et Pythagoræ*, Londres, 1704, in-8°. François Brokesby a donné en anglais la vie de Dodwel, avec un abrégé de ses ouvrages, en deux volumes in-12, 1715.

DOEG, iduméen, homme lâche et sans foi, voulant s'avancer à la cour de Saül, par des trahisons, rapporta à ce prince que David, passant à Nobé, avait conspiré contre sa personne avec

Digitized by Google

le grand-pontife Achimelech. Saül entra en fureur, désola la ville de Nobé, et fit mourir le grand pontife avec 85 prêtres, par la main de Doeg, 1061 avant J.-C. Abiathar, fils du pontife, ayant échappé à la cruauté de Saül, raconta à David ce qui s'était passé; et l'on croit que ce prince composa à cette occasion le psaume 51 : « Pourquoi vous glorifiez-vous dans votre malice ? » le 108 : « Mon dieu, ne tenez pas ma gloire dans le silence; » et le 129: « Délivrez-moi, Seigneur, de l'homme méchant. »

DOES. *Voy.* Dousa.

DOGGET (Thomas), irlandais, prit le parti de se faire comédien, sans grand succès d'abord; mais à Londres il eut de la réputation pour copier les ridicules. Il est mort le 22 septembre 1721. On n'a de lui que deux pièces, *la Fête de campagne*, 1696; et *Flora, ou le paysan dans le puits.*

DOISSIN (Louis), poète latin, entra chez les jésuites, et mourut en 1753, à 32 ans. Son Poème de la sculpture et de la gravure, 1752, in-12, est estimé; il a été traduit en français en 1757, in-12.

DOISY (Pierre), directeur du bureau des comptes des parties casuelles, mort en 1760, est auteur du livre intitulé *le Royaume de France et les états de Lorraine*, en forme de dictionnaire, 1 vol. in-4°, dont il n'y a eu qu'une édition sous deux titres, l'un de 1745, l'autre de 1753.

DOLABELLA (Publius-Cornelius), fameux romain, gendre de Cicéron, prit le parti de Jules-César contre Pompée, et se trouva aux batailles de Pharsale, d'Afrique et de Munda. Il fut tribun, consul, et gouverneur de Syrie. Ayant fait mourir à Smyrne Trebonius, gouverneur de l'Asie-Mineure, l'un des meurtriers de César, on le déclara ennemi public. Quelque temps après, il se tua à Laodicée, où il était assiégé par Cassius, l'an 43 avant J.-C., à 27 ans.

DOLCE (Louis), célèbre poète italien, naquit à Venise en 1508. Il fit paraître d'heureux talens pour la poésie; et l'on remarque dans ses ouvrages beaucoup de douceur, d'élégance, et des pensées vives et délicates; mais il y a trop de négligence. Il mourut en 1568. On a de lui un grand nombre de Traductions d'auteurs grecs et latins, de comédies et de tragédies, un dialogue de la peinture, intitulé *l'Aretino*, Vinegia, 1557, in-8°, rare, réimprimé avec le français à côté, Florence, 1735; *Cinque primi canti del Sacripante*, Vinegia, 1535, in-8°; Primaleone, 1562, in-4°; *l'Achille et l'Enea*, 1570, in-4°; *la prima imprese del conte Orlando*, 1572, in-4°; des poésies dans différens recueils, entre autres celui du Berni.

DOLERA (Clément), évêque de Foligni, et savant cardinal de l'ordre de Saint-François, dont il fut général, était de Monéglia. Il se distingua par sa science et par sa vertu, et mourut à Rome le 6 janvier 1568. Le principal de ses ouvrages a pour titre *Compendium theologicarum institutionum.*

DOLET (Etienne), né à Orléans vers 1508, travailla à la réforme du style latin; il était imprimeur à Lyon, poète et grammairien. Il écrivit une apologie pour la secte des Cicéroniens contre Erasme; ce qui lui attira la haine de Scaliger. Dolet, ayant débité des choses contraires à la religion, fut mis en prison, et en sortit par la protection du savant Castellan, sur la promesse qu'il fit d'être dans la suite bon catholique; mais, n'ayant pas tenu sa parole, il fut emprisonné une seconde fois, et brûlé comme athée à Paris, à la place Maubert, le 3 août 1546, à 39 ans. On dit qu'ayant remarqué, lorqu'on le menait au supplice, que le peuple prenait part à son malheur, il fit ce vers :

> Non dolet ipse Dolet, sed pia turba dolet.

Et que le docteur qui l'accompagnait lui répondit :

> Non pia turba dolet, sed dolet ipse Dolet.

Mais cela a l'air d'une fable. Les plus considérables de ses ouvrages sont, 1° *Commentarii linguæ latinæ*, 1536 et 1538, 2 vol. in-fol., rares; 2° *De re navali*, 1537, in-4°; 3° *Carminum libri IV*, 1538, in-4°; 4° *Formulæ latinarum locutionum*, Lugduni, 1539, in-fol.; 5° Second enfer de Dolet, 1544, in-8°; *De officio legati*, Lugduni, 1538, in-4°; *Francisci I fata*, Lyon, 1539, in-4°; les mêmes en français, 1540; l'Avant-naissance de son fils, 1539, in-4° : c'est un poëme moral de 32 pages; l'édition latine est de l'année

Digitized by Google

précédente. M. Née a publié sa Vie, 1779, in-8°.

DOLGOROUKI (Iwan), était sous-gouverneur de Pierre II, lorsque ce prince monta sur le trône en 1727, il sut prendre sur son souverain un ascendant que Mentzikoff ne put vaincre. Vassili Loukirch, père de Dolgorouki, eut le secret de rendre Mentzikoff odieux, en représentant au prince, qu'il usait sur lui d'une autorité qui ne lui appartenait pas. Mentzikoff et toute sa famille furent exilés en Sibérie; sa fierté, sa présomption ne lui avaient laissé aucun ami à la cour. Il fut en proie à la disgrâce la plus entière. Les Dolgorouki le remplacèrent dans sa faveur. Iwan avait une sœur, qui fut fiancée au Czar; mais la mort prématurée de ce prince renversa la nouvelle fortune des Dolgorouki. Iwan s'imagine un moment que sa sœur, fiancée au Czar, peut devenir impératrice. Il sort de la chambre du prince qui vient d'expirer, tire l'épée, et crie : « Vive l'impératrice Catherine! » Personne ne lui répond, et il se retire confus. Dolgorouki le père fit pencher le choix sur l'impératrice Anne; mais il voulut borner son autorité. Elle souscrivit à tout, et sut s'en affranchir. Les Dolgorouki furent exilés en Sibérie, pour prendre la place des fils de Mentzikoff, qui furent rappelés au bout de huit ans d'exil. Cette maison croyait toucher à la fin de ses malheurs. Le prince Serguei s'était fait connaître avantageusement dans plusieurs ambassades; il avait été rappelé pour être envoyé en Angleterre; il avait fait les apprêts de son voyage, et la veille de son départ il est arrêté. Un ennemi de cette maison formait une nouvelle accusation contre tous les Dolgorouki; on réveillait l'affaire du testament de Pierre II; on les accusait d'avoir entretenu, du fond de leur exil, des correspondances avec les ennemis de l'état. Les princes Vassili et Iwan périssent du supplice de la roue; deux autres sont écartelés; d'autres ont la tête tranchée : une famille des plus anciennes et des plus distinguées de Russie est presque entièrement détruite, en 1738, par la cruauté de Biren, ministre de l'impératrice Anne. Ceux qui échappèrent furent cependant rappelés sous l'impératrice Elisabeth. Catherine épousa le comte Bruce, et mourut sans laisser d'enfans. C'est un prince Dolgorouki qui a conquis la Crimée en 1771, et qui a joint à son nom celui de Crimski.

DOLON, fameux troyen, très-léger à la course, qui fut pris par Ulysse, et tué comme il allait au camp des Grecs en qualité d'espion.

DOMAT ou DAUMAT (Jean), naquit à Clermont le 30 novembre 1625; il était, par sa mère, arrière-petit-fils de M. Basmaison, célèbre commentateur de la coutume d'Auvergne. Le père Sirmond, qui était son grand-oncle, se chargea de son éducation. Revenu de Bourges, il suivit le barreau au présidial de Clermont, et fut pourvu d'une charge d'avocat-général à ce siége. Il épousa le 8 juillet 1648 mademoiselle Blondel, dont il eut 13 enfans. M. Domat lia une étroite amitié avec le célèbre Paschal, reçut les derniers soupirs de cet illustre ami, et fut dépositaire d'une partie de ses papiers les plus secrets. Il fut zélé défenseur de la doctrine de l'église gallicane; la confusion qu'il remarqua dans les lois lui fit naître le dessein de les traiter dans leur ordre naturel. Son projet fut trouvé si excellent que Louis XIV ordonna à M. Domat de demeurer à Paris pour le continuer, et lui accorda une pension de 2,000 liv. Les trois premiers vol. in-4° traitent des lois civiles dans leur ordre naturel, les 4e et 5e du droit public, et le 6e est un choix de lois. Il mourut à Paris le 14 mars 1696, à 71 ans, et fut enterré, comme il l'avait ordonné, dans le cimetière de Saint-Benoit sa paroisse. Depuis sa mort il y a eu plusieurs éditions de son ouvrage, la dernière est de 1777, in-fol.; le supplément de M. Joui est refondu dans cette édition. On ne peut trop recommander cet ouvrage aux jeunes jurisconsultes et aux théologiens qui s'appliquent à l'étude de la morale et du droit canon.

DOMENICHI (Louis), natif de Plaisance, et mort en 1574, a donné beaucoup de traductions italiennes d'auteurs anciens. *Orlando inamorato rifatto*, Venise, 1553, in-4°; *Le due cortigiane com.*, Florence, 1563, in-8°; *Dialoghi d'amore*, Venise, 1562, in-8°; *Facetie, motti e burle*, Venise, 1581, in-8°; *Detti e fatti notabili*, 1565,

Digitized by Google

in-8°; *La nobiltà delle donne*, 1554, in-8°; *La donna di corte*, Luca, 1564, in-4°; *Rime*, Venise, 1544, in-8°; *La Progne*, trag., Florence, 1561, in-8°.

DOMINIQUE-LE-GRÉC, ainsi appelé parce qu'il était né dans la Grèce, apprit du Titien l'art de la peinture. Tant qu'il a suivi son maître il s'est rendu recommandable; mais, craignant qu'on ne prît ses ouvrages pour ceux du Titien, il voulut se faire une manière, qui ne lui a pas réussi. On voit de ses tableaux en Espagne, et surtout à Tolède, où il s'était fixé et où il est mort en 1625, à 77 ans.

DOMINIQUE-L'ENCUIRASSÉ (Saint), célèbre ermite du 11e siècle, ainsi surnommé parce qu'il portait une cuirasse de fer sur la chair, se retira dans un ermitage de l'Apennin, où il pratiqua une vie fort austère. Il se mit ensuite sous la direction de Pierre Damien. On dit qu'il récitait chaque jour 2 ou 3 psautiers, en se donnant 15000 coups de discipline. Il mourut le 14 octobre 1060.

DOMINIQUE (Saint), fondateur de l'ordre des frères prêcheurs, naquit à Calarvega, au diocèse d'Osma en Castille, l'an 1170, de Félix de Guzman, gentilhomme d'une noble et ancienne famille d'Espagne. Après avoir fait ses études à Palentia, il fut chanoine, puis archidiacre d'Osma, ensuite professeur de théologie à Placentia. Il quitta cet emploi pour faire des missions dans la Galice, la Castille et l'Aragon; étant venu en France avec l'évêque d'Osma, il s'éleva avec tant de zèle contre les erreurs des Albigeois, que le pape lui donna la charge d'inquisiteur en Languedoc. Saint Dominique jeta à Toulouse les premiers fondemens de son ordre, qui fut approuvé en 1216 par Honorius III. Il persuada au même pape d'établir à Rome un lecteur, ou maître du sacré palais, office important, dont il fut le premier revêtu. Saint Dominique envoya plusieurs de ses disciples dans les différentes parties de l'église, pour prêcher et défendre la foi contre les hérétiques. Il en vint sept à Paris, en 1217, lesquels s'établirent dans la maison et chapelle de Saint-Jacques; c'est de là que les dominicains ont aussi été appelés jacobins. Saint Dominique, après avoir édifié l'église par son zèle, par ses prédications et par ses vertus, mourut à Bologne en Italie le 6 août 1221, à 51 ans. Il fut canonisé par Grégoire IX, en 1235. Théodoric de Podio a écrit sa vie. L'ordre de Saint-Dominique s'attira aussitôt une grande vénération, et donna à l'église un très-grand nombre de personnes illustres par leur science, leur piété et leur mérite. Le père Touron, dominicain, a donné au public la Vie de saint Dominique, in-4°, et celles des religieux de son ordre qui se sont le plus distingués, en 6 vol. in-4°. *Voy.* Michaelis.

DOMINIQUE DE SAN-GEMINIANO, l'un des plus célèbres jurisconsultes du 15e siècle, composa des Commentaires sur le sixième livre des décrétales, 1471, in-fol., et d'autres ouvrages. *Voy* Biancolelli.

DOMINIQUIN (le), ou *Dominico Zampieri*, peintre célèbre du 17e siècle, né en 1581 à Bologne en Italie, fut élève des Caraches, dont il s'acquit l'estime. Il réussissait principalement dans l'expression des différentes passions; ses attitudes sont bien choisies, ses airs de tête sont simples et variés; son pinceau, qui avait de la noblesse, manquait de légèreté. Son tableau de saint Jérôme, que l'on voit à Rome, passe pour un chef-d'œuvre, même au jugement du Poussin. Dominiquin savait aussi l'architecture, et fut nommé, par Grégoire XV, architecte du palais apostolique. Il mourut le 15 avril 1641, à 60 ans: on soupçonna qu'il avait été empoisonné.

DOMINIS (Marc-Antoine de), parent du pape Grégoire X, entra dans sa jeunesse chez les jésuites; il en sortit ensuite, et fut évêque de Segni, puis archevêque de Spalatro en Dalmatie; mais ayant été déféré à l'inquisition sous Paul V, les protestans l'attirèrent en Angleterre, où il demeura depuis le commencement du règne de Jacques Ier jusqu'en 1622. A son arrivée, il fut reçu par le clergé anglais avec tous les témoignages possibles de respect et d'estime; mais dans la suite sa vanité et son avarice, jointe à son humeur fière et hautaine, lui firent perdre tout son crédit. Grégoire XV, son compagnon d'études et son ancien ami, ayant été élevés au pontificat, Marc-Antoine de Dominis se laissa persuader que le pape avait

Digitized by Google

dessein de lui donner un chapeau de cardinal, et de se servir de lui dans toutes ses affaires. Ce fut à la sollicitation de Gundamor, ambassadeur d'Espagne, qu'il se mit ces chimères dans la tête, et qu'il alla à Rome. Il y fut d'abord bien reçu du pape; il y abjura ses erreurs, et demanda pardon dans un consistoire public; mais peu de temps après, ayant eu l'imprudence de dire qu'il avait écrit contre Bellarmin, et que ce cardinal n'avait pas répondu à ses argumens, on s'en plaignit au pape, et on lui remontra que de pareils discours donnaient assez à entendre que Dominis était toujours dans les mêmes sentimens et dans les mêmes erreurs. Dominis eut beau dire, pour s'excuser, que si Bellarmin ne lui avait pas répondu, on pouvait ce pendant lui répondre, et qu'il s'offrait de le faire lui-même, si on voulait lui en donner le temps; au lieu de recevoir son excuse, on le livra à l'inquisition, et on le renferma dans le château Saint-Ange, où il fut, dit-on, empoisonné, et où il mourut en 1625, à 64 ans. On a de lui, 1° un fameux ouvrage, *De republicâ ecclesiasticâ*, Londres, 1617 et 1620, et Francfort, 1658, 3 vol. in-fol., qui fut censuré en Sorbonne en 1618, et qui fut brûlé avec le corps de son auteur dans le champ de Flore à Rome : l'auteur y attaque la primauté du pape et la nécessité d'un chef visible de l'église; 2° un petit traité *De radiis visûs et lucis*, imprimé à Venise en 1611, in-4°, dans lequel il explique l'arc-en-ciel, à peu près comme Descartes l'a expliqué dans la suite. C'est lui qui fit imprimer en Angleterre l'Histoire du concile de Trente, par Fra-Paolo.

DOMITIA LONGINA, fille de Domitius Corbulon, fut mariée à Lucius et à Ælias Lamia, auquel Domitien l'enleva; elle fut accusée d'inceste avec Tite son beau-frère, et s'en purgea par serment. Domitien fut pourtant obligé de la répudier pour ses débauches, et la reprit par faiblesse. Elle trempa dans la conspiration qui ôta la vie à son mari; elle craignait sa jalousie et son ressentiment.

DOMITIEN (TITUS-FLAVIUS-DOMITIANUS), empereur romain, et le dernier des douze qu'on appelle Césars, était fils de Vespasien, et naquit le 24 octobre 51 de J.-C. Il succéda à l'empereur Tite son frère le 13 septembre 81 de J.-C., et fit d'abord espérer que son règne serait heureux. Il était bien fait, d'une taille avantageuse, et faisait paraître beaucoup de pudeur, de modestie et de douceur; d'ailleurs il publia aussitôt plusieurs lois avantageuses, embellit Rome de beaux édifices, rétablit les bibliothèques brûlées, et fit la guerre avec succès contre les Cattes, les Germains et les Daces; mais il devint ensuite d'une cruauté inouïe, et excita la seconde persécution contre les chrétiens, se livra aux débauches les plus infâmes, et prit le nom de *Dieu* et de *Seigneur*. Domitien s'amusait à percer des mouches avec un poinçon fort aigu; ce qui donna occasion à Vibius Crispus, auquel quelqu'un demanda un jour s'il n'y avait personne avec l'empereur, de répondre « qu'il n'y avait pas même une mouche. » Domitien fut tué par Etienne, affranchi de sa femme Domitia, le 18 septembre 96 de J.-C., à 44 ans. On dit qu'à l'heure même qu'on assassinait ce prince à Rome, Apollonius de Tyane, haranguant le peuple à Ephèse, s'écria: « Frappe le tyran, frappe le tyran; » mais ce récit a l'air d'une fable. Domitien devint chauve fort jeune, à cause de ses débauches, défaut qui ne paraît point sur ses médailles, parce que cette difformité lui faisait beaucoup de peine.

DOMITIUS ÆNOBARBUS (CNEIUS), consul romain, devint plus fameux par son mariage avec Agrippine, dont il eut Néron, que par la défaite des Auvergnats au confluent de la Sorgues dans le Rhône. Il fit élever un trophée de sa victoire, que l'on croit être celui que l'on voit à Carpentras.

DOMNE Ier ou DOMNION, romain, fut élu pape le 1er novembre 676, et mourut le 11 avril 679. Anastase parle d'une comète qui parut pendant trois mois sous son pontificat.

DOMNE II, romain, succéda au pape Jean XIII le 5 avril 974, et mourut en octobre 975.

DONADO (HERMANO-ADRIANO), carme déchaussé de Cordoue, s'est fait honneur dans la peinture, quoiqu'il n'ait pas quitté son couvent. On y admire un Jésus crucifié, à la manière de Sadeler; une Madeleine pénitente,

Digitized by Google

qu'on prendrait pour être du Titien. Il est mort dans son couvent vers 1630, dans un âge avancé.

DONAT (Ælius), grammairien célèbre, qui fut précepteur de saint Jérôme, et qui vivait à Rome en 354. Son ouvrage *De barbarismo et octo partibus orationis*, se trouve avec Diomède, Venise, in-fol., sans date et séparément, 1522, in-fol. Les Commentaires sur Virgile et sur Térence, qui portent son nom, ne sont pas de lui.

DONAT, évêque de Case-Noire en Numidie, commença le schisme des donatistes en 306, en refusant sa communion à Mensurius, évêque de Carthage, qu'il accusait d'avoir livré les saintes Écritures, et fut l'un de ceux qui déposèrent Cécilien, évêque de Carthage, en 311; mais il fut lui-même excommunié et déposé par le pape Melchiade. *Voy.* Cécilien.

DONAT, évêque schismatique de Carthage, succéda à Majorin, évêque de cette ville vers 316, et donna son nom aux donatistes. Donat était habile, éloquent et de bonnes mœurs, mais d'un orgueil insupportable. Il mourut en exil vers 355.

DONATO (Alexandre), savant jésuite du 17e siècle, natif de Sienne, dont on a une bonne Description de Rome ancienne et moderne, Rome, 1639, in-4°; un Poëme latin intitulé *Constantinus*, Rome, 1640, in-4°; des Poésies latines, Cologne, 1630, in-8°. Il mourut à Rome le 23 avril 1640, à 56 ans.

DONATO (Marcelle), comte de Pouzane, et chevalier de Saint-Etienne, était de Florence. Il eut des emplois considérables à Mantoue, et mourut au commencement du 17e siècle. On a de lui des Scolies sur les écrivains latins de l'histoire romaine, Francfort, 1607, in-8°.

DONATO, excellent architecte et sculpteur, natif de Florence, embellit cette ville par ses ouvrages. On y admire le bas-relief d'une annonciation de la sainte Vierge, qu'il fit dans l'église de Sainte-Croix; une Judith coupant la tête d'Holopherne, et plusieurs autres chefs-d'œuvre qu'il fit pour le grand-duc Cosme de Médicis. Le sénat de Venise le choisit aussi pour ériger à Padoue la statue équestre de bronze de Gatamellata, général des armées vénitiennes.

DONATO (Jérôme), natif de Venise, était habile dans les belles-lettres et dans les langues. Il commandait dans Bresse en 1496, et dans Ferrare en 1498. Il fut nommé ambassadeur en 1510 auprès de Jules II, qu'il réconcilia avec la république de Venise. Il mourut à Rome en 1513. Il était habile politique. On a de lui, 1° cinq Lettres remplies d'esprit, et imprimées avec celles de Politien et de Pic de la Mirande; 2° la traduction latine d'un traité d'Alexandre Aphrodisée, en grec; 3° une Apologie pour la primauté de l'église romaine.

DONATO, est le nom d'une noble et célèbre famille de Venise, qui a donné plusieurs doges à cette république, et qui a été féconde en grands hommes.

DONDUS ou DE DONDIS (Jacques), célèbre médecin et mathématicien de Padoue au 14e siècle, inventa une horloge très-célèbre qui indiquait les heures, les jours du mois, les fêtes de l'année, le cours du soleil et de la lune, et trouva le secret de faire du sel avec l'eau de la fontaine d'Albano dans le Padouan. Il mourut en 1350. On a de lui *Promptuarium medicinæ*, Venise, 1481, in-fol., et de lui et de Jean de Dondis son fils, *De fontibus calidis Patavini agri*, dans un traité *De balneis*, Venetiis, 1553, in fol.

DONEAU (Hugues), *Donellus*, célèbre jurisconsulte, né à Châlons-sur-Saône le 23 décembre 1527, étudia le droit à Toulouse sous Jean Coras, et l'enseigna ensuite à Bourges avec Duaren, Hothman et Cujas. Il s'efforça toute sa vie de diminuer la réputation de ce dernier. Il s'enfuit en Allemagne pendant les massacres de la Saint-Barthélemi en 1572, enseigna à Heidelberg, à Leyde et à Altorf où il mourut le 4 mai 1591, à 64 ans. On dit qu'il avait une si bonne mémoire qu'il savait tout le corps du droit par cœur. On a de lui divers ouvrages, intitulés *Commentaria de jure civili*, 5 vol. in-fol., réimprimés à Lucques, en 12 vol. in-fol., dont le dernier a paru en 1770; *Opera posthuma*, in-8°. Les plus estimés sont ceux qui traitent des testamens et des dernières volontés.

DONI (Antoine-François), floren-

Digitized by Google

tin, fut d'abord servite et ensuite prêtre séculier; il mourut en 1574, à 61 ans. Il a donné des Lettres italiennes, in-8°; *la Libraria*, 1557, in-8°; *la Zucca*, 1565, 4 parties in-8°, fig.; *I mondi, inferni, etc.*, in-4°; il y en a une ancienne traduction française, in-8°; *I marmi, cioè, Raggionamenti fatti a i marmi di Fiorenza*, Venise, 1552, in-4°.

DONI D'ATTICHY (Louis), originaire de Florence, se fit minime, et devint évêque de Riez, puis d'Autun, et mourut en 1664, à 68 ans. Il a donné une Histoire des minimes, in-4°; la Vie de la reine Jeanne, fondatrice des Annonciades, in-8°; celle du cardinal de Bérulle, en latin, in-8°; l'Histoire des cardinaux, en latin, 1660, 2 vol. in-fol.; etc.

DONNE (Jean), célèbre poète, et savant théologien de l'église anglicane, né à Londres en 1573, fut élevé dans la religion catholique, qu'il abandonna ensuite. Il se maria à la fille de Georges More, chancelier de l'ordre de la Jarretière, et lieutenant de la Tour de Londres. Jacques Ier, roi d'Angleterre, ayant connu sa capacité dans le droit civil et canonique, le chargea de répondre aux objections de l'église romaine contre le serment de suprématie et de fidélité; ce que Donne exécuta dans le livre intitulé *Pseudo-Martyr*. Le roi prit tant de plaisir à la lecture de cet ouvrage, qu'il lui conseilla d'entrer dans l'état ecclésiastique. Donne fut reçu docteur à Oxford, et devint chapelain de sa majesté. Il accompagna le comte de Doncastre dans son ambassade d'Allemagne, et fut à son retour doyen de l'église de Saint-Paul à Londres. Il mourut en 1631, à 57 ans. Outre le *Pseudo-Martyr*, Londres, 1610, in-4°, en anglais, il a laissé des Sermons, des livres de dévotion, des Satires imitées d'Horace, 1633, in-4°; une Apologie du suicide, 1648, in-4°, réimprimée en 1664, et d'autres ouvrages en anglais, dont tous les savans écrivains anglais de son siècle font un grand éloge. Sa Vie a été faite par Isaac Walton, Londres, 1658, in-12, en anglais.

DONNER (Raphael), sculpteur autrichien, mort en 1740, à 60 ans, a fait admirer le moelleux de son ciseau dans la fontaine qui est sur la nouvelle place de Vienne, et dans la statue de Charles VI, qu'on voit à Breitenfurt, maison de plaisance à quelques lieues de Vienne.

DONOSO (Joseph), peintre et architecte, né à Consuégra, fut disciple de son père, d'où il passa à Madrid pour étudier sous Francisco Fernandez. Il avait 18 ans lorsqu'il fit le voyage de Rome, où il demeura sept ans à se perfectionner dans la perspective, l'architecture et la peinture. De retour à Madrid, don Juan Carreno lui donna des leçons de coloris. On voit beaucoup de ses tableaux à Madrid, dans le couvent de la Victoire; dans celui de Saint-François, où il a peint la béatification de saint Pierre d'Alcantara; dans celui de Saint-Martin, où il a peint la vie de saint Benoit, etc. Il est mort à Madrid en 1686, à 58 ans. Il a composé un livre excellent sur l'architecture et la perspective, en espagnol.

DOPPELMAIER (Jean-Gabriel), célèbre mathématicien allemand, naquit à Nuremberg en 1677, et y fut professeur de mathématiques. Il mourut en 1750, étant membre des académies de Pétersbourg, de Londres et de Berlin. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en allemand sur l'astronomie, les mathématiques, la géographie. Il en a aussi publié quelques-uns en latin, comme, 1° *Nova methodus parandi sciaterica solaria*; 2° *Physica experimentis illustrata*, in-4°; 3° *Atlas cœlestis*, 1742, in-fol. Dans les dernières années de sa vie, il fit des expériences curieuses sur l'électricité, qu'il communiqua au public. Il a aussi traduit d'anglais en latin les Tables astronomiques de Stretius, in-4°.

DORAT. *Voy.* Aurat.

DORAT (Claude-Joseph), fils d'un auditeur des comptes, naquit à Paris en 1734. Sa famille était originaire du Limousin; elle avait déjà produit le fameux poète Jean Dorat, professeur au collége royal. Le père de M. Dorat le destinait à la robe; mais les études qu'exige cet état contrariaient trop son caractère vif, ami des plaisirs et de l'indépendance. Il se fit recevoir mousquetaire en 1757, et l'année suivante il n'y était déjà plus. En 1758 on vit sortir de sa plume quelques poésies, entre autres un Essai sur la déclamation

Digitized by Google

tragique, qu'il a refondu depuis sous le titre *De la déclamation théâtrale*. Le goût des héroïdes, qui régnait alors, le fit donner dans ce genre; mais il n'avait pas dans le cœur cette mélancolie tendre, cette volupté sensible, nécessaire pour ce genre. Il appelait la tendresse, il appelait la volupté; mais, en forçant ses sentimens, il ne faisait rien de naturel. On peut dire que ses pièces théâtrales sont encore au-dessous de ses héroïdes. *L'Amant mystérieux*, qui a reparu sous le titre de *la Feinte par amour; Zulika*, qui a reparu sous le titre de *Pierre-le-Grand; Théagènes et Chariclée; Régulus; les Prôneurs*, qu'il a redonné sous le titre de *Merlin bel esprit; Zoramis; les deux Reines*, qui ont reparu sous le titre d'*Adelaïde de Hongrie; le Célibataire; le Malheureux imaginaire; Roseïde*, sont toutes médiocres, quoiqu'il en eût la plus grande idée; ses contes, ses fables n'ont dû une certaine célébrité qu'au luxe des éditions qu'il en faisait faire, ainsi que ses autres poésies. Tout a paru successivement en grand in-8°, avec de belles gravures; *les Malheurs de l'Inconstance*, 2 vol. in-8°; *les Sacrifices de l'amour*, 2 vol. in-8°, sont des romans peu intéressans. Il voulut imiter les *Baisers* de Jean Second, dans un poëme intitulé *les Baisers*; mais il est loin de son original. Toutes les fois qu'un auteur tirera de son esprit ce que doit produire son cœur, il aura le sort de M. Dorat pour les succès. Il est mort à Paris le 29 avril 1780, et est enterré à Saint-Séverin. On a rendu au public le service de recueillir ce qu'il a fait de mieux, en 1787, trois petits vol. in-12.

DORBAY (François), architecte français, fut élève du célèbre Le Vaux, et donna les dessins de l'église du collége Mazarin, de celle des Prémontrés de la Croix-Rouge, et de plusieurs grands ouvrages au Louvre et aux Tuileries. Il mourut en 1697.

DORÉ ou DORRÉ (Pierre), savant dominicain du 16e siècle, natif d'Orléans, fut docteur de Sorbonne et professeur de théologie dans son ordre. Il mourut en 1569. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de piété et de controverse. Les uns en latin, et les autres en français. Parmi les latins, les principaux sont, *Anticalvinus; Virtutis imago; Spes secura*, etc. Ses ouvrages en français sont remarquables par la singularité de leurs titres, tels que l'*Arbre de vie appuyant les beaux lis de la France; le Collége de sapience, fondé en l'université de Vertu*, 1555, in-16; *le Cerf-spirituel, exprimant le saint désir de l'âme vers son Dieu; l'Anatomie et mystique description des membres et parties de notre sauveur J.-C.; la Conserve de grâce*, prise du psaume *Conserva me*, etc.; *la Tourterelle de viduité*, 1574, in-16; *le Passereau solitaire; les Neuf médicamens du chrétien malade; les Allumettes du feu divin pour faire ardre les cœurs humains en l'amour et crainte de Dieu*. Ce dernier ouvrage a été imprimé en 1538, et plusieurs fois depuis. C'est probablement Pierre Doré que Rabelais désigne par le nom de *notre maître Doribus*.

DORIA (André), l'un des plus célèbres capitaines du 16e siècle, naquit à Oneille le 30 novembre 1466, d'une noble et ancienne famille génoise, féconde en grands hommes. Il servit d'abord dans les troupes du pape Innocent VIII, puis dans celles des rois de Naples et du duc d'Urbin. De retour à Gênes, il eut le commandement des galères, et passa ensuite au service de François Ier, roi de France, qui le fit amiral des mers du Levant, et général de ses galères. Doria rendit à ce monarque des services importans, et défit l'armée navale de l'empereur dans le port de Naples, le 28 avril 1528. Quelque temps après, ayant été desservi auprès de François Ier, qui voulut le faire arrêter, il embrassa le parti de Charles-Quint, s'empara de plusieurs galères de France, fit révolter Gênes, et en chassa la garnison française. Doria porta ensuite la terreur dans la mer de Grèce, prit sur les Turcs Patras et Coron en 1532, et remporta sur eux une fameuse victoire navale. A son retour Charles-Quint le fit prince de Melfe et chevalier de la Toison-d'Or. Doria servit ce prince dans ses expéditions de Tunis et d'Alger, d'Italie et de Provence. Il refusa généreusement la souveraineté de son pays, aimant mieux en être le libérateur et le protecteur que le souverain. Il réprima la conspiration du comte de Fiesque; enfin André Doria, après

Digitized by Google

avoir rendu de grands services à sa patrie, et s'être signalé par une infinité de belles actions, mourut à Gênes le 25 novembre 1560, à 94 ans. Les Génois lui firent ériger une statue. C'est lui qui est proprement le fondateur du nouveau gouvernement de Gênes, tel à peu près qu'il est aujourd'hui. Il fut fait un état des maisons nobles et plébéiennes qui avaient six maisons dans Gênes; il s'en trouva 28, auxquelles fut déférée la puissance absolue; le reste du peuple et des nobles fut exclu du gouvernement. Il ne faut pas le confondre avec Antoine Doria, autre célèbre capitaine du temps de Charles-Quint, dont on a une Histoire de son temps, qui est estimée, Gênes, 1571, in-4°.

DORIGNY (Michel), peintre et graveur, natif de Saint-Quentin, fut disciple et gendre de Vouet, dont il suivit le goût dans ses ouvrages. Il devint professeur de l'académie de peinture, et mourut à Paris en 1665, à 48 ans. On voit plusieurs de ses tableaux dans le château de Vincennes. Ses gravures ne sont qu'à l'eau forte.

DORIGNY (Louis), fils de Michel, ayant perdu son père de bonne heure, entra à l'école de Le Brun. A dix-sept ans il concourut pour le prix, et n'eut que le second. Croyant avoir mérité le premier, il refusa la médaille d'or, et fit le voyage de Rome à ses dépens. Après avoir fait différens ouvrages en Italie, il revint en France, où Mansard l'empêcha d'entrer à l'académie, parce qu'il avait sur le cœur l'estampe satirique que son père avait faite contre son oncle, appelée *la Mansarde*. Il fut mieux accueilli des étrangers. Le prince Eugène lui fit orner son palais de Vienne de plusieurs morceaux magnifiques. A Trente il a peint à fresque la coupole de la cathédrale. Enfin il est retourné à Vérone, où il avait déjà travaillé, et où il est mort en 1742, à 88 ans; ses enfans n'ont pas suivi son état. Il avait un frère, Nicolas Dorigny, qui s'occupa aussi de la peinture, mais principalement de la gravure. Il est mort en 1746, à 89 ans, sans postérité. On a de lui, en gravure, les Cartons d'Hamptoncourt, et la Transfiguration, d'après Raphaël; la Descente de croix, d'après Daniel de Volterre, etc.

DORINCK, DORING, DORINGK ou THORING (Mathias), célèbre théologien du 15e siècle, né vers 1415, à Kiritz, entra fort jeune dans l'ordre de Saint-François, et devint professeur d'Ecriture sainte à Erfurt, et de théologie à Magdebourg. Il s'acquit beaucoup de réputation par ses sermons, et fut ministre de son ordre dans sa province; mais ce que dit l'auteur anonyme de sa Vie, qu'il se trouva en 1431 au concile de Bâle, et qu'il y fut élu général de son ordre, n'est point véritable, ou doit du moins passer pour très-douteux. Doring mourut à Kiritz vers 1494. Paul de Burgos ayant fait plusieurs objections contre les Postilles de Nicolas de Lira, Doring y fit des réponses que l'on trouve avec ces deux ouvrages que Feuardent fit imprimer à Paris en 1590, en 6 vol. in-fol. On a encore de lui, *Super sententiarum libros liber* I, manuscrit; *Liber perplexionum ecclesiæ*, manuscrit, espèce de recueil des principaux écrits de ce temps-là pour et contre la supériorité du pape et du concile général. On lui attribue aussi l'abrégé du Miroir historial de Vincent de Beauvais, continué jusqu'en 1493, et que quelques-uns croient être la même chose que la Chronique de Nuremberg, 1472, in-fol. Il ne faut pas le confondre avec Jean Doring ou Dorinck, autre écrivain allemand, dont on trouve quatre lettres dans le Recueil intitulé *Philologicarum epistolarum centuria una ex bibliothecâ Melchioris Goldasti*, Paris, 1610, in-8°.

DORIS, fille de l'Océan et de Thetys, épousa son frère Nérée dont elle eut cinquante filles appelées les Néréides.

DORMANS (Jean de), célèbre cardinal, évêque de Beauvais, et chancelier de France, était fils de Jean de Dormans, procureur au parlement de Paris vers 1347. Il exerça d'abord la profession d'avocat au parlement, et s'y acquit une si grande réputation, que Charles V l'éleva aux plus grandes places. Il quitta la dignité de chancelier, et fut légat de Grégoire XI. C'est lui qui fonda à Paris en 1370 le collége de Dormans, plus connu sous le nom de collége de Beauvais. Il fit diverses autres fondations, et mourut le 7 novembre 1373. Il fut enterré dans l'église des Chartreux de Paris. Il avait

Digitized by Google

un frère, Guillaume de Dormans, qui fut aussi chancelier en 1371, et qui mourut en 1373. Celui-ci eut un fils, Miles de Dormans, successivement évêque d'Angers, de Bayeux et de Beauvais, qui fut aussi chancelier en 1383, et mourut en 1387.

DORMANS (les sept), sont 7 frères que l'on dit avoir souffert le martyre à Éphèse, sous l'empereur Dèce, en 253. On ajoute que ce prince ayant appris que ces sept frères, fuyant la persécution, s'étaient cachés dans une caverne, il en fit boucher l'entrée avec de grosses pierres, et ordonna que l'on y mît son sceau avec celui de la ville, afin que personne ne pût les secourir. On trouva ces sept martyrs dans la caverne, 155 ans après, vers 408, sous le règne de Théodose-le-Jeune, et on les appela Dormans, selon la manière de parler de l'Ecriture, qui appelle la mort des justes un sommeil, et se sert du mot dormir pour mourir. Grégoire de Tours assure qu'ils s'endormirent d'un véritable sommeil dans la caverne, sans mourir, et qu'après 155 ans, ils se réveillèrent miraculeusement, en pensant qu'il n'avaient dormi qu'une nuit; ce fait est au moins très-incertain. Mahomet parle beaucoup des sept Dormans dans son Alcoran.

DORNA (Bernard), célèbre jurisconsulte du 13e siècle, natif de Provence, fut disciple d'Azon, et fit un Traité *De libellorum conceptionibus*, et d'autres ouvrages.

DORNAVIUS (Gaspard), savant luthérien, natif de Zigenrick dans le Voigtland, fut médecin, historien, orateur et poète. Il se fit recevoir docteur en médecine à Bâle, et devint recteur du collége de Gorlitz en 1608, puis 7 ans après recteur de Beuthen en Silésie. Ce genre de vie n'étant pas de son goût, il alla à la cour, où il fut fait conseiller et médecin des princes de Brieg et de Lignitz. Il fut député, à l'occasion de la guerre, au roi et à la république de Pologne. Il mourut en 1631. On a de lui, 1° *Amphitheatrum sapientiæ socraticæ joco-seriæ*, Hanovre, 1619, en 2 tomes in-fol.; 2° *Homo diabolus, hoc est, auctorum veterum et recentiorum de calumniæ naturâ et remediis suâ linguâ editorum sylloge*, Francfort, 1618, in-4°; 3° *Glaseri historia universalis Dornavii, gnomis illustrata*; 4° *Menenius Agrippa, sive corporis humani cum republicâ comparatio*; 5° *De incremento dominationis turcicæ*; 6° *Mathusala vivax, seu de causis longævitatis patriarcharum*. Cette dernière pièce se trouve dans le *Thesaur. theol. philolog.* Morhoff dit de Dornavius, *Diligens fuit in nugis, sed eruditis*.

DORNEVAL, parisien, mort en 1766, a passé sa vie à travailler pour la foire, seul ou en société, ses meilleures pièces se trouvent dans le Théâtre de la foire, qu'il a rédigé avec LeSage, 10 vol. in-12.

DORNKELL (Jacques), théologien luthérien, né à Lunebourg en 1643, mort à Hambourg en 1704, a laissé *Biblia historica harmonica*, estimée des savans.

DOROTHÉE, savant abbé en Palestine, disciple du fameux moine Jean, surnommé le prophète, et maître de Dosithée, vivait vers 560. On a de lui des sermons ou instructions pour les moines, et des lettres en grec et en latin dans la Bibliothèque des Pères. Ses instructions sont traduites en français par l'abbé de Rancé, 1686, in-8°.

DORPIUS (Martin), savant hollandais, ami d'Erasme, se distingua par sa vertu et par son érudition. Il enseigna à Louvain, écrivit *ad Hollandos suos epistola*, Leyde, 1611, in-4°, et mourut le 31 mai 1525.

DORSANNE (Antoine), fut élève à Paris au séminaire de Saint-Magloire, et prit le bonnet de docteur en 1695. Après avoir été official à Châlons, il devint chanoine de l'église de Paris, et successivement archidiacre, grand-chantre et official. Il fut toujours opposé à la bulle *Unigenitus*, et se retira quand il parut que M. de Noailles allait donner son mandement pour l'acceptation de cette bulle. Il mourut le 13 novembre 1728. On a de lui un Journal historique de ce qui s'est passé au sujet de la constitution *Unigenitus*, qui va jusqu'en 1728; 1756, 6 vol. in-12, ou 2 vol. in-4°. Il y a un vol. de supplément.

DORSET (Thomas Sackville, comte de), descendait d'une ancienne famille de Normandie, qui passa en Angleterre avec Guillaume-le-Conquérant. Il naquit en 1536. Il fut élu plusieurs fois pour être député au parle-

Digitized by Google

ment, et prit possession en 1566 des grands biens que son père lui avait laissés. Il en dissipa en peu de temps la plus grande partie. Le 8 juin 1567, il fut créé baron de Buckhurst dans le comté de Dorset. On l'envoya en ambassade en France vers Charles IX en 1571, et vers les Provinces-Unies en 1587. Il fut élu chevalier de l'ordre de la Jarretière en 1589, et chancelier de l'université d'Oxford en 1591. Enfin, le 15 mai 1598, il fut nommé grand-trésorier d'Angleterre, et remplit cette place avec honneur jusqu'à sa mort, arrivée le 19 avril 1608.

DORSET (Charles Sackville, comte de), descendant du précédent à la quatrième génération, naquit en 1637. Son goût pour la littérature lui fit éviter les emplois publics. Villiers, Rochester, Sedley et autres courtisans de Charles II faisaient sa société. Cependant les agrémens de sa conversation le firent choisir pour différentes ambassades, où il n'était question que de complimens. Mais lorsqu'il vit les mesures violentes que prenait Jacques II, il s'attacha au prince d'Orange, et entra dans son conseil privé. Il s'en retira en 1698, et mourut à Bath le 19 janvier 1706. Ses poésies se trouvent dans différens recueils, entre autre autres parmi celles de Rochester et Roscommon, Londres, 1731, in-12.

DOSCHE (François), disciple de Simon Morin, et aussi fanatique que lui, a consacré ses égaremens dans un petit écrit de quatre pages in-4°, intitulé *Abrégé de l'arsenal de la foi.*

DOSITHÉE, célèbre général des Juifs, était fils de Bacenor. Il défit l'armée de Thimothée, battit Gorgias, et le fit prisonnier; mais comme il l'emmenait, un cavalier des ennemis lui abattit l'épaule d'un coup de sabre. Dosithée mourut de cette blessure, 163 avant J.-C., après avoir rendu de grands services à sa patrie. *Voyez* Dorothée.

DOSMA DELGADO (Roderic), habile chanoine de Badajoz, savait les langues orientales, et mourut en 1607. On a de lui *De auctoritate sanctæ Scripturæ*, 1594, in-fol.; des Commentaires sur l'Ecriture.

DOSSES (les), peintres de Ferrare, se sont fait honneur par un bon ton de couleur, dans le seizième siècle. Le duc de Ferrare les employa et gratifia l'ainé d'une pension. Le duc d'Urbin leur fut moins favorable, parce qu'en effet l'ouvrage qu'ils firent pour lui était mal conçu; il le fit effacer. Ils moururent l'un et l'autre fort âgés.

DOU (Gérard), excellent peintre du 17e siècle, naquit à Leyde en 1613, et fut disciple de Rembrant. Il aimait tellement à finir ses tableaux, qu'il fut trois jours à représenter le manche d'un balai, et cinq à peindre la main d'une personne qui l'avait chargé de son portrait. On admire surtout son coloris, son clair-obscur, le naïf et le naturel qui règnent dans tous ses tableaux et qui ont tant de charmes et d'agrémens. Sa lenteur rendait ses tableaux, fort chers, quoiqu'il ne comptât ses heures de travail que sur le pied de vingt sous.

DOUCIN (Louis), habile jésuite, dont on a une histoire du Nestorianisme, Paris, 1698, in-4°, qui est curieuse, et d'autres ouvrages en faveur de la constitution *Unigenitus*. C'est lui qui fit le problème ecclésiastique; il était né à Vernon, et mourut à Orléans le 24 septembre 1716. *Voyez* Noailles, Quesnel.

DOUGLAS, l'une des plus illustres et des plus anciennes maisons d'Ecosse, qui a été féconde en grands hommes, et dont Buchanan a écrit l'histoire.

DOUJAT (Jean), savant docteur et professeur en droit dans l'université de Paris, naquit à Toulouse, d'une famille distinguée. Il fut reçu de l'académie française en 1650, et devint précepteur de monseigneur le Dauphin. Ses ouvrages lui procurèrent des pensions considérables de la cour, du clergé, et des chanceliers de France. Il mourut à Paris le 27 octobre 1688, à 79 ans. On a de lui, 1° *Prænotiones canonicæ et civiles*, in-4°, qui passent pour son meilleur ouvrage; 2° l'Histoire du droit canon, in-12, et celle du droit civil en latin, in-12; 3° Institution du droit canonique de Lancelot, avec des notes, 2 vol. in-12; 4° un Abrégé en français de l'Histoire grecque et romaine, tiré de Velleius Paterculus, et des Notes sur Tite-Live, à l'usage du Dauphin, in-12, etc.; *Specimen juris ecclesiastici*, 2 vol. in-12, etc.

DOUSA, ou VANDER-DOES,

Digitized by Google

(Janus), excellent poète hollandais, seigneur de Norwich en Hollande, où il naquit le 5 décembre 1545, fut fait gouverneur de Leyde en 1574, par le prince d'Orange ; il défendit cette ville avec bravoure contre les Espagnols, qui furent obligés d'en lever le siége. L'année suivante il fut nommé le premier curateur de l'université de Leyde, qui venait d'être fondée. Il composa des poésies in-8°, des notes sur Salluste, sur Pétrone, sur Plaute, sur Catulle, les *Annales de Hollande*, 1617, in-4°, et d'autres ouvrages qui le firent appeller le *Varron de Hollande*. Il mourut de peste à la Haie, le 12 octobre 1604, à 59 ans, laissant quatre fils, tous savans et dignes de sa réputation. 1° Janus, poète, philosophe et mathématicien, et garde de la bibliothèque de Leyde, où il mourut en 1597, à 26 ans. On a de lui des poésies latines, 1607, in-8° ; 2° Georges, savant dans les langues, qui voyagea à Constantinople, et publia une relation de son voyage, Anvers, 1599, in-8° ; 3° François, qui publia en 1600 les épîtres de Jules-César Scaliger, avec ses commentaires sur l'histoire des animaux d'Aristote ; 4° Théodore, seigneur de Berkeinsteyn, qui eut divers emplois, et qui publia en 1614 la Chronique de Georges Logothète, avec des notes, et en 1638, in-8°. *Farrago ethica variarum linguarum, variorumque auctorum*, in-8°, etc.

DOYAC (Jean), gouverneur d'Auvergne, fut aimé de Louis XI, et rendit de grands services à ce prince, qui en mourant le recommanda à Charles VIII. Son crédit l'aveugla, il eut l'insolence d'entreprendre sur les biens et la personne de quelques princes. Ses attentats ne furent pas impunis ; en 1484 il eut la langue percée et une oreille coupée au pilori de Paris, de là il fut conduit à Monferrand en Auvergne, où il était né ; il y fut fustigé de nouveau, et eut l'autre oreille coupée. Il paraît que sa mémoire a été rétablie ; car dès 1488 sa fille est qualifiée de demoiselle, dans les registres du parlement de Paris de cette année, où le parlement ne faisait pas refluer sur la fille la faute du père ; car l'acte de rémission accordé en 1516 à Jean Doyac ne pouvait être que pour son petit-fils. Ce dernier avait été fait chevalier à la bataille de Ravenne.

DRABICIUS (Nicolas), ministre protestant, natif de Stranits en Moravie, se rendit fameux parmi ceux de son parti, par ses visions, ses rêveries et ses prétendues prophéties. Il fut chassé de son pays en 1628, durant les guerres d'Allemagne. Il se réfugia en Hongrie, où il quitta le ministère, épousa la fille d'un drapier, et eut la réputation de bon buveur. Comenius, autre visionnaire, le fit rétablir dans le ministère en 1654, traduisit en latin ses prétendues révélations, qui ont toutes été démenties par l'événement, et dont le but était d'exciter la guerre contre l'église romaine et contre la maison d'Autriche. *Voy.* Kotter. Drabicius périt quelque temps après. Voici les titres de ses prédictions : *Lux in tenebris*, Amsterdam, 1657. Comenius en a publié un Abrégé en 1660 ; elles ont été réimprimées avec celles de Kotterus et de Christine Poniatouski. *Revelationes sæculi nostri ab anno 1616 ad 1664, cum notis et figuris*, 1665, in-4°.

DRACON, ancien législateur d'Athènes, vers 624 avant J.-C., fit des lois si rigoureuses, que Demades disait qu'elles avaient été écrites avec du sang, et non avec de l'encre. Solon les abolit à cause de leur sévérité. On dit que Dracon fut étouffé sur le théâtre, en recevant les acclamations du peuple, sous la quantité de robes, de bonnets, et d'autres marques d'estime qu'on lui jeta de tous côtés.

DRACONITES (Jean), savant ministre protestant, natif de Carlostad en Franconie, entreprit une polyglotte de la Bible, qu'il ne put achever, étant mort le 18 avril 1566, à 70 ans. On a de lui des Commentaires sur les évangiles des dimanches, en latin, in fol., et d'autres ouvrages.

DRACONTIUS, poète chrétien espagnol, vers le milieu du 5e siècle, dont on a un poëme sur l'ouvrage des six jours de la création, et une élégie adressée à l'empereur Théodose-le-Jeune, Leipsick, 1653, in-8°, et dans la Bibliothèque des Pères.

DRAGUT, *Rais*, c'est-à-dire capitaine, fameux corsaire de Barbarie, naquit de pauvres parens à Charaballac, petit village de Natolie. Il fut d'abord

Digitized by Google

domestique d'un corsaire nommé Arays. Sa figure plut à Barberousse, qui en fit son favori ; Dragut fit de grands maux aux chrétiens, sous le règne de Soliman II, empereur des Turcs. Il infesta en 1550 les mers de Sicile et de Toscane, et fut fait prisonnier avec treize de ses galères par Jannetin Doria, neveu du célèbre André Doria. Lorsque Barberousse vint en Provence, il lui prêta trois mille écus pour payer sa rançon : l'avarice de Jannetin Doria les lui fit accepter. Dragut ravagea ensuite la Calabre, mit en déroute la flotte d'Espagne, fit une descente dans l'île de Corse avec les Français, et prit Tripoli, le Goze près de Malte, et Reggio; donna la chasse à André Doria, prit cinq de ses galères et en coula deux à fond ; mais aussitôt après ces belles actions, il se trouva abandonné à ses propres forces par la retraite de l'armée ottomane, et poursuivi par André Doria qui avait rétabli les siennes. Dragut se trouva alors acculé par André Doria dans le canal de Barbarie, sans pouvoir en sortir. Pour se tirer d'un si mauvais pas, il fit construire à la hâte un fort sur le rivage à l'embouchure du canal, dans lequel il mit en batterie quatre grosses pièces de canon, qui continrent les galères chrétiennes hors de portée. Il profita du temps, aidé des gens du pays et de ceux de la chiourme, mit les galères à terre, et, les faisant couler sur des rouleaux, il les conduisit enfin dans un autre canal où il les arma et les raccommoda promptement ; ensuite après avoir pendant une nuit retiré du fort sa garnison, il vogua en pleine mer sans qu'il fût possible à André Doria de le joindre. C'est par cette belle action, qui n'a d'autre exemple que celui des Parentins conseillés par Annibal, que Dragut se retira du danger. Il mourut en 1565, d'une blessure qu'il reçut au siége de Malte. *Voyez* Brantôme, Hommes illustres étrangers, article Dragut.

DRAKE (François), né près de Tavistock, dans la province de Devon, en 1545, d'un père qui se fit protestant sous le règne de Henri VIII, et qui se retira en Kent, où il habita le fond d'un vaisseau, lieu de la naissance de la plus grande partie de ses douze fils. Il gagnait sa vie sous Édouard VI à faire la prière aux matelots, et fut ensuite vicaire d'Upnore, sur la Medway. Pauvre et embarrassé d'une si nombreuse famille, il mit François sous le maître d'une barque, qui était son voisin. L'industrie du jeune homme lui concilia tellement l'amitié de son maître, qu'il lui laissa sa barque en mourant. Drake profita de cette barque pour devenir commerçant ; il était même allé jusqu'en Amérique, où les Espagnols l'avaient maltraité ; mais il avait gagné quelque argent. Animé par l'esprit de vengeance, il vendit sa barque et s'enrôla sous Hawkin. Il perdit dans ce voyage tout ce qu'il avait, ce qui redoubla sa haine contre les Espagnols. Ayant réparé ses pertes, il parvint à se procurer deux vaisseaux, le *Dragon*, de 70 tonneaux, qu'il commanda lui-même, et le *Cygne*, de 25 tonneaux, qu'il mit sous le commandement de son frère. Il partit le 24 mai 1572, sans dire son dessein à personne qu'à ses compagnons, et sans prendre de commission de la reine, se croyant suffisamment autorisé par la mésintelligence qui régnait entre l'Angleterre et l'Espagne. Il manqua Nombre-de-Dios, mais il attaqua un convoi d'argent et d'or, dont il mit sur ses pinasses ce qu'elles purent contenir, et enfouit le reste. Il brûla encore un magasin de marchandises qu'il ne put emporter. Après avoir déchargé son or dans ses vaisseaux, il revint pour prendre le reste ; mais il avait été prévenu ; il n'en trouva qu'une petite partie, et revint à Plymouth le 9 août 1573. Encouragé par cette entreprise, il en fit bientôt une autre plus considérable, c'était de pénétrer dans la mer du Sud. Il osa tenter ce voyage dangereux avec cinq vaisseaux et quelques barques, qui partirent de Plymouth le 13 décembre 1577, avec 163 matelots et des provisions abondantes. Il avait abandonné deux de ses vaisseaux, et il ne lui en restait que trois, lorsqu'il entra dans le détroit de Magellan le 21 août 1578. Au sortir du détroit, une tempête lui fit perdre un de ses bâtimens ; l'équipage d'un autre, effrayé, fit repasser le détroit au sien, et arriva en Angleterre le 2 juin 1579. Drake, avec un seul vaisseau, continua sa route ; profitant de la sécurité des Espagnols dans ces parages éloignés, il en pilla facilement les côtes, prit plusieurs vaisseaux, en conserva quelques-uns, et renvoya les au-

Digitized by Google

tres après les avoir pillés. Se trouvant suffisamment vengé, Drake chercha un passage au nord, pour revenir en Angleterre, dans la crainte que les Espagnols ne l'attendissent sur la route du détroit de Magellan, et il ne se trompait pas; ses recherches furent inutiles; il descendit au trente-huitième degré de latitude septentrionale, et aborda sur les côtes de Californie, qu'il nomma Nouvelle Albion. Un prince du pays lui en offrit la souveraineté, qu'il accepta, au nom de la reine Elisabeth, dans la vue que cette prise de possession pourrait être un jour utile à ses compatriotes, les Espagnols n'ayant pas encore mis le pied dans ce pays. Il fit voile de là pour les îles Moluques, où il arriva le 14 novembre 1579. Il visita ces îles et celle de Java, et revint à Plymouth le 25 septembre 1580. La reine Elisabeth l'accueillit avec distinction; elle mangea sur son bord, et le fit chevalier. Deux de ses frères l'avaient accompagné dans ce fameux voyage. Drake fit une autre expédition en Amérique en 1585 et 1586, et ramena de la colonie de la Virginie un vaisseau richement chargé. En 1587, dans une autre expédition à Cadix et aux Açores, il brûla plus de cent vaisseaux, et en prit plusieurs richement chargés. En 1588, il contribua à la défaite de la flotte espagnole l'*Invincible*, et il forma le dessein en 1589 avec Norris, et le comte d'Essex qu'il rencontra, de rétablir dom Antoine sur le trône de Portugal. Cette expédition ne réussit pas; on en attribua la faute à Drake, pour ne s'être pas avancé jusqu'à Lisbonne avec sa flotte. La dernière expédition de François Drake fut l'entreprise contre Puerto-Rico, pour laquelle il partit le 28 août 1594. Il fit beaucoup de mal aux Espagnols, mais ne put réussir dans l'entreprise principale. Le chagrin qu'il en conçut lui donna un flux de sang, dont il mourut en revenant le 28 janvier 1595, que l'on compterait 1596. Ses Voyages sont imprimés en français, Paris, 1627, in-8°.

DRAKE (Jacques), écrivain politique et médecin, naquit à Cambridge en 1667, et mourut à Westminster le 2 mars 1707, que l'on comptait 1706. Le principal de ses ouvrages est *Mémorial de l'église d'Angleterre*, dont la meilleure édition est de 1711, in-8°. Il a traduit Hérodote, et fait deux comédies. Il a été aussi éditeur de *Historia anglo-saxonica*, 1703, in-8°.

DRAKENBORCH (Arnauld), célèbre professeur en histoire et en éloquence à Utrecht, mort en 1748, s'est fait connaître par quelques ouvrages, et surtout par sa belle édition de Tite-Live, Leyde, 1738, 7 vol. in-4°, et de Silius Italicus, 1717, in-4°.

DRAPIER (Roch), avocat au parlement de Paris, né à Verdun en 1685, mort à Paris en 1734, a laissé un Recueil de décisions sur les matières bénéficiales, dont la meilleure édition est de 1732, 2 vol. in-12, et un Recueil de décisions sur les dîmes, 1748, in-12.

DRAPPIER (Gui), licencié de Sorbonne, et curé de la paroisse de Saint-Sauveur à Beauvais, gouverna cette paroisse pendant 59 ans, et y mourut le 3 décembre 1716, à 92 ans. Ses principaux ouvrages sont, 1° un Traité des oblations; 2° Tradition de l'église, touchant l'extrême-onction; 3° Gouvernement des diocèses en commun, 2 vol. in-12; 4° plusieurs écrits contre le livre de la Défense du droit épiscopal, par le père Bagot; 5° plusieurs écrits en faveur de la cause du fameux père Quesnel, qui était son ami. Il a beaucoup d'érudition, mais des raisonnemens souvent peu solides et peu judicieux.

DRAUDIUS (Georges), savant écrivain allemand, dont on a une Bibliothèque classique, Francfort, 1625, 2 volumes in-4°, c'est-à-dire un catalogue de toutes sortes de livres, lequel, quoique imparfait, peut être d'une grande utilité. Il est mort vers 1630.

DRAYTON (Michel), poète anglais, né dans le comté de Warwick en 1563, mourut en 1631, et est enterré à Westminster. L'édition complète de ses Œuvres est de 1748, in-fol. Ce sont des élégies, des pastorales, des chansons et des poëmes faits en différentes occurrences.

DREBEL (Corneille), philosophe alchimiste, né à Alcmaer en 1572, mort à Londres en 1634, a passé pour l'inventeur du télescope, et a laissé *de natura elementorum*, in-8°. On lui a donné l'invention de bien des prodiges qui doivent être envoyés au pays des chimères.

DREBEL (N.), allemand, passe pour

Digitized by Google

le premier qui ait trouvé le secret de teindre en écarlate. Il confia son secret à sa fille, qui épousa Cuffler : c'est ce dernier qui en a fait le premier l'usage.

DRELINCOURT (Charles), savant et fameux ministre de l'église prétendue réformée, naquit à Sedan le 10 juillet 1595. Il fut employé par ceux de sa communion en diverses affaires importantes, devint ministre de Charenton, et mourut à Paris le 3 novembre 1669, laissant plusieurs enfans distingués. Ses principaux ouvrages sont : un Catéchisme, in-8° ; Consolations contre les frayeurs de la mort, Amsterdam, 1724, 2 vol. in-8° ; des Sermons, des visites charitables, 3 vol in-8°, etc. Il ne faut pas le confondre avec Charles Drelincourt, son fils, médecin de Montpellier, mort à Leyde en 1697, dont on a des Opuscules, 1727, in-4°, dans lesquelles on trouve deux pièces de son fils nommé Charles, qui était aussi médecin. Un autre de ses fils, Laurent Drelincourt, ministre à la Rochelle, puis à Niort, où il mourut en 1680, à 56 ans, a fait imprimer quelques sermons, et un Recueil de sonnets chrétiens, Amsterdam, 1766, in-12.

DRESSER (Mathieu), fameux théologien luthérien, né à Erfurt le 24 août 1536, fut professeur d'humanités à Leipsick, et y mourut le 5 octobre 1607. C'était un luthérien rigide, et un homme adroit. Etant à Erfurt, il fit consentir tous ses collègues à ce qu'on enseignât la confession d'Augsbourg et l'hébreu dans l'académie. On a de lui divers ouvrages de littérature et de théologie : 1° *Rhetoricæ libri quatuor*, in-8° ; 2° *Tres libri progymnasmatum litteraturæ græcæ*, in-8° ; 3° *Isagoge historica*, en allemand, in-fol. Ce livre n'est point estimé. *De festis diebus christianorum, judæorum et ethnicorum liber*, in-8°.

DREUX (Robert de France, comte de), cinquième fils de Louis-le-Gros, mort en 1188, a été la tige d'une famille illustre dont la ligne directe des mâles s'éteignit en 1355, et le comté de Dreux par mariage passa dans la maison des vicomtes de Thouars. Les lignes collatérales de cette famille ne se sont éteintes qu'en 1590 ; mais de toutes ses branches, la plus fameuse est celle qui a possédé le duché de Bretagne. Pierre, petit-fils de Robert, en a été la tige. *Voy.* Bretagne, Philippe. *Voy.* le père Anselme.

DREVET (Pierre), nom de deux excellens graveurs, père et fils, qui ont sur tout gravé des portraits admirables, d'après le célèbre Rigaud. Pierre Drevet le fils mourut à Paris en 1739, à 42 ans, étant de l'académie royale de peinture et de sculpture. Claude Drevet, leur parent et leur élève, mort en 1782, s'est distingué dans le même art.

DREXELIUS (Jérémie), jésuite, célèbre par sa piété, et prédicateur de l'électeur de Bavière, était d'Augsbourg. Il mourut à Munich le 19 avril 1638, à 57 ans. On a de lui divers livres de piété, Anvers, 1643, en 2 vol. in-fol., et en plusieurs vol. in-24.

DRIDEN, *Voy.* Dryden.

DRIEDO ou DRIDOENS (Jean), natif de Turnehout en Brabant, fut docteur et professeur de théologie à Louvain, chanoine de Saint-Pierre et curé de Saint-Jacques, dans la même ville. Il mourut le 4 août 1535. On a de lui divers Traités de théologie en 4 vol. in-fol. et in-4°. Les plus importans sont *De eccl. scripturis ; De libertate christiand ; De captivitate et redemptione generis humani ; De concordiâ liberi arbitrii et prædestinationis ; De gratiâ et libero arbitrio.*

DRIESSEN (Antoine), savant théologien hollandais, ministre à Utrecht, puis à Groningue, où il mourut en 1748, à 64 ans, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages de théologie et de controverse, où il y a plus d'érudition que de goût et de modération.

DRIVÈRE (Jérémie) *Triverius*, célèbre professeur de médecine à Louvain, mort en 1554, à 52 ans, dont on a *De missione sanguinis in pleuritide*, in-4° ; *Medicinæ methodus*, in-8° ; des commentaires sur Celse et sur Hippocrate, in-fol. ; *Paradoxa de vento, aere, aquâ et igne*, in-8°.

DROLLINGER (Charles-Frédéric), conseiller de la cour du margrave de Bade-Dourlach, son archiviste et son bibliothécaire, mort en 1742. Il a paru de lui des poésies allemandes, Bâle, 1743, in-8°.

DROUAIS (Hubert), né à la Roque près le Pont-Audemer en 1699, fut le disciple de Troy, et commença par les portraits en pastel ; il en fit ensuite

Digitized by Google

à l'huile et en miniature, dont la couleur fraîche et brillante ne perd rien de son éclat. Il est mort à Paris le 9 février 1767. Son fils, héritier de ses talens, mort en 1775, a été de l'académie.

DROUET (Étienne-François), avocat au parlement de Paris, bibliothécaire de MM. les avocats de Paris, était né dans cette ville le 8 novembre 1725. Le fruit de ses occupations a été de bonnes éditions de différens ouvrages, entre autres du Dictionnaire de Moréri, 1759, 10 vol. in-fol. Il s'était marié en 1769, et est mort le 11 septembre 1779. Il a laissé six cartons pleins de manuscrits pour un Dictionnaire historique et critique, qu'il avait entrepris avec M. Rondet en 3 vol. in-fol.

DROUIN (René), neveu du célèbre père Serry, dominicain, entra comme son oncle dans l'ordre de Saint-Dominique; les affaires du temps l'obligèrent à sortir de France; il professa la théologie à Chambéry, à Verceil, et mourut à Yvrée en Piémont en 1742. On a de lui un Traité des sacremens, Venise, 1737, 2 vol. in-fol., et Paris, 1775, 9 vol. in-12.

DRUIDES, prêtres des anciens Gaulois et Bretons, ainsi appelés du mot grec *Drus*, qui signifie habitant des bois, parce qu'en effet c'est dans les forêts qu'on venait les consulter et qu'ils faisaient leurs sacrifices à la divinité. *Voy.* Bardes.

DRUMMOND (Guillaume), écossais, né en 1585, vint étudier le droit en France; il écrivit poliment en prose et en vers *le Bois de Cyprès*, *les fleurs de Sion*, Edimbourg, 1711, in-fol.; l'Histoire des six Jacques, rois d'Écosse; *Irène, ou harangues du roi*, *de la noblesse et du clergé*, et d'autres écrits, pour pacifier les troubles. Il mourut en 1649.

DRUSILLE, fille d'Agrippa-l'Ancien, roi des Juifs, n'avait que 6 ans lorsque son père mourut: elle fut donnée en mariage à Épiphanes, fils d'Antiochus, roi de Comagène; mais ce mariage fut rompu avant que d'être consommé, Épiphanes n'ayant pas voulu tenir la promesse qu'il avait faite d'embrasser la religion judaïque. Agrippa-le-Jeune, son frère, la maria à Azize, roi des Eméséniens, qui se fit circoncire. C'était la plus belle femme de son siècle. Félix, gouverneur de Judée, ne l'eut pas plutôt vue, qu'il conçut pour elle une violente passion, et qu'il lui offrit de l'épouser. Drusille y consentit, et quitta son mari et sa religion, par jalousie contre sa sœur Bérénice. C'est devant elle et devant Félix que saint Paul parla de la justice, de la chasteté et du jugement dernier, comme il est rapporté dans les Actes des apôtres.

DRUSILLE (Julie), fille de Germanicus et d'Agrippine, naquit à Trèves, et fut mariée à Lucius Cassius. Elle épousa Marcus Lepidus en secondes noces, et mena une vie très-scandaleuse. Elle eut dès sa jeunesse un commerce incestueux avec Caligula son frère, et vécut publiquement avec lui comme avec son mari. Elle continua ce commerce toute sa vie, et après sa mort Caligula lui fit rendre des honneurs divins.

DRUSIUS, ou DRIESCHES (Jean), l'un des plus savans théologiens protestans de son siècle, naquit à Oudenarde le 28 juin 1550. Il devint très-habile dans la langue hébraïque, et enseigna à Leyde et à Franeker. Il eut pour disciples Sixtinus Amama, et mourut le 12 février 1616. On a de lui, 1° d'excellentes Notes sur l'Écriture, données séparément tant in-fol. qu'in-4°; 2° un Recueil des fragmens des Hexaples; 3° une Grammaire hébraïque in-4°; 4° Un Traité des trois sectes des juifs dans un recueil intitulé *Trium scriptorum de tribus judæorum sectis syntagma*, Delphis, 1703, 2 vol. in-4°, et d'autres ouvrages estimés. Il ne faut pas le confondre avec Jean Drusius, son fils, qui était un prodige d'érudition, dans un âge où les autres enfans savent à peine lire. A sept ans il expliquait le psautier hébreu. La mort l'enleva à 21 ans en 1609. On a de lui *Nomenclator Eliæ levitæ*, 1652, in-8°.

DRUSUS (Marcus-Livius), fameux Romain de l'illustre famille des Drusus, si féconde en grands hommes, avait beaucoup d'esprit, d'éloquence et de courage. Il voulut faire revivre les lois des Gracques sur le partage des terres, et le droit de citoyen romain donné aux Latins; outragea le consul Philippe qui s'opposait à son entreprise, et fut tué par un certain Varius, comme il rentrait chez lui.

DRUSUS, fils de Tibère Néron et de

Digitized by Google

Livie, et frère de l'empereur Tibère, défit les Rhètes, et fit la guerre avec une prudence et un courage extraordinaire contre les Germains. Il donnait les plus grandes espérances au peuple romain, lorsqu'il mourut à 30 ans, 9 ans avant J.-C., s'étant rompu la cuisse en tombant de cheval. C'est lui qui fit tirer le canal du Rhin à l'Issel. Tibère, son frère, et Auguste, son beau-père, prononcèrent des harangues funèbres en son honneur. Drusus laissa d'Antonia, fille de Marc-Antoine, trois enfans, Germanicus, Livie et Claude.

DRUSUS, fils de Tibère, par Vipsanie, sa première femme, imita les vices de son père. Après avoir été questeur, il fut envoyé en Pannonie, où il apaisa les légions qui s'étaient mutinées après la mort d'Auguste. A son retour il fut consul, et commanda ensuite dans l'Illyrie. Il sut fomenter adroitement les divisions des Germains, et en tira des avantages considérables. Drusus fut ensuite tribun avec son père, et serait parvenu à l'empire si Séjan, à qui il avait donné un soufflet, ne l'eût fait empoisonner, de concert avec sa femme Livie, par un eunuque nommé Lygdus, l'an 23 de J.-C.

DRUSUS, fils de Germanicus et d'Agrippine, fut d'abord élevé à des postes importans, à la recommandation de Tibère; mais ensuite il fut opprimé par les artifices de Séjan. Cet injuste favori le fit emprisonner par Tibère, qui eut la cruauté de le laisser mourir de faim dans la prison l'an 33 de J.-C., et de l'accuser ensuite dans le sénat.

DRUTHMAR (Chrétien), célèbre religieux du 9e siècle, natif d'Aquitaine, fut moine à l'abbaye de Corbie, puis enseigna aux monastères de Stavelo et de Malmédy dans le diocèse de Liége. Il était fort habile pour son temps. On a de lui un Commentaire sur saint Mathieu, Strasbourg, 1514, ou Haguenau, 1530, in-fol., et dans la Bibliothèque des Pères. On prétend qu'il y a quelques propositions erronées sur la transsubstantiation : la première édition est plus rare que la seconde qui l'est aussi.

DRYADES, nymphes ou divinités du second ordre, qui, selon la fable, présidaient aux bois et aux forêts : elles n'étaient point attachées à certains arbres, comme les Amadryades, mais elles avaient la liberté de se promener dans les forêts.

DRYANDER (Jean), médecin et mathématicien célèbre, natif de Wetteren, dans le pays de Hesse, enseigna à Marpurg, et y mourut le 20 décembre 1560. On a de lui *Anatomia capitis cum iconibus*, Marpurgi, 1537, in-4°, etc. *Voy.* Enzinas.

DRYDEN (Jean), né à Oldwincle, dans le comté d'Hungtincton, en 1631, d'une famille noble, fit paraître dès sa jeunesse de grands talens pour la poésie et les sciences. Dryden se convertit à la religion catholique en 1688, sous le règne de Jacques II. Son changement de religion et la jalousie que causèrent ses talens lui nuisirent auprès du roi Guillaume, qui lui retrancha ses pensions. Il mourut dans la misère le 1er mai 1701. On l'enterra à l'abbaye de Westminster. Ses ouvrages ont été imprimés à Londres en 1721, 3 vol. in-fol. Les principaux sont des comédies licencieuses, des tragédies qui ne sont que des farces sublimes, Londres, 1735, 6 vol. in-12, et d'autres pièces de poésie; 2° des Dissertations; 3° des Fables, Londres, 1734, in-12; 4° une Traduction de Virgile en vers anglais, qui est très estimée; 5° une Traduction des satires de Juvénal et de Perse; 6° Traduction en prose du poëme latin de l'Art de la peinture, par du Fresnoy, etc. On trouve dans tous ces ouvrages beaucoup de génie, de talent, de facilité; mais ils ne sont pas toujours assez corrects, parce que ce grand poète, étant obligé de travailler pour vivre, n'avait pas le temps de les limer. Pope fait de lui un grand éloge. Il a laissé trois fils, dont l'un s'est fait moine; les deux autres ont été successivement huissiers du palais de Clément XI. Charles a traduit la sixième satire de Juvénal, en vers, et s'est noyé dans la Tamise en 1704. Jean a traduit la quatorzième, et a fait la comédie intitulée *Le mari fait cocu par lui-même*, 1696. Il est mort à Rome en 1701.

DRYOPE, nymphe d'Arcadie, aimée de Mercure, tenait un jour son enfant dans ses bras, et arracha une branche de lotus pour le faire jouer : Bacchus, à qui cette plante est consacrée, en fut si irrité, qu'il la changea en arbre; elle n'eut que le temps d'appe

Digitized by Google

ler sa sœur, qui prit son enfant, sans cela il aurait été enveloppé sous l'écorce.

DUAREN (François), était de Moncontour, près de Saint-Brieux, et fut disciple d'Alciat. Il enseigna le droit à Bourges avec une réputation extraordinaire, où étant déjà vieux, il eut de grandes contestations avec Cujas, qui était encore jeune. On dit qu'il n'avait pas la mémoire heureuse, et qu'il était protestant au fond du cœur. C'est un des premiers qui purgèrent la jurisprudence de la barbarie des glossateurs. Il mourut à Bourges en 1559, à 50 ans. Ses principaux ouvrages, imprimés en 1578, 2 vol. in-fol., sont, 1° des Commentaires sur le code et le Digeste; 2° des Épitres; 3° *De sacris ecclesiæ ministeriis ac beneficiis*; 4° un Traité sur les plagiaires. Cujas fait un grand éloge des ouvrages de Duaren.

DUBOIS (Guillaume), né à Brive-la-Gaillarde le 6 septembre 1656, devint précepteur de Philippe, duc d'Orléans, qui lui procura plusieurs abbayes, le fit nommer conseiller d'état, ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire du roi en Angleterre en 1717, archevêque de Cambrai en 1720, cardinal en 1721, et premier ministre d'état en 1722. Il fut reçu de l'académie française et de celles des sciences et des belles-lettres la même année, et mourut à Versailles le 19 août 1723, à 67 ans. Il est enterré à Saint-Honoré à Paris, où on lui a élevé un monument.

DUBOIS (Jérôme), excellent peintre, natif de Bois-le-Duc, florissait sur la fin du 16e siècle et au commencement du 17e. L'expression, la force et la variété des caractères, joint au coloris et aux autres parties des grands peintres, dans lesquels il a excellé, rendent ses tableaux d'un prix excessif. Il peignait ordinairement des fontaines.

DUBOIS. *Voy.* Bois.

DUBOS (Charles-François), naquit au château Dubos, diocèse de Saint-Flour en Auvergne. Après avoir pris ses degrés à Paris, en Sorbonne, il déféra aux sollicitations de M. de Barillon, évêque de Luçon, qui, pour se l'attacher, le fit grand archidiacre et son grand-vicaire. Après la mort de M. de Barillon, le chapitre de Luçon l'élut pour son doyen, et eut lieu de se louer de son habileté à manier les affaires. Il mourut à Luçon le 3 octobre 1724, regretté de toutes les classes de citoyens, qui avaient recours à lui pour la décision de leurs affaires, et surtout des pauvres, à qui il avait fait de grands biens pendant sa vie, et à qui il en fit encore de plus grands par son testament. On a de lui une Vie de M. de Barillon, qui parut en 1700, in-12, sans son aveu, et la continuation des Conférences de Luçon, dont M. Louis avait donné cinq volumes en 1685, savoir: les Commandemens, 2 vol.; la Confirmation et le Baptême, un vol.; et l'Eucharistie, 2 vol. Dix ans après M. Dubos les continua, et donna la Pénitence, 2 vol.; l'Extrême-Onction, l'Ordre et le Mariage, 2 vol.; le Symbole, 2 vol.; la Prière, 2 vol.; les Évangiles, 2 vol.; Saint Paul aux Romains, 2 vol.; aux Corinthiens, première épitre, 2 vol.; seconde épitre, 2 vol.; aux Galates, un vol.; aux Hébreux, un vol.; à Tite et à Timothée, un vol.; sur le Sacrifice de la messe, un vol.; et le Catéchisme de Luçon, 1 vol., en tout 26 vol. in-12.

DUBOS (Jean-Baptiste), naquit à Beauvais en 1670, de Claude Dubos, marchand et échevin de cette ville. Il fut reçu bachelier de Sorbonne en 1691, et entra en 1695 dans les bureaux des affaires étrangères, sous M. de Torcy, qui le chargea d'affaires importantes en Allemagne, en Italie, en Angleterre et en Hollande. De retour à Paris, il eut un canonicat à Beauvais, puis une pension de 2000 liv., et l'abbaye de Notre-Dame de Ressons, proche Beauvais. Il mourut à Paris, étant secrétaire perpétuel de l'académie française, le 23 mars 1742. Ses principaux ouvrages sont: 1° Réflexions critiques sur la poésie et la peinture, ouvrage estimé, 1740, 3 vol. in-12; 2° Histoire critique de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules, 1743, 2 vol. in-4°, et 4 vol. in-12; 3° *les Intérêts de l'Angleterre mal entendus dans la guerre présente*, 1704, in-12; 4° Histoire des quatre Gordiens prouvée et illustrée par les médailles, in-12; 5° Histoire de la ligue de Cambrai, faite en 1508 contre la république de Venise, 1728, 2 vol. in-12.

Digitized by Google

DUBRAW, ou DUBRAVIUS SCALA (Jean), natif de Pilsen, fut chargé de diverses négociations importantes en Silésie et en Bohème, fut nommé président de la chambre établie pour faire le procès aux rebelles qui avaient eu part aux troubles de Smalkade, et mourut évêque d'Olmutz en 1553. On a de lui une Histoire de Bohème estimée, dont les meilleures éditions sont de 1575 et de 1688, in-fol.

DUBREUIL. *Voy.* Breul.

DUBY-TOBIESEN (Pierre-Ancher), né à Housseau, canton de Soleure, en 1721, passa en 1730 en Danemarck, où il fit d'excellentes études dans l'université de Copenhague. Il se rendit ensuite en France pour s'y fixer. Son inclination pour le service le fit entrer dans la colonelle-générale des Suisses; mais, à la bataille de Fontenoy, quoique blessé de deux coups de feu, n'ayant pu se résoudre à quitter le champ de bataille qu'après avoir eu la cuisse emportée, il fut forcé de l'abandonner. Les études qu'il avait faites lui servirent de consolation et d'occupation. Il s'appliqua aux langues modernes, et devint interprète de la bibliothèque du roi et de l'amirauté pour les langues anglaise, hollandaise, allemande et du Nord. A ses momens de loisir il fit des recherches sur les monnaies, dont il a paru le Recueil de pièces obsidionales et de nécessité, Paris, 1786, in-4°.

DUC (Fronton du), *Fronto Ducæus*, savant jésuite, naquit à Bordeaux, d'un habile conseiller de cette ville, en 1558. Il enseigna à Pont-à-Mousson, à Bordeaux et à Paris, où il mourut le 25 septembre 1624, à 66 ans. Il a publié, 1° les OEuvres de saint Jean Chrysostôme, 6 vol. in-fol., édition qui est très-estimée. Pour la compléter il faut prendre ce que saint Chrysostôme a fait sur le Nouveau Testament de l'édition de Morel ou de Comelin, 4 ou 2 vol. in-fol. Fronton du Duc a donné une édition toute latine de saint Chrysostôme, 1613, 6 vol. in-fol.; elle est complète; 2° 3 vol. in-8° contre Duplessis Mornai; 3° une édition de Nicéphore Calliste; 4° une Tragédie de la pucelle d'Orléans, 1581, in-4°, et d'autres ouvrages. C'était un des meilleurs traducteurs et des plus excellens critiques de son temps.

DUC (Nicolas Le), prêtre du diocèse de Rouen, fut d'abord vicaire de la paroisse de Saint-Laurent de cette ville; sa conduite édifiante et ses talens percèrent malgré sa modestie. Il fut appelé à la cure de Trouville en Caux, qu'il n'accepta que parce que le seigneur de cette paroisse et le curé de Saint-Laurent lui représentèrent qu'il fallait dans cette cure un ecclésiastique laborieux et instruit, pour retirer les habitans de l'ignorance de la religion où ils étaient, et pour inspirer aux curés voisins le désir de s'occuper utilement pour leurs ouailles; il y réussit au-delà de l'espérance. Quand il eut fait tout le bien qu'il avait à faire dans sa cure, qu'il appelait sa mission, il la quitta au grand regret de ses paroissiens, et vint à Paris, où il fut forcé d'accepter le vicariat de Saint-Paul, par la déférence qu'il eut pour MM. Masire et Guéret, successeurs de M. Bouret, qui l'avait attiré sur cette paroisse. Il y travailla avec fruit pendant quinze ans; mais, ayant été interdit par M. de Vintimille en 1731, il se retira sur la paroisse Saint-Séverin, où il est mort le 3 mai 1744. Il avait signé en 1717 la lettre du clergé de Saint-Paul à M. le cardinal de Noailles, au sujet de l'appel; et en 1728 il présenta celle du même clergé, pour son adhésion à la cause de M. de Senez. En 1775 il a paru à Paris l'Abrégé de sa vie, 32 pages in-12. On lui attribue dans cet ouvrage l'Année ecclésiastique, en 15 vol. in-12; une Imitation avec des réflexions, pratiques et prières, in-12; la traduction du *Chemin du ciel*, du cardinal Bona, in-12; la traduction d'un grand nombre des hymnes du bréviaire de Paris; une partie de la traduction de M. de Thou, en 16 vol. in-4°.

DUCANGE. *Voy.* Fresne.

DUCAS, savant auteur grec, qui a écrit ce qui s'est passé sous les derniers empereurs de Constantinople, depuis le vieil Andronique jusqu'à la ruine de cette ville. Cet ouvrage, qui est estimé, fut imprimé au Louvre en 1649, in-fol., avec la traduction latine et les notes de Bouillaud. Elle a été traduite en français par le président Cousin.

DUCASSE (François), né à Lectoure, fut d'abord grand-vicaire et official de Carcassone, et ensuite cha-

Digitized by Google

noine, archidiacre et official de Condom, où il est mort en 1706. Sa Pratique de la juridiction ecclésiastique, in-4°, est estimée, et a été imprimée plusieurs fois.

DUCERCEAU. *Voy.* CERCEAU.

DUCHAL (JACQUES), irlandais, né en 1697, fut ministre des non-conformistes à Dublin, et mourut en 1761. On a publié 3 vol. in-8° de ses Sermons en 1764. Il avait donné pendant sa vie un volume de Discours en faveur de la religion chrétienne.

DUCHANGE (GASPARD), graveur, né à Paris en 1660, mort le 6 janvier 1757, à 96 ans, grava, d'après le Corrége, Léda, Danaé, sans draperies. Sornique en a ensuite ajouté, c'est pourquoi on recherche les premières épreuves qui n'en ont point. Il a gravé supérieurement les tableaux de Saint-Martin-des-Champs, la naissance de Marie de Médicis, l'apothéose d'Henri IV, etc.

DUCHAT (JACOB LE), né à Metz le 23 février 1658, de Jacob Le Duchat, commissaire des guerres, se retira à Berlin en 1701, où il fut assesseur et conseiller de la justice supérieure française, et membre de la société des sciences. Il était en commerce de lettres avec Bayle, auquel il fournit beaucoup de remarques pour son Dictionnaire critique. Il mourut à Berlin le 25 juillet 1735, à 77 ans. On a de lui, 1° des nouvelles éditions de la Confession de Sancy; du Journal de Henri III, *Voy.* ESTOILE; de la satire Ménippée, *Voy.* GILLOT; des Œuvres de Rabelais; de l'Apologie pour Hérodote, *Voy.* ESTIENNE; des Quinze joies du mariage, 1726, in-12, réimprimée en 1734, avec des remarques, etc.; 2° un Recueil intitulé *Ducatiana*, imprimé après sa mort en 2 vol. in-8°, 1744.

DUCHÉ DE VANCY (JOSEPH-FRANÇOIS), naquit à Paris le 29 octobre 1668, de Duché, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, et depuis secrétaire général des galères. Il se livra de bonne heure à la poésie; et la douceur de ses mœurs, jointe à la beauté de son esprit, lui donnèrent accès à la cour, où il fut valet de chambre de Louis XIV. Il mourut à Paris le 14 décembre 1704, à 37 ans, étant de l'académie des inscriptions et belles-lettres. On a de lui des ballets, des tragédies saintes, Jonatas, Débora, Absalon, et d'autres pièces qu'il composa pour Saint-Cyr, à l'exemple de Racine, mais non avec le même succès. Le célèbre Rousseau, son ami, fit un beau sonnet sur sa mort.

DUCHESNE. *Voy.* CHESNE.

DUCK (ARTHUR), jurisconsulte, né en Dévonshire en 1580, eut beaucoup à souffrir pour son attachement à la cause du roi. Il mourut près de Londres en 1649. On a de lui *De usu et auctoritate juris civilis*, in-12, souvent réimprimé.

DUCK (ÉTIENNE), poète anglais, mort en 1756.

DUCLOS (MARIE-CHATEAUNEUF, dite), célèbre comédienne du théâtre Français, y débuta par le rôle d'Ariane en 1693, et fut reçue le même jour. Jamais actrice n'a mieux exprimé qu'elle la violence des passions: sa voix, son geste, ses mouvemens, jusqu'à son silence, tout étonnait par la vérité de la situation, qui faisait la plus forte illusion. Elle se retira du théâtre en 1736, et mourut en 1748.

DUCLOS (CHARLES PINEAU), né à Dinant, fut secrétaire de l'académie française, et historiographe de France; il était des académies des Inscriptions, de l'académie de Londres et de celle de Berlin, et mourut à Paris le 26 mars 1772. Il a donné l'Histoire de madame de Luz, in-12; *les Confessions du comte de....*, in-12; *Acajou*, in-4° et in-12, fig.; Considérations sur les mœurs, in-12; Mémoires sur les mœurs du 18e siècle, in-12; Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal, 1756, in-12; Histoire de Louis XI, 1745, 3 vol. in-12, à laquelle il faut joindre les pièces justificatives publiées en 1746, in-12.

DUDITH (ANDRÉ), naquit à Bude le 6 février 1533, de Jérôme Dudith, gentilhomme hongrois, et de Madeleine Sbardellat, noble vénitienne. André Sbardellat, son oncle maternel, pour lors évêque de Vaccie, autrement Veitzen, et ensuite archevêque de Strigonie, l'éleva avec soin dans la religion catholique. Dudith, par reconnaissance, prit le nom de Sbardellat. L'empereur Ferdinand le fit entrer dans son conseil en 1560, et lui donna l'évêché de Tina. Peu de temps après il fut envoyé au concile de Trente au nom de l'empereur et de tout le clergé de Hongrie. Il y prononça

Digitized by Google

ça, le 9 avril 1562, un discours très-éloquent, qui fut écouté avec grand plaisir. Il n'en fut pas de même d'un autre discours qu'il y prononça le 16 juillet. Car quoiqu'il témoignât beaucoup de zèle pour le pape, et qu'il déclamât fortement contre Luther, il s'expliqua dans ce discours et dans ses conversations avec tant de liberté sur la nécessité de la résidence des évêques, et en faveur du mariage des ecclésiastiques et de la concession du calice, que les légats, appréhendant qu'il n'entraînât un grand nombre de prélats, écrivirent au pape que Dudith était dangereux, et qu'il était nécessaire qu'il sortit de Trente. Le pape fit donc solliciter l'empereur de le rappeler : ce qui fut exécuté ; mais Ferdinand, bien loin de blâmer sa conduite, lui donna pour récompense l'évêché de Chonad en Hongrie, et bientôt après celui de cinq églises. Après la mort de ce prince, arrivée en 1564, Dudith fut envoyé en Pologne par Maximilien II, où il avait déjà été envoyé par Ferdinand. Il épousa en secret Reyne Strazzi, l'une des filles d'honneur de la reine, et il se démit de son évêché. Rome le cita, l'excommunia et le condamna même au feu comme hérétique ; ce qui ne l'empêcha pas, après la mort de sa femme, dont il avait eu trois enfans, de se remarier en 1579 avec Elizabeth Sborowits, d'une illustre famille de Pologne, veuve du comte Jean Zarnow, et sœur des fameux Sborowits : il en eut aussi des enfans. Il embrassa publiquement enfin la religion prétendue réformée, et devint même socinien, selon la plupart des écrivains ; mais l'auteur de sa vie n'en convient pas. Il assure, au contraire, que Dudith disputa fortement contre Socin. Quoi qu'il en soit, Dudith s'établit à Breslaw en Silésie, où il mourut le 23 février 1589, à 56 ans. C'était un homme bien fait et de belle taille. Il était pacifique, affable, civil, réglé dans sa conduite, très-charitable envers les pauvres, et bienfaisant à l'égard de tous les hommes. Il était si grand admirateur de Cicéron, qu'il en avait écrit trois fois toutes les œuvres de sa main. Il savait plusieurs langues, et il s'était rendu habile dans l'histoire, la philosophie, les mathématiques, la médecine, le droit et la théologie. Il laissa un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont, 1° *Dissertationes de cometis*, Utrecht, 1665, in-4° ; deux Harangues prononcées au concile de Trente ; une Apologie à l'empereur Maximilien II ; un Traité en faveur de la liberté du mariage, avec des lettres et quelques autres écrits imprimés en 1610, in-4°, avec sa vie, par Reuter, qui est de tous les auteurs celui qui a écrit le plus en détail et le plus exactement ce qui concerne Dudith ; 3° *Notæ duplices in Fausti Socini disp. de baptismo*, dans le précédent ; 4° *Questio ubi vera et catholica ecclesia Christi inveniatur*, 1610, in-8° ; 5° une Lettre contre la condamnation des hérétiques au dernier supplice, 1584, in-8° ; 6° des lettres dans différens recueils, et des poésies latines dans *Deliciæ poet. germ.* ; 7° La vie du cardinal Polus, en latin, traduite de l'italien de Louis de Beccatelli, 1563, in-4°, etc. La nuit même qu'il mourut, il laissa à sa femme les vers suivans :

O cæcas animi latebras, et nescia corda
Crastina venturo quid ferat hora die !!
Quis noctem meillam, convivia et illa putasset
Ultima, tam caro dulcere cum capite ?

DUDLEY. *Voy.* JEANNE GRAY.

DUELLIUS (CAIUS), consul romain, vers 259 avant J.-C., vainquit sur mer les Carthaginois, et fut le premier Romain auquel le triomphe naval fut accordé. On érigea une colonne rostrale en son honneur, avec une belle inscription qui subsiste encore aujourd'hui. Avant ce consul, les Romains n'avaient aucune connaissance de l'art de la navigation ; mais un vaisseau carthaginois ayant échoué sur leurs côtes, il leur servit de modèle. En trois mois les matelots furent dressés, leur flotte construite et équipée. Elle mit à la mer sous les ordres de Duellius, trouva l'armée navale des Carthaginois et la battit. On voit par là combien la marine des anciens était imparfaite, si on la compare à la nôtre ; car aujourd'hui la vie d'un prince suffirait à peine pour former une armée navale capable de paraître devant une puissance qui a déjà l'empire de la mer.

DUFRENOY. *Voy.* FRESNOY.

DUFRESNY. *Voy.* FRESNY.

DUGDALE (GUILLAUME), célèbre

Digitized by Google

antiquaire anglais, naquit à Shustock dans le comté de Warwick le 22 septembre 1605, d'une famille noble; il copia toutes les épitaphes et dessina les tombeaux et les autres monumens de l'église de Saint-Paul de Londres, fit la même chose dans la plupart des autres villes d'Angleterre, et rassembla, avec un travail infatigable, une collection considérable des antiquités d'Angleterre. Il fut très-attaché à la famille royale, et devint héraut d'armes. Il mourut le 10 février 1686, laissant à son gendre Elie Ashmole ses curiosités et ses manuscrits. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont, 1° *Monasticon anglicanum*, 1655, 1661 et 1673, 3 vol. in-fol., le tome Ier a été réimprimé en 1682. Stevens en a donné un Supplément en anglais, Londres, 1722 et 1723, 3 tomes en 2 vol. in-fol.; 2° les Antiquités du comté de Warwick, 1656, in-fol.; 3° l'Histoire de l'église de Saint-Paul de Londres, 1716, in-fol.; 4° Histoire du desséchement de divers marais, 1662, in-fol.; 5° Mémoires historiques des lois et de la jurisprudence d'Angleterre, 1666, in-fol.; Histoire des troubles d'Angleterre, depuis 1638 jusqu'en 1659, en anglais, Oxford, 1681, in-fol.; Histoire de la noblesse d'Angleterre, en anglais, Londres, 1675 et 1676, 2 vol. in fol.

DUGHET. *Voy.* GUASPRE.

DUGUESCLIN. *Voy.* GUESCLIN.

DUGUET (JACQUES-JOSEPH), savant prêtre de l'Oratoire, naquit à Montbrison le 9 décembre 1649, de Claude Duguet, avocat du roi au présidial de cette ville. Étant entré dans la congrégation de l'Oratoire à Paris en 1667, il enseigna la philosophie à Troyes, et fut ensuite rappelé à Saint-Magloire à Paris, où il professa la théologie, et fit des conférences ecclésiastiques avec une grande réputation. Il demanda et obtint en 1680 d'être déchargé de tout emploi à cause de la faiblesse de sa santé. M. Duguet sortit de l'Oratoire en 1685, et se retira à Bruxelles auprès de M. Arnauld. Il revint ensuite à Paris, et y vécut dans la retraite. Duguet alla demeurer en 1690 chez M. le président de Menars, où il resta jusqu'à la mort de ce magistrat et de son épouse. Il fut ensuite obligé de changer souvent de demeure et de pays, à cause de son opposition à la constitution *Unigenitus*. On le vit successivement en Hollande, à Troyes, à Paris, etc. Enfin il mourut en cette dernière ville le 25 octobre 1733, à 84 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages bien écrits en français. Les principaux sont: 1° Lettres de piété et de morale, 9 vol. in-12; 2° la Conduite d'une dame chrétienne, in-12; 3° Traité de la prière publique et des saints mystères, in-12; 4° Traité dogmatique sur l'eucharistie, sur les exorcismes et sur l'usure: ouvrages excellens imprimés ensemble en 1727, in-12; 5° Commentaires sur l'ouvrage des 6 jours, in-12; sur Job, 3 tomes en 4 vol. in-12, et sur la Genèse, 6 vol. in-12; Explication sur les psaumes, 5 tomes en 8 vol. in-12; Explication sur Isaïe, Jonas et Habacuc, 6 tomes en 7 v. in-12; Explication des rois Esdras et Néhémias, 6 tomes en 7 vol. in-12; Explication du Cantique des cantiques et de la Sagesse, 2 vol. in-12; 6° Règles pour l'intelligence de l'Écriture sainte, dont le préface seule est de M. d'Asfeld, in-12; 7° Explication du mystère de la passion de notre seigneur Jésus-Christ, 9 tomes en 14 vol. in-12; 8° les Caractères de la charité, in-12; 9° Traité des principes de la foi chrétienne, 3 vol. in-12; 10° de l'Éducation d'un prince, in-4° ou en 4 vol. in-12; 11° Conférences ecclésiastiques, 2 vol. in-4°; 12° Jésus crucifié, un vol. ou 2 vol. in-12. Enfin quelques écrits où il fait voir qu'il n'approuve ni les *Convulsions* ni les *Nouvelles ecclésiastiques*.

DUHAMEL (ROBERT-JOSEPH-ALEXIS), né à Lille en 1700, embrassa l'état ecclésiastique, devint chapelain du château de Seignelai, et fut principalement employé par son évêque, M. de Caylus, à l'instruction de la jeunesse. Il est mort le 22 mars 1769. C'est de lui que sont les *Lettres flamandes*, contre l'abbé de Prades, qui parurent au nombre de 28 en 1752 et 1753, in-12; *Lettres d'un philosophe à un docteur de Sorbonne*, sur les explications de M. de Buffon; *l'Auteur malgré lui à l'auteur volontaire*, contre le nouveau commentaire sur le discours de M. de Fleury, touchant les libertés de l'église gallicane; deux autres brochures contre le Catéchisme de M. Languet.

DUHAMEL DU MONCEAU

Digitized by Google

(Henri-Louis), né à Paris, fut de l'académie des sciences, de celle de Londres et de plusieurs autres. Sa place d'inspecteur de la marine lui donna lieu de se rendre utile à sa patrie dans cette partie intéressante du gouvernement. C'est à ce motif que nous lui devons l'*Art de la corderie*, 1747, in-4°, dont il y a eu une seconde édition augmentée; *Traité de la construction des vaisseaux*, 1752, in-4°, réimprimé en 1758; *La physique des arbres*, 1758, 2 vol. in-4°; *Traité des arbres et arbustes*, 1755, 2 vol. in-4°; *des Sémis et plantations des arbres*, 1760, in-4°; *de l'Exploitation des bois*, 1764, deux vol in-4°; *Moyen de conserver la santé aux équipages*, 1759, in-12. L'agriculture mérita aussi ses soins, et nous lui devons sur cela d'excellens ouvrages: *Traité de la culture des terres, suivant les principes de M. Tull*, 6 vol. in-12; *Élémens d'agriculture*, 2 vol. in-12; *Conservation des grains*, in-12; souvent réimprimés; *Avis pour le transport des arbres*, in-12; *Histoire d'un insecte qui dévore les grains dans l'angoumois*, in-12; *Traité des arbres à fruit*, 2 vol. grand in-4°, avec de belles gravures, dont presque tous ses livres sont ornés. Plusieurs des *Arts* de l'académie. Il en était doyen, lorsqu'il mourut le 23 août 1782, à 82 ans.

DUHAMEL. *Voy.* Hamel.

DUILLIUS. *Voy.* Duellius.

DULART (Paul-Alexandre), secrétaire de l'académie de Marseille sa patrie, mort en 1660, à 64 ans, a donné en vers *les Grandeurs de Dieu dans les merveilles de la nature*, in-12; OEuvres diverses, 2 vol. in-12; elles se sentent du froid de son caractère.

DULGIBINS, peuple de Germanie, qui habitait le long du Véser.

DULIN (Pierre), né à Paris le 17 septembre 1669 ou 1671, fut destiné par son père à l'architecture; mais son inclination pour la peinture l'emporta. Il eut bientôt gagné les prix nécessaires pour obtenir le voyage de Rome et la pension. M. le duc de Richelieu l'ayant arrêté pour peindre un cadran dans son hôtel à la place Royale, et divers autres tableaux, ce ne fut qu'en 1700 qu'il arriva à Rome. Il y fit le portrait de l'ambassadeur d'Espagne, pour être envoyé à Louis XIV, et plusieurs autres tableaux qui lui méritèrent l'estime du pape et des premiers de cette grande ville. A son retour de Rome en 1704, il peignit pour la chapelle de M. Pajot, aux Carmes-Déchaussés, une Annonciation, qui a été gravée par un Audran. L'année suivante il fit son tableau de réception, qui représente Laomédon. Le tableau de l'établissement des Invalides, qui a été exécuté en tapisserie aux Gobelins, est de lui. Il l'exécutait en 1712, lorsqu'il épousa mademoiselle Héraut, fille d'un peintre, beau-frère de M. Coypel. On trouve encore à l'église de la charité deux de ses tableaux, qui représentent des guérisons miraculeuses, une sainte Famille aux Filles de Saint-Thomas, une nativité à Saint-Merri, dans la chapelle de MM. de Pompone, etc. Son dernier ouvrage est le sacre de Louis XV, qui a été gravé en un vol. in-fol. Pour donner une idée de la dépense de ce livre, les seuls graveurs ont reçu 95,000 livres.

DULLART (Herman), peintre et poète, né à Rotterdam en 1636, imita son maître Rembrant à s'y méprendre, et fit peu de pièces à cause de la faiblesse de sa santé. Il varia ses occupations par la musique et par les vers jusqu'à sa mort arrivée en 1684.

DUMAS (Hilaire), docteur de la maison et société de Sorbonne au 17e siècle, est auteur d'une bonne Histoire des cinq propositions de Jansénius, Trévoux, 1702, 3 tom. in-12; d'une Traduction française de l'Imitation de J.-C., et d'autres ouvrages.

* DUMÉES (Antoine-François-Joseph), né à Esclaibes en Hainaut le 22 juillet 1722, fut subdélégué de l'intendance de Hainaut, procureur du roi, syndic et lieutenant-bailli à Avesnes, où il est mort le 27 février 1765. Il est auteur de la Jurisprudence du Hainaut, 1750, in-4°; Histoire et élémens du droit français, 1753, in-12; Traité des juridictions et de l'ordre judiciaire dans le ressort du parlement de Flandre, 1762; Annales belgiques, 1761, in-12.

DUMONT (Henri), célèbre musicien français, naquit dans le diocèse de Liége en 1610. Il devint maître de musique de la chapelle du roi et de la maison de la reine, et eut l'abbaye de Silly. Il excellait à toucher l'orgue, et fut le pre-

Digitized by Google

mier de nos musiciens qui employa dans ses ouvrages la basse continue. Il mourut à Paris en 1684. On a de lui des motets estimés, et cinq grandes messes appelées messes royales, dont le plain-chant est très-beau.

DUMONT (Jean), laboricux écrivain français, après avoir servi dans les armées de France, se réfugia en Hollande, où il publia, en 1699, des Voyages en France, en Italie, en Allemagne, à Malte et en Turquie, 4 vol. in-12; une Compilation des traités d'alliance et de paix, etc., imprimée sous le titre de *Corps universel diplomatique*, 1726 et suiv., etc. Ce Recueil, en y ajoutant les traités faits avant J.-C, publiés par Barbeyrac, contient 13 vol. in-fol.; si l'on y joint les traités de paix de Saint-Priest, 1725, 2 vol. in-fol., et les traités de paix de Munster et d'Osnabruk, 1725, 4 vol. in-fol. Cela forme 19 vol. in-fol. Il a aussi donné les Mémoires de la paix de Riswick, la Haie, 1699, 4 vol in-12, dont les actes ont aussi 4 vol. imprimés en 1705; les Actes de celle de Nimègue, 1697, 4 tom. en 7 vol. in-12; les Actes de celle d'Utrecht, 1714, 7 vol. in-8°; le septième est de 1716.

DUMONT (François), habile sculpteur, né à Paris, donna pour sa réception à l'académie le tableau des Titans foudroyés, qui est de la plus grande beauté. Ses statues de saint Jean et de saint Joseph à Saint-Sulpice ne lui cèdent pas. Il était à Lille pour y faire placer le mausolée du comte de Melun, lorsque, apercevant que les ouvriers ne faisaient pas ce qu'il leur disait, il monte sur l'échafaud, qui s'écroule avec les pièces posées; une barre de fer lui coupa le ventre, accident dont il mourut vingt-quatre heures après, en 1726, à 38 ans. Il est enterré au pied de ce mausolée, qui atteste son génie.

DUMONT LE ROMAIN, peintre, admis à l'académie en 1728, a peu travaillé. On voit de lui un tableau dans le chœur des Chartreux, à Paris; quatre dessus-de-porte au château de la Muette, représentant l'Abondance, la Paix, la Victoire et la Générosité. Il est mort à 81 ans, vers 1781.

DUNCAN (Martin), savant théologien du 16e siècle, natif de Kempen, s'acquit une grande réputation par son zèle contre les protestans; il fut curé en Hollande, et mourut à Amersfort en 1590, à 85 ans. On a de lui des Traités de l'église, du sacrifice de la messe, du culte des images, etc. Il ne faut pas le confondre avec Marc Duncan, gentilhomme écossais, qui s'établit à Saumur, où il s'acquit une grande réputation par sa capacité dans la philosophie, la médecine, la théologie et les mathématiques. Il mourut à Saumur en 1640. Son Traité sur la possession des religieuses de Loudun a fait beaucoup de bruit. Son fils, de même nom que lui, sieur de Cérisantes, mourut au siége de Naples en 1648. C'était une espèce de fou qui se croyait propriétaire de tous les biens que le duc de Guise lui avait promis en l'accompagnant à son expédition; il en fit la distribution dans son testament. Il avait quelque talent pour la poésie. Daniel Duncan pratiqua la médecine avec réputation à Montauban sa patrie. Ce dernier a composé des ouvrages estimés, entre autres *De l'Abus des choses chaudes*, et particulièrement du café et du thé, Roterdam, 1685, in-8°. Il mourut en 1735, à 86 ans, à Londres, où il s'était retiré pour cause de religion.

DUNGAL, écrivain du 9e siècle, était vraisemblablement hibernois. Il vint en France, et l'on croit qu'il fut moine de Saint-Denis ou du moins fort attaché à cette abbaye. Charlemagne le consulta en 811 sur les deux éclipses de soleil qu'on disait être arrivées l'année précédente. Dungal répondit à ce prince dans une lettre assez longue qui se trouve dans le tome X, in-4°, du Spicilége de dom Luc d'Acheri. On a aussi imprimé dans la Bibliothèque des Pères un Traité de Dungal pour la défense du culte des images, imprimé séparément, 1608, in-8°.

DUNI (Gilles-Romuald), né à Matéra près d'Otrante le 9 février 1709, se distingua à Naples, à Rome, à Venise et surtout à Paris, où il a fait la musique du *Peintre amoureux*, de *la Veuve indécise*, de *la Fille mal gardée*, de *Nina et Lindor*, de l'*Ile des fous*, de *Mazet*, du *Milicien*, des *Chasseurs et la laitière*, du *Rendez-vous*, de la *Plaideuse*, de l'*Ecole de la jeunesse*, de *la Fée Urgèle*, de

Digitized by Google

la Clochette, des *Moissonneurs*, des *Sabots*, de *Thémire*, et de beaucoup d'autres pièces qu'il a mises en musique pour l'Opéra-Comique et pour la comédie Italienne, dont il était pensionnaire. Il est mort le 11 juin 1775.

DUNOD DE CHARNAGE (François-Ignace), professeur en droit à Besançon sa patrie, y est mort en 1751. Il est auteur de plusieurs ouvrages estimés. Histoire des Séquanois, ou mémoires du comté de Bourgogne, 1735, 1737, 1740, 3 vol. in-4°; Histoire de Besançon, 1750, 2 vol. in-4°; Traité des prescriptions, 1730, in-4°; de la Mainmorte et des retraits, 1733, in-4°. Son fils, Joseph Dunod, avocat à Besançon, mort en 1765, a laissé beaucoup d'observations sur les ouvrages de son père, manuscrits.

DUNOIS. *Voy.* Jean d'Orléans, comte de Dunois et de Longueville.

DUNS (Jean), plus connu sous le nom de Jean Scot, célèbre théologien de l'ordre de Saint-François, était natif de Donston en Angleterre, selon la plus commune opinion. Après avoir étudié à Oxford il vint à Paris, où il prit des degrés, et où il enseigna avec tant de réputation, qu'il fut surnommé le docteur subtil. Il alla ensuite à Cologne, où il mourut le 8 novembre 1308. Paul Jove et quelques autres écrivains ont avancé qu'étant tombé en apoplexie on l'avait enterré comme mort, et qu'ensuite, ayant repris ses sens, il se rongea les mains, et mourut en désespéré, en se cassant la tête contre la pierre du tombeau; mais c'est une fable qui a été très-bien réfutée. Jean Scot a laissé un grand nombre d'ouvrages dont la meilleure édition est celle de Lyon en 1639, 12 vol. in-fol. Il affecte d'y soutenir des opinions contraires à celles de saint Thomas; ce qui a produit dans l'école deux partis, celui des thomistes et celui des scotistes. Quoique ce théologien écrive avec beaucoup de subtilité, il a néanmoins un talent admirable pour exprimer ses pensées avec clarté. Quelques écrivains ont avancé que ce fut lui qui enseigna le premier, dans l'université de Paris, l'immaculée conception de la sainte Vierge; mais il est constant que plusieurs docteurs l'y avaient enseignée avant Scot.

DUNSTAN (Saint), célèbre archevêque de Cantorbéry, naquit vers 924, d'une famille illustre. Il se fit religieux, et bâtit une cellule à Glasemburg. Edgard, roi d'Angleterre, lui donna l'évêché de Worchester, et se servit de son conseil : saint Dunstan fut ensuite archevêque de Cantorbéry, reçut le *pallium* du pape, et fut légat du saint siége dans toute l'Angleterre. Il maintint avec zèle la discipline ecclésiastique, et mourut à Cantorbéry en 988.

DUPERRAY (Michel), savant avocat au parlement de Paris, et célèbre canoniste, mort à Paris doyen et ancien bâtonnier des avocats, le 25 avril 1730, à près de 90 ans, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont, 1° un Traité des portions congrues, 2 vol. in-12; 2° un autre des dîmes, 2 vol. in-12; 3° Traité des contrats de mariage, 2 vol. in-12; 4° Traité des patrons et curés primitifs, 1 vol.; 5° Notes et observations sur l'édit de 1695, concernant la juridiction des ecclésiastiques, 2 vol. in-12; 6° Moyens canoniques pour acquérir et posséder des bénéfices, 4 vol. in-12; 7° De l'état et capacité des ecclésiastiques, 2 vol. in-12; Observations sur le concordat, 1 vol.; Partage des fruits des bénéfices, 1 vol.; Dispenses de mariages, 1 vol.

DUPERRIER (Charles). *Voy.* Perrier.

DUPIN (Pierre), fils d'un notaire de Tartas, y naquit en 1681, après avoir exercé pendant quelque temps un office de procureur au parlement de Bordeaux. Il s'y fit recevoir avocat en 1723, et mourut à Bordeaux le 22 novembre 1745, laissant un fils avocat. Ses ouvrages sont : *la Coutume de Bordeaux* d'Automne, qu'il fit réimprimer avec des notes de sa façon en 1728, in-fol.; *Traité des peines des secondes noces*, Paris, 1743, in-4°; *Conférences de toutes les questions traitées*, par M. de Ferron, avec le commentaire de Bernard Automne, Bordeaux, 1746, in-4°.

DUPIN. *Voy.* Pin.

DUPLEIX (Scipion), historiographe de France, naquit à Condom en 1569. Il vint à Paris en 1605 avec la reine Marguerite, qui le fit maître des requêtes de son hôtel. S'étant présenté à M. le chancelier pour obtenir le privilége d'un Traité des libertés de l'église

Digitized by Google

gallicane, ce magistrat jeta le manuscrit au feu. Dupleix en mourut de chagrin, à Condom, en 1661, à 92 ans. On a de lui, 1° une Histoire de France, 5 vol. in-fol., qui n'est point estimée; 2° une Histoire romaine, 3 vol. in-fol.; un Cours de philosophie, imprimé en 1692, 3 vol. in-12. C'est un des premiers qu'on ait publiés en français. Son meilleur ouvrage est intitulé *Mémoires des Gaules*, 1650, in-fol.; Généalogie de la maison d'Estrades, 1655, in-4°.

DUPLEIX (Joseph), fameux négociant français, avait été envoyé dans l'Inde pour y diriger la colonie de Chandernagor en 1730. Cette colonie languissait parce que la compagnie ne s'était pas trouvée en état d'y faire passer des fonds. Dupleix, avec les siens, la mit dans un état de splendeur dont on ne la croyait pas capable. Il étendit le commerce de la colonie dans toutes les provinces du Mogol, et jusqu'au Thibet. Il expédiait des vaisseaux pour la mer Rouge, pour le golfe persique, pour Surate, pour Goa, pour les Maldives, pour Manille. La compagnie, pénétrée d'admiration pour ses grands talens, le fit passer, en 1742, au gouvernement de Pondichery. M. de la Bourdonnaye, qui fit la conquête de Madras, le 21 septembre 1746, voulait seulement la rançonner; mais M. Dupleix, muni d'un ordre secret de la cour, donné avant la prise de la ville pour la conserver, la garda pour la France, comme faisant partie de son gouvernement. Cette mésintelligence fit perdre les avantages qu'on attendait de cette conquête. Les Anglais reprirent le dessus, et mirent le siége devant Pondichéry. Dupleix répara sa faute par la belle défense qu'il y fit pendant quarante-deux jours de tranchée ouverte. La prise de Madras et la défense de Pondichéry mirent les Français en faveur chez les nations indiennes. M. Dupleix en profita pour l'avancement de leurs affaires. En 1751, il mit en possession du Décan Salabetzingue, et, pour prix de ce bienfait, il se fit concéder des terres immenses, et décorer de la qualité de nabab, qui, en faisant de lui un seigneur indien, lui conciliait l'amour des peuples. Le luxe asiatique qui l'entourait flattait son goût, et en imposait à ses nouveaux sujets. Cependant deux prétendans à la nababie d'Arcate firent avorter toute cette prospérité; les Anglais, jaloux des avantages des Français, favorisaient le rival du protégé des Français; et, sous ce voile, les deux compagnies anglaise et française se firent une véritable guerre qu'elles terminèrent en 1755 par un accord qui laissa à chaque compagnie une égalité de terrain. M. Dupleix avait été rappelé dès 1753, à Paris, où il eut à soutenir un procès contre la compagnie; il en conçut tant de chagrin, qu'il en mourut peu après.

DUPRÉ (Guillaume), fameux sculpteur français, à qui l'on doit la statue d'Henri IV qu'on voyait à Paris sur le Pont-Neuf; ce monument fut commencé en 1614, et ne fut terminé qu'en 1635.

DUPRAT. *Voy.* Prat.

DUPRÉ DE SAINT-MAUR (Nicolas-François), fut destiné par sa famille à occuper une charge de maître des comptes: son application à la bien remplir et ses talens ne l'ont pas autant fait connaître que la traduction de Milton, dont il a enrichi notre langue, en y faisant passer tout le feu, la hardiesse et l'éloquence du poète anglais. L'académie française l'avait honoré de son choix en 1733. Il est mort en 1775. Outre le *Paradis perdu* qu'il a traduit, et qui, joint aux remarques d'Adisson, et au *Paradis reconquis*, forment 4 vol. petit in-12, il a donné des Recherches sur la valeur des monnaies et le prix des grains, 1762, in-12; Essai sur les monnaies de France, 1746, in-4°; Tables de la durée de la vie des hommes dans l'histoire de l'homme de M. de Buffon.

DUPRÉ D'AUNAY (Louis), né à Paris, fut commissaire des guerres, directeur-général des vivres, chevalier de l'ordre de Christ, et mourut en 1758. Il est auteur des Aventures du faux chevalier de Warwick, 1750, 2 vol. in-12; d'un Traité des subsistances militaires, in-4°.

DUPUIS (Claude), né à Paris en 1685, apprit l'art de la gravure de Gaspard Duchange; ses talens lui donnèrent entrée à l'académie. Il fit ensuite plusieurs voyages en Angleterre où il était appelé, et mourut à Paris en 1742. Il a gravé, pour le cabinet de Crozat, la galerie du Palais-Royal et celle de

Digitized by Google

Versailles, le portrait de la femme de Boucher en vestale. Son frère Gabriel Nicolas, né en 1698, fut aussi élève de Duchange, et devint son gendre, en 1737. Il joignait à la précision du burin la légèreté et les saillies de la pointe, ce qu'il fit voir dans son estampe d'Enée sauvant son père, d'après Carle Vanloo. Le portrait de M. de Tournehem est un modèle pour la liberté, la souplesse et la suavité du burin. Il est mort en 1771, à 73 ans. Il a aussi travaillé pour les grands ouvrages auxquels son frère a été employé.

DURAND, savant moine de Fécamp, et abbé de Troart, au 11e siècle, est auteur d'une savante épître sur l'Eucharistie, contre Béranger, dans les Œuvres de Lanfranc et dans la Bibliothèque des Pères. Guillaume-le-Conquérant, duc de Normandie, faisait grand cas de ses conseils, et lui donna des marques publiques de son estime. Il mourut en 1089.

DURAND (Guillaume), l'un des plus célèbres jurisconsultes du 13e siècle, natif de Puimoisson en Provence, fut disciple de Henri de Suse, et enseigna le droit canon à Modène. Il devint ensuite chapelain et auditeur du sacré palais, légat de Grégoire X au concile de Lyon, enfin évêque de Mende en 1286. Il mourut à Rome le 1er novembre 1296. On a de lui, 1° *Speculum juris*, Rome, 1474, in-fol., ouvrage qui lui fit donner le nom de *Speculator*; 2° *Rationale divinorum officiorum*, dont la première édition, qui est très-rare, est de Mayence en 1459, in-fol.; 3° *Repertorium juris*, Venise, 1496, in-fol., etc. Il ne faut pas le confondre avec Guillaume Durand, son neveu, qui lui succéda dans l'évêché de Mende, et qui mourut en 1328. On a de ce dernier un excellent Traité de la manière de célébrer le concile général, Paris, 1545, in-8°. Il le composa à l'occasion du concile de Vienne, auquel il fut appelé par Clément V en 1310. Ce Traité se trouve aussi dans le recueil de plusieurs ouvrages de même nature, que M. Faurte, docteur de Sorbonne, fit imprimer à Paris en 1671, in-8°.

DURAND de Saint-Pourçain, ainsi nommé d'un bourg de ce nom en Auvergne, se fit dominicain, devint docteur de Paris, maître du sacré palais, évêque du Puy en Vélay, et ensuite évêque de Meaux, où il mourut en 1333. Ce fut un des plus célèbres théologiens de son siècle. On a de lui des Commentaires sur les quatre livres des Sentences, Paris, 1550, 2 vol. in-fol., et un Traité de l'origine des juridictions, in-4°. Il combat souvent les opinions de saint Thomas, et fait paraître beaucoup d'esprit et de génie dans ses ouvrages.

DURAND (Catherine), conserva son nom de fille comme auteur, quoiqu'épouse de M. Bédacier, parce qu'elle avait commencé à écrire sous le nom de mademoiselle Durand. Elle s'est fait un nom au commencement du dix-huitième siècle par des romans qui, réunis, ont formé 6 vol. in-12 : *la Comtesse de Mortane*, 1699; *les Mémoires de la cour de Charles VII*, 1700, 2 parties; *les Petits soupers de l'été*, 1733, 2 parties; *le Comte de Cardone*, 1702; *les Belles grecques*, 1712; *Henri, duc des Vandales*; *les Amours de Grégoire VIII, du cardinal de Richelieu, de la princesse de Condé et de la marquise d'Urfé*, 1700, in-12; huit comédies en proverbes, genre que nous avons vu renouveler avec une espèce de fureur; des poésies fort médiocres. Ses romans, qui ont été plusieurs fois réimprimés, sont ce qu'elle a fait de mieux; mais le goût anglais les a fait oublier.

DURANT, et non DURAND (Gilles), sieur de la Bergerie, célèbre avocat au parlement de Paris, que l'on croit être celui qui fut, selon Pasquier, liv. XIX, lett. 15, un des neuf avocats commis par la cour pour travailler à la réformation de la coutume de Paris, était aussi l'un des meilleurs poètes qui aient écrit avant Malherbes. Il a fait des odes, des sonnets, des élégies, etc., et il a traduit ou imité une partie des pièces latines de son ami Jean Bonnefons le père, sous le titre d'*Imitations tirées du latin de Jean Bonnefons, avec autres amours et mélanges poétiques*, 1727, in-12. Il y a eu plusieurs éditions de ces Imitations. Les *Vers à sa commère sur le trépas de son âne*, qui mourut de mort violente pendant le siége de Paris à la fleur de son âge, le mardi 28 août 1590, passent pour un chef-d'œuvre dans le style ironique et

Digitized by Google

badin. Ils se trouvent dans l'ingénieux ouvrage donné sous le titre de Satire Ménippée, et dans les œuvres de Durant, 1594, in-12. Il fut rompu vif le 16 juillet 1618, avec deux frères florentins, de la maison des Patrices, pour un libelle qu'il avait fait contre le roi: il y en a qui doutent que ce soit le même.

DURANTI (Jean-Etienne), premier président au parlement de Toulouse, et l'un des plus illustres et des plus savans magistrats de son siècle, était fils d'un conseiller aux requêtes du palais de cette ville. Il se distingua dès sa jeunesse par son éloquence, fut capitoul, avocat-général, et enfin premier président en 1581. Il soutint avec zèle le parti de son prince contre les ligueurs, et fut tué d'un coup d'arquebuse dans une émeute populaire, après la nouvelle de la mort du duc de Guise, le 10 février 1589, à 55 ans. Il méritait un autre sort pour les soins qu'il s'était donnés l'année précédente pour préserver Toulouse de la peste, et pour les beaux établissemens qu'il y avait faits pour l'éducation de la jeunesse. C'est lui, et non point Pierre Danes, comme le prétend le président le Bret, qui est auteur de l'excellent livre intitulé *De ritibus ecclesiæ*, Rome, 1591, in-fol.

DURAS (Jacques-Henri de Durfort, duc de), servit dans les guerres de Louis XIV, terminées par la paix des Pyrénées; mais il se distingua tellement à la conquête de la Franche-Comté, que le roi l'en fit gouverneur, et maréchal de France en 1675. Après la mort de son oncle, le maréchal de Turenne, il commanda en Allemagne sous monseigneur le Dauphin en 1688 et 1689. Il mourut en 1704, à 74 ans. *Voy.* Lorges.

DURER, ou DURE (Albert), naquit à Nuremberg le 20 mai 1471, d'un habile orfèvre. Il savait la gravure, le dessin, la peinture, la géométrie, la perspective, les fortifications, etc. Il était laborieux, sage, et d'un tempérament doux et affable. Son esprit et son éloquence naturelle le firent élire membre du conseil de la ville de Nuremberg, emploi dont il s'acquitta avec l'applaudissement de la république. Il mourut en 1528, à 57 ans, des déplaisirs que lui donnait sa femme, qui était d'une avarice et d'une humeur insupportables. Il nous reste de lui un grand nombre d'excellentes estampes et de beaux tableaux, sur lesquels il a marqué avec soin l'année qu'il y a travaillé. On estime surtout son estampe de la Mélancolie: ses vierges sont aussi d'une grande beauté. Il était si vertueux, qu'il n'employa jamais son pinceau à des représentations obscènes. Camérarius a traduit en latin ses traités *De varietate figurarum*, 1534, in-fol.; *De symmetriâ partium humani corporis*, Norinbergæ, 1533, in-fol.

DURET (Louis), célèbre médecin de Charles IX et d'Henri III, mourut le 22 janvier 1586, à 59 ans, laissant plusieurs enfans distingués. On a de lui *Hippocratis prænotiones coacæ*, grec-latin, Paris, 1621, in-fol., et Leyde, 1727, in-fol.; *Commentaria in Hippocratem de humoribus purgandis et de diætâ*, Paris, 1731, in-8°. C'est son fils Jean Duret, aussi médecin, mort en 1529, à 66 ans, qui a donné ses ouvrages au public; il avait épousé mademoiselle Luillier, fille d'un président de la chambre des comptes à qui il avait sauvé la vie, ou du moins le bras.

DUREUS, ou DURÆUS (Jean), théologien protestant du 17e siècle, natif d'Ecosse, travailla avec beaucoup de zèle, mais en vain, à la réunion des luthériens avec les calvinistes. Il publia à ce sujet plusieurs ouvrages, depuis 1634 jusqu'en 1674, in-8° et in-4°, et mourut quelque temps après. Il ne faut pas le confondre avec Jean Dureus, jésuite, qui écrivit au 16e siècle contre la réponse de Whitaker aux 18 raisons de Campien, Paris, 1582, in-8°.

DUREY DE MEINIERES (Jean-baptiste-françois), président honoraire au parlement, en la deuxième chambre des enquêtes, avait été reçu au parlement en 1731, et l'avait quitté par faiblesse de santé en 1758, après avoir rendu au public et à sa compagnie les services que sa capacité et son attachement aux vrais principes l'avaient mis à portée de lui rendre. Il se retira à la campagne, où il se délassait à faire des extraits des registres du parlement, qu'il a portés avec des *Tables raisonnées, historiques, politiques et critiques*, jusqu'à plus de cent volumes in fol. C'est une source inestimable pour nos jurisconsultes et nos historiens. Il

Digitized by Google

est mort à Chaillot le 27 septembre 1785. Ses manuscrits ont passé dans la bibliothèque de M. de Brunville, alors procureur du roi au Châtelet.

DU RIER. *Voy.* Ryer.

DURRIUS (Jean-Conrad), savant théologien allemand, né à Nuremberg en 1625, fut successivement professeur en morale, en poésie et en théologie à Altorf, où il mourut en 1667. Dans une lettre écrite à un de ses amis, il fait voir que Jean Faust, inventeur de l'imprimerie avec Pierre Schœffer, fut accusé de magie par les moines, irrités de ce que son invention de l'imprimerie leur enlevait les gains qu'ils étaient accoutumés de faire en copiant les manuscrits. On a de lui, 1° *Synopsis theol. moralis;* 2° *Ethica paradigmatica;* 3° *Dissertatio de recondità veterum sapientiâ in poetis*, etc.

DU TILLET. *Voy.* Tillet.

DUVAL (André), fameux docteur et professeur de Sorbonne, était de Pontoise. Il soutenait les opinions des ultramontains, et fut un des plus grands adversaires de Richer. Il était supérieur-général des carmélites de France, sénieur de Sorbonne, et doyen de la faculté de théologie de Paris, lorsqu'il mourut le 9 septembre 1638, à 74 ans. On a de lui un Traité de théologie, qu'il a intitulé *De supremâ romani pontificis in ecclesiam potestate*, 1614, in-4°; un Commentaire sur la Somme de saint Thomas, 2 vol. in-fol; la Vie de la sœur Marie de l'incarnation, 1622, in-8°, pleine de rêveries, et d'autres ouvrages. Guillaume Duval, son parent, fut professeur aux colléges de Calvy et de Lisieux, puis au collége royal à Paris, et enfin docteur en médecine. C'est lui qui a donné l'Histoire du collége royal et une édition d'Aristote, 1619, 2 vol. in-fol.

DUVAL (Valentin-Jamerai), directeur de la bibliothèque et du cabinet impérial des médailles à Vienne, naquit à Artonay en Champagne en 1695. Du sein de la misère, il s'était introduit dans l'ermitage de Saint-Antoine en Lorraine, où il eut le secret, par la chasse et par la pêche, de se procurer le moyen d'acheter quelques livres et des cartes géographiques. Un jour, étant au pied d'un chêne dans la forêt, avec des cartes géographiques, il y fut rencontré par un seigneur de la suite du duc de Lorraine, qui chassait dans la forêt. Les réponses du jeune solitaire, ce qu'il avait appris par lui-même, firent juger de ce qu'il pourrait apprendre s'il était enseigné. Le duc lui offrit une place dans l'université de Pont-à-Mousson, qu'il accepta avec reconnaissance. Le duc le retira ensuite auprès de lui, et le fit son bibliothécaire, place qu'il conserva sous son fils aîné le duc François, depuis empereur, qu'il suivit à Vienne. Il mourut dans cette ville le 3 novembre 1775. Ses Œuvres sont imprimées à Bâle en 1784, 2 vol. in-8°. Ce sont des Lettres assez peu intéressantes.

DYER (John), anglais, fils d'un procureur, naquit en 1700. A la mort de son père, il abandonna la jurisprudence pour la peinture et la poésie; il a médiocrement réussi dans l'un et dans l'autre. Il prit l'état ecclésiastique, et fut successivement curé de plusieurs endroits; il avait deux cures, qui valaient ensemble 250 livres sterling, lorsqu'il mourut en 1758. Ses poëmes sont *Grongar-Hill; les Ruines de Rome; la Toison*, 1761, in-8°: ce dernier concerne l'éducation des bêtes à laine et l'emploi de la laine dans les manufactures.

Digitized by Google

E.

EA, nymphe changée en île en évitant les poursuites du fleuve Phasis.

EAQUE, fils de Jupiter et d'Egine, régna dans l'île d'OEnone, à laquelle il donna le nom de sa mère. La peste ayant dépeuplé son pays, il obtint de son père que les fourmis fussent changées en hommes, qui furent appelés Mirmidons; son intégrité et sa prudence le firent choisir pour juge des enfers avec Minos et Rhadamante.

EADMER. *Voy.* EDMER.

EBED-JESU, est le même qu'Abdissi. *Voy.* ce mot.

EBERTUS (THÉODORE), savant professeur à Francfort-sur-l'Oder, dans le 17e siècle, est très-connu par ses ouvrages, dont les principaux sont: *Juvenilia philosophica*, Francfort, 1616, in-4°; *Poetica hebraica*, Lips. 1628, in-8°; *Elogia jurisconsultorum et politicorum centum illustrium, qui sanctam hebræam linguam aliasque ejus propagines orientales propagarunt, auxerunt, promoverunt*, Lips., 1628, in-8°, etc.

EBION, philosophe stoïcien, et disciple de Cerinthe, a donné son nom à la secte des ébionites. Il débitait ses erreurs vers l'an 72 de J.-C. Il disait que Jésus-Christ était un pur homme né du concours des deux sexes. Selon lui le monde actuel était sous l'empire du diable, et le futur sous l'empire de Jésus-Christ. Ses disciples n'adoptaient que l'évangile de saint Mathieu, qu'ils avaient en hébreu, et corrompu; ils mettaient les pratiques des juifs avec celles des chrétiens; les derniers ébionites permettaient la dissolution du mariage et la pluralité des femmes.

ÉBOLI (RUY GOMÈS DE SILVA, prince d'), duc de Pastrane, habile courtisan qui sut gagner les bonnes grâces de Philippe II et les conserver jusqu'à sa mort, arrivée en 1578. Il était d'une famille portugaise, et avait épousé dona Ana de Mendoça y de la Cerda, dame aussi ambitieuse qu'elle était belle. Son ambition lui fit accueillir la passion de Philippe II pour elle, et plusieurs ont cru que c'était le nœud qui attachait le roi au prince d'Eboli; mais ce rusé politique étoit bien capable de se maintenir dans la faveur sans cela, puisqu'il sut réunir deux choses bien opposées, la faveur du roi et l'amour des grands et du peuple, ne s'étant jamais servi de sa faveur que pour faire du bien.

EBROIN, maire du palais de Clotaire III, s'attira d'abord l'affection des Français; mais ensuite, ayant éloigné du gouvernement la reine Batilde, pour avoir seul toute l'autorité, il se comporta avec une extrême cruauté. Clotaire étant mort en 670, Ebroin mit Thierri sur le trône; mais les grands se déclarèrent pour Childéric II, et renfermèrent Ebroin dans le monastère de Luxeuil. Après la mort de Childéric, arrivée en 673, Thierri remonta sur le trône, et eut Leudèse pour maire du palais. Ebroin fit assassiner Leudèse, ordonna qu'on crevât les yeux à saint Léger, évêque d'Autun, et obligea le roi Thierri à le reconnaître pour son maire du palais. Alors la tyrannie d'Ebroin n'eut pas de bornes; il fut tué en 681, par un seigneur nommé Hermanfroi, qu'il avait dépouillé de ses biens. Ce fut sous ce ministre que l'on commença à donner des biens ecclésiastiques à des laïques à titre précaire, sous l'obligation du service militaire.

ECCARD (JEAN-GEORGES), naquit à Duingen, dans le duché de Brunswick, le 7 septembre 1674. Il s'acquit l'estime de Leibnitz, qui lui procura une chaire d'histoire à Helmstad; il fut ensuite professeur à Hanovre. Ses dettes l'obligèrent à quitter cette place en 1723; il se fit catholique, et alla ensuite à Wurtzbourg, où il fut conseiller épiscopal, historiographe, archiviste et bibliothécaire. Il mourut en 1730. On a de lui *Corpus historicum medii ævi*, Leipsick, 1723, 2 vol. in-fol.; *Leges Francorum et Ripuariorum*, 1720, in-fol.; *De origine Germanorum*, 1750, in-4°; *Origines austriacæ*, Lipsiæ,

Digitized by Google

1721, in-fol.; *Historia Franciæ orientalis*, Virceburgi, 1729, 2 vol. in-fol. et un grand nombre d'autres ouvrages estimés.

ECCHELLENSIS (Abraham), savant maronite, fut professeur des langues syriaque et arabe au collége royal à Paris. M. Le Jay l'avait fait venir de Rome pour remplacer Gabriel Sionita, autre maronite, qu'il employait pour son édition de la Bible polyglotte. Gabriel Sionita porta ses plaintes au parlement, décria son compatriote, et lui suscita des affaires qui firent grand bruit. Ecchellensis fut encore attaqué sur sa capacité, par M. de Flavigny, savant docteur de la maison et société de Sorbonne; et ils publièrent l'un contre l'autre des écrits très-vifs. On ne peut douter néanmoins qu'Ecchellensis n'ait été habile dans les langues arabe et syriaque. La congrégation *De propagandâ fide* l'associa en 1636 à ceux qu'elle employait à la traduction de la Bible en arabe. Elle le rappela de Paris, et le fit professeur des langues orientales à Rome. C'est pendant ce temps-là que le grand-duc Ferdinand II lui fit traduire d'arabe en latin les 5e, 6e et 7e livres des Coniques d'Apollonius, en quoi il fut aidé par le célèbre Jean-Alphonse Borelli, qui y joignit des commentaires, le tout imprimé avec le livre d'Archimède, *De assumptis*, Florence, 1661, in-folio. Abraham Ecchellensis mourut à Rome en 1664. On a encore de lui plusieurs ouvrages, où il concilie les sentimens des Orientaux avec ceux de l'église romaine contre les protestans: 1° *Euthychius vindicatus*, contre Selden et Hottinger, Rome, 1661, in-4°; 2° des Remarques sur le catalogue des écrivains chaldéens, composé par Ebed Jesu, et publié à Rome en 1653; 3° *Chronicon orientale*, imprimé au Louvre en 1651, in-fol., qui se joint à la Byzantine; 4° *Institutio linguæ syriacæ*, Rome, 1628, in-12; 5° *Synopsis philosophiæ Orientalium*, Paris, 1641, in-4°; 6° *Versio hab. Durrhamani de medicis virtutibus animalium, plantarum et gemmarum*, Paris, 1647, in-8°.

ECHARD (Jacques), savant religieux dominicain, naquit à Rouen le 22 septembre 1644, et mourut à Paris le 15 mars 1724. On a de lui en latin une bibliothèque des écrivains de son ordre, 1719 et 1721, 2 vol. in-fol., ouvrage excellent, qui peut servir de modèle en ce genre.

ECHARD (Jean), savant théologien anglais, mort en 1696, était maître du collége de Catherine-Hall. Ses ouvrages sont sur les causes du mépris qu'on a pour le clergé et pour la religion, Londres, 1671, in-12; *Examen de l'état de nature de Hobbès*, 1672, in-8°.

ECHARD (Laurent), né en 1671 à Bassam, dans le comté de Suffolck, entra dans les ordres, desservit les églises de Welton et d'Elkinton dans le duché de Lincoln, pendant près de vingt ans, et s'y distingua par ses ouvrages. Il fut ensuite prébendaire de Lincoln, archidiacre de Stowe, et pasteur de plusieurs églises. Il mourut à Lincoln le 16 août 1730. Ses principaux ouvrages sont: 1° *Histoire d'Angleterre*, in-fol., ouvrage estimé; 2° *Histoire romaine*, depuis la fondation de Rome jusqu'à Constantin, qui a été traduite de l'anglais en français par M. de la Roque, revue par l'abbé Desfontaines, et publiée à Paris en 1728, puis en 1729, 6 vol. in-12. Cette histoire est excellente; on y a ajouté une continuation en 10 v. in-12, par l'abbé Guyon; 3° *Histoire générale de l'église*, avec des tables chronologiques, qui est aussi très-estimée, et dont il y a eu plusieurs éditions en anglais; 4° Traduction anglaise des comédies de Plaute et de Terence; 5° petit Dictionnaire géographique. C'est sur le modèle de cet ouvrage que M. Vosgien a composé le Dictionnaire géographique portatif, in-8°.

ECHEBAR, septième et illustre empereur du Mogol, monta sur le trône en 1552. Il poussa ses conquêtes dans la presqu'île occidentale de l'Inde, par la conquête du royaume de Guzarate, de ceux de Décan et de Cachemire; il ne fut pas si heureux dans le Bengale, où une armée de 80,000 hommes périt par la misère et par le fer. Ce prince était avide de connaissances; il fit venir un missionnaire, parce que, disait-il, il avait dessein de se faire chrétien; mais l'événement a fait voir que c'était pure curiosité. La nécessité le rendit plus constant dans le choix qu'il avait fait de canonniers anglais venus de Surate. Pour se les attacher plus for-

Digitized by Google

tement, ayant remarqué que l'un d'entre eux aimait à boire, il leur permit de planter des vignes. Une révolte arrivée dans le Décan, où le fils qu'il avait désigné pour son successeur périt avec une armée, fut la cause très-indirecte de sa mort. Pendant qu'il était à la chasse il écrasa une de ces chenilles rouges qu'on ne voit guère qu'aux Indes, avec une flèche qu'il tira peu après à une gazelle qui mourut sur-le-champ. Sa chair était corrompue, et les chiens qui en mangèrent en moururent. Echebar comprit que cette chenille était vemineuse; il en fit faire des pilules, qu'il obligeait ceux dont il voulait se défaire d'avaler. Il portait toujours sur lui une boîte d'or à trois divisions; dans l'une était son bétel, dans l'autre des pilules cordiales, et dans la troisième les pilules empoisonnées. Un jour, par inadvertance, il prit de ces pilules, et en mourut de langueur le 21 octobre 1605.

ECHEMON, fils de Priam, fut tué par Diomède.

ECHIDNA, monstre moitié femme moitié serpent, fut mère de Cerbère, de l'hydre de Lerne, de la Chimère, du lion de Némée.

ECHIDNE, reine des Scythes, épousa Hercule, et en eut des enfans.

ECHINADES, nymphes métamorphosées en îles, pour n'avoir pas appelé Acheloüs à un sacrifice auquel elles avaient invité les autres dieux.

ECHION, roi de Thèbes, eut deux filles qui se laissèrent immoler pour apaiser les dieux qui affligeaient le pays d'une sécheresse horrible. Il sortit de leurs cendres deux jeunes hommes couronnés qui célébrèrent leur mort.

ECHION, compagnon de Cadmus, qui l'aida à bâtir Thèbes, d'où est venu aux Thébains le nom d'Echionides.

ECHION, peintre célèbre et habile sculpteur de la Grèce, vers 352 avant J.-C. *Pline*, liv. 35, ch. 7.

ECHIUS, ou ECKIUS (Jean), savant docteur et professeur de théologie dans l'université d'Ingolstad, natif de Souabe, se rendit célèbre par son zèle et par ses écrits contre Luther et les autres protestans d'Allemagne. Il mourut à Ingolstad en 1543, à 57 ans. Ses principaux ouvrages sont, 1° un Manuel des controverses; 2° un Traité contre les articles proposés à la conférence de Ratisbonne en 1541, Cologne, 1542, in-4°; 3° deux Traités sur le sacrifice de la messe; 4° un Commentaire sur Aggée, 1638, in-8°; des Homélies, 4 volumes in-8°, etc.

ECHO, nymphe que les poètes appellent filles de l'air, fut condamnée par Junon à ne répéter que les dernières paroles qu'elle entendrait, pour la punir de l'avoir amusée de son babil pendant qu'elle cherchait à surprendre Jupiter avec ses maîtresses: elle voulut se faire aimer de Narcisse; mais, se voyant méprisée, elle s'enferma dans les bois et dans les grottes, où, selon la fable, elle fut métamorphosée en pierre.

ECKIUS (Léonard), savant jurisconsulte allemand, mort à Munich en 1550, avait la confiance de Charles V.

ECLECTIQUE (secte). *Voyez* Potamon.

ECLUSE (Charles de l'), *Clusius*, médecin célèbre, natif d'Arras, voyagea en Allemagne, en France, en Portugal et en Angleterre. Les empereurs Maximilien II et Rodolphe II lui donnèrent le soin de leur jardin des simples. Il fut ensuite professeur de botanique à Leyde, où il mourut le 4 avril 1609, à 84 ans. Ses ouvrages ont été imprimés à Anvers en 2 vol. in-fol., 1601, 1605.

ÉCORCHEURS, nom donné à des bandes de soldats qui, n'étant pas payés, couraient le pays, volant et pillant tout ce qu'ils trouvaient, sous le malheureux règne de Charles VII. Avant qu'il fût paisible possesseur du royaume, les plus braves capitaines du roi ne dédaignaient pas de les commander, le bâtard de Bourbon, le bâtard d'Armagnac, le comte de Dammartin, Poton de Samtrailles, La Hire, etc.

ECOSSE, fut habitée par une colonie des Hiberniens; ils eurent des rois long-temps avant J.-C., et ne purent jamais être domptés par les Romains. Adrien en 121, et Sévère en 209 firent une muraille pour les empêcher de faire des irruptions en Angleterre. Ces peuples n'eurent pas grand commerce avec les autres nations de l'Europe, et leur histoire ne devient intéressante qu'à la mort de leur roi.

Alexandre III.	1285
Interrègne.	1292

Digitized by Google

Jean Bailleul.	1306
*Robert Brus.	1329
David II Brus.	1370
Robert II.	1390
Jean Robert.	1423
* Jacques Ier.	1437
* Jacques II.	1460
* Jacques III.	1488
* Jacques IV.	1513
* Jacques V.	1542
* Marie Stuart jusqu'en. .	1567

* Jacques VI, succéda à Elisabeth au royaume d'Angleterre, et depuis ce temps les rois d'Angleterre ont été en même temps rois d'Ecosse. En 1717 le parlement d'Ecosse a été réuni à celui d'Angleterre, ce qui a rendu l'Ecosse une province d'Angleterre. *Voy.* Mémoires de Melvil, histoire d'Ecosse de Robertson, 1764, 3 vol. in-12, Buchanan.

EDELINCK (Gérard), célèbre graveur, natif d'Anvers, vint s'établir à Paris, sous le règne de Louis XIV, qui le fit son graveur ordinaire. Edelinck fut aussi conseiller dans l'académie royale de peinture, et mourut en 1707. On estime surtout son estampe de la sainte famille, d'après Raphaël, et celles d'Alexandre visitant Darius, et de la Madeleine pénitente, d'après Le Brun. Il a réussi également dans les portraits des grands hommes qu'il a gravés.

EDER (Georges), célèbre jurisconsulte allemand, sur la fin du 16e siècle, natif de Preisingen, était conseiller des empereurs Ferdinand Ier, Maximilien II et Rodolphe II. On a de lui *Œconomia bibliorum, sive partitionum biblicarum libri V*, in-fol., et d'autres ouvrages.

EDGARD, roi d'Angleterre, surnommé le Pacifique, était fils d'Edmond. Il gouverna son royaume avec beaucoup de prudence et de sagesse, par les conseils de saint Dunstan. Il mourut le 1er juillet 975, après un règne de 16 ans. C'est lui qui imposa à la province de Galles un tribut annuel de têtes de loups, pour dépeupler l'Angleterre de ces animaux. On trouve de ce prince plusieurs lois dans les collections des conciles.

EDMER, ou EADMER, moine de Clugny dans le monastère de Saint-Sauveur à Cantorbéry, fut abbé de Saint-Alban, puis archevêque de Saint-André en Ecosse, et vivait encore en 1120. On a de lui un Traité de la liberté de l'église, une Vie de saint Anselme, une Histoire de son temps, etc., que l'on trouve dans le saint Anselme du père Gerberon. L'Histoire de son temps avait déjà été donnée avec des notes de Selden, Londres, 1623, in-fol.

EDMOND, ou EDME (Saint), archevêque de Cantorbéry, se fit aimer du pape Innocent III, en prêchant la croisade, ce qui lui procura cette dignité. Il encourut la disgrâce de Henri II, roi d'Angleterre, et se retira secrètement en France, où il mourut le 16 novembre 1240. La cause de sa disgrâce fut d'avoir consenti à donner au pape le cinquième des revenus ecclésiastiques dans l'espérance d'en obtenir la liberté des élections; mais peu après le pape lui avait ordonné de pourvoir 300 Romains des premiers bénéfices vaquans dans le royaume. Innocent IV canonisa saint Edmond en 1249. Dans le tome 3 du *Thesaurus* de Martène, on trouve beaucoup de choses sur sa disgrâce et sur sa canonisation. Il nous reste de lui un livre intitulé *Speculum ecclesiæ*, dans la Bibliothèque des Pères.

EDMOND Ier, roi d'Angleterre, et fils d'Edouard-le-Vieux, monta sur le trône en 942. Il dompta les peuples du Northumberland, polica son royaume, donna de grands priviléges aux églises, et fut assassiné dans un festin le 26 mai 946, par un voleur qu'il avait banni de ses états.

EDMOND II, surnommé Côte-de-Fer, fut roi d'Angleterre, après la mort de son père Ethelred en 1016. Il eut une grande guerre à soutenir contre Canut, roi de Danemarck, qui le fit assassiner en 1017, et s'empara de ses états. Il ne faut pas confondre ces princes avec saint Edmond, roi des Anglais orientaux, au 9e siècle, qui se rendit illustre par sa piété, et qui fut tué par les Danois en 870.

EDMOND PLANTAGENET, comte de Kent, contribua à détrôner son frère Edouard II, dans l'espérance d'avoir part au gouvernement, sous Edouard III qui n'était qu'un enfant; mais Isabelle, femme du roi détrôné, n'en faisant part qu'à son amant Mortimer, Edmond voulut faire remonter Edouard sur le trône; la reine le prévint, et le fit condamner à mort dans le parlement. Con-

Digitized by Google

duit sur l'échafaud, le bourreau s'évada, et le prince resta depuis midi jusqu'au soir avant qu'on put trouver quelqu'un qui en voulût faire l'office. Enfin un cavalier de la maréchaussée lui coupa la tête en 1327, à l'âge de 28 ans.

EDMOND (THOMAS), né en 1563, fut produit à la cour d'Élisabeth par François Walsingham; il y fut employé sous ce règne et sous ceux de Jacques Ier et de Charles Ier, en plusieurs affaires importantes, entre autres en qualité d'ambassadeur en France et dans les Pays-Bas. On a publié le détail de ses négociations en 1749, in-8°, et trois volumes de *Mémoires et lettres sur les affaires d'état*, Londres, 1725. Edmond est mort en 1639.

ÉDOUARD-LE-VIEUX, roi d'Angleterre, succéda à son père Alfred en 900. Il défit Constantin, roi d'Écosse, vainquit les Bretons du pays de Galles, et remporta deux victoires sur les Danois. Il fit ensuite ériger cinq évêchés, et mourut en 924.

ÉDOUARD-LE-JEUNE, roi d'Angleterre, était fils d'Edgard, et lui succéda en 975, à l'âge de 13 ans. Sous son règne commencèrent les divisions et les troubles causés par les Danois et par les Normands. Il fut assassiné en 979, par les intrigues d'Alfrède, sa belle-mère, impatiente de voir régner son fils Ethelrède; action dont elle se repentit dans la suite.

ÉDOUARD (SAINT), surnommé le Confesseur, ou le Débonnaire, à cause de ses vertus, était fils d'Éthelrède, roi des Anglais, et succéda à Canut II en 1042. Il fut chassé par les Danois et se retira en Normandie. Godwin, comte de Kent, alla le trouver; et, l'ayant ramené en Angleterre, lui donna sa fille Édgire en mariage. Édouard remporta alors de grands avantages sur ses ennemis, et laissa sa couronne à Guillaume, duc de Normandie, son parent, en reconnaissance des secours et des bienfaits qu'il en avait reçus durant son exil. Il mourut le 5 janvier 1066. Ses vertus et ses miracles le firent mettre au nombre des saints par Alexandre III.

ÉDOUARD Ier, roi d'Angleterre, fils de Henri III et d'Éléonore de Provence, naquit à Winchester en 1239. Il se croisa avec saint Louis contre les infidèles. Pendant cette expédition, ayant appris la mort de son père, arrivée en 1272, il retourna en Angleterre, où il fut couronné en 1275. Il vainquit Léolin, prince de Galles, chassa les juifs de la Gascogne, se croisa une seconde fois pour le voyage du Levant, fit la guerre aux Français, et s'empara du royaume d'Écosse, qu'il donna à Bailleul à titre d'hommage, et qu'il lui ôta dans la suite. Il mourut le 7 juillet 1307, à 68 ans. C'était un prince courageux, prudent, et capable des plus grandes entreprises, qui a établi le parlement sur le pied où il est aujourd'hui.

ÉDOUARD II, roi d'Angleterre, naquit à Carnavan, et succéda à son père Édouard Ier en 1307. Il eut la faiblesse de se laisser conduire par Gaveston Pierce, les Spencers et d'autres indignes favoris : ce qui excita contre lui la reine Isabelle sa femme; Edmond son frère et les grands du royaume le condamnèrent à une prison perpétuelle, où ils le firent mourir en 1327, en lui enfonçant dans le fondement un fer rouge par un tuyau de corne, après avoir mis son fils sur le trône. Durant ces troubles les Écossais chassèrent les Anglais, et recouvrèrent leur ancienne liberté.

ÉDOUARD III, l'un des plus grands et des plus célèbres rois d'Angleterre, naquit à Windsor, et fut mis sur le trône du vivant de son père Édouard II, en 1326. Il s'empara du royaume d'Écosse, et entreprit de détrôner Philippe de Valois, roi de France, contre lequel il gagna la fameuse bataille de Créci en 1346, prit Calais et plusieurs autres villes. Pour décider les seigneurs français à le suivre, il fit revivre ses prétentions sur la France; quoiqu'il eût reconnu Philippe de Valois pour roi de France, il en prit le titre que ses successeurs ont gardé. Après la mort de Philippe de Valois en 1350, Édouard continua la guerre contre les Français, et gagna en 1356 la célèbre bataille de Poitiers. Le roi Jean, ayant été fait prisonnier, fut mené en Angleterre. Édouard eut divers autres succès en France, jusqu'au règne de Charles V, lequel, étant monté sur le trône en 1364, remporta de grands avantages sur les Anglais. Édouard mourut le 23 juin 1377, à 65 ans. C'est lui qui institua

Digitized by Google

l'ordre de la Jarretière. Il eut la gloire de tenir en même temps à sa cour deux rois prisonniers, Jean, roi de France, et David de Brus, roi d'Écosse.

ÉDOUARD IV, roi d'Angleterre, était fils de Richard, duc d'Yorck. Il disputa la couronne à Henri, qui était de la maison de Lancastre. Il appuyait son droit sur ce qu'il descendait d'une fille du second fils d'Édouard III, et que Henri ne descendait par les mâles que du troisième fils du même Édouard III. Il se fit couronner en 1461. Telle est l'origine des guerres civiles des maisons d'Yorck et de Lancastre, dont la première avait la rose blanche et la seconde la rose rouge. Il se donna à ce sujet un grand nombre de batailles, avec différens succès ; mais enfin Édouard, secouru par les troupes du duc de Bourgogne, remporta en 1471 deux célèbres victoires, dans la première desquelles Richard, comte de Warwick, fut tué. Ce seigneur, qui avait fait monter Édouard IV sur le trône, travaillait à l'en faire descendre, parce que, pendant qu'il l'avait envoyé en France négocier son mariage avec Bonne de Savoie, belle-sœur de Louis XI, il avait épousé une Anglaise sans lui en faire part. Édouard, fils de Henri, fut pris et mis à mort dans la seconde bataille, et Henri lui-même fut égorgé dans la prison; ainsi Édouard, étant remonté sur le trône, s'y maintint jusqu'à la mort. Il fit la guerre sans succès contre Louis XI, roi de France, et mourut le 9 avril 1483, à 41 ans. Ce fut un prince cruel et débauché.

ÉDOUARD V, roi d'Angleterre, était fils d'Édouard IV, et ne régna que trois mois, Richard, duc de Glocestre, son oncle, l'ayant fait étrangler avec son frère dans la tour de Londres, à l'âge de 11 ans, en 1483.

ÉDOUARD VI, roi d'Angleterre, fils de Henri VIII et de Jeanne Seimour, monta sur le trône en 1547, à l'âge de 10 ans, sous la régence du duc de Sommerset son oncle. Ce duc et l'archevêque Cranmer achevèrent d'introduire la religion protestante en Angleterre ; ils composèrent un symbole qui forma la religion anglicane. Édouard mourut en 1553.

ÉDOUARD, prince de Galles, fils d'Édouard III, roi d'Angleterre, et l'un des plus grands généraux du quatorzième siècle, gagna la bataille de Poitiers, et mourut avant Édouard III son père.

Il y a eu plusieurs autres princes du nom d'Édouard.

ÉDOUARD, roi de Portugal, mourut de peste le 9 septembre 1438. Ce fut sous son règne que ses frères, Henri et Ferdinand, firent la malheureuse expédition de Tanger. En 1437 Ferdinand fut laissé en otage, et mourut à Fez en 1443. Ses os furent échangés en 1471 contre deux femmes et une fille du seigneur d'Arzille.

EDWARDS (Richard), né dans le canton de Sommerset en 1523, fut un des premiers dramatiques anglais, ayant publié trois pièces en 1562. Il est mort en 1566, à 43 ans. Depuis sa mort on a publié quelques-unes de ses poésies, dans un recueil imprimé en 1578.

EDWARDS (Georges), né à Straffort en Sussex le 3 avril 1694, entra en apprentissage chez un marchand, où il eut occasion de voir des livres d'histoire naturelle, de sculpture, de peinture, d'astronomie et d'antiquité. A la fin de son apprentissage, il visita la Hollande, la Norwége et d'autres pays, avec les yeux d'un observateur de la nature. En 1733, à la recommandation du chevalier Hans Sloane, il eut un appartement dans le collége des médecins, avec la liberté de jouir de la bibliothèque ; ce fut là qu'il publia son *Histoire naturelle des oiseaux*, en 210 planches coloriées, avec la description en français, Londres, 1743, 1747, 1750 et 1751, 4 parties in-4°; *Glanures d'histoire naturelle*, consistant en figures de quadrupèdes, oiseaux, insectes, plantes, etc., avec des explications en anglais et en français, 1758, 1760 et 1764, 3 parties contenant 600 sujets, non encore décrits ni figurés. M. Edwards est mort le 23 juillet 1733.

EDWARDS (Thomas), théologien et écrivain anglais, poli et élégant, est mort le 3 janvier 1757, à 58 ans. Sa *Lettre au docteur Warburton*, et le *Supplément au Shakespeare de Warburton*, imprimés en 1747, in-8°, causèrent de l'humeur à Warburton, qui souffrait impatiemment la critique.

Digitized by Google

EEKHOUT (Gerbrant Vanden). *Voy.* Vanden Eekhout.

EFFIAT (le maréchal d'), se nommait Antoine Coeffier Ruzé; il dut à ses talens les grades où il parvint, quoique l'on pût croire que la faveur du cardinal de Richelieu y coopérait; car il était à peu près l'intendant du cardinal. Il fut fait surintendant des finances en 1626, commanda l'armée française en Piémont en 1630, reçut le bâton de maréchal en 1631, et mourut à Lutzelstein en 1632. Ses grands biens, qui lui venaient de son grand-oncle maternel Martin Ruzé, à condition de porter son nom, sont passés dans la maison de Mazarin, avec son beau château de Chilly, par la Meilleraye son gendre. Cinq-Mars était son fils.

EGBERT, premier roi d'Angleterre, soumit tous les petits rois de cette île, et régna paisiblement jusqu'à sa mort, arrivée en 838.

EGÉE, roi de l'Attique, et mari d'Ethra, dont il eut Thésée : lorsque son fils partit pour aller combattre le Minotaure, il avait dit aux matelots que lorsqu'ils reviendraient ils déployassent les voiles blanches, si Thésée était vainqueur. Mais, transportés de joie à la vue de leur patrie, les matelots oublièrent d'exécuter l'ordre d'Egée, qui, croyant son fils mort, se précipita de douleur dans la mer qui porte son nom.

EGÉON. *Voy.* Briarée.

EGÉRIE, nymphe en grande vénération chez les Romains. Numa Pompilius fit accroire au peuple qu'il avait composé les lois et les cérémonies religieuses de Rome, par les conseils de cette nymphe.

ÉGERTON (Thomas), lord Ellesmère, né en Cheshire, était fils naturel du chevalier Richard Égerton. C'était un savant jurisconsulte, que la reine Élisabeth fit son procureur-général en 1561, et garde du grand sceau en 1596. Le roi Jacques Ier le nomma chancelier en 1603. Il fut élu chancelier de l'université d'Oxford en 1616, et mourut le 15 mars 1617. Il est enterré à Dodleston, dans le comté de Chester. On a publié de lui, entre autres, un *Traité sur l'office du lord chancelier*, en 1651.

EGESTE, fille d'Hippotès, prince troyen, fut exposée sur un vaisseau par son père, pour lui faire éviter de tirer au sort pour être dévorée par le monstre auquel les Troyens étaient obligés de donner tous les ans une fille pour expier le crime de Laomédon. Elle aborda en Sicile, où le fleuve Crinise l'épousa et en eut Aceste.

EGGELING (Jean-Henri), savant antiquaire, natif de Brême, d'une famille distinguée, voyagea dans la plupart des royaumes de l'Europe, et fut ensuite secrétaire de sa république. Il exerça cet emploi avec beaucoup de réputation, et mourut le 15 février 1713, à 74 ans. On a de lui divers ouvrages.

EGIALÉE, fille d'Aloeste, et femme de Diomède, attenta à la vie de son mari, parce qu'il ne satisfaisait pas sa passion; mais il se sauva dans un temple d'Apollon, et abandonna cette malheureuse. Vénus lui avait inspiré une passion désordonnée, pour se venger de la blessure que lui avait faite Diomède.

EGINARD ou EGINHARD, secrétaire et intendant des bâtimens de Charlemagne, s'est rendu célèbre par son esprit et par ses ouvrages. C'est le plus ancien historien, natif d'Allemagne. On dit que, s'étant insinué dans les bonnes grâces d'Imma, fille de Charlemagne, ce prince ayant découvert les familiarités qu'ils prenaient entre eux, aima mieux la lui donner en mariage que la déshonorer; mais ce fait est une fable. Eginard, après la mort de sa femme, eut la direction de plusieurs abbayes, fonda et fut le premier abbé de celle de Seligenstadt, s'acquit une grande réputation par sa piété et par sa science, et mourut vers 844. Ses principaux ouvrages sont, 1° la Vie de Charlemagne; 2° des Annales de France; 3° des Lettres, etc., qui se trouvent dans le Recueil des historiens de France, et séparément, Francfort, 1714, in-fol. Le style en est plus pur et plus fleuri que celui des autres écrivains de ce temps-là.

EGINE, fille d'Asope, fut aimée de Jupiter; il en eut Eaque et Rhadamante.

EGINÈTE, ou EGINE. *Voy.* Paul Eginète.

EGLY (Charles-Philippe de Montenaut d'), parisien, de l'académie des belles-lettres, mort en 1749, à 53 ans, a donné l'Histoire des rois des Deux-Siciles, 4 vol. in-12, la traduc

Digitized by Google

tion de la Callipédie de Quillet, in-12. Il a long-temps travaillé au journal de Verdun.

EGMONT (Lamoral, comte d'), un des principaux seigneurs des Pays-Bas, se distingua dans les armées au service de l'empereur Charles V, surtout à la bataille de Saint-Quentin en 1557, et à celle de Gravelines en 1558; mais après le départ de Philippe II pour l'Espagne, ayant favorisé les troubles qui s'élevèrent dans les Pays-Bas, le duc d'Albe, qui fut envoyé pour les pacifier, lui fit trancher la tête le 5 juin 1568, aussi bien qu'à Philippe de Montmorenci, comte de Hornes.

EGMONT (Philippe, comte d'), n'eut pas de ressentiment de la mort de son père Lamoral. Il entra au service de Philippe II, conduisit des troupes en France au service de la ligue, et fut celui qui, par ses fanfaronnades, détermina le duc de Mayenne à livrer la bataille d'Ivry. Le comte s'y comporta avec une bravoure inconsidérée, et y fut tué en 1590, sans laisser de postérité; mais il eut un frère nommé Charles, dont la postérité s'éteignit en 1707, ce qui mit fin à la maison d'Egmont. Le bisaïeul de Lamoral avait eu un second fils, nommé Frédéric, qui avait épousé l'héritière de Buren, et en prit le nom. Le petit-fils de Frédéric, nommé Maximilien, fut l'un des plus grands capitaines de son temps. Charles-Quint l'avait fait gouverneur de Frise et général de ses armées. Il commandait en 1536 l'armée qui fit le siége de Saint-Paul, qu'il prit et brûla en représailles d'un héraut qui était allé sommer la ville de se rendre, et que le gouverneur avait fait pendre. Il manqua Thérouenne, et mourut à Bruxelles en décembre 1548, ne laissant qu'une fille, qui fut la première femme de Guillaume de Nassau, prince d'Orange.

EGMONT (Adolphe d'), duc de Gueldres et de Zutphen, trouve ici sa place, comme un monstre d'ingratitude. Ennuyé de la vie de son père Arnould, il va le voir, comme pour lui rendre ses respects. Le vieux duc se livre à la joie, et quand ce vieillard est retiré, son fils s'introduit dans sa chambre avec ses satellites, et force son père de le suivre jusqu'à la tour de Buren, où il l'enferme. Le duc de Bourgogne voulut pacifier ce différend, en laissant au père le titre de duc et une ville, avec une simple pension. Son fils eut la barbarie de refuser cet accord, disant qu'il aimerait mieux jeter son père dans le puits, et s'y jeter ensuite pour l'écraser de sa chute, que de laisser à son père le titre de duc, et s'enfuit. Il fut attrapé, et mis en prison à Courtrai. Son père, indigné, vendit ses duchés au duc de Bourgogne, moyennant 90,000 écus d'or, avec une pension et un lieu pour sa résidence, en septembre 1473. En mourant, le 14 février suivant, il confirma la vente, et déshérita son fils. Ce malheureux fut délivré par les Gantois en 1477, et fut tué devant Tournay la même année; c'est le sort qu'il méritait; mais sa famille éprouva le danger qu'il y a aux petits princes de s'en rapporter aux grands sur leurs débats.

EGNACE (Jean-Baptiste), *Egnatius*, prêtre, était disciple d'Ange Politien, et fut élevé avec le pape Léon X, qui lui fit dans la suite beaucoup de bien. Il enseigna les belles-lettres avec une réputation extraordinaire à Venise sa patrie. Il obtint dans un âge décrépit la qualité d'émérite, avec les mêmes appointemens qu'il avait eus quand il enseignait, et ses biens furent affranchis de toutes sortes d'impositions. Il mourut à Venise le 4 juillet 1553, à 80 ans. Ses ouvrages ne répondent point entièrement à l'étendue de la science qu'il faisait paraître dans ses leçons et dans ses conversations. On dit que Bobortel les ayant critiqués, Egnace lui donna pour toute réponse un coup de baïonnette dans le ventre, dont il pensa mourir. On estime surtout ses Remarques sur Ovide; son traité *De romanis Cæsaribus*, Francfort, 1588, in-8°, traduit par l'abbé de Marolles, dans son addition à l'Histoire romaine, 1664, 2 vol. in-12; ses Notes sur les Epîtres familières de Cicéron, et son Panégyrique de François 1er, roi de France, en vers héroïques latins, imprimé à Venise en 1540: l'objet de cet éloge est la victoire sur les Suisses.

EGUIGNARD BARON. *Voy.* Baron.

EGYPTE (l'), fait remonter la succession de ses rois jusqu'à Menès, petit-fils de Cham: après sa mort, elle fut divisée en plusieurs dynasties jusqu'à Amenophis, roi de la basse Egypte, qui

Digitized by Google

conquit tout le pays; ses descendans en jouirent jusqu'en 687 avant J.-C., que le royaume tomba dans une anarchie qui fut suivie d'une élection de douze seigneurs pour gouverner le pays. Un d'eux s'empara de l'Egypte entière; c'est,

	Av. J.-C.
*Psammitique, en.	670
*Nechao.	616
Psammuthis.	600
*Apriès, ou Ephrée.	594
Perthamis.	575
*Amasis.	569
*Psamenite.	526
*Cambyse le détrôna en. . .	525

L'Egypte fut alors province de Perse, jusqu'à Ochus, qui en fut dépossédé par

Amyrthée.	413
Nepheritès.	407
Achoris.	389
Psammuthis.	376
Nepheritès II.	375
Nectanèbe Ier.	375
*Tachus.	363
Nectanèbe II.	362
*Artaxercès Ochus, roi de Perse, s'en empara de nouveau en.	350

L'Egypte devint encore une province de cet empire, jusqu'à ce qu'après la mort d'Alexandre elle échut en partage à

*Ptolomée Lagus.	323
*Philadelphe.	285
*Evergète.	246
*Philopator.	221
*Epiphanes.	204
*Philométor.	180
Evergètes II ou Physcon. .	146
*Sother, ou Lature. . . .	116
*Alexandre.	106
*Sother, rétabli.	88
Bérénice, nommée Cléopâtre, seule.	80
Bérénice et Alexandre. . .	79
*Ptolomée Denys, ou Auletès.	73
*Bérénice, pendant l'exil d'Auletès.	58
Ptolomée Denys, et Cléopâtre sa sœur, ...	51
Ptolomée-le-Jeune et Cléopâtre.	47
*Cléopâtre seule.	44
L'Egypte réduite en province romaine.	30

Les califes sarrasins enlevèrent cette province aux Romains l'an 639 de J.-C., et en jouirent jusqu'en 1171, que le fameux Saladin y établit l'empire des Mamelucks. Ceux-ci en furent dépossédés par Sélim, empereur des Turcs, en 1517, et depuis ce temps l'Egypte fait une province de l'empire ottoman.

Voy. comme à ARGOS.

EGYPTUS, fils de Neptune, et frère de Danaüs, avait 50 fils qui épousèrent les 50 filles de son frère. *Voy.* DANAÜS.

EGYS (RICHARD), jésuite, né à Rhinsfeld en 1621, s'est distingué par ses poésies latines, dont les principales sont ses *Poemata sacra; Epistolæ morales; Conica varii generis.* Il mourut en 1659.

EGYSTHE, fils de Thyeste, qui l'avait eu de sa fille Pélopée, qu'il avait épousée sans la connaître, et à qui il avait laissé son épée pour gage de sa foi. Pélopée eut un fils qu'elle fit élever parmi des bergers qui le nommèrent Egysthe. Lorsqu'il fut en état de porter les armes, elle lui fit présent de l'épée de Thieste. Ce jeune prince s'avança à la cour d'Atrée, qui le choisit pour aller assassiner Thyeste, dont il voulait envahir les états. Thyeste reconnut son fils en reconnaissant son épée. Egysthe, indigné d'avoir obéi à Atrée pour venir assassiner son père, retourna à Micènes, où il tua Atrée. Clytemnestre lui ayant plu, il assassina Agamemnon, et l'épousa en se plaçant sur le trône au préjudice d'Oreste; mais Oreste le massacra dans la suite.

EICK ou HUBERT VAN EICK, fameux peintre, né en 1366, à Maseik, au diocèse de Liége, eut pour disciple son frère Jean Eick, plus connu sous le nom de Jean de Bruges, et fit divers tableaux pour Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, qui lui donna des marques publiques de son estime. Il mourut en 1426. *Voy.* BRUGES.

EIMMART (GEORGES-CHRISTOPHE), peintre, graveur et astronome, né à Ratisbonne en 1658, s'établit à Nuremberg, où il est mort en 1705. Il était directeur de l'Académie des peintres de Nuremberg. Si la peinture lui doit des morceaux estimables, l'astronomie lui doit l'invention de nouveaux instrumens.

EISEN (CHARLES), habile dessinateur, qui a joui d'une grande réputa-

Digitized by Google

tion sans augmenter sa fortune. Il est mort à Bruxelles le 4 janvier 1778. Parmi ses ouvrages on distingue les dessins des figures des Contes de la Fontaine, qui ont paru en 1762, 2 v. in-8°; des Métamorphoses d'Ovide, 1767, 4 vol. in-4°; de la Henriade, en 2 vol. in-8°.

EISENGREIN (Guillaume), chanoine de Spire sa patrie, s'acquit beaucoup de réputation au 16e siècle par sa science et par sa piété. Son principal ouvrage est intitulé le Catalogue des témoins de la vérité, *Catalogus testium veritatis*, Dilingæ, 1565, in-fol., qu'il faut bien se garder de confondre avec un ouvrage de Flaccus Illyricus, qui porte le même titre, Francfort, 1672, in-4°. Car Flaccus entend, par les témoins de la vérité, ceux qu'il prétend avoir soutenu la doctrine des protestans, au lieu qu'Eisengrein entend, par ce terme, les catholiques attachés à la foi de l'église romaine.

EISENHART (Jean), célèbre jurisconsulte, né à Erxleben dans le Brandebourg en 1643, fut professeur en droit et en morale à Helmstadt, où il mourut en 1707. On a de lui, 1° *Institutiones juris natur. et moralis scientiæ*; 2° *Commentatio de regali metalli fodinarum jure*; 3° *De usu principiorum moralis philosophiæ in jure civili condendo et interpretando*; 4° *Comment. de fide historicâ*.

EISENSCHMID (Jean-Gaspard), docteur en philosophie et en médecine, et célèbre mathématicien, naquit à Strasbourg en 1656. Etant venu à Paris, il fut associé à l'académie des sciences au rétablissement de cette académie, et mourut en 1712 à Strasbourg, où il s'était fixé au retour de ses voyages. Il a publié en latin un traité sur la figure de la terre, *Elliptico-spheroide*, et un autre des poids et des mesures de plusieurs nations, et de la valeur des monnaies anciennes, Strasbourg, 1737, in-8°.

ELBÈNE (Alphonse d'), savant évêque d'Albi, d'une illustre famille de Florence, gouverna son église dans un temps très-fâcheux, et mourut le 8 février 1608. On a de lui divers ouvrages, des pièces de vers français sur la mort d'Adrien Turnèbe, qui se trouvent dans le tombeau de Turnèbe, imprimés en 1565; *Historia regni Burgundiæ*, 1602, in-4°; *De familiâ Capeti*, 1595, in-4°. Il ne faut pas le confondre avec Alphonse d'Elbène, qui lui succéda dans l'évêché d'Albi, ni avec Alexandre d'Elbène, qui se signala par son courage sous Henri III et Henri IV, rois de France, ni enfin avec Alphonse d'Elbène, mort évêque d'Orléans le 20 mai 1665.

ELBŒUF (René de Lorraine, marquis d'), était le septième fils de Claude, duc de Guise, qui vint s'établir en France; il fut la tige de la branche des ducs d'Elbœuf, et mourut en 1566. Charles II son petit-fils, mort en 1657, avait épousé Catherine-Henriette, fille de Henri IV et de Gabrielle d'Etrées, qui mourut en 1663. Ils eurent part l'un et l'autre aux intrigues de cour sous le ministère du cardinal de Richelieu; leur postérité masculine finit en leur petit-fils Emmanuel-Maurice, duc d'Elbœuf, qui, après avoir servi l'empereur dans le royaume de Naples, revint en France en 1719, et mourut en 1763, dans sa 86e année, sans postérité de deux femmes qu'il avait épousées. Ce titre est passé à la branche d'Harcourt et d'Armagnac, qui descendait d'un frère de Charles II.

ELEAQUE (Secte). *Voy.* Phedon.

ELÉAZAR, est le nom d'un grand nombre de Juifs dont parle l'histoire. Les plus célèbres sont, 1° le grand-prêtre Eléazar, fils d'Aaron, auquel il succéda l'an 1452 avant J.-C., et père de Phinées, qui mourut après 12 ans de pontificat; 2° Eléazar, fils de Dodo, et l'un des plus vaillans capitaines des armées de David, qui fit un grand carnage des Philistins 1047 avant J.-C.; 3° le grand-prêtre Eléazar, frère de Simon-le-Juste, lequel envoya de savans juifs à Ptolomée Philadelphe, roi d'Egypte, pour traduire la loi de Moïse d'hébreu en grec, vers 277 avant J.-C. C'est ce que l'on nomme la version des Septante; 4° le vénérable vieillard Eléazar, qui, sous le règne d'Antiochus Epiphanes, aima mieux perdre la vie que manger des viandes défendues par la loi; 5° enfin Eléazar, fils puîné de Mathathias, qui, dans la bataille que Judas Machabée son frère donna contre l'armée d'Antiochus Eupator, se fit jour à travers les ennemis, et s'étant coulé sous le ventre du plus grand des éléphans, le tua à coups

Digitized by Google

d'épée; mais il reçut la mort par le poids de cet animal, et « fut enseveli sous son propre triomphe », selon l'expression de saint Ambroise.

ELECTRE, fille d'Agamemnon, engagea son frère Oreste à venger la mort de leur père, tué par Egysthe.

ELEONORE, duchesse de Guienne, succéda à son père Guillaume VIII en 1137, à l'âge de 15 ans. Elle épousa la même année Louis VII, roi de France, prince faible qui s'était fait accourcir les cheveux et raser la barbe, parce que Pierre Lombard lui avait dit que Dieu haïssait les longues chevelures. Eléonore l'en avait raillé, et n'avait pas tardé à mépriser un mari qu'elle n'estimait pas. Elle le suivit dans la Terre-Sainte, où l'on publia qu'elle s'était dédommagée des ennuis du voyage avec le prince d'Antioche et un Turc nommé Saladin. Louis, de retour en France, lui en fit des reproches qui occasionnèrent un divorce, sous prétexte de parenté, en 1152. Eléonore, dégagée de ses premiers liens, contracta un nouveau mariage avec Henri, duc de Normandie, depuis roi d'Angleterre, auquel elle porta en dot la Gascogne, la Saintonge et le Poitou, source de guerres qui ont désolé la France pendant 300 ans. Elle eut quatre fils et une fille de son second mariage. Elle mourut en 1204. Larrey a publié son histoire, 1691, in-12.

ELEUTHÈRE, succéda au pape Soter en 171. Les fidèles et les martyrs des Gaules lui écrivirent des lettres pleines de sagessse et de prudence sur les erreurs de Montan. Il combattit lui-même les erreurs des Valentiniens, et mourut le 26 mai 185.

ELEUTHÈRE (Augustin), savant luthérien allemand, dont on a un petit traité rare et singulier, *De arbore scientiæ et mali*, Mulhusii, 1560, in-8°.

ELGER (Ottomar), né à Gothembourg vers 1632, fut envoyé à Anvers pour y étudier l'art de la peinture; son talent, comme celui de son maître Daniel Séghers, se tourna du côté des fleurs et des fruits. Il a passé la plus grande partie de sa vie à Berlin, où l'électeur Frédéric-Guillaume allait souvent le voir dans son atelier, parce qu'il l'amusait par la vivacité de ses réparties.

ELICHMAN (Jean), silésien, pratiqua la médecine à Leyde, se maria en 1638, et mourut en 1639. Au jugement de Saumaise c'était l'Européen le plus savant dans la langue persane, qu'il croyait avoir une origine commune avec la langue allemande. Il entendait quinze autres langues. Ses ouvrages sont : *De usu linguæ arabicæ in medicinâ*, Iene, 1636; *De termino vitæ secundum mentem Orientalium*, Leyde, 1639, in-4°; une version latine de la Paraphrase arabe du Tableau de Cèbes, dont Saumaise a donné une édition avec le grec, Leyde, 1640, in-4°, qu'on trouve ordinairement avec le *Simplicius* de Saumaise.

ELIE, célèbre prophète, sous le règne d'Achab et de Josaphat, était de Thesbe dans le pays de Galaad. Il prédit à Achab et à Jésabel, 912 avant J.-C., une sécheresse et une famine qui dura 3 ans et demi; fut nourri miraculeusement dans le désert par des corbeaux, multiplia l'huile de la veuve de Sarepta, et ressuscita son fils : il reprocha ensuite à Achab le culte que ce prince rendait à Baal, et le feu ayant consumé d'une manière surnaturelle le sacrifice qu'il offrait à Dieu, le peuple fit mourir 150 faux prophètes de Baal et 400 faux prophètes des bois. Jésabel voulut aussi faire mourir Elie; mais il s'enfuit dans le désert, où un ange lui apporta du pain et de l'eau. De là il alla à la montagne d'Oreb. Quelque temps après, ayant consacré Hazaël pour être roi de Syrie, et Jéhu pour être roi d'Israël, il alla trouver Achab, et lui reprocha le meurtre de Naboth. Elie prédit à Ochosias, qui était tombé d'une fenêtre de son palais, qu'il mourrait de sa blessure; fit tomber le feu du ciel sur deux capitaines et cent soldats qui voulaient le mener par force à ce prince, et fut enlevé, au commencement du règne de Joram, dans un tourbillon de feu en forme de char, vers 895 avant J.-C. Elisée son disciple ramassa son manteau et fut héritier de son double esprit prophétique.

ELIE, ou ELIAS, lévite, né à Neustad dans le Brandebourg, enseigna l'hébreu à Rome et à Venise, et mourut en 1549 : c'était un des habiles critiques juifs, qui fut souvent consulté par Munster. Il a donné *Traditio doctrinæ*, en hébreu, Venise, 1538, in-4°,

Digitized by Google

avec la version de Munster, Bâle, 1539, in-8°; *Collectio locorum, in quibus Chaldæus paraphrastes interjecit nomen Messiæ Christi, latinè, versa à Genebrardo*, Paris, 1572, in-8°; plusieurs grammaires hébraïques, in-8°; *Nomenclatura hebraica*, Isnæ, 1542, in-4°; *idem*, en hébreu et en latin, par Drusius, Francker, 1681, in-8°; *Lexicon chaldaïcum*. Isnæ, 1541, in-fol.

ELIE (Mathieu), né dans le sein de la misère, au village de Pécne, près de Cassel en Flandre, en 1658, eut le bonheur de prévenir en sa faveur, par sa physionomie, un paysagiste célèbre nommé Corblen, qui l'amena à Dunkerque, lui fit donner de l'éducation, et lui apprit les premiers élémens de la peinture. A l'âge de 20 ans il l'envoya se perfectionner à Paris; il y fit en effet un tel progrès que sa réputation le fit rappeler à Dunkerque par le corps-de-ville, qui voulait faire peindre un *ex voto* à la Vierge. Il est d'une belle composition; on le voit aux Carmes. Ce peintre est mort en 1741. Il y a un tableau de lui à Notre-Dame de Paris, de son premier temps, qui n'est pas le meilleur.

ÉLIE DE BEAUMONT (Jean-Baptiste-Jacques), né dans le diocèse de Bayeux, se distingua à Paris dans la carrière du barreau, surtout dans la défense des Calas, qu'il fit d'imagination, comme Voltaire, n'ayant pas la procédure criminelle sous les yeux. Il était docteur honoraire d'Oxford, de la société royale de Londres, intendant des finances de monseigneur le comte d'Artois, quand il est mort à Paris le 9 janvier 1785. Il s'est distingué par la fête qu'il a instituée dans sa terre de Canon-les-Bonnes-Gens, en faveur des pères, mères ou enfans qui se sont distingués dans l'année par un trait de bienfaisance. Mme Élie de Beaumont est auteur des *Lettres du marquis de Rozelle*, 2 parties in-12, 1765.

ELIEZER, célèbre rabbin, que les juifs croient être ancien, et font remonter jusqu'au temps de J.-C., mais qui, selon le père Morin, n'est que du 7e ou 8e siècle. On a de lui un livre fameux intitulé *Les chapitres*, ou histoire sacrée, que Vorstius a traduit en latin, avec des notes, 1644, in-4°.

ELINAND ou HELINAND, célèbre religieux de l'abbaye de Froimond, sous le règne de Philippe-Auguste, était de Prompleroy en Beauvaisis. Il a composé une chronique, des sermons, des vers français sur la mort, et d'autres ouvrages qui se trouvent dans la bibliothèque de Citeaux. Il mourut vers 1223.

ELIOGABALE, ou ELOGABALE, empereur romain, fut élevé à l'empire à la place de Macrin en 218. On le croit fils d'un Antonin; il porta le nom de Marcus Aurélius Antonius, d'autres le croient fils de Caracalla; sa mère s'appelait Sœmie. Il vendit les charges et les dignités, eut pour favoris deux cochers, admit tout le monde dans le sénat, sans distinction d'âge, de qualité et de mérite, établit un sénat de femmes dont sa mère était présidente, pour juger les personnes du sexe, et fit mourir plusieurs sénateurs qui n'avaient pas voulu approuver cet établissement. Enfin Eliogabale poussa le luxe à un tel excès, et se souilla par tant de crimes et de débauches, qu'il fut appelé le Sardanapale de Rome. Il fut tué par ses soldats le 11 mars 222, âgé d'environ 18 ans. En ce peu de temps il eut jusqu'à 4 femmes, dont il ne laissa pas de postérité. Le nom d'Eliogabale lui vint de la folie qu'il eut de faire adorer le dieu Elagabal, qu'il avait apporté de Phénicie. Ce dieu n'était autre chose qu'une pierre noire, ronde par le bas et pointue par le haut. Il s'en fit déclarer grand-prêtre, lui fit bâtir un temple, et fit mourir ceux qui refusaient de l'adorer.

ELIOT (Jean), ministre de Boston dans la nouvelle Angleterre, a fait paraître une Bible en langue américaine, imprimée à Cambridge dans la nouvelle Angleterre, le Nouveau Testament en 1661, l'Ancien en 1663, in-4°, et le tout en 1685, aussi in-4°.

ÉLIPAND, archevêque de Tolède au 8e siècle, soutint, avec Félix d'Urgel, que J.-C., en tant qu'homme, n'était point fils naturel, mais seulement fils adoptif de Dieu. Son erreur fut condamnée en plusieurs conciles et par le pape Adrien, du temps de Charlemagne. Il mourut vers 800.

ÉLISABETH (Sainte), femme de Zacharie, et mère de Jean-Baptiste, était de la famille d'Aaron. Au sixième mois de sa grossesse, elle fut visitée par la sainte Vierge sa cousine, qui la sa-

Digitized by Google

lua. Aussitôt son enfant tressaillit, et elle reconnut par là le Messie, que la sainte Vierge portait dans son sein.

ELISABETH (Sainte), fille d'André II, roi de Hongrie, naquit en 1207. Elle épousa, en 1221, Louis, landgrave de Hesse, dont elle eut trois enfans. Sa vertu plut tellement à saint François, qu'il lui fit présent de son manteau. Après la mort du prince son époux, arrivée en 1227, elle fut privée de la régence de Herman son fils, et fut réduite à demander du pain de porte en porte pour subsister. Néanmoins on la rétablit ensuite dans le palais, où elle fut traitée selon sa dignité; mais préférant l'état d'humiliation aux honneurs, elle prit l'habit du tiers-ordre de saint François, s'employa à filer de la laine et à servir les pauvres de l'hôpital de Maspurg, qu'elle avait fondé. Elle mourut dans ces saints exercices le 19 novembre 1231, à 24 ans. Grégoire IX la canonisa quatre ans après. Théodoric de Turinge, dominicain, a écrit sa vie.

ELISABETH (Sainte), fille de Pierre III, roi d'Aragon, épousa, en 1281, Denis, roi de Portugal. Après la mort de son mari elle prit l'habit de Sainte-Claire, fonda le monastère de Coimbre, et mourut en 1336, à 65 ans.

ELISABETH, reine d'Angleterre, et l'une des plus célèbres et des plus habiles souveraines dont l'histoire fasse mention, était fille de Henri VIII et d'Anne de Boulen. Elle naquit le 8 septembre 1533, et apprit les belles-lettres dans sa jeunesse; ce qui lui servit de consolation dans la prison où la retint la reine Marie sa sœur. Cette princesse voulut la faire mourir plus d'une fois, prévoyant le mal qu'elle causerait un jour à la religion catholique. Mais après sa mort Elisabeth lui succéda le 19 novembre 1558, et promit à son couronnement, qui se fit le 15 janvier 1559, de défendre la religion catholique, et d conserver les priviléges ecclésiastiques; elle oublia aussitôt sa promesse, embrassa la religion prétendue réformée pour les dogmes, et conserva l'extérieur de la religion catholique. L'église anglicane, qui ne ressemble à aucune autre, manquait de chef. Elle se fit déclarer chef de l'église, et prit le nom de Protectrice de la religion. Elle s'éleva ensuite contre les catholiques, et en fit mourir un très-grand nombre, qui s'opposaient à ses desseins. Elisabeth reçut d'abord avec bonté et traita en reine Marie Stuart, reine d'Ecosse, et veuve de François II, roi de France, qui, ayant été chassée par ses sujets, alla chercher un asile en Angleterre; mais elle lui fit ensuite trancher la tête sous divers prétextes, le 8 février 1587. Cette action est peut-être le trait le plus déshonorant de la vie d'Elisabeth. Cette princesse résista avec courage aux armées de Philippe II, roi d'Espagne, et remporta sur ce prince plusieurs avantages. Elle répondit aux ambassadeurs des Hollandais, qui offraient de la reconnaître pour souveraine, qu'il ne serait ni beau ni honnête qu'elle s'emparât du bien d'autrui; elle leur promit de puissans secours, qu'elle leur envoya peu de temps après. Elle aida aussi de ses troupes Henri IV, et fit alliance avec lui; s'étant rendue si redoutable, qu'elle se faisait craindre de toutes les puissances de l'Europe. Elle ne voulut jamais se marier, quelques instances que ses sujets lui en fissent, Hich, son médecin, lui ayant assuré qu'elle ne pouvait s'exposer à devenir mère sans risquer sa vie. Elle mourut le 3 avril 1603, à 70 ans, après en avoir régné 44, de chagrin d'avoir fait mourir le comte d'Essex, le plus cher de ses favoris. Il est constant que si l'on excepte ce qu'elle a fait contre la religion catholique, et la mort de l'infortunée reine d'Ecosse, jamais femme ne régna avec plus de gloire que la reine Elisabeth, et qu'il y a eu peu de grands monarques dont le règne puisse entrer en parallèle avec le sien. Elle avait l'esprit fin et pénétrant, le cœur noble et élevé, la politique et l'art de régner dans un degré éminent. Son règne est le plus beau morceau de l'histoire d'Angleterre. Il a été l'école où tant d'habiles ministres et tant de grands hommes d'état et de guerre se sont formés, que l'Angleterre n'en a jamais eu un plus grand nombre. Le pape Sixte V eut une estime particulière pour elle. Grégorio Leti a écrit sa vie en italien; elle est traduite en français, 2 vol. in-12.

ÉLISABETH PÉTROWNA, fille du czar Pierre Ier, naquit en 1710. Depuis que la postérité du czar Jean, frère de Pierre, était montée sur le trône, la princesse Élisabeth n'osait guère y prétendre; mais une révolution arrivée

Digitized by Google

le 6 décembre 1741 en fit descendre le petit czar Iwan, qui était encore au berceau, et l'y plaça. Cette princesse passa ses jours dans le célibat, ne s'occupa qu'à maintenir ses alliances et à augmenter le bonheur de ses peuples. Elle mourut le 5 janvier 1762, à 51 ans. Elle avait fait vœu de ne faire mourir personne tant qu'elle régnerait, ce qu'elle a exécuté, et lui a fait donner le nom de *Clémente*. Dans sa dernière maladie Élisabeth fit sortir tous les prisonniers pour contrebande, et rendre les biens confisqués pour ce sujet; elle fit aussi payer les dettes des prisonniers qui devaient moins de 500 roubles; ce qui rendit la liberté à 40,000 âmes. Mais ceux qu'elle croyait épargner, en leur conservant la vie, étaient plus malheureux que si elle eût laissé aller le cours ordinaire de la justice. On ne pouvait prudemment rendre à la société des malfaiteurs; ils restaient en prison; les prisons regorgeaient de prisonniers, qui y périssaient de misère. Cette princesse, inquiète comme tous les despotes, avait établi un comité secret, qu'on ne peut mieux comparer qu'à l'inquisition d'état de Venise, dont les recherches étaient on ne peut pas plus rigoureuses. Sur les moindres indices plusieurs personnes furent mises à la torture en secret; quelques-unes expirèrent dans les tourmens du supplice cruel du knout; d'autres furent exilés en Sibérie. Du nombre de ces derniers était Golowkin, frère de Mme Bestuchef, qui avait épousé un frère du grand-chancelier, et Loewenwold, qu'on croyait l'amant de la femme de Lapouchin, commissaire-général de la marine. Ces deux femmes avaient des intelligences secrètes avec le marquis de Botta, envoyé de l'impératrice-reine à Berlin. Il n'y avait pas de plan formé; c'était plutôt une intrigue qu'une conspiration. Néanmoins Lapouchin, sa femme, son fils, Mme Bestuchef reçurent publiquement, chacun, cinquante coups de knout, eurent la langue coupée, et furent relégués en Sibérie. On crut que la carrière que ces dames se donnaient à critiquer la conduite de l'impératrice n'eut pas peu de part à cette rigueur. Mme Lapouchin fut la plus maltraitée dans le supplice, parce qu'elle refusa de donner sa langue pour la couper. C'était la plus belle femme de son temps. Sous le règne suivant elle revint de Sibérie; ceux qui étaient accoutumés avec elle l'entendaient parler.

ELISABETH, princesse palatine, était fille ainée de Frédéric V, électeur palatin du Rhin, élu roi de Bohème en 1619, et d'Elisabeth, fille du roi de la Grande-Bretagne, de la maison de Stuart, et naquit le 26 décembre 1618. Elle apprit les langues étrangères dès sa plus tendre jeunesse, et se rendit habile dans la philosophie et dans les mathématiques. Ayant vu les essais de la philosophie de Descartes, elle conçut une si forte passion pour sa doctrine, qu'elle voulut être instruite par ce célèbre philosophe. Descartes l'exerça dans les questions les plus abstraites de la géométrie, et les plus sublimes de la métaphysique, et la princesse palatine s'y rendit si savante, que Descartes publia, en lui dédiant ses principes, qu'il n'avait encore trouvé qu'elle qui fût parvenue à une intelligence parfaite des ouvrages qu'il avait publiés jusqu'alors. Vladislas IV, roi de Pologne, la rechercha en mariage, après la mort de Renée-Cécile d'Autriche, sa première femme; mais l'amour qu'elle avait pour la philosophie lui fit refuser ce parti. Dans la suite ayant encouru la disgrâce de l'électrice palatine sa mère, qui la soupçonnait d'avoir eu part à la mort du sieur d'Epinai, gentilhomme français assassiné à la Haie, elle alla demeurer à Grossen, puis à Heidelberg, et de là à Cassel. Enfin elle accepta l'abbaye d'Hervorden, bénéfice d'environ 20,000 écus de rente. Elle fit de cette abbaye une académie philosophique, où toutes sortes de personnes d'esprit et de lettres étaient également reçues, sans distinction de sexe, ni même de religion; et l'abbaye d'Hervoden fut alors regardée comme une des écoles cartésiennes. La princesse palatine y mourut en 1680. La reine Christine de Suède avait conçu contre elle une telle jalousie, qu'elle ne pouvait souffrir qu'on lui en parlât avec éloge. *Voy.* ISABELLE.

ELISÉ. *Voy.* DIDON

ELISÉE, célèbre prophète, fils de Scaphat, de la ville d'Abel-Méhola, quitta sa charrue, 907 avant J.-C., pour suivre le prophète Elie, et ne l'abandonna jamais. Ayant hérité du manteau et du double esprit pro-

Digitized by Google

thétique d'Elie, 895 avant J.-C., il passa le Jourdian à pied sec, prédit à Josaphat, roi de Juda, et à Joram, roi d'Israël, la victoire qu'ils remportèrent sur les Moabites, et fit dévorer par des ours des enfans qui se moquaient de lui; il multiplia l'huile d'une pauvre femme veuve, obtint par ses prières, à une femme stérile de Sunam, son hôtesse, un fils qu'il ressuscita dans la suite; fit une admirable multiplication de pains, qu'il distribua à tout le peuple, et guérit de la lèpre Naaman. Giési, son serviteur, fut frappé de ce mal, ayant reçu contre son ordre des présens de ce seigneur. Elisée fit plusieurs autres miracles, et prédit à Joas, roi d'Israël, qu'il remporterait autant de victoires sur les Syriens qu'il frapperait de fois la terre de son javelot. Il mourut à Samarie vers 830 avant J.-C. âgé d'environ 100 ans. Un corps mort ayant été jeté dans son tombeau et ayant touché ses os ressuscita.

ÉLISÉE (le père), fils de M. Copel, avocat en parlement, naquit à Besançon au mois d'octobre 1728. Les jésuites, chez qui il fit ses études, se l'attachèrent, et il devait entrer dans la société; mais ayant demandé à faire une retraite chez les carmes déchaussés, leur manière de vivre lui convint, et il y prit l'habit le 25 mars 1745. Il se distingua dans tous ses exercices. On remarqua cependant qu'il avait une prédilection marquée pour les belles-lettres. Ce fut en 1756 qu'il parut pour la première fois en chaire. Son début fit juger de ce qu'il était déjà. Il partit pour Paris l'année suivante; et pendant vingt-six ans qu'il y a prêché, les applaudissemens ont toujours été soutenus. La cour l'a entendu pendant trois carêmes, deux sous Louis XV, et un sous Louis XVI. Épuisé de travail, et ne se donnant pas de relâche, la dernière station qu'il fit à Dijon, pendant le carême de 1783, le conduisit au tombeau. Ce fut à Pontarlier qu'il finit sa vie laborieuse, le 11 juin 1783, en allant en Suisse prendre les eaux de Brévine. Il avait long-temps médité le monde dans lequel il se permettait d'aller, non pour en prendre la contagion, mais pour l'accuser de ses vices. Il s'était nourri des excellens modèles dans l'art de prêcher, et si ses sermons eussent été moins solides, si leur composition n'eût pas flatté l'oreille d'auditeurs délicats, ils n'auraient pas résisté à la monotonie dont il les débitait. Ils n'ont rien dû au prestige de la déclamation; leur mérite est indépendant de tout accessoire. On les a imprimés à Paris en 1785, 4 vol. in-12.

ELLE (Ferdinand), peintre en portraits, natif de Malines, a presque toujours exercé son art à Paris dans le 17e siècle; quoique supérieur aux Bobruns, il avait moins de réputation, et était moins payé.

ELLIEN, *Ælianus* (Claude), savant écrivain, natif de Préneste en Italie, enseigna la rhétorique à Rome, sous le règne d'Alexandre Sévère, vers 222 de J.-C. Quoique Romain, il a écrit en grec avec presque autant d'élégance que s'il fût né à Athènes. On a de lui, 1° l'Histoire des animaux, grecque et latine, Londres, 1744, 2 vol. in-4°; 2° des Histoires diverses, ouvrages curieux, dont la meilleure édition est celle de Leyde, 1702, 2 vol. in-8°, ou Amsterdam, 1731, 2 vol. in-4°; la traduction française par M. Dacier a paru en 1772, in-8°. Il avait aussi composé deux excellens Traités sur la providence, contre les impiétés d'Épicure; mais ils se sont perdus. Ellien était un vrai philosophe; il nous dit lui-même qu'il aurait pu se faire valoir à la cour et acquérir de grandes richesses, mais qu'il en avait évité la corruption, pour se livrer à la recherche de la vérité, et qu'il préférait une once de véritable érudition à tous les trésors et à toutes les terres de Crœsus et de Crassus. On lui attribue encore un ouvrage sur la tactique des Grecs; mais ce Traité est d'un auteur plus ancien, qui se dit lui-même Grec de nation. Il est imprimé en grec et en latin, Amsterdam, 1750, in-8°.

ELLIES DU PIN. *Voy.* Pin.

ELLIS, qui avait accompagné le capitaine Cook dans son dernier voyage, dont il a publié la Relation, en 2 vol. in-8°, avait été engagé par l'empereur à faire un voyage de découverte; mais il s'est tué au mois de mai 1785, en tombant du haut d'un mât à Ostende.

ELLYS (Antoine), né en 1693, fut élevé en 1751 sur le siége de saint David, et mourut à Glocester en 1761. Il est enterré dans sa cathédrale. Il a publié *Justification du serment du test*,

Digitized by Google

1736, in-4°; Remarques sur *l'Essai sur les miracles de Hume; Traité de la liberté spirituelle et temporelle des protestans en Angleterre*, 1763 et 1765, 2 vol.

EL-MACIN (Georges), célèbre historien, natif d'Égypte, fut secrétaire des califes, quoiqu'il fit profession du christianisme. On a de lui une Histoire des Sarrasins, écrite en arabe, qui a été traduite en latin par Erpénius, imprimée en arabe et en latin, Leyde, 1625, in-fol. Il mourut en 1238.

ELMENHORST (Geverhart), auteur célèbre du 17e siècle, natif d'Hambourg, s'appliqua à la critique et s'y rendit très-habile. Il fit des notes sur Minutius Félix, et sur plusieurs autres auteurs anciens, et donna à Leyde, en 1618, le tableau de Cébès, avec la version latine et les notes de Jean Casellus. Il mourut en 1621.

ELMENHORST (Henri), dont on a un Traité en Allemand sur les spectables, imprimé à Hambourg en 1688, in-4°. Il tâche d'y prouver que les spectacles, tels qu'ils sont aujourd'hui, bien loin d'être contraires aux bonnes mœurs, sont d'une grande utilité, et que conséquemment les magistrats devraient les encourager partout.

ÉLOI (Saint), trésorier du roi Dagobert, puis évêque de Noyon, naquit à Cadillac, dans le Limousin, en 588. Il fit d'excellens ouvrages d'orfèvrerie, remplit les devoirs de l'épiscopat avec zèle et avec charité, prêcha la foi à des peuples idolâtres, fonda un grand nombre d'églises et de monastères, et mourut le 1er décembre 658. Il nous reste sous son nom des Homélies, dans la Bibliothèque des Pères; l'Abrégé de sa doctrine; mais les Homélies ne sont pas de lui. Saint Ouen a écrit sa vie, laquelle a été traduite en français par Louis de Montigni, et depuis par C. Lévêque; la traduction française de ses œuvres se trouve dedans : c'est un vol. in-8° imprimé en 1693, à Paris.

ÉLOY D'AMERVAL, est auteur d'un livre en rimes françaises, intitulé le livre de la Diablerie, Paris, 1508, in-fol., gothique peu commun.

ELPENOR, l'un des compagnons d'Ulysse, fut changé en porc par Circé, avec ceux qui étaient avec lui. Circé, selon la fable, lui rendit sa première forme; mais il se tua en tombant du haut d'un escalier

ELPIS, première femme du fameux Boëce, mourut jeune. Elle avait été instruite dans les belles-lettres, et réussissait dans la poésie latine, si elle est auteur des deux hymnes qu'on lui attribue, en l'honneur des apôtres, *Aured luce; Felix per omnes.*

EL-ROI (David), imposteur juif, l'an 933, persuada à ceux de sa nation qu'il était le Messie; le roi de Perse Bazi-Bila le fit enfermer; mais, s'étant échappé, ce prince manda à toutes les synagogues de ses états qu'il les exterminerait si elles n'empêchaient ce séducteur de soulever le peuple. El-Roi ne laissa pas de continuer jusqu'à ce que son beau-père l'eut poignardé pendant qu'il dormait.

ELSHEIMER, ou ELSHAIMER, (Adam), peintre célèbre du 16e siècle, natif de Francfort, alla à Rome, où il passa la plus grande partie de sa vie, et où il mourut de misère en 1620, après y avoir fait d'excellens tableaux. Il réussissait surtout à représenter des sujets nocturnes, dans lesquels les objets étaient éclairés de la lumière de la lune, ou de flambeaux allumés. Il a fait peu de tableaux; il y en avait cependant deux au Palais-Royal. Un de ses disciples, Jacques Ernest de Landeau, l'imitait si parfaitement, qu'on prend ses tableaux pour ceux de son maître.

ELSTOB (Guillaume), fils d'un marchand de Newcastle, était né en 1673. La grande connaissance qu'il acquit dans le droit et dans la langue saxonne ont fait sa réputation. Il est mort en 1714, curé à Londres. Il a traduit du saxon les Homélies de Lupus; et du grec le Traité des superstitions de Plutarque. Il a publié la *Convenance de la science du jurisconsulte avec celle du théologien*; les Lettres d'Ascham, en latin, Oxford, 1703, in-8°.

ELSTOB (Elisabeth), sœur du précédent, était aussi une fameuse saxoniste, qui est morte en 1756. Elle a publié une grammaire saxonne, et traduit du saxon des Homélies manuscrites de la bibliothèque d'Oxford.

ELSWICH (Jean Herman d'), savant théologien luthérien, naquit à Rensbourg dans le Holstein en 1684.

Digitized by Google

Il devint ministre à Stade, et y mourut en 1721. Il a publié le livre de Simonius, *De litteris pereuntibus*, avec des notes de sa façon; *Epistolæ familiares varii theologici potissimùm argumenti; Launoius de varid Aristotelis fortunâ*, auquel il a ajouté, *Schediasma de varid Aristotelis in scolis protestantium fortunâ*, et *Joannis Jonsii dissert. de historiâ peripateticâ; Commentatio de reliquiis papatûs ecclesiæ lutheranæ temerè afflictis; Formula concordiæ in Dania non combusta; Recentiorum in novum fœdus critica, etc.*

ELSYNGE (Henri), gentilhomme anglais, né à Battersea en Surrey en 1598, eut la place de clerc de la chambre des communes, à la recommandation de l'évêque Laud. Il remplit ce poste à la satisfaction de la chambre, jusqu'à ce que les différends entre le roi et le parlement fussent venus à leur comble. Il demanda alors sa retraite, le 26 décembre 1648, et mourut en 1654. On a de lui la *Manière de tenir le parlement d'Angleterre*, et autres ouvrages sur le même sujet.

ELYOT (Thomas), savant gentilhomme anglais, fut chargé par Henri VIII de diverses négociations importantes. On a de lui un Traité de l'éducation des enfans, en anglais, 1580, in-8°, et d'autres ouvrages estimés.

ELZEVIRS, cinq célèbres imprimeurs de Hollande, savoir : Louis, qui imprima dès 1595; Bonaventure, Abraham, Louis et Daniel. Ce dernier mourut à Amsterdam en 1680. Parmi leurs éditions on distingue le Nouveau Testament grec, 1633, in-12; le Psautier, 1653, in-12; l'Imitation sans date, le Corps de droit. *Voy.* Justinien; les auteurs latins, principalement jusqu'en 1642, et quelques français. *Voy.* au nom de chaque auteur. L'égalité de teinte et d'une teinte noire, la blancheur du papier et la beauté des caractères, qui sont de la gravure de Garamont, ont fait la fortune de leurs éditions, qui sont aisées à distinguer par leur perfection, de celles contrefaites sous leur nom et sous la même date.

EMANUEL, roi de Portugal, et l'un des plus grands princes qui aient régné en Europe, succéda en 1495 à Jean II, son cousin, mort sans enfans. Il protégea les gens de lettres, chassa les Maures de ses états, et conquit plusieurs villes et forteresses en Afrique : c'est sous ses auspices que Vasco de Gama, Américo Vespuce, Alvarez Cabral et d'autres grands hommes de mer, découvrirent de nouveaux pays, entre autres le Brésil, et firent connaître le nom portugais à des peuples auparavant inconnus. Tant de prospérités et de bonheur firent nommer le temps de son règne le Siècle d'or du Portugal. Il mourut à Lisbonne le 13 décembre 1521, à 53 ans.

EMANUEL (Philibert), duc de Savoie, surnommé Tête-de-fer, et fils de Charles III et de Béatrix de Portugal, naquit le 8 juillet 1528. Il passa en Allemagne à l'âge de 20 ans, fut fait général de l'armée impériale au siége de Metz, et gagna sur les Français la bataille de Saint-Quentin en 1557. La paix ayant été conclue en 1559, il épousa Marguerite de France, fille du roi François Ier. Par ce mariage il recouvra ses états, et les augmenta par sa prudence et par son courage. Sa piété, sa sagesse, sa valeur et son amour pour les sciences lui attirèrent l'affection de ses sujets. Il mourut le 30 août 1580. Charles Emanuel son fils lui succéda.

ÉMATHION, fils de Tithon, fameux brigand que tua Hercule : les campagnes qu'il ravageait furent nommées Ématiennes.

ÉMERIC. *Voy.* Nicolas.

ÉMILE (Paul), fils de Lucius Paulus, tué à la bataille de Cannes, fut deux fois consul. Dans son premier consulat, il triompha des Liguriens, 182 avant J.-C. Dans le second, il conquit la Macédoine sur le roi Persée; ce qui lui mérita le surnom de Macédonique. Il retourna à Rome comblé de gloire, et triompha pendant trois jours. Mais il triompha en stoïcien, sans qu'il en parût flatté. Il avait pleuré la défaite, et adouci autant qu'il avait pu la disgrâce de Persée, qui faisait le plus bel ornement de son triomphe. Il mourut 168 avant J.-C.

ÉMILE (Paul), célèbre historien, natif de Vérone, fut attiré en France par le cardinal de Bourbon, sous le règne de Louis XII; on lui donna un canonicat de la cathédrale de Paris. Il composa pendant près de 30 ans une Histoire de France, depuis Pharamond

Digitized by Google

jusqu'en 1488, 1601, in-fol., traduite en français par Jean Renard, 1643, in-fol, dont Juste Lipse fait un grand éloge. Il mourut à Paris le 5 mai 1529.

ÉMILIEN (Jean), médecin de Ferrare, s'est fait connaître par son livre intitulé *Naturalis de ruminantibus historia*, Venetiis, 1584, in-4°.

EMLYN (Thomas), théologien anglais, né à Stamford dans le comté de Lincoln le 27 mai 1663, s'écarta de la croyance commune sur la Trinité, et eut à souffrir beaucoup de persécutions de la part des orthodoxes. On l'accusait de socinianisme, parce qu'il admettait bien que Jésus-Christ était fils de Dieu ; mais il ajoutait que le père était plus puissant que le fils. Il se maria en 1694, et mourut le 30 juillet 1741. Ses OEuvres, en 3 vol. in-8°, ont été imprimées depuis sa mort ; elles consistent en quelques écrits sur la Trinité, *Mémoires sur la vie et les sentimens de Samuel Clarke*, et en Sermons.

EMMA, fille de Richard II, duc de Normandie, femme d'Ethelrède, roi d'Angleterre, et mère de saint Édouard, eut beaucoup de part au gouvernement sous le règne de son fils. Le comte de Kent, jaloux de son autorité, l'accusa de plusieurs crimes et en persuada le roi, qui obligea sa mère de se justifier en marchant sur des fers ardens. Elle subit cette épreuve sans qu'il y parût : le roi, convaincu de son innocence, se soumit à la peine des pénitens.

EMMIUS (Ubbo), savant professeur en histoire et en langue grecque à Groningue, né à Gretsyhl le 5 décembre 1547, fut recteur du collége de Norden, puis de celui de Leer, et enfin le premier recteur de la nouvelle Académie érigée à Groningue. Il mourut le 9 décembre 1625, à 79 ans, laissant deux enfans de sa deuxième femme. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Vetus Græcia illustrata*, Leyde, 1626, 3 vol. in-8°, ouvrage estimé ; 2° *Decades rerum frisicarum*, Leyde, 1616, in-fol ; 3° *Chronologicum opus*, Groningæ, 1620, deux vol. in-fol, et plusieurs autres traités dans lesquels on remarque beaucoup de justesse et de précision.

EMPÉDOCLE, célèbre philsophe, natif d'Agrigente, ville de Sicile, vers 444 avant J.-C., suivait la philosophie de Pythagore, admettait la métempsycose, et racontait les divers changemens par lesquels son âme avait passé, de fille, garçon, arbrisseau, oiseau, poisson, enfin Empédocle. Il paraissait toujours avec une couronne d'or sur la tête, pour soutenir par ces dehors pompeux la réputation d'homme extraordinaire qu'il s'était acquise. Aristote assure qu'Empedocle était grand partisan de la liberté ; qu'il ne voulait souffrir aucune domination, et qu'il refusa même la royauté qu'on lui offrait. Son principal ouvrage était un Traité en vers *de la Nature et des principes des choses*, 1573, in-8° ; un Traité de la sphère, Paris, 1585, in-4°, et dans la Bibliothèque grecque de Fabricius. Aristote, Lucrèce et tous les anciens font les plus magnifiques éloges des poésies et de l'éloquence d'Empedocle. On rapporte différemment sa mort. La plus commune opinion est qu'il périt dans les flammes du mont Etna, ou par accident ou parce qu'il s'y précipita lui-même, afin de faire croire qu'il avait disparu comme un dieu ; mais Diogène Laërce semble croire qu'Empedocle, étant extrêmement vieux, tomba dans la mer et se noya ; ce qui est beaucoup plus vraisemblable. Il croyait que Dieu est un *feu intelligent* ou *spirituel*, πῦρ νοερόν.

EMPEREUR (Constantin L'), d'Oppyck, célèbre professeur d'hébreu à Harderwich, puis à Leyde, était très-habile dans les langues orientales, qu'il avait apprises sous Drusius et Erpenius. Il mourut en 1648. On a de lui *De mensuris templi*, Leyde, 1630, in-4° ; *Clavis talmudica*, Leyde, 1634, in-4°. etc.

EMPIRE romain et de Constantinople.

EMPIRE romain (L'), fut fondé par * Jules César, qui fut déclaré dictateur perpétuel après la bataille d'Actium, et fut assassiné en l'année 44 avant J.-C.

	après J.-C.
*Auguste meurt en	14
*Tibère	37
*Caligula	41
*Claude	54
*Néron	68
L. Clodius Macer.	
*Galba	69
*Othon	69
*Vitellius	69
*Vespasien	79
*Titus	81
*Domitien	96
*Nerva	98

Digitized by Google

*Trajan. 117
*Adrien. 138
*Antonin Pie. 161
*Marc-Aurèle. 180
*Lucius Vérus. 169
*Commode. 192
*Pertinax, * Didius Julianus, Pescenninus, Niger. 193
*Septime Sévère. 211
*Caracalla. 217
*Geta. 212
*Macrin. 218
*Eliogabale. 222
*Alexandre Sévère 235
*Uranius.
*C. J. Verus Maximinus . . 238
*Gordien-l'Ancien, et Gordien-le-Jeune. . . . 237
Pupienus et *Balbin. . . 238
*Gordien III 244
*Philippe père 249
Philippe fils. . . . . .
T. J. M. Pacatianus. . .
*Decius. 251
Herennius Etruscus, Hostilien. 253
L. Priscus, Jul. Valens, Perpenna.
*Trebonianus Gallus, Vibius Volusianus, C. Julius Æmilianus. . . 253
Licinius Valerianus père. . 260
*Gallien. 268
Valérien fils, Salonius, fils de Gallien, Sulpicius Antonius.

Les trente tyrans. Cyriades, Ingénuus, les deux Macrins, Quietus, Piso, Valens, Ballista, Regillien, Æmilien, Trebellien, * Celsus, Saturninus, * Odenat, Hérodien, * Zénobie, Herennien, Timolaüs. Mæonius, Lælianus, les deux *posthumes, Lollianus, les deux Victorins, Victoria, Manius Aurcolus, * Ap. Claudius Censorinus, les deux Tétriques.

*Claudius II. 270
*Quintillus.
*Aurélien. 275
*Firmius en Egypte, Tetricus en Gaule, Athenodorus, Hervias Vabalathus.
Interrègne de 8 mois en 275.
*Tacite. 276
*Florianus. 276
*Probus. 282
Saturninus, Proculus, Bonosius.
*Carus 284
*Carin et * Numérien. . . 285
Julianus Sabinus.
*Dioclétien. 305
*Maximien Hercule. . . . 310
Sylvius Amandus, Pomponius Ælianus, Carausius, Alcetus, Epidius-Achilleus, Domitius Domitianus.
*Constantius Chlorus. . . 306
*Galerius Valerius Maximianus. 311
Flav. Val. Sévérus.
*M. Aurelius Maxentius . . 312
*Galerius Valerius Maximinus Daza. 313
Alexander.
*Licinius père. 325
Valerius Valens, Martinianus.
*Constantin-le-Grand. . . 337
*Constantin-le-Jeune. . . 340
*Constant. 350
*Constance 361
Saturninus.
*Magnentius et Nepotianus. 353
Vetranion et Silvanus.
*Julien l'Apostat. 363
*Jovien. 364
*Valentinien Ier 375
*Valens 378
*Gratien. 383
*Magnus Maximus, Procopius.
*Valentinien II. 392
Fl. Victor.
Eugenius. 395
*Théodose-le-Grand. . . . 395
Après sa mort, l'empire fut divisé en empire d'Orient et empire d'Occident.
Voici la suite des empereurs d'Occident.
*Honorius 423
*Constantius, Constans, Jovinus, Constantinus, * Héraclianus et Attalus, * Gratianus.
Jean.
*Valentinien III. 455
*Petronius Maxime, * Avitus. 455
Interrègne. 456
*Majorien. 461
Libius Sévérus. 465
Interrègne. 466
Anthemius. 472
Olybrius. 472

Digitized by Google

Interrègne. 472
Glycerius. 473
Nepos. 474
*Augustule. 476

Voyez l'Histoire des empereurs de Crevier, 12 vol. in-12; les Impératrices romaines, de l'abbé de Serviez, 3 vol. in-12; et des Vies particulières, Tacite, Suétone, etc.

Les Goths régnèrent ensuite en Italie, et leurs rois prirent le nom de rois d'Italie, les Lombards ensuite; enfin * Charlemagne relève l'empire d'Occident en 800, et meurt en. . 813

*Louis-le-Débonnaire. . . 840
*Lothaire. 855
*Louis II. 875
*Charles-le-Chauve. . . . 877
*Louis-le-Bègue. 879
*Carloman. 880
*Charles-le-Gros. . . . 888
*Arnoul. 899

*Gui et * Lambert.*

*Louis III. 912
*Conrad Ier. 918
*Henri-l'Oiseleur. . . . 936
*Othon-le-Grand. . . . 973
*Othon II. 983
*Othon III. 1002
*Henri II. 1024
*Conrad II. 1039
*Henri III. 1056
*Henri IV. 1106
*Henri V. 1125
*Lothaire II. 1137
*Conrad III. 1152
*Frédéric Ier. 1190
*Henri VI. 1197
*Philippe. 1208
*Othon IV. 1218
*Frédéric II. 1250
*Conrad IV. 1254
*Guillaume. 1256
Interrègne jusqu'en . . . 1273.
*Rodolphe d'Hapsbourg . . 1291
*Adolphe de Nassau . . . 1298
*Albert d'Autriche. . . . 1308
*Henri VII, jusqu'en. . . 1313
*Frédéric III. 1322
*Louis IV. 1347
*Charles IV. 1378
*Gonthier de Schwartzbourg en. 1349
*Wenceslas déposé en. . . 1400
*Robert, palatin du Rhin. . 1410
Josse de Moravie. . . . 1410
*Sigismond de Luxembourg. 1437
*Albert II d'Autriche. . . 1439
*Frédéric IV, jusqu'en. . 1493

*Maximilien Ier, jusqu'en. . 1519
*Charles V, jusqu'en. . 1558
*Ferdinand Ier 1564
*Maximilien II. 1576
*Rodolphe II, jusqu'en. . 1612
*Mathias. 1619
*Ferdinand II. 1637
*Ferdinand III. 1657
*Léopold. 1705
*Joseph 1711
*Charles VI. 1740
*Charles VII. 1745
*François Ier 1765
Joseph II.

Voy. l'Histoire d'Allemagne, du P. Barre, 11 vol. in-4°, celle de Heiss, 2 vol. in-4°, ou 18 vol. in-12, l'Abrégé chronologique de Pfeffel, 2 vol. in-8°.

EMPIRE de Constantinople. L'empire romain fut transféré en 328 à Constantinople par

*Constantin, qui mourut en. 337
*Constance. 361
*Julien-l'Apostat. 363
*Jovien. 364
*Valens. 378
*Théodose. 395
*Arcadius. 408
*Théodose-le-Jeune. . . . 450
*Marcien 457
*Léon Ier. 474
Ardabure César. 474
*Léon-le-Jeune 474
*Zénon. 491
Basilisque Marcien.
*Anastase. 518
*Justin Ier. 527
Vitalien.
*Justinien Ier 565
*Justin II. 578
*Tibère II. 582
*Maurice 602
*Phocas. 610
*Héraclius. 641
Constantin. 641
Héraclonéas 642
Tibère.
*Constant II. 668
Maurice, Grégoire.
*Constantin III Pogonat. . 685
Mizizius.
*Justinien II, jusqu'en. . 695
Tibère.
Léontius. 698
Absimare Tibère. 705
Justinien II rétabli. . . . 711
Philippicus Bardane . . . 713

Digitized by Google

à Constantinople.

Anastase II 714
Théodose III. 716
* Léon-l'Isaurique 741
Tibère.
* Constantin IV Copronyme, Artavasdus, Nicéphore, Léon. 775
* Léon Porphyrogénète. . . 780
Constantin et * Irène. . . 790
Constantin seul. 797
* Irène seule. 802
* Nicéphore et Stauratius. . 811
* Michel Curopalate. . . . 813
* Léon-l'Arménien. 820
Constantin, fils de Léon.
* Michel-le-Bègue. 829
Théophile. 842
* Michel III 867
* Basile Macédonien. . . . 886
Constantin, fils de Basile.
* Léon-le-Philosophe . . . 911
Alexandre.
* Constantin VII. 915
Constantin, Romain, Christophe, Étienne, Constantin, Augustes en. 915
* Constantin seul depuis 948
jusqu'en 959
Romain II. 963
* Nicéphore Phocas. . . . 969
* Jean Zémisce. 975
* Basile. 1025
Constantin 1028
Romain Argyre. 1034
* Michel IV. 1041
Michel Calaphate 1042
Constantin Monomaque. . 1054
Théodora. 1056
* Michel VI. 1057
* Isaac Comnène. 1059
Constantin Ducas. . . . 1067
Michel Andronic. . . . 1068
Romain Diogène. . . . 1071
* Michel Ducas. 1078
Constantin Ducas.
* Nicéphore Botoniate. . . 1081
* Alexis Comnène 1118
* Jean Comnène. 1143
Manuel Comnène. . . . 1180
Alexis Comnène. . . . 1183
Andronic Comnène. . . 1185
* Isaac Lange. 1195
Alexis Lange. 1203
* Alexis Murtzuphle. . . . 1204
* Baudouin. 1206
Henri 1216
Pierre 1220
Robert. 1228
* Baudouin II. 1226

à Nicée.

Théodore * Lascaris. . . . 1222
Théodore Lange.
* Jean Ducas. 1255
Théodore * Lascaris . . 1259
* Jean Lascaris 1259
* Michel Paléologue reprend Constantinople et meurt en. 1283
Andronic Paléologue. . . 1295
Michel Andronic. . . . 1320
Andronic II. 1341
* Jean Cantacusène, usurpateur sur Jean Paléologue. . . 1357
* Jean Paléologue jusqu'en . 1391
Manuel II Paléologue, jusque en. 1425
Jean Péléologue, fils d'Andronic.
* Jean VII Paléologue, fils de Manuel. 1448
* Constantin Paléologue, sous lequel Constantinople fut prise en 1453

Voy. Turcs.

Voy. l'Histoire du Bas-Empire, de M. Le Beau, celle de Constantinople de Cousin, l'Histoire romaine de Laurent Echard.

EMPIRICUS. *Voy.* Sextus.

EMPORIUS, savant rhéteur du sixième siècle, dont on a un Traité de l'éthopée et du lieu commun, un autre du genre démonstratif, et un troisième du genre délibératif. Son style est vif et nerveux, Paris, 1599, in-4°.

ENCELADE, le plus puissant des géans qui voulaient escalader le ciel, était fils du Tartare et de la Terre. Jupiter renversa sur lui le mont Etna.

ENCRATITES. *Voy.* Tatien.

ENDYMION, roi d'Elide, ayant été chassé de son royaume, se retira dans la Carie, vers le mont Latmos, où il s'appliqua à la connaissance du cours des astres, et principalement de la lune; ce qui donna lieu à la fable des poètes, que la lune aimait Endymion, et qu'elle l'allait visiter toutes les nuits, tandis qu'il dormait d'un sommeil perpétuel sur la montagne.

ENÉE, fameux prince troyen, fils d'Anchise et de Vénus, après la ruine de Troie, passa en Italie, selon la fable, où il épousa Lavinie, fille du roi Latinus, et défit Turnus, roi des Rutules, à qui elle avait été promise. Enée combattit ensuite contre Mé-

Digitized by Google

zence, roi des Toscans, allié des Rutules, et disparut après le combat. Virgile a rendu immortel le nom de ce prince, et en a fait le héros de son poëme, quoiqu'il paraisse constant qu'Enée n'a jamais été en Italie.

ENÉE, *Æneas Tacticus*, un des plus anciens auteurs qui aient écrit de l'art militaire, vivait vers 336 avant J.-C. Casaubon a publié son ouvrage *De tolerandâ obsidione*, en grec et en latin, dans le Polybe, Paris, 1609, in-fol. M. Beausobre l'a donné en français avec des commentaires, 1757, in-4°.

ENÉE de Gaze, célèbre philosophe platonicien, sur la fin du 5e siècle, embrassa le christianisme. Nous avons de lui un dialogue de l'immortalité de l'âme et de la résurrection des corps, intitulé *Théophraste*. Il est écrit en grec, et a été traduit en latin, avec les notes de Barthius et d'autres savans, Leipsick, 1655, in-4°, et dans la Bibliothèque des Pères.

ENÉE, évêque de Paris, homme d'esprit, et consommé dans les affaires, publia, à la prière de Charles-le-Chauve, un livre contre les erreurs des grecs. Il mourut en 870. Son ouvrage se trouve dans le Spicilége de Dachery, et dans les *Conciles* du père Labbe.

ENFANCE (fille de l'). *Voy.* JULIARD, MONDONVILLE.

ENGASTRIQUES. *Voyez* EURYCLÈS.

ENGELBERGE, femme de l'empereur Louis II, fut accusée d'adultère par le prince d'Anhalt et le comte de Mansfeldt. Alors toute accusation était crue jusqu'à ce que l'accusé eût prouvé son innocence par l'épreuve de l'eau ou du feu. Engelberge se disposait à les subir lorsque Boson appela en duel les calomniateurs, les terrassa l'un et l'autre, et les contraignit, l'épée sur la gorge, de rendre hommage à la vertu de l'impératrice. Cette princesse, étant devenue veuve, se fit bénédictine et mourut en 890.

ENGLEBERT (CORNEILLE), peintre très-célèbre du 16e siècle, natif de Leyde, eut deux fils qui se distinguèrent aussi dans le même art, Cornélius et Lucas. Ce dernier fut fort employé à Londres par Henri VIII.

ÉNIPÉE, berger de Thessalie, se changea en fleuve, pour suivre Tyro. Cette nymphe, voyant les eaux d'Énipée très-claires, eut envie de s'y baigner. Enipée la surprit, et eut d'elle Pélias et Nelée.

ENJEDIM (GEORGES), un des plus subtils unitaires qui aient fait des remarques sur l'Ecriture sainte. On a de lui : *Explicatio locorum Scripturæ Veteris et Novi Testamenti, ex quibus dogma Trinitatis stabiliri solet*, in-4°; ouvrage subtil et pernicieux. Cet auteur était de Hongrie, et est mort en 1597.

ENNIUS (QUINTUS), ancien poète latin, né à Rudes, ville de Calabre, vers 236 avant J.-C., apprit la langue grecque en Sardaigne à Caton-le-Censeur, qui le mena à Rome. Ennius s'y fit estimer par la vivacité de son esprit et par le feu de son imagination. Il s'efforça d'introduire les beautés de la langue grecque dans la langue latine, et fut le premier des Romains qui composa des vers héroïques. Il fit un grand nombre de tragédies, et les annales de la république romaine. Si l'on en croit Horace, Ennius ne composait jamais qu'après avoir bien bu. Il avait un grand génie, mais son style était rude. Virgile empruntait quelquefois des vers de ce poète, et disait que c'étaient des perles tirées du fumier d'Ennius. Cet ancien poète mourut de la goutte, vers 169 avant J.-C., et fut enterré dans le tombeau de Scipion son ami. Il ne nous reste que des fragmens de ses ouvrages, Amsterdam, 1707, in-4°, et dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

ENNODIUS (MAGNUS-FÉLIX), né en Italie, vers 473, d'une famille illustre, entra dans le clergé du consentement de sa femme qui lui avait apporté de grands biens, et qui de son côté se fit religieuse. Ennodius prononça le panégyrique de Théodoric, prit la défense du pape Symmaque, et se rendit célèbre par ses écrits. Il fut mis sur le siége de Pavie vers 510, et fit deux voyages en Orient pour la réunion de l'église d'Orient avec celle d'Occident; mais il n'y réussit point. Il mourut à Pavie le 1er août 521, à 48 ans. Le père Sirmond publia ses ouvrages en 1612, in-8°; on les trouve aussi dans la Bibliothèque des Pères.

ENOCH, ou HENOCH, fils de Jared, et père de Mathusalem, naquit vers 3412 avant J.-C. *Il marcha devant le seigneur*, et fut enlevé dans le Paradis

Digitized by Google

Terrestre, vers 3048 avant J.-C. Il courait un livre apocryphe sous son nom, du temps de saint Jérôme. Ce père croit que saint Jude le cite en ces termes : « Enoch a prophétisé ainsi : Voilà le seigneur qui va venir avec une multitude innombrable de ses saints, pour exercer son jugement sur tous les hommes. » Il ne faut pas confondre cet Enoch avec Enoch, fils de Caïn, qui bâtit la première ville, et l'appela de son nom Enochie. Ce dernier était né vers 3769 avant J.-C.

ENOS, fils de Seth, et père de Caïnan, né 3799 ans avant J.-C., mourut âgé de 905 ans, établit les cérémonies du culte, que les premiers hommes rendirent à la divinité.

ENT (Georges), né à Sandwick, dans le comté de Kent, le 6 novembre 1604, se fit recevoir docteur en médecine à Padoue. De retour en Angleterre, il se lia étroitement avec Harvey. Sous Cromwell il fut président du collége des médecins, et Charles II lui conféra la dignité de chevalier. Il est mort à Londres le 13 octobre 1689, et est enterré dans l'église de Saint-Laurent Jewry. On a de lui, en faveur d'Harvey, *Apologia pro circulatione sanguinis*, 1641, in-8°; *De respirationis usu primario*, 1679, in-8°; et des Mémoires dans les *Transactions philosophiques*.

ENTINOPUS, de Candie, fameux architecte, était en Italie lorsque Radagaise, roi des Goths, la ravageait, en 405. Il se retira dans les marais que forme la mer Adriatique. Il y bâtit une maison en 413. Des habitans de Padoue s'y retirèrent aussi, et y bâtirent 24 maisons qui commencèrent la ville de Venise; la maison d'Entinopus fut changée en église dédiée à saint Jacques, dans le quartier Rialto.

ENTRAGUES (François de Balsac d'), chevalier des ordres du roi en 1578, et gouverneur d'Orléans, épousa en secondes noces Marie Touchet, qui avait été maîtresse de Charles IX. Il en eut deux filles, Marie, mère d'un fils naturel du maréchal Bassompière, qui fut évêque de Saintes, et Catherine-Henriette, qui consola Henri IV de la perte de la duchesse de Beaufort, trois semaines après sa mort. Comme elle n'avait pas moins d'ambition que celle à qui elle succédait, elle sut extorquer de Henri IV une promesse de mariage que le duc de Sully déchira lui-même, sans craindre le courroux du roi, dans une action où il lui prouvait un véritable zèle. Le roi ne se refroidit pas longtemps pour le duc de Sully à qui il sut rendre justice. Mais il eut la facilité de faire une autre promesse de mariage, et d'acheter à sa maîtresse le marquisat de Verneuil. Cependant le roi épousa Marie de Médicis; la marquise fut si courroucée du mariage du roi, que, de concert avec son père et le duc d'Angoulême, elle se ligua avec le roi d'Espagne pour faire proclamer roi le fils qu'elle avait eu de Henri IV. Elle et ses complices furent condamnés à être décapités, par arrêt du 1er février 1605; mais le roi en empêcha la publication, et ils obtinrent leur pardon. Le comte d'Angoulême fut douze ans prisonnier à la Bastille; Entragues, qui avait alors 74 ans, eut sa maison de Malesherbes pour prison, et la marquise resta maîtresse du roi. Elle mourut en 1633, à 54 ans. *Voy.* Cerisay.

ENTRAGUES (Charles de Balsac d'), dit le bel Entragues, lieutenant-général du gouvernement d'Orléans, était favori du duc de Guise, et comme tel ennemi des favoris du roi. C'est cette rivalité qui le fit appeler en duel par Caylus, favori du roi, le 27 avril 1576. Il en fut quitte pour une égratignure, obtint sa grâce quelque temps après, et mourut à Toulouse en 1599, sans avoir été marié. *Voy.* Caylus.

ENZINAS (François de), de Burgos, vivait dans le milieu du 16e siècle; il prenait le nom de Dryander, et en français celui de du Chesne. Il a donné une traduction espagnole du Nouveau Testament, à Anvers, en 1542, in-8°; Histoire de l'état des Pays-Bas et de la religion d'Espagne, par François du Chesne, Genève, 1558, in-8°; l'un et l'autre sont fort rares. Son Nouveau Testament fit beaucoup de bruit, et lui occasionna quinze mois de prison à Bruxelles, d'où il se retira ensuite en Allemagne.

EOBANUS (Elius), célèbre poète latin, naquit sous un arbre au milieu des champs, le 6 janvier 1488, dans le pays de Hesse. Il se rendit si célèbre par ses poésies, qu'on l'appelait l'Homère d'Allemagne. Eobanus enseigna les belles-lettres à Herford et à Nurem-

Digitized by Google

berg, puis à Marpurg, où le landgrave de Hesse le combla de biens. Il était aussi bon buveur que bon poète. Il mourut à Marpurg le 5 octobre 1540. Il a traduit en vers latins Théocrite, Bâle, 1531, in-8°; l'Illiade d'Homère, Bâle, 1540, in-8°, etc. On estime surtout ses Eglogues, Halæ, 1539, in-8°; *De tuendâ bonâ valetudine*, Francfort, 1564, in-8°. Le style de ce poète est naturel, aisé, clair et châtié. L'Allemagne n'avait rien produit jusqu'alors de plus agréable. Joachim Camerarius a écrit sa Vie, Nuremberg, 1553, in-8°.

EOLE, dieu des vents selon la fable, était roi des îles de Vulcain, ou Eoliennes. On lui attribue l'invention des voiles dans la navigation; et Strabon dit qu'en observant le flux et le reflux de la mer, le cours des nuées et des fumées qui sortent de la terre, il prédisait les vents et les tempêtes; ce qui donna lieu à la fiction des poètes qu'Eole tenait les vents dans des cachots, et qu'il les avait sous sa domination.

EON, gentilhomme breton, se disait le fils de Dieu, et cette idée lui était venue de ce qu'entendant terminer à l'église les oraisons par *per eum qui venturus est*, etc., il prenait *eum* pour son nom. Eon fut pris et conduit au concile de Reims, assemblé par Eugène III en 1168. Le pape, après avoir entendu ses réponses, le fit mettre en prison, où il mourut misérablement; peu de temps après, ses sectateurs furent brûlés ou contraints d'abjurer : on les exorcisait comme les démoniaques.

EPAMINONDAS, célèbre Thébain, fils de Polymne, et l'un des plus grands capitaines de l'antiquité, apprit la philosophie et la musique sous Lysis, philosophe pythagoricien, et se forma dans tous les autres exercices d'esprit et de corps. Il porta d'abord les armes en faveur des Lacédémoniens, et sauva la vie à Pélopidas leur chef, blessé de sept à huit coups dans une action. Il lia avec ce général une étroite amitié qui dura jusqu'à la mort. Pélopidas délivra par son conseil la ville de Thèbes du joug des Lacédémoniens qui s'étaient rendus maîtres de la Cadmée; ce qui excita une guerre sanglante entre ces deux peuples. Epaminondas fut fait général des Thébains, gagna la célèbre bataille de Leuctres, 371 avant J.-C., où Cléombrote, vaillant roi de Sparte, fut tué, ravagea le pays ennemi, et fit rebâtir et peupler la ville de Messène. Ensuite le commandement de l'armée ayant été donné à un autre, parce qu'Epaminondas avait tenu les troupes en campagne quatre mois plus qu'il ne lui avait été ordonné par le peuple, il servit en qualité de simple soldat, et se signala par tant de belles actions, que les Thébains, honteux de lui avoir ôté le commandement, lui rendirent toute l'autorité pour faire la guerre en Thessalie, où ses armes furent toujours victorieuses. La guerre étant survenue entre les Eléens et ceux de Mantinée, les Thébains prirent le parti des premiers. Epaminondas voulut alors surprendre Sparte et Mantinée; mais, n'ayant pas réussi, il donna bataille l'an 363 avant J.-C. et fut blessé à mort d'un coup de javelot dont le fer était resté dans la plaie. Ayant su qu'on ne pouvait l'arracher sans qu'il perdit la vie, il ne voulut point qu'on le lui tirât; mais il continua de donner ses ordres, et comme on lui vint dire que les ennemis étaient entièrement défaits : « J'ai assez vécu, s'écrie-t-il, puisque je meurs sans avoir été vaincu. » En même temps il arracha le fer de sa plaie et expira : un moment avant sa mort, un de ses amis le plaignant de ne point laisser de postérité (car il n'avait jamais été marié); « Tu te trompes, lui dit-il, je laisse deux filles après moi, la victoire de Leuctres et celle de Mantinée. » Epaminondas n'était pas seulement illustre par ses vertus militaires; il était bon, affable, frugal, rempli d'équité et de modération, tendre et généreux ami.

EPEUS, frère de Péon, et roi de la Phocide, régna après son père Panopée. Il inventa, selon Pline, le belier pour l'attaque des places, et l'on dit qu'il bâtit le cheval de Troie, et qu'il fonda la ville de Métaponte.

EPHESTION, ami et confident d'Alexandre, mort à Ecbatane 315 ans avant J.-C., fut pleuré de ce héros, qui fit mourir en croix le médecin qui l'avait traité dans sa dernière maladie. Ephestion méritait ces regrets; il était le modèle des hommes, des courtisans et des guerriers.

EPHIALTE, fils de Neptune, était, selon la fable, un géant d'une force incroyable, qui voulut escalader le

Digitized by Google

ciel avec son frère Ochus ; mais Diane les brouilla ensemble, et ils se tuèrent l'un l'autre.

EPHORE, célèbre orateur et historien, vers 352 avant J.-C., était de Cumes en Eolie. Il fut disciple d'Isocrate, et composa par son conseil une Histoire dont les savans regrettent la perte.

EPHRAIM, second fils du patriarche Joseph, et chef d'une tribu des Juifs qui porta son nom.

EPHRAIM, fils d'Aaron, savant rabbin et préfet de la Synagogue de Léopold. On lui attribue quatre ouvrages différens, imprimés à Bâle en 1581, en 4 vol. in-fol., à Prague en 1610, etc.; mais il n'est pas certain qu'ils soient tous de lui.

EPHREM (Saint), savant père de l'église et diacre d'Édesse au 4e siècle, était de Nisibe. Il embrassa dans sa jeunesse la vie monastique, et devint en peu de temps le maître et le supérieur d'un grand nombre de moines. Saint Jacques de Nisibe, dont il était disciple, l'ordonna diacre, et Sozomène rapporte qu'ayant été élu évêque, il feignit d'avoir perdu l'esprit, de crainte d'être ordonné malgré lui. Saint Ephrem écrivit avec force contre les erreurs de Sabellius, d'Arius, d'Apollinaire, des manichéens, etc., et s'acquit une si grande réputation par ses ouvrages et par ses vertus qu'il fut appelé le docteur et le prophète des Syriens. Il mourut en 379. La meilleure édition de ses ouvrages est celle de Rome, depuis 1732 jusqu'en 1746, 6 vol. in-fol., 3 pour les ouvrages grecs, et 3 pour les syriaques, avec les traductions latines. On y trouve d'excellens commentaires sur l'Écriture sainte, de savans traités de controverse contre les hérétiques, d'éloquentes homélies et de très-beaux livres de piété. M. l'abbé Ignace Lemerre a traduit les ouvrages de piété de saint Ephrem, Paris, 1744, 2 vol. in-12.

EPICHARIS, femme de basse naissance, mais d'un grand courage, fut convaincue devant Néron d'avoir eu part à une conjuration contre ce prince; les tourmens ne purent lui faire découvrir aucun de ses complices : comme on la conduisait pour l'appliquer une seconde fois à la torture, elle se donna la mort.

EPICHARME, célèbre poète et philosophe pythagoricien, natif de Sicile, introduisit la comédie à Syracuse, où il fit représenter un grand nombre de pièces que Plaute imita dans la suite; il avait aussi composé plusieurs traités de philosophie et de médecine, dont on dit que Platon sut profiter. Aristote et Pline lui attribuent l'invention des deux lettres grecques Θ et X. Il vivait vers 440 avant J.-C., et mourut âgé de plus de 90 ans. Il disait que les dieux nous vendent tous les biens pour du travail.

EPICTÈTE, célèbre philosophe stoïcien, natif d'Hiérapolis en Phrygie au 1er siècle, fut esclave d'Epaphrodite, affranchi, et l'un des officiers de la chambre de Néron. Domitien ayant banni de Rome tous les philosophes vers 94 de J.-C., Epictète se retira à Nicopolis en Epire, où il mourut dans un âge fort avancé. La lampe de terre dont il se servait fut vendue après sa mort trois mille drachmes. C'est de tous les anciens philosophes celui dont la doctrine et la morale approchent le plus du christianisme. Il avait de Dieu et de la Providence des idées plus justes que les autres philosophes païens, et quoiqu'il soutint les principes de la secte stoïque, il n'avait dans ses mœurs aucune des pratiques dures et farouches de ces philosophes. Il possédait toujours son sang froid, et ne se laissait jamais emporter aux mouvemens de la colère ou des autres passions. Un jour Epaphrodite son maître, lui tirant la jambe en badinant et la frappant avec force, Epictète le pria de discontinuer; mais ayant redoublé de telle sorte qu'il lui cassa l'os, « Ne vous ai-je pas bien dit, lui dit Epictète sans s'émouvoir, que vous me casseriez la jambe. » Arrien, son disciple, nous a laissé quatre livres de ses discours, sous le nom d'*Enchiridion* ou *Manuel*, dont il y a plusieurs éditions en grec et en latin, Leyde, 1670, in-24 et in-8°, *cum notis variorum*, Utrecht, 1711, in-4°, Londres, 1739 et 1741, 2 vol. in-4°. M. Dacier l'a traduit en français et y a joint des notes, 1715, 2 vol. in-12. Simplicius, Marc-Aurèle, saint Augustin et saint Charles Borromée prenaient plaisir à lire les ouvrages d'Epictète. Il avait coutume de dire que toute la philosophie était renfermée en ces deux

Digitized by Google

mots : Supportez et abstenez-vous. Le père Mourgues, jésuite, fait mention d'un ancien monastère de religieux, qui avaient pris pour leur règle le *Manuel* d'Epictète en y changeant quelques petites choses.

EPICURE, l'un des plus grands philosophes de son siècle, naquit à Gargettium dans l'Attique, vers 342 avant J.-C. Il était fils de Néoclès et de Chérestrate. Il se fixa à Athènes, à l'âge d'environ 36 ans, et y érigea une école dans un beau jardin qu'il acheta. Il y vécut tranquillement avec ses amis, et il y éleva un grand nombre de disciples qui vivaient tous en commun avec leur maître. Le respect que ses sectateurs conservèrent pour sa mémoire est admirable. Son école ne se divisa jamais ; et ses principes furent suivis comme des oracles. Le jour de sa naissance était encore solennisé du temps de Pline, et l'on fêtait même tout le mois auquel il était né. Ses disciples mettaient son portrait partout. Epicure écrivit beaucoup de livres, dans lesquels il se piquait de ne rien citer. Il mit dans une grande réputation le système des atomes, inventé par Démocrite ; il y changea seulement quelque chose, et ce ne fut pas toujours pour des raisons solides. Ce qu'il enseigna sur la nature des dieux contient la notion que la raison nous donne de cet être, mais il en faisait des êtres oisifs, plongés dans un repos éternel et indifférens sur tout ce qui se passait au dehors d'eux. Il faisait consister la félicité de l'homme dans le plaisir et la volupté, non pas, comme ses ennemis l'ont publié, dans les voluptés sensuelles, mais dans la volupté qui est inséparable de la vertu, et qui est jointe à la tempérance ; mais ses opinions ayant été mal interprétées, et quelques-uns de ses disciples s'étant livrés à la débauche, il en résulta de mauvais effets, qui décrièrent sa secte. Les stoïciens l'accusèrent de ruiner le culte des dieux, et d'ouvrir la porte au libertinage. Epicure, touché de leurs reproches, n'oublia rien en cette rencontre pour justifier ses sentimens aux yeux du public. Il fit des ouvrages de piété ; il recommanda la vénération des dieux ; il exhorta à la sobriété, à la continence et à la chasteté. Quoiqu'il eût une mauvaise doctrine, il est constant qu'il vivait selon les règles de la sagesse et de la frugalité philosophique. On ne mangeait que du pain et des légumes dans son jardin, et l'on ne buvait que de l'eau : aussi Origène, saint Grégoire de Nazianze, et plusieurs autres saints pères l'ont-ils justifié sur l'article des mœurs. Il était zélé pour le bien de la patrie, et recommandait l'obéissance aux magistrats, disant qu'il fallait souhaiter de bons souverains, et se soumettre à ceux qui gouvernent mal. Il était aussi fort assidu aux temples ; ce qui donna occasion à Diocles de s'écrier la première fois qu'il l'y vit : « Quelle fête! quel spectacle pour moi! Je ne vis jamais mieux la grandeur de Jupiter que depuis que je vois Epicure à genoux. » Tout cela n'empêcha point qu'on ne fit courir des impostures contre ses mœurs, et que Timocrate, déserteur de sa secte, ne parlât très-scandaleusement de lui. Il mourut 271 avant J.-C., à 72 ans. Gassendi a recueilli en latin avec soin tout ce qui concerne la vie, la doctrine et les écrits de ce fameux philosophe, la Haie, 1656, in-4°.

EPIMÉNIDE, célèbre poète et philosophe, natif de Gnosse ou de Pheste dans l'île de Crète, portait toujours les cheveux longs contre l'usage du pays. Il fit courir le bruit que dans sa jeunesse, étant entré dans une caverne, il y resta endormi pendant plusieurs années ; il se plaisait d'en imposer au peuple, assurant qu'il avait commerce avec les dieux, qu'ils lui avaient appris l'art des expiations, et qu'il mourait et ressuscitait quand il voulait. La grande réputation qu'il s'était acquise d'être le favori des dieux porta les Athéniens, affligés de la peste, à lui envoyer des députés pour qu'il allât les soulager. Epiménide se transporta à Athènes, expia la ville avec des eaux lustrales, ou plutôt avec des eaux composées de simples ; et la peste cessa. Cela lui donna occasion de lier amitié avec Solon vers 596 avant J.-C., et d'instruire ce législateur des moyens les plus propres à bien gouverner. Il retourna ensuite en Crète, et refusa les présens que les Athéniens lui offrirent. Il mourut dans un âge très-avancé. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages en vers, dont les anciens font l'éloge. Platon l'appelle un homme divin, et saint

Digitized by Google

Paul à Tit., 1, 12, en cite un vers où il est dit que les Crétois sont toujours des menteurs, de méchantes bêtes, des ventres paresseux ; ce vers est tiré du traité d'Epiménide sur les oracles et leurs réponses.

EPIMETHÉE, fils de Japet, et frère de Prométhée. Celui-ci avait formé les hommes prudens et ingénieux, et Epiméthée les imprudens et les stupides. Il épousa Pandore, statue que Minerve anima, et que les dieux rendirent parfaite : il en eut Pyrrha, femme de Deucalion.

EPIPHANE (Saint), père et docteur de l'église, naquit en Palestine, vers 320. Il y fonda un monastère dont il prit lui-même la conduite. Il fut élu vers 366 évêque de Salamine, métropole de l'île de Chypre. Saint Epiphane préserva cette île des erreurs d'Arius et d'Apollinaire. Il prit le parti de Paulin contre Mélèce, et ordonna en Palestine Paulinien, frère de saint Jérôme; ce qui irrita contre lui Jean, évêque de Jérusalem. Il condamna ensuite dans un concile les livres d'Origène, et fit tout ce qu'il put avec Théophile, évêque d'Alexandrie, pour engager saint Chrysostôme à se déclarer en faveur de cette condamnation ; mais n'ayant pu y réussir, il alla lui-même à Constantinople pour y faire exécuter le décret de son concile. Il n'y voulut avoir aucun commerce avec saint Chrysostôme, et forma le dessein d'entrer dans l'église des apôtres, pour y publier la condamnation d'Origène; mais étant averti du danger auquel il s'exposerait, il prit le parti de retourner à Salamine. On dit qu'étant près de s'embarquer, il prédit à saint Chrysostôme qu'il serait chassé de son siége, et que ce saint de son côté lui dit qu'il ne reverrait point son église ni son palais. Saint Epiphane mourut en effet en s'en retournant à Salamine, en 403, à plus de 80 ans. C'est de tous les pères grecs celui qui a écrit le moins bien. Il avait beaucoup de lecture et d'érudition, mais peu d'exactitude dans les faits. La meilleure édition de ses œuvres est celle que le père Petau publia en 1622, en grec et en latin, avec de savantes notes, 2 vol in-fol. Son principal ouvrage est un Traité contre les hérésies.

EPIPHANE, patriarche de Constantinople en 520, prit avec zèle la défense du concile de Calcédoine et de la condamnation d'Eutychès. Le pape Hormisdas lui donna pouvoir de recevoir en son nom tous les évêques qui voudraient se réunir à l'église romaine, à condition qu'ils souscriraient à la formule qu'il avait dressée. Epiphane mourut en 535.

EPIPHANE LE SCOLASTIQUE, célèbre écrivain du 6e siècle, était ami de Cassiodore, à la prière duquel il traduisit du grec en latin les historiens ecclésiastiques, Socrate, Sozomène et Théodoret. C'est sur cette version que Cassiodore composa une Histoire tripartite. On a diverses autres traductions d'Epiphane.

EPISCOPIUS (Simon), fameux théologien protestant et le principal écrivain de la secte des arminiens, naquit à Amsterdam en 1583. Il fut choisi en 1612 pour remplir la place de professeur en théologie de l'académie de Leyde, vacante par la démission volontaire de Gomar. Episcopius prit hautement la défense des Arminiens contre les gomaristes, ce qui lui attira beaucoup d'ennemis. On ne voulut point l'admettre comme juge au synode de Dordrecht ; il fut condamné, déposé du ministère, et chassé des terres de la république. Il se retira alors à Anvers, où il composa quelques traités de controverse. Il retourna en Hollande en 1626, et fut ministre des remontrans à Rotterdam, jusqu'en 1634, qu'il alla à Amsterdam pour conduire le collége que les arminiens y avaient établi. Il mourut en cette dernière ville le 4 avril 1643. Il avait été marié, et n'avait pas eu d'enfans. On a de lui, 1° des Commentaires sur le Nouveau Testament; 2° des Traités de théologie, 1650 et 1665, en 2 vol. in-fol., réimprimés en 1678, où il soutient le tolérantisme. Sa vie, composée par Etienne Courcelles et augmentée par Limborg, a été traduite de flamand en latin, et publiée en 1701, in-8°.

EPREMESNIL (Jacques du Val d') était second du conseil souverain de Pondichéry, sous M. Dupleix, son beau-père, parce qu'il avait épousé la fille de sa femme : lorsque M. de la Bourdonnaye fit la conquête de Madras sur les Anglais, le 21 septembre 1746, M. Dupleix voulut conserver la ville, contre le projet de M. de la Bourdon-

Digitized by Google

naye, qui ne voulait que la rançonner. M. d'Eprémesnil fut nommé chef du conseil que le gouverneur-général y établit, et commandant et directeur pour la compagnie de France, poste qu'il occupa jusqu'à la restitution de la place aux Anglais, par le traité de paix de 1748. Les Anglais suscitèrent le nabab d'Arcate, pour réclamer Madras, comme bâtie sur son terrain. Il vint investir la ville; mais M. d'Eprémesnil fit attaquer dans son camp le prince maure, dont les troupes furent battues, et qui fut obligé de se retirer. Ce prince, n'ayant pu réussir par la force, mit à prix la tête de M. d'Eprémesnil. Les menaces firent peu d'impression sur ce généreux citoyen. Il faisait une étude particulière de la religion des Indiens; déguisé en bramine, il s'introduisait dans leurs pagodes, et y dessinait leurs cérémonies religieuses. Dans le temps de sa proscription, il ne craignit pas d'entreprendre par terre, sans autre escorte que ses porteurs de palanquins, le voyage de Chandernagor, voyage peu entrepris par les Européens par ses difficultés, et parce qu'il faut passer par un pays appartenant pour la plus grande partie aux Maures, souvent mal intentionnés contre les Européens. Il y avait envoyé ses matériaux par mer; il eut le chagrin de les perdre à l'entrée du Gange, où le vaisseau fit naufrage. M. d'Eprémesnil revint en France, en 1750, affligé de surdité. Il charma l'ennui de son état en cultivant les belles-lettres jusqu'à sa mort, arrivée en 1765. Il a fait imprimer un *Traité du commerce du Nord*, in-12. Son fils, né à Pondichéry, conseiller au parlement, se distingua dans la magistrature par la connaissance la plus étendue de nos lois.

EQUICOLA. *Voy.* MARIUS.

ÉRARD (CLAUDE), célèbre avocat au parlement de Paris, plaida en 1689 pour le duc Mazarin, contre Hortense Mancini son épouse, et se distingua par ses talens et par sa probité. Ses plaidoyers ont été imprimés en 1734, in-8°.

ÉRASISTRATE, fameux médecin, petit-fils d'Aristote, découvrit par l'agitation du pouls d'Antiochus Soter la passion que ce jeune prince avait pour sa belle-mère. Séleucus Nicanor, son père, donna cent talens à Érasistrate pour cette guérison.

ÉRASME (JEAN), recteur de l'école d'Anvers, fut obligé de se retirer en Pologne à cause de ses sentimens sur J.-C., qui n'étaient pas tout à fait ceux de Socin, prétendant que J.-C. était né avant toutes choses; sur quoi il eut de vives disputes avec lui. Nous avons de lui un livre rare intitulé *Antithesis Christi, et anti-Christi, de vero et uno Deo*, 1585, in-8°.

ÉRASME (DIDIER), fils de Pierre Gérard, bourgeois de Gourde, et de la fille d'un médecin de Sevenberg, naquit à Rotterdam le 28 octobre 1467. Il fut enfant de chœur dans l'église cathédrale d'Utrecht jusqu'à l'âge de 9 ans, et alla continuer ses études à Deventer; ayant perdu son père et sa mère à 14 ans, on l'obligea de prendre l'habit de chanoine régulier dans le monastère de Stein, proche Tergou, où il fit profession en 1486, et où il s'amusa quelque temps à la peinture. Il fut ordonné prêtre par l'évêque d'Utrecht en 1492, et vint ensuite continuer ses études au collége de Montaigu à Paris; mais il y tomba malade à cause de la mauvaise nourriture. Érasme étudia aussi en droit à Orléans, voyagea en Angleterre, et se fit recevoir docteur en théologie, l'an 1506, à Bologne en Italie. Il écrivit alors à Lambert Brunius, secrétaire du pape Jules II, pour demander dispense de ses vœux, et il l'obtint. De là il alla à Venise, à Padoue et à Rome. Erasme fit un autre voyage en Angleterre, en 1509; il demeura chez Thomas Morus, chancelier d'Angleterre. C'est là qu'il composa l'*Éloge de la folie*, en latin, *cum notis variorum*, 1676, in-8°, et traduit en français, Amsterdam, 1728, in-8°, et Paris, 1751, in-8° et in-4°, fig. Il enseigna le grec à Oxford; mais ne trouvant point d'établissement convenable en Angleterre, il se retira à Bâle, où il lia une étroite amitié avec le célèbre imprimeur Froben. Ce grand homme n'avait eu jusque là aucune récompense de ses travaux; mais Charles d'Autriche, souverain des Pays-Bas, qui fut depuis empereur sous le nom de Charles-Quint, le fit son conseiller d'état, et lui assigna une pension annuelle de 200 florins, dont

Digitized by Google

il fut payé jusqu'en 1525. Le roi François Ier lui offrit des avantages beaucoup plus considérables pour l'attirer en France, et le pape Paul III conçut le dessein de le faire cardinal; mais Érasme, n'ayant aucune ambition, ne voulut faire aucune démarche pour être élevé à cette dignité. Il quitta Fribourg, où il demeurait depuis plusieurs années, et retourna à Bâle. Il y fut recteur de l'université, y revit ses ouvrages, et y mourut le 12 juillet 1536, à 68 ans. Érasme était petit, il avait les yeux bleus et l'air grave et honnête. Il était d'une complexion délicate, et fut infirme presque toute sa vie. La meilleure édition de ses ouvrages est celle de Leyde, en 1703, 10 tom. in-fol.; le tome 3 se relie en deux. Ils contiennent des traités en presque tous les genres, grammaire, rhétorique, philosophie, théologie, épîtres, livres de piété, commentaires sur le Nouveau-Testament, paraphrases, traductions, apologies, etc., car tous ces genres étaient du ressort de ce savant homme. Ils sont écrits avec une pureté et une élégance qui ne le cèdent à aucun des meilleurs écrivains. Les Elzévirs ont donné une édition de ses *Adages*, 1650, in-12, de ses *Colloques*, 1636, in-12. Il y en a une édition *cum notis variorum*, 1664, ou 1693, in-8°; ils ont été traduits en français par Gueudeville, Leyde, 1720, 6 vol in-12, fig. C'est à lui qu'on doit principalement la renaissance des belles-lettres, les éditions correctes des saints pères, la critique et le goût de l'antiquité. C'est un des premiers qui aient traité les matières de religion avec la noblesse, la dignité et la majesté qui conviennent à nos mystères. M. de Burigny a donné la vie d'Érasme, 1757, 2 vol. in-12.

ÉRASTE (Thomas), célèbre médecin, naquit en 1523 à Bade en Suisse, enseigna avec réputation à Heidelberg, puis à Bâle, où il mourut le 1er janvier 1582. On a de lui divers ouvrages de médecine, principalement contre Paracelse, Bâle, 1572, in-4°. Il y a 4 parties, et des thèses fameuses, Tiguri, 1595, in-4°; *Opuscula*, 1590, in-fol.; *Consilia*, Francfort, 1598, in-fol.; *De auro potabili*, in-8°; *De Putredine*, in-4°; *de Theriacâ*, Lyon, 1606, in-4°; *De lamiis, seu strigibus*, Basileæ, 1577, in-8°; des thèses contre l'excommunication, et l'autorité des consistoires, Amsterdam, 1649, in-8°.

ÉRATO est, selon la fable, celle des muses qui préside aux poésies amoureuses. On la représente en fille couronnée de myrte et roses, avec une lyre en la main droite et un archet dans la gauche, ayant auprès d'elle un petit Amour ailé, armé de son arc et de ses flèches.

ÉRATOSTHÈNE, savant critique et philologue, natif de Cyrène, vers 276 avant J.-C., fut disciple d'Ariston et de Callimaque, et bibliothécaire d'Alexandrie, sous Ptolomée Evergète, roi d'Égypte. Il mourut 194 ans avant J.-C., à 81 ans. Il s'était appliqué à tous les genres de sciences, et trouva le premier la manière de mesurer la grandeur de la terre, ce qui lui fit donner le surnom de *Cosmographe et arpenteur de l'univers*. Il nous reste de lui quelques ouvrages imprimés à Oxford en 1672, in-8° en grec.

ÉRATOSTRATE ou Érostrate, homme obscur d'Éphèse, brûla le temple de Diane pour rendre son nom fameux à la postérité, 356 avant J.-C. Les Éphésiens firent une loi pour défendre de jamais prononcer son nom; mais cette loi singulière fut plutôt un moyen de le perpétuer.

ERCHEMBERT, Lombard, porta les armes dans sa jeunesse, et se retira ensuite au mont Cassin, d'où il passa en d'autres retraites: il y composa une chronique depuis 774 jusqu'en 888, qui a été publiée à Naples en 1620, in-4°, et dans l'Histoire des Lombards, de Peregrin, 1643, in-4°.

ERCILLA Y CUNIGA (don Alonzo d') célèbre poète espagnol, qui vivait sur la fin du seizième siècle, était gentilhomme de la chambre de l'empereur Maximilien. Il se distingua à la bataille de Saint-Quentin en 1557; puis, étant allé au Chili, il combattit et défit les sauvages du pays appelé Araucana, qui s'étaient révoltés contre les Espagnols, leurs vainqueurs. Don Alonzo d'Ercilla composa à cette occasion un poëme épique qu'il intitula *Araucana*, Madrid, 1632, 2 vol. in-12, du nom de ce pays barbare. On trouve dans cet ouvrage du feu, de l'élévation et des pensées neuves et

Digitized by Google

hardies, mais peu de goût et d'invention. D'ailleurs les règles du poème épique n'y sont point observées.

EREBE, fils du Chaos et de la Nuit, fut métamorphosé en fleur et précipité dans les enfers pour avoir secouru les géans.

ERECHTÉE VI, roi d'Athènes, succéda à Pandion, vers 1423 avant J.-C., et régna 50 ans. Borée, natif de Thrace, enleva sa fille Orithie trois ans avant qu'Eumolpe instituât les cérémonies de Cérès à Eleusine. Cécrops son fils lui succéda.

ERESICHTON, Thessalien, ayant abattu une forêt consacrée à Cérès, fut, selon la fable, réduit par cette déesse à une faim si extrême, qu'il se vit obligé de prostituer sa fille Metra pour avoir de quoi vivre. Il se rongea ensuite les bras et mourut désespéré. *Voy.* METRA.

ERHARD. *Voy.* LUBDORPIUS.

ERIC ou HENRI, est le nom de quatorze rois de Suède, dont le plus connu est Eric, fils aîné de Gustave Ier et de Catherine de Saxe. Il monta sur le trône en 1560, et fit la guerre sans succès. Jean et Charles ses frères se soulevèrent contre lui avec les plus grands seigneurs de Suède, en 1568, l'assiégèrent dans Stockholm, le prirent et le traînèrent de prison en prison jusqu'à Eurby, paroisse de Wendel, dans l'Uplande. Ce fut dans ce château que, privé de sa femme et de ses enfans, il n'avait d'autre occupation que d'aller du fond de sa chambre à la fenêtre. On voit encore sur le plancher les traces de ses pas multipliés; il invoquait en vain, en sa faveur, les lois qu'il avait fait taire quand il faisait mourir des innocens ou qu'il assassinait ceux qui lui faisaient des remontrances. Elles restèrent muettes pour lui, et il fut obligé, par les ordres de son frère, de prendre du poison dont il mourut le 26 février 1577. Il avait un fils qui avait été désigné successeur au trône, que les amis d'Eric enlevèrent hors du royaume. Ce malheureux prince, après avoir lutté contre la mendicité, se fit connaître à la cour de Pologne, où on lui procura les moyens de vivre. Son oncle Jean, l'ayant appris, le contraignit à se faire moine, et il eut le revenu d'une abbaye, dont il vécut quelque temps à Thorn. Depuis, le czar lui fournit les moyens de vivre en prince. Il mourut en 1607, sans avoir pu profiter de la bonne volonté des amis de son père. Sa mère Catherine, fille d'un capitaine qui était fils d'un paysan, vécut en Finlande avec une pension considérable jusqu'à sa mort qui n'arriva que sous le règne de Charles IX. *Voy.* STURE.

ÉRIC (PIERRE), commandant une flotte vénitienne sur la mer Adriatique en 1584, prit un vaisseau où était la veuve du bacha de Tripoli, qui passait à Constantinople avec huit cent mille écus. Eric s'empara du butin, fit tuer deux cent cinquante hommes qui étaient sur le vaisseau, perça le fils de la veuve dans ses bras; et, après avoir fait violer quarante femmes de sa suite, les fit couper par morceaux et jeter dans la mer. Cette barbarie ne resta pas impunie: le sénat de Venise condamna Eric à avoir la tête tranchée, et fit rendre au sultan tout le butin qu'il avait pris.

ERICHTONIUS, quatrième roi d'Athènes, était fils de Vulcain: Minerve l'enferma dans un panier qu'elle donna à garder aux filles de Cécrops, avec défense de l'ouvrir; mais elles contrevinrent aux ordres de la déesse; il succéda à Amphictyon, vers 1513 avant J.-C., et régna cinquante ans. Il institua les jeux panathénaïques en l'honneur de Minerve. On dit qu'ayant les jambes tortues comme des serpens, il inventa les chars pour en cacher la difformité, en ne faisant paraître que la moitié de son corps. Pandion lui succéda.

ERIGENE. *Voy.* SCOT.

ERIGONE, fille d'Icare, se pendit de désespoir lorsqu'elle apprit la mort de son père. Jupiter, selon la fable, pour récompenser la piété de cette fille la transporta dans le ciel et la plaça dans la constellation de la Vierge. Elle fut aimée de Bacchus, qui la séduisit sous la figure d'une grappe de raisin.

ERINNE, dame grecque qui vivait du temps de Sapho, dont on trouve des vers avec ceux d'Anyte.

ERITHRÆUS (JANUS NICIUS). *Voy.* ROSSI.

ERIZZO (PAUL), gouverneur de Négrepont, se rendit aux Turcs sous promesse qu'on lui laisserait la vie. Mahomet II, sans avoir égard à la capitulation, le fit scier en deux, et trancha

Digitized by Google

lui-même la tête à sa fille Anne, parce qu'elle n'avait pas voulu condescendre à ses volontés, en 1469.

ERIZZO (Sébastien), noble vénitien, a possédé plusieurs emplois dans la république, et est mort en 1585. On a de lui un Traité des médailles, Venise, 1559, in-4°; des Nouvelles en six journées, Venise, 1567, in-4°; *Trattato della via inventrice e dell' instrumento degli antichi.* Venise, 1554, in-4°.

ERKIVINS DE STEIMBACH, architecte, mort en 1305, mérite d'être conservé dans la mémoire des hommes, pour avoir donné le dessin de la cathédrale de Strasbourg, à laquelle il fit travailler pendant 28 ans, et qui fut achevée sur ses dessins. La construction de la tour ne finit qu'en 1449. Elle a 574 pieds d'élévation de la place sur laquelle elle est située. Cet édifice est singulièrement léger et solide. Le nombre de ses piliers le fait ressembler à une découpure.

ERLACH, maison de Suisse très-distinguée par l'ancienneté de la noblesse et par les grands hommes qu'elle a produits. Elle est la première des six familles nobles de Berne. On compte, entre autres hommes illustres de cette maison, Ulric d'Erlach, chevalier et capitaine-général des Bernois, qui gagna en 1298 la bataille de Tonnerbuhel sur la noblesse liguée contre Berne; Rodolphe d'Erlach, chevalier et capitaine-général des Bernois, qui gagna en 1338 la bataille de Laupen sur l'armée des nobles ligués contre Berne; et Jean-Louis d'Erlach, lieutenant-général des armées de France, gouverneur de Brisac, colonel de plusieurs régimens d'infanterie et de cavalerie allemande, à qui Louis XIII dut l'acquisition de Brisac en 1639, et Louis XIV, en partie, la victoire de Lens en 1648, et la conservation de son armée en 1649. Ce prince lui confia cette année le commandement général de ses troupes, lors de la défection du vicomte de Turenne. D'Erlach mourut à Brisac le 26 janvier 1650, à 55 ans. Peu de temps avant sa mort, le roi l'avait nommé son premier plénipotentiaire au congrès de Nuremberg, et il se préparait à récompenser les services de ce général par les honneurs militaires les plus distingués, lorsqu'on sut qu'une mort précipitée avait abrégé ses jours.

ERMITE (Daniel), en latin *Eremita*, natif d'Anvers, secrétaire du duc de Florence, se fit des ennemis parmi les protestans, en embrassant la religion catholique. Scioppius débita mille contes diffamatoires contre lui dans le livre intitulé *Oporini Grubii amphotides Scioppianæ, hoc est responsio ad Scaligerum*, 1611, in-8°, sous l'indication de Paris, mais imprimé en Allemagne. Ermite fut compris dans cette satire, parce qu'il avait pris le parti de Scaliger. Il est mort à Livourne en 1613. Grævius a publié de lui: *Opera varia*, 1701, in-8°, où l'on trouve, entre autres, *Aulicæ vitæ ac civilis libri quatuor.* Ses poésies sont insérées dans *Deliciæ poetarum belgicorum.*

EROPE, *Æropus*, fille de Philippe Ier, roi de Macédoine, monta sur le trône étant encore enfant. Les Illyriens voulant profiter de cette minorité, attaquèrent et défirent les Macédoniens; mais ceux-ci ayant porté le jeune roi à la tête de l'armée, ce spectacle ranima tellement les soldats qu'ils vainquirent à leur tour, vers 602 avant J.-C. Ce prince régna environ 35 ans.

EROPE, femme d'Atrée, s'étant laissé séduire par Thyeste, en eut deux enfans, qu'Atrée fit manger dans un festin à Thyeste même.

ERPENIUS ou D'ERP (Thomas), né à Gorcum en 1584, s'appliqua à l'étude des langues, et s'y rendit très-habile. Erpenius voyagea en France, en Angleterre, en Allemagne et en Italie; de retour en son pays, il fut professeur en arabe et autres langues orientales, dans l'université de Leyde, et y mourut le 13 novembre 1624. Il avait été marié et avait eu sept enfans. On a de lui une excellente Grammaire arabe, Leyde, 1636, 1656 et 1748, in-4°; d'autres Grammaires hébraïque et chaldaïque: on dit que le roi de Maroc admirait tellement les lettres qu'Erpenius lui écrivait en arabe, au nom des Provinces-Unies, qu'il ne pouvait se lasser de les lire et de les montrer à ceux qui parlaient naturellement cette langue.

ERRARD DE BAR-LE-DUC, fameux ingénieur, qui inventa une manière particulière de fortifier les places. Il vit

Digitized by Google

rejeter sa méthode par les plus habiles gens, et il se fit justice à lui-même, en ne l'employant pas dans les travaux qu'il dirigeait. Son livre de fortifications est imprimé à Francfort, 1604, in-fol.

ERRARD (Charles), peintre du 17e siècle, fut chargé par le cardinal de Richelieu de copier les antiques à Rome. Il fit dessiner quelques médaillons de l'arc de Constantin, l'Hercule du palais Farnèse, le sacrifice du taureau du palais Borghèse; mais ce projet ne fut pas poussé plus avant. Nous avons vu depuis Desgodets copier les édifices antiques.

ERULES, peuple Vandale, qui s'est confondu parmi les Saxons.

ERYCEIRA (Fernand de Menesès, comte d'), naquit à Lisbonne en 1614, fut gouverneur de Tanger, conseiller de guerre, gentilhomme de la chambre de l'infant don Pedro, et conseiller d'état. On de lui l'Histoire de Tanger, 1723, in-fol.; une Histoire de Portugal, depuis 1642 jusqu'en 1657, 2 vol. in-fol.; la Vie de Jean Ier, roi de Portugal.

ERYCEIRA (François-Xavier de Menesès, comte d'), arrière-petit-fils du précédent, naquit à Lisbonne en 1673. Il porta les armes avec distinction, et obtint en 1735 le titre de mestre-de-camp général et de conseiller de guerre. Il mourut en 1743, membre de plusieurs académies. On connaît de lui: Mémoires sur les monnaies de Portugal, 1738, in-4°; Réflexions sur les études académiques; la Henriade, avec des réflexions, 1741, in-4°.

ERYPHILE. *Voy.* Amphiaraus.

ERYTROPILE (Rupert), savant théologien luthérien du 17e siècle, et ministre à Hanovre, est auteur d'un Commentaire méthodique sur l'histoire de la passion. On a encore de lui *Catena aurea in harmoniam evangelic.*, in-4°.

ÉSAQUE, fils de Priam et d'Alexirhoé, aima tellement la nymphe Hespérie, qu'il quitta Troie pour la suivre. Sa maîtresse étant morte de la morsure d'un serpent, Esaque se précipita dans la mer. Thétys le métamorphosa en serpent.

ÉSAU, fils d'Isaac et de Rébecca, naquit vers 1836 avant J.-C. Il était roux et velu en naissant, et Jacob son frère jumeau le tenait par le talon. Il vendit à Jacob son droit d'aînesse, et se maria à des filles chananéennes contre la volonté de ses parens. Jacob ayant surpris la bénédiction d'Isaac, s'enfuit chez Laban pour éviter la colère d'Esaü. Dans la suite ils se réconcilièrent ensemble, après quoi Esaü se retira à Seyr en Idumée, où il mourut vers 1710 avant J.-C., à 127 ans, laissant une nombreuse famille.

ESCALE, famille illustre d'Italie, qui, dans la décadence de l'empire, s'était emparée de Vérone Mastin de l'Escale, un des plus ambitieux de cette famille, avait déjà ajouté à son domaine de Vérone, celui de Vicence et de Bresse; il vint à déposséder les Carrares de Padoue; mais ce fut l'écueil de son bonheur. Albert de l'Escale son frère avait été fait gouverneur de Padoue: il s'y était livré à des débauches perpétuelles; il avait même séduit la femme d'un des Carrares dépossédés. Ceux-ci s'en vengèrent, non à force ouverte, mais à force d'exalter sa puissance. Mastin se crut tout permis, et fit faire du sel dans les lagunes, ce qui lui rendit ennemis les Vénitiens, qui prétendaient avoir seuls ce droit. La guerre lui fut funeste; les Carrares rentrèrent en possession de Padoue; la Marche trévisane resta aux Vénitiens; il fut réduit à son ancien patrimoine de Vérone et de Vicence en 1339. Dans le cours de la guerre, il avait assassiné l'évêque de Vérone, son parent, qu'il avait soupçonné de vouloir livrer Vérone aux Vénitiens. Le pape en prit fait et cause. Mastin fut obligé de faire amende honorable en chemise, nu-tête, tenant en main une torche allumée, et de faire différentes fondations pour le repos de son âme. Mastin supporta ces adversités avec assez de courage, et sa famille continua à jouir de ces deux villes jusqu'en 1387, qu'Antoine de l'Escale, ligué avec les Vénitiens, fit la guerre aux Carrares. Ceux-ci lui suscitèrent le duc de Milan, qui s'empara de Vérone et de Vicence. Antoine se retira à Venise, où il fut élevé à la dignité de noble. En 1403, Guillaume, bâtard de l'Escale, rentra en possession de Vérone et de Vicence par la protection de Fr. Carrare, seigneur de Padoue. Mais celui-ci

Digitized by Google

étant allé le visiter, sous prétexte de félicitation, l'empoisonna. Les Vicentins et les Véronois, indignés contre cet empoisonneur, aimèrent mieux se donner aux Vénitiens que de subir son joug, en 1406. Brunoro de l'Escale, dernier de cette maison, tenta en vain de rentrer dans Vérone en 1410 : les Vénitiens surent s'y maintenir. Les Scaliger prétendaient en descendre.

ESCALIN (Antoine), célèbre capitaine du 16e siècle, naquit au bourg de la Garde en Dauphiné, d'une famille obscure. Il s'éleva par son esprit et par son courage, se signala en diverses occasions, et fut ambassadeur à la Porte pour le roi François 1er en 1542. Il acheta ensuite la baronnie de la Garde, et devint général des galères. Il s'acquit une grande réputation sur mer et sur terre, et mourut dans sa baronnie de la Garde le 30 mai 1578, à 80 ans. Les historiens l'appellent souvent le capitaine Poulin ou Polin, nom qu'il portait avant son élévation.

ESCARS (Charles de Perusse d'), évêque de Poitiers, fut nommé à l'évêché de Langres en 1569; ce fut lui qui harangua à Metz les ambassadeurs de Pologne qui venaient offrir leur couronne au duc d'Anjou. Il mourut en 1614. Il avait un frère qui porta le titre de cardinal de Givry. (*Voy.* ce mot.) Sa famille, qui remonte au 13e siècle, subsiste encore dans des lignes collatérales : l'une de celles qui sont éteintes porta le surnom de la Vauguyon et de prince de Carency, parce que François d'Escars de la Vauguyon épousa en 1516 Isabeau de Bourbon, héritière de Charles de Bourbon, prince de Carency. Diane d'Escars, qui en fut l'héritière, porta le titre de la Vauguyon, dans la maison d'Estuert de Caussade. Sa petite-fille le fit passer dans celle de Quélen.

ESCHINE, *Æschinus*, célèbre orateur, né à Athènes 397 ans avant J.-C., fut rival de Démosthène. Il accusa, dans une action publique, Ctésiphon, ami de ce grand orateur, qui avait proposé de lui décerner une couronne d'or; mais Démosthène défendit la cause de son ami, et fit exiler Eschine d'Athènes. Celui-ci se retira à Rhodes, où il enseigna la rhétorique; de là il alla à Samos, où il mourut. Il se distingua tellement par son éloquence, que les Grecs donnèrent le nom des trois grâces aux trois harangues qui nous restent de lui, et celui des neuf muses à neuf de ses épîtres. On les trouve dans les orateurs grecs des Aldes, Venise, 1513, 3 tom. in-fol., et dans le Démosthène de 1604. M. Auger a traduit ses harangues avec celles de Démosthènes, Paris, 1777, 4 tomes en 5 vol. in-8°. Eschine n'atteint pas Démosthène pour la force et l'air de grandeur, mais il le surpasse par l'abondance, les ornemens et les expressions fleuries. Il ne faut pas le confondre avec plusieurs autres personnes de ce nom, dont parle Diogène Laerce, entre autres avec un philosophe dont nous avons des dialogues, avec les notes de Le Clerc, Amsterdam, 1711, in-8°, qui se joignent aux auteurs, *cum notis variorum*. *Voy.* Æschine.

ESCHYLE, *Æschylus*, très-célèbre poète tragique, naquit vers 525 avant J.-C., d'une illustre famille de l'Attique. Il se signala par son courage aux fameuses batailles de Marathon, de Salamine et de Platée, et donna au théâtre un grand nombre de tragédies, qui furent reçues des Grecs avec un applaudissement universel. Sur la fin de sa vie, ayant été vaincu par Sophocle, qui remporta le prix de la tragédie, il se retira vers Hiéron, roi de Syracuse, qui eut pour lui une estime particulière. On dit qu'il mourut à la campagne, un aigle ayant pris sa tête chauve pour la pointe d'un rocher, et y ayant laissé tomber une tortue; mais ce récit a l'air d'une fable. Quoi qu'il en soit, Eschyle mourut vers 477 avant J.-C. Il nous reste de lui sept tragédies en grec, dont les meilleures éditions sont celles de Henri Étienne, 1557, in-4°, et de Stanley, Londres, 1663, in-fol.; celle de Paw, la Haie, 1745, 2 vol. in-4°, est moins estimée, mais celle de Glasgou, 1746, 2 vol. in-8°, est précieuse pour la beauté de l'exécution. On en a imprimé une traduction française, Paris, 1770, in-8°. Eschyle est regardé par les anciens comme le principal auteur de la tragédie. C'est lui qui introduisit sur la scène les interlocuteurs, l'usage du masque et le cothurne. Son style est grand, sublime, véhément; et ses expressions si terribles, qu'au rapport des scoliastes grecs, la première fois qu'il fit représenter ses *Euménides*,

Digitized by Google

plusieurs enfans moururent de frayeur au théâtre, et quelques femmes grosses y accouchèrent de peur.

ESCOBAR DE MENDOZA (Antoine), fameux casuiste jésuite, dont nous avons une théologie morale, Lyon, 1663, 7 tomes in-fol., des Commentaires sur l'Écriture sainte, Lyon, 1667, 9 tomes in-fol., et d'autres ouvrages. Il mourut le 4 juillet 1669, à plus de 80 ans; il était espagnol. C'est sa Théologie que Pascal a tournée en ridicule dans ses lettres provinciales. Il ne faut pas le confondre avec François d'Escobar, natif de Valence en Espagne, qui vivait au milieu du 16e siècle, et qui a fait une bonne traduction d'Aphtone, ni avec quelques autres auteurs espagnols de ce nom.

ESCOBAR (Marine d'), fondatrice de la récollection de sainte Brigite en Espagne, naquit à Valladolid le 8 février 1554, et mourut en odeur de sainteté le 9 juin 1633. Le père du Pont, son confesseur, laissa, en mourant, des Mémoires sur la vie de cette fille, qui ont été imprimés en espagnol, et qui sont fort rares, in-fol.

ESCOBAR (Barthélemi), pieux et savant jésuite, né à Séville en 1558, d'une famille noble et ancienne, avait de grands biens, qu'il employa tous en œuvres de charité. Son zèle le conduisit aux Indes, où il prit l'habit de religieux. Il mourut à Lima en 1624. On a de lui, 1° *Conciones quadragesimales et de adventu*, in-fol.; 2° *De festis domini*, in-fol.; 3° *Sermones de historiis sacræ scripturæ*.

ESCOUBLEAU (François d'), plus connu sous le nom de cardinal de Sourdis, était fils de François d'Escoubleau, marquis d'Alluie, d'une maison noble et ancienne. Il se distingua par son mérite, et se fit estimer de Henri IV, qui obtint pour lui le chapeau de cardinal en 1598. L'année suivante le cardinal de Sourdis fut nommé archevêque de Bordeaux. Il tint un concile provincial en 1624, où il fit paraître beaucoup de zèle pour la discipline ecclésiastique. Il gouverna son diocèse avec sagesse, et mourut à Bordeaux le 8 février 1628, à 53 ans.

ESCOUBLEAU DE SOURDIS (Henri d'), frère du précédent, lui succéda dans l'archevêché de Bordeaux; ce fut lui qui eut ce démêlé si fameux avec le duc d'Espernon : ils se reprochaient l'un l'autre de ne pas recevoir les devoirs qui leur étaient dus par chacun d'eux. Le duc d'Espernon, plus entreprenant que l'archevêque, fit arrêter son carrosse par ses gardes. L'archevêque en sort aussitôt, excommunie les gardes, et indique une assemblée à l'archevêché des principaux ecclésiastiques de la ville, pour aviser aux moyens de fulminer ses censures; mais d'Espernon, moins alarmé qu'irrité de cette assemblée, fait investir l'archevêché pour empêcher qu'elle ne se tienne; l'archevêque sort aussitôt en criant : A moi mon peuple; à moi, on fait violence à l'église : de son côté d'Espernon marche à la rencontre de l'archevêque, lui donne deux ou trois fois du poing dans l'estomac, et de sa canne lui jette son chapeau à bas. Pendant ce temps l'archevêque criait : « Frappe, frappe, tyran, tes coups sont des fleurs pour moi; tu es excommunié. » Dès qu'on sut à la cour cette étrange nouvelle on interdit à d'Espernon l'exercice de toutes ses charges jusqu'à ce qu'il eût été absous. Ses puissans amis obtinrent son pardon, mais à des conditions bien dures pour un esprit si haut; il fut obligé de donner la démission de son gouvernement des Trois-Évêchés, d'écrire une lettre fort soumise à l'archevêque, et d'écouter à genoux la réprimande vive et sévère qu'il lui fit avant de l'absoudre devant la grande église de Coutras, où il était relégué; les maires et jurats de Bordeaux, et vingt-cinq tant présidens que conseillers, y étaient présens, et en dressèrent procès-verbal. Sourdis mourut en 1645, avec la réputation d'être meilleur courtisan que prélat.

ESCRIVA (François), pieux et savant jésuite, natif de Valence, se distingua par son humilité, par sa piété et par ses ouvrages de dévotion. Il mourut en 1617, à 87 ans. On a de lui, 1° un Traité *de quatuor novissimis*, en espagnol, Valence, 1604, in-4°, qui est très-estimé; 2° *Discursus de obligationibus statûs uniuscujusque*.

ESCULAPE, dieu de la médecine, selon la fable, était fils d'Apollon et de la nymphe Coronis. Il fut élevé par le centaure Chiron, qui lui apprit la médecine. Esculape guérit par cette science les maladies les plus désespé-

Digitized by Google

rées; mais Jupiter, indigné de ce qu'il avait rendu la vie à Hippolyte, l'écrasa d'un coup de foudre. Esculape laissa deux fils, Machaon et Podalire, et deux filles, Hygée et Jaso. Les païens l'honoraient comme un dieu. Ils lui mettaient à la main un bâton entouré de serpens, et lui consacraient le coq, la chèvre et le corbeau. Il avait un fameux temple à Épidaure et un autre à Rome, dans une île formée par le Tibre. On dit qu'il est le premier qui inventa l'art d'arracher les dents. Clifton assure que c'est à Esculape que nous sommes redevables de la médecine clinique, c'est-à-dire de la coutume de visiter les malades dans leur lit pour les guérir.

ESDRAS, fils de Saraias et prêtre des Juifs durant leur captivité, s'acquit l'estime d'Artaxercès Longuemain. Ce prince l'envoya à Jérusalem avec de riches présens pour le temple qui avait été rebâti sous Zorobabel, et donna ordre aux gouverneurs des provinces voisines de fournir tout ce qui serait nécessaire pour la splendeur du culte divin, et d'exempter les prêtres des charges publiques. Esdras arriva à Jérusalem 467 avant J.-C., persuada aux Juifs de chasser les femmes idolâtres qu'ils avaient épousées contre la loi de Dieu; fit la dédicace de la ville, et lut, en présence du peuple assemblé, le livre de la loi. C'est lui qui recueillit et qui revit les livres qui forment le canon de l'Écriture sainte; saint Jérôme dit aussi qu'il introduisit les caractères chaldéens chez les Juifs, et qu'il laissa les anciens caractères aux Samaritains; mais cette opinion n'est point sans difficulté: quoi qu'il en soit, Esdras régla avec zèle ce qui concerne le culte de la religion judaïque et les livres canoniques, ce qui le fit appeler par les Hébreux le prince des docteurs de la loi. Il est auteur du premier des quatre livres qui portent son nom. Ce livre est écrit partie en hébreu et partie en chaldéen. Le second a été composé par Néhémie. Les deux autres ne sont point canoniques. Quelques auteurs attribuent aussi à Esdras les deux livres des Paralipomènes.

ÉSOPE, auteur célèbre par ses fables, était Phrygien, selon la plus commune opinion. Il naquit esclave, et fut vendu à Xantus de l'île de Samos, et enfin au philosophe Idmon ou Iadmon de la même île, et qui avait en même temps pour esclave la fameuse courtisane Rhodopis. Esope, voyant que la bassesse de sa naissance ne lui pouvait donner assez de crédit et d'autorité sur le peuple pour l'instruire par des sentences grayes et par des moralités, comme faisaient alors les sages de la Grèce, crut devoir suivre une autre méthode. Il s'appliqua à composer des fables ingénieuses, utiles et agréables, qui lui acquirent une grande réputation par toute la Grèce. Iadmon, pour récompenser ses services, ses talens et sa vertu, l'affranchit, ayant honte de tenir dans l'esclavage un homme digne de commander. Le bruit de la sagesse d'Ésope étant parvenu jusqu'aux oreilles de Crœsus, ce prince le fit venir à sa cour, et il l'engagea par ses bienfaits à demeurer avec lui jusqu'à la fin de ses jours. Ésope s'y entretint avec Solon et les autres sages de la Grèce, et y fit paraître beaucoup plus de politesse et de complaisance pour les princes que ces grands philosophes. Il voyagea à Athènes du temps de Pisistrate, et se trouva encore avec les sept sages de la Grèce à la cour de Périander, tyran de Corinthe. De retour à Sardes, Crœsus l'envoya à Delphes pour y faire de magnifiques sacrifices à Apollon, et distribuer à chaque citoyen quatre mines d'argent. Ésope, s'étant aperçu que les terres labourables des environs de Delphes étaient en friche, reprocha aux Delphiens leur paresse, et renvoya à Sardes le reste de l'argent employé aux sacrifices. Cette conduite irrita tellement les Delphiens, qu'ils le précipitèrent du haut d'un rocher, sous prétexte qu'il avait dérobé une coupe d'or consacrée à Apollon. Ils avaient eux-mêmes caché cette coupe dans un de ses ballots, comme il s'en retournait vers Crœsus. Toute la Grèce s'intéressa à la mort de ce grand homme, et les Athéniens lui élevèrent une magnifique statue. On croit ordinairement, sur le témoignage de Planudes, qu'Ésope était le plus difforme et le plus contrefait de tous les hommes, et qu'il avait la langue si empêchée, qu'à peine pouvait-il parler; mais aucun auteur ancien ne le dépeint de la sorte et ne lui reproche aucune espèce de difformité. On trouve au contraire qu'Ésope était d'un fort beau naturel, qu'il avait une grande

Digitized by Google

inclination et une grande aptitude à la musique, et qu'il était le plus poli des philosophes de son temps. D'ailleurs la vie d'Esope par Planudes est remplie de contes ridicules et puérils qui ne méritent aucune croyance. Socrate, pendant sa prison, mit en vers les fables d'Ésope ; mais ces vers sont perdus. Le recueil que nous avons, et qui a été publié par Planudes, ne paraît point avoir été écrit par Esope. Il y a des fables dans ce recueil qui sont plus anciennes qu'Esope ; et les anciens citent des fables sous le nom d'Esope qui ne se trouvent point dans ce recueil. On estime l'édition de Plantin, 1565, in-16; celle des Aldes avec les autres fabulistes, Venise, 1505, in-fol.; celle d'Oxfort, 1718, in-8°.

ESOPE (Claudius), comédien et le plus célèbre acteur qu'aient eu les Romains pour le tragique, vers 85 avant J.-C., perfectionna Cicéron dans l'art de la déclamation, et mourut fort riche, quoiqu'il eût fait des dépenses extraordinaires.

ESPAGNAC (Jean-Baptiste-Joseph de Sahuguet Damarzit d'), né dans le Limousin le 25 mars 1713, servit dans les guerres d'Italie de 1733, 1734 et 1735; dans celle de Bohême en 1741 et 1742. Il commanda dans l'armée du maréchal de Saxe, et dans celle du roi en Flandre, dans les années 1744, 1745, 1746, 1747 et 1748. Il parvint au grade de maréchal-de-camp des armées du roi le 20 février 1761 ; et en 1763 il fut nommé gouverneur des Invalides, poste dans lequel il est mort le 28 février 1783. Il a donné les *Campagnes du roi*, 1745, 1746, 1747 et 1748, 4 vol. in-8° ; *Essai sur la science de la guerre*, 1751, 3 vol. in-8°; *Essai sur les grandes opérations de la guerre*, 1755, 4 vol. in-8° ; *Supplément aux rêveries du maréchal de Saxe*, 1757, in-12; *Vie du maréchal de Saxe*, 1775, 3 vol. in-4°, fig.; la même, abrégée, 1773, 2 vol. in-12.

ESPAGNANDEL (Mathieu L'), sculpteur célèbre, florissait à la fin du 17e siècle. Quoique protestant, il embellit plusieurs églises de Paris. On cite entre autres le retable de l'autel des Prémontrés, et celui de la chapelle de la grande salle du Palais. Le parc de Versailles lui doit aussi plusieurs morceaux excellens.

ESPAGNE (Jean d'), savant ministre de l'église française de Londres, au 17e siècle, a composé divers opuscules publiés à Genève, 1670, 3 vol., ou la Haie, 1674, 2 vol. in-12. On estime principalement celui qui a pour titre *Erreurs populaires sur les points généraux qui concernent l'intelligence de la religion*. Il a censuré avec liberté le catéchisme de Calvin.

ESPAGNE (Charles d'), petit-fils de Ferdinand de la Cerda, gendre de saint Louis, ayant eu le malheur de perdre son grand-père, fils aîné d'Alphonse X, roi de Castille, avant son bisaïeul, fut exclu du royaume, auquel succéda Sanche, fils puîné d'Alphonse X. Cette famille déshéritée s'établit en France : Charles joignit la faveur à la grandeur de la naissance; le roi Jean lui donna l'épée de connétable en 1350, quoiqu'il n'eût rendu aucun service qui la lui eût méritée. Cette faveur augmenta les ennemis que lui donnait sa fierté. Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, crut qu'il s'opposait à ce que le roi lui rendît quelques terres qu'il réclamait; il le fit massacrer dans son lit le 6 janvier 1354, en son château de l'Aigle en Normandie: l'assassin en fut quitte pour des excuses qu'il fallut solliciter longtemps.

ESPAGNE (Louis d'), frère aîné du précédent, fut amiral de France et envoyé en cette qualité pour favoriser Charles de Blois, qui disputait la Bretagne à Jean de Montfort soutenu par les Anglais, il y prit plusieurs villes. mais en assiégeant Quimperlé par mer, les Anglais dissipèrent sa flotte, et il fut obligé de se sauver dans une barque de pêcheur. Il en conçut un si violent dépit, qu'il obligea Charles de Blois, qui assiégeait Hennebond, de lui livrer deux chevaliers anglais pour leur faire trancher la tête à la vue des assiégés, et se venger ainsi sur ces deux malheureux de toute la nation. Charles de Blois ne put s'empêcher de le faire, quoiqu'à contre cœur; mais les assiégés surent les délivrer; ils firent une sortie sur un quartier éloigné du lieu où les prisonniers étaient gardés ; chacun se porta à l'attaque, et pendant ce temps, une partie de la garnison enleva les prisonniers sans peine. Peu après Louis remit en mer, toujours dans le dessein de se venger, mais sa flotte fut dissipée

Digitized by Google

de nouveau : il vivait encore en 1351. Son fils unique fut assassiné par ordre de Pierre-le-Cruel, en 1357, sans laisser d'enfans.

ESPAGNE (l') servit de retraite aux Goths et aux Suèves, chassés des provinces méridionales de France par Clovis en 507. Ils y eurent des rois jusqu'à l'invasion que les Maures firent en Espagne; ceux qui ne voulurent pas subir la domination des infidèles se retirèrent en Galice, où ils fondèrent un petit royaume qui pied à pied gagna toutes les Espagnes, et vint à bout de soumettre ce qui restait de Maures en 1492. Leur premier roi fut en Léon, Asturies et Galice.

Pélage.	737
Favila.	739
*Alfonse-le-Catholique.	757
*Froila.	768
Aurelio.	774
Silon.	783
Mauregat.	788
Veremond.	797
*Alfonse-le-Chaste.	842
Ramire.	850
Ordonio.	866
*Alfonse III.	910
Garcias.	913
Ordonio II.	923
*Froila.	925
Alfonse IV.	933
Ramire II.	950
Ordonio III.	953
Ordonio, usurpateur.	955
Sanche-le-Gros.	967
Ramire III.	982
Veremond II.	999
Alfonse V.	1027
Veremond III.	1033
En Castille.	
*Ferdinand.	1065
Sanche II.	1073
Alfonse VI.	1109
Urraca et Alfonse VII.	1124
*Alfonse VIII.	1157
Sanche III.	1158
*Ferdinand II, roi de Léon et tuteur d'Alfonse	1188
*Alfonse IX.	1214
Henri Ier.	1217
*Ferdinand III.	1252
*Alfonse X.	1284
Sanche IV.	1295
*Ferdinand IV.	1312
*Alfonse XI.	1350
*Pierre-le-Cruel.	1369
Henri II.	1379
Jean Ier.	1390
Henri III.	1406
*Jean II.	1454
*Henri IV.	1474
*Isabelle et *Ferdinand V.	1504
*Philippe Ier.	1506
Jeanne sa femme.	1516
*Charles Ier réunit l'Aragon.	1555
*Philippe II.	1598
*Philippe III.	1621
*Philippe IV.	1665
*Charles II.	1700
*Philippe V abdique.	1724
Louis Ier.	1724
*Philippe V remonte sur le trône, et meurt en.	1746
*Ferdinand VI.	1759
Charles III.	

Voyez l'Abrégé de Mariana, 10 vol. in-12; celle de Duport, de du Tertre, 5 vol. in-12; Histoire de Ferdinand et Isabelle, 2 vol. in-12; Ferreras.

ESPAGNE (Le cardinal d'). *Voy.* MENDOZA.

ESPAGNET (JEAN D'), président au parlement de Bordeaux, goûta la nouvelle philosophie, et donna au public des marques du progrès qu'il y avait fait, dans son *Enchiridion Physicæ restitutæ, et arcanum philosophiæ hermeticæ*, Paris, 1623, in-8°, traduit en français, sous ce titre : *La Philosophie rétablie en sa pureté naturelle*, etc., Paris, 1651, in-8°. Il publia un vieux manuscrit intitulé le *Rozier des guerres*, qu'il accompagna d'un Traité de sa façon sur l'institution d'un jeune prince, Paris, 1616, in-8°. Il avait déjà été imprimé en 1523, in-fol., plus ample que l'édition de 1616.

ESPAGNOLET (JOSEPH RIBERA, surnommé l'), célèbre peintre espagnol, naquit à Xativa en 1589. Il étudia la manière de Michel-Ange de Caravage, et le surpassa dans la correction du dessin. Né dans la pauvreté, il en supporta long-temps les misères; ce qui engagea un cardinal à le prendre chez lui, et à fournir abondamment à ses besoins; mais l'Espagnolet, s'étant aperçu que ce changement de fortune le rendait paresseux, sortit brusquement du palais du cardinal, pour reprendre le goût du travail. Il devint premier peintre du vice-roi de Naples, chevalier du Christ, et membre de l'académie de Saint-Luc de Rome. L'Espagnolet amassa de

Digitized by Google

grands biens, et mourut à Naples en 1656. Ses tableaux sont d'ordinaire des sujets terribles et pleins d'horreur, et il y a beaucoup d'expression dans ses têtes. La plupart de ses dessins sont arrêtés par un trait de plume fin et spirituel. Il a aussi gravé à l'eau forte.

ESPARRON (Charles d'Arcussia, vicomte d'), fit ses amusemens de la fauconnerie, dont il donna un Traité fort estimé, Rouen, 1644, in-4°.

ESPEN (Zeger-Bernard Van), naquit à Louvain le 9 juillet 1646. Il s'y fit recevoir docteur en droit en 1675, et y enseigna avec réputation dans le collége du pape Adrien VI; à 65 ans il perdit la vue d'une cataracte qui fut levée deux ans après. Son attachement à Port-Royal, son opposition à la bulle *Unigenitus*, et l'approbation qu'il donna au sacre de M. Steenoven, archevêque d'Utrecht, qu'il traita de catholique, remplit d'amertume la fin de sa vie : il fut obligé de se retirer à Mastricht, puis à Amersfort, où il mourut le 2 octobre 1728, à 83 ans. Le plus excellent de ses ouvrages est son *Jus Ecclesiasticum universum*, dans lequel il fait paraître une grande connaissance de la discipline ecclésiastique ancienne et moderne, Louvain, Paris, 1753, 4 vol. in-fol., et en 1768, un supplément avec sa vie; il faut prendre garde que les pages 416 à 484 y manquent à quelques exemplaires. Ce sont des écrits qui tendent à prouver que des évêques canoniquement élus ou nommés peuvent être sacrés sans la participation du pape; cela est imprimé séparément sous le titre d'*Avis aux princes catholiques*, 2 vol. in-12.

ESPENCE (Claude d'), célèbre docteur de Sorbonne, naquit à Châlons-sur-Marne en 1511, d'une famille noble et ancienne. Il fut recteur de l'université de Paris. Le cardinal de Lorraine l'employa dans les affaires ecclésiastiques, et le mena à Rome avec lui en 1555, où le pape Paul IV eut tant d'estime pour lui, qu'il conçut le dessein de le faire cardinal. D'Espence assista à Melun à une conférence de théologiens; par ordre de Sa Majesté, se trouva aux états d'Orléans en 1560 et au colloque de Poissy en 1571. Il mourut à Paris le 5 octobre 1571, à 60 ans. On a de lui en latin des Commentaires sur les épîtres de saint Paul à Timothée et Tite; un Traité des mariages clandestins, et d'autres ouvrages sur la continence, l'adoration de l'Eucharistie, la Messe, Paris, 1619, in-fol.; des Sermons, et quelques ouvrages de controverse en français, etc. Ils sont tous écrits avec dignité.

ESPÉRIENTE (Philippe-Callimaque), né à San-Gimignano dans les états de Florence, de la noble et illustre famille de Buonaccorti, alla à Rome sous le pontificat de Pie II, et y forma avec Pomponius Lætus une académie dont tous les membres prirent des noms latins ou grecs. Buonaccorti prit celui de *Callimaco*; mais le surnom d'*Esperiente* lui fut donné à cause de sa grande expérience dans les affaires. Paul II, s'étant imaginé que la nouvelle académie cachait quelque mystère pernicieux, en poursuivit les membres avec la dernière rigueur : ce qui obligea Esperiente de se retirer en Pologne, où le roi Casimir III lui confia l'éducation de ses enfans, et le fit quelque temps après son secrétaire. Ce prince l'envoya successivement en ambassade à Constantinople, à Vienne, à Venise et à Rome. De retour en Pologne, le feu prit à sa maison, et consuma ses meubles, sa bibliothèque et plusieurs de ses écrits, ce qui l'affligea beaucoup. Il mourut à Cracovie en 1496. On a de lui, 1° *Historia de iis quæ à Venetis tentata sunt Persis et Tartaris contrà Turcas movendis*, etc., 1533, in-4°; 2° *Attila*, in-4°, ou Histoire de ce roi des Huns; 3° *Historia de rege Uladislao, seu clade Varnensi*, in-4°. Au jugement de Paul Jove, Esperiente l'a emporté dans cette histoire sur tous les historiens qui ont écrit depuis Tacite; 4° *Ad Innocentium VIII de bello Turcis inferendo oratio*, in-4°.

ESPERNON (le duc d'). *Voy.* Valette.

ESPERNON. *Voy.* Goth.

ESPINAC (Pierre d'), archevêque de Lyon, aspirait au cardinalat. Ses bassesses auprès de Henri III ne purent le lui obtenir. Il crut mieux réussir en prenant chaudement le parti de la ligue, qui le fit chancelier de l'Union; mais le déréglement de ses mœurs empêcha Clément VIII de lui donner le chapeau en 1596. Il mourut de la

Digitized by Google

goutte en 1599: c'est un des héros de la ligue, dans la *Satire Ménippee*.

ESPINAY (François d'), dit le brave Saint-Luc, fut chevalier des ordres du roi, gouverneur de Saintonge et de Brouage. Henri III avait pour lui une affection singulière et une confiance qui occasionna la disgrâce de Saint-Luc. Le roi lui ayant fait part de l'amour qu'il avait pour une fille de qualité, avec défenses d'en parler, Saint-Luc en fit part à sa femme, qui en fit aussitôt sa cour à la reine. Henri III en fut si piqué que Saint-Luc eût couru grand risque s'il ne se fût enfui à Brouage. Henri IV lui donna aussi sa confiance dans le militaire; il se trouva à la bataille de Coutras en 1587, et servit à deux siéges en 1596; sur la démission de M. de la Guiche, il fut fait grand-maitre de l'artillerie, et fut tué au siége d'Amiens en 1597.

ESPINAY DE SAINT-LUC (Timoléon d'), servit sous Louis XIII contre les calvinistes en qualité de vice-amiral; il battit la flotte des Rochellois et chassa M. de Soubise de l'île de Ré; ce qui lui valut le bâton de maréchal en 1628. Il mourut en 1644. Son petit-fils François d'Espinay termina sa postérité masculine en 1694.

ESPINAY (André d'), cardinal, archevêque de Bordeaux et de Lyon, dont la famille remonte au commencement du 15e siècle, était fort considéré de Louis XII. Il était à ses côtés à la bataille de Fornoue, en habits pontificaux, la mitre sur la tête, et un morceau de la vraie croix dans ses mains. Il mourut à Paris au palais des Tournelles le 10 novembre 1500.

ESPRIT (Jacques), conseiller d'état et membre de l'académie française, où il fut reçu en 1639, naquit à Béziers en 1611, et mourut à Paris en 1678, laissant deux filles mariées. Il avait quitté les pères de l'Oratoire pour s'attacher à madame de Longueville et à M. le prince de Conti. On a de lui des paraphrases de quelques psaumes, des lettres et le livre de la Fausseté des vertus humaines, 2 vol. in-12, qui n'est qu'un commentaire du duc de la Rochefoucault. Il avait un frère qui resta dans l'état ecclésiastique, dont on a *Maximes politiques mises en vers*, 1717, et quelques autres poésies.

ESSARTS (Pierre des), dont la famille n'est connue que depuis son bisaïeul, fut grand partisan du duc de Bourgogne, qui le fit prévôt de Paris en 1408. La passion aveugle qu'il avait d'avancer sa famille lui fit croire qu'en se mettant bien avec le dauphin il y parviendrait plus sûrement. En effet, il devint grand-maitre des eaux et forêts, et gouverneur des finances, et céda ces places en 1412 pour une somme de 6,000 livres qui fut levée sur le peuple. La faction de Bourgogne ayant eu le dessus, il se retira dans son gouvernement de Cherbourg, d'où il revint secrètement à la Bastille en 1413. Il en fut tiré par la faction des bouchers, et mis en prison au Louvre et au Palais. Il fut accusé d'avoir voulu enlever le roi et le dauphin, et condamné à perdre la tête, ce qui fut exécuté le 1er juillet 1413. Son corps fut porté à Montfaucon, d'où il fut tiré et enterré aux Mathurins. Il ne laissa qu'un fils, mort sans alliance; mais son frère Antoine continua la postérité. Celui-ci avait eu la garde de la bibliothèque du roi, dont il fut dépossédé en 1412. Il courut risque de la vie avec son frère; mais étant sorti de prison, il fit faire, en actions de grâces, la grande statue de saint Christophe qui était à Notre-Dame de Paris, et qui a été démolie en 1784. Cette famille finit par Charlotte des Essarts, comtesse de Romorentin, maitresse de Henri IV, qui en eut Jeanne-Baptiste, légitimée en 1608, morte abbesse de Fontevrault en 1670. Charlotte des Essarts eut ensuite six enfans du dernier cardinal de Guise, et finit par épouser le maréchal de l'Hôpital du Hallier en 1630. Elle n'en eut pas d'enfans, et mourut en 1651. Elle avait été disgraciée et exilée pour avoir révélé au duc de Lorraine que le cardinal de Richelieu avait dessein de le faire arrêter.

ESSÉ. *Voy.* Montalembert.

ESSEX (Robert d'Evreux, comte d'), irlandais, originaire de Normandie, gagna les bonnes grâces d'Elisabeth par une politesse. La reine Elisabeth, se promenant dans un jardin, trouva sur son passage un endroit fangeux. Essex détacha sur-le-champ un manteau broché d'or qu'il portait, et l'étendit sous les pieds de la princesse, qui lui sut gré de sa galanterie: celui qui la faisait était d'une

Digitized by Google

figure noble et aimable ; il parut à la cour avec éclat. La reine, âgée de 58 ans, prit pour lui un goût que son âge mettait à l'abri des soupçons; elle le fit grand-maître de l'artillerie, lui donna l'ordre de la Jarretière, et le mit du conseil privé. En 1599, il fut envoyé contre les rebelles d'Irlande avec une armée de 20,000 hommes qu'il laissa dépérir. La reine lui ôta ses bonnes grâces, le chassa du conseil et lui défendit sa cour. Le comte, outré contre sa bienfaitrice, conspira contre elle, croyant être secondé de Jacques, roi d'Écosse, pour la détrôner; il se trompa. Il fut arrêté et décapité en 1601, sans être plaint de personne; sa vanité lui avait aliéné tous les courtisans. Il est sûr que la reine signa son arrêt de mort. Entêté de l'ancienne chevalerie, il portait toujours à son chapeau un gant de la reine, ce qui a donné beau champ aux romanciers d'embellir son histoire.

EST, famille illustre d'Italie dont était Albert, marquis de Ferrare, en 1400. Nicolas III, qui, après avoir assassiné Otto da Tersi, seigneur de Plaisance, unit cette place à ses autres domaines, et mourut en 1441, laissant sa succession à Lionel son fils naturel, quoiqu'il eût deux enfans légitimes. A Lionel, mort en 1450 sans enfans, succéda son frère Borso, bâtard comme lui, au préjudice de ses frères légitimes : son rare mérite le fit régner sans envieux ; Frédéric III le créa duc de Modène en 1452, et il mourut en 1471. Il laissait un fils légitime nommé Nicolas. Mais Hercule, fils légitime de Nicolas III, rentra dans le patrimoine de ses ancêtres, et mourut en 1505. Alfonse Ier, Hercule II et Alfonse II se succédèrent; mais ce dernier étant mort sans postérité en 1597, le pape réunit Ferrare au saint siége, et César d'Est, fils d'un frère naturel d'Hercule II, fut duc de Modène, il mourut en 1628 : sa postérité a continué de jouir du duché de Modène. *Voy.* Alfonse.

ESTAMPES (Jacques), plus connu sous le nom de maréchal de la Ferté-Imbaut, chevalier des ordres du roi, maréchal de France, et lieutenant-général de l'Orléanais, etc., était fils de Claude d'Estampes, capitaine des gardes du corps de François de France, duc d'Alençon, d'une ancienne et noble maison originaire du Berry, et féconde en grands hommes. Il porta les armes dès sa jeunesse, se signala en divers siéges et combats, et fut envoyé ambassadeur en Angleterre en 1641. Il devint maréchal de France le 5 janvier 1651, et mourut dans son château de Mauny, près de Rouen, le 20 mai 1668, à 78 ans.

ESTAMPES-VALENÇAY (Achilles d'), grand'croix de Malte et célèbre cardinal, était fils de Jean d'Estampes-Valençay, de la même maison que le précédent. Il naquit à Tours le 5 juillet 1593, et prit de bonne heure le parti des armes. Il commanda au siége de la Rochelle en qualité de vice-amiral, et après la réduction de cette ville, il fut fait maréchal-de-camp. Il devint ensuite général des galères de la religion de Malte, et fit des choses extraordinaires à la prise de l'île de Sainte-Maure et dans l'Archipel. Quelque temps après il fut appelé à Rome par le pape Urbain VIII, pour servir l'église dans l'affaire que sa sainteté avait avec le duc de Parme. Il y fut très-bien reçu, fut nommé général des armées du saint Siége sous le cardinal Antoine Barberin; et en reconnaissance des services qu'il avait rendus en cette heureuse expédition, il fut créé cardinal le 14 décembre 1643. Il soutint avec vigueur les intérêts de la France contre l'ambassadeur d'Espagne, et mourut le 7 juillet 1646, à 53 ans. C'était un homme brave, hardi et entreprenant, auquel les choses les plus difficiles ne coûtaient pas plus à faire qu'à dire.

ESTAMPES (la duchesse d'). *Voy.* Pisseleu, Brosses.

ESTAUGES (Marie Babou, épouse de Charles Saladin d'Anglure, vicomte d'), était cousine germaine de Gabrielle d'Estrées, et fille d'honneur de la reine Louise. Elle remplit quelques momens de Henri IV, pendant des querelles avec la marquise de Verneuil, et il la maria en 1602.

ESTCOURT (Richard), comédien et écrivain dramatique anglais, était de Tewcksbury, dans le comté de Glocester. Il quitta le théâtre quelques années avant sa mort, qui arriva en 1713. Ses pièces sont : *le Bel exemple*, comédie, 1706, in-4°; *Prunella*, farce, in-4°.

ESTHER, nièce, ou plutôt cousine

Digitized by Google

germaine de Mardochée, juif de la tribu de Benjamin, qui demeurait à Suze, épousa Assuérus, après que ce prince eut répudié Vasthi sa première femme. Elle sauva la vie à Mardochée et au peuple juif, qu'Aman, favori d'Assuérus, voulait faire périr, irrité de ce que Mardochée ne voulait pas fléchir les genoux devant lui. Les Juifs instituèrent la fête de *Purim* à perpétuité, en mémoire et en action de grâces de cette délivrance. *Voy.* Assuérus. Il y a eu au 14e siècle une autre femme juive nommée Esther, qui fut la concubine de Casimir III le Grand, roi de Pologne. Ce prince aimait le vin et les femmes, et cette nouvelle Esther en obtint de très-grands priviléges en Pologne et en Lithuanie en faveur des Juifs, comme l'ancienne Esther en avait obtenu d'Assuérus, son légitime époux.

ESTIENNE, nom de plusieurs imprimeurs fameux, qui doit s'écrire avec un S. Ils descendaient d'une famille noble, si l'on en croit Scévole de Sainte-Marthe, Jansson ab Almélovéen et Maittaire, qui paraissent tirer leur opinion de ce passage de Pierus Valerianus, dans son traité *De infelicitate litteratorum*, « Genitalitiis relictis te» niis insigniis solum Minervæ servavit » arborem et olivam. » Quelques-uns ont cru, d'après ce passage, que sa famille avait un olivier pour support de ses armes; d'autres, qu'il indiquait par là, pour l'origine de sa famille, la Provence, où il y avait en effet alors une famille noble de ce nom. Ils ont même ajouté que la différence des opinions dans la religion les avait obligés de renoncer à leur famille et à leur patrie, ce qu'ils ont indiqué par la devise qu'ils ont prise et mise autour de leur olivier : « Fracti sunt rami » ut ego inserar, benè fracti sunt prop» ter incredulitatem, tu autem fide » stas, noli altum sapere, sed time. » *Paulus ad Rom. cap. II*, v. 19 et » 20. » Mais toutes ces conjectures s'évanouissent lorsque l'on considère que Henri Ier, tige de cette famille, était catholique, puisqu'en 1500 qu'il s'est établi il n'était question ni de Luther ni de Calvin; qu'il avait pour enseigne les armes de l'université, qui sont l'écusson de France, au milieu duquel une main descend un livre, et que sur son saint Denis l'aréopagite il avait pris deux arbres et deux aigles adossés et enchaînés, pour faire allusion à l'union de la mysticité à la religion. Ce n'est que Robert, fils de Henri, qui a pris l'olivier sur sa Bible, pour faire allusion à l'insertion de la nouvelle alliance sur l'ancienne. Il n'a gardé ensuite que la dernière partie de la devise, *noli altum sapere*, avec ou sans ces mots *sed time*, pour défendre les sentimens rigides des calvinistes sur la prédestination. Que les Estienne descendent ou non d'une famille noble de Provence, cela ne fait rien à leur gloire; car s'ils n'eussent été que nobles, on n'en parlerait que dans les Nobiliaires, et M. de Thou n'aurait pas dit d'eux « que la France et le monde entier avaient autant d'obligation à la famille des Estienne qu'à aucun des plus illustres généraux. » Les services qu'ils ont rendus au monde savant se perpétueront au moins plus longtemps que ceux d'un général. Mais ce qu'il y a de plus intéressant à savoir, c'est qu'il existe des descendans de cette illustre famille, par Jean-François, fils de Robert IV, imprimeur, et bailli de Saint-Marcel. Ils ont conservé le nom d'Estienne Languedoc de Henri II Estienne, dit *Henricus Stephanus Ocitaniæ*. *Voyez* les articles des principaux de cette famille, à Etienne.

ESTIUS (Guillaume), célèbre théologien, natif de Gorcum, de l'ancienne famille d'Est, fut reçu docteur à Louvain en 1580. Quelque temps après il enseigna à Douai avec une grande réputation, fut prévôt de l'église de Saint-Pierre et chancelier de l'université de cette ville. Il y mourut le 20 septembre 1613, à 72 ans. Ses principaux ouvrages sont, 1° des Commentaires sur les épîtres de saint Paul, Rouen, 1709, 2 vol. in-fol.; 2° une Théologie ou Commentaires sur les sentences de P. Lombard, Paris, 1696, en 2 vol. in-fol.; 3° des Notes sur les endroits difficiles de l'Écriture sainte, Douai, 1628, in-fol.

ESTOCART (Claude L'), natif d'Arras, dans le 17e siècle, s'est fait admirer à Paris par la chaire de Saint-Etienne-du-Mont, qu'il a exécutée sur les dessins de Laurent de la Hire. Elle est la première qui ait mérité l'attention des connaisseurs, depuis que les

Digitized by Google

bas-reliefs de celle des Grands-Augustins, faits par Germain Pilon, sont défigurés par la dorure dont on les a couverts.

ESTOILE (Claude de l'), seigneur du Saussay, et l'un des anciens académiciens de l'académie française, était de Paris. Il eut l'estime du cardinal de Richelieu, et mourut en 1652. On a de lui quelques pièces de théâtre, *la Belle esclave*, *l'Intrigue des filous*, des odes dans le Recueil de poètes français, 1692, 5 vol. in-12.

ESTOILE (Pierre de l'), père du précédent, fut grand audiencier en la chancellerie du palais, et mourut en 1611. C'est de ses écrits que l'on a tiré le Journal d'Henri III, 1744, 5 vol. in-8°; le Journal d'Henri IV, 1744, 4 vol. in-8°. Ces éditions ont été données par messieurs Secousse et Lenglet du Fresnoy; MM. Godefroy les avaient données précédemment à Bruxelles sous le nom de Cologne, sous le titre de Journal d'Henri III, 4 vol. in-8°, et de Mémoires pour servir à l'Histoire de France, 1719, 2 vol. in-8°. Comme on a retranché plusieurs choses de ces mémoires dans la réimpression qui s'en est faite en 1744, les curieux les recherchent, et ils ne sont pas communs.

ESTOUTEVILLE (Guillaume d'), archevêque de Rouen et célèbre cardinal, était fils de Jean d'Estouteville, d'une noble et ancienne famille de Normandie. Il fut chargé de commissions importantes sous les règnes de Charles VII et de Louis XI, réforma l'université de Paris, fut grand partisan de la Pragmatique-sanction, et protégea les savans. Il mourut à Rome étant doyen des cardinaux, le 22 décembre 1483, à 80 ans.

ESTRADES (Godefroi, comte d'), maréchal de France, gouverneur de Dunkerque et vice-roi de l'Amérique, servit en Hollande sous le prince Maurice. Il fut envoyé ambassadeur extraordinaire en Angleterre en 1651, et y soutint avec zèle les droits de la couronne de France contre l'ambassadeur d'Espagne, qui avait voulu prendre le pas sur lui. *Voy.* Aubusson. Il conclut le traité de Breda en 1662, et fut chargé de diverses autres négociations importantes. Il mourut le 26 février 1686, à 79 ans. On a publié à la Haie, en 1743, un extrait de ses Mémoires en 9 vol. in-12. Les originaux ont 22 vol. in-fol. Jean Aimon, prêtre apostat, en vola quelques-uns dans la Bibliothèque du roi, et les publia à Amsterdam, 1709, après les avoir tronqués.

ESTRÉES, maison noble de France, connue vers le milieu du 15e siècle, a produit plusieurs grands hommes, entre autres,

ESTRÉES (Jean d'), grand maître de l'artillerie française, et l'un des plus habiles capitaines de son siècle, fut d'abord page de la reine Anne de Bretagne. Il rendit ensuite de grands services aux rois François Ier et Henri II. C'est lui qui commença à mettre notre artillerie sur un meilleur pied, et qui se trouva à la prise de Calais en 1558. On dit aussi que c'est le premier gentilhomme de la Picardie qui ait embrassé la religion prétendue réformée. Il mourut fort vieux en 1567. Son fils Antoine fut grand-maître de l'artillerie de France et père de Gabrielle d'Estrées.

ESTRÉES (Gabrielle d'), était née avec une beauté séduisante et des qualités d'esprit et de cœur capables d'enchaîner l'homme le plus en garde contre les attraits de son sexe. Bellegarde l'aimait et ne pouvait se taire sur sa beauté. Il en fit un récit si flatteur à Henri IV, en lui demandant congé à Mantes pour aller la voir, que le roi voulut être de la partie. Gabrielle aimait Bellegarde, et aspirait à l'épouser. Elle ne vit pas avec plaisir naître l'amour du roi, et encore moins la défense qu'il fit à Bellegarde de la voir. Elle allégua au roi les défenses de son père pour ne point répondre à son amour. Henri ne vit d'autre moyen pour se délivrer de ce surveillant que de la marier. Elle épousa Nicolas d'Amerval, seigneur de Liancourt, dont elle fut séparée en décembre 1594. Henri IV sut empêcher la cohabitation entre le seigneur de Liancourt et sa femme; car, dès le mois de juin 1594, elle était accouchée d'un fils, qui fut César, duc de Vendôme, que le roi reconnut pour être de lui. *Voy.* Vendôme. Il érigea en duché la terre de Beaufort pour sa maîtresse, et non content de toutes les marques de tendresse qu'il lui prodiguait dans les ti-

Digitized by Google

tres de légitimation de ses fils, et d'érection de sa terre, il se disposait à l'épouser. La duchesse, dans l'espérance d'obtenir du pape la sentence de dissolution du mariage de Henri IV avec Marguerite de Valois, avait favorisé son penchant à rentrer dans l'église catholique. Mais sa mort inopinée, arrivée le samedi saint 10 août 1599, rompit tous ces projets. L'apoplexie dont elle mourut lui défigura tellement le visage, qu'on la soupçonna empoisonnée. Outre César, dont nous avons parlé, elle eut encore Alexandre et Catherine-Henriette, qui épousa le duc d'Elbœuf. Gabrielle d'Estrées avait pour frère

ESTRÉES (François-Annibal d'), duc, pair et maréchal de France, né en 1573. Il embrassa d'abord l'état ecclésiastique, et le roi Henri IV le nomma à l'évêché de Laon; mais il quitta cet évêché pour suivre le parti des armes. Il se signala en diverses occasions, secourut le duc de Mantoue, prit Trèves et fut ambassadeur extraordinaire à Rome, où il soutint avec honneur et avec prudence la gloire et les intérêts de la couronne. Il mourut à Paris le 5 mai 1670, à 98 ans. On a de lui des Mémoires de la régence de Marie de Médicis; une Relation du siége de Mantoue en 1630, et une autre du Conclave, dans lequel le pape Grégoire XV fut élu en 1621; le tout 1 vol. in-12. Il eut pour fils

ESTRÉES (César d'), célèbre cardinal et abbé de Saint-Germain-des-Prés, né le 5 février 1628, d'une maison noble, ancienne et féconde en grands hommes. Il fut reçu docteur de Sorbonne, puis nommé évêque de Laon, et ensuite cardinal en 1674. Le roi le chargea des affaires les plus importantes, à Rome, pour la paix de Clément IX et l'affaire de la régale; en Allemagne, pour le mariage du dauphin, et en Espagne, auprès de Philippe V. Le cardinal d'Estrées les conduisit avec prudence, et s'acquit beaucoup d'honneur. Il protégea les gens de lettres, et mourut dans son abbaye de Saint-Germain-des-Prés, étant doyen de l'académie française, le 18 décembre 1714, à 87 ans. Il avait pour frères François-Annibal II, dont la postérité masculine finit en Louis-Armand, duc d'Estrées, mort en 1723, et Jean, comte d'Estrées, vice-amiral, maréchal de France et vice-roi d'Amérique, mort en 1707; il eut pour fils

ESTRÉES (Victor-Marie, duc d'), neveu du précédent, né le 30 décembre 1660, et qui succéda à son père dans la place de vice-amiral de France. Il se signala dans les mers du Levant, bombarda Barcelone et Alicante en 1691, fut fait lieutenant-général des armées navales de Philippe V, roi d'Espagne, en 1701, et maréchal de France en 1705. Le duc d'Estrées commanda la flotte en 1704, sous le comte de Toulouse, au combat de Malaga, et devint grand d'Espagne et chevalier de la Toison-d'Or. Il fut reçu honoraire de l'académie des sciences en 1707, de l'académie française en 1715, et de celle des inscriptions et belles-lettres en 1726. Il mourut à Paris le 28 décembre 1737, à 77 ans, sans laisser de postérité. Ses biens ont passé dans la maison de Louvois par sa sœur, qui avait épousé le marquis de Courtanvaux. *Voyez* le père Anselme.

ESTRÉES (Diane d'), fut la seconde femme du maréchal Jean de Montluc, sieur de Balagny, et mourut en 1618.

ESTRÉES (Jeanne d'), fut abbesse de Bertaucourt, près d'Amiens. Sa sœur Gabrielle demeurait avec elle; mais quand Henri IV fut devenu maître de Paris, elles songèrent à s'en rapprocher. L'abbesse de Maubuisson avait été élue par la communauté, et n'avait pas de provisions du roi, suivant le concordat. Elles en instruisirent le roi, qui renvoya l'abbesse, et y substitua la sœur de sa maîtresse. Cette dame s'abandonna à tous les déréglemens d'une femme du monde; sa sœur Gabrielle ne put s'empêcher de lui en faire des reproches. Ses filles étaient ses demoiselles de compagnie. Ce désordre ne fut point réprimé sous le règne de Henri IV; mais sous Louis XIII on y mit ordre. En 1618 l'abbesse de Maubuisson fut renfermée aux Filles pénitentes de Saint-Magloire à Paris, et la mère Angélique de Port-Royal fut chargée de réformer Maubuisson. La dame d'Estrées, aidée du comte de Sanzai, à qui elle avait marié sa dernière sœur, chassa la mère Angélique; mais des ordres supérieurs la rétablirent. La dame d'Estrées s'échappa, et ne fut renfermée que quelque temps

Digitized by Google

après aux Clarisses de Paris, où elle est morte en 1634.

ESTRÉES (Louis-César Le Tellier, comte d'), naquit à Paris le 2 juillet 1695, du marquis de Courtanvaux, fils du marquis de Louvois. Sa mère, Marie-Anne-Catherine d'Estrées, devint l'héritière de sa famille, et en fit passer les biens dans la maison des Le Tellier. Le comte d'Estrées entra au service militaire, et devint lieutenant-général en 1744. Lorsque la guerre fut déclarée aux Anglais, et qu'on eut pris la résolution de faire passer une armée française dans l'électorat d'Hanovre, en 1757, la cour jeta les yeux sur lui pour la commander, et il reçut le bâton de maréchal le 24 février 1757. Les troupes eurent plus de peine à vaincre la disette, dans un pays couvert de bois, que les ennemis, qui se retirèrent devant eux jusqu'au-delà du Wéser. Les Français le passèrent aussi, et M. le maréchal d'Estrées gagna la fameuse bataille d'Hastembeck le 26 juillet. La perte fut presque égale de part et d'autre, d'environ 3,000 hommes de chaque côté; mais les Hanovriens, découragés, laissèrent prendre Hamelen, et se disposaient à abandonner l'électorat, lorsque M. de Richelieu vint relever M. d'Estrées, avant qu'on sût à la cour des nouvelles de sa victoire; les courtisans l'accusaient de lenteur dans ses opérations. Le public vit avec peine rappeler un général habile pour en substituer un autre qui profiterait de l'ébranlement donné à la machine. M. de Richelieu accula en effet les Hanovriens dans les marais de Stade, les força, par la capitulation de Closter Séven, à rester neutres pendant la guerre; mais il ne put conserver ses avantages, lorsqu'après la bataille de Rosback le roi de Prusse eut engagé les Hanovriens à rompre leur capitulation et à reprendre les armes. M. de Richelieu, repoussé de tous côtés, fut remplacé par le comte de Clermont, qui ne fut pas plus heureux. Après la perte de la bataille de Crévelt le prince laissa le commandement de l'armée à M. de Contades, qui essuya de nouveaux malheurs. Les Français avaient les yeux tournés sur M. d'Estrées, comme seul capable de rendre aux armées françaises la gloire qu'elles avaient perdue. Son grand âge, ses infirmités ne lui permettaient pas de se charger du commandement d'une armée. Cependant, après la défaite de Minden, il se rendit, par ordre de la cour, à Giessen, pour y concerter avec M. de Contades le reste des opérations de la campagne. Ce ne fut pas sans chagrin qu'on le vit revenir, au mois de novembre suivant, sans prendre le commandement de l'armée. Ce fut M. de Broglie qui en fut chargé. M. le comte d'Estrées continua de rendre dans le conseil les services dont il était capable, et mourut le 2 janvier 1771.

ESTUMEL, gentilhomme des environs de Péronne, s'y renferma en 1536 pour la défendre contre le comte de Nassau, qui voulait l'assiéger: il y fit entrer le blé qu'il avait et celui qu'il put obtenir des gentilhommes du voisinage. Sa bonne contenance et sa valeur déconcertèrent les ennemis. Le comte de Nassau fut obligé de se retirer après un mois de siége et après avoir donné inutilement quatre assauts à la place. Le roi, pour récompenser d'Estumel, le fit son maître d'hôtel, et lui donna une charge considérable dans les finances.

ÉTÉOCLES, fils d'OEdipe et de Jocaste, partagea le royaume de Thèbes avec son frère Polynice, à condition qu'ils régneraient tour à tour. Étéocles, étant l'aîné, régna le premier; mais il refusa ensuite de donner la place à son frère. Ce refus alluma la fameuse guerre de Thèbes, dans laquelle les deux frères se tuèrent en combattant l'un contre l'autre.

ÉTHELBERT, roi de Kent en Angleterre, vers 560, épousa Berthe, fille de Charibert, roi de France. Cette princesse travailla à la conversion du roi, laquelle fut suivie de celle de plusieurs seigneurs anglais, par le zèle de saint Augustin, que le pape saint Grégoire envoya en Angleterre. Éthelbert régna heureusement, et mourut en 617 à 56 ans.

ÉTHELREDE, roi d'Angleterre, succéda en 979 à Édouard II son frère: l'avarice, la débauche et la cruauté le rendirent l'horreur de ses sujets, qui reçurent Sunnon, roi des Danois. Ethelrède fut obligé de fuir chez Richard II, duc de Normandie, son beau-frère, et ne fut rappelé qu'après la

Digitized by Google

mort de Sunnon. Il mourut peu après en 1016.

ETHEREGE (Georges), célèbre comique anglais, florissait sous Charles II et Jacques II. Il publia sa première pièce de théâtre en 1664, la seconde en 1668, et la dernière en 1676, qui ont été imprimées en 1715, in-12.

ETHRYG (Georges), né à Thame, dans le comté d'Oxford, était savant dans les mathématiques, dans la médecine et dans les langues hébraïque et grecque. Il fut chargé de l'éducation de quelques enfans de gentilshommes catholiques, parce qu'il était de cette religion. Il est mort après 1588. On a de lui quelques poésies latines, qui sont dans la bibliothèque d'Oxford. Il a publié en 1588, in-8°, *Hypomnemata in aliquot libros Pauli Æginetæ*.

ÉTHULPHE, roi d'Angleterre, succéda à son père en 837. Ayant vaincu les Danois, il offrit à Dieu la dixième partie de ses états, et rendit chaque famille tributaire au saint Siége d'un sterling. Ce tribu s'est payé jusqu'à Henri VIII sous le titre de denier de saint Pierre. Quelques-uns font remonter ce tribut à l'an 740. Pendant qu'Éthulphe fut en pélerinage à Rome, son fils se révolta ; à son retour il le soumit, et épousa Judith, fille de Charles-le-Chauve. Il mourut en 857, après avoir partagé son royaume à ses quatre fils.

ÉTIENNE (Saint), premier martyr de J.-C., et l'un des sept diacres choisis par l'assemblée des fidèles, était disciple de Gamaliel. Il fut lapidé par les Juifs qui l'accusaient d'avoir blasphémé contre le temple et contre la loi des Juifs. Il pria Dieu en mourant pour ses persécuteurs.

ÉTIENNE Ier (Saint), succéda au pape Luce le 10 avril 254. Saint Cyprien lui écrivit pour qu'il déposât Marcien, évêque d'Arles, qui était Novatien. Le pape Étienne reçut à sa communion Basilide et Martial, deux évêques d'Espagne qui avaient été déposés ; mais les évêques espagnols ne voulurent point les laisser rentrer dans leurs églises. Saint Cyprien approuva leur conduite, assurant que le pape Étienne avait été surpris. C'est sous ce pape que s'éleva la célèbre dispute au sujet du baptême administré par les hérétiques. Il mourut en 257, durant la persécution de Valérien. Sixte II lui succéda. *Voy.* saint Cyprien.

ÉTIENNE II, romain, fut mis sur le siége de saint Pierre après la mort d'Étienne, qui n'est pas ordinairement compté au nombre des papes, parce qu'il mourut après trois ou quatre jours de pontificat en 752. L'Étienne II qui fait le sujet de cet article vint en France implorer le secours de Pepin contre Astolfe, roi des Lombards. Pepin marcha en Italie, assiégea Astolfe dans Pavie, et lui fit promettre de rendre à l'église romaine les terres qu'il avait usurpées ; mais Pepin eut à peine repassé les monts, qu'Astolfe alla mettre le siége devant Rome. Alors Étienne eut encore recours à son protecteur, et lui écrivit trois lettres très-pressantes et très-soumises. Pepin repassa en Italie, et contraignit Astolfe d'abandonner au domaine de saint Pierre l'exarchat de Ravenne, avec la pentapole romaine, premier fondement de la seigneurie temporelle des papes. Étienne mourut le 26 avril 757. Il nous reste du pape Étienne cinq lettres et quelques constitutions.

ÉTIENNE III, fut élu pape le 5 août 758. Il fit déposer et crever les yeux à l'anti-pape Constantin, et demeura paisible possesseur du saint Siége. Il mourut en 772.

ÉTIENNE IV, romain, fut élu le 22 juin 816, et mourut le 22 janvier 817.

ÉTIENNE V, romain, fut élu pape le 25 juillet 885. Il écrivit avec force à Basile le Macédonien, empereur d'Orient, pour défendre les papes ses prédécesseurs contre Photius. Il mourut en 891.

ÉTIENNE VI, fut élu pape après qu'on eut chassé l'antipape Boniface en 896. Il fit déterrer le corps de Formose, le fit jeter dans le Tibre, et déclara nulles les ordinations que ce pape avait faites. Étienne VI fut mis en prison et étranglé en 897. Romain, son successeur, révoqua ce qu'il avait fait contre la mémoire de Formose.

ÉTIENNE VII, succéda au pape Léon VI, et mourut en 931, après deux ans de pontificat.

ÉTIENNE VIII, était parent de l'empereur Othon, et fut élu pape le 1er septembre 939. Des rebelles le maltraitèrent et lui défigurèrent tellement

Digitized by Google

le visage par leurs coups, qu'il n'osait paraître en public. Il mourut en 943.

ÉTIENNE IX était frère de Godefroi-le-Barbu, duc de Lorraine, et se nommait Frédéric. Il se fit religieux au mont Cassin, en devint abbé, et fut élu pape le 2 août 1057. Il mourut à Florence en odeur de sainteté le 29 mars 1058.

ÉTIENNE DE MURET (Saint), fondateur de l'ordre de Grandmont, était fils d'Étienne, comte de Thiers, petite ville de la Basse-Auvergne. Il naquit en 1046 dans le château de Thiers, et fut mené par son père en Italie. Ayant conversé avec des ermites dans la Calabre, il souhaita de mener une vie semblable à la leur, et en demanda la permission au pape Grégoire VII. Il se retira ensuite à Muret, vers 1078, et y fonda son ordre. On le nomma néanmoins l'Ordre de Grandmont, parce qu'après sa mort, arrivée le 8 février 1124, ses religieux se retirèrent à Grandmont, qui, comme Muret, est dans le Limousin. On a de lui sa Règle, 1645, in-12; un Recueil de maximes, latin-français, 1704, in-12. Cet ordre a été supprimé en 1769, après la mort des religieux existans.

ÉTIENNE (Saint), troisième abbé de Citeaux, et Anglais de nation, vint étudier à Paris. Il voyagea ensuite en Italie, et se retira dans l'abbaye de Molesme. Robert, abbé de ce monastère, touché du relâchemeut des moines, résolut de mener une vie plus parfaite, et choisit Citeaux pour le lieu de sa réforme; il s'y retira avec plusieurs religieux, et en fut élu le premier abbé le 1er mars 1098. Le pape ayant obligé Robert de retourner à Molesme, Albéric fut mis en sa place. Après la mort d'Albéric, saint Étienne fut élu abbé par toute la communauté. C'est à lui que l'ordre de Citeaux est redevable de son accroissement, de sa perfection et de ses règles. Il fonda les abbayes de la Ferté-sur-Grone, de Pontigny, de Clairvaux, etc. Il leur donna des statuts appouvés par Caliste II en 1119, et mourut le 28 mars 1134.

ÉTIENNE, savant évêque de Tournai, natif d'Orléans, fut d'abord abbé de Sainte-Geneviève en 1177, et ensuite évêque de Tournai en 1191. Il eut part aux affaires les plus considérables de son temps, et mourut le 10 septembre 1203. On a de lui des Sermons, des Épitres curieuses, 1682, in-8°, et d'autres ouvrages.

ÉTIENNE (Saint), roi de Hongrie, succéda à son père Geisa, premier roi chrétien de Hongrie en 997. Il fut comme l'apôtre de ses états, publia des lois très-sages, et vécut d'une manière si sainte, qu'on le mit au nombre des saints. Il mourut à Bude le 15 août 1038.

ÉTIENNE, fils d'Antoine Batori et prince de Transilvanie, fut élu roi de Pologne à Varsovie le 15 décembre 1575. Il remporta de grands avantages sur les Moscovites, et régna glorieusement en paix et en guerre. On dit qu'il répondit aux ambassadeurs d'Amurat, empereur des Turcs, qui voulaient l'obliger à lui donner du secours en vertu d'un traité, « que l'aigle polonais était rajeuni, et que, s'étant remplumé, il avait repris une nouvelle vigueur. » Etienne mourut à Grodno le 13 décembre 1586.

ÉTIENNE de Bysance, célèbre grammairien du 5e siècle, enseigna à Constantinople, et composa un dictionnaire géographique dont nous n'avons que l'abrégé qu'en fit Hermolaüs, sous l'empereur Justinien. La meilleure édition de cet important ouvrage est celle de Leyde, 1694, in-fol., en grec et en latin, avec les savantes notes de Berkelius et de Gronovius. Celle de 1678 se joint à celle de 1694 : à cause des changemens, on y joint encore les notes d'Holsténius, Leyde, 1684, in-fol.

ÉTIENNE (Robert), célèbre imprimeur, fils de Henri Étienne, imprimeur de Paris, mort en 1520, apprit l'art de l'imprimerie sous Simon de Colines son beau-père, et se maria à la fille de Badius Ascensius. Il savait les langues et les belles-lettres. Le roi François Ier lui donna l'imprimerie royale pour l'hébreu et pour le latin. C'est lui qui distingua le premier les bibles par versets. Les docteurs de Paris lui ayant suscité des affaires, il se retira à Genève, où il fit profession de la religion prétendue réformée, et où il mourut en 1559, à 56 ans, laissant trois fils, Henri, François et Robert. Parmi ses belles éditions on distingue sa Bible hébraique, 1544, 8 vol. in-16; l'in-4° est moins estimée; le Nouveau

Digitized by Google

Testament grec, 1546, 2 vol. in-16. On a de lui un excellent *Tresor de la langue latine*, dont les éditions les plus estimées sont celles de Lyon en 1577, 2 vol. in-fol.; de Londres en 1734, en 4 vol. in-fol.; et de Bâle, 1740, 4 vol. in-fol. Celle-ci a quelques augmentations.

ÉTIENNE (Charles), fils de Henri Ier, imprimeur, fut médecin, et mourut en 1564, à 60 ans, laissant une fille qui épousa le médecin Jean Liebaut, et qui était fort savante. On a de Charles Étienne, *De re rusticâ*, in-8°; *De Vasculis*, in-8°; une Maison rustique, in-4°; un Dictionnaire historique, géographique et poétique, Londres, 1686, in-fol.; la Traduction de la comédie italienne intitulée *le Sacrifice*, par les académiciens de Sienne, *Intronati*, 1543, in-16, et sous le titre des Abusés, 1556, in-16, etc.

ÉTIENNE (Henri II), célèbre imprimeur, et l'un des plus savans hommes de son siècle, était fils de Robert. Il était très-habile dans les langues grecque et latine, et enrichit le public d'un grand nombre de belles éditions des auteurs anciens. C'est lui qui publia le premier les poésies d'Anacréon, qu'il traduisit en vers latins. Il alla s'établir à Genève pour y exercer librement la religion protestante, et mourut à l'hôpital de Lyon en 1598, à 70 ans, laissant plusieurs enfans, entre autres Paul Étienne, et une fille qu'Isaac Casaubon épousa. Outre les belles éditions de Henri Étienne, on a de lui 1° le *Trésor de la langue grecque*, 1572, 4 vol. in-fol., auquel il faut joindre les deux glossaires imprimés en 1573. Cet ouvrage était d'une grande dépense, et ne pouvant que se vendre cher, ruina son auteur, pendant que Scapula, valet d'Etienne, en ayant fait un abrégé dans lequel il fit entrer l'essentiel, fit dessus un gain considérable; 2° l'Apologie pour Hérodote, dont la meilleure édition est celle de le Ducha, 1735, 3 vol in-8°. C'est une satire pleine d'invectives contre la religion catholique, pour laquelle Étienne fut condamné à être brulé, et fut exécuté en effigie. La version qu'il fit des anciens médecins, et qu'il publia sous le titre de *Medicæ artis principes post Galenum*, 1577, in-fol.; 3° *Poetæ græci principes*, Parisiis, 1566, in-fol. La famille des Etienne a produit d'autres personnes de mérite; le dernier de cette famille mourut aveugle en 1674, à l'Hôtel-Dieu de Paris. Son fils Henri, qui donnait de grandes espérances, mourut avant lui.

ETIENNE, roi d'Angleterre, était quatrième fils d'Etienne, comte de Champagne, et d'Alix, fille puinée de Guillaume-le-Conquérant. Il avait épousé Mathilde, comtesse de Boulogne, nièce des rois de Jérusalem Godefroi de Bouillon et Baudouin Ier. Après la mort de Henri Ier, roi d'Angleterre, son oncle, il se fit couronner roi en 1135 au préjudice de Mathilde, fille de Henri, qui avait épousé Geoffroi d'Anjou, surnommé *Plantagenet*. Etienne eut une guerre civile à soutenir contre Mathilde, qui le fit prisonnier, et qui fut contrainte ensuite de le mettre en liberté. Enfin ils firent un accord par lequel Etienne resta en possession de la couronne, à condition qu'il reconnaîtrait Henri, fils de Mathilde, pour son successeur. Il mourut un an après, en 1154. Il avait fait couronner de son vivant son fils Eustache, qui mourut un an avant lui. Un autre fils fut comte de Boulogne, et mourut sans postérité en 1160.

ETIENNE. *Voy.* Estienne.

ETTEMARE (Jean-Baptiste Le Sesne de Ménilles d') naquit le 4 janvier 1682 au château de Ménilles, diocèse d'Evreux; ses études furent dirigées par MM. de Tillemont, Nicole et Duguet. Ce fut par les conseils et sous la direction de ce dernier qu'il prit l'ordre de la prêtrise au séminaire de Saint-Magloire à Paris, en 1709, et ce fut à Port-Royal-des-Champs qu'il dit sa première messe, avant sa destruction. Il fut attaché toute sa vie à la doctrine de ses maitres et à ceux qui la professaient; il finit par se retirer à Rhinwick en Hollande, où il mourut le 29 mars 1770. On a de lui les huit premières lettres sur l'instruction pastorale de M. de Bissy, contre les institutions théologiques du père Juénin; les autres, jusqu'à la quatorzième, sont de M. Petitpied, 1712. *Le parallèle de l'histoire du peuple d'Israël et de celle de l'église*, 1713; La quatrième colonne des Hexaples, 1721 et 1722; neuf Mémoires sur les distinctions de l'ancienne et de la nouvelle alliance, 1714 et 1715,

Digitized by Google

in-12 ; Les trois premiers Gémissemens sur la destruction du Port-Royal, in-12 ; le quatrième est du père Boyer. *Eclaircissement sur la crainte servile et la crainte filiale*, 1714, in-4°.

ETTMULLER (Michel), célèbre médecin, naquit à Leipsic le 26 mai 1646. Après avoir voyagé dans la plupart des pays de l'Europe, il fut professeur de botanique, de chimie et d'anatomie à Leipsic, et y mourut en 1683. On a de lui des institutions de médecine, et d'autres ouvrages, dont la plus ample édition est celle de Naples, en 1728, en 5 vol. in-fol. : la plus grande partie de ses ouvrages a été traduite en français et imprimée en plusieurs vol. in-8° et in-12. Michel Ernest Ettmuller, son fils, fut aussi un habile médecin, et mourut le 25 septembre 1732, après avoir donné au public plusieurs dissertations.

EU (le comte d'). *Voy.* Brienne.

EUCHER (Saint), célèbre évêque de Lyon, était un riche sénateur qui s'était renfermé dans la solitude de Lérins avec ses deux fils Salone et Véran. Se voyant en trop grande estime dans cette solitude, il passa dans l'île de Léro, aujourd'hui Sainte-Marguerite, dont il fut tiré en 434 pour être évêque de Lyon. Il assista en cette qualité l'an 441 au premier concile d'Orange, où il se distingua par sa science et par sa sagesse. Nous avons de lui 1° deux excellens traités, l'un sur les avantages de la solitude, et l'autre sur le mépris du monde, traduits en français par M. Arnaud d'Andilly, 1672, in-12 ; 2° un Traité des formules, de l'intelligence spirituelle, où il explique à son fils Véran les diverses façons de parler de l'Écriture sainte ; 3° Deux livres d'instructions, qui contiennent l'explication de plusieurs difficultés de l'Écriture ; 4° L'histoire de saint Maurice et des martyrs de la légion thébéenne. Il assure tenir les faits contenus dans cette histoire de ceux qui disaient les savoir de témoins oculaires. Eucher écrit très-bien pour son temps. On lui attribue plusieurs autres ouvrages ; chacun a été imprimé séparément, mais le tout se trouve dans la Bibliothèque des Pères. Il mourut en 450.

EUCLIDE, natif de Mégare, disciple de Socrate, prenait tant de plaisir aux leçons de ce philosophe, que, durant la guerre des Athéniens et des Mégariens, il se déguisait en habits de femme pour aller à l'école de ce grand homme, éludant ainsi l'édit qui défendait aux Mégariens, sous peine de la vie, d'aller à Athènes. Après la mort de Socrate, Platon et d'autres philosophes se retirèrent vers Euclide à Mégare pour se soustraire aux tyrans qui gouvernaient Athènes. Euclide se livra tout entier aux subtilités de la logique, et fonda une secte de disputeurs éternels, qu'on appela Mégarique et querelleuse ; il n'admettait qu'un seul bien, qu'il appelait tantôt prudence, tantôt Dieu et tantôt esprit. Eubulide lui succéda, et fut comme lui un sophiste captieux.

EUCLIDE, célèbre mathématicien, natif d'Alexandrie, enseigna en cette ville vers 300 avant J.-C., sous le règne de Ptolomée Lagus. Le plus excellent de ses ouvrages est celui des élémens de géométrie, dont il y a un grand nombre d'éditions en toutes les langues. Il y a plusieurs éditions de celle donnée par Is. Barrow, Londres, 1678, in-8°. La bonne édition est de dom Grégory, Oxford, 1703, in-fol., grec-latin ; la traduction française du P. Dechales, in-12, est estimée ; on trouve quelque chose de lui dans la collection des anciens auteurs sur la musique, Amsterdam, 1652, deux vol. in-4°.

EUDÆMON-JEAN (André), c'est-à-dire Jean-l'Heureux, natif de l'île de Candie, étudia à Rome, et se fit jésuite. Il mourut le 24 décembre 1625. On a de lui divers ouvrages, dont celui qui a pour titre *Admonitio ad regem Ludovicum XIII*, 1625, in-4°, et en français, 1627, in-4°, fut brûlé comme un livre séditieux par sentence du Châtelet, et censuré par la Sorbonne et par l'assemblée du clergé de France de l'an 1626. Quelques évêques signèrent un désaveu, et firent évoquer l'affaire au conseil. Les choses sont bien changées depuis. Benoît XIV a défendu aux religieux de soutenir des propositions contraires à l'autorité des souverains.

EUDES, comte de Paris, duc de France, et l'un des plus vaillans princes de son siècle, était fils de Robert-le-Fort. Il soutint en 887 le siége de Paris contre les Normands, qu'il contraignit

Digitized by Google

de se retirer. L'année suivante, il fut proclamé roi de la France occidentale, et tailla en pièces peu de temps après l'armée des Normands, qu'il poursuivit jusque sur la frontière. Il obligea le roi Charles-le-Simple de se retirer dans la Neustrie, prit Laon, et mourut à La Fère en Picardie le 3 janvier 898.

EUDES, duc d'Aquitaine, jaloux de la puissance de Charles Martel, donna du secours au roi Chilpéric II et à Rainfroy, lesquels furent défaits par Charles Martel, vers 719. Eudes, ayant fait la paix avec ce dernier, lui livra Chilpéric. Il défit en 721 Zama, général des Sarrasins, qui avait assiégé Toulouse; mais en 730, voyant que les infidèles se rendaient formidables, il fit alliance avec Munuza, leur général, et lui donna sa fille en mariage. Deux ans après, Eudes appela Charles Martel à son secours contre Abderame, et se trouva à la célèbre victoire remportée sur les Sarrasins en 732. La guerre se ralluma alors entre ces deux princes, et ne finit que par la mort d'Eudes, arrivée en 735.

EUDES (Jean), frère de Mezeray, étant sorti de la congrégation de l'Oratoire en 1643, fonda à Caen une autre congrégation de prêtres séculiers dont l'institut est de former à l'église des ecclésiastiques en prenant la conduite des séminaires. Les prêtres de cette congrégation sont appelés Eudistes, et ont la direction d'un grand nombre de séminaires, principalement en Normandie. Jean Eudes mourut à Caen, le 19 août 1680, à 79 ans. Il est auteur de *la Dévotion et de l'office du cœur de la Vierge*, ouvrage enfanté par une piété mal réglée, qui a fait du bruit.

EUDOXE DE GNIDE, fils d'Eschine, florissait vers 390 avant J.-C. Il était astronome, géomètre et législateur. Architas lui apprit la géométrie et Philiston de Sicile la médecine. Il voyagea en Egypte pour y consulter les savans, et à son retour il donna des lois à sa patrie. Il mourut vers 350 avant J.-C.

EUDOXE, fils de saint Césaire, martyr, et disciple de saint Lucien, était d'Arabisse, ville d'Arménie. Il embrassa les erreurs des Ariens, et en fut un des principaux défenseurs. Ils lui donnèrent l'évêché de Germanicia dans la Syrie, et il se trouva au Concile de Sardique et en plusieurs autres. Eudoxe usurpa le siége d'Antioche en 358, et fut élevé par l'empereur Constance au patriarcat de Constantinople en 360. Il persécuta les catholiques avec fureur, et mourut en 370.

EUDOXIE, française de nation, unissait les agrémens de l'esprit aux grâces de la figure; l'eunuque Eutrope la fit épouser à l'empereur Arcadius, et partagea d'abord la confiance de l'empereur avec elle. Mais l'impératrice, l'ayant trouvé contraire à ses desseins, vint à bout de l'éloigner, et régna despotiquement sous le nom de l'empereur. Elle prit le parti de Théophile d'Alexandrie contre saint Jean Chrysostôme, qu'elle fit exiler de Constantinople, irritée de ce qu'il prêchait contre la vanité et le luxe des dames de la cour. Elle le fit rappeler de cet exil quelque temps après; mais le saint évêque ayant marqué son déplaisir à l'occasion des jeux et des spectacles donnés au peuple à la dédicace d'une statue élevée dans la place à l'honneur d'Eudoxie, cette princesse s'unit de nouveau avec Théophile, et fit exiler saint Chrysostôme une seconde fois en 404. On dit ordinairement que saint Chrysostôme commença un sermon par ces paroles: « Hérodias est encore furieuse; elle danse, elle demande encore une fois qu'on lui livre la tête de Jean dans un bassin. » Mais cela n'a aucune vraisemblance. Quoi qu'il en soit, l'impératrice Eudoxie accoucha le 30 septembre suivant d'un enfant mort, et mourut elle-même le 6 octobre de la même année 404.

EUDOXIE ou EUDOCIE, fille de Léonce, philosophe athénien, fut instruite par son père dans les belles-lettres, la philosophie et les mathématiques; mais il la déshérita par son testament, croyant que l'éducation et les richesses de l'esprit lui suffisaient. Elle alla se plaindre de cette injustice à Pulchérie, sœur de l'empereur Théodose-le-Jeune. Cette princesse, charmée de son esprit et de sa sagesse, l'adopta pour sa fille, la fit baptiser, et changea son nom d'Athénaïs en celui d'Eudoxie. Elle engagea ensuite l'empereur à épouser cette savante fille, ce qui se fit en 421. Leur union dura assez long-temps; mais enfin Eudoxie s'étant brouillée avec Pulchérie et avec Théodose, qui

Digitized by Google

avait conçu de la jalousie contre un savant nommé Paulin, elle se retira en Palestine, et embrassa les erreurs d'Eutychès. Quelque temps après, elle retourna à la foi de l'église, touchée des lettres de saint Siméon Stylite et des raisons de l'abbé Eutymius. Elle mourut à Jérusalem en 460, à 67 ans. Elle avait composé un grand nombre de poésies qui se sont perdues. Les *Centons* d'Homère sur la vie de J.-C., qu'on lui attribue, paraissaient être de Pélage, patrice, qui vivait sous Zénon. Ils sont dans la Bibliothèque des Pères. M. Bourgoing de Villefore a écrit la Vie de cette princesse.

EUDOXIE, fille de la précédente et de Théodose-le-Jeune, et femme de l'empereur Valentinien III, tué par Maxime en 455, épousa, malgré elle, ce dernier prince. Pour s'en venger, elle appela en Italie Genseric, roi des Vandales, qui pilla Rome, et emmena cette princesse captive en Afrique avec ses deux filles Placidie et Eudoxie. Elle fut ensuite renvoyée à Constantinople avec sa fille Placidie à la prière des empereurs Marcien et Léon.

EUDOXIE, veuve de Constantin Ducas, se fit déclarer impératrice avec ses trois fils après la mort de son mari en 1067. Romain Diogène s'y était opposé, elle le fit condamner à mort; mais l'ayant vu avant l'exécution, elle lui donna sa grâce, et le fit général des troupes d'Orient. Romain répara ses fautes passées par sa valeur, Eudoxie résolut de l'épouser; elle retira des mains du patriarche Xiphilin une promesse qu'elle avait faite de ne se pas remarier, en lui disant que c'était pour épouser son frère. Mais quand elle eut sa promesse elle épousa Romain en 1068: trois ans après Michel son fils s'empara de l'autorité et la fit enfermer dans un monastère. Il y a d'elle à la bibliothèque du roi un manuscrit sur la fable, in-fol., imprimé à Venise par les soins de M. de Villoison, dans ses *Anecdota græca*, en 1781, 2 vol. in-4°, parce qu'il y a joint des extraits de différens auteurs grecs: l'ouvrage de l'impératrice ne tient que le tome Ier.

EUDOXIE LAPOUCHIN, première femme de Pierre Ier, empereur de Russie, se rendit à charge à son époux par les reproches qu'elle lui faisait sur son incontinence, et par le peu de goût qu'elle prenait à ses réformes. Pierre la répudia en 1696, et l'enferma dans un couvent. Cette femme impérieuse, mais crédule, rentra dans le monde, et prit le titre d'impératrice, sur la foi d'un prêtre qui lui avait prédit la mort prochaine de l'empereur. Elle fut arrêtée et conduite à Moscou, accusée d'avoir formé des liaisons avec le général Glébof, et de lui avoir promis sa main. Pierre, l'ayant fait interroger, ordonna qu'elle fût fouettée par deux religieuses, et de là conduite dans un couvent, où elle fut traitée avec la dernière rigueur. Elle fut transférée depuis à Schlussel-bourg; mais à l'avénement de son petit-fils Pierre II, elle fut remise en liberté, et mourut en 1731 au couvent de Dewitz, où elle tenait une cour de mère d'empereur.

EUEMÈRE, ancien historien, était de Sicile, et vivait du temps de Cassandre, roi de Macédoine, environ 300 ans avant J.-C. Ce prince le chargea d'affaires importantes, pour lesquelles il entreprit de grands voyages. Il en donna la relation, et il a été soupçonné d'avoir abusé de la licence que se donnent les voyageurs pour jeter du merveilleux dans leurs voyages. Comme ces relations sont perdues, on ne les connaît que par ce qu'en ont dit les écrivains qui en ont parlé, tels qu'Eusèbe, Minucius, Félix et saint Clément d'Alexandrie. Ses contemporains le taxèrent d'athéisme, parce que dans ses voyages il eut soin de marquer dans quels endroits se trouvaient les tombeaux des dieux que les païens adoraient. Il en avait même recueilli les inscriptions, et articulait tous les faits qui pouvaient faire ouvrir les yeux de ses contemporains sur la fausseté des divinités qu'ils adoraient. C'est peut-être une des causes qui nous ont privés de ses ouvrages; les païens dévots se seront fait un devoir de les supprimer.

EUGÈNE Ier, Romain, fut élu du vivant du pape Martin Ier, en 654, et mort en 657.

EUGÈNE II, Romain, fut élu pape après la mort de Paschal Ier, le 5 juin 824. Il gouverna l'église avec douceur, et mourut le 27 octobre 827. C'est à son pontificat que l'on fait remonter l'épreuve de l'eau froide.

EUGÈNE III, natif de Pise, appelé

Digitized by Google

auparavant Pierre Bernard, fut d'abord religieux de l'ordre de Cîteaux, disciple de saint Bernard, et abbé du monastère de Saint-Anastase, hors des murs de Rome. Il fut ensuite élu pape le 27 février 1145. Une sédition s'étant élevée à Rome pendant laquelle les Romains rétablirent le sénat et se créèrent un patrice, Eugène vint en France en 1147. Il y fut très-bien reçu du roi Louis VII, et il y tint divers conciles pour la croisade. Il repassa en Italie en 1148, se rendit maître de l'église de Saint-Pierre en 1150, et mourut à Tivoli le 8 juillet 1153. On a de lui des Epîtres, des Décrets et des Constitutions, et saint Bernard lui a adressé ses livres de la Considération. Dom Jean Delannes a donné en 1737 l'Histoire du pontificat d'Eugène III, in-12.

EUGENE IV, appelé auparavant Gabriel Condolmerio, était fils d'Angelo Condolmerio, d'une famille obscure de Venise. Il fut évêque de Sienne, puis cardinal en 1408, assista au concile de Constance, et fut élu pape, après la mort de Martin V, le 3 mars 1431. Eugène confirma d'abord le concile de Bâle; mais l'empereur Sigismond étant mort, il déclara le concile dissous, et en assembla un autre à Ferrare en 1437. Les prélats qui étaient restés au concile de Bâle le déposèrent en 1439, et élurent à sa place Amédée VIII, duc de Savoie, qui prit le nom de Félix V. Alors Eugène transféra le concile de Ferrare à Florence, où l'empereur Paléologue assista avec plusieurs illustres évêques grecs, du nombre desquels étaient Isidore et Bessarion, que le pape éleva au cardinalat : l'union entre l'église grecque et latine y fut signée, mais elle ne dura que jusqu'au retour de l'empereur à Constantinople, et n'a pu être renouée depuis. Eugène transféra encore le concile de Florence à Rome en 1442, et entreprit de recouvrer les terres qu'il croyait avoir été usurpées sur l'église; mais il n'eut pas le temps d'exécuter ce dessein, étant mort le 23 février 1447 : on dit qu'étant sur le point de mourir, il se retourna vers les religieux qui l'environnaient, et qu'il leur dit d'une voix entrecoupée de soupirs, « qu'il eût beaucoup mieux valu pour le salut de son âme qu'il n'eût jamais été élevé au cardinalat ni à la papauté. » On le blâme avec raison d'avoir engagé par son légat le roi de Hongrie à violer un traité de paix solennel conclu avec les Turcs, et à entreprendre une guerre sanglante et funeste à la chrétienté.

EUGENE, illustre évêque de Carthage, eut une conférence en 484 avec les ariens, par ordre d'Hunneric, qui l'exila la même année avec tout le clergé catholique de Carthage. Il fut rappelé sous le règne de Gondebaud; mais le roi Trasamond le chassa encore de Carthage, et l'exila dans les Gaules. Eugène se retira à Albi, et mourut à Viance, territoire de ce diocèse, le 6 septembre 505. On a de lui une lettre dans saint Grégoire de Tours.

EUGENE, évêque de Tolède, mort en 646, savait l'astronomie, et eut pour successeur un autre Eugène, surnommé le Jeune. Celui-ci se distingua par sa piété et par ses ouvrages. Il présida aux conciles de Tolède, tenus en 653, 655 et 656. On a de lui divers opuscules, que le père Sirmond a publiés, 1619, in-8°, et dans la Bibliothèque des Pères.

EUGENE (Le prince), François de Savoie, comte de Soissons, arrière-petit-fils de Charles-Emmanuel, duc de Savoie, naquit à Paris le 18 octobre 1663. Il fut élevé avec soin, d'une manière conforme à sa naissance, et fut destiné à l'état ecclésiastique, sous le nom d'abbé de Carignan. Madame la comtesse de Soissons s'étant retirée à Bruxelles en 1680, le prince Eugène son fils sollicita à la cour une abbaye ou un emploi militaire; mais n'ayant pu obtenir ni l'un ni l'autre, il alla faire la campagne de 1683 en qualité de volontaire à Vienne: l'empereur lui donna un régiment de dragons, avec lequel, après la levée du siége de Vienne, il servit en Hongrie sous les ordres de Charles V, duc de Lorraine, et de Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière. En 1691, il fut envoyé dans le Piémont, délivra Coni, prit Carmagnole, et obtint en 1697 le commandement de l'armée impériale; il défit les Turcs à la bataille de Zenta, où 22,000 Musulmans perdirent la vie; ce qui obligea les infidèles de renouveler la trêve à Carlowitz en 1699. La succession à la monarchie d'Espagne ayant rallumé la guerre entre la France et l'empire, au commencement du 18e

Digitized by Google

siècle, le prince Eugène marcha en Italie à la tête de 30,000 hommes. Il força le poste de Carpi, nettoya l'Adige, passa le Mincio à la vue des Français, et pour assurer la subsistance de son armée, il la fit camper auprès de l'Oglio. Le maréchal de Villeroy fut battu à Chiari, et abandonna presque tout le Mantouan. Le prince Eugène tenta de surprendre Crémone en 1702; mais il fut contraint de se retirer. Le duc de Vendôme ayant pris la place du maréchal de Villeroy, le prince Eugène fut défait à la journée de Santa-Vittoria et à celle de Luzzara, quoique les deux partis se soient attribué la victoire; mais la retraite du prince Eugène, qui fut suivie de la prise de Luzzara et des villes voisines, ne laisse aucun lieu de douter que la victoire ne doive être astribuée aux Français. Le prince Eugène, après avoir mis ordre aux affaires de l'empereur en Italie, retourna à Vienne. L'empereur le nomma alors président du conseil de guerre, et lui confia l'administration de la caisse militaire. Le prince Eugène acquit une nouvelle gloire en 1704, à la fameuse bataille de Hochstet, qu'il gagna avec le duc de Marlborough contre le maréchal de Tallard, général de l'armée française, et contre l'électeur de Bavière. L'année suivante il passa en Lombardie, où ses troupes furent défaites à Cassano par le duc de Vendôme. En 1706, il secourut le duc de Savoie et délivra Turin, que les Français assiégeaient, le 7 septembre, après trois heures d'un sanglant combat. Ce succès fit rentrer tout le Milanez sous l'obéissance de l'empereur. Le prince Eugène en eut ensuite le gouvernement pour récompense de ses services. Il s'empara du royaume de Naples en 1707, et il entra ensuite en Provence avec le duc de Savoie, dont il sortit par une retraite qui lui fit honneur, et s'empara ensuite de Suze. Il partagea en 1708 le commandement des armées de Flandre avec le duc de Marlborough, s'acquit une gloire immortelle au sanglant combat d'Oudenarde, prit Lille, gagna le 10 septembre la bataille de Malplaquet contre les maréchaux de Villars et de Boufflers, s'empara de Mons, força les lignes des Français le 21 d'avril 1710, et prit Douai et plusieurs autres places; mais la bataille de Denain, gagnée par le maréchal de Villars, fit penser à la paix. Le prince Eugène et le maréchal de Villars furent envoyés à Rastadt pour ce sujet. Ces deux généraux y portèrent leur franchise ordinaire, et M. de Villars dit d'abord au prince Eugène: « Monsieur, nous ne sommes point ennemis; vos ennemis sont à Vienne et les miens à Versailles.» Ces deux grands hommes eurent en effet toujours des cabales à combattre dans leurs cours. Ils conclurent la paix à Rastadt le 6 mai en 1714, laquelle fut suivie du traité de Baden, signé le 7 septembre 1714. L'empereur Charles VI, qui avait succédé à l'empereur Joseph, fut à peine délivré de la guerre avec la France qu'il se vit contraint de tourner ses armes contre les Turcs. Le prince Eugène remporta sur eux en 1717 la fameuse victoire de Bellegrade, qui fut suivie de la paix que les Turcs furent contraints de demander. Le prince Eugène partagea alors son temps entre les affaires du cabinet et l'étude, jusqu'à ce que la double élection faite en Pologne ralluma la guerre en 1733. Il commanda l'armée de l'empire sur le Rhin, ne put empêcher la prise de Philisbourg; mais il couvrit ensuite Mayence et Fribourg d'une manière qui lui fit beaucoup d'honneur. En 1735 il se vit à la tête d'une belle et nombreuse armée; les négociations de la paix l'empêchèrent d'agir, et il mourut subitement à Vienne le 27 avril 1736. C'était un héros d'une taille médiocre. Il avait l'abord froid et réservé et un air extrêmement sérieux. Il était sensible aux douceurs de l'amitié, effectif et constant dans ses promesses, sans orgueil et sans dédain, et d'une libéralité qui a peu d'exemples. Il chérissait les officiers et les soldats, récompensait leur bravoure, s'inquiétait sur leurs maladies, se réjouissait de leurs guérisons et prenait part de cœur et d'affection à tout ce qui leur arrivait. Sa candeur et son amour pour les sciences le rendaient les délices des savans et des beaux-esprits. Il avait un grand goût pour les beaux-arts; mais il méprisait le faste et le luxe, et ses habits étaient d'une extrême simplicité. Il était premier conseiller du conseil des conférences, pré-

Digitized by Google

sident du conseil aulique de guerre, généralissime des armées de l'empereur et de l'empire, vicaire-général de Sa Majesté impériale en Italie, colonel d'un régiment de dragons, et chevalier de la Toison-d'Or, etc. Il n'a pas été marié. La vie du prince Eugène a été donnée au public en 5 vol in-12; et ses batailles en 2 vol. in-fol., auxquels on joint un supplément.

EUGIPPIUS, abbé de Lucullano ou Saint-Séverin, au royaume de Naples, était de la Norique, et vint dans le royaume de Naples lorsqu'Odoacre transporta en Italie les peuples de la Norique en 488. On a de lui *Thesaurus ex sancto Augustino*, Bâle, 1542, 2 tom. en un vol. in-fol. La vie de saint Augustin, abbé de Favianes, dans Bollandus.

EUGUBIUS. *Voy.* Steucus.

EULALIUS. *Voy.* Boniface Ier.

EULER (Léonard), né à Bâle le 15 avril 1707, étudia les mathématiques sous Jacques Bernoulli, et fut appelé en Russie en 1732, sous l'impératrice Anne. Le contraste de la liberté dont il jouissait dans sa république avec le despotisme affreux qui régnait alors en Russie, sous le ministère de Biren, lui fit bientôt désirer de quitter ce pays. Biren avait été disgracié en 1740; un ministre plus doux lui avait succédé. Cependant en 1741 il céda à l'invitation du roi de Prusse, qui lui offrait une place dans l'académie de Berlin. La reine mère, qui recherchait les gens savans, fut surprise de n'entendre M. Euler lui répondre que par monosyllabes, et sur la demande que lui fit la reine pourquoi il ne voulait pas lier conversation. «C'est que je viens, madame, lui dit-il, d'un lieu où pour parler on est perdu.» Le roi de Prusse employa M. Euler à des calculs sur les monnaies, à la conduite des eaux pour ses jardins, et pour des canaux navigables. En 1760, l'armée du général Totleben pilla une métairie qui appartenait à M. Euler; mais le général s'empressa de l'indemniser au-delà de la valeur de la métairie, et l'impératrice Elisabeth y ajouta 4000 florins. M. Euler retourna cependant à Pétersbourg, où un incendie consuma sa bibliothèque en 1771; un de ses compatriotes eut le bonheur de le sauver en l'emportant sur ses épaules. Le chancelier Orloff fit mettre à couvert ses manuscrits, et la libéralité de l'impératrice répara ses pertes abondamment. Quoiqu'il eût la vue si affaiblie qu'il ne vit plus que de grands traits tracés avec de la craie sur de l'ardoise, il ne laissa pas que de travailler jusqu'à la fin de ses jours, et d'instruire des géomètres; de sorte qu'on peut dire que sa méthode d'analyse, enseignée de bouche ou par ses livres, a fait tout ce qu'il y a de géomètres en Europe. Il est mort directeur de la classe de mathématiques de l'académie de Pétersbourg, le 18 septembre 1783, à 76 ans, place qu'il avait occupée auparavant dans l'académie de Berlin. Il a laissé des enfans et des petits-enfans. Ses ouvrages principaux sont: *Methodus inveniendi lineas curvas*, in-4°; *Introductio in analysin infinitorum*, 2 volum. in-4°; *Mechanica, sive scientia motûs*, 2 vol. in-4°; *Constructio lentium objectivarum*, in-4°; *Opuscula varii argumenti*, in-4°; *Theoria motûs lunæ*, in-4°; *Theoria motuum planetarum et cometarum*, in-4°; *De perturbatione motûs planetarum*, in-4°; *Scientia navalis*, 2 vol. in-4°; *Calculus integralis et differentialis*, 4 vol. in-4°; *Opuscula analytica*, in-4°. Les éditions de Pétersbourg et de Berlin, qu'il a dirigées lui-même, sont préférables aux réimpressions faites à Lausanne.

EULOGE, patriarche d'Alexandrie en 581, se rendit illustre par sa science et par sa piété, et mourut vers 608. Il avait composé divers ouvrages contre les acéphales, les novatiens et d'autres hérétiques. On trouve quelque chose de lui dans la Bibliothèque des Pères. Il ne faut pas le confondre avec saint Euloge de Cordoue, qui fut martyrisé en 859, et dont on a divers ouvrages. Dans le tom. IV de l'*Hispania illustrata*, et dans la Bibliothèque des Pères.

EUMÈNE, fameux capitaine grec, naquit à Cardie, ville de la Chersonèse de Thrace, d'une famille très-obscure. Il s'acquit par sa valeur l'estime d'Alexandre-le-Grand, qui lui fit épouser la sœur de Barsine, l'une de ses femmes. Après la mort de ce conquérant Eumène eut en partage la Cappadoce et la Paphlagonie; mais Antigonus refusa de l'y établir. Eumène

Digitized by Google

se retira vers Perdiccas, s'empara de plusieurs provinces, et commanda l'armée de ce prince contre Cratérus et Antipater. Après la mort de Perdiccas, il fit la guerre contre Antigonus et contre Séleucus, et perdit la bataille d'Orcinie; enfin, après divers succès, les Argyraspides, phalange de Macédoniens, le livrèrent à Antigonus, qui le fit mourir vers 315 avant J.-C.

EUMÈNE, roi de Pergame, succéda à Phileterre son oncle, l'an 264 avant J.-C. Il remporta une victoire sur Antiochus, fils de Séleucus, et agrandit ses états aux dépens des rois de Syrie.

EUMÈNE II, neveu du précédent, roi d'Asie et de Pergame, succéda à son père Attale vers 197 avant J.-C. Il vécut dans une si grande union avec ses frères Attale, Phileterre et Athénée, qu'on les proposait comme un exemple de l'amitié fraternelle. Il fit alliance avec les Romains, vainquit Prusias, découvrit les desseins de Persée, défit Antigonus, fils de Séleucus, et mourut vers 159 avant J.-C., après un règne de 38 ans.

EUMÉNIDES ou Furies, filles de l'Achéron et de la Nuit, étaient trois, Alecto, Mégère et Tisiphone; elles châtiaient dans le Tartare et flagellaient avec des serpens ceux qui avaient mal vécu: on les représente coiffées de couleuvres avec des serpens et des flambeaux dans leurs mains.

EUMÉNIUS, célèbre orateur du 4e siècle, était Grec d'origine. Il naquit à Autun, et fut très-estimé de Constance Chlore et de l'empereur Constantin. Il prononça à Trèves en 309 un beau panégyrique en présence de cet empereur, et fit paraître beaucoup de zèle pour le rétablissement des écoles publiques. Le père de la Beaune, jésuite, a recueilli ce qui nous reste d'Euménius dans les *Panegyrici veteres, ad usum Delphini*, 1676, in-4°.

EUNAPE, *Eunapius*, fameux sophiste, médecin et historien du 4e siècle, natif de Sardes, florissait sous le règne de Valentinien, de Valens et de Gratien. On a de lui les Vies des philosophes de son temps, où il affecte de relever l'idolâtrie pour rabaisser le christianisme. A. Junius en a donné une traduction latine avec le texte grec, 1596, in-8°. On en trouve un extrait dans les *Excerpta de legationibus*, Paris, 1648, in-fol., qui font partie de la Bizantine

EUNOMIUS, fameux hérésiarque du 4e siècle, fut disciple d'Aëtius, et devint évêque de Cyzique par la protection d'Eudoxe, patriarche de Constantinople. Il se brouilla ensuite avec ce dernier, fut exilé en divers lieux, et mourut en Cappadoce sa patrie. Il soutenait les erreurs d'Arius. Cave a publié sa Confession de foi, et saint Basile a réfuté ses erreurs.

EUPHÉMIE (Sainte), vierge et martyre de Calcédoine, du temps de Dioclétien, vers 307 de J.-C.

EUPHÉMIUS, patriarche de Constantinople en 489, ôta des Dyptiques le nom de Pierre Mongus; mais n'ayant pas voulu faire la même chose à l'égard d'Acace, les papes Félix et Gelase lui refusèrent la communion. Il fut exilé en 495 par l'empereur Anastase, qui l'avait obligé de faire profession publique de la foi orthodoxe, et mourut à Ancyre en 515.

EUPHORBE, illustre Troyen, fut tué par Ménélas à la guerre de Troyes. Pythagore assurait que son âme était celle d'Euphorbe, et qu'elle avait passé dans son corps par la métempsycose.

EUPHORION, de Chalcis en Eubée, célèbre poète et historien, naquit vers 274 avant J.-C., et fut bibliothécaire d'Antiochus-le-Grand. Suétone dit que l'empereur Tibère composait ses poésies grecques à l'imitation d'Euphorion, et qu'il plaçait les écrits et le portrait de cet auteur dans les bibliothèques publiques.

EUPHRASIE (Sainte), illustre solitaire et religieuse de la Thébaïde, était fille d'Antigone, gouverneur de Lycie, et parente de l'empereur Théodose-l'Ancien. Elle naquit vers 380, et mourut à l'âge de 30 ans dans l'un des monastères de la Thébaïde, où elle avait donné des exemples admirables de vertu.

EUPHRATAS, célèbre évêque de Cologne, assista au concile de Sardique en 347. On a des actes d'un concile prétendu, qu'on dit avoir été tenu à Cologne en 346 contre Euphratas; mais ces actes sont supposés.

EUPHRATES, l'un des disciples de Platon, eut un si grand crédit au-

Digitized by Google

près de Perdiccas, roi de Macédoine, qu'il gouvernait avec la même autorité que ce prince. Il n'admettait à la table du roi que ceux qui savaient comme lui la philosophie et la géométrie. Parménion le tua sous le règne de Philippe, successeur de Perdiccas.

EUPOLIS, fameux poète comique de l'ancienne comedie, était d'Athènes, et florissait vers 440 avant J.-C. On dit qu'Alcibiade le fit mourir pour avoir fait des vers contre lui. Il nous reste de lui *Sententiæ*, Basileæ, 1560, in-8°.

EURIPIDE, naquit vers 486 avant J.-C. dans l'île de Salamine, où son père et sa mère s'étaient retirés un peu avant que Xercès entrât dans l'Attique. Il apprit la rhétorique sous Prodicus, la morale sous Socrate, et la physique sous Anaxagore; mais il abandonna la philosophie à l'âge de 18 ans pour s'appliquer à la poésie dramatique. Il s'enfermait dans une caverne pour y composer ses tragédies, qui furent extrêmement applaudies des Grecs. Socrate, le plus sage des philosophes, en faisait un si grand cas, qu'elles sont les seules à la représentation desquelles il ait assisté; néanmoins elles remportèrent assez rarement le prix. Euripide y débite souvent des sentences de morale et des maximes contre les personnes du sexe; ce qui le fit appeler l'ennemi des femmes. Il ne laissa pas de se marier; mais la conduite scandaleuse des deux femmes qu'il épousa lui attira les railleries d'Aristophane et des autres poètes comiques; ce qui l'engagea à se retirer à la cour d'Archelaüs, roi de Macédoine, où il fut très-bien reçu. Ce prince aimait les savans, et les attirait par ses libéralités. Si l'on en croit Solin, il fit Euripide son premier ministre d'état, et lui donna les plus grandes marques d'estime. Euripide mourut à la cour de ce prince, à 79 ans, vers 407 avant J.-C. De 92 tragédies qu'il avait composées, il ne nous en reste que 19, dont les éditions les plus estimées sont celles d'Alde en 1503, in-8°; de Plantin, 1571, in-16; de Commelin, en 1597, in-8°; de Paul Étienne en 1604, in-4°, et de Josué Barnes en 1694, in-fol. Il y en a une partie traduite dans le théâtre des Grecs du père Brumoi. On dit ordinairement, en parlant de Sophocle et d'Euripide, « que le premier représente les hommes tels qu'ils devraient être, mais qu'Euripide les représente tels qu'ils sont. »

EUROPE, fille d'Agénor, roi de Phénicie et sœur de Cadmus, fut aimée de Jupiter. Ce dieu, selon la fable, se transforma en taureau, et l'ayant enlevée, il l'amena en cette partie de notre continent qui de son nom fut appelée Europe.

EURYALE, fille de Minos, et mère d'Orion, fut aimée de Neptune; il y eut une autre Euryale, reine des Amazones, une autre fille de Prætus, une autre qui était une des Gorgones.

EURYCLÈS, devin d'Athènes; on croyait qu'il portait dans son ventre le génie qui l'inspirait, ce qui lui fit donner le nom d'Engastrimathe. Ses disciples s'appelaient Euryclaides et Engastriques.

EURYDICE, femme d'Orphée, fut piquée d'un serpent, et mourut le jour de ses noces. *Voy.* ORPHÉE.

EURYDICE, femme d'Amyntas, roi de Macédoine, en eut quatre enfans, trois fils, Alexandre, Perdiccas et Philippe, père d'Alexandre-le-Grand, et une fille nommée Euryone. Eurydice fut une princesse déréglée, ambitieuse, qui, pour faire monter sur le trône son gendre qu'elle aimait, conspira contre Amyntas, qui eut la faiblesse de lui pardonner. Après sa mort, toujours possédée de la même passion, elle fit mourir ses deux fils aînés. Mais Philippe se mit en garde contre elle; et régna paisiblement.

EURYDICE, fille d'Amyntas, et petite-fille de Perdiccas, roi de Macédoine, épousa son oncle Aridée, qui fut déclaré roi de Macédoine après la mort d'Alexandre-le-Grand. Aridée n'étant pas capable de gouverner par lui-même, laissa toute l'autorité à Eurydice. Cette princesse s'opposa avec courage au retour d'Olympias; mais ayant été abandonnée par ses troupes, Olympias fit tuer Aridée, renferma Eurydice dans une prison, et lui fit porter une épée, une corde, et un verre de ciguë, lui donnant le choix de mourir par une de ces trois choses. Eurydice, sans rien rabattre de son courage, prit sa ceinture, et s'en étrangla avant même que le porteur se fût retiré, 318 ans avant J.-C.

Digitized by Google

EURYDICE, dame illyrienne, que Plutarque propose comme un modèle, parce qu'étant dans un pays barbare, et se trouvant avancée en âge, elle se livra à l'étude pour être en état d'instruire elle-même ses enfans.

EURYLOQUE, compagnon d'Ulysse, ne but pas du breuvage de Circé.

EURYSTÉE, roi de Mycène, succéda a son père Sthénélus, et fit entreprendre à Hercule les travaux si célébrés par les poètes. Il fut tué par Hyllus, l'un des fils d'Hercule, vers 1329 avant J.-C.

EURYTE, promit sa fille Iole à celui qui le vaincrait à la lutte. Hercule le vainquit, mais Euryte ne voulut pas la lui donner. Hercule tua Euryte et enleva Iole.

EUSDEN (Laurent), poète anglais dont les poésies sont dans le Recueil de Nicholson, est mort le 27 septembre 1730. Il a laissé en manuscrit une traduction du Tasse, en anglais, avec la vie de ce poète. Eusden était poète couronné, et a place dans la *Dunciade* de Pope.

EUSÈBE, grec de naissance, succéda au pape saint Marcel, le 2 avril 310, et mourut le 17 août suivant.

EUSEBE, célèbre évêque de Césarée en Palestine, et l'un des plus savans hommes de son siècle, naquit vers la fin de l'empire de Galien. Il était ami intime de saint Pamphile, qui souffrit le martyre à Césarée le 15 février 309, durant la persécution de Dioclétien. Eusèbe prit le nom de Pamphile, pour honorer la mémoire de son ami; il établit une école célèbre à Césarée, et fut ordonné prêtre, puis évêque de cette ville en 313. Il assista au concile de Nicée en 325, porta la parole à l'empereur Constantin, et fut placé à la droite de ce prince. Il y condamna les erreurs d'Arius, et proposa au concile une formule de foi orthodoxe, à laquelle les pères ajoutèrent le terme de ὁμοούσιος ou de consubstantiel. Eusèbe refusa d'abord d'approuver ce terme, mais il l'admit ensuite, et souscrivit à la profession de foi du concile. Il fut présent en 330 au concile d'Antioche, dans lequel Eustathe, évêque de cette ville, fut injustement déposé. Il refusa néanmoins de mettre un autre évêque à la place d'Eustathe. Eusèbe assista encore au concile de Tyr, tenu en 335 contre saint Athanase, et à l'assemblée d'évêques qui se fit à la dédicace de l'église de Jérusalem. Les évêques de cette assemblée le députèrent à l'empereur Constantin, pour défendre le jugement rendu contre saint Athanase. Ce fut alors qu'il prononça le panégyrique de cet empereur, dans la réjouissance qu'il fit faire au commencement de la trentième année de son empire, qui fut la dernière de sa vie. Eusèbe survécut peu à Constantin. Il mourut vers 338. Ses liaisons avec les ariens ont fait douter de sa foi, et c'est un grand sujet de controverse parmi les savans, de savoir s'il admettait la divinité du Verbe. Mais quiconque lira sans préjugé ses Commentaires sur les Psaumes, conviendra qu'il était arien. On a de lui plusieurs ouvrages estimés, 1° l'Histoire ecclésiastique en 10 livres, dont Henri de Valois a donné une bonne édition en grec et en latin avec les autres historiens ecclésiastiques grecs, 1669 et 1677, 3 vol. in-fol., réimprimée à Cambridge, 1720, 3 vol. in-fol. Cette histoire est si excellente, qu'elle a mérité à Eusèbe le titre de père de l'Histoire ecclésiastique. On en a une traduction française par le président Cousin, 4 vol. in-4° ou 5 in-12; 2° la Vie de Constantin en quatre livres: c'est la deuxième partie du tom. Ier de l'Histoire de l'église de Cousin, in-12, qui manque quelquefois, et et quand elle y est il y a 6 vol.; 3° un Traité contre Hiérocles; 4° les Livres de la préparation et de la démonstration évangélique, Paris, 1628, 2 vol. in-fol. Le commencement et la fin de ce dernier ouvrage manquent dans toutes les éditions; mais Fabricius les publia en 1725, dans sa Bibliothèque des auteurs qui traitent de la religion; 5° une Chronique traduite par saint Jérôme, Amsterdam, 1658, in-fol. *Voy.* Tostat; 6° des Commentaires sur les psaumes et sur Isaïe dans la collection des pères grecs, que le père Montfaucon a donnée en 1706, 2 vol. in-fol. qui se joignent au saint Athanase, et d'autres opuscules donnés par le père Sirmond, 1643, in-8°, et dans la Bibliothèque des Pères. On trouve dans ses ouvrages une profonde érudition et une parfaite connaissance de l'antiquité. Ils sont écrits avec éloquence, et ont fait passer Eusèbe pour le plus

Digitized by Google

judicieux et le plus savant homme de son siècle.

EUSÈBE, évêque de Nicomédie au 4e siècle, avait été évêque de Béryte. Il embrassa les erreurs d'Arius, persécuta saint Athanase, obséda l'empereur Constantin jusqu'à sa mort, et mit dans son parti Constance et toute la famille impériale. Il usurpa le siége de Constantinople après en avoir fait exiler Paul, qui en était l'évêque légitime, et mourut en 342.

EUSEBE, *Emissène*, ainsi nommé parce qu'il était évêque d'Emèse, fut disciple d'Eusèbe de Césarée, et mourut vers 359. On lui attribue plusieurs ouvrages qui paraissent être d'auteurs plus récens et qui sont dans la Bibliothèque des Pères.

EUSEBE (Saint), évêque de Verceil au 4e siècle, prit hautement la défense de saint Athanase. Cette fermeté irrita contre lui l'empereur Constance qui l'envoya en exil. A son retour il s'opposa à Auxence, évêque arien de Milan, et mourut le premier août, vers 370. On lui attribue une version latine des quatre évangélistes que Jean-André Irici a fait imprimer à Milan en 1748, in-4°. Quand cette version ne serait pas de saint Eusèbe de Verceil, elle ne laisserait pas d'être précieuse. On trouve deux de ses lettres dans la Bibliothèque des Pères.

EUSEBE (Saint), évêque de Samosate, fut d'abord lié avec les ariens. Le siége d'Antioche étant venu à vaquer, ils convinrent avec les orthodoxes de choisir Mélèce pour évêque. Ils confièrent à Eusèbe le décret de cette élection; mais saint Mélèce s'étant aussitôt déclaré pour la foi catholique, les ariens, appuyés de l'autorité de l'empereur Valens, résolurent de le déposer; Eusèbe, averti de leur pernicieux dessein, se retira dans son diocèse avec l'acte qu'on lui, avait confié. On fit courir après lui, et l'envoyé de l'empereur le menaça de lui faire couper la main droite s'il ne rendait l'acte d'élection; mais Eusèbe, présentant ses deux mains, dit avec fermeté qu'il se les laisserait couper plutôt que de se désaisir de cet acte, à moins que ce ne fût en présence de tous ceux qui le lui avaient mis en dépôt. Il souscrivit à la foi de Nicée dans le concile d'Antioche en 353, et se trouva à Césarée en Cappadoce l'an 371 pour élire saint Basile évêque de cette ville, à la prière de saint Grégoire de Nazianze le père. Son zèle pour la foi le fit exiler par Valens en 273. Durant cet exil, il se déguisa en soldat pour aller consoler les orthodoxes persécutés. Après la mort de Valens, saint Eusèbe assista au concile d'Antioche de l'an 378. Le concile le chargea de visiter quelques églises d'Orient, ce qu'il fit avec succès dans la Mésopotamie et dans une partie de la Syrie; mais ayant ordonné Maris pour la petite ville de Dolique en Syrie, comme il entrait dans la ville pour mettre en possession de cette église le nouvel évêque, une femme arienne lui jeta sur la tête une tuile qui le blessa à mort. Le saint évêque, avant que de mourir, fit promettre à ceux qui étaient présens de ne point poursuivre cette femme en justice. On la poursuivit néanmoins; mais les catholiques obtinrent sa grâce. Saint Grégoire de Nazianze et saint Basile écrivirent plusieurs lettres à ce saint évêque.

EUSÈBE, avocat à Constantinople, n'étant que laïque, combattit l'hérésie de Nestorius; devenu évêque de Dorilée, il combattit celle d'Eutychès, son ami particulier, qu'il tâcha en vain de ramener. Les sectaires le firent déposer dans l'assemblée qui a pris le nom de brigandage d'Éphèse. Eusèbe se trouva encore au concile de Calcédoine en 451, et mourut peu après.

EUSTACHE DE SAINT-PIERRE, défendit vaillamment la ville de Calais contre Édouard, roi d'Angleterre; mais il fut enfin obligé de la rendre. Édouard voulait faire mourir les habitans; il se restreignit à six des principaux d'entre eux: Eustache fut le premier qui se dévoua pour sa patrie; deux de ses parens se joignirent à lui. La reine, touchée de la générosité de ces six citoyens, demanda et obtint leur pardon du roi. Édouard fit plus, il donna une pension à Eustache, et lui rendit ses biens pour mettre le bon ordre dans Calais et veiller à la conservation de la place. Après la mort d'Eustache, ses biens furent confisqués en 1351, parce que ses héritiers, qui étaient restés au service de France, ne voulurent pas les venir recueillir.

EUSTACHE (Barthélemi), savant

Digitized by Google

professeur en médecine et anatomie à Rome, dans le seizième siècle, a donné des planches d'anatomie très-estimées, Rome, 1728, in-fol., que l'on trouve dans le *Theatrum anatomicum* de Manget, et qu'Albin a publié de nouveau à Leyde, 1744, in-fol., avec des explications latines. Nous avons encore d'Eustache, *Opuscula*, Delft, 1726, in-8°; *Erotiani collectio vocum quæ sunt apud Hippocratem*, Venise, 1566, in-4°.

EUSTATHE (Saint) pieux et savant évêque de Bérée, natif de Side, ville de Pamphilie, fut transféré en 323 sur le siége d'Antioche. Il assista au concile de Nicée en 325, où il défendit avec zèle la foi orthodoxe contre les ariens. Ils l'accusèrent de crimes infâmes, le déposèrent, et le firent exiler par Constantin à Trajanopolis dans la Thrace, où il mourut vers 337. Il avait composé plusieurs excellens ouvrages, dont il ne nous reste que le Traité sur la pythonisse, que Léon Allatius fit imprimer en 1629, in-4°, avec un autre traité sur l'*Exaëmeron*, qu'il attribue aussi à saint Eustathe, mais qui paraît être d'un auteur plus récent. Il est dans la Bibliothèque des Pères, et séparément, Lyon, 1624, in-4°.

EUSTATHE, savant évêque de Thessalonique, au douzième siècle, sous les règnes des empereurs Emmanuel, Alexis et Andronic Comnène, fut un illustre grammairien, et composa de célèbres Commentaires sur Homère et sur Denys le géographe. La meilleure édition des Commentaires d'Eustathe sur Homère est celle de Rome, 1542 à 1550, en grec, 4 vol. in-fol. Celle de Froben, 1559 et 1560, 2 vol. in-fol., est moins estimée. Il en a paru à Florence, en 1730, 32 et 35, 3 vol. d'une nouvelle édition, avec les notes et les traductions d'Alex-Politi et Antoine-Marie Salvini, qui n'est pas achevée. On lui attribue aussi, mais sans aucun fondement, le roman d'Ismène et d'Isménie, Paris, 1618, in-8°, traduit en français, Paris, 1743, in-8°, fig. Colletet en avait donné une en 1625, in-8°.

EUSTOCHIE (Sainte) ou Eustochium, descendait de la famille des Scipion et des Paul-Émile. Elle fut disciple de saint Jérôme dès l'an 382, et le suivit avec Paule en Orient, où elle visita les monastères et les lieux saints. Elle se renferma ensuite avec sainte Paule dans un monastère à Bethléem, où elles continuèrent d'étudier l'Écriture sainte sous la conduite de saint Jérôme. Eustochie fut chargée du gouvernement de ce monastère. Elle savait l'hébreu, le grec, et employait la plus grande partie de son temps à méditer les saintes Écritures. Elle mourut en 419.

EUSTRATE, célèbre archevêque de Nicée au douzième siècle, soutint avec force le sentiment des Grecs sur la procession du Saint-Esprit, dans un traité qui se trouve manuscrit dans plusieurs bibliothèques. Léon Allatius fait mention de cinq autres traités du même auteur; mais nous n'avons rien d'imprimé de lui que quelques commentaires sur Aristote : *In Analytica*; græcè; Venise, 1534, in-fol., *In Ethica*, græcè, Venise, 1536, in-fol., et latinè, Paris, 1543, in-fol.

EUTERPE, celle des Muses qui préside à la musique. On la représente couronnée de fleurs, tenant des papiers de musique, une flûte, des hautbois, et d'autres instrumens de musique.

EUTHYCRATE, célèbre sculpteur, natif de Sicyone, était fils et disciple de Lysippe. Il s'appliqua principalement à observer les proportions. Les statues d'Hercule et d'Alexandre lui acquirent une grande réputation, aussi bien que sa Médée, qui était traînée dans un char à quatre chevaux.

EUTHYMEMES, Marseillais, contemporain de Pythéas, fit au sud des voyages, comme son concitoyen les faisait au nord. Il en avait fait la relation, qui s'est perdue depuis le temps de Sénèque. Il avait aussi écrit une Chronique, de laquelle saint Clément d'Alexandrie a tiré la fixation du temps auquel vivait Homère. Ce voyageur attribuait le débordement du Nil aux vents Etésiens, qu'il disait arrêter le cours du fleuve, en quoi il a été réfuté par Sénèque, puisque les eaux de ce fleuve sont troubles dans le temps de son débordement, et qu'elles ne le seraient pas si elles étaient seulement retenues.

EUTHYMIUS, patriarche de Constantinople au dixième siècle, fut mis à la place de Nicolas le Mystique, que

Digitized by Google

l'empereur Léon VI avait chassé de son siége. Il était natif d'Isaurie, et avait mené la vie de moine. Sa probité et son mérite lui acquirent l'estime de l'empereur Léon, qui le prit pour son confesseur; mais Alexandre II, successeur de Léon, bannit Euthymius, et rétablit Nicolas. Il mourut en exil en 920: son corps fut porté à Constantinople et enterré avec grande solennité.

EUTHYMIUS *Zigabenus*, savant moine grec de l'ordre de saint Basile, au commencement du douzième siècle, a composé: 1° un traité contre les hérésies, intitulé *Panoplia*; 2° des commentaires estimés sur les psaumes et sur les Évangiles, et d'autres ouvrages qui se trouvent dans la Bibliothèque des Pères, et séparément.

EUTICHIUS, fameux patriarche d'Alexandrie, depuis 933 jusqu'en 940, a composé en arabe des annales que Pocok fit imprimer à Oxford en 1659, 2 vol. in-4°, avec une version latine. Selden prétend prouver par ces annales que dans les premiers siècles de l'église il n'y avait point de différence véritable entre les prêtres et les évêques; mais il a été solidement réfuté sur ce point par Abraham Ecchellensis, et par M. Assemanni. Au reste, les annales d'Eutichius sont peu exactes.

EUTOCIUS d'Ascalon, savant mathématicien du temps de l'empereur Justinien, a commenté Apollonius de Perge, et son Commentaire se trouve joint à cet auteur. Son Commentaire sur Archimède est imprimé grec et latin, Bâle, 1544, in-fol.

EUTROPE, auteur latin du 4e siècle, porta les armes sous l'empereur Julien, et suivit ce prince dans son expédition contre les Perses. On a de lui un abrégé de l'Histoire romaine en 10 livres, dans lesquels il raconte les choses les plus mémorables qui se sont passées dans l'empire romain, depuis la fondation de Rome jusqu'au règne de Valens, auquel il dédie son ouvrage; quelques-uns ont cru qu'il avait été chrétien. L'abbé Lezeau en a donné une traduction française avec des notes, 1717, in-12. L'édition latine de Paris, 1746, in-12, est belle; celle *ad usum Delphini*, in-4°, est de 1683. Il est imprimé avec une traduction grecque à Oxford, 1703, in-8°; à Leyde, 1729, in-12, et en 1762, in-8°.

EUTROPE, fameux eunuque, parvint sous l'empire d'Arcadius aux premières charges, et s'éleva même jusqu'au consulat. Il se rendit odieux par ses crimes et par ses débauches et maltraita les personnes de mérite, les ecclésiastiques, et les évêques les plus saints et les plus illustres. Il eut même l'insolence de menacer l'impératrice Eudoxie de la faire répudier; mais Gaïnas Goth et général des troupes, romaines, fit révolter les troupes et demanda sa tête pour les appaiser, Eutrope se refugia dans l'église dont il avait fait révoquer les immunités. Saint Chrysostôme le sauva alors de la fureur du peuple, et prononça à cette occasion un sermon qui passe pour un chef-d'œuvre d'éloquence. Eutrope fut ensuite exilé dans l'île de Chypre, et eut la tête tranchée à Chalcédoine en 399.

EUTYCHÈS, fameux abbé d'un monastère de Constantinople, en combattant avec zèle les erreurs de Nestorius, tomba lui-même dans l'hérésie. Il enseigna que Jésus-Christ avait un corps céleste qui avait passé par le corps de la Vierge comme par un canal, et qu'après l'union hypostatique, il n'y avait qu'une nature en Jésus-Christ, la nature humaine, selon lui, ayant été absorbée par la nature divine. Eutychès fut condamné en 448, dans un synode, par Flavien, évêque de Constantinople. Il en appela au pape saint Léon et ensuite à l'empereur. L'année suivante, assisté de Dioscore, évêque d'Alexandrie, et de Chrysaphius, favori de l'empereur Théodose-le-Jeune, il fit tenir le concile appelé le brigandage d'Ephèse, où l'hérésie fut approuvée et la foi orthodoxe proscrite; mais Marcien étant parvenu à l'empire, les erreurs d'Eutychès et de Dioscorde furent anathématisées au concile général de Chalcédoine en 451. Marcien, connaissant l'esprit pointilleux des Grecs, fit plusieurs lois pour défendre de disputer publiquement sur la religion. Ces sages édits n'empêchèrent pas la doctrine d'Eutychès de se répandre: elle domine en Ethiopie, et elle est répandue en Egypte et en Syrie. *Voy.* JACOB AL BARDAÏ.

EUTYCHIEN, pape et martyr, suc-

Digitized by Google

céda à Félix le 3 janvier 274. Il ordonna que l'on ensevelirait les corps des martyrs dans des tuniques de pourpre, et fut martyrisé le 8 décembre 283.

EUTYQUE, *Eutychius*, célèbre patriarche de Constantinople, succéda à Memnas en 552, et présida au deuxième concile de Constantinople, qui est le cinquième général; dans la suite, s'étant opposé aux erreurs de Justinien, qui renouvelait dans un édit les rêveries des incorruptibles, savoir que le corps de Jésus-Christ n'avait été susceptible d'aucune altération et n'avait jamais enduré la faim, la soif ni aucun besoin naturel, ce prince le fit déposer dans un synode, et l'exila. Eutyque fut rétabli en 576, et composa un Traité de la Résurrection, où il soutenait que le corps des hommes ressuscités serait si subtil qu'il ne pourrait plus être palpable; mais saint Grégoire, député du pape Pélage II, le détrompa de cette opinion. Eutyque mourut le 6 avril 582, à 70 ans.

EUZOIUS, diacre d'Alexandrie, fut déposé en même temps qu'Arius par l'évêque de cette ville, et condamné au concile de Nicée; mais ayant présenté en 335 à l'empereur Constantin une confession de foi orthodoxe en apparence, il fut reçu dans l'église et devint évêque d'Antioche en 361; c'est lui qui baptisa l'empereur Constance.

ÉVAGORAS Ier, roi de Chypre, reçut Conon, capitaine athénien, vers 405 avant J.-C. Il prit la ville de Salamine, et fit la guerre à Artaxercès, roi de Perse; mais ayant perdu une bataille navale, il fut contraint de céder aux Perses une partie de l'île de Chypre, et de se contenter de régner à Salamine. Il fut assassiné par l'eunuque Thrasidée, 374 ans avant J.-C., et laissa deux fils, Nicoclès qui lui succéda, et Protagoras.

ÉVAGORAS II, petit-fils du précédent et fils de Nicoclès, fut dépouillé du royaume de Salamine par son oncle Protagoras. Il eut recours au roi Artaxercès Ochus, dont il obtint une souveraineté en Asie, plus étendue que celle qu'il avait perdue: dans la suite, pour éviter les accusations formées contre lui, il s'enfuit dans l'île de Chypre, où il fut mis à mort.

ÉVAGRE, patriarche de Constantinople, fut élu en 370 par les catholiques aussitôt après la mort d'Eudoxe, évêque arien. L'empereur Valens le chassa de son siége, et l'exila. Cette rigueur encouragea les ariens, qui traitèrent les fidèles avec toute sorte d'inhumanité.

ÉVAGRE, patriarche d'Antioche, et ami de saint Jérôme, fut mis à la place de Paulin en 386; mais comme Mélèce avait déjà succédé à Flavien en 381, l'élection d'Évagre continua le schisme dans l'église d'Antioche. Après sa mort ceux de son parti se réunirent à Flavien, et le schisme finit.

ÉVAGRE-LE-SCOLASTIQUE, célèbre historien du 6e siècle, naquit à Épiphanie vers 536. Il exerça la profession d'avocat à Antioche, ce qui lui a fait donner le surnom de Scolastique; car alors on appelait ainsi ceux qui plaidaient. Il fut tribun et garde des dépêches du préfet. On a de lui une Histoire ecclésiastique en six livres, qui commence où Socrate et Théodoret finissent la leur, c'est-à-dire vers 431, et qui finit à la douzième année de l'empereur Maurice, en 594. Il avait composé d'autres ouvrages qui se trouvent dans la Bibliothèque des Pères, pour lesquels il fut récompensé par les empereurs Tibère et Maurice. L'histoire ecclésiastique d'Évagre est ample et assez exacte; le style n'en est pas désagréable. Il a de l'élégance et de la politesse pour son siècle; mais il y a trop de digressions. On ne trouve dans cette histoire aucune erreur sur la foi ni sur la discipline de l'Église. Robert Étienne publia le texte grec de cette histoire sur un seul manuscrit de la bibliothèque du roi; M. de Valois le revit sur deux manuscrits, et il en donna en 1679 un bonne édition en grec et en latin avec des notes pleines d'érudition. Elle est réimprimée à Cambridge en 1720, avec Eusèbe. On ne sait en quel temps Évagre mourut.

ÉVANDRE, appelé fils de Mercure à cause de son éloquence, passa en Italie, selon la fable, environ 60 ans avant la prise de Troie. Faune, qui régnait alors sur les Aborigènes, lui donna une grande étendue de pays, où il s'établit avec ses amis. C'est lui

Digitized by Google

qui enseigna aux Latins l'usage des lettres et l'art du labourage.

ÉVARIC, roi des Goths en Espagne, était fils de Théodoric Ier et frère de Théodoric II, auquel il succéda en 466. Il ravagea la Lusitanie, la haute Espagne et la Navarre, prit Arles et Marseille, mit le siége devant Clermont, et défit l'empereur Anthémius, secouru des Bretons. Il pilla l'Auvergne, le Berry, la Touraine et la Provence, et mourut à Arles en 485. Alaric son fils lui succéda.

ÉVARISTE, pape et successeur de saint Anaclet, l'an 96 de J.-C., fut martyrisé l'an 108.

ÉVE, c'est-à-dire *mère des vivans*, fut la première des femmes. Dieu la forma d'une des côtes d'Adam, et la lui donna pour épouse et pour aide. Eve se laissa séduire par le serpent, et fut cause de la misère du genre humain; ce qui la fit chasser avec son mari du paradis terrestre. Elle eut ensuite plusieurs enfans. Caïn, Abel et Seth sont les seuls dont il soit parlé dans l'Écriture. Les saints pères croient qu'Adam et Eve sont sauvés, et les Grecs font leur fête le 19 décembre.

EVEILLON (Jacques), habile chanoine et grand-vicaire d'Angers, sous MM. Fouquet, Miron, de Reuil et Arnaud, a composé un excellent Traité des excommunications et des monitoires, 1672, in-4°, et d'autres ouvrages estimés. Il avait une si grande charité pour les pauvres, qu'il se privait en leur faveur de la plupart des commodités de la vie. Comme on lui reprochait un jour qu'il n'avait point de tapisseries, « Quand en hiver j'entre dans ma maison, répondit-il, les murs ne me disent pas qu'ils ont froid; mais les pauvres qui se trouvent à ma porte tout tremblans me disent qu'ils ont besoin de vêtemens. » Il mourut à Angers en 1651, à 79 ans. Il y était né en 1582. Il est encore auteur de *De Processionibus ecclesiasticis*, in-8°; *De rectâ psallendi ratione*, in-4°.

EVELYN (Jean), né à Wotton en Surrey le 31 octobre 1620, vécut dans la retraite pendant tout le protectorat de Cromwell; mais à la restauration il fut un de ceux qui formèrent la société royale, à qui il fit donner la bibliothèque d'Arundel, et à qui il donna lui-même les tables des veines et des artères, qu'il avait apportées de Padoue. Ce fut lui aussi qui obtint que les marbres d'Arundel, qui étaient dans les jardins de ce seigneur, seraient donnés à l'université d'Oxford. Il remplit les places de commissaire pour avoir soin des mariniers malades, de commissaire du commerce et des plantations, de commissaire du sceau privé, et de trésorier de l'hôpital de Greenvick, sous le roi Guillaume. Une vie si utile à ses compatriotes fut terminée le 27 février 1706, que l'on comptait 1705. Une seule de ses filles lui a survécu, et son fils Jean, qui a traduit quelques livres français en anglais, est mort le 24 mars 1699, que l'on comptait 1698, laissant une fille et un fils, qui a hérité des biens de son aïeul. Les ouvrages d'Evelyn sont l'*Histoire de la gravure et des graveurs*, 1662, in-8°; l'*Histoire des arbres et des forêts et des arbres à fruit*, 1679, in-fol.; le *Calendrier des jardiniers*, in-8°; *Origine et progrès de la navigation et du commerce*, 1674, in-8°, etc. Il a aussi traduit plusieurs livres en anglais.

EVENSSON (David), savant théologien suédois, né en 1699, fut pasteur à Nort-Koping, et chapelain du roi de Suède. Il mourut en 1750. On a de lui quelques dissertations estimées; *De portione pauperibus relinquendâ; De aquis supra cœlestibus; De Prædestinatione*, etc.

EVEPHENE, philosophe pythagoricien, ayant été condamné à mort par Denis, tyran de Syracuse, pour avoir détourné les Métapontins de son alliance, demanda permission avant que de mourir d'aller à son pays pour marier une sœur. Le tyran lui demanda quelle caution il donnerait. Il offrit Eucrite, son ami, qui demeura en sa place. On admira l'action d'Eucrite; mais on fut beaucoup plus surpris du retour d'Evephene, qui se présenta à Denis au bout de six mois, comme on était convenu. Alors le tyran, charmé de la vertu de ces deux amis, leur rendit la liberté et les pria de l'admettre pour troisième dans leur amitié. On raconte la même chose de Damon et de Pythias.

EVERAD. *Voy.* Second.

ÉVILMÉRODAC, roi de Babylone, gouverna le royaume pendant les sept années de démence de son père Na-

Digitized by Google

buchodonosor : celui-ci, ayant recouvré son bon sens, remonta sur le trône, et fit enfermer son fils, qui eut lieu de faire connaissance avec Jéchonias, roi des Juifs, qui était aussi dans les fers. Son père étant mort, il lui succéda vers 562 avant J.-C. Il tira des fers le roi Jéchonias, et fut tué par Nériglissor, son beau-frère, après un règne de deux ans.

ÉVREUX, comté, après des comtes particuliers, dont on prétend que descend une maison d'Angleterre dont était le fameux comte d'Essex, fut donné à Robert, fils de Richard Ier, duc de Normandie, dont la postérité le conserva jusqu'à Amauri V, qui le céda en 1200 à Philippe-Auguste. Le roi Philippe III, dit le Hardi, le donna à son fils puîné, Louis, mort en 1319. Celui-ci fut père de Philippe, qui devint roi de Navarre par sa femme Jeanne, fille de Louis X, et mourut en 1343 ; ils eurent pour fils Charles II, roi de Navarre. *Voy.* Charles II. Son fils Charles III mourut sans postérité masculine en 1425. En 1404 il avait cédé ce comté au roi de France Charles VI. Il a servi d'apanage au duc d'Alençon, fils de Henri II, et enfin a été donné à la maison de Bouillon, en échange de Sedan. *Voy.* le père Anselme.

EWES (Symonds d'), historien et antiquaire anglais, né en 1602, à Coxden, dans le comté de Dorset, fut shérif du comté de Suffolk, député du parlement en 1640, créé baronnet en 1641. Il prit le parti du parlement pendant les guerres civiles, et mourut le 18 avril 1650. Il a dressé le Journal du parlement sous le règne d'Elisabeth, 1682, in-fol.

EXPILLI (Claude), habile président au parlement de Grenoble, naquit à Voiron en Dauphiné le 22 décembre 1561. Henri IV et Louis XIII le chargèrent de diverses affaires importantes. Il mourut à Grenoble en 1636, à 75 ans. On a de lui des plaidoyers et d'autres ouvrages en prose, 1612, in-4°, et un vol in-4° de poésies publiées en 1624, où il y a de beaux endroits et dans lesquelles il suit une orthographe singulière en voulant écrire les mots comme on les prononce ; une vie du chevalier Bayard, 1650, in-12. Antoine Boniel de Châtillon, avocat-général à la chambre des comptes de Dauphiné, a écrit sa vie, Grenoble, 1660, in-4°.

EXUPÈRE (Saint), célèbre évêque de Toulouse au cinquième siècle, se rendit illustre par sa charité durant une grande famine. Après avoir distribué tous ses biens, il vendit encore les vases sacrés d'or et d'argent pour assister les pauvres, et fut réduit à porter le corps de Jésus-Christ dans un panier d'osier, et son sang dans un calice de verre. Saint Jérôme le compare à la veuve de Sarepta, et lui a dédié son commentaire sur le prophète Zacharie. Saint Exupère mourut vers 417.

EYBEN (Hulderic), naquit à Norden le 20 novembre 1629, d'une famille noble et ancienne. Il fut choisi par Georges II, landgrave de Hesse, pour une des chaires de professeur en droit à Marpurg. Il devint ensuite conseiller et antécesseur à Helmstad, puis juge dans la chambre impériale de Spire ; enfin conseiller au conseil aulique de l'empereur Léopold. Il mourut le 25 juillet 1699. Ses ouvrages furent imprimés à Strasbourg en 1708, in-fol. Ils sont estimés.

EYCK. *Voy.* Eick.

EYMERIC. *Voy.* Nicolas.

EZÉCHIAS, roi de Juda, succéda à son père Achaz vers 726 avant J.-C. Il fit abattre les autels des faux dieux, brûla les bois sacrés, brisa le serpent d'airain pour ôter aux Juifs tout sujet d'idolâtrie, et gouverna avec sagesse et avec piété. Ayant défait les Philistins révoltés, il tomba malade vers 713 avant J.-C. Le prophète Isaïe lui annonça alors qu'il mourrait de cette maladie ; mais ses pleurs ayant fait révoquer cette sentence, Isaïe l'assura que Dieu lui accordait encore 15 ans de vie. Pour preuve de cette prédiction, l'ombre remonta de dix lignes, selon la parole du prophète, sur le cadran solaire qu'Achaz avait fait faire. Mérodach Baladan, roi de Babylone, au bruit de cette merveille, envoya des ambassadeurs à Ezéchias pour le féliciter. Ce prince leur montra tous ses trésors. Dieu, pour le punir de sa vanité, lui fit dire par Isaïe que toutes ses richesses seraient un jour transportées à Babylone ; mais Ezéchias obtint par son repentir qu'il ne verrait point ce malheur. Quelque temps après, ayant

Digitized by Google

refusé de payer tribut au roi d'Assyrie, Sennacherib, pour s'en venger, entra en Judée, y prit plusieurs places, et ne cessa ses ravages que par les présens et les promesses d'Ezéchias. Cependant, trois ans après, à son retour d'Egypte, il mit le siége devant Jérusalem; mais l'ange du Seigneur extermina son armée, et lui tua en une nuit 185,000 hommes. Enfin Ezéchias mourut 698 avant J.-C., à 53 ans. Manassès son fils lui succéda.

EZECHIEL, le troisième des grands prophètes, était fils du sacrificateur Buzy. Il fut mené jeune en captivité à Babylone, sous Jéchonias, et commença à prophétiser vers 595 avant J.-C. Il prédit aux Juifs la captivité et la ruine de Jérusalem, les malheurs qui devaient arriver aux peuples voisins, le rétablissement du peuple juif et du temple, le règne du Messie, et la vocation des gentils. Ses prophéties sont remplies de visions, de sentences et de comparaisons, dont quelques-unes sont si difficiles à entendre, que les Juifs ont défendu de lire ce prophète avant l'âge de 30 ans. Ezéchiel y reproche aux Juifs leur idolâtrie, rend leurs crimes sensibles, et n'oublie rien pour les détourner du culte des faux dieux, les menaçant de la captivité et des plus grands malheurs s'ils continuent, et s'ils ajoutent foi aux promesses des faux prophètes. On dit que ces reproches furent si sensibles aux Juifs, qu'ils le firent mourir d'une mort cruelle. Le livre d'Ezechiel est en hébreu, et contient vingt-deux visions, disposées selon l'ordre des temps qu'il les a eues. Les Commentaires les plus estimés sur ce prophète sont ceux de Prado et de Villalpand, jésuites.

EZECHIEL, poète grec, Juif, que M. Huet fait vivre un siècle, et Sixte de Sienne 40 ans avant J.-C., et d'autres sous l'empire d'Adrien et de Trajan, avait fait une tragédie sur la sortie des Hébreux hors de l'Egypte, dont Fed. Morel a donné des fragmens, Paris, 1598, in-8°. On les trouve aussi dans *Corpus poëtarum græcorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol.

EZZELIN, fameux tyran, natif du village d'Onera, dans la Marche Trévisane, était originaire d'Allémagne, et vivait dans le 13e siècle. Il combattit d'abord à la tête des Gibelins, et remporta de grandes victoires. Ensuite il se rendit redoutable par ses cruautés et par ses violences. Il prit Vérone, Padoue et quelques autres villes d'Italie, et y exerça la tyrannie la plus odieuse. Il méprisa les anathèmes de Grégoire IX, d'Innocent IV et d'Alexandre IV. Un jour ayant appris que les habitans de Padoue s'étaient révoltés, il en fit mourir 12,000 qu'il avait dans ses troupes. Enfin les princes de Lombardie, s'étant ligués contre lui, le prirent lorsqu'il allait attaquer Milan; ils le menèrent à Soncino, où il mourut désespéré le 12 octobre 1259, après avoir exercé sa tyrannie plus de 40 ans. Sa vie a été écrite en italien par P. Gérard, 1560, in-8°, et traduite en français par Fr. Cortaud, Paris, 1644, in-12.

Digitized by Google

F.

FABER (Basile), né à Soraw en Silésie en 1520, fut recteur du collége Augustinien à Erfurt, et s'est fait connaître par son *Thesaurus eruditionis scolasticæ*, qu'il publia en 1571, et dont la dernière édition est de la Haie, 1735, 2 vol. in-fol.

FABER (Giles), carme, mort à Bruxelles en 1506, se fit un nom par ses prédications dont il avait banni le burlesque et le ridicule si communs de son temps. On a de lui une chronique de son ordre, une Histoire de Brabant, etc.

FABER (Jean), savant théologien de l'ordre de saint Dominique, natif de Hailbron, se distingua au 16e siècle par ses prédications et par ses ouvrages. Les principaux sont, 1° Traité en latin sur la manière de connaître les hérétiques; 2° un autre Traité, pour prouver que la foi peut être sans la charité; 3° un ouvrage sur la messe et sur la présence réelle; 4° *Enchiridion Bibliorum*, in-4°. Il ne faut pas le confondre avec Jean Fabert, autre savant religieux dominicain, qui fut official et grand-vicaire de Constance en 1519, et confesseur de l'empereur Ferdinand. Il était ami d'Erasme, et eut une célèbre conférence en 1526 avec les hérétiques. Il fut nommé par l'empereur Ferdinand à l'évêché de Vienne, où il mourut le 12 juin 1541. Ses principaux ouvrages ont été imprimés en 3 vol. in-fol. Ce religieux est souvent appelé le Marteau des hérétiques, du nom d'un de ses livres intitulé *Malleus Hæreticorum*. *Voy.* Fèvre.

FABERT (Abraham), fils d'un libraire de Metz, auteur des Notes sur la coutume de Lorraine, 1657, in-fol., fut élevé auprès du duc d'Epernon; il sauva l'armée du roi à la fameuse retraite de Mayence, comparée par quelques écrivains à celle des dix mille de Xénophon. Ayant été blessé au siége de Turin d'un coup de mousquet à la cuisse, M. de Turenne, avec le cardinal de la Valette, dont il était aide-de-camp, le conjurant de se la laisser couper selon l'avis de tous les chirurgiens, « Il ne faut pas mourir par pièces, leur dit-il, la mort m'aura tout entier, ou elle n'aura rien. » En effet, il guérit de sa blessure. Il eut ensuite le gouvernement de Sedan. Il y fit faire des fortifications solides avec tant d'économie, que le roi n'a jamais eu de places mieux fortifiées et à si peu de frais. Il prit Stenai en 1654, et fut fait maréchal de France en 1658. Son mérite, sa probité et sa modestie lui acquirent l'estime du roi et des grands. Il refusa le collier des ordres du roi, prétendant qu'il ne devait être porté que par l'ancienne noblesse. Louis XIV, répondant de sa main à sa lettre de remercîment, lui dit: « Ceux à qui je vais distribuer le collier ne peuvent jamais en recevoir plus de lustre dans le monde que le refus que vous en faites, par un principe si généreux, vous en donne auprès de moi. » Le maréchal Fabert mourut à Sedan le 17 mai 1662, à 63 ans. Le père Barre, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, a donné sa Vie au public en 1752, à Paris, 2 vol. in-12. Il y en a une plus ancienne en un seul vol. in-12, mince.

FABIAN (Robert), alderman, puis shérif de Londres, y mourut en 1512, et fut enterré à Saint-Michel. Il s'occupa d'abord de la poésie anglaise, latine et française, puis il s'appliqua à l'histoire. Sa *Chronique de France et d'Angleterre* est imprimée à Londres en 1516, et depuis en 1533, 2 vol. in-fol. Il en a été imprimé une continuation en 1599, jusqu'au règne de Marie.

FABIEN, *Fabianus*, Romain, succéda au pape Anterre en 236; il envoya des évêques dans les Gaules pour

Digitized by Google

y prêcher la foi, et mourut pour la foi de J.-C. le 20 janvier 250, durant la persécution de Dèce. On dit que, pendant la cérémonie de son élection, une colombe alla se reposer sur sa tête. On lui attribue des décrétales qui sont visiblement supposées.

FABIUS MAXIMUS (Rullianus), célèbre consul romain, de la famille des Fabiens, si féconde en grands hommes, fut général de la cavalerie romaine, 324 avant J.-C., et reçut le commandement de l'armée pendant l'absence du dictateur Papirius, avec défenses d'attaquer ses ennemis; mais il se présenta une si belle occasion de les défaire, qu'il aima mieux exposer sa tête que de ne pas rendre service à sa patrie. Il força le camp des Samnites, et remporta sur eux une victoire complète. Malgré ce glorieux succès, Papirius voulut le faire mourir pour sa désobéissance; mais l'armée et le peuple romain obtinrent sa grâce. Fabius fut cinq fois consul, une fois censeur et dictateur. Il triompha des Apuliens, des Lucériens, des Samnites, des Gaulois, des Umbriens, des Marses et des Toscans. C'est lui qui institua que les chevaliers Romains iraient tous les ans le 15 juillet en cérémonie, montés sur des chevaux blancs, depuis le temple d'honneur jusqu'au Capitole. C'est le premier de la famille des Fabiens qui fut surnommé Maximus. Cette famille était très-illustre et très-puissante à Rome: elle entreprit à ses dépens la guerre contre les Véiens, et 306 Fabiens périrent dans cette guerre à la journée de Cremera, 475 avant J.-C. C'est ce que marque Ovide dans ses fastes.

> **Una dies Fabios ad bellum miserat omnes:**
> **Ad bellum missos perdidit una dies.**

On dit qu'il n'en resta qu'un seul, qui fut ensuite élevé aux premiers emplois, et qui fut la tige des différentes branches de la famille des Fabiens; mais Denys d'Halicarnasse traite de fable cette guerre rapportée par Tite-Live.

FABIUS MAXIMUS (Quintus), l'un des plus grands capitaines de son siècle, fut surnommé *Cunctator*, c'est-à-dire le temporiseur, parce qu'ayant été créé dictateur, après la bataille de Trasimène, 217 avant J.-C., il trouva moyen de fatiguer Annibal, sans le combattre, en le harcelant par sans cesse, et en se campant avantageusement. Les Romains, mécontens de sa lenteur, partagèrent son autorité avec Minucius: celui-ci, plus ardent, tomba bientôt dans une embuscade dont Fabius le retira. Minucius, pénétré de reconnaissance, lui remit la part de l'autorité que la république lui avait donnée. Après la bataille de Cannes, il lassa tellement les Carthaginois, qu'ils se consumèrent d'eux-mêmes, et ne purent plus tenir tête aux Romains. Annibal fit tout ce qu'il put parses railleries et par tous les stratagèmes imaginables pour attirer Fabius au combat; mais voyant que c'était toujours inutilement, il lui envoya dire que « s'il était aussi grand capitaine qu'il voulait qu'on le crût, il devait descendre dans la plaine, et accepter la bataille. » Fabius lui répondit froidement « que si Annibal était lui-même aussi grand capitaine qu'il croyait l'être, il devait le forcer à donner bataille. » Fabius fut cinq fois consul, la première 233 ans avant J.-C., après qu'il eut défait les Liguriens. Il rendit de si grands services à sa patrie, qu'il fut appelé le Bouclier de la république. S'étant emparé de Tarente, et étant convenu du rachat des captifs avec Annibal, le sénat refusa de ratifier le traité; Fabius vendit tous ses biens pour s'acquitter de sa parole. On le nommait encore *Verrucosus*, à cause d'une verrue qu'il avait sur les lèvres, et Ovicula, à cause de sa grande douceur. Quintus Fabius Maximus, son fils, fut aussi consul: pendant son consulat, voyant son père venir à lui sans descendre de cheval, il lui ordonna de mettre pied à terre. Alors ce grand homme, embrassant son fils, lui dit: « Je voulais voir si tu savais ce que c'est que d'être consul. » Il y a eu un autre Fabius Maximus, qui fut consul avec Jules César, auquel il soumit l'Espagne, après y avoir défait le parti de Pompée.

FABIUS PICTOR, est le premier des Romains qui écrivit l'histoire en prose. Il vivait vers 216 avant J.-C. L'ouvrage que nous avons sous son nom est une pièce supposée et du nombre de celles qui ont été publiées par Annius de Viterbe. Ceux de cette famille prirent le nom de Pictor, parce que celui dont ils descendaient avait fait

Digitized by Google

peindre les murs du temple de la Santé.

FABIUS DOSSENSUS, ou DORSENUS, composa des farces appelées par les Romains *Atellanes*, de la ville d'Atella, dans le pays des Osques, où elles prirent naissance. Horace, Sénèque et Pline parlent de ce poète.

FABIUS MARCELLINUS, historien du 3e siècle, depuis Alexandre Sévère, et avant Dioclétien. Il est cité par Lampridius comme auteur d'une vie d'Alexandre Mammée. C'est ce Marcellinus avec Marius Maximus, et Suétone, que Vopiscus s'est proposé d'imiter dans la vie de Probus.

FABIUS RUSTICUS, historien du temps de Claude et de Néron, fut ami de Sénèque. Tacite loue son style dans ses Annales et dans la vie d'Agricola.

FABRE (Jean-Claude), naquit à Paris le 25 avril 1668, d'un père qui était habile chirurgien. Il était déjà sous-diacre et bachelier de Sorbonne, et il avait été régent de seconde à Saint-Quentin lorsqu'il entra dans la congrégation de l'Oratoire à Paris. Il fut successivement professeur de philosophie à Rumilly en Savoie, à Toulon, à Riom, au Mans et à Nantes. Il enseigna ensuite la théologie pendant trois ans à Riom, puis pendant trois autres années au séminaire de la congrégation à Lyon. C'est pendant son séjour à Lyon qu'il fit imprimer un petit Dictionnaire latin et français, in-8°, tiré des meilleurs auteurs classiques, dont il y a eu plusieurs éditions. Ce fut aussi à Lyon et en 1709 qu'il donna une nouvelle édition du Dictionnaire de Richelet en 2 vol. in-fol. sous le titre d'Amsterdam. Cette édition fut supprimée à cause de plusieurs articles théologiques sur les matières du temps, et parce que dans la liste des auteurs il avait donné de grands éloges à MM. de Port-Royal sans user de même à l'égard de leurs adversaires. Il fut alors obligé de sortir de la congrégation de l'Oratoire, et de se retirer à Clermont en Auvergne, où n'ayant pas de quoi subsister, il se chargea de l'éducation de quelques enfans, et eut recours au père Tellier, jésuite, confesseur du roi, qui lui fit tenir deux fois de l'argent. Le père Fabre rentra dans la congrégation de l'Oratoire sur la fin de 1715, et fut envoyé à Douai, où il composa une petite brochure intitulée *Entretiens de Christine et de Pélagie sur la lecture de l'Ecriture sainte*. Cette brochure est encore recherchée. Dans la suite ayant prêché la Dominicale de l'Oratoire à Troyes avec distinction (car il avait aussi du talent pour la chaire), il vint demeurer sur la fin de 1723 à Montmorency. C'est là qu'il commença la continuation de l'Histoire ecclésiastique de feu M. l'abbé Fleury, dont il a donné 16 vol. in-4° ou in-12; ce qui engagea ses supérieurs à le faire venir à Paris dans leur maison rue Saint-Honoré, où il mourut le 22 octobre 1753, à 85 ans, fort regretté de ses confrères et de ses amis, à cause de sa douceur, de sa modestie, de sa candeur et de sa vertu. Le discours sur le renouvellement des études ecclésiastiques, etc., qui est au commencement du 13e vol. de la continuation, est de M. l'abbé Goujet. On remarque dans cette continuation de l'érudition et beaucoup de facilité à écrire; mais on n'y retrouve ni l'esprit, ni le discernement, ni le caractère, ni le style, ni la justesse d'esprit de M. l'abbé Fleury. Il avait poussé beaucoup plus loin cette continuation, mais il lui fut défendu d'en faire imprimer de nouveaux volumes. C'est lui qui a fait la table de l'Histoire de M. de Thou, traduite en français, in-4°. Il avait aussi commencé la table du Journal des Savans, dont il se déchargea peu après sur M. l'abbé de Claustre, à qui on est redevable de cet utile ouvrage en 10 vol. in-4° On a encore du père Fabre, 1° une Traduction de Virgile, en 4 vol. in-12, ouvrage médiocre; 2° une traduction des Fables de Phèdre, Paris, 1728, in-12, avec des notes.

FABRETTI (Raphael), savant antiquaire du 17e siècle, naquit à Urbain en 1619, d'une famille noble. Il se fit estimer de tous les savans antiquaires de l'Europe, du cardinal Carpegna, du cardinal Charles Barberin et du pape Alexandre VIII, qui le fit son secrétaire. Après la mort de ce pape Fabretti se livra entièrement à l'étude, et donna au public plusieurs excellens ouvrages, 1° sur les canaux de l'ancienne Rome, Rome, 1680, in-4°, fig.; 2° *la Colonne Trajane*; Rome, 1683, in-fol., fig., 3° *les Inscriptions anciennes*, 1699, in-fol.; 4° Un ouvrage

Digitized by Google

contre Gronovius, intitulé : *Jasithei ad Gronovium apologema, in ejusque Titilivitia, sive de Tito-Livio somnia; animadversiones*, 1686, in-4°. Il y prend le nom de Jasitheus, qui est son nom de Raphaël en grec; car Raphaël en hebreu est la même chose que ἰάσις θεοῦ en grec, c'est-à-dire médecine de Dieu, etc. Il fut préfet des archives du château Saint-Ange, sous Innocent XII, membre des académies des Assorditi d'Urbin, et de celles des Arcadi de Rome. Il mourut le 7 janvier 1700, à 80 ans.

FABRI (Honoré), naquit dans le diocèse de Bellay vers 1606, et entra dans la société des jésuites le 28 octobre 1626. Il professa long-temps la philosophie à Lyon dans le collége de la Trinité, et alla ensuite à Rome, où il fut pénitencier et où il mourut le 9 mars 1688. Il avait embrassé toutes les sciences : il n'y avait pas jusqu'à la médecine qu'il n'eût étudiée, et l'on prétend qu'il enseigna la circulation du sang avant le célèbre Harvei, qui en est regardé comme l'inventeur. Le père Fabri s'était rendu habile surtout dans la philosophie et les mathématiques. On a de lui, 1° une Physique en latin, Lyon, 1669, 4 vol. in-4°; 2° *Dialogi physici*, Lyon, 1669, in-8°; 3° *De plantis, de generatione animalium et de homine*, Paris, 1666, in-4°; 4° *Synopsis optica*, Lyon, 1667, in-4°; *Notæ in notas Willelmi Wendrokii*, sous le nom de Bernard Stubrock, insérées dans le Recueil ou la grande apologie de la doctrine morale de la société de Jésus, Cologne, 1672, in-fol., et ensuite mises à l'Index a Rome; 5° une Lettre au sujet de la paix de Clément IX, qui fut condamnée à être brûlée à Paris le 26 mars 1669; 6° *Summula theologiæ*, in-4°; 7° un Dialogue en faveur de la probabilité, réfuté par l'abbé Gradi, bibliothécaire du Vatican, Rome, 1659, in-8°. C'est ce Dialogue du père Fabri et ses autres écrits en faveur des casuistes, qui lui firent donner par MM. de Port-Royal le nom d'avocat des causes perdues. On a encore de lui d'autres ouvrages imprimés, et il a laissé 11 vol. in-4° manuscrits.

FABRICE (André), savant professeur de Louvain, conseiller des ducs de Bavière, et prévôt d'Ottingen, était natif d'un village du pays de Liége. Il mourut en 1581. On a de lui *Harmonia confessionis Augustanæ*, Cologne, 1587, in-fol., et d'autres ouvrages.

FABRICE ou LEFEVRE (François), savant humaniste du 16e siècle, natif de Duren et principal du collége de Dusseldorf, mourut en cette ville le 5 mai 1573, à 47 ans. M. de Thou en a fait l'éloge. Il est auteur de la Vie de Cicéron, qui est dans l'édition de Cicéron de l'abbé d'Olivet, etc.

FABRICE (Georges), né à Kemnitz en 1516, se distingua par sa piété et par ses ouvrages en vers et en prose. Il mourut le 5 juillet 1571, à 56 ans. On a de lui, 1° l'*Art poétique*, en latin, 1589, in-8°; 2° un grand nombre de poésies latines, dont le style est pur, clair et aisé, Bâle, 1567, 2 vol. in-8°; 3° une collection de poètes chrétiens latins, Bâle, 1562, in-8°; 4° *Origines saxonicæ*, Leipsick, 1608, 2 vol. in-fol.; 5° *Res misnicæ*, 1569, in-4°; 6° *Res germanicæ et saxonicæ*, Leipsick, 1609, in-fol.

FABRICE HILDAN (Guillaume), savant chirurgien allemand du commencement du 17e siècle, dont les ouvrages ont été imprimés à Francfort, 1682, in-fol., fig.

FABRICIUS LUSCUS (Caïus), célèbre capitaine et consul romain vers 282 avant J.-C., vainquit les Samnites, les Brutiens et les Lucaniens, et mérita les honneurs du triomphe. Ayant été député vers Pyrrhus, il refusa les présens que ce prince lui offrait, le combattit, et le mit en fuite. Il lui renvoya ensuite son médecin, qui promettait de l'empoisonner, pourvu qu'on lui donnât quelque récompense. Fabricius fut censeur vers 275 avant J. C. On dit qu'il mourut si pauvre, que le sénat fut obligé de marier ses filles aux frais du public.

FABRICIUS VEIENTO, auteur latin sous le règne de Néron, vers 49 de J.-C., fit des libelles diffamatoires contre les sénateurs et les pontifes, et fut chassé d'Italie pour ses crimes. Tacite remarque que ce Fabricius, étant préteur, attelait des chiens aux chariots, au lieu de chevaux. Ses livres furent brûlés par ordre de Néron.

FABRICIUS (Jean-Albert), naquit à Leipsick le 11 novembre 1668. Il alla à Hambourg en 1693, où Jean-Frédéric Mayer lui offrit sa maison et

Digitized by Google

le soin de sa bibliothèque. Fabricius passa cinq ans chez M. Mayer; il fut élu professeur d'éloquence à Hambourg en 1699, et se fit recevoir docteur en théologie à Kehl; en 1719 les magistrats de Hambourg augmentèrent ses honoraires de 200 écus, afin de le retenir. Il fut si sensible à cette attention, qu'il résolut de finir ses jours à Hambourg, et qu'il refusa constamment toutes les places qu'on lui offrit ailleurs. Il mourut le 3 avril 1736, à 68 ans. Sa femme était morte deux mois avant, et n'a laissé que deux filles mariées. On a de lui un grand nombre d'ouvrages : les principaux et les plus estimés sont, 1° *La Bibliothèque grecque*; il faut que le 1er volume soit de 1718, ou au moins de 1708, qui sont plus amples que de 1705, les volumes suivans sont semblables, quoique réimprimés, 14 vol. in-4°; 2° sa *Bibliothèque latine, ancienne*, Hambourg, 1722, avec un supplément imp. en 1721, 3 vol. in-8° qui ont été réimprimés à Venise, 1728, 2 v. in-4°. 3° la *Bibliothèque de la basse et moyenne latinité*, 1734 et suiv., 5 vol. in-8°, réimprimés à Padoue en 1754, 6 vol. in-4°; 4° *Bibliotheca antiquaria*, 1726, in-4°; 5° *Bibliotheca ecclesiastica*, 1718, in-fol.; 6° un recueil et un extrait des auteurs qui ont traité de la vérité de la religion, 1725, in-4°; 7° les *Mémoires d'Hambourg*, en 7 vol. in-8°, auxquels M. Evers son gendre en a ajouté un huitième; 8° *Codex apocryphus Novi Testamenti*, 1719, 2 vol. in-8°; 9° *Codex pseudepigraphus Veteris Testamenti*, 1722 et 1723, 3 tom. en 2 vol. in-8°; 10° *La Théologie de l'eau*, etc., traduite en français, in-8°.

FABRICIUS (Jérôme), célèbre médecin du 16e siècle, plus connu sous le nom d'Aquapendente, lieu de sa naissance, fut disciple et successeur de Fallope. Il s'appliqua principalement à la chirurgie et à l'anatomie, qu'il professa à Padoue pendant 40 ans avec une réputation extraordinaire. La république de Venise lui fit une pension de 1000 écus d'or, et l'honora d'une statue et d'une chaîne d'or. Il mourut en 1603. On a de lui divers ouvrages de chirurgie et d'anatomie, Leyde, 1738, in-fol. qui sont estimés. Quelques auteurs ont prétendu que Harvei son disciple avait appris de lui et de Fra-Paolo la circulation du sang.

FABRICIUS (François), ministre et professeur en théologie de l'université de Leyde, dont il a été quatre fois recteur, était né à Amsterdam le 10 avril 1663. Il avait épousé la fille d'un conseiller des Indes, dont il eut un fils unique, mort avant lui à l'âge de 24 ans. Il mourut lui-même le 27 juillet 1738. Fabricius était savant dans les langues orientales, qui lui ont servi dans ses Dissertations, 1717 et suivantes, 5 vol. in-4°; *Christus ecclesiæ fundamentum; Sacerdotium Christi; Christologia Noachica et Abrahamitica; De fide christiand patriarcharum et prophetarum; De oratore sacro.* Il a fait aussi imprimer des sermons en hollandais.

FABRICIUS (Vincent), poète latin, né à Hambourg en 1613, fut conseiller de l'évêque de Lubec, et ensuite syndic de la ville de Dantzick, qui lui conféra la dignité de bourguemestre, et le députa treize fois en Pologne. Il est mort à Varsovie le 11 avril 1667, à 54 ans. Ses poésies sont imprimées en 1632, mais plus complètes en 1685, à Leipsic, in-8°.

FABROT (Charles-Annibal), né à Aix en 1581, devint très-habile dans la jurisprudence civile et canonique et dans les belles-lettres; ce qui lui attira l'amitié de MM. Peiresc et du président du Vair. Fabrot fut avocat, docteur et professeur en droit à Aix, jusqu'en 1617, que le président du Vair ayant été fait garde-des-sceaux, l'attira à Paris. Après la mort de ce président, Fabrot retourna à Aix. Il revint à Paris en 1637. Le chancelier Seguier le retint, et lui donna une pension de 2000 liv. pour le faire travailler à la traduction des Basiliques. Cet ouvrage lui valut une place de conseiller au parlement d'Aix, dont les circonstances ne lui permirent pas de jouir; il mourut à Paris le 16 janvier 1659, à 79 ans. On a de lui : 1° *Les Basiliques* ou Constitution des empereurs d'Orient, en grec et en latin, avec des savantes notes, 1647, 7 vol. in-fol. Ruhnkénius a donné un supplément aux Basiliques, Leyde, 1765, in-fol.; 2° les éditions de Cedrene, de Nicétas, d'Anastase le Bibliothécaire, de Constantin Manassès, de Si-

Digitized by Google

mocate, de Chalcondile, qui font partie de la Bisantine, de Cujas, 1658, 10 vol. in-fol., etc., avec des notes savantes et curieuses.

FACINI (Pierre), Bolonais, n'avait aucune idée de la peinture lorsqu'il entra un jour chez Annibal Carache, pour assister à l'étude des élèves de ce peintre. Il admirait l'ouvrage qu'il voyait éclore sous les doigts de ces jeunes gens, et son admiration lui donnait un air de stupidité qu'un de ces élèves s'avisa de parodier, et de faire passer de main en main ce portrait, qui excita le rire de l'assemblée. Facini, piqué d'être le jouet de ce jeune homme, prit un charbon et le dessina avec des traits si ridicules que les rieurs changèrent d'objet. Carache, surpris de ce qu'avait fait Facini, se chargea de l'instruire; il devint un excellent peintre d'histoire, et la plupart de ses ouvrages sont à Bologne.

FACIO (Barthélemi), natif de la Spezzia dans l'état de Gênes, fut secrétaire d'Alphonse d'Aragon, roi de Naples, et ambassadeur des Génois auprès de ce prince. Facio traduisit de grec en latin l'histoire d'Alexandre-le-Grand par Arrien, et composa en latin l'histoire d'Alphonse V, roi d'Aragon et de Naples, 1560, in-4°. On a encore de lui, 1° un livre aussi en latin *De bello Veneto Clodiano, seu inter Venetos et Genuenses ob insulæ Tenedos possessionem gesto, circiter anno* 1391, Lyon, 1578, in-8°; 2° quelques opuscules en latin publiés par Freher à Hanovre en 1611, in-4°; 3° *De vitæ felicitate, seu summi boni fruitione liber*, Lugd. Bat., 1628, in 24; 4° enfin un traité aussi en latin des hommes illustres de son siècle, Florence, 1745, in-4°. Facio conserva jusqu'à sa mort la haine qu'il avait eue toute sa vie contre Laurent Valle, qui mourut en 1465. Déjà presque à l'agonie, ayant appris la mort de son ennemi, il se composa à lui-même cette épitaphe.

> Ne vel in Elysiis, sine vindice, Valla susurret,
> Facius haud multos post obiit ipse dies.

FACUNDUS, évêque d'Hermiane, assista en 547 à la fameuse conférence que le pape Vigile tint à Constantinople. Il y prit la défense des trois chapitres, et composa à cette occasion un ouvrage en 12 livres que le père Sirmond publia en 1629, in-8°, et dans la Bibliothèque des Pères. Cet ouvrage mérita l'exil à son auteur; il est écrit avec art, avec véhémence et avec éloquence; mais le zèle outré de Facundus l'emporte quelquefois trop loin.

FAERNO (Gabriel), poète latin natif de Cremone, s'acquit l'estime du cardinal de Médicis, depuis pape sous le nom de Pie IV, et de saint Charles Borromée son neveu. « Il excella, dit M. de Thou, à examiner les écrits des anciens, et à les rétablir sur les anciens manuscrits. » Il s'est aussi attiré les louanges et l'estime des savans, pour avoir mis les fables d'Esope en diverses sortes de vers; mais il en aurait été plus estimé, s'il n'eût point caché le nom de Phèdre, sur lequel il s'était formé, ou s'il n'eût pas supprimé les écrits qu'il avait entre ses mains. La fortune a voulu que nous fussions redevables de ce bien, que Faerno nous avait envié, aux soins et à la fidélité de Pierre Pithou. Les fables de Faerno, *Fabulæ centum ex antiquis auctoribus collectæ*, Rome, 1564, in-4° fig., édition plus recherchée que celle de Londres, 1743, in-4°, fig., ont été traduites en vers français par M. Perrault, de l'Académie française, Amsterdam, 1718, in-12. On a encore de Faerno, 1° *In Lutheranos, sectamque Germaniam Elegiæ*, dans *Deliciæ poet. ital.*; 2° *Censura emendationum Livianarum Sigonii*; 3° *De metris comicis*; 4° une édition de Térence; 5° des remarques sur Catulle et sur plusieurs ouvrages de Cicéron; 6° *Dialogi antiquitatum*, etc. Il mourut à Rome le 17 novembre 1561.

FAGAN (Cristophe Barthelemi), fils d'un commis au bureau des consignations de Paris, eut un emploi dans le même bureau, qui l'occupait peu et rapportait beaucoup moins qu'à son père. Fagan avait une partie de l'esprit et du caractère de La Fontaine, un extérieur négligé, un air distrait et timide. Il employa son loisir et ses talens pour le théâtre français, pour l'italien et pour la foire. *Le Rendez-vous* et *La Pupille* sont ce qu'il a fait de mieux dans le bon comique. Fagan mourut en 1755, à 53 ans. Il était marié. Ses œuvres ont été imprimées à Paris en 1760, 4 vol. in-12.

FAGE ou BUCHELIN (Paul),

Digitized by Google

Fagius, habile ministre protestant, né à Reinzabern en 1504, se distingua par sa capacité dans la langue hébraïque, et fut chargé par les protestans de diverses affaires importantes. Thomas Crammer l'attira en Angleterre en 1549. Fage fut bien reçu de la cour; elle l'envoya faire des leçons publiques à Cambridge, où il mourut le 12 novembre 1550. On a de lui divers ouvrages, entre autres *Thisbites Elias; Apophthegmata patrum; Sententiæ morales*, 1542, in-4°; *Tobias*, hebraico-lat., 1542, in-4°; *Notæ in Pentateuchum*, 1546, in-fol.; *Enarratio epistolæ divi Pauli ad Romanos*, etc.

FAGE (Raimond de la), excellent dessinateur et graveur, naquit à Toulouse, ou selon d'autres à Lisle en Albigeois l'an 1648. Il s'appliqua au dessin par goût et par inclination, malgré ses parens, et n'eut aucun maitre ni aucun secours; mais ses talens suppléèrent à tout, et il devint l'un des meilleurs dessinateurs de l'Europe. Il dessinait à la plume et au lavis. Ses dessins à la plume et sur des sujets libres et licencieux sont les plus estimés. Il mourut en 1690. Son atelier était au cabaret; une fois il y avait passé plusieurs jours, et n'avait pas de quoi payer sa dépense; il crayonna au dos du mémoire qu'on lui présenta un dessin que l'aubergiste alla porter à un amateur: le curieux donna ce qu'on lui demanda, et fit encore tenir quelque argent à la Fage.

FAGEL (Gaspard), né en 1629, a mérité les plus grands éloges des protestans, par son attachement à la cause du prince d'Orange dans les Pays-Bas et en Angleterre, que les protestans ont regardée comme la leur propre. Il était dans la même opinion, et ne la suivait pas par intérêt; car quoiqu'il ait passé par la place de greffier, et qu'il ait été pendant seize ans grand pensionnaire de Hollande, il a laissé peu de biens. Il est mort le 15 décembre 1688.

FAGNANI, ou FAGNAN (Prosper), célèbre canoniste du 17e siècle, fut regardé à Rome comme un oracle, et devint secrétaire de la sacrée congrégation. Il perdit la vue à 44 ans, et composa par ordre d'Alexandre VII un excellent Commentaire sur les Décrétales, 6 tomes en 3 vol. in-fol., imprimé à Rome en 1661, et à Venise en 1697. La table de cet ouvrage est un chef-d'œuvre en ce genre; il est presque incroyable qu'un homme aveugle ait pu la composer. Il mourut à Rome vers 1678, à plus de 80 ans.

FAGON (Gui-Crescent) naquit à Paris le 11 mai 1638, de Henri Fagon, commissaire ordinaire des guerres, et de Louise de la Brosse, nièce de Gui de la Brosse, médecin ordinaire de Louis XIII, et petit-fils d'un médecin ordinaire de Henri IV. Il fit ses premières études en Sorbonne, chez M. Gillot, célèbre docteur, qui le prit chez lui en qualité d'étudiant, et qui l'engagea à se faire médecin. Dans le temps de sa fortune il n'oublia jamais M. Guillot: quand il le rencontrait dans les rues, il descendait de carrosse, et conduisait ce docteur dans la maison où il allait. Le jeune Fagon fut à peine sur les bancs, qu'il osa soutenir dans une thèse la circulation du sang, qui passait alors pour un paradoxe parmi les vieux docteurs. Il en soutint une autre sur l'usage du tabac; *An frequens nicotianæ usus vitam abbreviet*, Paris, 1699, in-4°. Il prit le bonnet de docteur en médecine l'an 1664. M. Vallot, premier médecin du roi, voulant rétablir le jardin du roi, M. Fagon lui offrit ses soins, et alla à ses frais en Auvergne, en Languedoc, en Provence, sur les Alpes et sur les Pyrénées, d'où il revint avec une ample collection de plantes curieuses et utiles. Il eut la principale part au catalogue des plantes du jardin du roi, publié en 1665, sous le titre de *Hortus regius*, à la tête duquel il mit un petit poëme latin de sa façon. Il devint professeur de botanique et de chimie au jardin royal, et avait commencé à en faire graver les plantes; mais il n'y a eu que 45 planches de gravées, qui sont difficiles à avoir. Le roi le nomma premier médecin de madame la dauphine en 1680, et quelques mois après médecin de la reine. Il devint premier médecin du roi en 1693, et en 1698 il eut la surintendance du jardin royal, où il se retira après la mort du roi. Ce fut pour l'enrichir qu'il inspira à Louis XIV d'envoyer M. de Tournefort en Grèce, en Asie et en Égypte. Il mourut le 11 mars 1718, à près de 80 ans. On a encore de lui *Les qualités du quinquina*, Paris, 1703, in-12. L'académie des

Digitized by Google

sciences l'avait choisi en 1699 pour un de ses honoraires. Il avait épousé Marie Nozereau, dont il a laissé deux fils, l'aîné, Antoine, évêque de Lombez, puis de Vannes, mort le 16 février 1742, et le second, Louis, conseiller d'état ordinaire et au conseil royal, et intendant des finances, mort à Paris le 8 mai 1744, sans avoir été marié.

FAGUNDEZ (Etienne), fameux casuiste jésuite, natif de Viane en Portugal, mort le 13 janvier 1645, à 68 ans. On a de lui un Traité des contrats, Lyon, 1641, in-fol.; *In ecclesiæ quinque præcepta*, 1626, in-fol.; *In præcepta Decalogi*, 1640, 2 tom. in-fol.

FAHRENHEIT (Gabriel-Daniel), né à Dantzick, avait 15 ou 16 ans lorsqu'en 1701 ses tuteurs l'envoyèrent à Amsterdam pour s'y appliquer au négoce. Au bout de quatre ans son inclination le porta à l'étude de la physique; il choisit la partie de la construction des baromètres et thermomètres, dont il fit un grand nombre qui sont fort estimés. Il les envoyait en différens pays, et voyagea beaucoup lui-même. En 1710 il alla Dantzick, et parcourut la Courlande et la Livonie. En 1714 il passa à Leipsic et à Berlin. Ce fut à son retour de ce dernier voyage à Amsterdam qu'au lieu d'esprit-de-vin dont il s'était toujours servi dans la composition de ses thermomètres, il y substitua le mercure, vers l'an 1720, parce que dans sa *Dissertation sur les thermomètres*, publiée en 1724, il dit qu'il y avait déjà quelques années qu'il en avait usé pour vérifier l'expérience de M. Amontons, qui prétendait que la chaleur de l'eau bouillante était constante. Il vivait encore en 1740.

FAIDEAU. *Voy.* Feydeau.

FAIL (Noël), seigneur de la Herissaye, gentilhomme breton et conseiller au parlement de Rennes, au 16e siècle, est auteur des Contes d'Eutrapel, Rennes, 1587, in-16, réimprimés en 1732, 2 vol. in-12; *les Ruses de Ragot*, 1576, in-16, réimprimé aussi sous le titre de *Propos rustiques* en 1732. Le nom d'Eutrapel, qu'il a pris à la tête de ses Contes, vient de deux mots grecs qui signifient *qui narre bien*.

FAILLE (Germain de la), habile annaliste de Toulouse, naquit à Castelnaudari le 30 octobre 1616, et fut avocat du roi au présidial de cette ville. On le choisit syndic de Toulouse en 1655; ce qui lui ayant donné occasion de voir les archives de la ville, il entreprit d'en composer les annales. Il devint en 1694 secrétaire perpétuel de l'académie des jeux floraux, et mourut à Toulouse, doyen des anciens capitouls de cette ville, le 12 novembre 1711, à 96 ans. On a de lui, 1° les Annales de Toulouse, 1687 et 1701, en 2 vol. in-fol.; 2° un Traité de la noblesse des capitouls de Toulouse, 1707, in-4°. Ces deux ouvrages sont estimés.

FAIRFAX (Edouard), poète anglais du temps de la reine Elisabeth et de Jacques Ier, est mort en 1632. Il a composé des églogues et autres poésies; mais son ouvrage le plus considérable est la traduction du Tasse en anglais, Londres, 1624, in-fol.

FAIRFAX (Thomas), père et fils, entrèrent dans le parti parlementaire, contraire au roi Charles Ier, parce qu'ils étaient presbytériens; cependant ils auraient désiré abaisser l'autorité du roi par une pacification plutôt que par la guerre, dont ils craignaient l'événement; mais quand tout espoir de pacification fut perdu ils restèrent attachés au parti du parlement, et en commandèrent les troupes. Le fils succéda au comte d'Essex dans le commandement général, défit les troupes d'Irlande à Nantwick, et détruisit absolument l'armée du roi à Naseby le 23 juin 1645. Destitué de toute ressource, ce malheureux prince se retira chez les Ecossais, qui eurent la lâcheté de livrer aux Anglais leur roi et leur compatriote. Fairfax, touché de son infortune, alla lui rendre ses respects, lui baisa la main; mais soumis aux volontés de Cromwell, sa pitié fut stérile. Sa femme, moins politique, entendant lire au roi les chefs d'accusation intentés contre lui au nom du peuple d'Angleterre, ne put s'empêcher de s'écrier: « C'est un menteur; la dixième partie du peuple anglais n'a pas part à ce crime, qui est l'effet des artifices du traître Cromwell. » Le tyran méprisa ce reproche, et continua la procédure avec le sang froid que donnent l'hypocrisie et l'habitude du crime. Fairfax remit le commandement de l'armée à Cromwell, pour pacifier l'Ecosse qui s'était déclarée pour Charles II; mais lorsqu'il crut s'apercevoir

Digitized by Google

des intentions de Monck pour le rétablissement du roi, il fut un des premiers à lui offrir ses services. Le parlement le choisit pour un des députés vers Charles II lorsqu'il l'invita à revenir prendre la couronne. Il mourut en avril 1667.

FAISTEMBERGER (Antoine et Joseph), deux excellens paysagistes allemands, originaires d'Inspruck; l'ainé, qui fut le maitre de son frère, mourut à Vienne vers 1720.

FAITHORNE (Guillaume), peintre anglais du 17e siècle, fut banni du temps des guerres civiles; ce qui lui donna lieu de prendre des leçons de Champagne. Il excellait dans la miniature, et mourut en 1691. Ce peintre a écrit un livre sur la peinture et sur la gravure au burin et à l'eau-forte.

FALCANDUS (Hugo), trésorier de Saint-Pierre de Palerme, au 12e siècle, est auteur de l'Histoire de Sicile sous Guillaume-le-Mauvais et sous Guillaume-le-Bon, depuis 1152 jusqu'en 1169. Cette Histoire passe pour exacte et fidèle. La meilleure édition est celle de Paris en 1550, in-4°.

FALCIDIUS, tribun du peuple romain, institua la loi Falcidie, par laquelle chacun pouvait disposer de son bien en faveur de qui il lui plairait, pourvu qu'il en réservât la quatrième partie à celui qu'il instituait héritier.

FALCONIA. *Voy.* ANICIUS PROBUS.

FALCONIERI (la bienheureuse Julienne), célèbre religieuse, nièce d'Alexis Falconieri, l'un des sept fondateurs de l'ordre des Servites, naquit à Florence en 1270. Elle fut élue supérieure des *Oblates* en 1307, et leur prescrivit une règle que le pape Martin V approuva en 1424. Elle mourut à Florence en odeur de sainteté en 1341; elle fut canonisée par Benoit XIII en 1729.

FALCONNET (Corneille), né à Lyon en 1671, d'une famille illustre dans la médecine, surpassa ses ancêtres dans cette science. Il a laissé une bibliothèque de 45,000 vol., dont le catalogue est en 2 vol. in-8°, et dont il a légué à la bibliothèque du roi tout ce qui n'y était pas. Il est mort en 1762; ses ouvrages sont, la traduction latine du nouveau système de planètes de Villemot, 1707, in-12; des notes sur Daphnis et Chloé dans l'édition de 1731, in-8°; sur le *Cymbalum mundi* dans l'édition de 1732, in-12; un glossaire du roman de la Rose; une thèse si l'homme tire son origine d'un ver, traduite en français par M. Andri, 1705, in-12.

FALCONETTO (Jean-Marie), né à Vérone en 1458, de peintre médiocre devint habile architecte. Il est le premier qui ait donné les dessins des théâtres et amphithéâtres anciens. Il a fait à Venise plusieurs constructions considérables, et est mort en 1534.

FALDA (Jean-Baptiste), habile dessinateur et graveur à l'eau forte du 17e siècle, dont on a *Les fontaines de Rome*, Nuremberg, 1685, in-fol.; *Les jardins de Rome*, 1680, in-fol.; *Les eglises et les palais de Rome*, 1699, in-fol.

FALETI (Jérôme), comte de Trignano, et poète italien du 16e siècle, natif de Savone, fut employé en diverses affaires importantes par les ducs de Ferrare. On a de lui, 1° un poëme italien en quatre livres sur les guerres de Flandre; 2° douze livres de poésie; 3° Les causes de la guerre d'Allemagne sous Charles-Quint, en italien, Venise, 1552, in-8°; 4° une traduction italienne du traité d'Athénagore sur la résurrection, 1556, in-4°., etç. Il est aussi l'un des auteurs du fameux recueil intitulé *Polyanthea*.

FALIERI (Marin), fameux doge de Venise, élu en 1354, ayant gouverné la république pendant neuf mois, forma le dessein de s'en rendre le maitre absolu, et d'assassiner les sénateurs. Un des conjurés, voulant sauver la vie d'un noble nommé Lioni, donna lieu à la découverte de la conspiration. Les sénateurs conduisirent si bien cette affaire, que 16 des principaux conjurés furent pris la nuit d'auparavant avec Falieri, qui eut la tête tranchée à l'âge de 80 ans; les autres furent pendus. On fit ensuite mourir 400 des complices, et l'on donna 1000 écus de pension, avec des titres de noblesse, à celui qui avait découvert la conspiration; mais n'étant pas satisfait de cette récompense, il accusa les sénateurs d'ingratitude; ils le reléguèrent dans l'île d'Augusta, d'où s'étant sauvé, il périt en passant dans la Dalmatie.

FALIERI (Ordelaphe), célèbre doge

Digitized by Google

de Venise, élu en 1102, alla au secours de Baudouin, roi de Jérusalem, avec une puissante flotte, et l'aida à reprendre une partie de la Syrie. Il réduisit ensuite sous la domination des Vénitiens la Dalmatie, la Croatie, et plusieurs autres provinces éloignées de la mer. La ville de Zara s'étant révoltée, Falieri alla pour l'assiéger avec sa flotte, mais il fut tué en attaquant cette ville en 1120.

FALKLAND. *Voy.* CARY.

FALLOPE (GABRIEL), très-célèbre médecin, botaniste, astronome et philosophe, naquit à Modène en 1523, d'une famille noble. Il s'appliqua principalement à l'anatomie, dans laquelle il fit plusieurs découvertes importantes, et professa avec une réputation extraordinaire à Pise, puis à Padoue, où il mourut le 9 octobre 1562, à 39 ans. Ses ouvrages ont été imprimés en 1584, en 4 v. in-fol., compris le supplément, qui est de 1606.

FALLOURS (SAMUEL), peintre hollandais, qui a peint les curiosités naturelles, poissons, écrevisses, crabes qui se trouvent sur les côtes des îles Moluques, et les a fait imprimer à Amsterdam, 1718, 2 tomes en 1 vol. in-fol., 43 planches dans le premier, 57 dans le second. Ce livre est rare, mais il ne faut se fier ni à la vérité des enluminures ni à celle des figures.

FALS (RAYMOND), né à Stockolm en 1658, vint à Paris en 1683, et travailla chez Chéron, médailleur du roi. Les médailles sorties de ses mains lui valurent une pension de 1200 livres. Cet habile artiste mourut à Berlin en 1703.

FANNIUS (CAÏUS), surnommé Strabon, fut consul en 161 avant J.-C. avec Valérius Messalla. C'est sous son consulat qu'on fit la loi Fannia, pour régler les dépenses qu'on faisait dans les festins, et pour donner aux préteurs le pouvoir de chasser de Rome les rhéteurs et les philosophes. Par cette loi il n'était permis de dépenser que 10 as dans les festins ordinaires des Romains, et que 100 as dans les plus solennels, tels que ceux des saturnales ou des jeux publics, chose presque incroyable si l'on fait réflexion qu'en ce temps-là 10 as était le prix d'un mouton, et 100 as le prix d'un bœuf, suivant l'opinion de plusieurs savans. Caïus Fannius son fils se distingua par son éloquence, et fut consul 120 ans avant J. C. Il s'opposa aux entreprises de Caïus Gracchus, et fit contre lui un discours loué par Cicéron. Caïus Fannius, cousin germain de ce dernier, fut questeur 139 ans avant J.-C. et préteur 10 ans après. Il porta les armes en Afrique, sous Scipion l'Africain le Jeune, et en Espagne sous Fabius-Maximus Servilien. Il fut disciple de Panétius, célèbre philosophe stoïcien, et épousa la fille puinée de Lélius. Il avait composé des annales, dont Cicéron fait un grand éloge.

FANNIUS (CAÏUS), auteur latin qui vivait du temps de Trajan, composa une histoire en 3 livres des cruautés de Néron et des dernières heures de ceux que ce prince faisait exécuter à mort ou envoyait en exil. Pline en parle l. V, épist. 5 et 9.

FANNIUS CEPION, étant complice d'une conjuration contre Auguste qui fut découverte, se donna lui-même la mort. Ce qui a donné lieu à cette épigramme de Martial, l. II. 80.

> Hostem cùm fugeret, se Fannius ipse peremit;
> Hic, rogo, non furor est, ne moriare mori ?

FANNIUS (QUADRATUS), poète latin dont les poèmes, quoique ridicules, furent placés avec son portrait dans la bibliothèque publique qu'Auguste avait fait construire dans le temple d'Apollon. Horace, son contemporain, le raille dans ses satires, et lui donne le nom de parasite.

FANSHAW (RICHARD), Anglais célèbre par ses ambassades et par ses écrits, fut chargé des affaires les plus importantes à la cour d'Espagne et à celle de Portugal sous les règnes de Charles Ier et de Charles II, rois d'Angleterre. Il prit avec zèle les intérêts de la famille royale, fut revêtu de plusieurs charges honorables à la cour d'Angleterre, et mourut à Madrid le 16 juillet 1666, jour qu'il avait fixé pour s'en retourner à Londres. On a de lui quelques pièces de vers en anglais, des traductions recueillies en 1 vol. in-4°, Londres, 1646.

FARDELLA (MICHEL-ANGE), né en 1650 à Trapani en Sicile, d'une famille noble, entra dans le tiers-ordre de saint François. Il enseigna les mathématiques à Messine, la théologie à Rome,

Digitized by Google

où il avait pris le bonnet de docteur dans le collége de la Sapience. François II, duc de Modène, lui donna une chaire de philosophie et de géométrie dans sa capitale. Mais il laissa ce poste pour aller à Venise, où il quitta en 1693 l'habit de l'ordre de saint François, par la permission du pape, et prit l'habit de prêtre séculier. Il devint ensuite professeur d'astronomie et de physique dans l'université de Padoue, et mourut à Naples d'une seconde attaque d'apoplexie, le 2 janvier 1718, à 68 ans. Il avait l'esprit vif et l'imagination féconde; mais il était devenu si distrait par son habitude à méditer, qu'il semblait quelquefois avoir perdu l'esprit. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de littérature, de philosophie et de mathématiques, les uns en latin et les autres en italien. Ses principaux sont, 1° *Universæ philosophiæ systema*, Venise, 1691, in-12; 2° *Universæ usualis mathematicæ Theoria*, in-12; 3° *Animæ humanæ natura ab Augustino detecta*, 1698, in-fol.; 4° plusieurs écrits en faveur de la philosophie de Descartes, etc.

FARE (Sainte), vierge célèbre d'une famille noble de Brie, était sœur de saint Faron, évêque de Meaux, et de Changulse, évêque de Laon. Elle bâtit le monastère de Faremoutier, en fut abbesse, et mourut vers 655, à près de 60 ans.

FARE (Charles-Auguste, marquis de la), né au château de Valgorge dans le Vivarais en 1644, fut capitaine des gardes de Monsieur, duc d'Orléans, et de son fils, qui a été régent du royaume. Il faisait les délices des bonnes compagnies par son enjouement et par la délicatesse de son esprit. On a de lui des Chansons et d'autres Poésies en petit nombre, où règnent le bon goût, l'esprit et la délicatesse. Elles sont imprimées avec celles de l'abbé de Chaulieu son ami, et séparément avec ses Mémoires, 2 vol. petit in-12. Il a fait aussi les paroles d'un opéra intitulé *Panthée*. Ses Mémoires sont écrits avec un grand air de liberté et de sincérité; ils se ressentent du mécontentement que l'auteur et toute sa société avaient contre le gouvernement. Il mourut à Paris en 1712.

FAREL (Guillaume), né à Gap en 1489, d'une famille noble, régenta quelque temps au collége du cardinal Le Moine. Farel était ami de Jacques Le Fèvre d'Estaples, et fut l'un des premiers qui embrassèrent en France les erreurs de Luther; il se joignit ensuite à Zuingle, et fut ministre à Genève avant Calvin. Il en fut chassé en 1538, et se retira à Bâle, puis à Neufchâtel, où il mourut le 13 septembre 1565. Il se maria à 69 ans, et il eut l'opiniâtreté et les autres défauts qu'on reproche avec raison aux premiers réformateurs. On a de lui, 1° un Traité contre les libertins, intitulé *le Glaive de l'esprit*; 2° un Traité de la sainte cène du Seigneur et de son Testament; 3° des Thèses en latin et en allemand. David Ancillon a donné sa vie.

FARET (Nicolas), natif de Bourg en Bresse, vint fort jeune à Paris, où il s'attacha à Vaugelas, à Boisrobert et à Coeffetau. Il devint ensuite secrétaire de M. le comte d'Harcourt, puis intendant de sa maison. Il fut l'un des premiers membres de l'académie française, et on le chargea d'en rédiger les statuts. Il était ami intime de Saint-Amand, qui ne l'a célébré dans ses vers comme un illustre débauché que pour rimer à cabaret. C'est à quoi Boileau fait allusion au commencement de son art poétique.

Ainsi, tel autrefois qu'on vit avec Faret
Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret.

Faret devint dans la suite secrétaire du roi, et mourut à Paris au mois de septembre 1646, à 46 ans. On a de lui, 1° une Traduction française d'Eutrope; 2° *L'honnête homme*, tiré de l'italien de Castiglione, in-12; 3° *Vertus nécessaires à un prince*; 4° plusieurs pièces de poésie dans les recueils de son temps. Il laissa aussi en manuscrit la Vie de René II, duc de Lorraine, et des Mémoires du fameux comte d'Harcourt.

FARGIS (Charles d'Angennes du), fut conseiller d'état sous Louis XIII, et son ambassadeur en Espagne. Il fut démenti sur le traité de Monçon, qu'il avait conclu en 1626, pour n'avoir pas suivi les instructions du père Joseph, et il fut obligé de faire réformer ce traité sur les nouvelles instructions qu'il reçut. Sa femme, Madeleine de Silly, comtesse de la Rochepot, fut dame d'atours de la reine Anne d'Autriche;

Digitized by Google

elle ne put voir les chagrins que le cardinal de Richelieu causait à sa maîtresse sans entrer dans quelques intrigues contre lui. Le cardinal la contraignit de sortir de France. Elle mourut à Louvain au mois de septembre 1639. On trouve dans le Journal du cardinal de Richelieu, et dans sa Vie par Le Clerc, 1753, 5 vol. in-12, des lettres en chiffres de madame du Fargis, qui furent interceptées, et qui la firent condamner à être décapitée par arrêt de la chambre de justice de l'arsenal en 1631. Elle eut un fils tué au siége d'Arras en 1640 avant d'être marié, et une fille religieuse à Port-Royal, morte en 1691.

FARGUES (Balthasar de), fut major dans le régiment de M. de Bellebrune, que Louis XIII fit gouverneur d'Hesdin, après la prise de cette ville en 1639. La Rivière, neveu de Mme de Bellebrune, major de la place, et de Fargues, avaient épousé les deux sœurs. A la mort de M. de Bellebrune, en 1657, de Fargues voulut obtenir le gouvernement d'Hesdin; il fut refusé. Il fit accroire à son beau-frère la Rivière qu'il avait sollicité inutilement le gouvernement pour lui, et qu'il avait demandé d'être major à sa place. La Rivière se ressentit du refus comme s'il lui eût été personnel. Le comte de Moret, frère du marquis de Vardes, fut nommé gouverneur d'Hesdin; de Fargues alla le voir; il en fut reçu froidement, ce qui lui fit conjecturer que son beau-frère et lui allaient perdre leur place. Il le prévint, et alla s'enfermer dans Hesdin: le comte de Moret trouva les portes fermées; il ne put y entrer. De Fargues vendit la place à don Juan; il en reçut le prix, mais il refusa de recevoir les Espagnols; et l'armée française s'étant approchée d'Hesdin, il fit tirer le canon dessus. Pour soutenir cette autorité usurpée, il ne trouva pas de meilleur parti que d'user d'une sévérité effrayante. Une potence était toujours posée sur la place, et il y faisait attacher ceux qu'il soupçonnait de lui être contraires, ou qui commettaient quelque faute. Trois soldats furent condamnés à être pendus; il ne se trouva pas de bourreau; il accorda la grâce à l'un des trois pour pendre les deux autres. Cette sévérité politique, propre à maintenir l'ordre pendant quelque temps, mit de Fargues à portée de jouir de son indépendance jusqu'à la paix des Pyrénées. Il fut compris dans l'amnistie du prince de Condé, ainsi que tous ses partisans, avec cette restriction qu'ils ne seraient pas prévenus d'autre crime. De Fargues eut la maladresse d'acheter la terre de Courson près de Paris; quand il partit pour venir s'y fixer, un nègre, qui avait été le ministre de ses rigueurs, voulut l'en détourner; il n'y réussit pas. De Fargues venait souvent à Paris étaler un faste offensant. M. de Louvois, qui en fut instruit, fit rechercher sa vie. Il se trouva que depuis 1645 jusqu'en 1657 il avait fait les fonctions de contrôleur des vivres, tandis qu'il était intéressé avec les fournisseurs. Il fut arrêté à Paris en sortant des Cordeliers, et conduit à Abbeville, où son procès lui fut fait par l'intendant, à la tête du présidial, qui le condamna à être pendu, ce qui fut exécuté le 27 mars 1665. Ses biens furent confisqués, sur iceux préalablement prise la somme qui devait revenir au roi. Elle fut fixée à 500,000 liv., ce qui absorbait les prétentions des co-seigneurs suzerains de la terre de Courson. Le roi fit don de ses droits à M. le premier président de Lamoignon, qui transigea avec les co-seigneurs, dont il était le principal. C'est ainsi que la terre de Courson est entrée dans la maison de Lamoignon. On remarqua que le bourreau qui le pendit était ce soldat qui avait pendu ses camarades. La femme de de Fargues lui survécut: elle tâcha inutilement de corrompre les juges de son mari; elle reçut ordre de sortir de la ville, ce qu'elle fit le jour même de l'exécution, avec de prétendus domestiques qui auraient bien pu causer du trouble lors de l'exécution. Elle put voir en partant la potence destinée pour son mari, toute plantée. Les minimes, à qui elle avait donné une somme pour faire les obsèques de son mari, demandèrent le corps de de Fargues, l'obtinrent, et l'enterrèrent le même jour dans leur église.

FARIA DE SOUZA (Emmanuel), savant gentilhomme portugais, chevalier de l'ordre du Christ, naquit à Caravella le 18 mars 1590. Il alla à Rome en 1631, où il s'acquit l'estime des gens de lettres, qui étaient à la cour du pape Urbain VIII. Il publia divers ouvrages, et mourut à Madrid le 3 juin 1649, à 59 ans, laissant trois enfans.

Digitized by Google

On a imprimé de lui 7 vol. de poésies, et depuis sa mort, son *Europe*, son *Asie*, et son *Afrique portugaise*, en 6 vol. in-fol.; son *Europe*, 2 vol.; son *Asie*, 3 vol.; son *Afrique*, 1 vol. in-fol., en tout 6 vol.; Histoire de Portugal, 1730, in-fol.

FARINACCIO (Prosper), célèbre jurisconsulte, né à Rome le 30 octobre 1554, fut avocat romain et procureur fiscal. Il se plaisait à défendre les causes les moins soutenables, et se comporta dans la charge de procureur-fiscal avec une rigueur et une sévérité excessive. Cette conduite lui attira de fâcheuses affaires, où il aurait succombé, si quelques cardinaux, charmés de son esprit, n'eussent intercédé pour lui auprès de Clément VIII. Ce pape disait, en faisant allusion au nom de Farinaccio, « que la farine était excellente, mais que le sac qui la renfermait ne valait rien. » Farinaccio mourut à Rome le 30 octobre 1618, à 64 ans. Ses ouvrages ont été imprimés à Anvers, 1620 et suiv., 13 vol. in-fol.; *Decisiones rotæ*, 2 vol.; *Decisiones rotæ novissimæ*, 1 vol.; *Decisiones rotæ recentissimæ*, 1 vol.; *Repertorium judiciale*, 1 vol.; *De hæresi*, 1 vol.; *Consilia*, 2 vol.; *Praxis criminalis*, 4 vol.; *Succus praxis criminalis*, 1 vol. Ils sont recherchés des jurisconsultes.

FARINATO (Paul), peintre célèbre et savant architecte, mourut à Vérone sa patrie en 1606, à 84 ans. Le prince de Melfe eut une estime particulière pour lui et pour ses tableaux.

FARINELLI (Charles Broschi, dit), né à Naples en 1705, fut un musicien célèbre, et la plus belle voix qui ait jamais existé. Il s'attacha au service de la cour d'Espagne après avoir demeuré long-temps en Angleterre: le bonheur qu'il eut de rétablir par son chant les organes du cerveau de Philippe V fit sa fortune; mais il n'oublia jamais son état; et quoiqu'il reçût chez lui à manger les plus grands seigneurs de la cour, ils ne purent jamais le déterminer à se mettre à table avec eux. Ayant entendu un officier se plaindre de ce que toutes les faveurs étaient répandues sur un malheureux histrion, pendant que lui qui servait depuis trente ans n'avait jamais pu rien obtenir, il demanda pour lui une pension, et lui en apporta lui-même le brevet en lui disant: « Je vous ai entendu vous plaindre de ce que vos longs services étaient restés sans récompense; voilà ce que le roi vous donne. » Après la mort de Philippe V il continua de rester à la cour de Ferdinand V, qui lui continua sa pension de 4,000 piastres, et l'honora de la croix de Calatrava. En 1761 il se retira à Bologne, où il est mort en 1782.

FARINGDON (Antoine), théologien anglais, né à Suming en 1596, fut curé à Londres, et mourut en septembre 1658. Il y a de lui 2 vol. de Sermons, 1658 et 1663, in-fol.

FARNABE (Thomas), né à Londres en 1575, d'un père qui était charpentier, accompagna en 1595 François Drake et Jean Hawkins dans leurs voyages, et se fit ensuite soldat dans les Pays-Bas. Las de ce métier, il déserta, et retourna en Angleterre, où il enseigna les humanités avec réputation. Farnabe fut toujours attaché à la famille royale durant les guerres civiles d'Angleterre. Etant sollicité en 1641 de se déclarer en faveur du parti républicain, il répondit, « qu'il aimait mieux n'avoir qu'un roi que d'en voir cinq cents. Cette liberté lui attira des affaires. Il fut en prison, et l'on proposa dans la chambre des communes de l'exiler en Amérique; mais cette proposition ayant été rejetée, il fut seulement transporté à Ely-House, où il mourut le 12 juin 1647, à 72 ans. Il avait été marié deux fois, et avait eu des enfans de ses deux mariages. On a de lui des Notes latines sur Juvénal, Perse, Sénèque, Martial, Lucain, Virgile, Terence et Ovide, et d'autres ouvrages.

FARNESE, famille illustre d'Italie, dont était le pape Paul III. Avant d'être cardinal, il eut deux fils naturels, Pierre Louis et Ranuce. Paul III conféra les duchés de Parme et de Plaisance à son fils aîné en 1545, sous la redevance de 80,000 écus au saint Siége. L'autorité que voulut prendre le nouveau duc déplut à la noblesse, qui était peu gênée auparavant. Ses débauches lui firent encore d'autres ennemis. Il fut assassiné dans son palais en 1547. Son fils Octave lui succéda et mourut en 1586, laissant ses états à son fils Alexandre Farnèse, l'un des plus grands capitaines du 16e siècle, qui se signala à la bataille de Lépante, remit sous l'obéissance de l'Espagne les Pays-Bas, dont il était

Digitized by Google

gouverneur, excepté la Hollande, qu'il aurait aussi fait rentrer dans le devoir si Philippe II son oncle eût voulu suivre son conseil. Il vint deux fois en France au secours de la ligue; mais chaque fois Henri IV le contraignit de se retirer. La seconde fois lui fut fatale. Il mourut à Arras le 2 décembre 1592 d'une blessure qu'il avait reçue au siége de Rouen. Sa postérité jouit des duchés de Parme et de Plaisance jusqu'au cardinal Antoine Farnèse, qui mourut sans postérité en 1731. Sa nièce Elisabeth Farnèse, femme de Philippe V, roi d'Espagne, hérita de ces duchés, et les transmit au second de ses fils, l'infant don Philippe, mort en 1765, dont le fils fut ensuite duc de Parme, de Plaisance et de Guastalla.

FARNESE (Alexandre), cardinal, l'un des plus vertueux et des plus grands prélats du 16e siècle, mourut le 2 mars 1589. Il avait coutume de dire qu'il ne trouvait rien de plus insupportable qu'un soldat lâche et qu'un ecclésiastique ignorant.

FARNEWORTH (Ellis), curé de Corsengton, mort le 25 mars 1763, a publié diverses traductions en anglais, la Vie de Sixte V, 1754, in-fol.; Davila, Histoire des guerres civiles de France, 2 vol. in-4°; OEuvres de Machiavel, 1761, 2 vol. in-4°, et 1775, 4 vol. in-8°.

FARNSWORT, ou FARNEWERT (Richard), fut un des premiers disciples de Fox, auteur de la secte des quakers ou trembleurs en Angleterre. Il composa un livre pour prouver que quand on parle à quelqu'un, fût-ce au roi, ou à Dieu même, il faut toujours tutoyer, c'est-à-dire qu'on ne doit jamais se servir de pluriel, mais seulement de singulier. Ce paradoxe d'incivilité fut adopté par Fox et par tous les quakers qui tutoient depuis ce temps-là tous ceux à qui ils parlent, même le roi d'Angleterre et les princes.

FARON (Saint), évêque de Meaux, et frère de sainte Fare, fut élevé à la cour de Théodebert et à celle du roi Thierri. Il passa ensuite à celle du roi Clotaire; et ayant renoncé au monde, il devint évêque de Meaux en 627. Saint Faron établit l'abbaye qui porte son nom, assista au 2e concile de Sens en 657, et mourut le 28 octobre 672, à près de 80 ans.

FARQUHAR (Georges), fils d'un ecclésiastique d'Irlande, naquit à London-Derry en 1678. Il donna dès sa jeunesse des marques de son talent pour la poésie, qu'il tourna du côté du théâtre, comme acteur d'abord, et ensuite comme auteur. Sa première comédie, *L'amour et la bouteille*, fut jouée en 1698; mais *Le couple constant*, ou *Le faux pas au jubilé*, qui parut en 1700, eut un succès prodigieux; cela ne pouvait être autrement dans l'occurrence du jubilé de l'église romaine. Les Anglais, qui se piquent d'être philosophes, ne le sont point du tout quand il s'agit de tourner en ridicule les pratiques de l'église romaine. Ce succès l'encouragea à continuer; mais sa mort, arrivée en mai 1707, ne lui permit pas d'en faire un grand nombre. Ses poésies et comédies ont été réunies en 1742, 2 vol. in-12.

FAUCHET (Claude), premier président à la Cour des Monnaies de Paris, s'appliqua à la recherche des antiquités de France, et s'y rendit habile. Il mourut à Paris sa patrie en 1601, à 72 ans. Ses principaux ouvrages sont les *Antiquités gauloises et françaises*, avec un Traité des libertés de l'église gallicane, Paris, 1610, in-4°, dans lesquelles il fait paraître beaucoup de jugement et d'exactitude. On a aussi de lui une traduction de Tacite.

FAUCHEUR (Michel Le), fut d'abord pasteur de ceux de sa communion à Montpellier, et ensuite ministre à Charenton. Il prêcha un jour contre le duel d'une manière si persuasive et avec tant de véhémence, que le maréchal de la Force, qui l'avait entendu, dit à quelques braves officiers qui étaient avec lui que si on lui faisait un appel il ne l'accepterait pas. Le Faucheur n'était pas moins recommandable par sa probité que par ses talens extraordinaires pour la chaire. Il mourut fort âgé à Paris le 1er avril 1657. On a de lui, 1° plusieurs volumes de Sermons, in-8°; 2° un excellent Traité de l'action de l'orateur, Leyde, 1686, in-12, qui parut d'abord sous le nom de Conrart; 3° un Recueil de prières et de méditations chrétiennes très-édifiantes; 4° enfin un Traité sur l'Eucharistie, Genève, 1635, in-fol., contre le cardinal du Perron, ouvrage qui fut trouvé si bon par les églises prétendues réformées, qu'elles

Digitized by Google

le firent imprimer à leurs frais par ordre d'un synode national.

FAUNE, roi des Aborigènes au pays des Latins, était, selon la fable, petit-fils de Saturne, et succéda à son père Picus vers 1220 avant J.-C. On dit qu'il se tenait presque toujours caché, et qu'il institua un grand nombre de cérémonies religieuses, ce qui le fit confondre avec Pan, dieu des Faunes et des Satyres.

FAUR (Gui du), seigneur de Pibrac, quatrième fils de Pierre du Faur, président au parlement de Toulouse, d'une famille noble et féconde en grands hommes, eut une charge de conseiller à Toulouse, fut élu juge-mage, et député en cette qualité aux états d'Orléans en 1559, où il parut avec éclat. Le roi Charles IX le choisit pour être un de ses ambassadeurs au concile de Trente. Du Faur y soutint avec zèle les intérêts de la couronne, et fut nommé à son retour avocat-général au parlement de Paris en 1565. Il accompagna le duc d'Anjou en Pologne, y resta après le départ de son maître, exposé au ressentiment des Polonais, et revint cependant heureusement en France, et y fut envoyé pour conclure la paix. Henri III lui donna une charge de président à mortier au parlement de Paris. Du Faur fit paraître dans toutes ces places importantes de grands talens et une probité consommée. Il mourut à Paris le 27 mai 1584, à 55 ans. Sa femme ne mourut qu'en 1612. On a de lui des plaidoyers, des harangues, in-4°, une belle Lettre latine sur le massacre de la Saint-Barthélemi, qu'il prétend justifier, 1573, in-4°, et d'autres ouvrages en prose et en vers. Le plus connu parut pour la première fois en 1574, sous le titre de *Quatrains de Pibrac*. Ce sont des vers moraux qui contiennent des instructions utiles, au nombre de cent vingt-six quatrains. Il y en a eu un grand nombre d'éditions et de traductions. La dernière est de 1746, in-12. Voici le quatrain qui empêcha qu'il ne fût fait chancelier, comme il le méritait :

Je hais ces mots de puissance absolue,
De plein pouvoir, de propre mouvement ;
Aux saints décrets ils ont premièrement,
Puis à nos loix la puissance tollue.

FAUR DE SAINT-JORRI (Pierre du), premier président au parlement de Toulouse, et l'un des plus savans hommes de son siècle, a composé un grand nombre d'ouvrages. Les plus estimés sont, 1° les 33 livres des Semestres, 1598 et 1630, 2 vol. in-4°; 2° celui des Agonistiques, c'est-à-dire des exercices et des jeux des anciens, 1595, in-fol.; 3° un Traité des magistrats romains; 4° *Dodecamenon, sive de Dei nomine et attributis*, 1588, in-8°; 5° des Commentaires sur le droit. Il mourut le 18 mai 1600.

FAURE (Jean), dit Versoris, bénédictin et abbé de Saint-Jean-d'Angeli, était confesseur de la dame de Montsoreau, qui était aimée du frère de Louis XI. Il empoisonna par une pêche le prince et sa maîtresse. Avant de lui faire son procès, on le trouva mort en prison en 1472. On croit que le duc de Bretagne fit rendre ce service à Louis XI.

FAURE (Antoine), né à Bourg en Bresse en 1557, fut successivement juge-mage de Bresse, président du Genevois pour M. le duc de Nemours, premier président du sénat de Chambéry, et gouverneur de Savoie et de tous les pays en deçà les monts. Ce fut lui qui fut chargé de négocier le mariage de madame Christine de France avec le prince de Piémont, Victor-Amédée. Le roi de France lui offrit inutilement la première présidence du parlement de Toulouse ; il voulut rester au service du duc de Savoie, et mourut en 1624. Ses ouvrages contiennent 10 vol. in-fol. *Jurisprudentia papiniana*, Lugduni, 1688, 1 vol. ; *De erroribus interpretum juris*, 2 vol.; *Comment. in pandectas, seu de erroribus Pragmaticorum*, 1659, 5 vol. ; *Codex Fabrianus*, 1661, 1 vol. ; *Conjecturæ juris civilis*, 1661, 1 vol. On y joint *H. Borgiæ investigationes juris civilis in conjecturas A. Fabri*, Neapoli, 1678, 2 vol. in-fol. Dans les quatrains de Pibrac on en trouve de Faure. Il est aussi auteur d'une tragédie intitulée *les Gordians*, ou *l'Ambition*, 1596, in-8°.

FAURE (Claude), seigneur de Vaugelas et baron de Péroges, fils du précédent, naquit à Bourg en Bresse en 1585, et vint à la cour fort jeune. Il fut gentilhomme ordinaire, puis chambellan de Gaston, duc d'Orléans, et

Digitized by Google

suivit ce prince en toutes ses retraites hors du royaume. Vaugelas était bien fait, avait beaucoup d'esprit, de douceur, de complaisance et d'enjouement dans le caractère; ce qui le fit estimer à la cour, et lui acquit une grande réputation. Louis XIII lui avait accordé une pension de 2000 liv. en 1619; mais cette pension n'étant plus payée, le cardinal de Richelieu la lui fit rétablir, afin de l'engager de travailler au Dictionnaire de l'académie. Vaugelas étant allé remercier son éminence: « Hé bien, lui dit le cardinal, vous n'oublierez pas, sans doute, dans le dictionnaire, le mot de pension. — Non, monseigneur, répondit Vaugelas, et moins encore celui de reconnaissance. » Vaugelas fut sur la fin de ses jours gouverneur des enfans du prince Thomas, fils de Charles, duc de Savoie, et mourut pauvre en 1650, à 65 ans. Les plus considérables et les plus estimés de ses ouvrages sont, 1° les Remarques sur la langue française, avec les notes de Th. Corneille, 3 volumes in-12; 2° une excellente traduction de Quinte-Curce, à laquelle il travailla pendant 30 ans, in-4° ou in-12.

FAURE (Charles), abbé de Sainte-Geneviève, et premier supérieur-général des chanoines réguliers de la congrégation de France, naquit en 1594 à Luciennes près Saint-Germain-en-Laie, d'une famille noble. Il fut reçu bachelier de Sorbonne en 1620, et se rendit célèbre par sa piété et par la réformation de l'ordre des chanoines réguliers. Il mourut à Paris le 4 novembre 1644, à 50 ans. On a de lui le *Directoire des novices*, réimprimé en 1711, et d'autres ouvrages. Sa vie a été donnée au public par le père Chartonnet, 1698, in-4°.

FAURE (François), gentilhomme d'Angoumois, entra de bonne heure chez les cordeliers, et parvint par ses prédications devant le cardinal de Richelieu et la reine Anne d'Autriche à l'évêché de Glandèves; mais avant qu'il en eût pris possession, le roi le nomma à celui d'Amiens en 1653. Il fut maître de l'oratoire du roi en 1657, et mourut d'apoplexie à Paris le 11 mai 1687, à 78 ans. Son corps a été transporté à Amiens. On a imprimé de lui le *Panégyrique de Louis XIV*; les Oraisons funèbres de la reine Anne d'Autriche, 1666; de la reine d'Angleterre, 1670; du comte de Coligny, 1649; du premier président Pompone de Bellièvre, en 1657. Il a prêché pendant 25 ans devant le roi, et souvent dans sa cathédrale. Il a censuré les Lettres à un provincial, et la traduction du Nouveau Testament de Mons, avec plus de zèle que de connaissances.

FAUST. *Voy.* Fust.

FAUSTA, fille de l'empereur Maximien Valère, surnommé Hercule, et femme de Constantin-le-Grand, accusa Crispus, prince d'un grand mérite (que Constantin avait eu de sa première femme), d'avoir attenté à son honneur. L'empereur fit mourir Crispus sans forme de procès; mais l'imposture ayant été découverte quelque temps après, Fausta fut étouffée dans un bain chaud par ordre de Constantin, en 327.

FAUSTE, célèbre évêque de Riez, né dans la Grande-Bretagne vers 390, se distingua d'abord dans le barreau, et fut ensuite abbé de Lérins en 433. Il succéda à saint Maxime dans l'évêché de Riez, vers 455, et fut exilé en 481. Il mourut vers 485. On a de lui un Traité du libre arbitre et de la grâce, et d'autres ouvrages qui se trouvent dans la Bibliothèque des Pères, et qui sont aussi imprimés séparément.

FAUSTINE, fille d'Antonin-le-Débonnaire, femme de l'empereur Marc-Aurèle, est fameuse dans l'histoire par ses débauches. Jules Capitolin rapporte qu'ayant conçu une violente passion pour un gladiateur, et l'ayant avoué à son mari, ce prince, par le conseil des Chaldéens, lui ordonna de se laver dans le sang du gladiateur qu'il avait fait mourir; Faustine, par ce remède, fut délivrée; mais la même nuit elle conçut Commode, qui eut toutes les inclinations d'un gladiateur. On dit aussi que, comme on conseillait à l'empereur de la répudier, il se contenta de répondre « qu'il faudrait donc lui rendre sa dot; » mais cette réponse parait indigne de Marc-Aurèle. Cette prostituée eut des temples en son honneur après sa mort.

FAUSTINI (Jean), vénitien, poète qui s'était fait de la réputation par ses opéras licencieux. Il mourut en 1651, à 32 ans. S'il avait vécu plus long-temps, il aurait pu mieux employer son génie

Digitized by Google

et la grâce de sa versification. On estime entre autres sa *Calisto*.

FAUVEAU (Pierre), poète latin, natif du Poitou, fut ami de Muret et de Joachim du Bellay. Il mourut à Poitiers à la fleur de son âge en 1562. Il ne nous reste de lui que des fragmens.

FAVART (Marie-Justine-Benoîte Cabaret de Romeray, épouse de M.), fille d'un musicien du roi Stanislas, naquit à Avignon le 15 juin 1727. Le roi aida son père à seconder les talens naturels de cet enfant pour la danse, la musique et la grammaire. Elle en fit l'essai sur le théâtre de l'Opéra-Comique en 1744, sous le nom de Mlle Chamilli; et la même année M. Favart, qui était directeur de ce théâtre, l'épousa. Chacun sait la vogue qu'elle eut à Bruxelles lorsque le maréchal de Saxe y commandait, et depuis sur le théâtre italien à Paris. Ses succès dans les rôles de tout genre la rendirent l'idole de ceux qui fréquentaient ce théâtre. Elle a aussi contribué à la perfection de quelques pièces par les sujets des canevas, par le choix des airs et par quelques couplets. Une maladie douloureuse l'a enlevée à ses amis le 21 avril 1772.

FAVIER (Henri), mort en 1753, à près de 83 ans, était dans l'état ecclésiastique. Il a fait une oraison funèbre de Louis XIV et du duc de Berry. Mais sa traduction de Justin, 1737, 2 vol. in-12, est ce qui lui a fait le plus d'honneur.

FAVORIN, philosophe et orateur sous l'empereur Adrien, était d'Arles. On dit qu'il s'étonnait ordinairement de trois choses; de ce qu'étant Gaulois il parlait si bien grec; de ce qu'étant eunuque, on l'avait accusé d'adultère; et de ce qu'on le laissait vivre, étant l'ennemi de l'empereur. Il avait composé plusieurs ouvrages.

FAVORIN (Varin), de Camerino, évêque de Nocera, est auteur d'un Lexicon grec, dont la meilleure édition est celle de Rome, 1523, in-fol., et Venise, 1712, in-fol.; *Thesaurus Cornucopiæ, et horti Adonides*, Alde, 1496, in-fol. Ce sont des remarques sur la langue grecque. Il mourut en 1537.

FAWKES (François), poète anglais, né dans le comté d'Yorck en 1721, fut nommé vicaire d'Orpington en 1755, et curé de Hayes en 1774. Il est mort le 26 août 1777. Ses poésies ont été publiées en 1761, in-8°; sa traduction d'Anacréon en 1760, in-12; celle de Théocrite en 1767, in-8°; celle d'Apollonius de Rhodes en 1780.

FAY (Charles-Jérôme de Cisternai du), capitaine aux gardes, né à Paris en 1662, eut la jambe blessée au bombardement de Bruxelles en 1693. Il fallut la lui couper. Il épousa en 1697 mademoiselle Landais sa cousine, dont il eut deux fils, l'un mort avant avant lui, l'autre, de l'académie des sciences, mort en 1739. Des incommodités qui lui survinrent ne lui laissèrent plus que la faculté de s'occuper des belles-lettres. Il manifesta son goût, surtout par le choix de ses livres, dont le catalogue été dressé par M. Martin en 1725. Il faut prendre garde si la table des auteurs et le portrait y sont. M. Du Fay est mort en 1723. *Voy.* PITAL.

FAYDIT (Pierre), prêtre de Riom, trop connu par la singularité de ses opinions, entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1662, et fut obligé d'en sortir en 1671 pour avoir été partisan du cartésianisme; c'était alors une hérésie. Il déclama en chaire contre la conduite d'Innocent XI envers la France, et publia en 1696 un Traité sur la Trinité, pour lequel il fut renfermé à Saint-Lazare à Paris, parce qu'il paraissait y favoriser le trithéisme. Dans la suite il eut ordre du roi de se retirer en son pays, où il mourut en 1709. On a encore de lui, 1° la Vie de saint Amable, in-12; 2° des Remarques sur Virgile, sur Homère et sur le style poétique de l'Écriture sainte, 2 vol. in-12; 3° un Recueil en vers latins et en prose française, intitulé *Tombeau de M. de Santeuil*, in-12; 4° la *Télémacomanie*, ou Critique du Télémaque de M. de Fénélon, in-12, etc. On trouve dans tous ses ouvrages des opinions singulières, beaucoup de lecture et d'érudition, mais peu de goût et de jugement. On lui attribue encore *Les moines empruntés*, en 2 vol. in-12; mais ils sont de Haitze.

FAYDIT (Anselme), poète provençal, avait beaucoup d'esprit, chantait bien, était bien fait, et se rendit agréable chez les grands. Il se mit à faire des comédies et à les représenter lui-même, ce qui l'enrichit en peu de temps; mais s'étant livré à la débauche, il

Digitized by Google

tomba bientôt dans la misère. Richard Cœur-de-Lion, qui aimait la poésie provençale, l'en tira par ses libéralités. Après la mort de ce prince, arrivée en 1199, Faydit revint à Aix en Provence, où il épousa Guillemette de Soliers, qui était belle, spirituelle et savante, mais qui mourut peu de temps après. Alors Anselme se retira chez Boniface, marquis de Montferrat, puis chez le seigneur d'Agoult, seigneur de Sault, où il mourut vers 1220. Il avait écrit un poëme sur la mort du roi Richard; des comédies, dont l'une était intitulée l'*Héregia dels prestrés*, c'est-à-dire, l'hérésie des prêtres, dans laquelle il favorisait les erreurs des Vaudois et des Albigeois; enfin un poëme intitulé *Le palais d'amour*, que Pétrarque a imité dans son poëme du *Triomphe de l'amour*, comme il en convient lui-même.

FAYE (Jacques), seigneur d'Espeisses, l'un des plus illustres magistrats du 16e siècle, naquit à Paris le 6 janvier 1543, de Barthélemy Faye, président aux enquêtes. Il fut conseiller au parlement en 1567, puis maître des requêtes de l'hôtel du duc d'Anjou, qu'il suivit en Pologne, et qui dans la suite fut roi de France sous le nom de Henri III. Ce prince, auquel il avait rendu de grands services, le nomma maître des requêtes, puis avocat-général, et enfin président à mortier au parlement de Paris. D'Espeisses se distingua dans ces places par sa probité et par ses talens, et mourut à Senlis le 20 septembre 1590, à 46 ans. On a de lui des harangues qui sont estimées. *Voyez* Despeisses.

FAYE (Jean-François Leriget de la), poète français dont on a plusieurs petites pièces de poésie qui sont agréables et très-spirituelles. Il fut reçu de l'académie française en 1730, et mourut en 1731 à 57 ans. Jean-Elie Leriget de la Faye son frère, né à Vienne en Dauphiné, fut capitaine aux gardes, et se trouva à la bataille de Ramilly, à celle d'Oudenarde, et en plusieurs autres actions militaires, où il se distingua par sa bravoure. Ses talens pour les mathématiques le firent entrer en 1716 à l'académie des sciences. Il fit plusieurs mémoires imprimés dans ceux de cette académie, et mourut en 1718, à 47 ans.

FAYETTE (Gilbert de la), se signala à la bataille de Baugé en 1421, et en diverses autres occasions. Il fut fait maréchal de France la même année, et contribua à chasser les Anglais du royaume. Il mourut en 1463.

FAYETTE (Marie-Magdeleine Pioche de la Vergne, comtesse de la), dame illustre par sa noblesse, par son esprit et par ses ouvrages, était fille d'Aymar de la Vergne, gouverneur du Havre de-Grâce, et maréchal-de-camp. Elle épousa en 1655 François, comte de la Fayette, et mourut en 1693. C'est elle qui a composé *Zaïde*, *la princesse de Clèves et la princesse de Montpensier*, romans justement estimés. Les deux premiers ont paru sous le nom de M. Segrais, et ont servi de modèles aux romans bien écrits. On a encore de madame de la Fayette des mémoires de la cour de France pour les années 1688 et 1689, qui sont curieux et bien écrits, in-12, et l'histoire d'Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, in-12.

FAYETTE (Louise de la), belle et vertueuse fille d'honneur de la reine d'Autriche, plut à Louis XIII; de son côté elle se sentit pour la personne du prince une inclination qui effrayait sa vertu, lorsque le cardinal de Richelieu, qui prenait ombrage de tout, fit naître des scrupules dans l'âme de cette fille estimable. En 1637 elle se retira au couvent de la Visitation; mais le roi continua d'aller la voir, et l'on prétend que c'est à sa persuasion qu'il se réconcilia avec la reine, dont il eut Louis XIV et le duc d'Orléans. La reine, qui l'aimait, fit des efforts inutiles pour la faire revenir à la cour. Le cardinal de Richelieu avait eu l'adresse d'intercepter les lettres que le roi et Mlle de la Fayette s'écrivaient, par Boisenval leur confident. Il y ajoutait et en retranchait ce qu'il jugeait pouvoir les refroidir. Il y parvint en effet. Mlle de la Fayette mourut en 1665, dans la maison de la Visitation de Chaillot. Elle était de la famille du précédent.

FÉ, FO ou FOHÉ, nom du principal dieu des Chinois. Ils l'adorent comme le souverain du ciel, et le représentent tout resplendissant de lumière, ayant les mains cachées sous ses habits, pour donner à entendre qu'il fait tout d'une manière invisible: à sa droite est le fameux Confucius, et à sa gauche Lanza ou Lança, chef de la seconde secte de la

Digitized by Google

religion chinoise. Plusieurs savans pensent que l'arche se reposa dans la Chine, où ils prétendent qu'est le mont Ararat, et que Fé ou Fohé est le même que Noé.

FEATLY (Daniel), théologien anglais, fut persécuté pour s'être opposé au Covenant, et mourut en 1645. Il est auteur de plusieurs livres de controverse et de piété, et de sermons.

FECKENHAM (Jean de), docteur en théologie, bénédictin et abbé de Westminster, fut chapelain de l'évêque de Worcester, et ensuite de celui de Londres. Il fut mis en prison à la Tour, pour avoir refusé d'administrer les sacremens à la manière des protestans; sous la reine Marie il recouvra sa liberté, et fut nommé chapelain de la reine. Elisabeth lui offrit l'archevêché de Cantorbéry s'il voulait se conformer aux lois; mais il le refusa, et préféra la prison en 1560. Il fut ensuite donné à la garde de différens évêques, et successivement mis à la Tour jusqu'à sa mort, arrivée en 1585. On a de lui des Conférences, des Homélies, des Oraisons funèbres de la duchesse de Parme, de la reine d'Espagne, de la reine Marie, des Commentaires sur les psaumes, un Traité de l'Eucharistie.

FEIJOO (Benoît-Jérôme), fameux bénédictin espagnol, mort en 1765, est un de ceux qui ont le plus contribué à éclairer ses compatriotes en relevant leurs vices et leurs défauts dans son *Théâtre critique*, en 14 vol. in-4°, dont il y a une partie traduite en français par M. d'Hermilly, 12 volumes in-12.

FEITHIUS (Éverard), natif d'Elbourg dans la Gueldre au 16e siècle, se rendit habile dans les langues grecque et hébraïque. Les troubles des Pays-Bas l'obligèrent de se retirer en France, où il enseigna quelque temps la langue grecque. Mais se promenant un jour à la Rochelle avec son valet, il fut prié d'entrer dans la maison d'un bourgeois, et depuis ce moment on ne put savoir ce qu'il était devenu, quelque perquisition que les magistrats en fissent. On a de lui un bon livre en latin sur les antiquités d'Homère, Strasbourg, 1743, in-12.

FELIBIEN (André) naquit à Chartres en 1619. Ayant suivi en qualité de secrétaire le marquis de Fontenay-Mareuil, ambassadeur de France à Rome, il lia amitié avec le Poussin, qui perfectionna le goût qu'il avait pour les beaux-arts. De retour en France, il fut employé par M. Fouquet, puis par M. Colbert, qui le fit historiographe des bâtimens du roi en 1666, et garde des antiques en 1673. Félibien fut des huit premiers académiciens de l'académie des Inscriptions et Médailles, établie par M. Colbert en 1663, et mourut à Paris le 11 juin 1695. On a de lui un grand nombre d'ouvrages estimés. Les plus considérables sont, 1° *Entretiens sur la vie et les ouvrages des peintres*, 5 vol. in-12, Amsterdam, et 6 vol. de l'édition de Trévoux, 1725, augmentés de *la Maison de Pline*; 2° *Les principes de l'architecture, peinture et sculpture*, 1690, in-4°; 3° *Traité de l'origine de la peinture*; 4° *Conférences de l'académie de peinture, avec la vie des peintres*; 5° *Description de la Trappe*, in-12; 6° Traduction du *Château de l'âme* de sainte Thérèse, de la Vie du pape Pie V, de la Disgrâce du comte d'Olivarès, 1650, in-8°, etc. André Félibien laissa trois fils; Nicolas André mourut doyen de l'église de Bourges en 1711.

FELIBIEN (Jean-François), historiographe des bâtimens du roi, garde des antiques et membre de l'académie des Inscriptions, mort en 1733. On a de lui un Recueil historique de la vie et des ouvrages des plus célèbres architectes, avec celle des peintres de son père, la Description de Versailles, in-12; celle de l'église des Invalides, 1706, in-fol., réimprimée en 1756, etc.

FELIBIEN (dom Michel), religieux bénédictin de la congrégation de saint Maur, qui mourut le 10 septembre 1719, à 53 ans, et dont on a l'Histoire de l'abbaye de Saint-Denis en France, in-fol., et celle de la ville de Paris, 5 vol. in-fol., achevée par dom Lobineau; Vie de madame d'Humière, réformatrice de l'abbaye de Monchy, décédée le 20 janvier 1710, Paris, 1711, in-12, etc.

FELIBIEN (Jacques), frère d'André, chanoine et archidiacre de Chartres, a composé des instructions morales en forme de catéchisme sur les Commandemens de Dieu et sur le symbole, tirées de l'Ecriture sainte; *Pentateuchus historicus*, Parisiis, 1704, in 4°. Ce

Digitized by Google

livre a été supprimé; il faut que les cartons supprimés se trouvent à la fin du volume pour lui donner quelque valeur. Il mourut le 25 novembre 1716, à 82 ans.

FELICIANI (Porphire), secrétaire du pape Paul V, puis évêque de Foligno, a laissé divers recueils de lettres et de poésies italiennes très-estimées. Il était très-savant, et mourut le 2 octobre 1632, à 70 ans.

FELICITÉ (sainte), dame romaine, souffrit le martyre avec ses sept fils sous Marc-Aurèle, vers 164; elle encouragea ses fils à la mort, et mourut la dernière.

FELIX Ier succéda au pape saint Denis en 269, et mourut le 1er janvier 274. On trouve dans le Concile de Chalcédoine un précieux fragment de la lettre que Félix écrivit à Maxime d'Alexandrie contre Sabellius et Paul de Samosate.

FELIX II, antipape et archidiacre de l'Eglise romaine, fut intrus sur le saint Siége par ordre de l'empereur Constance, pendant l'exil du pape Libère, en 356. Trois ans après, Libère étant de retour à Rome, Félix en fut chassé honteusement, et mourut le 22 novembre 375.

FELIX III, romain, et bisaïeul de saint Grégoire-le-Grand, succéda au pape Simplicius le 6 mars 483. Il rejeta l'édit d'union publié par l'empereur Zénon, et prononça anathème contre ceux qui le recevraient. Félix tint ensuite plusieurs conciles dans lesquels il condamna Pierre Mongus, Pierre Le Foulon et Acace de Constantinople. Il assembla un Concile à Rome en 487, pour la réconciliation de ceux qui s'étaient laissé rebaptiser en Afrique pendant la persécution. Enfin il mourut, après avoir gouverné saintement l'église, le 25 février 492.

FELIX IV, natif de Bénévent, succéda au pape Jean Ier, le 24 juillet 526, par la faveur de Théodoric. Il gouverna l'église avec beaucoup de zèle, de doctrine et de piété, et mourut le 25 septembre 530.

FELIX V. *Voy.* Amédée VIII.

FELIX (Saint), illustre prêtre de Nole, fut maltraité pour la foi de J.-C. et mis en prison durant la persécution de Dèce ou de Valérien. Un ange le délivra pour aller secourir Maxime, son évêque, qui était tombé malade dans les montagnes. La paix ayant été rendue à l'église, Félix reparut et continua de s'acquitter des fonctions du saint ministère. Après la mort de Maxime, on voulut l'élire évêque de Nole; mais il s'y opposa. Il mourut vers 256. Les miracles qui se sont opérés à son tombeau sont rapportés par saint Paulin, par saint Augustin, par Sulpice Sévère, et par le pape Damase.

FELIX, évêque d'Urgel, fut consulté par Elipand, évêque de Tolède, son ami, pour savoir si J.-C., en tant qu'homme, était fils adoptif de Dieu. Félix embrassa cette erreur dans sa réponse, et fut condamné aux conciles de Ratisbonne en 792, de Francfort en 794, et de Rome en 799. Charlemagne l'exila ensuite à Lyon, d'où il écrivit à son peuple d'Urgel une lettre qui contenait l'abjuration de son erreur, et qui se trouve dans les Conciles du P. Labbé. Il y mourut vers 818.

FELIX, proconsul et gouverneur de Judée au premier siècle, était frère de Pallas, affranchi de l'empereur Claude. Etant arrivé en Judée vers 53 ans de J.-C., il conçut une violente passion pour Drusille, fille du vieil Agrippa, et femme d'Azize, et l'épousa. Saint Paul, pour cette raison, parlant devant lui, l'entretint de la chasteté et du jugement dernier avec tant de force qu'il l'effraya. Quelque temps après, sa mauvaise conduite le fit rappeler par Néron, et Porcius Festus fut envoyé en sa place.

FELL (Jean), né le 23 juin 1625, fut maltraité par les parlementaires à cause de son attachement à la famille royale. Fell mena depuis ce temps-là une vie retirée et studieuse jusqu'en 1660, que les affaires étant changées, on lui donna un canonicat dans l'église de Christ: il eut l'année suivante le doyenné de la même église, et fut évêque d'Oxford en 1675. Il mourut le 12 juillet 1686, à 61 ans. On a de lui divers ouvrages dont les plus connus sont l'excellente édition des œuvres de saint Cyprien, que lui et Pearson firent imprimer à Oxford en 1682, in-fol.; son Nouveau Testament avec les variantes, Oxford, 1675, in-12; le tome 1er des écrivains d'Angleterre, Oxford, 1684, in-folio.

Digitized by Google

FELLER (Joachim-Frédéric), né à Leipsic le 26 décembre 1673, fut secrétaire du duc de Weymar, passa la plus grande partie de sa vie à voyager pour visiter les savans, se maria en 1708, et mourut en 1726. On a de lui *Monumenta inedita*, en forme de journal, en 12 parties, Ienæ, 1714, in-4°; *Miscellanea Leibnitiana*, Lipsiæ, 1718, in-8°; la généalogie de la maison de Brunswick en allemand, in-8°.

FELLON (Thomas-Bernard), né à Avignon en 1672, mort en 1759, avait du talent pour la poésie latine. Il a prononcé une oraison funèbre du duc de Bourgogne, une de Louis XIV, et il a donné une paraphrase des psaumes, 1731, in-12; un traité de l'Amour de Dieu, 1747, 4 vol in-12; un poëme latin sur le café, intitulé *Faba Arabica*, qui se trouve dans les *Poemata didascalica* de l'abbé d'Olivet.

FELLON (Jean), gentilhomme anglais attaché à la religion catholique, afficha publiquement aux portes de la maison épiscopale de Londres la bulle de Pie V qui déclarait la reine Elisabeth hérétique. Il souffrit en 1570 le supplice ordinaire aux traitres à la patrie.

FELLON (Jean), anglais, irrité contre le duc de Buckingham, qui lui avait refusé une compagnie d'infanterie, l'assassina en 1628. Il fut pris, et s'avoua coupable; il demanda même qu'on lui coupât la main pour agrandir son supplice; mais on se contenta de le pendre.

FÉNÉLON (François de Salignac de la Motte), naquit au château de Fénélon en Quercy le 6 août 1651, d'une famille noble et ancienne. Il se fit admirer de bonne heure par la beauté de son génie, par sa tendre piété, par la droiture de son cœur et et par ses talens pour les belles-lettres et pour les sciences. Il commença à prêcher avec applaudissement dès l'âge de 19 ans; mais le marquis de Fénélon son oncle, qui avait pris soin de son éducation à Paris, craignant que son neveu ne se perdit s'il paraissait sitôt dans le monde, lui persuada d'imiter pendant plusieurs années le silence de Jésus-Christ. M. de Fénélon reçut les ordres sacrés à l'âge de 24 ans, prêcha avec applaudissement à la paroisse de Saint-Sulpice, et y remplit avec édification les devoirs du ministère ecclésiastique. M. de Harlay le fit aussitôt supérieur des nouvelles catholiques; et le roi l'envoya en 1686 faire des missions sur les côtes de Saintonge et dans le pays d'Aunis. M. de Fénélon eut le bonheur de ramener à l'église un grand nombre de calvinistes. De retour à Paris, il s'appliqua à la prédication et à l'étude, et fut nommé en 1689 précepteur des ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berry. C'est pour ces jeunes princes qu'il composa le Télémaque, ouvrage immortel, dans lequel il déploie toutes les richesses de la langue française. M. de Fénélon succéda à Pélisson dans l'académie française en 1693, et fut nommé archevêque de Cambrai en 1695. Il n'accepta cet archevêché qu'à condition qu'il résiderait neuf mois dans son diocèse, et qu'il passerait seulement trois mois à la cour auprès des princes. Il remit en même temps son abbaye de Saint-Valery et son petit prieuré, croyant ne pouvoir en conscience posséder aucun bénéfice avec son archevêché. Son mérite, la faveur qu'il avait alors à la cour, et sa réputation semblaient annoncer une élévation plus grande; mais il se forma contre lui un orage qui l'éloigna à jamais de la cour. M. Bossuet l'accusa de quiétisme, s'éleva avec force contre son livre des *Maximes des saints*, 1797, in-12, et le fit condamner par plusieurs évêques. M. de Fénélon publia un grand nombre d'ouvrages pour sa défense; mais ces ouvrages ne calmèrent point l'orage. Il fut renvoyé dans son diocèse en 1697, et le pape Innocent XII condamna le livre des Maximes avec vingt-trois propositions de ce livre, le 12 mars 1699. Le pape ne comprit pas néanmoins dans cette condamnation les écrits que M. l'archevêque de Cambrai avait faits pour sa défense. M. de Fénélon se soumit aussitôt à cette censure, et déclara sa soumission par un mandement du 9 avril de la même année. Il fit faire un soleil pour exposer le Saint Sacrement supporté par deux anges, dont l'un foule aux pieds des livres hérétiques sur un desquels était le titre du sien; il y avait peut-être plus de grandeur d'âme en lui pour avouer ainsi sa défaite, qu'il n'y en eut dans son vainqueur. Ainsi finit cette fameuse dispute entre deux des plus grands évêques qui aient paru jusqu'ici dans l'église, M. Bos-

Digitized by Google

suet, la terreur des hérétiques et le plus excellent controversiste de son siècle, et M. de Fénélon, connu par tant d'excellens ouvrages respectables, par sa candeur, par sa douceur, par sa piété, par l'intégrité de ses mœurs et par toutes les vertus qui rendent la religion aimable. Après cette dispute M. de Fénélon ne pensa plus qu'à régler et à édifier son diocèse. Il se fit tellement aimer et respecter, que les armées des protestans, étant entrées dans le Cambrésis, épargnèrent ses terres par la haute vénération qu'ils avaient conçue de sa vertu. Il mourut à Cambrai avec les sentimens de la piété la plus tendre, le 7 janvier 1715, à 63 ans. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages très-bien écrits. Les principaux sont le *Télémaque*, qui ne fut jamais imprimé en France avec permission tant que Louis XIV vécut; des esprits méchans lui avaient inculqué que Fénélon avait voulu satiriser les principaux événemens de son règne, et il en est resté persuadé jusqu'à sa mort. La première édition donnée par la famille est de 1717, en 2 vol. in-12; en 1725 il en fut donné une à Rotterdam, où l'on mit en notes toutes les malignités que l'on avait imaginées contre le gouvernement. La plus belle édition est d'Amsterdam, 1734, in fol., plus estimée que l'in-4°, tant de Hollande que de Paris, et que la réimpression in-fol.; 2° un Traité de l'existence de Dieu, dont la meilleure édition est celle de Paris en 1726, in-12; 3° Dialogues sur l'éloquence en général et sur celle de la chaire en particulier, in-12; 4° *Œuvres spirituelles*, Paris, 4 vol. in-12, Rotterdam, 1738, 2 vol. in-fol.; 5° plusieurs ouvrages en faveur de la constitution *Unigenitus* et du *Formulaire*; 6° plusieurs écrits pour la défense de son livre intitulé *Maximes des saints*; 7° un Traité de l'éducation des filles, in-12; 8° *Abrégé de vies des anciens philosophes*, in-12; 9° *Dialogues des morts*, 2 vol. in-12; 10° des Sermons, 1744, in-12; 11° des Lettres sur la religion; 12° *Direction pour la conscience d'un roi*, in-8°, ouvrage estimé, etc. M. de Ramsay a écrit sa vie, Bruxelles, 1725, in-12.

FÉNELON (Bertrand de Salignac de), mort en 1599, a donné la Relation du siége de Metz, 1553, in-4°; le voyage de Henri II aux Pays-Bas, 1554, in-8°. On a ses Négociations en Angleterre, manuscrit, 2 vol. in-fol. Elles étaient dans la bibliothèque du chancelier Seguier.

FENTON (Geoffroi), grand politique du règne d'Elisabeth et de Jacques Ier. Le lord Gray, député en Irlande, le choisit pour son conseil en 1581. Il devint ensuite secrétaire de la reine Elisabeth pour les affaires de ce royaume, qu'il connaissait bien. En 1603 il maria sa fille au grand comte de Corke, et mourut à Dublin le 19 octobre 1608. On a de lui une traduction anglaise des *Guerres d'Italie* de Guichardin, 1618, in-fol.; *Histoire de la dispute entre les docteurs de Sorbonne et les ministres du saint Evangile*, 1571; les Epitres de Guevarre, 1577.

FENTON (Elies), poète anglais, né à Shelton, ne put entrer dans les ordres, parce qu'il avait des opinions contraires au gouvernement; mais il devint secrétaire du comte d'Orréry, qui le mit auprès de son fils unique, lord Boyle, depuis 1714 jusqu'en 1720. Ce poète aimable se fit un ami de son pupille, qui lui donna une pension de 1,000 liv. sterl., dont il disposait pour rendre service à des malheureux. Il est mort fort regretté le 13 juillet 1730. Il a paru de lui un volume de poésies en 1709, un autre en 1717, et une tragédie de *Mariane*, en 1723. On trouve encore quelques autres de ses poésies dans le Recueil choisi imprimé en 1780.

FERDINAND Ier, empereur d'Allemagne, frère de Charles-Quint, et fils de Philippe Ier, archiduc d'Autriche, naquit à Médina en 1503. Il épousa Anne, fille de Ladislas VI, roi de Hongrie et de Bohème, et sœur de Louis-le-Jeune, tué à la bataille de Mohacs en 1526. Après la mort de ce dernier prince, Ferdinand se crut en droit de lui succéder, et se fit couronner roi de Hongrie et de Bohème en 1527. Il présida à la diète de Worms en 1545, et à celle d'Ausbourg en 1547. Charles-Quint ayant abdiqué l'empire en 1558, Ferdinand lui succéda étant alors âgé de 55 ans. Paul IV refusait de le reconnaître pour empereur, parce que, disait-il, Charles V n'avait pas pu se démettre de l'empire sans la permission de saint Siége. Pie IV son successeur ne fit pas tant de difficulté. Il fit une trêve de huit ans avec les Turcs, ré-

Digitized by Google

concilia plusieurs princes, termina les querelles d'entre les rois de Danemark et de Suède, et mourut à Vienne en Autriche le 25 juillet 1564, à 61 ans. Ferdinand aimait les sciences et protégeait les savans. C'était un prince doux, affable, tempérant et pacifique. Il ne parut jamais sévère, excepté envers les Bohémiens lorsqu'ils se liguèrent avec Frédéric, duc de Saxe, contre Charles-Quint. Maximilien II son fils lui succéda. Par son testament, au défaut de ses descendans mâles, il appelait les descendans de ses filles, ce qui forma la prétention de la maison de Bavière après la mort de l'empereur Charles VI.

FERDINAND II, empereur, était fils de Charles, archiduc de Gratz, et petit-fils de l'empereur Ferdinand Ier. Il naquit le 9 juillet 1578, et fut élu roi de Bohème en 1617, roi de Hongrie en 1618, et empereur en 1619, après la mort de l'empereur Matthias son cousin. Ferdinand envoya le comte de Buquoi contre Frédéric V, électeur palatin, que les Bohémiens révoltés avaient élu roi. Cet électeur fut vaincu dans la célèbre bataille de Prague le 8 novembre 1620, et son électorat fut donné à Maximilien, duc de Bavière. Ferdinand défit encore en 1625 Christiern IV, roi de Danemarck, qui fut obligé de faire la paix en 1629; mais les princes protestans se liguèrent contre lui, et furent aidés par Louis XIII, roi de France, et Gustave-Adolphe, roi de Suède. Gustave remporta une célèbre victoire à Leipsick sur Tilli, général de l'Empereur, soumit les deux tiers de l'Allemagne, et perdit la vie, quoique vainqueur, à la bataille de Lutzen. Ses généraux continuèrent ses conquêtes dont le cours fut interrompu par la victoire de Nortlingue, remportée en 1634 par Ferdinand, roi de Hongrie, fils de l'empereur. L'année suivante il fit à Prague un traité de paix avec les électeurs de Saxe et de Brandebourg, et fit déclarer son fils roi des Romains en 1636. Enfin, après avoir affermi la grandeur de sa maison, il mourut à Vienne le 8 février 1637, à 61 ans. Ferdinand III fut son successeur.

FERDINAND III, surnommé Ernest, fils du précédent, naquit en 1608. Il remporta d'abord quelques avantages sur les Suédois par Galas, l'un de ses généraux; mais ensuite son armée fut défaite par Bernard de Saxe, duc de Weimar, secouru des Français, en 1638, et par Jean Banier, général des Suédois, en 1639. Banier osa même assiéger Ratisbonne où l'empereur tenait la diète, et sans un dégel il l'aurait prise. Les Français remportèrent aussi divers avantages sous la conduite du maréchal de Guebriant, du duc d'Enghien, prince de Condé, et du vicomte de Turenne. Ferdinand fut néanmoins vainqueur à la bataille de Tuttingen en Suabe, et à celle de Mariendal en Franconie. La paix se fit à Munster en 1648; c'est le code politique et la principale des lois fondamentales du corps germanique: les rois de Suède devinrent princes d'Allemagne en se faisant céder la plus grande partie de la Poméranie. Le roi de France devint landgrave d'Alsace sans être prince de l'empire; les religions catholique, luthérienne et calviniste restèrent dans l'état où elles se trouvaient; Ferdinand régna ensuite assez tranquillement jusqu'en 1657, qu'il mourut à Vienne à 49 ans. Léopold Ier son fils lui succéda.

FERDINAND, roi de Portugal, eut le malheur de prétendre au royaume de Castille, comme arrière-petit-fils de Sanche IV, au préjudice de Henri de Transtamare, qui avait usurpé le royaume sur Pierre-le-Cruel son frère, et qui l'avait assassiné. Henri, quoique bâtard, sut faire valoir ses droits, et désola le Portugal. Ferdinand mourut le 29 octobre 1383, à 43 ans, et ne laissa qu'une fille mariée au roi de Castille, qui fut exclue de la succession de son père, parce qu'elle était mariée à un prince étranger.

FERDINAND, nom de cinq rois de Castille et de Léon: le premier, surnommé le grand, vainquit le roi de Léon, remporta de grands avantages sur les Maures, défit son frère Garcias IV, roi de Navarre, et mourut en 1065, après un glorieux règne de 40 ans. Le 2e était fils puîné d'Alphonse VIII; il remporta plusieurs victoires sur les Portugais, fit leur roi prisonnier, et mourut vers 1188, après avoir usé de sa victoire avec modération. Le 3e est saint Ferdinand, fils d'Alphonse IX; il prit sur les Maures Cordoue, Murcie et Séville, et leva des troupes pour aller

Digitized by Google

conquérir le royaume de Maroc ; mais il n'eut pas le temps d'exécuter ce grand projet, étant mort à Séville le 30 mai 1252, à 35 ans. Sa piété lui a mérité le nom de saint, que Clément X lui a confirmé en 1617. Il avait donné des lois sages à ses peuples, avait purgé ses états de voleurs et de brigands, et avait établi un conseil souverain. Le 4e réprima ses sujets rebelles, défit les princes voisins, vainquit l'armée du roi de Grenade, et fut trouvé mort dans son lit le 7 septembre 1312, à 24 ans. Enfin le plus connu de tous est Ferdinand V le Catholique, fils de Jean II, roi d'Aragon. Il épousa Isabelle de Castille en 1469, et réunit en faveur de ce mariage les états de Castille à ceux d'Aragon en 1479. Ferdinand-le-Catholique remporta en 1476 à Toro une célèbre victoire sur Alfonse V, roi de Portugal, qui soutenait le parti de la princesse Jeanne, fille prétendue d'Henri IV; conquit le royaume de Grenade, et chassa les Maures d'Espagne en 1492. Il se rendit maître du Pignon de Velez et d'Oran en Afrique, s'empara du royaume de Naples, usurpa celui de Navarre en 1512 en vertu d'une bulle qui excommuniait le roi de Navarre et donnait son royaume au premier occupant; il mourut en 1516, au village de Madrigalet, d'un breuvage que Germaine de Foix sa seconde femme lui avait fait prendre pour le rendre capable de génération. Ce prince avait de grandes qualités ; il fit de sages ordonnances, humilia la haute noblesse, réforma le clergé et diminua les impôts ; mais il sacrifiait tout à son ambition et à sa politique. C'est sous son règne que Christophe Colomb découvrit le nouveau monde et soumit à la Castille tant de riches provinces. M. l'abbé Mignot a donné son histoire, 1766, 2 vol. in-12.

FERDINAND VI naquit en 1713 de Philippe V et de Marie de Savoie sa première femme. Il épousa en 1728 l'infante Marie de Portugal, et succéda à son père en 1746. Sa faible santé ne lui permit pas de s'appliquer autant qu'il le désirait à faire le bonheur de ses peuples. Il abolit cependant le tribunal de la nonciature, réforma le clergé régulier, ranima l'industrie, et procura par la paix de 1740 à l'un de ses frères la couronne des Deux-Siciles, à un autre les duchés de Parme et de Plaisance. Il mourut sans postérité le 10 août 1759.

FERDINAND ALVAREZ, duc d'Albe. *Voyez* Tolède.

FERDINAND de Cordoue, savant Espagnol du 15e siècle, fut regardé comme un prodige. Il était habile dans les langues et dans les sciences. Il savait la Bible, les ouvrages de Nicolas de Lira, de saint Thomas, de saint Bonaventure, d'Alexandre de Halés et de Scot; ceux d'Aristote, d'Hippocrate, de Galien, d'Avicenne et de divers auteurs de droit. Ferdinand de Cordoue était aussi un vaillant soldat, jouait des instrumens, chantait et dansait avec admiration, et savait aussi bien peindre qu'aucun artiste de Paris. On dit qu'il prédit la mort de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, et qu'il se fit admirer des savans à Paris en 1445. On lui attribue des Commentaires sur l'Almageste de Ptolomée et sur l'Apocalypse, et un Traité *de artificio omnis scibilis*. *Voyez* Cordoue.

FERDINAND LOPEZ DE CASTANEDA, portugais, accompagna son père qui allait dans les Indes en qualité de juge royal, vers 1540. Il publia à son retour l'histoire de ce qu'il y avait vu. Cette histoire fut traduite du portugais en français par Nicolas de Grouchi, Paris, 1554, in-4°.

FERDINAND (Charles), habile écrivain, natif de Bruges, enseigna avec réputation les humanités à Paris, quoiqu'il fût aveugle de naissance. Il se fit ensuite bénédictin, et mourut en 1494. On a de lui deux livres de la tranquillité de l'âme et d'autres ouvrages.

FERDINAND (Jean), savant jésuite de Tolède, dont on a le premier volume in-fol. d'un ouvrage estimé, qui contient l'explication des endroits difficiles de l'Ecriture Sainte, intitulé *Divinarum scripturarum juxta SS. Patrum sententias locupletissimus thesaurus*, 1594. Il en promettait deux autres volumes; mais il fut prévenu par la mort à Palentia, en 1595, à 59 ans.

FERDINAND (Jean), savant dominicain d'Aragon, mort en 1625, dont on a des commentaires sur l'Ecclésiaste, dans lesquels il prouve la conformité du texte hébreu avec la Vulgate, Rome, 1621, in-fol.

FERDINANDI (Epiphane), naquit

Digitized by Google

à Messagna dans la Terre d'Otrante en 1569, pratiqua la médecine dans son pays, et y mourut en 1638. Il a fait imprimer *Theoremata medica*, Venetiis, 1611, in-fol. *De vitâ propagandâ*, Neapoli, 1612, in-4°; *Centum observationes medicæ*, Venetiis, 1621, in-fol. *De peste*, Neapoli, 1631, in-4°.

FERG (François-Paul), né à Vienne en Autriche en 1689, était fils d'un peintre médiocre, qui lui fit perdre son temps en voulant l'instruire lui-même; mais ayant passé trois ans chez l'Orient, paysagiste célèbre, il se perfectionna tellement que les amateurs de Vienne, de Dresde, de Leipsic, s'empressèrent de l'occuper. Il a peint des figures dans les paysages de Thièle, qui en augmentent le prix. Les Anglais ne le recherchèrent pas moins; mais un mariage inconsidéré et des malheurs domestiques le réduisirent à une telle misère, qu'on le trouva mort de froid à Londres, en 1740, devant sa porte, qu'il n'avait pas eu la force d'ouvrir.

FERGUSON (Jacques), né dans le comté de Banf en Ecosse en 1710, s'appliqua de bonne heure aux mathématiques, qui le conduisirent à l'astronomie, dont il s'occupa principalement. A l'âge de 29 ans il se maria, et un an après il inventa la roue astronomique, machine très-utile pour observer les éclipses de lune, qui lui acquit l'amitié de M. Maclaurin. En 1744 il vint à Londres, où il décrivit la ligne du mouvement de la lune, que la société royale avait proposée. La solution de ce problème lui valut l'entrée dans la société, et une pension du roi de 50 liv. sterl. en 1773. Il fit paraître un choix de *Traités de mécanique*, en 1770; une *Introduction à l'électricité*, en 1772; l'*Introduction à l'astronomie*; son grand ouvrage de l'*Astronomie expliquée par les principes de Newton*, en 1770; ses *Leçons sur des sujets choisis de mécanique, hydrostatique, hydraulique, pneumatique et optique*, en 1776; et un *Traité de perspective*, en 1775. Il est mort le 16 novembre 1776. Ses ouvrages ont eu un grand cours en Angleterre, et y ont été imprimés plusieurs fois.

FERIOL. *Voy.* PONT-DE-VESLE.

FERMAT (Pierre), conseiller au parlement de Toulouse, illustre mathématicien, et l'un des plus grands génies et des plus savans jurisconsultes de son siècle, était en commerce de science avec Descartes, Paschal, Roberval, Huygens et Carcavi; il laissa ce dernier dépositaire de ses écrits, et mourut en 1664, âgé de 74 ans. On a de lui des Observations sur Diophante, et d'autres ouvrages, Toulouse, 1679, 2 vol. in-fol. Il laissa plusieurs enfans distingués.

FERNANDEZ-XIMENES DE NAVARRETE (Jean), sourd et muet de naissance, devint le premier peintre d'Espagne. On voit de lui huit grands tableaux dans le cloître de l'Escurial, qui en font le plus bel ornement. Il est mort dans ce palais en 1572.

FERNEL (Jean-François), né à Montdidier, se livra tout entier à la médecine, la pratiqua et l'enseigna avec une réputation extraordinaire, et devint premier médecin du roi Henri II et de Catherine de Médicis. Cette princesse, persuadée que par ses remèdes il l'avait rendue féconde, lui fit des présens considérables. Fernel mourut à Paris le 26 avril 1558, à 52 ans, un mois après sa femme qui lui avait donné deux filles qu'il maria avantageusement. On a de lui plusieurs ouvrages estimés. Les principaux sont: *Medicina universa*, Utrecth, 1656, in-4°; *Medici antiqui græci qui de febribus scripserunt*, Venetiis, 1594, in-fol.; les Méditations latines sur la même matière ont été imprimées en 1547, in-fol.; *Consilia medicinalia*, Francfort, 1585, in-8°, etc. M. de Thou en a fait un grand éloge.

FERON (Jean Le) avocat en parlement, publia en 1555 le catalogue des connétables, chanceliers, maréchaux, etc., de France, dont la meilleure édition est celle donnée par Denis Godefroi au Louvre, en 1658, in-fol. Il est mort sous Charles IX, âgé de plus de 60 ans.

FERONIE, déesse des bois et des vergers, selon les païens, tirait son nom de la ville de Féronie, située au pied du mont Soracte, où elle avait un temple et un bois sacré. Féronie était aussi la déesse des affranchis, parce que c'était dans son temple qu'ils prenaient le chapeau ou le bonnet de leur liberté.

FERRACINO (Barthélemy), né en 1692 dans le Bassan, parvint sans lettres et sans études à composer les

Digitized by Google

machines les plus compliquées. C'est lui qui fit construire à Bassan le fameux pont de la Brenta. Aussitôt après sa mort sa Vie et ses inventions ont été publiées à Venise, 1764, in-4°.

FERRAJUOLI (Nunzio), dit Degli Affiti, peintre, né à Nocera en 1661, se distingua dans les paysages, qu'on égale à ceux des meilleurs maitres. Il était élève de Jacques Jordaens, et est mort à Bologne, où l'on voit de ses tableaux.

FERRAND, *Fulgentius Ferrandus*, savant diacre de l'Eglise de Carthage au 6e siècle, était disciple de saint Fulgence, et fut un des premiers qui se déclarèrent contre la condamnation des *Trois chapitres*. On a de lui une collection de canons, et d'autres ouvrages de la Bibliothèque des Pères.

FERRAND (Antoine), conseiller de la cour des aides à Paris sa patrie, est auteur de jolis vers et de plusieurs chansons très-agréables et très-spirituelles, mais trop libres, in-8°, dont la plupart ont été mises sur des airs de clavecin du célèbre Couperin. Il mourut à Paris en 1719, à 42 ans.

FERRAND (Jacques), docteur en médecine au commencement du 17e siècle, natif d'Agen, est auteur d'un Traité touchant la maladie de l'amour, Paris, 1623, in-8°.

FERRAND (Jean), jurisconsulte du 16e siècle, et procureur du roi au présidial du Mans, était d'Anjou. On a de lui un Traité des droits et priviléges du royaume de France, dédié au roi Louis XII, et d'autres ouvrages.

FERRAND (Louis), avocat au parlement de Paris et habile théologien, naquit à Toulon le 3 octobre 1645. Il apprit les langues orientales et les antiquités sacrées et profanes, et mourut le 11 mars 1699, à 54 ans. Ses principaux ouvrages sont, 1° Réflexions sur la religion chrétienne, 1679, 2 vol. in-12; 2° un Commentaire en latin sur les psaumes, 1683, in-4°; 3° un Traité de la connaissance de Dieu, etc., 1706, in-12; 4° Traité de l'Eglise, 1686, in-12; 5° Psautier selon la Vulgate, latin-français, 1686, in-12, etc. On trouve dans tous ces ouvrages beaucoup d'érudition, mais peu d'ordre et de raisonnement.

FERRAND (Jacques-Philippe), peintre français, fils d'un médecin de Louis XIII, fut valet de chambre de Louis XIV, membre de l'académie de peinture, et mourut en 1732. Il excellait dans la peinture en émail, dont il a donné un traité en 1723, in-12.

FERRARE, *Voy.* Alphonse, Est.

FERRARE (Renée de France, duchesse de), princesse fameuse par son attachement au calvinisme, était fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne: elle naquit à Blois le 25 octobre 1510, et fut mariée à Hercule d'Est II du nom, duc de Ferrare et de Modène. Elle conçut de l'aversion pour la cour de Rome à l'occasion des différends de Louis XII avec le pape Jules II, et quitta l'Italie après la mort de son mari; elle vint demeurer en France, où elle fit profession ouverte du calvinisme; cependant elle n'approuvait pas la guerre des prétendus réformés. Elle mourut à Montargis le 12 juin 1575.

FERRARI (Barthélemy), né à Milan en 1497, d'une famille noble, contracta une étroite amitié avec Antoine-Marie Zacharie et avec Jacques-Antoine Morigia: ils instituèrent ensemble la congrégation des clercs réguliers appelés Barnabites. Ferrari en fut supérieur en 1542, et mourut saintement en 1544.

FERRARI ou FERRARIUS (François-Bernardin), célèbre docteur de Milan, naquit en cette ville en 1577. La connaissance qu'il avait des livres, et son habileté dans les différens genres de science, engagèrent Frédéric Borromée, archevêque de Milan, et cousin de saint Charles, à l'envoyer dans les différentes parties de l'Europe pour y recueillir des livres imprimés et manuscrits, afin d'en former une bibliothèque à Milan. Ferrari voyagea en Italie et en Espagne, et rassembla un grand nombre de livres, dont la bibliothèque ambrosienne fut composée dès sa fondation. Il mourut en 1669, à 92 ans. Ferrari est auteur de plusieurs ouvrages curieux et remplis d'érudition. Les principaux sont, 1° *De ritu sacrarum concionum*, Milan, 1620, in-4°, réimprimé à Utrecht en 1692; 2° un Traité du genre des épitres ecclésiastiques, 1678, in-4°; 3° un autre des applaudissemens et des acclamations des anciens, 1627, in-4°; 4° des funérailles des anciens, etc.

FERRARI (Jean-Baptiste), savant

Digitized by Google

jésuite, natif de Sienne, est auteur d'un dictionnaire syriaque, imprimé à Rome en 1622, in-4°, sous le titre de *Nomenclator Syriacus*. Ce dictionnaire est très-utile. Il est encore auteur de *De malorum aureorum culturâ*, Rome, 1646, in-fol. fig.; *De florum culturâ*, Amsterdam, 1646, in-4°, fig., ou Rome, 1633, in-4°. Ce livre est aussi en italien, Rome, 1638, in-4°, fig. Ferrari mourut en 1655.

FERRARI (Octavien), poli et savant écrivain, né à Milan le 23 septembre 1510, d'une famille noble, enseigna la philosophie à Padoue, puis à Milan, où il mourut en 1586. On a de lui un Traité de l'origine des Romains, en latin, Milan, 1607, in-8°; *Clavis philosophiæ Aristotelicæ*, 1606, in-8°, et d'autres ouvrages estimés.

FERRARI (Octavien), savant écrivain, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, naquit à Milan en 1607. Il s'acquit une si grande réputation par son éloquence et par ses ouvrages que la ville de Milan, la reine Christine de Suède et Louis XIV lui firent des présens et des pensions. On a de lui un grand nombre de livres latins fort estimés sur les vêtemens des anciens. Padoue, 1685, in-4°; les mimes et pantomimes, Wolff., 1714, in-8°; les bains et les gladiateurs, 1720, in-8°; l'origine de la langue italienne. Patavii, 1676, in-fol.; *Opuscula*, Helmstadt, 1710, in 8°. Il mourut le 7 mars 1682, à 75 ans.

FERRARIENSIS. *Voy.* Silvestre (François).

FERRARIIS (Jean-Pierre de), célèbre docteur en droit, natif de Pavie au 14e siècle, composa, dans un âge très-avancé, une Pratique de droit, 1594, in-8°, qui lui acquit beaucoup de réputation.

FERRARS (Georges), savant avocat, historien et poète anglais, naquit dans un village près de Saint-Alban en 1512. Henri VIII le protégeait beaucoup, et le roi Edouard le fit commissaire de l'armée en Ecosse en 1548. Quoique protestant, il se comporta avec tant de circonspection sous la reine Marie, qu'il ne souffrit aucune disgrâce. Il est mort en 1579 à Flamstead. Ses ouvrages sont: *Modèles des magistrats*, 1559; la traduction de la *Disgrâce des princes* de Bocace; plusieurs tragédies; l'*Histoire de la duchesse et du duc de Glocester*.

FERRE (Vincent), habile dominicain, natif de Valence en Espagne, enseigna la théologie avec réputation à Burgos et à Rome, puis à Salamanque, où il mourut vers 1683. On a de lui des commentaires estimés sur la Somme de saint Thomas, en 8 vol. in-fol.

FERREIRA (Antoine), l'un des plus célèbres chirurgiens du Portugal, natif de Lisbonne, publia en 1670 un Cours de chirurgie qui est fort estimé. Il mourut en 1677.

FERREIN (Antoine), né à Frespech en Agenois le 27 octobre 1693, était médecin de Montpellier; il a été de l'académie des Sciences, et professeur en médecine au collége royal, et est mort avec la réputation d'un très-habile médecin le 28 février 1769. Ses leçons sur la médecine et sur la matière médicale ont été publiées depuis sa mort, chacune en 3 vol. in-12, par M. Arnault de Nobleville.

FERRÉOL (Saint), martyr de Vienne dans les Gaules, fut mis à mort pour la foi de J.-C., à ce que l'on croit, sous le règne de Dioclétien et de Maximien. Il ne faut pas le confondre avec saint Ferréol, évêque de Limoges en 591, sous le règne de Chilpéric, ni avec saint Ferréol, évêque d'Uzès, mort en 581. On a de lui une règle pour des moines, imprimée dans le *Codex regularum* d'Holstenius.

FERRERAS (Jean), espagnol, né en 1652, fut curé à Tolède, puis à Madrid, et refusa deux évêchés que la cour lui offrit. L'académie le choisit pour un de ses membres l'année même de sa fondation en 1713, et le roi le fit son bibliothécaire. Il mourut en 1735. Il a eu beaucoup de part au Dictionnaire espagnol de l'académie de Madrid, 1739, 6 vol. in-fol. Son histoire d'Espagne, que M. d'Hermilly a traduite en français, 10 vol. in-4°, lui fit beaucoup d'honneur. Elle est mal écrite, mais plus fidèle que celle de Mariana.

FERRET ou plutôt FERRETI (Emile), né à Castello-Franco en Toscane le 14 novembre 1489, fut secrétaire du pape Léon X, et vint ensuite demeurer en France, où il enseigna le droit à Valence. François Ier le fit conseiller au parlement de Paris, et le députa

Digitized by Google

vers les Vénitiens et les Florentins. Ferret mourut à Avignon le 14 juillet 1552, sans enfans. Il était habile dans les langues grecque et latine, dans la jurisprudence, la poésie et la musique. On a de lui *Juridica opera*, 1598, in-4°.

FERRETI, poète et historien, vivait à Vicence, et fut l'un des premiers qui s'efforcèrent de rétablir le bon goût dans la littérature au 14e siècle. Il a laissé un poëme latin sur les belles actions de Can de l'Escale, et une histoire depuis 1250 jusqu'en 1318. M. Muratori l'a fait imprimer avec le poëme dans son 9e tome des écrivains d'Italie.

FERRI (Ciro), peintre. *Voy.* Ciro-ferri.

FERRI (Paul), savant ministre et théologien de la religion prétendue réformée, naquit à Metz le 24 février 1591. Il s'acquit beaucoup de réputation par ses écrits et par ses sermons, et mourut le 27 décembre 1669, laissant des enfans de ses deux mariages. Son Catéchisme, 1654, in-12, est le premier ouvrage des protestans contre lequel M. Bossuet écrivit. Ferri est encore auteur de *Scholastici orthodoxi specimen*, Golstadii, 1616, in-8°, et de quelques poésies, 1610.

FERRIER (Arnaud du), était de Toulouse, où il enseigna le droit, et fut conseiller au parlement; il fut ensuite président aux enquêtes au parlement de Paris, et maître des requêtes. Du Ferrier ayant été ambassadeur de France au concile de Trente, y prononça en 1562 une harangue si hardie que les prélats en murmurèrent. Pour apaiser leurs murmures, du Ferrier fut envoyé ambassadeur à Venise, où il aida Fra-Paolo à recueillir des mémoires pour son histoire du concile de Trente. De retour en France, du Ferrier se retira à la cour du roi de Navarre, qui fut depuis Henri IV, et fit profession ouverte du calvinisme. Ce prince le choisit pour son garde-des-sceaux. Du Ferrier mourut en 1585, à 79 ans. On a de lui quelques ouvrages.

FERRIER (Jean), théologien jésuite, né à Rhodez en 1619, enseigna la philosophie et la théologie chez les jésuites, et fut ensuite choisi pour être confesseur de Louis XIV en 1670, à la place du père Annat. Il s'éleva avec force contre les disciples de Jansénius, et mourut à Paris le 29 octobre 1674. On a de lui quelques ouvrages, entre autres un livre sur la science moyenne, très-estimé des molinistes, et une thèse sur la probabilité, qui fit grand bruit.

FERRIER (Jérémie), ministre et professeur de théologie de la religion prétendue réformée à Nîmes au commencement du 17e siècle, osa soutenir publiquement en 1602 que le pape Clément était l'Antechrist; il embrassa ensuite la religion catholique, et devint conseiller d'état. Le cardinal de Richelieu avait pour lui une estime particulière. Ferrier mourut le 26 septembre 1626. On lui attribue *Le Catholique d'état*, 1625, in-8°, ouvrage estimé, dans lequel il répondait aux calomnies que les partisans d'Espagne répandaient contre la France; il est encore auteur d'un Traité de l'Antechrist et de ses marques, in-fol., Paris, 1615. Sa fille fut mariée au fameux lieutenant criminel Tardieu, qui fut assassiné avec elle par des voleurs, en 1664.

FERRIER. *Voy.* Saint Vincent Ferrier.

FERRIER (Louis), poète français d'Avignon, fut mis à l'inquisition de cette ville pour ce vers qui se trouve dans ses préceptes galans, 1678, in-12:

> L'amour pour les mortels est le souverain bien.

Il en sortit par les sollicitations de ses amis, et vint à Paris, où il devint précepteur du fils du duc de Saint-Aignan. Il mourut en 1721 à 69 ans, dans sa terre de la Martinière en Normandie. On a encore de lui *Anne de Bretagne*, *Adraste*, *Montézuma*, tragédies Cette dernière pièce n'a pas été imprimée, mais on en rapporte les deux premiers vers prononcés par Montézuma, qui paraît couvert de diamans sur un trône, ayant à ses pieds douze caciques:

> Esclaves, levez-vous, votre maître aujourd'hui
> Vous permet de lever vos regards jusqu'à lui.

FERRIÈRE (Claude de), savant jurisconsulte et docteur en droit dans l'université de Paris, naquit en cette ville en 1639. Il enseigna le droit à Paris en qualité d'agrégé, jusqu'en

Digitized by Google

1694 qu'il devint professeur de droit à Reims : il s'y acquit beaucoup de réputation, et y mourut le 11 mai 1715, à 77 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, les principaux sont, 1° des Commentaires sur la coutume de Paris, 2 vol. in-12; 2° un Traité des fiefs, 1680, in-4°; 3° le Recueil des commentateurs de la coutume de Paris, 1714, 4 vol. in-fol.; 4° la Jurisprudence du code, 1684, 2 vol. in-4°; du Digeste, 1688, 2 vol. in-4°, et des Novelles, 1688, 2 vol. in-4°; 5° la science des notaires, 1771, 2 vol. in-4°; 6° le droit de patronage, 1686, in-4°; 7° Institution coutumière, 3 vol. in-12; 8° Introduction à la pratique, 1758, 3 vol. in-12. Le Dictionnaire de droit, 1771, 2 vol. in-4°, est de Claude Joseph son fils, qui a été le doyen des professeurs en droit dans l'université de Paris.

FERRON (Arnauld du), savant conseiller au parlement de Bordeaux, mort en 1563, à 48 ans, est auteur de quelques ouvrages; 1° d'une continuation en latin de l'Histoire de Paul-Emile jusqu'à la mort de Henri II, ouvrage estimé; 2° de savantes observations sur les lois et les coutumes obscures de Guienne, in-fol. Scaliger donna à du Ferron le surnom d'Atticus.

FERRUCCI (François), dit Del Tadda, sculpteur, né à Fiésole, n'a travaillé qu'en porphyre. On prétend que c'est lui qui a trouvé le secret de tremper l'acier, pour travailler cette matière dure; par ce moyen il fit le bassin de la magnifique fontaine du palais Pitti, la statue du grand-duc Côme, et celle de la Justice, qui est sur la colonne de la sainte Trinité. Il est mort en 1585.

FERTÉ (Henri de Senecterre, dit le maréchal de la), se distingua dans le grade de colonel sous Louis XIII, et devint maréchal de France en 1651. En cette qualité il commanda en Lorraine et en Flandres, où il prit Montmédi et Gravelines en 1657 et 1658. Il mourut en 1681 à 82 ans. Ce maréchal n'était pas sans talent, mais son amour propre le grossissait à ses yeux. Sa femme, Madeleine d'Angennes, morte en 1714, à 85 ans, a donné lieu à un petit roman qui porte son nom, et qui se trouve avec ceux de Bussy. Son fils, Henri-François, duc de la Ferté, mort en 1703, n'a pas laissé de postérité masculine. *Voy.* Estampes.

FERVAQUES (Guillaume de Hautemer de), avait commencé à se faire connaître à la bataille de Renti en 1554, et s'était trouvé depuis dans les batailles livrées contre les protestans. Le duc d'Alençon le fit grand-maître de sa maison, et général de ses armées en Flandre. Il montra dans cette occasion son peu de capacité en conseillant l'entreprise d'Anvers, qui réussit si mal aux Français. Fervaques y fut pris et mené à l'hôtel-de-ville, à pied, tête nue, sans épée, les mains liées derrière le dos, au milieu d'une populace irritée qui l'insultait. Les magistrats eurent bien de la peine à le sauver. Après la mort du duc d'Alençon, Fervaques se donna au roi Henri IV, qui, par amitié plutôt que pour son mérite, le fit maréchal de France. Il se distingua au siége d'Amiens en 1597, et mourut en 1613 à 75 ans.

FERUS (Jean). *Voyez* Sauvage.

FERY (André), minime, né à Reims en 1714, s'est occupé de faire venir de l'eau, dans sa patrie, à Amiens où il était de l'académie, et à Dole. Il a fait imprimer des Mémoires sur chacun de ces objets. Il a aussi donné un plan des écoles de mathématiques, et a fait un Poëme latin à la louange de M. de Tencin. Ce savant mathématicien est mort au mois de septembre 1773.

FESTUS POMPEIUS (Sextus), célèbre grammairien, abrégea l'ouvrage de Verrius Flaccus, *De verborum significatione*. La meilleure édition de cet ouvrage est celle qui a été faite par M. Dacier, *ad usum Delphini*, 1681, in-4°, plus estimée et moins ample que la réimpression faite à Amsterdam, 1699, in-4°.

FESTUS (Porcius), proconsul et gouverneur de Judée après Félix, vers 61 de J.-C., fit amener saint Paul pour être jugé à son tribunal lorsqu'il était à Césarée; mais saint Paul ayant appelé à César, Festus l'envoya à Rome.

FETI (Dominique), célèbre peintre du 17e siècle, naquit à Rome en 1589, et eut pour maître le Civoli; il s'attacha particulièrement aux ouvrages de Jules Romain, et devint l'un des m[illegible]

Digitized by Google

leurs peintres de son temps. Il fut en grande estime auprès du duc de Mantoue, qui l'employa à orner son palais, et qui lui aurait fait un sort heureux; mais Feti mourut de débauche à la fleur de son âge à Venise, en 1624. Ses dessins sont d'un grand goût et très-rares. Il avait une sœur religieuse à Mantoue, qui peignait très-bien, et dont on voit de beaux tableaux dans les couvens de cette ville.

FEU (François), savant docteur de Sorbonne, naquit à Massiac en Auvergne en 1633. Il fut grand-vicaire de Rouen sous M. Colbert, puis curé de Saint-Gervais à Paris en 1686. Il mourut le 26 décembre 1699 à 66 ans. On a de lui les deux premiers tomes in-4° d'un Cours de théologie qu'il voulait donner au public.

FEU-ARDENT (François), célèbre cordelier, naquit à Coutance en 1539, et préféra l'état religieux à une vie opulente dans le monde. Il fut reçu docteur de Sorbonne en 1576, prêcha avec zèle contre les hérétiques, et composa contre eux plusieurs ouvrages, avec un feu et une ardeur qui marquait beaucoup d'analogie entre son tempérament et son nom. Il prit le parti de la ligue, déclama en chaire contre les rois Henri III et Henri IV, et mourut le premier janvier 1610. On a de lui plusieurs Traités de controverse, des Commentaires sur quelques livres de la Bible en plusieurs vol. in-8°; des éditions de quelques ouvrages des pères; l'histoire de l'abbaye du mont Saint-Michel, in-12, etc.

FEUILLADE. *Voy.* Aubusson.

FEUILLANT (le petit). *Voy.* Montgaillard.

FEUILLÉE (Louis), naquit en Provence en 1660. Après être entré chez les minimes, Louis XIV lui fit entreprendre plusieurs voyages dans les différentes parties du monde, le gratifia d'une pension, et lui fit construire un observatoire à Marseille. Le père Feuillée, usé par les fatigues de ses courses savantes, mourut dans cette ville en 1732. On a de lui un Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques qu'il fit sur les côtes de l'Amérique méridionale, Paris, 1714 et 1725, 2 vol. in-4°. A son retour de la mer du Sud le père Feuillée présenta au roi un grand volume où il avait dessiné d'après nature tout ce qu'il y a de curieux dans ce pays. Cet ouvrage est déposé à la bibliothèque du roi, ainsi que le Journal de son voyage aux Canaries, pour la fixation du premier méridien.

FEUILLET (Nicolas), vertueux prêtre et chanoine de Saint-Cloud près de Paris, était un prédicateur zélé et d'une morale exacte. Il s'était acquis en quelque sorte le droit de parler avec une entière liberté aux premières personnes de la cour et de reprendre leurs déréglemens; ce qui lui fit appliquer ce verset du Ps. 118: *Loquebar de testimoniis tuis in conspectu regum, et non confundebar*; c'est-à-dire: « Je parlais de vos commandemens devant les rois, et je n'en rougissais pas. » Il convertit un grand nombre de pécheurs; ce qui fit dire à Boileau :

Laisses Feuillet réformer l'univers.

C'est lui qui fut le principal instrument de la conversion de monsieur de Chanteau, cousin germain de M. de Caumartin, conseiller d'état. L'histoire si édifiante qu'il en écrivit fut imprimée avec quelques autres de ses ouvrages en 1702, in-12, et a été imprimée plusieurs fois depuis. Il mourut à Paris le 7 septembre 1693, à 71 ans. On a encore de lui des lettres très-édifiantes et une Oraison funèbre de Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans. Son portrait a été gravé par Edelinck.

FEUQUIÈRES (le marquis de). *Voy.* Pas.

FEVERSHAM (Louis de Duras, comte de), commandait l'armée de Jacques II, lorsque le prince d'Orange fit sa descente en Angleterre. Le comte, abandonné de son armée, licencia le peu de soldats qui lui étaient restés fidèles. Ce fut le motif dont se servit le prince d'Orange pour faire mettre en prison ce fidèle serviteur du roi, prétendant qu'il n'avait pu licencier une armée royale sans la permission du roi (c'est-à-dire la sienne). Il obtint pourtant sa liberté dans la suite, et mourut à l'âge de 71 ans en 1709.

FEVRE D'ESTAPLES (Jacques Le), *Faber Stapulensis*, natif d'Estaples au diocèse d'Amiens vers 1455, fut appelé par Guillaume Briçonnet, évêque de Meaux, pour être son grand-

Digitized by Google

vicaire, en 1523. Mais cet évêque ayant été accusé de favoriser les calvinistes, Le Fèvre se retira à Strasbourg en 1527. De retour à Paris, il fut choisi pour être précepteur du troisième fils du roi François Ier. Quelque temps après il suivit à Nérac la reine Marguerite ; il passa le reste de ses jours à Nérac, et y mourut en 1537, dans un âge fort avancé. Malgré ses liaisons avec les protestans, il ne voulut jamais se séparer de l'église catholique. Ses principaux ouvrages sont, 1° des Commentaires sur les Évangiles, in-fol. ; sur les Epitres de saint Paul, in-fol., et sur les Epîtres canoniques, in-fol. ; 2° l'édition d'un Psautier en 5 colonnes, Paris, 1509, in-fol. ; 3° un Traité *De duplici et unicâ Magdalenâ*, in-4° ; 4° *Agones martyrum mensis Januarii*, in-fol., *sine loco et anno*, mais du commencement du 16e siècle ; 5° une Version française de la Bible, Anvers, 1530, in-fol. Cette version est très-rare. Elle est connue sous le nom de Bible de l'Empereur, du nom de son imprimeur. Cette traduction a servi de fondement à celles que les protestans et les docteurs de Louvain ont données de la Bible.

FEVRE (Claude Le), peintre français, né à Fontainebleau en 1631, fut disciple de Le Sueur et de Le Brun. Ce dernier lui conseilla de s'appliquer au portrait. Le Fèvre suivit ce conseil, et réussit dans cette partie de la peinture. Il peignit le roi et la reine, et passa ensuite en Angleterre, où il s'acquit beaucoup de réputation, et s'enrichit. Il mourut à Londres en 1675. Il ne faut pas le confondre avec Roland Le Fèvre, autre peintre, natif d'Anjou, qui excellait aussi dans le portrait, et mourut en Angleterre en 1677. Il n'était point parent de Claude Le Fèvre.

FEVRE (Jacques Le), célèbre docteur de Sorbonne, archidiacre de Lisieux, et grand-vicaire de Bourges, était natif de Coutance, d'une famille féconde en personnes de mérite et de savoir. Il s'acquit beaucoup de réputation par ses ouvrages, et mourut à Paris le 1er juillet 1716. On a de lui, 1° *Motifs invincibles pour convaincre ceux de la religion prétendue réformée*, in-12, ouvrage estimé ; 2° quelques écrits en faveur des *Motifs invincibles*, contre M. Arnauld, lequel en avait attaqué quelques endroits. Cette dispute n'empêcha point ces deux docteurs d'être amis ; 3° *Nouvelle conférence avec un ministre, touchant les causes de la séparation des protestans*, imprimée en 1685 : ce livre est excellent ; 4° *Recueil de tout ce qui s'est fait pour et contre les protestans en France*, in-4° ; 5° *Instruction pour confirmer les nouveaux convertis dans la foi de l'église* ; 6° *l'Anti-journal des assemblées de Sorbonne*. Cet ouvrage est plein d'esprit et d'une fine critique ; 7° une nouvelle édition de l'accord des contradictions apparentes de l'Ecriture sainte, de Dominique Magrio, Paris, 1685, in-12, en latin, etc.

FEVRE (Louis Le). *Voy.* Chantereau.

FEVRE (Gui Le), sieur de la Boderie, *Guido Fabricius Boderianus*, naquit dans la terre de la Borderie en basse Normandie, en 1541, d'une famille noble. Il se rendit très-habile dans les langues orientales, et eut avec son frère Nicolas la plus grande part à l'édition de la *Polyglotte* d'Anvers, quoiqu'on attribue communément cet honneur au savant Arias Montanus. Il fut secrétaire du duc d'Alençon, frère du roi Henri III, composa plusieurs ouvrages en vers français et en prose si plats et si embrouillés que l'on n'en lit aucun, et mourut en 1598. Nicolas Le Fèvre de la Boderie son frère fut aussi très-habile, et mourut après 1605. Antoine Le Fèvre de la Boderie leur frère se distingua sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII par sa capacité dans les négociations et par ses ambassades à Rome, dans les Pays-Bas et en Angleterre, où il fut comblé de présens. Il découvrit à Bruxelles les intelligences du maréchal de Biron, et rendit au roi Henri IV des services importans. Il mourut en 1615, à 60 ans. On a de lui, Traité de la noblesse, traduit de l'italien de Jean-Baptiste Nenna, imprimé en 1583, in-8°. On a publié en 1749 ses lettres et ses négociations, 5 vol. in-12. Il passe aussi pour l'un des auteurs du *Catholicon*. Il avait épousé la sœur du marquis de Feuquières, gouverneur de Verdun, dont il eut deux filles : l'une mourut fort jeune, et l'autre épousa M. Ar-

Digitized by Google

nauld d'Andilli en 1613, auquel elle apporta les terres de Pomponne et de la Briotte.

FÈVRE (Nicolas Le), naquit à Paris le 2 juin 1544. Il voyagea en Italie, fut précepteur du prince de Condé, puis de Louis XIII, et mourut le 3 novembre 1612, à 69 ans. On a de lui des Opuscules imprimés à Paris en 1614, in-4°, dans lesquels on trouve beaucoup de science et d'érudition. Le Fèvre y soutient que le vin de myrrhe présenté à notre Seigneur à sa passion était un breuvage que l'on donnait aux suppliciés pour les assoupir et les rendre moins sensibles aux douleurs.

FÈVRE (Tanneguy Le), né à Caen en 1615, devint très-habile dans les langues grecque et latine. M. le cardinal de Richelieu lui fit donner une pension de 2000 livres pour avoir l'inspection sur les ouvrages qui s'imprimeraient au Louvre, et voulait le faire principal du collége qu'il avait dessein d'ériger sous le nom de Richelieu; mais la mort de ce ministre fit évanouir les espérances de Tanneguy Le Fèvre, et sa pension fut mal payée. Quelque temps après, étant allé à Langres avec M. de Francières, qui en était gouverneur, il embrassa la religion prétendue réformée, et fut appelé à Saumur pour être professeur en grec. Tannegny Le Fèvre y enseigna avec des talens et une réputation si extraordinaire, qu'on lui envoyait des jeunes gens de toutes les provinces du royaume et des pays étrangers, et que les théologiens et les professeurs mêmes faisaient gloire d'assister à ses leçons. Il se préparait pour aller à Heidelberg, où il était invité par le prince palatin, lorsqu'il mourut le 12 septembre 1672, à 57 ans. On a de lui, 1° des notes sur Anacréon, Lucrèce, Longin, Phèdre, Justin, Térence, Virgile, Horace, Elien, Apollodore, Eutrope, Aurélius Victor, et sur le Timon et le Pérégrin de Lucien; 2° deux vol. de Lettres, 1659 et 1665, in-4°; 3° la Vie des poètes grecs, in-12, et plusieurs autres ouvrages. On estime surtout son poème d'Adonis et ses fables de Locman; il écrit bien en latin, et fait paraître dans tous ses ouvrages beaucoup de critique et une grande connaissance de l'antiquité profane. La conduite qu'il tint à l'egard de Paul Pélisson son ami, auquel il dédia son édition de Lucrece, dans le temps que Pélisson était prisonnier d'état, lui fait beaucoup d'honneur. Tanneguy Le Fèvre son fils est auteur du Traité *De futilitate poetices*, 1697, in-12, ouvrage rempli d'érudition, mais peu judicieux. Anne Le Fèvre sa fille est célèbre dans la république des lettres.

FÈVRE (Anne Le). *Voy.* Dacier.

FÈVRE (Jean Le), avocat en parlement, et rapporteur-référendaire en chancellerie sous Charles V, roi de France, est auteur d'un poëme moral intitulé *Le Respit de la mort*, 1533, in-8°, gothique. Il y en a encore une de Paris, 1506, in-4°.

FÈVRE (Raoul Le), chapelain de Philippe, duc de Bourgogne, en 1364, est auteur d'un Recueil des Histoires troyennes, assez rare; des éditions du 15e siècle, in-fol. Celles du 16e, quoique aussi bonnes, ne sont pas recherchées.

FÈVRE (André Le), né à Troyes, était neveu de la Motte, à qui il servit de lecteur quand son oncle eut perdu la vue. Il a donné les mémoires de l'académie des sciences de Troyes, 1756, in-12, badinerie ingénieuse.

FÈVRE DE SAINT-MARC (Charles-Hugues Le), né à Paris en 1698, passa de l'état militaire à l'état ecclésiastique, et finit par reprendre l'habit de laïque, et faire quelques éducations. Il mourut le 21 novembre 1769. Il a donné de bonnes éditions des Mémoires de Feuquières, de l'histoire d'Angleterre de Rapin Thoiras, des OEuvres de Pavillon, Boileau, Chaulieu, Chapelle et Bachaumont, Malherbe, Lalane et Montplaisir. Il a fait le supplément au Nécrologe de Port-Royal, 1735, in 4°; l'Abrégé chronologique de l'histoire d'Italie, 6 vol. in-8°; *Le Pouvoir de l'Amour*, ballet-opéra.

FEVRE (Denis Le), professeur d'humanités dans l'université de Paris, se fit célestin à Marcoussi, devint prieur de Paris, et vicaire du Provincial en 1537. Il mourut un an après, âgé de 40 ans. La plupart de ses ouvrages sont restés en manuscrit; le plus intéressant était: *Index alphabeticus scriptorum græcorum et latinorum in omni genere litteraturæ.*

FEVRE DE LA BELLANDE (Jean.

Digitized by Google

Louis Le), employé aux fermes générales, mort le 25 juillet 1762, a fait un *Traité général des droits d'Aydes*, 1759, in-4°, et réimprimé depuis; livre précieux dont l'étude mène aux richesses, et par les richesses à la considération.

FEVRET (Charles), né à Semur le 16 décembre 1583, d'une des meilleures familles de robe de Dijon, fut avocat au parlement de cette ville, et conseiller des états de Bourgogne. Fevret composa, à la sollicitation de Louis II, prince de Condé, un excellent Traité de l'abus, dont la meilleure édition est celle de Lyon en 1736, 2 vol. in-fol. Il mourut à Dijon le 12 août 1661, à 78 ans. Il avait eu 19 enfans. On a de lui l'histoire de la sédition arrivée à Dijon le 28 février 1630, in-8°, au sujet de laquelle Fevret harangua Louis XIII et obtint la grâce des coupables.

FEVRET DE FONTETTE (Charles-Marie), arrière-petit-fils de Charles, fut reçu conseiller au parlement de Dijon en 1736, à l'âge de 26 ans. Ses talens lui acquirent la confiance de sa compagnie, qui le chargea souvent de soutenir ses intérêts à la cour. Il fut aussi le premier de sa compagnie qui ait reçu du roi une pension du 1200 liv. qu'il obtint en 1751, pour le récompenser d'un travail de quatre années qu'il avait employées à la discussion d'un procès criminel qui intéressait la sûreté publique de la Bourgogne. Le temps que ses occupations lui laissèrent libre, il l'employa à étudier la jurisprudence et notre histoire; ce qui lui fit entreprendre une nouvelle édition de la Bibliothèque du père Le Long, 1768 et suiv., 5 vol. in-fol. Il mourut avant que le tome troisième fût imprimé, le 16 février 1772. Le roi l'avait gratifié d'une nouvelle pension de 1200 liv., en 1770. Il était directeur de l'académie de Dijon, et fut reçu de celle des inscriptions et belles-lettres de Paris en 1771.

FEYDEAU (Mathieu), fameux docteur de la maison et société de Sorbonne, naquit à Paris en 1616. Il fut ami intime de MM. Arnauld, de Sainte-Beuve, Gillot et du Hamel. Celui-ci, étant curé de Saint-Merri à Paris, le fit vicaire de Belleville, puis vicaire de Saint-Merri. M. Feydeau fit alors des conférences ecclésiastiques, des catéchismes et des instructions qui lui attirèrent un grand nombre d'auditeurs. Il refusa la cure de Saint-Merri, et fut exclu de la Sorbonne pour n'avoir pas voulu souscrire à la condamnation de M. Arnauld. Ce refus le fit exiler en 1657. Il fut ensuite théologal dans le diocèse d'Alet, puis curé de Vitri-le-Français en Champagne. S'étant démis de cette cure en 1776, il devint théologal de Beauvais en 1677; mais peu de temps après, il fut exilé à Bourges, puis à Annonay dans le Vivarès, où il mourut le 24 juillet 1694, à 78 ans. Ses principaux ouvrages sont, 1° *Méditations sur les principales obligations du chrétien, tirées de l'Écriture sainte, des conciles et des saints Pères*, 4e édition, in-12; 2° *Catechisme de la Grâce*, in-12; 3° *Méditations sur l'histoire et la concorde des évangiles* 3 vol. in-12.

FEYDEAU DE BROU (Henri), évêque d'Amiens, de la même famille que le précédent, s'est distingué par sa vertu, par sa charité envers les pauvres et par sa science. Il mourut le 14 juin 1706, à 53 ans. On a de lui, 1° une Lettre latine à Innocent XII contre le *nodus prædestinationis* du cardinal Sfondrate; 2° une Ordonnance pour la juridiction des évêques et des curés contre le père Des Imbrieux, jésuite; 3° une autre Lettre au sujet de la Lettre à un curieux sur d'anciens tombeaux découverts en 1597.

FIACRE (Saint), étant venu d'Irlande en France, saint Faron, évêque de Meaux, lui donna un lieu solitaire. Saint Fiacre y bâtit un hopital dans lequel il recevait les passans et les étrangers. Il mourut vers 670.

FICHARD (Jean), célèbre jurisconsulte du 16e siècle, natif de Francfort-sur-le-Mein, fut syndic de cette ville, et y mourut en 1581, à 70 ans. On a de lui *Onomasticon philosophico-medico-synonymum*, 1574, in-8°; *Consilium matrimoniale*, 1580, in-fol.; *De cautelis*, 1577, in-fol.; *Vitæ virorum qui eruditione claruerunt*, in-4°; *Vitæ jurisconsultorum*, 1565, in-4°.

FICHET. *Voy.* Fischet.

FICIN (Marsille), célèbre chanoine de Florence, naquit en cette ville le 19 octobre 1433. Il fit une étude particulière des langues grecque et latine, et suivit la secte de Platon. Ficin

Digitized by Google

traduisit en latin les œuvres de ce philosophe et celles de Plotin, de Jamblique, de Proclus et des autres célèbres platoniciens. On dit qu'ayant traduit Platon, il communiqua sa traduction à Marc Musurus, son ami, qui était très-habile. Quelque temps après, étant allé voir cet ami pour savoir ce qu'il en pensait, celui-ci prit un cornet plein d'encre, et pour toute réponse, le versa sur la première page de la traduction : Ficin comprit par là que sa traduction ne valait rien. Il y travailla de nouveau, et la publia telle que nous l'avons. Il mourut en 1499, à 66 ans. On a encore de lui des Epîtres en 12 livres, rares de l'édition de Venise, 1495, in-fol., et d'autres ouvrages réunis à Bâle, 1561, 2 vol in-fol., par lesquels on voit qu'il donnait dans l'astrologie judiciaire; l'édition de la philosophie platonicienne de Florence, 1482, in-fol., est rare.

FIDDES (Richard), théologien anglais, et écrivain poli, né à Hunmanby dans le comté d'Yorck en 1671, était curé de Halsham, lieu malsain, où il perdit la voix; ce qui l'empêcha de se pousser dans l'église, et le força de recourir à la composition pour subsister lui et sa famille. Il est mort en 1725, à Putney, et fut enterré dans le cimetière de Fulham. Sa *Théologie* est imprimée en 1718 et 1720, 2 vol. in-fol.; la *Vie de Volsey*, en 1724, in-fol.; le *Traité de morale*, en 1724, in-8°; *Lettre sur l'Iliade d'Homère*, en 1714, in-12. Il a aussi fait imprimer des Sermons.

FIDELE (Cassandre), née à Venise, fut élevée par son père dans la connaissance des langues grecque et latine, et s'appliqua ensuite aux autres sciences, dans lesquelles elle se distingua. Elle épousa un médecin nommé Jean-Marie Mapellio, qui exerça à Vicence, à Retimo et à Venise; elle devint veuve en 1521, et mourut à 102 ans en 1567. Tomasini a fait imprimer sa vie à la tête de ses ouvrages, *Epistolæ et orationes*, Patavii, 1636, in-8°.

FIDERI, empereur du Japon, succéda à son père Taicko en 1598. Il fut détrôné et brûlé dans son palais par Ongoschio son tuteur et son beau-père.

FIDIUS, dieu qui présidait aux alliances et aux promesses chez les Romains : ils avaient pris des Sabins le culte de ce dieu, et l'appelaient aussi *Sanctus*, *Semon* et *Semi-pater*. Ils le prenaient à témoin dans leurs alliances.

FIELD (Richard), théologien anglais, mort le 21 novembre 1616, à 55 ans, est auteur d'un *Traité de l'église*, Oxford, 1628, in-fol.

FIELDING (Henri), fils d'un lieutenant-général, naquit dans le comté de Sommerset le 22 avril 1707. Il s'abandonna à l'âge de vingt ans tellement à la débauche, qu'il altéra sa santé et la médiocre fortune que son père lui avait laissée. A l'âge de 30 ans il épousa miss Craddock, beauté célèbre du comté de Salisbury. Sa dot fut bientôt consumée dans les plaisirs. Il voulut suivre le barreau, qu'il fut contraint de quitter à cause de la goutte qui l'assaillit tout à coup. La composition de dix-huit comédies ou farces et de plusieurs romans suppléèrent à ce malheur. Il devint même juge de paix dans le comté de Middlesex. Il avait été en Portugal pour y rétablir sa santé; mais ne s'y trouvant pas mieux, il vint mourir à Londres en 1754. La plupart de ses romans sont traduits en français : *Tom-Jones*, en 4 vol.; *Amélie*, en 3; les *Aventures d'Andrews*, 2 vol.; *Roderic Random*, 3 vol.

FIENNE (Robert de), vieux guerrier qui fut honoré de l'épée de connétable en 1356; mais le roi voulant gratifier Du Guesclin de cette charge, De Fienne donna sa démission en 1370. Sa famille a subsisté jusqu'à nos jours.

FIENNES (Guillaume), lord Say, né à Broughton en 1582, a joué un grand rôle dans la guerre civile sous Charles Ier. Il était dans le parti des presbytériens, et fut un des commissaires du parlement pour aller traiter avec le roi dans l'île de Wight. Il désirait la paix pour son intérêt personnel; mais il voulait voir l'autorité royale tellement abaissée, que ce prince ne put se résoudre à accepter les conditions. Après la mort du roi il se remit dans le parti des indépendans, et mourut en 1662. Il est auteur d'un livre intitulé *Le dessein des Ecossais découvert*, 1653, in-4°; *La folie manifeste dans les pratiques des quakers*, 1659, in-4°. Il avait un fils nommé Nathanaël, mort en 1669, qui suivit le même parti, et qui fut garde du grand sceau sous Crom-

Digitized by Google

well. Il est auteur du livre intitulé *L'honneur et l'intégrité rétablie*, 1644, in-4°.

FIENUS (Thomas), natif d'Anvers, fut médecin du duc de Bavière, puis professeur en médecine à Louvain, où il mourut en 1631, à 64 ans. On a de lui *De viribus imaginationis*, in-8° ; *De formatione et de animatione fœtûs*, in-8° ; *Apologia pro libro preced.*, in-8°, 1629 ; *De cauteriis*, in-8° ; *Libri chirurgici*, 1649, in-4°. Il était fils de Jean Fienus, médecin à Anvers, mort à Dordrecht en 1585, dont on a un traité *De flatibus humanum corpus molestantibus*, 1582, in-8°.

FIERA (Baptiste), naquit à Mantoue en 1469, fit la profession de médecin, et mourut en 1538. On a de lui *Commentaria in artem medicinam*, Mantuæ, 1515, ou Venetiis, 1548, in-fol. *Cœna sive de ed medicæ artis parte quæ in victûs ratione constitit, cum Eobani libello de tuendâ valetudine*, Francofurti, 1564, in-8° ; *De attractione medicinarum, cum opusculo de animæ immortalitate contra Pomponatium*, Venetiis, 1524, in-fol. Tout ce qu'on a dit de ses poésies latines est une erreur, et doit s'entendre des poésies de Baptiste Mantuan, général des carmes. Fiéra descendait de Philippe Fiéra, comte palatin, l'un des généraux de l'empereur Rodolphe, contre Ottocare, roi de Bohème, mort en 1293.

FIERTE SAINT-ROMAIN. *Voyez* Alègre.

FIESQUE (Jean-Louis de), comte de Lavagne, d'une famille illustre de Gênes, qui a donné un grand nombre de cardinaux à l'église, s'est rendu fameux par son ambition et par son malheur. Ce jeune seigneur, jaloux de la gloire et de l'autorité d'André Doria, forma une conspiration pour se rendre maître de Gênes ; le premier janvier 1547, ses gens s'étaient emparés de la Darsène, lieu où sont les galères, lorsque étant accouru au bruit des forçats il tomba dans la mer et se noya. Son palais fut rasé et sa famille bannie de Gênes jusqu'à la cinquième génération. Le cardinal de Retz a fait la relation de cette conjuration, in-12.

FIESQUE (Charles-Léon, comte de), descendait de la branche aînée des comtes de Fiesque que la malheureuse entreprise de Jean-Louis contre sa patrie avait fait chasser de Gênes. Il avait épousé en 1643 Gillonne d'Harcourt, morte en 1699, que le comte de Bussy fait figurer dans son roman satirique : son fils, Jean-Louis, mort en 1708, à 61 ans, sans alliance, a terminé cette branche. Le roi lui avait fait payer par les Génois 300,000 livres pour le comté de Lavagne, anciennement confisqué sur sa famille.

FIEUBET (Gaspard de), seigneur de Cendré, de Ligny, etc., est auteur de plusieurs pièces de poésie, françaises et latines qui sont fines et délicates. On lui attribue les quatre beaux vers latins qui sont au bas du portrait de la comtesse de la Suze. Sa fable intitulée *Ulysse et les Syrènes* est aussi très-estimée. Il mourut aux Camaldules de Gros-Bois en 1694, à 67 ans, sans laisser d'enfans.

FILARETE (Antoine), architecte et sculpteur florentin du 15e siècle, fut chargé par Eugène IV de faire la porte de bronze de Saint-Pierre du Vatican. Le plan de la cathédrale de Bergame et celui de l'hôpital de Milan, le plus commode qu'on connaisse, sont de lui.

FILASTRE (Guillaume), évêque de Tournai dans le 16e siècle, a donné une chronique de France, 1517, 2 vol. in-fol. ; *La toison d'or*, Paris, 1530, 2 vol. in-fol.

FILBERT (Saint), Filibertus, natif d'Auch, moine, puis abbé de Rebais en 650, fonda l'abbaye de Jumiéges, et en fut le premier abbé vers 654. Il mourut en Poitou dans l'île de Noirmoutier le 20 août 684.

FILESAC (Jean), natif de Paris, enseigna les humanités, puis la philosophie au collége de la Marche, et fut recteur de l'université en 1586. Il prit le bonnet de docteur le 9 avril 1590, et devint curé de Saint-Jean en Grève. Il se distingua par sa fermeté, par sa science et par sa piété, se conduisit avec zèle pour la censure du livre de Santarel, et mourut à Paris, sénieur de Sorbonne et doyen de la faculté de théologie, le 27 mai 1638. On a de lui divers ouvrages remplis d'érudition. Les principaux sont : 1° un Traité de l'autorité sacrée des évêques, latin, Paris, 1606, in-8° ; 2° un autre du carême ; 3° un Traité de l'origine des paroisses ; 4° des Traités de la confes-

Digitized by Google

sion auriculaire, de l'idolâtrie et de l'origine des anciens statuts de la faculté de Paris. Ils sont réunis sous le titre d'*Opera pleraque*. Paris, 1621, in-8°.

FILICAIA (Vincent de), célèbre poète italien, naquit à Florence le 30 décembre, 1642 d'une famille noble. Il étudia cinq ans la philosophie, la jurisprudence et la théologie à Pise, s'y fit recevoir docteur en droit, et retourna ensuite à Florence, où après plusieurs années passées dans son cabinet, et sans autre occupation que la poésie et les belles-lettres, le grand-duc le fit sénateur. Il mourut le 27 septembre 1707, à 65 ans. Il était de l'académie *della Crusca*, et de celle des *Arcadi*. Ses poésies sont très-estimées pour leur délicatesse et pour la noblesse des sentimens. Scipion Filicaia son fils les fit imprimer toutes ensemble sous ce titre : *Poesie toscane di Vincenzo da Filicaia*, etc., en 1607, in-fol.; *Le medesime con le prose latine*, Venet. 1747, 3 vol. in-12.

FILASSIER (Marin), vertueux prêtre, natif de Paris, après y avoir prêché avec succès, fut curé à la campagne, puis chapelain des dames de Miramion. Devenu infirme, il passa les quinze dernières années de sa vie dans des souffrances continuelles et très-aiguës. Pour s'édifier lui-même, et en même temps une dame de considération attaquée aussi d'une longue et douloureuse maladie, il composa les *Sentimens chrétiens propres aux personnes infirmes et malades*, in-12, ouvrage qui n'est presque composé que des expressions de l'Écriture et des pères, et dont la meilleure édition fut donnée peu de temps après la mort de l'auteur, arrivée à Paris le 13 juillet 1733. Il n'avait que 56 ans.

FILLEAU (Jean), jurisconsulte du 17e siècle, fut professeur en droit, et avocat du roi à Poitiers, et mourut en 1682. On a de lui, 1° des Arrêts notables du parlement de Paris, 1631, 2 vol. in-fol.; 2° les Preuves historiques de la vie de sainte Radegonde; 3° Traité de l'université de Poitiers; 4° Relation juridique de ce qui s'est passé à Poitiers touchant la nouvelle doctrine des Jansénistes, 1654, in-8°. Filleau suppose dans cette relation que six personnes qu'il ne désigne que par les lettres initiales de leur nom s'étaient assemblées en 1621 pour délibérer sur les moyens d'élever le déisme sur les ruines de la religion chrétienne, et il prétend tenir le fait d'un ecclésiastique de mérite qui était présent. C'est cette relation dont MM. de Port-Royal et leurs amis ont tant parlé sous le nom de *Fable de Bourgfontaine*, et qu'ils ont fait voir ne pouvoir s'accorder avec l'âge de M. Arnaud, qui y était désigné par les lettres AA, ni avec un grand nombre de circonstances qui détruisent entièrement les faits qui y sont rapportés. Les jésuites n'ont pas laissé de faire imprimer en 1756 la réalité du projet de Bourgfontaine, 2 vol. in-12; à quoi leurs adversaires ont répondu par *La Vérité et l'innocence victorieuses de la calomnie*, ou huit lettres sur le projet de Bourgfontaine, 1758, 2 volumes in-12. La réalité avait été condamnée au feu par arrêt du parlement de Paris du 21 avril 1758.

FINCH (Heneage), comte de Nottingham, né en 1621, fut élevé à la dignité de baronnet, et nommé à la place de procureur-général par Charles II en 1675. Il fut surintendant du grand sceau de sa majesté, avec le titre de chancelier d'Angleterre. Son éloquence lui fit donner le titre de Cicéron d'Angleterre. Il est mort en 1681. On a imprimé les discours qu'il a prononcés dans les parlemens aux juges de Charles Ier, à la condamnation du vicomte de Straffort et en d'autres occasions.

FINÉ (Oronce), célèbre mathématicien, naquit à Briançon en 1494. Il fut professeur de mathématiques au collége de maître Gervais à Paris, puis au collége royal. Il avait un génie admirable pour la mécanique, et il inventa une horloge planétaire et des machines qui lui acquirent une grande réputation. Finé mourut très-pauvre le 6 octobre 1555, à 61 ans, laissant sa femme avec cinq garçons et une fille. On a de lui plusieurs ouvrages de géométrie, d'optique, de géographie et d'autres Traités de mathématique, réunis pour la plupart en 3 vol. in-fol., imprimés en 1532, 1542 et 1556, dans lesquels on remarque une crédulité ridicule à l'astrologie judiciaire.

FINET (Jean), né en 1571, plut à Jacques Ier par les chansons qu'il composait. Il devint assistant du grand-mai-

Digitized by Google

tre des cérémonies, et mourut en 1641. On a de lui un *Traité de la préséance des ambassadeurs étrangers en Angleterre*, 1656, in-8°.

FINIGUERRA. *Voy.* Maso.

FIORI (Mario di). peintre. *Voy.* Mario.

FIRENZUOLA (Ange), poète florentin, et religieux de la congrégation de Valombreuse, vivait du temps de Léon X, qui voulut le connaître, et le fit venir à Rome. Il mourut en cette ville vers 1545. L'édition de ses proses, 1548, in-8°, celle de ses poésies, Florence, 1549, in-8°, est recherchée. Sa traduction de l'*Ane d'or*, Venise, 1567, in-8°, est rare. On trouve quelques capitoli de lui avec ceux du Berni. Il a aussi fait quelques comédies; *I Lucidi*, Firenze, 1549, in-8°; *La Trinuzia*, 1551, in-8°. Son discours des Animaux a été traduit en français, Lyon, 1556, in-16, et par la Rivey, 1579, in-16; son Discours de la beauté des dames, par J. Pallet, Paris, 1578, in-8°.

FIRMICUS MATERNUS (Julius), célèbre écrivain du temps des enfans de Constantin, composa en latin vers 345 un excellent livre des erreurs des religions profanes, que nous avons avec *le Minutius Felix* de Leyde, 1672, in-8°, et 1709, avec les notes de Jean Wouver. On lui attribue encore huit livres d'astronomie, imprimés par Alde Manuce en 1499, in fol.; mais ce dernier ouvrage paraît être d'un autre Julius Firmicus qui vivait dans le même temps.

FIRMILIEN (Saint), célèbre évêque de Césarée en Cappadoce au 3e siècle, fut ami d'Origène, et prit le parti de saint Cyprien contre le pape Etienne, soutenant qu'il fallait rebaptiser ceux qui avaient été baptisés par les hérétiques. Il écrivit à ce sujet en 256 une longue lettre à saint Cyprien qui la traduisit en latin, et qui se trouve avec ses œuvres. Saint Firmilien présida au premier concile d'Antioche, tenu en 264 contre Paul de Samosate, qui promit de changer de sentiment, mais qui, ayant continué d'enseigner son erreur, fut condamné au 2e concile d'Antioche en 269. Saint Firmilien mourut à Tarse en allant à ce concile.

FIRMIN (Saint), évêque d'Amiens, que l'on croit avoir souffert le martyre vers 287, ne doit pas être confondu avec un autre saint Firmin, évêque d'Uzès en 538, et un autre, évêque de Mende.

FIRMIUS (Marcus), citoyen riche et puissant de Séleucie, s'attacha au parti de Zénobie, et prit le titre d'empereur, mais il fut défait par Aurélien, et condamné à de cruels supplices en 273.

FISCHER (Jean-Bernard), architecte, a construit les plus beaux édifices modernes de Vienne, qui ne sont pas sans défauts, le palais de Schœnbrun, les écuries de l'empereur, la chancellerie de Bohème, le palais du prince Eugène, etc. Il est mort en 1724 avant que d'avoir fini tous ces édifices; mais son fils Emmanuel les a achevés. Celui-ci était aussi un excellent mécanicien, et est mort fort riche en 1738. Il a construit des machines à feu pour tirer l'eau des mines.

FISCHER (Marie), fille célèbre parmi les quakers, voulut aller prêcher les dogmes de la secte jusqu'à la cour du Grand-Seigneur. Elle arriva à Smyrne sur un vaisseau de sa nation. Le consul anglais fit reconduire bientôt cette folle à Venise; elle prit donc le parti de se rendre à Constantinople par terre. Mahomet IV, auprès duquel elle se fraya un accès, était tenté de la punir de sa hardiesse. Ses gestes, son ton et ses expressions la firent passer pour folle, et la sauvèrent. Il la renvoya en Angleterre, où ceux de sa secte la reçurent avec enthousiasme. Elle fut mariée à un de leurs principaux prophètes.

FITZHERBERT (Antoine), savant jurisconsulte anglais, a publié des livres de jurisprudence sur les différentes cours d'Angleterre. Il est mort le 27 mai 1538.

FITZHERBERT (Thomas), petit-fils du précédent, né en 1552, se fit jésuite en 1614, et mourut en 1640. Il est auteur d'un Traité de politique et de religion contre Machiavel, Douai, 1615, in-4°; *An sit utilitas in scelere, vel de infelicitate Principis Machiavelli*, Romæ, 1610, in-8°.

FISCHET (Guillaume), célèbre prieur et docteur de Sorbonne en 1454, puis recteur de l'université de Paris en 1467, enseigna l'éloquence, la philosophie et la théologie avec une réputation extraordinaire. Il s'opposa au

Digitized by Google

dessein du roi Louis XI, qui voulait faire prendre les armes aux écoliers, et fut chargé de diverses commissions importantes. Fischet alla à Rome avec le cardinal Bessarion, qui lui dédia ses Oraisons en 1470. Le pape Sixte IV le reçut très-bien, le combla d'honneurs, et le fit son camérier. On a de lui une Rhétorique et des Epitres écrites avec beaucoup d'élégance pour son siècle, imprimées en Sorbonne, 1471, in-4°. C'est lui qui, avec Jean de la Pierre son ami, fit venir d'Allemagne en Sorbonne en 1469 Martin Crantz, Ulric Gering et Michel Friburger, qui imprimèrent les premiers livres qui aient été imprimés en France.

FISHER ou FISCHER (Jean), célèbre cardinal et l'un des meilleurs controversistes de son temps, naquit au diocèse d'Yorck vers 1455; il fut docteur et chancelier de Cambridge, puis évêque de Rochester, et précepteur du roi Henri VIII, auprès duquel il eut beaucoup de crédit; mais ce prince ayant voulu se faire déclarer chef de l'église anglicane, Fischer ne voulut point reconnaitre cette suprématie. Le roi le fit mettre en prison, et ayant appris que Paul III lui avait envoyé le chapeau de cardinal, il lui fit trancher la tête le 22 juin 1535, à 80 ans. On a de lui plusieurs traités contre Luther, et d'autres ouvrages imprimés à Wurtzbourg en 1597, in-fol.

FITE (Jean de la), natif du Bearn, d'une famille noble et ancienne, sortit de France pour cause de religion, et devint ministre de l'église française de Holtzappel, puis de celle de Hanau, où il mourut en 1737. Ses ouvrages sont: 1° Eclaircissemens sur la matière de la grâce, et sur les devoirs de l'homme, en 2 tom. in-8°; 2° Catéchisme, ou instructions sur les principales matières de la religion chrétienne. C'est un abrégé de théologie et de morale estimé des protestans. Jean de la Fite son aïeul fut ministre de l'église de Pau. On a de lui des Sermons et plusieurs ouvrages de controverse.

FITZHERBERT (Nicolas), autre petit-fils d'Antoine, et cousin du précédent, naquit en 1550. Il entra en 1587 au service du cardinal d'Angleterre Guillaume Alan, qui résidait à Rome, et mourut en 1612. On a de lui *Oxoniensis academiæ descriptio*, 1602; *De continuatione religionis catholicæ in Anglid*, 1608; *Vita cardinalis Alani*, 1608.

FITZ-JAMES (Jacques de), duc de Berwick, pair et maréchal de France, et l'un des plus grands généraux de son siècle, était fils naturel de Jacques II, roi d'Angleterre, et d'Arabelle Churchill, sœur du duc de Marlborough. Il naquit en 1671 à Moulins, où sa mère accoucha de lui en revenant des eaux de Bourbon. Il donna dès sa jeunesse des preuves éclatantes de sa valeur et de ses talens militaires au siége de Bude en 1686, et passa en France avec le roi son père en 1689, à cause des troubles arrivés en Angleterre; il commanda ensuite en Irlande, et eut un cheval tué sous lui à la bataille de la Boyne en 1690. Le duc de Berwick se signala dans un grand nombre de siéges et de combats; il gagna le 25 avril 1707 la fameuse bataille d'Almansa en Espagne, prit Barcelone d'assaut le 12 septembre 1714, et fut tué d'un coup de canon au siége de Philisbourg le 12 juin 1734.

FITZ-JAMES (François, duc de), fils du précédent, renonça aux dignités de son père, dont il avait la survivance, pour embrasser l'état ecclésiastique en 1727. Il fut abbé de Saint-Victor, évêque de Soissons, et mourut en 1764, à 55 ans. Sa régularité, son Instruction pastorale contre le père Berruyer, et son Rituel, dont les instructions sont imprimées en 2 et en 3 volumes in-12, lui ont acquis beaucoup de réputation: ses frères ont laissé de la postérité.

FIZES (Antoine), médecin de la faculté de Montpellier, en a été l'oracle jusqu'à sa mort arrivée en cette ville en 1765, à 75 ans. On a de lui des thèses curieuses et autres ouvrages en latin réunis en 1742, in-4°. Son traité des fièvres a été traduit en français en 1757, in-12. L'original latin est de 1749, *Physiologia*, 1750, in-12; *Leçons de chimie de l'université de Montpellier*, en français, 1750, in-12. M. Estève a donné sa vie, 1765, in-8°.

FLACÉ (René), curé de l'église de la Couture dans un faubourg du Mans, était né à Noyen sur la Sarthe, à cinq lieues du Mans, le 28 novembre 1530, et vivait encore en 1581. Il y a de lui,

Digitized by Google

outre plusieurs pièces de théâtre, divers autres ouvrages en prose et en vers, et surtout un poëme latin de l'origine des Manceaux, qu'on peut voir dans la cosmographie de Belleforest. François de la Croix du Maine dit qu'il était philosophe, poète, théologien, historien, qu'il savait bien la musique, et qu'il prêchait avec succès.

FLACCUS Illyricus. *Voy.* Francowitz.

FLAMEL Bartholet, peintre. *Voy.* Bartholet.

FLAMEL (Nicolas), natif de Pontoise au 14e siècle, vint à Paris, où il acquit, dit-on, plus de quinze cent mille écus (somme énorme en ce temps-là), par les dépouilles des Juifs et dans les finances, ou plutôt dans le commerce, dont on ignorait alors les principes. Mais craignant d'être recherché avec Jean de Montaigu qui eut la tête tranchée en 1409, il feignit d'avoir trouvé la pierre philosophale. On lui attribue un Sommaire philosophique en vers, 1561, in-8°, et un traité de la transformation des métaux, 1628, in-8°; explication des figures hiéroglyfiques qu'il a mises au cimetière des Innocens, Paris, 1682, in-4°. Flamel mourut à Paris, et fut enterré au cimetière des Saints-Innocens. Au reste Flamel n'avait de bien que pour les pauvres; il soulagea la veuve et l'orphelin, fonda des hôpitaux et répara des églises. On a imprimé son histoire par l'abbé Villain, Paris, 1761, in-12.

FLAMINIA (Hélène-Virginie Baletti, dite), née à Ferrare en 1686, épousa Louis Riccoboni. Elle vint en France avec lui en 1716, pour rétablir le théâtre Italien, sur lequel elle joua avec applaudissement. Ils s'en retirèrent en 1732, et elle mourut le 30 décembre 1771, à 85 ans. Il a paru de sa façon deux comédies en prose, le *Naufrage*, en cinq actes; *Abdilly*, *roi de Grenade*, en trois actes.

FLAMINIO ou Flaminius (Marc-Antoine), l'un des meilleurs poètes latins du 16e siècle, natif d'Imola, était fils de Jean-Antoine Flaminio, savant écrivain, mort à Bologne en 1536. Il s'attacha au cardinal Alexandre Farnèse, qui le combla de biens, et qui le fit nommer secrétaire du concile de Trente en 1545; mais Flaminio refusa cette commission à cause de la faiblesse de sa santé. Il mourut à Rome le 21 mars 1550, à 57 ans. On a de lui trente Psaumes en vers latins, 1558, in-12; des Lettres et des Épigrammes, 1561, in-8°, qui sont estimées. Elles ont été traduites en vers français par Anne de Marquets, Paris, 1569, in-8°.

FLAMINIUS (Caïus), consul romain, fut tué à la bataille de Trasimène, avec un grand nombre de sénateurs, par les troupes d'Annibal, 217 avant Jésus-Christ.

FLAMINIUS (Titus-Quintus) obtint le consulat avant l'âge de 30 ans, à cause de son mérite, 198 avant J.-C., et fut général des troupes romaines contre Philippe, roi de Macédoine. Il vainquit ce prince, et fit publier à Argos aux jeux néméens, par un crieur public, que les Grecs étaient remis en liberté. Dans la suite il fut envoyé vers le roi Prusias, qui avait reçu Annibal, et agit si adroitement auprès de lui, que la république romaine fut délivrée d'un ennemi si redoutable.

FLAMINIUS (Nobilius), savant critique et théologien du 16e siècle, natif de Lucques, composa de savantes Notes sur la Bible des Septante, Rome, 1588, in-fol.; *De prædestinatione*, Rome, 1581, in-4°, et mourut en 1590, à 58 ans.

FLAMSTEED (Jean), célèbre astronome anglais, né à Derby le 19 août 1646, ayant vu par hasard le livre de la Sphère de Sacrobosco, se livra tout entier à l'astronomie. Flamsteed fut reçu de la société royale des sciences de Londres en 1670. La même année le roi d'Angleterre le fit son astronome, avec cent livres sterling d'honoraires, et lui donna l'année suivante la direction de l'observatoire de Greenwich. Flamsteed y fit ses observations jusqu'à sa mort arrivée le 18 janvier 1720, à 75 ans. On a de lui, 1° *Historia cœlestis Britannica*, imprimée à Londres en 1725 et suiv., 3 vol. in-fol., à laquelle on joint un atlas céleste; 2° *la Doctrine de la sphère*, imprimée en 1681, avec le nouveau système de mathématiques de Jonas More, le plus zélé protecteur de Flamsteed; 3° des Éphémérides et d'autres ouvrages.

FLANDRE (la), étant couverte de forêts, les seigneurs du pays s'appelaient grands forestiers. Le premier fut Baudouin Bras-de-Fer, qui, ayant en-

Digitized by Google

levé Judith, fille de Charles-le-Chauve, fit son accommodement avec son beau-père, et en obtint le comté de Flandre. Il mourut en. 879
Baudouin II, fils. 918
Arnoul, fils. 965
Boudouin III, fils. 961
Arnoul II, fils. 988
Baudouin IV, fils. 1036
Baudouin V, fils. 1067
Baudouin VI, fils. 1070
Arnoul III, fils. 1071
Robert Ier, grand-oncle, fils de Baudouin V. 1093
Robert II, fils. 1111
Baudouin VII, fils. 1119
Charles de Danemarck, fils de sa tante. 1127
* Guillaume Cliton, petit-fils de Mahaud, fille de Baudouin V. 1128
Thierry d'Alsace, fils d'une fille de Robert Ier. 1168
Philippe, fils. 1191
Marguerite Ier sa sœur épousa Baudouin V, comte de Hainaut et VIIIme de Flandre. . . 1195
* Baudouin IX, fils. 1206
Jeanne, fille, mariée à Ferdinand de Portugal. 1244
Marguerite II, sœur. 1279
épousa en secondes noces Guillaume de Dampierre, mort en 1241.
Guy, fils. 1305
Robert III, fils. 1322
Louis, mort avant son père. . . 1322
Louis II, fils. 1346
Louis III, fils. 1383
Marguerite, fille, épousa Philippe, dernier duc de Bourgogne de la première race, et Philippe, premier duc de Bourgogne de la seconde race. Elle mourut en. 1405
Ses descendans, ducs de Bourgogne, ont joui de la Flandre. *Voyez* Bourgogne.
Il y a eu des branches collatérales de cette maison de Dampierre, éteintes avant la directe; mais Baudouin VI avait eu un second fils de Richilde, héritière de Hainaut, morte en . . . . 2086 qui continua l'ancienne maison de Hainaut. Cette branche releva la maison de Flandre, par le mariage de Marguerite d'Alsace, fille de Thierry, comte de Flandre, avec Baudouin V de Hainaut, qui fut le VIIIme de Flandre. Sa petite-fille, Marguerite II, avait eu un premier mari, Bouchard d'Avesnes, dont elle eut un fils nommé Jean, qui fit une nouvelle branche de Hainaut. Celle-ci réunit la Hollande et la Zélande; Marguerite, qui en devint l'héritière, épousa Louis IV, empereur et duc de Bavière. Leur petite-fille, Jacqueline de Hainaut, s'étant rendue méprisable par ses mariages, fut obligée de céder ses états au duc de Bourgogne pour ravoir son dernier mari, que le duc tenait prisonnier. Elle mourut sans enfans en 1436

FLASSANS (Taraudet de), gentilhomme et poète provençal, était natif de Flassans, petit village de Provence dans le diocèse de Fréjus et dans le bailliage de Brignole, et vivait en 1354. Il sut mettre à profit le talent qu'il avait pour la poésie; il traita d'un canton de la seigneurie de Flassans avec Foulques de Pontévés, jeune gentilhomme qui aimait passionnément les vers et qui en faisait lui-même assez bien. Pontévés se contenta, pour le prix dont ils étaient convenus, d'un poëme de Taraudet intitulé *Enseignemens pour éviter les trahisons de l'amour*. Marché, dit *le Monge des îles d'or*, qui était tout à l'avantage du vendeur, parce que la pièce était d'un prix inestimable. Cependant ou la recette n'était pas si bonne, ou ni l'un ni l'autre n'eut le secret de s'en servir. Pontévés fut trahi par une demoiselle qu'on ne nomme point, et Taraudet le fut par une sœur du vicomte de Turenne. Durand de Pontévés, seigneur de Flassans dans le 16e siècle, est connu par son zèle outré contre les protestans de Provence. On le surnommait le chevalier de la foi.

FLATMAN (Thomas), poète anglais, né à Londres en 1633, y est mort en 1688. Il a publié des Odes pindariques sur la mort de différens princes; un Panégyrique de Charles II, et une Histoire comique de D. Juan Lambert en prose.

Digitized by Google

FLAUST (Jean-Baptiste), avocat au parlement de Normandie, mourut à Saint-Sever, près de Vire, le 21 mai 1783, à 72 ans. Il a fait imprimer : *Explication de la jurisprudence et de la coutume de Normandie*, 2 vol. in-fol., qui n'a pas diminué l'estime qu'on avait pour le Commentaire de Basnage.

FLAVIEN Ier (Saint), fut placé sur le siége d'Antioche du vivant de Paulin. Son élection introduisit un schisme dans cette église en 381, qui ne finit que sous le pontificat du pape Innocent Ier. Flavien fit confirmer son élection au concile de Constantinople en 382. Il chassa de son église les hérétiques messaliens, et apaisa l'empereur Théodose irrité contre les habitans d'Antioche qui avaient renversé et traité avec indignité la statue de l'impératrice Priscille. La harangue que Flavien prononça en cette occasion en présence de Théodose est un chef-d'œuvre d'éloquence. Elle avait été composée par saint Chrysostôme. Flavien mourut en 404.

FLAVIEN (Saint), célèbre patriarche de Constantinople, succéda à Proclus en 447. C'est de son temps qu'Eutychès commença à répandre ses erreurs. Saint Flavien les condamna dans un concile de Constantinople ; mais il fut condamné lui-même, et déposé en 449 dans le fameux synode qui porte le nom de Brigandage d'Ephèse, auquel Dioscore d'Alexandrie présidait. Saint Flavien mourut trois jours après, des coups qu'il avait reçus dans ce conciliabule.

FLAVIGNI (Valérien de), savant docteur de la maison et société de Sorbonne, était du diocèse de Laon. Il prit le bonnet de docteur en 1628, et fut chanoine de Reims, puis professeur d'hébreu au collége royal en 1630. Il mourut en Sorbonne le 29 avril 1674. Il a travaillé à la Bible polyglotte de M. Le Jay, et a écrit contre Abraham Echellensis. On a aussi de lui la défense d'une thèse qu'il avait signée en qualité de grand-maître d'études. Il y était dit que l'épiscopat n'était pas un sacrement distinct de la prêtrise. Cette apologie a été imprimée à Tournai, 1668, in-4°, 128 pages, et quelques autres ouvrages. Son style est vif et plein de feu.

FLAVITAS, FRAVITAS ou FLAVIENI, prêtre du 5e siècle. On dit qu'après la mort d'Acace, patriarche de Constantinople, arrivée en 489, l'empereur Zénon fit mettre un papier blanc et cacheté sur l'autel, priant le Seigneur d'y faire écrire par un ange le nom de celui qu'il destinait à ce patriarcat ; Flavitas, ayant corrompu l'eunuque auquel l'empereur avait confié la garde de l'église, écrivit son nom sur le papier blanc, et le recacheta adroitement ; ce qui le fit mettre sur le siége de Constantinople. Son imposture fut découverte dans la suite ; mais sa mort arrivée presque en même temps l'empêcha d'être puni comme il le méritait.

FLECHELLES. *Voy.* Guérin.

FLÉCHIER (Esprit), naquit à Pernes le 1er juin 1632. Il entra dans la congrégation des pères de la doctrine chrétienne, dont Hercule Audifret son oncle était général. M. Fléchier, étant sorti de cette congrégation, parut aussitôt dans le monde avec éclat. Ses panégyriques et ses oraisons funèbres lui acquirent une réputation extraordinaire, et le firent connaître de toute la France. On y trouve en effet tant d'art et de délicatesse, d'éloquence et de noblesse, qu'il passe pour le plus excellent de nos prédicateurs en ce genre. On admire principalement son oraison funèbre de M. de Turenne. Le roi, pour récompenser son mérite, le nomma évêque de Lavaur en 1685, puis évêque de Nimes en 1687. M. Fléchier alla aussitôt résider dans son diocèse. Il y convertit un grand nombre d'hérétiques, instruisit les fidèles par ses discours et par ses lettres pastorales, les édifia par son zèle et par sa charité, et fut l'exemple de son clergé. Il mourut le 16 février 1710, à 78 ans. Il avait été reçu de l'académie française en 1673. Outre ses Oraisons funèbres et ses Panégyriques, on a de lui, 1° l'Histoire de l'empereur Théodose, 1679, in-4° ; celle de Ximenès, 2 vol. in-12 ; celle du cardinal Commendon, 2 vol. in-12 ; celle-ci est une traduction du latin d'Antoine-Marie Gratiani ; 2° des Sermons, 3 vol in-12 ; des Oraisons funèbres, in-12. ; 3° des OEuvres mêlées, in-12 ; 4° des Lettres, 2 vol. in-12, etc. Le Recueil de ses OEuvres a été imprimé à Nimes, 1782, 10 vol. in-12.

Digitized by Google

FLECKNOE (Richard), poète dramatique anglais du règne de Charles II. Ses pièces sont : *Les demoiselles à la mode*, 1667; *Erminie* ou *la chaste princesse ; le Royaume d'amour; le Mariage de l'Océan et de la Grande-Bretagne :* il a fait aussi des Epigrammes, des Enigmes, 1670, in-8° ; un Journal en douze journées en vers burlesques. On ignore l'année de sa mort ; mais il était prêtre irlandais, et avait mis de côté, suivant ses expressions, la partie mécanique de la prêtrise. Pope lui a donné une petite place dans sa Dunciade.

FLEETWOOD (Guillaume), savant théologien anglais, natif de la province de Lancastre, d'une famille noble et ancienne, se fit connaître sous le règne de Guillaume III par ses ouvrages et par ses talens. La reine Anne eut pour lui une estime particulière, et lui donna un canonicat de Windsor en 1702, puis l'évêché de Saint-Asaph en 1708. Fleetwood fut transféré de cet évêché à celui d'Ely en 1714, et mourut le 4 août 1723, à 67 ans. Ses principaux ouvrages sont, 1° *Inscriptionum antiquarum Sylloge*, Londres, 1691, in-8°; 2° des Sermons ; 3° Essai sur les miracles ; 4° *Chronicon pretiosum* ; 5° Explication du XIII^e^ chapitre de l'Epître aux Romains, etc.

FLEETWOOD (Guillaume), jurisconsulte anglais du règne de la reine Elisabeth, était fils naturel du chevalier Robert Fleetwood. Il fut nommé commissaire pour la visite de plusieurs diocèses en 1569, eut la place de greffier de Londres, et d'avocat de la reine en 1592, année de sa mort. On a de lui : *Elenchus annalium Eduardi V, Richardi IV, Henrici VII et VIII*, Londres, 1597, in-8° ; l'*Office de juge de paix*, 1658.

FLEIX. *Voy.* Foix-Maison.

FLETCHER (Jean), l'un des premiers poètes dramatiques, anglais, fut élevé à Cambridge, et mourut à Londres en 1625, à 49 ans. Lui, Johnson et Shakespeare, sont les trois premiers poètes anglais qui se sont acquis le plus de réputation dans la poésie dramatique. *Voy.* Beaumont.

FLETCHER (Gilles), oncle du précédent, et frère de l'évêque de Londres, fut un excellent poète anglais, et habile dans les affaires. La reine Elisabeth le chargea de missions en Ecosse et en Allemagne, et ensuite l'envoya en ambassade en Moscovie, dont il a donné la relation en 1590, in-8°. Il était secrétaire de la cité de Londres, maître des requêtes et trésorier de Saint-Paul, quand il est mort en 1610. On a encore de lui *De litteratis antiquæ Britanniæ*, 1633, in-12.

FLEURANGES. *Voy.* Marck.

FLEURI (Claude), célèbre historien, et l'un des plus judicieux critiques de son siècle, était fils d'un avocat au conseil, et naquit à Paris le 6 décembre 1640. Il se fit recevoir avocat au parlement de Paris en 1658, et fréquenta le barreau pendant neuf ans. M. Fleuri embrassa ensuite l'état ecclésiastique, fut précepteur des princes de Conti en 1672, et du prince de Vermandois, amiral de France, en 1680. Le roi lui donna quatre ans après l'abbaye de Loc-Dieu, et le fit sous-précepteur des ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berry en 1689. M. Fleuri fut reçu de l'académie française en 1696, eut le prieuré d'Argenteuil en 1706 en remettant son abbaye, et fut choisi en 1716 pour être confesseur de Louis XV, roi de France. Il mourut le 14 juillet 1723, à 82 ans. Il prenait un plaisir extrême à la lecture de Platon, et faisait souvent à son exemple des conférences avec des personnes choisies. C'était un de ces vrais philosophes chrétiens qui aiment la solitude, et qui disent librement ce qu'ils pensent, même sur les matières les plus importantes et les plus délicates. Uniquement appliqué à remplir ses devoirs, il n'ambitionna ni les dignités ni les richesses, et préféra la gloire de servir utilement la religion et l'état aux honneurs que ses talens et son mérite pouvaient lui faire obtenir. Il nous reste de lui un grand nombre d'excellens ouvrages, les principaux sont : 1° une *Histoire ecclésiastique* en 20 vol., dont le dernier finit à l'année 1414. Le père Fabre y a ajouté 16 vol. et depuis une table in-4° ou 4 vol. in-12. On a imprimé séparément les huit discours sur l'histoire ecclésiastique qui sont répandus dans cet ouvrage. Dans la dernière édition se trouve le 9^e^ discours, un vol. in-12. Ce sont des chefs-d'œuvre en ce genre ; 2° *Mœurs des Israélites et des Chré-*

Digitized by Google

tiens, 2 vol. in-12, et depuis en un; 3° *Institution au droit ecclésiastique*, 1764, 2 vol. in-12; 4° *Catéchisme historique*, 2 vol. in-12, fig.; 5° *Du choix et de la méthode des études*, in-12; 6° *Les devoirs des maîtres et des domestiques*, in-12; 7° *Histoire du droit français*, à la tête de l'Institution au droit français d'Argou; 8° *la Vie de la mère d'Arbouse*, in-12; 9° *le Traité du droit public*, 2 vol. in-12, 1769; 10° Traité des études convenables aux missionnaires, qui se trouve dans le tome 25 des Lettres Édifiantes, in-12, etc. Tous ces ouvrages sont bien écrits en français.

FLEURI (André-Hercule de), ancien évêque de Fréjus, précepteur du roi Louis XV, grand-aumônier de la reine, cardinal, ministre d'état, proviseur de Sorbonne, l'un des 40 de l'académie française, et honoraire de l'académie des sciences et de celle des inscriptions, naquit à Lodève le 22 juin 1653, et mourut à Issi, proche Paris, le 29 janvier 1743, à près de 90 ans. Ce qu'il a fait durant le cours de son ministère est connu de tout le monde, et tient à l'histoire de Louis XV. Sa douceur, son égalité, son amour pour l'ordre et pour la paix ne le firent consentir que malgré lui à la guerre. Celle de 1733 finit en 1735, et valut la Lorraine à la France; mais son économie, qui lui avait fait négliger la marine, fut funeste à la France dans la guerre de 1741. On lui a dressé un magnifique tombeau dans Saint-Louis du Louvre à Paris, exécuté par Bouchardon. Le père de Neuville a fait son oraison funèbre.

FLEURIAU D'ARMENONVILLE (Joseph-Jean-Baptiste), garde des sceaux en 1722, est mort le 27 novembre 1728 au château de Madrid, dans le bois de Boulogne, où le roi lui avait donné une retraite après avoir reçu sa démission le 15 août 1727: son fils, Charles-Jean-Baptiste, comte de Morville, ambassadeur en Hollande en 1718, plénipotentiaire au congrès de Cambrai, secrétaire d'état en 1722, et de l'académie française la même année, fut disgracié le 19 août 1727, et mourut à Paris le 3 février 1732. Il dut sa faveur et sa disgrâce à son père. Ils sont enterrés l'un et l'autre à Saint-Eustache à Paris.

FLEURY (Jacques), avocat au parlement de Paris, mort en 1775, s'est fait connaître par quelques ouvrages de belles-lettres; Chansons maçonnes, 1760, in-8°; *Dictionnaire de l'ordre de la Félicité*, in-8°; Poésies diverses, 1760, in-12; des Odes sur les grands mystères de la foi, 1775, in-8°; le *Littérateur impartial*, dont il n'a paru qu'un volume, 1760, in-12. Il a travaillé au *Miroir magique* et au *Rossignol*, opéra-comique.

FLEURY (Julien), professeur d'éloquence au collége de Navarre, devint chanoine de Chartres, et mourut le 13 septembre 1725. Il dut son canonicat aux Commentaires qu'il fit pour l'usage du dauphin, sur Apulée, 1688, 2 vol. in-4°, où il prit le titre de Julianus Floridus. Il en fit aussi sur Ausone, dont l'impression fut interrompue à cause des obscénités répandues dans cet auteur. Elle ne parut qu'en 1730, par les soins de l'abbé Souchay.

FLEUR (la). *Voy.* Guerin.

FLIBUSTIERS. On a donné ce nom à des Français qui, de l'île de la Tortue, dont ils faisaient leur fort, faisaient des courses contre les Espagnols, et donnèrent des marques d'un courage et d'une intrépidité singulière depuis 1660 environ jusqu'en 1680. *Voy.* GRAND (Pierre Le) OLONOIS.

FLINCK (Godefroi), peintre, né à Clèves en 1616, se mit pendant un an sous la conduite de Rembrandt, qu'il imita parfaitement; mais il aima mieux la manière des peintres d'Italie. Il mourut en 1660, travaillant à douze tableaux historiques que les bourguemestres d'Amsterdam faisaient faire.

FLIPART (Jean-Jacques), habile graveur, né à Paris, joignit aux vertus morales d'un bon citoyen celles d'un chrétien sincèrement attaché à sa religion. Son premier maître, Laurent Cars, n'eut pas d'abord une grande idée de ses talens; mais lorsqu'il eut pris des leçons de Pierre Aveline, qui dessinait supérieurement, il obtint les suffrages de M. Cochin, qui lui donna un de ses dessins à graver. Le frontispice qu'il avait fait pour les fêtes que la ville donna en 1747 firent revenir M. Cars de sa prévention; et quand il eut vu de lui

Digitized by Google

la sainte famille, d'après Jules Romain, pour mettre dans la galerie de Dresde, et l'Adam et Eve, d'après Natoire, il le présenta lui-même à l'académie, où il fut reçu avec de grands éloges. Ses gravures les plus remarquables sont celles qu'il a faites d'après M. Greuze, le Paralytique, l'Accordée de village, etc., et la Tempête, d'après Vernet. Il mourut d'apoplexie le 9 juillet 1782, à 67 ans.

FLOCQUET (Etienne-Joseph), né à Aix en Provence, le 25 novembre 1750, apporta en naissant l'inclination de ses compatriotes pour la musique. Il n'avait que douze ans lorsqu'il fit exécuter à Aix une messe de sa composition qui y fut applaudie. Il vint ensuite à Paris, où la messe qu'il composa pour le service de M. le comte de Clermont le fit connaître; mais son *Union de l'amour et des arts* décida sa réputation en 1773 : quatre-vingts représentations fermèrent la bouche des critiques. Il fit cependant le voyage de Naples pour se perfectionner dans son art; mais soit qu'il s'exerçât sur de mauvais poëmes, soit qu'il n'entendit pas la mélodie chantante, *Azolan*, *Hellé* eurent moins de succès. *Le seigneur bienfaisant*, par ses cinquante et une représentations, ajouta à l'idée qu'on avait de lui; mais sa prétention de lutter contre M. Gluck dans une *Alceste*, n'ayant pas été agréée des acteurs de l'Opéra, qui refusèrent de la jouer, il en mourut de chagrin le 10 mai 1785. Il a encore donné un *Te Deum* applaudi à Naples, rabaissé au concert spirituel, et qui s'est relevé dans l'église des pères de l'Oratoire, à Paris.

FLODOARD, historien du 10e siècle, natif d'Epernay, fut disciple de Remy d'Auxerre, et devint chanoine de Reims, puis curé de Cormecy et de Coroi. Il mourut dans un monastère en 966, à 73 ans. On a de lui une Chronique dans le Recueil des historiens de France, et l'Histoire de l'église de Reims, 1617, in-8°, etc. dans la Bibliothèque des Pères. Ce dernier ouvrage est curieux et important.

FLONCEL (Albert-François), né à Luxembourg en 1697, fut avocat en parlement, censeur royal de plusieurs académies d'Italie, et s'est fait un nom par son amour pour la langue italienne. En 1731 il fut secrétaire d'état de la principauté de Monaco, et secrétaire des affaires étrangères en 1735, sous MM. Amelot et d'Argenson. Il est mort en 1773. Sa bibliothèque, composée de 8000 articles de livres italiens, a été vendue après sa mort. Elle a donné lieu à en faire un catalogue curieux, 1774, 2 vol. in-8°. Madame Floncel (Jeanne-Françoise de Lavau), morte en 1764, à 49 ans, avait traduit les deux premiers actes de l'*Avocat vénitien* de Goldoni, 1760, in-12.

FLORE (Ordre de). *Voy.* Joachim.

FLORE, déesse des fleurs chez les païens, et femme de Zéphire, fut d'abord honorée chez les Sabins, et ensuite chez les Romains. C'est en son honneur qu'on célébrait à Rome les jeux floraux. On lui donnait aussi le nom de *Chloris*, et on la représentait ornée de guirlandes et couronnée de fleurs.

FLORE (François), habile peintre, natif d'Anvers au 16e siècle, s'acquit une si grande réputation, qu'il fut appelé le Raphaël de la Flandre. Il mourut en 1570, à 50 ans.

FLORENT V, comte de Hollande, fils de Guillaume II, roi des Romains, fut assassiné en 1296 par un gentilhomme dont il avait violé la femme. Le meurtrier fut mis dans un tonneau plein de clous, que l'on roula par les rues de Leyde.

FLORENT CHRÉTIEN. *Voyez* Chrétien.

FLORENT (François), habile jurisconsulte, natif d'Arnay-le-Duc, fut d'abord avocat de Dijon, puis professeur en droit à Orléans et à Paris. Il mourut à Orléans en 1650, ayant été marié. Doujat fit imprimer ses œuvres en 1679, in-4°, en deux parties.

FLORENTIN (Saint), martyr du Charolais, que l'on croit avoir souffert la mort pour la foi de J.-C. vers 406.

FLORIDOR (Josias de Soulas, dit), gentilhomme, et acteur d'abord dans des troupes de province, et ensuite à Paris en 1643, mourut en 1672, à 64 ans. Ce fut pour lui que Louis XIV rendit l'arrêt qui déclare que la profession de comédien n'est pas incompatible avec la qualité de gentilhomme. Ce prince voulait être amusé, ou avait de cette profession une idée bien différente que les comédiens n'en ont eux-mêmes.

Digitized by Google

FLORIDUS (François), auteur du 16e siècle, natif de Donadeo dans la terre de Sabine, est auteur d'un ouvrage intitulé *Lectiones subcisivæ*, Francfort, 1602, in-8°, qui lui acquit de la réputation. Il mourut en 1547, laissant d'autres ouvrages.

FLORIDUS (Julianus). *Voyez* Fleury.

FLORIEN (Marcus-Annius-Florianus), frère utérin de l'empereur Tacite, se fit déclarer empereur en 276; mais Probus, son compétiteur, étant allé à sa rencontre, il se fit ouvrir les veines, et mourut environ trois mois après avoir pris la qualité d'empereur.

FLORIMOND DE REMOND, natif d'Agen, était conseiller au parlement de Bordeaux en 1570. Il combattit avec zèle les erreurs des calvinistes, dont il avait été imbu dans sa jeunesse, et composa contre eux un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont un Traité de l'Antechrist et un autre de l'origine des hérésies, 1605, 2 vol. in-4°, où il y a beaucoup de recherches. Il mourut en 1602.

FLORIO (Jean), d'origine siennoise, naquit à Londres sous le règne de Henri VIII. Il embrassa le protestantisme sous Edouard VI, sortit du royaume sous la reine Marie, et y retourna sous la reine Elisabeth. Barnes, évêque de Durham, le fit précepteur de son fils pour l'italien et le français en 1576. Il mourut en 1625, à 80 ans. Ses ouvrages sont des Grammaires italiennes, et un Dictionnaire italien, dont la meilleure édition est de 1659, in-fol. Il a traduit en anglais les Essais de Montaigne, 1603, in-fol., réimprimés en 1613 et 1632.

FLORIOT (Pierre), prêtre du diocèse de Langres, et confesseur des religieuses de Port-Royal-des-Champs, est connu par son ouvrage intitulé *La morale du Pater*, 1709, in-4°, par ses Homélies morales sur les évangiles, in-4°, et par son Traité de la messe de paroisse, in-8°. Il mourut à Paris le 1er décembre 1691, à 87 ans.

FLORIS. *Voy.* Flore.

FLORUS (L. Annæus), historien latin de la même famille que Sénèque et Lucain, a écrit en style fleuri un Abrégé de l'histoire romaine, dont il y a plusieurs éditions, Elzévir, 1638, in-12, *cum notis variorum*, 1702, 2 vol. in-8°, *ad usum Delphini*, 1674, in-4°; elle est traduite en français par M. Le Vayer le fils, sous le nom de Monsieur, frère du roi Louis XIV, 1656, in-8°. Il vivait 200 ans après Auguste.

FLORUS (Drépanius), fameux diacre de l'église de Lyon au 9e siècle, dont on a un écrit sur la prédestination dans le recueil de Mauguin, et d'autres ouvrages dans la Bibliothèque des Pères, dans le Spicilége et dans les analectes de Mabillon.

FLOTTE (Pierre), vice-chancelier sous Philippe-le-Bel, fut un de ceux qui excitèrent le roi à rompre avec Boniface VIII. Cet homme violent et avare fut aussi l'une des causes de la perte de la Flandre pour la France. Ces peuples, ennemis de la maltôte et de l'oppression, se révoltèrent contre leur jeune gouverneur Jacques de Chatillon. Le roi leva une grande armée pour la soumettre, et perdit la bataille de Courtrai. Flotte, qui combattait pour soutenir l'effet de ses conseils, y périt le 11 juillet 1302.

FLOTTE (Guillaume), fils aîné du précédent, servit également le roi en plusieurs négociations. Philippe de Valois le fit chancelier en 1339. Il remit sa charge au roi en 1347, et vivait encore en 1365. Son fils fut amiral de France, et sa postérité masculine finit en son fils Guillaume, qui vivait en 1413.

FLOUR (Saint), premier évêque de Lodève, fut martyrisé en Auvergne, à ce que l'on croit vers 389, et donna son nom à la ville de Saint-Flour.

FLUD (Robert), fameux religieux dominicain dans le 14e siècle, était natif de la ville d'Yorck. Il passa sa vie à rechercher ce qu'il y avait de plus curieux dans les mathématiques et dans la philosophie, ce qui lui fit donner le surnom de *Chercheur*. On l'a injustement accusé de magie. Il avait composé *Mirabilia elementorum; Impressiones aeris; Magia ceremonialis; Mysteria secretorum; Correctorium alchimiæ*. Aucun de ces ouvrage n'a été imprimé.

FLUD, ou *de Fluctibus* (Robert), naquit en 1574, à Milgate, dans la province de Kent. Après avoir parcouru une partie de l'Europe, il alla pratiquer la médecine à Londres, où il mourut le 8 septembre 1637. Il enten-

Digitized by Google

dait assez bien les mathématiques et surtout la mécanique ; mais sa médecine n'est remplie que de superstieuses bagatelles. Flud était membre zélé de la cabale des frères de la Rose-Croix, dont il entreprit l'apologie. Il renouvelait les rêveries des rabbins, et même enchérissait sur eux. Il est si obscur dans plusieurs de ses livres, qu'on a tout lieu de croire qu'il ne s'entendait pas lui-même. Gassendi a écrit contre lui. Ses principaux ouvrages sont, outre son Apologie des frères de la Rose-Croix, Leyde, 1616, in-8°, lat., *Tract. Theo Philos. de vitâ, morte et resurrectione*, 1617, in 8° ; *Utriusque Cosmi metaphysica, physica et technica historica : veritatis Pro scenium*, 1617, 4 vol. in-fol. ; *Sophiæ cum Moriâ certamen*, 1629, in-fol. ; *Summum bonorum, quod est verum magiæ, cabalæ, alchymiæ, fratrum Rosæ Crucis verorum veræ subjectum*, 1629, in-fol. ; *Philosophia mosaïca*, 1659, in-fol. ; *Amphitheatrum anatomiæ*, 1623, in-fol. ; *Philosophia sacra : Medicina catholica*, 1629 et 1631, 2 vol. in-fol. ; *Monochordum mundi symphoniacum*, etc., 1623, in-fol.

FLURANCE. *Voy.* RIVAUT.

FOE (DANIEL DE), fameux poète et politique anglais, a écrit quelques satires relatives aux affaires du temps sous le roi Guillaume et la reine Anne, qui ont eu le plus grand succès à cause des circonstances. Il a fait paraître aussi différens écrits politiques sur le même sujet, qui ont été réunis en 2 vol. in-8°, et pour lesquels il a été condamné au pilori ; mais un ouvrage qui perpétuera son nom est l'*Histoire de Robinson Crusoë*, dont il est l'auteur, et qui a été traduite en français par Van Effen, 3 vol. in-12. Il est mort dans sa maison d'Islington en 1731. Son fils, nommé Norton de Foe, fut un des auteurs de *Flying-Post* : l'un et l'autre ont place dans le Dunciade.

FOES ou FOESIUS (ANUTIUS), célèbre docteur en médecine de la Faculté de Paris, était de Metz. Il pratiqua la médecine en Lorraine et ailleurs avec réputation, et mourut en 1595, à 68 ans, laissant deux enfans. On a de lui une excellente traduction latine des œuvres d'Hippocrate, Genève, 1657, 2 vol. in-fol., et d'autres ouvrages.

FOGLIETA (OBERTO ou HUBERT), prêtre gênois, et l'un des plus savans écrivains du 16e siècle, était fils d'Augustin Foglieta, conseiller des papes Jules II, Léon X et Clément VII. Ayant eu part aux troubles de Gênes, il fut envoyé en exil, et mourut à Rome dans la maison d'Hippolyte, cardinal d'Est, le 5 septembre 1581, à 63 ans. On a de lui *Della repubblica di Genoa*, in-8°, ouvrage curieux et estimé ; 2° *Historia Genuensium*, etc., 1585, in-fol., livre excellent ; 3° *De ratione scribendæ historiæ* ; 4° *De similitudine normæ Polibianæ*, dans ses opuscules, Rome, 1579, in-4° ; *Tumultus Neapolitani*, 1571, in-4° ; 6° *Elogia clarorum Ligurum*, in-4° ; 7° *De sacro fœdere in Selimum*, in-4° ; 8° *De Linguæ latinæ usu et præstantiâ*, 1723, in-8° ; 9° *De causis magnitudinis Turcarum imperii*, in-8°, etc. Tous les ouvrages de Foglieta sont bien écrits en latin, et la plupart sont très-estimés.

FOHI, premier roi de la Chine, régnait, dit-on, vers le temps de Phaleg et d'Heber. On dit qu'il civilisa les peuples de la Chine, qu'il leur donna des lois, et qu'il vécut 115 ans. Mais tout ce qui concerne l'histoire de ce prince est incertain ou fabuleux.

FOIGNI (GABRIEL), cordelier défroqué, se retira en Suisse vers 1667, et fut chantre de l'église de Morges, dont il fut chassé pour quelques indécences qu'il y commit à la suite d'une débauche, et alla se marier à Genève, où il enseigna la grammaire et le français. Il y fit paraître, en 1676, *l'Australie, ou les aventures de Jacques Sadeur*, in-12, qui pensèrent l'en faire chasser pour des opinions peu concordantes avec l'Ecriture sainte qui s'y trouvent, aussi bien que des obscénités. On l'y toléra cependant ; mais au bout de 3 ou 4 ans, ayant fait un enfant à sa servante, il fut obligé d'en sortir. Il se retira en Savoie, et mourut dans un couvent en 1692.

FOINARD (FRÉDÉRIC-MAURICE), curé de Calais, mort en 1743, était de Conches en Normandie. Il a donné *Breviarium ecclesiasticum*, 2 vol. in-12 ; les psaumes dans l'ordre historique, 1742, in-12 ; Explication de

Digitized by Google

la Genèse, 2 vol. in-12, qui fut supprimée pour quelques idées singulières hasardées sur le sens spirituel.

FOIX, maison illustre qui descendait de Bernard, second fils de Roger II, comte de Carcassone. Bernard fut comte de Foix en 1062, et mourut en 1096. Sa postérité subsista avec honneur jusqu'à Gaston III, qui eut un fils qui mourut avant lui. *Voy.* Gaston III. Il mourut lui-même en 1391, ayant cédé le comté de Foix à Charles VI; mais le roi aussi généreux le rendit à son cousin Mathieu qui mourut en 1398, sans postérité, et dont la sœur Isabelle épousa Archambaud de Grailly, qui prit le nom de Foix. Son petit-fils Gaston IV épousa Eléonore, reine de Navarre; sa postérité masculine fut terminée par Gaston de Foix, duc de Nemours, qui fut tué à la bataille de Ravenne en 1512, à 24 ans. *Voy.* Gaston de Foix, duc de Nemours. Mais Catherine de Foix, reine de Navarre, petite-fille de Gaston IV, avait épousé Jean d'Albert, dont la petite-fille fut mère de Henri IV. Archambaut de Grailly avait eu un second fils nommé Gaston, qui fut captal de Buch, et dont les descendans furent comtes de Candale et ducs de Rendan; cette branche avait été honorée de la pairie sous le titre de Rendan par considération pour Marie-Claire de Beaufremont, marquise de Senecey, dame d'honneur d'Anne d'Autriche, qui avait épousé Jean-Baptiste Gaston de Foix, comte de Fleix, tué au siége de Mardick en 1646. Elle mourut elle-même en 1680. Ses trois fils moururent sans postérité; le dernier, Henri-Charles de Foix, qui portait le nom de duc de Foix, mourut en 1714.

FOIX (Pierre de), célèbre cardinal du 15e siècle, était fils d'Archambaud, captal de Busch, et d'Isabelle, comtesse de Foix, de l'ancienne et illustre maison de ce nom. Il se rendit très-habile, et s'attacha d'abord à l'antipape Benoit XIII, qui le fit cardinal en 1408. Il abandonna ensuite le parti de ce faux pontife au concile de Constance, et rendit de grands services à l'église. Il fut aussi archevêque d'Arles et légat d'Avignon. C'est lui qui a fondé le collége de Foix à Toulouse. Il mourut le 13 décembre 1464, à 78 ans. Il ne faut pas le confondre avec le cardinal Pierre de Foix son petit-neveu, habile négociateur, qui mourut à la fleur de son âge, étant évêque de Vannes, le 10 août 1490.

FOIX (Odet de), seigneur de Lautrec, maréchal de France et gouverneur de Guienne, suivit Louis XII en Italie, s'y distingua par ses belles actions, et fut dangereusement blessé à la bataille de Ravenne en 1512. Après sa guérison il fut fait gouverneur de Milan par François Ier, prit Bresse, Vérone, et fit lever le siége de devant Parme en 1521; mais l'année suivante, ayant perdu la bataille de la Bicoque, il fut disgracié, et se retira en Guienne dans ses terres. Cependant, en 1528, il fut fait lieutenant-général de la ligue en Italie contre Charles-Quint; il emporta d'abord Pavie, et marcha droit à Naples; mais les maladies contagieuses s'étant mises dans son armée, il en fut attaqué lui-même, et mourut le 15 août de la même année 1528. Thomas de Foix, seigneur de Lescun, tué à la bataille de Pavie en 1525, et André de Foix, seigneur de l'Espatre, tué à la bataille de Logrogno en 1521, ses deux frères, furent aussi de vaillans capitaines, mais, comme lui, très-malheureux. Ils avaient pour sœur madame de Châteaubriant, et étaient petits-fils d'un frère de Gaston IV, duc de Foix.

FOIX (Paul de), célèbre archevêque de Toulouse, de la même maison, fut employé en diverses ambassades par les rois Charles IX et Henri III. Il était ami de Cujas, de Charpentier, de Muret et des autres savans de son temps, et eut pour secrétaire le célèbre d'Ossat, qui fut depuis cardinal. Il mourut à Rome en 1584, à 56 ans. Muret fit son oraison funèbre. Paul de Foix a laissé des lettres estimées, Paris, 1628, in-4o, et d'autres ouvrages.

FOIX (François de), de Candale, fut évêque d'Aire en 1570, et s'acquit beaucoup de réputation par sa science, principalement dans les mathématiques. Il mourut à Bordeaux vers 1594, à 90 ans. On a de lui des Commentaires sur Euclide, une traduction française du *Pimandre de Mercure Trismégiste*, et d'autres ouvrages.

FOIX (Louis de), célèbre ingénieur et architecte du 16e siècle, na-

Digitized by Google

tit de Paris, s'acquit une grande réputation par les machines de son invention. C'est lui qui bâtit par ordre de Philippe II, roi d'Espagne, le monastère et le palais de l'Escurial. De retour en France, il fit un canal de l'Adour au port de Bayonne en 1579, et bâtit en 1585 le fanal appelé la Tour de Cordouan, à l'embouchure de la Garonne.

FOIX. *Voy.* Gaston.

FOIX (Raymond Roger, comte de), fit la guerre en faveur des Albigeois. Mais ses malheureux succès l'obligèrent de demander la paix et de reconnaître pour comte de Toulouse Simon de Montfort. Il mourut en 1222.

FOIX (Germain Poullain de Saint), né à Rennes le 25 février 1703, est mort à Paris le 26 août 1776. Ses Lettres turques ont eu du succès ; cependant elles sont bien au-dessous des *Lettres persanes*, qu'elles accompagnent souvent pour la philosophie et l'intérêt. Il a fait des essais sur Paris, 5 vol. in-12, qui ont eu beaucoup de succès ; l'Histoire de l'ordre du Saint-Esprit, 3 vol. in-12. Son Théâtre est imprimé en 4 vol. in-12, et au Louvre en 3. On y distingue *L'oracle*, *Les Grâces*, *La Colonie*, *Les Veuves turques*, etc.

FOLARD (Charles, le chevalier de), officier célèbre par sa science dans l'art militaire, naquit à Avignon le 13 février 1669, de parens nobles, mais peu avantagés des biens de la fortune. Son inclination pour la guerre se manifesta après la lecture des Commentaires de César; il s'engagea dès l'âge de 16 ans. Son père l'ayant dégagé le fit renfermer dans un couvent de religieux; mais il s'échappa deux ans après, et prit le mousquet en qualité de cadet dans le régiment de Berry, où il fut sous-lieutenant peu de temps après. Il fit le métier de partisan pendant tout le cours de la guerre de 1688. Il disait souvent qu'il avait beaucoup appris à cette école, et qu'il avait pratiqué en petit ce que l'on voit faire dans les plus grandes opérations. Il en tira aussi de grandes lumières pour la connaissance des pays, qu'il est important à un guerrier de bien connaître, et leva plusieurs cartes très-utiles. Le chevalier de Folard devint bientôt lieutenant dans le régiment de Berry, puis capitaine dans celui de Quercy. M. de Vendôme, en 1702, en fit son aide-de-camp; peu de temps après il eut ordre de suivre M. le grand-prieur qui commandait l'armée de Lombardie; la prise de la Cassine de la Bouilline, en 1705, lui valut une pension de 400 livres et la croix de Saint-Louis. Il se distingua extrêmement le 15 août de la même année à la bataille de Cassano, où il reçut trois coups de fusil, un dans les reins, et deux dans la main gauche, dont il fut estropié le reste de ses jours. Ce fut cette bataille qui fit naître au chevalier de Folard la première idée du système des colonnes, qu'il a mis au jour à la tête de ses Commentaires sur Polybe. L'année suivante M. de Folard eut ordre de se jeter dans Modène pour défendre cette place contre le prince Eugène. Il y fit paraître beaucoup d'habileté, et manqua d'y être assassiné. La campagne suivante il obtint du roi une pension de 400 livres pour l'entreprise qu'il proposa sur le bourg de Chaumont; il fut aussi l'auteur de l'entreprise de l'île de Cassand, qui eut tout le succès qu'on pouvait en attendre, et de la prise de Lessingue, dont on lui donna le commandement pour récompense. Il fut blessé à la cuisse d'un coup de feu très-dangereux à la bataille de Malplaquet, et fut fait prisonnier quelque temps après. Il conseilla alors au prince Eugène une mauvaise manœuvre pour tirer M. de Villars d'une position dangereuse, et refusa de s'engager au service de l'empereur. Ayant été échangé en 1711, on lui donna le commandement de Bourbourg, dont il a conservé le titre et les appointemens jusqu'à sa mort. Le chevalier de Folard passa à Malte en 1714, pour aider à défendre cette île contre les Turcs, et y proposa de bons expédiens. De retour en France il s'embarqua pour la Suède, où il s'acquit aussitôt l'estime et la confiance de Charles XII, qui l'envoya en France pour négocier le rétablissement du roi Jacques III ; mais ce projet ayant échoué, le chevalier de Folard retourna en Suède, suivit Charles XII dans son expédition de Norwége, et servit au siége de Friderikshall, où ce prince fut tué le

Digitized by Google

11 décembre 1718. Après la mort de ce grand roi, M. de Folard revint en France, et fit sa dernière campagne en 1719, sous M. de Berwick, en qualité de mestre-de-camp. Depuis ce temps-là il s'appliqua tout entier à travailler sur l'art militaire, lia une étroite amitié avec le comte de Saxe, qu'il prédit dès lors devoir être un jour un grand général; fut reçu de la société royale de Londres en 1749, et fit un voyage à Avignon en 1751. Il mourut en cette ville le 23 mars 1752, à 83 ans. Ses principaux ouvrages sont : 1° d'excellens Commentaires sur Polybe, Paris, 1727, 6 vol. in-4°, ouvrage universellement estimé ; on y a fait un supplément en Hollande contenant un livre de nouvelles découvertes sur la guerre, sentiment d'un homme de guerre (M. Savornin) sur le système du chevalier Folard, et des réponses à cette critique. M. de Folard a encore donné, 1° un Traité de la défense des places; 2° un Traité du métier de partisan, manuscrit qui était entre les mains de M. le maréchal de Belleisle, etc. *Voy.* Mémoires pour servir à l'histoire de M. le chevalier de Folard, Ratisbonne (Paris), 1753, in-12. François-Melchior de Folard son frère se fit jésuite, et se distingua parmi les académiciens de Lyon. On a de lui, 1° *OEdipe* et *Thémistocle*, tragédies françaises ; 2° l'Oraison funèbre du maréchal de Villars. Il est mort en 1739.

FOLENGIO, *Folengius* (Jean-Baptiste), habile et pieux bénédictin du 16e siècle, natif de Mantoue, mort le 5 octobre 1559, à 60 ans, est auteur d'un Commentaire estimé sur les Psaumes, in-fol. ; sur les Epitres catholiques, in-8°, et d'autres ouvrages.

FOLENGIO (Théophile), autre célèbre religieux du 16e siècle, natif de Mantoue, plus connu sous le nom supposé de Merlin Coccaie, est auteur de plusieurs pièces badines en vers burlesques, dans lesquelles il mêle des mots italiens avec des mots latins. Il les nomme des Macarons, du nom d'une espèce de petits gâteaux qu'on fait en Italie avec de la farine, des œufs et du fromage. C'est de là qu'est venu le mot de style macaronique. Ces pièces, dont il y a eu plusieurs éditions, suscitèrent de fâcheuses affaires à Folengio; mais Ferrand de Gonzague et d'autres seigneurs le prirent sous leur protection. Il mourut dans l'état de Venise le 9 décembre 1544, au monastère Sainte-Croix de Campesio, près de Bassano. Le plus connu de ses ouvrages est *Opus macaronicum*, Tusculani, 1521, in-12, fig. ; l'édition de Venise, 1561, in-12, est presque entièrement différente, ce qui les fait rechercher toutes deux; il a été traduit en français, imprimé en 1606, et réimprimé en 1734, 2 vol. in-12; *Umanità del figliuolo di Dio in ottava rima*, 1533, in-4°. Il y a encore de lui deux poëmes assez recherchés : *Orlandino da Limerno Pitocco*, Vinegia, 1526 ou 1539, ou 1550, in-8°, réimprimé à Londres, 1773, in-8°, et in-12; *Caos del Tri per uno*, Vinegia, 1527 ou 1546, in-8°. C'est un poëme sur les trois âges de l'homme, en style en partie macaronique.

FOLIETA. *Voy.* Foglieta.

FOLKES (Martin), antiquaire, mathématicien et philosophe, né à Westminster en 1690, fut de la société royale de Londres. Il est mort en cette ville en 1754. On a de lui des Mémoires dans les transactions philosophiques.

FONCEMAGNE (Etienne Laureault de), né à Orléans le 8 mai 1694, d'une famille noble, entra dans l'Oratoire à 18 ans; il en sortit en 1719 pour satisfaire son père, qui désirait lui voir quitter le célibat. Son goût pour les lettres, son caractère aimable et liant le firent admettre dans les meilleures compagnies. En 1722 il fut reçu de l'académie des inscriptions; et quoiqu'il n'eût donné que des Mémoires qui sont dans les recueils de cette académie, l'académie française les jugea assez bien écrits pour l'admettre en 1737. En 1753 M. le duc d'Orléans le fit sous-gouverneur de M. le duc de Chartres. Quatre ans après il perdit sa femme, qu'il regretta tout le reste de sa vie. Il est mort d'une rétention d'urine le 26 septembre 1779, consolé dans ses longues souffrances par la religion, à laquelle il avait toujours été sincèrement attaché. On ne connaît de lui que ses Mémoires dans l'académie des inscriptions, qui roulent tous sur des points de notre histoire, excepté un seul sur la déesse Laverne. Il est aussi l'éditeur du Testa-

Digitized by Google

ment du cardinal de Richelieu, en 2 vol. in-8°.

FONSECA (Antoine de), savant dominicain, natif de Lisbonne, vint étudier à Paris, et y fut reçu docteur en Sorbonne en 1542. De retour en Portugal, il devint professeur de théologie à Coimbre, et prédicateur du roi. On a de lui des Remarques sur les commentaires du cardinal Cajetan sur la Bible, Paris, 1539, in-fol.; *Le epidemiâ febrili*, in-4°, et d'autres ouvrages.

FONSECA (Pierre de), célèbre jésuite portugais, né à Cortiçada vers 1528, enseigna la philosophie à Coimbre, et la théologie à Évora, où il fut reçu docteur en 1570. Il eut ensuite des charges importantes dans son ordre, et travailla avec zèle à la réformation des mœurs dans le Portugal. Il mourut à Lisbonne le 4 novembre 1599, à 71 ans. On a de lui divers ouvrages de philosophie, et il s'attribue dans sa Métaphysique, 4 tom. in-fol., la gloire d'avoir inventé l'opinion de la science moyenne.

FONT (Joseph de La), poète français, né à Paris en 1686, est auteur de cinq comédies, savoir : 1° *Danaé* ou *Crispin Jupiter*; 2° *Le naufrage*; 3° *L'Amour vengé*; 4° *L'épreuve réciproque*, et 5° *Les trois frères rivaux*. La dernière de ces pièces eut beaucoup de succès. De La Font a aussi composé des ballets, l'opéra-comique intitulé *Le Monde renversé*, et plusieurs opéras, savoir : *Les fêtes de Thalie*; *L'entrée de la Provence*; *Hypermnestre*; *Les Amours de Protée*, et l'opéra d'*Orion*, qu'il a laissé imparfait. Il avait une passion violente pour le jeu, et mourut à Passy près de Paris en 1724, à 39 ans.

FONT (Pierre de La), curé du diocèse d'Uzès, mort sur la fin du 17e siècle, se démit du prieuré qu'il avait pour en fonder dans la ville épiscopale un séminaire dont il fut le premier supérieur. C'est dans ce pénible emploi qu'il composa ses Entretiens ecclésiastiques, 5 vol. in-12; ses Prônes, 4 vol. in-12.

FONTAINE (Charles), né à Paris en 1515, de famille dans le commerce, passa sa vie à faire des vers passables pour le temps. Il se maria deux fois à Lyon, où il s'établit, et mourut dans un âge avancé. Ses poésies sont recueillies dans un vol. in-8° imprimé à Lyon, 1555, sous le titre de *Ruisseaux de Fontaine*. On a encore de lui *Le jardin d'amour*, avec *La fontaine d'amour*, Lyon, 1588, in-16; *Victoire d'argent contre Cupido*, Lyon, 1537, in-16, etc.

FONTAINE (Jean de La), naquit à Château-Thierri en Champagne le 8 juillet 1621, de Jean de La Fontaine, maître des eaux et forêts, et de Françoise Pidoux, fille du bailli de Coulommiers. A l'âge de 19 ans il entra chez les pères de l'Oratoire, qu'il quitta 18 mois après. La Fontaine parvint jusqu'à l'âge de 22 ans sans connaître ses talens pour la poésie; mais ayant entendu lire la belle Ode de Malherbe sur l'assassinat de Henri IV, il en fut saisi d'une telle admiration, que le feu poétique qu'il renfermait en lui-même sembla s'allumer à celui de ce grand poète. Il se mit aussitôt à lire les œuvres de Malherbe, à les méditer, à les déclamer, et enfin à les imiter. Il confia les premiers essais de sa plume à un de ses parens nommé Pintrel, procureur du roi au présidial de Château-Thierri. Celui-ci l'encouragea, et lui fit lire les meilleurs auteurs latins, Horace, Virgile, Térence, Quintilien, etc. La Fontaine passa ensuite à la lecture des auteurs français et italiens. Il fit ses délices de Rabelais, de Marot et de d'Urfé, de l'Arioste et de Bocace. Il s'appliqua aussi à l'étude des auteurs grecs, surtout à celle de Platon et de Plutarque. Quelque temps après ses parens lui firent épouser Marie Héricard, fille du lieutenant-général de la Ferté-Milon. Cette femme joignait à une grande beauté un esprit supérieur, et La Fontaine ne composait aucun ouvrage sans la consulter. Mais elle était d'une humeur difficile, et pour bien vivre avec elle il s'en éloignait le plus souvent qu'il pouvait. La fameuse duchesse de Bouillon, nièce du cardinal Mazarin, ayant été exilée à Château-Thierri, La Fontaine lui fut présenté, et s'en fit goûter. Il la suivit lorsqu'elle fut rappelée à Paris; et il trouva dans cette ville un de ses parens attaché à M. Fouquet, surintendant des finances. Jannart (c'était le nom de ce parent) le présenta au surintendant, et celui-ci lui fit une pension. Après la

Digitized by Google

disgrâce de ce ministre, Jannart ayant été exilé à Limoges, La Fontaine l'y suivit. Il écrivit la relation de son voyage en 12 lettres adressées à sa femme. A son retour il entra chez la célèbre Henriette d'Angleterre, première femme de Monsieur, en qualité de gentilhomme : la mort précipitée de cette princesse fit évanouir les espérances de fortune dont il pouvait se flatter. Il trouva néanmoins de généreux protecteurs dans M. le prince de Conti, M. de Vendôme, M. le duc de Bourbon, mesdames de Bouillon, de Mazarin, et une amie sincère dans madame de la Sablière, qui le retira chez elle : c'est alors que La Fontaine, délivré des soins domestiques, mena une vie conforme à son caractère, et qu'il lia une étroite amitié avec Molière, Racine, Despréaux, Chapelle et d'autres grands hommes de son siècle. Depuis qu'il fut fixé à Paris, il allait tous les ans au mois de septembre rendre une visite à sa femme à Château-Thierri, où il menait avec lui Racine, Despréaux, Chapelle, ou quelques autres célèbres écrivains. Quelquefois il y allait seul, et oubliait de voir sa femme; mais à chaque voyage il vendait quelque portion de ses terres, et il dissipa ainsi en peu de temps un bien assez considérable. Madame de la Sablière, chez qui il demeurait depuis vingt ans, étant morte, il fut invité à se retirer en Angleterre par madame de Mazarin et par Saint-Évremond, qui lui promirent toutes les aises et toutes les douceurs de la vie; mais la difficulté d'apprendre la langue anglaise et les libéralités de M. le duc de Bourbon le détournèrent de ce voyage. Il tomba malade sur la fin de l'année 1692, fit une confession générale de tous ses péchés au père Poujet de l'Oratoire, et près de recevoir le viatique, il demanda pardon à Dieu en présence de messieurs de l'académie française, qu'il avait priés de se rendre chez lui par députés, protestant qu'il se repentait d'avoir composé ses Contes, qu'il les désestait, et que s'il recouvrait la santé, il n'emploierait ses talens qu'à écrire sur des matières de morale ou de piété. Il vécut encore deux ans après sa conversion, pendant lesquels il entreprit de traduire les hymnes de l'église. Mais il n'alla pas plus loin. On lit avec édification ses dispositions chrétiennes dans une Lettre que son ami Maucroix lui écrivit quelques jours avant sa mort, arrivée à Paris le 13 mars 1695. Il avait alors 74 ans. Il fut enterré dans le cimetière de Saint-Joseph à l'endroit où son ami Molière avait été inhumé 22 ans auparavant. On le trouva couvert d'un cilice lorsqu'on le déshabilla. Il avait été reçu de l'académie française en 1684. Ses principaux ouvrages sont, 1° les Contes, Amsterdam, 1685, 2 vol. in-8°, avec les figures de Romain de Hooge. Pour distinguer l'original de cette édition d'avec les contrefaçons, il faut que le mot Kalverstraat qui est sur le titre soit écrit avec une petite *s*; dans les autres l's est capitale : cette édition est effacée par celle qui est enrichie des figures dessinées par Eisen, et les vignettes de Choffart, 1762, 2 vol. in-8°. Elle a été contrefaite en Hollande en 1764, mais les figures sont si inférieures qu'il est aisé de la distinguer. Pour connaître les bonnes épreuves de l'original, il ne faut pas de draperie sur la cuisse de la femme qui parle au diable de Papefiguière, ni de branche d'arbre sur le jeune homme au cas de conscience. *Voy.* MARGUERITE DE VALOIS. 2° Les Fables, ouvrage immortel et inimitable, dans lequel on trouve des grâces, une naïveté, un naturel, un tour fin, délicat, agréable et ingénieux, qui a toujours de nouveaux charmes pour les personnes de bon goût, et qui surpasse tout ce que les anciens et les modernes ont fait en ce genre. En lisant ces fables on n'y sent ni le travail, ni la gêne, et tout y est si naturel qu'il semble que la nature seule les ait dictées; ce qui donna lieu à la duchesse de Bouillon d'appeler La Fontaine un fablier, comme on appelle pommier l'arbre qui porte des pommes. On en a donné une fort jolie édition en 1757, avec de courtes notes de M. Coste. Il y en a des éditions avec figures en 5 et en 2 vol. in-12; mais rien n'approche de la magnificence de l'édition de 1755, 4 vol. in-fol.; c'est un chef-d'œuvre de typographie : on y voit un nouveau goût de gravure en bois pour les fleurons. Il en a paru depuis une édition médio-

Digitized by Google

cre, toute gravée, discours et figures, 6 vol. in-8°; 3° des Œuvres diverses, réimprimées à Paris en 1758, en 4 vol. in-12. Tous ses ouvrages ont été recueillis en 1726, 3 vol. in-4°, belle édition encadrée. Les principaux, outre les Fables et les Contes, sont les *Amours de Psyché et de Cupidon*, en vers et en prose; l'*Eunuque*, comédie; le poëme du *Quinquina*, et d'autres pièces de vers. Il y a dans tous des beautés qu'on ne trouve point ailleurs. On remarquait en lui le même esprit de simplicité, de candeur, de naïveté que nous admirons dans ses livres. Il était plein de probité et de droiture, doux, ingénieux, naturel, sincère, sans ambition, sans fiel, prenant tout en bonne part, et, ce qui est plus rare, estimant les poètes ses confrères, et vivant bien avec eux. Sa conversation n'était ni brillante ni enjouée, à moins qu'il ne fût avec ses intimes amis. On dit qu'un jour ayant été invité à dîner chez un fermier-général pour amuser les convives, il mangea beaucoup et ne parla point; ensuite s'étant levé de table de fort bonne heure, sous prétexte d'aller à l'académie, quelqu'un lui représenta qu'il n'était pas encore temps : « Hé bien, répondit-il, je prendrai le plus long. » Il eut un fils de Marie Héricard en 1660. Il le mit à l'âge de 14 ans entre les mains de M. de Harlay, depuis premier président, et lui recommanda son éducation et sa fortune. On rapporte qu'ayant été long-temps sans voir son fils, il le rencontra un jour dans une maison sans le reconnaître, et témoigna ensuite à la compagnie qu'il lui trouvait de l'esprit et du goût. Quand on lui eut dit que c'était son fils, il répondit tranquillement : « Ah! j'en suis bien aise. » Cette indifférence influait sur toute sa conduite, et le rendait quelquefois insensible aux injures même du temps. Madame de Bouillon, allant un jour à Versailles le matin, le vit rêvant sous un arbre du Cours; le soir en revenant elle le trouva dans le même endroit et dans la même attitude, quoiqu'il fît assez froid et qu'il eût tombé de la pluie toute la journée. Il poussait la simplicité si loin, qu'il ne s'apercevait pas du danger de ses écrits et même de ses Contes. Dans une grande maladie son confesseur l'exhortant à des prières et à des aumônes, « Pour des aumônes, lui dit La Fontaine, je n'en puis faire, car je n'ai rien; mais on fait une nouvelle édition de mes Contes, et le libraire m'en doit donner cent exemplaires; je vous les donnerai, et vous les ferez vendre pour les pauvres. » Une autre fois ayant composé un Conte où il faisait une application très-impie de ces paroles de l'Evangile : *Domine quinque talenta tradidisti mihi*, il l'adressa au célèbre M. Arnauld, par un prologue très-ingénieux, voulant, disait-il, faire voir à la postérité la grande estime qu'il avait pour ce savant docteur. Il ne sentit l'indécence de l'application de l'Evangile et de sa Dédicace que quand Boileau et Racine la lui eurent fait apercevoir. Nonobstant cet avis, on dit que la même chose lui arriva encore à l'égard d'un autre Conte qu'il voulait dédier à M. de Harlay, archevêque de Paris. Dans la maladie qui précéda sa conversion, comme le père Poujet l'exhortait à se repentir de ses fautes, « S'il a fait des fautes, s'écria la garde, c'est donc par bêtise plutôt que par malice, car il est simple comme un enfant. » Le fils de La Fontaine mourut en 1722, et laissa un fils et trois filles. La femme de La Fontaine ayant été inquiétée après la mort de son mari pour le paiement de quelques charges publiques, M. d'Armenonville, alors intendant de Soissons, écrivit à son subdélégué qu'il voulait que la famille de La Fontaine fût exempte à l'avenir de toute taxe et de toute imposition.

FONTAINE (Nicolas), était de Paris, et fils d'un maître écrivain. Sa mère l'ayant introduit auprès de M. Hillerin, curé de Saint-Merri à Paris, celui-ci le fit connaître à M. Arnauld d'Andilli et aux autres MM. de Port-Royal, qui le menèrent à l'âge de 20 ans dans leur solitude, où il se chargea d'éveiller les autres. Dans la suite il eut soin des études de quelques jeunes gens qu'on y élevait, et dans ses heures de loisir il s'occupait à transcrire les écrits de plusieurs solitaires. Il suivit M. Arnauld, dont il était comme secrétaire, et M. Nicole, dans leurs différentes retraites, et fut conduit à la Bastille avec M. de Sacy en 1664. Il

Digitized by Google

en sortit avec lui en 1668, et il l'accompagna depuis successivement à Pomponne, à Paris et à Port-Royal-des-Champs, d'où il venait souvent à Paris, parce qu'il veillait à l'impression de ses ouvrages. Pour être plus à portée il se fixa enfin à Saint-Mandé en 1679. Après la mort de M. de Sacy, arrivée en 1684, Fontaine changea plusieurs fois de séjour. Il mourut à Melun le 28 janvier 1709, à 84 ans. Il était comme le secrétaire de MM. de Port-Royal; et son écriture était parfaitement belle. M. l'abbé de Pompone possédait le recueil de MM. de Port-Royal sur les matières ecclésiastiques, en 13 vol. in-4°, écrit de la main de Nicolas Fontaine avec une telle beauté et une telle élégance qu'il n'y a point d'imprimé plus beau. Ce recueil est demeuré manuscrit On a de Nicolas Fontaine un très-grand nombre d'ouvrages utiles, bien écrits en français. Les principaux sont, 1° Les figures de la Bible, sous le nom de Royaumont, ouvrage édifiant, instructif, et utile à la jeunesse. dont les éditions les plus recherchées sont celles de Paris, 1670, in-4°, et d'Amsterdam, 1680, in-12, fig.; 2° des Mémoires sur MM. de Port-Royal, 2 vol. in-12.; 3° Les Vies des saints, in-fol. et en 4 vol. in 8°; 4° Vies des Saints de l'Ancien Testament avec des réflexions tirées des saints pères, 4 vol. in-8°; 5° Traduction des homélies de saint Chrysostôme, sur les épitres de saint Paul, en 7 vol. in-8°. Cette traduction fit beaucoup de bruit, et lui causa du chagrin. Le père Daniel, jésuite, l'accusa de nestorianisme, et la dénonça à la Sorbonne par une lettre. Fontaine donna une rétractation très-humble et très-respectueuse, et fit mettre plusieurs cartons aux endroits qu'on avait trouvés répréhensibles; mais tout cela n'ayant pas empêché M. de Harlai de condamner sa traduction, il en prit la défense, dans un ouvrage où il prétend avoir traduit fidèlement saint Chrysostôme, et n'être point tombé dans l'hérésie.

FONTAINE (Alexis), né à Clavaison en Dauphiné, s'occupa principalement du calcul intégral, fut reçu de l'académie des Sciences, et mourut en 1771 à Cuiseaux en Franche-Comté. Ses mémoires, qui sont dans les recueils de l'académie, ont été imprimés séparément en un vol. in-4°.

FONTAINES (Pierre-François-Guyot des), né à Rouen le 29 juin 1685, d'une bonne famille, entra chez les jésuites en 1700, et en sortit 15 ans après, pendant qu'il régentait la rhétorique à Bourges. Il demeura ensuite quelque temps chez le cardinal d'Auvergne, se démit de la cure de Thorigny en Normandie, dont il avait pris possession sans la desservir, et travailla au Journal des Savans depuis 1724 jusqu'en 1727. Il mourut à Paris le 16 décembre 1745, à 60 ans. On a de lui plusieurs ouvrages bien écrits en français: 1° *Dictionnaire néologique des beaux esprits du temps*, in-12; 2° *Nouvelliste du Parnasse*, 2 vol. in-12; 3° *Observations sur les ouvrages nouveaux*, ouvrage périodique depuis 1735 jusqu'en 1743, 33 vol. in-12; 4° jugemens sur les écrits nouveaux, 11 vol. in-12, avec l'abbé Granet. Les deux derniers sont de M. de Mairault, mort le 15 août 1746; 5° Traduction des œuvres de Virgile, avec des remarques, 4 vol. in-8°, 1743, avec les figures de Cochin, etc. L'abbé de la Porte a publié en 1757 l'esprit de l'abbé Desfontaines, 4 vol. in-12, avec une vie de l'auteur, et le catalogue de ses ouvrages et de ceux faits contre lui.

FONTAINE DE LA ROCHE (Jacques), né à Fontenai-le-Comte le 5 mai 1688, entra dans l'état ecclésiastique, et fut ordonné prêtre à Orléans en 1712. Il avait pris la même année le degré de licencié en droit en l'université de Paris. Six ans après il fut nommé curé de Mantelan; mais en 1728 son attachement au parti de MM. de Port-Royal lui ayant fait craindre quelques tracasseries de la part de M. de Rastignac, il quitta sa cure, et vint se retirer à Paris, où il fut chargé en 1735 de la rédaction des Nouvelles ecclésiastiques, qui avaient été commencées par M. Boucher. Il se donna une libre carrière, tant contre ceux qu'il croyait opposés à la pureté du dogme et de la morale que contre les matérialistes et les déistes, au nombre desquels il eut tort de compter le célèbre Montesquieu. Un emploi comme celui-là fit faire contre lui des recherches rigoureuses, qui furent toutes sans effet. Il mourut à Paris le 26 mai 1761, et fut enterré

Digitized by Google

dans le petit cimetière de Saint-Etienne-du-Mont. Il a paru de ces *Nouvelles ecclésiastiques* une demi-feuille par semaine depuis le 23 février 1728 jusqu'à présent. On y joint quelques *Nouvelles* qui avaient paru depuis 1713. En 1767 on a fait une Table des matières jusqu'en 1760, 3 vol. in-4°. Charles-Robert Bertier, ancien vicaire de Saint-Barthélemy, mort sur la paroisse Saint-Severin, sous le nom de Dupuy, le 23 août 1766, à 82 ans, a été un autre coopérateur de ces *Nouvelles*.

FONTAINES (Pierre des) conseiller et maître des requêtes de saint Louis, est le premier qui ait réuni les usages du bailliage de Vermandois sous le titre de *Conseils à son ami*, qui se trouvent dans l'Histoire de saint Louis, de Joinville, donnée par du Cange, Paris, imprimerie royale, 1668, in-fol. C'est le premier auteur que nous ayons sur la jurisprudence française.

FONTAINES (Marie-Louise-Charlotte de Pelard de Givry, épouse du comte de), morte en 1730, a voulu marcher sur les traces de Mme de la Fayette; mais elle n'avait pas les mêmes liaisons pour se faire valoir. Son roman intitulé *La comtesse de Savoie*, qui a paru en 1726, est dans le même genre, mais n'a pas eu le même succès.

FONTANA (Publio) célèbre poète latin du 16e siècle, natif de Palucio près de Bergame, embrassa l'état ecclésiastique, et s'acquit une grande réputation par ses poésies et par sa capacité dans les affaires. Il mourut en 1609 à 62 ans. Le principal de ses poèmes est la *Delphinide*, en beau latin. Ils sont tous réunis en un vol. in-fol. imprimé à Bergame en 1594.

FONTANA (Charles), né à Bruciato, territoire de Côme, en 1634, apprit l'architecture sous le Cavalier Bernin. Il a construit un grand nombre d'édifices peu corrects. Mais il a fait, par ordre d'Innocent XI, la description de Saint-Pierre de Rome, dont il évalue la bâtisse et les ornemens à deux cent trente-quatre millions deux cent soixante de nos livres, sans comprendre la bâtisse de ce qui a été démoli, ni la démolition de l'ancienne église. Fontana est mort à Rome le 6 février 1714. On a encore de lui *Anfiteatro Flavio descritto e delineato*, Haya, 1725, in-fol. Son fils, nommé François, né à Rome en 1673, excella aussi dans l'architecture, et mourut à Rome le 3 juin 1708.

FONTANA (Annibal), né à Milan, fut d'abord un habile graveur en pierres fines et en cristal, ensuite un sculpteur du premier ordre, comme on le voit par les statues et les bas-reliefs qui ornent le portail de l'église Notre-Dame de Saint-Celse à Milan, où il est inhumé. Il est mort en 1587, à 47 ans.

FONTANA (Domenico), né en 1543, à Mili, sur le lac de Lugano, devint un célèbre architecte. Ce fut lui qui, sous Sixte V, transporta, en 1586, le fameux obélisque de 72 pieds de haut, et du poids d'environ un million. Le pape lui assigna une pension de 2000 scudi pour lui et ses héritiers, le fit chevalier de l'Eperon d'or, et lui donna la machine qui avait élevé l'obélisque, et dont la description est imprimée en italien à Rome en 1590, in-fol. Nous avons vu de nos jours le transport du rocher qui sert de base à la statue de Pierre-le-Grand à Pétersbourg, qui pèse trois millions; mais on ne craignait pas de le rompre; au lieu que l'élévation de la colonne pouvait la faire rompre aisément. Clément VII, successeur de Sixte V, disgracia Fontana, qui se retira à Naples, où il fut bien accueilli du vice-roi. Il y exécuta plusieurs machines hydrauliques, et y mourut en 1607, à 64 ans. On voit son épitaphe dans l'église Sainte-Anne.

FONTANA (Jean), né en 1540, était frère du précédent; il l'aida dans tous ses travaux, et fut lui-même un habile machiniste hydraulique. Il est mort à Rome en 1614.

FONTANGES (Marie-Angélique-Scoraille de), était fille d'honneur de Madame, lorsque Louis XIV, frappé de la vive beauté de cette jeune personne, vint à l'aimer éperdument. Avec peu d'esprit, elle le dominait avec plus d'empire que ses autres maîtresses. Le roi la fit duchesse de Fontanges, et se plaisait à flatter son humeur vaine et dépensière, qu'elle satisfaisait avec d'autant plus d'ostentation qu'elle croyait donner une idée de sa faveur par sa dépense. Madame de Montespan en fut vivement affligée, mais son chagrin fut court; mademoiselle de Fontanges mourut le 28 juin 1681, à 26 ans, à l'abbaye de Port-

Digitized by Google

Royal de Paris, où elle est enterrée. Elle avait un frère dans le service, qui a eu des enfans.

FONTANIEU (Pierre-Elisabeth), intendant du garde-meuble de la couronne, chevalier de Saint-Louis, mort à Paris le 30 mai 1784, était de l'académie des sciences et de celle d'architecture de Paris. Ses travaux dans la chimie lui ont donné lieu de publier *L'art de faire les cristaux colorés, imitant les pierres précieuses*, Paris, 1778, in-8°.

FONTANINI (Juste), archevêque d'Ancyre et chanoine de Sainte-Marie majeure, naquit dans le Frioul en 1666 et mourut à Rome en 1736. On a de lui une collection de bulles de canonisation, depuis Jean XV jusqu'à Benoit XIII, 1729, in-fol.; *Della eloquenza italiana*, Venise, 1737, in-4°, où il donne une connaissance des meilleurs livres italiens; une histoire littéraire d'Aquilée, 1742, in-4°; *De antiquitatibus Hortæ*, Romæ, 1723, in-4°.

FONTANON (Antoine), habile avocat au parlement de Paris sur la fin du 16e siècle, natif d'Auvergne, a publié une grande et utile compilation des édits et ordonnances de nos rois depuis 1270 jusqu'en 1611, en 4 vol. in-fol., et d'autres ouvrages. Il vivait encore en 1584.

FONTE-MODERATA, célèbre dame vénitienne, née en 1555, dont le vrai nom était Modesta Pozzo, est auteur d'un poëme intitulé *Il Floridoro*, et d'un autre sur la passion et la résurrection de Jésus-Christ. Elle publia aussi un livre du mérite des femmes, Venise, 1600, in-4°, dans lequel elle soutient que les femmes ne sont point inférieures en esprit et en mérite aux hommes. On dit qu'elle avait une mémoire si prodigieuse, qu'ayant entendu un sermon elle le redisait mot pour mot. Elle mourut le premier novembre 1592. Elle était mariée à un avocat de Venise, Philippe Zorzi. Nicolas Doglioni a écrit sa vie.

FONTENAY (Jean-Baptiste-Blain de), excellent peintre en fleurs et en fruits, naquit à Caen en 1654. Il fut employé par Louis XIV, eut un logement aux galeries du Louvre, et une pension, travailla pour les tapisseries des Gobelins, et donna des dessins pour la manufacture royale de Chaillot. Rien n'est plus beau que les vases de fleurs ou les fruits de Fontenay; les insectes y paraissent vivans et animés; les fleurs et les fruits y conservent toute leur fraîcheur et toute leur beauté; on y voit la rosée découler des tiges avec le transparent et l'éclat du diamant. Cet habile peintre fut nommé conseiller à l'académie de peinture, et mourut à Paris en 1715.

FONTENELLE (Bernard Le Bovier de), naquit à Rouen le 11 février 1657, de François Le Bovier de Fontenelle, avocat au parlement de Rouen, d'une famille noble, et de Marthe Corneille, sœur du grand Corneille. Quoique destiné à vivre près de cent ans, on craignit tellement pour sa vie le jour même de sa naissance, qu'on se vit obligé de le baptiser dans la maison paternelle, et qu'il ne fut porté à l'église que trois jours après, pour y suppléer les cérémonies de son baptême. Il fut dans tout le cours de sa jeunesse d'un tempérament si faible, qu'à 19 ans le jeu du billard était un exercice trop violent pour lui, et que toute agitation un peu violente lui faisait cracher le sang: cependant son estomac fut toujours bon, mais sa poitrine toujours délicate. Né dans le voisinage des Feuillans, qui sont une réforme de Citeaux, il fut voué par ses parens à la Sainte-Vierge et à saint Bernard. On lui donna le nom de ce saint, et il porta l'habit de feuillant pendant sept ans. Le jeune de Fontenelle fit ses études avec éclat aux jésuites. Il était en rhétorique dès l'âge de 13 ans, et il composa dès lors, pour le prix des *palinods* de Rouen, une pièce en vers latins, qui, sans avoir été couronnée, fut jugée digne de l'impression. Ses talens le firent connaître du père Commire, avec lequel il contracta en allant au collége une liaison qui dura jusqu'à la mort de ce célèbre jésuite. Il se fit recevoir avocat par complaisance pour son père, et plaida une cause qu'il perdit, ce qui le fit aussitôt renoncer au barreau pour ne se livrer qu'à la littérature et à la philosophie. Étant venu à Paris pour la première fois en 1674, à l'âge de 17 ans, il s'y fit admirer par la beauté de son esprit. La réputation de Pierre et de Thomas Corneille ses oncles donnait de l'éclat à son mérite

Digitized by Google

naissant, et l'on était charmé de retrouver dans le neveu des talens dignes de ces deux grands hommes. Il n'avait que 20 ans lorsqu'il fit la plus grande partie des opéras de *Psyché* et de *Bellérophon*, qui furent représentés sous le nom de Thomas Corneille. Il fit aussi la comédie intitulée *La Comète*, et donna depuis l'opéra de *Thétis et Pelée*, qui eut un grand succès, puis celui d'*Énée et Lavinie*, qui ne réussit pas en 1690 à cause de la musique, mais qui réussit en 1758. Sa tragédie d'*Aspar*, jouée en 1680, échoua, et lui fit connaître qu'il n'avait pas hérité du talent de ses oncles pour la poésie dramatique. Il aida beaucoup mademoiselle Bernard dans quelques-unes de ses pièces, surtout dans la tragédie de *Brutus*, et dans le roman du *Comte d'Amboise*. M. de Fontenelle ne se fixa à Paris qu'en 1687 ou 1688, après avoir donné au public ses *Dialogues des morts*. Il demeura alors chez Thomas Corneille, son oncle et son parrain. Le parti qu'il prit dans la querelle sur les anciens et les modernes le mit en butte aux traits de Boileau, de Racine, de Rousseau, de Mlle Deshoulières et d'autres partisans des anciens. Il fit paraître dans cette dispute beaucoup plus de modération et de politesse que ses adversaires, et autant d'esprit et de fines plaisanteries, mais beaucoup moins de goût. C'est lui qui disait, pour élever les modernes au-dessus des anciens, qu'ils étaient des pygmées montés sur les épaules des géans. On le regarda comme un nouveau Sénèque, capable de corrompre le bon goût et le style de la littérature, et les partisans des anciens l'empêchèrent d'être reçu de l'académie française aussitôt qu'il l'aurait souhaité; il n'y fut admis que le 25 mai 1691. Au renouvellement de l'académie des sciences en 1699, il fut fait secrétaire de cette académie. Il continua de l'être pendant 42 ans, et il donna chaque année un vol. de l'histoire de cette académie. Cette histoire, dont la préface générale passe pour un chef-d'œuvre, consiste principalement dans les extraits des mémoires lus dans les assemblées de l'académie, et dans les éloges des académiciens morts pendant le cours de chaque année. Ces extraits sont rédigés avec un ordre, une clarté, une justesse et une précision admirables. On y trouve souvent des vues nouvelles et profondes, ajoutées à celles des auteurs, et M. de Fontenelle a le talent singulier d'y mettre à la portée de tout lecteur les matières les plus abstraites et les plus relevées. Ses *Éloges* sont un morceau précieux; il y peint l'homme et l'académicien. Ils sont d'ailleurs remplis de réflexions si ingénieuses, de tant d'esprit et d'agrémens, qu'on ne se lasse point de les lire. Ce sont ces mémoires et ces éloges qui font la partie la plus estimable et la plus importante de ses ouvrages, et qui feront passer son nom avec plus d'éclat à la postérité. Il cessa d'être secrétaire de l'académie des sciences en 1740. Il avait voulu quitter plus tôt; mais M. le cardinal de Fleury et M. de Maurepas n'y voulurent pas consentir. M. de Fontenelle fut associé à l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, lors du renouvellement de cette académie en 1701. Il était aussi des académies de Londres, de Rouen, de Nancy, de Berlin et des Arcades de Rome. Malgré une santé peu robuste en apparence, il n'eut dans tout le cours de sa longue vie aucune maladie considérable, pas même la petite-vérole, excepté une légère fluxion de poitrine: il n'eut l'ouïe dure que fort tard; et ce ne fut qu'en 1751 qu'il s'aperçut que sa vue s'affaiblissait: il dit alors en plaisantant: « J'envoie devant moi mes gros équipages. » Depuis ce temps-là madame de Forgeville, son amie et sa voisine, allait tous les matins converser avec lui, et lui faire quelque lecture. Il mourut à Paris, rue Saint-Honoré, le 9 janvier 1757, à 100 ans moins un mois et deux jours. Il avait institué madame de Montigny, mesdemoiselles de Marsilly et de Martinville et madame de Forgeville ses légatrices universelles, chacune pour un quart, par son testament du 15 novembre 1752. Ce testament fut attaqué par Jean-François Corneille, petit-fils d'un Pierre Corneille, oncle du grand Corneille; mais il fut confirmé par arrêt du parlement le 4 avril 1758. Peu de savans ont joui d'un aussi grand bonheur et d'une réputation aussi brillante que M. de Fontenelle. Il devait ce bonheur à la douceur de son caractère, à la décence de ses mœurs, à la

Digitized by Google

sagesse de sa conduite, et aux agrémens de son esprit. Des personnes du plus haut rang l'admettaient dans leur familiarité. Il faisait les délices des sociétés; il y portait les qualités les plus aimables, de l'enjouement, de la gaité, de l'esprit, de la politesse, des reparties fines, de la vivacité, prenant tout en bonne part, ne parlant jamais en mal de personne, et cherchant à faire briller tout le monde; la fortune lui fut aussi favorable que la nature. Né presque sans biens, il devint riche pour un homme de lettres par les bienfaits du roi et du duc d'Orléans et par une sage économie; car, sans être avare, il était très-économe, répétant souvent et pratiquant cette belle maxime, « qu'il faut se refuser le superflu pour procurer aux autres le nécessaire. » Il n'avait jamais été marié, et n'avait jamais eu la plus légère envie de l'être. Ses principaux ouvrages, outre ceux dont nous avons parlé dans cet article, sont, 1° *Histoire des oracles*, abrégée de Vandale. Le père Baltus, jésuite, la réfuta, et M. de Fontenelle, sans y répliquer, ne changea pas de sentiment; 2° *Lettres du chevalier d'Her. . .* elles ne sont pas estimées; 3° *Entretiens sur la pluralité des mondes*. C'est un un de ses meilleurs ouvrages; 4° *Doutes sur le système physique des causes occasionnelles*, très-petit in-12, Rotterdam, 1686. Ces *Doutes* furent réfutés dans un écrit intitulé *Réflexions*, auquel M. de Fontenelle répliqua, et dans les Lettres philosophiques du père Lamy, bénédictin; 5° *Élémens de la géométrie de l'infini*, in-4°, pas estimés; 6° le premier volume de l'Histoire et des anciens mémoires de l'académie des sciences depuis 1666 jusqu'en 1699; 7° Poésies pastorales avec un discours sur l'églogue et une digression sur les anciens et sur les modernes. On a reproché avec raison à M. de Fontenelle d'abandonner dans ses pastorales la belle simplicité des anciens pour faire parler à ses bergers et à ses bergères le langage de la cour et des beaux esprits; 8° plusieurs pièces tant en vers qu'en prose dans le Recueil de ses œuvres, imprimé en 1757, en 10 vol. in-12. Il en avait paru une magnifique édition en Hollande, 1728, 3 vol. in-fo., et en 1729, 3 vol. in-4°. Ce fut lui aussi qui donna en 1732 la nouvelle édition du Dictionnaire des sciences et arts par Thomas Corneille, et le Recueil des plus belles pièces de poètes français, depuis Villon jusqu'à Benserade, avec une préface et de petites vies des poètes, 1692, 5 vol. in-12. On lui attribue encore la Relation de l'île de Borneo; une Lettre sur la résurrection des corps; un écrit sur l'infini, et un petit Traité sur la liberté en quatre parties, etc. Il est à souhaiter que ces écrits, qui contiennent beaucoup de choses contraires à la religion, ne soient pas de lui. En général tous les ouvrages de M. de Fontenelle sont ingénieux, et l'on y trouve beaucoup d'esprit et d'agrément. Mais les idées en sont quelquefois trop métaphysiques, les réflexions trop subtiles, le style trop affecté, la tournure des phrases alambiquée et épigrammatique: en un mot il court trop après l'esprit, et ses meilleurs ouvrages, tels que ses Mémoires et ses Éloges, sa *Pluralité des mondes* et ses *Oracles* ne sont pas toujours exempts de ces défauts. A cela près M. de Fontenelle doit passer pour un de nos meilleurs, et sans contredit pour un de nos plus ingénieux et de nos plus agréables écrivains. Mais ses sectateurs, en enchérissant sur ses défauts, sans avoir les bonnes qualités de leur modèle, nous auraient fait perdre le bon goût et le vrai style de la littérature, si les hommes judicieux et de bon goût ne s'y étaient opposés. On trouvera de plus grands détails sur M. de Fontenelle dans les *Mercures de France* des années 1756, 1757 et 1758.

FONTEVRAULT. *Voy.* Arbrissel.

FONTIUS (Barthélemi), natif de Florence, se fit estimer de Pic de la Mirandole, de Marsille Ficin, de Jérôme Donat et des autres habiles écrivains de son siècle. Mathias Corvin, roi de Hongrie, l'honora de son amitié, et lui donna la direction de la fameuse bibliothèque de Bude. Les œuvres de Fontius, qui consistent dans un Commentaire sur Perse, des Harangues, etc., ont été recueillies et imprimées à Francfort en 1621, in-8°. *Voyez* Fuente.

FONTRAILLES (Louis d'Astarac, marquis de), fut choisi par Monsieur pour aller négocier en Espagne un traité qui lui fournit les moyens de chasser le cardinal de Richelieu; mais il eut le bonheur de n'être pas arrêté

Digitized by Google

comme M. de Cinq-Mars. Il revint en France après la mort du cardinal, et ne mourut qu'en 1677.

FOOTE (Samuel), destiné d'abord au barreau, tourna ses vues du côté du théâtre. Ayant débuté dans *Othello*, il s'aperçut qu'il réussirait bien moins à réciter les ouvrages des autres que les siens propres, et il joignit la composition à la représentation. Il ouvrit un petit théâtre dans Hay-Market en 1747, par une petite pièce de sa composition intitulée *Les plaisirs du matin*. Comme il y tournait en ridicule certains personnages très-connus, et qu'il réussissait à merveille à imiter leur son de voix et leurs manières, cette pièce eut un très-grand succès. Il fut obligé d'en changer le titre en celui de *M. Foote donnant le thé à ses amis*. Elle fut suivie de la *Vente des tableaux*, pièce du même genre, et de nombre d'autres qui ne passeront pas la génération des gens ridiculisés, parce qu'elles pèchent dans presque toutes les parties de l'art dramatique. Elles auront peut-être eu l'avantage de corriger certains vices de son siècle, et de ce côté il aura atteint le but dramatique. On a imprimé sous son nom le *Théâtre comique*, 3 vol. in-12, dans lequel on prétend qu'il n'y a que le *Jeune hypocrite* qui soit de lui. En 1776 des envieux et des méchans l'accusèrent d'un crime honteux. La situation désagréable où il se trouva par la nécessité de se défendre le fit tomber en paralysie. Il en était assez bien revenu, et voulait passer en France à l'approche de l'hiver lorsqu'il mourut à Douvres le 20 octobre 1777; il est enterré à Westminster. Ses pièces dramatiques sont au nombre de vingt, qui ne sortiront pas de la Grande-Bretagne.

FOPLING, acteur anglais, qui acquit de la réputation à bon marché. Il avait adopté, pour jouer son *Fat à la mode*, une belle perruque blonde, avec laquelle il faisait son entrée sur le théâtre en chaise à porteur. Le contraste de cette perruque avec la coiffure ordinaire des Anglais excitait des applaudissemens incroyables de la part des spectateurs, qui croyaient que cette perruque caractérisait le fat; le colonel Bret, son ami, devint amoureux de la perruque, et la lui acheta. Cette extravagance a mérité une place dans la Dunciade de Pope.

FORBES, *Forbesius* (Jean), natif d'Aberdeen, fut professeur en théologie et en histoire ecclésiastique dans sa patrie; mais s'étant déclaré pour le parti des épiscopaux, il fut dépouillé de sa chaire; il se retira alors en Hollande, où il demeura quelques années, pendant lesquelles il revit les leçons qu'il avait faites à Aberdeen. Enfin il retourna en Ecosse, et mena dans sa terre de Corse une vie fort solitaire jusqu'à sa mort, arrivée le 29 avril 1648. La meilleure édition de ses œuvres est celle d'Amsterdam en 1703, 2 vol. in-fol. La partie de ce recueil la plus estimée par les protestans est celle qui a pour titre *Institutiones historico-theologicæ*. Il ne faut pas le confondre avec Patrice Forbes son père, évêque d'Aberdeen, mort en 1635, dont on a un Commentaire sur l'Apocalypse, 1646, in-4°, ni avec Guillaume Forbes, premier évêque d'Edimbourg, célèbre par ses Considérations sur les controverses, en latin, Francfort, 1707, in-8°, mort en 1634, à 49 ans, laissant un fils qui se fit catholique. Il y a encore un autre Forbes, lord-président des assises d'Edimbourg, mort au milieu du 18e siècle, dont le père Houbigant a traduit les *Pensées sur la religion*; la *Lettre à un évêque*, etc., Lyon, 1769, in-8°.

FORBIN (Toussaint de), célèbre cardinal, plus connu sous le nom de Janson, était le troisième fils de Gaspard II de Forbin, marquis de Janson, d'une famille noble, ancienne et féconde en personnes de mérite. Il fut reçu chevalier de Malte dès son berceau; ayant ensuite embrassé l'état ecclésiastique, le roi lui donna successivement les évêchés de Digne, de Marseille et de Beauvais. Ayant été envoyé ambassadeur extraordinaire en Pologne en 1673, le fameux Jean Sobieski, qu'il eut la gloire d'élever sur le trône, le nomma au cardinalat, et Alexandre VIII lui envoya le chapeau en 1690. Sa majesté l'honora en 1706 de la charge de grand-aumônier de France. Le cardinal de Janson se rendit célèbre par son mérite, par son talent singulier à manier les esprits, et par son zèle pour le service du roi et pour les intérêts de sa patrie. Il fut chargé de commissions importantes auprès du grand-duc de Toscane,

Digitized by Google

s'acquit beaucoup de gloire dans ses ambassades de Pologne et de Rome, et mourut à Paris le 24 mars 1713, à 83 ans. On lui attribue un grand nombre de bons mots et de réparties spirituelles. Lorsqu'il était évêque de Digne, il s'éleva avec force contre l'apologie des casuistes, et en publia une fort belle censure.

FORBIN (François-Toussaint de), neveu du précédent, ayant tué, en duel un de ses ennemis à l'âge de 20 ans, alla servir l'empereur contre les Turcs, et après s'y être distingué, il revint en France, où il porta les armes sous le nom de comte de Rosemberg. Ayant été blessé à la bataille de la Marsaille, il resta quelques jours parmi les morts, et lorsqu'on l'eut retrouvé, il fit vœu de se retirer à la Trappe s'il guérissait de ses blessures. Mais il oublia bientôt son vœu. Dans la suite une maladie dangereuse le lui rappela, et il se renferma à la Trappe, où il prit le nom d'Arsenne. Il fut envoyé en Toscane pour rétablir l'ancienne observance de Citeaux dans l'abbaye de Buon-Solozzo, où il mourut en de grands sentimens de piété le 21 juin 1710.

FORBIN (Claude), célèbre capitaine, plus connu sous le nom de chevalier ou de comte de Forbin, servit sur mer dès sa jeunesse, et s'y distingua par un grand nombre de belles actions. Il fut envoyé à Siam, où le roi le déclara son amiral. De retour en France, il fut fait chef d'escadre en 1707, défit la flotte anglaise avec M. du Guay-Trouin, et fut chargé en 1708 de transporter le roi Jacques en Ecosse; mais il ne put exécuter ce projet. On a de lui des Mémoires curieux, imprimés à Paris en 1749, en 2 vol. in-12. Il mourut en 1733, à 77 ans.

FORBISHER (Martin), célèbre navigateur, né dans la province d'Yorck, fut envoyé par la reine Elisabeth, en 1576, avec trois navires, pour chercher par le nord un passage dans le Levant. Il n'y trouva qu'un détroit auquel il donna son nom, par le 63e degré de latitude. Les glaces l'empêchèrent d'aller plus avant. Les habitans de cette contrée avaient des cheveux noirs, le visage aplati et basané, le nez écrasé, et étaient habillés de peau de veau marin. Les femmes avaient les cheveux partagés en trois tresses, et le visage teint de bleu. En 1588 il se distingua dans le combat entre la flotte anglaise et espagnole. L'amiral Howard, pour le récompenser, le fit chevalier. Il ne se signala pas moins sur terre au siége du fort Gradon en Bretagne; mais il y fut blessé, et mourut de sa blessure à Plymouth en 1594.

FORBISHER. *Voy.* Frobisher.

FORCADEL, *Forcatulus* (Etienne), natif de Beziers, fut préféré en 1554 à Cujas, pour remplir une chaire en droit à Toulouse, que ces deux jurisconsultes recherchaient en même temps. Il mourut en 1573, laissant divers ouvrages de droit, des poésies en français et en latin, 1579, in-8°, et un Traité *De Gallorum imperio et philosophid*, in-4°, où il y a beaucoup de recherches et de fables. Pierre Forcadel son frère, professeur royal en mathématiques, mort en 1577, est auteur d'une traduction française d'Euclide et de la Géométrie d'Oronce-Finé, etc.

FORCE (Jacques-Nompar de Caumont, duc de la), pair et maréchal de France, était fils de François de Caumont, d'une famille noble et ancienne. On peut voir dans la Henriade comme il échappa à la Saint Barthélemi; il se signala dans sa jeunesse sous le règne de Henri IV, et prit la parti des calvinistes contre Louis XIII; s'étant ensuite soumis au roi, il fut fait maréchal de France et lieutenant-général de l'armée de Piémont. Il prit Pignerol, défit les Espagnols à Carignan en 1630, et rendit plusieurs autres services considérables à sa majesté, qui, pour le récompenser, érigea sa terre en duché-pairie en 1637. Il mourut à Bergerac le 10 mai 1652, dans un âge très-avancé. Son fils, Armand Nompar, fut aussi maréchal de France, et mourut en 1675, à 90 ons.

Charlotte-Rose Caumont de la Force, petite-fille du précédent, se distingua par ses ouvrages en prose et en vers, fut de l'académie de Ricovrati de Padoue, et mourut en 1724, à 70 ans. Elle avait épousé, le 7 juin 1687, Charles de Crion, dont le mariage fut déclaré nul dix jours après. On estime surtout son Epître en vers à madame

Digitized by Google

de Maintenon, et son poëme intitulé *Château en Espagne*, adressé à madame la princesse de Conti. Ses principaux ouvrages en prose sont : l'Histoire secrète des princesses de Bourgogne, 2 vol. in-12; celle de Marguerite de Valois, 4 vol. in-12; la vie de Catherine de Bourbon, duchesse de Bar, in-12; *Gustave Vasa*, in-12; *les Fées, Contes des contes*, in-12.

FORDYCE (David), professeur de philosophie au collége d'Aberdeen, mort en 1755, a publié un Traité de philosophie morale, et un Dialogue sur l'art de prêcher en anglais.

FOREIRO, *Forerius* (François), savant dominicain du 16e siècle, natif de Lisbonne, se rendit habile dans les langues, et parut avec éclat au concile de Trente, où il se fit admirer par ses prédications. Il fut un des trois théologiens nommés par le concile pour faire le catéchisme qui fut publié en 1566. Il mourut au couvent d'Alméida le 10 janvier 1587. On a de lui un Commentaire estimé sur Isaïe, in-fol., et d'autres ouvrages manuscrits.

FOREST (Jean), habile peintre du roi, était de Paris, et mourut en 1712. Il réussissait dans les paysages.

FOREST (Pierre), savant médecin, plus connu sous le nom de Forestus, naquit à Alcmaer en 1522, d'une famille noble. Il étudia et pratiqua la médecine en Italie, en France et dans les Pays-Bas, où il mourut en 1597. On a de lui des Observations sur la médecine, 6 vol. in-fol., et d'autres ouvrages estimés.

FOREST (Pierre de la), successivement évêque de Tournai et de Paris, et archevêque de Rouen, fut fait chancelier par Charles VI, et continué par le roi Jean; mais après la prise de ce prince, les Etats le forcèrent de se démettre de sa charge. Il portait la peine des mécontentemens que les dépenses du roi Jean avaient excités parmi les peuples. Le roi était forcé à ces dépenses par les menées du Navarrois. Les ministres du roi étaient contraints de le seconder par leurs pratiques; mais le peuple juge d'après le mal, et non d'après la nécessité de le faire, pour en éviter un plus grand. On lui rendit justice cependant; il fut réintégré en sa place en 1359; mais pendant sa disgrâce Innocent VI l'avait fait cardinal, et il s'occupa peu des fonctions du cancellariat. Il mourut le 21 juin 1361, à 56 ans.

FOREST (le comte de). *Voy.* Lyon.

FORESTA, ou plutôt Foresti (Jacques-Philippe de), plus connu sous le nom de Jacques-Philippe de Bergame, naquit en 1434, près de Bergame, à Soldia, terre appartenante à sa famille qui était noble et ancienne. Il se fit augustin en 1451, et s'acquit une grande réputation par son mérite et par sa science. Il mourut dans un couvent de son ordre à Bergame le 15 juin 1520, à 86 ans. On a de lui, 1° une Chronique depuis la création du monde jusqu'en 1501, à laquelle on a fait des additions jusqu'en 1535, Paris, 1535, in-fol.; 2° un Traité des femmes illustres, Ferrare, 1497, in-fol., qu'il dédia à Beatrix d'Aragon, reine de Hongrie et de Bohême. On y trouve : *Eve des femmes juives, des femmes païennes et impudiques*; 3° un Traité intitulé *Confessionale*, ou *Interrogatorium*, Venise, 1487, in-4°. Tous ces ouvrages sont en latin.

FORESTIER (Pierre), habile chanoine d'Avalon sa patrie, mort en cette ville le 30 novembre 1723, à 69 ans, est auteur de plusieurs ouvrages, dont le plus estimé est l'Histoire des indulgences et du jubilé, in-12.

FORGET DE FRESNE (Pierre), habile secrétaire d'état, fut employé dans toutes les affaires importantes de son temps, et mourut en 1610. C'est lui qui dressa le fameux édit de Nantes.

FORMOSE, fut élu pape le 19 septembre 891, étant alors évêque de Porto; c'est le premier exemple d'un évêque transféré d'un autre siége à celui de Rome. Il couronna Guy de Spolette en 892, et l'empereur Arnoul en 896. Il mourut le jour de Pâques cette même année. Etienne VI fit déterrer le corps de Formose, lui fit faire son procès pour avoir changé d'évêché, le traita avec indignité, et le fit jeter dans le Tibre; mais Romain, qui lui succéda, cassa ce qu'Etienne avait fait, et rétablit la mémoire de Formose.

FORMULAIRE. *Voy.* Gondrin.

FORNARI (Marie-Victoire), née à Gênes en 1562, fut mariée à Ange Strate, de qui elle eut trois garçons et deux filles, qui tous embrassèrent la vie religieuse. Après la mort de son

Digitized by Google

mari, elle institua l'ordre des Annonciades célestes, et mourut le 15 décembre 1617. Sa vie a été imprimée à Paris, 1770, in-12.

FORSTER (Jean), habile théologien protestant, né à Augsbourg en 1495, était ami de Reuchelin, de Mélanchton et de Luther; il enseigna l'hébreu avec réputation à Wittemberg, et y mourut le 8 décembre 1556. On a de lui un excellent Dictionnaire hébraïque, Bâle, 1564, in-fol. Il ne faut pas le confondre avec un autre Jean Forster, théologien allemand, mort en 1613, après avoir laissé *De interpretatione scripturarum*, Wittemberg, 1608, in-4°, et des Commentaires sur l'Exode, Isaïe et Jérémie, 3 vol. in-4°, ni avec Valentin Forster qui a donné en latin l'Histoire du droit avec les vies des plus célèbres jurisconsultes jusqu'en 1580, temps auquel il écrivait, ni avec Nathanaël Forster qui a donné à Oxfort en 1750 une belle Bible hébraïque sans points, 2 vol. in-4°.

FORSTNER (Christophe), né en 1598, publia dès l'âge de 19 ans un ouvrage sur la politique, qu'il intitula *Hypomnemata politica*. La harangue de félicitation qu'il prononça à Padoue au nom de la jeunesse allemande, en présence de Jean Cornaro, que l'on venait d'élire doge de Venise, plut tellement à ce doge qu'il l'honora de l'ordre de Saint-Marc. Forstner vint ensuite en France, et retourna en Allemagne, où, après avoir été quelque temps conseiller du comte de Hohenloë et son envoyé à Vienne, il devint vice-chancelier, puis chancelier de Montbéliard. Dans la suite il fut employé dans les négociations de la paix de Munster. Il y fit paraître tant de prudence et de capacité que le comte de Trautmandorf, plénipotentiaire de l'empereur, lui procura la qualité de conseiller aulique. Il mourut le 28 octobre 1667. Outre ses *Hypomnemata politica*, 1623, in-8°, on a de lui, 1° *De principatu Tiberii;* 2° *Notæ politicæ ad Tacitum*; 3° un Recueil de ses lettres sur la paix de Munster; 4° *Omissorum liber*; 5° *Epistola apologetica ad amicum contra secreti temeratores, et epistola de moderno imperii statu*; 6° enfin deux Lettres latines dans le tome 14 des *Amœnitates litterariæ* de Scelhorn.

FORT DE LA MORINIÈRE (Adrien-Claude Le), né à Paris d'une famille noble, chercha à réparer par les lettres ce qui lui manquait du côté de la fortune. Ayant peu de capacité par lui-même, il fit des Recueils: *Choix de poésies morales*, 3 vol. in-8°; *Bibliothèque poétique*, 4 vol. in-4° ou 4 vol. in-12; *les Vapeurs*, et *le Temple de la Paresse*, comédies, etc. Il a eu bien des successeurs dans son espèce de travail; mais on peut dire à sa louange qu'il a toujours respecté les mœurs. Il est mort en 1768.

FORT (François Le), né en 1656 d'une famille patricienne de Gênes, servit en Hollande comme volontaire, et eut une lieutenance dans un régiment allemand au service du czar en 1696. L'empereur lui donna la conduite du siége d'Asoph, où il réussit si bien qu'il lui donna le commandement général de ses troupes de terre et de mer, et le fit son ministre d'état. Sans être savant, M. Le Fort avait beaucoup vu avec le talent de bien voir. Aussi eut-il part à tous les changemens par lesquels Pierre Ier donna une nouvelle vie à son empire. Il mourut en 1699: le czar lui fit faire des obsèques magnifiques et y assista. Son fils est resté au service du czar.

FORTESCUE (Jean), lord chef de justice et grand-chancelier d'Angleterre sous le règne de Henri VI, publia plusieurs ouvrages sur la loi naturelle et sur les lois d'Angleterre, en latin, Londres, 1616, in-8°. Ils sont très-estimés des Anglais.

FORTET (Pierre), chanoine de Paris, natif d'Aurillac, mort en 1391, fonda à Paris le collége qui porte son nom pour huit pauvres écoliers, dont quatre doivent être du diocèse de Saint-Flour et les quatre autres de Paris.

FORTIGUERRA (Nicolas), célèbre cardinal, natif de Pistoie, rendit de grands services aux papes Eugène IV, Nicolas V, Pie II et Paul II. Il commanda l'armée du saint Siége avec succès, et mourut à Viterbe le 21 décembre 1473, à 55 ans.

FORTIGUERRA (Nicolas), chanoine de Saint-Pierre de Rome et secrétaire du collége des cardinaux de la Propagande, était de la même famille que le précédent. Il mourut en 1735, à 61 ans. Son poëme intitulé

Digitized by Google

Il Ricciardetto, 1738, in-4°, traduit en français, 1766, 2 vol. in-8°, fut fait à l'occasion d'une dispute de savans sur la prééminence du Tasse et l'Arioste. Fortiguerra, qui tenait pour le Tasse, crut faire voir qu'il était facile d'en faire autant que l'Arioste en composant en 30 jours son poëme de Richardet, en 30 chants. Le génie, les plaisanteries agréables et la versification aisée qu'il respire font passer pardessus la bizarrerie et le désordre qui y règnent et qui en rendraient la lecture insupportable. Il est auteur d'une Traduction de Térence en vers italiens, Urbin, 1736, in-fol., figures, avec le texte latin.

FORTIUS, ou plutôt STERCK, plus connu sous le nom de Joachimus Fortius Rhingelbergius, enseigna la langue grecque et les mathématiques dans les Pays-Bas, en France et ailleurs, et fut en grande considération à la cour de Maximilien Ier. Fortius aimait tellement la belle latinité qu'on l'entendait souvent dire « qu'il préférait un mot de la pure latinité à un écu d'or. » Il mourut en 1536. On a de lui un grand nombre d'ouvrages estimés. Celui qui passe pour le meilleur est son Traité *De ratione studendi*, Leyde, 1622, in-8°.

FORTUNAT. *Voy.* VENANCE FORTUNAT.

FORTUNATIANUS. *Voy.* CURIUS.

FOSCARARI (GILLE), savant jurisconsulte, natif de Bologne, mourut le 9 janvier 1289. On a de lui divers ouvrages. Il ne faut pas le confondre avec Gille Foscarari, célèbre dominicain, d'une famille noble de Bologne. Celui-ci fut maître du Sacré-Palais en 1547, puis évêque de Modène en 1550, assista avec éclat au concile de Trente, et fut l'un des théologiens de son ordre nommés pour faire le catéchisme du concile. Il mourut le 23 décembre 1564, à 53 ans.

FOSCARI (FRANÇOIS), Vénitien, né ambitieux, parvint à la place de doge à force d'intrigues et d'argent. Son caractère occasionna à la république plusieurs guerres qui firent murmurer; mais Foscari eut le secret d'apaiser ces murmures en offrant sa démission qu'on n'accepta pas, justement parce qu'il l'offrait. Son ambition satisfaite, il se serait trouvé heureux si les injustices qu'essuya son fils unique n'eussent rempli d'amertume la fin de ses jours. Le jeune Foscari fut une première fois accusé d'avoir reçu des présens d'un prince étranger, et pour cela relégué à Trévise. Mais il fut ensuite accusé d'avoir assassiné un sénateur; on lui fit subir la question, et, faute de preuves, on lui laissa la vie; mais il fut rélégué à la Canée. Désespéré de ce traitement injuste, il écrivit au duc de Milan pour l'engager à intercéder pour lui. Sa lettre fut apportée à Venise; on fit revenir le jeune Foscari pour le juger sur ce nouveau crime; car c'en est un à Venise que d'entretenir correspondance avec un prince étranger. Il fut condamné à retourner à la Canée, et à y être renfermé en prison pendant un an. On lui fit voir son père et sa mère avant que de partir. Le doge se contint devant son fils; mais, quand il ne fut plus devant lui, il s'évanouit, et depuis ce jour il s'abstint de remplir sa place aux conseils. L'usage de Venise est de nommer un vice-doge quand le doge est malade; et l'on pouvait bien avoir cette condescendance pour un vieillard malheureux de 84 ans. Mais on le déposa, et il mourut en 1457, en apprenant l'élection de son successeur. L'innocence de son fils fut découverte peu après par le véritable assassin qui le déclara à son confesseur au lit de la mort, et le pria de rendre sa déclaration publique. Mais le jeune Foscari était mort aussi dans sa prison.

FOSCARINI (MICHEL), sénateur vénitien, remplit différens postes dans sa république, et mourut en 1692, à 64 ans. Il a continué l'histoire de Venise de Nani, 1696, in-4°, qui fait le tome 10 de la collection des historiens de Venise, 1718, in-4°. On trouve deux de ses Nouvelles dans celles *Degli Academici incogniti*, 1651, in-4°.

FOSCO (PLACIDE), Italien, médecin de Pie V, se distingua par sa science et par sa vertu, et mourut à Rome en 1574. On a de lui un traité estimé, *De usu et abusu astrologiæ in arte medicâ*.

FOSSE (CHARLES DE LA), habile peintre, natif de Paris, se forma sous le Brun, puis en Italie. Il fut professeur et recteur de l'académie de peinture, et mourut fort âgé en 1716. C'est

Digitized by Google

lui qui a peint le dôme des Invalides à Paris. Il réussit surtout dans le coloris.

FOSSE D'AUBIGNY (Antoine de la), neveu du précédent, était fils d'un orfèvre de Paris, et mourut en cette ville le 2 novembre 1708, à 55 ans. On a de ce dernier une traduction en vers français des odes d'Anacréon, d'autres pièces en vers, et quatre tragédies, dont *Manlius* est la meilleure, 1747, 2 vol. in 12. La Fosse parlait et écrivait purement l'italien. Une ode qu'il fit en cette langue lui mérita une place à l'académie des Apatistes de Florence. Il y prononça pour remercîment un discours en prose sur ce sujet singulier : « Quels yeux sont les plus beaux, des yeux bleus ou des noirs ? » Il avait été secrétaire du duc d'Aumont et du duc de Créqui.

FOSSE. *Voy.* Thomas.

FOSTER (Jacques), ministre anglais, non-conformiste, était né à Exeter le 16 septembre 1697, et est mort le 5 novembre 1753. Il a publié en 1731 l'*Excellence de la révélation chrétienne*, contre Tindal ; des Traités de controverse ; l'*Histoire de lord Kilmarnock* ; 4 vol. de Sermons ; *Discours sur la religion naturelle et les vertus sociales*, 2 vol. in-4°.

FOSTER (Samuel), mathématicien et professeur d'astronomie au collége de Gresham, est mort en 1652. Le principal de ses ouvrages est un *Traité de Gnomonique*, 1638, in-4°, réimprimé avec des augmentations en 1675. Il y a eu plusieurs autres mathématiciens de ce nom.

FOSTER (Jean), né à Vindsor en 1731, fut professeur à Cambridge et à Etone, et mourut en 1773. Il a donné un ouvrage sur les accents et la quantité, applicable à l'anglais, au grec et au latin.

FOTHERGILL (Jean), médecin célèbre, est mort à Londres le 26 décembre 1780. Il était de la secte des quakers. Son épitaphe fait connaître ses richesses et sa bienfaisance : « Ci-gît le docteur Fothergill, qui dépensa deux cent mille guinées pour le soulagement des pauvres, » en fondant des hôpitaux ou augmentant les revenus de ceux qui existaient. Il avait conçu le projet et destiné une grosse somme pour établir des sucreries en Guinée. Son but était de rendre cette denrée plus commune, moins chère ; et d'arracher à l'esclavage un nombre infini de malheureux ; la guerre a fait évanouir ce projet, qui se réalisera peut-être un jour. Ce fut lui qui fit la dépense de la Bible traduite sur l'hébreu et le grec par le quaker Antoine Purver, 1764, 2 vol in-fol. ; et du Nouveau Testament, avec les notes de l'évêque Percy, 1780, à l'usage des séminaires des jeunes quakers. Il était membre de la société royale et des antiquaires de Londres. Il a fait aussi quelques ouvrages de médecine.

FOUCAULT (Nicolas-Joseph), avocat-général au grand conseil, célèbre intendant et chef du conseil de son altesse royale Madame, naquit à Paris le 8 janvier 1643, de M. Foucault, secrétaire du conseil d'état. Il eut successivement les intendances de Montauban, de Pau et de Caen, et s'y acquit une estime universelle. Il mourut étant honoraire de l'académie des inscriptions, le 7 février 1721, à plus de 80 ans. C'est lui qui découvrit en 1704 l'ancienne ville des Viducassiens, à 2 lieues de Caen. Il découvrit aussi dans l'abbaye de Moissac en Querci le fameux ouvrage *De mortibus persecutorum*, attribué à Lactance.

FOUCAULT (Louis), comte du Daugnon, après avoir été page du cardinal de Richelieu, servit sur les flottes de France sous le commandement du duc de Fronsac. Il avait le rang de vice-amiral au combat de Cadix en 1640 ; à la mort du duc de Fronsac en 1646, il se saisit de Brouage, dont ce duc était gouverneur, et reçut le bâton de maréchal de France, pour le remettre en 1653. Il mourut en octobre 1659, à 43 ans. Il passait pour avide de gloire et d'argent et peu scrupuleux sur les moyens d'en acquérir.

FOUCHER (Paul), naquit à Tours au mois de mars 1704. Les vues de sa famille, qui crut qu'il pourrait remplacer un oncle, chanoine de la cathédrale de Tours, dirigèrent les inclinations du jeune Foucher. Il entra à l'Oratoire en 1718 ; les principes qu'il y prit l'éloignèrent de tout avancement dans la carrière ecclésiastique. Il eut même bien de la peine à obtenir une chapelle dans la cathédrale de Tours, de 100 liv. de rente. Alors il se proposa de faire des éducations. Il fut chargé de celle de MM. de Châtelus, et ensuite de celle

Digitized by Google

du jeune duc de la Trémouille, dans la maison duquel il est resté jusqu'à la fin de ses jours, terminés par une attaque d'apoplexie au mois d'avril 1779. L'abbé Foucher était de l'académie des inscriptions depuis 1753. On trouve de lui, dans les recueils de cette académie, des Mémoires sur la religion des Grecs et des anciens Perses, qui forment une suite fort curieuse. Lorsqu'il fit les derniers il avait vu la traduction du Zend-Avesta, et il n'avait plus si bonne opinion de la religion des Perses qu'auparavant. On a encore de lui *Géométrie métaphysique*, ou *Essai d'analyse sur les élémens de l'étendue bornée*, 1758, in-8°.

FOUCQUET (Nicolas), marquis de Belle-Isle, célèbre par ses talens et par ses disgrâces, naquit en 1615 de François Foucquet, conseiller d'état, et de Marie de Maupeou, dame qui dépensa considérablement en remèdes, qu'elle faisait distribuer aux pauvres malades, et qui est auteur d'un Recueil estimé de remèdes faciles et domestiques imprimé en 2 vol. in-12. M. Foucquet fit paraître dès sa jeunesse beaucoup d'esprit et de capacité pour les affaires, fut maître des requêtes à vingt ans, procureur général du parlement de Paris à 35 ans, et surintendant des finances en 1653. Après la mort du cardinal Mazarin le roi, voulant mettre une réforme dans ses finances, crut s'apercevoir que Foucquet cherchait à lui cacher le secret des affaires. Il était d'ailleurs indisposé contre lui, parce qu'on lui avait rapporté que Foucquet avait fait des tentatives sur le cœur de la Vallière. Quoi qu'il en soit, le roi le fit arrêter en 1661. Les déprédations des finances, la dépense qu'il avait faite à Vaux, les fortifications de Belle-Isle qui lui appartenait, le firent juger coupable. Son procès lui fut fait, et il fut condamné par arrêt à un bannissement perpétuel; mais le roi commua la peine et le fit renfermer au château de Pignerol le 20 décembre 1664. On dit qu'il y passa le reste de sa vie, s'occupant à composer divers ouvrages de piété pour sa consolation. Mais Gourville, qui avait eu part à sa disgrâce, assure dans ses mémoires qu'il en sortit quelque temps avant sa mort. Quoi qu'il en soit, il eut dans son malheur la consolation de voir tous ses amis lui donner des marques publiques de leur attachement, et en particulier Loret, auteur de la Gazette, Pélisson, la fameuse Scudéri, Brébœuf, Pecquet, etc. Son procès a été imprimé en 15 vol. in-12, qui sont d'excellens mémoires pour ceux qui s'appliquent aux finances. Il mourut le 23 mars 1680, à 65 ans. Louis Foucquet, marquis de Belle-Isle, son troisième fils, épousa Catherine-Agnès de Levis, et en eut en 1684,

FOUCQUET (Charles-Louis-Auguste), comte de Belle-Isle, né à Villefranche de Rouergue; il vainquit par ses talens dans la guerre et les négociations l'espèce de disgrâce où était restée sa famille depuis la détention de son père. Quoiqu'il eût été enfermé à la Bastille lors de la disgrâce de M. Le Blanc, et qu'il eût ensuite été exilé, le cardinal de Fleury le fit gouverneur de Metz en 1733, et le chargea du commandement de l'armée d'Allemagne en 1734. En 1741 il fut fait maréchal de France, et fit élire empereur le duc de Bavière. Pour soutenir cette élection, il eut le commandement d'une armée en Allemagne, dont les progrès rapides furent suivis des plus grands revers. Renfermé dans Prague par le prince de Lobkowits, il fallait périr de misère, ou passer sur le ventre d'une armée bien supérieure. Le comte de Belle-Isle y réussit la nuit du 16 au 17 décembre 1742. Il donna le change au prince de Lobkowits, et gagna sur lui vingt-quatre heures de marche, avec 11000 hommes d'infanterie et 2500 cavaliers. Il arriva à Egra, à 38 lieues de Prague, le 26 décembre, sans avoir été entamé, et sans autre perte que de 800 soldats péris de froid dans les chemins. La garnison de Prague capitula le même jour, et M. de Chevert ramena à Egra environ 3000 hommes avec les honneurs de la guerre. Il fit ensuite repasser le Var au roi de Sardaigne, qui avait pénétré en Provence. Le roi, pour le récompenser, le fit pair de France en 1748. Il était duc de Gisors depuis 1742. Sa faveur ne fit qu'augmenter jusqu'à ce qu'il devint principal ministre en 1757. Les malheurs de la France sous son administration le minèrent peu à peu. Il mourut en 1761. L'académie française et celle des sciences l'avaient admis dans leur compagnie. Par son testament,

Digitized by Google

il a donné au roi tous les biens qu'il avait reçus en échange de Belle-Isle, à la charge de payer ses dettes, qui étaient considérables. De deux mariages qu'il avait contractés, il n'avait eu qu'un fils, le comte de Gisors, qui fut tué au combat de Crevelt en 1758, à 26 ans.

FOUCQUET (CHARLES-ARMAND), fils du surintendant des finances, naquit à Paris le 9 avril 1657, et entra dans l'Oratoire en 1682. Il devint supérieur de Saint-Magloire en 1699, et fut quelque temps grand-vicaire auprès de M. Foucquet son oncle, évêque d'Agde. Il eut beaucoup de part dans la confiance du cardinal de Noailles. Il appela et réappela de la constitution *Unigenitus*, et mourut à Paris dans la maison de Saint-Magloire, le 18 septembre 1734.

FOUILLOU (JACQUES), fameux licencié de Sorbonne, était natif de la Rochelle, où il fit ses humanités dans le collége des Jésuites. Il vint ensuite à Paris, et y continua ses études dans la communauté de M. Gillot, au collége de Sainte-Barbe, jusqu'à la licence inclusivement, et fut aussitôt nommé théologal de la Rochelle; mais il refusa, et n'eut jamais d'autres bénéfices que le prieuré commandataire de Saint-Martin de Prunières, diocèse de Mende. M. Fouillou, ayant pris part à l'affaire du cas de conscience, fut obligé de se cacher en 1703, et de se retirer en Hollande vers 1705. L'air de ce pays lui étant contraire, il y fut attaqué d'un asthme dont il ne guérit jamais. Il revint à Paris vers 1720, et y mourut le 21 septembre 1736, à 66 ans. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages théologiques, qui sont tous anonymes, et dans lesquels il fait paraître beaucoup d'opposition à la bulle *Unigenitus*. Les principaux sont: 1° Considérations sur la censure (du cas de conscience) de M. l'évêque d'Apt; 2° Défense des théologiens contre M. de Chartres, in-12; 3° Traité sur le silence respectueux, 3 vol. in-12; 4° La chimère du jansénisme et le renversement de la doctrine de saint Augustin par l'ordonnance de Luçon et de la Rochelle, in-12; 5° Traité de l'équilibre; 6° un petit écrit contenant des observations sur les 101 propositions censurées par la bulle *Unigenitus*. Fouillou a eu aussi beaucoup de part à la première édition de l'action de Dieu sur les créatures, in-4°, ou 6 vol. in-12, des quatre gémissemens sur Port-Royal, in-12; des grands Hexaples, 1721, 7 vol. in-4°, et de l'Histoire du cas de conscience, 1705, en 8 vol. in-12.

FOUILLOUX (JACQUES DU), gentilhomme poitevin, mourut sous Charles IX, auquel il dédia son ouvrage sur la chasse, Rouen, 1650 ou 1656, Paris, 1653, ou Poitiers, 1661, in-4°.

FOULON ou GNAPHEE (PIERRE LE), fameux hérétique du 5e siècle, ayant été chassé de son monastère parce qu'il soutenait les erreurs d'Eutychès, trouva le moyen de s'insinuer dans les bonnes grâces de l'empereur Zénon, et usurpa le siége d'Antioche. Il fit des maux infinis à l'Eglise jusqu'à sa mort, arrivée en 486.

FOULON ou FOULLON (JEAN-ERARD), savant jésuite, natif de Liége, d'une famille noble, mort à Tournai le 25 octobre 1668, est auteur de plusieurs ouvrages. Le plus estimé est son Histoire des évêques de Liége, imprimée à Liége en 1735, 3 vol. in-fol. en latin.

FOULON (GUILLAUME), *Gnapheus*, poète latin du 16e siècle, mort à Norden en Frise en 1568, à 75 ans, s'est principalement distingué dans le genre comique. Ce poète était de la Haie, où il eut à souffrir, parce qu'il avait embrassé les nouvelles opinions. On a de lui *Martyrium Joannis Pistorii*, Leyde, 1649, *in*-8°; *Hypocrisis, tragi-comœdia*, 1544, in-8°; *Misobarbus, comœdia*; *Acolastus de filio prodigo, comœdia*, 1554, in-8°, etc.

FOULQUES Ier, comte d'Anjou, dit le Roux, réunit et gouverna avec prudence toutes les terres de son comté. Il mourut en 938.

FOULQUES II dit le Bon, fils du précédent, fit défricher et cultiver avec soin les terres du comté d'Anjou. Il s'appliqua à faire fleurir la piété et les sciences dans ses états, et mourut à Tours en 958. On dit que le roi Louis d'Outremer s'étant moqué de ce que Foulques-le-Bon s'appliquait à l'étude et allait souvent chanter au chœur, Foulques lui écrivit ces mots: « Sachez, sire, qu'un prince non lettré est un âne couronné. »

Digitized by Google

FOULQUES IV, dit Rechin, était fils du seigneur de Châteaulandon, et d'une fille de Foulques II, comte d'Anjou; il succéda à son oncle maternel Geoffroi, et s'empara du Gâtinois et de la Tourraine, qui étaient le partage de son frère aîné. Devenu un prince puissant, Foulques s'abandonna à la débauche du vin et des femmes. Il en épousa trois consécutivement, en les répudiant l'une après l'autre. Mais enfin la dernière, Bertrade de Montfort, le quitta pour Philippe Ier, roi de France. Il se fit absoudre de l'excommunication qui avait été lancée contre lui lorsqu'il avait mis son frère aîné en prison, et mourut en 1109. Il est auteur d'une Histoire des comtes d'Anjou, qui se trouve dans le Spicilége de d'Achery, et que l'abbé de Marolles a traduite dans son Histoire d'Anjou, 1681, in-4°.

FOULQUES V, comte d'Anjou, fils de Foulques Rechin et de la fameuse Bertrade de Montfort, qui quitta le comte pour aller épouser le roi Philippe Ier. Ce comte profita du besoin que Louis-le-Gros avait de lui dans la guerre qu'il avait à soutenir contre le roi d'Angleterre, pour se faire rendre justice sur la charge de sénéchal, qui était possédée par d'autres seigneurs, à charge de quelques redevances au comte d'Anjou. Ces redevances s'étant réduites à rien, il fit valoir ses prétentions sous les Garlandes, favoris de Louis-le-Gros. Il n'y eut, après eux, que Raoul de Vermandois et Thibaut, comte de Blois, revêtus de cette charge. Les fonctions en ont été partagées au connétable et au grand-maître de la maison du roi. Foulques succéda au royaume de Jérusalem, après son beau-père Baudouin II, et mourut en 1142. Il eut de la fille du roi de Jérusalem Baudouin III et Amaury, qui lui succédèrent; mais il avait eu d'une première femme, Geoffroi V, ainsi nommé parce que Geoffroi IV, fils de Foulques IV, quoique mort avant son père, est compté par plusieurs au nombre des comtes d'Anjou.

FOULQUES, archevêque de Reims, illustre par sa naissance, par son savoir et par sa piété, succéda à Hincmar en 883, et tint un concile contre les usurpateurs des biens de l'Eglise. Il fut assassiné le 17 juin 900 par les partisans du comte d'Arras, sur lequel il avait pris le château d'Arras. Il ne faut pas le confondre avec Foulques-le-Grand, moine, puis abbé de Corbie, mort le 5 décembre 1095.

FOUNTAINE (André), savant antiquaire anglais, a formé la plupart des cabinets d'Angleterre en médailles et autres antiquités, et est mort le 4 septembre 1753. On trouve de lui, dans la collection de Hickes, *Numismata anglo-saxonica*, Oxoniæ, 1705, et l'explication de plusieurs autres médailles.

FOURNI (Honoré Caille du), auditeur des comptes, mort le 20 février 1713, à 83 ans, a donné la seconde édition de l'*Histoire généalogique de la maison de France et des grands officiers de la couronne*, 1712, 2 vol. in-fol.

FOUQUES, célèbre évêque de Toulouse, natif de Marseille, s'acquit une grande réputation, et se fit aimer des princes par ses poésies ingénieuses en langue provençale. Il parut avec éclat au 4e concile de Latran, en 1215, et s'y intéressa pour saint Dominique son intime ami. Il mourut en 1231.

FOUQUET. *Voy.* Foucquet.

FOUQUIÈRES (Jacques), excellent peintre de paysages, natif d'Anvers, travailla au Louvre sous le règne de Louis XIII, et s'y acquit beaucoup de réputation par ses tableaux. Le roi l'anoblit : enflé de cette faveur, il travaillait peu de crainte de déroger, et avait soin de ceindre l'épée quand il prenait le pinceau. Par dérision on l'appelait le baron de Fouquières. Il mourut à Paris en 1659, à 79 ans.

FOUR (Philippe-Sylvestre du), habile antiquaire et marchand droguiste à Lyon, était de Manosque; il entretenait commerce de lettres avec tous les savans antiquaires de son temps, et surtout avec Jacques Spon, qui lui communiquait ses lumières et le dirigeait dans ses ouvrages. Il mourut en 1685, à 63 ans, à Vevai en Suisse, où il s'était retiré après la révocation de l'édit de Nantes; il avait été marié, et avait une fille mariée à Genève. On a de lui, 1° *Instruction morale d'un père à son fils qui part pour un long voyage*, in-12; 2° *Traités nouveaux et curieux du café, du thé et du chocolat*, la Haie, 1685, in-12. Ces ouvrages sont estimés.

Digitized by Google

FOUR (dom Thomas du), né à Fécamp en Normandie en 1613, enseigna la langue hébraïque, et soutint ses thèses de philosophie en hébreu dès l'âge de 17 ans. Il se fit bénédictin de Saint-Maur le 10 août 1637, à Jumiége, où il mourut le 1er février 1647. Il savait aussi le grec et le latin. On a de lui, 1° une Grammaire hébraïque, in-8°; 2° une Paraphrase sur le cantique des cantiques; 3° un Testament spirituel pour servir de préparation à la mort; 4° l'Essai d'un Commentaire sur les psaumes.

FOUR (Charles du), curé de Saint-Maclou à Rouen et ensuite abbé d'Aulnai, mort à Rouen le 17 juin 1679, s'est fait connaître par ses disputes avec le père Brisacier et par son zèle contre la morale relâchée. Il est auteur, 1° de la Requête des curés de Rouen à leur archevêque; 2° d'une lettre des mêmes au même prélat, contre l'apologie des Casuistes; 3° d'un mémoire sur la conduite d'une compagnie nommée l'Ermitage, établie à Caen; et d'autres ouvrages.

FOURMONT (Étienne), professeur en arabe et en langue chinoise à Paris, et l'un des hommes les plus érudits de son siècle, naquit à Herbelai, village à 4 lieues de Paris, le 13 juin 1683, d'un père qui était chirurgien et procureur fiscal de ce village. Le curé du lieu lui apprit les premiers élémens de la langue latine. Devenu orphelin, M. Jomard, habile chanoine de Saint-Merri, son oncle maternel, le prit chez lui à Paris, et eut soin de ses études. M. Fourmont, après avoir fait sa rhétorique au collége Mazarin, entra au séminaire des Trente-Trois, où il fit son cours de philosophie. Ayant trouvé dans la même maison M. l'abbé Sévin, qui avait comme lui un grand amour pour l'étude, ils résolurent de lire ensemble tous les poètes grecs et latins. Ils furent encouragés dans cette résolution par M. Boileau, docteur de la maison de Sorbonne, et par M. Chappelier, grand-maître du collége Mazarin, qui leur fournissaient tous les livres dont ils avaient besoin. Comme les exercices de la communauté leur emportaient beaucoup de temps pendant le jour, ils trouvèrent le moyen de continuer en secret leurs conférences pendant la nuit; mais on les découvrit, et le supérieur, regardant cette conduite comme une infraction des règles, les exclut. M. Fourmont se retira au collége de Montaigu, dans une chambre qui avait été celle d'Erasme, et qui lui rappelait sans cesse le souvenir de cet homme célèbre. Pour toute tapisserie, il couvrit les murs de cette chambre de différentes thèses, sur lesquelles il avait dressé de longues listes des mots des langues auxquelles il s'appliquait. M. l'abbé Sevin continua de le voir; ils achevèrent ensemble la lecture des meilleurs poètes et orateurs grecs. M. Fourmont s'appliqua ensuite à l'étude des langues orientales; ce qui lui donna occasion de connaître M. Salmon, docteur de la maison de Sorbonne, qui le perfectionna dans la connaissance de la langue hébraïque, et lui procura l'estime et l'amitié de MM. Berthe, Tournely, Witasse, et de plusieurs autres docteurs de Sorbonne. M. Fourmont expliquait aux uns les pères grecs, et enseignait aux autres l'hébreu et le syriaque. Quelque temps après il fut chargé de veiller à l'éducation des fils de M. le duc d'Antin, qui étudiaient au collége d'Harcourt. Il se fit en même temps recevoir avocat; mais la jurisprudence n'étant pas de son goût, il revint à ses premières études. Il fit alors connaissance avec M. l'abbé Bignon, qui eut pour lui une estime particulière, et qui lui conseilla de s'appliquer à la langue chinoise, dans laquelle il fit des progrès qu'on n'aurait osé espérer. M. Fourmont résolut ensuite de tenir chez lui une ou deux fois la semaine, avec ses amis, des conférences réglées sur les divers sujets de littérature. Ces conférences ne discontinuèrent jamais dans la suite, et furent seulement restreintes au seul mercredi. Les savans, soit français, soit étrangers, y étaient admis, et y assistaient souvent. C'est ce qui procura à M. Fourmont la connaissance de M. le comte de Tolède, grand d'Espagne. Ce ministre prenait tant de plaisir à la conversation de M. Fourmont, qu'il s'entretenait presque tous les jours avec lui sur la littérature, qu'il voulut même l'attirer en Espagne, et n'ayant pu le persuader, il lui assura une pension après son retour à Madrid. M. Fourmont succéda à M. Galland, en 1715, dans la chaire

Digitized by Google

d'arabe, au collége royal. Il fut reçu la même année de l'académie des inscriptions, de la société royale de Londres en 1738, et de celle de Berlin en 1741. Il fut souvent consulté par M. le duc d'Orléans, premier prince du sang, qui eut pour lui une estime particulière, et qui le fit un de ses secrétaires. M. Fourmont mourut à Paris le 18 décembre 1745, à 62 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés et manuscrits. Les plus considérables des imprimés sont, 1° *Les Racines de la langue latine* en vers; 2° *Réflexions critiques sur les histoires des anciens peuples*, 1735, 2 volumes in-4°; 3° *Meditationes cynicæ*, 1737, in-fol.; 4° une Grammaire chinoise en latin, 1742, in-fol.; 5° plusieurs Dissertations imprimées dans les Mémoires de l'académie des inscriptions, etc. Il ne faut pas le confondre avec Michel Fourmont son frère puîné, qui embrassa l'état ecclésiastique, fut professeur en langue syriaque au collége royal, et mourut le 5 février 1746, étant de l'académie des inscriptions.

FOURNIER (Georges), né à Caen, se fit jésuite, et mourut en 1652, à 57 ans. Son principal ouvrage est une Hydrographie, 1667, in-fol.; *Asiæ descriptio, curante L. M. S.*, 1656, in-fol.

FOURNIER (Guillaume), habile critique et professeur en droit à Orléans au 16e siècle, était de Paris. On a de lui divers ouvrages, entre autres un Commentaire sous le titre *De verborum significatione*, qu'il fit imprimer en 1584, in-fol.

FOURNIER (Pierre-Simon), graveur et fondeur de caractères, né à Paris le 15 septembre 1712, commença par travailler chez son frère aîné, qui avait acheté la fonderie des demoiselles Le Bé; mais quand il eut pris l'essor il ne s'en tint pas à ce qui existait alors, et il débuta par les grosses et moyennes de fonte, qu'il substitua aux lettres en bois, et qui firent un bien meilleur effet. Il grava ensuite plusieurs caractères qui lui ont fait une grande réputation, surtout ses italiques, qui ont la forme bien plus gracieuse que les anciennes, ainsi que sa musique et ses vignettes de fonte de dessin agréable. Il est mort en 1768. On a de lui les proportions des différens caractères dans son livre de modèles, en 1737; des *Dissertations sur l'origine de l'imprimerie et de la taille en bois*, 1758 et 1759, in-8°, 2 brochures; Observations sur le livre intitulé *Vindiciæ typographicæ*, 1760, in-8°; *L'an des origines typographiques de Meerman*, 1762; Remarques sur un ouvrage intitulé *Lettre sur l'origine de l'imprimerie*, 1761, in-8°; *Manuel typographique*, imprimé par lui-même, 1764, 2 vol. in-8°. Il devait en avoir quatre; mais la mort l'a empêché de l'achever. Il avait épousé en 1747 Mlle Couret de Villeneuve, sœur d'un imprimeur d'Orléans, dont il a laissé deux fils; l'aîné continue l'état de son père avec distinction.

FOURNIVAL (Simon), était commis au secrétariat des trésoriers de France. Il a fait un Recueil des titres qui les concernent, Paris, 1655, in-fol., qui est rare. Il a été continué par M. Jean Léon du Bourgneuf, trésorier de France à Orléans, Orléans, 1745, 2 parties in-4°.

FOURQUEVAUX (Raymond de Beccari de Pavie, baron de), d'une famille italienne qui était passée en France pour éviter les fureurs des guerres civiles entre les Guelphes et les Gibelins, servit sous Lautrec en 1528. Il fut fait prisonnier à la bataille de Marciano le 2 août 1554. De retour en France, il obtint le gouvernement de Narbonne, contribua à la délivrance de Toulouse en 1562, fut envoyé en Espagne en 1565, et mourut à Narbonne en 1574. Son fils François, surintendant de la maison de Henri IV lorsqu'il n'était que roi de Navarre, mort le 6 mars 1611, est auteur des *Vies de plusieurs grands capitaines français*, Paris, 1643, in-4°. Ces vies sont au nombre de 14, dont celle de son père fait partie. Elles sont assez bien compilées sur les historiens contemporains. Le suivant était l'arrière-petit-fils de François.

FOURQUEVAUX (Jean-Baptiste-Raymond de Beccari de Pavie de), fils du marquis de Fourquevaux, tué à la bataille d'Eckren en Brabant en 1703, embrassa l'état ecclésiastique, sous la direction de M. Duguet, en 1720. Il reçut les ordres mineurs, à quoi il s'est borné par humilité, laissant à son frère puîné tout l'avantage de la primogéniture, moyennant une modique

Digitized by Google

pension. M. l'abbé Juliard lui donna le prieuré de Masquières, qu'il résigna quelques années avant sa mort. Il a passé sa vie à Paris et à Toulouse sa patrie, où il est mort le 2 août 1767, à 74 ans. On a de lui *Lettre d'un prieur à un de ses amis*, 1727, in-12; *Catéchisme historique et dogmatique*, 1729, 2 vol. in-12, qui ont été suivis de 3 autres, en 1760; *Réflexions sur la captivité de Babylone; Introduction à l'histoire des prophètes*, 1728, in-12; *Traité de la confiance chrétienne*, 1731, in-12.

FOURRIER DE MATHINCOURT (Pierre), né à Mirecourt le 30 novembre 1565, entra jeune chez les chanoines réguliers, et s'y distingua par son savoir et par sa piété. Il fut ensuite curé de Mathincourt, établit une congrégation de chanoines réguliers réformés, et fonda la congrégation des religieuses de Notre-Dame. Il mourut en odeur de sainteté le 9 décembre 1640. Il a été béatifié en 1730.

FOWLER (Edouard), savant évêque de Glocester en 1691, est mort à Chelséa en 1714, à 82 ans. La plupart des bénéfices anglais paraissent n'avoir été conservés que pour récompenser les savans théologiens; c'est ce qui produit en Angleterre tant de livres sur la religion. Fowler en a publié un grand nombre : *Principes de théologie de l'église d'Angleterre*, 1670, in-8°; *Plan du christianisme*, 1671, in-8°; des livres de controverse contre les catholiques.

FOX (Jean), savant historien ecclésiastique au 16e siècle, naquit à Boston en 1517, et fut élevé à Oxford. Il fit paraître dans sa jeunesse du talent pour la poésie, et composa en latin plusieurs comédies qui lui firent honneur, dont Jacques Bienvenu a traduit *le Triomphe de Jésus-Christ*, Genève, 1562, in-4°, assez rare. Il s'appliqua dans la suite tout entier à la théologie, et mécontent de l'état où était la religion en Angleterre sous le règne de Henri VIII, il se retira en Allemagne. Après la mort de ce prince Fox retourna en Angleterre. Il en sortit encore sous le règne de la reine Marie, et alla demeurer à Bâle; mais Elisabeth étant montée sur le trône, il se rendit à Londres et y publia ses actes et monumens de l'église, qui furent réimprimés en 1684, en 3 vol in-fol. Fox était calviniste. On a de lui d'autres ouvrages en anglais et en latin.

FOX (Georges), instituteur et chef de la secte des quakers ou trembleurs en Angleterre, était un cordonnier, natif de Dreton, village de la province de Leicester. Il se crut tout à coup inspiré, et quitta son métier pour prêcher contre la guerre et contre le clergé. Il y joignit toutes les erreurs d'un fanatique qui croit pouvoir interpréter l'Écriture à son gré. Cromwel le fit arrêter, et défendit à ses sectateurs de tenir aucune assemblée; mais cela n'empêcha point cette secte de se faire un grand nombre de disciples. Fox épousa Marguerite Fell, veuve d'un magistrat qu'il eut occasion de connaître dans les prisons de Lancastre. Il lui inspira son fanatisme, et passa avec elle en Amérique en 1662. Il y eut le même succès que dans sa patrie. Persuadé qui si l'Europe, l'Asie et l'Afrique ne s'étaient pas encore rangées sous sa doctrine, c'est qu'elles l'ignoraient, il écrivit à tous les souverains des lettres insensées, qu'on paya du plus profond mépris. Revenu en Angleterre, il y continua ses travaux, qui l'emportèrent en 1681.

FOX MORZILLO, *Foxus Morzillus* (Sébastien), savant écrivain du 16e siècle, naquit à Séville en 1528. Il fit ses études en Espagne et dans les Pays-Bas, et s'acquit une réputation extraordinaire par ses ouvrages. Philippe II, roi d'Espagne, l'ayant nommé pour être précepteur de l'infant don Carlos, il quitta Louvain, et alla s'embarquer pour être plus tôt auprès du prince; mais il fit malheureusement naufrage, et périt à la fleur de son âge. On a de lui des Commentaires sur le Timée et sur le Phédon de Platon, in-fol., et plusieurs ouvrages estimés.

FRA-BASTIEN DEL PIOMBO, peintre. *Voy.* Sébastien.

FRACASTOR (Jérôme), célèbre poète et savant médecin du 16e siècle, naquit à Vérone; ses lèvres étaient tellement attachées l'une à l'autre, qu'il fallut qu'un chirurgien les séparât avec un rasoir. Il fit de si grands progrès dans les belles-lettres et dans les sciences, qu'il devint poète, philosophe, médecin et astronome. C'est de lui que le pape Paul III se servit pour trans-

Digitized by Google

férer le concile de Trente à Bologne en 1547, sous prétexte de la crainte d'une maladie contagieuse. Fracastor était ami intime du cardinal Bembe et de Jules Scaliger. Il mourut d'apoplexie à Casi, près de Vérone, le 6 août 1553, à 71 ans, laissant un fils. La ville de Vérone lui fit élever une statue en 1559. On a de lui un poëme intitulé *Joseph*; un Traité des maladies contagieuses; un autre de la sympathie et de l'antipathie, etc. La meilleure édition de ses ouvrages est celle de Padoue, en 1735, 2 vol. in-4°. Ses poésies sont imprimées séparément à Padoue, 1718, in-8°.

FRACHETTA (Jérôme), natif de Rovigo en Italie, s'acquit une grande réputation au 16e siècle par ses ouvrages de politique, dont le plus considérable est *Il seminario de' governi di stato et di guerra*, 1648, in-4°. Il mourut à Naples au commencement du 17e siècle. Sa traduction italienne de Lucrèce est estimée.

FRAGUIER (Claude-François), savant académicien de l'académie française et de celle des inscriptions, naquit à Paris le 28 août 1666, de parens nobles. Il entra chez les jésuites en 1683, et fut disciple des pères Rapin, Jouvenci, La Rue et Commire. Deux ans après, ayant été envoyé à Caen, il se fit estimer de M. Huet et de M. Segrais. M. Fraguier sortit des jésuites en 1694, et fut chargé par M. Bignon de travailler au journal des savans. Il mourut d'apoplexie le 3 mai 1728. On a de lui des poésies latines très-estimées, qui se trouvent dans le recueil de l'abbé d'Olivier, 1729, in-12. Il y a dans les poésies de l'abbé Fraguier, surtout dans son *Ecole de Platon*, une philosophie aimable, un élégant badinage, et une urbanité charmante qu'il avait puisée dans ses conversations avec madame de la Fayette et avec Ninon de l'Enclos. On a aussi de lui un grand nombre d'excellentes dissertations, imprimées dans les mémoires de l'académie des inscriptions. Il avait entrepris la traduction de Platon, mais la faiblesse de sa santé la lui fit discontinuer.

FRAIN (Jean), seigneur du Tremblai, et l'un des 30 premiers académiciens d'Angers, mort le 24 août 1724, à 84 ans, est auteur, 1° des nouveaux Essais de morale, in-12, ouvrage estimé par le père Mabillon; 2° d'un Traité de la vocation chrétienne des enfans; 3° des Conversations morales sur les jeux et les divertissemens; 4° d'un Traité de la confiance.

FRANC (Martin Le), poète, historien, philosophe et orateur, était, à ce que l'on croit, natif d'Arras. Il fut protonotaire du saint Siége, prévôt et chanoine de Lausanne, puis secrétaire de l'antipape Félix et du pape Nicolas V. Ses principaux ouvrages sont, 1° un livre en vers intitulé *Le Champion des dames*, 1530, in-8°, dans lequel il entreprend de venger le beau sexe du mal qu'on en dit dans le roman de la Rose. Une chose assez singulière c'est qu'étant secrétaire du pape quand il composa cet ouvrage, il y parle de la papesse Jeanne; 2° un ouvrage en vers et en prose intitulé *l'Estrif de la fortune et de la vertu*, imprimé à Paris en 1505 et en 1519, in-4°.

FRANCAVILLE (Pierre), né à Cambrai en 1548, suivit son inclination pour la sculpture, malgré la disposition de ses parens, qui voulaient en faire un homme de lettres. L'excellente éducation qu'il avait reçue lui servit à devenir peintre, sculpteur, ingénieur, anatomiste. Après avoir demeuré longtemps en Italie, il fut appelé en France par Henri IV. Louis XIII le nomma son premier sculpteur. Parmi ses ouvrages on distingue les bas-reliefs et les statues qui décoraient le piédestal de la statue de Henri IV, sur le Pont-Neuf à Paris.

FRANCE, nom donné à la Gaule depuis que les Francs, peuple de la Germanie, l'eurent enlevée aux Romains. Ses rois sont :

* Pharamond, mort en	427
* Clodion	447
* Meroué	456
* Childéric	481
* Clovis Ier	511
* Thierri à Metz	534
* Théodebert	548
* Théodebalde	555
* Clodomir à Orléans	524
* Childebert à Paris	558
* Clotaire Ier, à Soissons, réunit la monarchie	561
* Charibert à Paris	567
* Gontran à Orléans	593

Digitized by Google

* Sigebert à Metz	575
* Childebert II	596
* Théodebert	612
* Thierri II	613
* Sigebert II	613
* Chilpéric Ier à Soissons	584
* Clotaire II réunit la monarchie	628
* Charibert II en Aquitaine	629
* Dagobert Ier réunit la monarchie	638
* Sigebert III en Austrasie	656
* Dagobert II, déposé et rétabli, mourut en	678
* Clovis II	656
* Clotaire III, en Bourgogne et Neustrie	670
* Thierri III, déposé et rétabli	690
* Childéric II réunit la monarchie	673
* Clovis III	695
* Childebert III	711
* Dagobert III	715
Clotaire en Austrasie	719
* Chilpéric II	721
* Thierri IV	737
Interrègne jusqu'en	742
* Childéric III, déposé en	752

Seconde race.

* Pepin	768
* Carloman en Austrasie et en Bourgogne	771
* Charlemagne	814
* Louis-le-Débonnaire	840
* Lothaire, roi d'Italie	855
* Louis	857
Pepin, roi d'Aquitaine	838
Louis, roi de Germanie	876
* Carloman	880
Louis	882
* Charles-le-Gras	888
* Charles II le Chauve	877
* Louis II le Bègue	879
* Louis III	882
* Et Carloman	884
* Eudes	898
* Charles III le Simple	929
Robert	923
Raoul	936
* Louis IV	954
* Lothaire	986
* Louis V	987

Troisième race.

* Hugues Capet	997
* Robert	1031
* Henri Ier	1060

* Philippe Ier	1108
* Louis VI le Gros	1137
* Louis VII le Jeune	1180
* Philippe-Auguste	1223
* Louis VIII	1226
* Louis IX (Saint)	1270
* Philippe III le Hardi	1285
* Philippe IV le Bel	1314
* Louis X	1316
Jean Ier	1316
* Philippe-le-Long	1321
* Charles IV le Bel	1328
* Philippe VI de Valois	1350
* Jean II	1364
* Charles V le Sage	1380
* Charles VI le Bien-Aimé	1422
* Charles VII le Victorieux	1461
* Louis XI	1483
* Charles VIII	1498
* Louis XII	1515
* François Ier	1547
* Henri II	1559
* François II	1560
* Charles IX	1574
* Henri III	1589
* Henri IV le Grand	1610
* Louis XIII le Juste	1643
* Louis XIV le Grand	1715
* Louis XV le Bien-Aimé	1774
* Louis XVI le Bienfaisant	

Voyez les histoires de Mézeray et de Daniel ; mais surtout Mézeray dans lequel on en apprend autant que dans la volumineuse histoire commencée par l'abbé Velly. *Voyez* aussi celle du président Hénaut.

FRANCESCHINI (Marc-Antoine), habile peintre italien, naquit à Bologne en 1648, et fut élève du Cignani, dont il saisit et imita le goût. Il mourut en 1729.

FRANCFLORE, peintre. *Voy.* Flore.

FRANCHI (Nicolas), ou plutôt Nicolo Franco, fameux poète satirique du seizième siècle, natif de Bénévent, parcourut toute l'Italie, et publia divers ouvrages en italien, dans lesquels il n'épargnait ni les papes ni les princes. il fut d'abord ami et ensuite ennemi de Pierre Arétin, contre lequel il fit plusieurs sonnets qui furent imprimés avec sa *Priapeia*, 1548, in-8° de 226 pages. Enfin Pie V l'ayant fait arrêter, il fut, à ce que l'on croit, pendu à Rome en 1569, comme auteur de libelles diffamatoires. On a encore de lui *Dialoghi piacevoli*, Vi-

Digitized by Google

regia, 1542, in-8°. Il ne faut pas le confondre avec Vincent Franchi, président de Naples sa patrie, et célèbre jurisconsulte, dont on a *Decisiones sacri regii concilii Neapolitani*, in-fol. Celui-ci mourut le 15 avril 1601, à 70 ans.

FRANCHINI (François), natif de Cosence, suivit Charles-Quint à l'expédition d'Alger, et allia les Muses avec Mars. Il fut ensuite évêque de Massa, puis de Populania, et mourut en 1554. On a de lui quelques dialogues et d'autres petits ouvrages estimés.

FRANCIA (François Le), fameux peintre de Cologne, excellait dans le dessin, et fut un des premiers artistes de son temps dans l'art de graver des coins pour les médailles. On dit que Raphael, ayant fait un tableau de sainte Cécile pour une église de Bologne, il l'adressa à Francia, le priant de le placer, et même de corriger les défauts qu'il y trouverait. Francia fut si surpris de voir la beauté de ce tableau, que, désespérant d'atteindre à un si haut point de perfection, il en tomba malade de douleur, et mourut en 1518, à 68 ans.

FRANCIÈRES ou FRANCHIÈRES (Jean de), chevalier de Rhodes, commandeur de Choisi, et grand-prieur d'Aquitaine, vivait sous Louis XI. Il est auteur d'un traité de fauconnerie, Paris, 1628, in-4°, fig.

FRANCISCI (Érasme), savant écrivain allemand, né à Lubeck le 19 novembre 1627, et mort à Nuremberg le 20 décembre 1694, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages de théologie et d'histoire, la plupart écrits en allemand.

FRANCISQUE, peintre. *Voyez* Mile.

FRANCIUS (Pierre), célèbre professeur d'éloquence et d'histoire, et en grec à Amsterdam, naquit en cette ville en 1645. Il voyagea en France et en Italie, et excellait principalement dans l'art de déclamer. Il mourut le 19 août 1704, à 59 ans. On a de lui, 1° un recueil de poésies, 1682, in-12; 2° des Harangues, 1692, in-8°; 3° des Œuvres posthumes, 1706, in-8°.

FRANCK DE FRANKENAU (Georges), né à Naufnbourg en 1643, fut créé poète couronné à Iène à l'âge de 18 ans, à cause de sa grande habileté à faire des vers allemands, latins, grecs et hébreux. Dans la suite il devint successivement professeur en médecine à Heidelberg et à Wittemberg, d'où le roi de Danemarck Christian V le fit venir à sa cour pour être son médecin et son conseiller aulique. L'empereur Léopold l'anoblit en 1692, et le nomma comte palatin l'année suivante. Franck était membre de l'académie Léopoldine, de celle des *Ricovrati* de Padoue et de la société de Londres. Il mourut en 1704, à 60 ans. Ses ouvrages imprimés sont, 1° *Flora francica*, in-12; 2° *Satyræ medicæ*, in-4°; 3° plusieurs lettres. Il a aussi laissé un grand nombre de manuscrits qui mériteraient d'être imprimés, et plusieurs fils distingués.

FRANCKE (Auguste-Herman), très-célèbre théologien allemand, né à Lubeck le 12 mars 1663, se fit recevoir maître-ès-arts en 1685 à Leipsick. Il y fonda avec quelques-uns de ses amis une espèce de conférence régulière, qui subsiste encore sous le nom de *Collegium philobiblicum*, pour y cultiver l'étude de l'Écriture sainte. Francke devint ministre d'Erfurt en 1690: mais ses prédications lui ayant occasionné de fâcheuses affaires, il fut obligé de sortir de cette ville en 1691. Il accepta alors les offres de l'électeur de Brandebourg, et il devint professeur de grec et des langues orientales à Halle, et puis professeur de théologie en 1698. C'est dans cette ville qu'il fit la célèbre fondation si connue de toute l'Europe sous le nom de Maison des Orphelins de Halle, où l'on enseigne à la jeunesse qui est pauvre tous les arts et toutes les sciences, en même temps qu'on l'instruit dans la vertu et dans la religion. Il mourut en 1727, à 64 ans, universellement regretté de toute l'Allemagne. Cette maison d'orphelins prospéra tellement qu'il y avait déjà en 1727 2196 jeunes gens, et plus de 130 précepteurs. C'est à elle que la mission protestante de Malabar doit ses fondateurs. On a de M. Francke, 1° des Sermons et des livres de dévotion en allemand; 2° ses ouvrages latins sont *Programmata*, Halæ, 1712, in-8°; *Prælectiones hermeneuticæ*, idem; *Methodus studii theologici*, 1723, in-8°; *Introductio ad lectionem prophetarum*, 1724, in-8°;

Digitized by Google

Commentatio de Scopo librorum Veteris et Novi Testamenti, in-8° ; *Manuductio ad lectionem scripturæ sacræ*, Londini, 1706, in-8° ; *Observationes biblicæ*, Halæ, 1695, in-12 ; *Idea studiosi theologiæ*, 1712, in-12 ; *Monita pastoralia theologica*, 1717, in-12.

FRANCKENBERG (Abraham de), était seigneur de Ludwigsdorff et de Schwirse, dans la principauté d'Oels Il refusa des emplois considérables que l'électeur de Brandebourg et le duc d'Oels lui offrirent, et passa la plus grande partie de sa vie dans la retraite à Ludwigsdorff, où il était né en 1593, et où il mourut le 25 juin 1652. On a de lui un grand nombre de livres mystiques en latin et en allemand. Les plus connus sont, 1° une vie du fameux Jacques Boehme; 2° *Via veterum sapientium : Nosce teipsum*, etc.

FRANCKENSTEIN (Christian-Godefroi), né à Leipsick en 166 , après avoir voyagé en France, en Angleterre et en Suisse, exerça avec applaudissement la profession d'avocat à Leipsick, où il mourut en 1717 Il avait une mémoire prodigieuse. Ses principaux ouvrages sont, 1° une continuation de l'introduction à l'histoire de Puffendorf; 2° Vie de la reine Christine ; 3° Histoire du 16e et du 17e siècle, qui n'est pas estimée.

FRANCKENSTEIN (Jacques-Auguste), son fils, mort à Leipsick le 10 mai 1733, après avoir été professeur de la chaire du droit de la nature et des gens, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages et de dissertations latines, entre autres, 1° *De collatione bonorum*; 2° *De juribus Judæorum singularibus in Germanid ;* 3° *De thesauris ;* 4° *De prerogativis domûs Austriacæ;* 5° *De prosopolipsid ;* 6° *De rigore pœnarum militarium*, etc.

FRANCO (Battista), habile peintre, natif de Venise, excellait dans le dessin, et mourut à Venise en 1561. Son coloris était faible et sa manière sèche.

FRANCO. *Voy.* Franchi.

FRANÇOIS Ier, empereur, né en 1708, devint duc de Loraine en 1729, après la mort de son père Léopold. Il épousa en 1736 l'archiduchesse, fille aînée de l'empereur Charles VI, et échangea la Lorraine en 1737 pour la Toscane. La princesse sa femme l'associa à l'administration de ses états lorsqu'elle succéda à son père en 1740. En 1745 il fut élu empereur, et mourut en 1765.

FRANÇOIS Ier, roi de France, surnommé le Grand et le restaurateur des lettres, succéda à Louis XII, son beau-père, mort sans enfans mâles en 1515. Il était fils unique de Charles d'Orléans, comte d Angoulême, et naquit à Cognac le 12 septembre 1494. Aussitôt après son sacre, il prit le titre de duc de Milan, et se mit à la tête d'une puissante armée pour faire valoir les droits qu'il avait sur ce duché. Les Suisses qui le défendaient s'opposèrent à son entreprise et lui livrèrent bataille auprès de Marignan ; mais ils furent taillés en pièces dans un sanglant combat, où environ 15 mille des leurs restèrent sur la place. L'illustre Trivulce, qui s'était trouvé à 18 batailles, disait que celle-ci était un combat de géans, et les autres des jeux d'enfans. C'est en cette occasion que le roi voulut être fait chevalier par le fameux Bayard. Dans l'origine la qualité de chevalier était la plus haute où l'on pût aspirer ; les princes du sang n'étaient pas traités de monseigneur, ni leurs femmes de madame avant d'être faits chevaliers. Il fallait être noble de père et de mère au moins de trois races pour être fait chevalier ; jouir d'une réputation intacte surtout du côté de la valeur et du courage à la guerre. On faisait un chevalier sans grande cérémonie ; mais quand il s'en faisait à l'occasion de quelque fête, il y en avait un grand nombre. Au reste cette institution, qui remontait jusqu'à la première race, n'a pas peu contribué à polir l'esprit des Français en les contenant dans les bornes d'une morale bienfaisante : leur serment était de n'épargner ni vie ni biens pour défendre la religion, pour faire la guerre aux infidèles, pour protéger les veuves, les orphelins, les gens sans défense. La victoire que François Ier remporta à Marignan le rendit maître du Milanez. Maximilien Sforce lui en fit la cession, et se retira en France. Le pape Léon X, effrayé de ces succès, eut une conférence avec lui à Bologne, en obtint l'abolition de la pragmatique sanction, et y conclut le concordat, qui fut confirmé l'année suivante au

Digitized by Google

concile de Latran. Depuis ce temps le roi nomme aux bénéfices consistoriaux, et le pape jouit d'une année de revenu à chaque mutation. Cette même année 1516 se fit le traité de Noyon entre Charles-Quint et François Ier. L'un des principaux articles de ce traité fut la restitution de la Navarre. Après la mort de Maximilien Ier, Charles-Quint ayant été élu empereur en 1519, malgré la concurrence de François Ier, la jalousie éclata aussitôt entre ces deux princes, et alluma une longue guerre qui fut funeste à toute l'Europe. Les Français, commandés par André de Foix, conquirent la Navarre en 1520, et la perdirent presque aussitôt; ils chassèrent de Picardie les Anglais et les impériaux, et s'emparèrent d'Hesdin, de Fontarabie et de plusieurs autres places; mais ils perdirent Milan et Tournai en 1521; l'année suivante Odet de Foix, vicomte de Lautrec, fut défait au sanglant combat de la Bicoque; ce qui fut suivi de la perte de Crémone, de Gênes et d'une grande partie de l'Italie. Pour surcroît de malheurs le connétable de Bourbon, persécuté par la duchesse d'Angoulême, se jeta en 1523 dans le parti de l'empereur, qui lui donna le commandement de ses armées. Il défit en 1524 l'arrière-garde de l'amiral Bonnivet à la retraite de Rebec, et reprit tout le Milanez. Il entra ensuite en Provence avec une puissante armée, mais il fut contraint de lever le siége devant Marseille et de se retirer avec perte. Cependant François Ier passa en Italie, reprit Milan et alla assiéger Pavie; mais ayant détaché mal à propos une partie de ses troupes pour les envoyer à Naples, il fut défait par le connétable de Bourbon dans un sanglant combat donné devant Pavie le 24 février 1525, après avoir eu deux chevaux tués sous lui, et avoir fait des prodiges de valeur. Sa grandeur d'âme ne parut jamais avec plus d'éclat qu'après cette funeste bataille. « Tout est perdu, écrivit-il à sa mère, hormis l'honneur. » Il fut conduit prisonnier à Madrid, et en revint l'année suivante après le traité conclu en cette ville le 14 janvier 1526. Ce traité, extorqué par la force, n'eut pas d'exécution. L'empereur s'était fait céder le duché de Bourgogne, et quand Lannoi vint le demander au nom de son maître, on le rendit témoin d'une audience donnée aux députés de Bourgogne, qui déclarèrent au roi qu'il n'était pas en son pouvoir de céder aucune province de sa monarchie. La guerre recommença donc aussitôt. François Ier envoya des troupes en Italie sous le commandement de Lautrec, qui délivra Clément VII, et eut d'abord de grands avantages; mais il périt ensuite avec son armée par les maladies. Le roi, qui était veuf depuis quelques années, conclut en 1529 le traité de Cambrai, par lequel il épousa Eléonore d'Autriche, sœur de l'empereur. Ses deux fils, qui avaient été donnés en otage au retour du roi, furent rachetés de deux millions d'or. L'envie de posséder Milan fit encore rompre la paix. François Ier prit la Savoie en 1535, chassa l'empereur de la Provence en 1536, fit alliance avec Soliman II, empereur des Turcs, prit Hesdin avec plusieurs autres places en 1537, et fit à Nice en 1538 une trêve de 10 ans avec Charles-Quint. Cette trêve ne fut pas de longue durée. L'empereur voulant marcher contre les Gantois révoltés, obtint passage par la France, en promettant au roi l'investiture du duché de Milan pour celui de ses enfans qu'il voudrait; mais après avoir été reçu en France en 1539 avec les plus grands honneurs, il ne fut pas plutôt arrivé en Flandre qu'il refusa de tenir sa promesse. Ce refus rompit la trêve et ralluma la guerre, qui se fit de part et d'autre avec divers succès. Les troupes du roi entrèrent en Italie, dans le Roussillon et dans le Luxembourg. François de Bourbon, comte d'Anguien, gagna la bataille de Cerizoles en 1544, et s'empara du Montferrat. François Ier mit dans ses intérêts Barberousse et Gustave Vasa, roi de Suède. D'un autre côté Henri VIII, roi d'Angleterre, prit le parti de Charles-Quint et s'empara de Boulogne en 1544. Enfin la paix fut conclue à Crespy avec l'empereur le 18 septembre 1544, et avec Henri VIII le 7 juin 1546. François Ier ne jouit pas long-temps de la tranquillité que lui procurait cette paix; il mourut au château de Rambouillet le dernier de mars 1547, à 53 ans, d'une

Digitized by Google

maladie qu'il avait gagnée dans le commerce des femmes, qu'il avait trop aimées. C'était un prince doué des plus brillantes qualités; il était spirituel, doux, magnanime, généreux et bienfaisant. C'est à lui principalement qu'est due la renaissance des belles-lettres en Europe. Il protégea les savans, fonda à Paris le collége royal, dressa à grands frais une bibliothèque à Fontainebleau, et fit bâtir plusieurs maisons royales qu'il orna de tableaux, de statues et de meubles précieux. Il fit aussi paraître un grand zèle pour la religion catholique, contre les protestans, et un amour tendre pour son peuple. En mourant il recommanda expressément à son fils de diminuer les tailles qu'il avait été contraint d'imposer pour subvenir aux frais de la guerre, et il lui en laissait les moyens; car il laissa dans ses coffres 400 mille écus d'or, qui feraient à présent six millions, avec un quartier de ses revenus échus et prêts à toucher; c'est un sujet d'éloge qui depuis son règne n'appartient qu'à Henri IV. C'est lui qui ordonna que les actes publics seraient désormais écrits en français, et qui introduisit la mode de porter les cheveux courts et la barbe longue, ayant été blessé d'un tison par le capitaine de Lorge, sieur de Montgomeri, et voulant cacher par là les marques de sa blessure; mais cette mode s'abolit sous Louis XIII. Henri II son fils lui succéda. M. Gaillard a donné son Histoire en 8 vol. in-12.

FRANÇOIS II, roi de France, fils de Henri II et de Catherine de Médicis, naquit à Fontainebleau le 19 janvier 1544. Il épousa en 1558 Marie Stuart, reine d'Ecosse, fille unique de Jacques V, et succéda au roi Henri II le 10 juillet 1559. Le duc de Guise et le cardinal son frère, profitant de la jeunesse de ce prince, dont l'épouse était leur nièce, s'emparèrent du gouvernement, ce qui suscita contre eux les princes du sang, Antoine de Bourbon, roi de Navarre, et Louis son frère, prince de Condé. Ces princes engagèrent dans leur parti les calvinistes. Les Guises au contraire mirent dans leurs intérêts les catholiques. Telle fut l'origine des troubles et des guerres civiles qui désolèrent le royaume sous les règnes suivans, et qui coûtèrent la vie à tant d'illustres citoyens, les hérétiques ayant des chefs et des protecteurs d'un rang si distingué et les Guises étant à la tête du gouvernement. Les partisans du prince de Condé formèrent en 1560 la conspiration d'Amboise, et se rendirent de toutes parts aux environs de cette ville, dans le dessein d'enlever le roi et de massacrer les Guises; mais la conjuration fut découverte par un avocat nommé Avenelles, et la Renaudie qui la conduisait fut tué. Le roi donna ensuite un édit à Romorantin, par lequel la connaissance du crime d'hérésie est renvoyée aux évêques et interdite aux parlemens. Il défendit aux calvinistes de tenir des assemblées, et il avait créé dans chaque parlement une chambre qui ne connaissait que de ces cas-là, et que l'on appela la chambre ardente. Il se rendit ensuite à Orléans, pour y tenir les états-généraux. Le prince de Condé fut arrêté en cette ville, et condamné à perdre la tête comme ayant eu part à la conspiration d'Amboise; mais cet arrêt n'eut point son exécution par la mort du roi, arrivée le 5 décembre 1560, à près de 17 ans. C'est sous le règne de ce prince que les protestans furent appelés Huguenots. Charles IX son frère lui succéda.

FRANÇOIS DE FRANCE, duc d'Alençon, d'Anjou et de Brabant, et frère du roi François II, quitta la cour en 1575, parce qu'on lui avait refusé la lieutenance générale du royaume, et fit la guerre au roi Henri III son frère. On l'apaisa dans la suite, et les confédérés des Pays-Bas l'ayant appelé à leur secours, il prit Bins en 1578. Quelque temps après, il fut déclaré prince des Pays-Bas, délivra Cambrai assiégé par le duc de Parme en 1581, chassa les ennemis de l'Ecluse et d'Arleux, et obligea Câteau-Cambresis de se rendre à discrétion. Ce prince alla en Angleterre la même année pour épouser la reine Elisabeth, mais sans succès. Il fut couronné duc de Brabant à Anvers et comte de Flandre à Gand en 1582. Dans la suite ayant maltraité les auteurs de sa fortune, il fut obligé de revenir en France, et mourut de phthisie à Château-Thierry le 10 février 1584, sans avoir été marié.

FRANÇOIS DE BOURBON, duc de

Digitized by Google

Montpensier, de Chatellerault, etc., était fils de Louis II de Bourbon. Il se trouva au siége de Rouen en 1562, et aux batailles de Jarnac et de Moncontour en 1569. Après la mort du roi Henri III il s'attacha à Henri IV, auquel il rendit des services considérables. Il commanda l'avant-garde au combat d'Arques, et se signala à la bataille d'Ivry en 1590. Il mourut à Lisieux le 4 juin 1592, à 50 ans.

FRANÇOIS DE BOURBON, comte de Saint-Pol et de Chaumont, etc., était fils de François de Bourbon, comte de Vendôme, et naquit à Ham en 1491. Il se signala à la bataille de Marignan en 1515, où il fut armé chevalier, secourut Mézières assiégée par les impériaux en 1521, et défit les Anglais au combat de Pas. Il se trouva à la funeste bataille de Pavie en 1525, rendit des services considérables à François Ier, et mourut à Cotignan, près de Reims, le premier septembre 1545.

FRANÇOIS DE BOURBON, comte d'Enghien, etc., fils puiné de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, naquit au château de la Fère le 23 septembre 1519. Il donna de si bonne heure des marques éclatantes de prudence et de valeur que le roi François Ier lui confia la conduite d'une armée. Le comte d'Enguien défit à Cerizoles le marquis Duguast, général des troupes de Charles-Quint, le 14 avril 1544. Après cette victoire signalée il s'empara de tout le Montferrat, excepté de Casal. L'année suivante, se jouant avec quelques seigneurs, il fut tué malheureusement à l'attaque d'un fort de neige, le 23 février 1545, à 27 ans. Le roi et tout le royaume furent affligés de la mort de ce jeune prince, qui donnait les plus grandes espérances.

FRANÇOIS D'ASSISE (Saint), instituteur de l'ordre des frères mineurs, et l'un des plus grands saints révérés dans l'église, naquit à Assise en Ombrie l'an 1182. Il s'appelait Jean; le nom de François lui fut donné à cause de la facilité qu'il avait à parler cette langue, que son père, qui le destinait au commerce, lui avait fait apprendre. Son père, Pierre Bernardon, était marchand, et sa mère s'appelait Pique. Saint François, après avoir employé les premières années de sa vie dans le négoce, renonça à la propriété de ses biens, et fit profession de la pauvreté évangélique. Il eut aussitôt un si grand nombre de disciples qu'il résolut d'en former un ordre religieux; ce qu'il fit vers 1209. Il établit plusieurs couvens en Italie, en Espagne et en France. Ayant tenu un chapitre général à Rome, il alla en Egypte pour y prêcher l'Evangile. Le sultan refusa d'abord de lui en donner la permission; mais saint François ayant offert de se jeter dans un feu pour prouver la vérité de la religion chrétienne, le sultan lui donna la liberté de prêcher. De retour en Europe, il continua d'établir des monastères, de convertir les peuples par ses prédications, et de les édifier par ses vertus. On avait pour lui une telle vénération, que lorsqu'il entrait dans une ville, le clergé et le peuple venaient souvent au-devant de lui, et s'empressaient de le toucher. Il se démit de son généralat en faveur de Pierre de Catane, et se retira sur une des plus hautes montagnes de l'Apennin. C'est là où l'on dit qu'il vit un séraphin crucifié tout en feu, dont il lui resta des stigmates sur la chair, qui représentaient les plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la croix. C'est de là aussi qu'il eut le nom de Séraphique, qui a passé à tout son ordre. Il mourut à Assise le 4 octobre 1226, à 45 ans. Il n'était que diacre, son humilité l'ayant empêché de recevoir la prêtrise. Le pape Grégoire IX le canonisa deux ans après sa mort: son ordre avait déjà été approuvé par Innocent III en 1215, et confirmé par Honorius III en 1223. Il nous reste de saint François deux règles et plusieurs autres ouvrages, dans lesquels il défend à ses disciples de prêcher sans la permission de l'évêque, et de rien posséder en propre. Il les exhorte en même temps au travail des mains, et veut qu'ils se contentent de recevoir pour le prix de leurs ouvrages les choses nécessaires à la vie, pourvu que ce ne soit point en argent. Son ordre se multiplia tellement, qu'on rapporte qu'au premier chapitre général, tenu en 1219, il se trouva plus de 5000 religieux, sans compter ceux qui étaient restés dans les couvens. Cet ordre s'est divisé par des réformes et des mitigations en différentes branches, comme des récollets, des picpus, des capu-

Digitized by Google

cins, etc. Il a produit plusieurs papes, et un grand nombre de cardinaux, d'évêques et d'autres personnes illustres par leur science et par leur vertu. Les règles de saint François, données par le père Jean de La Haye en 1641, in-fol., ont été réimprimées en Allemagne en 1739, in-fol. *Voy.* Albizzi.

FRANÇOIS DE PAULE (Saint), fondateur de l'ordre des minimes, et ainsi nommé de Paule, ville de Calabre, où il naquit en 1416, fut élevé chez les religieux de saint François. Il se retira ensuite dans la solitude, où plusieurs personnes l'étant venu trouver, il bâtit un monastère, et fonda l'ordre des minimes, qui fut approuvé par Sixte IV en 1473. Louis XI espérant recouvrer la santé par les prières de saint François de Paule, il le fit venir en France. Il exhorta le monarque à finir par une mort sainte une vie souillée de crimes, et prit de là occasion d'établir son ordre dans ce royaume. Il mourut au couvent du Plessis du Parc le 2 avril 1507, à 91 ans, et fut canonisé par Léon X en 1519. Ses disciples s'appelaient d'abord les ermites de saint François. On les appelait en France bons-hommes, du nom de bonhomme que les courtisans donnaient à leur père.

FRANÇOIS XAVIER (Saint), surnommé l'apôtre des Indes, était neveu du fameux docteur Navarre, et naquit au château de Xavier, au pied des Pyrénées, le 7 avril 1506, d'une famille noble. Il fut reçu maître-ès-arts à Paris, et enseigna la philosophie au collége de Beauvais, dans le dessein de se faire recevoir de la société de Sorbonne; mais s'étant lié d'amitié avec saint Ignace de Loyola, il renonça à tous les établissemens, et devint un de ses premiers disciples. Saint François Xavier alla ensuite en Italie, où il servit les malades à Venise dans l'hôpital des Incurables, et où il fut ordonné prêtre. Quelque temps après Jean III, roi de Portugal, ayant fait demander à saint Ignace des missionnaires pour aller prêcher l'Evangile dans les Indes orientales, saint François Xavier fut choisi pour cette mission. Il s'embarqua à Lisbonne le 7 avril 1541, et arriva à Goa le 6 mai 1542. Il établit la religion chrétienne non-seulement à Goa, mais aussi sur la côte de Comorin, à Malaca, dans les Moluques et dans le Japon; il convertit un nombre infini de barbares, et mourut dans une île à la vue du royaume de la Chine, où il avait un désir extrême de porter la foi, le 2 décembre 1552, à 46 ans. Grégoire XV le canonisa en 1622. Il nous reste de saint François Xavier 5 livres d'Épîtres, Paris, 1631, in-8°; un Catéchisme et quelques autres opuscules dans lesquels ce grand saint joint à une piété solide et à un zèle infatigable beaucoup d'esprit, de prudence et de discernement. Le père Bouhours a donné sa vie en 2 vol. in-12.

FRANÇOIS DE BORGIA (Saint), duc de Gandie et vice-roi de Catalogne, résolut de renoncer au monde après la mort d'Eléonore de Castro son épouse, dont il eut une nombreuse postérité. Il se fit jésuite en 1548, et en fut le troisième général en 1565. Il rendit les services les plus importans à la société et au pape Pie V, et mourut à Rome le 30 septembre 1572, à 62 ans, après avoir refusé plusieurs fois le cardinalat et d'autres dignités ecclésiastiques. Il nous reste de lui divers ouvrages que le père Alphonse Deza, jésuite, a traduits d'espagnol en latin, Bruxelles, 1675, in-fol.

FRANÇOIS DE SALES (Saint), naquit dans le château de Sales, au diocèse de Genève, le 21 août 1567, d'une des plus anciennes et des plus nobles maisons de Savoie. Ayant reçu le bonnet de docteur en droit à Padoue, il fut d'abord avocat à Chambéri, puis prévôt de l'église de Genève à Anneci. Claude de Granier son évêque l'envoya faire des missions dans les vallées de son diocèse pour convertir les zuingliens et les calvinistes. Saint François de Sales en convertit un grand nombre, et fit des fruits merveilleux par ses prédications. L'évêque de Genève le choisit ensuite pour son coadjuteur, mais il fallut user d'autorité pour le contraindre d'accepter cette charge. Quelque temps après les affaires de la religion l'ayant appelé en France, il s'y fit généralement estimer. Le cardinal du Perron disait « qu'il n'y avait point d'hérétiques qu'il ne pût convaincre, mais qu'il fallait s'adresser à M. de Genève pour les convertir. » Henri IV, informé de

Digitized by Google

son mérite, lui fit des offres considérables pour le retenir en France ; mais il aima mieux retourner en Savoie. Il y arriva en 1602, et trouva l'évêque Granier mort depuis peu de jours. Il entreprit alors la réforme de son diocèse, y fit fleurir la piété et la vertu, établit la régularité dans les monastères, institua en 1610 l'ordre de la Visitation, confirmé par Paul V en 1618, dont la baronne de Chantal, qu'il avait convertie en prêchant à Dijon, fut la fondatrice; établit dans le Chablais une congrégation d'ermites, remit en vigueur la discipline ecclésiastique, et convertit à la foi un grand nombre d'hérétiques. Sur la fin de 1618 il fut obligé encore de venir à Paris avec le cardinal de Savoie pour conclure le mariage du prince de Piémont avec Christine de France, seconde fille de Henri IV. La princesse choisit d'elle-même François de Sales pour son premier aumônier. Le saint évêque ne voulut accepter cette place qu'à deux conditions ; l'une qu'elle ne l'empêcherait point de résider dans son diocèse ; l'autre que quand il ne ferait point sa charge il n'en recevrait pas les appointemens. La princesse fut obligée de consentir à ces conditions, et sur-le-champ, comme pour l'investir de sa charge, elle lui fit présent d'un diamant de grand prix, en lui disant : « C'est à condition que vous le garderez pour l'amour de moi. — Je vous le promets, madame, lui répondit-il, à moins que les pauvres n'en aient besoin. » De retour à Annecy, il continua de visiter les malades, d'assister les pauvres, d'instruire son peuple et de faire les autres fonctions d'un saint évêque. Il mourut d'apoplexie à Lyon le 28 décembre 1622, à 56 ans, et fut canonisé en 1665. On a de lui divers ouvrages de piété recueillis en 2 vol. in-fol., dont les plus connus et les plus estimés sont, 1° *l'Introduction à la vie dévote ;* 2° *Philothée*, ou Traité de l'amour de Dieu. Marsollier a écrit sa vie en 2 vol. in-12.

FRANÇOIS DE VITTORIA, célèbre théologien de l'ordre de saint Dominique, ainsi nommé d'une ville de Navarre, lieu de sa naissance, étudia à Paris, et enseigna avec réputation en Espagne. Il mourut à Salamanque, où il était professeur, le 14 août 1549. On a de lui plusieurs Traités de théologie recueillis en 1 vol. in-8° sous ce titre : *Theologicæ relectiones ; Summa sacramentorum*, in-8°.

FRANÇOIS DE JÉSUS-MARIE, *Franciscus à Jesu-Maria*, savant carme de la réforme de sainte Thérèse, natif de Burgos, enseigna la théologie avec réputation à Salamanque, et fut définiteur-général de son ordre. Il mourut en 1677. Son principal ouvrage est intitulé *Cursus theologiæ moralis Salmanticensis*, imprimé à Salamanque, puis à Madrid et à Lyon, en 6 vol. in-fol.

FRANÇOIS FLAMAND, sculpteur. *Voy.* QUESNOY.

FRANÇOIS SONNIUS. *Voy.* SONNIUS.

FRANÇOIS ROMAIN, habile architecte, plus connu sous le nom de frère Romain, parce qu'il était dominicain, naquit à Gand en 1646, travailla par ordre des états de Hollande à la construction du pont de Maestricht en 1684, et fut ensuite appelé à Paris pour achever le pont Royal ; il réussit si bien qu'il fut nommé inspecteur des ponts-et-chaussées et architecte des bâtimens et domaines de sa majesté dans la généralité de Paris. Le frère Romain fut souvent employé par la cour, et nommé commissaire dans les ouvrages importans d'architecture dans toute l'étendue du royaume. Il mourut à Paris en 1735.

FRANÇOIS (JACQUES-CHARLES), né à Nancy en 1717, s'étant perfectionné dans la gravure en taille-douce, vint l'exercer à Paris. C'est à lui qu'est due l'invention de la gravure en forme de dessin au crayon. C'est dans ce goût qu'il a gravé les portraits qui sont dans l'Histoire des philosophes modernes de Saverien, 6 vol. in-12. Il faut avouer que si cette manière de graver est utile aux jeunes gens qui apprennent le dessin, elle n'a rien de flatteur à l'œil. Il a fait d'autres gravures dans le goût ordinaire.

FRANÇOIS (LAURENT), né à Arinthod en Franche-Comté le 2 novembre 1698, entra chez les pères des missions de Saint-Lazare, qu'il quitta dans la suite pour vivre en prêtre séculier. Il est mort à Paris le 24 février 1782. Les ouvrages qu'il a publiés en faveur de la religion sont : *Preuves*

Digitized by Google

de la religion de Jesus-Christ, 1751, 4 vol. in-12; *Défense de la religion*, qui en est la suite, 1755, 4 vol.; *Examen du catéchisme de l'honnête homme*, in-12; *Réponse aux difficultés proposées par J.-J. Rousseau contre la religion*, 1765, in-12; *Examen des faits qui servent de preuve à la religion*, 1767, 3 vol. in-12.

FRANÇOIS (Philippe), Irlandais, s'est fait connaître par des traductions anglaises d'Horace et de Démosthènes, des écrits politiques et deux tragédies, *Eugénie* et *Constance*. Il était chapelain de Chelséa, et est mort à Bath en mars 1773.

FRANÇOIS (Simon), dit aussi Le Valentin, né à Tours en 1606, suivit le duc de Béthune dans son ambassade à Rome, où il se perfectionna dans la peinture. De retour en France, il fit les portraits de la reine, du dauphin, etc. Le tableau de la Présentation, sur l'autel de l'Institution, à Paris, est de lui. Il mourut en 1671.

FRANÇOISE (Sainte), naquit à Rome en 1384, et fut mariée à l'âge de 12 ans à Laurent Ponzlani. Celui-ci ayant été banni de Rome en 1413, sainte Françoise fonda le monastère des Oblates, appelées aussi Collatines, en 1425, et y mourut le 9 mars 1440, à 56 ans. Paul V la canonisa en 1608.

FRANCOWITS (Mathias), se nommait Mathias Flach, qu'il latinisa en *Flaccus Illyricus*, parce qu'il était né le 3 mars 1520 à Albana dans l'Illyrie. Il fut disciple de Luther et de Mélanchton, et enseigna ensuite à Wittemberg, à Brunswick, à Iène, etc. Il s'éleva avec force contre l'*Interim* de Charles V, et eut de grands démêlés avec les catholiques, et même avec les luthériens. Il mourut à Francfort-sur-le-Mein le 11 mars 1575, à 55 ans. Il eut beaucoup de part aux centuries de Magdebourg; mais ce qui lui donna plus de réputation fut son édition de l'ancienne messe latine, Strasbourg, 1557, in-8°. Il crut trouver dedans des armes pour son parti; mais les luthériens, s'étant aperçu du contraire, la supprimèrent tant qu'ils purent. Telle est la cause de sa rareté. La réimpression qu'en a faite le père Le Cointe dans ses Annales, et le cardinal Bona dans ses Liturgies, n'en a pas diminué la cherté. Dans l'édition que Francowits a donnée de Sulpice Sévère à Bâle en 1556, in-8°, il a joint un appendix à la Messe latine, que l'on peut y joindre. Les autres ouvrages de cet auteur sont, ou des satires contre le pape, ou des livres de controverse imprimés à Bâle, in-8°. On lui attribue *Poemata de corrupto ecclesiæ statu, etc.*, 1557. Il a laissé un fils, nommé comme lui, qui était médecin et a fait plusieurs ouvrages.

FRANCUS (Sébastien), fameux anabaptiste du 16e siècle, publia plusieurs écrits remplis d'erreurs et de fanatisme. Les théologiens de la confession d'Augsbourg, assemblés à Smalcalde en 1540, chargèrent Melanchton de le réfuter. Francus publia encore un livre très-satirique contre les femmes, qui fut réfuté par Jean Freherus et par Luther.

FRANCIPANI (François-Christophe), beau-frère du comte de Serin, fut un des principaux chefs de la révolte qui éclata en Hongrie en 1665. Il fut pris et conduit à Neustadt, où il eut la tête tranchée en 1671.

FRANKLIN (Thomas), chapelain du roi d'Angleterre, a traduit différens livres du grec et du français, entre autres les Œuvres de Voltaire. Il est aussi auteur de deux tragédies, *le Comte de Warwick* et *Matilde*. Il est mort le 15 mars 1784.

FRANTZIUS (Wolfgang), savant théologien luthérien, né en 1564 à Plawen dans le Voigtland, devint professeur en histoire, puis en théologie à Wittemberg, où il mourut en 1620. On a de lui *Animalium historia sacra*, 1665, in-12, réimprimée à Dresde, 1687, 2 vol. in-8°; *Syntagma controversiarum theologicarum*; *Tractatus de interpretatione sacrarum Scripturarum*, 1634, in-8°, et un grand nombre d'autres ouvrages.

FRA-PAOLO. *Voy.* Sarpi.

FRASSEN (Claude), savant cordelier, natif de Péronne, fut reçu docteur de Sorbonne en 1662. Il enseigna ensuite la théologie dans son couvent, fut élu en 1682 définiteur général de tout l'ordre de saint François, et s'acquit une grande réputation par ses ouvrages et par les diverses commissions dont il fut chargé. Il mourut à Paris le 26 février 1711, à 91 ans. Les plus estimés de ses ouvrages sont, 1° une

Digitized by Google

Théologie, Paris, 1672, 4 vol. in-folio; 2° des Dissertations sur la Bible, intitulées *Disquisitiones Biblicæ*. Ce dernier ouvrage est en 2 vol. in-4°. La meilleure édition du premier volume est celle de Paris en 1711; mais cet ouvrage a été fort augmenté, et réimprimé à Lucques, 1764, 2 vol. in-folio. Il est aussi auteur d'une Philosophie dont il y a eu plusieurs éditions.

FRATICELLI. *Voy.* Benoît XII.

FRATREL, peintre de l'électeur Palatin, professeur de l'académie de peinture et de sculpture, membre de l'académie de Metz, est mort en 1783. Il était né Lorrain, s'était fait recevoir avocat à Besançon; mais un vice dans l'organisation de la voix lui fit quitter cet état pour celui de la peinture. Le roi Stanislas l'honora du titre de son peintre. Il avait commencé par la miniature. On voit beaucoup de ses ouvrages dans la galerie électorale. Ils sont d'un bon style et d'un grand fini. Il a laissé onze enfans.

FRATTA (Jean), poète italien du 16e siècle, était natif de Vérone. On a de lui des églogues, une pastorale et un poëme héroïque intitulé la Malteide, Venise, 1596, in-4°, dont le Tasse faisait grand cas.

FREDEGAIRE-LE-SCOLASTIQUE parce qu'il se mêlait d'écrire, est supposé avoir vécu au 7e siècle. Il composa, par ordre de Childebrand, frère de Charles Martel, une chronique. On lui attribue aussi l'Abrégé de l'Histoire de Grégoire de Tours, et la continuation de cette histoire; mais cette continuation est de quatre auteurs différens, et se trouve dans la Bibliothèque des Pères, dans saint Grégoire de Tours, dans les Historiens de France, de Duchesne et de dom Bouquet.

FRÉDÉGONDE, femme de Chilpéric Ier, roi de France, s'est rendue odieuse par son impudicité, par sa cruauté et par ses trahisons. Elle fit assassiner Galsuinte, Audouaire, premières femmes de son mari, Sigebert, Prétextat, et même, selon quelques-uns, Chilpéric son mari. Elle arma ensuite puissamment contre Childebert, défit ses troupes en 591, ravagea la Champagne, et reprit Paris avec les villes voisines. Elle mourut triomphante, mais couverte de crimes, en 597, laissant les affaires de son fils Clotaire II en bon état.

FRÉDÉRIC (Saint), évêque d'Utrecht, et fils d'un grand seigneur de Frise, gouverna son diocèse avec zèle, et fut martyrisé en 838 pour la défense de la loi évangélique.

FRÉDÉRIC Ier, autrement *Barberousse*, fils de Frédéric, duc de Souabe, et comte de Souabe lui-même, après la mort de son père, en 1147, succéda à l'empereur Conrad III son oncle, en 1152. Ayant pacifié l'Allemagne, il passa en Italie, et se fit couronner par le pape Adrien IV, le 18 juin 1155. Il prit et rasa Tortone, obligea Vérone à le reconnaître, força Tivoli de se soumettre à l'Eglise, et assiégea Milan. L'année suivante 1156, il répudia Adélaïde pour épouser Béatrix, fille du comte de Bourgogne; et par ce mariage il réunit le comté de Bourgogne à ses états. Il se brouilla ensuite avec Adrien IV. Cette division eut de fâcheuses suites; car après la mort d'Adrien, Frédéric opposa trois antipapes à Alexandre III, prit en 1162 la ville de Milan, la détruisit de fond en comble, et fit semer du sel sur le terrain qu'elle occupait. *Voy.* Béatrix. Alexandre III l'excommunia en 1168, le déposa de l'empire, et dispensa ses sujets du serment de fidélité. Frédéric se moqua d'abord de cette excommunication; mais, ayant perdu une grande bataille en 1177 contre les Milanais, qui avaient rebâti leur ville; et son fils Othon ayant été vaincu par les Vénitiens dans un combat naval, il pensa sérieusement à se réconcilier avec le pape. La paix fut conclue à Venise le 1er août 1177, où ils s'étaient rendus pour ce sujet. Le lendemain l'empereur, étant à genoux dans l'Eglise, le pape lui donna l'absolution et le communia. On rapporte qu'il lui mit alors le pied sur la gorge en lui disant: « Il est écrit: Vous marcherez sur l'aspic et sur le basilic, et vous foulerez aux pieds le lion et le dragon. » On ajoute que Frédéric répondit: « Ce n'est pas à vous que je fais cette soumission, mais à saint Pierre; » et que le pape répliqua: » C'est à saint Pierre et à moi. » Le cardinal Baronius réfute avec raison ce récit comme une fable. L'empereur Frédéric eut de nouveaux différends avec les successeurs d'A-

Digitized by Google

lexandre III. Après la prise de Jérusalem par Saladin en 1187, il se croisa à Mayence avec plusieurs princes d'Allemagne, et partit l'année suivante à la tête d'une armée de 150,000 hommes. Il défit les troupes du sultan d'Icone, emporta cette ville d'assaut, et marcha vers la Palestine. On espérait de plus grands succès de son expédition, lorsqu'il se noya en se baignant dans le Cydne, qui passe par la ville de Tarse en Cilicie, le 10 juin 1190, après un règne de 38 ans. C'était un prince courageux, libéral, constant dans l'adversité, protecteur des sciences, et doué d'une mémoire prodigieuse. Il fut appelé le Père de la patrie. Henri IV, son fils, lui succéda. C'est sous le règne de Frédéric que les archevêques de Mayence prirent le titre d'archi-chanceliers de toute l'Allemagne.

FRÉDÉRIC II, fameux empereur d'Allemagne, fils de l'empereur Henri VI, et petit-fils de Frédéric Ier, fut élu empereur contre Othon, ennemi de l'église, le 13 décembre 1210, et demeura paisible possesseur de l'empire, en 1218, par la mort d'Othon. Il fut couronné à Rome le 22 novembre 1220, avec son épouse, renonça à toutes ses prétentions sur les duchés de Spolette et de Toscane, en faveur du saint Siége, auquel il donna le comté de Fondi, promit de ne rien entreprendre contre les droits de l'église, et renouvela le vœu qu'il avait fait d'aller porter la guerre en Orient contre les Sarrasins. L'année suivante, Frédéric marcha contre Richard et Thomas, princes de Toscane, et frères d'Innocent III, qui avaient fait révolter une partie des villes de la Pouille. Il fit le premier prisonnier, mit l'autre en fuite, et envoya en exil les évêques complices de cette révolte; ce qui le fit excommunier par Innocent III. Grégoire IX, successeur d'Innocent, somma l'empereur d'exécuter son vœu d'aller à la Terre-Sainte, et voyant qu'il différait toujours, il l'excommunia en 1227 et en 1228. Frédéric attaqua l'état de l'église; mais le pape lui ayant opposé une armée, il partit pour la Terre-Sainte. Il y arriva au mois de septembre 1228. Les armées chrétiennes refusèrent de lui obéir, à cause de Grégoire IX, qui n'avait point voulu lever l'excommunication. Frédéric fit néanmoins la paix le 18 février 1229, avec Méledin, sultan de Babylone, qui lui remit Jérusalem, Bethléem, Nazareth, Thoron, Sidon, avec les prisonniers chrétiens. L'empereur alla à l'église du saint Sépulcre, prit lui-même la couronne sur l'autel, ne s'étant trouvé aucun évêque qui voulût la lui mettre sur la tête, et repassa en Europe. A son retour, il se saisit des biens des templiers et des hospitaliers, conquit la Romagne, la Marche d'Ancône, les duchés de Spolette et de Bénévent, vainquit les Milanais, soumit la Sardaigne, triompha des forces de Venise et de Gênes, se rendit maître du duché d'Urbin et de la Toscane, et alla assiéger Rome en 1240. L'année suivante Grégoire IX voulut assembler un concile contre lui; mais les prélats de la France, d'Angleterre et d'Espagne, qui s'étaient embarqués pour ce concile, furent faits prisonniers par Henri, roi de Sardaigne, fils naturel de l'empereur. Le pape en mourut de chagrin. Célestin IV, qui lui succéda, ne tint le saint Siége que 18 jours; et Innocent IV, qui ne fut élu qu'environ 19 mois après, se retira en France. Ce pape tint en 1245 un concile général à Lyon, dans lequel il excommunia Frédéric, et le dégrada de l'empire. L'empereur se plaignit d'un procédé si violent dans une lettre écrite à saint Louis; cependant, depuis cette déposition, toutes ses affaires allèrent en décadence. Les peuples ligués de Lombardie le battirent, les princes le regardèrent comme un impie, et les Allemands élurent contre lui en 1245 Henri de Thuringe, puis Guillaume, comte de Hollande, en 1248. Enfin ce malheureux prince, accablé de chagrin, et abandonné de tout le monde, mourut à Fiorenzuela dans la Pouille, le 13 décembre 1250, à 57 ans. Il parlait six sortes de langues, avait l'esprit vif et pénétrant, était courageux, savant, libéral et magnifique; mais impie, cruel, débauché, et peu exact à garder sa parole. Il fit traduire de grec en latin divers ouvrages d'Aristote, et donna de grands priviléges aux universités. Il composa *De arte venandi cum avibus*, imprimé avec *Albertus magnus, de falconibus*, Aug. Vind., 1596, in-8°. On lui attribue, et à

Digitized by Google

Pierre des Vignes son chancelier, le livre imaginaire, *De tribus impostoribus*. Ce qui a pu y donner lieu est la lettre de Grégoire IX, adressée aux princes et prélats contre ce prince le 12 des calendes de juin de la 13e année de son pontificat (1239), où il s'exprime ainsi : *Quia iste princeps pestilentiæ à tribus baratoribus, ut ejus verbis utamur, scilicet Christo Jesu, Moyse, et Mahometo totum mundum fuisse deceptum*, etc., imputation qui fut adoptée par plusieurs historiens du temps ; mais ni lui ni aucun de ceux à qui ce livre a été attribué ne l'a composé, du moins il a échappé à la recherche des savans ; car celui qui a paru sous la date de M. D. IIC, in-8°, de 46 pages sans le titre, est une imposture moderne que l'on croit imprimée à Vienne en Autriche par Straubius en 1753, la prétendue ancienne édition sans date, d'après laquelle celle-là a été faite, n'ayant jamais été vue de personne. Ce furent les dissensions de ce prince avec les papes, qui donnèrent origine aux factions des Guelphes et des Gibelins.

FRÉDÉRIC III, dit le Beau, fils d'Albert Ier, empereur et duc d'Autriche, fut mis sur le trône impérial par quelques électeurs, après que les autres eurent élu Louis de Bavière en 1314. Frédéric eut d'abord quelques avantages sur son compétiteur ; mais il fut fait prisonnier en 1322 dans une bataille. Il demeura en prison pendant trois ans, et mourut le 13 janvier 1330. Quelques auteurs ne le mettent point au nombre des empereurs.

FRÉDÉRIC IV, dit le Pacifique, fils d'Ernest, duc d'Autriche, fut élu empereur en 1440, après la mort d'Albert II son cousin germain. Il fut couronné à Rome avec Eléonore de Portugal, sa femme, par le pape Nicolas V, le 19 mars 1452. Ce prince aimait la paix et la tranquillité. Il dissimula avec tant de soin les sujets de mécontentement que lui donnaient les papes, que les Italiens disaient « qu'il avait une âme morte dans un corps vivant. » C'est lui qui convint avec les légats du pape du concordat de la nation germanique, et qui fit publier le Code des fiefs. Frédéric n'oublia rien pour dissiper les factions qui se formaient dans ses états, mais il ne put y réussir. L'Allemagne ne fut jamais plus cruellement déchirée par les guerres civiles que sous son règne ; Mathias, roi de Hongrie, ayant pris Vienne en Autriche le 1er juin 1485, on dit que Frédéric ne s'en mit point en peine, et que voyageant alors en Allemagne, il se contenta d'écrire sur les murs des endroits où il logeait : *Rerum irrecuperandarum summa felicitas oblivio*. C'est-à-dire, « L'oubli des biens qu'on ne saurait recouvrer est la félicité suprême. » Il passa en Flandre en 1488, au secours de Maximilien Ier son fils, qui avait épousé l'héritière de Bourgogne, et mourut le 7 septembre 1493, à 78 ans. C'est sous le règne de ce prince que l'imprimerie a été inventée à Mayence. Maximilien Ier son fils lui succéda.

FRÉDÉRIC Ier, roi de Danemarck, et duc de Holstein, fut élu en 1523 à la place de son neveu Christiern, chassé à cause de ses cruautés. Il introduisit le luthéranisme dans ses états, et mourut en 1533. Christiern III son fils lui succéda.

FRÉDÉRIC II, roi de Danemarck, succéda à Christiern III son père en 1559. Il soumit la province de Dietmarsen, défendit la Livonie et la liberté de la mer Baltique contre Lubeck et contre les Suédois, protégea Ticho-Brahé et les autres savans, fit fleurir les arts et les sciences dans ses états, et mourut le 4 avril 1588, à 54 ans. Christiern IV son fils lui succéda.

FRÉDÉRIC III, roi de Danemarck, succéda à Christiern IV son père en 1648. Il fit la guerre contre Charles-Gustave, roi de Suède, auquel il fut contraint de céder Schonen, Halland, le Bleking, Bahus, Drontheim, etc. Par le traité de Roschild en 1659 Frédéric obtint des états de Danemarck le pouvoir de laisser héréditaire dans sa maison la couronne qui était auparavant élective, et mourut le 9 février 1670, à 61 ans. C'est ce prince qui a rendu l'autorité des rois de Danemarck absolue et indépendante par la fameuse loi royale du 25 novembre 1666. Christiern V lui succéda.

FRÉDÉRIC IV, roi de Danemarck, succéda à Christiern V son père en 1699. Il fit la guerre contre Charles XII, roi de Suède, qui le contraignit à faire la paix ; mais le roi de

Digitized by Google

Suède ayant été vaincu par Pierre-le-Grand, czar de Moscovie, Frédéric recommença la guerre, eut de grands avantages sur les Suédois, et leur enleva diverses places qu'il ne put garder. Il mourut en 1730.

FRÉDÉRIC V, roi de Danemarck, succéda à son père Christiern VI en 1746. Il prétendit au royaume de Suède, au préjudice du duc de Holstein-Eutin qui fut élu, et ne s'occupa pendant tout son règne qu'à conserver la paix dans ses états, et à faire le bonheur de ses peuples. Il mourut le 13 janvier 1766.

FRÉDÉRIC, prince de Hesse-Cassel, épousa, le 4 avril 1715, Ulrique-Éléonore de Bavière, sœur de Charles XII, roi de Suède. Cette princesse, après la mort funeste de son frère, succéda au royaume de Suède le 3 février 1719, et fit couronner son mari le 4 avril 1720. A la mort de cette princesse en 1741 Frédéric régna seul, gouverna sagement, et mourut en 1751.

FRÉDÉRIC-AUGUSTE Ier, roi de Pologne, et électeur de Saxe, naquit à Dresde le 12 mai 1670. Il était le second fils de Jean-Georges III, électeur de Saxe, et d'Anne-Sophie, fille ainée de Frédéric III, roi de Danemarck. Il succéda à son frère Jean-Georges IV, électeur de Saxe, le 27 avril 1694. Frédéric-Auguste commanda l'année suivante l'armée chrétienne contre les Turcs, et gagna sur eux la bataille d'Oltasch. Il embrassa la religion catholique le 23 mai 1697, et fut élu roi de Pologne le 27 juillet suivant. Il eut ensuite une longue guerre contre les Suédois, qui eurent sur lui divers avantages, et qui ayant fait élire roi de Pologne Stanislas Lecszinski, palatin de Posnanie, en 1784, obligèrent Frédéric à renoncer à son élection. Mais après la défaite de Charles XII, roi de Suède, par Pierre-le-Grand, czar de Moscovie, Frédéric-Auguste remonta sur le trône de Pologne, s'empara de plusieurs places importantes sur les Suédois, et mourut le 1er février 1733. C'était un prince doué des plus belles qualités du corps et de l'esprit. Il aimait et protégeait les arts et les sciences. Il avait de la valeur et de l'intrépidité, et la grandeur d'âme qu'il fit paraitre dans l'adversité le rendit l'admiration de ses ennemis mêmes.

FRÉDÉRIC-AUGUSTE II son fils unique lui succéda dans l'électorat de Saxe, et fut élu roi de Pologne le 5 octobre 1733. Il eut le chagrin de voir ses états d'Allemagne dévastés par le roi de Prusse dans la guerre qui fut terminée en 1763, année de sa mort. Son fils lui a succédé dans ses états d'Allemagne, mais non pas dans le royaume de Pologne.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME-LE-GRAND, électeur de Brandebourg, né à Cologne-sur-la-Sprée en 1620, eut plusieurs avantages sur les Polonais dans la guerre qui fut terminée par le traité de Braunsberg en 1657. Il s'unit au roi d'Espagne et aux Hollandais dans la guerre de 1674, et fit une paix avantageuse avec les Suédois. Il mourut en 1688. C'était un prince magnanime, débonnaire, généreux, humain, qui de lui-même, sans ministres ni généraux, donna naissance à la puissance de Brandebourg, et rendit florissant un état qu'il avait trouvé enseveli sous ses ruines.

FRÉDÉRIC Ier, électeur de Brandebourg, fils du précédent, naquit à Konigsberg an 1657. Son ambition était d'avoir le titre de roi; il fit reconnaître la Prusse pour royaume par l'empereur et ses alliés, par le secours qu'il leur donna. Ce titre lui fut confirmé par la paix d'Utrecht. Il mourut en 1713. Ce prince était magnifique et généreux, sans discernement, aux dépens de ses sujets. Il fonda cependant l'université de Halle, la société royale de Berlin, et l'académie des nobles.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME Ier, roi de Prusse et électeur de Brandebourg, fils du précédent, naquit le 15 août 1688. Il se trouva à la sanglante bataille de Malplaquet le 11 septembre 1709, et y donna des preuves de sa valeur. La règle générale de sa conduite était cette maxime de Cyrus, que « les moyens les plus efficaces pour rendre son peuple heureux sont d'avoir une bonne armée de soldats d'élite, et de gouverner ses sujets avec sagesse. » C'est pourquoi il réforma les dépenses superflues de sa maison, ne voulut point avoir de premier ministre, et entretint une armée de 100,000 hommes. Ce prince aimait surtout à voir dans ses troupes des hommes d'une taille avantageuse, et donnait quelquefois jusqu'à 20,000 livres d'engagement pour un seul sol-

Digitized by Google

dat lorsqu'il était d'une taille extraordinaire. Frédéric-Guillaume réunit à ses états la principauté de Neufchâtel et plusieurs autres terres considérables. Il fit la guerre avec succès contre Charles XII, roi de Suède, borna la durée des procès criminels à trois mois, amassa de grands trésors, fit bâtir à Potsdam une maison de charité pour élever et entretenir les enfans des soldats, et mourut le 31 mai 1740, à 52 ans. Sa Vie fut donnée au public en 1741, 2 vol. in-12. Charles-Frédéric, roi de Prusse et électeur de Brandebourg, né à Berlin le 24 janvier 1712, lui a succédé.

FRÉDÉRIC II, roi de Prusse, (nommé CHARLES-FRÉDÉRIC), naquit à Berlin le 24 février 1712, et épousa, le 12 juin 1738, Elisabeth-Christine, fille du duc de Brunswick-Wolfenbuttel, née le 8 novembre 1715. Son père, en mourant le 31 mai 1740, lui laissa des finances en bon ordre, une armée bien composée, bien armée et bien exercée. Frédéric, accoutumé à plier sous les volontés d'un père impérieux, ne s'était pas jusque là mêlé de gouvernement; mais dans sa vie privée il avait acquis toutes les connaissances qui peuvent concourir à former un grand roi. Il avait fait une étude particulière de la politique, dans le *Prince* de Machiavel, et ses réflexions furent imprimées sous le titre d'*Examen du Prince de Machiavel*, à la Haie, 1741, in-8°. Quoiqu'il ne paraisse pas toujours d'accord avec les principes du livre qu'il examine, il a suivi avec beaucoup d'intelligence quelques-unes des maximes de cet Italien. La mort de l'empereur Charles VI, qui arriva la même année que Frédéric monta sur le trône, ouvrit un vaste champ à ses vues d'agrandissement et à ses vertus militaires. A peine l'empereur était mort que sous prétexte de recouvrer différentes terres de Silésie, que ses ancêtres avaient été obligés de céder à la maison d'Autriche, le roi envahit cette province. La bataille de Molwits, qu'il gagna le 10 avril 1741 contre le comte de Neuperg, étendit ses conquêtes et accrut ses prétentions. Pour les réaliser il se ligua avec l'électeur de Bavière, qui réclamait du chef de sa femme une partie des états de la maison d'Autriche, et désirait la dignité impériale. La division des forces de la reine, héritière de Charles VI, facilita au roi le gain de la bataille de Czaslau sur le prince Charles le 17 mai 1742, et la força de lui céder la Silésie, par le traité du 11 juin 1742. Les engagemens que Frédéric avait pris avec ses alliés ne tinrent pas contre les avantages que lui fit la reine. Les Français, qui s'étaient emparés de la Bohême pour l'électeur de Bavière, ne purent s'y maintenir, et leur armée périt en grande partie dans sa retraite par le froid et par la disette. L'électeur de Bavière, devenu empereur, Charles VII, privé de ses états, fut contraint de se confiner dans Francfort. Quand Frédéric vit les succès de la reine surpasser toutes ses espérances, il craignit qu'après avoir abattu ses ennemis elle ne tournât contre lui ses armes victorieuses, et ne lui enlevât la Silésie, dont la cession lui avait ulcéré le cœur. Il se lia de nouveau avec l'empereur Charles VII, qu'il avait abandonné sans raison, et auquel il se réunissait sans avoir reçu de la reine aucun sujet de plainte. Au mois d'août 1744 le roi s'empara de la Bohème; le prince Charles, qui faisait la guerre sur le Rhin, conduisit ses troupes dans ce royaume, et força les Prussiens de s'en retirer. Ils eurent beaucoup à souffrir dans cette retraite, quoique moins longue que celle que les Français avaient faite deux ans auparavant. La moitié de l'armée périt de froid, de disette et de désertions; mais le gain de la bataille de Striégau, le 4 juin 1745, et quelques autres avantages forcèrent encore la reine d'accéder à un nouveau traité de paix, signé le 25 décembre 1745, qui conserva la Silésie au monarque vainqueur. L'empereur Charles VII était mort; son fils avait recouvré ses états; les Français, qui dans le principe n'étaient qu'auxiliaires, furent aisément sacrifiés par leurs alliés, qui n'attendaient rien d'eux. L'impératrice-reine, ayant donné à Frédéric tout ce qu'il avait prétendu, n'avait pas lieu de craindre une nouvelle invasion. La France et l'Angleterre étaient en guerre pour s'arroger plus ou moins de terrain dans les terres incultes de l'Acadie. Le roi de Prusse avait fait une alliance défensive avec le roi d'Angleterre pour leurs états d'Allemagne; la France en avait

Digitized by Google

fait une pareille avec la cour de Vienne et la Russie. Des alliances défensives ne deviennent actives que quand l'un des alliés est attaqué, et tout était tranquille dans le continent de l'Europe, lorsque le roi de Prusse envahit la Saxe en 1756. Il avait, disait-il, connaissance que les trois cours alliées, réunies à l'électeur de Saxe, devaient attaquer ses états, et qu'il en trouverait le projet dans le cabinet de Dresde. Il se disait cependant l'ami de l'électeur de Saxe, et ne s'emparait de son pays que comme d'un dépôt qu'il remettrait à son souverain à la fin de la guerre. Cet ami, ce dépositaire prit les troupes de l'état pour les faire passer dans les siennes, contre le droit des gens ; il fit des recrues dans ces mêmes états, et faisait servir les sujets de son ami contre l'intérêt de leur maître. Il leva des contributions énormes sur un bien dont il ne se disait que le dépositaire. En vain une armée de l'impératrice-reine, commandée par le maréchal Brown, s'avança vers la Saxe, et joignit l'armée prussienne à Lovosits. Il s'y donna le 1er octobre 1756 une bataille meurtrière et indécise qui laissa au roi de Prusse tous ses avantages A l'entrée de la campagne de 1757 le roi de Prusse s'avança jusqu'à Prague, à la tête de 100,000 hommes. Le maréchal Brown n'en avait que 56,000 à lui opposer; il fallut céder au nombre; une partie des Autrichiens entra dans Prague; le reste fit une assez belle retraite. Cette victoire fit espérer au roi qu'il pourrait s'emparer de Prague, qui avait 40,000 hommes de troupes, commandés par le prince Charles. Mais le maréchal Daun vint prendre le commandement des troupes qui s'étaient retirées de la bataille de Prague ; il y joignit quelques renforts, et dirigea sa marche sur Prague. Le roi laissa une partie de son armée devant la ville, et s'avança lui-même à la tête de l'autre, pour combattre le maréchal Daun. La bataille se livra à Chotzemitz le 8 juin. La déroute des Prussiens fut complète, et les troupes qui étaient restées devant Prague se retirèrent avec perte. Le général Haddick s'avança jusqu'à Berlin, qu'il mit à contribution ; mais il ne força aucun des Prussiens d'entrer dans ses troupes pour combattre contre les intérêts de leur maître. Ce malheur n'abattit pas le courage du roi, et fit connaître toute l'étendue de ses ressources. L'armée des Cercles de l'empire, jointe à une armée de Français commandée par le prince de Soubise, s'avançait pour délivrer la Saxe; le roi le prévint, et défit cette armée à Rosback le 5 novembre 1757. De là il passa en Silésie, où le prince Charles, après avoir gagné la bataille de Breslau sur un général prussien, s'était emparé de la ville. Le roi le défit à Lissa le 4 décembre, et chassa les Impériaux de la Silésie. Tout le monde admira la succès d'une campagne qui paraissait devoir être funeste aux Prussiens, après la déroute de Chotzemitz. Pouvant tout se promettre de ses succès, après s'être emparé de Schweidnitz, la seule ville qui restât aux Impériaux en Silésie, le roi de Prusse investit Olmutz vers la mi-mai 1758. Le projet était grand. Si la ville tombait en son pouvoir, toute la Bohème se soumettait à lui sans coup férir, et rien ne l'empêchait de s'avancer jusqu'à Vienne. Le maréchal Daun, cet adversaire formidable du roi de Prusse, sans risquer une bataille, dont l'événement pouvait devenir funeste à la maison d'Autriche, resserra l'ennemi, interrompit ses convois, et le força à lever le siége la nuit du 1er au 2 juillet. Cette retraite n'eut pas l'air d'une fuite; quoique continuellement harcelés, les Prussiens firent tête partout, et s'arrêtèrent à Konigratz jusqu'au 26 juillet. A cette époque les Suédois agissaient en Poméranie contre les possessions prussiennes; et les Russes, après s'être emparés du royaume de Prusse, menaçaient le Brandebourg. Le roi s'avança vers ces derniers, et leur livra bataille à Zoindorf le 25 août. Le carnage fut horrible, le succès balancé; mais le champ de bataille resta aux Russes. Le général Fermer, qui les commandait, assiégea inutilement Colberg, et alla prendre ses quartiers d'hiver en Pologne. Le roi, n'ayant plus rien à craindre de leur côté, s'avança en Saxe, où le prince Henri son frère avait peine à se soutenir contre le maréchal Daun. Il livra bataille aux Impériaux le 14 octobre, auprès de Hockircken, et la perdit; mais au lieu d'abandonner la Saxe, il sut maintenir son armée en un poste avantageux, dans une saison rigoureuse, à l'injure de l'air, sans

Digitized by Google

toutes ni ustensiles, jusqu'à l'arrivée des renforts qu'il fit venir. Le maréchal Daun, tout vainqueur qu'il était, ne put vaincre l'habileté du roi dans ses positions et dans ses marches : il abandonna la Saxe, et vint prendre ses quartiers en Bohême ; de sorte que le roi, après une campagne malheureuse, prit la supériorité sur ses ennemis. Au commencement de 1759 les Russes rentrèrent dans le Brandebourg, défirent le général Dohna auprès de Zullichaw le 23 juillet, et s'emparèrent de Francfort-sur-l'Oder. Le maréchal Daun s'avança par la Lusace dans les états du roi de Prusse, et l'armée de l'empire s'empara de presque toute la Saxe. La crise était terrible, et la bataille de Kunnerdorf, que le roi livra aux Russes le 12 août, et où il fit une perte immense d'hommes, d'artillerie et de munitions, augmenta encore le danger de sa situation. Il sut contenir les Russes, s'empara de Leipsick et de Torgau en Saxe, et voulut couper le retour du maréchal Daun en Bohême en envoyant sur sa route le général Finck avec 18,000 hommes. Le corps n'était pas assez fort, et ne pouvait être secouru ; il fut fait prisonnier de guerre. Le roi souffrit ce nouvel échec sans laisser faire aucun progrès aux ennemis. Pendant que le général Laudon taillait en pièces ou faisait prisonnier le corps prussien commandé par le général Fouquet à Landshut le 23 juin 1760, le roi de Prusse s'avançait vers Dresde, qu'il comptait emporter d'emblée ; mais le maréchal Daun le força de se retirer par les mêmes manœuvres qu'il avait employées devant Olmutz. Cependant les Russes s'étaient avancés en Silésie, le maréchal Daun dirigea sa marche de ce coté pour les joindre. Le roi, forcé de quitter la Saxe, passa dans cette province pour leur faire tête ; n'ayant pu empêcher la jonction, et voyant que le maréchal Daun se préparait à l'attaquer, il prit le parti de la retraite. Le général Laudon, qui devait de son côté seconder l'attaque du maréchal Daun, se trouva en butte à toutes les forces prussiennes auprès d'Hamelen le 15 août 1760, et ne fit sa retraite qu'avec une grosse perte. Cet échec n'empêcha pas l'armée de l'empereur de s'emparer du reste de la Saxe, ni les Russes d'entrer dans Berlin le 9 octobre. Le roi les en fit sortir trois jours après, et vint livrer bataille au maréchal Daun, près de Siplitz en Saxe, le 3 novembre. Les impériaux abandonnèrent le champ de bataille avec une perte de 18,000 hommes. Le roi en perdit 15,000, et cet affaiblissement réciproque laissa les armées dans l'inaction. La prise de Schweidnitz par les impériaux et celle de Colberg par les Russes, furent les seuls événemens remarquables de la campagne de 1761. La mort de l'impératrice de Russie changea la face des affaires. Pierre III, qui lui succéda, avait traversé de tout son pouvoir les opérations des Russes, contre les intentions de sa tante ; après sa mort il joignit ses troupes à celles du roi de Prusse ; mais son règne fut court ; l'impératrice, qui lui succéda, rappela les Russes auprès d'elle, et tous les efforts du roi de Prusse se bornèrent à la reprise de Schweidnitz, qui se rendit le 9 octobre 1762. La paix, qui suivit, laissa les différentes puissances d'Allemagne dans le même état qu'elles étaient avant la guerre, mais épuisées d'hommes et d'argent. Le roi de Prusse, comme Alexandre, fut admiré de ceux qui voient la grandeur où est la supériorité : personne ne lui contesta le titre du plus habile général de son siècle. On se proposa pour modèle la belle ordonnance de ses armées, sans espérer trouver ses ressources, lorsqu'après un désastre, n'étant plus maître que du terrain qu'occupait son armée, il trouvait le moyen de forcer l'ennemi à l'inaction, et le chassait de ses états pendant l'hiver. Mais ceux qui regardent les princes comme l'image d'une divinité bienfaisante, qui ne les trouvent grands qu'autant qu'ils concourent de tout leur pouvoir au bonheur des peuples, lui reprochèrent les motifs controuvés de cette guerre, les malheurs de la Saxe, ceux de ses propres états. La fin de la guerre laissa au roi de Prusse des états épuisés d'hommes, dont il fallait songer à faire vivre les habitans sur un sol ingrat. Toutes ses vues devaient donc se tourner vers l'agriculture ; mais il s'égara comme d'autres souverains, qui, sans examiner s'ils ont des bras inutiles à occuper, veulent introduire chez eux des manufactures. A force d'argent il en éleva quelques-unes de

Digitized by Google

porcelaines et de soie, pendant qu'il aurait au moins dû s'en tenir à celles de première nécessité. Croyant hâter leurs progrès par la rigueur du commandement, il chassait de son pays les étrangers qu'il y avait attirés pour enseigner ses sujets. En 1773 la Russie résolut d'effectuer le projet pris depuis long-temps de s'emparer d'une partie de la Pologne; pour ne pas essuyer de contradiction, elle en offrit autant au roi de Prusse et à l'empereur. Cette proposition fut aussitôt acceptée et exécutée. Le roi de Prusse eut pour sa part la Prusse royale, qui faisait partie de la Pologne; acquisition paisible, qui offensa les grands de Pologne qui passèrent sous sa domination, mais qui était indifférente aux peuples, qui sont esclaves des grands. Dantzick et Thorn, villes libres, qui se trouvaient dans ce partage, restèrent libres, comme on peut l'être au milieu d'états gouvernés militairement. L'électeur de Bavière étant mort sans enfans en 1777, l'empereur conçut le dessein de s'approprier une partie de cet électorat. Le roi de Prusse, qui ne voulait pas l'agrandissement de la maison de Lorraine, entée sur celle d'Autriche, s'y opposa. Il pénétra en Bohême, et força l'impératrice-reine à la paix de Teschen, du 3 mai 1779, qui ne lui laissa que quelques petits districts de cet électorat. Le même motif le fit s'opposer au traité d'échange de la Bavière contre les Pays-Bas, projeté en 1785. Cet arrondissement lui paraissait une augmentation de puissance. Depuis trois ans une maladie de langueur consumait les jours du roi de Prusse sans diminuer l'activité de son esprit. Tous les jours il lisait ses lettres, en dictait les réponses, travaillait avec ses ministres, et recevait à dîner sept ou huit personnes qu'il estimait. Il n'interrompit ses travaux que deux jours avant sa mort. Une hydropisie de poitrine l'enleva le 17 août 1786, à trois heures du matin. Les vertus militaires de ce prince ne sont pas les seules qui lui ont fait donner le nom de *Grand*. Ses connaissances étendues ne lui permettaient pas d'ignorer que la véritable grandeur d'un roi est de rendre ses peuples heureux, et il y aspirait; il ne croyait pas son autorité et sa gloire compromises en convenant que ses ministres faisaient des fautes; si c'était par impéritie, il les renvoyait; si c'était par vice de cœur, il les punissait. Aucune espèce d'amusement ne prévalait chez lui sur les fonctions de la royauté. Il prenait une connaissance exacte de tout ce qui se passait dans les états de sa domination; réglait lui-même ses finances, et les projets d'amélioration et d'accroissement de population. Il eut lieu de se convaincre que cet accroissement ne pouvait jamais être considérable avec un gouvernement militaire, sous un ciel rigoureux, où les besoins d'un homme exigent le dépouillement d'une plus grande étendue de terre que dans un pays plus méridional. Il n'eut pas le courage de sacrifier au bonheur de ses peuples l'entretien d'une armée de 200,000 hommes, trop considérable pour ses états; mais il lui sacrifia volontiers le faste royal, qu'il dédaignait. Si ce prince eût pu se persuader que la volonté ambulatoire des hommes est sujette à une infinité d'erreurs, il aurait mis les lois à la place de sa volonté pour principe de gouvernement, et rien n'aurait manqué au bonheur de ses peuples. Les connaissances du roi de Prusse concernant l'usage de la souveraineté étaient jointes à celles des arts agréables. La poésie française faisait ses délices; il aimait les gens de lettres, et vivait avec eux dans une espèce de familiarité. Mais il méprisait la rivalité de quelques-uns, et les chassait de sa cour quand ils se rendaient trop incommodes. Indépendamment du choix de lois qu'il a fait dans le droit romain pour gouverner ses sujets, et qui est imprimé en 3 vol. in-8°, sous le titre de *Code Frédéric*, on a imprimé de lui, au château de Sans-Souci, un Recueil de poésies françaises, in-4°, et une Histoire de Brandebourg. Celle-ci manque de détails, mais suffit pour apprendre l'histoire d'un pays; s'il relève le mérite de ses prédécesseurs, il n'en dissimule pas les fautes. Les poésies, au nombre desquelles est l'Art de la guerre, feraient honneur à un Français. Ce prince n'était pas favorable à la littérature allemande, comme on peut le voir dans la dissertation qu'il a donnée en 1779 à ce sujet, et dans laquelle il indique ses défauts, leur cause, et les

Digitized by Google

moyens de les corriger. Il faut convenir que cette prévention était légitime pour un homme nourri de la lecture des bons auteurs français, en 1740, mais que depuis il aurait pu y être moins attaché. Le roi de Prusse a laissé en manuscrit, *Histoire de la guerre de sept ans*, terminée en 1763; *Traité sur l'innocence des erreurs de l'esprit*; *Considérations sur l'état actuel des cours de l'Europe*; *Histoire du temps*, en 2 vol.; *Mémoires de la guerre de* 1778; Nouvelles poésies, en 3 vol.; Recueil de lettres à lui adressées par plusieurs savans, avec les réponses.

FRÉDÉRIC. *Voy.* ADOLPHE.

FREDOLI (BÉRANGER), évêque de Béziers, et célèbre cardinal au 13e siècle, naquit à Benne en Languedoc, d'une famille noble. Il était habile dans le droit, et fut choisi en 1298 par Boniface VIII pour faire la compilation du Sexte, c'est-à-dire du sixième livre des Décrétales, avec Guillaume de Mandagot et Richard de Sienne. Clément V le fit cardinal en 1305. Frédoli mourut à Avignon en 1323.

FREEKE (GUILLAUME), gentilhomme anglais, né en 1663, fit ses études à Oxfort, et publia, en 1687, Essai sur l'union de la théologie et de la morale, de la religion naturelle et de la révélation, in-8°; un Dialogue sur la divinité, où il attaque la Trinité. Ce livre le fit condamner à l'amende de 500 liv., et à donner caution de sa conduite pendant trois ans. Si tous les novateurs, qui ne gardent pas pour eux leur façon de penser, mais qui veulent faire des prosélytes, avaient été ainsi traités, il y en aurait moins eu. On ignore l'année de la mort de ce gentilhomme.

FRÉGOSE (PAUL), archevêque de Gênes, et fameux cardinal au 15e siècle, était frère de Pierre Frégose, doge de Gênes, d'une des plus nobles familles génoises, féconde en grands hommes. Il fut trois fois doge de Gênes, causa de grands troubles dans sa patrie par son ambition et par ses dérèglemens, et fut fait cardinal par Sixte IV en 1488. Il mourut à Rome le 2 mars 1498.

FRÉGOSE (BAPTISTE), appelé aussi Fulgose, neveu du précédent, et fils de Pierre Frégose, avait été élu doge de Gênes le 15 novembre 1478; mais son oncle usurpa sa place en 1483, et l'envoya en exil à Tregui. Alors Baptiste Frégose s'occupa à la lecture des bons livres, et composa en italien neuf livres d'exemples mémorables, sur le modèle de Valère Maxime. Camille Ghilini de Milan traduisit cet ouvrage en latin, Milan, 1509, in-fol. Baptiste Frégose est encore auteur de la Vie du pape Martin V, et d'un Traité contre l'amour, intitulé *Anteros*, Mediolani, 1496, in-4°. Il y en a une traduction française avec le Dialogue de Platine sur le même sujet, 1581, in-4°.

FRÉGOSE (FRÉDÉRIC), archevêque de Salerne, et célèbre cardinal de la même famille que les précédens, fut employé en diverses affaires importantes, et servit de conseil à Octavien Frégose son frère, gouverneur de Gênes pour les Français en 1515. Il défit Cortogoli, fameux corsaire de Barbarie, passa à Tunis et à l'île de Gerbes, et retourna à Gênes couvert de gloire et chargé de butin. Gênes ayant été surprise par les Espagnols en 1522, Frédéric Frégose se retira en France, où François Ier lui donna l'abbaye de Saint-Benigne de Dijon. Il retourna ensuite en Italie, fut évêque d'Eugubio, puis cardinal en 1539, et mourut à Eugubio le 22 juillet 1541. Il savait le grec et l'hébreu, et remplissait avec édification les devoirs d'un bon pasteur. *Voy.* FULGOSE.

FRÉGOSE (ANTONIO PHILEREMO), poète italien du commencement du 16e siècle, dont la *Cerva bianca* et autres poésies ont été réunies à Milan en 2 vol. in-8°, le premier en 1515, le second en 1525, assez rares.

FREHER. *Voy.* MARQUARD FREHER.

FREIG (THOMAS), *Freigius*, savant jurisconsulte, natif de Fribourg en Brisgaw, enseigna le droit à Fribourg, à Bâle et à Altorf, et mourut de peste vers 1583. On a de lui des Paratitles sur le Digeste, in-8°, qui sont estimés; des notes sur Cicéron, sur Horace; *De Vitâ P. Rami*, Basileæ, 1581, in-4°; *Historia ab orbe condito ad Mosis Mortem*, Basileæ, 1583, in-8°, et d'autres ouvrages.

FREIND (JEAN) naquit à Croton dans la province de Northampton en 1675. Ses progrès dans la médecine furent rapides. Freind publia en 1703 à Oxford, in-4°, son *Emmenologie*, ou-

Digitized by Google

vrage excellent et très-bien écrit en latin, qui a été traduit en français par M. Devaux, in-12, 1730. L'année suivante il fut choisi professeur de chimie à Oxford. Il suivit en 1705 le comte de Péterborough en Espagne, et fut médecin de l'armée. Il eut le même emploi auprès du duc d'Ormond dans la campagne de Flandre en 1712. Freind, ayant assisté au parlement en 1722, comme membre du bourg de Launceston, s'éleva avec force contre le ministère. Cette conduite le fit accuser de haute trahison, et renfermer au mois de mars à la tour de Londres. Environ six mois après, le ministre tomba malade, et envoya chercher M. Méad, habile médecin, ami intime de Freind. M. Méad, après s'être mis au fait de la maladie, dit au ministre qu'il lui répondait de sa guérison, mais qu'il ne lui donnerait pas seulement un verre d'eau que M. Freind son ami ne fût sorti de la tour. Le ministre, quelques jours après, voyant sa maladie augmentée, fit supplier le roi d'accorder la liberté à M. Freind. L'ordre expédié, le malade crut que M. Mead allait ordonner ce qui convenait à son état; mais le médecin ne voulut rien ordonner que son ami ne fût élargi. Après cet élargissement, M. Méad traita le ministre, et lui procura en peu de temps une guérison parfaite. Le soir même il porta à M. Freind environ 5000 guinées qu'il avait reçues pour ses honoraires en traitant les malades de M. Freind pendant sa prison, et l'obligea de recevoir cette somme, quoiqu'il eût pu la retenir légitimement, étant le fruit de ses peines. M. Freind fut ensuite premier médecin de la princesse de Galles, depuis reine d'Angleterre, qui eut toujours pour lui une estime particulière. Il mourut fort riche à Londres au mois de juillet 1728, à 53 ans. Ses OEuvres furent recueillies et imprimées à Londres en 1733, in-fol., et à Paris, 1735, in-4°. Les plus estimées sont, outre l'*Emmenologie*, 1° des Leçons de chimie, Amsterdam, 1710, in-8°; 2° un Traité de la fièvre; 3° une Lettre à M. Méad sur la petite-vérole; 4° l'Histoire de la médecine, dont la première partie parut en 1725, et la seconde en 1726. M. Noguez l'a traduite en français en un vol in-4°.

FREIND (Robert), frère du médecin, fut docteur en théologie, successivement chanoine de différentes collégiales, et mourut le 9 août 1754, à 84 ans. Il avait publié en 1724 une édition de l'*Orateur* de Cicéron. Pope en fait une honorable mention dans sa *Dunciade*. Son fils :

FREIND (Guillaume) fut aussi docteur en théologie, chanoine de différentes collégiales, enfin doyen de Cantorbéry, et est mort le 28 novembre 1766. Il passait pour éloquent, et on a imprimé de lui *Concio ad clerum*, 1761,

FREINSHEMIUS (Jean), né à Ulm en 1608, fut professeur d'éloquence à Upsal, bibliothécaire et historiographe de la reine Christine de Suède, puis professeur à Heidelberg, où il mourut en 1660, à 52 ans. Il savait presque toutes les langues de l'Europe, outre le grec et l'hébreu. On a de lui des Supplémens de Tacite, de Quinte-Curce et de Tite-Live, avec des notes sur Quinte-Curce, Tacite, Florus, et quelques autres auteurs latins, auxquelles il a joint d'excellentes tables.

FREIRE DE ANDRADA (Hyacinthe), célèbre poète et historien portugais, natif de Béja, d'une famille noble, fut abbé de Sainte-Marie de Chans, et mourut à Lisbonne le 13 mai 1657. Son principal ouvrage est la Vie de Jean de Castro, quatrième vice-roi des Indes, in-12. Cette vie est très-estimée, et passe pour un des livres les mieux écrits en portugais. On a aussi de lui des poésies.

FRÉMINET (Martin), excellent peintre du 17e siècle, natif de Paris, fut employé par Henri IV et Louis XIII à peindre la chapelle de Fontainebleau. Il mourut le 18 juin 1619, à 52 ans. Il y a de l'invention dans ses ouvrages, une manière fine, des expressions peu naturelles.

FRÉMINVILLE (Edme de la Poix de), né en 1680 à Verdun en Bourgogne, était fils du lieutenant-général de cette ville; il devint lui-même bailli de la Palisse. Les matières féodales sont les principales qui se présentent à traiter devant un juge de grandes seigneuries; il en fit une étude particulière, qui lui a fait mettre au jour sa Pratique des terriers, en 5 vol. in-4°, qui est un excellent traité des fiefs. Il en fit un sixième volume pour

Digitized by Google

les droits des habitans. Il a extrait, par ordre alphabétique, le traité de la police du commissaire Lamarre, sous le titre de *Dictionnaire de la police*, en un vol. in-4°. M. de Fréminville mourut à Lyon le 14 novembre 1773.

FRÉMIOT (André), savant archevêque de Bourges, natif de Dijon, d'une famille noble et féconde en personnes de mérite, fut chargé d'affaires importantes sous les rois Henri IV et Louis XIII. Il mourut à Paris le 13 mai 1641. On a de lui un Discours des marques de l'Église contre les hérésies, 1610, in-8°, et d'autres ouvrages.

FRÉMIOT (Jeanne-Françoise), baronne de Chantal, née à Dijon le 13 janvier 1572, de Benigne Frémiot, avocat-général, puis président au parlement de Dijon, était sœur d'André Frémiot, archevêque de Bourges. Elle épousa Christophe de Rabutin, baron de Chantal, à l'âge de 20 ans, et en eut six enfans. Après la mort de son époux, tué à la chasse par l'imprudence d'un de ses amis, madame de Chantal se mit sous la direction de saint François de Sales, qui prêchait à Dijon. Elle pratiqua toutes les vertus chrétiennes avec un zèle et une édification admirables, et prit l'habit de religieuse le 6 juin 1610, au faubourg d'Annecy, où elle fonda l'ordre de la Visitation. Madame de Chantal gouverna cet ordre avec beaucoup de sagesse et de prudence, et mourut en odeur de sainteté à Moulins le 13 décembre 1641, en visitant les monastères qui étaient soumis à sa conduite. On a publié ses lettres, 1666, in-4°. L'abbé Marsollier a écrit sa Vie, 2 vol. in-12. Elle a été béatifiée par le pape Benoit XIV, et canonisée par Clément XIII.

FRENICLE (Nicolas), poète français du 17e siècle, né à Paris en 1600, fut conseiller en la cour des monnaies, et mourut doyen de la même cour après l'an 1661, laissant plusieurs enfans. On a de lui plusieurs pièces de théâtre, savoir : 1° *Palémon*, pastorale, in-8°; 2° *la Niobé*, in-8°; 3° *l'Entretien des bergers*, pastorale contenue dans *Les illustres bergers*, in-8°; 4° un poème intitulé *Jésus crucifié*; 5° une paraphrase des psaumes en vers, etc. Bernard Frénicle son frère était ami de Descartes, et l'un des plus grands arithméticiens de son temps. Il mourut en 1675. On trouve plusieurs de ses écrits dans le 5e tome des anciens mémoires de l'académie des sciences, dont il était membre.

FRÈRE (Jean Le), natif de Laval, fut principal du collége de Bayeux, où il mourut en 1583. Il est auteur de la Vraie histoire des troubles, 1584, in-8°.

FRÉRET (Nicolas), fils d'un procureur au parlement, naquit à Paris en 1688. Il se fit recevoir avocat par complaisance; mais après avoir plaidé deux causes il obtint la liberté de suivre son goût; il se renferma alors dans son cabinet avec ses livres, et n'eut plus d'autre occupation que l'étude de l'antiquité. Il fut reçu de l'académie des inscriptions dès l'âge de 25 ans, et débuta dans cette compagnie par un discours sur l'origine des Français. Quelques principes hardis sur le gouvernement répandus dans ce discours, joints à quelques propos qu'il tint dans des cafés sur l'affaire des princes avec le régent, le firent mettre à la Bastille, où il lut Bayle tant de fois, qu'il le savait presque par cœur. Étant sorti de la Bastille, l'histoire ancienne fut le principal objet de ses recherches. Il y joignait l'étude de la chronologie, de la géographie et de la mythologie. Il mourut à Paris au mois de janvier 1749. On a de lui, 1° plusieurs mémoires savans et curieux, imprimés dans ceux de l'académie des inscriptions; 2° on lui attribue *Examen critique des apologistes de la religion chrétienne*, 1767, in-12; 3° il a fait la préface, les notes et une partie de la traduction du roman espagnol intitulé *Tyran le Blanc*, 2 vol. in-12; 4° Il a eu part à quelques autres ouvrages frivoles. Tout cela prouve que son maître Bayle lui avait donné beaucoup plus d'érudition et de critique, que de goût et de jugement.

FRÉRON (Élie-Catherine), natif de Quimper en Bretagne, s'est fait un nom par son goût pour la critique, qu'il maniait mieux qu'aucun bel esprit de son siècle. Du moins les gens de lettres qu'il a attaqués ont-ils fait voir par leurs réponses qu'on peut avoir du génie, faire même des ouvrages qui passeront à la postérité, et ne savoir pas manier l'ironie, les sar-

Digitized by Google

casmes avec autant de délicatesse et de malignité. Ils y ont substitué des injures grossières et dégoûtantes qui laissaient les rieurs du coté de Fréron, et ne justifiaient pas les fautes qu'il reprenait. On peut cependant lui reprocher d'avoir abusé de ses talens pour venger ses injures particulières, et d'avoir cherché à déprimer des ouvrages dont l'ensemble avait mérité les applaudissemens des Français et des étrangers, et que la postérité lira toujours avec plaisir, tant que la langue française subsistera. Ce fameux critique est mort le 10 mars 1776. C'est dans son *Année littéraire* qu'il a consigné sa critique. C'est un livre à consulter : la pureté du langage est sa moindre perfection. Un goût sûr pour le beau, une critique presque toujours juste sur les défauts qui ne s'aperçoivent pas au premier coup d'œil sont les moyens qu'il a employés pour conduire et rectifier le génie de ceux qui veulent cultiver les belles-lettres. Il en a donné 8 volumes par année, depuis 1755 jusques et compris 1776. L'année 1754, qui est la première, n'a que sept volumes. Nous avons encore de lui des Opuscules, 1753, 3 vol. in-12 ; *Les vrais plaisirs, ou les amours de Vénus et Adonis*, 1748, in-12 : c'est une imitation de Marino ; L'*Histoire de Marie Stuart*, 1741, 2 vol. in-12. Les académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, de Marseille, de Caen, d'Arras, même celle des Arcades de Rome, s'étaient empressées de se l'agréger.

FREMIN (René), sculpteur de Paris, s'y est fait connaître par la statue de la Samaritaine, qui était à la pompe du pont Neuf à Paris, le bas-relief de la chapelle de Noailles à Notre-Dame, et une Flore en marbre à la cascade de Marly. Il fut depuis appelé en Espagne, où il a été le premier peintre du roi, et où il est mort en 1744, à 71 ans.

FRESCOBALDI (Jérome), fameux organiste de Saint-Pierre de Rome, a mérité les éloges de ses compatriotes et des étrangers. Mellan, dans son voyage à Rome en 1617, grava son portrait; Frescobaldi avait alors trente-six ans. Il a laissé plusieurs livres de musique, qu'il savait faire valoir par son jeu, que ses confrères n'atteignaient pas.

FRESNAYE (Jean Vauquelin de la), père du fameux des Iveteaux, naquit à la Fresnaye, près de Falaise, d'une famille noble. C'est le premier poète français qui ait fait des satires à l'imitation d'Horace et de Juvénal. Il fut successivement avocat du roi au bailliage, lieutenant-général, et président au présidial de Caen. Il mourut dans l'exercice de cette dernière charge en 1606, à 72 ans. Le recueil de ses poésies, Caen, 1605, in-8°, comprend, 1° un Art poétique en 3 liv. et 5 liv. de satires : ce sont là ses meilleurs ouvrages ; 2° deux livres d'idylles, un d'épigrammes, un d'épitaphes, et un de sonnets. On a encore de Vauquelin un poëme in-8° sous ce titre : *Pour la monarchie de ce royaume contre la division.* Ce poëme contient de bonnes maximes. *Voy.* Iveteaux.

FRESNE (Hennequin, marquis de), né avec des passions violentes, devint éperdument amoureux de Marie-Élisabeth Girard du Tilley, fille d'un président de la chambre des comptes. Il l'enleva, et se fit donner la bénédiction nuptiale par un de ses valets de chambre déguisé. Le père de madame de Fresne le poursuivit vivement ; mais sa famille obtint de M. du Tilley qu'en célébrant le mariage dans les formes il aurait lieu. La mésintelligence ne tarda pas à se mettre dans le ménage ; le marquis de Fresne, résolu de se défaire de sa femme, la conduisit dans l'état de Gênes pour y trouver un vaisseau qui partit pour Constantinople. Il avait dessein de l'y embarquer, et de la faire vendre comme esclave ; renfermée dans un sérail, on n'en eût plus entendu parler. La marquise, qui s'en doutait, confia ses craintes au voiturier, qui lui procura le moyen de se sauver dans les états du duc de Savoie. Le marquis ne tarda pas à la joindre, et ses violences donnèrent des protecteurs à sa femme. Alors il changea de ton, et parvint à persuader de la droiture de ses intentions. Sa femme lui fut remise, à condition d'en répondre au roi de France et au duc de Savoie. Pour prévenir une demande en séparation, il imagina de faire écrire par sa femme 24 lettres plus libres les unes que les autres, comme si elle les eût écrites à ses amans ; mais pendant un moment d'absence de son mari

Digitized by Google

qui était allé parler à quelqu'un, elle en cacha deux feuillets, dont son mari ne s'aperçut pas. Revenus en France, elle forma sa demande en séparation, et l'obtint par sentence du 17 mars 1673, et arrêts des 30 août 1675 et 22 août 1680. Gatien de Courtils a bâti sur cette aventure un roman en un vol. in-12, qui a eu du succès.

FRESNE. *Voy.* FORGET-QUINAUT.

FRESNE (CHARLES DU), seigneur du Cange, trésorier de France, et l'un des hommes les plus érudits de son siècle, naquit à Amiens le 18 décembre 1610, de Louis du Fresne, seigneur de Fredeval. Il se fit recevoir avocat au parlement de Paris en 1631, et acheta une charge de trésorier de France en 1645. Il vint s'établir en 1668 à Paris où il s'acquit une réputation extraordinaire par ses excellens ouvrages. Quoique livré à des études pénibles, hérissées et même désagréables, ayant pris, comme il le disait lui-même, la partie la plus rebutante de la littérature, il était doux, humain, poli, modeste, et d'un facile accès, quittant ses livres à toute heure et avec plaisir pour recevoir ses amis. Quand on lui témoignait la peine qu'on avait de le détourner: « C'est pour mon plaisir, répondait-il, que j'étudie, et non pour faire peine à personne, non plus qu'à moi-même. » Il mourut à Paris le 23 octobre 1688, laissant quatre enfans, auxquels Louis XIV accorda une pension de 2000 livres, en considération du mérite de leur père. M. du Cange était très habile dans l'histoire ecclésiastique et profane. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages imprimés et manuscrits. Les principaux sont, 1° un glossaire de basse latinité, en 3 vol. in-fol., ouvrage excellent et d'une érudition immense, dont on a donné une nouvelle édition à Paris en 1733 en 6 vol. in-fol., et un supplément par l'abbé Carpentier, 1766, 4 vol. in-fol.; 2° un Glossaire de la langue grecque, 1688, 2 vol in-fol.; 3° l'Histoire de Constantinople sous les empereurs français, 1657, in-fol.; 4° d'excellentes éditions de l'Histoire de saint Louis, par Joinville, 1668, in-fol.; de Zonare; de la chronique pascale d'Alexandrie, 1689, in-fol.; *De Historiâ Bysantinâ illustratâ, complectens familias Constantinopolitanas et descriptionem urbis Constantinopolis*, 1680, in-fol., avec des notes et des dissertations très-savantes, etc., qui font partie de la Bysantine; *De Imperatorum constantinopolitanorum numismatibus*, Romæ, 1755, in-4°; *Traité historique du Chef de saint Jean-Baptiste*, 1666, in-4°. Jean du Fresne, un des frères de M. du Cange, fut un avocat célèbre au parlement de Paris. C'est lui qui commença le Journal des audiences, qui a été continué depuis par d'autres avocats, Paris, 1755, 7 vol. in-fol. Il est encore auteur d'un commentaire sur la coutume d'Amiens, dans le Coutumier de Picardie, 2 vol. in-fol.

FRESNOY ou FRENOY (CHARLES-ALPHONSE DU), habile peintre et poète du 17e siècle, naquit à Paris en 1611. Son père, célèbre apothicaire, le fit étudier avec soin dans la vue d'en faire un médecin; mais du Fresnoy se sentit une telle passion pour la poésie et pour la peinture, qu'il ne voulut jamais entendre parler de l'étude de la médecine. Il alla, malgré ses parens, dessiner chez Perrier et chez Vouet, et fut ensuite demeurer à Rome. C'est là qu'il lia avec Mignard, en 1136, cette amitié étroite qui dura jusqu'à sa mort, arrivée chez un de ses frères à quatre lieues de Paris en 1665, à 54 ans. Outre ses tableaux, qui sont tous dans le goût du Titien, on a de lui un poëme latin intitulé *De arte graphicâ*, ou *de l'art de la peinture*, dont il y a plusieurs éditions, avec une traduction française et des remarques par de Piles, Paris, 1673, in-12, figures de Le Clerc. Dryden l'a traduit en anglais. Ce poëme de du Fresnoy est estimé.

FRESNY (CHARLES RIVIÈRE DU), né à Paris en 1648, avait un talent et un goût naturel pour la musique, le dessin, la peinture, la sculpture, l'architecture et tous les beaux-arts. Il joignait à tous ces talens celui de construire des jardins; ce qui lui procura un brevet de contrôleur des jardins et de valet de chambre du roi. Du Fresny obtint encore le privilége d'une manufacture de grandes glaces, qui a eu un grand succès; mais il ne sut point profiter de cet avantage. Quelque temps après du Fresny quitta la cour, et vint demeurer à Paris. Il entra en société avec Regnard, célèbre poète comique,

Digitized by Google

et eut part à la comédie du *Joueur*. Il travailla long-temps pour l'ancien théâtre Italien, puis pour le théâtre Français, et enfin au *Mercure galant*, depuis 1710 jusqu'en 1713. Il avait été marié deux fois, et il mourut à Paris le 6 octobre 1724, à 76 ans. Le recueil de toutes ses œuvres a été imprimé à Paris en 1731, en 6 vol. in-12. Ce sont des pièces de théâtre, des chansons, des nouvelles historiques, le *Puits de la vérité*, histoire gauloise; le *Parallèle d'Homère et de Rabelais*, etc. Les *Amusemens serieux et comiques* qui en font partie ont eu un grand succès.

FREY (Jean-Cécile), né à Keiferstul, professa la philosophie au collége de Montaigu à Paris, où il eut l'abbé de Marolles pour disciple. Il se fit aussi recevoir docteur en médecine, et mourut de peste à Paris en 1631. Ses ouvrages latins de philosophie ont été donnés par Balesdens, Paris, 1645, in-8°. Il en a paru un second volume sous le titre d'*Opera varia*, 1646, in-8°, qui en contient quelques-uns de médecine.

FREY (Jean-Jacques), né à Lucerne le 17 février 1681, fut le plus célèbre graveur de son temps en Italie, et mourut à Rome le 12 janvier 1752. Il a gravé une sainte famille, d'après Raphael, l'Aurore, Bacchus et Ariane, d'après le Guide, le Dominiquin, Annibal Carache, Carlo-Maratti et le Poussin. Le recueil de ses gravures forme deux gros volumes in-folio.

FREZIER (Amédée-François), né à Chambéri en 1682, d'une famille distinguée dans la robe, originaire d'Ecosse, fut destiné à remplir une charge de magistrature; mais sa famille, déférant à son goût, le laissa entrer dans le service militaire, d'où il passa dans le corps du génie en 1707. La cour le chargea d'aller examiner les colonies espagnoles au Pérou et au Chili en 1711, et employa son talent pour les fortifications à Saint-Malo, à Saint-Domingue en 1719, à Landau en 1728; ce fut aussi cette même année qu'il reçut la croix de Saint-Louis, et qu'il se maria. Il fut depuis employé en Bretagne; mais il ne parvint qu'au grade de lieutenant colonel, parce que les différentes commissions dont il avait été chargé l'avaient empêché de se trouver à plus de deux siéges, et que le nombre des siéges où se trouvent les officiers du génie sont les degrés qui les font monter aux grades supérieurs. Il est mort le 16 octobre 1772, laissant deux filles mariées, et un petit-fils, fils de son fils mort avant lui sur un bâtiment du roi, par le coup de vent de décembre 1768, qui le fit engloutir avec toute sa fortune. Ses ouvrages sont *Traité des feux d'artifice*, 1747, in-8°; *Voyage de la mer du Sud*, 1716, in-4°; *Théorie et pratique de la coupe des pierres et des bois*, Strasbourg, 1769, 3 vol. in-4°; l'abrégé de ce livre, sous le titre d'*Elémens de stéréotomie*, Paris, 1759, 2 vol. in-8°.

FREZZI (Frédéric), né à Foligno, ville d'Ombrie, se fit religieux dominicain, et prit le bonnet de docteur en théologie. Il se rendit habile dans les belles-lettres, la philosophie, la théologie, et dans le droit civil et canonique. Le pape Boniface IX lui donna le 17 octobre 1403 l'évêché de Foligno, et Frezzi assista en cette qualité au concile de Pise en 1409, et ensuite à celui de Constance en 1414. Il mourut à Constance pendant la tenue du concile en 1416. Il est auteur d'un célèbre poëme très-estimé des Italiens, Perouse, 1481, in-folio, et dont la plus belle édition est celle de Foligno, en 1725, 2 vol. in-4°, avec les notes de plusieurs savans. Ce poëme a pour titre : *Quadrireggio, o poema de' quatro regni*, c'est-à-dire le poëme des quatre règnes de la vie humaine, en 4 livres, dont le premier règne est celui de Cupidon, le second celui de Satan, le troisième celui des Vices, et le dernier celui de Minerve et de la Vertu. Frezzi a mérité par ce poëme un rang distingué entre les poètes d'Italie.

FRIART, ou plutôt FRÉAR. *Voy.* Chambrai.

FRIES (Jean-Conrad), sénateur de Zurich, et habile peintre en portraits, est mort à Zurich en 1693, à 73 ans.

FRIESS (Mathias), de Zurich, fut un peintre célèbre, et sculpteur en pierres. Il mourut en Moravie en 1596.

FRISCHE (dom Jacques), pieux et savant bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, était de Séez en Normandie. C'est lui qui donna, avec dom Nicolas Le Nourri, la nouvelle édition

Digitized by Google

de saint Ambroise, en 1686 et 1690, 2 vol. in-folio, avec de savantes notes. Il avait aussi entrepris une nouvelle édition de saint Grégoire de Nazianze; mais sa mort arrivée à Paris le 15 mai 1693 l'empêcha de l'achever. La Vie de saint Augustin, qui se trouve à la tête des œuvres de ce célèbre docteur de l'Église, est aussi de dom Frische et de dom Hugues Vaillant.

FRISCHLIN (Nicodème), poète latin du 16e siècle, naquit à Balingen, dans le duché de Wurtemberg, le 22 septembre 1547. Il enseigna les langues et les belles-lettres à Tubinge et ailleurs. Frischlin, s'étant attiré des affaires par ses écrits, fut renfermé à Aurach dans une tour d'où voulant se sauver il tomba sur des rochers et se tua le 18 novembre 1590, à 43 ans. On a de lui, 1° des Notes sur les Bucoliques et les Géorgiques de Virgile, sur Perse et sur les Épîtres d'Horace; 2° des Traductions d'Oppien, d'Aristophane, de Callimaque et d'Héliodore; 3° des Élégies, des Facéties, des Discours, des Comédies, et d'autres pièces en vers, 4 vol. in-8°, 1598, 1061, 4 et 7. La comédie de *Rebecca* lui valut une couronne de laurier d'or, que l'empereur Rodolphe lui donna solennellement; 4° des ouvrages sur la grammaire, suivant le système de Ramus.

FRISCHMUTH (Jean), célèbre littérateur et habile philologue, naquit en 1619 à Wertheim dans la Franconie. Il fut recteur, puis professeur des langues à Iène, où il mourut le 19 août 1687. On a de lui, 1° des explications fort heureuses de plusieurs endroits difficiles de l'Écriture sainte; 2° plus de 60 dissertations philologiques et théologiques, toutes fort estimées, imprimées à Iène, in-4°, en différens temps.

FRIZON (Pierre), docteur de Sorbonne, natif du diocèse de Reims, fut pénitencier de l'église de Reims, puis grand-maître du collége de Navarre à Paris. Il publia en 1629 une Histoire des cardinaux français, sous le titre de *Gallia purpurata*, 1638, in-fol., et mourut en 1651. M. Baluze, dans son *Antifrizonius* et dans son histoire des papes d'Avignon, a relevé un grand nombre de fautes de cet ouvrage de Frizon. On a de lui une édition de la Bible de Louvain, avec la manière de distinguer les traductions françaises catholiques de la Bible d'avec les protestantes, 1621, in-fol.

FROBEN (Jean), célèbre et savant imprimeur du 16e siècle, natif d'Hammelburg dans la Franconie, alla s'établir à Bâle, où il s'acquit une grande réputation par l'exactitude de ses éditions. C'est lui qui imprima avec soin les ouvrages de saint Jérôme, de saint Augustin et d'Érasme. Il avait dessein d'imprimer aussi les pères grecs, mais s'étant laissé tomber d'un escalier, cette chute lui causa une incommodité dont il mourut en 1527, avant que d'avoir pu exécuter son dessein. Érasme fit son épitaphe. Jean Froben laissa un fils nommé Jérôme Froben et une fille mariée à Nicolas Episcopius ou Bisop, lesquels, s'étant associés ensemble, continuèrent l'imprimerie de Froben avec réputation, et donnèrent des éditions correctes des pères grecs.

FROBISHER (Martin), né près de Doncaster, dans le comté d'Yorck, fut chargé, en 1576, de chercher au nord-ouest un passage à la Chine. Le 11 août il était à la latitude de 63 degrés huit minutes, où il trouva un détroit qui a pris son nom. Après une route de 60 lieues dans ce détroit, il atteignit une terre peuplée, dont il prit un sauvage, qui mourut peu après son arrivée en Angleterre. Il prit possession de ce pays au nom de la reine, et partit pour l'Angleterre le 26 août, les glaces menaçant déjà de l'enfermer. En 1577 cet habile marin y fit un second voyage; il tenta en vain de lier commerce, et repartit pour l'Angleterre le 24 août. Il y retourna en 1578 avec une flotte de 16 vaisseaux, qui partirent de Harwick le 31 mai. Ils bâtirent une maison dans l'île de Warwick, et revinrent en Angleterre à la fin d'août. Frobisher contribua à la défaite de la flotte espagnole *l'Invincible*, et fut envoyé en 1590 sur les côtes d'Espagne, mais sans succès, le roi d'Espagne ayant défendu à ses vaisseaux de sortir. En 1592 il commanda une flotte qui prit deux riches caraques espagnoles. Sa dernière expédition fut le commandement de la flotte envoyée sur les côtes de Bretagne. Il fut blessé à l'attaque du fort Cordon, près Brest, occupé par les Espagnols. Le fort fut pris et rasé, mais Frobisher

Digitized by Google

mourut de sa blessure à son arrivée en Angleterre le 7 novembre 1594.

FROELICH (Guillaume), natif de Zurich, se retira à Soleure au changement de religion de sa patrie. Il servit avec beaucoup de zèle et de gloire les rois François Ier, Henri II et Charles IX, et commanda en qualité de colonel plusieurs régimens Suisses au service de ces princes. Ce fut en grande partie à sa fermeté et à la valeur de son régiment que François Ier dut la victoire de Cerizoles. Frœlich fut créé chevalier par Henri II, et mourut à Paris le 4 décembre 1562, après quarante ans de service. Il fut enterré dans l'église des grands Cordeliers, où on lui éleva un mausolée fort estimé.

FROELICH (Erasme), né à Gratz en Syrie en 1700, entra chez les jésuites en 1716. Il professa les belles-lettres et les mathématiques à Vienne, où il eut occasion de suivre son inclination pour la connaissance des médailles. Il mourut en 1758. Nous avons de lui *Quatuor tentamina in re nummariâ velare*, Vindobonæ, 1737, in-4°, réimprimé en 1750; *De figurâ telluris*, Passau, 1757, in-4°; *Annales rerum et regum Syriæ*, 1751, in-fol., et des dissertations sur des médailles particulières parmi lesquelles on distingue *Familia Vaballathi nummis illustrata*, 1762, in-4°, etc.

FROIDMONT (Libert), *Fromondus*, fameux docteur de Louvain, natif d'Haccour entre Mastricht et Liége, enseigna avec réputation à Louvain, où il eut une chaire d'Écriture sainte en 1635, et où il mourut le 27 octobre 1653, à 66 ans, étant doyen de la collégiale de Saint-Pierre. On a de lui des Commentaires sur les actes des Apôtres et sur les épîtres de saint Paul, 1670, 2 tomes in-fol., et d'autres ouvrages dont plusieurs ont été condamnés à Rome. Il était ami intime de Jansénius, fut son exécuteur testamentaire avec Calenus, et lui succéda dans la chaire d'interprète de l'Écriture sainte à Louvain. C'est lui qui fit imprimer le fameux livre de Jansénius, intitulé *Augustinus*. La plupart des livres de Froidmont ont des titres bizarres et singuliers. Descartes faisait un grand cas de ce docteur.

FROILA Ier, roi d'Espagne à Oviédo, à Léon et dans les Asturies, était fils d'Alphonse Ier, et commença son règne en 757. Il fit de belles ordonnances pour la police du royaume, et remporta une grande victoire sur les Maures, dans laquelle il périt 54000 de ces barbares. Il souilla sa gloire par la mort d'un de ses frères. Aurèle, le troisième, lui ôta le trône et la vie en 768.

FROILA II, roi de Léon, succéda à son frère Ordogno en 924. Il imita son frère dans sa cruauté. Les Castillans se révoltèrent, et choisirent deux magistrats souverains pour les gouverner. Froila mourut de lèpre en 925.

FROISSARD ou FROISSART (Jean), célèbre historien du 14e siècle, chanoine et trésorier de Chimay, naquit à Valenciennes vers 1337. On a de lui une chronique estimée, qui comprend ce qui s'est passé en France, en Espagne et en Angleterre, depuis 1326 jusqu'en 1400. Il y en a eu plusieurs éditions. La meilleure est celle de Lyon en 1559, 4 tomes in-fol. Il y en a qui prétendent que l'édition gothique de Verard, 4 vol. in-fol., est plus ample. Enguerrand de Monstrelet continua cette chronique jusqu'en 1467, et Jean Sleidan en a fait un abrégé en latin. Froissard composa aussi plusieurs pièces de poésie qui sont restées manuscrites, et s'acquit l'estime de Philippe de Hainaut, de la reine d'Angleterre, et de Jeanne de Valois, sœur de Philippe de Valois. Il mourut vers 1402. On dit qu'il y a un manuscrit de la chronique de Froissard, à Breslaw, plus exact que les imprimés. On trouve des poésies de Froissard manuscrites dans différentes bibliothèques. Le genre dans lequel il a mieux réussi sont les églogues, qu'il nomme pastourelles.

FROLAND (Louis), avocat au parlement de Normandie, mort en 1746, a donné différens ouvrages de droit relatifs à la coutume de Normandie; Mémoires concernant les statuts, 1729, 2 vol. in-4°; Mémoire sur le sénatus-consulte Velléien, 1722, in-4°, sur la comté-pairie d'Eu, in-4°; Mémoires concernant la prohibition d'évoquer les décrets d'immeubles situés en Normandie, 1722, in-4°.

FROMAGEAU (Germain), savant docteur de Sorbonne, natif de Paris, de parens riches, refusa constamment tous les bénéfices et toutes les dignités

Digitized by Google

qu'on lui offrit, et s'appliqua uniquement à l'étude, à la décision des cas de conscience et aux œuvres de charité. Il assista long-temps à la mort ceux qui sont condamnés au dernier supplice, et mourut en Sorbonne le 7 octobre 1705. Ses Décisions ont été imprimées avec celles de M. de Lamet, en 2 vol. in-fol., par les soins de Treuvé, Paris, 1732.

FROMAGET, mort en 1750, a donné *Kara Mustapha*, *le Cousin de Mahomet, Mirima*, romans; *Les Noms en blanc*, *l'Epreuve dangereuse*, *ou le Pot au noir*, *les Vieillards rajeunis*, *le Neveu supposé*, *le Magasin des choses perdues*, opéras-comiques.

FROMENTHAL (Gabriel-Berthon de), était juge-mage du Puy-en-Velay, et mourut vers 1762. Ses décisions de droit civil, canonique et français, 1740, in-fol., sont fort estimées.

FROMENTIÈRES (Jean-Louis de), évêque d'Aire et l'un des plus célèbres prédicateurs de son temps, prêcha l'avent devant le roi en 1672, et le carême en 1680. Il gouverna son diocèse avec zèle, défendit qu'on imprimât ses sermons, et voulut qu'on ne mît autre chose sur son tombeau que ces paroles du psaume 26 : « Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison, et le lieu où réside votre gloire. Ne perdez pas, ô mon Dieu, mon âme avec les impies. » Malgré ses ordres, on a imprimé après sa mort, arrivée en 1684, 3 vol. de Sermons pour les fêtes, 2 pour le carême et 1 d'OEuvres diverses, in-8°.

FROMONDUS. *Voy.* Froidmont.

FRONSAC. *Voy.* Maillé.

FRONSBERG (Georges, comte de), d'une famille illustre du Tirol, servit Charles V dans ses guerres d'Italie, principalement à la bataille de Pavie. Il était luthérien, et zélé contre le pape. Quand il eut appris que le connétable de Bourbon allait faire le siége de Rome, il partit pour le joindre à la tête de 18,000 hommes, que l'espérance du sac de Rome avait rassemblés sous son drapeau. Il portait au bras un cordon d'or et de soie, dont il prétendait étrangler le pape; mais il mourut avant d'arriver à Rome, en 1527.

FRONTEAU (Jean), habile chanoine régulier de Sainte-Geneviève, et chancelier de l'université de Paris, naquit à Angers en 1614. Il enseigna la philosophie et la théologie à Sainte-Geneviève, fut prieur de Benets en Anjou, et curé de Montargis, où il mourut le 17 avril 1662, à 48 ans. Il savait les langues, et a laissé plusieurs ouvrages, entre autres une Chronologie des papes en vers; la Vie d'Ivès de Chartres à la tête des Lettres de cet évêque; *De diebus festivis*, in-fol., dans *Kalendarium Romanum*, Paris, 1652, in-8°; *Antitheses Augustini et Calvini*, 1651, in-16; *Epistolæ*, Leodii, 1674, in-16, et plusieurs écrits dans lesquels il s'efforce de prouver que Thomas à Kempis est auteur de l'Imitation de J.-C. C'est lui qui dressa la belle bibliothèque de Sainte-Geneviève.

FRONTIN (Sextus-Julius), célèbre capitaine romain, florissait sous Vespasien, Nerva et Trajan. Il fut préteur et consul, se signala en plusieurs occasions, et commanda avec succès les armées romaines en Angleterre et ailleurs. Frontin était ami de Martial, et fut comblé d'éloges par tous les écrivains de son temps. Il mourut vers la fin du premier siècle. Il nous reste de lui quatre livres des *Stratagèmes militaires*, écrits sous le règne de Domitien, et imprimés avec les autres auteurs qui ont écrit de l'art militaire, Wesel, 1670, 2 vol. in-8°, et séparément, Leyde, 1731, in-8°. Ils sont traduits en français avec Polyen, 1770, 3 vol. in-12. Son testament, fait vers l'an 85 de J.-C., portait cette clause : *Impensa monumenti supervacua est*; *memoria nostra durabit si vitâ meruimus*.

FRONTO (Marcus-Cornelius), célèbre orateur romain, enseigna l'éloquence à Marc-Aurèle et à Lucius Vérus. Le premier de ces princes lui fit élever une statue par ordre du sénat, et le fit subroger consul pour deux mois. Il ne faut pas le confondre avec Marcus-Julius Fronto, lequel, voyant les abus qui se commettaient sous l'empereur Nerva, qui écoutait trop facilement les délateurs, osa s'écrier en plein sénat que « s'il était dangereux d'être gouverné par un prince sous qui tout était défendu, il était encore plus dangereux de l'être par un prince sous qui tout était permis. » Nerva ne fut plus si facile dans la suite à prêter l'oreille

Digitized by Google

aux délateurs. Ce Fronto fut consul pour la troisième fois sous Trajan, l'an 100 de J.-C.

FRONTO DUCOEUS. *Voy.* Duc.

FROUMENTEAU (Nicolas), a travaillé sur les finances sous le malheureux règne de Henri III. Ses ouvrages, quoique surannés, sont encore recherchés. L'un est intitulé *Secret des finances*, 1581, in-8°; le second *Cabinet du roi de France*, 1582, in-8°.

FROWDE (Philippe), poète anglais et gentilhomme, mort en 1738, se distingua dans la poésie latine, et a fait deux tragédies, *la Ruine de Sagunte* et *Philotas*.

FRUCTUEUX (Saint), évêque de Tarragone, souffrit le martyre pour la foi de Jésus-Christ en 259, par ordre d'Émilien, gouverneur de cette ville. Il ne faut pas le confondre avec saint Fructueux, évêque de Brague, qui se retira dans une solitude qu'il nomma Complute, où il bâtit un monastère. Il mourut le 16 avril 665. Le peuple qui se retira dans la suite auprès du monastère de Complute, y bâtit la ville que l'on nomme présentement Alcala de Hénarez.

FRUELA, comte de Galice, voulut détrôner son neveu Alfonse, roi de Léon, et vint mettre le siége devant Oviedo; mais Alfonse fit poignarder l'usurpateur en 864.

FRUGONI (Charles-Innocent), né à Gênes le 21 novembre 1692, naquit d'une famille noble, qui finit en sa personne. Ses tuteurs lui persuadèrent d'entrer dans l'ordre des clercs réguliers somasques; mais cette vie sérieuse était trop contraire à son caractère enjoué et amateur des plaisirs; il obtint du pape de sortir de son ordre, et de rester prêtre séculier. Il se fixa à Parme, dont les différens souverains lui procurèrent l'aisance de la vie. Mais l'infant don Philippe enchérit sur les autres; il lui donna le titre de poète de la cour, d'inspecteur des théâtres et de secrétaire des beaux-arts. Il mourut à Parme le 20 décembre 1768. Ses poésies sont fort estimées des Italiens; ses chansons surtout ont fait les délices de ses contemporains. Il a paru à Parme une édition de ses œuvres en 1777, qui a 9 volumes.

FRUMENCE (Saint), *Frumentius*, apôtre de l'Ethiopie ou Abyssinie, était tyrien. Mérope, marchand et philosophe de Tyr, son parent, le mena en Ethiopie avec Edesius, autre jeune homme de ses parens. Mérope étant mort en abordant dans le pays, ces deux jeunes hommes plurent tellement au roi par leur science et par leur sagesse qu'il en fit ses favoris et leur donna, en mourant, la tutelle de son fils. Frumentius se servit de son crédit pour établir la religion chrétienne dans l'Abyssinie. Il favorisa les marchands chrétiens, fut ordonné évêque par saint Athanase en 331, établit plusieurs églises dans ce grand empire, et mourut vers 360.

FRUTER, ou plutôt FRUITIERS (Luc), *Fruterius*, savant et judicieux critique du 16e siècle, natif de Bruges, vint à Paris en 1566, et y mourut ayant à peine 25 ans. Il était ami de Muret et de plusieurs autres savans. On a de lui quelques ouvrages très-bien écrits en latin, 1584, in-8°.

FRYTH (Jean) prit de Guillaume Tyndale, zélé luthérien, des principes contraires à la religion catholique, à l'université d'Oxford, en 1525. Non content de penser à sa manière, il voulut y attirer les autres en publiant divers ouvrages sur le purgatoire et contre le pape, qui le firent arrêter. N'ayant pas voulu rétracter ses erreurs, il fut brûlé à Londres en 1533. Il eût mieux valu le renfermer dans une maison de fous; cela aurait détourné de marcher sur ses traces, plus que sa mort, qui parut un héroïsme.

FUCHSIUS ou FUSCH (Léonard), l'un des plus célèbres médecins du 16e siècle, naquit à Wembdingen en Bavière en 1501. Il enseigna et pratiqua la médecine avec tant de réputation à Munich, à Ingolstadt et ailleurs, qu'il fut nommé l'Eginète d'Allemagne. Il excellait surtout dans la connaissance des plantes; il fut anobli par Charles-Quint, se maria deux fois, et mourut à Tubingen le 10 mai 1566, à 65 ans. On a de lui en latin un très-grand nombre d'ouvrages estimés, dont l'un des principaux est son Histoire des Plantes, Bâle, 1542, in-fol., en latin, traduite en français par Le Maignan, Paris, 1549, in-fol.; *Opera didactica*. 1604, in-fol.

FUENTE (Constantin de la), *Fontius* ou *Pontius*, docteur en théo-

Digitized by Google

logie, chanoine de Séville, et prédicateur de Charles V, devint un des fameux protestans du 16e siècle. Il fut arrêté par ordre de l'inquisition, et mourut avant son jugement. On publia qu'il s'était tué lui-même en 1559. Son effigie fut portée à l'*Auto da fé*. Il avait donné au public un Commentaire en latin sur les proverbes, l'Ecclésiaste, le Cantique des Cantiques, et plusieurs autres ouvrages.

FUESLIN (Mathias), dit l'Ancien, naquit à Zurich en 1598. Il acquit de la célébrité par ses tableaux d'histoire. Il peignit aussi sur verre et en miniature, et maniait avec facilité le poinçon de la ciselure. Il mourut à Zurich en 1665, à 67 ans, laissant un fils de même nom que lui, habile peintre en portraits, qui mourut en 1708.

FUESLIN (Jean-Melchior), de Zurich, mort en 1756, à 59 ans, se distingua dans le dessin et la gravure; l'estampe de la cérémonie de l'alliance entre la république de Venise et le canton de Zurich lui fait honneur.

FUESLIN (Jean-Conrad), né à Zurich en 1704, fut curé de Veltheim depuis 1744 jusqu'en 1775. On a de lui un Abrégé de l'histoire helvétique à la suite de celle de Simler, qu'il donna à Zurich, 1734, in-8°; *Thesaurus historiæ helveticæ*, Tiguri, 1735, in fol.: c'est un recueil des historiens latins de la Suisse; un grand nombre d'ouvrages historiques en allemand, peu estimables par sa partialité contre la religion romaine.

FUET (Louis), reçu avocat au parlement de Paris en 1716, et mort en 1739, a donné un Traité des matières bénéficiales, 1723, in-4°, que M. Rousseau de la Combe a redonné sous le titre de *Jurisprudence canonique*, in-fol.. 1771.

FUGGER (Hulderic), né à Augsbourg, d'une famille riche et ancienne, fut camérier du pape Paul III, et se fit ensuite protestant. Il était grand amateur des sciences et des savans, et faisait des dépenses si considérables pour acquérir les manuscrits des auteurs anciens, que sa famille lui intenta procès à cette occasion, et lui fit ôter l'administration de son bien. Il se retira à Heidelberg, où il mourut en 1584, à 58 ans. Il légua sa bibliothèque, qui était très-belle, à l'électeur palatin, et fit plusieurs fondations.

FULBERT, évêque de Chartres, célèbre par son savoir, par sa piété et par son zèle pour la discipline ecclésiastique, enseigna long-temps à Chartres avec une réputation extraordinaire. Il succéda en 1016 à Rodulphe, évêque de Chartres, et mourut le 10 avril 1029. Ses Œuvres ont été imprimées en 1608, in-8°, et dans la Bibliothèque des Pères. On estime principalement ses Epitres. Elles sont écrites d'un style assez pur pour son temps, et l'on y remarque beaucoup d'esprit et de délicatesse.

FULBERT. *Voy.* Abailard.

FULGENCE (Saint), évêque de Ruspe en Afrique, surnommé l'Augustin de son siècle, pour avoir défendu avec zèle la doctrine de ce saint docteur contre les demi-pélagiens, naquit à Lepté dans la Bizacène, vers 463, d'une famille noble. Il fut instruit avec soin dans les lettres grecques et latines, et se retira ensuite dans la solitude, où son mérite le fit choisir pour conduire les religieux. Saint Fulgence alla à Rome en 500 pour visiter le tombeau des apôtres. S'étant trouvé dans une cérémonie où Théodoric haranguait, il fut si surpris de la magnificence de la cour de ce prince, qu'il s'écria avec admiration: « Si Rome terrestre est aussi éclatante et si belle, quelle doit être la Jérusalem céleste, que Dieu a promise à ses élus! » De retour en Afrique, il fut choisi évêque de Ruspe. Trasimond l'exila en Sardaigne, parce qu'il s'élevait avec zèle contre les ariens. C'est durant son exil qu'il composa ses excellens ouvrages. On le rappela dans la suite, et il mourut le 1er janvier 533. Il nous reste quelques-unes de ses œuvres, Paris, 1684, in-4°, et dans la Bibliothèque des Pères.

FULGENTIUS PLANCIADES (Fabius), que quelques-uns ont cru évêque de Carthage, florissait vers 520. Il est auteur d'un Traité de mythologie qui se trouve dans *Mythographi latini*, Amsterdam, 1681, 2 vol. in-8°, ou Leyde, 1742, 2 vol. in-4°; *De priscis vocabulis latinis*, 1586, in-4°.

FULGOSE (Baptiste). *Voy.* Frégose.

FULGOSE, ou FRÉGOSE (Ra-

Digitized by Google

PHAEL), célèbre jurisconsulte du 15e siècle, enseigna le droit avec réputation à Pavie et à Plaisance, puis à Padoue, où il mourut, laissant *Consilia*, in-fol.; *Repetitiones juris*, in-fol.

FULK (GUILLAUME), théologien anglais, professeur au collége de Saint-Jean à Cambridge, fut chassé du collége parce qu'on le soupçonnait de puritanisme, dont il avait reçu les principes de son confrère Cartwright; le comte de Leicester lui donna quelques bénéfices, l'amena en France quand il y vint en ambassade, et, à son retour, il y fut maître à Pembroke. Il mourut en 1589. On a de lui un Commentaire sur le Nouveau Testament, 1633, in fol.; des Livres de controverse et contre le pape.

FULLER (NICOLAS), savant écrivain anglais, né à Southampton en 1557, se rendit habile dans les langues, et s'appliqua à l'étude de l'Ecriture sainte. Il fut successivement secrétaire de Robert Horn évêque de Winchester, pasteur de l'église d'Aldington, chanoine de Salisbury, et recteur de Waltham. Il mourut à Aldington le 13 février 1623. On a de lui *Miscellanea theologica et sacra*, Londres, 1617, in-4°, et un Appendix à cet ouvrage, Leyde, 1622 : on y trouve beaucoup d'érudition.

FULLER (THOMAS), théologien et historien anglais, né à Akle en 1608, passa successivement de cure en cure, fut chanoine de Salisbury, prédicateur à la Savoye et dans d'autres paroisses de Londres. Il avait été attaché à la cause de Charles Ier, ce qui l'exposa à quelques persécutions; mais à la restauration il fut réintégré dans son canonicat de Salisbury, où il est mort le 16 août 1661. Il est auteur d'une Histoire ecclésiastique de la Grande-Bretagne, 1656, in-fol.; des Vies des hommes illustres d'Angleterre, 1662, in-fol.; de Sermons; de Livres de controverse; de la Vie des théologiens modernes, 1651, in-4°.

FULLER (ISAAC), peintre anglais, mort à Londres sous le règne de Charles II, réussissait dans les tableaux d'histoire, dont on voit plusieurs dans les chapelles des colléges d'Oxford.

FULRADE, très-célèbre abbé de Saint-Denis en France, au 8e siècle, se distingua par sa piété, et par ses talens et sa capacité dans les affaires et dans les négociations importantes dont il fut chargé. Il eut la qualité d'archi-chapelain, et mérita la confiance des princes et des papes. Il mourut le 16 juillet 784. On dit que le pape Etienne II lui accorda divers priviléges pour son abbaye de Saint-Denis.

FULVIE, *Fulvia*, dame romaine de l'illustre famille des Fulviens, si féconde en grands hommes, épousa d'abord Clodius, ennemi de Cicéron, ensuite Curion, qui fut tué en Afrique en soutenant le parti de César, et enfin Marc-Antoine le triumvir. C'était une femme hardie, ambitieuse et entreprenante, qui voulait avoir part au gouvernement : après la bataille de Philippes elle se brouilla avec Auguste, et fit prendre les armes à Lucius-Antoine, frère de son mari. Quelque temps après elle se retira en Orient, où elle fut très-mal reçue de Marc-Antoine, qui ne voulait point que cette femme jalouse et vindicative fût témoin de sa passion pour Cléopâtre. Fulvie fut si piquée de ce mauvais traitement, qu'elle en mourut de chagrin à Sicyone 40 ans avant J.-C. C'est elle qui eut tant de joie de la mort de Cicéron, que sa tête lui ayant été apportée, elle en tira la langue, la perça de plusieurs coups avec ses aiguilles à coiffer, et vomit mille injures contre lui. Il ne faut pas la confondre avec Fulvie, autre dame romaine, qui découvrit à Cicéron la conjuration de Catilina, l'ayant apprise de Curius son amant, qui était l'un des complices.

FULVIUS, ou *Gens Fulvia*, nom d'une des plus anciennes et des plus illustres familles romaines, d'où sortirent un grand nombre de consuls et de grands capitaines. Les plus célèbres sont, 1° Lucius Fulvius Curvus, consul 322 ans avant J.-C., qui triompha des Samnites; 2° Cn. Fulvius Maximus Centumalus, consul 298 ans avant J.-C, qui triompha aussi des Samnites après les avoir défaits auprès de Boviano. Son fils, de même nom que lui, fut dictateur 264 ans avant J.-C. Il soumit la Corse, défit les Illyriens, et remporta plusieurs victoires; 3° Marcus Fulvius Nobilior, consul 193 ans avant J.-C., qui prit la ville d'Ambracie, et obligea les Etoliens à de-

Digitized by Google

mander la paix ; 4° Quintus Fulvius Flaccus, un des plus grands capitaines de son siècle, 237 ans avant J.-C., fut quatre fois consul, et remporta une célèbre victoire sur les Gaulois ; 5° Marcus Fulvius Flaccus, son petit-fils, fut consul 125 ans ans avant J.-C., avec M. Plautius Hypsæus. Il défit les Liguriens ; mais s'étant joint avec Gracchus, tribun du peuple, et troublant la république, ils furent attaqués l'un et l'autre sur le mont Aventin, où ils s'étaient retirés, par Opimius Népos, et périrent en se défendant.

FULVIUS URSINUS, ou FULVIO ORSINI, célèbre critique, natif de Rome, fut chanoine de Saint-Jean-de-Latran. Il mourut à Rome le 18 juin 1600, à 70 ans, laissant une partie de ses manuscrits à la bibliothèque du Vatican. On a de lui un Traité *De familiis Romanorum*, 1663, in-fol. ; *Comment. de triclinio Romanorum*, 1689, in-12 ; des Notes sur Cicéron et sur Varron, Columelle, Sextus Pompeius et plusieurs autres ouvrages estimés.

FUMÉE. *Voyez* RUCHLIN.

FUNCH, FUNECCIUS, ou FUNCCIUS (JEAN), fameux ministre luthérien, né à Werden près de Nuremberg en 1518, s'attacha à la doctrine d'Osiander, dont il épousa la fille, et fut ministre dans la Prusse. Il composa une Chronologie depuis Adam jusqu'en 1560, Wittemberg, 1570, in-fol., et divers Traités. Sa fin ne fut pas heureuse ; car ayant été convaincu de donner à Albert, duc de Prusse, dont il était chapelain, des conseils désavantageux à l'état de Pologne, il fut condamné avec quelques autres comme perturbateur du repos public, et il eut la tête tranchée à Konigsberg le 28 octobre 1566. On dit qu'il composa ce distique un peu avant qu'on le menât au supplice :

Disce meo exemplo, mandato munere fungi,
Et fuge, seu pestem, τὴν πολυ πραγμοσυνην.

C'est-à-dire, « Apprenez par mon exemple à ne vous mêler que de l'emploi dont vous êtes chargé, et évitez comme la peste l'envie de vous mêler de trop de choses. » On a de lui un Commentaire sur les 70 semaines de Daniel en allemand, in-fol., et sur l'Apocalypse, in-4°.

FURETIÈRE (ANTOINE), natif de Paris, abbé de Chalivoy, et célèbre académicien de l'académie française, s'acquit une grande réputation par ses ouvrages, et mourut le 14 mai 1688, à 68 ans, après avoir eu de grands démêlés avec les académiciens ses confrères. Le plus célèbre et le plus estimé de ses ouvrages est son Dictionnaire universel de la langue française, où il explique les termes des arts et des sciences. Ce dictionnaire ne fut imprimé qu'après sa mort en 2 vol. in-fol. Basnage de Beauval en donna une édition à Amsterdam, 1725, 4 vol. in-fol. Ce dictionnaire est le fondement de celui connu sous le nom de Trévoux, dont la dernière édition est de Paris, 1771, 8 vol in-fol. Ses autres ouvrages sont, 1° des Factums et d'autres Ecrits contre les académiciens ses confrères, qui l'avaient exclu de leur académie en 1685, et qui l'accusaient d'avoir pillé le travail de l'académie ; 2° sa *Relation des troubles arrivés au royaume d'éloquence* : c'est une allégorie critique assez bonne ; 3° le *Roman bourgeois*, in-12 ou in-8°, livre estimé en son temps ; 4° cinq Satires en vers, in-12, qui ne sont pas estimées ; des Paraboles évangéliques en vers, 1672, in-12.

FURGOLE (JEAN-BAPTISTE), avocat au parlement de Toulouse, fut capitoul en 1754, et mourut en 1761, âgé de 71 ans. Il a donné un Commentaire sur l'ordonnance des donations, 1761, 2 vol in-4° ; Traité des testamens, 1745 et suivantes, 4 vol. in-4° ; Traité des curés primitifs, 1736, in-4° ; Traité de la seigneurie féodale, 1767, in-12 ; Commentaire sur l'ordonnance des substitutions, 1767, in-4°. Ses œuvres ont été imprimées en 6 vol. in-8°.

FURIES, filles de l'Achéron et de la Nuit, étaient chargées de tourmenter les criminels dans les enfers ; elles venaient quelquefois les agiter lorsqu'ils vivaient encore sur la terre : *Furiis agitatus Orestes*. Les païens leur donnaient aussi le nom d'Euménides, dans le dessein de les apaiser. Elles étaient trois, Alecton, Mégère et Tisiphone.

FURIUS BIBACULUS (MARCUS), poète latin, natif de Crémone, vers 103 ans avant J.-C., écrivit des Annales en vers, dont Macrobe rapporte quelques fragmens que l'on trouve aussi dans *Corpus poetarum* de Maittaire.

Digitized by Google

C'est de lui dont parle Horace dans ce vers satirique :

Furius hibernas canâ nive conspuit Alpes.

FURNEAUX (Philippe), ministre non conformiste d'Angleterre, est mort le 23 novembre 1783. Il a publié en 1770 et 1771 sept Lettres sur l'acte de tolérance, et en 1773 un Traité de la tolérance.

FURSTEMBERG (François Egon, prince de), fils d'Egon, comte de Furstemberg, d'une des plus nobles et des plus anciennes maisons d'Allemagne, naquit le 27 mai 1626. Il fut grand-doyen et grand-prévôt de Cologne, et l'un des principaux ministres de l'électeur de cette ville. Ayant été élu évêque de Strasbourg en 1665, il conçut le dessein d'y voir rétablir la religion catholique, et s'attacha à la France, qui s'empara de cette ville en 1681. L'évêque de Strasbourg mourut à Cologne le 1er avril 1681. Guillaume Egon, prince de Furstemberg, son frère, lui succéda dans cet évêché; il s'attacha aussi à la France, devint cardinal et abbé de Saint-Germain-des-Prés à Paris, où il mourut le 10 avril 1704, à 75 ans.

FURSTEMBERG (Guillaume), grand-maître de l'ordre de Livonie, ou des Portes-Glaives, était fils de Guillaume, seigneur de Nehemen, d'une maison noble et ancienne de Westphalie. Il s'opposa aux Moscovites qui voulaient s'emparer de la Livonie, et fit prisonnier l'archevêque de Riga en 1557; mais les Moscovites ayant pris la forteresse de Velim en 1560, ils emmenèrent le grand-maître prisonnier en Moscovie, où il mourut quelque temps après.

FURSTEMBERG (Ferdinand de), évêque de Paderborn, puis de Munster, et vicaire apostolique dans tous les pays du nord, naquit à Bilstein le 21 octobre 1626, de la même maison que le précédent. Il s'appliqua avec zèle à la conversion des hérétiques et des infidèles, aima et protégea les sciences, et mourut le 26 juin 1683. On a de lui plusieurs ouvrages, dont le principal est intitulé *Monumenta Paderbornensia*, Amsterdam, 1672, in-4°, ouvrage plein de recherches utiles et curieuses; des poésies en beau latin, imprimées au Louvre en 1684, in-folio.

FURSTIUS. *Voy.* Melchtal.

FURSY ou FOURSY (Saint), *Fursæus*, natif d'Irlande, vint en France, et bâtit un monastère à Lagni, vers 644, dont il fut le premier abbé. Il mourut à Mazeroëlles près de Dourlens le 19 janvier 650.

FUSI (Antoine), docteur de Sorbonne, et curé de Saint-Barthélemi et de Saint-Leu son annexe, fut privé de ses bénéfices par sentence de l'officialité, rendue sur des accusations de magie et de paillardise. La sentence ayant été confirmée par la primatie, il se retira à Genève en 1619, s'y maria et y mourut. Il avait donné, sous le nom de Juvain Solonicque, une satire contre M. Vivian, maître des comptes, marguillier de Saint-Leu, intitulée *Le Mastigophore*, 1609, in-8°, et depuis sa retraite à Genève, il y donna *Le Franc archer de la véritable Église*, 1619, in-8°. Il eut un fils qui se fit mahométan à Constantinople, pour décliner la juridiction de l'ambassadeur de France qui devait le juger pour un crime qu'il avait commis.

FUST (Jean), ou plutôt FAUST, bourgeois de Mayence, s'associa vers 1440 avec Jean Guttemberg, qui faisait des tentatives pour trouver l'art de l'imprimerie. Après plusieurs essais qui se bornaient à la gravure, Pierre Schœffer, clerc de Fust, inventa les lettres mobiles et l'encre propre à imprimer. Fust fut si charmé de cette découverte, en laquelle consiste principalement l'art de l'imprimerie, qu'il lui donna sa fille en mariage. Ils imprimèrent plusieurs ouvrages, et surtout des bibles d'un caractère semblable à celui des manuscrits. Ils en apportèrent un grand nombre d'exemplaires à Paris, qu'ils vendirent pour des manuscrits. Ceux qui les avaient achetés, voyant une si grande conformité entre ces Bibles lorsqu'ils les comparaient ensemble, crurent qu'il y avait en cela quelque art magique, et se pourvurent en justice contre Fust, qui se sauva à Mayence; mais quelque temps après, le parlement le déchargea de toutes les demandes de ceux qui avaient acheté des Bibles de lui. Le premier livre imprimé avec des caractères de fonte et mobiles, avec une date certaine, est le Psautier de chœur de Mayence, 1457, in-folio, par Fust et Schœffer : on

Digitized by Google

soupçonne cependant qu'une Bible latine en 2 vol. in-folio, sans lieu d'impression et sans date, qui se voit dans la bibliothèque du collége Mazarin, est plus ancienne, et imprimée entre 1450 et 1455, ce qui détruit l'ancienne opinion que celle de 1462 était la première. *Speculum humanæ salvationis* est dans le même cas : ce sont 58 planches en bois, au bas desquelles il y a de l'impression en caractères mobiles ; mais il paraît certain que l'impression des caractères est postérieure à l'impression des planches, ce qui laisse dans l'incertitude. On connaît cependant trois livres que l'on juge plus anciens, quoiqu'ils n'aient ni date ni nom de lieu et d'imprimeur ; c'est une histoire de l'Ancien et Nouveau Testament, représentée en 40 figures gravées en bois avec sentences et explications latines, sculptées sur les mêmes planches ; l'Histoire de saint Jean l'Évangéliste, de même en 48 planches ; *Ars moriendi* en 24 pages imprimées seulement d'un côté ; chaque page est composée d'une estampe en bois qui représente un exemple des misères de la vie humaine avec quelques explications gravées sur la même planche ; les feuillets sont collés ensemble deux à deux ; il a été vendu 1000 liv. à la vente M. de Mariette en 1775. Ces livrets, qui sont tous in-folio, précèdent sûrement l'impression en caractères mobiles, et peuvent remonter jusqu'en 1440. Il est même assez vraisemblable que ces premières tentatives sont dues à L. Coster de Harlem ; mais ces tentatives ne constituent pas l'imprimerie en lettres mobiles. C'est à Schœffer et Fust que l'invention en est due ; on ne voit point que Fust ait imprimé après 1468, ni Schœffer après 1490.

FUZELIER (Louis), poète français natif de Paris, s'adonna de bonne heure à la poésie, et travailla pour les comédiens-français et italiens, pour l'académie royale de musique et pour l'Opéra-Comique. Il obtint en 1744, conjointement avec M. de la Bruère, le privilége du Mercure, et mourut à Paris le 19 septembre 1752, à 80 ans. On a de lui un théâtre considérable, qui n'est pas réuni, dont on estime surtout sa comédie en un acte intitulée *Momus fabuliste*, et ses opéras intitulés *Les âges*, *Les amours des dieux*, *Les Indes galantes*, et *Le carnaval du Parnasse*. Il a beaucoup travaillé pour le théâtre Italien et l'Opéra-Comique.

Digitized by Google

G.

GABALIS (le comte de). *Voy.* VILLARS.

GABATO (SÉBASTIEN), Vénitien, se mit au service des Anglais pour la découverte de l'Amérique. Colomb prenait sa route par les Canaries et les Açores, Gabato par le nord-ouest ; il y arrivait plus tôt; il découvrit la terre de Labrador. Son habilité dans la navigation lui fit donner le nom de Rocher.

GABINIUS (AULUS), consul romain 58 ans avant J.-C., obtint le gouvernement de Syrie et de Judée, où il rétablit Hircan dans la dignité de grand-pontife. Gabinius, après cette expédition, s'étant enrichi des dépouilles de la Syrie, accepta les 1,000 talens que lui offrit Ptolomée Aulètes pour être rétabli dans le royaume d'Égypte. Gabinius marcha aussitôt en Égypte, et prolongea la guerre en recevant des sommes considérables d'Archélaüs, ennemi de Ptolomée: cependant Archélaüs ayant été tué dans un combat, Ptolomée fut mis en possession de son royaume. Gabinius retourna à Rome 54 ans avant J.-C. Il fut alors accusé par le peuple ; mais le crédit de Pompée et l'argent qu'il fit distribuer à ses juges et à ses accusateurs le firent absoudre. Quelque temps après il fut accusé de concussion, et condamné au bannissement ; c'est en cette dernière occasion que Cicéron harangua pour lui, à la prière de Pompée, quoiqu'il eût voulu auparavant le faire condamner pendant son absence. Ce trait ne fait point d'honneur à ce célèbre orateur. Gabinius mourut à Salone 40 ans avant J.-C.

GABOR. *Voy.* BETLEM.

GABRIEL SÉVÈRE, savant archevêque de Philadelphie, au 16e siècle, natif de Monenbazie ou Épidaure, voyant qu'il avait peu de Grecs dans son église, se retira à Venise, où il fut l'évêque des Grecs qui étaient dans les états de cette république. Il fit imprimer à Venise en 1600 un Traité des Sacremens, en grec, et une Apologie en 1604. On voit clairement dans ses ouvrages que cet habile archevêque admettait la transsubstantiation comme les latins. Richard Simon donna en 1671 et en 1686 une édition des œuvres de Gabriel de Philadelphie, en grec et en latin, avec des notes, in-4°.

GABRIEL SIONITE, savant maronite, mort en 1648, était professeur des langues orientales à Rome, d'où il fut attiré à Paris pour travailler à la Polyglotte de M. Le Jay. Il apporta avec lui des bibles syriaques et arabes, qu'il avait écrites de sa main sur des exemplaires manuscrits à Rome : ces bibles furent imprimées pour la première fois dans la Polyglotte de M. Le Jay, avec les points voyelles et une version latine, et ensuite dans la Polyglotte d'Angleterre. Gabriel Sionite traduisit encore la Géographie arabe, intitulée *Geographia Nubiensis*, 1619, in-4°, et quelques autres ouvrages. Il se brouilla avec M. Le Jay, qui fit venir de Rome Abraham Echellensis pour le remplacer.

GABRIEL (JACQUES), habile architecte du roi, fit le bâtiment de Choisy, et entreprit le pont Royal à Paris; mais il mourut en 1686, avant d'avoir achevé ce dernier ouvrage, qui ne fut terminé que par Jacques Gabriel son fils, et par le frère Romain. Jacques Gabriel, dont nous venons de parler, naquit à Paris en 1667. Il s'acquit une telle réputation qu'il devint inspecteur-général des bâtimens, jardins, arts et manufactures, premier architecte et premier intendant des ponts et chaussées du royaume, et chevalier de Saint-Michel. Il donna le projet de l'égout de Paris, et les plans d'un grand nombre de bâtimens publics, et mourut à Paris en 1742, laissant un fils qui est

Digitized by Google

premier architecte du roi, et qui soutient la réputation de ses ancêtres.

GABRIELLE DE BOURBON, princesse illustre par son esprit, par sa piété et par ses ouvrages, était fille de Louis de Bourbon Ier, comte de Montpensier. Elle épousa en 1485 Louis de la Trémouille, tué à la bataille de Pavie en 1525, dont elle eut Charles, comte de Talmond, qui fut tué à la bataille de Marignan en 1515. Elle mourut au château de Thouars en Poitou le 31 décembre 1516. Elle a composé l'*Instruction des jeunes pucelles*; le *Temple du saint Esprit*; le *Voyage du pénitent*; les *Contemplations de l'âme dévote, sur les mystères de l'incarnation et de la passion de Jésus-Christ*, et d'autres ouvrages de piété manuscrits. *Voy.* ESTRÉES.

GABRIN ou GABRINI (NICOLAS). *Voy.* LAURENTIO.

GABRINUS FUNDULUS, fameux par sa perfidie et par sa cruauté, se joignit aux Cavalcabos, qui se rendirent maîtres de Crémone après la mort de Jean, duc de Milan, arrivée en 1411. Dans la suite Gabrinus, aspirant lui-même à la souveraineté, invita Charles de Cavalcabos, chef de cette famille, avec neuf ou dix de ses parens, d'aller à sa maison de campagne, où il les assassina tous dans un festin. Aussitôt il s'empara du gouvernement de la ville, et y exerça toutes sortes de cruautés; mais il fut pris dans la suite, et mené à Milan, où Philippe Visconti, duc de Milan, qui avait succédé à Jean son frère, lui fit trancher la tête. Loin de se repentir de son crime, il dit que son regret était de n'avoir pas précipité du haut d'une tour le pape Jean XXIII, et l'empereur Sigismond, quand il les avait eus chez lui.

GACON (FRANÇOIS), poète français très-connu par ses traits satiriques contre Bossuet, Rousseau, La Mothe, etc., naquit à Lyon en 1667, d'un négociant. Il remporta le prix de poésie à l'académie française en 1717, et mourut dans son prieuré de Baillon, près de Beaumont-sur-Oise, le 15 novembre 1725, à 58 ans. On a de lui 1° *Le poète sans fard*, ouvrage satirique, in-12; 2° Traduction des odes d'Anacréon, qu'il a répandues dans un roman de la vie d'Anacréon, in-12 3° *l'Anti-Rousseau*, en vers, in-12; 4° *l'Homère vengé*, in-12, contre M. de la Mothe. Gacon attaqua encore M. de la Mothe, et le tourna en ridicule dans un petit ouvrage intitulé *Les Fables de M. de la Mothe, traduites en vers français par P. S. F. au café de Mont-Parnasse*, in-12. Il est encore auteur du *Secrétaire du Parnasse*, 1723 et 1724, 2 brochures in-8°; de plusieurs *Brevets de la calotte*, 1752, 4 vol. in-12; d'un grand nombre d'épigrammes, qui n'ont eu de la célébrité que par leur méchanceté, etc. Il avait été père de l'Oratoire, et il n'était que tonsuré.

GAD, septième fils de Jacob, par Zelpha, naquit 1746 ans avant J.-C., et fut chef d'une tribu de son nom, qui produisit de vaillans hommes. Il ne faut pas le confondre avec le prophète Gad, ami fidèle du roi David, auquel il proposa de la part de Dieu de choisir l'un de ces trois fléaux, la guerre, la peste, ou la famine, vers 1017 avant J.-C.

GADDO GADDI (THADÉE), fameux peintre de Florence, mort en 1312, excella dans la peinture à la mosaïque.

GADDO GADDI (ANGE), fils du précédent, fut d'abord élève de son père, et se perfectionna sous le Giotto, qu'il imita. C'est lui qui bâtit la tour de Sainte-Marie-del-Fiore, et le pont qui est sur l'Arno à Florence. Il est mort en 1350, à 50 ans. Il réussissait principalement dans l'expression des passions. Son fils Ange, mort en 1387, à 63 ans, fit aussi d'assez bons tableaux et restaura très-bien des mosaïques.

GADROIS (CLAUDE), l'un des plus habiles et des plus zélés partisans de la philosophie de Descartes, était natif de Paris. Il avait l'esprit délicat et plein de feu, et se faisait aimer de tous les honnêtes gens par la pureté de ses mœurs, par l'excellence de son caractère et par la droiture de son cœur. M. Basin, maître des requêtes et intendant de l'armée d'Allemagne, le prit auprès de lui en qualité de secrétaire, et lui donna deux ans après la direction de l'hôpital de l'armée, établi à Metz. Gadrois s'abandonna alors avec tant d'ardeur et de charité au service

Digitized by Google

des pauvres soldats et des officiers malades, qu'il en contracta une maladie dont il mourut en 1678, à la fleur de son âge, ayant à peine 36 ans. On a de lui 1° des Tables pour servir à la logique et aux autres parties de la philosophie ; 2° un petit Traité estimé et très-curieux sur les influences des astres ; 3° un ouvrage de physique intitulé *le Système du monde*, 1675, in-12. M. Arnauld avait une estime particulière pour Gadrois.

GAETAN DE TIENNE (Saint), né à Vicence en 1480, de Gaspard de Tienne, d'une noble et ancienne famille, fut protonotaire apostolique participant, dignité considérable de Rome, et forma le dessein d'instituer une congrégation de clercs réguliers. Jean-Pierre Caraffe, alors évêque de Chieti, et depuis pape sous le nom de Paul IV, Boniface de Colle, gentilhomme milanais, et Paul de Ghisleri, se joignirent à lui pour le même dessein. Ces quatre fondateurs, dont saint Gaëtan était le chef, ayant renoncé à leurs bénéfices, firent leurs vœux dans l'église de saint Pierre, au Vatican, le 14 septembre 1524. Le pape approuva leur ordre sous le nom de clercs réguliers. Cependant ayant élu pour supérieur l'évêque de Chieti, ils furent appelés théatins, du nom de cette ville, qui en latin s'appelle Théate. Les trois ans de supériorité de l'évêque de Chieti étant expirés, saint Gaëtan fut élu supérieur. Trois ans après il fut envoyé à Naples par le pape, y fonda une maison de son ordre, et y mourut en odeur de sainteté, le 17 août 1547, à 67 ans. Il fut canonisé par Clément X. Le père de Tracy a donné sa Vie, 1774, in-12.

GAFFAREL (Jacques), docteur en théologie et en droit-canon, natif de Mannes en Provence, se rendit habile dans les langues orientales, et fut bibliothécaire du cardinal de Richelieu, qui l'envoya en Italie pour y acheter les meilleurs livres imprimés et manuscrits. Gaffarel publia un ouvrage intitulé *Curiosités inouïes sur la sculpture talismanique des Persans*, etc., in-8°, qui fit grand bruit et qui fut censuré en Sorbonne. Grégoire Michaelis en a donné une édition latine avec des notes, Hambourg, 1676, 2 vol. in-12. On dit que le cardinal de Richelieu voulait l'employer à réunir les protestans à la religion catholique ; ce fut apparemment pour ce sujet que Gaffarel avait fait le traité singulier qu'il fit imprimer en 1645 sous ce titre : *Quæstio pacifica, num religionis dissidia per philosophorum principia, per antiquos christianorum orientalium libros rituales, et per propria hæreticorum dogmata conciliari possint?* in-4°. Il avait aussi entrepris l'Histoire du monde souterrain ; mais il ne put l'achever, étant mort à Sigonce, dans le diocèse de Sisteron, en 1681, à 80 ans. On a de lui *Abdita cabalæ mysteria defensa*, Paris, 1625, in-4° ; *Index codicum cabalistorum manuscriptorum quibus usus est J. Picus Mirandula*, Paris, 1651, etc., in-8°.

GAGE (Thomas), né d'une famille catholique en Irlande, se fit dominicain en Espagne, et fut choisi en 1625 pour aller prêcher la foi aux infidèles dans le Mexique. Y étant devenu fort riche, il retourna en Angleterre, renonça à la religion catholique, et devint ministre en 1648. On a de lui une Relation fort estimée des Indes occidentales, traduite en français par Baulieu Hues-Oneil, que l'on croit être Baillet, 2 vol. in-12.

GAGNIER (Jean), parisien, fut élevé dans la religion catholique ; mais, ayant été forcé de quitter la France, il se retira en Angleterre, où il finit ses études à Cambridge et à Oxford. Après avoir embrassé la religion anglicane, il s'appliqua principalement à l'étude des langues orientales, fut nommé professeur d'arabe à Oxford, où il est mort au grand regret de ses auditeurs. Il a fait imprimer une traduction latine avec des notes du livre hébreu de Joseph Bengorion, 1706, in-4° ; une Vie de Mahomet, traduite d'Abulféda, imprimée avec l'original, 1723, in-fol., traduite en français, Amsterdam, 1730, 2 vol. in-12 ; une Traduction latine de la Géographie du même Abulféda, qui se trouve avec les *Petits géographes*, 1712, in-8°, et séparement, Londres, 1732, in-fol. On remarque dans ses notes sur ces ouvrages beaucoup d'érudition, de saine critique et de jugement. La date de l'impression de ses ouvrages fixe le temps où il a vécu.

Digitized by Google

GAGUIN (Robert), célèbre historien du 15e siècle, et le 20e général des mathurins ou trinitaires, natif de Calines dans le diocèse d'Arras, fut employé par les rois Charles VIII et Louis XII en diverses négociations importantes. Il se distingua par sa science et par son mérite, et mourut à Paris le 22 mai 1501. Les plus considérables de ses ouvrages sont 1° une Histoire de France en latin, qu'il termine à l'an 1499, Lyon, 1524, in-fol.; elle a été traduite en français; 2° des Epîtres, des Harangues et des Poésies en latin, Paris, 1498, in-4°; 3° La Chronique de Turpin, traduite en français, Paris, 1527, in-4°, ou Lyon, 1583, in-8°.

GAHAGANS (N.), poète anglais, pendu à Londres en 1749 pour avoir rogné des guinées. Etant déja en prison à Newgate, il traduisit en vers latins le *Temple de la Renommée* du célèbre Pope.

GAI. *Voy.* Gay.

GAIGNÈRES (François-Roger de), ancien gouverneur de la ville et principauté de Joinville, mort le 27 mars 1715, avait vendu au roi, en 1711, ses manuscrits, dont partie a été transportée au bureau des affaires étrangères et à la bibliothèque du roi, dont ils ne font pas le moindre ornement.

GAJADO. *Voy.* Cajado.

GAICHIES (Jean), prêtre de l'Oratoire, membre de l'académie de Soissons, fut long-temps théologal de cette ville. S'étant démis de sa théologale, il vint demeurer à Paris dans la maison des pères de l'Oratoire, rue Saint-Honoré, où il mourut le 5 mai 1731, à 83 ans. On a de lui des maximes sur le ministère de la chaire, qui sont très-estimées, et qui, avec ses discours académiques, ont été imprimées en 1738, un vol. in-12.

GAIGNY (Jean de), *Gagnæus*, savant docteur de Sorbonne, natif de Paris, fut chancelier de l'université, et premier aumônier du roi François Ier. Il mourut le 15 novembre 1549. On a de lui des commentaires sur l'Écriture sainte dans *Biblia magna* de la Haie, 5 vol. in-fol.

GAILLARD (Honoré), jésuite, né à Aix, mort à Paris en 1727, se fit un nom dans le ministère de la chaire à la cour et dans la capitale. On a de lui des Prières pendant la messe, petit in-16, assez estimées.

GAILLARD LONJUMEAU, nom d'une ancienne maison de Provence, dont était Jean de Gaillard, né à Aix le 22 mai 1634. Il fut nommé à l'archidiaconat de Bayeux, puis à l'évêché d'Apt en 1673. C'est lui qui forma le premier le vaste projet du grand dictionnaire historique universel, qu'il fit exécuter par Moreri. M. de Gaillard refusa l'évêché de Limoges, et mourut à Apt le 10 février 1695. Madeleine de Gaillard sa sœur naquit à Marseille le 24 janvier 1620. Elle épousa à l'âge de 16 ans le sieur de Venel, d'abord conseiller au parlement de Provence, ensuite maître des requêtes du palais de la reine, et conseiller d'état. Elle mérita la confiance de la reine Anne d'Autriche et du cardinal Mazarin. La reine lui fit, par lettres-patentes du mois de septembre 1648, un don des glacières de Provence, qui appartenaient au domaine, et le privilége exclusif de faire débiter la glace par bureau dans toute cette province, ce qui lui valait 20,000 livres de rente. Elle eut beaucoup de part à la rupture de l'affection de Louis XIV pour mademoiselle Mancini, qu'elle conduisit à Rome lorsqu'elle eut épousé le connétable Colonne. Elle devint ensuite dame de la reine, et sous-gouvernante des ducs de Bourgogne, de Berry et d'Anjou. Elle mourut au château de Versailles le 24 novembre 1687, à 67 ans. De la même maison était Michel Gaillard, né à Paris le 13 mars 1449. Il s'attacha à Louis XI, devint son maître d'hôtel, seul général des finances, et général des galéasses de France en 1480. Il fut aussi en grande estime auprès du duc d'Orléans, qui lui conféra l'ordre du Porc-épic. Il épousa en secondes noces, le 2 juin 1482, Marguerite Bourdin, qui lui apporta en dot les seigneuries de Lonjumeau, de Chilly, du Fayet, et de Puteau-sur-Seine. Il mourut au château de Lonjumeau le 2 avril 1522. Michel II de Gaillard son fils fut chevalier et pannetier du roi François Ier. Il épousa, le 10 février 1512, au château d'Amboise, Souveraine d'Angoulême de Valois, fille naturelle de Charles, duc d'Orléans et d'Angoulême. Fran-

Digitized by Google

çois Ier, qui était fils du même Charles, duc d'Orléans et d'Angoulême, et par conséquent frère de Souveraine d'Angoulême, la légitima à Dijon en 1521.

GAINAS, Goth de naissance, devint par sa valeur général de l'armée de l'empereur Arcadius. Il fit tuer en 395 le traître Ruffin comme un usurpateur. Par cette mort Eutrope étant devenu le favori de l'empereur, Gainas en fut si jaloux qu'il appela les barbares d'Asie, et força Arcadius, en 399, à lui livrer Eutrope et plusieurs autres de ses plus fidèles ministres. Gainas, étant arien, demanda une église pour les ariens de Constantinople. Il forma même le dessein de brûler le palais impérial et de se rendre maître de l'empire. Ces attentats obligèrent l'empereur de le déclarer ennemi de l'état; ce qui irrita tellement Gainas, qu'il ravagea toute la Thrace; mais il fut vaincu sur la mer de l'Hellespont, et fut tué comme il fuyait avec les débris de sa flotte, en 400. Sa tête fut portée à l'empereur à Constantinople.

GAITTE (Charles), docteur de Sorbonne et chanoine de Luçon, est connu par un savant traité sur l'usure, *De usurâ et fœnore*, 1678, in-4°.

GAL (Saint), fils d'un sénateur, ayant renoncé au monde, s'acquit l'estime de Thierri, roi d'Austrasie, et fut évêque de Clermont en 532 après Saint-Quintien. Il mourut vers 552. Il ne faut pas le confondre avec saint Gal, natif d'Irlande et disciple de saint Columban. C'est lui qui fonda en Suisse le célèbre monastère de Saint-Gal, dont il fut le premier abbé en 614. Il mourut vers 646. On a de lui quelques ouvrages dans la Bibliothèque des Pères et dans le Canisius de Basnage.

GALANUS (Clément), religieux théatin, ayant demeuré long-temps en Arménie, recueillit plusieurs actes et plusieurs écrits arméniens, et les traduisit en latin. Son ouvrage, dont une partie est en arménien et l'autre en latin, fut imprimé à Rome en 1650, 2 vol. in-folio. Il a pour titre *Conciliation de l'Eglise arménienne avec l'Eglise romaine, sur les témoignages des pères et des docteurs arméniens.* On y trouve aussi l'Histoire civile et ecclésiastique d'Arménie.

GALAS (Mathieu), né à Trente en 1589, fut d'abord page du baron de Beaufremont, chambellan du duc de Lorraine, et se signala tellement en Italie et en Allemagne, qu'il fut mis à la tête des armées impériales. Galas rendit des services importans au roi d'Espagne et à l'empereur. Il voulut même s'emparer de la Bourgogne en 1636; mais il fut battu avec le duc de Lorraine à Saint-Jean-de-Lône. Il réussit mieux contre les Suédois: cependant son armée ayant été entièrement défaite près de Magdebourg par Tortenson, il fut disgracié de l'empereur. Quelque temps ans après on lui rendit le commandement des troupes; mais il n'en jouit pas long-temps, étant mort à Vienne en Autriche en 1647, à 58 ans.

GALATEO (Antoine), médecin, dont le nom était Ferrari, se maria à Naples, et mourut à Lecce en 1517, à 73 ans. Il est auteur de *De situ Iapygiæ*, 1624, in-4°; *Successi dell' armata Turchesca nella città d'Otranto dell' anno 1480*, 1612, in-4°. Il avait accompagné le fils du roi de Naples à cette expédition; *De laudibus Venetiarum*, qui se trouve dans *Vite de' letterati Salentini da Dom de Angelis.*

GALATES (les) étaient une colonie de Gaulois que Nicomède, roi de Bithynie avait appelés à son secours. Ils obtinrent une partie de son état, où ils s'établirent, et ce pays fut nommé Galatie ou Gallo-Grèce, à cause du mélange des Grecs avec les Gaulois. Les Galates se firent redouter des rois de l'Orient pendant environ un siècle; mais quand les Romains eurent vaincu Antiochus, ils les soumirent 170 ans avant J.-C. Le nom et la langue gauloise y subsista encore long-temps.

GALATHÉE, nymphe et divinité marine, selon la fable, était fille de Nérée et de Doris. Elle fut aimée de Polyphème, qu'elle méprisa pour le berger Acis. Le cyclope indigné écrasa Acis avec un rocher.

GALATIN (Pierre), savant religieux de saint François, au 16e siècle, s'acquit beaucoup de réputation par ses ouvrages, surtout par son Traité *De arcanis catholicæ veritatis*, Francfort, 1612, in-folio, contre les Juifs. Cependant Galatin avait copié cet écrit du livre de Porchet, intitulé *Vic-*

Digitized by Google

toria adversus Judæos. Porchet avait lui-même copié son ouvrage de Raimond Martin ; mais il en avertit ses lecteurs, au lieu que Galatin a publié son ouvrage comme s'il était de lui.

GALAUP DE CHASTEUIL (François), célèbre et savant solitaire du Mont-Liban, naquit à Aix en Provence le 19 août 1588, d'une famille noble et féconde en personnes de mérite. Il fit paraître dès son enfance une grande inclination pour la piété et pour les sciences. Ayant lié amitié avec M. de Peïresc, il se retira avec lui à la campagne, et fit de savantes observations sur le Pentateuque samaritain, que le père Théophile Minuti, religieux minime, avait apporté du Levant. François de Chasteuil alla demeurer au mont Liban en 1631. Il y mena une vie si édifiante, et s'y distingua tellement par son mérite, que les maronites voulurent l'élire pour leur patriarche, mais il refusa cet honneur. Les courses des Turcs l'obligèrent ensuite de se retirer à Mar-Elicha, dans un monastère de carmes déchaussés, où il mourut en odeur de sainteté le 15 mai 1644. Il savait les mathématiques et les langues orientales, et s'était rendu très-habile dans le sens littéral de l'Ecriture sainte. Sa vie, écrite par M. Machetti, in-12, est devenue rare.

GALAUP (François), son parent, après s'être fait recevoir docteur en droit, prit le parti des armes, se mit au service de Lascaris, grand-maître de Malte, puis à celui du grand Condé, qui le fit capitaine de ses gardes. Ce prince étant sorti du royaume, Galaup se retira à Toulon, où il arma un vaisseau de guerre sous la bannière de Malte. Après s'être distingué pendant plusieurs années, il fut pris par des Algériens et mis en esclavage. Il en sortit au bout de deux ans, et passa au service du duc de Savoie, qui, pour récompenser son mérite, le gratifia d'une pension de 2000 livres et le fit précepteur du prince de Piémont son fils. Galaup mourut à Vercel en 1678, à 52 ans. Il avait traduit les petits prophètes et mis en vers français quelques livres de la Thébaïde de Stace.

GALAUP (Pierre), son frère, fut ami de Furetière, de La Fontaine, de Boileau et de mademoiselle de Scudéri. S'étant trouvé à Paris en 1673, lors de la prise de Maëstricht, il composa à ce sujet une Ode provençale, qui fut très-estimée et qui se trouve dans le 8e tome des Mémoires de littérature du père Desmolets. Il mourut à la fin de juillet 1727, à 84 ans. On a encore de lui une Explication, in-fol., des arcs de triomphe dressés à Aix à l'arrivée des ducs de Bourgogne et de Berri.

GALBA (Servius-Sulpitius), empereur romain, de l'ancienne famille des Sulpices, naquit la veille de la naissance de J.-C. Il fut adopté par Livia Ocellina sa belle-mère, et avancé dans les charges par Livie, femme de l'empereur Auguste. On dit qu'ayant été présenté à Auguste avec d'autres jeunes Romains, ce prince, en voyant son nez aquilin qui lui donnait l'air d'un aigle, lui dit : « Et toi, Galba, tu goûteras aussi de l'empire ; » à quoi Galba répondit « que ce serait quand une mule deviendrait féconde. » Ce prodige arriva effectivement sous le règne de Néron, ce qui porta Galba à la révolte, par les sollicitations de Vindex, plutôt que de subir la mort que Néron avait ordonnée. Il se fit élire empereur l'an 68 de J.-C., et fut le premier des empereurs romains élu sans être de la famille des Césars. Galba s'était acquis l'estime de tout le monde, n'étant que particulier ; mais il se rendit odieux par ses cruautés et par son avarice aussitôt qu'il fut sur le trône. Il fit tuer Macer et Fonteius Capito, et adopta Pison, avec lequel il fut assassiné par ordre d'Othon, le 10 janvier 69 de J.-C., à 73 ans. C'était un prince doué des plus belles qualités. On l'aurait cru digne de l'empire, s'il n'eût jamais empereur.

GALE (Thomas), savant écrivain anglais, fut principal de l'école de Saint-Paul, membre de la société royale de Londres, et doyen d'Yorck. Il était en commerce de lettres avec les savans, et fut choisi pour faire les inscriptions du monument érigé à l'occasion de l'incendie de 1666. Thomas Gale publia en 1671 *Opuscula mythologica, ethica et physica*, en grec et en latin, Cambridge, 1671, ou Amsterdam, 1688, in-8°. On a de lui divers autres autres ouvrages estimés ; les principaux sont, 1° *Historiæ poeticæ antiqui scriptores*, Paris, 1675.

Digitized by Google

in-8°; 2° *Historiæ britannicæ, saxonicæ, anglo-danicæ scriptores quindecim*, 1687 et 1691, 2 vol. in-fol.; 3° Édition du Traité de Jamblique *De mysteriis Ægyptiorum*, traduit en latin avec de grands éclaircissemens, 1678, in-fol.; *Antonini iter Britanniarum*, 1709, in-4°, ouvrage très-utile pour l'ancienne géographie; 5° *Rhetores selecti*, Oxford, 1676, in-8°, etc. Il mourut le 8 avril 1709.

GALE (Roger), fils de Thomas, publia l'Itinéraire d'Antonin de son père, 1709, in-4°. Il a traduit en anglais la Science des médailles de Jobert, 1715, in-8°; des explications de médailles ou d'inscriptions dans différens recueils. Il mourut à Scruton, où il menait un grand état, le 25 juin 1744, à 72 ans.

GALE (Samuel), frère puîné du précédent, était né à Londres le 17 décembre 1682. Il fut un de ceux qui firent revivre la société des antiquaires. Il est mort le 10 janvier 1754, à 72 ans. Le seul ouvrage qu'il ait publié de son vivant est l'Histoire de la cathédrale d'Yorck, in-fol.

GALE (Jean), né à Londres le 26 mai 1680, fit ses études à Leyde, et fut reçu docteur en théologie à Oxford, pour ses *Réflexions* sur le livre de M. Vall, au sujet du baptême des enfans, qui parurent en 1711. Il soutient que dans l'église primitive le baptême se conférait par immersion, et aux adultes seulement. Il était ministre d'une église anabaptiste à Londres, dans laquelle ses prédications attiraient quantité de personnes de toutes les sectes. Il est mort à la fin de décembre 1721. Ses Sermons sont en 4 vol. in-8°.

GALE (Théophile), théologien anglais non conformiste, était né en 1628. Il fit plusieurs éducations, et mourut en mars 1678. Il allait publier un *Lexicon Novi Testamenti etymologicon*, qu'il avait fait jusqu'à l'iota, quand il est mort. Il avait publié de son vivant *Court of the gentiles*, en 3 parties, 1673; une Théologie latine, 1673, in-12; une Philosophie latine, 1676, in-8°, etc.

GALÉANO (Joseph), enseigna et pratiqua la médecine à Palerme pendant près de 50 ans, et y mourut le 28 juin 1675. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont, 1° une Lettre sur la fièvre épidémique en 1648; 2° *Smilacis asperæ et salsæparilæ causa*, Panormi, 1654, in-4°; 3° *Politica medica pro leprosis*; 4° *Hippocrates redivivus, paraphrasibus illustratus*; 5° *Oratio de medicinæ præstantiâ*; 6° *Methodo di conservar la sanità e di curare ogni morbo col solo uso dell' acquavita*, 1622, in-4°; *Il cafè con più diligenza esaminato*, 1674, in-4°.

GALEN (Mathieu), savant théologien du 16e siècle, natif de Westcapel en Zélande, enseigna la théologie avec réputation à Dilenghen, puis à Douai. Il devint chancelier de l'université de cette ville, y fit fleurir les sciences, et mourut en 1573. On a de lui, 1° *Commentarium de christianâ et catholico sacerdote*, in-4°; 2° *De originibus monasticis*; 3° *De Missæ sacrificio*; *De seculi nostri choreis*.

GALEN (Christophe-Bernard de), évêque de Munster, et l'un des plus grands guerriers du 17e siècle, assiégea la ville de Munster, qui refusait de se soumettre à son autorité, la prit le 6 août 1661, et y fit bâtir une bonne citadelle. Il se ligua en 1665 avec le roi d'Angleterre contre les Hollandais, et remporta sur eux divers avantages. L'évêque de Munster se déclara encore contre les Hollandais en 1672, parce qu'ils lui retenaient la seigneurie de Borklo. Il marcha contre eux avec les Français, et leur enleva plusieurs villes et places fortes; mais l'empereur l'obligea de faire la paix en 1674. L'année suivante il se ligua contre les Suédois, sur lesquels il prit quelques places. Il mourut le 19 septembre 1678, à 74 ans, aussi peu regretté de ses peuples que de ses soldats. On peut voir sa vie traduite en français par Le Lorrain, 1679, in-12.

GALEOTTO-MARZIO, de la ville de Narni, fit ses études à Padoue, et dès l'âge de 23 ans, il enseigna les belles-lettres dans cette université. Après avoir professé pendant 30 ans, il alla en 1467 à la cour de Mathias Corvin, roi de Hongrie, grand protecteur des savans, surtout des Italiens. Ce prince le chargea de l'éducation de Jean son fils naturel; ce fut dans le cours de cette éducation qu'il publia un livre d'anatomie intitulé *De homine libri duo*, qui fut imprimé depuis avec la

Digitized by Google

Critique de Merula, Basileæ, 1517, in-4°. Il publia vers 1479 un autre livre intitulé *De incognitis vulgo*, qu'il dédia au roi Mathias; cet ouvrage, écrit sur des matières théologiques, traitées philosophiquement, pensa lui coûter cher. Il y soutenait entre autres qu'un homme qui vit exactement suivant la loi naturelle peut être sauvé sans le secours d'une autre religion. Il n'en fallut pas davantage pour le faire traiter d'hérétique; et, dans un voyage qu'il fit en Italie, il fut arrêté à Venise. Sixte IV, qui avait été son disciple, le fit venir à Rome, et eut le plaisir d'absoudre son maître, qui interpréta sa pensée d'une manière orthodoxe. Marzio retourna en Hongrie vers 1482, et y fut bien accueilli du roi Mathias. Il retourna enfin dans sa patrie après la mort du roi en 1490. Il y publia en latin l'Histoire de la vie et gestes de Mathias Corvin, qu'il adressa au prince Jean son élève, Francfort, 1600, in-fol. Il écrivit aussi vers 1488 le livre *De doctrinâ promiscuâ*, qui est un mélange de questions de médecine, de physique et d'astrologie, qu'il dédia à Laurent de Médicis. Ce livre a été imprimé à Lyon, 1552, in-8°. La première édition est de Florence, chez Torrentino, in-8°. Enfin il vint en France présenter à Charles VIII un autre ouvrage intitulé *Liber excellentium sive de excellentibus*, qui est composé de ce qu'il avait fait déjà paraître dans ses autres ouvrages. Celui-ci n'a jamais été imprimé non plus que celui *De incognitis vulgo*. Il mourut d'une chute, à Lyon, à son retour, vers 1492.

GALEOTI (Nicolas), jésuite italien, mort en 1748, a donné l'Histoire des généraux de son ordre, avec leurs portraits, en latin et en italien, Rome, 1748, in-fol. On a imprimé depuis sa mort ses notes sur *Musæum Odescalcum*, Rome, 1751, 2 tom. in-fol.

GALÈRE ARMENTAIRE, empereur romain. *Voy.* Maximien.

GALIEN (Claude), *Galenus*, très-célèbre médecin, natif de Pergame, vers 131 de J.-C., était fils de Nicon, habile architecte de la même ville. Après avoir appris la philosophie, il s'adonna à la médecine, et fut disciple de Satyron et de Pélops, les deux plus célèbres médecins de son temps. Galien alla ensuite à Alexandrie consulter les savans. De là il passa à Rome (l'an 169 de J.-C.), où il composa divers ouvrages. Il en sortit ensuite, et voyagea en Asie; mais peu de temps après l'empereur Marc-Aurèle le rappela à Rome. Après la mort de ce prince Galien retourna à Pergame, où l'on croit qu'il mourut dans un âge très-avancé, vers l'an 200 de J.-C. Il avait composé 200 vol. qui furent brûlés dans l'embrasement du temple de la paix. Les meilleures éditions de ceux qui nous restent sont celle de Bâle en 1638, 5 tom. in-fol. en grec, et celle de Venise en 1625, en 7 vol. in-fol., en lat. Elles ont été effacées l'une et l'autre par celle de Chartier, avec l'Hippocrate, Paris, 1739, 13 tom. en 9 vol. in-fol. On estime principalement son Traité de l'usage des parties du corps humain. Galien était d'un tempérament faible et délicat, comme il l'assure lui-même; mais il ne laissa point de parvenir à une extrême vieillesse par sa frugalité et son habileté dans la médecine. Il avait pour maxime de toujours sortir de table avec un reste d'appétit. On le regarde avec raison comme le plus grand médecin de l'antiquité après Hippocrate. Il faisait des guérisons si surprenantes, qu'il fut accusé de magie; ce qui l'obligea de sortir de Rome.

GALILÉE GALILEI, *Galilæus*, était fils naturel de Vincent Galilei, noble florentin, habile dans les mathématiques et dans la musique, dont on a cinq Dialogues sur la musique des anciens et des modernes, en italien, Florence, 1581 et 1602, in-fol. Galilée fut choisi professeur de mathématiques à Padoue en 1592. Cosme II, grand-duc de Toscane, l'appela ensuite à Pise, puis à Florence, où il lui donna le titre de son premier philosophe et de son premier mathématicien. Galilée ayant embrassé le système de Copernic, un moine orgueilleux le déféra à l'inquisition de Rome, où le cardinal Bellarmin lui fit promettre en 1616 de ne plus défendre ce système ni de vive voix ni par écrit; mais Galilée ne tint pas sa parole. Il publia 16 ans après son Dialogue sur les systèmes de Ptolomée et de Copernic, dans lequel il entreprit de prouver que le soleil était véritablement immobile, et que c'était la terre qui tournait autour du soleil.

Digitized by Google

Cet ouvrage ayant fait du bruit, Galilée fut cité de nouveau à l'inquisition de Rome, qui le contraignit, par un décret du 21 juin 1633, d'abjurer son système comme une erreur et comme une hérésie, comme si l'immobilité de la terre était une vérité ou un dogme de foi, et non pas une pure question d'école et une vieille opinion populaire. Galilée, par le même décret, fut condamné à demeurer en prison autant de temps qu'il plairait aux cardinaux inquisiteurs; mais ils se contentèrent de le renvoyer dans les états du duc de Florence, où il eut en quelque sorte pour prison la petite ville d'Arcetri avec son territoire. Le décret de l'inquisition, signé par sept cardinaux, est conçu en ces termes : « Dire que le soleil est au centre et absolument immobile et sans mouvement local, est une proposition absurde et fausse en bonne philosophie, et même hérétique, en tant qu'elle est expressément contraire à la sainte Écriture. Dire que la terre n'est pas placée au centre du monde, ni immobile, mais qu'elle se meut d'un mouvement même journalier, est aussi une proposition absurde et fausse en bonne philosophie, et considérée théologiquement, elle est au moins erronée dans la foi. » La formule d'abjuration solennelle que les inquisiteurs arrachèrent à Galilée, après l'avoir contraint de se soumettre à leur décret, porte : « Moi Galilée, à la 70e année de mon âge, constitué personnellement en justice; étant à genoux et ayant devant les yeux les saints évangiles, que je touche de mes propres mains; d'un cœur et d'une foi sincère j'abjure, je maudis et je déteste les absurdités, erreurs et hérésies, etc. » On voit par ce décret et par cette formule d'abjuration jusqu'à quel excès les corps les plus respectables sont capables de se laisser emporter, même à l'égard des plus grands hommes, lorsqu'ils sont aveuglés par les préjugés, et qu'ils se mêlent de décider sur des matières qu'ils n'entendent pas, et qui ne sont pas de leur compétence. Galilée avait un génie admirable pour la construction des machines. On dit qu'ayant entendu parler de ces verres que Jacques Métius avait inventés en Hollande, par le moyen desquels les objets éloignés paraissent proches de nous, il réfléchit avec tant d'application sur la nature de ces verres, que sans en avoir jamais vu il inventa le télescope. C'est avec cet instrument qu'il découvrit le premier les quatre satellites de Jupiter, et qu'il fit dans le ciel des observations qui rendront à jamais sa mémoire immortelle. Il publia ses découvertes sous le titre de *Nuntius sidereus*. Galilée avait aussi du goût pour l'architecture et pour la peinture, et jouait très-bien des instrumens. Il perdit la vue trois ans avant sa mort, arrivée à Florence en 1642, à 78 ans. Plusieurs de ses ouvrages ont été malheureusement perdus par la dévotion mal entendue de sa femme, qui en donna les manuscrits à son confesseur pour être brûlés. Ceux qui nous restent, tant en latin qu'en italien, sont excellens, et ont été imprimés à Florence, 1718, 3 vol. in-4°. Galilée est l'inventeur du pendule simple dont il se servit utilement pour ses observations astronomiques. Il eut la pensée de l'appliquer aux horloges, mais il ne l'exécuta pas. La gloire de cette invention était réservée à Vincent son fils, qui le premier appliqua le pendule aux horloges, et en fit l'essai à Venise en 1649. M. Huyghens perfectionna dans la suite cette invention.

GALILEI (Alexandre), architecte florentin, né en 1691, bâtit à Rome la chapelle Corsini dans Saint-Jean-de-Latran, la façade de cette église et celle de Saint-Jean des Florentins à Rome. Il est mort en 1737 : la décoration et les ornemens font disparaître quelques vices d'architecture.

GALINDON, plus connu sous le nom de Prudence *le Jeune*, célèbre évêque de Troyes au 9e siècle, assista au concile de Paris en 846, et à celui de Soissons en 853. Il mourut en 861. On a de lui dans la Bibliothèque des Pères et dans *Vindiciæ prædestinationis et gratiæ*, 1650, 2 vol. in-4°., quelques ouvrages dans lesquels il défend la doctrine de saint Augustin sur la grâce et la prédestination. M. Breyer, chanoine de Troyes, a écrit sa vie, 1725, in-12, avec celle de sainte Maure.

GALOTE DE GOURDON DE GENOUILLAC, ou LA MÈRE DE SAINTE-ANNE, célèbre religieuse de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem en

Digitized by Google

France, et prieure du monastère de Beaulieu, naquit le 5 novembre 1589, de Louis de Gourdon de Genouillac, comte de Vaillac, d'une famille noble et considérable de Quercy. Elle mourut en 1618. Les religieuses de cet ordre avaient autrefois la robe rouge et le voile blanc; mais après la prise de Rhodes par Soliman II, en 1522, elles prirent l'habit et le voile noir pour marquer leur deuil,

GALISSONIÈRE. *Voy.* BARIN.

GALLAND ou GALAND (PIERRE), *Galandius*, habile principal du collége de Boncour, à Paris, et chanoine de Notre-Dame, étoit d'Aire en Artois. Il lia une étroite amitié avec Turnèbe, qui fut son disciple, avec Budé, Vatable, Tusan, Latomus, etc., et fut estimé de François Ier. Il mourut en 1559. On a de lui divers ouvrages en latin.

GALLAND (AUGUSTE), procureur-général du domaine de Navarre, et conseiller d'état, est auteur de plusieurs ouvrages estimés. Les principaux sont: 1° un traité contre le franc-aleu sans titre, dont la meilleure édition est de 1637, in-4°, dans lequel se trouvent plusieurs traités sur les enseignes et étendards de France; 2° des Mémoires pour l'histoire de Navarre et de Flandre, 1648, in-fol.; 3° Discours au roi sur la naissance, ancien état, progrès et accroissement de la ville de la Rochelle, 1628, in-8°. Tous ces ouvrages sont remplis de choses rares, curieuses et intéressantes. Il mourut vers 1644.

GALLAND (ANTOINE), savant académicien de l'académie des inscriptions, et professeur en arabe au collége royal à Paris, naquit à Rollo, petit bourg de Picardie, en 1646, de parens pauvres. Petitpied lui fit apprendre l'hébreu et les langues orientales. M. Galland fit ensuite plusieurs voyages en Orient: il y acquit une grande connaissance de l'arabe et des mœurs des Mahométans, et obtint des déclarations de la créance de l'église grecque, touchant l'Eucharistie, conformes à celle de l'église latine. Il mourut à Paris le 17 février 1715, à 69 ans: on a de lui plusieurs ouvrages; les principaux sont 1° *Relation de la mort du sultan Osman et du couronnement du sultan Mustapha*, in-12; 2° Recueil de maximes et de bons mots, tirés des ouvrages des Orientaux, in-12; 3° *Traité de l'origine du café*, 1690, in-12; 4° *Les Mille et une Nuits*, contes arabes, 12 vol. in-12, réimprimés en 6, etc.; une Traduction des Fables de Pilpay et de Locman, Paris, 1714, 2 vol. in-12.

GALLATY (GASPARD), très-célèbre colonel suisse, était natif de Glaris, catholique. Il rendit des services importans dans plusieurs batailles et négociations aux rois Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII, se distingua à la bataille de Moncontour, à la journée des Barricades et à celle de Tours, où Henri III était assiégé par les rebelles. Galaty fut créé chevalier par ce prince, après la mort duquel il engagea le régiment qu'il commandait à reconnaître Henri IV. Cette résolution qu'il prit avec trois autres colonels suisses fut le salut du nouveau roi dans ce moment critique, au rapport de tous les historiens du temps. Galaty se couvrit de gloire à la bataille d'Arques, et son régiment fut celui de l'infanterie qui contribua le plus à fixer la victoire. Il continua de servir jusqu'à sa mort avec une fidélité inviolable. Dans toutes les levées de troupes suisses, il commanda toujours un régiment de cette nation. Il fut créé premier colonel de celui des gardes suisses au mois de mars 1616, et mourut au mois de juillet 1619.

GALLE (SERVAIS), hollandais, mort à Campen en 1709, est auteur d'un Traité latin sur les oracles des sibylles, 2 vol. in-4°, le premier qui contient les oracles, Amsterdam, 1689; et le second qui contient des Dissertations, 1688

GALLET, poète français, mort en 1757, a donné plusieurs opéras-comiques: *la Précaution inutile; le double Tour ou le Prêt rendu; les Coffres; la Ramée et Dondon*, parodie de Didon; *Marotte*, parodie de *Mérope*. Ce poète avait de la gaité et de l'enjouement. Il faisait les délices des sociétés qu'il fréquentait.

GALLI, peintre et architecte. *Voy.* BIBIENA.

GALLICAN (SAINT), consul romain

Digitized by Google

sous l'empereur Constantin, battit les Scythes, et souffrit le martyre pour la foi de Jésus-Christ, à Alexandrie, par ordre de Julien l'Apostat, le 25 juin 362.

GALLIEN (Publius Licinius Gallienus), fils de Valérien, fut associé à l'empire par son père en 353 de J.-C. Les commencemens de son règne furent très-heureux. Il battit les Germains, défit les Sarmates, et réprima les peuples rebelles : mais dans la suite Valérien son père ayant été fait prisonnier par les Perses, Macrien, Posthume, Régilien, Saturnin, et d'autres prirent le titre d'empereurs, et se soulevèrent. Gallien confia la vengeance de son père à Odenat, auquel il donna le titre d'Auguste en reconnaissance de ses services. Il fit une paix honteuse avec les Marcomans, et fut presque toujours en guerre contre les tyrans, n'ayant pas la force de les réprimer. Enfin il fut tué par Cécropius, capitaine des Dalmatiens, à la sollicitation d'Auréole, qui avait pris le titre d'empereur, et qui s'était renfermé dans Milan, où Gallien était allé l'assiéger ; ce fut au mois de mars 268, la huitième année de son empire, depuis la mort de son père, et la cinquantième de son âge. Ce prince, indolent et plongé dans les plaisirs, estimait les chrétiens, et fit cesser contre eux la persécution.

GALLIGAI (Léonore), femme du maréchal d'Ancre, était fille d'un menuisier. Marie de Médicis l'aima tendrement, et l'amena avec elle en France, lorsqu'elle y vint épouser Henri IV. Léonore Galligaï sut si bien gagner l'esprit de la reine, qu'elle la gouvernait absolument. Elle était extrêmement laide, mais elle avait beaucoup d'esprit. Elle épousa Concini, domestique de la reine, et fit avec lui une fortune prodigieuse. C'est par leurs artifices et leurs rapports qu'ils firent naître et entretinrent la discorde entre Henri IV et la reine. Après la mort de ce prince, ils disposèrent de leur maîtresse avec plus de facilité, amassèrent des biens immenses, envahirent les charges, et se comportèrent avec un orgueil insupportable ; mais l'issue de tous ces excès fut extrêmement tragique. Léonore Galligaï fut renfermée à la Bastille, puis à la Conciergerie, et eut la tête tranchée le 8 juillet 1617. Ses juges lui ayant demandé par quels sortiléges elle s'était emparé de l'esprit de la reine : « Par le privilége, répondit-elle, qu'ont les âmes fortes sur les âmes faibles. » La relation de sa mort se trouve avec celle de son mari dans l'Histoire des favoris de du Puy. On fit aussi sur sa mort une tragédie satirique intitulée *La Magicienne étrangère*, en quatre actes et en vers, Rouen, 1617, in-8o.

GALLITZIN, famille ancienne de Russie qui ne devint très-illustre que sous le règne du czar Pierre. Quatre frères qui existaient alors formèrent quatre branches, dont deux surtout se distinguèrent. De la première était

GALLITZIN (Basile), surnommé le grand Gallitzin, qui eut la direction des affaire sétrangères sous les czars Jean et Pierre. Il établit une correspondance avec toutes les cours de l'Europe, et fut auteur de la paix éternelle conclue en 1686, et suivie de l'alliance des cours de Vienne, de Pologne, de Russie et de la république de Venise contre les Turcs. Son attachement au czar Jean et à la princesse Sophie le rendit suspect à Pierre, qui l'exila en 1689, et fit confisquer ses biens. Il mourut dans le gouvernement d'Archangel en 1713, à 80 ans. Ses fils eurent la permission de revenir à Moscou après la mort de leur père. De la quatrième branche était

GALLITZIN (Démétrius), qui fut un des principaux auteurs de l'élévation de la duchesse Anne. La limitation de l'autorité souveraine et l'augmentation des priviléges de la noblesse, dont il fit une des conditions imposées à la duchesse, n'eut point d'exécution, et causa sa disgrâce. Il mourut exilé à Schlusselbourg en 1738.

GALLITZIN (Michel), frère du précédent, servit Pierre Ier dans toutes ses guerres. Il a joui seul du titre de colonel des gardes Séménowski, que l'empereur se réserve ; reçut le cordon de l'ordre de Saint-André en 1708, et fut fait feld-maréchal en 1725 par l'impératrice Catherine. Son humanité lui mérita le nom de père et de conservateur de la Finlande, qu'il avait con-

Digitized by Google

quise jusqu'aux frontières de la Laponie. Après la bataille de Lesno, qu'il gagna en 1708, le czar lui permit de demander ce qu'il désirait; il ne demanda que la grâce d'un de ses ennemis, générosité qui fut admirée du czar, et satisfaite. Pierre II le fit président du conseil de guerre. Il mourut en 1730. Le fameux prince Alexandre Gallitzin, qui a commandé en chef l'armée russe en 1769, est son fils.

GALLITZIN (Michel), frère puîné du précédent, s'appliqua à la marine, qu'il étudia en Hollande et en Angleterre. Il parvint à la charge de grand-amiral en 1756. Il était chevalier de l'ordre de Saint-André depuis 1747, président de l'amirauté depuis 1750. A l'avénement de Pierre III il se démit de toutes ses charges, et les reprit la même année sous l'impératrice Catherine II en 1762; mais un an après son grand âge le contraignit à les quitter. Il mourut en 1764. Son fils le prince Alexandre a été vice-chancelier après avoir été ministre plénipotentiaire à Londres, chevalier de l'ordre de Saint-Alexandre et de l'Aigle blanc.

GALLO (Alonzo), Espagnol, auteur d'un livre intitulé *Declaracion del valor del oro*, Madrid, 1613, in-12, rare et utile.

GALLO ou GELLI (Jean-Baptiste). *Voy.* Gelli.

GALLOCHE (Louis), Parisien, mort en 1761, à 91 ans, recteur et chancelier de l'académie royale de peinture, fut élève de Boulogne et maître de François Lemoine. Sa manière d'instruire a répandu dans ses tableaux une théorie que l'on ne doit pas sentir dans l'exécution. On ne laisse pas de voir de lui quantité de bons tableaux dans les églises de Paris; la résurrection du Lazare à la Charité; l'Institution des enfans trouvés à Saint-Lazare; la Samaritaine et la guérison du possédé à Saint-Martin-des-Champs; la translation des reliques de saint Augustin aux Petits-Pères.

GALLOIS (Jean), abbé de Saint-Martin de Cores, au diocèse d'Autun, naquit à Paris le 14 juillet 1632. Il était habile dans les belles-lettres, la théologie, la physique, les mathématiques, etc. Il fut le premier qui travailla au Journal des savans avec M. Sallo, qui en avait conçu l'idée (*voy.* Sallo); mais il fut obligé de le quitter en 1678 pour aller demeurer avec M. Colbert, ministre d'état, qui voulut l'avoir avec lui, soit qu'il fût à la cour, à la ville et à la campagne. Il apprit le latin à ce ministre, et lui demeura constamment attaché. M. Colbert étant mort en 1683, l'abbé Gallois devint professeur en grec au collége royal, puis inspecteur du même collége, où il mourut le 19 avril 1707, à 75 ans. Il était l'un des 40 de l'académie française, et avait été secrétaire de l'académie des sciences au rétablissement de cette académie.

GALLONIUS (Antoine), savant prêtre de l'Oratoire de Rome sa patrie, est auteur de plusieurs ouvrages dont le principal est un traité *De martyrum cruciatibus*, qui est fort curieux. On y voit la figure des instrumens dont les païens se servaient contre les martyrs de la primitive Église. Gallonius publia ce traité en italien en 1591, in-4°, avec 46 fig. de Tempeste, et en latin en 1594. Cette traduction fut réimprimée à Paris en 1659. Gallonius mourut à Rome en 1605. On a encore de lui en italien 1° une Histoire des Vierges, 1591, in-4°; les Vies de quelques martyrs, 1597, in-4°; la Vie de saint Philippe de Néri, in-8°; *De monachatu sancti Gregorii*, Roma, 1604, in-4°.

GALLOWAY (Henri, marquis de Ruvigny, comte de), était député de la noblesse protestante en France, lorsqu'à la révocation de l'édit de Nantes il passa en Angleterre, où il prit le titre de comte de Galloway. Il fut mis à la tête des troupes portugaises pendant la guerre de la succession d'Espagne. Ses mauvais succès à la bataille d'Almanza et à celle de Gudina le jetèrent dans une espèce de disgrâce. Il fut pourtant lord justicier d'Irlande en 1715, et mourut en 1720, à 73 ans.

GALLUCCI ou plutôt GALLUZZI (Tarquin), *Gallutius*, jésuite italien, mourut à Rome le 28 juillet 1649, à 75 ans. Il est auteur de plusieurs ouvrages dont le principal est intitulé *Vindicationes Virgilianæ*, Rome, 1621, in-4°; *et Commentaria X in Aristotelis libros moralium*, Paris, 1631 et 1645, 2 vol. in-folio. Il ne faut pas le con-

Digitized by Google

fondre avec Jean-Paul Gallucci, savant astronome italien du 16e siècle, dont nous avons *Degli strumenti di astronomia*, Venise, 1597, in-4°; *Speculum Uranicum*, in-fol.; *Cœlestium corporum explicatio*, in-fol.; *Theatrum mundi et temporis*, in-fol., etc.; ni avec Ange Gallucci, jésuite italien, natif de Macerata, mort à Rome en 1674. Ce dernier est auteur d'une Histoire de la guerre de Flandre, Rome, 1673, 2 vol. in-4°, qui peut servir de suite à celle de Strada.

GALLUS (Cornelius), célèbre poète latin, natif de Fréjus, était chevalier romain. L'empereur Auguste, dont il s'était acquis l'estime, le fit gouverneur d'Égypte; mais Gallus ayant été condamné à l'exil pour ses concussions, il se tua lui-même, environ 27 ans avant J.-C. Il avait aimé Cythéris, affranchie de Volumnius, et la célébra par ses vers : mais cette femme le quitta pour s'attacher à Antoine; ce qui donna occasion à Virgile de composer sa dixième églogue pour consoler Gallus. On attribue à ce dernier six élégies, qui se trouvent avec Catulle; mais elles ne sont pas de lui, et tous ses ouvrages se sont perdus. On en trouve la traduction avec Catulle et Tibulle, 1771, 2 vol. in-8° ou in-12. Virgile parle encore de Gallus avec éloge dans la sixième églogue, et selon quelques auteurs, dans le quatrième livre des Géorgiques, sous le nom d'Aristée.

GALLUS (Vibius), célèbre orateur, natif des Gaules, eut Sénèque pour ami et pour admirateur. Il plaida à Rome avec un succès extraordinaire; mais l'amour des richesses et de la volupté le fit tomber dans une frénésie qui lui fit perdre une partie de l'estime qu'il s'était acquise. Sénèque dit que Gallus devint fou par sentiment, au lieu qu'on ne le devient ordinairement que par accident.

GALLUS (Vibius-Trébonianus), fut élu empereur romain en 251 de J.-C. après la mort de Dèce, qu'il avait fait périr par trahison dans la guerre contre les Scythes. Il associa son fils Volusien à l'empire, fit une paix honteuse avec les Scythes, et persécuta les chrétiens. Il fut tué avec son fils en 253, après un règne de 18 mois.

GALLY (Henri), docteur en théologie d'Angleterre, était né à Beckenham en août 1696; il était chanoine de Glocester et chapelain du roi quand il est mort le 7 août 1769. Il est auteur de Sermons, 1723, in-8°; d'une Traduction en anglais des *Caractères de Théophraste*; de *Considérations sur les mariages clandestins*, 1750, in-8°, etc.

GALTIER (Jean-Louis), de Saint-Symphorien, avocat au parlement, est mort le 17 octobre 1782. Il est auteur des *Céramiques*, ou *les Aventures de Nicias et d'Antiope*, 1760, 2 vol in-12. Il a traduit de l'anglais *le Monde* d'Adam Fitz Adam, 1761, 2 vol. in-12.

GALVANO (Antoine), gouverneur des Moluques, contribua de tout son pouvoir à augmenter la puissance portugaise dans ces îles par sa bravoure contre les ennemis de dehors, et par sa douceur envers les naturels du pays, qu'il chercha à attacher par leur conversion. Il bâtit des églises, fonda un séminaire à Ternate, et revint en Portugal en 1540, dans un état indigent. Jean III ne l'en tira pas. Il mourut à l'hôpital en 1557, quoiqu'il eût augmenté le revenu de son maître de 500,000 crusades.

GAMA (Antoine), savant jurisconsulte portugais, natif de Lisbonne, conseiller d'état et grand-chancelier de Jean III, roi de Portugal, mort à Lisbonne le 31 mars 1595, à 75 ans. On a de lui 1° *Decisiones supremi Lusitaniæ senatûs*, in-fol.; 2° *Tractatus de sacramentis præstandis ultimo supplicio damnatis*.

GAMA (Vasco de), amiral portugais, natif de Sines, célèbre par la découverte des Indes orientales par le cap de Bonne-Espérance, fut envoyé en 1497 dans les Indes par le roi Emmanuel. Il y retourna en 1502, et revint avec treize vaisseaux chargés de richesses. Gama fut nommé vice-roi des Indes par le roi Jean III en 1524, et mourut à Cochin le 24 décembre 1525. Ses voyages se trouvent dans Ramusio. Don Étienne et don Christophe de Gama ses fils furent aussi vice-rois des Indes et sont célèbres dans l'histoire.

GAMACHE (Philippe de), célèbre docteur et professeur de Sorbonne, abbé de Saint-Julien de Tours, et l'un des plus savans théologiens de son siècle, naquit en 1568, et mourut en

Digitized by Google

Sorbonne le 21 juillet 1625, à 57 ans. On a de lui d'excellens Commentaires sur la Somme de saint Thomas, en 2 vol. in-fol. Il examina et approuva le petit livre *de la Puissance ecclésiastique et politique* de Richer, et prit avec zèle en plusieurs occasions la défense de ce savant et célèbre docteur. *Voy.* ROUAULT.

GAMACHE (le maréchal de). *Voy.* ROUAULT.

GAMACHES (ÉTIENNE-SIMON), né à Meulan, fut chanoine régulier de Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, et mourut en 1756, à 84 ans. Il était de l'académie des sciences. Nous avons de lui 1° *Système du cœur*, sous le nom de Clarigny, 1708, in-12; 2° *Système du philosophe chrétien*, 1721, in-8°; 3° *Les agrémens du langage*, 1718, in-12; 4° *Nouveau système du mouvement*, in-12; 5° *Astronomie physique*, 1740, in-4°; 5° *Dissertations littéraires et philosophiques*, 1755, in-8°.

GAMALIEL, célèbre docteur de la loi de Moïse, et disciple secret de Jésus-Christ, empêcha les Juifs de faire mourir les apôtres. Saint Paul et saint Etienne avaient été ses disciples. On dit qu'il était fils de Siméon, qui prit Jésus-Christ entre ses bras, Luc, 2, 28, et petit-fils du célèbre rabbin Hillel.

GAMBARA (HUBERT), habile politique, natif de Bresce, fut chargé de commissions importantes par les papes Léon X, Clément VII et Paul III, auxquels il rendit des services signalés. Il fut créé cardinal en 1539, et mourut à Rome le 14 février 1549. Jean-François Gambara son neveu, évêque de Viterbe, et cardinal, rendit de grands services à la maison d'Autriche, et mourut à Rome le 5 mai 1587, à 54 ans.

GAMBARA (LAURENT), poète latin, aussi natif de Bresce, qui demeura long-temps à Rome chez le cardinal Alexandre Farnèse, et qui mourut en 1586, à 90 ans. On a de lui 1° un Traité latin sur la poésie, Rome, 1586, in-4°, dans lequel il veut que les poètes bannissent de leurs ouvrages la fable et les divinités du paganisme; 2° un Poëme latin sur la découverte du Nouveau-Monde par Christophe Colomb, et d'autres ouvrages en vers, Rome, 1581 et 1586, in-4°. Le Giraldi et Manuce faisaient un grand cas des vers de Gambara; mais Muret en parlait avec le dernier mépris.

GAMBARA (VÉRONIQUE), née à Bresce en 1483, devint veuve de bonne heure, et ne voulut pas se remarier, pour s'appliquer plus librement à la poésie et à la littérature. Elle mourut à Corrége en 1550. Ses Poésies ont été réimprimées à Bresce en 1759, in-8°. Son style approche de celui de Pétrarque pour la douceur.

GAMBART (ADRIEN), prêtre, mort à Paris en odeur de sainteté le 19 décembre 1668, à 68 ans, a passé sa vie à l'instruction des pauvres et des gens de la campagne. On a imprimé ses Prônes en 2 vol. in-12, et ses Sermons sur les fêtes, en 6 vol., sous le titre de *Missionnaire paroissial*; Vie symbolique de saint François de Sales, sous cinquante-deux emblèmes, Paris, 1664, in-12.

GAMBOLD (JEAN), de la secte des frères moraves, était né à Haverford; il avait fait ses études à Oxford, où il prit les degrés de maître-ès-arts en 1734: sa vie fut un modèle de piété et de charité. Il fut évêque parmi ses frères, et mourut le 13 septembre 1771. On a publié depuis sa mort une tragédie du *Martyre de saint Ignace*, avec la Vie de saint Ignace et ses Epitres, 1773, in-8°; mais il avait publié de son vivant des Sermons; un Nouveau-Testament grec; Maximes théologiques; Hymnes à l'usage des frères moraves; une Lettre sur le comte de Zinzindorf, etc.

GANAY (JEAN), en latin *Gagnæus*, chancelier de l'université et premier aumônier de François Ier, mort en 1549, a fait des Notes sur plusieurs livres de l'Ecriture sainte, imprimées séparément, et dans *Biblia magna et maxima* de la Haie. Il a aussi mis les psaumes en vers lyriques latins.

GANIBASIUS (JEAN), sculpteur de Volterre, étant devenu aveugle à l'âge de 20 ans, s'avisa, après 10 ans d'inaction, d'essayer ce qu'il pourrait faire dans son art. Il toucha fort exactement une statue de Cosme Ier, grand-duc de Toscane, et en fit une d'argile fort ressemblante. Il réussit de même pour Urbain VIII.

GANIBASIUS. *Voy.* GONNELLI.

GANTÉS ou GANTERI (JEAN DE), d'une maison noble et ancienne origi-

Digitized by Google

naire de Piémont, établie en Provence, naquit à Cuers le 1er juin 1330. Il se signala en qualité de chevalier sous Robert-le-Bon, comte de Provence, et commanda des corps considérables sous Jeanne, reine de Naples et comtesse de Provence. Il suivit cette princesse à Naples, où il apaisa une sédition populaire, et partit ensuite pour Rome, où il soutint avec honneur la cause et les intérêts de sa souveraine. De retour en Provence, il fut nommé par les états, tenus en 1374, lieutenant du général Simeonis contre les Tuschiens, espèce de brigands qui ravageaient la Provence au nombre de 12 mille hommes. Ces deux généraux défirent tellement les Tuschiens, qu'à peine en resta-t-il quelques-uns. De Gantés fut surnommé *le Brave*, et déclaré lieutenant-général de toutes les troupes de la reine Jeanne. Il mourut couvert d'honneur et de gloire à Cuers le 4 juillet 1389. Ses descendans se sont distingués depuis ce temps-là dans l'épée et dans la robe en Provence, où ils tiennent encore un rang distingué dans la noblesse.

GANYMÈDE, fils de Tros, roi de Troye, était, selon la fable, le plus beau jeune homme du monde. Jupiter fut si charmé de sa beauté qu'il l'enleva, et le fit son favori et son échanson à la place d'Hébé. Jupiter défia ce jeune homme, et fit présent à son père de chevaux très-légers pour le consoler. Saumaise reprend les peintres qui représentent Ganymède enlevé sur le dos de l'aigle; il prouve par les anciens auteurs que l'aigle prit Ganymède par les cheveux entre ses serres. Plusieurs savans soutiennent que Ganymède ne fut point enlevé par Jupiter, mais par Tantale ou par Minos.

GANZ. *Voy.* DAVID.

GARA (NICOLAS), palatin de Hongrie, quoique de basse naissance, s'éleva par sa valeur aux plus hautes dignités. Louis Ier, roi de Hongrie, étant mort en 1381, Elisabeth, veuve de ce prince, et Marie sa fille furent reconnues pour reines, et donnèrent à Gara le gouvernement du royaume. Celui-ci opprimant la noblesse, les grands prirent les armes, et couronnèrent Charles de Duras, roi de Naples, petit-fils de Louis Ier. Gara fit étrangler Charles en 1385, et conduisit Elisabeth et Marie dans les diverses provinces de l'état, pour les faire reconnaître de leurs peuples: mais le gouverneur de Croatie, qui avait été confident de Charles, étant allé au-devant d'eux, vengea la mort de ce prince. Il tua Gara, fit mettre la reine-mère dans un sac, qu'on jeta dans la rivière, et renferma Marie sa fille dans une prison. Alors Sigismond, marquis de Brandebourg, auquel cette princesse était promise en mariage, entra en Croatie avec une armée, fit souffrir une cruelle mort au gouverneur, délivra Marie et l'épousa.

GARAMOND (CLAUDE), très-célèbre graveur et fondeur de caractères d'imprimerie, était natif de Paris. Il commença à se distinguer vers l'an 1510, et purgea les caractères de tout ce qui leur restait de gothique. Il les porta à un si haut degré de perfection, qu'on ne peut lui refuser la gloire d'avoir surpassé tous ceux qui étaient avant lui. Cependant la netteté de ses caractères, leur coupe tranchante, leur rondeur agréable, l'espace bien combinée entre les jambages et entre les lettres, ont, dit-on, fasciné les yeux sur leurs défauts. On prétend qu'il n'a observé aucun des principes de l'écriture sur les déliés; que les O sont ovales, mais d'une grosseur égale dans toute leur rondeur; que les C ne varient pas d'épaisseur dans leur contour; que les liaisons des M, des N et des U sont aussi fortes que les pleins, et trop carrées; qu'elles sont un peu plus arrondies et également fortes dans les caractères du Louvre, de Baskerville et de Fournier le jeune, mais que les déliés des ovales sont également nuls dans les petits caractères, qu'on ne les distingue que dans les gros. Ces inculpations paraissent fondées à l'inspection; mais, en regardant ces lettres de côté, elles disparaissent. On voit les déliés des ovales; les déliés des jambages sont arrondis et plus déliés que les jambages; de sorte que ces reproches tombent sur un effet d'optique, qui est peut-être une perfection; car les yeux se sont facilement accoutumés à des traits qui ne laissent aucune équivoque sur les lettres, au lieu que, quand on a voulu s'écarter de ces formes, les déliés, vus de face, sont devenus invisibles, les lettres en ovale ont paru

Digitized by Google

manquées : la lecture de ces caractères a fatigué la vue. Les caractères de Garamond se sont extrêmement multipliés par le grand nombre qu'il en a gravés et par les frappes qui en ont été faites. Dans les épreuves que les étrangers en firent en Italie, en Allemagne, en Angleterre, et même en Hollande, ils eurent soin d'ajouter à chaque nom du caractère celui de Garamond, pour les distinguer de tous les autres ; et le petit-romain, par excellence, était connu sous le seul nom de Garamond. Ce fut lui qui grava, par ordre de François Ier, les trois sortes de caractères grecs, dont Robert Etienne a fait usage dans ses belles éditions. Il mourut à Paris au mois de décembre 1561.

GARASSE (François), fameux jésuite, natif d'Angoulême, avait du feu, de l'imagination, de la lecture, et des talens propres à la poésie ; mais il n'avait ni le caractère assez grave, ni la science assez profonde pour écrire sur des matières de religion. Il entreprit néanmoins de réfuter les libertins et les impies dans un livre qu'il publia en 1623, in-4°, sous le titre de *Doctrine curieuse des beaux-esprits de ce temps, ou prétendus tels*. Cet ouvrage fit grand bruit : M. Ogier, célèbre prédicateur, le réfuta, et prétendit qu'il était plus propre à endurcir les athées et les libertins qu'à les convertir. Le père Garasse fit son apologie, in-12 ; et voulant montrer qu'il était en état de traiter des matières de religion, il publia en 1625, in-fol., un autre livre intitulé *Somme de théologie des vérités capitales de la religion chrétienne*. Cet ouvrage fit encore plus de bruit que le précédent. Le célèbre abbé de Saint-Cyran en fit la critique dans un ouvrage intitulé *La Somme des fautes et fausselés capitales contenues en la Somme théologique du père François Garasse*. Il devait avoir 4 volumes ; mais il n'en a paru que ces 2 premiers et l'abrégé du 4e, 1626, 3 vol. in-4°. La Sorbonne le censura le 1er septembre 1626. Après cette censure, le père Garasse fut relégué à Poitiers, où il finit ses jours d'une manière très-sainte et très-édifiante ; car une maladie contagieuse faisant de grands ravages en cette ville, il demanda avec instance à ses supérieurs la permission d'assister les malades. Il l'obtint, et mourut à l'hôpital, au milieu des pestiférés, le 14 juin 1631, à 46 ans. On a encore de lui, 1° *Recherches des recherches de Pasquier*, in-8° ; ouvrage rempli d'injures grossières, qui fut réfuté par les fils de ce savant avocat, aussi bien que ce que le père Garasse avait dit contre l'illustre Pasquier dans sa *Doctrine curieuse* ; et dans son Apologie 2° *Le Banquet des sept sages*, in-8° ; 3° *Rabelais réformé*, in-12 ; qui est un livre de controverse contre le ministre Pierre du Moulin ; 4° un Poëme latin sur le sacre de Louis XIII, avec des Élégies sur la mort de Henri-le-Grand, où l'on trouve aussi des expressions peu conformes à la religion et aux règles de la pudeur, in-4°. Tous les ouvrages du père Garasse sont peu exacts pour les faits.

GARCEZ (Julien), célèbre docteur, né en Aragon l'an 1460, vint étudier à Paris, et fut reçu docteur de Sorbonne. Il enseigna ensuite la théologie dans sa patrie avec réputation, et fut nommé par Charles-Quint premier évêque de Tlascala au Mexique. Il y remplit saintement les devoirs de l'épiscopat, et prit avec zèle la défense des Indiens, qui étaient cruellement maltraités par les Espagnols. Il composa à ce sujet un Traité en forme de lettre, qu'il adressa au pape Paul III. Il mourut vers 1547. Padilla a traduit le Traité de Garcez, et l'a inséré dans son Histoire du Mexique.

GARCIAS (Nicolas), habile jurisconsulte du 13e siècle, natif de Séville, dont on a des Commentaires sur les Décrétales. Il ne doit pas être confondu avec Nicolas Garcias, autre savant jurisconsulte espagnol du 17e siècle, dont on a un Traité des bénéfices, 1618, in-fol., qui est estimé.

GARCIAS-LASSO DE LA VEGA, célèbre poète espagnol, natif de Tolède, d'une famille noble, fut élevé auprès de l'empereur Charles-Quint. Il suivit ce prince en Allemagne, en Afrique et en Provence. Il commandait un bataillon en cette dernière expédition lorsqu'il mourut à Nice de ses blessures, en 1536, à 36 ans, ayant eu trois garçons et une fille. On a diverses éditions de ses œuvres, sur lesquelles Sanctius a fait des Observations savantes et curieuses, Naples, 1664, in-8°. Dom Nicolas Antonio et tous

Digitized by Google

les savans en font un très-grand éloge. Il ne faut pas le confondre avec Garcias-Lasso de la Vega, natif de Cusco, qui a donné en espagnol l'Histoire de la Floride et celle du Pérou et des Incas, traduite par Baudouin, Amsterdam, 1737, 2 vol. in-4° avec fig.

GARDE (Philippe-Bridart de la), s'était fait connaître de la marquise de Pompadour par son goût pour les arts. Il a été chargé des détails de goût dans les spectacles des petits appartemens de Versailles, et est mort en 1767, à 57 ans. Il était censeur royal. On a de lui les Lettres de Thérèse, 2 vol. in-12; *Annales amusantes*, in-12; *la Rose*, opéra-comique, etc. *Voy.* Escalin.

GARDIE (Pontus de la), gentilhomme français, natif du village de la Gardie, près de Carcassone, après s'être signalé en Piémont et en Ecosse, passa au service du roi de Danemarck, et fut fait prisonnier dans un combat contre les Suédois. Il fut alors présenté à Eric XIV, roi de Suède, qui eut pour lui une estime particulière. La Gardie contribua beaucoup, par ses conseils et par son courage, à faire monter Jean III sur le trône de Suède. Ce prince le déclara général de ses troupes en 1580, contre les Moscovites. La Gardie se rendit maître de la Carélie, et continua ses conquêtes avec beaucoup de valeur et de fortune jusqu'en 1583, qu'on traita de la paix. Il se noya malheureusement le 5 novembre 1585, en entrant dans le port de Revel. C'est de lui que descendent les comtes de la Gardie, qui sont des plus grands seigneurs de Suède.

GARDIE (Magnus-Gabriel de la), fut fort avant dans les bonnes grâces de la reine Christine, et recula tant qu'il put son abdication. Une disgrâce l'ayant éloigné de la cour, la reine se satisfit. Charles Gustave le rappela à la cour, le nomma trésorier du royaume et généralissime dans la Livonie. Après la mort du roi il fut fait chancelier, et eut part à la régence. Charles XI, devenu majeur, le fit son premier ministre. Il mourut en 1686.

GARDINER (Etienne), fameux évêque de Winchester et chancelier d'Angleterre, natif de Saint-Edmond dans le comté de Suffolck, se rendit habile dans le droit et dans la théologie. Il souscrivit à l'arrêt du divorce du roi Henri VIII, et le défendit par un Traité qu'il intitula. *De verâ et falsâ obedientiâ*, Londres, 1535, in-4°. Cependant il s'opposa à la réformation sous le règne d'Edouard VI, et fut emprisonné. Mais la reine Marie le rétablit en 1553. Il mourut le 23 octobre 1555. On a de lui divers ouvrages sur la messe et sur l'eucharistie, in-8°.

GARENGEOT (René-Jacques-Croissant de), né à Vitry le 30 juillet 1688, était de la société royale de Londres, et démonstrateur royal en chirurgie à Paris, où il est mort le 10 décembre 1759. Il a donné la *Myotomie humaine*, 1750, 2 vol. in-12; *Traité des instrumens de chirurgie*, 1727, 2 vol. in-12; *Des Opérations de chirurgie*, 1749, 3 vol. in-12; *L'anatomie des viscères*, 1742, 2 volumes in-12; *L'opération de la taille*, 1730, in-12.

GARET (dom Jean), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, natif du Havre, a donné une belle édition de Cassiodore, à laquelle il a joint une Dissertation curieuse sur la profession monastique de ce célèbre sénateur romain. Dom Garet mourut dans l'abbaye de Jumiéges le 24 septembre 1694.

GARIDEL (Pierre), habile botaniste de Manosque, mort en 1737, à 78 ans, dont on a une Histoire des plantes qui naissent aux environs d'Aix, imprimée à Aix en 1715, in-fol.

GARISSOLES (Antoine), né à Montauban en 1587, fit tant de progrès dans la théologie, que dès l'âge de 24 ans il fut nommé ministre de Puylaurens par le synode de Castres. Il devint ensuite ministre et professeur de théologie à Montauban, où il mourut en 1650. Ses principaux ouvrages sont, 1° un poëme épique latin intitulé *l'Adolphide*, en 12 livres, où il chante en beaux vers latins les grands exploits de Gustave-Adolphe; 2° un autre poème latin à la louange des cantons suisses protestans; 3° diverses Thèses de théologie; 4° un Traité *De imputatione primi peccati Adæ*, in-8°, et un autre *De Christo mediatore*, in-4°; 5° une explication latine du Catéchisme de Jean Calvin, avec M. Charles son collègue, in-8°, etc.

GARLANDE, nom d'une illustre et ancienne maison, qui tirait son

Digitized by Google

nom de la terre de Garlande, qui est une portion de celle de la Houssaye en Brie. De cette maison était Gilbert de Garlande, qui accompagna Godefroi de Bouillon dans la conquête de la Terre-Sainte en 1096, et qui se distingua au siége de Nicée. Il était fils de Guillaume, seigneur de Garlande en Brie et de Livri, et il avait trois frères, savoir, 1° Anseau de Garlande, seigneur de Gournay-sur-Marne, sénéchal de France vers 1108, et l'un des principaux ministres de Louis-le-Gros. Il suivit ce monarque dans toutes les guerres qu'il entreprit contre les seigneurs qui s'érigeaient en tyrans dans leurs châteaux, et fut tué en 1117 par Hugues, seigneur du Puiset en Beausse; 2° Guillaume II de Garlande, seigneur de Livri, sénéchal de France après la mort de son frère en 1118, et général de l'armée du roi au combat de Brenneville en Normandie l'an 1119. Manassès de Garlande, un de ses fils, fut évêque d'Orléans en 1146; 3° Etienne de Garlande, qui fut nommé à l'évêché de Beauvais vers 1100, mais à l'élection duquel Yves de Chartres s'opposa. Il devint ensuite doyen de Saint-Aignan d'Orléans et archidiacre de Paris, chancelier de France sous Louis-le-Gros vers 1108, et sénéchal de France en 1120. On l'accuse d'orgueil, d'ambition et de cruauté. Après avoir eu l'administration des affaires les plus importantes du royaume, il prit les armes contre son souverain; mais il fut bientôt mis à la raison, et se retira à Orléans, où il mourut le 14 janvier 1150

GARLANDE (Jean de), célèbre poète et grammairien du 11e siècle, portait le nom de Garlande, ou parce qu'il était né dans le village de ce nom en Brie, ou parce qu'il était de l'illustre maison de Garlande. Il passa en Angleterre après la conquête de ce royaume par Guillaume-le-Conquérant, et il y enseigna avec honneur. Il vivait encore en 1081. C'est son séjour en Angleterre qui a fait croire à plusieurs écrivains qu'il était anglais: On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés et manuscrits. Les principaux des imprimés sont, 1° un écrit en vers rimés intitulé *Facetus*, sur les devoirs de l'homme envers Dieu, envers le prochain et envers soi-même, Cologne, 1520, in-4°; 2° un poëme sur le mépris du monde, faussement attribué à saint Bernard, avec le précédent, et à Lyon, 1489, in-4°; 3° un autre poëme intitulé *Floretus*, ou *Liber floreti*, sur les dogmes de la foi et sur presque toute la morale chrétienne, avec les précédens, et séparément plusieurs fois; 4° un Traité des synonymes, et un autre des équivoques ou termes ambigus, Paris, 1494, et Londres, 1505, in-4°; 5° *Dictionarium artis alchymiæ, cum ejusdem artis compendio, de metallorum tinctura et præparatione*, Bâle, 1571, in-8°. Ceux qui voudront avoir une connaissance plus parfaite de Jean de Garlande peuvent consulter le tom. 8 de l'Histoire littéraire de la France.

GARNACHE. *Voy.* Jacques de Savoie.

GARNET (Henri), jésuite, travailla jusqu'en 1606 au soutien de la religion catholique en Angleterre. Il fut convaincu cette année d'avoir su, par la confession, le secret de la conspiration des poudres; et pour ne l'avoir pas révélé il fut pendu et écartelé le 3 mai. Ses confrères en ont fait un martyr.

GARNIER (Robert), poète français, natif de la Ferté-Bernard dans le Maine, fut conseiller, puis lieutenant-général du Mans. Il se distingua sous Charles IX, Henri III et Henri IV. Ce dernier prince lui donna une charge de conseiller au grand conseil. Garnier mourut au Mans en 1590, à 56 ans. On a de lui neuf tragédies dans le goût de Sénèque, Paris, 1607, in-12; *l'Hymne de la monarchie*, 1568, in-4°, et d'autres poésies qui, faute de meilleures, ont fait long-temps les délices de la France.

GARNIER (Sébastien), procureur du roi Henri IV au bailliage de Blois, s'occupa de poésie avec assez peu de succès. Il a fait imprimer à Blois, 1593, in-4°, les huit derniers chants d'une Henriade, où il célèbre les actions de Henri IV contre les Espagnols, parce qu'il les a crus sans doute plus intéressans que le reste. Il a fait aussi imprimer à Blois, 1594, in-4°, les trois premiers chants d'un poëme sur l'expédition de saint Louis dans la Terre-Sainte. Le succès de l'un et l'autre ne l'a pas engagé à publier ces poëmes complets; cependant des détracteurs

Digitized by Google

du poëme de Voltaire ont cru persuader qu'il avait pris son idée dans ces mauvais poëmes, et les ont fait réimprimer en 1770, in-8°; mais ils sont restés dans l'oubli qu'ils méritaient, et la Henriade de Voltaire dans la faveur qu'elle a toujours eue. Il y a encore eu un poète français nommé Claude Garnier, contemporain de Malherbe, dont les poésies sont imprimées en 1609, in-12, sous le titre de l'*Amour victorieux*, chant pastoral sur le trépas du chevalier de Guise, 1615; Eglogue sur la naissance de madame, dans les *Royales couches*, 1604, in-8°.

GARNIER (Jean), l'un des plus savans jésuites du 17e siècle, naquit à Paris en 1612. Il enseigna les humanités, la rhétorique, la philosophie et la théologie dans sa société avec réputation, et mourut à Bologne, en allant à Rome, le 26 octobre 1681, à 69 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont, 1° une excellente édition de *Marius Mercator*, avec des notes et des dissertations qui sont réimprimées dans l'Appendix de saint Augustin, Anvers, 1703, in-fol., sous le titre de *Dissertations sur l'hérésie pélagienne*; 2° une édition de Libérat, diacre de Carthage, et une autre du petit livre de Juhen d'Eclane, fameux pélagien; 3° le Journal des papes, 1680, in-4°; 4° le Supplément des œuvres de Théodoret, 1684, in-fol., etc.; 5° *Systema bibliothecæ collegii parisiensis societatis Jesu*, in-4°.

GARNIER (Pierre Ignace), jésuite, né à Lyon le 7 septembre 1692, mort à Avignon en 1763, est auteur des Pensées du marquis de . . . . sur la religion et l'église, 1759, in-12.

GARNIER (Dom Julien), savant bénédictin, natif de Converai, au diocèse du Mans, a donné en 1721 et 1722 les deux premiers volumes de l'excellente édition des œuvres de saint Basile. Il mourut à Paris le 3 juin 1725. Dom Prudent Marau acheva cette édition, et publia le dernier vol. en 1730.

GAROFALO (Benvenuto), peintre italien, natif de Ferrare, excellait surtout à copier les tableaux de Raphaël. Il mourut en 1590, à 80 ans. Il avait coutume de peindre un œillet dans les tableaux de sa composition, ce qui sert à les faire connaître.

GARRARD (Marc), peintre flamand, né à Bruges, devint le premier peintre de la reine Elisabeth et ensuite de la reine Anne, femme de Jacques Ier. Il est mort à Londres en 1625.

GARRICK (David), célèbre comédien anglais, descendait d'un réfugié français, gentilhomme normand nommé la Garrigue, dont la famille continue de se distinguer en France. M. le chevalier de la Garrigue, maréchal-de-camp qui se fit honneur à la défense de Belle-Isle en 1761, était de cette famille. Garrick se distingua par ses talens de comédien, et enleva les suffrages d'une nation folle de spectacles. Il avait débuté en 1741; les douleurs de la pierre le firent retirer du théâtre deux ans et demi avant sa mort, arrivée le 20 janvier 1779, à 62 ans. Il était marié. Pour connaître le degré d'estime que les Anglais faisaient de ce personnage, voici ce qui se passa à sa mort: le théâtre de Drury-Lane fut fermé ce jour-là; le lendemain le corps de Garrick fut exposé sur un lit de parade, où plus de trente mille personnes sont allées le voir; enfin, le 22, il a été enterré à Westminster, et déposé dans le monument élevé à la mémoire de Shakespeare. Dix seigneurs portaient le drap mortuaire, quantité de personnes de distinction suivaient le convoi à pied; après elles marchaient cinquante carrosses drapés et quantité d'autres voitures: un détachement de gardes veillait à l'observation de l'ordre. Il a fait des pièces de théâtre qui l'ont rendu moins célèbre que son jeu. Ses Œuvres sont imprimées en 1782, 2 vol. in-8°.

GARSAULT (François-Alexandre de), était petit-fils de M. de Garsault, écuyer en la grande écurie du roi, que M. de Colbert avait chargé de l'inspection générale des haras du royaume en 1663. Son oncle était capitaine des haras du roi; il fut reçu lui-même capitaine en survivance; mais il ne lui succéda pas. Il s'était cependant fort occupé des chevaux; ce qui lui donna occasion de faire son nouveau *Parfait maréchal*, dont la quatrième édition est de 1770, in-4°. C'est le meilleur ouvrage que nous ayons sur cette matière; ceux qui ont paru depuis n'ont pas diminué l'estime qu'on en fait. M. de Garsault avait auparavant traduit de

Digitized by Google

l'anglais *l'Anatomie du cheval de Snap*, qui parut en 1737, in-4°. En 1756, il fit paraître son Traité des voitures, in-4°, dans lequel il donne la description d'un carrosse inversable, dont il s'est long-temps servi. *Le guide du cavalier*, qu'il donna en 1769, in-12, est le dernier ouvrage qu'il ait fait sur les chevaux ; mais il occupa son loisir de la peinture, de la sculpture et d'un grand nombre d'autres ouvrages ; les *Faits des causes célèbres*, in-12 ; c'est le seul livre où l'on trouve la manière de faire chaque exécution ; *Le notionnaire de ce qu'il y a de plus utile dans les connaissances acquises*, in-8°, qui est souvent désiré, et qu'on ne trouve plus ; plusieurs arts de l'académie, tels que *le Paumier-raqueteur*, *le Perruquier*, *le Tailleur*, *la Lingère*, *le Cordonnier*, *le Bourrelier*, *le Sellier*; un Recueil de plantes, gravées, en 4 vol. in-8°. Il avait été marié, et n'avait pas eu d'enfans. Une paralysie le conduisit insensiblement au tombeau au mois de novembre 1778, à 85 ans.

GARTH (Samuel), excellent poète et médecin anglais, natif de la province d'Yorck, d'une bonne famille, fut admis dans le collége des médecins à Londres en 1693. Il travailla avec zèle pour l'institution du *Dispensary*, qui est un appartement du collége dans lequel on donne aux pauvres des consultations *gratis*, et les médecines à bas prix. Cette œuvre de charité ayant exposé M. Garth à l'envie et au ressentiment de plusieurs médecins et apothicaires, il les tourna en ridicule avec beaucoup d'esprit et de feu dans un poëme en six chants intitulé *Le Dispensary*, qui est très-estimé et qui lui acquit une grande réputation. Samuel Garth fut ensuite membre de la fameuse société de *Kit-cat-klub*, composée d'environ trente gentilshommes distingués par leur zèle pour la succession de la couronne dans la maison d'Hanovre. Le roi d'Angleterre, à son avénement à la couronne, le fit son médecin ordinaire, et le choisit pour être le premier médecin de son armée. M. Pope fait de Garth un grand éloge.

GARZI (Louis), peintre célèbre, naquit à Pistoie dans la Toscane en 1638. Il fut élève d'André Sacchi, et se fit admirer par la correction de son dessin, la beauté de sa composition, le gracieux de son coloris, et par les autres talens qui caractérisent les grands peintres. Il peignit à l'âge de 80 ans, par ordre du pape Clément XI, la voûte de l'église des Stigmates. Cet ouvrage passe pour son chef-d'œuvre. Garzi mourut à Rome en 1721.

GARZONI (Thomas), né en 1549 à Bagnacavallo, entra dans l'ordre des chanoines réguliers de Latran, et mourut en 1549, à 40 ans. Il est auteur de différens ouvrages moraux, Venise, 1617, in-4° ; *Théâtre de divers cerveaux du monde*, traduit en français par Gabriel Chapuis, 1586, in-16 ; *l'Hôpital des fous incurables*, traduit en français par François de Clarier, sieur de Longueval, 1620, in-8°; *Il mirabile cornucopia consolatorio*, 1601 in-8° ; c'est un ouvrage burlesque pour consoler un homme qui croyait sa femme infidèle, etc.

GASPAR SIMEONI, ou *de Simeonibus*, célèbre poète latin et italien, natif d'Aquila, fut chanoine de Sainte-Marie-Majeure, et secrétaire du pape Innocent X. Ses poésies sont très-estimées. Il y en a un volume de latines, un d'italiennes, et un mélange de latin et d'italien.

GASPARINI, de Bergame, grammairien célèbre au commencement du 15e siècle, dont on a un Recueil d'épîtres imprimées en Sorbonne en 1469, in-4° ; c'est le premier livre imprimé en France. Gasparini enseigna avec réputation à Padoue, puis à Milan, où il mourut en 1431. Il étoit né à Barzizia, village voisin de Bergame ; ce qui l'a fait nommer Barzizio. C'est un des auteurs à qui on doit principalement la renaissance des lettres en Italie. Son traité *De Eloquentiâ* est imprimé avec *Stephani Flisci*, *Synonyma*, Taurini et Mediolani, 1480, in-fol.

GASSENDI (Pierre), chanoine et prévôt de l'église cathédrale de Digne, né à Chantersier, bourg de Provence, diocèse de Digne, en 1592, embrassa le système d'Épicure, le réforma et le fit valoir. Gassendi joignit à la science de la philosophie et des mathématiques la connaissance des langues et une profonde érudition. Le cardinal de Lyon, frère du cardinal de Richelieu, lui procura une chaire de mathématiques au collége royal en

Digitized by Google

1645, et tous les protecteurs des gens de lettres se firent honneur d'être de ses amis. il écrivit contre les Méditations métaphysiques de Descartes, et partagea avec ce grand homme les philosophes de son temps, qui furent presque tous ou cartésiens ou gassendistes. Il écrivit aussi contre le fameux astrologue Morin. Celui-ci, pour se venger, prédit hautement que Gassendi, qu'il voyait d'une santé délicate, mourrait sur la fin d'août 1650; mais Gassendi ne se porta jamais mieux que dans le courant de cette année ; il vécut même encore assez long-temps, eu égard à la faiblesse de sa complexion et à son extrême application à l'étude. Il mourut à Paris le 24 octobre 1656, à 64 ans. On a de lui 1° trois vol. de la philosophie d'Épicure et six autres qui contiennent sa philosophie; 2° des œuvres astronomiques ; 3° les Vies de Nicolas de Peiresc, d'Épicure, de Copernic, de Tycho-Brahé, de Peurbachius et de Regiomontanus; 4° des Epitres, et divers autres Traités. Tous ses ouvrages ont été recueillis et imprimés à Lyon en 1658, en 6 vol. in-fol.; ils sont très-estimés. Sorbière et le père Bougerel de l'Oratoire ont écrit sa vie. Bernier a abrégé la philosophie de Gassendi en français, 8 vol. in-12. *Voy.* HABERT (H. L.)

GASSION (JEAN DE), maréchal de France et gouverneur des Pays-Bas français, naquit le 20 août 1609, d'une noble et ancienne maison de Béarn, féconde en personnes de mérite. Après s'être signalé en Piémont, il passa au service du grand Gustave, roi de Suède. Il se distingua par sa valeur à la prise de plusieurs places, et contribua au gain de la bataille de Leipsick. Après la mort de Gustave, tué à la bataille de Lutzen en 1632, Gassion revint en France avec son régiment. Il joignit l'armée du maréchal de la Force en Lorraine, parut avec éclat en plusieurs siéges et combats, surtout à la victoire de Rocroi, dont le duc d'Enghien se faisait un devoir de partager l'honneur avec lui. Gassion fut fait maréchal de France en 1643, et fut déclaré l'année suivante lieutenant-général de l'armée de Flandre, commandée par Gaston, duc d'Orléans. Il mourut à Arras le 2 octobre 1647, d'une blessure qu'il avait reçue au siége de Lens, et fut enterré à Charenton dans le temple des prétendus réformés, dont il suivait les sentimens. Sa vie a été écrite par l'abbé de Pure, en 4 vol. in-12.

GASTALDI (JÉRÔME), génois, né au commencement du 17e siècle, embrassa l'état ecclésiastique, et se fixa à Rome. Il fut chargé de la direction des hôpitaux pendant la peste qui affligea cette ville en 1656 et 1657, ce qui lui donna occasion de composer *Tractatus de avertendâ et profligandâ peste politico-legalis*, imprimé à Bologne, in-fol. Pour le récompenser de ses services, il fut fait archevêque de Bénévent, cardinal et légat à Bologne. Il mourut en 1685.

GASTALDI (JEAN-BAPTISTE), né à Sisteron en 1674, fut recteur-régent de la faculté de médecine d'Avignon, et mourut dans cette ville en 1747. Il y avait rendu de grands services pendant la peste de 1720. Il a composé *Institutiones medicinæ physico-Anatomicæ*, in-12, et des thèses curieuses.

GASTAUD (FRANÇOIS), natif d'Aix en Provence, d'une bonne famille, entra dans l'ordre de l'Oratoire dès l'âge de 14 ans, et en sortit cinq ans après. Il vint ensuite à Paris, où il s'appliqua avec succès à la prédication. Ayant fait l'oraison funèbre de la fameuse madame Tiquet, par pure plaisanterie, le père Chaucemer, dominicain, prit la chose au sérieux, et le réfuta. L'abbé Gastaud répliqua, et le Recueil de ces pièces fut imprimé en 1699, in-8°. Gastaud retourna dans sa patrie en 1700, parut dans le barreau avec distinction, surtout dans des causes ecclésiastiques. Il plaida en 1717 une fameuse cause contre les jésuites, qui succombèrent. Ce fut aussi l'un des plus grands adversaires du père Girard. Il mourut à Viviers en 1732, où il avait été exilé. L'évêque le fit enterrer sur le grand chemin. On a encore de lui 1° un Recueil d'homélies sur l'Épitre aux Romains, 2 vol. in-12; 2° *la Politique des Jésuites démasquée*; 3° *les Illusions, les erreurs de l'évêque de Marseille*; 4° *Réflexions critiques sur le mandement de l'évêque de Marseille sur la grâce*, etc.

GASTEL (DOM TIMOTHÉE), bénédic-

Digitized by Google

tin, mort le 9 janvier 1764, est auteur d'une Dissertation sur les eaux thermales de Luxeuil, 1761, in-12.

GASTELIER DE LA TOUR (Denis-François), né à Montpellier le 30 mai 1709, est mort le 25 janvier 1781. Il est auteur du Nobiliaire de Languedoc, qui doit avoir trois vol in-4°; de la Généalogie des maisons de Fay, de Châteauneuf de Randon, et autres; de l'Armorial de Languedoc, 1747, in-4°; de la Description de Montpellier.

GASTINAU (Nicolas), né à Paris en 1621, fut curé d'Anet et aumônier du roi. Il n'était pas docteur, quoique bien capable de l'être. Il mourut le 17 juin 1696 âgé d'environ 77 ans. On a de lui 18 lettres de controverse, principalement contre le ministre Claude; elles sont estimées.

GASTINE (Philippe), riche marchand de Paris, rue Saint-Denis, faisait dans sa maison des assemblées de calvinistes. Il fut condamné à être pendu par arrêt du parlement du 30 juillet 1571. Sa maison fut rasée, et forme encore une place qui porte son nom, près Sainte-Opportune. On prit sur ses biens de quoi fonder un salut du Saint-sacrement à la paroisse des Saints-Innocens tous les jeudis. Cette fondation fut transférée ensuite à Saint-Jacques-de-la-Boucherie.

GASTON III (Phœbus), comte de Foix et vicomte de Béarn, est très-célèbre par sa valeur, par sa générosité, par les bâtimens qu'il éleva et par sa magnificence. Ne voulant pas faire hommage de ses terres au roi Jean, ce monarque le retint prisonnier à Paris, et lui donna depuis la conduite d'une armée en Guyenne. Il mourut subitement à Ortez en 1391, au retour de la chasse, comme on lui versait de l'eau sur les mains pour souper. Il avait composé un livre intitulé *Phœbus, des deduis de la chasse*, in-4°, sans date, et aussi en 1529; l'une et l'autre éditions de Paris. Ce traité a une première partie théorétique qui ne se trouve que manuscrite. Ce prince avait occasionné la mort de son fils unique par une prévention aveugle. Il avait renvoyé sa femme Agnès de Navarre pour entretenir une maîtresse. Le jeune prince, nommé Gaston, qui souhaitait le retour de sa mère, alla la voir. Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, son oncle, lui donna d'une poudre pour mettre sur les viandes que l'on servirait à son père, lui donnant à entendre que sitôt que son père en aurait pris il rappellerait son épouse. Le jeune prince prit pour un philtre ce qui n'était qu'un poison, et communiqua son dessein à un de ses frères naturels. Celui-ci en avertit son père, qui, ayant vérifié que c'était un poison subtil, fit mettre son fils en prison, où il mourut d'ennui en 1382.

GASTON DE FOIX, duc de Nemours, était fils de Jean de Foix, comte d'Étampes, vicomte de Narbonne, etc., et de Marie d'Orléans, fille de Charles, duc d'Orléans, et sœur du roi Louis XII. Ce prince l'ayant fait gouverneur de Milan et général de son armée en Italie, il y fit paraître les talens d'un grand militaire, et gagna la bataille de Ravenne le 11 avril, jour de Pâques, en 1512; mais en poursuivant un gros de 4000 Espagnols qui faisaient retraite, il fut enveloppé et tué n'étant âgé que de 24 ans. Louis XII son oncle et tout le royaume furent sensiblement affligés de sa mort.

GASTON DE FRANCE (Jean-Baptiste), duc d'Orléans, fils puîné d'Henri IV et frère de Louis XIII, naquit à Fontainebleau le 25 avril 1608. Il commanda quelque temps l'armée au siége de la Rochelle en 1628, puis celle de Picardie en 1636. Ses favoris l'excitèrent à donner des marques de mécontentement, et à se retirer plusieurs fois de la cour, sous le ministère du cardinal de Richelieu. Il fut lieutenant-général du royaume pendant la minorité de Louis XIV, et commanda les armées dans les Pays-Bas en 1644 et 1645. Il mourut à Blois le 2 février 1660. Il avait un riche cabinet de médailles, de bijoux, de miniatures et d'autres pièces rares et curieuses. Le cardinal de Retz dit de ce prince qu'il entra dans toutes les affaires, parce qu'il n'avait pas la force de résister à ceux qui l'y entraînaient, et qu'il en sortit toujours avec honte, parce qu'il n'avait pas le courage de les soutenir.

GASTON ou GAST, gentilhomme du Dauphiné, bâtit sur la fin du 11e siècle un hôpital pour y recevoir les malades qui venaient visiter le corps de saint Antoine que Josselin avait apporté dans le Viennois. Ce fut le

Digitized by Google

commencement de l'ordre de saint Antoine, approuvé par Urbain II au concile de Clermont en 1095.

GASTREL (François), né à Slapton en 1662, après avoir été chapelain de la reine, devint évêque de Chester, et mourut le 24 novembre 1725. Il a écrit sur la Trinité, contre Collins et Clarke, des Institutions chrétiennes, 1707; Essai moral sur l'état à venir, in-8°.

GATAKER (Thomas), l'un des plus savans critiques et des plus habiles théologiens anglais du 17e siècle, naquit à Londres le 4 septembre 1574, d'une ancienne famille de la province de Schrewsbury. Il refusa tous les bénéfices qu'on lui offrit pour se livrer entièrement à l'étude. Sa maison était comme un collége où un grand nombre de gentilshommes anglais et plusieurs étrangers logeaient avec lui pour profiter de ses leçons. Il mourut à Londres le 27 juin 1654. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de critique et de théologie. Les principaux sont un Recueil d'observations diverses, intitulé *Cinnus;* une Dissertation savante et curieuse sur le style du Nouveau-Testament; des Remarques sur le livre de Marc-Antonin; un traité *De nomine tetragrammato*, et un autre des diphthongues; un Discours sur la nature et l'usage des sorts, en anglais, Londres, 1619, in-4°, etc. On remarque en tous ses ouvrages beaucoup de critique et d'érudition, mais trop de singularité dans les sentimens. Le style en est dur et affecté. Son fils a écrit sa vie, qui se trouve dans le Recueil de ses ouvrages de critique, Utrecht, 1698, in-fol., qui avaient été imprimés séparément.

GATIEN (Saint), premier évêque de Tours et l'un des apôtres de France, vint dans les Gaules vers 250. Il y convertit un grand nombre de personnes à la foi de J.-C., et mourut vers la fin du 3e siècle.

GATIMOSIN, successeur de Montézuma, dernier roi du Mexique, fut détrôné par Cortez. Le vainqueur le fit étendre sur un lit de charbons ardens pour lui faire avouer en quel endroit étaient ses trésors. Il résista à cette cruelle question sans rien avouer; peut-être n'en avait-il pas. Trois ans après, en 1526, il fut pendu dans Mexico avec d'autres caciques accusés d'avoir voulu secouer le joug des Espagnols.

GATINARA (Mercurin Alborio de), célèbre cardinal, ainsi nommé du lieu de sa naissance, dans le Piémont, s'éleva par son mérite aux plus hautes dignités. Il devint chancelier de l'empereur Charles-Quint, qui l'employa en diverses négociations importantes, et mourut à Inspruck le 5 juin 1530, à 60 ans. Clément VII l'avait fait cardinal l'année précédente.

GAUBIL (Antoine), jésuite, né à Gaillac, fut envoyé en 1721 à la Chine, où il se fit respecter par ses mœurs, et rechercher par ses connaissances astronomiques. Il avait envoyé beaucoup de mémoires au père Souciet et à M. Fréret. Il est mort à Pékin le 24 juillet 1759. On a imprimé de sa traduction le Chouking, Paris, 1771, in-4°; l'Histoire de Gengis-Kan, 1739, in-4°.

GAUBIUS (Jérôme-David), né à Heidelberg le 24 février 1705, se ressentit dans sa jeunesse du malheur de ses parens, qui avaient partagé celui de leur patrie. Ils ne laissèrent pas cependant de confier son éducation aux jésuites; mais craignant qu'ils n'eussent projeté de lui faire changer de religion, ils l'envoyèrent à Halle, sous le fameux Franke, dont les manières dures étouffèrent le génie du jeune Gaubius jusqu'au point de le rendre à sa famille, comme incapable de profiter des études, en lui conseillant de le destiner au commerce. Il résista à cette destination, et alla à Amsterdam pour y continuer ses études auprès d'un de ses oncles qui y exerçait la médecine. Il prit du goût pour cette science et reçut le degré de docteur en 1725, sous les yeux de Boerhaave. Après avoir voyagé pour connaître la manière des différens maîtres et suivre les différentes maladies dans les hôpitaux, il revint à Amsterdam, où il épousa la fille de son oncle Gaubius. Il succéda à Boerhaave dans sa chaire de médecine à Leyde, quoique étranger. Flatté de cette faveur il renonça à l'invitation de l'impératrice de Russie Elisabeth, qui l'appelait dans ses états, et fut nommé médecin du stathouder. Enfin il mourut d'une fièvre maligne le 29 novembre 1780. Nous avons de lui *Methodus concinnandi formulas remediorum*, Lugd. Batav., 1767, in-8°, traduite en français, Paris, 1749, in-12; *Institutiones*

Digitized by Google

pathologicæ, Lugd. Batav., 1763, in-8°, 2 vol.

GAUD (Henri), excellent graveur du 17e siècle, natif d'Utrecht, d'une famille illustre. On admire surtout les sept estampes qu'il grava d'après les tableaux d'Adam Elseimer. Il excellait dans le dessin. Il était comte palatin. Une fille, pour s'en faire aimer, lui donna un philtre qui le rendit hébété. Il ne conserva de la raison que lorsqu'on lui parlait peinture. Il mourut vers 1630.

GAUDEN (Jean), né en 1605, fut reçu docteur en théologie à Oxford en 1641. Constamment attaché au parti du roi, il eut le courage de faire imprimer des remontrances sur l'abolition de la royauté et de l'épiscopat. On lui attribue aussi le Portrait du roi, que d'autres prétendent être un ouvrage de Charles 1er. Charles II le fit évêque d'Exéter en 1660. Il mourut en septembre 1662. Outre ses ouvrages contre le Covenant presbytérien et en faveur de la royauté, on a de lui *La sainteté du mariage chrétien*, Londres, 1654, in-4°; des Sermons, etc.

GAUDENCE (Saint), évêque de Bresse en Italie et successeur de saint Philastre, fut envoyé en 405 à Constantinople avec les légats d'Innocent Ier pour le rétablissement de saint Jean-Chrysostôme dans son siége. Il mourut vers 410. On a de lui quelques ouvrages dans la Bibliothèque des Pères et séparément, Bresse, 1738, in-fol.

GAUFRIDI (Jean), fils d'un président à mortier au parlement de Provence, fut conseiller dans le même parlement. Le temps qu'il pouvait dérober aux devoirs de sa charge, il l'employait aux recherches historiques de sa province. La privation de la vue et sa mort, arrivée en 1689, à 60 ans, l'ont empêché de publier le fruit de son travail. C'est son fils l'abbé Gaufridi qui a fait paraître cette Histoire de Provence, Aix, 1694, 2 vol. in-fol. En 1733 on y a fait de nouveaux titres.

GAULI, peintre. *Voy.* Bacici.

GAULMIN (Gilbert), sieur de Montgeorges, était de Moulins. Il s'acquit beaucoup de réputation par ses poésies latines, et publia le premier en 1618, in-8°, le roman d'Ismène et Isménie, attribué à Eustathius, en grec, avec une traduction latine de sa façon. Gaulmin savait presque toutes les langues; il excellait en particulier dans la connaissance des langues hébraïque, grecque, arabe, turque et persane. Il était fort attaché au cardinal Mazarin, et fit contre le parlement de sanglantes épigrammes. On en trouve deux dans les lettres de Guy Patin. Son curé ayant refusé de le marier, il déclara en sa présence qu'il prenait une telle pour sa femme, et vécut depuis avec elle comme avec sa femme; ce qui donna lieu d'examiner si ces sortes de mariages étaient valables. On les appela des mariages à la Gaulmine, et ils furent réprouvés par les lois. Gaulmin fut doyen des maîtres des requêtes, conseiller d'état et intendant du Nivernois. Il mourut le 8 décembre 1667, à 80 ans. On a de lui en latin des épigrammes, des odes, des hymnes et une tragédie intitulée *Iphigénie*, qui n'a pas été imprimée. On y remarque du feu et de l'invention. Il a fait aussi des Notes et des Commentaires sur l'ouvrage de Psellus touchant les opérations des démons; sur celui de Théodore Prodromus, contenant les amours de Rhodante et de Dosiclès; sur celui d'Eustatius, des amours d'Ismène et d'Isménie; sur le Traité de la vie et de la mort de Moïse par un rabbin anonyme, 1629, in-8°; et des Remarques sur le faux Callisthène.

GAULTIER (Claude), célèbre avocat au parlement de Paris, était caustique et très-mordant; ce qui fit dire à Boileau dans sa satire neuvième :

> Dans vos discours chagrins plus aigre et plus mordant
> Qu'une femme en furie ou Gaultier en plaidant.

Il publia en 1662 le premier volume in-4° de ses Plaidoyers; mais ils n'eurent pas tout l'accueil qu'il en espérait, n'étant pas accompagnés de la véhémence avec laquelle il les prononçait. M. Gucret publia le second volume en 1669, après la mort de l'auteur. Ce volume est plus estimé que le premier. Ils ont été réimprimés en 1688.

GAULTIER (Jean-Baptiste), naquit à Louviers vers 1685, d'une bonne famille. Ne pouvant prendre des degrés en Sorbonne à cause de son op-

Digitized by Google

position à la signature du formulaire, il se retira dans le séminaire de Saint-Magloire, où il s'appliqua à l'étude de la religion et de la théologie. De retour dans sa patrie, il y reçut à Evreux le sous-diaconat. Son opposition à la bulle *Unigenitus* l'obligea de sortir du diocèse d'Evreux, et M. de Langle, évêque de Boulogne, s'empressa de le recevoir chez lui : ce prélat le mit au nombre de ses commensaux, et lui conféra en cette qualité l'ordre de prêtrise. Il devint aussitôt le conseil du prélat son promoteur, son grand-vicaire, son ami et son écrivain. M. de Langle étant mort en 1724, M. de Colbert, évêque de Montpellier, prit chez lui M. Gaultier, en apparence pour n'être que son bibliothécaire, mais en effet pour y être tout ce qu'il avait été auprès de M. de Langle. C'est sous ce voile que M. Gaultier, sans être même soupçonné des ennemis du prélat, fut son conseil, son théologien et sa plume, quoiqu'il ne passât à Montpellier que pour un bonhomme qui n'était propre qu'à remuer et arranger les livres de M. l'évêque. Après la mort de M. Colbert, arrivée en 1738, M. Gaultier vint cette année même à Paris, où il vécut aussi solitairement qu'à Montpellier. Il allait tous les ans pour se délasser faire un voyage dans sa patrie. Dans le dernier, ayant pris une chaise de poste pour revenir à Paris avec un de ses amis, cette chaise versa, et M. Gaultier ayant été blessé dangereusement par sa chute, on le porta à Gaillon dont il était proche, et où il mourut cinq jours après, le 30 octobre 1755, âgé d'environ 71 ans. Outre les écrits qu'il a faits pour MM. Langle et Colbert, on a de lui un grand nombre d'écrits sur les affaires du temps, qui sont tous anonymes, excepté le plus considérable, qui a été publié après sa mort, et qui a pour titre *Lettres théologiques.... contre le système impie et socinien des pères Berruyer et Hardouin*, 1756, 3 vol. in-12. C'est de tous les ouvrages faits contre le père Berruyer le plus fort et le plus estimé. Les principaux des autres écrits de M. Gaultier sont : Relation de ce qui s'est passé durant la maladie et à la mort de M. de Langle, évêque de Boulogne, 1724, in-4° ; la Préface qui est à la tête des œuvres de M. Colbert, 1739, in-4° ; Lettre à M. Berger de Charancy, évêque de Montpellier, 1740, in-4° ; elle est connue sous le nom de *Verges d'Héliodore* ; Relation de la captivité de la sœur Marie Desforges, 1741, in-12 ; *Les jésuites convaincus d'obstination à permettre l'idolâtrie dans la Chine*, 1743, in-12 ; Lettre au sujet de la bulle de notre saint père le pape, concernant les rites malabares, 1745, in-12 ; Le poëme de Pope intitulé *Essai sur l'homme*, convaincu d'impiété, 1746, in-12 ; Réfutation d'un libelle intitulé *La Voix du sage et du peuple*, 1750, in-12 ; Vie de M. Soanen, évêque de Senez, 1750, in-4° ; *Les Lettres persanes convaincues d'impiété*, 1750, in-12 ; Histoire abrégée du parlement de Paris durant les troubles du commencement du règne de Louis XIV, 1754, in-12.

GAULTIER (François), de Rabodanges en Normandie, ayant été obligé de se retirer en Angleterre pour une affaire personnelle, mit en usage le talent qu'il avait à persuader, pour pratiquer quelques ministres d'Angleterre mécontens de l'ascendant de Marlborough, et leur faire entendre que la saine politique répugnait à voir l'Empire et l'Espagne réunis sur une seule tête comme du temps de Charles V. La reine Anne en fut instruite ; l'abbé Gaultier eut l'honneur de paraître devant Sa Majesté ; et quand il crut la partie assez bien liée, il vint à Versailles en faire l'ouverture à Louis XIV, qui le renvoya avec le titre d'agent à la cour de la Grande-Bretagne. Il continua à travailler avec les ministres de la reine, et prépara les négociations de la paix d'Utrecht, où il assista en qualité de secrétaire d'ambassade, et qui finirent par le traité d'Utrecht en 1713. Cet habile homme eut de Louis XIV deux abbayes, et des pensions du roi d'Espagne et de la reine Anne. Il mourut en 1720.

GAULLI (Luc), natif de Gifoni au royaume de Naples, se rendit célèbre sous les pontificats de Jules II, de Léon X, de Clément VII et de Paul III. Ce dernier pape eut pour lui une estime particulière, et lui donna l'évêché de Civita-Ducale. Malgré toutes les prédictions surprenantes qu'on raconte de lui, il est constant qu'il abusa de la crédulité du public, et que s'il ren-

Digitized by Google

contra quelquefois juste, ce fut par un pur effet du hasard, comme dans ce qu'il prédit de Henri II, roi de France, qui devait parvenir à 69 ans s'il passait ses années 56 et 64. Il mourut à Rome en 1558, à 82 ans. On a de lui *Tractatus astrologicus*, et d'autres ouvrages, Bâle, 1575, 2 vol. in-folio. Son Traité d'astrologie est imprimé en italien, Rome, 1539, in-8°, fig.

GAURIC (Pomponius), frère du précédent, natif de Gifoni dans le royaume de Naples, disparut un jour en 1530. On soupçonne que la famille d'une femme de qualité avec laquelle il avait commerce l'avait fait assassiner et jeter à la mer On trouve de lui, dans le Vitruve d'Elzévir, *Excerpta de sculpturâ*.

GAUSSEM ou GAUSSIN (Jeanne Catherine), célèbre actrice du théâtre Français, née à Paris en 1711, dut sa grande réputation, en 1732, au rôle de Zaïre, qu'elle fit valoir par sa beauté, ses grâces, le son enchanteur de sa voix, les larmes naturelles qu'elle savait répandre. Ses talens et sa figure rassuraient les auteurs sur la réussite de leurs pièces. La comédie de *l'Oracle*, d'un genre si différent, ne lui dut pas moins dans le rôle de Lucinde. Ces rôles d'amoureuses ingénues, si multipliés depuis, lui doivent leur fortune; à 50 ans elle jouait avec les même grâces qu'une fille de 15 ans. Le rôle de Marianne, dans *Dupuis et Desronais*, est le dernier qu'elle ait joué. Elle se retira du théâtre en 1764, et mourut en 1767. Un mariage mal assorti qu'elle avait contracté en 1759 répandit de l'amertume sur la fin de ses jours, qu'elle finit dans une médiocrité de fortune qu'elle n'aurait jamais connue sans la générosité de ses sentimens. Voltaire lui a adressé une épitre très-flatteuse.

GAUTHIER, nom de trois célèbres musiciens français. Le premier, surnommé *le Vieux*, excellait à jouer du luth. Ses principales pièces sont *L'Immortelle*, *La Non-pareille*, *Le Tombeau de Mésangeau*. Denis Gauthier son cousin fut aussi un excellent joueur de luth; ses pièces les plus estimées sont *L'Homicide*, *Le Canon*. *Le Tombeau de l'Enclos*. Enfin Pierre Gauthier, natif de la Ciotat en Provence, excella surtout dans la musique instrumentale. Il était directeur d'un opéra qui séjournait alternativement à Marseille, à Montpellier et à Lyon. S'étant embarqué avec tout son équipage au port de Cette en Languedoc, il fut submergé avec le vaisseau à la vue du port, en 1797, à 55 ans. Son recueil de duos et de trios pour le violon et pour la flûte est estimé.

GAUTIER. *Voy.* Gaultier.

GAUTRUCHE (Pierre), né à Orléans en 1602, entra chez les jésuites en 1624, et ne s'occupa pendant sa vie que des belles-lettres et de l'instruction de la jeunesse. M. Huet l'appelle *Vir diffusæ eruditionis*. Il a professé pendant plus de trente ans dans la ville de Caen, et y est mort le 30 mai 1681. Ses *Cours de philosophie et de mathématiques* sont oubliés. On ne connaît plus que son *Histoire sainte*, dont la treizième édition est de 1692, 4 vol. in-12. Les ouvrages nouveaux sur ces matières ont fait oublier les anciens.

GAVANTUS (Barthélemi), général des barnabites et consulteur de la congrégation des Rites au 17e siècle, est auteur de plusieurs ouvrages, dont le principal est un Commentaire sur les rubriques du Missel et du Bréviaire romain 1652, in-4°, réimprimé à Turin, 1736 à 1740, 5 vol. in-4°, fig., plein d'idées mystiques. On a de lui *Manuale episcoporum*, 1647, in-4°, et un Traité des synodes diocésains, 1639, in-4°.

GAVERSTON (Pierre de), gentilhomme gascon, fut élevé auprès du prince Édouard II, roi d'Angleterre. Dès que ce prince fut parvenu à la couronne il lui donna le comté de Cornouailles, et lui confia l'administration du royaume lorsqu'il passa en France pour épouser Isabelle, fille de Philippe-le-Bel. Son orgueil, accru par son alliance avec la sœur du duc de Glocester, lui attira l'indignation des grands, qui se liguèrent contre lui, le mirent en prison et lui firent trancher la tête en 1312.

GAY (Jean), né d'une ancienne famille de Devonshire, fut secrétaire de la duchesse de Monmouth en 1712. Il accompagna à Hanovre le comte de Clarendon en 1714. Gay, après la mort de ce seigneur, retourna en Angleterre, où il s'acquit une grande répu-

Digitized by Google

tation par ses poésies. Il mourut dans la maison du duc de Queensbury en 1732, et fut enterré dans l'abbaye de Westminster. Pope, son intime ami, fit son épitaphe. On a de lui des tragédies, des opéras, des fables traduites en français par madame de Keralio, et d'autres ouvrages très-estimées et très-bien écrits en anglais, 1715, 2 vol. in-12. Ses fables sont imprimées séparément à Londres, 1753, 2 vol. in-8°, fig.; son poëme de *l'Éventail* a été imité par M. Milon. Le dernier de ses opéras est intitulé *Beggars;* il réunit tous les goûts et tous les ordres de gens, depuis les personnes les plus distinguées par leur naissance jusqu'à la lie du peuple. Cette pièce était trop dans le goût anglais pour n'avoir pas une réussité incroyable. Elle eut soixante-trois représentations à Londres, où elle anéantit, pendant tout l'hiver de 1728, l'opéra italien, qui, depuis dix ans, était l'idole de la noblesse et du peuple. Elle eut le même succès dans toutes les grandes villes d'Angleterre, dans l'Écosse et dans l'Irlande. Mais Gay, qui savait apprécier la pièce et les applaudissemens de sa nation, y mit toujours pour épigraphe : *Nos hæc novimus esse nihil*, et il avait raison.

GAYOT DE PITAVAL (François), né à Lyon en 1673, d'une famille de robe, après avoir fait sa théologie à Paris, renonça au dessein qu'il avait de se faire ecclésiastique, et prit, à l'exemple de ses deux frères, le parti des armes; mais après avoir servi quelque temps, il quitta le métier des armes, se maria dans son pays, et se mit à faire des livres pour subsister. Il vint ensuite à Paris, où il mourut en 1743, après plus de quarante attaques d'apoplexie. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont 1° Relation des campagnes de 1713 et de 1714, rédigée sur les mémoires du maréchal de Villars; 2° Saillies d'esprit, 2 vol. in-12; 3° la *Bibliothèque des gens de cour*, 6 vol. in-12; 4° *L'art d'orner l'esprit en l'amusant*, 2 vol. in-12; 5° Enfin les *Causes célèbres*, 20 vol. in-12. Ce dernier ouvrage, quoique le moins mauvais des écrits de Gayot de Pitaval, n'est cependant pas estimé; il pouvait être très-instructif et très-intéressant, mais l'auteur l'a gâté par ses réflexions triviales et inutiles, par un bavardage éternel, par de mauvaises pointes, et par un style de mauvais goût. M. de Garsault en a donné un abrégé en un vol. in-12. M. de Laville, avocat, a donné 4 vol. de la suite.

GAZA (Théodore), natif de Thessalonique, passa en Italie après la prise de Constantinople par les Turcs. Le cardinal Bessarion lui procura un bénéfice dans la Calabre, et Victorin de Feltre lui enseigna le latin. Gaza apprit si bien cette langue qu'il en fit connaître les beautés aux Italiens mêmes, et fut l'un de ceux à qui l'on doit principalement la renaissance du bon goût et des belles-lettres en Italie. Il traduisit de grec en latin l'Histoire des animaux d'Aristote, celle des plantes de Théophraste, les Aphorismes d'Hippocrate, et mit en grec le Songe de Scipion et le Traité de la vieillesse de Cicéron. On dit qu'étant allé à Rome présenter à Sixte IV quelques-uns de ses ouvrages, ce pape ne lui fit qu'un présent fort modique. Gaza le jeta de dépit dans le Tibre, disant en colère « que les savans ne devaient pas se donner la peine d'aller à Rome, puisque le goût y était si dépravé, et que les ânes les plus gras y refusaient le meilleur grain. » Il mourut néanmoins dans cette ville en 1475, à 80 ans. On a de lui divers ouvrages en grec et en latin outre ceux dont on vient de parler, une Grammaire grecque, 1540, in-4°.

GAZELLI, prince d'Apamée, et gouverneur de Syrie pour le sultan d'Égypte, s'opposa d'abord aux Turcs; mais voyant que Tomen-bey, sultan d'Égypte, avait été pris et mis à mort par Sélim en 1517, il implora la clémence du vainqueur, et fut continué dans le gouvernement de Syrie. Après la mort de Sélim, Gazelli envoya à Cayer-bey, gouverneur d'Égypte, pour le solliciter à rétablir la puissance des Mamelucs. Mais celui-ci fit mourir ses ambassadeurs. Gazelli, nonobstant cette nouvelle, livra bataille aux Turcs près de Damas, contre le pacha Ferhat; il fut tué en combattant vaillamment en 1520.

GAZET (Guillaume), chanoine d'Aire, et curé à Arras, mort dans cette dernière ville en 1612, à 58 ans, est auteur de l'Histoire ecclésiastique

Digitized by Google

des Pays-Bas, 1614, in-4°, où l'histoire de la sacrée Manne et de la sainte Chandelle n'est pas oubliée.

GAZOLA (Joseph), médecin de Vérone, où il établit l'académie *degli Aletofili*, mort en 1715, à 54 ans, a donné quelques ouvrages de médecine, entre autres, *Il mondo ingannato da falsi medici*, Praga, 1716, in-8°; il y convient que les malades meurent aussi souvent des remèdes que des maladies, et enseigne à se passer de médecins.

GAZON DOURXIGNÉ (Sébastien-Marie), né à Quimper, a publié plusieurs Lettres critiques sur différentes tragédies, quelques poésies fugitives, des Héroïdes, *Alzare, ou le Préjugé détruit*, comédie en un acte, en vers, 1752; *Essai sur les ridicules des nations*, 1766, in-12; *Les Jardins*, poëme de Vaunière, 1772, in-12. Il est mort le 15 janvier 1784.

GÉBER (Jean), célèbre médecin et astronome du 9e siècle, a composé en arabe plusieurs ouvrages. Boërhaave en fait un grand éloge, et dit qu'il y a trouvé beaucoup d'expériences chimiques que l'on donne aujourd'hui pour nouvelles. Ses ouvrages sont imprimés à Dantzick, 1682, in-8°. Sa Géomance en italien est imprimée à Venise, 1552, in-8°, fig.

GEBLER (le baron de), était né dans la religion protestante. Après avoir embrassé le catholicisme, il entra au service de la maison d'Autriche en 1754, et s'éleva par son mérite jusqu'au grade de vice-chancelier de Bohême et d'Autriche. Il était commandeur de l'ordre de Saint-Etienne, lorsqu'il est mort à Vienne le 9 octobre 1786, dans sa soixante-deuxième année. On a de lui des ouvrages politiques et dramatiques estimés en Allemagne.

GED (Guillaume), orfèvre d'Edimbourg, voulut appliquer sa manipulation à l'impression des livres. Il crut qu'en suivant la pratique des Chinois et des premiers essais de Coster, qui gravait chaque page sur une planche, il obtiendrait la correction, la beauté et l'uniformité avec une moindre dépense, et que, pour y parvenir, il n'y avait qu'à substituer la fusion à l'union des lettres mobiles. Si Ged n'avait aucune connaissance des pratiques antérieures, il peut passer pour inventeur; mais sa manière n'était pas nouvelle. Il existait dans l'imprimerie de Paris des pages de calendrier fondues en cuivre dès la fin du 17e siècle; mais on se donnait bien de garde de fondre autre chose d'un usage moins général, parce qu'on y trouvait justement le contraire de ce que Ged cherchait, c'est-à-dire une plus grande dépense, des fautes permanentes, ou une nouvelle fusion pour les faire disparaître, et en faire quelquefois de nouvelles; un caractère pâteux, résultant de la mollesse de la matière de la matrice; ces défauts n'échappèrent point à ceux qui examinèrent ses premiers essais. Ce ne fut qu'en 1744 que parut le premier ouvrage considérable imprimé avec sa pratique; c'est un *Salluste latin*, in-12, à la fin duquel on trouve ces lignes: *Edimburgi, Gulielmus Ged, aurifaber Edinensis, non typis mobilibus, ut vulgò fieri solet, sed tabellis, seu laminis fusis excudebat*, 1744. Le fils de Ged, nommé Jacques, entra dans la rébellion de 1745, et obtint son pardon en 1748, à la considération de son père, mort le 19 octobre 1749. Cette pratique n'a pas pris en Angleterre; mais un Allemand venu à Paris avec ce secret, dont il s'est dit l'inventeur, et auquel il donnait le titre d'*Imprimerie polytipe*, a obtenu un privilége exclusif pour son prétendu secret, à condition qu'il n'imprimerait que polytipement. Il a prétendu que son secret n'était pas celui de Ged; les résultats et les défauts sont les mêmes, et l'avantage est si illusoire, qu'il imprimait comme à l'ordinaire, ce qui lui a fait retirer son privilége en 1787.

GEDALIAH, fameux rabbin, mort en 1448, a fait une chaîne de tradition depuis Adam jusqu'à l'an 761 de J.-C., en deux parties, et une troisième, où il traite de la création du monde, Venise, 1587, in-4°. On a encore de lui d'autres ouvrages. *Voy.* Joseph Albo.

GÉDÉON, fils de Joas, de la tribu de Manassé, et cinquième juge d'Israel, vers 1245 avant J.-C., après s'être assuré de sa mission par le miracle de la toison, marcha contre les Madianites avec 300 hommes; il entra dans leur camp pendant la nuit, jeta l'épouvante dans leur armée, et la mit en désordre. Gédéon passa ensuite le

Digitized by Google

Jourdain, prit Zébée et Salmana, qu'il tua de sa main, et défit entièrement les Madianites, au nombre de plus de 140 mille. Il gouverna le peuple avec sagesse, et mourut dans un âge avancé, 1239 ans avant J.-C., laissant de plusieurs femmes soixante-dix fils, outre Abimelech.

GÉDICEUS (Simon), docteur en théologie, et ministre à Magdebourg, a répondu sérieusement au petit ouvrage d'Acidalius contre les femmes. Sa *Defensio sexûs muliebris* a été imprimée pour la première fois en 1593, et se trouve avec l'ouvrage d'Acidalius, la Haie, 1641, in-12.

GEDOYN (Nicolas), de l'académie française et de celle des inscriptions, naquit à Orléans le 17 juin 1667. Il vint étudier à Paris, et se fit jésuite; il quitta cette société quelque temps après, et devint chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris, en 1701, puis abbé commendataire de Notre-Dame de Beaugency. Il mourut au château de Fontpertuis, près de Beaugency, le 10 août 1744, à 77 ans. On a de lui 1° une traduction française de Quintilien, in-4°, ou 4 vol. in-12; 2° celle de Pausanias, 2 vol. in-4°; 3° des OEuvres diverses, imprimées à Paris en 1745, in-12; 4° plusieurs Dissertations insérées dans les mémoires de l'académie des inscriptions.

GÉHAN-GUIR, roi des Indes depuis 1605 jusqu'en 1627, réprima la révolte de son fils aîné, et lui fit crever les yeux; mais son second fils s'étant défait de ce frère aîné, qu'il avait attiré dans son gouvernement de Decan, marcha contre son père pour le détrôner. Son malheureux père mourut en allant le combattre, et en mourant il recommanda son petit-fils, fils de son aîné, à son ministre. Ce ministre infidèle avait donné sa fille au prince rebelle nommé Kourom; il le plaça sur le trône au préjudice de son neveu.

GEIER (Martin), célèbre théologien luthérien, docteur en théologie, professeur en hébreu, ministre de Saint-Thomas, prédicateur, confesseur et membre des conseils ecclésiastiques de l'électeur de Saxe, était né à Leipsick le 24 avril 1614, et mourut le 22 août 1681, à 67 ans. On a de lui d'excellens Commentaires en latin sur l'Ecclésiaste, les Proverbes, Daniel et les Psaumes; un Traité en latin sur le deuil des Hébreux, et plusieurs autres ouvrages estimés, imprimés à Amsterdam, 1695, 3 vol. in-fol.

GEINOZ (François), de l'académie des inscriptions et belles lettres, et aumônier de la compagnie générale des Suisses, était natif de Bull, petite ville du canton de Fribourg. Il travailla long-temps avec succès au journal des savans. Il était aussi censeur royal des livres. Ses talens supérieurs dans les langues grecque et hébraïque, sa candeur, sa franchise, sa douceur et sa probité le faisaient aimer de tous ceux qui le connaissaient. Il mourut à Paris le 23 mai 1752, à 56 ans. Il travaillait à une nouvelle édition d'Hérodote, corrigée sur les manuscrits de la bibliothèque du roi. On a de lui plusieurs savantes Dissertations dans les mémoires de l'académie des inscriptions.

GELAIS (Melin et Octavien de Saint-), poète. *Voy* Saint-Gelais.

GELANOR, dernier roi d'Argos, de la race des Inachides, fut dépossédé par Danaüs, 1510 ans avant J.-C.

GELASE Ier, succéda au pape Félix II le 1er mars 492. Il défendit avec fermeté ce que son prédécesseur avait fait contre Acace, refusa sa communion à Euphemius, patriarche de Constantinople, qui ne voulait point ôter des Dyptiques le nom d'Acace, écrivit à l'empereur Anastase, qui favorisait les eutychiens, et gouverna l'église avec zèle et avec sagesse. Gelase convoqua à Rome un concile de 70 évêques, où fut dressé le canon des écritures, conforme à celui que reçoit aujourd'hui l'église catholique. Il mourut le 19 novembre 496. On a de lui divers ouvrages contre Eutichès et Nestorius dans la Bibliothèque des Pères. Le décret qu'on lui attribue dans Gratien est une pièce supposée.

GELASE II, appelé auparavant Jean de Gaëte, du lieu de sa naissance, fut élu pape le 25 janvier 1118. Cincio Frangipani, qui avait voulu faire élire une de ses créatures, indigné de l'élection de Gelase, le maltraita, et le contraignit de sortir de Rome. Vers le même temps l'empereur Henri V fit élire Maurice Bourdin, qui prit le nom de Grégoire VIII. Henri étant sorti de Rome, Gelase y rentra secrètement;

Digitized by Google

mais les Frangipanes l'en chassèrent, ce qui l'obligea de venir en France, où il fut reçu avec honneur. Il mourut dans l'abbaye de Cluni le 29 janvier 1119.

GÉLASE DE CIZYQUE, auteur grec du 5e siècle, qui a écrit l'histoire du concile de Nicée tenu en 325. Cette histoire n'est qu'un mauvais roman. Elle est dans les collections des conciles, et séparément, Paris, 1599, in-8°, grec et latin.

GELDENHAUR (Gérard), historien et théologien, natif de Nimègue, fut lecteur et secrétaire de l'évêque d'Utrecht jusqu'en 1524. Dans la suite, étant allé à Wirtemberg, il embrassa les erreurs de Luther, et enseigna à Worms, où il se maria, puis à Augsbourg et à Marpurg. Il mourut en cette dernière ville le 10 janvier 1542, à 60 ans. On a de lui l'Histoire de Hollande, celle des Pays-Bas, celle des évêques d'Utrecht, et d'autres ouvrages; le tout imprimé à Leyde, 1611, in-4°. Il avait été ami d'Érasme.

GÉLÉE (Claude), peintre célèbre, appelé plus communément Le Lorrain, n'ayant pu rien apprendre à l'école, fut mis en apprentissage chez un pâtissier. Il alla ensuite à Rome, où, ne sachant que devenir, Augustin Tasse le prit à son service et en fit son valet. Peu de temps après Augustin, désirant en tirer quelques services plus importans, lui apprit petit à petit quelques règles de perspective. Le Lorrain eut d'abord beaucoup de peine à comprendre les principes de l'art; mais ayant commencé à recevoir quelque petite rétribution de son travail, il s'appliqua avec tant d'opiniâtreté, que son esprit s'ouvrit. Il fit de très-beaux paysages, qui le rendirent célèbre dans toute l'Europe. Il réussissait principalement dans la perspective aérienne, dans laquelle on distingue les différentes heures du jour. Il n'avait aucun talent pour les figures; celles qui se trouvent dans ses tableaux sont de Philippe Lauri ou de Courtois. Il mourut à Rome en 1678. Il ne faut pas le confondre avec Théophile Gélée, mort vers 1650, dont on a en français un Traité d'anatomie, in-8°, et la traduction de du Laurens.

GELIOT (Louvan), mort dans le 17e siècle, est auteur de la science parfaite des armoiries. Pierre Palliot l'augmenta, et la fit imprimer en 1660 à Dijon, in-fol. Cet ouvrage est recherché. Il y en a de datés 1661 et 1664; c'est la même édition.

GELLERT (Christian Furchtegott), né en 1715, d'un pasteur de Hænichen, près Freyberg en Saxe, fut professeur en philosophie et en belles-lettres à Leipsick, et mourut le 14 décembre 1769, sans avoir été marié. On a de lui des fables, des comédies et des contes qui lui ont acquis une grande réputation, à cause de la délicatesse des pensées et de la pureté du style. Il y a su répandre des sentimens d'humanité, d'amour et d'amitié qui charment ses lecteurs. Ses fables et ses lettres sont traduites en français avec sa vie, Utrecht, 1775, 5 vol. in-8°.

GELLI ou GALLO, *Gellius* (Jean-Baptiste), cordonnier, natif de Florence, se distingua par son esprit et par ses ouvrages, tant en vers qu'en prose. Il fut reçu de l'académie de *Gli Umidi* de Florence, peu après 1540. Il mourut le 24 juillet 1563, à 64 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° des Dialogues en italien dans le goût de Lucien, très-censurés, comme contraires à la pudeur; leur titre est *Caprici del Bottaio*, Fiorenza, 1549 ou 1551, in-8°. Ils ont été traduits en français sous le titre de *Discours fantastiques de Justin Tonnellier*, par Cl. de Kerquisinen, Paris, 1575, in-16. 2° La *Circé*, elle a aussi été traduite en français, in-12; 3° des Discours sur les poésies du Dante et de Pétrarque; 4° deux comédies, l'une intitulée *La Sporta*, et l'autre *l'Errore*; 5° Traduction italienne de l'*Hercule* d'Euripide; 6° une bonne traduction italienne du Traité latin des couleurs de Porzio, Florence, 1551, in-8°.

GELLIBRANT (Henri), mathématicien anglais, professeur d'astronomie au collége de Gresham, né le 17 novembre 1597, était puritain. Il est mort au mois de février 1637. Il a publié *Trigonometria britannica Henrici Briggii*, Goudæ, 1633, in-fol., un Appendix touchant la longitude, qui se trouve dans le Voyage de Thomas James, Londres, 1633, in-4°; un Discours sur la variation de l'aiguille aimantée, 1635, in-4°, etc.

GELLIUS (Aulus). *Voy.* Aulu-Gelle.

Digitized by Google

GELMI (Jean-Antoine), excellent poète italien du 16e siècle, natif de Vérone, dont on a des sonnets et d'autres poésies d'un goût fin et délicat.

GÉLON, fils d'Hipparque, roi de *Géla*, voyant les Syracusains donner par leurs dissensions l'avantage aux Carthaginois leurs ennemis, profita de l'autorité que lui donnait sa qualité de préteur pour réunir les factions et les forcer à défendre l'état. Il se mit à leur tête, défit les Carthaginois commandés par Amilcar auprès d'Hymère; et, ne croyant plus qu'il fût nécessaire pour la patrie qu'un citoyen fût revêtu de l'autorité souveraine, il se présenta seul, sans armes, au milieu des Syracusains armés, qu'il avait convoqués, offrant de rendre compte de sa conduite et de sa fortune, et déposant le pouvoir suprême entre les mains de ses concitoyens. Le peuple, dans le transport de sa reconnaissance, lui rendit d'une voix unanime l'autorité abdiquée, et la consacra par le nom de roi, qu'ils lui donnèrent. Ce citoyen vertueux méritait de devenir le bienfaiteur de l'humanité entière en imposant aux Carthaginois la loi de ne plus faire de sacrifices humains et en bâtissant deux temples, l'un à Carthage, l'autre en Sicile, où les copies de ce traité furent déposées. Gélon mourut après 7 ans de règne, 478 ans avant Jésus-Christ. Ses sujets lui élevèrent une statue qui le représenta désarmé, vêtu en simple citoyen, tel qu'il s'était présenté à l'assemblée le jour de son abdication, le plus beau de sa vie.

GEMINIANI (François), né à Lucques en 1680, un des premiers violons de son temps, est mort le 17 septembre 1762 : les violons de sa façon ont de la réputation. Il a publié douze Sonates en 1714.

GEMISTE (Georges), surnommé Pléton, célèbre philosophe platonicien et mathématicien, natif de Constantinople, vécut en grande considération à la cour des grands-ducs de Toscane, et se fit admirer au concile de Florence en 1438 par sa doctrine et par sa prudence. On a de lui un Commentaire sur les oracles magiques de Zoroastre, grec et latin; Paris, 1599, in-8°; un livre sur la différence de Platon et d'Aristote, Paris, 1541, in-8°; une Histoire de ce qui a suivi la bataille de Mantinée, avec des éclaircissemens sur Thucidide, Venise, 1503, in-fol., et d'autres ouvrages.

GEMMA (Reinier), savant mathématicien, et célèbre professeur de médecine à Louvain, au 16e siècle, est appelé communément *le Frison*, parce qu'il était natif de Dockum dans la Frise. Il mourut à Louvain le 26 mai 1558, à 50 ans. On a de lui : 1° *Methodus arithmeticæ*, in-8° 4 2° *De usu annuli astronomici*, et d'autres ouvrages estimés. Corneille Gemma son fils fut aussi un célèbre astronome. Il composa divers traités, un entre autres sur l'étoile qui parut en 1577. Antuerpiæ, 1278, in-8°. Il mourut le 15 octobre 1579.

GENCA (Girolamo), habile peintre et architecte du 16e siècle, natif d'Urbin, mort en 1551, à 75 ans.

GENDRE (Louis Le), habile historien, né le 12 janvier 1659, à Rouen, s'attacha à M. de Harlay, archevêque de Rouen, et ensuite archevêque de Paris, qui lui donna un canonicat de Notre-Dame en 1690. M. Le Gendre fut sous-chantre de la même église, et abbé de Notre-Dame de Clairefontaine, au diocèse de Chartres, et mourut à Paris le 1er février 1733, à 74 ans. C'est à lui qu'on est redevable de la fondation des prix qui se distribuent avec solennité dans l'université de Paris, depuis 1747. Il a publié un grand nombre d'ouvrages Les principaux sont *La vie de M. de Harlay*, son bienfaiteur, in-4°; 2° *Les mœurs et les coutumes des Français dans les différens temps de la monarchie*, in-12; 3° *Histoire de France* en 3 vol. in-fol. et en 8 vol. in-12; 4° *Vie du cardinal d'Amboise*, in-4°, ou 2 vol. in-12. Ces ouvrages sont estimés.

GENDRE (Gilbert-Charles Le), marquis de Saint-Aubin, conseiller au parlement de Paris, puis maître des requêtes ordinaire de l'hôtel du roi, mort à Paris sa patrie le 8 mai 1746, à 59 ans, est auteur, 1° du Traité de l'opinion, dont la meilleure édition est en 8 vol. in-12; 2° d'un livre intitulé *Antiquités de la maison de France*, etc., imprimé à Paris en 1739, in-4°; 3° de plusieurs autres ouvrages manuscrits.

GENDRE (Nicolas Le), habile sculpteur, natif d'Etampes, dont on voit de beaux ouvrages dans l'église de

Digitized by Google

Saint-Nicolas-du-Chardonnet à Paris. Il mourut dans cette dernière ville en 1670, à 52 ans.

GENDRON (Claude Deshais), célèbre docteur en médecine de la faculté de Montpellier, médecin ordinaire de Monsieur, frère de Louis XIV et du duc d'Orléans, régent du royaume, tirait son origine d'une honnête famille de la Beauce. Il opéra, par des connaissances qui lui étaient propres, des guérisons sans nombre sur des sujets qui semblaient incurables, et s'acquit une très-grande réputation, surtout dans la partie de la médecine qui traite de la guérison des cancers et des maladies des yeux. Ayant amassé un bien assez considérable, il se retira à Auteuil, près de Paris, dans la maison qui avait appartenu autrefois au célèbre Despréaux son ami, et qui était devenue la sienne depuis près de 30 ans. C'est là que les grands, les ministres, les ambassadeurs, les premiers magistrats, les savans et un grand nombre de personnes de l'un et de l'autre sexe, allaient souvent visiter ou consulter Gendron. Un jour Voltaire, allant lui présenter un de ses ouvrages, se trouva tout à coup saisi de respect pour un endroit si cher aux muses, et fit cet impromptu :

C'est ici le vrai Parnasse
Des vrais enfans d'Apollon ;
Sous le nom de Boileau ces lieux virent Horace,
Esculape y paraît sous celui de Gendron.

Gendron vécut dans cette retraite en philosophe vraiment chrétien. Vrai jusqu'au scrupule, il avait en horreur tout genre de déguisement et de flatterie. Il y mourut le 3 septembre 1750, à 87 ans. Le Beau, célèbre professeur d'éloquence, fit son épitaphe en latin. Gendron légua par son testament tous ses manuscrits à un de ses neveux, comme lui docteur en médecine de la faculté de Montpellier. Le principal de ses manuscrits est intitulé *Recherches sur l'origine, le développement et la reproduction de tous les êtres vivans* On nous assure que cet ouvrage est excellent.

GENEBRARD (Gilbert), religieux de Cluny, était de Riom. Il devint docteur de Sorbonne en 1563, puis professeur d'hébreu au collége royal. Pierre Danès, évêque de Lavaur, se démit en sa faveur de son évêché en 1576 ; mais Genebrard ne put obtenir l'expédition de ses bulles, ce qui l'irrita tellement contre les ministres du roi, qu'il se jeta dans le parti de la ligue. Il fut nommé archevêque d'Aix en 1591, à la sollicitation du duc de Mayenne, et gouverna quelque temps son diocèse ; mais voyant qu'il n'y avait aucune sûreté pour lui, il se retira à Avignon. Il mourut à Semur dans son prieuré le 16 février 1597, à 60 ans. On a de lui, 1° une Chronologie sacrée, in-8° ; 2° un Commentaire sur les psaumes, in-8° ; 3° trois livres de la Trinité, in-8° ; 4° un Traité latin pour soutenir les élections des évêques par le clergé et par le peuple, contre la nomination du roi, in-8° ; ce Traité fut brûlé par arrêt du parlement de Provence, qui bannit Genebrard du royaume : 5° une Traduction française de Josèphe; 6° la Traduction de différens rabbins, in-fol. ; 7° Excommunication des ecclésiastiques qui ont assisté au service divin avec Henri de Valois, après l'assassinat du cardinal de Guise, 1589, in-8°, latin, et d'autres ouvrages. Saint François de Salles se faisait gloire d'avoir été son disciple.

GENESIUS (Jean), vivait sous le règne de Léon et de Constantin Porphyrogenète son fils ; il a composé une Histoire de Constantinople depuis Léon Arménien jusqu'à Basile le Macédonien, Venise, 1733, in-fol., en grec et en latin.

GENEST (Charles-Claude), né à Paris, d'une sage-femme, perdit son père dans le bas âge. Il s'imagina d'aller faire fortune aux Indes ; mais son vaisseau ayant été pris par les Anglais, il n'eut d'autre ressource à Londres que d'enseigner le français. Las de cette vie, il repassa en France, où il fut précepteur de Mlle de Blois, depuis duchesse d'Orléans. Il devint abbé de Saint-Vilmer, aumônier de Mme la duchesse d'Orléans, secrétaire des commandemens de M. le duc du Maine, et membre de l'académie française. Il mourut à Paris le 19 novembre 1719, à 84 ans. Le plus considérable de ses

Digitized by Google

ouvrages est intitulé *Principes de la philosophie*, en vers français, in-12. On a aussi de lui quatre tragédies, dont celle qui est intitulée *Pénélope* eut beaucoup de succès. Son *Joseph* en eut bien plus encore chez Mme la duchesse du Maine, à Clagni; mais elle ne parut sur le théâtre français que pour y mourir sans espoir de renaître. Elle fut imprimée en 1711. Les autres tragédies de l'abbé Genest sont *Zenolide*, princesse de Sparte, et *Polymnestre*: celle-ci n'a point été imprimée. On trouve dans le Recueil de vers choisis donné par le P. Bouhours une très-belle Epitre en vers de l'abbé Genest à M. de la Bastide, pour l'engager à abjurer le calvinisme. Il a eu aussi beaucoup de part au Recueil intitulé *Les Divertissemens de Sceaux*, 2 vol. in-12.

GENET (François), né à Avignon le 18 octobre 1640, se fit recevoir docteur en droit civil et canonique, et fut employé par M. Le Camus, évêque de Grenoble, et par M. le cardinal Grimaldi, archevêque d'Aix. Le pape Innocent XI le fit chanoine et théologal d'Avignon, et le nomma en 1685 à l'évêché de Vaison. M. Genet eut de fâcheuses affaires en 1688 au sujet des filles de l'enfance, qu'il avait reçues dans son diocèse. Il fut arrêté en 1688, et conduit à l'île de Rhé, où il resta 15 mois. Rendu à son diocèse à la prière du pape, il fit un voyage à Rome, et se noya dans un petit torrent en retournant d'Avignon à Vaison le 17 octobre 1702, à 62 ans. On a de lui une Théologie morale connue sous le nom de *Morale de Grenoble*, dont la meilleure édition est de Paris, 1715, en 8 vol. in-12. Les deux volumes de remarques publiés sous le nom de Jacques de Remonde contre la *Morale de Grenoble*, furent censurés par le cardinal Le Camus, et mis à l'index à Rome. La Théologie de Grenoble a été traduite en latin, 1702, 7 vol. in-12, par l'abbé Genet son frère, prieur de Sainte-Gemme, mort en 1716, qui est auteur des *Cas de conscience sur les sacremens*, 1710, in-12.

GENEVIÈVE (Sainte), vierge célèbre par sa piété et par ses miracles, naquit à Nanterre près de Paris, vers 422, d'une famille illustre, selon le savant M. de Valois. Saint Germain, évêque d'Auxerre, et saint Loup, évêque de Troyes, allant en Angleterre pour y combattre l'hérésie pélagienne, passèrent par le bourg de Nanterre: saint Germain, y ayant connu la vertu de Geneviève, l'exhorta à se consacrer entièrement à Dieu; ce que la sainte ayant promis, saint Germain lui donna une médaille de cuivre, où la croix était empreinte, pour marque de la promesse qu'elle venait de faire à Jésus-Christ. Geneviève reçut le voile des mains de l'évêque de Paris. Après la mort de son père et de sa mère, elle se retira à Paris chez une dame qui était sa marraine. Sa vertu et ses austérités lui acquirent aussitôt une grande réputation; ce qui ne l'empêcha point d'être exposée aux persécutions et aux calomnies les plus atroces. La sainte n'y répondit que par sa patience, et se contenta de pleurer et de prier en secret pour ses ennemis et pour ses calomniateurs. Ils s'adressèrent à saint Germain d'Auxerre lorsqu'il passa à Paris dans son second voyage d'Angleterre, et accusèrent Geneviève d'hypocrisie et de superstition; mais le saint évêque méprisa ces accusations, et fit connaître l'innocence de la sainte. Attila, roi des Huns, étant entré dans les Gaules avec une armée formidable, les Parisiens voulurent abandonner leur ville, et résolurent de se retirer en des places plus fortes; mais Geneviève les en empêcha, les assurant que leur ville serait conservée, et que celles où ils prétendaient se retirer seraient pillées et saccagées par les barbares. L'événement justifia sa prédiction, et les Parisiens n'eurent plus pour elle que des sentimens de vénération et de confiance; la sainteté de sa vie fut récompensée par le don des miracles. Sa réputation pénétra jusque dans les pays les plus éloignés, et saint Siméon Stylite se recommanda à ses prières. Elle mourut le 3 janvier 512, âgée d'environ 90 ans. Son corps fut inhumé dans l'église des apôtres Saint-Pierre et Saint-Paul, qui porte aujourd'hui le nom de Sainte-Geneviève.

GENÈVE, devint le partage d'une famille vers 880; elle jouit de ce comté jusqu'à Robert de Genève, dernier mâle de cette famille, qui fut pape, rival d'Urbain VI, sous le nom de Clé-

Digitized by Google

ment VII. Une sœur de Clément VII porta ce comté à Humbert de Villars; Odon de Villars, qui en hérita, le céda au comte de Savoie en 1401. Robert avait d'autres sœurs qui cédèrent leurs droits au même souverain : c'est ainsi que ce comté fut uni à la Savoie.

GENGA (Jérôme), architecte d'Urbin, bâtit un palais pour le duc sur un montagne auprès de Pesaro, qui a mérité l'admiration des connaisseurs, et fit aussi d'autres édifices publics, et mourut en 1551, à 75 ans. Son fils, nommé Jacques, fut aussi architecte du duc d'Urbin. Le grand-maître de Malte l'obtint cependant du duc pour fortifier le port de Malte. Il y mourut à l'âge de 40 ans.

GENGHIS-KAN, l'un des plus célèbres conquérans qui aient paru dans le monde, naquit à Diloun en 1154, de Pisouca, l'un des kans des Mogols. Après la mort de son père, une conjuration de ses sujets et de ses voisins l'obligea de se retirer à l'âge de 13 ans auprès d'Avenk-kan, kan des Tartares. Genghis-kan en fut d'abord très-bien reçu, et rendit à ce prince de grands services dans les guerres qu'il eut à soutenir; mais dans la suite, voyant qu'on avait résolu de le perdre, il se sauva. Avenk-kan et Schokoun son fils le poursuivirent; mais Genghis-kan les surprit et défit leurs troupes; ce qui les obligea de se retirer vers des princes tartares qui les firent mourir. Alors Genghis-kan leva une grande armée, et remporta pendant 22 ans les victoires les plus signalées sur les Mogols et sur les Tartares, dont il subjugua toutes les tribus. Enfin, après avoir fondé un des plus grands empires du monde, il mourut en 1226, à 72 ans. Octaï son fils lui succéda dans le royaume des Mogols; Zagataï, dans celui de la Transoxane, et Tuli-kan, dans le Corassan, la Perse et une partie des Indes. Bathou, fils de Giougio leur frère aîné, qui était mort avant son père, posséda le pays d'Allan, de Rous et de Bulgar. Il imita la valeur de son grand-père, et conquit plusieurs provinces. Ses descendans furent des rois très-puissans jusqu'au règne de Tamerlan, qui s'empara de leurs états. Mangou-kan et Coblaï-kan, fils de Tuli-kan, firent la guerre aux Chinois. Coblaï-kan fut reconnu empereur de la Chine en 1280, et depuis ce temps-là ses descendans règnent dans ce grand empire.

GENNADE Ier, célèbre patriarche de Constantinople, succéda en 458 à Anatolius. Il gouverna son église avec zèle et avec sagesse, et mourut en 471. Il nous reste de lui des Homélies sur l'eucharistie, jointes à d'autres sur le même sujet, Paris, 1709, in-4°.

GENNADE II. *Voy.* Scholarius (Georges).

GENNADE, fameux prêtre de Marseille au 6e siècle, et non point évêque de cette ville, comme quelques auteurs l'ont écrit, mourut vers 492. On a de lui 1° un livre des Hommes illustres, dans lequel on croit que quelques chapitres ont été ajoutés par une main plus récente, dans les Œuvres de saint Jérôme, ou avec d'autres anciens Traités sur le même sujet, Anvers, 1639, in-fol., Hambourg, 1718, in-fol.; 2° un livre des Dogmes ecclésiastiques, qui se trouve parmi les œuvres de saint Augustin. Gennade ne suivait point les sentimens de ce saint docteur sur la grâce et sur le libre arbitre, mais les opinions de Fauste de Riez, ce qui a fait croire à plusieurs auteurs qu'il était semi-pélagien. On lui attribue encore d'autres ouvrages.

GENNES (Pierre de), célèbre avocat au parlement de Paris, mort au mois de septembre 1759, comme un autre Cicéron, a défendu M. de la Bourdonnaye et M. Dupleix contre la compagnie des Indes. Il a fait aussi le mémoire pour M. de Klinglin, préteur de Strasbourg.

GENNES (Julien-René-Benjamin de), naquit à Vitré en Bretagne le 16 juin 1687, d'une famille distinguée, et entra chez les pères de l'Oratoire à Angers. Il devint professeur de théologie à Saumur à l'âge de 30 ans. Une thèse qu'il y fit soutenir sur la grâce, ayant été censurée par l'évêque et la faculté d'Angers, le père de Gennes publia trois Lettres contre ces censures, et fut envoyé par ses supérieurs à Montmorency, puis à Troyes, où il se distingua par ses prédications. C'est là qu'il composa un écrit in-4° pour réfuter l'ou-

Digitized by Google

vrage de dom Petit Didier, et l'instruction pastorale du cardinal de Bissi sur la Constitution, et un autre écrit en faveur de l'évêque de Senez, au sujet de tout ce qu'on voulait faire contre lui à Embrun. Le père de Gennes reçut quelque temps après défense de prêcher, et fut relégué à Nevers par le général de l'Oratoire. Ayant protesté en 1729 contre tout ce qui se ferait dans l'assemblée des pères de l'Oratoire, et publié à ce sujet un Mémoire très-vif, il fut exclu de l'Oratoire par plusieurs lettres de cachet. Cela ne l'empêcha point, en 1733, lorsqu'il fut question d'élire un successeur au père de la Tour, de composer encore un Mémoire à ce sujet. Ce mémoire fut approuvé par plusieurs avocats, et imprimé sous leur nom. Le père de Gennes, étant venu à Paris, fut renfermé à la Bastille, et envoyé quatre mois après en Hainaut, dans un couvent de Bénédictins. Ayant obtenu sa liberté onze mois après, à cause du dérangement de sa santé, il alla voir l'évêque de Senez à la Chaise-Dieu, et composa pour lui une instruction en forme de lettre contre quelques écrivains modernes. Il mourut le 18 juin 1748. C'était un homme vif, véhément et emporté par un zèle impétueux qui troubla tout le cours de sa vie. On a de lui, outre les ouvrages dont nous avons parlé dans cet article, 1° un Recueil accompagné de réflexions et d'un avertissement pour prouver qu'il s'est opéré en 1737 un miracle sur la veuve Mercier, par l'intercession de M. Pâris, diacre; 2° plusieurs écrits en faveur des fameuses convulsions, etc.

GENOUILLAC. *Voy.* GALIOTTE.

GENSERIC, roi des Vandales en Espagne, et fameux conquérant, vainquit Hermenric, roi des Suèves, et passa en Afrique à la tête d'une puissante armée en 428, au secours du comte Boniface. Ce comte, s'étant réconcilié avec l'empereur, combattit Genseric, et fut vaincu. Genseric défit ensuite Aspar, que l'empereur Théodose le jeune avait envoyé contre lui, prit Carthage en 439, contraignit l'empereur Valentinien III à faire la paix, et demeura maître de presque toute l'Afrique. Quelque temps après Valentinien ayant été tué par Maxime, Eudoxie sa veuve, que Maxime avait épousée par force, appela Genseric en Italie pour venger la mort de son mari. Genseric accourut aussitôt, prit Rome, la pilla durant quatorze jours, et en emporta des trésors immenses, dont les vases d'or et d'argent que l'empereur Titus avait rapportés du temple de Jérusalem faisaient partie. Eudoxie fut menée captive en Afrique avec ses deux filles, Eudoxie la jeune et Placidie. Genseric maria la première à Hunéric son fils, et renvoya l'autre avec sa mère à Constantinople. Il persécuta ensuite les catholiques, ravagea l'Occident, entra dans l'Illyrie, dans le Péloponèse, dans la Grèce, et dans plusieurs îles de l'Archipel, qu'il ruina entièrement. L'empereur Marcien, ne se sentant pas assez fort pour lui résister, fut contraint de dissimuler; et Léon, son successeur, leva contre lui, en 468, une armée de 100,000 hommes de pied, et mit en mer une flotte de 1,000 vaisseaux sous la conduite de Basiliscus; mais ce général ayant été corrompu par Genseric, toute cette armée périt. Enfin Dieu délivra l'église de ce cruel persécuteur. Il mourut en 476. Les historiens font de lui le portrait le plus affreux, tant parce qu'il était arien, que parce qu'il se rendit maître de Rome et de Carthage, deux des plus célèbres villes du monde en ce temps-là.

GENTILE DA FABRIANO, peintre célèbre du 15e siècle, sous le pape Martin V.

GENTILESCHI (HORACE), peintre italien, né à Pise en 1563, passa en France et ensuite en Angleterre, où il est mort, à 84 ans. Sa fille Artémise n'était pas beaucoup inférieure à son père dans la peinture d'histoire; elle excellait aussi en portraits. On estime beaucoup son tableau de David et Goliath.

GENTILI (JEAN), savant médecin de Florence, est mort le 24 février 1785, à 69 ans. Il a publié à Florence en 1741 *Osservazioni sopra i terremoti accaduti ultimamente a Livorno*, in-4°, et il a traduit en italien la Dissertation de Méad sur la peste, à laquelle il a joint d'autres discours sur le même sujet, Florence, 1744, in-4°.

GENTILIS DE FOLIGNO ou GENTILIS DE GENTILIBUS, savant médecin dont on a des Commentaires estimés sur Avicenne, in-fol., et d'autres ouvrages, savoir: *De legationibus*;

Digitized by Google

De juris interpretibus et *De advocatione Hispanicd.* Ce dernier ouvrage porte ce titre, parce que Gentilis avait été établi avocat perpétuel de toutes les causes que les sujets du roi d'Espagne auraient en Angleterre. Il mourut à Foligno sa patrie le 12 juin 1348.

GENTILIS (Albéric), savant jurisconsulte, et professeur en droit à Oxford, quitta l'Italie avec Mathieu Gentilis son père, qui avait embrassé les opinions des novateurs, et se retira en Angleterre. Il mourut à Londres le 19 juin 1608, à 58 ans, laissant un fils. On a de lui trois livres *De jure belli*, Leyde, 1589, in-4°, qui n'ont pas été inutiles à Grotius; *De latinitate veteris bibliorum versionis*, Hanoviæ, 1604, in-8° et d'autres ouvrages.

GENTILIS (Scipion), son frère, fut aussi un excellent jurisconsulte. Il naquit en 1563, et quitta l'Italie avec son père. Il enseigna le droit avec une réputation extraordinaire à Heidelberg et à Altorf, et fut conseiller de Nuremberg. Il mourut en 1616, laissant un fils. Ses principaux ouvrages sont *De jure publico populi romani*, 1662, in-8°; *De conjurationibus*, 1602, in-8°; *De donationibus inter virum et uxorem*, 1604, in-4°; *De bonis maternis et secundis nuptiis*, 1606, in-8°; *De jurisdictione*, 1623, in-8°. Tous ces ouvrages sont bien écrits, et remplis d'une profonde érudition, réunis à Naples, in-4°.

GENTILIS (Jean-Valentin), natif de Cosenze, quitta son pays pour la religion vers le milieu du 16e siècle, et se retira à Genève, où plusieurs familles italiennes s'étaient déjà réfugiées. Il se trouva parmi elles quelques esprits qui voulurent subtiliser sur le mystère de la Trinité, et sur les mots d'essence, de personne, de coessentiel, etc.; Gentilis s'engagea dans ces disputes, et ne contribua pas peu à encourager ces nouveaux ariens. Cela donna lieu au formulaire de foi qui fut dressé dans un consistoire italien le 18 mai 1558. Gentilis y souscrivit, et ne laissa pas de semer clandestinement ses erreurs. Les magistrats prirent connaissance de cette affaire, et le mirent en prison. Il fut convaincu d'avoir violé sa signature, et présenta divers écrits pour colorer ses opinions et pour adoucir l'esprit de Calvin. Ensuite, ayant reconnu et abjuré ses erreurs, on se contenta de le condamner à faire amende honorable, et à jeter lui-même ses écrits au feu, ce qu'il exécuta. Quelque temps après il s'enfuit de Genève, contre le serment qu'il avait fait aux magistrats de n'en point sortir sans leur permission. Il voyagea dans le Dauphiné, dans la Savoie, et retourna dans le canton de Berne. Il y fut reconnu, et mis en prison; mais il s'échappa, et s'enfuit vers Georges Blandrata, médecin, et Jean-Paul Alciat, milanais, ses amis et ses associés, qui s'efforçaient alors de répandre l'arianisme en Pologne; mais le roi ayant publié en 1566 un édit de bannissement contre tous ces novateurs étrangers, Gentilis passa en Moravie, puis à Vienne en Autriche, où ayant appris la mort de Calvin, il retourna dans le canton de Berne; mais le bailli qui l'avait autrefois emprisonné, se trouvant encore en charge, se saisit de lui le 11 juin 1566. La cause fut portée à Berne, et Gentilis ayant été convaincu d'avoir opiniâtrément et contre son propre serment attaqué le mystère de la Trinité, fut condamné à perdre la tête. Il mourut avec une extrême impiété, en se glorifiant « d'être le premier martyr qui perdait la vie pour la gloire du Père, au lieu, disait-il, que les apôtres et les autres martyrs n'étaient morts que pour la gloire du fils. » Il était léger et inconstant dans ses opinions, et en changeait selon le temps. Il soutenait cette erreur singulière « que dans l'étendue de l'éternité, Dieu avait créé un esprit excellent, qui s'était incarné lorsque la plénitude des temps était venue. » Bèze a écrit l'Histoire de son supplice en latin, Genève, 1567, in-4°.

GENTILLET (Innocent), jurisconsulte protestant, natif de Vienne en Dauphiné, fut président de la chambre de l'édit de Grenoble, établie en 1576. Il publia une Apologie pour la religion protestante, dont la meilleure édition est celle de Genève, 1588, in-8°, en latin, et plusieurs autres ouvrages dont les plus connus sont, 1° *Le bureau du concile de Trente*, Genève, 1586, in-8°, dans lequel il prétend que ce concile est contraire aux anciens canons et à l'autorité du roi; 2° l'*Anti-Machiavel* Leyde, 1547, in-12; *Anti-Socin*, 1612, in-4°. Ces ouvrages sont remplis d'éru-

Digitized by Google

dition, et acquirent à Gentillet une grande réputation parmi les protestans. Il fut obligé de quitter son pays, et l'on dit qu'il fut syndic de la république de Genève.

GEOFFRIN (Madame), née en 1699, perdit ses père et mère au berceau, et fut élevée par son aïeule, qui n'avait pas reçu une éducation brillante, mais qui y suppléait par beaucoup d'esprit et une tête bien organisée. Elle ne donna pas plus d'éducation à sa petite-fille qu'elle n'en avait reçu elle-même; elle se contenta de lui apprendre à raisonner; son ignorance même rendait sa société infiniment aimable. Elle n'avait pas de savoir à étaler dans la conversation; elle écoutait au contraire attentivement ceux qui parlaient, et ce qu'elle y mêlait par les qualités dominantes de son esprit, qui étaient le naturel, la justesse, la finesse et quelquefois la grâce, charmait et ceux qui avaient parlé et ceux qui avaient écouté. Elle était restée veuve avec un bien considérable; elle l'employait à recevoir chez elle la meilleure compagnie en tout genre: les gens de lettres et les artistes habiles s'estimaient heureux d'y être admis. La grande connaissance qu'elle avait des hommes ne la conduisait pas à la misanthropie; elle voyait leurs défauts, elle les appréciait; mais elle ne calomniait pas leurs vertus, et elle trouvait toujours des raisons pour leur faire sentir les effets de sa bienfaisance, qui était sa vertu dominante. M. d'Alembert, M. Thomas, M. l'abbé Morellet publièrent les bienfaits qu'ils avaient reçus d'elle, chacun en une brochure qu'ils firent paraître après sa mort; combien en a-t-elle répandu de moins éclatans et d'autres qui seront toujours ignorés. Après la mort de madame de Tencin les hommes célèbres qui avaient coutume de se rassembler chez elle s'accoutumèrent à se réunir chez madame Geoffrin. Elle leur donnait à dîner le mercredi; et tous les soirs sa maison était ouverte à ceux qui méritaient de jouir de sa société et de la leur. Le lundi était un jour particulier pour les artistes, dont les ouvrages décoraient ses appartemens. Les gens du monde admis dans sa société y connaissaient les artistes, et s'y déterminaient à les mettre en œuvre. On peut dire que madame Geoffrin, par l'établissement de ses lundis, a contribué à faire faire une grande partie des tableaux de l'école française moderne. Il ne faut pas s'étonner d'après cela de l'empressement des étrangers à s'introduire chez cette dame; c'était le meilleur moyen de s'y procurer la connaissance de ceux dont la réputation remplissait toute l'Europe. On reproche à madame Geoffrin l'amour de la célébrité, et surtout son voyage en Pologne, que ceux qui ne l'aimaient pas ont prétendu n'avoir été entrepris que pour recueillir chez des princes le tribut des louanges dont elle était avide. Mais son motif était bien naturel; elle avait connu en France le père du roi de Pologne: ce seigneur l'avait priée d'aimer ses enfans comme les siens. Elle en avait vu cinq à Paris; celui qui était resté le plus long-temps, et auquel elle était par conséquent plus attachée, était devenu roi; n'était-il pas naturel qu'elle jouit des plaisirs de l'amitié en le félicitant de vive voix sur son élévation? Elle passait sur les terres de différens seigneurs qu'elle avait reçus chez elle; devait-elle leur refuser une visite? Cette femme, précieuse à ses amis, est morte trop tôt pour eux en 1777.

GEOFFRIN (Claude), célèbre prédicateur, plus connu sous le nom de dom Jérôme, naquit à Paris en 1639. Il entra dans le tiers-ordre de Saint-François, et après y avoir été religieux pendant plusieurs années, il passa dans l'ordre des Feuillans, et y fit ses vœux le 31 juin 1673. Il prêcha ensuite avec applaudissement dans Paris et à la cour, et fut prieur, visiteur et assistant du général de son ordre. Son opposition à la bulle *Unigenitus* le fit exiler à Poitiers en 1717. Il mourut à Paris le 17 mars 1721, à 82 ans. Feu M. l'abbé Joly de Fleury, chanoine de Notre-Dame à Paris, fit imprimer en 1737, en 5 vol. in-12, les sermons de ce célèbre prédicateur.

GEOFFROY (Etienne-François), célèbre médecin, botaniste et chimiste, naquit à Paris le 13 février 1672, de Mathieu-François Geoffroy, célèbre apothicaire, ancien échevin et ancien consul, qui n'oublia rien pour lui donner une bonne éducation, et pour le rendre habile dans sa profession. Il ouvrit à ce sujet chez

Digitized by Google

lui des conférences où MM. Cassini, le père Sébastien, Joblot, du Verney, Homberg et d'autres savans exerçaient le jeune homme. Ces conférences furent le modèle des expériences de physique que l'on a faites depuis dans les colléges de l'université de Paris. Après avoir fait ses études avec distinction, et voyagé en France, en Angleterre, en Hollande et en Italie, il se fit recevoir docteur en médecine à Paris, en 1704. Il devint professeur de chimie au Jardin du Roi, et de médecine au collége royal. Il était de la société royale de Londres, et de l'académie des sciences. Il mourut à Paris le 5 janvier 1731. On a de lui 1° plusieurs Thèses fort curieuses; celle où il demandait si l'homme a commencé à être ver piqua tellement la curiosité des dames, qu'il fallut la Traduire en français; 2° un excellent traité en 3 vol. in-8°, intitulé *Tractatus de materiâ medicâ, sive de medicamentorum simplicium historiâ, virtute, delectu et usu.* Antoine Bergier, habile médecin de Paris, et natif de Myon, à 2 lieues de Salins, a traduit en français le traité de M. Geoffroy en 7 vol. in-12. Ce traducteur mourut le 28 mars 1748, à 44 ans. Il en a paru une continuation en 3 vol. par M. de Nobleville, qui y a joint aussi une Histoire des animaux, 6 vol., et enfin une table générale; ce qui fait en tout 17 vol. in-12.

GEOFROI ou JOFRIDI (Jean), célèbre cardinal, natif de Luxeuil, prit l'habit de religieux dans l'abbaye de Saint-Pierre de Luxeuil, et parvint aux premières charges de l'église et de l'état. Il fut abbé de Saint-Denis et évêque d'Arras. Il aspirait au cardinalat, que le pape lui promit s'il obtenait de Louis XI l'abolition de la pragmatique-sanction. Geofroi, à force d'intrigues, obtint du roi une déclaration, telle à peu près que le pape la demandait. Mais ce prince, s'étant aperçu qu'il avait été trompé, disgracia l'évêque d'Arras, et remit les choses à peu près comme auparavant. Geofroi eut cependant l'évêché d'Albi, et devint cardinal. Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, Louis XI, roi de France, et les papes Pie II et Paul II, le chargèrent des affaires les plus importantes. Il mourut au prieuré de Rulli, diocèse de Bourges, le 11 décembre 1473.

GEOFROI, abbé de Vendôme, et célèbre cardinal, natif d'Angers, d'une famille noble, fut employé par les papes et par Louis-le-Gros, dans les affaires les plus importantes de l'église et de l'état. Il mourut en 1132. Il nous reste de lui cinq livres de lettres, et divers opuscules, que le père Sirmond donna au public en 1610, in-8°, et dans la Bibliothèque des Pères. La lettre à Robert d'Arbrissel, qui lui est attribuée, paraît être constamment de lui.

GEOFROY (Jean-Baptiste), né à Charolles le 24 août 1706, entra chez les jésuites; il fut professeur de rhétorique au collége de Louis-le-Grand, et est mort en 1782. On a imprimé de lui des Harangues latines sur la convalescence du roi, sur la paix, sur l'amour de la patrie, sur le mariage et sur la convalescence du dauphin, et son Oraison funèbre; des Plaidoyers pour exercer les écoliers, 1756, in-12; *Basilide*, tragédie; *Le Misanthrope*, comédie.

GEOFROI DE SAINT-OMER, se joignit avec Hugues de Paganis et sept autres personnes pour fonder, en 1118, l'ordre des templiers. Ils firent vœu de chasteté et de pauvreté entre les mains du patriarche de Jérusalem, et furent chargés de la sûreté des chemins pour les pélerins. Baudouin II les logea dans le palais qu'il avait près du temple, d'où leur vint le nom de templiers. Ils reçurent en 1128, au concile de Troyes, une règle qui les assujettissait à presque toutes les observances monastiques. Ces chevaliers de Jésus-Christ furent accusés de le renier, d'adorer une tête de cuivre, de ne pratiquer dans leur réception dans l'ordre que les plus horribles débauches, au lieu de cérémonies. Il y a apparence que le désir de s'emparer de leurs biens fit retomber le libertinage de quelques jeunes chevaliers sur tout l'ordre, qui fut aboli en 1311, au concile de Vienne. La plupart des chevaliers périrent du supplice du feu. Le grand-maître Hugues de Molay fut brûlé en 1314, en protestant de son innocence, et en ajournant le pape dans les 40 jours, et le roi dans l'année; ce qui arriva. Si ce n'est pas une prédiction faite après l'événement, elle pourrait servir à prouver leur innocence.

Digitized by Google

GEORGES-LOUIS DE BRUNSWICK, duc et électeur d'Hanovre, étoit fils d'Ernest-Auguste de Brunswick. Il commanda l'armée impériale avec réputation, et fut proclamé roi d'Angleterre le 12 août 1714, après la mort de la reine Anne Stuart. Il mourut le 22 juin 1727.

GEORGES II, fils du précédent, naquit prince héréditaire d'Hanovre en 1683. Il parvint à la couronne d'Angleterre en 1727. Son gouvernement, dirigé par le parlement, ne put être qu'agréable à ses peuples; aussi l'entreprise du prince Édouard en Écosse, en 1746, eut-elle un mauvais succès. Il rendit de grands services à la reine de Hongrie, qu'il maintint dans ses possessions, après la mort de son père l'empereur Charles VI. En 1756, il eut le chagrin de perdre Minorque; mais les succès qui suivirent le dédommagèrent bien de cette perte. Il mourut en 1760, avant de voir la fin de cette guerre.

GEORGES (Saint), célèbre martyr d'Orient, que l'on croit avoir souffert pour la foi de J.-C. sous Carin ou sous Dioclétien, vers 284. On ignore les circonstances de sa vie et de son martyre.

GEORGES ACROPOLITE, a donné une Histoire de Constantinople depuis 1204 jusqu'en 1261, qui fait partie de la Bisantine, et qui est imprimée au Louvre en 1651, in-fol. *Voy.* Logothète.

GEORGES, duc de Clarence, ayant été convaincu d'avoir favorisé les ennemis de son frère Édouard IV, roi d'Angleterre, fut noyé dans un tonneau de bière en 1478.

GEORGES DE TRÉBISONDE, natif de Candie, et originaire du Trébisonde, alla à Rome du temps d'Eugène IV, et y enseigna la rhétorique et la philosophie d'Aristote. Il fut secrétaire du pape Nicolas V, et mourut vers 1484. On a de lui 1° quelques écrits de théologie en faveur des Latins contre les Grecs, dans la *Græcia orthodoxa* d'Allatius, grec-latin, Rome, 1652 et 1659, 2 vol. in-4°; 2° des Traductions latines de quelques ouvrages des pères grecs et de la Préparation évangélique d'Eusèbe; 3° plusieurs écrits dans lesquels il fait paraître un zèle outré contre Platon et un attachement ridicule aux opinions d'Aristote. Bessario prit contre lui le parti de Platon dans son livre intitulé *Contre le calomniateur de Platon*; 4° une Rhétorique dont la première édition, sans date, est de Wendelin de Spire, vers 1470, in-fol., réimprimée avec d'autres rhéteurs modernes, Venise, 1523, in-fol. *Voy.* Logothète.

GEORGES AMIRA, savant maronite, alla à Rome du temps du pape Clément VIII, et y publia une grammaire syriaque et chaldaïque, Rome, 1596, in-4°, qui est estimée. De retour en son pays, il fut élu patriarche des Maronites, fit recevoir la réforme du calendrier, et mourut vers 1641. C'est lui qui reçut au Mont-Liban M. Chasteuil.

GERAN (Saint). *Voy.* Guiche.

GÉRARD. *Voy.* Gerhard.

GERARD THOM ou plutôt GERARD TENQUE, de Martigues en Provence, alla à la Terre-Sainte, où il se distingua tellement par son zèle et par sa pitié, qu'il fut chargé de l'administration de l'hôpital de Jérusalem, bâti en 1080, pour loger les pauvres pélerins et y recevoir les malades. Godefroi de Bouillon, ayant pris Jérusalem en 1099, alla visiter cet hôpital, et y fit de grands présens. L'année suivante, Gérard fonda l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, dans lequel, outre les trois vœux ordinaires, on faisait celui de soulager les chrétiens. Anastase IV les confirma en 1154 par une bulle dans laquelle il leur permit de recevoir des élèves pour faire l'office ecclésiastique, et des laïques de condition libre, pour le service des pauvres. Telles sont les trois sortes de personnes qui composent l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem; les chevaliers, les clercs et les frères servans. Gérard mourut vers 1121, après avoir saintement gouverné son ordre. Il eut Raymond du Puy pour successeur.

GÉRARD (Saint), fut tiré du séminaire des clercs de Cologne, et nommé évêque de Toul en 963. Il gouverna saintement son diocèse, et mourut le 29 avril 994. Il ne faut pas le confondre avec saint Gérard, moine de Saint-Denis en France en 918, et premier abbé de Brogne, au comté de Namur, mort le 3 octobre 959, ni avec le

Digitized by Google

bienheureux Gérard, frère de saint Bernard, et moine de Clairvaux, mort le 13 juin 1138. *Voy.* GERAUD.

GÉRARD-LE-GRAND ou GROOT, célèbre théologien du 14e siècle, et instituteur des clercs réguliers, appelés d'abord les frères de la vie commune, et ensuite les chanoines de Windesheim, naquit à Deventer, et vint étudier en Sorbonne, où il se distingua par sa piété et par sa science. De retour en son pays, il fut chanoine d'Utrecht, puis d'Aix-la-Chapelle. Il quitta ce bénéfice pour mener une vie plus évangélique, et institua une communauté de clercs, pour élever la jeunesse dans la piété et dans la doctrine. Il s'acquit une grande réputation par ses écrits et par ses prédications, et mourut en odeur de sainteté le 20 août 1384, à 44 ans. Il y a encore des communautés très-célèbres de ces clercs réguliers à Cologne, à Wesel et ailleurs, dans lesquelles sa règle est très-étroitement observée.

GÉRARD (Jean), l'un des plus fameux et des plus habiles théologiens qu'aient eus les luthériens, naquit à Quedlimbourg en 1582. Il enseigna la théologie à Iène avec réputation, et mourut en 1617. On a de lui un grand nombre d'ouvrages; les principaux sont: 1° des *Lieux communs de Théologie;* 2° *La Confession catholique;* 3° *L'harmonie des quatre Évangélistes*, en partie, Genève, 1646, 3 vol. in-fol.; 4° des Commentaires sur la Genèse, sur le Deutéronome, sur les épitres de saint Pierre, et sur l'Apocalypse.

GÉRARD (Jean), autre savant luthérien, professeur de théologie, et recteur de l'académie d'Iène sa patrie, mourut le 24 février 1668, à 57 ans. On a de lui une *Harmonie des langues orientales*, un Traité de l'église cophte, et d'autres ouvrages estimés. Jean-Ernest Gérard son fils était aussi un habile homme.

GÉRARD DOU, peintre. *Voy.* Dou.

GÉRARD (Balthasar), né à Villefans en Franche-Comté, trouva moyen de s'insinuer dans les bonnes grâces du prince d'Orange, affectant un zèle outré pour la religion prétendue réformée et une haine furieuse contre la catholique. Mais son but était de trouver l'occasion de l'assassiner; ce qu'il exécuta d'un coup de pistolet chargé de trois balles. C'était un fanatique qui croyait expier ses péchés en tuant celui qu'il regardait comme le chef des hérétiques et de la révolte des Pays-Bas contre le roi d'Espagne son maître. Il fut arrêté, et mourut dans des supplices que l'on fit durer huit jours; en 1584. La constance avec laquelle il souffrit l'horreur de ces tourmens méritait d'être employée pour une meilleure cause.

GÉRASIME (Saint), natif de Lycie, après avoir mené long-temps la vie solitaire dans son pays, passa en Palestine, où il se laissa surprendre par Théodose, moine vagabond, qui lui fit embrasser les erreurs d'Eutichès; mais le saint abbé Euthyme l'en détrompa; et cette faute ne servit qu'à rendre Gérasime plus humble, plus vigilant et plus pénitent que jamais. Il bâtit ensuite une grande Laure, près du Jourdain, dans laquelle il finit saintement sa vie avec un grand nombre de solitaires, le 5 mars 475.

GÉRAUD ou GÉRARD, *Geraldus* (Saint), moine de Corbie, fut abbé de Saint-Vincent de Laon, puis de Saint-Médard de Soissons, et enfin premier abbé de Saint-Seauve, près de Bordeaux. Il mourut le 5 avril 1095. On a de lui une Vie de saint Adalhard, dans Bollandus, et dans les *Acta sanctorum* du père Mabillon.

GÉRAUD, comte et baron d'Aurillac, qui fonda l'abbaye d'Aurillac, ordre de Saint-Benoit, en 894, et mourut le 13 octobre 909.

GERBAIS (Jean), né à Rupois, village du diocèse de Reims, en 1629, fut docteur de la société de Sorbonne, en 1661, professeur d'éloquence au collége royal en 1662, et ensuite principal du collége de Reims. Il mourut le 14 avril 1699, à 70 ans. Il fonda par son testament deux bourses au collége de Reims. On a de lui plusieurs ouvrages en latin et en français; les principaux sont: 1° un traité *De causis majoribus*, 1691, in-4°, dans lequel il soutient que les causes des évêques doivent être jugées en première instance par le métropolitain et les évêques de sa province; Innocent XI le condamna en 1680; 2° un Traité du pouvoir des rois sur le mariage, 1690, in-4°; 3° trois lettres sur le pécule des religieux, 1798, in-12; 4° une

Digitized by Google

traduction du Traité de Panorme sur le concile de Bâle, in-8° ; 5° une Lettre sur la comédie, in-12 ; 6° une autre Lettre sur les dorures et le luxe des habits des femmes, in-12. etc. On remarque dans tous les ouvrages de Gerbais un esprit vif, beaucoup de force et de solidité dans les raisonnemens, une grande pénétration, et une érudition profonde. C'est lui qui fut choisi par le clergé de France pour donner l'édition des Règlemens touchant les réguliers, avec les notes de M. Hallier, 1665, in 4°, et dans le tome 6 des Mémoires du clergé, de Le Merre.

GERBEL, *Gerbelius* (Nicolas), célèbre jurisconsulte allemand, natif de Pforzheim, se rendit habile dans les langues et dans le droit, qu'il enseigna à Vienne. Il était ami de Luther, qui lui dédia un ouvrage de Mélanchton, dont il procurait l'édition. Gerbel fut ensuite professeur en droit à Strasbourg, où il mourut fort vieux le 20 janvier 1560. M. de Thou l'appelle *virum optimum, et pariter doctrinâ ac morum suavitate excellentem*. Son principal ouvrage est une excellente description de la Grèce, sous le titre de *Isagoge in tabulam Græciæ Nicolai Sophiani*, imprimé à Bâle en 1550, in-fol. On a encore de lui *Vita Joannis Cuspiniani* ; *De anabaptistarum ortu et progressu*, etc.

GERBERGE, fille de saint Guillaume, comte de Toulouse, menait une vie retirée à Châlons, lorsque Lothaire, fils de Louis-le-Débonnaire, pour se venger de Guillaume et de Bernard, frères de cette princesse, la fit enfermer dans un tonneau comme sorcière et empoisonneuse, et la fit jeter dans la Saône, où elle périt.

GERBERON (Gabriel), fameux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit à Saint-Calais, dans le Maine, en 1628. Il enseigna la théologie dans son ordre, et prit avec tant de vivacité la défense de Jansénius, que le roi voulut le faire arrêter, en 1642, dans l'abbaye de Corbie, où il était sous-prieur ; mais il s'échappa, et se retira en Hollande. Depuis, étant allé en Flandre, il y fut arrêté en 1703, et condamné par l'archevêque de Malines. Le père Gerberon fut ensuite renfermé dans la citadelle d'Amiens, puis au château de Vincennes, et fut remis en 1710 entre les mains de ses supérieurs, qui l'envoyèrent à l'abbaye de Saint-Denis en France, où il mourut le 29 mars 1711, à 83 ans. On a de lui les éditions de Marius Mercator, de saint Anselme et de Baïus ; l'Apologie de Rupert, abbé de Tuy, au sujet de l'eucharistie, en latin, in-8° ; *Le véritable pénitent*, in-12, ou Apologie de la pénitence, contre le père Hazard, jésuite ; *La vérité catholique victorieuse*, sur la prédestination et la grâce efficace ; Histoire générale du jansénisme, 1700, 3 vol. in-12 ; Traité historique sur la grâce ; Lettres à M. Bossuet, évêque de Meaux ; la Confiance chrétienne ; le Chrétien désabusé ; la Règle des mœurs contre les fausses maximes de la morale corrompue, in-12 ; la Défense de l'église romaine ; et les Avis salutaires de la sainte Vierge à ses dévots indiscrets. Ce dernier livre est une traduction des *Monita salutaria*, d'Adam Windelfels, jurisconsulte allemand. Les ouvrages de dom Gerberon sont écrits avec un feu et une impétuosité extraordinaires ; la plupart ont fait grand bruit.

GERBIER (Balthasar), peintre d'Anvers, né en 1592, fut appelé à Londres par Charles Ier, et se retira ensuite à Bruxelles, où il résida longtemps en qualité d'agent du roi de la Grande-Bretagne. Il est mort en 1661.

GERBILLON (Jean-François), né à Verdun en 1654, jésuite en 1670, fut envoyé à la Chine en 1688. Sa connaissance dans les mathématiques le fit introduire auprès de l'empereur, qui l'envoya avec ses ambassadeurs régler les limites de la Tartarie chinoise et de la Moscovie. S'en étant acquitté avec la satisfaction réciproque des deux empires, l'empereur chinois le retint à sa cour, et lui permit de prêcher la religion chrétienne dans ses états. Le père Gerbillon mourut à Pékin en 1707, supérieur de toutes les missions de l'empire. Il a composé des Élémens de géométrie, et une Géométrie pratique et spéculative en chinois et en tartare qui a été imprimée à Pékin.

GERHARD ou GERARD (Éphraïm), savant jurisconsulte allemand, naquit à Giersdorff, dans le duché de Brieg, en 1682. Il fut fait avocat de la cour et de la régence à Weimar. Dans la suite il devint professeur en droit à Altorf,

Digitized by Google

où il mourut en 1718, à 36 ans. On a de lui 1° *Delineatio philosophiæ rationalis*, qui est son principal ouvrage, à la fin duquel se trouve une très-bonne dissertation *De præcipuis sapientiæ impedimentis*; 2° *Introductio in historiam philosophicam*; 3° *De lege Furiâ Caniniâ*; 4° *Delineatio juris naturæ*: 5° *Delineatio juris civilis romano-germanici*; 6° *De servitutibus in favendo consistentibus*; 7° *De judicio duellico*, etc. *Voy.* GÉRARD.

GERING (ULRIC), célèbre imprimeur allemand, fut attiré avec Martin Crantz et Michel Friburger, d'Allemagne en Sorbonne, par les docteurs de cette maison, pour y imprimer. Ils y firent, en 1469 et en 1470, les premières impressions. Ulric Gering amassa de grands biens, fit des fondations considérables en Sorbonne et au collége de Montaigu, et mourut le 23 août 1510. Quoique laïque, il avait été reçu de la maison de Sorbonne, à cause de son mérite et de ses bienfaits.

GERLAC PETRI DE DEVENTER, fut chanoine de l'ordre de Saint-Augustin dans le monastère de Windesheim, et mourut en odeur de sainteté en 1411. Il a laissé en latin des Soliloques, in-12 ou in-24, qui ont été traduits en français, in-12.

GERMAIN (SAINT), patriarche de Constantinople en 715, s'opposa avec zèle à l'empereur Léon l'Isaurien, iconoclaste, qui le chassa du siége patriarcal. Saint-Germain mourut vers 730. On lui attribue plusieurs ouvrages dans la Bibliothèque des Pères, dont la plupart sont de Germain Nauphis, patriarche de Constantinople depuis 1221 jusqu'en 1239.

GERMAIN (SAINT), évêque d'Auxerre, naquit en cette ville vers 380, de parens nobles. Il étudia dans les Gaules et à Rome, où il fit de si grands progrès dans la jurisprudence, qu'il passa pour un des plus illustres jurisconsultes de son temps. Il eut ensuite le gouvernement de la ville d'Auxerre, et le commandement des troupes du pays. Saint Germain remplit ces charges avec tant d'intégrité et de sagesse, qu'après la mort de saint Amateur, évêque d'Auxerre, il fut jugé digne de lui succéder. Malgré sa sa répugnance il fut sacré le 7 juillet 418. Saint Germain pratiqua aussitôt les vertus les plus austères, donna tous ses biens à l'église et aux pauvres, et s'acquit l'estime et la vénération de tout le monde. Les évêques des Gaules l'envoyèrent en Angleterre en 429 avec saint Loup, évêque de Troyes, pour y combattre l'hérésie de Pélage et de Célestius; ce qu'ils exécutèrent avec succès. Saint Germain y fit un second voyage, et Dieu signala sa mission par des miracles. Il mourut à Ravenne le 31 juillet 448, âgé d'environ 70 ans. Sa Vie a été écrite par le prêtre Constance, auteur contemporain, à la prière de saint Patient, archevêque de Lyon. Elle se trouve dans Surius. Le savant abbé Lebœuf a fait une dissertation pour prouver que les reliques de saint Germain ont été retrouvées.

GERMAIN (SAINT), évêque de Paris, était d'Autun. Il succéda à Eusèbe dans l'évêché de Paris vers 551, et le roi Chidebert Ier le fit son archichapelain ou son grand-aumônier. Il mourut le 28 mai 576. Il nous reste de lui une excellente lettre écrite à la reine Brunehaut, dans saint Grégoire de Tours, et dans le recueil des conciles. C'est lui qui établit à Paris un monastère dans l'église de Saint-Vincent, bâtie par Childebert, laquelle a pris le nom de Saint-Germain-des-Prés, dont l'histoire a été donnée par dom Bouillar, 1724, in-fol., fig.

GERMAIN (JEAN), natif de Cluni, docteur de Sorbonne, évêque de Nevers, puis de Châlons-sur-Saône, fut l'un des plus illustres prélats du 15e siècle. Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, eut pour lui une estime particulière, le fit chancelier de son ordre de la Toison, et l'envoya au concile de Constance. Jean Germain harangua avec éloquence en ce concile, et mourut le 11 février 1460, laissant divers ouvrages.

GERMAIN (DOM MICHEL), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Péronne en 1645, mort à Paris en 1694, aida le père Mabillon dans la composition des 7e et 8e siècles des Actes des bénédictins, du *Musæum italicum*, et dans celle de la *Diplomatique*. Il y a encore de lui l'Histoire de Notre-Dame de Soissons, Paris, 1675, in-4°.

GERMAIN (THOMAS), célèbre orfèvre et savant artiste, naquit à Paris

Digitized by Google

le 19 août 1674, de Pierre Germain, mort en 1684, qui était orfèvre du roi et l'un des plus habiles artistes de son temps. Il alla à Rome en 1688, s'y perfectionna dans son art, et laissa en différentes villes d'Italie des ouvrages d'orfévrerie qui font l'admiration des connaisseurs. De retour en France en 1704, il travailla avec le même applaudissement, et fut employé par les églises cathédrales et par les princes de l'Europe, pour lesquels il fit des ouvrages excellens. Il fut élu échevin en 1738, et mourut à Paris le 14 août 1748. C'est sur ses dessins que l'on a bâti une magnifique église à Livourne, et Saint-Louis-du-Louvre à Paris.

GERMANICUS (César), fils de Drusus et d'Antonia, nièce d'Auguste, fut adopté par Tibère son oncle paternel, et déclaré consul l'an 12 de J.-C. Deux ans après, ayant appris la mort d'Auguste en Allemagne, il refusa l'empire, que l'armée lui voulait déférer, et calma les esprits portés à la révolte. Il battit ensuite les ennemis, et entra à Rome en triomphe. Germanicus fut envoyé en Orient l'an 18 de J.-C. pour y apaiser les troubles. Il vainquit le roi d'Arménie, et réduisit la Cappadoce en province; mais Tibère, jaloux de la gloire de ce jeune prince, qui faisait les délices du peuple romain, le fit empoisonner à Antioche par Pison, gouverneur de Syrie, l'an 19 de J.-C., à 34 ans. Il avait épousé Agrippine, petite-fille d'Auguste, dont il eut neuf enfans, Néron, Drusus, Caligula, Agrippine, Drusille et Livie: les trois autres moururent jeunes. Germanicus avait composé plusieurs ouvrages. Il nous reste de lui une traduction en vers latins des phénomènes d'Aratus, et quelques Epigrammes, imprimées à Cobourg, 1715 et 1716, in-8°, et dans *Corpus poetarum* de Maittaire.

GERMON (Barthelémi), célèbre et savant jésuite, né à Orléans le 17 juin 1663, et mort le 2 octobre 1718, écrivait très-bien en latin. On a de lui 1° quatre Dissertations au sujet de plusieurs choses qu'il reprenait dans la Diplomatique du père Mabillon, 1703, 1706 et 1707, 3 vol. in-12; 2° Lettres et questions importantes sur l'histoire des congrégations *De auxiliis*, du père Serry, dominicain, avec l'errata des Congrégations. Le père Serry a pris la défense de son histoire, et a écrit contre Germon un écrit intitulé *Le correcteur corrigé*; 3° on lui attribue encore le Traité théologique, en 2 gros vol. in-4°, sur les 101 Propositions condamnées par la bulle *Unigenitus*, qui a paru sous le nom du cardinal de Bissy.

GERNON (Anastase), archevêque de Tarentaise, et savant jurisconsulte, mort le 4 août 1627, dont on a un traité *De jurisdictione ecclesiastica*, in-fol.

GERSEN (Jean), abbé de Verceil, était ami de saint François d'Assise, et maître de saint Antoine de Padoue. Il y en a qui le croient auteur de l'Imitation de Jésus-Christ. *Voy.* Quatremaire.

GERSON. *Voy.* Charlier.

GERTRUDE (Sainte), illustre abbesse de Nivelle, au diocèse de Namur, naquit à Landen en Brabant en 626, de Pepin, prince de Landen, maire du palais, et ministre des rois d'Austrasie. Elle fut abbesse de Nivelle en 647, et mourut le 17 mars 659, à 33 ans. Sa Vie a été donnée en italien par Bonnucci, in-12, et en français par Guillaume Rebreviette des Escœuvres, Paris, 1612, in-8°.

GERVAIS (Saint), et PROTAIS (Saint), célèbres martyrs. On croit qu'ils ont souffert la mort au premier siècle pour la foi de J.-C. Leurs corps furent trouvés à Milan en 386, par saint Ambroise. On ignore l'histoire et les circonstances de leur vie et de leur martyre.

GERVAIS DE TILBURY, célèbre écrivain anglais du 13e siècle, ainsi nommé d'un bourg d'Angleterre, sur la Tamise, était neveu de Henri II, roi d'Angleterre, et eut un grand crédit auprès de l'empereur Othon IV, auquel il dédia une Description du monde, et une Chronique. Gervais de Tilbury composa encore l'Histoire d'Angleterre, celle de la Terre-Sainte, et d'autres ouvrages.

GERVAIS CHRÉTIEN, plus connu sous le nom de Maître Gervais, était natif de Vendes, village du diocèse de Baïeux. Il fut premier médecin du roi Charles V, et chanoine de Paris. Il y fonda en 1370 le collége de son nom.

GERVAIS (Charles-Hubert), d'in-

Digitized by Google

tendant de la musique du duc d'Orléans, régent, devint maître de la musique de la chapelle du roi, et mourut à Paris en 1744, à l'âge de 72 ans. On a de lui des Motets, des Cantates, les Opéras de Méduse, Hypermnestre, les Amours de Protée.

GERVAISE (Nicolas), était natif de Paris, et fils de M. Gervaise, médecin de M. Foucquet, surintendant des finances. A peine avait-il vingt ans que MM. Brisacier et Tiberge, prêtres de la congrégation des missions étrangères, l'engagèrent à s'embarquer pour le royaume de Siam, avec quelques ecclésiastiques qui y allaient en mission. Le jeune abbé Gervaise demeura quatre ans à Siam, y apprit la langue du pays, y conversa avec les savans, et publia à son retour une Histoire naturelle et politique du royaume de Siam, in-12, et la Description historique du royaume de Macaçar, in-12. Ces deux ouvrages sont curieux. L'abbé Gervaise devint ensuite curé de Vannes en Bretagne, puis prévôt de l'église de Saint-Martin de Tours. Sa nouvelle dignité l'engagea à écrire la Vie de saint Martin, in-4°, laquelle fut critiquée par dom Étienne Badier, bénédictin. Seize ans après l'abbé Gervaise fit imprimer à Paris l'Histoire de Boëce. Quelque temps après il alla à Rome, où il fut sacré évêque d'Horren. Il s'embarqua ensuite pour exercer son zèle dans le lieu de sa mission ; mais y étant arrivé, il fut massacré avec ses ecclésiastiques par les Caraïbes, le 20 novembre 1729. Il avait composé plusieurs ouvrages outre ceux dont nous venons de parler.

GERVAISE (dom Armand-François), frère du précédent, après avoir fait ses humanités avec succès, entra chez les carmes déchaussés ; mais ne trouvant pas cette forme assez austère pour se livrer à tout l'excès de son zèle, il prit l'habit de la Trappe en 1695. Il se fit tellement aimer de M. l'abbé de Rancé, qu'après la mort de dom Zozime il fut nommé abbé de la Trappe en 1696 : le célèbre abbé de Rancé se repentit bientôt de son choix ; car le nouvel abbé mit aussitôt la division et le trouble parmi les religieux, cherchant à les soulever contre l'abbé de Rancé, et à détruire ce que ce saint réformateur avait fait ; mais celui-ci l'engagea adroitement à donner sa démission, et la fit agréer au roi. Dom Gervaise, se voyant dépouillé de son abbaye, sortit de la Trappe, et composa une longue Apologie. Dans la suite, il changea souvent de demeure, où il conservait toujours la manière de vivre de la Trappe. Mais ayant publié son premier vol. de l'Histoire générale de Cîteaux, in-4°, les bernardins, qui étaient vivement attaqués dans cet ouvrage, obtinrent des ordres de la cour contre lui. Il fut arrêté à Paris en sortant du Luxembourg, puis conduit et renfermé à l'abbaye de Notre-Dame de Reclus, où il mourut en 1755. Outre son Apologie et son Histoire de la réforme de Cîteaux, qui est fort rare, on a de lui 1° la Vie de saint Cyprien, avec des Dissertations, in-4° ; 2° la Vie d'Abailard et d'Héloïse, 2 vol. in-12 ; 3° les Lettres d'Abailard à Héloïse, 2 vol. in-12 : c'est une traduction très-paraphrasée ; 4° Histoire de l'abbé Suger, 3 vol. in-12 ; 5° la Vie de saint Irenée, 2 vol. in-12 ; 6° la Vie de Rufin, 2 vol. in-12 ; 7° la Vie de l'apôtre saint Paul, 3 vol. in-12 ; 8° la Vie de saint Paulin, avec des dissertations, in-4° ; 9° deux Lettres sur les Ordinations anglicanes, contre le père Courayer ; 10° Histoire de l'abbé Joachim, 2 vol. in-12 ; 11° Vie de saint Epiphane, in-4° etc. Il a aussi laissé en manuscrit un Traité des devoirs des évêques, un Abrégé de l'histoire ecclésiastique de M. Fleury, et d'autres écrits. Tous les ouvrages de dom Gervaise se ressentent de son caractère bouillant, léger et inconstant. En général il suit et copie de bons livres et de bons mémoires dans ses ouvrages, mais il les gâte par ses additions et par ses réflexions souvent déplacées et peu judicieuses. Sa critique est souvent en défaut, et sa théologie n'est pas toujours exacte. Il y a même dans ses livres des propositions tout-à-fait révoltantes, entre autres celle-ci, dans son Histoire de l'abbé Joachim, où il avance que cet abbé a fait d'aussi grands et même de plus grands miracles que tous les saints, si l'on en excepte peut-être, ajoute-t-il, ceux de J.-C. et des apôtres. Ce *peut-être* est scandaleux, ridicule et insoutenable, pour ne rien dire de pis.

GERYON, fils de Chrysaor, était

Digitized by Google

roi de trois îles, appelées aujourd'hui Majorque, Minorque et Iviça; ce qui a donné lieu à la fable de feindre qu'il avait trois têtes. On dit qu'il fut tué par Hercule, qui emmena ses bœufs en Grèce. On trouve dans les mythologistes un grand nombre de conjectures sur l'origine de la fable de Géryon.

GESNER (Conrad), médecin et naturaliste célèbre, naquit à Zurich en 1516; il acheva ses études en France, voyagea en Italie, et enseigna la médecine et la philosophie en son pays avec une réputation extraordinaire. Il savait les langues, et il excellait tellement dans l'histoire naturelle, qu'il fut surnommé le Pline de l'Allemagne. Il mourut le 22 décembre 1565, à 49 ans, sans laisser de postérité : ses principaux ouvrages sont 1° une Histoire des animaux, quadrupèdes, oiseaux, serpens et scorpions, Zurich, 4 vol. in-fol. Les serpens et les scorpions manquent souvent : 2° une Bibliothèque universelle, imprimée à Zurich en 1545, in-fol., que l'on peut regarder comme un des premiers catalogues d'auteurs et de livres : l'Épitome de 1583, in-fol., est plus recherché que le livre même; 3° un Lexicon grec-latin, 1560, in-fol.; 4° *Opera Botanica*, Norimbergæ, 1754, in-fol.; 5° une Collection des écrivains de chirurgie, Zurich, 1555, in-fol., etc. Bèze et M. de Thou font un grand éloge de Gesner.

GESNER (Salomon), théologien luthérien, naquit à Boleslau en Silésie le 8 novembre 1559. La misère retarda long-temps ses études; mais enfin avec quelques notions il se mit à enseigner aux autres, et parvint à étudier en enseignant. Il fut professeur à Wittemberg, où il est mort le 7 février 1605. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de controverse et des Sermons.

GESNER (Salomon), poète et graveur paysagiste, naquit en 1730, à Zurich, où son père tenait une maison de librairie. L'instituteur auquel il fut d'abord confié ne voulut pas se charger de l'éducation du jeune Gesner, lui trouvant trop peu de capacité; cependant un de ses parens, ministre protestant, le prit pour son élève et découvrit en lui un esprit vif et enthousiaste. Amoureux de la fille de son instituteur, il devint poète et lui dédia des odes et des chansons; mais son père l'arracha bientôt de sa muse pour l'envoyer à Berlin apprendre le commerce chez un libraire. Les travaux manuels lui déplaisant beaucoup, il quitte son libraire contre la volonté de son père, loue une chambre et s'adonne à la peinture. Cette nouvelle occupation ne lui procurant pas assez d'aisance, Gesner eut recours à son père, auprès duquel il rentra en grâce, et qui lui permit de se livrer à son inclination pour la poésie. De retour à Zurich, Gesner y publia son poëme intitulé *La nuit*, et bientôt après le poëme pastoral de *Daphnis*; ce dernier eut plus de succès que le précédent, qui ne l'avait pas tiré de l'obscurité. Les premières poésies de Gesner qui firent quelque sensation furent ses Idylles; elles sont remplies de grâce et de sensibilité; il y dépeint l'amour et la piété filiale sous les traits les plus séduisans. Elles furent traduites en diverses langues. Bientôt parut son fameux poëme de *La mort d'Abel*, rempli de beautés, d'élégance et de majesté, cette pièce acheva de le placer au rang des premiers poètes de ce genre. On le traduisit dans presque toutes les langues de l'Europe. Dès lors toutes les poésies que Gesner publia furent accueillies avec enthousiasme, et devinrent à la mode. Ses ouvrages se ressentent partout de son caractère sentimental. Son poëme du *Premier navigateur*; *Une matinée d'automne*, son *Tableau du déluge* et ses *Lettres sur le paysage* sont remplis de sensibilité et de naïveté. Ce poète n'avait que cinquante-huit ans lorsqu'il mourut d'une paralysie le 2 mars 1788. Ses concitoyens l'honorèrent après sa mort d'un monument qui lui fut érigé dans l'une des plus belles promenades de Zurich. Ses Œuvres furent imprimées plusieurs fois. L'édition de 1799 est enrichie d'une notice historique sur la vie de Gesner, due à M. Petitain. Quelques éditions contiennent 336 planches dessinées et gravées par lui-même, Zurich, 1752 à 1788, 2 vol. in-fol.; ses Œuvres ont été réimprimées à Paris, 1799, 4 vol. in-18.

GESSÉE (Jean de la), né à Mauvesin en Gascogne, l'an 1561, fut secrétaire du duc d'Alençon, qui mourut en 1584. On n'entend plus parler de la Gessée depuis cette époque. Ses

Digitized by Google

Poésies françaises sont imprimées à Anvers, 1583, in-4°. Il a fait aussi quelques poésies latines, 1580, in-8°.

GESVRES. *Voy.* POTIER.

GETA (SEPTIMIUS), fils de l'empereur Sévère, et frère de Caracalla, fut déclaré César avec son frère; il était aimé du peuple, à cause de sa douceur et de ses brillantes qualités; mais Caracalla, qui le haïssait, l'assassina entre les bras de Julie sa mère, l'an 212 de J.-C., à 23 ans.

GETHIN (lady GRACE), née en 1676, était fille de sir Georges Norton, et épouse de sir Richard Géthin. L'éducation qu'elle avait reçue lui destinait une place honorable parmi les femmes lettrées; mais elle mourut à l'âge de 21 ans. On a cependant imprimé d'elle un Recueil de Discours, Apophthegmes et Sentences, 1700, in-4°, avec son portrait.

GEVARTIUS (JEAN-GASPARD), critique et jurisconsulte, né à Anvers en 1593, se maria en 1625, et mourut en 1666, à 72 ans. Il a publié *Lectiones papinianæ in Statium*, Leyde, 1616, in-8°; *Electorum libri tres*, Paris, 1619, in-4°.

GEYGER ou GIGGER (JEAN-CONRAD), né à Zurich en 1599, a inventé le secret de peindre à l'huile sur verre; il peignit aussi en émail avec beaucoup d'adresse. Il était administrateur du Cappeler-Hof lorsqu'il y mourut en 1674, à 75 ans.

GHEIN (JACQUES), habile graveur hollandais, dont on a de belles estampes. Son burin est net, mais un peu sec. On a de lui *Le maniement des armes*, 1607, in-fol.

GHELEN ou GESLEN, *Gelenius* (SIGISMOND DE), natif de Prague, fut correcteur de l'imprimerie de Froben, et mourut en 1554. Il a traduit de grec en latin, Josèphe, saint Justin, Denys d'Halicarnasse et plusieurs autres auteurs.

GHIBERTI (LAURENT), peintre, sculpteur, fondeur et graveur florentin, mort à 64 ans, vers le milieu du 15e siècle, termina les portes de Saint-Jean à Rome en 1410. Eugène IV lui fit faire une mitre quand il vint au concile de Florence. Il eut un fils qui travailla dans le même genre que son père.

GHILINI (JÉRÔME), né à Monza dans le Milanez en 1589, se maria fort jeune. Devenu veuf, il reçut l'ordre de prêtrise et le bonnet de docteur en droit-canon. Il mourut à Alexandrie-de-la-Paille en 1670, membre de l'académie des *Incogniti* de Venise, et protonotaire apostolique. Il est auteur de *Theatro di nomini letterati*, 1647, 2 vol. in-4°; *Anali di Alessandria*, Milano, 1666, in-fol.

GHIRLANDINI (DOMINIQUE), peintre florentin, maître de Michel-Ange, est mort en 1493.

GHISLERI (MICHEL). *Voy.* GAÉTAN, PIE V.

GIAC (PIERRE DE) fut en grande considération par ses talens, ses services et ses richesses. Il devint chancelier de France en 1383, s'en démit en 1388, et mourut en 1407. Il avait été chambellan de Charles V. Son petit-fils, Pierre de Giac, favori de Charles VII, s'attira la haine du connétable de Richemont, qui le fit jeter à la rivière en 1426. Il avait été accusé d'avoir empoisonné sa première femme pour en épouser une autre. Il eut de cette première femme un fils qui mourut sans postérité.

GIANNONE (PIERRE), avocat à Naples, né vers 1680, ménagea trop peu la cour de Rome dans son Histoire de Naples, imprimée à Naples, 1723, 4 vol. in-4°. Il fut obligé de s'expatrier. Le roi de Sardaigne lui donna un asile dans ses états, où il le tenait comme enfermé pour donner satisfaction à la cour de Rome, et sauver en même temps les jours de l'auteur. Il y est mort en 1748, laissant un fils. Cette histoire de Naples est traduite en français, la Haie, 1742, 4 vol. in-4°. On en a tiré des anecdotes ecclésiastiques, in-12. Depuis la mort de l'auteur il a paru ses OEuvres posthumes, 1760, in-4°, un vol.

GIATTINI (JEAN-BAPTISTE), jésuite, né à Palerme, et mort à Rome en 1672, à 72 ans, a fait un grand nombre d'ouvrages, qui sont des discours et des tragédies de collèges; mais le principal est la traduction latine de l'histoire du concile de Trente de Pallavicin, Anvers, 1670, 3 vol. in-4°.

GIBELINS. *Voy.* CONRAD III.

GIBERT (JEAN-PIERRE), docteur en théologie et en droit, et savant canoniste, naquit à Aix en 1660. Il en-

Digitized by Google

seigna la théologie au séminaire de Toulon, puis en celui d'Aix, et vint s'établir à Paris en 1703. Il refusa constamment tous les bénéfices qu'on voulut lui donner, et passa sa vie à décider les cas de conscience et les questions de droit canonique. Il mourut à Paris le 2 décembre 1736, à 76 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages; les principaux sont 1° *Institutions ecclésiastiques et bénéficiales*, dont la meilleure édition est de 1736, en 2 vol. in-4°; 2° *Usages de l'église gallicane, concernant les censures et l'irrégularité*, 1724, in-4°; 3° *Dissertation sur l'autorité du second ordre dans le synode diocésain*, 1722, in-4°; 4° *Tradition ou Histoire de l'église sur le sacrement de mariage*, 1725, 3 vol. in-4°; 5° *Consultations canoniques sur les sacremens en général et en particulier*, 1725, 12 vol. in-12; 6° *Corpus juris canonici per regulas naturali ordine dispositas, etc.*, 1737, 3 vol. in-fol. *Voy.* GRATIEN, etc.

GIBERT (BALTHASAR), parent du précédent, né à Aix en Provence le 17 janvier 1662, prit le degré de bachelier en théologie, et devint professeur de philosophie dans la ville de Beauvais dès l'âge de 24 ans, puis 4 ans après professeur de rhétorique au collége Mazarin, dont les exercices commencèrent en 1688. M. Gibert en fit l'ouverture par un discours public. Il remplit cette chaire avec distinction pendant plus de 50 ans, et forma un grand nombre d'excellens disciples, dont il avait le rare talent de se faire aimer. Il fut plusieurs fois recteur de l'université de Paris, et il en défendit les droits avec zèle et avec fermeté. Il succéda en 1728 au célèbre Pourchot son ami dans le syndicat de l'université. Ce fut en cette qualité que dans l'assemblée générale de l'université, en 1739, il fit un réquisitoire par lequel il forma opposition à la révocation de l'appel que l'université avait fait de la bulle *Unigenitus* au futur concile. Cette démarche le fit exiler à Auxerre. Il mourut à Regennes, chez M. l'évêque d'Auxerre, le 28 octobre 1741, à 79 ans. Son principal ouvrage est intitulé *Jugement des savans sur les auteurs qui ont traité de la rhétorique*, 3 vol. in-12, ouvrage estimé. On a encore de lui un Traité de la véritable éloquence, des Réflexions sur la rhétorique, en 4 liv., où il répond aux objections du père Lami; *La rhétorique, ou les règles de l'éloquence*, in-12, qui est la meilleure rhétorique que nous ayons, et des Observations adressées à M. Rollin sur son Traité de la manière d'enseigner.

GIBERT (JOSEPH-BALTHASAR), neveu de Balthasar, était né à Aix en Provence le 17 avril 1711; il fut avocat au parlement, de l'académie des Inscriptions, censeur royal, et secrétaire de la librairie et imprimerie de France, sous l'administration de M. de Malesherbes. Il est mort le 12 novembre 1771. Ses ouvrages sont: Lettre à M. Fréret sur l'histoire ancienne, 1741, in-12; Lettre sur la Chronologie des Babyloniens, 1743, in-12; Mémoires pour servir à l'histoire des Gaules, 1744, in-12; Tableau des mesures itinéraires anciennes, 1756.

GIBERTI (JEAN-MATHIEU), natif de Palerme, était fils naturel de François Giberti, génois, général de l'armée navale du pape. Il fut gouverneur de Tivoli, et s'acquit l'estime de Léon X et de Clément VII, qui le chargèrent d'affaires importantes. Ce dernier pape lui donna l'évêché de Vérone. Giberti le gouverna avec tant de sagesse, de zèle, de prudence, que saint Charles et les autres pieux évêques d'Italie établirent dans leurs églises les mêmes ordonnances que Giberti avait établies dans la sienne. Il aimait et protégeait les lettres, et avait chez lui une imprimerie pour l'impression des pères grecs. C'est de là que sortit, en 1529, cette belle édition grecque des Homélies de saint Jean-Chrysostome sur les Épitres de saint Paul. Giberti mourut en odeur de sainteté le 30 décembre 1543.

GIBIEUF (GUILLAUME), savant docteur de la maison de Sorbonne, natif de Bourges, entra dans l'ordre de l'Oratoire, et fut vicaire-général du cardinal de Bérulle, et supérieur des carmélites en France. Il mourut à Saint-Magloire, à Paris, le 6 juin 1650. On a de lui divers ouvrages, entre autres un Traité latin de la liberté de Dieu et de la créature, 1630, in-4°; *Les grandeurs de la Vierge*, 2 v. in-8°.

Digitized by Google

il était ami intime de Descartes et du père Mersenne.

GIBSON (Edmond), né en 1669, commença par donner une édition du poëme de Drummond et de la chanson rustique de Jacques V, avec des notes, Oxford, 1691, in-4°. Il a traduit en latin *Chronicon Saxonicum*, 1692, in-4°; donné le Catalogue des manuscrits des bibliothèques de Tenison et Dugdale, Oxford, 1692, in-4°; une édition de Camden, et les Œuvres posthumes de Spelman, 1698, in-folio; enfin il publia en 1711 *Codex juris ecclesiastici anglicani*, in-folio. Son savoir, car c'est le moyen de parvenir en Angleterre plus qu'ailleurs, lui valut l'évêché de Lincoln en 1715, et celui de Londres en 1720. Il est mort le 6 septembre 1748.

GIBSON (Richard), surnommé Dwarf, peintre anglais, fut en grande faveur sous Charles II; il eut l'honneur d'enseigner cet art à la reine Marie et à la reine Anne, et mourut en 1689. Waller a fait une pièce de vers sur son mariage. Sa veuve est morte en 1709. Son neveu Guillaume Gibson apprit la peinture de lui et de Pierre Lely, et se distingua par ses travaux et sa collection de tableaux. Il est mort en 1702, à 58 ans. Ils avaient un parent nommé Édouard, qui apprit la peinture de Richard, qui réussissait à peindre les portraits à l'huile, et qui mourut jeune.

GIÉ (Le Maréchal de). *Voy.* Rohan.

GIEZI. *Voy.* Élisée.

GIFANIUS ou GIFFEN (Hubert), natif de Buren dans la Gueldre, se fit recevoir docteur en droit à Orléans. Il enseigna ensuite avec réputation à Strasbourg, à Altorf et à Ingolstadt. L'empereur Rodolphe II l'appela à sa cour, le fit conseiller et référendaire de l'empire, et l'envoya en Bohême. Gifanius y mourut fort âgé, étant à Prague, en 1604. On a de lui divers ouvrages, dont les principaux sont des Notes et des Commentaires sur la politique et sur la morale d'Aristote, in-8°, sur Homère et sur Lucrèce; six Lettres sur différens sujets de littérature et divers écrits de droit. Il eut de grands démêlés littéraires avec Lambin et Scioppius.

GIFFORT (Guillaume), neveu d'un évêque de Winchester de même nom que lui, fit profession de la vie religieuse chez les bénédictins anglais de Dieulewart, près de Pont-à-Mousson. Il devint ensuite célèbre archevêque de Reims, et mourut en 1630, à 76 ans. Il est l'auteur du fameux livre *Calvino-Turcismus*, Anvers, 1597, in-8°, qui a paru sous le nom supposé de Guillaume Reginald.

GIGAULT (Bernardin), marquis de Bellefond, gouverneur de Vincennes et maréchal de France, était fils de Henri-Robert Gigault, seigneur de Bellefond, et gouverneur de Valogne. Il se signala en diverses occasions sous Louis XIV, qui le fit maréchal de France en 1668. Il commanda l'armée de Catalogne en 1684, et battit les Espagnols. Il mourut le 5 septembre 1694, à 64 ans.

GIGAULT DE BELLEFOND (Jacques-Bonne), parent du précédent, fut évêque de Bayonne en 1735, archevêque d'Arles en 1741, et de Paris en 1746. Il est mort de la petite-vérole en 1747.

GIGGEIUS (Antoine), docteur du collége Ambrosien à Milan, vivait au commencement du 17e siècle. Son *Thesaurus linguæ arabicæ*, 1632, 4 vol. in-fol., est fort estimé. Il est encore auteur de la traduction latine d'un Commentaire de trois rabbins sur les Proverbes de Salomon, Milan, 1620, in-4°.

GILBERT (Saint), premier abbé de Neuffontaines, ordre de Prémontrés, en Auvergne, était un gentilhomme qui se croisa avec le roi Louis-le-Jeune qu'il accompagna en Palestine en 1146. A son retour, il embrassa la vie monastique avec sainte Pétronille sa femme, fonda l'abbaye de Neuffontaines, et en fut le premier abbé en 1151. Il mourut le 6 juin 1152.

GILBERT, célèbre abbé de Citeaux, au 12e siècle, était anglais. Il se distingua tellement par son savoir et par sa piété, dans son ordre et dans les universités de l'Europe, qu'il fut surnommé le Grand et le Théologien. Il mourut à Citeaux en 1166 ou 1168, laissant divers ouvrages de théologie et de morale.

GILBERT L'ANGLAIS, écrivain du 13e siècle, ainsi nommé parce qu'il était d'Angleterre, fit divers voyages, et se rendit habile dans la philosophie, dans

Digitized by Google

la médecine et dans la connaissance des simples. Il passe pour le premier de sa nation qui ait écrit sur la médecine. On a de lui un bon ouvrage intitulé *Compendium totius medicinæ*, Genevæ, 1608, in-4° et in-12.

GILBERT DE SEMPRINGHAM, fondateur de l'ordre des gilbertins en Angleterre, et ami de saint Bernard, naquit à Lincoln vers 1104. Il fut pénitencier, et tint une école publique pour instruire la jeunesse. Il mourut très-âgé en 1189, après avoir fondé son ordre, et établi plusieurs monastères et plusieurs hôpitaux.

GILBERT (Gabriel), poète français, dont nous avons des opéras, des tragédies, un poëme intitulé *L'art de plaire*, des Sonnets, des Madrigaux et d'autres poésies, 1661, in-12, qui lui acquirent de la réputation. Il était de la religion prétendue réformée, secrétaire des commandemens de la reine Christine de Suède, et son résident en France. Il mourut à Paris en 1675.

GILBERT (Guillaume), médecin anglais, né à Colchester en 1540, fut honoré d'une pension par la reine Élisabeth, et mourut le 30 novembre 1603 à Colchester, où il est enterré dans la paroisse de la Trinité. Il est auteur d'un Traité *De magnete*, 1600, in-fol.; *De mundo nostro sublunari*, Amsterdam, 1651, in-4°. Il est le premier inventeur des deux instrumens dont se servent les marins pour observer la latitude quand le temps est couvert.

GILBERT (Nicolas-Joseph-Laurent), né à Fontenoy-le-Château, près de Nancy, en 1750, vint de bonne heure à Paris, dans le dessein d'y suivre son goût pour les lettres. Ses premières tentatives en poésie lui firent des amis. Son attachement aux bons principes et à la religion lui valurent une pension du roi et la protection et les bienfaits de M. de Beaumont, archevêque de Paris. Il se fit aussi des ennemis par sa liberté à fronder la médiocrité des talens, les erreurs des hommes de génie et les fautes des grands. Il ne tint pas à eux qu'il ne passât pour un poète très-médiocre; mais à travers les inégalités de sa verve on reconnoit le vrai talent dans son *Dix-huitième siècle*, son Apologie et quelques Odes qui n'ont été imprimées qu'en pièces fugitives. Une chute de cheval lui occasionna l'opération du trépan; depuis il n'eut pas la liberté de son esprit. Il y avait un mois que dans un accès il avait avalé la clef de sa porte, lorsqu'il est mort à Paris le 12 novembre 1780, à 29 ans, à l'Hôtel-Dieu, où M. l'archevêque l'avait fait placer pour l'y faire traiter de la folie. Les chirurgiens ne pouvaient se persuader qu'il eût réellement avalé la clef, et regardaient cette assertion comme l'effet d'une imagination égarée; mais ils n'eurent que trop lieu de s'en convaincre lorsqu'ils l'eurent ouvert après sa mort. Il fut enterré le lendemain à Saint-Pierre-aux-Bœufs. L'Héroïde de Didon à Énée est son premier ouvrage. Il a concouru plusieurs fois pour des prix de poésie à l'académie; mais il a toujours eu le déplaisir de voir préférer des pièces inférieures aux siennes.

GILBERT DE LA PORÉE. *Voy.* Porée.

GILDAS (Saint), surnommé le Sage, naquit à Dambritton en Écosse en 520. Ayant reçu la prêtrise, il prêcha en Angleterre et en Irlande, et y rétablit la pureté de la foi et de la discipline. Il passa ensuite dans les Gaules, et s'établit auprès de Vannes, où il bâtit le monastère de Ruis. Il en fut abbé, et y mourut le 29 janvier 570. Il reste de lui quelques canons de discipline dans le Spicilége de dom d'Achery, et un Discours sur la ruine de la Grande-Bretagne dans la Bibliothèque des Pères, Londres, 1568, in-12, et dans le Recueil de Thomas Gale. L'abbaye de Ruis porte aussi le nom de Gildas.

GILDON (Charles), critique anglais, né à Gillengham en Dorsetshire en 1666, avait étudié à Saint-Omer chez les jésuites; ayant depuis renoncé à la religion romaine, il publia les livres de Blount contre la divinité de J.-C. Il est aussi auteur de différentes Lettres, Essais et Poésies, de trois pièces de théâtre qui ont eu quelque succès, et d'un Art poétique. Il fit paraître le *Manuel des déistes* en 1605, et mourut en 1723. Gildon avait déchiré Pope dans quelques libelles, et celui-ci par représailles lui donna place dans sa Dunciade.

GILEMME (Pierre), prêtre imposteur, se présenta pour guérir par

Digitized by Google

magie la démence de Charles VI, roi de France. Pour preuve de son pouvoir il s'offrit de délivrer douze hommes attachés à des chaînes de fer ; mais ayant manqué son opération, le prévôt de Paris le fit brûler avec ses compagnons en 1403.

GILIMER, l'un des descendans de Genseric, détrôna Hunneric son cousin, roi des Vandales en Afrique, et usurpa le trône en 531. L'empereur Justinien écrivit en faveur d'Hunneric ; mais Gilimer s'étant moqué de ses prières et de ses menaces, l'empereur envoya contre lui Bélisaire. Ce général prit Carthage, se rendit maître de toute l'Afrique, et fit servir Gilimer à son triomphe à Constantinople. On dit que ce prince, voyant Justinien dans le Cirque, assis sur son trône, et considérant la vicissitude des choses humaines, s'écria, comme avait fait autrefois Salomon : « *Vanité des vanités, tout n'est que vanité !* » Justinien lui assigna quelques terres dans la Galatie, pour y subsister avec sa famille. Par sa défaite l'Afrique fut réduite en province romaine, comme elle l'avait été avant la conquête des Vandales.

GILLES (Saint), *Ægidius*, abbé en Languedoc, mort vers 547, vivait sous le pontificat de Césaire d'Arles, et présenta au pape Symmaque une requête en faveur des priviléges de l'église d'Arles.

GILLES de Viterbe, savant général de l'ordre des augustins, et cardinal, ainsi nommé du lieu de sa naissance, était habile dans les langues. Il fit l'ouverture du concile de Latran sous Jules II, en 513, et fut employé par Léon X en diverses affaires importantes. Il mourut à Rome le 12 novembre 532. On a de lui des Commentaires sur quelques psaumes, des Remarques sur les trois premiers chapitres de la Genèse, des Dialogues, des Épîtres, des Odes à la louange de Pontanus, etc., qui se trouvent dans l'*Amplissima collectio* de Martenne.

GILLES (Nicole ou Nicolas), secrétaire de Louis XII, et contrôleur du trésor, mort en 1503, a fait les Annales ou Chroniques de France depuis la destruction de Troyes jusqu'en 1496. Cette histoire n'est bonne que depuis le règne de Louis X. Denis Sauvage, Belleforest et plusieurs anonymes ont fait des additions aux annales de Gilles, et Gabriel Chappuis les a continuées jusqu'à l'an 1585, in-fol. Elles ont été traduites en latin.

GILLES (Pierre) né à Albi en 1490, voyagea en France et en Italie. De retour en France, il alla passer quelque temps chez Georges d'Armagnac, évêque de Rhodez, depuis cardinal. Ce fut à la sollicitation de ce prélat, qui était son protecteur, que Gilles composa ses seize livres de la nature des animaux, *De vi et naturâ animalium*, Lyon, 1533, in-4°, extrait d'Elien, de Porphyre, d'Héliodore et d'Oppien, auquel il ajouta ses propres observations et un livre des poissons que l'on trouve à Marseille. Il le dédia au roi François Ier, et l'exhorta dans son épître dédicatoire à envoyer à ses frais des savans voyager dans les pays étrangers. François Ier goûta cet avis, et envoya quelque temps après Pierre Gilles dans le Levant ; mais celui-ci, n'ayant rien reçu du roi pendant tout son séjour dans le Levant, fut obligé, après la mort de ce prince, arrivée en 1547, de s'enrôler dans les troupes de Soliman II pour pouvoir subsister. Il revint du Levant en 1550, avec M. d'Aramont, ambassadeur de France à la Porte. Il alla ensuite à Rome auprès du cardinal d'Armagnac, chargé des affaires de France auprès du saint siége. Il y mourut en 1555, à 65 ans. Outre son livre *De vi et naturâ animalium*, on a de lui : 1° *Elephanti descriptio*, in-8° ; 2° *De Bosphoro Thracio*, in-24 ; 3° *De topographiâ Constantinopoleos*, in-24 ; et dans l'*Imperium orientale* de Banduri ; 4° des Éditions de Démétrius de Constantinople, dans *Rei accipitrariæ auctores*, 1612, in-4° ; du Commentaire de Théodoret sur les 12 petits prophètes, et de l'Histoire de Ferdinand, roi d'Aragon, par Laurent Valle.

GILLES (Saint), poète français du 17e siècle, était sous-brigadier de la première compagnie des mousquetaires. Il quitta le service en 1706, après la bataille de Ramillies, et se retira dans un couvent de capucins, au grand étonnement de tout le monde. On a de lui des Contes, des Chansons, des Vaudevilles, et d'autres poésies qui sont fort ingénieuses et remplies d'esprit et d'agrément, mais souvent trop libres.

Digitized by Google

La plupart sont imprimées dans un volume intitulé *La muse mousquetaire*. Il ne faut pas le confondre avec l'Enfant de Saint-Gilles son frère, mort en 1745, à 85 ans. C'est ce dernier qui est auteur d'une tragédie peu estimée, intitulée *Ariarathe*.

GILLES (Jean), habile musicien français, naquit à Tarascon en 1669. Il apprit la musique avec le célèbre Campra en qualité d'enfant-de-chœur dans la cathédrale d'Aix, sous Guillaume Poitevin, prêtre de cette église, et devint maître de musique de l'église de Saint-Étienne de Toulouse. Il mourut dans cette dernière ville en 1705. On a de lui un grand nombre d'excellens motets, dont on estime surtout le *Diligam te*. Sa Messe des morts passe pour son chef-d'œuvre.

GILLET (François-Pierre), né à Lyon le 8 juillet 1648, fut avocat au parlement de Paris, où il se distingua par ses plaidoyers et par ses traductions. Il mourut le 23 octobre 1720. Ses Plaidoyers ont été imprimés en 2 vol. in-4°; ils sont estimés. Nous avons encore de lui la Traduction des Catilinaires, de la seconde Philippique et des Oraisons pour Célius et pour Milon. Laurent Gillet son frère, mort à Lyon en 1720, est auteur de deux Requêtes au roi pour les avocats et les médecins de Lyon: ces requêtes furent suivies d'un arrêt favorable.

GILLET (Louis-Joachim), chanoine régulier de Sainte-Geneviève à Paris, et bibliothécaire de cette abbaye jusqu'en 1717, fut curé de Mahon dans le diocèse de Saint-Malo. Après en avoir rempli les fonctions pendant 23 ans, il revint prendre son emploi de bibliothécaire. Il mourut en 1753, à 74 ans. Il est auteur d'une nouvelle Traduction de l'histoire de Josèphe, 1756 et suivantes, 4 vol. in-4°.

GILLI (David), né dans le bas Languedoc, de parens calvinistes, se rendit habile dans les langues grecque et hébraïque et dans la théologie, qu'il apprit sous le célèbre Amyrault. Il devint ministre de Baugé en Anjou, et se distingua par la prédication. Ayant ensuite examiné avec soin les points controversés entre les catholiques et les protestans, et les ouvrages de Calvin, dont Amyrault lui avait communiqué le mépris secret qu'il en avait, il résolut de faire abjuration du calvinisme, et prit cette résolution avec David Courdil, son ami. Ces deux ministres firent abjuration le 6 juin 1683, avec cinq autres protestans, entre les mains de Henri Arnauld, évêque d'Angers. Louis XIV donna à Gilli et à Courdil une pension de 1000 liv., et le clergé une de 400 livres. Gilli ramena à l'église un grand nombre de calvinistes, et se fixa à Angers avec son ami Courdil. Ils devinrent tous les deux membres de l'académie de cette ville. Gilli, ayant appris la mort de son ami Courdil, fut saisi d'une fièvre violente dont il mourut le 27 décembre 1711, à 63 ans. Le recueil imprimé sous le titre de *Conversion de Gilli* en 1683, in-12, contient les discours de Gilli et de Courdil au synode de Sorges, près d'Angers, sur leur projet, et l'exhortation que M. Arnauld leur fit en recevant leur abjuration.

GILLIER (Jean-Claude), musicien français, mort à Paris en 1737, est auteur de la musique de la plupart des divertissemens de Dancourt et de Regnard.

GILLOT (Germain), célèbre docteur de Sorbonne, natif de Paris, d'une famille noble, employa son bien et ses talens à élever des jeunes gens pour le service de l'église et de l'état. Il dépensa plus 100,000 écus à cette bonne œuvre. Ses élèves prirent le nom de gilotins, et devinrent célèbres dans le barreau, dans la médecine, la théologie, etc. Il mourut à Paris le 20 octobre 1688, à 66 ans. Il avait été d'avis, en 1656, de ne point faire de censure contre la seconde Lettre de M. Arnauld; mais son avis ne fut point suivi.

GILLOT (Jacques), chanoine de la Sainte-Chapelle, conseiller-clerc au parlement de Paris, et doyen de Langres, était d'une famille noble de Bourgogne. Il avait une bibliothèque très-belle et très-curieuse, et sa maison était comme le rendez-vous de tous les savans. Il mourut en 1619. On a de lui: Instructions et Lettres missives concernant le concile de Trente, 1654, in-4°, et d'autres ouvrages. Il eut beaucoup de part au *Catholicon d'Espagne*, plus connu sous le nom de *Satire Ménippée*, Ratisbonne (Elzévir), 1664, in-12; avec des notes de Godefroi, Bruxelles, 1709, 3 vol. in-8°; et

Digitized by Google

cette satire ingénieuse contre la ligue fut faite dans sa maison. On croit aussi qu'il est auteur de la Vie de Calvin, imprimée in-4°, sous le nom de Papire Masson.

GILLOT (Claude), peintre et graveur, naquit à Langres en 1673. Il fut élève de Jean-Baptiste Corneille, et travailla beaucoup pour les décorations de l'Opéra. Il réussissait surtout dans les grotesques. Gillot fut reçu de l'académie royale de peinture en 1715, et mourut à Paris en 1722. Watteau était son élève.

GILLOT (Louise-Geneviève), dame célèbre par ses talens pour la poésie et par la beauté de son génie, naquit à Paris en 1650, fut mariée à de Saintonge, avocat, et mourut dans la même ville en 1718. Ses œuvres poétiques consistent en Épitres, Églogues, Madrigaux, Chansons, Comédies, Opéras, 1714, in-12, etc. Elle a fait aussi un roman intitulé *Histoire secrète de don Antoine, roi de Portugal*, in-12.

GILLY (Paul), doyen de l'église de Saint-Laud à Angers, de l'académie de cette ville, y est mort en 1763. Il a donné des Méditations sur les principales vérités de la religion, 1736, in-12.

GILPIN (Bernard), théologien anglais, né à Kentmire en 1517, fut vicaire de Norton dans le diocèse de Durham. Il fut obligé de quitter l'Angleterre sous la reine Marie. Trois ans après il y retourna, eut la cure d'Easington, et mourut en 1583. On a de lui quelques Sermons. G. Carleton, évêque de Chichester, a écrit sa Vie en latin, Londres, 1628, in-4°.

GIOACHINO GRECO, plus connu sous le nom du *Calabrois*, joueur d'échecs, sur la fin du 17e siècle, parcourut toutes les cours de l'Europe, et se signala tellement au jeu des échecs, qu'il ne trouva son pareil en aucun endroit du monde. Il en a fait un Traité, in-12.

GIOJA (Flavio), célèbre Napolitain, natif de Pasitano, château dans le voisinage d'Amalfi, auquel on attribue l'invention et l'usage de la boussole. Il vivait vers 1300.

GIORDANI (Vital), habile mathématicien, naquit à Bitonto le 13 décembre 1633. Il passa sa jeunesse dans l'oisiveté et dans la débauche, et se maria à une fille sans biens. Ayant tué un de ses beaux-frères, qui lui reprochait son indolence et sa paresse, il s'engagea en qualité de soldat dans la flotte que le pape envoyait contre les Turcs. L'amiral, lui trouvant du génie, lui donna l'emploi d'écrivain, qui était vacant. Giordani, obligé d'apprendre l'arithmétique pour remplir ses fonctions, dévora celle de Clavius, et prit du goût pour les mathématiques. De retour à Rome en 1659, il devint garde du château Saint-Ange, et profita du loisir que lui donnait cet emploi pour se livrer à l'étude des mathématiques. Il y fit de si grands progrès, que la reine Christine de Suède, pendant son séjour à Rome, le choisit pour son mathématicien, et que Louis XIV le nomma pour enseigner les mathématiques à Rome dans l'académie de peinture et de sculpture qu'il y avait établie en 1666. Le pape Clément X lui donna la charge d'ingénieur du château Saint-Ange. Giordani eut en 1685 la chaire de mathématiques du collége de la Sapience, fut reçu membre de l'académie des *Arcadi* le 5 mai 1691, et mourut le 3 novembre 1711, à 78 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° *Euclide restituto*, in-fol.; 2° *De componendis gravium momentis*, in-fol; 3° *Fundamentum doctrinæ motûs gravium* 1705, in-fol.; 4° *Ad Hyacinthum Christophorum epistola*, 1405, in-fol.

GIORGIO (François de), de la famille des Martini de Sienne, naquit en 1423, et mourut en 1470. Il bâtit à Urbin le palais du duc Frédéric Feltre, dont on admire les ornemens et la singularité agréable des escaliers.

GIORGION (Georges), né en 1478, au bourg de Castel-Franco, quitta la musique pour la peinture; il apprit cet art sous Jean Belin; mais sans s'attacher à sa manière, il s'en fit une particulière. Il entendait l'art de ménager les ombres et les jours, et l'harmonie de l'ensemble. Son dessin est délicat, ses carnations vraies, ses portraits vivans, et ses paysages d'un goût exquis. Ce fut lui qui introduisit à Venise la coutume de peindre le dehors des maisons. Il mourut en 1511, à 33 ans, de la douleur que lui causa l'infidélité de sa maîtresse. Le roi et le duc d'Orléans possèdent des tableaux de Giorgion.

GIOTTO (le), peintre célèbre du

Digitized by Google

14e siècle, était natif d'un village près de Florence. Cimabué l'ayant rencontré à la campagne, qui gardait des moutons, et qui en les regardant paître les dessinait sur une brique, conçut une si bonne opinion de cet enfant, qu'il le demanda à son père pour le mettre au nombre de ses élèves. Le Giotto devint le plus célèbre peintre de son temps. Il fut ami intime du Dante, et les papes Benoît XI et Clément V eurent pour lui une estime particulière. Il mourut à Florence en 1336. On vit peu de temps après un jeune peintre nommé Thomas, natif de Florence, qu'on surnomma le Giottino, parce qu'il imitait très-bien la manière du Giotto. Il mourut en 1356, à 32 ans.

GIPÈDES, nom d'un peuple qui habitait le nord de l'Allemagne, et qui s'est fondu parmi les Saxons.

GIPHANIUS. *Voy.* GIFANIUS.

GIRAC (PAUL-THOMAS, sieur de), très-connu par sa Critique de Voiture et par les écrits qu'il publia à cette occasion contre Costar, naquit à Angoulême de Paul-Thomas, seigneur de Maisonnette, et fut ami intime de Balzac. Il était plus docte et plus versé dans la connaissance de l'antiquité que Costar; mais il n'était pas moins aigre. Il mourut le 2 janvier 1663, après avoir été conseiller au présidial d'Angoulême.

GIRALDI (LILIO-GREGORIO), habile critique et l'un des plus savans hommes que l'Italie ait produits, naquit à Ferrare le 13 juin 1479. Il perdit tout son bien et sa bibliothèque dans le pillage de Rome par l'armée de Charles-Quint en 1527, et vécut dans la plus grande pauvreté. Il fut très-incommodé de la goutte, et mourut en 1552. Tous ses ouvrages ont été imprimés à Leyde en 1696, 2 vol. in-fol. Les plus estimés sont, 1° l'Histoire des dieux des Gentils; 2° celle des poètes grecs et latins; 3° celle des poètes de son temps, etc.

GIRALDI, *Giraldus* (JEAN-BAPTISTE), appelé aussi Cynthio, *Cynthius*, docteur et professeur en médecine à Ferrare, y enseigna aussi la rhétorique, après l'avoir enseignée à Mondovi et à Pavie. Il mourut le 30 décembre 1573, à 69 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, les uns en latin, et les autres en italien. Les latins sont des Eglogues, des Epigrammes et d'autres poésies; l'Histoire d'André Doria, Leyde, 1696, 2 tom. in-fol., etc.; les italiens sont neuf tragédies, Venise, 1583, in-8°; *Gli Ecatommiti nel Monteregale*, 1565, 2 vol. in-8°: ce sont des nouvelles dont il y a une ancienne traduction française de Chapuis, 1584, 2 vol. in-8°; *dell' Ercole canti XXVI*, Modène, 1552, in-4°.

GIRALDUS (SYLVESTER), né en 1145, à Mainapir, près Pembrock, fut archidiacre et chanoine de Saint-David, s'occupa beaucoup des affaires ecclésiastiques d'Angleterre, et il se fit tant d'ennemis par sa rigidité, que son élection à l'évêché de Saint-David ne fut pas confirmée par le pape même, dont il avait toujours pris les intérêts. Il mourut vers 1220. On trouve de lui plusieurs ouvrages dans l'*Anglia Sacra* de Warthon, et dans l'*Anglica* de Camden. Sa description du pays de Galles (*Cambria*) a été imprimée séparément, Londres, 1585, in-8°.

GIRARD (BERNARD DE). *Voy.* DU HAILLAN.

GIRARD (GABRIEL), l'un des quarante de l'académie française, interprète du roi pour les langues esclavonne et russe, mort en 1748, à 70 ans, est auteur de quelques ouvrages, dont le principal est intitulé *Synonymes, ou Justesse de la langue française*, dont M. Beauzée a donné une nouvelle édition, 1769, deux vol. in-12. Ce livre est utile et très-estimé. Il est encore auteur des Vrais principes de la langue française, 2 vol. in-12. Ce dernier ouvrage est trop métaphysique, et contient plusieurs choses contraires à la religion.

GIRARD (JEAN-BAPTISTE), jésuite, fameux par le procès qu'il eut avec Marie-Thérèse Cardière, fille d'environ 20 ans. Cette fille, sa pénitente, l'accusait de l'avoir abusée et d'avoir fait périr son fruit; elle se mettait à couvert de la participation de ce crime en disant qu'il avait usé avec elle d'enchantement et de sortilége; le parlement d'Aix, qui jugea cette affaire en 1731, déchargea le père Girard de l'accusation. Le père Girard fut envoyé par ses supérieurs à Dôle, où il est mort recteur.

GIRARD (GUILLAUME) archidiacre

Digitized by Google

d'Angoulême, secrétaire du duc d'Epernon, a donné sa vie, dont la dernière édition est de 4 vol. in-12. Sur la fin de ses jours il a traduit *Grenade*, 10 vol. in-8° ou 2 vol. in-fol.

GIRARD DE VILLETHIÉRY. *Voy.* VILLETHIÉRY.

GIRARDET (D. PHILIBERT), bénédictin de l'abbaye de Saint-Maur, a achevé le Dictionnaire hébreu de D. Guarin, 1746, 2 vol. in-4°. Il est mort le 10 novembre 1754.

GIRARDON (FRANÇOIS), très-célèbre sculpteur, naquit à Troyes en 1627. Il fut disciple de Laurent Maxière et de François Anguier. Louis XIV, informé de ses grands talens, l'envoya à Rome avec une pension de 1000 écus. De retour en France, Girardon travailla pour les maisons royales et pour les jardins de Versailles et de Trianon: on y voit plusieurs de ses ouvrages exécutés en bronze ou en marbre sur ses propres modèles et sur les dessins de Charles Le Brun. Le mausolée du cardinal de Richelieu en Sorbonne et la statue équestre de Louis-le-Grand, dont la statue et le cheval étaient fondus d'un seul jet, passent pour ses chefs-d'œuvre. On estime aussi beaucoup son Enlèvement de Proserpine, ses groupes dans le bosquet des bains d'Apollon, et les sculptures de la fontaine de la pyramide. Ces beaux morceaux sont dans les jardins de Versailles. Girardon fut professeur, recteur et chancelier de l'académie de peinture et de sculpture, et eut la charge d'inspecteur-général de tous les ouvrages de sculpture. Il mourut à Paris le 1er septembre 1715, à 88 ans. Il avait épousé Catherine du Chemin, qui se rendit célèbre dans l'art de peindre les fleurs. Il lui fit faire un très-beau tombeau dans l'église de Saint-Landry. *Voy.* CHEMIN.

GIRAUDEAU (BONAVENTURE), né à Saint-Vincent-sur-Jard en Poitou, le 1er mai 1697, fut jésuite, et mourut en 1774, après avoir donné une excellente Méthode pour apprendre la langue grecque, 1751 et suivantes, 5 parties, in-12; *Praxis linguæ sacræ*, 1757, in-4°; Les Paraboles du père Bonaventure, petit in-12, amusant.

GIROD (JEAN-FRANÇOIS-XAVIER), né en 1735 dans un village près de Salins, prit l'état de son père, qui était médecin. Reçu docteur à Besançon, il fut connu de M. France, médecin en chef des épidémies de Franche-Comté, qui lui céda sa place en 1763. Il l'a exercée jusqu'à la fin de ses jours avec un zèle et un succès qui lui méritèrent la confiance des gens de la campagne. Les charlatans ne furent plus écoutés; il se vit le maître d'appliquer tout le bien que peut procurer la médecine. L'inoculation, plus difficile à introduire dans les campagnes que dans les villes, y fut répandue; plus de 23,000 personnes inoculées évitèrent ce fléau destructeur. M. Girod ne refusait pas ses soins aux gens aisés qui l'appelaient; mais il ne prenait pas d'eux des honoraires, de peur que des soins minutieux ne l'arrachassent du milieu des pauvres, auxquels il s'était consacré. La société de médecine l'adopta pour un de ses membres, la ville de Besançon pour un de ses citoyens, et le roi lui donna des lettres de noblesse en 1782. Il est mort victime de son zèle en juillet 1783, ayant été attaqué de l'épidémie qui affligeait le village de Châtenois, bailliage de Dôle, où il s'était rendu à la première nouvelle. La société de médecine a reçu de lui un Mémoire très-détaillé sur les épidémies.

GIRON GARCIAS DE LOAYSA, célèbre archevêque de Tolède, natif de Talavera en Espagne, était fils de Pierre Giron, conseiller au conseil de Castille. Il fut aumônier de Philippe II, précepteur de son fils l'infant don Philippe, puis archevêque de Tolède. Il ne jouit pas long-temps de cette dignité, étant mort le 22 février 1599. On a de lui un Recueil des conciles d'Espagne, avec des notes, qu'il publia en 1593, en latin, in-fol.

GIROULT (JACQUES), célèbre jésuite et l'un des plus excellens prédicateurs du 17e siècle, natif de Beaufort en Anjou, entra chez les jésuites en 1641, et mourut à Paris le 19 juillet 1689, à 65 ans. Ses Sermons ont été donnés au public par le père Bretonneau en 1704, 5 vol. in-12, deux pour l'Avent, trois pour le Carême. Il s'attachait plus aux choses qu'aux paroles, et gagnait plus le cœur que l'esprit.

GIRY (LOUIS), avocat au parlement de Paris et au conseil, et membre de l'académie française, est auteur de

Digitized by Google

plusieurs Traductions. Il mourut à Paris sa patrie en 1665, à 70 ans. Les traductions de M. Giry sont le Dialogue des orateurs, in-4°; l'Apologie de Socrate; l'Histoire sacrée de Sulpice-Sévère; l'Apologétique de Tertullien, qui le fit recevoir à l'académie française; *la Cité de Dieu* de saint Augustin, 1 vol. in-4°; Épitres choisies de saint Augustin, 5 vol. in-12.

GIRY (François), fils du précédent, entra dans l'ordre des minimes, en fut provincial, et s'acquit une grande réputation par ses livres de piété. Il mourut à Paris le 20 novembre 1688, à 53 ans. Le plus considérable de ses ouvrages est la Vie des Saints, in-fol., estimée pour la piété, mais remplie de fables. et peu exacte pour les faits. Le père Raffron son confrère a écrit sa vie, in-12.

GISBERT (Blaise), né à Cahors en 1657, se distingua parmi les jésuites par ses talens pour la prédication, et mourut à Montpellier le 28 février 1731. Il avait donné l'*Éloquence chrétienne*, Lyon, 1714, in-4°, réimprimée à Amsterdam, 1728, in-12, qui lui a fait honneur; l'*Art d'élever le prince*, in-4°, réimprimé en 1688, 2 vol. in-12, sous le titre d'*Art de former l'esprit et le cœur du prince*, et la *Philosophie du prince*, in-8°, sont oubliés.

GISCON, fils d'Himilcon, général carthaginois, fut chassé de sa patrie par une cabale, et rappelé ensuite. On lui permit de se venger de ses ennemis; mais il se contenta de les faire prosterner et de leur presser un peu la gorge avec le pied pour leur montrer que la vengeance d'un grand homme est d'abattre ses ennemis par ses vertus, et de leur pardonner. L'an 309 de J.-C. il fut général d'une armée en Sicile, fit la guerre aux Corinthiens, et conclut avec eux une paix avantageuse.

GISLEN. *Voy.* Busbec.

GIULIANO DE MAYANO, architecte et sculpteur, bâtit à Naples le palais du Poggio-Reale, et une magnifique porte au château Neuf. Il mourut dans cette ville en 1447, à 70 ans. Son frère nommé Benoit bâtit la coupole de l'église de Lorette.

GIVRE (Pierre Le), né en 1618 près Château-Thierry, pratiqua la médecine à Provins, s'y maria, et mourut en 1684. Il a donné un Traité des eaux minérales de Provins, 1659, in-12; *Le secret des eaux minérales acides*, 1682, in-12. Ce dernier ouvrage a été traduit en latin la même année.

GIVRY (Anne d'Anglure de), le plus accompli cavalier de la cour par son héroïque vaillance, par ses connaissances dans les belles-lettres, par son esprit et sa galanterie, fit voir que ceux qui ont le plus d'esprit manquent souvent de jugement. Il était dans le parti de Henri IV pendant le blocus de Paris en 1590. Il avait le pont de Charenton en garde, et il eut la faiblesse de laisser passer trois mille muids de bled et dix mille muids de vin, les uns disent pour un présent de dix mille écus, d'autres par une secrète complaisance pour mademoiselle de Guise, qui fut depuis princesse de Conti. Outré de n'avoir pas réussi auprès de mademoiselle de Guise, dont il prétendait ridiculement devoir être aimé parce qu'il l'aimait, il s'exposa témérairement dans toutes les occasions; enfin il se fit tuer au siége de Laon au mois de juillet 1594. Il eut un fils de la fille du chancelier de Chéverni, qui mourut l'année suivante à l'âge de 2 ans. La maison d'Anglure, qui remonte au 13e siècle, subsiste en plusieurs branches.

GIVRY (Claude de Longwy, dit le cardinal de), fut d'abord évêque de Mâcon en 1513, d'où il fut transféré sur le siége de Langres en 1530. Il fut encore administrateur des évêchés de Périgueux, d'Amiens et de Poitiers; et comme cela ne suffisait pas à son zèle pour les biens ecclésiastiques, il eut encore les abbayes de Poultières, de Saint-Étienne et de Saint-Bénigne de Dijon; enfin le pape Clément VII le créa cardinal en 1533. Il mourut à Mussy, doyen des cardinaux, le 9 août 1561, à 80 ans. Sa famille, connue dès le 14e siècle, finit dans la personne des frères de ce cardinal, qui ne laissèrent que des filles, l'une desquelles avait épousé le duc de Montpensier; mais sa grande faveur vint de ce qu'une autre de ses nièces, sœur de la duchesse de Montpensier, avait épousé l'amiral de Brion, Philippe Chabot, favori de François Ier; elle épousa en secondes noces Jacques de Pérusse d'Escars, dont elle eut Anne d'Escars, qui porta le nom de cardinal de Givry. Il était né en 1546, et avait fait profession dans l'ab-

Digitized by Google

baye de Saint-Bénigne, dont il devint abbé. Il posséda encore celles de Barbery, Molême, Pouitières et Champagne, et devint évêque de Lisieux en 1585. Ce riche bénéficier fut cependant plus attaché à son opinion qu'à ses richesses ; grand partisan de la ligue, il aima mieux renoncer à tous ses bénéfices et se retirer à Rome que de reconnaitre Henri IV. Le pape l'en indemnisa honorifiquement en lui donnant le chapeau malgré le roi. Il rentra cependant les bonnes grâces de Henri IV, qui le nomma coadjuteur de son frère Charles d'Escars, évêque de Langres, et lui donna l'évêché de Metz en 1608. Il mourut à Vic en 1612.

GLABER (Rodolphe), fameux moine bénédictin du 11e siècle, dont on a une Histoire de France qui finit à l'an 1046, dans le Recueil des historiens de France, et une Vie de Guillaume, abbé de Saint-Bénigne de Dijon, l'une et l'autre remplies de fables : cette dernière est dans les Actes du père Mabillon.

GLAIN (Nicolas Saint), né à Limoges vers 1620, passa en Hollande pour y professer plus librement la religion prétendue réformée. Il fut capitaine au service des États, et travailla ensuite à la gazette de Roterdam ; la lecture des livres de Spinosa lui donna du goût pour son système. Il traduisit en français le *Tractatus theologico-politicus*, sous le titre de *La Clef du sanctuaire*. Ce livre avant fait du bruit il y mit le titre de *Traité des cérémonies superstitieuses des Juifs*, et enfin celui de *Réflexions curieuses d'un esprit désintéressé sur les matières les plus importantes au salut*, 1678, in-12. On trouve quelquefois ce livre avec les trois titres.

GLANDORP (Mathias), célèbre médecin du 17e siècle, natif de Cologne, pratiqua la médecine et la chirurgie à Brême avec réputation, et fut médecin de l'archevêque et de la république de cette ville. Il mourut vers 1640. On a donné un recueil de ses ouvrages à Londres en 1729, in-4°.

GLANVILL (Joseph), ingénieux et savant écrivain du 17e siècle, naquit à Plimouth en 1636, et fut élevé à Oxford. Il devint grand admirateur de Baxter, et publia *La Vanité de dogmatiser*, ouvrage dans lequel il prouve l'incertitude de nos connaissances, qui le fit recevoir de la société royale. Glanvill fut ensuite chapelain de Charles II, roi d'Angleterre, et chanoine de Worcester. Il mourut en 1680. Ses principaux ouvrages en anglais sont, 1° *Lux orientalis*, ou Recherches de l'opinion des sages d'Orient touchant la préexistence des âmes ; 2° *Scepsis scientifica* ; 3° Réflexions philosophiques sur l'existence des sorciers et des sortiléges ; 4° *Philosophia pia*, Londres, 1671, in-8° ; 5° *Saducismus triumphatus* ; 6° le *Plus ultrà*, ou les progrès et l'avancement des sciences depuis le temps d'Aristote, etc.

GLAPHYRA, femme d'Archelaüs, grand-prêtre de Bellone à Comane en Cappadoce, se rendit fameuse par sa beauté et par son commerce avec Marc-Antoine. Elle obtint de ce général le royaume de Cappadoce pour ses deux fils Sisinna et Archelaüs, à l'exclusion d'Ariarathe.

GLAPHYRA, petite-fille de la précédente, et fille d'Archelaüs, roi de Cappadoce, épousa Alexandre, fils d'Hérode et de Mariamne. Elle mit la division dans la famille d'Hérode, et causa par sa fierté la mort de son mari. Hérode, ayant fait mourir Alexandre, renvoya Glaphyra à son père Archelaüs, et retint les deux fils que le défunt avait eus d'elle. Josèphe dit qu'elle se remaria avec Juba, roi de Libye ; mais Bayle l'a réfuté. Quoi qu'il en soit, Archelaüs, fils d'Hérode, devint si amoureux d'elle, que pour l'épouser il répudia sa femme. Glaphyra mourut quelque temps après ce troisième mariage. Les deux fils qu'elle avait eus d'Alexandre son premier mari abandonnèrent la religion judaïque et se retirèrent auprès d'Archelaüs leur aïeul maternel, qui prit soin de leur fortune. L'un s'appelait Alexandre et l'autre Tigranes.

GLAREANUS. *Voy.* Lorit.

GLASER (Jean-Henri), né le 6 octobre 1629 à Bâle, y fut successivement professeur dans l'université en grec, en anatomie et en botanique. Il y fut recteur en 1671, et y mourut le 5 février 1675. Il a donné en latin un Traité de la cervelle, Bâle, 1680, in-8° ; un Traité du rhumatisme. Il y a eu un apothicaire de Louis XIV et du duc d'Orléans nommé Christophe Gla-

Digitized by Google

ser, qui a publié un Traité de chimie que les nouvelles découvertes ont fait oublier.

GLASSIUS (Salomon), fameux théologien luthérien, docteur et professeur de théologie à Iène, et surintendant général des églises et des écoles de Saxe-Gotha, s'acquit une grande réputation parmi les protestans, et mourut à Gotha en 1656, à 63 ans. On a de lui plusieurs ouvrages en latin dont le principal est la *Philologie sacrée*, Iène, 1668, 2 vol. in-4°, réimprimée à Leipsick, 1705, in-4°.

GLATIGNY (Gabriel de), premier avocat-général de la cour des monnaies de Lyon et de l'académie de cette ville, y naquit en 1690, et y mourut en 1755; on a publié un recueil de ses harangues et discours académiques sous le titre d'*OEuvres posthumes de M. D. . .* 1757, in-12.

GLAUBER (Jean-Rodolphe), allemand, né au commencement du 17e siècle, s'appliqua uniquement à la chimie, sur laquelle il fit une quantité prodigieuse des différens Traités, dont quelques-uns ont été traduits en latin et en français. Tous ses ouvrages ont été rassemblés dans un volume allemand intitulé *Glauberus concentratus*. Ce livre a depuis été traduit en anglais et imprimé in-fol. à Londres en 1689. On a de lui en latin *Furni philosophici*, Amstelodami, 1658, 2 vol. in-8°, traduit en français, 2 vol. in-8°.

GLAUCUS, pêcheur, métamorphosé en triton, méprisa Dircé pour Scilla, Sa rivale la métamorphosa en monstre marin.

GLICAS ou GLYCAS (Michel), historien grec vers le milieu de 15e siècle, demeura en Sicile, et composa des Annales qui traitent de ce qui s'est passé depuis la création du monde jusqu'à Alexis Comnène, mort en 1118. Leunclavius y ajouta depuis une cinquième partie, qui conduit jusqu'à la prise de Constantinople. Glycas est encore auteur de plusieurs Lettres qui sont utiles et curieuses. Le père Labbe en a donné une édition grecque-latine au Louvre, 1660, in-fol., qui fait partie de la Bysantine; on trouve aussi quelque chose de lui dans la Bibliothèque des Pères.

GLISSON (François), célèbre médecin anglais, fut quelque temps professeur royal de médecine à Cambridge, et fit plusieurs découvertes anatomiques qui lui acquirent une grande réputation. Il mourut à Londres en 1677. On a de lui *Anatomia hepatis*, Amsterdam, 1659, in-8°; *De rachitide*, Londres, 1650, in-8°.

GLOVER (Richard), poète anglais, était commerçant; des pertes altérèrent sa fortune; enfin il surmonta ses disgrâces, et fut nommé député pour Weymout au parlement qui s'assembla en 1761. Outre son poëme de Léonidas, traduit en français par M. Bertrand, 1738, in-12, il a donné deux tragédies, *Boadicea* en 1753, et *Médée* en 1761. Il avait fait une suite à cette dernière; mais une décoration trop coûteuse en a empêché la représentation.

GMELIN (Samuel), professeur à Tubinge, et ensuite membre de l'académie des sciences de Pétersbourg, fut choisi par l'académie pour visiter différentes parties de l'empire de Russie; sa course se dirigea sur les ports de la mer Caspienne, qu'il visita en 1770 et 1771. On en trouve la description dans les trois volumes de ses Voyages qui ont paru. Il voulut visiter encore les provinces occidentales de la Perse, qui sont infestées de voleurs, et s'avança jusqu'à l'embouchure du Kur; en retournant il n'était plus qu'à quatre journées de Kislar, forteresse russe, lorsqu'un petit prince tartare sur les terres duquel il passait l'arrêta en représailles du départ de quelques-uns de ses sujets qui étaient passés il y avait trente ans sur les terres de Russie. Il fut traîné de prison en prison jusqu'à ce que la Russie eût renvoyé les sujets de ce prince; mais il mourut de chagrin auparavant, en juillet 1774, dans un village du mont Caucase. On eut bien de la peine à retirer ses papiers, dont une partie fut perdue.

GNAPHÉE. *Voy.* Foulon.

GNIPHON, *Gnipho* (Marc-Antoine), célèbre grammairien gaulois, contemporain de Jules-César et de Cicéron, enseigna la rhétorique à Rome dans la maison de Jules-César, avec applaudissement et avec désintéressement. Il mourut âgé d'environ 50 ans. Lucius Hermas son fils, fut aussi grammairien, et enseigna dans Rome. *Voy.* Suétone et Quintilien.

GOAR (Jacques), savant religieux

Digitized by Google

dominicain, natif de Paris, fut envoyé missionnaire au Levant, et y apprit à fond ce qui concerne la croyance et les coutumes des Grecs. Il mourut en 1653, à 52 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, dont le plus estimé est son édition de l'Eucologe des Grecs, en grec et en latin, avec de savantes remarques, 1647, in-fol., et Venise, 1730, in-fol.

GOBELIN (Gilles), célèbre teinturier, qui, sous le règne de François Ier, trouva, à ce que l'on dit, le secret de teindre la belle écarlate, qui depuis ce temps-là a été nommée l'écarlate des Gobelins. Il demeurait au faubourg Saint-Marcel à Paris, où sa maison et la petite rivière qui passe auprès portent encore aujourd'hui le nom de Gobelins.

GOBIEN (Charles Le), jésuite de Saint-Malo, fut secrétaire et procureur des missions, et mourut à Paris en 1708, à 55 ans; il est auteur des *Lettres sur les progrès de la religion à la Chine*, 1697, in-8°; *Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne, et éclaircissemens sur les honneurs que les Chinois rendent à Confucius*, 1698, in-12, qui font le tome III des *Mémoires de la Chine*, du père Le Comte; *Histoire des îles Mariannes*, 1700, in-12; le commencement des Lettres édifiantes, dont il y a trente-quatre recueils.

GOBINET (Charles), très-pieux et savant docteur de la maison et société de Sorbonne, natif de Saint-Quentin, fut le premier principal du collége du Plessis, le 4 décembre 1647, après l'union de ce collége à la maison de Sorbonne. Il fit de grands biens à son collége, y édifia par sa piété, et se dévoua entièrement à l'instruction de la jeunesse, dont il sut former l'esprit et le cœur. Étant sur le point de mourir un des prêtres qui l'assistaient lui ayant dit indiscrètement: « Quàm terribile est incidere in manus Dei viventis! » M. Gobinet répondit: « Quàm dulce est incider in manus Jesu-Christi pro homine morientis! » Il mourut un instant après, le 9 décembre 1690, à 77 ans. On a de lui 1° *Instruction de la jeunesse;* 2° *Addition à l'instruction de la jeunesse;* 3° *Instructions sur la pénitence et sur la sainte communion;* 4° *Instruction sur la vérité du saint sacrement;* 5° *Instruction sur la religion;* 6° *Instruction sur la manière de bien étudier;* 7° *Instruction chrétienne des jeunes filles.* Tous ces ouvrages sont excellens, et ont chacun un vol. in-12.

GOBRIAS, un des sept seigneurs de Perse, qui, après la mort de Cambyse, s'unirent pour chasser les mages qui avaient usurpé le trône l'an 521 avant J.-C., était beau-père de Darius, et accompagna ce prince dans son expédition contre les Scythes. Ces peuples ayant envoyé à Darius un oiseau, un rat, une grenouille et cinq flèches, Gobrias conjectura que ce présent signifiait: « O Perses, si vous ne vous envolez comme les oiseaux, ou si vous ne vous jetez dans les marais comme les grenouilles, ou si vous ne vous cachez sous la terre comme les rats, vous serez percés de ces flèches. » Mardonius, gendre de Darius et l'un de ses généraux, était fils de Gobrias.

GOCLENIUS (Conrad), savant allemand, né en 1485 dans la Westphalie, se distingua par son érudition. Il a fait des Notes sur les Offices de Cicéron, a procuré une nouvelle édition de Lucain, et publié entre autres ouvrages une traduction latine de l'*Hermotime* de Lucien ou de sectes des philosophes. Il enseigna assez long-temps dans le collége de Bois-le-Duc, à Louvain, et mourut le 25 janvier 1539. Erasme était son ami intime, et Nannius fit son oraison funèbre.

GOCLENIUS (Rodolphe), laborieux écrivain allemand, né à Corbach le 1er mars 1547, fut environ cinquante ans professeur de logique à Marpourg, où il mourut le 8 juin 1628, laissant un fils. Il était poète et philosophe, et on a de lui un très-grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont 1° *Miscellanea theologica et philosophica*, in-8°; *Conciliator philosophicus*, in-4°; *Idea philosophiæ platonicæ*, in-8°; *Lexicon philosophorum*, in-fol.; *Physiognomicæ et chiromanticæ specialia*, in-8°, etc. Il ne faut pas le confondre avec Rodolphe Goclenius, docteur en médecine, né à Wittemberg en 1572, et mort le 2 mars 1621, après avoir été professeur de physique, puis de mathématiques à Marpourg. On a de lui 1° *Uranoscopia*,

Digitized by Google

chiroscopia et metoposcopia, 1608, in-12; 2° *Tractatus de magnetica vulneris curatione*, 1613, in-12.

GODARD (Saint), archevêque de Rouen, contribua à la conversion de Clovis, et assista en 511 au premier concile d'Orléans. Il mourut vers 530. Il ne faut pas le confondre avec saint Godard ou Gothard, évêque d'Hildesheim, mort le 4 mai 1039.

GODDAM ou WODDHAM (Adam), célèbre théologien de l'ordre de saint François au 14e siècle, a composé des Commentaires sur le Maitre des sentences, in-fol., et d'autres ouvrages.

GODDARD (Jonathan),, médecin anglais, né à Greenwich en 1617, fut un des promoteurs de la société royale, et mourut le 24 mars 1674. On a de lui différens Mémoires dans les transactions philosophiques, des Recettes, dans *Pharmacopea Baleana*, et un livre anglais intitulé *De la misérable condition d'un médecin de Londres*, 1678, in-4°.

GODEAU (Antoine), était de Dreux. Il contribua à l'établissement de l'académie française, et s'acquit une grande réputation par sa piété, par ses prédications et par ses ouvrages. Le cardinal de Richelieu le fit nommer évêque de Grasse en 1636. M Godeau obtint d'Innocent X des bulles d'union de l'évêché de Vence avec celui de Grasse; mais dans la suite il ne voulut point poursuivre cette union, et se contenta de l'évêché de Vence. Il y fit fleurir la piété et la discipline ecclésiastique, et mourut à Vence le 21 avril 1672, à 67 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont, 1° une Histoire ecclésiastique, 3 vol. in-fol. et 6 vol. in-12; 2° Paraphrases des épîtres de saint Paul et des épîtres canoniques; 3° Vie de saint Paul, in-4°; 4° Vie de saint Augustin, in-4°; 5° Vie de saint Charles Boromée, 1748, 2 vol. in-12; 6° Discours sur les ordres sacrés, in-12; 7° une Morale chrétienne, 3 vol. in-12; 8° Traduction en vers des psaumes de David; 9° des Églogues chrétiennes et plusieurs autres poésies; 10° Éloges des évêques qui dans tous les siècles de l'église ont fleuri en doctrine et en sainteté, in-4°; 11° Lettres sur divers sujets, in-12; 12° Nouveau Testament, latin et français, 2 vol. in-12, etc. Il censura l'Apologie des casuistes du père Pirot, jésuite. On doit plutôt louer son intention dans la poésie que son exécution. Il voulait la ramener à son véritable usage, mais il n'avait pas le génie poétique; aussi Boileau écrivait de lui à M. de Maucroix: « Je ne sais s'il passera à la postérité; mais il faudra pour cela qu'il ressuscite, puisqu'on peut dire qu'il est déjà mort, n'étant presque plus lu de personne. »

GODEAU (Michel), professeur de rhétorique au collége des Grassins, et curé de Saint-Côme, mourut le 25 mars 1736, à 80 ans, à Corbeil, où des ordres supérieurs le tenaient relégué: il a traduit Boileau en latin, 1737, in-12.

GODEFROI DE BOUILLON, duc de la basse Lorraine, fils d'Eustache II, comte de Boulogne, et l'un des plus grands capitaines de son siècle, ayant donné des preuves d'un courage invincible en Allemagne et en Italie sous l'empereur Henri IV, fut déclaré général de l'armée des croisés. Godefroi se mit à leur tête en 1097. Il obligea l'empereur Alexis Comnène de lui donner passage par ses états, prit Nicée, Antioche et plusieurs autres places, et s'empara de Jérusalem le 19 juillet 1099. Les princes croisés le choisirent alors pour roi de Jérusalem; mais il ne voulut point souffrir qu'on lui mit une couronne d'or sur la tête dans un lieu où notre Sauveur avait été couronné d'épines, et prit une couronne semblable à celle de Notre Seigneur. Peu de temps après le sultan d'Égyte envoya contre lui une puissante armée; mais elle fut entièrement défaite, et Godefroi se rendit maître de toute la Terre Sainte, à la réserve de deux ou trois places. On attendait de lui de plus grands succès, lorsqu'il mourut au mois de juillet 1100, après un an de règne. Il n'avait pas engagé sa terre de Bouillon à l'évêque de Liége en partant pour la Terre-Sainte; c'était le patrimoine de sa mère Ide, qui lui survécut. On lui attribue les *Assises de Jérusalem*, qui se trouvent avec la Coutume de Beauvoisis, 1690, in-fol.

GODEFROI (Saint), évêque d'Amiens, célèbre par son savoir et par sa piété, mourut au monastère de Saint-Crépin de Soissons en 1118. On fait sa fête le 9 novembre dans tout le diocèse d'Amiens.

Digitized by Google

GODEFROY DE VITERBE, ainsi nommé du lieu de sa naissance, fut chapelain et secrétaire du roi Conrad III, de l'empereur Frédéric Ier, et de Henri IV son fils. Il florissait au 12e siècle. On a de lui 1° une Chronique qu'il a intitulée *Panthéon*, et qu'il dédia au pape Urbain III : elle commence à la création du monde, et finit à l'an 1186 ; elle est écrite en vers et en prose. Il y en a eu plusieurs éditions dans le recueil des histoires d'Allemagne ; 2° un ouvrage manuscrit intitulé *Speculum regum, sive de genealogiâ regum et imperatorum à diluvii tempore ad Henricum IV imperatorem.* Ces deux ouvrages sont assez estimés pour le temps où ils ont été faits.

GODEFROY (Denis), célèbre jurisconsulte, et l'un des plus savans hommes de son siècle, naquit à Paris le 17 octobre 1549, de Léon Godefroi, conseiller au Châtelet. Il s'acquit une grande réputation dans le parlement ; mais ayant embrassé la réforme, il fut obligé de se retirer à Genève. Il enseigna le droit dans quelques universités d'Allemagne, et fut envoyé en 1618 par l'électeur Palatin au roi Louis XIII, qui lui donna des marques de son estime, et lui fit présent de son portrait et d'une médaille d'or. Godefroi mourut le 7 septembre 1622, à 73 ans, laissant un grand nombre d'ouvrages estimés. Les principaux sont, 1° *Notæ in quatuor libros Institutionum* ; 2° *Opuscula varia juris* ; 3° *Corpus juris civilis cum notis* : ces notes sont excellentes. L'édition de Vitrai, 1628, et d'Elzévir, 1683, 2 vol. in-fol., sont les meilleures. 4° *Praxis civilis ex antiquis et recentioribus scriptoribus* ; 5° *Index chronologicus legum et novellarum à Justiniano imperatore compositarum* ; 6° *Consuetudines civitatum et provinciarum Galliæ cum notis*, in-fol. ; 7° *Quæstiones politicæ ex jure communi et historiâ desumptæ* ; 8° *Dissertatio de nobilitate* ; 9° *Statuta regni Galliæ cum jure communi collata*, in-fol. ; 10° *Synopsis statutorum municipalium* ; 11° une édition en grec et en latin du *Promptuarium juris* d'Harmenopule ; des Conjectures et des diverses Leçons sur Sénèque, avec une défense de ces Conjectures, que Grutер avait attaquées ; un Recueil des anciens grammairiens latins, etc. On attribue encore à Denis Godefroi : Avis pour réduire les monnaies à leur juste prix et valeur, in-8° ; Maintenue et défense des empereurs, rois, princes, états et républiques, contre les censures, monitoires et excommunications des papes, in-4° ; *Fragmenta duodecim tabularum suis nunc primùm tabulis restituta*, 1616, in-4°. Les Opuscules de Denis Godefroi ont été recueillis et imprimés en Hollande, in-fol.

GODEFROI (Théodore), son fils aîné, naquit à Genève le 17 juillet 1580, et vint à Paris en 1602, où il embrassa la religion catholique. Il fut fait conseiller d'état en 1643, et mourut à Munster le 5 octobre 1649, où il était en qualité de conseiller et de secrétaire de l'ambassade de France pour la paix générale. On a aussi de lui un grand nombre d'excellens ouvrages sur le droit, sur l'histoire, sur les titres du royaume, etc. Les principaux sont 1° Le Cérémonial de France, in-4°, ouvrage très-estimé, réimprimé de nouveau en 2 vol. in-fol. par les soins de Denis Godefroy son fils : ce livre n'est pas fini ; il faut avoir recours à l'in-4°, pour les cérémonies funèbres ; 2° Généalogie des rois de Portugal, issus en ligne directe masculine de la maison de France qui règne aujourd'hui, in-4° ; 3° Mémoires concernant la préséance des rois de France sur les rois d'Espagne, in-4° ; 4° Entrevue de Charles IV, empereur. . . . et Charles V, roi de France : plus l'entrevue de Charles VII, roi de France, et de Ferdinand, roi d'Aragon, etc., in-4° ; 5° Histoires de Charles VI, par Jean Juvénal des Ursins, de Louis XII, par Seyssel et par d'Auton, etc. ; de Charles VIII, par Saligny et autres ; du chevalier Bayard, avec le supplément, par Expilly, 1651, in-8° ; de Jean-le-Meingre, dit Boucicaut, maréchal de France, in-4° ; d'Artus III, duc de Bretagne, in-4°, et de Guillaume Marescot, in-4° ; 6° De la véritable origine de la maison d'Autriche, in-4° ; Généalogie des ducs de Lorraine, in-4° ; L'ordre et les cérémonies observées aux mariages de France et d'Espagne, in-4° ; 7° Généalogie des comtes et ducs de Bar, in-4° ; Traité touchant les droits du roi très-chrétien sur plusieurs états et seigneuries possédées par plusieurs

Digitized by Google

princes voisins, in-fol., sous le nom de Pierre Dupuy.

GODEFROY (Jacques), son frère, et fils puîné de Denis, fut aussi très-savant jurisconsulte. Il naquit à Genève en 1587, fut élevé aux premières charges de cette république, en fut cinq fois syndic, et y mourut en 1652, à 65 ans. On a de lui plusieurs ouvrages estimés; les principaux sont, 1° *Opuscula varia, juridica, politica, historica, critica*, in-4°; 2° *Fontes juris civilis; de diversis regulis juris*, 1653, in-4°; *De famosis latronibus investigandis; De jure præcedentiæ; De salario; Animadversiones juris civilis*; 3° *De suburbicariis regionibus; De statu paganorum sub imperatoribus christianis*; 4° *Fragmenta legum Juliæ et Papiæ collecta et notis illustrata*, 5° *Codex Theodosianus*, 1665, 4 vol in-fol.; 6° *Veteris orbis descriptio græci scriptoris sub Constantino et Constante imperantibus*, grec et latin, *cum notis*, in-4°; 7° *De Cenotaphio; De dominio seu imperio maris et jure naufragii colligendi*; 8° des Commentaires et des Notes sur plusieurs Oraisons de Libanius; 9° l'Histoire ecclésiastique de Philostorge, avec un Appendix; 10° le Mercure jésuite, ou recueil de pièces concernant les jésuites, 1631, 2 vol. in-8°, etc.

GODEFROI (Denis), fils de Théodore, naquit à Paris le 24 août 1615. Celui-ci profita des mémoires de son père, et s'appliqua comme lui à l'histoire de France. Louis XIV le fit garde et directeur de la chambre des comptes de Lille. Godefroy y mourut le 9 juin 1681, à 66 ans. C'est lui qui a donné le Cérémonial de France de son père; les Histoires de Charles VI, de Charles VII, imprimées au Louvre, chacune un vol. in-fol.; celle des officiers de la couronne, depuis le temps où finit celle de Jean Le Feron; des Mémoires et instructions pour servir dans les négociations et les affaires concernant les droits du roi, 1665, in-fol., que l'on avait attribués au chancelier Seguier, etc. Il laissa plusieurs enfans distingués, du nombre desquels furent:

GODEFROI (Denis) 3e du nom, auditeur honoraire et garde des livres de la chambre des comptes de Paris, mort en 1719, dont on a des Remarques sur l'addition à l'Histoire de Louis XI, par Naudé; une édition de la *Satire Ménippée*, 1709, 3 vol. in-8°, et d'autres ouvrages: et Jean Godefroi, directeur de la chambre des comptes de Lille, mort en 1732, qui publia en 1706 une belle édition des Mémoires de Philippe de Commines, et en 1711 une nouvelle édition de la *Satire Ménippée*. On a encore de lui le Journal de Henri III, avec des notes et de nouvelles pièces, 2 vol. in-8°; une édition des Mémoires de la reine Marguerite, in-8°; un livre fort curieux contre celui du père Guyard, jacobin, intitulé *La Fatalité de saint Cloud*, etc.: c'est ce Jean Godefroi qui a le mieux fait connaître la ligue, et qui a donné le plus de pièces curieuses concernant les ligueurs.

GODEFROI (Jacques), né à Garentan, mort en 1624, est auteur d'un Commentaire de la coutume de Normandie, joint à celui de Beraud et Daviron, 1776, 2 vol. in-fol.

GODEFROI. *Voy.* Geofroi.

GODEGRAND. *Voy.* Chrodegrand.

GODESCALQUE, GOTESCALQUE, ou plutôt GOTESCALC, nommé aussi Fulgence, à cause de son attachement à la doctrine de ce saint évêque, était saxon. Il fut obligé de se faire bénédictin à Fulde, parce que ses parens l'y avaient consacré dans son enfance; sa réclamation infructueuse le mit mal avec Raban, archevêque de Mayence, qui en était abbé. Il se retira à Orbais dans le diocèse de Soissons, et y reçut l'ordre de prêtrise. Il s'appliqua à la lecture des ouvrages de saint Augustin, et quitta ensuite son monastère pour aller à Rome visiter les tombeaux des apôtres. En revenant il eut en 847 un entretien sur la prédestination avec Northingue, évêque de Vérone, lequel, effrayé de l'opinion de Gotescalc, le déféra à Raban, archevêque de Mayence. Gotescalc alla en cette ville en 848, et présenta à Raban sa profession de foi; mais il fut condamné dans un concile que Raban convoqua à ce sujet, et fut renvoyé à Hincmar, archevêque de Reims, son supérieur. Hincmar le déféra au concile de Quierci, l'y fit condamner, le dégrada de l'ordre de prêtrise, l'obligea de jeter lui-même ses écrits au feu, le fit battre de verges et renfermer dans une étroite prison

Digitized by Google

au monastère d'Hautvillers, diocèse de Reims, où il mourut vers 868. Les moines lui refusèrent les sacremens et la sépulture ecclésiastique, par ordre d'Hincmar. Il s'éleva à cette occasion une grande dispute entre les évêques de France, sur le libre arbitre, la prédestination des bons et des méchans, et le prix de la mort de Jésus-Christ. Les sentimens de Gotescalc furent declarés catholiques au concile de Valence en 855, mais sa personne resta abandonnée à sa mauvaise fortune. Usserius a donné son Histoire, Dublin, 1631, in-4°; c'est le premier livre latin imprimé en Irlande: on la trouve dans *Vindiciæ prædestinationis et gratiæ*, Paris, 1650, 2 vol. in-4°, et dans l'*Historia Gothescalchi prædestinationis*, Paris, 1655, in-fol., du père Cellot.

GODIN (Louis), directeur de l'académie des gardes marines de Cadix, mort en 1760, à 56 ans, était de Paris, et membre de l'académie des sciences. Il a fait les quatre premiers volumes de la Table des mémoires de l'académie des sciences, et l'édition des machines approuvées de l'académie, 6 vol. Il a donné long-temps la connaissance des temps.

GODOLPHIN (Jean), célèbre jurisconsulte, et théologien puritain anglais, nélc 29 novembre 1617, dans l'île de Scilly, fut juge de l'amirauté, ensuite avocat du roi. Il mourut à Londres le 4 avril 1678, et est enterré à Saint-Jacques. On a de lui plusieurs ouvrages de jurispudence et de théologie.

GODONNESCHE (Nicolas), garde des médailles du cabinet du roi, mort au mois de janvier 1761, perdit cette place lorsqu'il fut mis à la Bastille en 1732, pour avoir fait les figures qui sont dans le livre de M. Boursier, intitulé *Explication abrégée des principales questions qui ont rapport aux affaires présentes*, 1731, in-12. Il a fait les médailles de Louis XV, in-fol.

GODWIN (Thomas), natif de Sommerset, enseigna avec réputation à Abingdon et à Oxford, et mourut le 20 mars 1642, à 55 ans. On a de lui plusieurs ouvrages en latin remplis d'érudition. Le plus estimé est un traité des antiquités hébraïques, intitulé *Moses et Aaron*, dont la meilleure édition est celle d'Utrecht, 1690, avec les notes de Jean-Henri Reizius, in-8°. On a encore de lui *Antiquitatum Romanarum compendium*, in-4°, Oxford, 1613.

GODWIN (François), évêque de Landaff, puis d'Herford, mourut en 1633, à 72 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages, entre autres *De præsulibus Angliæ*, in-4°; Annales d'Angleterre sous Henri VIII, Edouard VI et Marie, Londres, 1616, in-fol.; *L'homme dans la lune*, traduit en français, in-12; son fils Morgan a traduit ses annales en anglais, 1630, in-fol.

GOERÉE (Guillaume), célèbre et savant libraire, né à Middelbourg en 1635, eut le malheur de perdre son père de bonne heure, et de tomber entre les mains d'un beau-père rude et fâcheux, qui, n'ayant pas étudié, ne voulut pas permettre à ce jeune homme de s'adonner à l'étude, et l'obligea de s'attacher à quelque profession. Goerée choisit la librairie, comme une profession qui ne le privérait pas du commerce des savans ni entièrement de l'étude. Il trouva en effet, malgré les occupations que lui donnait la librairie, assez de temps pour se rendre habile, et même pour composer en flamand un grand nombre de bons livres sur l'architecture, la sculpture, la peinture, la gravure, la botanique, la médecine et les antiquités. Il mourut à Amsterdam le 3 mai 1711. Ses principaux ouvrages sont 1° *Les Antiquités judaïques*, en 2 vol. in-fol.; 2° *L'histoire de l'église judaïque tirée des écrits de Moïse*, 4 vol. in-fol.; 3° *Histoire sacrée et profane*, in-4°; 4° *Introduction à la pratique de peinture universelle*, in-8°; 5° *De la connaissance de l'homme par rapport à sa nature et à la peinture*, in-8°; 6° *Architecture universelle*, etc.

GOERÉE (Jean), fils de Guillaume, naquit à Middelbourg le 2 octobre 1670, et mourut le 4 janvier 1731. Les ornemens de la grande salle de l'hôtel-de-ville d'Amsterdam sont d'après ses dessins, partie qu'il entendait parfaitement. Il était poète aussi, et ses poésies hollandaises sont imprimées à Amsterdam, 1734, in-8°. Il a traduit en hollandais l'Histoire de Louis XIV par médailles.

GOETZE (Georges-Henri), savant

Digitized by Google

et zélé luthérien, natif de Leipsick, dont on a un très-grand nombre d'ouvrages singuliers en latin et en allemand. Il mourut à Lubeck le 25 mars 1729, à 61 ans, étant surintendant des églises de cette ville. Parmi les latins on distingue *Selecta ex historiâ litterariâ*, Lubecæ, 1709, in-4°; *Meletemata Annæbergensia*, Lubecæ, 1709, 3 vol. in-12, qui contiennent plusieurs dissertations qui avaient paru séparément.

GOEZ (Damien de), célèbre et savant gentilhomme portugais, natif d'Alenquer, fut camérier du roi Emmanuel. Les rois de Portugal le chargèrent de négociations importantes en France, en Allemagne, dans les Pays-Bas et en Pologne. Goez se maria dans les Pays-Bas avec Jeanne d'Hargen, de la maison d'Aremberg, et y mena une vie douce, tranquille et charmante. Il aimait la poésie et la musique, composait des vers, chantait bien, et était très-considéré des savans. Il défendit Louvain avec valeur en 1542 contre les Français, et fut rappelé en Portugal pour écrire l'histoire de cet état; mais il ne put l'achever, s'étant laissé tomber en 1596 dans son feu, où on le trouva mort et à demi brûlé. On a de lui, 1° *Legatio magni Indorum imperatoris ad Emmanuelem, Lusitaniæ regem, anno* 1513, Louvain, 1532, in-8°; 2° *Fides, religio moresque Æthiopum*, 1544, in-4°; 3° *Hispaniæ laudatio*, in-4°; 4° *Urbis Lovaniensis obsidio*, in-4°; 5° *Commentaria rerum gestarum in Indiâ citra Gangem à Lusitanis anno* 1538, Louvain, 1549, in-8°; 6° *Urbis Ulyssiponis descriptio*, Eboræ, 1554, in-4°; 7° Histoire du roi Emmanuel en portugais, in-fol.; 8° Chronique en portugais du prince dom Juan II, in-fol., etc.

GOFF (Thomas), né en Essex en 1592, mourut en 1627; il est auteur de cinq pièces de théâtre et de poésies sur différens sujets; d'une Oraison funèbre latine de Henri Savile, Oxford, 1622, in-4°, et de celle du docteur Godwin, chanoine d'Oxford, 1627.

GOFFREDY, peintre, disciple de Bartholomé, a travaillé dans le goût de celui-ci, et l'a égalé par sa touche légère et spirituelle, mais il lui est bien inférieur pour le coloris. Il florissait dans le 17e siècle.

GOFRIDI (Louis), curé des Acoules à Marseille, s'imagina être devenu sorcier à force de lire des livres de sorcellerie. Il employa son prétendu pouvoir à se faire aimer de la fille d'un gentilhomme nommé la Palud. Cette fille, quoique initiée dans les mystères du sabbat et de l'amour, revint à elle, et se retira au couvent des Ursulines. Gofridi, fâché d'avoir perdu sa maîtresse, envoya une légion de diables dans le couvent, ou du moins il persuada à ces bonnes filles qu'il l'avait envoyée. Elles firent des extravagances qui firent de l'éclat; le curé fut brûlé en 1611; sa maîtresse, dénoncée comme sorcière en 1633, fut renfermée pour le reste de ses jours.

GOGUET (Antoine-Yves), né à Paris en 1716, était fils d'un avocat, et fut conseiller au parlement. Il est mort en 1758; il est auteur de l'*Origine des lois, des sciences et des arts*, 1758, 3 vol. in-4°, et 6 vol. in-12, bon ouvrage qui ne va que jusqu'au règne de Cyrus.

GOHORRY (Jacques), né à Paris, y fut professeur de mathématiques, et y mourut le 15 mars 1576; il a fait plusieurs traductions, entre autres de quelques livres d'Amadis de Gaule. *Voy.* Chapuis. Commentaires sur le livre de *la Fontaine périlleuse*, et de *la Chartre d'amour*, ouvrage de poésie antique, qui contient les secrets de la science minérale, Paris, 1572, in-8°.

GOIFFON (Joseph), principal du collége de Dombes, mort en 1751, est auteur de l'*Harmonie des deux sphères*, Paris, 1739, in-4°; d'un Discours latin sur la naissance du Dauphin fils de Louis XV.

GOIS (les), nom des séditieux de Paris, du parti du duc de Bourgogne, sous le règne de Charles VI. Ils tenaient leur nom d'un boucher nommé Goy, qui avait de ces vaillances désordonnées qui tiennent de la fureur. Il fut tué en Beauce par un parti des Armagnacs. Son corps fut apporté à Paris, et enterré à Sainte-Geneviève, où on lui fit de magnifiques obsèques auxquelles le duc de Bourgogne assista. On grava même sur sa tombe une épitaphe.

Digitized by Google

GOLDAST (Melchior Haiminsfeld), fameux jurisconsulte, natif de Bischofszell en Suisse, fut conseiller du duc de Saxe, et mourut le 11 août 1635, à 59 ans. Il avait été marié. On a de lui divers ouvrages dont les plus considérables sont, 1° un Recueil de divers Traités sur la juridiction civile et ecclésiastique, intitulé *Monarchia sancti romani imperii, etc.*, 1611, 1613 et 1614, 3 vol. in-fol.; 2° *Alemanniæ scriptores*, 1720, 3 vol. in-fol.; 3° *Scriptores aliquot rerum sueviearum*, in-4°; 4° *Commentarius de Bohemiæ regno*, in-4°; 5° *Informatio de statu Bohemiæ quoad jus*, in-4°; 6° *Sibylla Francica*, in-4°: c'est un Recueil sur la Pucelle d'Orléans; *Paræteniei veteres cum notis*, Lindaviæ, 1604, in-4°. Tous ces ouvrages de Goldast sont utiles, curieux et importans.

GOLDMAN (Nicolas), né à Breslaw en 1623, et mort à Leyde en 1665, est auteur de plusieurs ouvrages estimés, dont les plus connus sont 1° *Elementa architecturæ militaris*, et un autre Traité d'architecture publié par Sturmius; 2° *De Stylometricis*; 3° *De usu proportionarii circuli*.

GOLDSMITH (Olivier), né à Roscommon en Irlande l'an 1729, fit ses études à Dublin, d'où il passa à Edimbourg pour étudier en médecine; obligé de quitter l'Écosse pour avoir répondu d'une somme considérable, il parcourut une partie de l'Europe à pied, se faisant une ressource de son talent à jouer de la flûte allemande, qu'il avait appris pour son amusement. Il se fit cependant recevoir bachelier en médecine à Louvain, et revint à Londres en 1758. Il fut trop heureux d'y trouver une place chez un apothicaire, et ensuite celle de sous-maître dans une pension d'enfans. Sa plume le fit bientôt connaître; le poëme du *Voyageur*, du *Village désert*, le *Vicaire de Wakefield*, traduit en français, 2 vol. in-12; les Lettres sur l'histoire d'Angleterre, et la comédie du *Bonhomme* lui auraient procuré de l'aisance si son naturel trop facile à prêter et son inclination pour le jeu ne l'eussent privé de ces ressources à mesure qu'elles lui venaient. Il est mort d'une fièvre nerveuse le 4 avril 1774, avec la réputation du meilleur poète de son temps.

GOLIATH, fameux géant philistin, natif de Geth, que David tua d'un coup de pierre vers 1063 avant J.-C. On croit que c'est à cette occasion que David composa le 143e psaume: «Béni soit le Seigneur mon Dieu, qui dresse mes bras à la guerre, et forme mes doigts au combat.» La pesanteur des armes de Goliath est un grand sujet de controverse parmi les savans.

GOLIUS (Jacques), célèbre professeur d'arabe dans l'université de Leyde, et l'un des plus savans hommes de son siècle dans les langues orientales, naquit à la Haie en 1596. Il fut disciple de Thomas Erpenius, auquel il succéda en la chaire de professeur en 1624; il savait aussi les mathématiques, et les enseignait avec les langues orientales. Golius voyagea en Afrique et en Asie; il se fit extrêmement estimer du roi de Maroc et des Turcs. Il mourut à Leyde le 28 septembre 1667, à 71 ans, laissant deux fils. On a de lui, 1° une édition de l'Histoire de Tamerlan; 2° celle de l'Histoire des Sarrasins, par Elmacim; 3° les Élémens astronomiques d'Alfergan, avec de savans Commentaires, Amsterdam, 1669, in-4°; 4° un excellent Lexicon arabe, Leyde, 1653, in-fol; 5° un Dictionnaire persan dans le *Lexicon heptaglotton* de Castel.

GOLTIUS ou GOLTS (Henri), célèbre graveur, né à Mulbracht, dans le duché de Juliers, en 1558, alla à Rome et à Naples, où il fit beaucoup d'études d'après les antiques et les ouvrages des meilleurs artistes. Il mourut en 1617, à 59 ans. Ses estampes sont estimées des connaisseurs. Son burin était ferme et léger.

GOLTZIUS ou GOLTIUS (Hubert), excellent antiquaire, naquit à Venloo le 30 octobre 1526. Il voyagea en France, en Allemagne et en Italie. Son mérite lui ouvrit tous les cabinets des curieux, et il se rendit très-habile dans la connaissance de l'Histoire par les inscriptions, les tableaux, les médailles et les autres monumens antiques qu'il faisait imprimer dans sa maison. Il mourut à Bruges le 14 mars 1583, à 57 ans, laissant plusieurs enfans. On a de lui, 1° un *Trésor d'antiquités*; 2° les *Fastes des magistrats et des Triomphes romains*, in-fol., dont la meilleure édition est celle d'Anvers en 1720; 3° un Catalogue des

Digitized by Google

consuls; 4° la Vie de Jules-César et celle d'Auguste, in-fol.; 5° *Icones imperatorum romanorum et series austriacorum*, in-fol.; *la Sicile et la grande Grèce, etc.* Tous ces ouvrages sont en latin et forment 5 vol. in-fol., imprimés à Anvers, 1645 et 1708. Ils sont curieux et estimés.

GOMARE (François), né à Bruges le 30 janvier 1563, devint professeur de théologie à Leyde en 1594. Il eut de grands démêlés avec Jacques Arminius, son collègue, au sujet de la prédestination et de la grâce; et n'ayant pu empêcher que Vorstius ne fût substitué à la place d'Arminius, il quitta Leyde, et se retira à Middelbourg en 1611, où il fut ministre et professeur. Gomare enseigna ensuite à Saumur, puis à Groningue, où il mourut le 11 janvier 1641, à 78 ans. Il avait été marié trois fois, et n'a eu des enfans que de sa seconde femme. Il eut beaucoup de part aux décisions du synode de Dordrecht, et eut un grand nombre de sectateurs, qu'on appela gomaristes, calvinistes rigides, et contre-remontrans. On imprima ses ouvrages à Amsterdam en 1664, in-folio.

GOMBAULD (Jean-Ogier de), célèbre poète français, et l'un des premiers académiciens de l'académie française, naquit à Saint-Just d'une famille noble. Il mourut dans un âge fort avancé en 1666. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose; *Endymion*, roman, in-8°; *Amarante*, pastorale, in-8°; *Les Danaïdes*, tragédie, in-12. On estime surtout ses Epigrammes, 1657, in-12, et quelques-uns de ses Sonnets, 1646, in-4°. Il était protestant. C'est de lui dont Despréaux a dit :

> Et Gombauld, tant loué, garde encore la boutique.

Le même Despréaux dit des sonnets de Gombauld :

> On peut en admirer deux ou trois entre mille.

On a encore de lui Traités et lettres concernant la religion, Amsterdam, 1669, in-12.

GOMBERVILLE (Marin Le Roy de), célèbre académicien de l'académie française, natif de Chevreuse, diocèse de Paris, est auteur de trois romans, *Polexandre*, 5 vol. in-8°; la *Cythérée*, 4 vol. in-8°; et *La jeune Alcidiane*, in-8°, ou 3 vol. in-12, et d'un grand nombre d'autres ouvrages en vers et en prose. On estime ses poésies chrétiennes et spirituelles, in-4°, et surtout son sonnet sur le Saint-Sacrement, celui sur la solitude, et son Noël. Il mourut à Paris le 14 juin 1674, à 74 ans. On a encore de lui, 1° un bon Discours sur les vertus et les vices de l'histoire, avec un Traité de l'origine des Français, in-4°; 2° la Doctrine des mœurs, in-fol. et in-12; 3° Relation de la rivière des Amazones, en 4 vol. in-12, traduite de l'espagnol du père d'Acuna, jésuite; 4° des Remarques sur la vie d'Alexandre-Sévère; 5° l'édition des Mémoires du duc de Nevers, 2 vol. in-fol., ouvrage curieux; 6° l'édition des Poésies latines de Lomenie de Brienne, avec un Avertissement, etc.

GOMEZ DE CIUDAD-RÉAL (Alvarès), célèbre poète latin du 16e siècle, natif de Guadalaxara, d'une famille noble, fut élevé avec Charles-Quint, et s'acquit une grande réputation par son poëme sur la Toison d'or, *De militiâ quam velleris aurei vocant*, 1540, in-8°; *Proverbia Salomonis carmine latino reddita*, in-8°; *Musæ Paulinæ, seu epistolæ beati Pauli versibus elegiacis redditæ*, 1529, in-8°. Ces trois poëmes sont en latin. Gomez mourut le 14 juillet 1538, à 50 ans.

GOMEZ (Louis), habile jurisconsulte espagnol, natif d'Orihuela, enseigna le droit avec réputation, eut des emplois importans dans la chancellerie romaine, et devint évêque de Sarno, où il mourut en 1543. On a de lui des Commentaires sur les règles de la chancellerie romaine, in-8°; *Variæ resolutiones juris*, et d'autres ouvrages de droit en latin.

GOMEZ DE CASTRO (Alvarès), savant écrivain du 16e siècle, natif de Sainte-Eulalie près de Tolède, est auteur de plusieurs ouvrages en vers et en prose. Le plus estimé est son Histoire du cardinal Ximenès, Compluti, 1569, in-fol. Il mourut en 1580, à 65 ans.

GOMEZ (Madeleine Poisson, veuve de don Gabriel de), était née du comédien Paul Poisson, à Paris, le 22

Digitized by Google

novembre 1684. M. de Gomez, gentilhomme espagnol, mais peu avantagé des biens de la fortune, qui lui connaissait des talens, crut trouver une ressource en l'épousant; elle de son côté crut assurer sa fortune en épousant ce gentilhomme; mais après avoir lutté long-temps contre l'indigence, elle se trompa plus que lui, car elle obtint par ses ouvrages quelques pensions qui lui procurèrent le moyen de vivre à Saint-Germain-en-Laye jusqu'en 1770, qu'elle est morte, considérée de tous ceux qui la connaissaient. Elle a fait quelques tragédies qui se trouvent dans ses œuvres mêlées, in-12, et un grand nombre de romans : *Les journées amusantes*, 8 vol.; *Crementine*, 2 vol.; *Anecdotes persanes*, 2 vol.; *Histoire d'Oxford*, 1 vol.; *La jeune Alcidiane*, 3 vol.; *Les cent nouvelles nouvelles*, 36 parties réduites en 8 vol.; tous ces romans sont bien écrits, et d'une manière honnête.

GONDEBAUD ou GOMBAUD, 3e roi de Bourgogne, et fils de Gondicaire, vainquit son frère Chilpéric, le fit mourir, et s'empara de son royaume en 491. Il porta ensuite la guerre en Italie, pilla et ravagea l'Émilie et la Ligurie, et se rendit maître de Turin. Au retour de cette expédition il donna Clotilde sa nièce en mariage à Clovis en 493; 7 ans après Clovis le défit et le poursuivit jusqu'à Avignon. Gondebaud s'y renferma, et fut obligé d'accepter la paix aux conditions qui lui furent imposées par le vainqueur. A peine fut-il délivré, qu'il assiégea et prit Vienne, et fit égorger Godegisile son frère dans une église d'ariens. Par cette mort Gondebaud demeura paisible possesseur de son royaume jusqu'à sa mort, arrivée en 516. C'est lui qui donna aux Bourguignons un code de lois très-utile, appelé de son nom la *loi gombette*. Sigismond et Godomar ses deux fils régnèrent après lui. Il était arien.

GONDI (Albert de), dit le maréchal de Retz, était fils d'Antoine de Gondi, maître-d'hôtel de Henri II, qui avait suivi Catherine de Médicis en France. Albert fut employé dans les négociations et dans le militaire, où il ne se distingua pas beaucoup. Il réussissait mieux dans le métier de courtisan. On prétend qu'il fut un des conseillers de la Saint-Barthélemi, dont il alla excuser le massacre auprès de la reine Élisabeth. Il s'empara de Belle-Isle, qu'il fortifia, fut gouverneur de Provence, que les factions l'obligèrent de quitter. Charles IX le fit maréchal de France en 1574. Henri III le fit duc et pair. Il mourut en 1602. Sa postérité finit en son arrière petite-fille, Paule-Françoise-Marguerite de Gondi, qui épousa le duc de Lesdiguières, dont elle resta veuve en 1681, et mourut en 1716, à 61 ans. Elle n'eut qu'un fils, qui mourut sans postérité en 1703.

GONDI (Jean-François-Paul de), plus connu sous le nom de cardinal de Retz, était fils de Philippe-Emmanuel de Gondi, comte de Joigny, lieutenant-général, etc. Il se distingua par ses talens, fut docteur de Sorbonne, puis coadjuteur de son oncle Jean-François de Gondi, premier archevêque de Paris, et enfin cardinal. Mais ayant pris parti contre le roi dans les troubles de Paris, il fut renfermé à Vincennes en 1652. Il succéda à son oncle dans l'archevêché de Paris en 1654. Quoique prisonnier, il ne laissa pas d'inquiéter la cour en voulant gouverner par ses grands-vicaires. Il se sauva à Rome, fit sa paix en 1661, et donna sa démission de l'archevêché de Paris. Il eut l'abbaye de Saint-Denis en France, et mourut à Paris le 24 août 1679, à 66 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, outre ses Mémoires, tels que la Conjuration de Fiesque; des Mazarinades. Le cardinal de Retz était intrigant, hardi et turbulent. Il avait l'esprit délié, vaste et un peu romanesque; mais sur la fin de sa vie, il devint doux, paisible, sans intrigues et l'amour de tous les honnêtes gens, vivant en simple particulier, afin de payer plus de quatre millions de dettes qu'il avait contractées dans le temps où il vivait avec une magnificence extrême. On a de lui des Mémoires qui sont très-agréables à lire, Amsterdam, 1731, 4 vol. in-12, auxquels on joint ceux de Joly et Nemours, 1738, 3 vol. in-12, qui se relient en deux. Il ne faut pas le confondre avec le cardinal Pierre de Gondi, évêque de Langres, puis de Paris, que le pape Sixte V éleva au

Digitized by Google

cardinalat en 1587. Il se déclara avec fermeté contre les ligueurs, et mourut à Paris le 17 février 1616, à 84 ans. Son neveu le cardinal Henri de Gondi lui succéda. Il mourut à Béziers le 3 août 1622, et eut pour successeur Jean-François de Gondi son frère, premier archevêque de Paris, mort en 1654, à 70 ans. C'est à ce dernier que succéda le cardinal de Retz.

GONDRIN Louis-Henri de Pardillan et de), naquit au château de Gondrin, diocèse d'Auch, en 1620, d'une famille noble et ancienne. Il fut nommé en 1644 coadjuteur d'Octave de Bellegarde, archevêque de Sens, son cousin. Il prit possession de cet archevêché le 16 août 1646, et le gouverna avec zèle jusqu'à sa mort, arrivée le 20 septembre 1674, à 54 ans. Ce fut l'un des premiers évêques qui censurèrent l'Apologie des casuistes. Il interdit les jésuites dans son diocèse pendant plus de vingt-cinq ans, parce qu'ils ne voulaient pas se conformer à ses ordonnances; et cet interdit, qui dura jusqu'à sa mort, fit grand bruit. M. de Gondrin signa, le 28 mars 1654, la lettre de l'assemblée du clergé au pape Innocent X, où les prélats reconnaissent que les cinq fameuses propositions sont, dans Jansénius, et condamnées au sens de Jansénius dans la constitution de ce pape. On trouve aussi sa signature dans la lettre que l'assemblée du clergé écrivit le 2 septembre 1656 au pape Alexandre VII. Il est vrai qu'il fit d'abord quelques difficultés à donner cette signature, mais on leva si bien ces difficultés, qu'il avoua qu'il se croyait obligé en conscience de signer. Il signa aussi le Formulaire sans distinction ni explication; mais croyant qu'on devait avoir quelque égard pour ceux qui n'étaient pas aussi bien persuadés que lui de l'obligation de souscrire au Formulaire, il souhaita qu'on leur laissât passer la distinction du fait et du droit s'ils faisaient profession de condamner la doctrine des cinq propositions; et ce fut pour cette raison qu'il se joignit aux quatre évêques (d'Aleth, de Pamiers, d'Angers et de Beauvais), et qu'il écrivit à Clément IX qu'il était nécessaire de séparer la question de fait d'avec celle de droit, qui était confondues dans le Formulaire. On a de lui des Lettres, plusieurs ordonnances pastorales, et on lui attribue la traduction des lettres choisies de saint Grégoire-le-Grand, publiée par Jacques Boileau. Madame de Montespan était la nièce de ce prélat.

GONET (Jean-Baptiste), savant dominicain, natif de Béziers, fut docteur de l'université de Bordeaux, y enseigna la théologie avec réputation, et devint provincial de son ordre. Il mourut à Béziers le 24 janvier 1621, à 65 ans. Son principal ouvrage est un cours de théologie intitulé *Clypeus theologiæ Thomisticæ*, dont la meilleure édition est celle de Lyon, 1681, 5 vol. in fol. Les autres écrits de Gonet sont 1° *Manuale Thomistarum*, 6 vol. in-12; 2° *Dissertatio theologica de probabilitate*.

GONGORA-Y-ARGORE (Louis), célèbre poète espagnol, né à Cordoue le 11 juillet 1562, d'une famille distinguée, s'acquit une telle réputation par ses vers lyriques et par ses autres poésies, qu'il fut surnommé le Prince des poètes espagnols. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut chapelain du roi, prébendier dans l'église de Cordoue, où il mourut le 25 mars 1627, à 66 ans. Ses œuvres ont été publiées in-4°.

GONELLI (Jean), fameux sculpteur, surnommé l'Aveugle de Cambassi, perdit la vue à l'âge de 20 ans, ce qui ne l'empêcha point d'exercer la sculpture avec succès. Il faisait des figures de terre cuite, et les rendait parfaites, se laissant conduire par le sentiment du tact. On raconte de ce sculpteur aveugle quelque chose de plus admirable; on dit qu'il fit de la même manière des portraits ressemblans, et entre autres le buste de M. Hesselin, contrôleur de la chambre aux deniers à Paris. Il mourut à Rome sous le pontificat d'Urbain VIII.

GONNELIEU (Jérôme de), né à Soissons en 1640, se fit jésuite en 1657, et mourut à Paris en 1715. Il a fait la *Pratique de la vie intérieure*, in-12; l'*Exercice de vie intérieure*, in-12; l'*Imitation* avec ses réflexions, in-12

GONSALVE FERNANDEZ DE CORDOUE. *Voy.* Cordoue.

GONTAUT, famille illustre dont étaient les deux maréchaux de Biron, que l'on trouve sous ce mot; le dernier ne fut point marié, mais il avait

Digitized by Google

un frère nommé Jean, qui continua la postérité; son petit-fils, Armand-Charles, releva la splendeur de sa famille; il fut duc et pair en 1723, maréchal de France en 1754, et mourut en 1756, à 93 ans; son fils, né en 1700, fut fait maréchal de France en 1757.

GONTHIER, moine de Saint-Amand, a mis en vers latins le *Martyre de saint Cyriaque*. Il est mort en 1112.

GONTIER, surnommé *Ligurinus*, moine de Saint-Amand, et célèbre poète latin, vivait vers 1160. Son poëme *De gestis Frederici I*, Augsbourg, 1507, in-fol. est estimé.

GONTIER. *Voy.* GUINTIER.

GONTIER, comte de Schwartzembourg, fut élu empereur en 1346, par une faction opposée à l'empereur Charles IV; son médecin, l'ayant empoisonné, prévint la guerre qui allait s'allumer entre les deux concurrens.

GONTRAN, roi d'Orléans et de Bourgogne, et fils de Clotaire Ier, monta sur le trône en 562, et fit sa résidence à Châlons-sur-Saône. Les Lombards, étant entrés dans ses états, eurent d'abord de grands avantages sur Amat son général; mais dans la suite ils furent entièrement défaits par Mummol, autre général de Gontran. Ce prince fit la guerre à ses frères, à Recarède, roi des Goths, et à Waroc, duc de Bretagne, avec divers succès. Mummol s'étant révolté contre lui, et ayant proclamé roi Gondebaud, fils prétendu de Clotaire, Gontran envoya Leudegisile contre eux. Ils furent défaits et mis à mort. Chilpéric ayant été assassiné en 584, Gontran entra aussitôt dans Paris, et prit sous sa protection Clotaire II son neveu, fils de Chilpéric. Il tint plusieurs conciles, aima la justice, qu'il rendait lui-même, et le bien public; mais il ne s'était pas dépouillé de cette humeur sauvage et cruelle que les Francs avaient apportée dans la Gaule; on tremblait à son approche quand il était en colère; il n'hésita pas à faire mourir deux médecins entre les mains de qui une de ses femmes était morte; il passait cependant pour doux et complaisant, mais c'était plus par faiblesse que par caractère. Ce prince mourut le 28 mars 593, à 60 ans, après en avoir régné 33. Il avait adopté auparavant son neveu Childebert, et l'avoit choisi pour son successeur.

GONZAGUE, maison illustre d'Italie, dont était Louis de Gonzague, qui, après avoir défait Passarino-Bonis-cola, tyran de Mantoue en 1327, devint lui-même seigneur de cette ville sous le titre de vicaire de l'empire, et mourut en 1360. Jean-François, un de ses descendans, fut créé marquis de Mantoue par l'empereur Sigismond en 1433, et mourut en 1444. Frédéric II fut fait duc de Mantoue par l'empereur Charles V, et mourut en 1540. Son petit-fils, Vincent de Gonzague, finit la postérité masculine de la branche ainée, et mourut en 1627. Frédéric II avait eu un autre fils nommé Louis, qui, s'étant venu établir en France, fut duc de Nevers par sa femme Henriette de Clèves. Il fut gouverneur de Champagne, jouit d'une grande considération, et servit utilement à la guerre. En 1595 Henri IV lui ayant dit quelque chose de désobligeant dans le conseil, il en conçut tant de chagrin, que ses plaies se rouvrirent, et qu'il mourut le 23 octobre, à 56 ans. Il a laissé des Mémoires donnés au public par M. de Gomberville, 1665, 2 vol. in-fol. Son fils Charles de Gonzague était duc de Nevers en France, lorsqu'il alla prendre possession du duché de Mantoue, à la faveur de la France; il mourut en 1637. Son petit-fils Charles IV, s'étant déclaré pour le roi d'Espagne Philippe V, fut mis au ban de l'empire, dépossédé de son duché, et mourut en 1708, sans postérité légitime. Il y avait d'autres branches de cette maison qui ne purent entrer en possession de Mantoue. Ce duché resta à la maison d'Autriche. La branche de Guastalla étant éteinte en 1729, ce duché fut réuni à celui de Mantoue, et depuis joint aux duchés de Parme et de Plaisance. *Voy.* ROVÈRE.

GONZAGUE (LUCRÈCE DE), fut malheureuse dans son mariage avec Jean-Paul Manfroné, qu'elle épousa à regret, n'étant âgée que de 14 ans. Il était brave et altier, mais se conduisit si mal, que le duc de Ferrare le fit mettre en prison, et le trouva digne du dernier supplice; il usa néanmoins de clémence, et ne le fit point mourir en considération de Lucrèce son épouse; mais elle ne put obtenir

Digitized by Google

sa liberté. On eut tant d'estime pour ses lettres, que l'on ramassa jusqu'aux billets qu'elle écrivait à ses domestiques. Elles furent imprimées à Venise en 1552, in-12. On y trouve beaucoup de force, de savoir et de piété.

GONZAGUE. *Voy.* COCONAS.

GONZALEZ DE CASTIGLIO (JEAN), religieux augustin espagnol, célèbre par sa piété et par ses prédications, mourut à Salamanque le 11 juin 1479, à 49 ans, ayant été empoisonné à l'autel par une hostie consacrée qu'une dame veuve lui avait fait donner, transportée de fureur de ce qu'il avait converti un cavalier qu'elle aimait.

GONZALEZ ou GONZALVE DE CORDOUE. *Voy.* CORDOUE.

GONZALES (COQUES), peintre. *Voy.* COQUES.

GONZALES (TYRSE), savant jésuite espagnol, fut général de son ordre, et mourut à Rome le 24 octobre 1705. On a de lui un Traité de la probabilité, Rome, 1694, in-fol., et un autre contre les propositions de l'assemblée du clergé de France, tenue en 1682.

GONZALES DE MENDOZA. *Voy.* MENDOZA.

GONZALES (DOMINIQUE). *Voy.* GODWIN.

GONZALEZ TELLEZ (EMMANUEL), professeur de droit en l'université de Salamanque en 1655, a donné un Commentaire sur les Décrétales, dont la meilleure édition est de 1693, 4 vol. in-fol.

GORDIEN-L'ANCIEN, était fils de Metius Marcellus, et descendait, par sa mère, de l'empereur Trajan. Sa magnanimité, son éloquence, sa probité, sa modération et ses autres belles qualités lui firent tant d'amis, qu'étant proconsul en Afrique, il fut salué empereur malgré sa vieillesse et sa résistance, en 237, par les troupes soulevées contre Maximin. Il associa Gordien son fils à l'empire; mais peu de temps après, Capellien, gouverneur de Mauritanie, leur livra un sanglant combat, dans lequel Gordien le fils perdit la vie à 46 ans. Le père se tua de désespoir à plus de 80 ans, de peur de tomber entre les mains de Maximin. Il avait gagné l'affection du peuple romain pendant sa questure, en donnant des jeux et des fêtes publiques, et avait composé dans sa jeunesse un poëme de la vie des Antonins. Le fils était aussi homme de lettres et fort studieux.

GORDIEN-LE-JEUNE, fils ou seulement neveu du second Gordien, fut élu empereur romain en 238, à l'âge d'environ 16 ans. Quoique jeune, il ne manqua ni de prudence ni de conduite. Il étouffa la révolte de Sabinien, épousa la fille de Misithée, excellent philosophe, changea la face de l'empire, fit construire le Champ-de-Mars, reprit Antioche, et fut assassiné par les intrigues de Philippe, préfet du prétoire, en 244, tandis qu'il chassait les Perses de la Syrie, après avoir vaincu Sapor.

GORDIUS, roi de Phrygie et père de Midas, parvint à la royauté après n'avoir eu pour tout bien que deux attelages de bœufs, dont l'un lui servait à labourer, et l'autre à traîner son chariot. Midas consacra ce chariot à Jupiter. On dit que le nœud qui attachait le joug au timon était fait si adroitement, que l'on ne pouvait découvrir les bouts, et que le bruit courait que celui qui pourrait le dénouer posséderait l'empire de l'Asie. On sait de quelle manière Alexandre accomplit cette prédiction en le coupant avec son épée, d'où est venu le proverbe: *couper le nœud Gordien.*

GORDON (JACQUES), savant controversiste jésuite, était d'une des meilleures maisons d'Écosse; il sortit de son pays pour cause de religion, et alla à Rome, où il se fit jésuite en 1563. Il enseigna l'hébreu avec réputation à Bordeaux, à Paris et à Pont-à-Mousson, et voyagea en Allemagne, en Danemarck et dans les îles britanniques, où il eut beaucoup à souffrir pour la religion catholique. Il mourut à Paris le 16 avril 1620, à 77 ans. On a de lui *Controversiarum christianæ fidei epitome*, Cologne, 1620, 2 vol. in-8°.

GORDON (JACQUES), mort à Paris le 17 novembre 1641, à 88 ans. Celui-ci est auteur 1° d'un Commentaire latin sur la Bible, en 3 vol. in-fol., qui n'est pas estimé; 2° d'une Chronologie, in-fol., aussi en latin, depuis la création du monde jusqu'à l'an 1617,

Digitized by Google

3° d'une Théologie morale, in-fol., et de quelques autres ouvrages en latin.

GORDON (Thomas), mort au mois de juillet 1750, à 66 ans, est auteur d'une traduction anglaise de Tacite, qui parut en 1739, et dont les réflexions furent traduites en français, et parurent à Amsterdam, 1742, 2 vol. in-12. En 1743 parut sa traduction anglaise de Salluste; les discours politiques qui l'accompagnent furent aussi traduits en français, 1759, 2 vol. in-12.

GORDON (Alexandre), écossais, a résidé long-temps en Italie et a voyagé en France et en Allemagne. Il était secrétaire de la société pour l'encouragement des sciences, et de celle des antiquités qu'il résigna en 1741. Il suivit le gouverneur Glen en Caroline, où il eut différens emplois, et mourut juge de paix, laissant un bel état à sa famille. Ses ouvrages sont un Voyage en Écosse, avec 66 planches, 1726, in-fol., et un Supplément qui a paru en 1732; la Vie du pape Alexandre VI et de son fils César Borgia, qui est traduite en français en 2 vol. in-12; l'original est imprimé en 1729, in-fol.; la traduction de la Description des amphithéâtres de Maffei, 1730, in-8°; Essai sur les antiquités égyptiennes, 1737 et 1739, in-fol.

GORELLI, poète italien, a écrit en vers ce qui s'est passé de son temps depuis 1310 jusqu'en 1384. Il avait pris Dante pour modèle, mais il lui est bien inférieur. Il est inséré dans les *Écrivains d'Italie* de Muratori.

GORGIAS-LE-LÉONTIN, ainsi nommé parce qu'il était de Leontium, ville de Sicile, était sophiste et orateur célèbre. Il fut envoyé par les Léontins à Athènes pour demander du secours contre les Syracusains, 417 ans avant J.-C., et obtint ce qu'il demandait. On dit qu'il vécut 108 ans.

GORGO, femme de Léonidas, roi de Sparte, est très-célèbre dans l'antiquité. C'est elle qui disait que « les femmes de Sparte étaient les seules qui missent des hommes au monde. »

GORGONES, filles de Phorcus et de Ceta, selon la fable, étaient trois sœurs, nommées Méduse, Euryale et Sthenio. Elles demeuraient près du jardin des Hespérides, et transformaient en pierres ceux qui les regardaient; mais Persée les vainquit, et tua Méduse avec le secours de Minerve; sa tête fut attachée à l'égide de Pallas. Hésiode dit qu'elles n'avaient qu'un œil pour elles trois, et qu'elles s'en servaient tour à tour.

GORGOPHONE, fille de Persée et d'Andromède, et femme de Périérès, roi des Messéniens, se remaria, après la mort de son époux, avec OEbalus. C'est la première femme que l'histoire profane remarque s'être engagée en de secondes noces.

GORIO (Antoine-François), savant anticaire florentin du 18e siècle, à qui on doit la description du cabinet du grand-duc, sous le titre de *Musæum florentinum*, Florentiæ, 1731 et seq., 10 vol. in-fol.; *Musæum etruscum*, 1737 et seq., 3 vol. in-fol.; *Musæum cortonense*, Romæ, 1750, in-fol. Il a aussi donné les Inscriptions anciennes qui se trouvent dans les villes de Toscane, Florence, 1727 et suiv., 3 vol. in-fol., et a mis au jour d'autres livres sur les antiquités de Toscane, comme le *Musæum guarnaccium*, Florence, 1744, in-fol.

GORION. *Voy.* Joseph Ben-Gorion.

GORLÉE, *Gorlæus* (Abraham), savant antiquaire, natif d'Anvers, s'acquit beaucoup de réputation par le soin qu'il prit de ramasser un grand nombre de médailles, d'anneaux, de cachets antiques et d'autres semblables monumens. Il mourut à Delft le 15 avril 1609, à 60 ans. On a de lui un petit Traité excellent et curieux sur les anneaux et leur usage chez les anciens, intitulé *Dactyliotheca*, Leyde, 1600, in-4°, et depuis en 1707, 2 vol. in-4°; *Trésor des Médailles*, Leyde, 1608, in-fol. latin; *Paralipomena numismatum*, et d'autres ouvrages.

GOROPIUS (Jean), fameux médecin du 16e siècle, natif du Brabant, s'acquit l'estime de l'empereur Charles-Quint, et fut médecin d'Eléonore, reine de France, et de Marie, reine de Hongrie. Il savait les langues et la philosophie; mais il se plaisait à débiter des paradoxes dans ses ouvrages, et entre autres celui-ci, que la langue qu'Adam parlait était la langue allemande ou teutonique. Il mourut à Maestricht le 27 juin 1572, à 53 ans. On a de lui *Origines Antuerpianæ*, 1569, in-fol., et d'autres ouvrages.

GORRAN ou DE GORRAIN (Nico-

Digitized by Google

LAS DE), savant religieux de l'ordre de Saint-Dominique, était natif du Maine, et prieur du couvent des jacobins de la rue Saint-Jacques à Paris en 1280. Philippe-le-Hardi le nomma confesseur de son fils, qui fut depuis roi de France sous le nom de Philippe-le-Bel. Gorran continua d'être confesseur de ce prince lorsqu'il fut monté sur le trône, et mourut vers 1295. On a de lui des Commentaires sur presque toute la Bible, des Sermons, et quelques autres ouvrages. La plupart ne se trouvent qu'en manuscrit dans la bibliothèque de Sorbonne.

GORRIS (JEAN DE) en latin *Gorreus*, médecin de la faculté de Paris, fut retranché deux fois de la faculté, à cause de son attachement au calvinisme, et rétabli autant de fois. Il mourut en 1572, à 72 ans. Ses œuvres sont imprimées en 1622, in-fol. Son petit-fils, nommé de même, et médecin comme lui, a laissé des opuscules, 1660, in-4°.

GORTZ (JEAN, baron de), du duché de Holstein, sut plaire à Charles XII par son caractère entreprenant et son audace. Employé par son maître en différentes négociations hasardeuses, il fut arrêté en Saxe et en Hollande; il échappa la première fois du milieu de six cavaliers; la seconde, il fut remis en liberté, et son affaire fut assoupie. Il s'agissait de faire révolter l'Angleterre en faveur du prétendant. Enfin, chargé des finances du royaume de Suède, il eut recours à des moyens extrêmes et ruineux pour satisfaire les volontés du roi; aussi à la mort de ce prince il fut arrêté, et pour donner aux peuples une victime du pouvoir arbitraire qui les avait fait gémir sous Charles XII, il fut décollé le 2 mars 1719.

GOSSELINI (JULIEN), né à Rome en 1525, fut dès l'âge de 17 ans secrétaire de Ferdinand de Gonzague, vice-roi de Sicile. Il continua de l'être lorsque ce vice-roi fut fait gouverneur de Milan, et eut la même fonction sous le duc d'Albe, le duc de Sesse, le marquis de Pescaire, et le duc d'Albuquerque; celui-ci s'emporta tellement contre lui qu'il voulut lui ôter l'honneur et la vie. Néanmoins Gosselini rentra en charge sous le marquis d'Aimonte et sous le duc de Terranova, gouverneur du Milanez, et fut leur secrétaire. On dit qu'il avait un talent merveilleux pour pacifier les querelles. Il mourut à Milan le 12 février 1587, à 62 ans. Malgré les affaires de son secrétariat, qui l'occupèrent plus de quarante ans, il a publié divers ouvrages. Les principaux sont, 1° la Vie de Ferdinand de Gonzague, Milan, 1579, in-4°; 2° la Conjuration de Jean-Louis de Fiesque; 3° la Conjuration des Pazzi; 4° *Rime*, Venise, 1588, in-8°.

GOTESCALC. *Voy.* GODESCALQUE.

GOTH (LAURENT), archevêque d'Upsal en Suède, donna sous son nom *Liturgia Suecanæ ecclesiæ*, Stockolm, 1576, in-fol. C'était l'ouvrage que le roi Jean, qui voulait rétablir le catholicisme en Suède, avait fait faire par le clergé. On avait cherché à ménager les deux partis, on les mécontenta tous deux. On fut obligé de supprimer le livre, ce qui l'a rendu rare. Le texte seul a été réimprimé à Stockolm en 1588, in-4°.

GOTH, famille illustre, connue dès le 13e siècle, dont étaient Clément V; un Bertrand de Goth, évêque de Langres et d'Agen, mort en 1312; un Béraud de Goth, archevêque de Lyon, mort en 1297. Dans la suite les chefs de cette maison portèrent le titre de marquis de Rouillac; c'est sous ce nom que fut connu Louis de Goth, qui servit dans les troupes suédoises sous Charles IX, roi de Suède. Il fut ambassadeur en Portugal en 1643 et mourut en 1647. Il avait hérité de sa mère, Hélène de Nogaret, du duché d'Epernon, dont il porta le titre sur la fin de ses jours; son fils, Jean-Baptiste Gaston de Goth, n'en porta pas d'autre. Il voulut faire revivre en sa faveur les prérogatives du duché d'Epernon, mais il ne put y réussir. Il mourut le dernier mâle de sa maison en 1692. On a de lui la *Véritable origine de la maison de France*, Paris, 1679, in-12. *Voy.* VALETTE.

GOTHS, peuple originaire du nord de l'Allemagne ou de la Scandinavie, commença à se faire connaître l'an 242 de J.-C. L'empire d'Orient a eu beaucoup à souffrir de ce peuple, et celui d'Occident avec ses plus belles provinces fut en proie à ces barbares. Le midi de la France et toute l'Espagne ont été long-temps leur établissement; les Francs les ont soumis en France, les Arabes en Espagne; à la fin leur nom

Digitized by Google

s'est perdu ; il ne s'en trouve de vestiges qu'en Suède, où plusieurs provinces conservent leur nom.

GOTTI (Vincent-Louis), naquit à Bologne en 1664 ; de simple dominicain il s'éleva au cardinalat par sa vertu et son savoir sous Benoit XIII, en 1728 ; il mourut en 1742. Son principal ouvrage est une Théologie suivant les principes de saint Thomas, en plusieurs volumes in-4°.

GOTTSCHED, célèbre poète allemand, natif de Konisberg, dont on a une poétique très-estimée et d'autres poésies. Madame Gottsched son épouse s'est aussi distinguée par ses poésies et par son goût pour la belle littérature. On a d'elle des comédies qui ont eu beaucoup de succès. Gottsched, auteur de la grammaire allemande, in-8°, est mort à Leipsick le 10 décembre 1766.

GOUBEAU (François), peintre, natif d'Anvers, fut élève de Baur, et travailla avec succès dans le goût de Jean Miel et de Bamboche.

GOUDELIN ou GOUDOULI (Pierre), célèbre poète gascon, natif de Toulouse, était fils d'un chirurgien. Il se livra tout entier à la poésie, et composa en langage gascon des vers qui lui ont acquis une grande réputation. La meilleure édition est d'Amsterdam, 1700, 2 vol. in-12, avec les autres poètes gascons. Néanmoins il serait mort de misère dans sa vieillesse si ses concitoyens ne lui eussent assigné une pension viagère sur les deniers publics. Il mourut à Toulouse le 10 septembre 1649, à 70 ans. Il y a plusieurs éditions de ses œuvres. Le poëme qu'il fit sur la mort de Henri-le-Grand est un des plus estimés. Le père Vanière l'a traduit en vers latins.

GOUDIMEL (Claude), excellent musicien, natif de Franche-Comté, fut tué à Lyon en 1572, parce qu'il était de la religion prétendue réformée. On lui fit un crime d'avoir mis en musique les psaumes de Marot et de Bèze.

GOUFFIER (Guillaume), seigneur de Boisy et de Bonnivet, était d'une noble et ancienne famille du Poitou. Il fut sénéchal de Saintonge, gouverneur et premier chambellan du roi Charles VIII, eut le gouvernement de Languedoc et de Touraine, et mourut à Amboise le 23 mai 1495. Il laissa de Philippe de Montmorenci sa seconde femme trois enfans distingués, savoir, Arthus Gouffier, grand-maître de France et gouverneur de François Ier, qui le combla de biens et d'honneurs, et lui confia les affaires les plus importantes ; il mourut en 1519 : 2° Adrien Gouffier, appelé le cardinal de Boisy, qui fut évêque de Coutances, puis d'Albi, et grand-aumônier de France ; il mourut le 24 juillet 1523 : 3° Guillaume Gouffier, appelé communément l'amiral de Bonnivet, charge dont il fut honoré le 31 décembre 1517 ; il se signala dès sa jeunesse en diverses occasions, et s'acquit l'estime et la faveur du roi François Ier. Ce prince lui donna en 1523 le commandement de l'armée d'Italie ; mais cette expédition ne fut point heureuse. L'amiral de Bonnivet se joignit à Louise de Savoie contre le connétable Charles de Bourbon, et conseilla à François Ier de donner la bataille de Pavie, malgré les remontrances des capitaines les plus expérimentés. Son mauvais conseil ne demeura pas impuni. Il fut tué en cette bataille le 24 février 1525. Brantôme dit que le connétable de Bourbon l'ayant vu étendu mort sur le champ de bataille, s'écria : « Ah, malheureux ! tu es la cause de la ruine de la France et de la mienne. »

GOUJET et non GOUGET (Claude-Pierre), naquit à Paris le 19 octobre 1697. Après avoir fait ses études, il était entré à l'Oratoire, lorsqu'il fut nommé chanoine de Saint-Jacques-l'Hôpital en 1723. Ce bénéfice lui laissa le loisir de suivre son inclination pour les recherches historiques. A la mort de l'abbé de Vertot, il fut question de le lui donner pour successeur dans l'académie des inscriptions. Le cardinal de Fleury ne voulut pas y consentir, parce qu'il voulait dégoûter les partisans de l'opposition à la bulle *Unigenitus*, en leur fermant toute entrée aux honneurs. Les académies de Marseille, Rouen, Angers et Auxerre se firent un honneur de se l'agréger. Il devint aveugle deux années avant sa mort, qui arriva à Paris dans sa maison canoniale le 1er février 1766. On a de lui les deux Supplémens de Moreri, 1735 et 1749, chacun en 2 vol. in-fol. ; *Bibliothèque française*, 18 vol. in-12 ; *Histoire du collége royal*, 3 vol. in-12 ; *Biblio-*

Digitized by Google

thèque des auteurs ecclésiastiques du dix-huitième siècle, 1736, 3 vol. in-8°. La traduction de la *Vérité de la religion* de Grotius, 1724 et 1754, in-12; la traduction des *Gémissemens d'un cœur chrétien* de M. Hamon, in-12; *Vies des saints*, in-4°; les Vies de M. de Singlin, de M. de Vialart, de M. Duguet, de M. Nicole, du cardinal Passionéi, de Tricalet, de Laurent de Médicis; celle d'Ovide, qui est à la tête de la traduction des Métamorphoses de Banier. Il a donné des éditions de différens livres: Mémoires d'Arnaud d'Andilly; Mémoires de la ligue, 6 vol. in 4°; Mémoires de Marolles; Histoire des inquisitions, etc.

GOUJON (Jean), célèbre sculpteur et architecte, natif de Paris, florissait sous les règnes de François Ier et de Henri II. On croit qu'il a travaillé au dessin des façades du vieux Louvre. Personne ne l'a surpassé dans les figures de demi-relief, et rien n'est plus beau en ce genre que sa fontaine des Innocens, rue Saint-Denis, à Paris. La cariatides qui soutiennent une tribune dans la salle des Cent-Suisses au Louvre ne sont pas moins belles. On voit dans la même ville plusieurs autres de ses ouvrages, qui font l'admiration des connaisseurs, et qui nous retracent les beautés simples et sublimes de l'antique. C'est ce qui l'a fait nommer avec raison le Corrége de la sculpture.

GOULART (Simon), fameux ministre de Genève, natif de Senlis, et l'un des plus infatigables écrivains de son temps, fit des additions et des changemens considérables dans le *Catalogue des témoins de la vérité*, composé par Illyricus, et s'acquit une grande réputation parmi les calvinistes par ses ouvrages, dont les principaux sont 1° un Recueil d'histoires mémorables de notre temps, 2 vol. in-8°; 2° une Traduction de Sénèque; 3° les Mémoires de la ligue, 6 vol. in-8°, et en 1758 6 vol. in-4°; 4° Traduction du livre de saint Cyprien de Lapsis; 5° divers Traités de dévotion et de morale. Il mourut à Genève en 1628, à 85 ans. Son fils, nommé comme lui, est auteur d'un Traité de la Providence, 1627, in-12. Il perdit sa place de ministre d'Amsterdam pour n'avoir pas voulu souscrire au synode de Dordrecht.

GOULSTON (Théodore), médecin anglais, mort à Londres le 4 mai 1632, est enterré sur la paroisse de Saint-Martin. Il a traduit en latin la Rhétorique d'Aristote, Londres, 1619, in-4°; la Poétique, 1623, in-4°; les Opuscules de Galien, 1640, in-4°.

GOULU (Jean), *Gulonius*, fameux général des feuillans, naquit à Paris le 25 août 1576, de Nicolas Goulu, professeur en langue grecque au collége royal; il fit beaucoup de bruit par ses deux volumes de lettres contre Balzac, et mourut le 5 ou le 25 janvier 1629, à 53 ans. On a de lui, outre ses Lettres de Phyllarque à Ariste, contre Balzac, 2 vol., où les injures ne sont pas épargnées; 1° une Réponse au livre du ministre; Dumoulin *De la vocation des pasteurs*; 2° *Vindiciæ theologicæ iberopolitiæ*, 1628, in-8°, en faveur des droits de la monarchie; 3° la Vie de saint François de Sales, 1624, in-4°; 4° plusieurs Traductions; une bonne Épigramme latine sur la statue équestre de Henri IV qui est sur le pont Neuf à Paris, etc.

GOUPY (Martin), architecte, mort le 25 juin 1765, a fait des notes sur les *Lois des bâtimens* de M. Desgodets, dont la dernière édition est de 1787, in-8°.

GOURDAN (Simon), fils d'Antoine Gourdan, secrétaire du roi, naquit à Paris le 24 mars 1646. Il entra dans l'abbaye de Saint-Victor en 1661, et y mena une vie très-édifiante. Néanmoins, environ 12 ans après, il se présenta à la Trappe, aspirant à un genre de vie plus austère; mais le saint abbé de Rancé refusa de le recevoir, et lui conseilla de continuer ses exercices de piété dans la maison où il avait fait profession. Le père Gourdan suivit ce conseil, et mena une vie si austère dans l'abbaye de Saint-Victor, que depuis ce temps-là il ne sortit qu'une seule fois des murs de son monastère, et qu'il s'interdisait même les promenades dans le jardin. Uniquement occupé de la prière et de l'étude, il édifia tout Paris; et ayant marqué une grande soumission aux décisions de l'église et à la constitution *Unigenitus*, il mourut saintement dans l'abbaye de Saint-Victor à Paris, le 10 mars 1729. On a de lui *Sacrifice de foi et d'amour*, in-12; des Lettres, et une grande histoire

Digitized by Google

des hommes illustres de Saint-Victor. Cette histoire est encore manuscrite, et contient plusieurs vol. in-fol. Sa vie a été donnée au public en 1756, in-12.

GOURGUES (Dominique de), célèbre et brave gentilhomme, natif de Mont-de-Marsan en Gascogne, voulant se venger des Espagnols, qui l'avaient maltraité pendant la guerre, et qui avaient égorgé une colonie de Français établie sur les côtes de la Floride, équipa trois vaisseaux à ses dépens, et mit à la vole en 1567. Il alla descendre à la Floride, enleva trois forts, et fit pendre ou périr plus de 800 Espagnols. De retour en France, au lieu des éloges qu'il méritait pour avoir ainsi vengé sa patrie, on voulut le faire mourir, à la sollicitation de l'ambassadeur d'Espagne; mais l'amiral de Châtillon le tira d'affaire. La reine Elisabeth le demanda dans la suite pour commander la flotte anglaise : il mourut à Tours en 1593, en allant prendre le commandement de cette flotte.

GOURMEAU (Jean), prêtre de Nantes, mort le 21 novembre 1761, a donné une Vie de M. de la Noé-Ménard, 1734, in-12.

GOURMONT (Gilles de), est le premier imprimeur qui ait imprimé des livres grecs et hébraïques à Paris. Il commença en 1507 par les apophthegmes grecs, in-4°, et par une grammaire hébraïque en 1508, in-4°. Il imprimait encore en 1527.

GOURNAI (Marie Le Jars de), demoiselle célèbre par son savoir, était fille de Guillaume Le Jars, seigneur de Neufvi et de Gournai, et de Jeanne de Hacqueville. Après la mort de son père, elle en prit un autre par alliance; ce fut le célèbre Michel de Montagne qu'elle adopta, et pour qui elle ne témoignait pas moins de respect et de zèle que pour son véritable père. Elle fit imprimer ses Essais en 1635, et les dédia au cardinal de Richelieu. Michel de Montagne estima cette demoiselle, et reconnut son espèce d'adoption. La vicomtesse de Gamaches sa fille donna aussi le nom de sœur à mademoiselle de Gournai, qui lui dédia son livre intitulé *Le Bouquet du Pinde*. Elle mourut à Paris le 13 juillet 1645, à 79 ans, sans avoir été mariée. Ses ouvrages sont en deux volumes in-4°, 1634 et 1641, sous le titre d'*Avis ou présens de mademoiselle de Gournai*; la lecture n'en est pas supportable : elle avait le goût de la vieille littérature, des compilations, des commentaires. Lorsque l'académie voulut épurer la langue française, mademoiselle de Gournai se récria beaucoup sur cette réforme, ce qui produisit contre elle des satires intitulées *L'anti-Gournai; Le remercîment des beurrières*, où les injures sont fréquentes.

GOURRAIGNE (Hugues), docteur en médecine de Montpellier, mort en 1752, a publié des thèses intéressantes, *De febribus*; *De morbis chronicis*; *De respiratione*; *De tumoribus*; *De ferri usu et abusu in medicinâ*; *De fluiditate sanguinis*; *De humoribus*; *De sanguinis missione*; *Physiologiæ et pathologiæ conspectus*; *Circulationis legès*.

GOURVILLE (Jean de), valet de chambre du duc de la Rochefoucault, devint son ami, et même celui du grand Condé et du surintendant Fouquet; il fut enveloppé dans la disgrâce de celui-ci, ce qui a fait dire que dans le même temps il fut pendu à Paris en effigie, et envoyé du roi en Allemagne; il eut en effet cette qualité, mais quelque temps après son évasion. A son retour il fut proposé pour succéder au grand Colbert dans le ministère. On a de lui des mémoires de sa vie, écrits avec naïveté, dans lesquels il parle de sa naissance et de sa fortune avec indifférence. Voltaire s'en est beaucoup servi dans son histoire du siècle de Louis XIV. Gourville était né à la Rochefoucault en 1625. Il mourut en 1705. Ses Mémoires sont en 2 vol. in-12. Ils commencent en 1642, et finissent en 1698 : il avait 78 ans quand il les fit. Il y peint fort bien le caractère de tous les ministres d'état qu'il a vus

GOUSSENCOURT (Mathieu de), né à Paris en avril 1583, fit profession aux célestins de Paris en 1606, et y mourut le 2 décembre 1660. Il a publié le Martyrologe des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, 1643, 2 vol. in-fol., avec les blasons.

GOUSSET (Jacques), célèbre théologien de la religion prétendue réformée, naquit à Blois en 1635, d'une bonne famille. Il était cousin germain du célèbre Isaac Papin, et fut

Digitized by Google

fait ministre à Poitiers en 1662, et dont il ne sortit qu'à la révocation de l'édit de Nantes en 1685. Il passa alors en Angleterre et se retira ensuite en Hollande, où il fut fait ministre de l'église wallone à Dordrecht. Cinq ans après il devint professeur en grec et en théologie à Groningue, où il mourut en 1704. On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés et manuscrits. Les principaux sont 1° Dictionnaire hébreu, ou *Commentarii linguæ hebraïcæ*, ouvrage estimé, et dont la meilleure édition est celle de Leipsick en 1743, in-4°; 2° une réfutation en latin du *Chisouck Emounah* ou *Bouclier de la foi* du rabbin Isaac, Dordrecht, 1688, in-8°, puis Amsterdam. 1712, in-fol. Quoique cette réfutation soit fort louée de plusieurs savans, il nous semble qu'elle ne mérite guère de l'être, et qu'elle est très-faible. Le livre qui fait l'objet de sa réfutation se trouve dans *Tela ignea Satanæ de Wagensel*; 3° *Considérations théologiques et critiques contre le projet d'une nouvelle version de la Bible*, 1698, in-12. Ce livre est contre le projet de Charles Le Cène. *Voy.* Cène.

GOUTHIER ou GUTHIERES, *Gutherius* (Jacques), savant et judicieux antiquaire et jurisconsulte, natif de Chaumont en Bassigny, se fit recevoir avocat au parlement de Paris, et ayant passé quarante ans dans le barreau avec honneur, il se retira à la campagne, où il s'appliqua uniquement à l'étude. Il mourut en 1638. Ses principaux ouvrages sont 1° *De vetere jure pontificio urbis Romæ*, 1612, in-4°, ouvrage qui plut tellement à Rome que le sénat de cette ville donna à l'auteur la qualité de citoyen romain pour lui et pour sa postérité; 2° *De officiis domûs Augustæ publicæ et privatæ*, in-4°, 1628, et Leipsick, 1672, in-8°; etc.; 3° *De jure Manium*, Leipsick, 1671, in-8°; 4° deux petits traités, l'un *De orbitate tolerandâ*, et l'autre, *Laus cæcitatis*, etc. Tous ces ouvrages sont estimés.

GOUX DE LA BOULAYE (François de), célèbre voyageur du 17e siècle, était fils d'un gentilhomme de Baugé en Anjou. Il parcourut presque toutes les parties du monde, et publia, en 1653, in-4°, la Relation de ses voyages. Il était si défiguré au retour de son premier voyage, que sa mère ne voulut pas le reconnaître, et qu'il fut obligé de lui intenter procès pour rentrer dans son droit d'aînesse. Il fut envoyé en 1668, en qualité d'ambassadeur, vers le Turc et le grand Mogol; mais il mourut en Perse durant ce voyage.

GOUYE (Thomas), naquit à Dieppe le 18 septembre 1650, et se fit jésuite en 1667. Il se rendit habile dans les mathématiques, et fut reçu de l'académie des sciences en 1699. Il assistait régulièrement aux assemblées de cette académie, qui faisait beaucoup de cas de ses lumières, et mourut à Paris dans la maison professe des jésuites, le 24 mars 1725, à 75 ans. Son principal ouvrage est intitulé *Observations physiques et mathématiques pour servir à la perfection de l'astronomie et de la géographie, envoyées de Siam à l'académie des sciences de Paris, par les pères jésuites missionnaires*, avec des réflexions et des notes en 2 vol. dont le premier est in-8° et le second in-4°; ces observations se trouvent aussi dans le tome 7 des Mémoires de l'académie des sciences.

GOUYE DE LONGUEMARE, greffier au bailliage de Versailles, né à Dieppe en 1715, mort le 11 août 1763, a donné une Dissertation sur l'ancienne histoire de France, 1756, in-12; sur la Chronologie des rois mérovingiens, 1648, in-12; sur l'état du Soissonnais sous les enfans de Clotaire Ier, 1745, in-12; sur l'Histoire des enfans de Clovis, 1744, in-12.

GOVEA (André), *Goveanus*, savant portugais, natif de Beja, fut principal du collége de Sainte-Barbe à Paris, et y éleva trois neveux qui se rendirent illustres par leur savoir. Martial Govea, l'aîné des trois frères, devint bon poète latin, et publia à Paris une Grammaire latine. André Govea son puîné, prêtre, fut établi principal du collége de Sainte-Barbe à la place de son oncle. Il s'acquit une telle réputation, qu'il fut appelé à Bordeaux pour exercer un pareil emploi dans le collége de Guienne. Il y alla en 1534, et y demeura jusqu'en 1547, que Jean III, roi de Portugal, le fit revenir dans ses états, pour l'établissement d'un collége à Coimbre, qui fut semblable à celui de Guienne. Govea mena avec lui en Portugal Buchanan, Grouchi, Guerente, Vinet,

Digitized by Google

Fabrice, La Coste, Tevius et Mendes, tous savans personnages, propres à instruire la jeunesse. Il mourut à Coimbre au mois de juin 1548, âgé d'environ 50 ans; il ne fit rien imprimer. Antoine Govea, le plus jeune des trois frères, fut le plus illustre de tous. On a de lui divers écrits sur la philosophie et sur le droit. M. de Thou, Ronsard et tous les savans en font un très-grand éloge. Il régenta à Bordeaux avec réputation, puis à Cahors et à Valence en Dauphiné. Il mourut à Turin en 1565, à 60 ans, où Philibert, duc de Savoie, l'avait appelé. Ses principaux ouvrages sont, 1° un Discours apologétique contre Calvin qui l'avait accusé d'athéisme dans son Traité du scandale; 2° des *Œuvres* de jurisprudence, in-fol.; 3° *Variarum lectionum libri duo*, in-fol.; 4° des éditions de Virgile et de Térence avec des notes; 5° *Epigrammatum libri duo et epistolæ*. Mainfroi Govea son fils naquit à Turin, et se rendit habile dans les belles-lettres et dans le droit civil et canonique. Il fut conseiller d'état à la cour de Turin, et mourut en 1613. On a de lui des conseils, *Consilia*; des Notes sur les œuvres de Julius-Clarus, des Vers, et une Oraison funèbre sur la mort de Philippe II, roi d'Espagne.

GOWER (le chevalier JOHN), passe pour le plus ancien auteur qui ait écrit en anglais. On a imprimé de lui un poëme anglais, *De confessione amantis*, Londres, 1532, in-fol.

GOZON (DÉODAT ou DIEUDONNÉ), chevalier de Malte, de la langue de Provence, et 27e grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, parvint à cette place pour avoir exterminé un dragon qui désolait l'île de Rhodes; il mourut en 1353.

GRAAF ou GRAEF (REINIER DE), né à Schoonhaven en Hollande le 30 juillet 1641, pratiqua la médecine à Delft avec réputation, et y mourut le 17 août 1673, à 32 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° un Traité de la nature et de l'usage du suc pancréatique; 2° plusieurs Traités sur les organes des deux sexes qui servent à la génération, dans lesquels il soutient que tous animaux, et les hommes mêmes viennent des œufs. Tous les ouvrages de ce médecin sont fort estimés, et imprimés à Leyde, 1705, in-8°.

GRABE (JEAN-ERNEST), naquit à Konisberg en Prusse le 10 juillet 1666. Ayant des doutes sur la religion luthérienne dans laquelle il avait été élevé, il passa en Angleterre, et y embrassa les opinions de l'église anglicane. Le roi Guillaume lui fit une pension qui fut continuée par la reine Anne. Grabe se fit ensuite ordonner prêtre, et reçut le bonnet de docteur dans l'université d'Oxford. Il mourut à Londres le 13 novembre 1711. On a de lui 1° un Spicilége des écrits des pères et des hérétiques des trois premiers siècles, Oxford, 1700, 2 vol. in-8°, réimprimé en 1714, 3 vol. in-8°; 2° une édition des septante sur le manuscrit alexandrin, Oxford, 1707, 1709, 1719, 1720, 4 tom. in-fol, réimprimés à Zurich, 1730, 4 vol. in-fol.; cette édition est plus ample, la première est plus belle; 3° des Notes sur saint Justin et Bullus; 4° *De formâ consecrationis Eucharistiæ*, Londini, 1721, in-8°, et d'autres ouvrages estimés des savans. Il s'était rendu très-habile dans l'antiquité ecclésiastique.

GRACCHUS (TIBERIUS SEMPRONIUS), de l'illustre famille Sempronia, et petit-fils du proconsul Gracchus, tué dans une embuscade par les troupes d'Annibal, fut deux fois consul et une fois censeur. Il mérita deux fois l'honneur du triomphe, prit et ruina un grand nombre de villes des Celtibériens en Espagne vers 193 avant J.-C. Quelque temps après il soumit la Sardaigne, et en tira un si grand nombre d'esclaves, que la durée de leur vente donna lieu à ce proverbe, *Sardi venales*. Gracchus épousa Cornélie, fille de Scipion, dame illustre par sa vertu, dont il eut entre autres enfans Tiberius et Caïus Gracchus, qui se distinguèrent par leur éloquence et par leurs talens; mais ils furent tués l'un et l'autre pour avoir pris les intérêts du peuple avec trop de zèle, le premier 123 ans avant J.-C., le second 12 ans après. Plusieurs autres célèbres Romains sortirent de cette illustre famille des Gracchus.

GRACCHUS (SEMPRONIUS), un des amans de Julie, fille d'Auguste, fut relégué dans une île de la mer d'Afrique, nommée Cérine. Tibère, ayant succédé à Auguste, l'envoya tuer quatorze ans après; c'est sans doute de lui que l'on

Digitized by Google

trouve quelques vers dans *Corpus poetarum* de Maittaire.

GRACES (les), divinités, compagnes de Vénus, se nommaient Aglaé ou Pasithée, Thalie et Euphrosine.

GRACIAN (Balthasar), célèbre jésuite espagnol, natif de Catalaïud, autrefois Bilbilis, enseigna les belles-lettres, la philosophie et la théologie dans sa société, prêcha pendant quelques années et fut recteur du collége de Tarragone, où il mourut le 6 décembre 1658. On a de lui un grand nombre d'ouvrages utiles, en espagnol, 2 vol. in-4°. Les principaux de ceux qui ont été traduits d'espagnol en français sont, 1° *Le héros*, traduit par le père de Courbeville, jésuite, Rotterdam, 1729, in-12; 2° Réflexions politiques sur les plus grands princes, et particulièrement sur Ferdinand-le-Catholique, traduites par M. de Silhouette, Amsterdam, 1731, in-12. Le père de Courbeville, jésuite, en a aussi donné une traduction sous ce titre : *Le politique don Ferdinand-le-Catholique*, Paris, 1732, in-12, avec des notes; 3° *L'Homme universel*, traduit par le père de Courbeville, in-12; 4° *L'Homme détrompé*, ou *Le Criticon*, traduit par Maunoy, en 3 tom. in-12; 5° *L'Homme de cour*, traduit par Amelot de la Houssaye, avec des notes, in-12. Le père de Courbeville en a aussi donné une traduction sous ce titre : *Maximes de Balthasar Gracian, avec des réponses aux critiques de l'Homme universel*, Paris, 1730, in-12.

GRADENIGO (Pierre), doge ou duc de Venise en 1290, découvrit par sa prudence la conjuration de Bejamont Tiepolo, et en prévint les suites. Il gouverna la république avec sagesse, et mourut en 1303. C'est lui qui changea en aristocratie le gouvernement de Venise, qui depuis 1173 était presque entièrement populaire, et qui donna à cette république à peu près la forme qu'elle a présentement. Il ne faut pas le confondre avec Barthélemi Gradenigo, autre doge de Venise, élu en 1339, qui soumit les Candiots révoltés, et mourut en 1342, ni avec Jean Gradenigo, élu doge de Venise en 1352.

GRÆCINUS (Julius). *Voy.* Agricola.

GRAEF. *Voy.* Graaf.

GRÆVIUS (Jean-Georges), l'un des plus savans critiques du 17e siècle, naquit à Naumbourg le 29 janvier 1632. Il fut disciple de Jean-Frédéric Gronovius, et enseigna à Duisbourg, puis à Deventer; ensuite il fut professeur en politique, en histoire et en éloquence à Utrecht pendant 41 ans. Il mourut le 11 janvier 1703, à 71 ans. On a de lui un grand Recueil des antiquités romaines en 12 vol. in-fol.; le Trésor des antiquités d'Italie en 6 vol. in-fol., continué par Burman jusqu'à 45 vol. *Voy.* Gronovius (Jacques); une édition d'Hésiode, et plusieurs autres ouvrages estimés.

GRAF (Jean), peintre, né à Vienne vers 1680, fut disciple de Van-Alen, dont il devint le gendre. Il se plaisait à peindre des sujets de caprice, tels que des places publiques, où l'on voyait des foules de peuple, des chevaux et d'autres animaux, des basses-cours, etc.

GRAFFIGNY (Françoise d'Apponcourt), fille d'un major de la gendarmerie du duc de Lorraine, épousa M. de Graffigny, homme emporté, avec lequel elle courut souvent risque de la vie, et dont elle fut enfin séparée juridiquement. Le caractère violent de M. de Graffigny lui fit finir ses jours dans une prison. Sa veuve vint à Paris avec mademoiselle de Guise, destinée au maréchal de Richelieu. Elle s'y fit connaître avantageusement par les belles qualités de son esprit; elle fournit dans *Le recueil de ces Messieurs*, 1745, in-12, la nouvelle espagnole intitulée *Le mauvais exemple*; *Les lettres d'une Péruvienne*, 2 vol. in-12, avec celles d'Aza, lui firent une réputation. *Cénie*, pièce dans le genre du comique larmoyant, eut plus de succès que *La fille d'Aristide*. Elle mourut en 1758, à 64 ans.

GRAFFIO, plus connu sous le nom de *Jacobus de Graffiis*, fameux casuiste du 16e siècle, natif de Capoue, fut abbé de Mont-Cassin, et grand-pénitencier de Naples. On a de lui divers ouvrages sur la morale et les cas de conscience, 2 vol. in-4°.

GRAHAM (Georges), horloger de Londres, né à Gratwick en Northumberland en 1675, a inventé l'échappement à cylindre; il était membre de la société de Londres, et de la secte des quakers. Il faisait aussi d'excellens instrumens de mathématiques et d'astro-

Digitized by Google

nomie. Cet habile artiste a été enterré le 24 novembre 1751, dans le tombeau de ses ancêtres à Tompion.

GRAILLY (Jean de), captal de Buch, et l'un des plus grands capitaines de son temps, commandait en 1364 les troupes de Philippe, roi de Navarre, contre Charles V, roi de France, à la bataille de Cocherel en Normandie, où il fut fait prisonnier par Bertrand du Guesclin. Il ne fut relâché que par le traité de paix conclu entre ces deux princes. Il passa ensuite au service des Anglais contre la France; et après s'être signalé en diverses rencontres, il fut fait prisonnier devant Soubise en 1372, et renfermé dans la tour du Temple à Paris. Le roi d'Angleterre mit tout en œuvre pour le retirer, et obtint enfin sa liberté à condition qu'il ferait serment de ne porter jamais les armes contre la France; mais le captal de Buch aima mieux mourir en prison que de prêter ce serment. Il mourut en 1377.

GRAIN ou GRIN (Jean-Baptiste Le), maître des requêtes de l'hôtel de la reine Marie de Médicis, est auteur de l'Histoire de Henri IV, in-fol., et de celle de Louis XIII, in-fol., jusqu'à la mort du maréchal d'Ancre en 1617. Ces histoires sont estimées, et contiennent des choses qui ne se trouvent point ailleurs: mais comme il y loue le célèbre docteur Richer, et qu'il y combat les opinions ultramontaines, il essuya bien des traverses et des chagrins au sujet de ces deux ouvrages. Il mourut à Montgeron, près de Paris, le 2 juillet 1642. On a de lui d'autres ouvrages. Il défendit par son testament à ses descendans de confier aux jésuites l'éducation de leurs enfans, et cela à perpétuité.

GRAINDORGE (André), natif de la ville de Caen au 17e siècle, a trouvé l'invention de faire des figures sur les toiles qu'on appelle ouvrées. Il ne poussa pas néanmoins cette invention jusqu'à sa perfection, car il n'y faisait que des carreaux et des fleurs; mais Richard Graindorge son fils, qui vécut jusqu'à l'âge de 82 ans, eut le loisir de perfectionner ce que son père avait inventé. Il trouva le moyen d'y représenter toutes sortes d'animaux et d'autres figures, et donna à cet ouvrage le nom de haute-lice, peut-être à cause des lices ou fils entrelacés dans la trame: c'est ce que nous appelons toiles damassées, à cause de leur ressemblance avec le damas blanc. Cet habile ouvrier donna le premier la méthode d'en faire des serviettes de table, et son fils Michel en éleva plusieurs manufactures en différens endroits de la France, où ces toiles damassées sont devenues fort communes. Cette famille de Graindorge a produit plusieurs autres personnes de mérite et d'esprit, entre autres Jacques Graindorge, habile antiquaire, homme de goût et d'esprit, dont M. Huet, qui était son ami, fait un grand éloge.

GRAINDORGE (André), frère de ce dernier et docteur en médecine de la faculté de Montpellier, était un savant philosophe, et suivait les principes d'Épicure et de Gassendi. Il mourut le 13 janvier 1676, à 60 ans. On a de lui, 1° un Traité de la nature du feu, de la lumière et des couleurs, in-4°; 2° un autre Traité de l'origine des macreuses, 1680, in-12, et d'autres ouvrages. C'est à lui que M. Huet a dédié son livre *De interpretatione*.

GRAINVILLE (Charles-Joseph de Lespine de), conseiller au parlement de Paris, mort en 1754, a donné un Recueil d'arrêts rendus en la quatrième chambre des enquêtes, 1750, in-4°; Mémoires sur la vie de Pibrac, 1758, in-12.

GRAM (Jean), célèbre et savant écrivain danois, né dans le Jutland en 1685, après avoir été quelque temps professeur en grec à Copenhague, fut fait conseiller de justice, archivaire, historiographe et bibliothécaire du roi. Il devint conseiller d'état en 1745, et mourut en 1748. C'est lui qui a posé les fondemens de l'académie de Copenhague. On a de lui 1° des Dissertations et d'autres écrits estimés; 2° *Corpus diplomatum ad res danicas facientium*. Cet ouvrage, qu'il entreprit par ordre du roi Christian VI, est encore en manuscrit; il doit avoir plusieurs volumes in-folio.

GRAMAYE (Jean-Baptiste), natif d'Anvers, protonotaire apostolique, prévôt d'Arnheim, et historiographe des Pays-Bas, voulant passer en Espagne, fut pris par des corsaires d'Alger, qui le menèrent en Afrique. De retour dans les Pays-Bas, il fit divers voyages, et mourut à Lubeck en 1635. Ses prin-

Digitized by Google

cipaux ouvrages sont, 1° *Africa illustrata*, in-4° ; 2° *Diarium algeriense* ; 3° l'Histoire et les antiquités du Brabant, en latin, in-4° ; 4° les Antiquités de Flandre, Louvain, 1608, in-folio ; 5° *Peregrinatio Belgica*, *specimen linguarum orbis universi*, in-4°.

GRAMONT (Gabatel de), célèbre cardinal du 16e siècle, de l'illustre et ancienne maison de Gramont dans la Navarre, s'acquit l'estime du roi François Ier, qui l'employa en des négociations importantes, et le combla de biens et d'honneurs. Il eut successivement les évêchés de Conserans, de Tarbes et de Poitiers, puis les archevêchés de Bordeaux et de Toulouse, et mourut au château de Balma, près de Toulouse, le 26 mars 1534.

GRAMONT (Antoine de), duc, pair et maréchal de France, de la même maison que le précédent, se signala en diverses occasions sous Louis XIII et sous Louis XIV, et mourut à Bayonne le 12 juillet 1678, à 74 ans. Il avait l'esprit orné, et raillait agréablement. Ses Mémoires, en 2 vol. in-12, traitent des négociations pour l'élection de l'empereur à la diète de Francfort en 1651, et pour le mariage de l'infante avec Louis XIV. Philibert, comte de Gramont, son frère, mort en 1687, à 86 ans, avait aussi l'esprit orné, et se distingua à la cour. Le comte Hamilton, son beau-frère, a donné les Mémoires de sa vie, in-12, ou 2 vol. petit in-12.

GRAMONT (Armand de), comte de Guiche, fils du précédent, était un des plus agréables seigneurs de la cour ; mais il avait aussi la fatuité de croire inspirer de l'amour à toutes les femmes ; son imprudence avec Madame le fit exiler. Il servit dans la guerre de Hollande, et se distingua au passage du Rhin. Il mourut en 1673, à 34 ans, sans postérité ; mais son frère Antoine IV, mort en 1720, eut Antoine V, qui s'est distingué pendant la guerre de la succession d'Espagne, fut nommé maréchal de France en 1724, et mourut en 1725 ; il a laissé postérité.

GRAMONT *Gramondus*, (Gabriel-Barthélemi, seigneur de), président au parlement de Toulouse, et fils du doyen des conseillers de ce même parlement, sortait d'une ancienne famille du Rouergue qui a possédé long-temps la terre de Gramont. Il est auteur d'une Histoire du règne de Louis XIII, depuis la mort de Henri IV jusqu'en 1629. Cette histoire, dont la meilleure édition est de 1643, in-fol., en latin, est comme la suite de celle du président de Thou ; mais elle lui est infiniment inférieure pour le style et pour la fidélité. Il flatte le cardinal de Richelieu, dont il attendait des grâces, et déchire Arnauld d'Andilly et d'autres, dont il n'attendait rien. Ce président mourut en 1654. Il avait publié en 1623 une Histoire particulière des guerres de Louis XIII contre les sujets protestans. Elle renferme des faits curieux et intéressans.

GRANACCI, peintre de Florence, mort en 1543, à 57 ans, s'est fait connaître par les mascarades qui se donnaient alors tous les ans à Florence dans le carnaval ; les plus célèbres ont été le triomphe de Paul Emile et celui de Camille. Il a été fait un recueil des vers qui s'y chantaient, 1559, in-8°, presque tous imparfaits de la page 298 à 398.

GRANCEY (Jacques de Rouxel de Médavy, comte de), parvint par ses amis et ses longs services au grade de maréchal de France en 1651. Il gagna depuis une bataille en Italie contre le comte de Caracène ; mais ses irrésolutions l'empêchèrent d'en profiter. Il mourut en 1680, à 80 ans. Son petit-fils, Jacques-Léonor, fut maréchal de France en 1724, et mourut en 1725, ne laissant qu'une fille. *V.* Fervaques.

GRANCOLAS (Jean), docteur de Sorbonne, natif de Paris, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont, 1° de l'Antiquité des cérémonies des sacremens ; 2° Traité des liturgies ; 3° l'ancien Sacramentaire de l'Église ; 4° Traduction française des Catéchèses de saint Cyrille de Jérusalem ; 5° Commentaire historique sur le bréviaire romain, etc. : ce dernier ouvrage est estimé ; 6° Critique des auteurs ecclésiastiques, 2 vol. in-8° ; 7° la Science des confesseurs, 2 vol. in-12 ; 8° Histoire abrégée de l'Église de Paris, 2 vol. in-12. Cette histoire fut supprimée, parce qu'il y maltraite le cardinal de Noailles. Il mourut à Paris le 1er août 1732.

GRAND (Antoine Le), célèbre philosophe cartésien, appelé par quelques-uns l'abréviateur de Descartes,

Digitized by Google

était de Douai. Ses principaux ouvrages sont, 1° des Notes sur la physique de Rohault, qui ont été imprimées; 2° *Institutio philosophiæ secundum principia R. Descartes*, Norimbergæ, 1711, in-4°; 3° *Curiosus rerum abditarum naturæque arcanorum perscrutator*, in-8°, et sous le titre de *Historia naturæ, Norimbergæ*, 1712, in-4°. *Voy.* MAGNUS.

GRAND (JOACHIM LE), habile critique et judicieux historien, naquit à Saint-Lô en Normandie le 6 février 1653. Il étudia la philosophie à Caen, sous le célèbre Pierre Cally, et entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1671. Il en sortit cinq après, et fut chargé de l'éducation du marquis de Vins, puis de celle du duc d'Estrées. Il fut ensuite secrétaire d'ambassade en Portugal et en Espagne, et mourut à Paris le 1er mai 1733, à 80 ans. On a de lui plusieurs ouvrages très-curieux, dont quelques-uns ont été composés par ordre des ministres d'état. Les principaux sont, 1° *Mémoires touchant la succession de la couronne d'Espagne*, 1711, in-8°; 2° *L'Allemagne menacée d'être bientôt réduite en monarchie absolue*, 1711, in-4°; 3° Traité de la succession à la couronne de France par les Agnats, c'est-à-dire pour la succession masculine directe, 1728, in-12. Ce traité est curieux et très-estimé; 4° Histoire du divorce de Henri VIII, contre Burnet, 3 vol. in-12, estimés; Relation de l'Abyssinie de Lobo, in-4°; Histoire de l'île de Ceylan de Ribeyro, 1701, in-12.

GRAND (LOUIS LE), docteur de Sorbonne, né à Luzigny, diocèse d'Autun, était de la communauté de Saint-Sulpice, et est mort le 20 juillet 1780. Il avait publié divers traités de théologie: *De Deo*, 1751, 2 vol. in-12; *De ecclesiâ*, 1779, in-8°. Un autre Louis Le Grand, conseiller à Troyes, mort en 1664, à 76 ans, a fait un Commentaire estimé sur la coutume de Troyes, 1737, in-fol.

GRAND (ETIENNE-ANTOINE-MATHIEU LE), né à Versailles, servit longtemps d'interprète à la Canée, à Alexandrie, à Tripoli de Syrie, au Caire, à Alep, à Constantinople. Il s'attacha tellement dans ces différens emplois à l'étude des langues orientales, que lorsqu'il revint en France occuper une place de secrétaire-interprète, personne n'était plus en état que lui de parler et d'écrire l'arabe. Ce fut lui qui écrivit en arabe le traité de commerce de 1768 avec le royaume de Maroc. Lorsque le roi de Maroc l'eut lu, il ne pût s'empêcher de dire qu'il ne croyait pas que dans les cours d'Europe on pût porter à ce degré de perfection la connaissance de cette langue. Il mourut au mois de juillet 1784, à 60 ans. Le seul ouvrage qu'il ait publié est la traduction d'une Controverse des religieux maronites avec un musulman, sur la religion chrétienne et le mahométisme, 1766, in-12.

GRAND (MARC-ANTOINE LE), acteur et poète français, excellait sur le théâtre dans les rôles de rois et de héros et dans ceux de paysan. Il composa 34 pièces, tant pour le théâtre français que pour les comédiens italiens. Les plus estimées sont: *Le roi de Cocagne*, *Plutus*, *Le triomphe du temps*, *L'Amour diable*, *La foire Saint-Laurent*, *La famille extravagante*, *La métamorphose amoureuse*, *L'usurier gentilhomme*, *L'aveugle clairvoyant*, *L'ami de tout le monde*, et *La nouveauté*. Il était né à Paris en 1672, et y mourut en 1728, à 56 ans. Ses œuvres ont été recueillies et imprimées en 4 vol. in-12, 1770. On n'y trouve pas *Le luxurieux*, qui est imprimé séparément.

GRAND (PIERRE LE), de Dieppe, célèbre aventurier, qui, vers 1640, avec un vaisseau de 4 canons et de 28 hommes d'équipage, s'empara, vers l'île Saint-Domingue, du vice-amiral des galions d'Espagne, vaisseau monté de 54 pièces de canon, qui avait été séparé de sa flotte par un coup de vent. Il amena sa prise en Europe, et ne retourna plus en Amérique.

GRAND (HENRI LE), dit Belleville, acteur de la troupe du Marais, mort en 1634, jouait le rôle de Turlupin sous le masque.

GRAND-JEAN DE FOUCHY (PHILIPPE), né à Mâcon en 1666, se destinait à l'état ecclésiastique, lorsque, à la vue d'une imprimerie, il crut y remarquer des défauts, et forma le dessein de rectifier les formes des caractères. Il a travaillé pour l'imprimerie royale; le caractère de la préface des

Digitized by Google

Médailles de Louis XIV, de la première édition in-folio, et le caractère du texte sont de lui. Cet habile artiste est mort le 6 mai 1714.

GRANDET (Joseph), pieux et savant curé de Sainte-Croix-d'Angers, dont la mémoire est en bénédiction dans cette ville, pour les biens spirituels et temporels qu'il a procurés à sa paroisse, et même dans tout le diocèse, est mort en 1724, à 78 ans. Il est auteur 1° de la Vie de M. Creté, curé de Normandie; 2° de Mademoiselle de Melun, princesse d'Épinay, institutrice des hospitalières de Beaugé et de Beaufort en Anjou; 3° du comte de Moret, fils naturel de Henri IV; 4° de M. Dubois de la Ferté, chevalier de Malte; 5° de M. Louis Grignon de Montfort, missionnaire; 6° d'une Dissertation sur l'apparition de J.-C. au saint Sacrement, en la paroisse des Ulmes de Saint-Florent, près Saumur, le 2 juin 1668; 7° de l'Histoire ecclésiastique d'Angers: les premiers articles, chacun 1 vol. in-12, le dernier manuscrit au séminaire d'Angers.

GRANDIER (Urbain), fameux curé et chanoine de Loudun, fils d'un notaire royal de Sablé, était bien fait, agréable et beau parleur, mais d'une conduite peu sage et peu régulière. Il fut accusé d'impudicité, et condamné en 1629 par l'official de l'évêque de Poitiers à se défaire de ses bénéfices et à vivre en pénitence; mais il appela de cette sentence, et fut déclaré innocent par son métropolitain et par le présidial de Poitiers. Trois ans après quelques religieuses de Loudun, qui passaient pour possédées, accusèrent Urbain Grandier de magie; M. de Laubardemont, conseiller d'état, et douze juges des siéges voisins de Loudun furent chargés de lui faire son procès; et sur la déposition d'Astarot, de Cédon, d'Asmodée, etc., c'est-à-dire sur la déposition des religieuses qui se disaient possédées par ces démons, Urbain Grandier fut déclaré, le 18 août 1634, dûment atteint et convaincu du crime de magie, maléfice et possession arrivée par son fait ès personnes d'aucunes des religieuses ursulines de Loudun, etc., et condamné à faire amende honorable et à être brûlé vif, ce qui fut exécuté. Cependant les docteurs de Sorbonne, consultés sur la déposition des religieuses de Loudun, qui se disaient possédées, avaient répondu que, quand bien même leur possession serait certaine, on ne devait avoir aucun égard en justice à leur déposition, attendu que le diable est menteur et calomniateur, selon l'Évangile (saint Jean, VIII, 44), et que si l'on admettait une fois de telles dépositions, les personnes les plus vertueuses ne seraient point en sûreté, pouvant être accusées par les démons d'avoir causé des sortiléges et des possessions. Plusieurs écrivains ont dit qu'une des causes de la perte de Grandier fut d'avoir été accusé d'être l'auteur de *La Cordonnière de Loudun*, libelle très-injurieux à la personne et à la famille du cardinal de Richelieu; mais cela n'a aucune vraisemblance. On peut voir tout ce qui concerne Grandier dans le livre intitulé *Histoire des diables de Loudun*, par Aubin, calviniste, Amsterdam, 1693, in-12, et dans la réfutation de cette histoire par de la Menardaye, Liége, 1749, in-12. On conservait en Sorbonne le procès-verbal de la visite de M. des Roches, secrétaire du cardinal de Richelieu, des religieuses de Loudun. On voit clairement par ce procès-verbal que ces religieuses n'étaient pas possédées, mais qu'elles savaient un peu de latin, et qu'on leur faisait jouer un rôle qu'elles désapprouvaient intérieurement et même quelquefois publiquement; que d'ailleurs M. de Laubardemont, en affectant beaucoup de piété et de zèle pour la religion, était un homme vendu au cardinal de Richelieu, et capable de tout sacrifier pour plaire à cette éminence.

GRANDIN (Martin), habile docteur et professeur de Sorbonne, natif de Saint-Quentin, enseigna la théologie en Sorbonne avec réputation pendant plus de 50 ans, et mourut le 16 novembre 1691, à 87 ans. On a de lui un Cours de théologie imprimé après sa mort, en 6 vol. in-4°, en latin, par les soins de M. d'Argentré.

GRANDMONT. *Voy.* Saint-Étienne.

GRANDPRÉ (le comte de). *Voy.* Joyeuse.

GRANDVAL (Nicolas Racot), mort à Paris sa patrie en 1753, à 77 ans, est auteur du poëme de *Car-*

Digitized by Google

touche, in-8°, fig., et de quelques comédies, comme du *Camp de Porché-Fontaine*; du *Quartier d'hiver*; *Agathe*, etc.

GRANET (François), natif de Brignole, entra dans l'état ecclésiastique, et vint s'établir à Paris, où il se fit connaître des savans. Il n'était que diacre, et il jouit d'une fortune très-médiocre jusqu'à sa mort, arrivée le 2 avril 1741, à 49 ans. Ses principaux ouvrages sont, 1° une édition des œuvres de M. de Launoi, 1731, 10 vol. in-fol.; 2° plusieurs vol. du journal intitulé *Bibliothèque française*; 3° plusieurs éditions de nos bons auteurs; 4° *Observations sur les écrits modernes*, et le *Nouvelliste du Parnasse*, avec l'abbé Desfontaines; la traduction de la Chronologie de Newton, 1728, in-4°; un Recueil sur les tragédies de Corneille et Racine, 2 vol. in-12. Il ne faut pas le confondre avec Jean-Joseph Granet, censeur royal et ancien avocat au conseil, qui était d'Aix, et qui est mort à Paris en 1759, à 74 ans. Il a fait l'*Histoire de l'hôtel royal des Invalides*, Paris, 1736, in-fol., fig., redonnée par M. l'abbé Pérau en 1756.

GRANGE (Jean de la), d'une noble et ancienne famille de Beaujolais, se fit bénédictin, et se rendit habile dans la jurisprudence civile et canonique. Il fut ensuite abbé de Fécamp, et employé par le pape Innocent VI en des affaires importantes. Charles-le-Sage, instruit de sa capacité, le fit ministre d'état et surintendant de ses finances, lui donna l'évêché d'Amiens, et lui procura le chapeau de cardinal en 1375. On remarque de lui une chose assez singulière, c'est qu'étant président en la cour des aides, puis conseiller au parlement, il jugea plusieurs procès, même étant cardinal. Après la mort de Charles V, arrivée en 1380, craignant le ressentiment de Charles VI, auquel il avait parlé durement du vivant du roi son père, il se retira à Avignon, où il mourut le 24 avril 1402. *Voy.* Montigny.

GRANGE (de la), né à Montpellier, se priva par ses bizarreries des ressources qu'il aurait pu trouver dans sa famille. Réduit à vivre du produit de sa plume, il se tourna du côté de la comédie, dont il a donné quelques-unes seul et d'autres en société, au théâtre Italien: elles ont eu quelque réussite, comme *Les Contre-temps*, *La Gageure*, *L'Italien marié à Paris*. Il a mis en vers *L'Ecossaise* de Voltaire, la tragédie de *Mandrin*, et a traduit deux mauvais romans, l'*Adrienne*, 2 vol. in-12, et *Le Coche*, 1767, 2 vol. in-12. Il est mort à l'hôpital de la Charité en 1767.

GRANGE (Nicolas de la), né à Paris en 1738, vainquit par sa constance et son ardeur pour l'étude l'espèce d'opposition que la pauvreté de ses parens mettait à son éducation littéraire. Il obtint de sa mère d'aller du faubourg Saint-Antoine, où il demeurait, au collége de Beauvais; un peu de pain qu'il emportait le matin lui servait toute la journée. Après la classe du matin, il se retirait dans une allée ou dans le vestibule d'une église, pour se préparer à celle du soir, et épargnait ainsi la dépense d'un répétiteur. Son professeur, qui l'aperçut un jour sous une porte cochère, faisant son devoir, crut qu'il avait donné lieu à ses parens de se plaindre de lui, et le réprimanda. La Grange souffrit la réprimande, pour ne pas dévoiler la pauvreté de sa mère; mais, ayant été rencontré une seconde fois, il ne put en cacher la raison. Le professeur attendri l'embrassa, et lui procura une bourse. M. le baron d'Holbach le choisit pour gouverneur de ses fils, et à la fin de leur éducation il s'apprêtait à lui faire ressentir des effets de sa générosité, lorsque la mort enleva M. de la Grange le 18 octobre 1775. A ses heures de loisir il traduisit *Lucrèce*, qui est magnifiquement imprimé en latin, avec sa traduction, Paris, 1767, 2 vol. in-8°, fig., ou 2 vol. in-12. M. de la Grange a aussi traduit *Sénèque*, qui a paru en 6 vol. in-12, et les *Antiquités de la Grèce*, de Lambert Bos, qui ont été imprimées à Paris, 1769, in-12. M. Diderot a ajouté au *Sénèque* une vie de Sénèque qui en fait le septième volume. Il y en a une édition en 2 vol., plus garnie de traits hardis, qu'il n'était pas difficile d'imaginer.

GRANGE-CHANCEL (Joseph de la), né dans le Périgord en 1676, fit une petite comédie en 3 actes à l'âge de 9 ans. Elle fut représentée plusieurs jours de suite dans le collége de Bordeaux où il étudiait. Il n'avait que 16

Digitized by Google

ans lorsqu'il donna sa tragédie de *Jugurtha*. Mais ce qui le fit plus connaître fut une satire contre le duc d'Orléans, régent, intitulée *les Philippiques*. Pour se soustraire au châtiment qu'il méritait, il se sauva à Avignon. Il y avait dans cette ville un officier français qui y était réfugié pour un meurtre; on lui promit sa grâce s'il pouvait attirer l'auteur des Philipiques sur les terres de France; il y réussit. La Grance fut conduit aux îles Sainte-Marguerite. Il sut gagner l'amitié de ses gardiens, et se sauva dans une barque à Ville-Franche, malgré une furieuse tempête. Le roi de Sardaigne lui fit donner une somme assez considérable. Il passa de là en Espagne, et ensuite en Hollande, jusqu'à la mort du duc d'Orléans; alors on lui permit de finir ses jours en France. Il y mourut en 1758, au château d'Antamat, où il était né. Ses OEuvres ont été réunies en 5 vol. petit in-12.

GRANGER, célèbre voyageur, natif de Dijon, mourut en revenant de Perse, à deux journées de Bassora, vers 1733. On a donné la relation de son voyage, 1745, in-12.

GRANIER (Pierre), sculpteur, du diocèse de Montpellier, mort à Paris le 16 octobre 1715, à 80 ans. On voit plusieurs statues de lui dans les jardins de Versailles, Ino et Mélicerte, Bacchus, le Poëme pastoral, etc.

GRANJON (Robert), vers le milieu du 16e siècle, célèbre graveur et fondeur de caractères d'imprimerie.

GRANMONT, gentilhomme parisien, n'avait que neuf ans lorsque, choqué des assiduités d'un officier auprès de sa sœur, il mit l'épée à la main contre lui, et lui fit trois blessures, dont il mourut après avoir obtenu la grâce de Granmont. Ayant pris le parti de la marine, il parvint à commander une frégate, avec laquelle il s'empara d'une flûte hollandaise qui valait 40,000 livres, et dont il consuma la valeur à la Martinique au jeu et avec les femmes. N'osant retourner en France, il se fit flibustier. Une de ses plus considérables expéditions fut la prise de la ville de Campêche en 1685. Le gouverneur de Mérida ayant refusé de lui rendre deux de ses compagnons qu'il avait faits prisonniers, cet aventurier brûla la ville, fit sauter le fort, et réduisit en cendres pour 200,000 écus de bois de Campêche. En 1686 il voulut faire encore une course sur un navire de 180 hommes d'équipage; mais on n'a plus entendu parler de lui ni de ses compagnons: il devait être fait cette même année lieutenant-de-roi et commander dans la mer du Sud.

GRANT (François), lord Cullen, jurisconsulte anglais, prit un parti qui ne pouvait manquer de lui réussir après le départ du roi Jacques. Il publia un écrit par lequel il croyait prouver, selon les lois, que le pouvoir était dévolu au peuple, qui avait droit de choisir un souverain, et recommandait le prince d'Orange; cet écrit influa beaucoup sur les résolutions qui furent prises. Grant fut décoré de la charge de juge d'Ecosse sa patrie, et mourut le 16 mars 1726.

GRANVELLE. *Voy.* Perrenot.

GRANVILLE (Georges), vicomte Lansdowne, n'avait que 21 ans lors de la révolution de 1688. Il la souffrit impatiemment; mais voyant les affaires du roi désespérées, il se conforma au temps, et se consola dans ses terres, en Cornouailles, par la poésie, dont il s'occupait. Cependant il pénétra dans les affaires; mais n'étant pas du parti qui prit le dessus sur la fin du règne de la reine Anne, il vint en France, d'où il retourna en Angleterre par la protection de la reine Caroline, à qui il présenta ses poésies, en 2 vol. in-4° manuscrits. Elles ont depuis été imprimées en 3 vol. in-12.

GRAS (Antoine Le), prêtre de l'Oratoire, mort en 1751, à 70 ans, a traduit Cornélius Népos, 1729, in-12; les Ouvrages des saints pères qui ont vécu du temps des apôtres, 1749, in-12.

GRAS (Louise de Marillac, veuve de M. Le), dame illustre par sa piété et par ses vertus, fondatrice, avec saint Vincent de Paule, des Sœurs de la Charité, appelées aussi les Sœurs-Grises, naquit à Paris le 12 août 1591, de Louis de Marillac, frère de Michel de Marillac, garde des sceaux, et du maréchal de Marillac. Elle épousa en 1613 Antoine Le Gras, secrétaire des commandemens de la reine de Médicis, et demeura veuve en 1625. Alors M. Camus, évêque de Belley, son directeur, la mit sous la conduite de saint Vincent

Digitized by Google

de Paule, qui l'employa dans les établissemens de charité. Elle mourut en odeur de sainteté le 15 mars 1662, à 71 ans. M. Gobillon a écrit sa Vie, in-12.

GRASSIS (Paris de), frère du cardinal Achille de Grassis, et maître des cérémonies sous le pape Léon X et ses successeurs, puis évêque de Pesaro, fit beaucoup parler de lui au commencement du 16e siècle. Il trompa les antiquaires, leur donnant pour une inscription antique l'épitaphe d'une mule qu'il avait lui-même composée, et avait fait graver sur une pièce de marbre. On a de lui un Cérémonial qui est estimé. Il s'éleva avec une espèce de fureur contre Christophe Marcel, archevêque de Corfou, parce qu'il avait fait imprimer en 1516 le livre des *Rites de l'église romaine*, composé par Augustin Patrice sous le pontificat d'Innocent VIII.

GRASSIS (Paduanus de), né à Barlette, se fit religieux de l'ordre de Saint-François, et vivait en 1540. Son ouvrage *De republicâ ecclesiasticâ*, et son *Enchiridion scholasticum*, sont imprimés à Venise, 1583, in-4°.

GRASWINCHEL (Théodore), natif de Delft, avocat fiscal des domaines des états de Hollande, greffier et secrétaire de la chambre mi-partie, de la part des états-généraux à la Haie, était non-seulement bien versé dans les matières de droit, mais aussi dans les belles-lettres et dans la poésie latine. Il mourut à Malines le 12 octobre 1666, à 66 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° un livre *De jure majestatis*, 1642, in-4°, dans lequel il établit les principes les plus favorables aux monarques; 2° *Libertas Veneta, seu Venetorum in se ac suos imperandi jus*, 1634, in-4°; 3° *Mariti liberi vindiciæ adversùs Petrum-Baptistam Burgum*, 1652, in-4°; 4° *De præludiis justitiæ et juris*, avec une Dissertation; 5° *De fide hæreticis et rebellibus servandâ*, 1660, etc.

GRATAROLE (Guillaume), natif de Bergame, enseigna d'abord la médecine à Padoue avec réputation; mais ayant embrassé les nouvelles erreurs à la persuasion de Pierre Martyr, il se retira en Suisse, où il pratiqua et enseigna la médecine avec succès. Il mourut à Bâle le 16 avril 1568, à 52 ans. Il est auteur de divers ouvrages très-curieux, comme de la *Manière de conserver et d'augmenter la mémoire*, in-8°, traduit en français par Étienne Cope, Lyon, 1586, in-16; de la *Conservation de la santé des magistrats, des voyageurs, des hommes d'étude*, in-8°; *De prædictione morum, naturarumque hominum faciliex inspectione partium corporis*, in-8°; *De vini naturâ*, Coloniæ, 1571, in-8°.

GRATIANI (Antoine-Marie), savant évêque d'Amélia, était de la petite ville de Burgo-di-san-Sepolcro en Toscane. Il fut élevé par le cardinal Commendon, qui lui confia les affaires les plus importantes, et lui donna une riche abbaye. Après la mort de ce cardinal, Gratiani fut secrétaire du pape Sixte V, puis du cardinal Montalte. Clément VIII, qui lui devait en partie son élévation à la papauté, lui donna l'évêché d'Amélia, et l'envoya nonce à Venise. Il voulait même le faire cardinal, mais il en fut détourné par le cardinal Aldobrandin, parce que Gratiani était sujet du duc de Florence. L'air de Venise étant contraire à sa santé, il se retira à Amélia, y remplit les devoirs d'un saint évêque, et y mourut en 1611, à 75 ans. On a de lui, 1° des Ordonnances synodales; 2° la Vie du cardinal Commendon, in-4°, qui a été traduite en français par M. Fléchier; 3° *De bello Cyprio*, in-4°; 4° *De casibus adversis illustrium vivorum sui ævi*, in-4°, traduit en français par Le Pelletier, etc.

GRATIANI (Jérôme), secrétaire et conseiller d'état du duc de Modène, a composé dans le 17e siècle un poëme bien inférieur à celui du Tasse, intitulé *Il conquisto di Granata*, in-4° ou in-12. Il a fait aussi une tragédie de Cromwel.

GRATIEN, empereur romain, né à Sirmich le 18 avril 359, de Valentinien Ier, par sa première femme Sévère, fut déclaré Auguste par son père à Amiens le 24 août 367, et lui succéda le 17 novembre 375. Gratien avait de l'esprit, de l'éloquence, de la modestie, de la chasteté, et un grand zèle contre les hérétiques. Il associa Théodose à l'empire, et lui donna l'Orient en partage; il éleva le poète Ausone au consulat, et vainquit les Allemands

Digitized by Google

proche de Strasbourg. C'est le premier des empereurs qui refusa le titre de souverain pontife, parce que c'était une dignité du paganisme; il détruisit même l'autel de la Victoire à Rome, et attribua au fisc tous les revenus qui servaient à payer les sacrifices et les prêtres idolâtres. Mais la fin du règne de ce prince ne fut point heureuse; car Maxime, qui commandait dans la Grande-Bretagne, ayant promis de rétablir les autels des dieux et les revenus des prêtres et des sacrifices, tout l'empire d'Occident le reconnut empereur, et il défit Gratien à Paris par la trahison de ses troupes qui l'abandonnèrent. Après cette défaite, l'empereur prit la fuite, et fut assassiné à Lyon par Andragathius, le 25 août 383, à 24 ans.

GRATIEN, simple soldat, fut élevé à l'empire par des légions romaines révoltées dans la Grande-Bretagne, pour l'opposer à Honorius, vers l'an 407; mais il fut mis à mort quatre mois après par ceux mêmes qui l'avaient couronné.

GRATIEN, célèbre religieux bénédictin au 12e siècle, natif de Chiusi, employa près de vingt-quatre ans à composer dans le monastère de Bologne un ouvrage qui lui a acquis une réputation immortelle. Il l'intitula *Le Décret*, ou *Concordantia discordantium canonum*, parce qu'il tâche d'y concilier les canons qui semblent contraires les uns aux autres. Il le publia vers 1151. Comme il s'est trompé quelquefois en prenant un canon d'un concile ou un passage d'un père pour un autre, et qu'il a souvent cité de fausses décrétales, divers auteurs ont travaillé à corriger ses défauts, et principalement Antoine Augustin, dans son excellent ouvrage intitulé *De emendatione Gratiani*, dont Baluze a donné une excellente édition. C'est principalement au Décret de Gratien que les papes sont redevables de la grande autorité qu'ils ont exercée dans le 13e siècle et dans les suivans; toutes leurs prétentions y sont appuyées de canons supposés; mais alors on n'avait pas assez de critique pour les suspecter de faux. Son Décret fait une des principales parties du droit canon, dont l'édition de Rome, 1582, 4 vol. in-fol., et celle de Lyon, 1671, 3 vol. in-fol., sont estimées. *Voyez* Pithou, Gibert. Il y a une édition particulière de ce Décret, Mayence, 1472, in-fol. *Voy.*, pour les autres parties du corps du droit canon, Clément V, Boniface VIII, Grégoire XI.

GRATIUS FALISCUS, poète latin, contemporain d'Ovide, est auteur d'un poëme intitulé *Cynegeticon*, ou de la manière de chasser avec les chiens. La meilleure édition de ce poëme est celle d'Elzévir, 1645, in-12, et celle de Leipsick, 1659, in-4°, avec les savantes notes de *Janus Ulitius*. On le trouve aussi avec les autres poètes qui traitent de la chasse, Leyde, 1728, dans les *Poetæ latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-4°, et dans *Corpus poetarum* de Maittaire.

GRATIUS (Ortuinus), né à Holhvick, diocèse de Munster, se nommait Gras; il enseigna les humanités et la philosophie à Cologne, dans un collége dont il devint supérieur, et où il mourut le 22 mai 1542. Son attachement à la religion catholique lui atura l'inimitié de Reuchlin, Huttin et autres professeurs. Ceux-ci, pour tourner en ridicule les théologiens de l'église romaine dans leur façon de s'exprimer, les moines, et quelques pratiques de religion, firent imprimer en 1516 et 1517, in-4°, 2 parties, *Epistolæ obscurorum virorum ad dominum magistrum Ortuinum Gratium*, réimprimées souvent depuis, entre autres à Londres, 1710, in-12. Léon X condamna ce livre le 15 mars 1517, et Gratius y opposa *Lamentationes obscurorum virorum non prohibitæ per sedem apostolicam*, Cologne, 1518, in-8°, réimprimées en 1649. Il a encore donné *Triumphus B. Job*, en vers élégiaques, et en 3 livres, Cologne, 1537, in-fol.: *Fasciculus rerum expetendarum et fugiendarum*, Cologne, 1535, in-fol., réimprimé par les soins d'Edouard Brown, Londres, 1690, 2 vol. in-fol.: c'est un recueil de pièces concernant le concile de Bâle.

GRAVELOT (Henri-François Bourguignon), naquit à Paris le 26 mars 1699. Son peu de progrès dans les études ordinaires lui fit préférer le crayon. Il accompagna M. de la Rochalard, nommé gouverneur-général de Saint-Domingue, où il trouva M. Frezier qui l'employa à la levée de la carte du pays. Sa famille lui fit passer une pacotille d'environ 14,000 liv.,

Digitized by Google

qui fut la proie des flots. Gravelot repassa en France, où il s'appliqua sérieusement au dessin. Entouré d'un grand nombre d'artistes célèbres, il craignit de ne pouvoir se faire jour; il passa à Londres, où il fut bien accueilli, et où il resta 13 ans. C'est depuis son retour en 1745 que sont sortis de son crayon tous ces beaux dessins qui ont enrichi nos meilleurs livres, et dont il choisissait lui-même les situations: Corneille, Racine, Voltaire, Bocace, l'Arioste, les Contes moraux de Marmontel, l'Almanach iconologique, les 99 petites figures pour la Loterie de l'École-Militaire, à chacune desquelles il joignit un madrigal. Il est mort le 20 avril 1773: il avait été marié deux fois, et n'avait pas eu d'enfans.

GRAVEROL (Jean), savant ministre de la religion prétendue réformée, naquit à Nimes le 11 septembre 1636; il quitta Lyon, où il était ministre, à la révocation de l'édit de Nantes, et se réfugia à Amsterdam, puis à Londres, où il fut fait ministre, et où il mourut en 1718, laissant un grand nombre d'ouvrages, dont le principal est son *Moses vindicatus*, Amsterdam, 1694, in-12, où il donne les preuves de la création et de la narration de Moïse, contre le livre de Burnet intitulé *Archeolog a philosophica, sive doctrina antiqua de rerum originibus*.

GRAVEROL (François), frère du précédent, né à Nimes en 1635, fut avocat au parlement de Toulouse et au présidial de Nimes. C'était un habile jurisconsulte et un savant antiquaire. Il mourut à Nimes le 10 septembre 1694. On a de lui 1° plusieurs Dissertations sur diverses médailles; 2° de savantes Observations sur les arrêts du parlement de Toulouse recueillis par La Rocheflavin, Toulouse 1720, in-4°; 3° Notice ou abrégé historique des vingt-deux villes chefs des diocèses de la province de Languedoc, in-fol.; 4° *Le Sorberiana*, in-12, dont il y a eu plusieurs éditions, etc. Il était de l'académie des *Ricovrati* de Padoue et de celle de Nimes. Il fit la devise *Æmula lauri* pour cette dernière académie, qui l'adopta.

GRAVESANDE (Guillaume-Jacques de S'), très-célèbre mathématicien et savant philosophe newtonien, naquit à Bois-le-Duc en 1688, d'une ancienne famille. Dès l'âge de 18 ans il composa en partie son Essai de perspective, auquel il joignit un Traité de l'usage de la chambre obscure pour le dessin. Il s'associa en 1713 aux auteurs du Journal littéraire, et fournit plusieurs Extraits et Dissertations originales, réimprimés avec ses autres œuvres philosophiques à Amsterdam, 1774, 2 vol. in-4°. S'Gravesande alla en 1715 en Angleterre en qualité de secrétaire d'ambassade; il fut reçu aussitôt de la société royale de Londres, et s'acquit l'estime du célèbre Newton, avec lequel il contracta des liaisons fort étroites qui ont duré jusqu'à sa mort. De retour en Hollande, il fut fait professeur d'astronomie et de mathématiques à Leyde en 1717. Il se donna un très-bel appareil de machines, dont la plupart étaient de son invention, et ouvrit un cours complet de physique expérimentale. Il se rendit à Cassel en 1721, à la prière du landgrave de Hesse, pour examiner la fameuse machine d'Orphireus, qui prétendait avoir trouvé le mouvement perpétuel, et en porter son jugement. Il l'admira, et n'en put rien décider, parce qu'Orphireus en cachait l'intérieur. Il conseilla le prince de la faire déplacer pour voir si elle n'avait aucune communication avec quelque mobile extérieur. Orphireus, homme bizarre, aima mieux mettre sa machine en pièces, et se priva d'une fortune considérable. S'Gravesande devint encore un professeur de philosophie à Leyde en 1734, et mourut le 28 février 1742, universellement regretté à cause de sa probité, de la douceur de son caractère et de son attachement à la religion; c'était un des plus beaux génies, et l'un des savans les plus profonds du 18e siècle. Il avait deux fils de grande espérance, qui sont morts avant lui. Ses ouvrages sont, 1° son Essai de perspective, qui passe pour le meilleur traité qui ait été fait sur cette matière; 2° *Physices elementa mathematica experimentis confirmata, sive introductio ad philosophiam newtonianam*, ouvrage excellent, dont la meilleure édition fut publiée après sa mort par M. Allamand son disciple, à Leyde, 1742, 2 vol. in-4°, et traduit en français par M. de Joncourt, 1746,

Digitized by Google

2 vol. in-4° ; 3° *Philosophiæ newtonianæ institutiones*, 1744, in-8° : c'est l'abrégé du précédent ; 4° un Cours d'algèbre très-estimé et intitulé *Matheseos universalis elementa*, Leyde, 1727, in-8° ; 5° *Introductio ad philosophiam, metaphysicam et logicam continens*. Cet ouvrage passe pour un chef-d'œuvre : il a été traduit en français, 1737, in-12.

GRAVESON (Ignace-Hyacinthe Amat de), natif du village de Graveson, près d'Avignon, de parens illustres, prit l'habit de religieux à l'âge de 16 ans, et prit le bonnet de docteur à Paris. Le général de son ordre l'attira ensuite à Rome, où le père de Graveson enseigna la théologie avec une réputation extraordinaire. Il refusa une chaire de théologie que le roi de Sardaigne lui offrit dans l'université de Turin, fut un des théologiens du concile de Rome tenu en 1725, eut grande part à la négociation entamée entre le saint Siége et le cardinal de Noailles, et mourut à Arles en 1733, à 63 ans. Il y était venu pour prendre l'air natal, qu'il croyait nécessaire au rétablissement de sa santé. Ses ouvrages ont été imprimés à Venise en 1740, en 7 vol. in-4°. Ils comprennent, 1° l'Histoire de l'Ancien Testament ; 2° l'Histoire ecclésiastique jusqu'à l'an 1730, Augsbourg, 1751, 2 tomes in-fol. ; 3° un Traité de la vie et des mystères de Jésus-Christ ; 4° la Vie du brave Crillon ; des Opuscules sur la grâce efficace, la prédestination, etc.

GRAVILLE (Barthélemi-Claude Graillard de), né à Paris, est mort en 1764, à 37 ans. On a de lui *Journal villageois*, 1759, in-12 ; *Le mage de Chica*, 1759, in-12 ; *Entendons-nous*, 1760, in-12 ; *L'homme vrai*, 1761, in-12 ; *L'ami des filles*, 1761, in-12 ; *Génie de la littérature italienne*, 1760, in-12, journal qui n'a pas été continué. Il a travaillé aux Recueils alphabétiques depuis *C* jusqu'à la fin.

GRAVILLE (Louis Malet de), amiral de France, petit-fils de Jean V, maître des arbalétriers, grand partisan de Charles VII, eut le plus grand crédit à la cour des rois Louis XI, Charles VIII et Louis XII, et y amassa des biens immenses. Il prêta à Louis XII 90,000 liv., pour lesquelles il reçut les domaines de Melun, Corbeil et Dourdan. Il ordonna que ces domaines seraient rendus au roi, le suppliant de décharger de pareille somme les bailliages de son royaume les plus chargés d'impôts, et mourut à Marcoussis le 30 octobre 1516, laissant trois filles mariées. Il était le dernier mâle de sa maison, connue dès la fin du douzième siècle.

GRAVINA (Dominique), savant religieux dominicain, parvint aux premières charges de son ordre par son mérite, et mourut à Rome le 26 août 1643, à 70 ans. On a de lui *De catholicis præscriptionibus*, Naples, 1727, 2 tom. in-fol. ; *Stato della religione di san Domenico*, Rome, 1605, in-12, et d'autres ouvrages de théologie.

GRAVINA (Janus-Vincentius), célèbre jurisconsulte, poète et orateur, natif du diocèse de Cosenze en Calabre, s'acquit l'estime du pape Innocent XII, qui lui donna une chaire de droit au collége de la Sapience à Rome. Clément XI continua de le protéger, et Gravina lui dédia ses ouvrages en 1717. Il mourut à Rome le 6 janvier 1718, à 54 ans. La meilleure édition de ses ouvrages est celle de Leipsick, 1737, in-4°, avec les notes de Moscovius. On estime surtout les trois livres de l'origine du droit. Son livre *De romano imperio* est fautif. Son traité intitulé *Ragione poetica*, en 2 livres, Rome, 1708, in-4°, a été traduit en français par M. Requier, et imprimé à Paris en 1755, en deux petits vol. in-12, sous ce titre, *Raison ou idée de la poésie*. On a aussi de Gravina cinq tragédies qui ne sont point estimées, imprimées avec un Traité de la tragédie, Venise, 1740, in-8°, et d'autres ouvrages, les uns en latin et les autres en italien. Il était de l'académie des Arcades de Rome. M. Serrai, prêtre de Saint-Jérôme, a donné sa vie en latin.

GRAVINA (Pierre), excellent poète italien, natif de Palerme en Sicile, et originaire de Gravina, ville du royaume de Naples, fut chanoine à Naples, et mourut à Rome en 1528, in-4°, à 74 ans. On a de lui un Recueil de ce qui nous reste de ses poésies, Naples, 1532. Sannazar en fait un grand éloge.

Digitized by Google

Gravina eut pour Mécènes le général Gonzalve et Prosper Colonne.

GRAVIUS (Henri), savant imprimeur, natif de Louvain, enseigna la théologie pendant 20 ans, et fut appelé à Rome par le pape, qui lui confia le soin de la bibliothèque et de l'imprimerie du Vatican. Il mourut le 2 avril 1591, à 55 ans. *Voy.* Greaves.

GRAUNT (Édouard), savant écrivain anglais, au 16e siècle, fut maître de l'école de Westminster, et mourut en 1601. On a de lui, 1° *Græcæ linguæ spicilegium*, 1575, in-4°; 2° *Institutio Græcæ grammatices compendiaria in usum regiæ scholæ westmonasteriensis.*

GRAUNT (Jean), membre de la société royale de Londres, se distingua par un ouvrage célèbre et curieux intitulé *Observations naturelles et politiques sur les bills de mortalité*; il embrassa la religion catholique romaine sur la fin de sa vie, après avoir été puritain et socinien, et mourut en 1674.

GRAWER (Albert), fameux théologien luthérien, naquit à Mescow, village de la Marche-de-Brandebourg, en 1575. Il s'est acquis une grande réputation dans son parti par son zèle et par ses écrits contre les sociniens et contre l'église romaine, et mourut le 30 novembre 1617, étant surintendant des églises du pays de Weimar. C'est de tous les luthériens celui qui a écrit avec le plus de chaleur contre les calvinistes. Voici le titre de quelques-uns de ses ouvrages: *Absurda absurdorum absurdissima calvinistica*, Ienæ, 1612, in-4°; *Anti-Lubinus, de naturâ mali*, Magdebourg, 1606, in-4°: ce livre est contre Eilhart Lubin; *Bellum Calvini et Jesu-Christi*, Magdebourg, 1705, in-4°.

GRAY (Thomas), naquit à Cornhill, le 26 décembre 1716, d'une famille honnête de Londres. Son grand-père était marchand; mais son père, Philippe Gray, qui était notaire, avait dissipé son bien. Il fit ses études à Eton et à Cambridge, en 1734, où il se lia avec Horace Walpole et Richard West. En 1739 il fit un voyage en France et en Italie, pour y accompagner M. Walpole. De retour à Cambridge, il y prit le degré de docteur ès-lois, fut nommé professeur d'histoire, et y mourut le 30 juillet 1771. Ses Poésies et ses Lettres sont réunies avec sa Vie, en 4 vol. in-8° imprimés à Yorck en 1778; le *Barde* et l'*Hymne à l'adversité* sont les pièces les plus estimées.

GRAY. *Voyez* Jeanne.

GRAZZINI (Antoine-François), poëte italien, surnommé *Il Lasca*, dont on a six comédies, Venise, 1582, in-8°; des sonnets et des poésies diverses, qui sont estimées La meilleure édition de ses poésies est de Florence, 1741, 2 vol. in-8°. On a imprimé à Paris ses Nouvelles, 1756, in-8°, dont il y a des exemplaires tirés in-4°, sous le titre de Londres; *La guerra de mostri, poema giocoso*, Florence, 1584, in-4°. Il a été l'éditeur du second livre de Berni, Florence, 1555, in-8°; *Di tutti i trionfi, carri, mascherate o canti carnascialeschi dal tempo di Lorenzo de Medici a questo anno*, 1559, in-8°; il s'y trouve souvent une lacune de cent pages, c'est-à-dire que la page 297 se trouve collée sur la page 398; cette lacune contenait 51 canzoni de Jean-Baptiste dell' Ottomaio, qui avaient été mis dans ce recueil sans sa participation, et que son frère en fit retrancher par l'autorité des magistrats. L'auteur les fit imprimer séparément l'année suivante, de même format; et il faut les joindre aux exemplaires mutilés. Cependant, quoiqu'il y ait 55 chansons au lieu de 51, on préfère les trouver dans le recueil, à cause des changemens qui y ont été faits. Ce recueil a été réimprimé, Cosmopoli, 1750, en 2 vol. in-8; mais cette réimpression n'est pas recherchée. Il est mort en 1583, à 80 ans.

GREAVES *Gravius* (Jean), né à Calmoor dans le comté de Kent en Angleterre, en 1602, fut fait professeur de géométrie dans le comté de Gresham en 1630. Il résolut alors de voyager; et après avoir parcouru toute l'Italie, il alla à Constantinople, puis en Egypte, où il mesura les pyramides. Enfin, après avoir fait une collection considérable et curieuse de manuscrits grecs, arabes et persans, de médailles, de pierres gravées et d'autres antiquités, il repassa en Angleterre en 1640. Greaves fut alors choisi professeur en astronomie dans la chaire de Saville à Oxford, ce qui lui donna lieu de publier des ouvrages d'astronomie arabe,

Digitized by Google

et d'autres de sa composition. Il proposa en 1645 une méthode de corriger le calendrier, publia en 1646 sa *Pyramidographiæ* ou *description des pyramides d'Égypte*, que Thévenot a traduite en français, et insérée dans le Recueil de ses voyages; et en 1647 un Discours sur le pied et le denier romain, pour servir de principes aux mesures et aux poids des anciens, en anglais, in-8°. L'année suivante les parlementaires le chassèrent de sa chaire, et l'obligèrent de quitter l'université à cause de son attachement à la famille royale. Il se retira à Londres, où il continua ses études avec ardeur : il y publia un grand nombre d'ouvrages estimés, un entre autres sur la manière de faire éclore les poulets dans les fours, selon la méthode des Égyptiens, dans les Transactions philosophiques; une Dissertation très-curieuse du sérail, de Robert Withers, en anglais, in-8°; *Elementa linguæ persicæ*, Londres, 1649, in-4°; *De signis Arabum et Persarum astronomicis*, 1648, in-4°; *Epochæ celebriores Ulug-Bei*, 1650, in-4°; *Astronomia Shah Cholgii, Persæ*, 1652, in-4°. Ses œuvres complètes ont été publiées à Londres, 1737, 2 vol. in-8°. Il mourut en 1652, à 50 ans.

GREBAN (Arnould et Simon), poètes français du 15e siècle, tous deux nés à Compiègne; le premier chanoine du Mans, le second docteur en théologie et secrétaire de Charles d'Anjou, comte du Maine, sous Charles VII, et enterré dans l'église de Saint-Julien du Mans, ont composé, vers 1450, *Le mystère des Actes des Apôtres à personnages*, dont il y a deux éditions différentes pour les changemens; la première de 1537 ou 1540; la seconde de 1541, in-fol., toutes trois à Paris.

GRÉCOURT (Jean-Baptiste-Joseph Villart de), né à Tours vers 1683, d'une bonne famille, embrassa l'état ecclésiastique de bonne heure, et fut pourvu en 1697 d'un canonicat de Saint-Martin de Tours. L'abbé de Grécourt ne posséda jamais que ce bénéfice avec une chapelle dans l'église de Paris. Il prêcha avec applaudissement; mais l'amour des plaisirs, de l'enjouement et des belles compagnies le dégoûta bientôt de cette pénible fonction; il lia amitié avec le maréchal d'Estrées, qui le menait avec lui aux états de Bretagne, et passa une partie de sa vie à faire des vers et à se divertir au château de Veret, qu'il appelait son paradis terrestre. L'âge ne lui fit changer ni de conduite ni de caractère. Il mourut à Tours le 2 avril 1743, à 59 ans. Ses Œuvres ont été imprimées en 4 vol. in-12; elles contiennent des fables, des épigrammes, des chansons, des contes, des madrigaux, et le poëme intitulé *Philotanus*, qu'on lui attribue, quoiqu'il l'ait seulement revu. On y remarque un esprit aisé, naturel et agréable, mais très-libertin.

GREEN (Robert), poète libertin, vivait sous le règne d'Elisabeth. Il est mort en 1592.

GREENHILL (Jean), peintre anglais, disciple de Pierre Lédy, l'emportait sur son maître quand il peignait des femmes. On ignore l'année de sa mort.

GREENVILLE (Richard), fonda une colonie en Virginie en 1585. La conduite imprudente des colons avec les naturels du pays leur en fit autant d'ennemis; alors, n'osant plus s'écarter, et souffrant la disette, parce qu'ils ne pouvaient s'accoutumer à la vie des sauvages, ils se trouvèrent heureux de monter sur les vaisseaux de François Drake, qui passait par là pour revenir en Angleterre. Cependant Greenville portait du secours à sa colonie en 1586; il n'y trouva personne: il apprit que les naturels du pays ne les avaient pas exterminés; mais on ne put lui dire ce qu'ils étaient devenus. Il y laissa 50 hommes, leur donna des vivres pour deux ans, et retourna en Angleterre. En 1587 Raleigh y conduisit une nouvelle colonie de 150 hommes, qu'il établit dans les maisons qu'on avait construites l'année précédente; mais il n'y avait plus personne de ceux que Greenville y avait laissés. Cependant on jugea qu'ils étaient dans l'île de Civaran, à 20 lieues de là, parce qu'on trouva ce mot écrit. On voulut inutilement s'y rendre, ces malheureux colons restèrent pendant seize ans dans l'oubli; et au bout de ce temps il n'y avait aucune trace d'eux. Greenville commandait le secours envoyé à la Rochelle en 1627.

GRÉGOIRE Ier (Saint ou le Grand),

Digitized by Google

pape et docteur de l'Eglise, né à Rome d'une famille patricienne, se distingua tellement dans la charge de sénateur, que l'empereur Justin-le-Jeune le créa préfet de Rome. Il quitta cette dignité, et s'enferma dans le monastère de Saint-André, qu'il avait fondé à Rome dans sa maison paternelle, sous la discipline de l'abbé Valentius ; il en fut bientôt tiré par le pape Benoît Ier qui le fit son septième diacre. Pélage II l'envoya à Constantinople pour demander du secours contre les Lombards. C'est là qu'il disputa sur la nature des corps des bienheureux contre le patriarche, qui était eutichien. De retour à Rome, il fut secrétaire du pape Pélage, et obtint ensuite la permission de se retirer dans son monastère. Pélage étant mort, saint Grégoire fut élu pape le 3 septembre 590. Il ne consentit à son élection qu'après qu'elle eut été confirmée par un miracle, et qu'il eut employé tous les moyens imaginables pour en faire élire un autre. Il parut par sa conduite que le choix ne pouvait tomber sur une personne plus digne d'une si grande place. Il n'oublia rien pour éteindre le schisme introduit dans l'Eglise à l'occasion des Trois Chapitres ; il envoya en 596 saint Augustin en Angleterre pour y prêcher l'Evangile ; maintint avec fermeté les droits du saint Siége, et la discipline ecclésiastique, s'éleva avec force contre l'incontinence des clercs, fit punir les calomniateurs, et s'opposa à l'ambition du patriarche de Constantinople, qui prenait la qualité d'évêque œcuménique ou universel. Les auteurs de sa vie ont parlé différemment des louanges qu'il donne dans ses lettres au tyran Phocas et à la reine Brunehaut. On dit aussi qu'il fit détruire les beaux monumens de l'ancienne magnificence des Romains, afin d'empêcher ceux qui venaient à Rome de faire plus d'attention aux arcs de triomphe et aux antiquités du paganisme qu'aux choses saintes, et qu'il fit brûler une infinité de livres des païens et en particulier Tite-Live ; mais ces faits ne sont point certains. Il travailla avec assez de zèle à réunir les schismatiques et à convertir les hérétiques ; mais il voulait qu'on employât à leur égard la persuasion et non la violence. Il s'opposa aux vexations qu'on exerçait contre les juifs les pour attirer au christianisme. « C'est, disait-il, par la douceur, la bonté, l'instruction qu'il faut appeler les infidèles à la religion chrétienne, et non par les menaces et par la terreur. » Il réforma en 599 l'office de l'église romaine, et mourut le 12 mars 604. C'est lui qui prit le premier la qualité de serviteur des serviteurs de Dieu, pour s'opposer aux titres fastueux que prenaient les patriarches d'Orient. La meilleure édition de ses œuvres est celle du père de Sainte-Marthe, bénédictin, 1705, 4 vol. in-fol. On estime principalement son *Pastoral*, et les 12 livres de lettres qu'il écrivit durant son pontificat. Le père de Sainte-Marthe a écrit sa Vie, imprimée à Rouen en 1697, in-4°. Maimbourg a donné l'histoire de son pontificat. Saint Grégoire eut pour successeur Sabinien, qui voulut faire brûler ses écrits ; mais ils échappèrent du feu par un miracle, selon Jean Diacre.

GRÉGOIRE II (Saint), romain, succéda au pape Constantin en 715. Il envoya saint Boniface en Allemagne pour y convertir les infidèles, et gouverna l'Eglise avec zèle et avec sagesse. Il convoqua deux conciles, l'un en 721 contre les mariages illicites ; l'autre en 726 contre les iconoclastes, et mourut le 12 février 731. On a de lui quinze Lettres et un Mémoire donné à ses envoyés en Bavière sur divers points de la discipline ecclésiastique dans les Conciles.

GRÉGOIRE III (Saint), natif de Syrie, fut élu pape le 18 mars 731. Il écrivit à l'empereur Léon en faveur du culte des images, excommunia les iconoclastes dans un concile qu'il assembla en 732, et mourut le 28 novembre 741. C'est le premier pape que le peuple de Rome obligea de gouverner en souverain l'exarchat de Ravenne. On a de lui deux lettres dans les Conciles.

GRÉGOIRE IV, romain, succéda au pape Valentin le 5 janvier 828. Il vint en France pour accorder Louis-le-Débonnaire avec ses enfans, sans y pouvoir réussir. Le bruit courait qu'il excommunierait les évêques attachés à l'empereur. « Si le pape vient pour nous excommunier, dirent ces évêques, il s'en retournera lui-même excommunié. »

Digitized by Google

Il fit célébrer la fête de tous les saints dans toute l'église, et mourut le 25 janvier 844. On a de lui trois Lettres dans les Conciles.

GRÉGOIRE V, nommé auparavant Brunon, était parent de l'empereur Othon III. Il succéda au pape Jean XV le 11 juin 996, et fit chasser de Rome l'antipape Jean, évêque de Plaisance. Il mourut le 18 février 999. On a de lui quatre Lettres dans les Conciles.

GRÉGOIRE VI, romain et archiprêtre de l'église de Rome, nommé auparavant Jean Gratien, se mit en possession du saint Siége par la cession que lui en fit Benoît IX, auquel Silvestre III disputait le pontificat. Ainsi il y eut alors trois prétendans au saint Siége; mais l'empereur Henri les fit déposer tous trois comme simoniaques, et fit élire, en 1046, Suidger, évêque de Bamberg, qui prit le nom de Clément II, et fut reconnu par tout le monde pour pape légitime. On trouve dans les Conciles une Lettre circulaire de Grégoire VI à tous les fidèles.

GRÉGOIRE VII, pape célèbre, appelé auparavant Hildebrand, né à Saone en Toscane, d'un père qui était charpentier, devint prieur de Cluni, et alla à Rome avec Brunon, évêque de Toul, qu'il fit élire pape sous le nom de Léon IX. Nicolas II le fit archidiacre de l'église de Rome, et il eut l'administration de toutes les affaires sous Alexandre II. Il succéda à ce pape en 1073, et fit confirmer son élection par l'empereur Henri IV. Le père Pagi remarque que c'est le dernier pape dont le décret d'élection ait été envoyé à l'empereur pour être confirmé. Grégoire VII tint aussitôt un concile à Rome contre les simoniaques et contre les ecclésiastiques concubinaires; il déclara excommuniés tous ceux qui recevraient d'un laïque les investitures d'aucun bénéfice et ceux qui les donneraient. Il n'en excepta personne, et ses légats déclarèrent à l'empereur, qui était allé au-devant d'eux jusqu'à Nuremberg, qu'ils avaient des ordres exprès de le traiter comme un excommunié jusqu'à ce qu'il eût été absous de la simonie. Il reçut d'eux l'absolution, et il écrivit à Grégoire qu'il lui serait toujours soumis. Néanmoins il ne voulut point permettre aux légats de convoquer un concile, et retint à sa cour ceux de ses ministres que le pape avait nommément excommuniés. Grégoire le fit citer pour comparaître au synode prochain de Rome; mais l'empereur se moqua de ses menaces, et convoqua un concile à Worms en 1076, où le cardinal Le Blanc se porta pour accusateur du pape. Cette assemblée déclara nulle l'élection de Grégoire, qui de son côté tint un synode à Rome, dans lequel il excommunia l'empereur avec ses complices; et, ce qu'un pape n'avait encore jamais fait, il priva ce prince de la dignité impériale, et de ses royaumes de Germanie et d'Italie, déclarant tous ses sujets absous du serment de fidélité. Il écrivit ensuite, le 3 septembre 1076, une lettre circulaire à tous les évêques et à tous les princes d'Allemagne, pour les exhorter à élire un autre roi si Henri ne se convertissait pas; et comme il avait prévu que sa conduite lui attirerait de grands ennemis, il mit dans ses intérêts trois illustres princesses, Agnès, mère de l'empereur, la duchesse Béatrix sa tante, et la comtesse Mathilde sa cousine germaine. Ces deux dernières princesses étaient très-puissantes en Italie, et y possédaient de très-grands états. Le pape s'attacha Mathilde d'une manière particulière, et se ligua avec Rodolphe, duc de Souabe, avec Guelphe, duc de Bavière, et avec plusieurs autres princes d'Allemagne. Cette ligue devint si puissante que les seigneurs allemands, s'étant rassemblés à Tribur près de Mayence, résolurent de déposer l'empereur, et lui déclarèrent que s'il n'obtenait son absolution du pape avant l'an et jour de son excommunication, il serait déchu de son royaume sans aucune espérance de retour. Henri fut obligé de se soumettre à de dures conditions. Il partit avec sa femme et son fils encore enfant, pendant la plus rude saison de l'année, traversa les Alpes avec des incommodités insupportables, et obtint du pape, qui était à Canossa, forteresse de la princesse Mathilde, son absolution, à des conditions d'une dureté inouïe, portées par un acte du 28 janvier 1077. Avant que de l'obtenir on l'avait obligé d'être trois jours à la porte du château sans aucune marque de dignité, nu-pieds, vêtu de laine sur la chair, et sans manger jusqu'au soir. Ses partisans excommuniés éprouvèrent la

Digitized by Google

même rigueur, ce qui refroidit beaucoup le zèle que les Lombards avaient pour lui. Pour se remettre dans leur esprit il rompit aussitôt son traité, et témoigna un ardent désir de se venger. Les princes allemands, assemblés à Porcheim, élurent roi Rodolphe, duc de Souabe, le 17 mars 1077. Le pape confirma cette élection dans un concile en 1080, donnant à Rodolphe le royaume de Germanie, accordant à ceux qui lui seraient fidèles l'absolution de tous leurs péchés, et réitérant l'excommunication contre Henri. Ce dernier coup acheva de porter les choses aux dernières extrémités. L'empereur convoqua une assemblée à Mayence, puis à Brixen, où l'on déclara que Grégoire était déchu du pontificat, et l'on élut en sa place Guibert de Parme, archevêque de Ravenne, qui prit le nom de Clément III; ensuite ayant gagné deux batailles, l'une en Allemagne sur Rodolphe, qui mourut de ses blessures, l'autre auprès de Mantoue, sur l'armée de la comtesse Mathilde, il résolut d'aller établir à Rome son anti-pape; il en vint à bout après de grandes difficultés. Grégoire VII fut contraint de s'enfuir de Rome, et se retira à Salerne, où il mourut le 24 mai 1085. C'était un homme doué d'excellentes qualités, et capable des plus grandes choses. Il était régulier dans ses mœurs, ennemi de la simonie et du libertinage, zélé pour la réforme du clergé, ferme et intrépide dans l'exécution de ses projets; mais l'idée fausse qu'il avait des prérogatives de son siége le porta à former des entreprises déraisonnables, qui jetèrent de grands troubles dans l'église et dans l'empire, et qui furent cause de la mort d'une infinité de chrétiens. Il voulait s'assujettir tous les royaumes, même quant au temporel: quoiqu'il n'ait pu réussir dans ce projet chimérique, il augmenta néanmoins, plus qu'aucun autre de ses prédécesseurs, la puissance temporelle des papes. Grégoire XIII fit insérer Grégoire VII dans le Martyrologe romain, et Benoit XIII l'a placé dans le bréviaire, avec une légende qui canonise tout ce qu'il a fait contre l'empereur. Les parlemens de France l'ont supprimée, et quelques évêques ont défendu de la réciter; elle est cependant adoptée en Allemagne. On a de lui un grand nombre de Lettres écrites depuis le mois d'avril 1073 jusqu'en 1082, dans les Conciles. Le traité intitulé *Dictatus papæ*, qui se trouve avec ses lettres, ne parait point être de ce pape.

GRÉGOIRE VIII, appelé auparavant Albert de Mora, était de Bénévent. Il fut élu le 20 octobre 1187, et mourut le 17 décembre suivant. On a de lui trois Lettres dans les Conciles. *Voyez* Bourdin.

GRÉGOIRE IX, d'Anagni, de la famille des comtes de Segni, et neveu d'Innocent III, fut élu pape le 19 mars 1227. Il était auparavant cardinal, évêque d'Ostie, et se nommait Ugolin. Il canonisa saint François d'Assise et plusieurs autres saints; il fit faire une collection des Décrétales par saint Raymond de Pennafort, imprimée à Mayence, 1473, in-fol.: elles font partie du corps de droit canon. *Voy.* Gratien. Il excommunia et déposa Frédéric II, avec lequel il eut des guerres très-fâcheuses, et mourut de chagrin à Rome le 21 août 1241, dans un âge très-avancé. On a des Lettres de lui dans les Conciles, dans le Spicilége, dans le Bullaire.

GRÉGOIRE X, appelé auparavant Thibaut, natif de Plaisance, et archidiacre de Liége, fut élu pape par compromis, et à la persuasion de saint Bonaventure, le 1er septembre 1271, étant alors dans la Terre-Sainte avec Edouard, fils du roi d'Angleterre. Il arriva à Rome l'année suivante, où il travailla à réunir les Guelphes et les Gibelins, et à finir les guerres d'Italie. Il assembla en 1274 le second concile général de Lyon, pour la réunion des grecs et des latins, pour le secours de la Terre-Sainte, et pour la réforme de la discipline ecclésiastique. Il présida en personne ce concile, et mourut en odeur de sainteté à Arezzo le 10 janvier 1276. On a de lui plusieurs Lettres dans les Conciles et dans le Bullaire. C'est lui qui ordonna le premier qu'après la mort du pape les cardinaux seraient renfermés dans un conclave, et n'en sortiraient point qu'ils n'eussent élu un souverain pontife, afin de ne pas laisser le siége aussi long-temps vacant qu'il l'avait été après la mort de son prédécesseur.

GRÉGOIRE XI, appelé auparavant Pierre Roger, neveu du pape Clé-

Digitized by Google

ment VI, naquit au château de Maumont dans le Limousin, du comté de Beaufort en Vallée. Il se distingua par son mérite et par son savoir, devint chanoine de Paris, proviseur de Sorbonne, etc., et fut élu pape le 30 décembre 1370. Il retint auprès de lui Balde, célèbre jurisconsulte, qui lui servit de conseil, travailla à la réunion des princes chrétiens, et condamna les erreurs de Wiclef. C'est ce pape qui, à la sollicitation de sainte Brigite de Suède et de sainte Catherine de Sienne, partit pour Rome en 1376, et quitta Avignon, où le saint Siége avait été transféré depuis soixante-douze ans. Il arriva à Rome le 17 janvier 1377, et y fut reçu avec de grandes acclamations de joie. Peu de temps après, se voyant méprisé par les Romains et par les Florentins, il résolut de retourner à Avignon; mais Dieu ne le permit pas : il mourut à Rome le 28 mars 1378. On a de lui des Lettres dans Luc Wading et Bzovius, et des Bulles dans le Bullaire.

GRÉGOIRE XII, appelé auparavant Ange Corrario, était vénitien, et fut élu le 30 novembre 1406, dans le temps du schisme. Il ratifia au sortir du conclave l'acte qu'il avait fait avec les cardinaux, par lequel il s'était engagé avec serment de renoncer au pontificat pour parvenir à la réunion de l'église; et il écrivit à l'anti-pape Benoît XIII, son concurrent, pour lui proposer de concourir à l'extinction du schisme; mais il fit bientôt voir par sa conduite qu'il n'était pas sincère. C'est pourquoi les cardinaux des deux obédiences tinrent un concile général à Pise en 1409, dans lequel ils déposèrent les deux contendans, et élurent pape Alexandre V. Ainsi il y eut trois contendans à la papauté au lieu de deux. Grégoire, craignant que les Vénitiens ne le fissent arrêter, s'enfuit déguisé dans le royaume de Naples, où le roi Ladislas le protégea quelque temps. Enfin, se voyant abandonné, il envoya sa démission au concile de Constance en 1415, par Charles Malatesta, seigneur de Rimini. Le concile, en reconnaissance de sa démission, ordonna qu'il serait doyen des cardinaux, et qu'il exercerait durant sa vie la légation de la Marche d'Ancône. Il mourut à Recanati le 18 octobre 1417, à 92 ans.

GRÉGOIRE XIII, natif de Bologne, nommé auparavant Hugues Buoncompagno, succéda au pape Pie V le 13 mai 1572. Il était habile jurisconsulte, et avait enseigné le droit avec réputation. Il fonda un grand nombre de colléges, approuva ou réforma plusieurs congrégations religieuses, et reçut diverses ambassades des chrétiens d'Orient et en particulier du Japon. C'est ce pape qui ordonna en 1581 la réformation du calendrier romain. Il assembla à ce sujet les plus habiles mathématiciens de son temps, et adopta le système de Louis Lilio, médecin romain, dont il ordonna l'exécution par une bulle du 24 février 1582, dont on retrancha dix jours. Il mourut le 10 avril 1585, à 83 ans.

GRÉGOIRE XIV, natif de Crémone, nommé auparavant Nicolas Sfrondate ou le cardinal de Crémone, fut élu pape le 5 décembre 1590. Il était pieux, charitable et grand ennemi des hérétiques. Il prit le parti de la ligue contre Henri IV, roi de France, avec beaucoup de vivacité, et mourut le 15 octobre 1591.

GRÉGOIRE XV, natif d'une illustre famille de Bologne, nommé auparavant Alexandre Ludovisio, succéda au pape Paul V le 9 février 1621, à 67 ans. Il publia une Bulle touchant l'élection des papes par les suffrages secrets, canonisa saint Ignace de Loyola, saint François Xavier, saint Philippe de Néri, sainte Thérèse, etc., érigea l'évêché de Paris en métropole, fonda la Propagande, et mourut le 8 juillet 1623. On a de lui *Epistola ad regem Persarum Shá-Abbas, cum notis Hegalsoni*, 1627, in-8°.

GRÉGOIRE DE NEOCÉSARÉE (Saint), surnommé le Thaumaturge à cause de ses miracles, était disciple d'Origène, et fut élu évêque de Néocésarée sa patrie vers 240, pendant son absence. Il assista au concile d'Antioche en 265, contre Paul de Samosate, et mourut le 17 novembre 265. Il eut la consolation de ne laisser que dix-sept idolâtres dans son diocèse, où il n'y avait que dix-sept chrétiens quand il fut ordonné. On a de lui un beau Discours de remercîment à Origène, une Epître canonique, une Paraphrase de l'Ecclésiaste, et quelques autres ouvrages im-

Digitized by Google

primés en grec et en latin, 1626, in-fol., et dans la Bibliothèque des Pères.

GRÉGOIRE DE NAZIANZE (Saint), l'un des plus célèbres et des plus illustres docteurs de l'église grecque, naquit dans le bourg d'Arianze, près de la ville de Nazianze en Cappadoce, vers 328, d'une sainte femme nommée Nonne, et de saint Grégoire, évêque de Nazianze. Il acheva ses études à Athènes avec saint Basile, qui fut le plus cher de ses amis, et avec lequel il vécut long-temps dans la solitude. Saint Basile, étant devenu évêque de Césarée, ordonna saint Grégoire évêque de Sazimes, mais contre son gré, ce qui causa de la froideur entre eux durant quelque temps. Saint Grégoire fut ensuite coadjuteur de son père dans l'église de Nazianze; il ne voulut accepter cette charge qu'à condition qu'il ne lui succéderait point. Après la mort de son père, arrivée le 1er janvier 373, il s'en alla à Séleucie et de là à Constantinople, où il arriva vers 378. Il se mit à la tête des orthodoxes, et prit soin de les instruire dans l'église d'Anastasie, qui était la seule qui restât pour lors aux catholiques. Il convertit plusieurs ariens, et fut regardé comme évêque de Constantinople. Cependant Maxime le philosophe le fit ordonner évêque de cette église par Pierre d'Alexandrie en 379; mais le peuple ne voulut point le reconnaître. Saint Grégoire de Nazianze fut reconnu au contraire comme évêque de cette ville par l'empereur Théodose en 380, et par la première assemblée des évêques du concile général de Constantinople, étant soutenu par Mélèce, évêque d'Antioche. Mais après la mort de Mélèce, les Egyptiens s'étant déclarés contre lui, il se démit volontairement de l'évêché de Constantinople durant la célébration du concile en 382, et se retira à Arianze, où il mourut le 9 mai 391. Ses ouvrages, qui consistent en cinquante-cinq Discours ou Sermons, en plusieurs pièces de poésie, et en un grand nombre de Lettres, ont été imprimés en grec et en latin à Paris en 1609 et 1611, en 2 vol. in-fol., avec les notes du savant abbé de Billy, qui est aussi auteur de la traduction latine. Cette édition est plus estimée que la réimpression de 1630. On trouve dans *Tollii insignia itinerarii italici*, Utrecht, 1696, in-4°, des Poésies de saint Grégoire de Nazianze, qui n'avaient pas encore été imprimées. Ses ouvrages sont écrits avec éloquence; les termes en sont purs, les expressions nobles, les figures variées, les comparaisons justes, les raisonnemens solides. Il est très-sublime et très-exact dans l'explication des mystères, ce qui lui a mérité le nom de théologien par excellence. A ces belles qualités saint Grégoire joignait une éminente piété; mais son ardente passion pour la retraite le rendait d'une humeur triste, chagrine et un peu satirique. C'est aussi à cette même cause qu'on doit attribuer son peu de capacité pour les affaires et pour la politique. M. Hermant a écrit sa vie, in-4°.

GRÉGOIRE DE NYSSE (Saint), père et docteur de l'église, naquit en Cappadoce vers 331. Il était frère de saint Basile-le-Grand, de saint Pierre, évêque de Sébaste, et de sainte Macrine. Il épousa une sainte femme nommée Théosébie, qui fut faite diaconesse lorsqu'il se consacra au sacerdoce. Saint Grégoire fut élu évêque de Nysse en 372, et envoyé en exil par l'empereur Valens en 374, à cause de son zèle pour la foi orthodoxe. Il assista en 379 au concile d'Antioche, qui le chargea d'aller visiter les églises d'Arabie et de Palestine. On lui fournit, par ordre de l'empereur Théodose, une voiture publique. Saint Grégoire de Nysse parut ensuite avec éclat au concile général de Constantinople en 382, et il y prononça l'oraison funèbre de saint Mélèce, évêque d'Antioche. Les évêques eurent pour lui une estime singulière, et le chargèrent des affaires les plus importantes. Il mourut le 9 mars 396, dans un âge très-avancé. On a de lui des Commentaires sur l'Écriture; des Traités dogmatiques; des Sermons sur les mystères; des Discours de morale; des Panégyriques des saints: quelques Lettres sur la discipline de l'église, et d'autres ouvrages dont le père Fronton du Duc donna une bonne édition en 1615, 2 vol. in-fol.; celle de 1638, 3 vol. in-fol., est plus ample et moins correcte. On y trouve beaucoup d'allégories, un style affecté, des raisonnemens abstraits et métaphysiques, et des opinions très-singulières; ce que

Digitized by Google

l'on attribue à son attachement pour les livres d'Origène.

GRÉGOIRE DE TOURS (Saint), *Georgius Florentius Gregorius*, l'un des plus illustres évêques et des plus célèbres écrivains du 6e siècle, était issu d'une noble famille d'Auvergne. Il fut élevé par Gallus, évêque de Clermont, son oncle, et se distingua tellement par sa science et par sa vertu, qu'il fut élu évêque de Tours en 573. Il assista au concile de Paris en 577, au sujet de Prétextat, évêque de Rouen, et résista avec force aux violences de Chilpéric et de Frédégonde. Grégoire de Tours alla ensuite à Rome visiter le tombeau des apôtres. Il y lia amitié avec saint Grégoire-le-Grand, et mourut le 27 novembre 595. Il a écrit l'Histoire de France en dix livres; huit livres des Miracles ou de la Vie des saints, et d'autres ouvrages dans la Bibliothèque des Pères, dont la meilleure édition est celle du père dom Ruinart en 1699, in-fol. Son histoire est d'une grande utilité; car quoique le style en soit dur et grossier, et que l'auteur soit extrêmement simple et crédule, il est aisé néanmoins, avec une saine critique, d'y démêler le vrai d'avec le faux. L'abbé de Maroles l'a traduite en français, 1668, 2 vol. in-8°.

GRÉGOIRE D'ARIMINI ou DE RIMINI, général des augustins en 1357, mort en 1358, et fameux théologien scolastique, surnommé le Docteur authentique, au 14e siècle, est auteur d'un Commentaire sur le *Maître des sentences*, Valence, 1500, in-fol., avec une addition à cet ouvrage, imprimée à Venise, 1522, in-fol.; d'un Traité de l'usure, et d'autres ouvrages, Rimini, 1522, in-fol.

GRÉGOIRE DE SAINT-VINCENT, très-habile mathématicien, naquit à Bruges en 1584. Il se fit jésuite à Rome à l'âge de 20 ans, s'appliqua aux mathématiques sous la direction du savant jésuite Clavius. Dans la suite il professa les mathématiques avec réputation; il alla à Prague, sur la demande de l'empereur Ferdinand II; et Philippe IV, roi d'Espagne, le voulut avoir pour enseigner les mathématiques au jeune prince Jean d'Autriche son fils. Il suivit l'armée de Flandre pendant une campagne, et y reçut plusieurs blessures en confessant les soldats blessés ou mourans. Ce fut lui qui convertit à la religion catholique le maréchal de Ranzau, dans le temps que ce seigneur était gouverneur de Gand. Grégoire de Saint-Vincent mourut d'apoplexie dans cette dernière ville le 27 janvier 1667, à 83 ans. On a de lui en latin trois savans ouvrages de mathématiques, dont le principal et le plus connu est intitulé *Opus geometricum quadraturæ circuli et sectionum coni, decem libris comprehensum*, Antuerpiæ, 1647, 2 vol. in-fol. Quoiqu'il ne démontre pas dans cet ouvrage la quadrature du cercle, comme il prétendait le faire, cela n'empêche pas que son livre ne contienne un grand nombre de vérités et de découvertes importantes, et que la lecture n'en soit très-utile.

GRÉGOIRE (Pierre), savant jurisconsulte, natif de Toulouse, enseigna le droit avec réputation à Cahors, à Toulouse, puis à Pont-à-Mousson, où il mourut en 1597. On a de lui, 1° *Syntagma juris universi*, in-fol.; 2° *De republicâ*, in-8°, et d'autres ouvrages estimés.

GRÉGOIRE (le Père). *Voy.* Marchand.

GREGORY (David), célèbre astronome et mathématicien, natif d'Aberdeen, enseigna les mathématiques et l'astronomie à Edimbourg, puis à Oxford, où il mourut en 1708. On a de lui *Astronomiæ, physicæ et geometricæ elementa*, Oxford, 1702, in-fol., édition plus estimée que celle de Genève, 1724, 1 vol. in-4°; 2° *Exercitatio geometrica de dimensione figurarum*, et d'autres ouvrages excellens.

GRÉGORY (Jacques), oncle du précédent, était aussi un excellent mathématicien, natif d'Ecosse. Après avoir voyagé en divers pays, il fut professeur de mathématiques à Saint-André en Ecosse, et mourut vers 1675. Il a publié 1° *Optica promota*; 2° *Exercitationes geometricæ*, et un grand nombre d'autres ouvrages. Il ne faut pas le confondre avec Jean Grégory, autre écrivain anglais, mort le 13 mars 1646. Celui-ci était habile dans les langues et dans la théologie. On a de lui des notes sur le droit civil et canonique, et des remarques en anglais sur

Digitized by Google

quelques passages de l'Écriture sainte, Oxford, 1646, in-4°, et en latin, Londres, 1660, in-4°.

GRENADE (Louis de), célèbre dominicain du 16e siècle, et l'un des plus excellens maîtres en la vie spirituelle, naquit à Grenade en 1504. Il fut élevé dans la maison du marquis de Mondejar, et il s'y acquit une réputation immortelle par sa piété, par ses prédications et par ses ouvrages. Les rois de Portugal et de Castille eurent pour lui une estime particulière, et voulurent l'élever aux premières dignités ecclésiastiques; mais le père de Grenade les refusa constamment. Il mourut le 31 décembre 1588, à 84 ans. Ses ouvrages ont été traduits en français par M. Girard, en 2 vol. in-fol. et en 10 in-8°. Ils sont écrits avec une éloquence admirable, et contiennent des instructions très-solides. Les principaux sont: 1° *La Guide des pécheurs;* 1 vol.; 2° le *Mémorial de la vie chrétienne*, avec l'addition, 3 vol.; 3° Traité de l'Oraison, 2 vol.; 4° un excellent Catéchisme, 4 vol.: l'édition de 1709 est plus ample que les précédentes; 5° une Instruction pour les prédicateurs, in-8°; 6° un Traité des devoirs des évêques; 7° des Sermons: il y en a 6 vol. in-8°, imprimés à Anvers, 1604, en latin; 8° la Vie du saint prêtre Avila, etc.

GRENAN (Benigne), célèbre professeur de rhétorique au collége d'Harcourt à Paris, était de Noyers en Bourgogne. Il enseigna pendant 20 ans, et mourut à Paris le 13 mai 1723, à 42 ans. On a de lui plusieurs harangues et des pièces de vers en latin. Pierre Grenan son frère aîné, mort le 17 février 1722, à 62 ans, était de la congrégation de la doctrine chrétienne. On a de lui une satire ingénieuse, sous le titre d'*Apologie de l'équivoque*.

GRENVILLE (Denis), docteur en théologie, anglais, né le 22 septembre 1657, devint gendre de l'évêque de Durham, et ne manqua pas de bénéfices; mais à l'avénement du roi Guillaume il en fut privé, parce qu'il ne put se résoudre à lui prêter les nouveaux sermens d'allégeance et de suprématie. Il vint en France, où il mourut le 7 avril 1703, et fut enterré dans l'église des Saints-Innocens, accompagné de quelques amis, anglicans comme lui. Il avait même obtenu la faveur de faire imprimer ses *Opuscules* à Rouen, 1689, in-12. Ils sont assez rares.

GRESHAM (Thomas), né à Londres en 1519, reçut une éducation proportionnée à sa fortune. Quoiqu'il eût pris le parti du commerce, il fut employé dans les finances par le roi Édouard; mais la reine Marie lui ôta cette agence. Elisabeth le reprit à son service. Il est mort le 21 novembre 1579, et a été enterré à sa paroisse de Sainte-Hélène. C'est lui qui a fondé le collége de Gresham à Londres, dans une de ses maisons; il a aussi fait du bien à divers hôpitaux.

GRESSET (Jean-Baptiste Louis), né à Amiens en 1709, entra chez les jésuites à l'âge de 16 ans, et en sortit à l'âge de 26 ans, vers la fin de 1735. Ce fut dans le même temps que parut son *Vert-Vert*, si justement admiré, par un naturel épuré, embelli, orné, étalé, enfin dans toute sa perfection, au jugement de Rousseau. Ce grand poète trouvait que l'auteur, dans son style familier, y étalait tout ce que la poésie a de plus éclatant, et tout ce qu'une connaissance consommée du monde pourrait fournir à un homme qui y aurait passé toute sa vie. Il avait la même idée de sa *Chartreuse*; mais il lui reprochait de la négligence dans ses autres pièces, et prétendait que le style familier n'excluait pas la perfection des vers. Il fut reçu de l'académie française en 1748. A la mort de Louis XV il vint à Paris, eut l'honneur de complimenter, au nom de l'académie, Louis XVI, qui lui donna des lettres de noblesse, et Monsieur le nomma historiographe de Saint-Lazare. De retour dans sa patrie, où il jouissait d'une honnête aisance, il renonça à la poésie, pour ne s'occuper que des œuvres de piété, et y mourut le 16 juin 1777. Il avait épousé en 1751 Mlle Galand, fille d'un négociant d'Amiens, dont il n'a point eu d'enfans. Outre les pièces mentionnées ci-dessus, on a encore de lui, *Les Ombres*, des Épitres, des Odes, la traduction en vers des Églogues de Virgile, la tragédie d'*Edouard III*, la comédie de *Sydney*, celle du *Méchant*: cette dernière est, à juste titre, fort estimée: le tout a

Digitized by Google

été réuni, en 1748, en 2 vol. in-12. On a trouvé parmi ses papiers deux petits poëmes dans le goût de *Vert-Vert*, l'un intitulé *Le Gazetin*, l'autre *Le Parrain magnifique*; mais on n'a pas trouvé les deux chants qu'il avait ajoutés à *Vert-Vert*, intitulés l'*Ouvroir des nones*, qu'il brûla dans sa dernière maladie.

GRETSER (Jacques), savant jésuite, et l'un des plus habiles controversistes de son temps, était de Marckdof en Souabe. Il enseigna long-temps à Ingolstad avec une réputation extraordinaire, et se rendit habile dans les langues, dans la théologie et dans l'antiquité profane et ecclésiastique. Il mourut à Irgolstad le 29 janvier 1625, à 63 ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages dont le plus connu est un traité de Cruce en 3 tomes in-4° et un vol. in-fol. Toutes ses œuvres ont été imprimées à Ratisbonne en 1734 et suiv., en 17 vol. in-fol.

GREUTER (Mathieu), graveur allemand, établi en Italie, dont on remarque principalement l'embrasement de Troie, avait un fils nommé Jean-Frédéric, né à Francfort en 1566, qui s'établit à Rome. Celui-ci fut un des meilleurs graveurs de son temps. On distingue de lui la mort de sainte Cécile, une bataille, les forges de Vulcain, etc.

GREVENBROECK, célèbre peintre flamand, excellait dans les marines et dans l'art de faire des figures en petit, en observant exactement la perspective, la gradation des différens plans, les jours et les ombres, en un mot la vérité des objets.

GREVIL (Foulques), né en 1554, devint favori de la reine Elisabeth, fut fait chevalier du Bain par Jacques Ier, chancelier de l'Échiquier, et membre du conseil privé. Le roi lui donna le château ruiné de Warwick, où il est mort le 30 septembre 1628, à 74 ans, d'un coup de poignard que lui donna son domestique, en se plaignant qu'il ne l'avait pas récompensé. L'assassin se tua dans une autre chambre. Il est enterré dans l'église collégiale de Warwick. Ses ouvrages consistent en deux tragédies, *Alaham* et *Mustapha*, 1633, in-fol., avec plusieurs autres pièces de vers; Histoire des quatorze premières années du roi Jacques, 1651, in-4°; la Vie de Philippe Sidney, 1652, in-8°; OEuvres posthumes, 1670, in-8°; ce sont des poésies. Robert Grévil son parent lui succéda dans le titre de lord Brooek, et fut tué pendant les guerres civiles, à l'attaque de l'église de Lichtfield, le 2 mars 1643. Il est auteur de la *Nature de la Vérité*, Londres, 1640, in-12; Discours sur la nature de l'épiscopat d'Angleterre, 1641, in-4°. La guerre civile était guerre de religion; les militaires étaient théologiens.

GREVIN (Jacques), poète et médecin, naquit à Clermont en Beauvoisis l'an 1538. Dès l'âge de 13 à 14 ans il fit paraître une tragédie intitulée *César*, et deux comédies françaises, *La Trésorière* et *Les Ébahis*. Il s'appliqua aussi à la médecine, et il y réussit avec le même bonheur. Marguerite de France, duchesse de Savoie, qui l'avait mené avec elle en Piémont, le fit depuis son médecin et son conseiller. Il mourut à Turin le 5 novembre 1570, n'ayant pas encore 32 ans, laissant une fille. Ses poésies avec son théâtre sont imprimés à Paris, 1561, in-8°. Il a fait l'Apologie de l'antimoine, et un Traité des venins, in-4°, qui sont traduits en latin, et imprimés in-4°. Il a aussi traduit en vers français les œuvres de Nicandre; *Partium corporis humani elucidatio*, in-fol., etc. Il était calviniste, et se joignit à la Rochechandieu et à Florent Chrétien pour travailler à la pièce ingénieuse intitulée *Le Temple*, qu'ils firent contre Ronsard, qui avait fort maltraité les calvinistes dans son discours sur les misères du temps.

GREW (Néhémie), savant écrivain anglais, exerça la médecine à Londres avec un succès prodigieux, et y mourut subitement en 1711. On a de lui plusieurs ouvrages très-estimés, et en particulier sa Cosmologie sacrée, Londres, 1701, in-fol., dans laquelle il fait d'excellentes observations sur la Providence, sur le gouvernement divin du monde matériel, animal et raisonnable, et sur l'excellence de l'Écriture sainte; son Anatomie des plantes, en anglais, Londres, 1682, in-fol., traduite en français, Paris, 1675, in-12; sa Description du cabinet de la société royale de Londres, en anglais, Londres, 1681, in-fol., fig.

Digitized by Google

GREW (Obadias), théologien presbytérien, eut le courage de déclarer à Cromwel qu'il prévoyait ses desseins sur le roi et la royauté, et de le blâmer. Cromwel n'en convint pas ; mais, quand ils furent devenus publics, Grew lui en écrivit, en lui rappelant ses promesses. Sa lettre fut sans effet ; à la restauration, Grew ayant refusé d'accéder à l'acte de conformité, fut privé du bénéfice qu'il avait, en 1661. Depuis cette privation il ne parait pas avoir fréquenté les conventicules, mais avoir persévéré dans son respect et dans son affection pour l'état jusqu'à sa mort, arrivée le 22 octobre 1689. Il a fait des Sermons, 1670, in-8°, des Méditations sur la parabole de l'enfant prodigue, 1678, in-4°.

GREY (Zacharie), né en 1687, est mort le 25 novembre 1766. L'ouvrage qui le conservera probablement dans la mémoire sont les notes qu'il a mises dans l'édition d'*Hudibras*, 1744, 2 vol. in-8°.

GREY (Richard), docteur en théologie d'Oxford, obtint la cure de Kilncote, et une prébende à Saint-Paul. Il est mort le 28 février 1771, à 78 ans. Il a publié des Sermons, 1730 ; *la Mémoire artificielle*, 1756 ; *Méthode de lire l'hébreu sans points*, 1751, en latin.

GRIBALDI (Mathieu), jurisconsulte de Padoue, joignit aux hérésies des protestans celles des anti-trinitaires. Il fut obligé de se sauver de différentes villes de Suisse, et de se rétracter à Genève, où il était pendant le temps du procès de Servet, pour éviter le châtiment qu'on lui préparait. Il a fait des *Commentaires sur le droit civil*, Francfort, 1577.

GRIBNER (Michel-Henri), naquit à Leipsick en 1682. Son père, qui était ministre dans cette ville, étant mort en 1685, le célèbre M. Mencke épousa la veuve, et prit un grand soin de l'éducation du jeune Gribner, qui a travaillé au journal de Leipsick, fut fait professeur en droit à Wittemberg, d'où il passa à Dresde et enfin à Leipsick, où il fut appelé pour succéder à M. Mencke. Il mourut en 1734. Outre plusieurs Dissertations académiques, on a de lui 1° *Principia processûs judiciarii* ; 2° *Principia jurisprudentiæ naturalis*, petit ouvrage fort estimé ; 3° *Opuscula juris publici et privati*.

GRIERSON (Constance), irlandaise, recommandable pour ses connaissances dans les langues grecque et latine, est morte en 1733, à 27 ans. Elle a donné à Dublin une édition de Tacite et de Térence ; elle a composé des Épigrammes grecques, et des Poésies anglaises.

GRIFFET (Henri), né à Moulins le 9 octobre 1698, entra jeune chez les jésuites à Paris, et professa les belles-lettres au collége de Louis-le-Grand. Il se distingua ensuite dans la chaire. A la dissolution de sa société il se retira à Bruxelles, où il mourut le 22 février 1775, d'une colique néphrétique. On a de lui l'*Année du chrétien*, 18 vol. in-12 ; *Méditations pour tous les jours de l'année*, in-12 ; *Exercices de piété pour la communion*, in-12 ; L'histoire de Louis XIII, 3 vol. in-4°, pour servir de suite à l'histoire de France du père Daniel ; Traité des preuves de l'histoire, in-12 ; 4 vol. in-8° ou in-12 de Sermons ; l'*Insuffisance de la religion naturelle*, 2 vol. in-12. Il est auteur des savantes dissertations insérées dans la dernière édition de l'Histoire de France du père Daniel, 17 vol. in-4°, dont il a été l'éditeur.

GRIFFIER (Jean), peintre, plus connu sous le nom de *Gentilhomme d'Utrecht*, naquit à Amsterdam en 1658. Il excella dans le paysage, et se retira à Londres, où il mourut. Il a peint les plus belles vues de la Tamise. Robert Griffier son fils et son élève a marché sur ses traces.

GRIGNAN (Françoise-Marguerite de Sévigné, comtesse de), fille de Henri, marquis de Sévigné, et de Marie Rabutin-Chantal, se distingua par les grâces de l'esprit et du corps à la cour de Louis XIV. En 1669 François Adhemar, comte de Grignan, l'épousa en troisièmes noces. Il commandait en Provence pour le duc de Vendôme, qui en était gouverneur. Sa femme fut obligée de l'y suivre. C'est ce qui a donné lieu à cette correspondance de madame de Sévigné avec sa fille, que l'on nous a conservée dans ses lettres, en 8 vol. in-12. Elle mourut en 1705. Son mari mourut en 1714, à 85 ans ; elle eut un fils qui mourut en 1704 ; et deux filles, dont la cadette, morte en 1737, avait épousé

Digitized by Google

M. de Simiane, marquis d'Esparon.

GRILLOT (Jean-Joseph), clerc tonsuré, et ancien chanoine de Chablis, se procura bien des disgrâces par son zèle pour le parti opposé à la constitution *Unigenitus*. Il fut mis au carcan le 13 mars 1731, pour avoir corrigé des ouvrages qu'on imprimait clandestinement. Il passa la plus grande partie de sa vie dans les prisons, dans les exils, dans les bannissemens. C'est lui qui, pendant son séjour en Hollande, fit paraitre les Mémoires de Lancelot, Fontaine et du Fossé, et les Œuvres de M. Colbert, évêque de Montpellier. Il est auteur du second tome du *Catéchisme historique et dogmatique*, et de Cantiques spirituels. Il avait cependant eu la permission de revenir en France, et il avait choisi Auxerre pour sa retraite. Etant allé à Chablis, ville de sa naissance, il y fut attaqué de la maladie dont il est mort le 30 septembre 1765, et fut enterré dans l'église collégiale, dont il était encore titulaire.

GRIMALDI (Jean - François), peintre et graveur célèbre, surnommé le *Bolognèse*, naquit à Bologne en 1606. Il fut élève de Carrache, dont il était parent, et s'acquit l'estime des papes Innocent X, Alexandre VII et Clément IX. Le cardinal Mazarin le fit venir en France, et l'employa pendant trois ans à embellir le Louvre et son palais. Le Bolognèse, excellait surtout dans le paysage. Ses dessins et ses gravures font l'admiration des connaisseurs. Il fut élu prince de l'académie de Saint-Luc, et se fit autant aimer et respecter par la noblesse de ses sentimens et par sa générosité et sa bienfaisance, que par ses talens. Ayant un jour appris l'état misérable d'un gentilhomme sicilien qui était logé près de lui, il alla plusieurs fois jeter en secret de l'argent dans sa chambre. Mais le gentilhomme, ayant guetté son bienfaiteur, et l'ayant surpris, se jeta à ses pieds, plein de reconnaissance. Le Bolognèse le releva aussitôt, le retira dans sa maison, et le traita toujours comme son meilleur ami. Cet excellent peintre mourut à Rome en 1680.

GRIMANI (Dominique), noble vénitien, cardinal, évêque de Porto, et patriarche d'Aquilée, mérite de vivre dans la mémoire des hommes, pour sa piété filiale. Son père, Antoine Grimani, procurateur de Saint-Marc, s'étant laissé vaincre par les Turcs, et enlever la ville de Lépante en 1498, fut mis en prison, chargé de chaînes, et traité avec beaucoup de rigueur. Son fils, qu'Alexandre VI avait revêtu de la pourpre au mois de septembre 1493, s'offrit pour être mis en sa place ; mais n'ayant pu l'obtenir, il rendit tous les devoirs imaginables à son père, dans la prison, et le reçut à Rome pendant son bannissement. Cependant le temps diminua le souvenir de la perte qu'il avait occasionnée à la république ; il fut rappelé, rétabli dans ses charges ; il succéda même en 1521 au doge Lorédano, et mourut 22 mois après, à 90 ans. Le cardinal Grimani rendit à Rome de grands services à la république de Venise, et mourut le 27 août 1523, à 60 ans. Il y a eu beaucoup d'autres cardinaux de cette famille.

GRIMAREST (Léonor Le Gallois de), maitre de langues à Paris, y est mort en 1720 ; c'était un homme plein de vanité, qui croyait qu'aucun ouvrage n'approchait des siens, qu'on ne lit cependant plus aujourd'hui, les Campagnes de Charles XII, 4 vol. in-12 ; Traité du récitatif, 1707, in-12 ; la Vie de Molière, in-12, etc.

GRIMAUDET (François), était avocat à Angers sa patrie, puis conseiller au présidial de cette ville. Il est mort en 1580, à 60 ans, laissant un fils et une fille. Ses œuvres ont été imprimées à Amiens, 1669, in-fol.

GRIMBERGUE. *Voy.* Albert (Joseph d').

GRIMOALD, fils de Pepin de Landen ou le Vieux, lui succéda en sa charge de maire du palais d'Austrasie en 642 ; mais ayant voulu mettre son fils sur le trône en 656, il fut mené à Paris au roi Clovis II, qui s'en défit. Il ne faut pas le confondre avec Grimoald, fils de Pepin-le-Gros ou de Héristel, et maire du palais des rois Childéric II et Dagobert III, ni avec Grimoald, duc de Bénévent, et roi des Lombards, vers 663.

GRIMOUX, peintre français, mourut vers l'an 1740. Il excellait dans le portrait.

GRINDAL (Edmond), né en 1519, fut successivement évêque de Londres,

Digitized by Google

quelques passages de l'Écriture sainte, Oxford, 1646, in-4°, et en latin, Londres, 1660, in-4°.

GRENADE (Louis de), célèbre dominicain du 16e siècle, et l'un des plus excellens maîtres en la vie spirituelle, naquit à Grenade en 1504. Il fut élevé dans la maison du marquis de Mondejar, et il s'y acquit une réputation immortelle par sa piété, par ses prédications et par ses ouvrages. Les rois de Portugal et de Castille eurent pour lui une estime particulière, et voulurent l'élever aux premières dignités ecclésiastiques; mais le père de Grenade les refusa constamment. Il mourut le 31 décembre 1588, à 84 ans. Ses ouvrages ont été traduits en français par M. Girard, en 2 vol. in-fol. et en 10 in-8°. Ils sont écrits avec une éloquence admirable, et contiennent des instructions très-solides. Les principaux sont: 1° *La Guide des pécheurs;* 1 vol.; 2° le *Mémorial de la vie chrétienne*, avec l'addition, 3 vol.; 3° Traité de l'Oraison, 2 vol.; 4° un excellent Catéchisme, 4 vol.: l'édition de 1709 est plus ample que les précédentes; 5° une Instruction pour les prédicateurs, in-8°; 6° un Traité des devoirs des évêques; 7° des Sermons: il y en a 6 vol. in-8°, imprimés à Anvers, 1604, en latin; 8° la Vie du saint prêtre Avila, etc.

GRENAN (Benigne), célèbre professeur de rhétorique au collége d'Harcourt à Paris, était de Noyers en Bourgogne. Il enseigna pendant 20 ans, et mourut à Paris le 13 mai 1723, à 42 ans. On a de lui plusieurs harangues et des pièces de vers en latin. Pierre Grenan son frère aîné, mort le 17 février 1722, à 62 ans, était de la congrégation de la doctrine chrétienne. On a de lui une satire ingénieuse, sous le titre d'*Apologie de l'équivoque.*

GRENVILLE (Denis), docteur en théologie, anglais, né le 22 septembre 1657, devint gendre de l'évêque de Durham, et ne manqua pas de bénéfices; mais à l'avénement du roi Guillaume il en fut privé, parce qu'il ne put se résoudre à lui prêter les nouveaux sermens d'allégeance et de suprématie. Il vint en France, où il mourut le 7 avril 1703, et fut enterré dans l'église des Saints-Innocens, accompagné de quelques amis, anglicans comme lui. Il avait même obtenu la faveur de faire imprimer ses *Opuscules* à Rouen, 1689, in-12. Ils sont assez rares.

GRESHAM (Thomas), né à Londres en 1519, reçut une éducation proportionnée à sa fortune. Quoiqu'il eût pris le parti du commerce, il fut employé dans les finances par le roi Édouard; mais la reine Marie lui ôta cette agence. Elisabeth le reprit à son service. Il est mort le 21 novembre 1579, et a été enterré à sa paroisse de Sainte-Hélène. C'est lui qui a fondé le collége de Gresham à Londres, dans une de ses maisons; il a aussi fait du bien à divers hôpitaux.

GRESSET (Jean-Baptiste Louis), né à Amiens en 1709, entra chez les jésuites à l'âge de 16 ans, et en sortit à l'âge de 26 ans, vers la fin de 1735. Ce fut dans le même temps que parut son *Vert-Vert*, si justement admiré, par un naturel épuré, embelli, orné, étalé, enfin dans toute sa perfection, au jugement de Rousseau. Ce grand poète trouvait que l'auteur, dans son style familier, y étalait tout ce que la poésie a de plus éclatant, et tout ce qu'une connaissance consommée du monde pourrait fournir à un homme qui y aurait passé toute sa vie. Il avait la même idée de sa *Chartreuse*; mais il lui reprochait de la négligence dans ses autres pièces, et prétendait que le style familier n'excluait pas la perfection des vers. Il fut reçu de l'académie française en 1748. A la mort de Louis XV il vint à Paris, eut l'honneur de complimenter, au nom de l'académie, Louis XVI, qui lui donna des lettres de noblesse, et Monsieur le nomma historiographe de Saint-Lazare. De retour dans sa patrie, où il jouissait d'une honnête aisance, il renonça à la poésie, pour ne s'occuper que des œuvres de piété, et y mourut le 16 juin 1777. Il avait épousé en 1751 Mlle Galand, fille d'un négociant d'Amiens, dont il n'a point eu d'enfans. Outre les pièces mentionnées ci-dessus, on a encore de lui, *Les Ombres*, des Épîtres, des Odes, la traduction en vers des Églogues de Virgile, la tragédie d'*Édouard III*, la comédie de *Sydney*, celle du *Méchant*: cette dernière est, à juste titre, fort estimée: le tout a

Digitized by Google

été réuni, en 1748, en 2 vol. in-12. On a trouvé parmi ses papiers deux petits poëmes dans le goût de *Vert-Vert*, l'un intitulé *Le Gazetin*, l'autre *Le Parrain magnifique*; mais on n'a pas trouvé les deux chants qu'il avait ajoutés à *Vert-Vert*, intitulés l'*Ouvroir des nones*, qu'il brûla dans sa dernière maladie.

GRETSER (Jacques), savant jésuite, et l'un des plus habiles controversistes de son temps, était de Marckdof en Souabe. Il enseigna long-temps à Ingolstad avec une réputation extraordinaire, et se rendit habile dans les langues, dans la théologie et dans l'antiquité profane et ecclésiastique. Il mourut à Irgolstad le 29 janvier 1625, à 63 ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages dont le plus connu est un traité de Cruce en 3 tomes in-4° et un vol. in-fol. Toutes ses œuvres ont été imprimées à Ratisbonne en 1734 et suiv., en 17 vol. in-fol.

GREUTER (Mathieu), graveur allemand, établi en Italie, dont on remarque principalement l'embrasement de Troie, avait un fils nommé Jean-Frédéric, né à Francfort en 1566, qui s'établit à Rome. Celui-ci fut un des meilleurs graveurs de son temps. On distingue de lui la mort de sainte Cécile, une bataille, les forges de Vulcain, etc.

GREVENBROECK, célèbre peintre flamand, excellait dans les marines et dans l'art de faire des figures en petit, en observant exactement la perspective, la gradation des différens plans, les jours et les ombres, en un mot la vérité des objets.

GREVIL (Foulques), né en 1554, devint favori de la reine Elisabeth, fut fait chevalier du Bain par Jacques Ier, chancelier de l'Échiquier, et membre du conseil privé. Le roi lui donna le château ruiné de Warwick, où il est mort le 30 septembre 1628, à 74 ans, d'un coup de poignard que lui donna son domestique, en se plaignant qu'il ne l'avait pas récompensé. L'assassin se tua dans une autre chambre. Il est enterré dans l'église collégiale de Warwick. Ses ouvrages consistent en deux tragédies, *Alaham* et *Mustapha*, 1633, in-fol., avec plusieurs autres pièces de vers; Histoire des quatorze premières années du roi Jacques, 1651, in-4°; la Vie de Philippe Sidney, 1652, in-8°; OEuvres posthumes, 1670, in-8°; ce sont des poésies. Robert Grévil son parent lui succéda dans le titre de lord Broock, et fut tué pendant les guerres civiles, à l'attaque de l'église de Lichtfield, le 2 mars 1643. Il est auteur de la *Nature de la Vérité*, Londres, 1640, in-12; Discours sur la nature de l'épiscopat d'Angleterre, 1641, in-4°. La guerre civile était guerre de religion, les militaires étaient théologiens.

GREVIN (Jacques), poète et médecin, naquit à Clermont en Beauvoisis l'an 1538. Dès l'âge de 13 à 14 ans il fit paraître une tragédie intitulée *César*, et deux comédies françaises, *La Trésorière* et *Les Ébahis*. Il s'appliqua aussi à la médecine, et il y réussit avec le même bonheur. Marguerite de France, duchesse de Savoie, qui l'avait mené avec elle en Piémont, le fit depuis son médecin et son conseiller. Il mourut à Turin le 5 novembre 1570, n'ayant pas encore 32 ans, laissant une fille. Ses poésies avec son théâtre sont imprimés à Paris, 1561, in-8°. Il a fait l'Apologie de l'antimoine, et un Traité des venins, in-4°, qui sont traduits en latin, et imprimés in-4°. Il a aussi traduit en vers français les œuvres de Nicandre; *Partium corporis humani elucidatio*, in-fol., etc. Il était calviniste, et se joignit à la Rochechandieu et à Florent Chrétien pour travailler à la pièce ingénieuse intitulée *Le Temple*, qu'ils firent contre Ronsard, qui avait fort maltraité les calvinistes dans son discours sur les misères du temps.

GREW (Néhémie), savant écrivain anglais, exerça la médecine à Londres avec un succès prodigieux, et y mourut subitement en 1711. On a de lui plusieurs ouvrages très-estimés, et en particulier sa Cosmologie sacrée, Londres, 1701, in-fol., dans laquelle il fait d'excellentes observations sur la Providence, sur le gouvernement divin du monde matériel, animal et raisonnable, et sur l'excellence de l'Écriture sainte; son Anatomie des plantes, en anglais, Londres, 1682, in-fol., traduite en français, Paris, 1675, in-12; sa Description du cabinet de la société royale de Londres, en anglais, Londres, 1681, in-fol., fig.

Digitized by Google

GREW (Obadias), théologien presbytérien, eut le courage de déclarer à Cromwel qu'il prévoyait ses desseins sur le roi et la royauté, et de le blâmer. Cromwel n'en convint pas ; mais, quand ils furent devenus publics, Grew lui en écrivit, en lui rappelant ses promesses. Sa lettre fut sans effet ; à la restauration, Grew ayant refusé d'accéder à l'acte de conformité, fut privé du bénéfice qu'il avait, en 1661. Depuis cette privation il ne parait pas avoir fréquenté les conventicules, mais avoir persévéré dans son respect et dans son affection pour l'état jusqu'à sa mort, arrivée le 22 octobre 1689. Il a fait des Sermons, 1670, in-8°, des Méditations sur la parabole de l'enfant prodigue, 1678, in-4°.

GREY (Zacharie), né en 1687, est mort le 25 novembre 1766. L'ouvrage qui le conservera probablement dans la mémoire sont les notes qu'il a mises dans l'édition d'*Hudibras*, 1744, 2 vol. in-8°.

GREY (Richard), docteur en théologie d'Oxford, obtint la cure de Kilncote, et une prébende à Saint-Paul. Il est mort le 28 février 1771, à 78 ans. Il a publié des Sermons, 1730 ; *la Mémoire artificielle*, 1756 ; *Méthode de lire l'hébreu sans points*, 1751, en latin.

GRIBALDI (Mathieu), jurisconsulte de Padoue, joignit aux hérésies des protestans celles des anti-trinitaires. Il fut obligé de se sauver de différentes villes de Suisse, et de se rétracter à Genève, où il était pendant le temps du procès de Servet, pour éviter le châtiment qu'on lui préparait. Il a fait des *Commentaires sur le droit civil*, Francfort, 1577.

GRIBNER (Michel-Henri), naquit à Leipsick en 1682. Son père, qui était ministre dans cette ville, étant mort en 1685, le célèbre M. Mencke épousa la veuve, et prit un grand soin de l'éducation du jeune Gribner, qui a travaillé au journal de Leipsick, fut fait professeur en droit à Wittemberg, d'où il passa à Dresde et enfin à Leipsick, où il fut appelé pour succéder à M. Mencke. Il mourut en 1734. Outre plusieurs Dissertations académiques, on a de lui 1° *Principia processûs judiciarii* ; 2° *Principia jurisprudentiæ naturalis*, petit ouvrage fort estimé ; 3° *Opuscula juris publici et privati*.

GRIERSON (Constance), irlandaise, recommandable pour ses connaissances dans les langues grecque et latine, est morte en 1733, à 27 ans. Elle a donné à Dublin une édition de Tacite et de Térence ; elle a composé des Épigrammes grecques, et des Poésies anglaises.

GRIFFET (Henri), né à Moulins le 9 octobre 1698, entra jeune chez les jésuites à Paris, et professa les belles-lettres au collége de Louis-le-Grand. Il se distingua ensuite dans la chaire. A la dissolution de sa société il se retira à Bruxelles, où il mourut le 22 février 1775, d'une colique néphrétique. On a de lui l'*Année du chrétien*, 18 vol. in-12 ; *Méditations pour tous les jours de l'année*, in-12 ; *Exercices de piété pour la communion*, in-12 ; L'histoire de Louis XIII, 3 vol. in-4°, pour servir de suite à l'histoire de France du père Daniel ; Traité des preuves de l'histoire, in-12 ; 4 vol. in-8° ou in-12 de Sermons ; l'*Insuffisance de la religion naturelle*, 2 vol. in-12. Il est auteur des savantes dissertations insérées dans la dernière édition de l'Histoire de France du père Daniel, 17 vol. in-4°, dont il a été l'éditeur.

GRIFFIER (Jean), peintre, plus connu sous le nom de *Gentilhomme d'Utrecht*, naquit à Amsterdam en 1658. Il excella dans le paysage, et se retira à Londres, où il mourut. Il a peint les plus belles vues de la Tamise. Robert Griffier son fils et son élève a marché sur ses traces.

GRIGNAN (Françoise-Marguerite de Sévigné, comtesse de), fille de Henri, marquis de Sévigné, et de Marie Rabutin-Chantal, se distingua par les grâces de l'esprit et du corps à la cour de Louis XIV. En 1669 François Adhemar, comte de Grignan, l'épousa en troisièmes noces. Il commandait en Provence pour le duc de Vendôme, qui en était gouverneur. Sa femme fut obligée de l'y suivre. C'est ce qui a donné lieu à cette correspondance de madame de Sévigné avec sa fille, que l'on nous a conservée dans ses lettres, en 8 vol. in-12. Elle mourut en 1705. Son mari mourut en 1714, à 85 ans ; elle eut un fils qui mourut en 1704 ; et deux filles, dont la cadette, morte en 1737, avait épousé

Digitized by Google

M. de Simiane, marquis d'Esparon.

GRILLOT (Jean-Joseph), clerc tonsuré, et ancien chanoine de Chablis, se procura bien des disgrâces par son zèle pour le parti opposé à la constitution *Unigenitus*. Il fut mis au carcan le 13 mars 1731, pour avoir corrigé des ouvrages qu'on imprimait clandestinement. Il passa la plus grande partie de sa vie dans les prisons, dans les exils, dans les bannissemens. C'est lui qui, pendant son séjour en Hollande, fit paraître les Mémoires de Lancelot, Fontaine et du Fossé, et les Œuvres de M. Colbert, évêque de Montpellier. Il est auteur du second tome du *Catéchisme historique et dogmatique*, et de Cantiques spirituels. Il avait cependant eu la permission de revenir en France, et il avait choisi Auxerre pour sa retraite. Etant allé à Chablis, ville de sa naissance, il y fut attaqué de la maladie dont il est mort le 30 septembre 1765, et fut enterré dans l'église collégiale, dont il était encore titulaire.

GRIMALDI (Jean-François), peintre et graveur célèbre, surnommé le *Bolognèse*, naquit à Bologne en 1606. Il fut élève de Carrache, dont il était parent, et s'acquit l'estime des papes Innocent X, Alexandre VII et Clément IX. Le cardinal Mazarin le fit venir en France, et l'employa pendant trois ans à embellir le Louvre et son palais. Le Bolognèse, excellait surtout dans le paysage. Ses dessins et ses gravures font l'admiration des connaisseurs. Il fut élu prince de l'académie de Saint-Luc, et se fit autant aimer et respecter par la noblesse de ses sentimens et par sa générosité et sa bienfaisance, que par ses talens. Ayant un jour appris l'état misérable d'un gentilhomme sicilien qui était logé près de lui, il alla plusieurs fois jeter en secret de l'argent dans sa chambre. Mais le gentilhomme, ayant guetté son bienfaiteur, et l'ayant surpris, se jeta à ses pieds, plein de reconnaissance. Le Bolognèse le releva aussitôt, le retira dans sa maison, et le traita toujours comme son meilleur ami. Cet excellent peintre mourut à Rome en 1680.

GRIMANI (Dominique), noble vénitien, cardinal, évêque de Porto, et patriarche d'Aquilée, mérite de vivre dans la mémoire des hommes, pour sa piété filiale. Son père, Antoine Grimani, procurateur de Saint-Marc, s'étant laissé vaincre par les Turcs, et enlever la ville de Lépante en 1498, fut mis en prison, chargé de chaînes, et traité avec beaucoup de rigueur. Son fils, qu'Alexandre VI avait revêtu de la pourpre au mois de septembre 1493, s'offrit pour être mis en sa place; mais n'ayant pu l'obtenir, il rendit tous les devoirs imaginables à son père, dans la prison, et le reçut à Rome pendant son bannissement. Cependant le temps diminua le souvenir de la perte qu'il avait occasionnée à la république; il fut rappelé, rétabli dans ses charges; il succéda même en 1521 au doge Lorédano, et mourut 22 mois après, à 90 ans. Le cardinal Grimani rendit à Rome de grands services à la république de Venise, et mourut le 27 août 1523, à 60 ans. Il y a eu beaucoup d'autres cardinaux de cette famille.

GRIMAREST (Léonor Le Gallois de), maître de langues à Paris, y est mort en 1720; c'était un homme plein de vanité, qui croyait qu'aucun ouvrage n'approchait des siens, qu'on ne lit cependant plus aujourd'hui, les Campagnes de Charles XII, 4 vol. in-12; Traité du récitatif, 1707, in-12; la Vie de Molière, in-12, etc.

GRIMAUDET (François), était avocat à Angers sa patrie, puis conseiller au présidial de cette ville. Il est mort en 1580, à 60 ans, laissant un fils et une fille. Ses œuvres ont été imprimées à Amiens, 1669, in-fol.

GRIMBERGUE. *Voy.* Albert (Joseph d').

GRIMOALD, fils de Pepin de Landen ou le Vieux, lui succéda en sa charge de maire du palais d'Austrasie en 642; mais ayant voulu mettre son fils sur le trône en 656, il fut mené à Paris au roi Clovis II, qui s'en défit. Il ne faut pas le confondre avec Grimoald, fils de Pepin-le-Gros ou de Héristel, et maire du palais des rois Childéric II et Dagobert III, ni avec Grimoald, duc de Bénévent, et roi des Lombards, vers 663.

GRIMOUX, peintre français, mourut vers l'an 1740. Il excellait dans le portrait.

GRINDAL (Edmond), né en 1519, fut successivement évêque de Londres,

Digitized by Google

archevêque d'Yorck et de Cantorbéry. Il se démit de son archevêché moyennant une pension en 1582, parce qu'il était en disgrâce, et suspendu pour n'avoir pas voulu supprimer les assemblées de théologiens de chaque province, qui déplaisaient à la reine. Il perdit la vue avant sa mort, qui arriva le 6 juillet 1583, à 63 ans, et fut enterré dans l'église de Croydon. Ce fut lui qui commença à ne plus sacrer d'artisans pour être évêques, mais des gens lettrés. Auparavant, pour remplir les siéges vacans, on avait pris le parti de sacrer ceux qui se présentaient, pourvu qu'ils sussent lire; mais les gens de lettres s'offrirent bientôt. Lorsqu'on a des places lucratives à donner, on est sûr de faire penser comme on le veut. Grindal a fait un ouvrage contre la transsubstantiation, qui est inséré dans les Actes de M. Fox.

GRINGONNEUR (Jacquemin), peintre, est auteur des figures qu'on voit sur les cartes à jouer, mais non pas des cartes, qui sont plus anciennes que Charles VI, sous lequel il vivait: ses dessins ne donnent pas grande idée de son talent.

GRINGORE (Pierre), héraut d'armes du duc de Lorraine, mort depuis 1544, qui est la dernière année où il a fait imprimer, est auteur de plusieurs moralités en vers qui ne sont point communes; mais les plus rares sont *La chasse du cerf des cerfs*, sans date, in-16, gothique; c'est une allégorie touchant les différends des papes et des souverains; *Les Fantaisies de Mère-Sotte*, dont la meilleure édition est de 1538, in-16; *Les Menus propos de Mère-Sotte*, 1535, in-16; le *Jeu du prince des sots*, joué en 1511, in-16, gothique; *Sotties* en rimes françaises, in-8°, gothique; *Le Nouveau-Monde*, in-8°, gothique; *Contredits de Songe-Creux*, 1530, in-8°.

GRIS (Jacques Le), écuyer et favori de Pierre II, duc d'Alençon, devint amoureux de la femme de Jean de Carouge, officier du même prince. Il profita d'un voyage de Carouge à la Terre-Sainte pour séduire sa femme; mais, n'ayant pu y réussir, il usa de violence. Celle-ci le dit à son mari à son retour. Le Gris fut cité au parlement, qui, faute de preuves, ordonna le combat; le roi et toute la cour furent présens à ce duel l'an 1387. Carouge remporta la victoire; sa femme fut jugée innocente, et le corps de Le Gris livré au bourreau, qui l'attacha au gibet de Montfaucon.

GRIVE (Jean de la), natif de Sedan, vint à Paris, où il entra dans la congrégation des prêtres de Saint-Lazare, qui l'envoyèrent en Pologne professer la théologie à Cracovie. Il en revint peu de temps après, et quitta ensuite la congrégation de Saint-Lazare, pour se livrer tout entier à la pratique des mathématiques. Il publia en 1728 le Plan de Paris, très-bon ouvrage pour le fond, mais gravé trop imparfaitement. L'abbé de la Grive, mécontent du graveur, brisa les planches, résolut de graver lui-même désormais tous ses ouvrages, ce qu'il exécuta ponctuellement. Étant devenu géographe de la ville de Paris, il fit le cours de la rivière de Seine depuis sa source jusqu'à son embouchure. Il travailla avec M. Cassini à déterminer la méridienne de Paris, et il entreprit une topographie très-détaillée et très-circonstanciée de cette capitale. Cet ouvrage était très-avancé lorsqu'il mourut au mois d'avril 1757, à 68 ans. M. Hugnin son élève a publié les deux premières feuilles de ce plan. Les autres ouvrages de l'abbé de la Grive qu'on estime le plus sont ses Environs de Paris; son Plan de Versailles; ses Jardins de Marly; le Terrier du domaine du roi aux environs de Paris, etc. On a encore de lui le Manuel de trigonométrie sphérique, publié en 1754.

GRIVEL (Jean) de Lons-le-Saunier, fut conseiller au parlement de Dole en 1599, et conseiller d'état des archiducs Albert et Isabelle en 1616. Il mourut à Bruxelles en 1624; il est auteur de *Decisiones senatûs Dolani*, dont la dernière édition a été donnée par son petit-fils, à Dijon, 1731, in-fol.

GROCYN (Guillaume), un des premiers savans de son temps, était né à Bristol en 1442. Il passa en Italie, où il étudia le grec sous Chalcondyle, et revint le professer à Oxford. Il est mort en 1522, à 80 ans. On a de lui des Grammaires, des Epigrammes latines, des Lettres, etc.

GRODICIUS (Stanislas), savant

Digitized by Google

jésuite et célèbre prédicateur polonais, a fait en latin 8 vol. de Sermons pour tous les dimanches et toutes les fêtes de l'année, et divers ouvrages en polonais. Il fut professeur de théologie à Vilna, recteur du collége de Cracovie, etc., et mourut en 1613, à 72 ans.

GROLLIER DE SERVIÈRE (Nicolas), savant ingénieur, mort à Lyon en 1689, à 63 ans, avait amassé un cabinet de machines très-curieuses, dont la description a été imprimée à Lyon, 1719, in-4°.

GRONOVIUS (Jean-Frédéric), habile critique et savant jurisconsulte du 17e siècle, naquit à Hambourg en 1611. Après avoir voyagé en Allemagne, en Italie et en France, il fut professeur de belles-lettres à Deventer, puis à Leyde, où il mourut en 1672. Ses principaux ouvrages sont 1° trois livres d'Observations; 2° un excellent Traité des sesterces, Leyde, in-4°, 1691, et diverses éditions d'auteurs anciens, savoir: de Plaute, Salluste, Tite-Live, Sénèque, Pline, Quintilien, etc.

GRONOVIUS (Jacques), fils du précédent, et l'un des hommes les plus érudits de son siècle, naquit à Deventer le 20 octobre 1645. Le grand-duc de Toscane le fit professeur à Pise, avec des appointemens considérables. Il occupa à Leyde la place de son père en 1679, fut nommé géographe de l'académie de Leyde en 1702, et mourut dans cette ville le 21 octobre 1716, à 71 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° le *Trésor des antiquités grecques*, en 13 vol. in-fol.; ce recueil est suivi des Antiquités romaines de Grævius, 12 vol. in-fol.; de celles de Sallengre, 3 vol. in-fol.; du Dictionnaire de Pitiscus, 3 vol.; des Supplémens de Polénus, Venise, 1737, 5 vol. in-fol.; des Inscriptions de Gruter, 4 vol. in-fol.; des Antiquités d'Italie de Grævius et de Burman, 45 vol.; 2° un grand nombre de Dissertations et d'éditions des auteurs anciens, entre autres une bonne édition d'Hérodote, 1715, in-fol.; *Geographi antiqui*, Leyde, 1694 et 1699, 2 vol. in-4°.

GROS (Nicolas Le), naquit à Reims au mois de décembre 1675, de parens pauvres et obscurs. Les religieux de Sainte-Geneviève, qui desservaient la paroisse de Saint-Denis de Reims, se chargèrent de son éducation. Il prit le bonnet de docteur en théologie à Reims en 1702, devint successivement chapelain de Notre-Dame, chanoine de la collégiale de Saint-Symphorien, et enfin chanoine de la cathédrale de Reims en 1704. M. Le Gros avait été chargé par M. Le Tellier du gouvernement du petit séminaire de Saint-Jacques. A la mort de M. Le Tellier, arrivée en 1710, on lui ôta la direction de ce séminaire et les pouvoirs de prêcher et de confesser. M. de Mailli, successeur de M. Le Tellier, ayant excommunié M. Le Gros, il vint à Paris, et passa ensuite en Hollande, où il demeura environ un an avec le père Quesnel, et MM. Petitpied et Fouillou. Louis XIV étant mort, les procédures faites à Reims furent cassées, et M. Le Gros y retourna en 1716. Il travailla en faveur de l'appel au futur concile, et fut comme l'âme de la faculté de théologie; mais M. de Mailli obtint en 1721 contre lui une lettre de cachet qui l'exilait à Saint-Jean-de-Luz. Il en évita la signification en se tenant caché pendant quatre ou cinq ans. Il alla en Italie en 1725 pour voir ce qui se passerait à Rome dans le concile indiqué par Benoît XIII. Enfin il se retira en Hollande en 1726, et il y passa les vingt-cinq dernières années de sa vie, à l'exception d'un voyage qu'il fit en Angleterre. Il fut choisi par M. l'archevêque d'Utrecht pour être professeur de théologie dans son séminaire d'Amersfort, et il mourut à Rhinwick près d'Utrecht le 4 décembre 1751, à 76 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° le Renversement des libertés de l'église gallicane dans l'affaire de la constitution *Unigenitus*, 2 vol. in-12; 2° La sainte Bible, traduite sur les textes originaux, avec la différence de la Vulgate, 1739, in-8°: M. Rondet en a donné une nouvelle édition en 1756, 6 petits vol. in-12, qui, à cause de quelques changemens, n'est pas recherchée; 3° sept Lettres théologiques contre le Traité des prêts de commerce, et en général contre toute usure, in-4°; 4° *Dogma ecclesiæ circa usuram expositum et vindicatum*, avec divers autres écrits en latin sur l'usure, in-4°, et des Observations sur une lettre attribuée à M. de Launoi sur

Digitized by Google

l'usure, in-4°; 5° Éclaircissement historique et dogmatique sur la contrition, in-12; 6° Motifs invincibles d'attachement à l'église romaine pour les catholiques, ou de réunion pour les prétendus réformés, in-12; 7° Méditations sur la concorde des Evangiles, 3 vol. in-12; sur l'Épître aux Romains, 2 vol. in-12; sur les Épîtres canoniques, 2 vol. in-12; 8° un Mémoire sur les droits du second ordre, in-4°; un autre sur l'appel au futur concile, in-4°; 9° plusieurs écrits sur la constitution, sur les miracles attribués à M. Pâris, et sur les convulsions, etc.; 10° Manuel du chrétien, qui contient les Psaumes, le Nouveau-Testament, et l'Imitation, in-24. On lui attribue encore un vol. in-12 intitulé *Éclaircissément sur les conciles généraux*. *Voy.* Legros.

GROS DE BESPLAS (Joseph-Marie-Anne), né à Castelnaudari le 13 novembre 1734, prit le degré de docteur de Sorbonne, et fut de l'académie de Béziers, vicaire-général de Besançon, abbé commendataire de l'abbaye royale de l'Epau, prédicateur du roi, et aumônier de Monsieur. Ses Sermons et ses ouvrages expriment la sensibilité de son cœur. Ce fut lui qui, dans un sermon sur la cène prêché devant Louis XVI en 1777, représenta la misère des prisonniers, et finit par cette touchante exclamation : « Jour immortel, soyez béni; j'ai acquitté le vœu de mon cœur, de décharger le poids d'une si grande douleur dans le sein du meilleur des monarques. » C'est à cet exposé et à la bienfaisance de M. et Mme Necker qu'on doit le meilleur état des prisons et des prisonniers. Ses ouvrages sont : *Des causes du bonheur public*, 1768, 2 vol. in-12; *Essai sur l'éloquence de la chaire*, 1767, in-12, réimprimé depuis; *Utilité des voyages*, 1763, in-8°.

GROS (Pierre Le), sculpteur, né à Paris en 1666, fut envoyé à Rome par M. de Louvois pour se perfectionner dans son art. De retour en France, il ne se fit pas moins d'honneur dans ses compositions que dans ses copies de la Vénus de Richelieu et de l'Antinoüs du Belvédère. Il retourna à Rome, et y mourut en 1719.

GROS GUILLAUME. *Voy.* Guérin.

GROSLEY (Pierre-Jean), né à Troyes en 1718, se fit recevoir avocat dans l'intention de suivre le barreau; l'amour de la liberté, une santé délicate, une fortune suffisante pour un homme qui savait borner ses désirs l'y firent renoncer. Il voyagea en Hollande, en Angleterre, deux fois en Italie, et donna au public le fruit de ses Observations, qui furent lues avec avidité, malgré le grand nombre de Voyages que nous avons de ces pays. Il était de l'académie des inscriptions et de la société royale de Langres. Il a terminé sa carrière le 4 novembre 1785. Son premier ouvrage fut consacré à sa patrie, dans la suite des Mémoires de Camusat, pour servir à l'histoire du diocèse de Troyes, 1750, in-12; le second à son état, dans les Recherches sur l'histoire du droit français, 1752, in-12; les autres à la liberté de son génie : Eloge de M. Breyer, 1753, in-12; Vie des frères Pithou, 1756, 2 vol. in-12; Observations de deux gentilshommes suédois sur l'Italie, Londres, 1775, 4 vol. in-12; Mémoires de l'académie de Troyes, 1756, 2 parties in-12. Il a orné la salle de l'hôtel-de-ville de sa patrie des bustes des illustres Troyens en marbre. Son Discours de l'influence des lois sur les mœurs, qui obtint un accessit en concurrence avec Rousseau de Genève, fit sa réputation. Son caractère mordant et original perça jusque dans le dernier acte de sa vie, qui est son Testament; sa singularité lui a mérité une place dans les papiers publics; il aurait peut-être offensé si l'on n'avait pas su que c'est une satire injuste de ceux de ses parens qu'il déshéritait.

GROSSEN (Chrétien), savant théologien luthérien, né à Wittemberg en 1602, fut professeur à Stettin en 1634, et surintendant-général des églises de la Poméranie en 1663. Il mourut en 1673, ayant été marié deux fois. Il ne faut pas le confondre avec J. Grossius, dont on a un Traité contre la primauté du pape, 1639, in-8°, et d'autres ouvrages de controverse.

GROSTESTE (Marin), seigneur des Mahis, naquit à Paris le 22 décembre 1649, et fut élevé dans la religion prétendue réformée; mais il en fit abjuration à Paris, le 27 mai 1681, entre les mains de M. de Coislin, évêque d'Orléans; il convertit à la foi catholique

Digitized by Google

un grand nombre de personnes, entre autres son père, sa mère, et un de ses frères qui a été depuis bâtonnier des avocats de Paris. M. des Mahis entra dans l'état ecclésiastique vers 1687, et devint ensuite chanoine de la cathédrale d'Orléans. Il se distingua par ses prédications, et mourut à Orléans le 6 octobre 1694, à 45 ans, n'étant que diacre, et n'ayant jamais voulu, par humilité, recevoir l'ordre de prêtrise. On a de lui, 1° Considérations sur le schisme des protestans; 2° Traité de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie: ces deux traités ont paru à Orléans en 1685; 3° la Vérité de la religion catholique prouvée par l'Écriture sainte, Paris, 1697, in-12. Cet ouvrage est le plus considérable des écrits de M. des Mahis. Il a été réimprimé à Paris en 1713, en 3 vol. in-12, avec des augmentations considérables de François Geoffroy, prêtre, mort à Paris au mois de septembre 1715.

GROSTESTE (Claude), sieur de la Mothe, frère du précédent, fut ministre de la religion prétendue réformée, et se retira à Londres en 1685, après la révocation de l'édit de Nantes. Il y fut ministre de l'église de la Savoie, et y mourut en 1713, à 66 ans, étant membre de la société de Berlin. On a de lui un Traité de l'inspiration des livres sacrés, Amsterdam, 1695, plusieurs Sermons, in-8°, et d'autres ouvrages.

GROTIUS (Hugues), en flamand *de Groot*, c'est-à-dire le Grand, l'un des plus savans hommes et des plus beaux esprits qui aient paru en Europe, naquit à Delft le 10 avril 1583, d'une illustre famille de cette ville. Il n'avait pas encore 16 ans accomplis quand il publia son *Martianus Cappella* avec des notes. Il accompagna en 1598 Barneveld, ambassadeur de Hollande en France. De retour en son pays, il s'appliqua au barreau, plaida avant l'âge de 17 ans, et fut fait avocat-général à 24. Grotius s'établit à Rotterdam en 1613, et en fut nommé syndic; mais son attachement pour Barneveld le fit condamner à une prison perpétuelle, et renfermer dans le château de Lovenstein. Le 6 juin 1619 il se sauva par l'adresse de Regerbeg sa femme, qui lui envoya des livres dans un grand coffre, dans lequel il commença par en mettre comme s'il rendait les livres qu'on lui avait envoyés; enfin il se mit un jour dans le coffre, sortit ainsi de prison, et se retira dans les Pays-Bas catholiques, puis en France, où le roi Louis XIII lui donna une pension. Grotius retourna ensuite en Hollande, sur les promesses de Frédéric-Henri, prince d'Orange; mais ses ennemis renouvelant leur persécution, il s'en alla à Hambourg, où la reine Christine de Suède le fit son conseiller en 1634, et l'envoya ambassadeur en France. Grotius y résida en cette qualité pendant onze ans. Il partit ensuite pour aller rendre compte de son ambassade à la reine. Il passa par la Hollande, et reçut de grands honneurs à Amsterdam. Il fut introduit chez la princesse à Stockholm, et demanda son congé; l'ayant obtenu avec peine, il tomba malade en s'en retournant en Hollande, et mourut à Rostock le 28 août 1645, à 62 ans, laissant trois fils et une fille. On a de lui un grand nombre d'excellens ouvrages. Les principaux sont 1° un traité *De jure belli et pacis, cum notis variorum*, 1712, in-8°, avec des Commentaires, 1696, 1700 et 1704, 3 vol. in-fol., traduit en français par Barbeyrac, Amsterdam, 1729, 2 vol. in-4°; 2° un autre Traité de la vérité de la religion, traduit par le père Le Jeune et par l'abbé Goujet, l'une et l'autre un vol. in-12; la première en Hollande, la seconde à Paris; 3° un livre intitulé *Mare liberum*, in-8°; 4° un traité *De imperio summarum potestatum circa sacra*, la Haye, 1661, in-12, traduit en français, 1751, in-12; 5° l'Histoire et les annales de Hollande; 6° un grand nombre de Lettres in-fol.; 7° *De antiquitate reipublicæ batavicæ*, in-24; 8° *Historia Gothorum*, in-8°; 9° des Œuvres théologiques imprimées à Amsterdam avec ses Commentaires sur l'Écriture sainte, 1679, réimprimées à Bâle en 1732, 4 vol. in-fol., moins belle édition que la précédente; 10° des Poésies, 1617 et 1622, in-8°; *Tragœdiæ*, etc., 1635, in-4°; 11° *De origine gentium Americanarum*, dissertationes duæ, 1642 et 1643, 2 vol. in-8°; 12° *Excerpta ex tragœdiis et comœdiis græcis*, Paris, 1626, in-4°; 12° *Philosophorum sententiæ de fato*, Parisiis, 1648, in-4° 13° des lettres dans *Præstantiorum virorum epistolæ*. Ils sont tous écrits en latin. M. de Bu-

Digitized by Google

rigni a donné la vie de Grotius avec l'histoire de ses ouvrages et de ses négociations, en 2 vol. in-12. Pierre Grotius son fils fut un des plus habiles ministres du 17e siècle, et s'acquit une grande réputation dans ses ambassades. Il mourut à 70 ans.

GROUCHI (Nicolas de), *Gruchius*, célèbre antiquaire du 16e siècle, d'une famille noble de Rouen, fut le premier qui expliqua Aristote en grec. Il enseigna avec réputation à Paris, à Bordeaux et à Coimbre. De retour en France il alla à la Rochelle, où on voulait établir un collége, et y mourut en 1572. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont une Traduction de l'histoire des Indes de F. L. de Castagneda, Paris, 1554, in-4°. Un traité *De comitiis Romanorum*, et des écrits contre Sigonius, in-fol. Sigonius n'y répondit que lorsqu'il eut appris des nouvelles de sa mort.

GROVE (Henri), presbytérien anglais, distingué par sa science, était né à Taunton dans le Sommerset le 4 janvier 1683, de famille presbytérienne. Il remplit les fonctions du ministère dans différentes congrégations, près du lieu de sa naissance, jusqu'à sa mort, arrivée le 27 février 1738. La marque distinctive de cette secte est la piété; aussi ceux qui ont parlé de lui ne manquent pas de le louer à ce sujet. Ses ouvrages sont le *Règlement des plaisirs*, 1708; *Essai sur l'immortalité de l'âme*, 1718; *Evidence de la résurrection de Jésus-Christ*, 1739; des Sermons; un vol. de Mélanges en prose et en vers; enfin on a publié des Œuvres posthumes, 1740, 4 vol. in-8°.

GRUDIUS. *Voy.* Second.

GRUEL (Jacques), genevois, s'avisa de déclamer contre Calvin et ses sectateurs. Il osa afficher des placards en 1547, où il traitait les calvinistes d'esprits remuans, qui, après avoir renoncé à la vérité, et la plupart à leur premier état, s'avisaient de vouloir dominer les consciences; on saisit ses papiers, où l'on se persuada qu'il y avait de l'irréligion. Il eut la tête tranchée en 1549 ou 1550.

GRUGET (Claude), parisien, ne nous est connu que par les traductions qu'il nous a données de l'italien et de l'espagnol, et par l'édition qu'il a donnée de l'*Heptameron de la reine de Navarre*, 1560, in-4°, et souvent depuis.

GRUTER (Jean ou Janus), naquit à Anvers le 3 décembre 1560, de Jean Gaultier Gruter, bourgmestre en cette ville. En ayant été proscrit avec son père et sa mère, pour cause de religion, ils le menèrent en Angleterre. Catherine Rishen sa mère, anglaise de nation, était une des plus savantes femmes de son siècle; elle fut le premier précepteur du jeune Gruter, et l'envoya étudier à Cambridge. Gruter, après avoir beaucoup voyagé, enseigna avec réputation à Wittemberg, puis à Heidelberg. Il mourut chez son gendre à une lieue de cette dernière ville, le 20 septembre 1627, à 67 ans, veuf de sa quatrième femme. Il avait une bibliothèque magnifique, qui fut pillée à la prise d'Heidelberg en 1622. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, dont les plus considérables sont: 1° un ample Recueil d'inscriptions anciennes, 1707, 4 vol. in-fol; 2° *Thesaurus criticus*, 6 vol. in-8°; 3° *Deliciæ poetarum gallorum*, 3 vol.; *italorum*, 2 vol.; *belgarum*, 3 vol.; *germanorum*, 6 vol.; *hungaricorum*, 1 vol.; *scotorum*, 2 vol.; *danorum*, 2 vol. in-12; 4° *Historiæ augustæ scriptores*, in-fol., *et cum notis variorum*, Leyde, 1671, 2 vol. in-8°.

GRYLLUS, fils du célèbre Xénophon, quoique blessé à mort en combattant vaillamment à la bataille de Mantinée, 363 ans avant J.-C., eut le courage, malgré sa blessure, de porter un coup mortel à Epaminondas, général des Thébains, et mourut peu de temps après. La nouvelle de cette mort ayant été portée à Xénophon tandis qu'il sacrifiait, il ôta la couronne de fleurs qu'il avait sur la tête. Mais lorsqu'on lui eut appris que son fils avait tué le chef des Thébains avant que de mourir, il reprit sa couronne en disant que « la mort de son fils méritait des marques de joie, plutôt que de deuil et de regret. »

GRYNÉE (Simon), *Grynæus*, né à Veringen, village de Souabe, en 1493, se fit ami de Luther et de Mélanchton, et enseigna les langues et les sciences à Vienne en Autriche, à Bude, à Heidelberg, à Tubinge et à Bâle. Il mourut de peste en cette dernière ville le

Digitized by Google

premier août 1541, à 48 ans, laissant un fils. Il avait présidé l'année précédente à la conférence de Worms. On a de lui des Notes sur Platon, sur Aristote, etc., et d'autres. C'est lui qui publia le premier l'*Almageste* de Ptolomée en grec. Il y a eu plusieurs savans de sa famille, entre autres

GRYNÉE (Jean-Jacques), mort à Bâle le 30 août 1617, à 77 ans. On a aussi de ce dernier plusieurs savans ouvrages, principalement sur l'Ecriture sainte. Sa vie se trouve à la tête de ses lettres, Francfort, 1715, in-8°.

GRYPHIUS (Sébastien), habile et célèbre imprimeur de Lyon, natif de Reuthlingen en Souabe, s'acquit une réputation immortelle par la beauté et l'exactitude de ses impressions. Conrad Gesner lui dédia une partie de ses ouvrages. L'une de ses plus belles éditions est une Bible latine de 1550, in-fol., 2 vol. Gryphius imprimait l'hébreu dans la dernière perfection; il employait d'habiles correcteurs, et revoyait lui-même les épreuves. Il mourut le 7 septembre 1556, à 63 ans. C'est à son occasion que Jean Vouté de Reims disait que Robert Etienne corrigeait très-bien les livres; que de Colines les imprimait fort bien; mais que Gryphius savait très-bien et les corriger et les imprimer.

Inter tot norunt libros qui cudere, tres sunt
Insignes, languet cætera turba fame.
Castigat Stephanus, sculpit Colinæus; utrumque
Gryphius edoctâ mente manuque facit.

GRYPHIUS (Antoine), son fils, continua avec honneur la profession de son père.

GRYPHIUS (François), frère de Sébastien, imprimeur de Lyon, s'établit à Paris en 1532, et imprima jusqu'en 1545. Il se servait de caractères romains, en quoi il se montra d'un meilleur goût que son frère, qui imprimait en italique, quoique ses italiques fussent fort bien taillés et d'une grande netteté.

GRYPHIUS (André), très-célèbre poète allemand, naquit à Glogaw en 1616. Il devint syndic des états de Glogaw, et s'acquit une si grande réputation par ses pièces de théâtre, qu'on peut l'appeler le Corneille des Allemands. Il a aussi composé quelques petites farces très-jolies et très-amusantes qui renferment une critique fine et délicate du ridicule des anciennes comédies allemandes. Il mourut en 1664.

GRYPHIUS (Chrétien), fils du précédent, et l'un des plus beaux esprits d'Allemagne, naquit à Fraustadt le 29 septembre 1649. Après s'être rendu très-habile dans les langues et dans les belles-lettres, il devint professeur d'éloquence à Breslaw, puis principal du collége de la Madeleine dans la même ville, et enfin bibliothécaire. Il était bon orateur et historien, savant littérateur, et excellent poète dans la langue allemande, qu'il a considérablement perfectionnée. Il mourut le 6 mars 1706, à 57 ans, après s'être fait jouer dans sa chambre une excellente pièce de poésie de sa façon, qu'il avait fait mettre en musique, et où il exprimait admirablement les consolations que la mort du Sauveur fournit aux mourans. Ses ouvrages sont 1° l'Histoire des ordres de chevalerie, en allemand, 1709, in-8°; 2° Poésies allemandes, entre autres des pastorales, in-8°; 3° la Langue allemande formée peu à peu, ou Traité de l'origine et des progrès de la langue allemande, in-8°, en allemand, etc.

GUADAGNOLO (Philippe), savant professeur en arabe et en chaldéen dans le collége de la Sapience, fut employé avec l'archevêque de Damas par la congrégation de la Propagande pour traduire l'Ecriture sainte en arabe, sous le pontificat d'Urbain VIII, qui ne parut qu'en 1671 à Rome, 3 vol. in-fol. Il publia ensuite une Apologie pour la religion chrétienne contre les objections d'Ahmed-Ben-Zin-Ulabedin, docteur mahométan, 1631, in-4°. Cette apologie est fort estimée. Une Grammaire arabe, Rome, 1642, in-fol. Guadagnolo mourut à Rome le 27 mars 1656, à 60 ans.

GUAGNIN (Alexandre), natif de Vérone, s'établit en Pologne, où il servit dans les guerres de Livonie, de Moldavie et de Russie avec une si grande distinction, que le roi Sigismond-Auguste l'honora de l'indigénat, ou privilége de noblesse. Il fut gouverneur de la forteresse de Vitepsk, et mourut en 1614, à 76 ans. Il a fait

Digitized by Google

une Histoire de Pologne, en latin, Francfort, 1584, 3 tom. in-fol.

GUALBERT (Saint Jean), fondateur de l'ordre de Val-Ombreuse, est célèbre par ses vertus et par ses miracles. Il était de Florence, et mourut le 12 juillet 1073. Célestin III le canonisa en 1193. Ce fut lui qui le premier reçut des frères lais ou convers, distingués par état des moines du chœur.

GUALDO-PRIORATO (Galeasso), né à Vicence en 1606, d'une famille noble, fut historiographe de l'empereur, et s'est rendu célèbre dans le 17e siècle par ses ouvrages historiques, écrits en italien d'une manière très-agréable; en voici les principaux : 1° *Histoire des guerres de Ferdinand II et de Ferdinand III*, depuis 1630 jusqu'en 1640, in-fol.; celle de Léopold depuis 1656 jusqu'en 1670, 3 vol. in-fol.; 2° *Histoire des troubles de France depuis* 1648 *jusqu'en* 1654. Les auteurs du Journal des savans du 16 mars 1665 disent qu'ils y ont remarqué autant de fautes que de mots: mais ce jugement ne découragea point Gualdo; il continua cette histoire jusqu'à la paix des Pyrénées, et la fit réimprimer en 1670 à Cologne avec cette continuation; 3° *Histoire du ministère du cardinal Mazarin*; elle est très-estimée, et a été traduite en français, 1671, 3 vol in-12; 4° *La vie et les qualités du même cardinal*, ouvrage estimé qui a aussi paru en français, 1662, in-4°; 5° *Relation de la paix des Pyrénées*, dont la plus ample édition est celle de Cologne en 1667, in-12. Cette relation est estimée; elle a été traduite en latin, et insérée dans le quatrième tome du droit public de l'Empire, publié à Francfort en 1710. Elle est aussi traduite en français. Gualdo mourut à Vicence en 1678, à 72 ans.

GUALTERUS (Rodolphe), théologien de Suisse, et gendre de Zuingle, naquit à Zurich en 1529. Il succéda à Bullinger, et mourut en 1586, à 67 ans. On a de lui des Commentaires sur la Bible, et d'autres ouvrages, dont l'*Anti-Christus*, Tiguri, 1546, in-8°, est rare. Gerhard Meyer assure, dans Placius, que Gualterus est auteur de la version de la Bible attribuée à Vatable; mais cela n'a aucune vraisemblance. Il avait aussi composé une comédie latine de Nabal. Son fils, de même nom, mort en 1577, était poète latin. On a de lui *Elegia de militiâ christiand*, Tiguri, 1575, in-4°; *Argos Tigurina*, 1576, in-4°. Le poète célèbre dans ce poëme le trajet d'un bateau qui, dans un jour, alla de Zurich à Strasbourg.

GUALTHER (Philippe), ou Gauthier de Châtillon, natif de Lille en Flandre, et vivant au commencement du 13e siècle, est auteur d'un poëme latin intitulé *Alexandride*, Ulmæ, 1559, in-12, ou Lyon, 1558, in-4°, en caractères d'écriture.

GUARIN (Pierre), savant bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né dans le diocèse de Rouen, près de la forêt de Lyons en 1678, enseigna avec distinction le grec et l'hébreu dans sa congrégation, et mourut bibliothécaire de Saint-Germain-des-Prés à Paris le 29 décembre 1729, à 51 ans. On a de lui 1° une Grammaire hébraïque en latin, 1724 et 1726, en 2 vol. in-4°; 2° un Lexicon hébreu aussi en latin, imprimé après sa mort en 1746, en 2 vol. in-4°, dont il n'a fait que jusqu'à la lettre *Mém.* inclusivement, mais que M. Le Tournois a achevé. Il avait attaqué la méthode de M. Masclef dans sa Grammaire. M. de la Bleterie lui a répondu dans l'édition de la Grammaire de Masclef en 1730, 2 vol. in-12.

GUARINI, de Vérone, ayant appris la langue latine, fut apprendre sous Chrysoloras à Constantinople la langue grecque, qu'il revint enseigner à Venise, à Florence, à Vérone et à Ferrare, où il mourut en 1460. Il a donné *Compendium grammaticæ græcæ ab Em. Chrysolora digestæ*, Ferrare, 1509, in-8°; différentes traductions et notes sur des auteurs anciens. L'un de ses fils, Baptiste Guarini, professait les belles-lettres à Ferrare depuis trente-trois ans en 1494. Il a publié des Poésies latines à Modène, 1496, in-fol.; *De sectâ Epicuri; De ordine docendi et studendi*, Iene, 1704, in-8°. Il était grand-oncle du suivant.

GUARINI (Jean-Baptiste), célèbre poète italien, naquit à Ferrare en 1537. Il était arrière-petit-fils de Guarini de Vérone, l'un des premiers restaurateurs des belles-lettres en Italie, et fut secrétaire d'Alfonse II, duc de Fer-

Digitized by Google

rare, qui le chargea de diverses commissions importantes. Après la mort de ce prince, Guarini fut secrétaire de Vincent de Gonzague, de Ferdinand de Médicis, grand-duc de Toscane, et de François-Marie de Feltri, duc d'Urbin; mais le seul avantage qu'il remporta au service de tant de maîtres, furent de grands éloges de son esprit et de ses écrits. Il mourut à Venise en 1612, à 75 ans, ayant eu trois fils. Le plus connu de ses ouvrages est son *Pastor Fido*, Venezia, 1602, in-4°; Amsterdam, Elzévir, 1678, in-24, fig. de Le Clerc; Vérone, 1735, et Amsterdam, 1736, in-4°; Glascou, 1763, in-8°. La meilleure traduction française de cette pastorale est celle de Pecquet, dont on a donné une jolie édition en 2 vol. in-12, italienne et française. Il a fait encore plusieurs discours en latin; *L'idropica commedia*, 1614, in-8°; *Rime*, à la suite de plusieurs éditions du *Pastor Fido*, et séparément; toutes ses œuvres sont imprimées à Vérone, 1737, 4 vol. in-4°.

GUARNERUS. *Voy.* IRNERIUS.

GUASCO (OCTAVIEN), né à Turin, fut chanoine de Tournai, de la société royale de Londres, de l'académie des inscriptions, etc. On prendra une meilleure idée de sa littérature par l'intimité qu'il avait avec M. de Montesquieu que par la lecture de ses ouvrages. Il est mort à Vérone en 1783. L'abbé de Guasco a traduit en italien l'*Histoire ottomane*, l'*Esprit des lois*; en français l'*Économie de la vie humaine*; les Satires du prince Cantimir. Enfin il a donné deux volumes in-8° de Dissertations historiques, 1756; *Usage des statues chez les anciens*, 1769, in-4°.

GUASPRE DUGHET, excellent peintre italien, naquit à Rome en 1613. Il fut élève et beau-frère du Poussin, et se fit admirer par ses talens. Il se distingua surtout par son coloris, par une liberté admirable qui paraît dans ses tableaux, et par un art particulier à exprimer les vents, l'agitation des feuilles, les bourrasques et les orages. Il aimait passionnément la chasse, et il en savait profiter dans ses ouvrages. Il mourut à Rome en 1675.

GUAST (le marquis du). *Voy.* AVALOS.

GUAY-TROUIN (RENÉ DU). *Voy.* TROUIN.

GUAZZI (ÉTIENNE), bel esprit italien et secrétaire de la duchesse de Mantoue, était de Casal, et mourut à Pavie en 1593. On a de lui des Poésies et un traité en italien qui a pour titre *La civil conversazione*, Brescia, 1574, in-4°; *Dialoghi piacevoli*, Venezia, 1586, in-4°.

GUAZZI ou GUAZZO (MARC), célèbre Italien, originaire de Mantoue, et natif de Padoue, vivait dans le 16e siècle. Il se signala dans les armes aussi bien que dans les lettres, et mourut en 1556. Ses ouvrages sont 1° une Histoire de Charles VIII, Venise, 1547, in-12; 2° une Histoire de son temps, 1553, in-fol.; 3° un Abrégé de la guerre des Turcs avec les Vénitiens, in-8°; 4° diverses Poésies, entre autres *Astolfo borioso*, 1549, in-4°, *etc.*, *Errori d'Amore, com.*, 1526, in-8°.

GUDIUS (MARQUART), fit son ami de son élève Samuel Schas, et en devint l'héritier testamentaire; il fut conseiller du duc de Holstein, puis du roi de Danemarck, et mourut en 1689, à 53 ans, laissant des enfans. On a imprimé après sa mort des Inscriptions antiques qu'il avait recueillies, Lewarde, 1731; des Lettres, Utrecht, 1697, in-4°.

GUEBRES. *Voy.* ZOROASTRE.

GUEBRIAND (JEAN-BAPTISTE BUDES, comte de), un des plus grands hommes de guerre de son temps, naquit au château du Plessis-Budes en Bretagne le 2 février 1602, d'une maison noble et ancienne. Il se signala en divers siéges et combats, fut fait maréchal de France en 1642, et mourut le 24 novembre 1643, d'une blessure qu'il avait reçue au siége de Rotweil. Le roi le fit enterrer à Notre-Dame de Paris. Son épouse, Renée du Bec, dont il ne laissa pas de postérité, fut chargée de conduire la reine de Pologne, Marie de Gonzague, à son premier mari. On la revêtit à cette occasion du caractère nouveau d'ambassadrice. C'était une femme intrigante qui joignait au talent de persuader, propre à son sexe, la fermeté d'un homme: elle mourut à Périgueux en 1659. Elle avait été mariée d'abord à un homme sans mérite; mais elle avait trouvé le moyen de faire rompre ce premier mariage pour épouser Gué-

Digitized by Google

briant, à qui la capacité tenait lieu de fortune, et elle ne lui fut pas inutile; car c'est elle qui sollicitait les ministres et les secours avec lesquels son mari s'est acquis tant de réputation. Le Laboureur a écrit la vie de Guébriant, un vol. in-fol.

GUEDIER DESAINT-AUBIN (Henri-Michel), né à Gournai-en-Brai, diocèse de Rouen, le 17 juin 1695, d'un conseiller au parlement de Rouen, fut reçu docteur de la société de Sorbonne le 29 octobre 1723. Il en devint professeur en 1730, puis bibliothécaire en 1736, et eut quelque temps après l'abbaye de Saint-Vulmer, diocèse de Boulogne. Il mourut en Sorbonne le 25 septembre 1742, à 47 ans. On a de lui un livre intitulé *Histoire sainte des deux alliances*, 1741, 7 vol. in-12. Cet ouvrage contient toute l'Histoire sacrée, et peut être regardé, outre cela, comme une bonne concorde de l'Ancien et du Nouveau Testament. M. de Saint-Aubin savait le grec, l'hébreu, l'anglais et l'italien, et toutes les sciences qui ont du rapport à la théologie et à la morale.

GUELFES. *Voy.* Conrad III.

GUENEAU DE MONTBEILLARD (Philibert), né à Sémur en Auxois en 1720, y est mort le 18 novembre 1785. Après avoir passé sa jeunesse à Dijon et à Paris parmi les savans de ces deux villes, il se retira dans sa patrie, où l'histoire naturelle principalement devint son occupation. Il a travaillé aux premiers volumes de la Collection académique, imprimés à Dijon, in-4°. M. de Buffon, qui vivait dans son voisinage, l'associa ensuite à ses travaux; c'est à lui que nous devons l'*Histoire des oiseaux*, 9 vol. in-4° ou 18 vol. in-12, qui suivent les quadrupèdes de M. de Buffon. Il s'occupait des insectes lorsque la mort l'a enlevé. Sa femme lui a survécu; il a laissé un fils officier de dragons.

GUÉNEBAUD (Jean), médecin de Dijon, mort vers 1630, s'est fait connaître par un livre intitulé *Le Réveil de Chindonax, prince des Vacies, Druydes, Celtiques*, Dijon, 1621, in-4°: c'est l'explication d'un monument relatif à la religion des Gaulois.

GUENOIS (Pierre), lieutenant particulier à Issoudun, dans le 16e siècle, a donné une *Conférence des ordonnances*, 1678, 3 vol. in-fol.; une *Conférence des coutumes*, 1596, 2 tom. en un vol. in-fol. Il y en a des exemplaires avec des titres de 1620; c'est la même édition.

GUÉRARD (Robert), savant bénédictin, né à Rouen en 1641, travaillait avec dom Delfau à la révision des œuvres de saint Augustin, lorsqu'il fut accusé d'avoir eu part au livre intitulé *L'abbé commandataire*, ce qui le fit reléguer à Ambournay en Bugey. Il profita de cet exil pour rechercher avec soin les anciens manuscrits, et il en trouva un grand nombre, entre autres l'ouvrage de saint Augustin contre Julien, intitulé *Opus imperfectum*, dont on ne connaissait alors que deux exemplaires. Il le copia exactement, et l'envoya à Paris à ses confrères. Dom Guérard fut ensuite envoyé à Fécamp, puis à Rouen, où il mourut le 2 janvier 1715. On a de lui un Abrégé de la Bible en forme de questions et de réponses familières, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est estimé. Il y en a eu plusieurs éditions.

GUERCHEVILLE (Antoinette de Pons, marquise de), épousa en première noces Henri de Silly, comte de la Rocheguion, dont elle eut un fils, François, mort sans postérité en 1628. Elle se remaria à Charles Duplessis-Liancourt en 1594, dont elle eut un fils, Roger Duplessis-Liancourt. *Voy.* Liancourt. Cette dame avait été aimée de Henri IV, qui la trouva plus sage qu'il n'aurait voulu. Aussi, quand il eut épousé Marie de Médicis, il la lui donna pour dame d'honneur, disant que c'était une véritable dame d'honneur. Elle mourut à Paris le 16 janvier 1632.

GUERCHI (Claude-Louis de Régnier, comte de), se distingua surtout à la bataille de Fontenoy, où trois fois il donna sur cette formidable colonne d'Anglais. Il revint son habit criblé de balles et après avoir perdu presque tout son régiment. Le roi en l'apercevant lui dit: « Guerchi, vous venez demander mon régiment; je vous le donne. » Il contribua beaucoup à la victoire d'Hastembeck; mais à celle de Minden il fit de vains efforts pour ramener les Français; il jeta en vain sa cuirasse en criant: « Amis, je ne suis pas plus en sûreté que vous; venez

Digitized by Google

vaincre des ennemis que vous avez vaincus plusieurs fois.» L'impression de la terreur l'emporta sur cette apostrophe encourageante. M. de Guerchi fut ensuite envoyé à Londres, où il eut la satisfaction de mettre la dernière main au traité de paix de 1763. Il mourut la même année à son retour en France. M. de Guerchi était lieutenant-général et chevalier des ordres du roi.

GUERCHIN (LE), célèbre peintre de Bologne en Italie au 17e siècle, fut nommé *le Guerchin* parce qu'il était louche, car son vrai nom était François Barbieri da Cento. Il s'acquit une grande réputation, et mourut en 1667, à 77 ans, sans avoir été marié. Il a mieux aimé s'attacher à la nature, et donner plus de force et de fierté à ses tableaux, que de s'asservir à l'imitation; aussi, quoiqu'il y ait de la vérité dans son expression, elle n'est pas toujours correcte.

GUERCHOIS (madame LE), était sœur du chancelier d'Aguesseau; elle appliqua tous ses talens à l'instruction de ses enfans, pour lesquels elle fit: *Avis d'une mère à son fils; Instruction sur les sacremens de pénitence et d'eucharistie; Pratique pour se disposer à la mort.* Ces trois ouvrages, réimprimés en 1747, forment 2 vol. petit in-12; Réflexions sur les livres historiques de l'Ancien Testament, in-12. Elle mourut en 1740, à 61 ans.

GUERET (GABRIEL), né à Paris en 1641, se fit recevoir avocat au parlement de Paris, plaida peu, mais fut très-occupé dans le cabinet à répondre aux consultations, en quoi il réussit parfaitement. Il mourut à Paris le 22 avril 1688, à 47 ans. Ses principaux ouvrages sont: 1° *Les sept Sages de la Grèce;* 2° *Entretiens sur l'éloquence de la chaire et du barreau;* 3° *Le Parnasse réformé;* 4° *La Guerre des auteurs;* 5° *Le Journal du palais*, conjointement avec Claude Blondeau, 1755, 2 vol. in-fol.; 6° *La Carte de la cour;* 7° *La Promenade de Saint-Cloud*, ou *Dialogues sur les auteurs*, petit ouvrage plein de sel et joliment écrit. L'abbé Joly, chantre de la Chapelle-aux-Riches de Dijon, l'ayant copié chez moi sur le manuscrit original, l'a publié sans ma participation dans ses mémoires historiques de Bruys; il a donné une édition de Le Prêtre, 1679. in-fol., etc. On remarque dans tous ces ouvrages un goût excellent, un discernement fin et une critique judicieuse. MM. Gueret, docteurs de la maison et société de Sorbonne, l'un curé de Saint-Paul, mort en 1773, et l'autre ci-devant grand-vicaire de Rhodez, étaient fils de ce célèbre auteur, et ont soutenu avec distinction la réputation de leur père. Ce dernier, nommé Louis-Gabriel, mort en 1759, âgé de 80 ans, est auteur d'un Mémoire sur l'immunité du clergé, 1751, in-12; sur le refus des sacremens, 1752, in-12; sur le droit qu'ont les curés de commettre leurs vicaires et les confesseurs dans leurs paroisses, 1759, in-12.

GUERIKE ou GUERICKE (OTHON DE), conseiller de l'électeur de Brandebourg, et bourgmestre de Magdebourg, s'est rendu très-célèbre par ses expériences du vide et par l'invention de la machine pneumatique. Le peuple le croyait sorcier, et la foudre étant un jour tombée dans sa maison, et ayant consumé plusieurs machines dont il se servait dans ses expériences, on ne manqua pas de dire que c'était une punition du ciel contre ce magicien. Guerike était né en 1602. C'était un très-grand homme à tous égards. Il rendit des services importans à sa patrie, et mourut en 1686, à Hambourg, où il était allé pour voir quelques-uns de ses parens. Ses expériences sur le vide furent imprimées en 1672, in-fol., en latin, sous ce titre: *Experimenta nova Magdeburgica.*

GUÉRIN (FRANÇOIS), professeur au collége de Beauvais, mort en 1751, à 70 ans, est auteur d'une traduction de Tacite, 3 vol. in-12; d'une de Tite-Live, 10 vol. in-12: celle-ci est plus estimée que l'autre, parce qu'il y a moins de traductions modernes du dernier que du premier; de deux Odes latines qui ont paru en 1710 et 1744; la première *Ad musam historiæ præsidem;* la seconde *Antonio Portail, senatûs principi.*

GUÉRIN (NICOLAS-FRANÇOIS), lorrain, de l'académie de Nanci, fut professeur de rhétorique au collége Mazarin, et est mort le 25 mars 1782. Il a fait une Ode latine sur la paix en 1739; *La victoire de Fontenoy*, poëme, 1745; *Oratio funebris Delphini*, 1766,

Digitized by Google

in-4° ; *Deambulatio poetica*, *carmen*, 1768, in-4°. C'est un éloge des embellissemens de Paris.

GUÉRIN (Gilles), habile sculpteur de Paris, mort dans la même ville en 1678, à 72 ans, a sculpté un des groupes des bains d'Apollon à Versailles ; c'est celui qui est à gauche, composé de deux chevaux que des tritons abreuvent : s'il n'était pas en opposition à celui de Marly, il frapperait davantage. Il a fait aussi pour les mêmes jardins une figure représentant l'Afrique. Les sculptures qui ornent le maître-hôtel de Saint-Laurent sa paroisse, où il est inhumé, et les tombeaux de la chapelle de la Vieuville, aux Minimes, sont de lui.

GUÉRIN (Hippolyte-Louis), habile imprimeur de Paris, né le 14 avril 1698, s'est toujours distingué par ses impressions ; aujourd'hui même, qu'on est si recherché en typographie, ses éditions soutiennent aisément le parallèle. Son Cicéron de l'abbé d'Olivet est de la plus grande beauté ; le grand papier surtout monte à un prix exorbitant dans les ventes. M. Coignard, imprimeur de l'académie française, qui en a imprimé la moitié, en partagea la gloire ; il est à remarquer que c'est le premier ouvrage où l'on ait employé des caractères portant leur blanc au lieu d'interlignes, qui font souvent chevaucher les lettres. M. Guérin a commencé le Tacite de l'abbé Brottier, que son gendre M. de la Tour a achevé, et qui peut être comparé au Cicéron. Ses éditions ordinaires mêmes flattent la vue par la régularité du tirage, qui est la partie de l'imprimeur. Le caractère est d'une belle forme ; mais toutes les lettres ne sont pas en ligne ; c'est la partie du fondeur en lettres. Cet imprimeur mourut le 7 novembre 1745, et fut enterré à Saint-Benoit à Paris.

GUERIN, gentilhomme français, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, évêque de Senlis, fut fait conseiller d'état en 1190, garde des sceaux en 1203, et chancelier en titre à l'avénement de Louis VIII à la couronne. C'est lui qui a donné à cette charge l'éclat dont elle jouit, en faisant ordonner que le chancelier aurait séance parmi les pairs et autres officiers de la couronne, et le fit nommer le premier de tous. Il remit sa charge à saint Louis, se fit religieux dans l'abbaye de Châlis, où il est mort le 19 avril 1230.

GUÉRIN (Guillaume), avocat-général au parlement de Provence, se chargea de faire exécuter l'arrêt contre les habitans de Cabrières et Mérindol, et le fit avec tant de cruauté qu'il révolta tout le monde. Pour satisfaire aux plaintes du peuple, le roi permit qu'on l'accusât au parlement de Paris. Il y fut convaincu de malversation ès deniers du roi, et d'autres particuliers, sous couleur et titre de son état de procureur du roi ; en conséquence il fut pendu en 1554.

GUÉRIN, dit FLÉCHELLES (Hugues), acteur du théâtre du Marais, avait épousé la fille de Tabarin, et réussissait dans tous les rôles, même dans celui de Gautier-Garguille, qu'il jouait sous le masque. Il mourut en 1634. La farce de la querelle de Gautier-Garguille et de Perrine sa femme est imprimé sans date à Vaugirard, chez a, e, i, o, u, à l'enseigne des Trois-Raves.

GUERIN, dit LA FLEUR (Robert), acteur du Marais, jouait sans masque, contre l'usage de son temps, même les rôles de Gros-Guillaume. Son caractère était de mêler son jeu de sentences. Un jour, s'étant avisé de contrefaire un homme de robe qui avait une grimace d'habitude fort ridicule, le magistrat le fit mettre au cachot ; Guérin en mourut de saisissement en 1634. Huit jours après ses camarades Turlupin et Gautier-Garguille en moururent de chagrin.

GUÉRINIÈRE (François Robichon de la), l'un des plus habiles écuyers de son temps, est mort le 2 juillet 1751. Son *École de cavalerie*, 1733, in-fol. avec de belles figures, lui a fait honneur. Elle fut réimprimée en 1736, en 2 vol. in-8° ; et enfin il a donné ses *Élémens de cavalerie*, 2 vol. in-12.

GUERRE (Martin), natif d'Andaye, au pays des Basques, est devenu fameux dans l'histoire par l'imposture d'Arnaud du Thil son ami. Martin ayant épousé Bertrande de Rols, du bourg d'Artigat, au diocèse de Rieux en Languedoc, et ayant demeuré environ dix ans avec elle, passa en Espagne, puis en Flandre, où il prit les armes. Huit ans après Arnaud du Thil son ami se présenta à Bertrande, et

Digitized by Google

lui dit qu'il était son mari ; il donna à cette femme tant d'indices, qu'elle le prit en effet pour son époux, et fut trompée avec toute sa famille ; mais dans la suite l'imposture fut découverte, et le vrai mari étant arrivé dans le temps qu'on allait juger à Toulouse le procès intenté à cette occasion, du Thil fut condamné à être pendu et brûlé à Artigat, ce qui fut exécuté en 1560. *Voy.* Jacquet.

GUERSANS ou GUERSENS (Caie-Jules de), poète et jurisconsulte du 16e siècle, natif de Gisors en Normandie, fut avocat, puis sénéchal de Rennes en Bretagne. Il mourut de la peste à Rennes le 5 mai 1583, âgé de 38 à 40 ans. Il a laissé une pièce de théâtre intitulée *Panthée*, un poëme intitulé *Les Cornes*, en latin. Joseph Scaliger dit des vers de Guersans qu'ils sont de moyenne étoffe, et que ce qui les faisait trouver bons, c'était le ton, l'air et l'accent qu'il leur donnait en les prononçant.

GUESCLIN (Bertrand du), naquit en Bretagne en 1311, de Robert du Guesclin, seigneur de Broon, et de Jeanne de Mallemains, dame de Sacé. Il donna dès sa jeunesse des preuves éclatantes de son courage, et remporta le prix, à l'âge d'environ 16 ans, à un tournoi où il était inconnu, et contre la volonté de son père. Après avoir pris plusieurs places sur les Anglais et avoir affermi la couronne de Castille sur la tête de Henri contre Pierre-le-Cruel, Charles V, roi de France, le fit connétable en 1370. Du Guesclin eut part à toutes les guerres contre les Anglais. Il gagna sur eux plusieurs batailles, et leur enleva le Poitou, le Rouergue, le Limousin, avec diverses places en Normandie et en Bretagne. Il eut néanmoins le malheur d'être fait prisonnier à la bataille d'Aurai le 29 septembre 1364, et à la bataille de Navaret le 3 avril 1367. Enfin ce grand homme mourut le 13 juillet 1380, à 66 ans, en faisant le siége de Château-Neuf de Randon, dans le Gévaudan. Il fut enterré dans l'abbaye de Saint-Denis en France, aux pieds de Charles V. Il avait épousé successivement deux femmes, dont il n'eut point de postérité. Ceux qui ne connaissent point l'ancienne chevalerie seront sans doute surpris que ce célèbre connétable ne sût ni lire ni écrire. *Voyez* les Mémoires de M. de la Curne sur l'ancienne chevalerie. Sa vie, écrite en 1387, a été donnée par Menard en 1618, in-4°, du Châtelet en 1666, in-fol. et Guiard de Berville en 1767, 2 vol. in-12.

GUESLE (Jean de la), procureur-général et président au parlement de Paris, et l'un des plus illustres magistrats du 16e siècle, était fils de François de la Guesle, gouverneur d'Auvergne, d'une noble et ancienne famille de cette province. Il fut employé en diverses négociations importantes sous la reine Catherine de Médicis, sous Charles IX et sous Henri III, et mourut en 1538, laissant de Marie Poiret, dame de Laureau, son épouse, cinq fils, qui se sont distingués. Le plus connu est

GUESLE (Jacques de la), qui succéda à son père dans la charge de procureur-général, et qui fut très-attaché au service du roi Henri III. C'est lui qui introduisit dans la chambre de ce prince Jacques Clément, qui l'assassina ; mais la Guesle en eut tant de déplaisir, qu'il tua Jacques Clément sur-le-champ. Il servit ensuite avec zèle le roi Henri IV, et mourut à Paris le 3 janvier 1612. On a de lui, 1° un gros volume de Remontrances, in-4° ; 2° un récit curieux et intéressant du procès fait au maréchal de Biron ; 3° un Traité in-4° sur le comté de Saint-Paul, et une relation de la mort de Henri III, qui se trouve dans le Journal de Henri III.

GUET (du). *Voy.* Duguet.

GUETTARD (Jean-Étienne), né à Etampes le 22 septembre 1715, fut élevé chez son grand-père, qui était apothicaire. Il y prit ce goût pour la botanique et l'histoire naturelle qui a fait l'objet de ses études pendant toute sa vie. Il fut reçu de l'académie des sciences en 1734, et devint garde du cabinet d'histoire naturelle du duc d'Orléans. Il est mort le 7 janvier 1786. Ce savant est le premier qui ait fait sentir l'utilité des cartes météorologiques, dont il a fait entreprendre quelques parties. Il observa aussi le premier en 1751 que les montagnes d'Auvergne étaient des volcans éteints. On a de lui *Observations sur les plantes*, 1747, 2 vol.

Digitized by Google

in-12; Mémoires sur différentes parties des sciences et des arts, 1768, 3 vol. in-4°, auxquels il en a ajouté deux.

GUEVARA (Antoine de), né dans la petite province d'Avala, fut élevé à la cour de la reine Isabelle de Castille. Après la mort de cette princesse il entra dans l'ordre de saint François, et s'y distingua tellement par sa piété et par ses talens, que Charles-Quint le choisit pour son prédicateur ordinaire, et ensuite pour son historiographe. Il le nomma ensuite à l'évêché de Guadix, puis à celui de Mondonedo. Guevara mourut en 1544. On a de lui, 1° l'Horloge des princes, ou la Vie de Marc-Aurèle et de Faustine sa femme, ouvrage fabuleux, in-8°; 2° des Épitres dorées, in-8°; 3° Vie des empereurs romains; 4° le Mont du Calvaire, 2 vol. in-8°; 5° du Mépris de la cour, in-8°, et plusieurs autres livres qui ont été traduits avec empressement, qui méritaient peu de l'être.

GUEVARA (Antoine de), son neveu, fut prieur de San-Miguel d'Escalada, et aumônier de Philippe II, roi d'Espagne. Il abandonna la cour pour se livrer à l'étude. On a de lui des Commentaires sur Habacuc et sur les Psaumes, in-4° et in-fol., avec un Traité de l'autorité de la Vulgate; le tout en latin.

GUEVARA. *Voy.* Velez.

GUEUDEVILLE (Nicolas), était fils d'un médecin de Rouen. Il entra jeune dans la congrégation des bénédictins de Saint-Maur, et fit profession dans l'abbaye de Jumiéges en 1671. Dans la suite il sortit de cette congrégation, se sauva en Hollande, abjura la religion catholique, et se maria. Pour avoir de quoi subsister, il enseigna le latin à Rotterdam, et prit des pensionnaires; mais, ennuyé de ce métier, il alla s'établir à la Haye, où il s'érigea en auteur. Il publia en 1699 l'*Esprit des cours de l'Europe*, que M. d'Avaux fit supprimer, parce qu'il y avait plusieurs traits satiriques contre la France; mais que Gueudeville reprit après le départ de ce ministre, sous le titre de *Nouvelles des cours de l'Europe*, et le poussa jusqu'en 1710. On a encore de lui, 1° la Critique générale de Télémaque, en deux parties; 2° des traductions françaises de l'Utopie de Thomas Morus, in-12; de la Vanité des sciences d'Agrippa; 3 vol. in-12; de l'Éloge de la folie d'Érasme, et de la fièvre quarte; 3° une traduction française des comédies de Plaute, avec des remarques, 10 vol. in-12; 4° un Atlas historique en 7 vol. in-fol. Tous ces ouvrages sont assez mal écrits, peu exacts et point estimés.

GUEULETTE (Thomas-Simon), substitut du procureur du roi au Châtelet, naquit en 1683. L'exercice de sa charge et une société d'amis dans laquelle il aimait à s'abandonner à une gaité aimable qui lui était naturelle, remplirent tous les momens de sa vie. On peut louer en lui la générosité avec laquelle il remit aux héritiers de sa femme les biens dont il héritait d'elle, suivant son contrat de mariage, et celle avec laquelle il remit les dossiers qui se trouvaient chez son père, sans exiger rien des parties peu aisées. Son père, qui était procureur, le lui avait recommandé. Il mourut doyen de sa compagnie le 22 décembre 1766, à 83 ans. Il est auteur des *Soirées bretonnes*, in-12; des *Mille et un quarts d'heure*, 3 vol. in-12; des *Aventures du mandarin Fum Hoam*, conte chinois, 2 vol. in-12; des *Sultanes de Guzarate*, *Mille et une soirées*, 3 vol. in-12; des *Mémoires de mademoiselle de Bontemps*, in-12; de quelques comédies, etc.

GUGLIELMINI (Dominique), savant médecin et mathématicien, naquit à Bologne en Italie le 27 septembre 1655. Il fut professeur de mathématiques et d'hydrométrie à Bologne, puis à Padoue, où il enseigna aussi la médecine. Il eut en 1686 l'intendance générale des eaux de l'état de Bologne, et fut associé à l'académie des sciences de Paris en 1696. Guglielmini s'acquit une grande réputation en Italie, et mourut à Bologne en 1710, à 54 ans. Ses ouvrages, réunis à Genève, 1719, 2 vol. in-4°, sont, 1° un Traité d'hydrostatique en latin; 2° un grand ouvrage intitulé *Della natura de'l fiumi*, qui passe pour son chef-d'œuvre; 3° une dissertation *De sanguinis naturâ et constitutione*; 4° un traité *De cometarum naturâ et ortu*, à l'occasion de la comète de 1681; 5° deux Lettres hydrostatiques sur une dispute

Digitized by Google

qu'il eut avec M. Papin, au sujet de son hydrostatique.

GUI DE SIENNE, fameux peintre, natif de Sienne, dont on voit un excellent tableau de la Sainte-Vierge tenant l'enfant Jésus entre ses mains. Ce tableau est de l'an 1221.

GUI-DE-CRÈME. *Voy.* ALEXANDRE III.

GUI DE PERPIGNAN, ainsi nommé parce qu'il était de cette ville, fut général des carmes en 1318. Il fut fait évêque de Majorque en 1321, puis d'Elne vers 1330. Il mourut à Avignon le 21 août 1342. Ses principaux ouvrages sont 1° *De perfectione vitæ catholicæ*, dédié au pape Jean XXII; 2° *Super sententias;* 3° *Quodlibeta quatuor*; 4° *Quæstiones ordinariæ;* 5° *De concordiâ evangelistarum*, 1631, in-fol.; 6° *Correctorium decreti;* 7° une Somme des hérésies avec leur réfutation, Paris, 1528; 8° des Statuts synodaux, publiés par M. Baluze à la fin du *Marca hispanica*, etc.

GUI-PAPE, habile conseiller au parlement de Dauphiné, et célèbre jurisconsulte du 15e siècle, fut appelé au conseil Delphinal par Etienne de Guillon, alors président dudit conseil, qui lui donna une de ses filles en mariage. Gui-Pape fut employé en diverses négociations par Louis XI, et s'acquit une grande réputation par ses ouvrages, dont le plus estimé est intitulé *Decisiones gratianopolitanæ annotationibus variorum illustratæ*, 1643, in fol. Il mourut en 1487, à 73 ans.

GUI-LE-GROS. *Voy.* CLÉMENT IV.

GUIARD (ANTOINE), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Saulieu en 1692, mort en 1760, a donné 1° des Entretiens sur les modes du siècle; 2° Réflexions sur la régie des bénéfices; 3° Dissertations sur l'honoraire des messes, 1757, in-12.

GUIBERT, fameux anti-pape, natif de Parme, fut chancelier de l'empereur Henri IV, qui le fit élire archevêque de Ravenne, puis pape en 1080. Guibert prit le nom de Clément III, et mourut misérablement en 1099. Ses os furent déterrés à la fin du schisme, et jetés dans le Tibre.

GUIBERT (CHARLES-BENOÎT, comte de), né à Montauban en 1715, entra dans le service en 1731, et passa par tous les degrés militaires jusqu'à celui de lieutenant-général. Il servit avec distinction dans toutes les guerres de son temps. A la bataille de Rocoux il était à la tête des grenadiers d'Auvergne; une des trois colonnes commandées pour l'attaque du village, exposée à un feu violent, plie; les yeux se tournent sur ce dangereux exemple: « Regardez à droite, s'écrie M. de Guibert, Navarre arrive avant nous. » Il s'élance en même temps dans les haies du village, et prend de sa main le colonel ennemi, qui défendait ce point d'attaque. Il fut fait prisonnier à la bataille de Rosbach: le roi de Prusse connaissait son mérite; il refusa un échange particulier que le maréchal de Soubise lui proposait. L'estime générale qu'il s'était conciliée à l'armée le suivit dans la retraite pendant la paix. M. de Choiseul choisit ce militaire éclairé pour rédiger l'ordonnance du service des places et de celui de campagne. Il a été décoré du cordon rouge, nommé au gouvernement de Perpignan, et enfin à celui des Invalides, que, malheureusement pour cette portion respectable de la société, il n'a pu gérer que pendant quatre ans, la mort l'ayant enlevé le 8 décembre 1786. Son fils, M. le comte de Guibert, de l'académie française depuis 1786, est auteur d'un Traité de tactique, 1772, in-4°, ou 2 vol. in-8°; de la tragédie du *Connétable de Bourbon*, des Eloges de Catinat, de l'Hôpital et du roi de Prusse.

GUIBERT, natif d'un village du diocèse de Beauvais, d'une famille riche et puissante, prit l'habit de religieux dans l'abbaye de Saint-Germer, et fut élu en 1104, abbé de Nogent-sous-Couci. Il mourut en cette dernière abbaye en 1124. Ses œuvres ont été publiées en 1651, in-fol., par dom Luc d'Achery. On y trouve 1° un excellent Traité de la prédication; 2° une Histoire des premières croisades, intitulée *Gesta Dei per Francos;* 3° un Traité singulier des reliques des saints, composé à l'occasion d'une dent de notre Seigneur, que les moines de Saint-Médard de Soissons prétendaient avoir. Quoique Guibert soit très-crédule, il rejette cette relique, comme contraire à la foi de la résurrection de J.-C., qui nous apprend qu'il a repris son corps tout entier.

GUICHARD (Mlle ELÉONORE), fille

Digitized by Google

d'un receveur des tailles de Normandie, joignait aux grâces de son sexe des lumières et un goût qui faisaient les délices des sociétés dans lesquelles elle a vécu. Elle est morte d'une maladie de poitrine en 1747, à l'âge de 28 ans. Elle est auteur des *Mémoires de Cecile*, que M. de la Place a revus, 1751, 4 vol. in-12.

GUICHARD (Claude), né à Saint-Rambert en Bugey, où il a fondé un collége, fut secrétaire d'état et grand-référendaire. Il mourut à Turin le 15 mai 1607. Son Traité sur la manière d'ensevelir des anciens, Lyon, 1581, in-4°, est rare.

GUICHARDIN (François), né à Florence le 16 mars 1482, d'une famille noble et ancienne, enseigna le droit avec réputation, et fut employé en diverses ambassades. Léon X lui donna le gouvernement de Modène et de Reggio, et Clément VII celui de la Romagne et de Bologne. Guichardin fut aussi lieutenant-général de l'armée du saint Siége; mais Paul III lui ayant ôté le gouvernement de Bologne, il se retira à Florence, et où il fut conseiller d'état, et où il rendit de grands services à la maison de Médicis, jusqu'à sa mort, arrivée en 1540. Il avait été marié, et a laissé trois filles. Vers 1537 il s'était retiré à la campagne pour travailler à son histoire, qu'il composa en italien, et qui comprend ce qui s'est passé depuis 1494 jusqu'en 1532, Florence, 1561, in-fol., ou 2 vol. in-8°; celle de Venise, 1574, est augmentée de quatre livres; mais il y a des passages tronqués. Ces passages ont été rétablis dans celle de Genève, 1636, 2 vol. in-4°, qui n'est pas belle. Il y en a une belle édition de Venise, 1738, 2 vol. in-fol., et une de Londres, en 2 vol. in-4°, qui n'empêche pas de rechercher l'originale. Cette histoire est très-estimée. Elle a été traduite en français, et publiée à Paris en 1738 en 3 vol. in-4°, par Favre, et revue par M. Georgeon, avocat au parlement de Paris, qui est auteur de la préface et des notes. Jean-Baptiste Adriani, ami de Guichardin, et son concitoyen, en a donné la continuation, 2 vol. in-4°. Guichardin est auteur d'Avis et Conseils en matière d'état, 1585, Anvers, in-4°, traduit en français, Paris, 1577, in-8°. En 1775 il a paru une nouvelle édition de son histoire, à Fribourg en Brisgau, en 4 vol. in-4°, faite sur le manuscrit autographe de la bibliothèque Magliabecchi de Florence, qui répare les lacunes et dissimulations que les éditeurs avaient été obligés de faire en cédant aux circonstances.

GUICHARDIN (Louis), son neveu, mort à Anvers le 21 mars 1589, a donné en italien une excellente description des Pays-Bas, 1587, in-fol., traduite en français par Belleforest, 1612, in-fol.; *Raccolta de i detti e fatti notabili*, 1581, in-8°; *Ore di recreazione*, 1600, in-12: ce dernier a été traduit en français, 1576, in-16; et des Mémoires sur ce qui s'est passé en Europe depuis 1530 jusqu'en 1560, Anvers, 1565, in-4°.

GUICHE (Jean-François de la), comte de la Palice, seigneur de Saint-Geran, et maréchal de France, était fils de Claude de la Guiche, d'une famille noble et ancienne. Il se signala en diverses occasions sous les rois Henri IV et Louis XIII, eut beaucoup de part aux affaires de son temps, et mourut en son château de la Palice en Bourbonnais le 2 décembre 1632, à 63 ans; c'est le petit-fils du maréchal de Saint-Geran, Bernard de la Guiche, qui fut soustrait au moment de sa naissance, et qui eut un procès fameux à soutenir pour être réintégré dans son état, par arrêts de 1663 et 1666. Il mourut en 1696, ne laissant qu'une fille religieuse. Il était lieutenant-général, et avait été chargé de plusieurs ambassades. *Voy.* Grammont.

GUICHE (Philibert de la), oncle du précédent, fut grand-maître d'artillerie en 1578. Il était si habile dans sa partie, qu'à la journée d'Ivry, en 1590, il avait fait faire quatre décharges de canon avant que les ennemis en eussent fait une. Il mourut en 1607.

GUICHENON (Samuel), habile et judicieux historien du 17e siècle, natif de Mâcon et avocat à Bourg-en-Bresse, se distingua par ses ouvrages, et fut comblé de biens par le duc de Savoie, à cause de son excellente *Histoire généalogique de la maison royale de Savoie*, 1660, en 2 vol. in-fol. Il mourut le 8 septembre 1664, à 57 ans, après avoir embrassé la religion catho-

Digitized by Google

lique. Outre l'histoire de Savoie, on a de lui 1° une Suite chronologique des évêques de Belley, in-4°; 2° une Histoire de Bresse et de Bugey, 1650, in-fol., très-estimée; 3° une Histoire de la principauté de Dombes, qui n'a pas été imprimée; 4° un Recueil des actes et des titres les plus curieux de la province de Bresse et du Bugey, intitulé *Bibliotheca Sebusiana*, 1666, in-4°.

GUIDE (le), célèbre peintre d'Italie, était fils de Daniel Reni, excellent musicien, et disciple de Denis Calvart et des Carraches. Il affecta une manière de peindre contraire à celle de Michel-Ange de Caravages, et eut de grands démêlés avec lui. Le Guide amassa des biens considérables, qu'il dépensa au jeu, et mourut pauvre à Bologne en 1641, à 67 ans. Entre ses excellens tableaux on estime surtout son saint Michel, qui est à Rome dans l'église des Capucins. Son pinceau est léger et coulant, sa touche gracieuse et spirituelle, son dessin correct; ses carnations fraîches; ses têtes surtout sont admirables.

GUIDI (Louis), prêtre, mort en janvier 1780, est auteur des *Entretiens philosophiques sur la religion*, 3 vol. in-12; de la traduction de la *Véritable dévotion* de Muratori, in-12, et de l'*Ame des bêtes*, in-12.

GUIDI (Charles-Alexandre), célèbre poète italien, naquit à Pavie le 14 juin 1650. Il s'acquit l'estime du duc de Parme, de la reine Christine de Suède, du pape Clément XI, des beaux esprits et des grands seigneurs de son temps, et mourut comblé de biens et d'honneurs à Frascati le 12 juin 1712, à 63 ans. On a de lui un grand nombre de poésies lyriques, Rome, 1704, in-4°, et la pastorale *d'Endimion*, 1726, in-12, très-estimées des Italiens. Crescimbeni a écrit sa vie; elle se trouve à la tête du recueil de 1726.

GUIDICCIONE (Jean), né à Lucques, s'attacha au cardinal Farnèse, qui devint pape sous le nom de Clément VII en 1524. Guidiccione était déjà évêque de Fossombrone, mais le pape le fit gouverneur de Rome, nonce auprès de Charles V, et successivement gouverneur de la Romagne et de la marche d'Ancône. Il mourut au mois d'août 1541, dans sa soixante-unième année. On a de lui *Orazione alla repubblica di Lucca*, Firenze, 1558, in-8°; *Rime*, Bergame, 1753, in-8°: ces poésies sont estimées.

GUIDOTTI (Paul), né à Lucques en 1559, fit voir qu'un habile artiste saisit aisément les principes de tous les arts. Il fut peintre, sculpteur, architecte, mécanicien et poète. Il fit un groupe de six figures, pour le cardinal Scipion Borghèse, dont le pape Paul V fut si satisfait, qu'il lui permit de porter le nom de Borghèse, et lui donna la place de conservateur de Rome, qui est un des premiers magistrats de la ville. Il fit exécuter dans Saint-Pierre de Rome les décorations destinées à la canonisation de plusieurs saints. Enfin il voulut voler, il se construisit des ailes, s'élança d'une des plus hautes tours de Lucques, soutint sa chute avec ses ailes; mais enfin il tomba sur le toit d'une maison, où il se cassa la cuisse. Il est mort en 1629.

GUIELME OU GUILLELME (Jean), jeune homme d'une profonde érudition, natif de Lubec, mourut à Bourges en 1584, où il était allé pour entendre Cujas. On a de lui *Questiones Plautinæ*, dans le *Thesaurus criticus* de Gruter, des Poésies dans *Deliciæ pœtarum germanorum*, ou séparément, Lignits, 1603, in-8°, et d'autres ouvrages, dont Juste Lipse, M. de Thou et les autres savans font de grands éloges.

GUIENNE. *Voy.* Aquitaine.

GUIGNARD (Jean), jésuite, natif de Chartres, bibliothécaire du collége de Clermont à Paris, fut pendu et brûlé le 7 janvier 1595, parce que, sur la déposition de Jean Châtel, qui dit que les jésuites avaient dit hautement que l'on pouvait tuer un roi hérétique, on fut faire une visite dans leurs papiers, et on trouva dans ceux du père Guignard ces propres paroles écrites de sa main. « Ni Henri III, ni Henri IV, ni la reine Elisabeth, ni le roi de Suède, ni l'électeur de Saxe ne sont de véritables rois. Henri III est un Sardanapale, Henri IV un renard, Elisabeth une louve, le roi de Suède un griffon, l'électeur de Saxe un porc. Jacques Clément a fait un acte héroïque inspiré par le Saint-Esprit. Si on peut guerroyer le Béarnais, qu'on le guerroie; si on ne peut le guerroyer, qu'on le fasse mourir. » Quand il fit amende

Digitized by Google

honorable, il ne voulut jamais convenir qu'il se fût rendu coupable envers le roi.

GUIGNON (Jean-Pierre), musicien, né à Turin le 10 février 1702, fut l'émule du fameux Le Clerc pour le violon. Il fut reçu en 1733 à la musique de la chambre et de la chapelle du roi. En 1741, le 15 juin, il fut revêtu de la charge de roi et maître des ménétriers, titre qu'avaient anciennement les maîtres de confréries. Celui-ci voulut asservir tous les musiciens à payer un droit à la confrérie, suite de la prétention de ceux qui l'avaient précédé dans cette place, et qui en avaient été déboutés par arrêt du parlement en 1695. Guignon le fut aussi par un autre arrêt du 30 mai 1750. Il se démit de sa charge en 1773, et en demanda la suppression qui fut effectuée. Il est mort à Versailles le 30 janvier 1774.

GUIGUES, cinquième général des chartreux, naquit dans le 10e siècle, au château de Saint-Romain, dont il avait pris son surnom. Il gouverna pendant trente ans son ordre avec attention et vigilance, et mourut en 1137. Il a dressé les statuts de son ordre qui ont été imprimés sous le titre *Statuta ordinis cartusiensis*, Bâle, 1510, in-fol. On voit qu'il ne croyait pas ses religieux exempts de l'ordinaire. Il dit au contraire que l'évêque de Grenoble était leur abbé né, pour laquelle raison ils n'avaient qu'un prieur. Ce livre, réimprimé en 1703, in-fol., est extrêmement rare. Il y a cinq parties, dont la cinquième, qui renferme les priviléges de l'ordre, manque quelquefois. Innocent Le Masson a donné en 1683 *Explication de quelques endroits des statuts de l'ordre des chartreux*, petit in-4o qui doit avoir 166 pages. Il y en a qui finissent à la page 122; ils ne sont pas complets. C'est une réponse à ce que M. de Rancé avait dit des chartreux dans ses *Devoirs de la vie monastique*. Guigues a encore composé des Méditations, Munich, 1685, in-12, et dans la Bibliothèque des Pères.

GUIJON (Jacques), bon poète latin du 17e siècle, naquit à Autun en 1542, et fut avocat au parlement de Dijon. Ses œuvres ont été données au public avec celles de ses trois frères par M. de la Mare, conseiller au parlement de Dijon, 1658, in-4o. Il mourut en 1625, à 83 ans; son frère aîné est mort en 1631, son frère Hugues en 1622, et son frère Jean en 1605.

GUILBERT (Pierre), ancien précepteur des pages du roi, n'était que clerc tonsuré, et est mort le 20 octobre 1759, à 62 ans, sur la paroisse de Saint-Méry à Paris. Il est auteur d'une Description de Fontainebleau, 1731, 2 vol. in-12; de la traduction de l'*Amour pénitent*, 3 vol. in-12; des Mémoires chronologiques de Port-Royal, troisième partie, 1668 à 1752, Utrecht, 1755, 7 vol. in-12 : la première partie depuis l'origine jusqu'en 1632, 1758, 2 vol.; la seconde n'a pas été imprimée; de *Jésus au calvaire*, 1731, in-16.

GUILLAIN (Simon), habile sculpteur, natif de Paris, fut recteur de l'académie royale de peinture et de sculpture, et mourut à Paris en 1678, à 77 ans. Les figures posées dans les niches du portail de Sorbonne sont de lui, ainsi que celles qui étaient au pont au Change.

GUILLANDINI (Melchior), s'est fait connaître par des *Recherches sur le papyrus de Pline*, 1572, in-4o. Il était de Konigsberg, et avait voyagé en Asie et en Afrique. Il avait même été esclave à Alger, d'où Fallope l'avait tiré. Il succéda à ce savant dans la démonstration des plantes au jardin de l'université de Padoue, et mourut fort âgé en 1589. Il a donné encore *De stirpium aliquot nominibus*, Basileæ, 1557, in-8o; *Apologia adversus Matthiolum*, Patavii, 1538, in-4o.

GUILLAUME, comte de Toulouse, était fils de Chorson, que Charlemagne avait établi premier comte de Toulouse. Son fils Bernard retira de captivité Louis-le-Débonnaire en 834, et reçut le comté de Toulouse en 836. Il suivit le parti du jeune Pépin, roi d'Aquitaine, contre Charles-le-Chauve, à la bataille de Fontenai, en 841. Les grands du royaume le condamnèrent à mort comme criminel de lèse-majesté, ce qui eut son exécution dans le cloître de Saint-Sernin, à Toulouse. Son fils Guillaume II fit de vains efforts pour se maintenir dans le comté de Toulouse; il fut mis à mort à Barcelone en 850.

GUILLAUME Ier, le Conquérant, duc de Normandie, roi d'Angleterre,

Digitized by Google

et l'un des plus grands capitaines du 11e siècle, naquit à Falaise en 1027. Il était fils naturel de Robert, duc de Normandie, et d'Harlette, fille d'un bourgeois de Falaise, ce qui lui fit donner le nom de Bâtard. Après la mort de Robert, arrivée en 1035, Guillaume, qui était son fils unique, et qui avait été institué son héritier, lui succéda. Ses parens voulurent lui disputer cette succession, mais ayant été secouru par Henri Ier, roi de France, il triompha des rebelles, battit le comte d'Arques, prit le Maine, et porta la guerre en Anjou. Quelque temps après, Édouard-le-Confesseur, roi d'Angleterre, mort sans enfans en 1066, l'institua son héritier, parce qu'il était son cousin, son ami et son bienfaiteur. Guillaume passa aussitôt en Angleterre à la tête d'une puissante armée, livra bataille à Harald, son concurrent, à Hastings, et remporta sur lui, le 14 octobre 1066, une célèbre victoire; Harald, dernier roi saxon, y fut tué avec ses deux frères. Après cette victoire, les magistrats portèrent les clefs de Londres au vainqueur, qui fut couronné roi d'Angleterre. Guillaume eut dans la suite beaucoup d'autres combats à livrer aux princes anglais, qui ne voulaient point se soumettre à la domination d'une nation étrangère; mais ils furent toujours domptés; ces troubles l'obligèrent à désarmer les Anglais. Il fit bâtir la tour de Londres vers 1078, et diverses autres citadelles pour les tenir en respect, et leur fit défense d'avoir de la clarté dans leurt maisons après huit heures du soir; c'était un usage venu du Nord, où les maisons n'étaient que de bois et couvertes de chaume, pour prévenir les incendies. Pour adoucir et civiliser les mœurs de ces peuples encore à demi barbares, Guillaume y fit fleurir les arts, les sciences et le commerce; et jeta ainsi les fondemens de la grandeur et de la puissance de la nation anglaise. Enfin, après avoir reçu hommage du roi d'Écosse, il repassa en France. Il fit alors la guerre en Bretagne, et mit à la raison Robert de Courte-Heuse son fils, qui s'était fait déclarer duc de Normandie, et avait pris les armes contre lui en 1076. Quelque temps après il déclara la guerre à Philippe Ier, roi de France, désola le Vexin français, brûla Mantes, et porta le fer et le feu jusqu'aux portes de Paris; mais étant tombé de cheval à Mantes, il se fit porter à Rouen, où il mourut le 10 septembre 1087, à 60 ans, laissant de Matilde, fille du comte de Flandre, trois fils: Robert, qui était l'ainé, eut le duché de Normandie avec le Maine; Guillaume eut le royaume d'Angleterre, et Henri, le plus jeune, hérita de ses trésors, avec une pension considérable.

GUILLAUME III, duc de Normandie, dit Cliton, disputa la Normandie à son oncle Henri Ier, roi d'Angleterre, qui l'avait usurpée sur son père Robert III, mais ne put parvenir à s'y établir, quoique Louis-le-Gros lui en eût donné l'investiture. Ce prince l'en dédommagea en le faisant reconnaître comte de Flandre, après la mort de Charles de Danemarck, comte de Flandre, qui fut assassiné en 1127. Guillaume punit les assassins, et fut obligé de céder à Thierri d'Alsace, qui avait des prétentions sur la Flandre. Il mourut même d'une blessure qu'il reçut au siége d'Alost, le 28 juillet 1128.

GUILLAUME II, le Roux, second fils de Guillaume-le-Conquérant, succéda à ce prince dans le royaume d'Angleterre, et fut couronné le 27 septembre 1087. Il dissipa une dangereuse conspiration formée contre lui, disgracia Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, voulut s'emparer de la Normandie sur Robert son frère, et eut de grands démêlés avec saint Anselme. Il fit la guerre au roi d'Écosse, qui fut vaincu et tué avec Edouard son fils, et passa en France au secours du château du Mans, assiégé par le comte de la Flèche, qu'il fit prisonnier. Quelque temps après, étant à la chasse dans la Normandie, il fut tué d'un coup de flèche par un chevalier nommé Gautier Tirrel, qui voulait percer un cerf, le 2 août 1100, à 44 ans. Henri son frère lui succéda.

GUILLAUME DE NASSAU, prince d'Orange, né en 1533, avait commandé les armées de l'empereur dans les Pays-Bas en 1555; mais, après la mort de ce prince, connaissant les desseins de Philippe II contre les protestans, et ne se fiant pas aux lettres pleines d'affection que ce roi lui écri-

Digitized by Google

vait, prit le parti de se retirer en Allemagne en 1566; en cela plus prudent que Montmorenci et de Hornes, qui furent victimes de leur sécurité. Il n'y fut pas long-temps sans être appelé par les confédérés, au secours desquels il vint aussitôt. C'est à sa constance, à ses talens militaires, à sa prudence que la république des Provinces-Unies doit son établissement. Les Espagnols, ne pouvant arrêter ses progrès, mirent sa tête à prix. Il évita le poison, l'effet de la poudre mise dans son logis, mais il n'évita pas l'assassinat de Jaureguy, qui le blessa d'un coup de pistolet, sans le tuer (*voy.* Jaureguy), ni celui de Balthasar Gérard, qui le tua le 10 juin 1584. De trois fils qu'il eut, l'ainé, Philippe-Guillaume, fut long-temps prisonnier en Espagne, et mourut sans enfans en 1618, dans la religion catholique, et dans le parti des Espagnols. Maurice succéda à son père dans le gouvernement des troupes des confédérés, et mourut sans enfans. *Voy.* Maurice. Le troisième, Henri-Frédéric, continua la postérité.

GUILLAUME III DE NASSAU, prince d'Orange, stathouder de Hollande, roi d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, et l'un des plus habiles politiques et des plus grands souverains qui aient régné en Europe, naquit à la Haie le 14 novembre 1650, de Guillaume de Nassau, prince d'Orange, et de Henriette-Marie, fille de Charles Ier, roi d'Angleterre. Il avait à peine 22 ans qu'il se fit élire stathouder en 1672, et fut déclaré général des armées hollandaises, pour s'opposer à la rapidité des conquêtes de Louis XIV, roi de France. Le prince d'Orange, quoique souvent vaincu en cette guerre, ne laissa pas d'y donner des marques éclatantes de courage, de prudence et d'habileté dans l'art de régner et de commander. Cette première guerre ayant été terminée par la paix de Nimègue en 1678, le prince d'Orange épousa Marie-Stuard, fille du duc d'Yorck, qui monta sur le trône d'Angleterre, et prit le nom de Jacques II après la mort de Charles II son frère. La guerre s'étant rallumée quelque temps après, le prince d'Orange fit une descente en Angleterre sur la fin de 1688. Il détrôna le roi Jacques son beau-père, qui fut contraint de se réfugier en France, et se fit couronner à Londres avec la princesse Marie son épouse au mois d'avril 1689. Il s'appliqua ensuite à seconder les efforts de ses alliés contre la France, livra divers combats aux Français, et fut reconnu roi d'Angleterre par le traité de Riswich en 1697. La mort de Charles II, roi d'Espagne, arrivée le 1er novembre 1700, fit former au roi d'Angleterre une nouvelle ligue, mais il ne put voir l'accomplissement de ses projets, étant mort sans postérité le 19 mars 1702, à 52 ans. Il était d'une humeur sombre; ses manières étaient fières et rebutantes. Quand il fut sur le trône, les Anglais, qui l'idolâtraient, commencèrent à l'estimer moins; sa haine contre la France lui tint lieu de talens. Elle le rendit l'âme d'une puissante ligue, et l'objet du panégyrique de tous les Français réfugiés. Les Anglais lui donnèrent tant de dégoût qu'il aimait mieux le séjour de la Hollande que celui d'Angleterre. Anne Stuard, seconde fille de Jacques II, épouse du prince Georges de Danemarck, lui succéda.

GUILLAUME (Saint), duc d'Aquitaine, commanda les armées de Charlemagne contre les Sarasins, et se fit moine de Gellone, au diocèse de Lodève, où il mourut le 28 mai 812.

GUILLAUME DE MALAVAL (Saint), gentilhomme français, après avoir mené une vie licencieuse, alla visiter les tombeaux des apôtres à Rome et les saints lieux à Jérusalem. Il se renferma ensuite dans l'ermitage de Malaval, au territoire de Sienne, où il fonda les guillemins ou guillemites, et où il mourut le 10 février 1157.

GUILLAUME (Saint), fondateur de la congrégation du Mont-Vierge, était de Verceil. Il fonda cette congrégation sur une montagne du royaume de Naples en 1119, et mourut à Salerne le 25 juin 1142.

GUILLAUME D'HIRSAUGE (Saint), l'un des plus pieux et des plus savans religieux du 11e siècle, fut tiré en 1069 de l'abbaye de Saint-Emmeran de Ratisbonne, pour être abbé d'Hirsauge. Il fonda un grand nombre de monastères, fit fleurir dans son abbaye la piété, la science et les arts, et mourut le 25 juillet 1091. On

Digitized by Google

a de lui quelques ouvrages de philosophie et d'astronomie, Bâle, 1531, in-4°.

GUILLAUME DE TYR, célèbre historien du 12e siècle, ainsi nommé parce qu'il était archevêque de Tyr en Phénicie, assista au concile de Latran en 1179, et en dressa les actes. Il mourut à Rome vers 1184. On a de lui une Histoire des croisades, qui est estimée, et qui finit à l'année 1184, publiée en 1549, in-fol.; elle se trouve dans *Gesta dei per Francos* de Bongars. Il y en a une continuation jusqu'en 1275, que l'on trouve dans l'*Amplissima collectio de Martenne*. Jean Hérold en avait fait une continuation jusqu'en 1521, qui a été imprimée avec l'Histoire, Bâle, 1564, in-fol. Gabriel du Préau l'a traduite en français, Paris, 1573, in-fol. Il ne faut pas le confondre avec un autre Guillaume, évêque de Tyr, dont il nous reste des Epîtres à Bernard, patriarche d'Antioche, mort en 1129.

GUILLAUME-LE-BRETON, célèbre historien, ainsi nommé parce qu'il était de Bretagne, naquit vers l'an 1170, et fut chapelain de Philippe-Auguste qu'il accompagna dans ses expéditions militaires, et dont il fut si estimé qu'il le chargea de l'éducation de son fils naturel, qui mourut evêque de Noyon en 1249. On a de lui une Histoire en prose de Philippe-Auguste, pour servir de suite à celle de Rigord, et un poëme intitulé *Philippide*, qui est une histoire complète de Philippe-Auguste, Zuickaw, 1657, in-4°, et dans les historiens de France de dom Bouquet. Ces deux ouvrages de Guillaume-le-Breton sont fort utiles pour l'histoire de son temps.

GUILLAUME D'AUXERRE, l'un des plus illustres évêques de son temps, ainsi nommé parce qu'il était évêque d'Auxerre, fut transféré à l'évêché de Paris, et mourut le 23 novembre 1123. Il était de la maison de Ségnelai, et frère de Manassés, évêque d'Orléans. On lui attribue une Somme de théologie, Paris, 1500, in-fol.; mais cet ouvrage est d'un théologien nommé aussi Guillaume d'Auxerre, qui enseigna la théologie à Paris, et fut ensuite archidiacre de Beauvais. Il mourut à Rome en 1230, y étant allé avec Milon de Châtillon, évêque de Beauvais.

GUILLAUME D'AUVERGNE, évêque de Paris, et l'un des plus célèbres théologiens du 13e siècle, était d'Aurillac. Il fut d'abord médecin du roi Philippe II, puis il enseigna la théologie avec réputation : il convertit un grand nombre de personnes par ses sermons, et fut élu évêque de Paris en 1228. Guillaume gouverna son église avec zèle et avec sagesse, et mourut en 1248. La meilleure édition de ses œuvres est celle de 1674, par Blaise Le Feron, 2 vol. in-fol. Les Dialogues des sept sacremens, les Sermons durant l'année, et plusieurs autres Traités qu'on lui attribue dans cette édition ne sont pas de lui.

GUILLAUME DE SAINT-AMOUR. *Voy.* AMOUR.

GUILLAUME (SAINT), archevêque de Bourges, était de la maison des anciens comtes de Nevers, et fut élevé par Pierre l'Hermite son oncle maternel. Ensuite, après avoir été chanoine de Soissons et de Paris, prieur de Pontigny, et abbé de Fontaine-Jean et de Chalis, il fut élu archevêque de Bourges le 24 novembre 1199, et mourut le 10 janvier 1209.

GUILLAUME (LE FRÈRE), dominicain, que Vasari appelle de Marcilly, fut un habile peintre sur verre. Appelé à Rome, il y peignit les vitraux du Vatican et de Sainte-Marie del Popolo. Il passa à Cortone, à Arezzo, où il mourut en 1537, à 62 ans. Il peignait aussi à fresque. Vasari était son élève.

GUILLAUME DE LINDEWODE, célèbre jurisconsulte anglais, et évêque de Saint-David, dont on a un Recueil des Constitutions des archevêques de Cantorbéry, Oxford, 1633, in-fol., mourut en 1446.

GUILLAUME DE MALMESBURY, bénédictin anglais, et célèbre historien du 12e siècle, dont les ouvrages sont estimés. Henri Savil les fit imprimer à Londres en 1596, in-fol.

GUILLAUME DE VORILONG, fameux théologien scolastique du 15e siècle, de l'ordre des frères mineurs, dont on a un Commentaire sur le Maître des sentences, in-fol., et un Abrégé des questions de théologie,

Digitized by Google

intitulé *Vade mecum*, in-fol. Il mourut en 1464.

GUILLAUME DE NEUBRIDGE. *Voy.* LITLE.

GUILLAUME DE NANGIS, *Nangius*, célèbre religieux bénédictin de l'abbaye de Saint-Denis en France, au 13e siècle, dont on a deux chroniques, et la Vie de saint Louis avec celle de son fils Philippe-le-Hardi, dans les Historiens de France. Il mourut vers 1302.

GUILLAUME, né à Conches en 1080, donna des leçons de grammaire et de philosophie à Paris, et mourut au milieu du 12e siècle. On a de lui un ouvrage intitulé *Philosophia de naturis*, 1474, 2 vol. in-fol., très-rare, mais peu utile; son système est celui des atomes.

GUILLAUME, comte de Hollande, fut élu roi des Romains par les princes d'Allemagne opposés à Frédéric II en 1247. Il prit Aix-la-Chapelle après six mois de siége, et s'y fit couronner en 1248, après la mort de son concurrent. Le légat du saint Siége le confirma dans la possession de l'empire, qu'il ne posséda jamais tranquillement. Son cheval s'étant enfoncé dans la glace d'un marais, des paysans l'assassinèrent en 1256. Il avait 28 ans.

GUILLAUME DE CHARTRES, dominicain, chapelain de saint Louis, mort vers le milieu du 13e siècle, a continué l'histoire de ce prince, commencée par Geoffroi de Beaulieu.

GUILLAUME DE PASTRINGO, véronais, fut employé par les Scaligers, ses souverains, pour obtenir de Benoit XIII leur absolution pour avoir tué l'évêque de Vérone, et une autre fois pour obtenir la confirmation de la seigneurie de Parme. Il connut beaucoup Pétrarque, et l'aidait de ses livres, dont il avait un bon nombre; il était syndic en 1337. Nous avons de lui un livre *De Originibus rerum*, Venise, 1547, in-fol., bien moins connu que le manuscrit intitulé *De Viris illustribus*; c'est une espèce de bibliothèque universelle dans la première partie, et dans la seconde un dictionnaire géographique.

GUILLEBAUD. *Voy.* PIERRE DE SAINT-ROMUALD.

GUILLELME. *Voy.* GUIELME.

GUILLEMEAU (JACQUES), célèbre chirurgien du 16e siècle, natif d'Orléans, fut disciple d'Ambroise Paré, et chirurgien ordinaire des rois Charles IX et Henri IV. Il s'acquit une réputation immortelle par son habileté dans son art, et mourut à Paris le 13 mars 1609. On a de lui une traduction en latin de la Chirurgie d'Ambroise Paré, et d'autres ouvrages estimés, Rouen, 1649, in-fol.

GUILLEMETTE DE BOHÊME, fanatique du 12e siècle, qui se fit des sectateurs par son hypocrisie, et se contrefit si bien, qu'elle mourut en odeur de sainteté en 1181. Ses fourberies furent découvertes après sa mort; son corps fut déterré et brûlé. Ses sectateurs soutenaient qu'elle était le Saint-Esprit incarné sous la figure d'une femme; qu'elle n'était morte que selon la chair; qu'elle ressusciterait avant le jugement universel, et monterait au ciel à la vue de ses prosélytes; enfin qu'elle avait laissé pour son vicaire en terre Maifreda, religieuse de l'ordre des humiliés. Celle-ci devait occuper le siége pontifical à Rome, en chasser les cardinaux, et leur substituer quatre docteurs, qui feraient quatre nouveaux évangiles.

GUILLET DE SAINT-GEORGES (GEORGES), premier historiographe de l'académie de peinture et de sculpture à Paris, où il fut reçu le 31 janvier 1682, naquit à Thiers en Auvergne vers 1625. Il se fit connaître par plusieurs ouvrages estimés qu'il a donnés sous le nom de son frère Guillet de la Guilletière: *Athènes et Lacédémone ancienne et moderne*, chacune 1 vol. in-12; Histoire de Mahomet II, 2 vol. in-12; les Arts de l'homme d'épée, 2 vol.; la Vie de Castracani, in-12, etc., et mourut à Paris le 6 avril 1705. Il eut de grands démêlés avec M. Spon sur les antiquités d'Athènes.

GUILLIAUD (CLAUDE), savant docteur de la maison et société de Sorbonne, natif de Villefranche en Beaujolais, fut prieur de Sorbonne, enseigna l'Écriture sainte avec réputation, et devint chanoine et théologal d'Autun vers le milieu du 16e siècle. On a de lui 1° des Commentaires sur saint Mathieu, in-fol.; sur saint Jean, in-fol., et sur les Épitres de saint Paul, in-8°; 2° des Homélies pour le carême.

Digitized by Google

GUILLIM (JEAN), né dans le comté d'Herefort, entra dans le collége des hérauts d'armes, et mourut le 7 mai 1621. Il a publié, en 1610, un Art du blason, , in fol., qui a été réimprimé en 1660, 2 vol. in-fol., par deux éditeurs différens; mais chacune de ces éditions n'a que des additions inutiles. Il a aussi fait des additions au Traité des honneurs civils et militaires du capitaine Jean Loggan, dont la meilleure édition est de 1724.

GUILLIMAN ou WUILEMAINN (FRANÇOIS), natif du canton de Fribourg, est célèbre en Allemagne par son livre des Antiquités de la Suisse, par son Histoire des évêques de Strasbourg, et par une Histoire des comtes de Habspourg, in-fol. On a encore de lui des poésies latines. Il mourut vers 1575.

GUILLOT-GORGU (BERTRAND HARDUIN DE SAINT-JACQUES), était destiné à la médecine par ses parens, qui professaient cette science; mais un certain amour d'indépendance lui fit quitter l'étude pour voyager. Il faut vivre quand on est abandonné à soi-même; le métier le plus facile qui se présente quand on peut vaincre les sentimens qu'inspire une bonne éducation est celui de farceur, qui ne consiste qu'à imiter ironiquement ce qu'on voit chaque jour pratiquer dans le bas peuple ou dans des rangs supérieurs. Harduin y réussit au-delà de ses espérances, et fut bientôt jugé digne de remplacer Gautier Garguille. Ce qu'il avait appris dans sa jeunesse lui servait beaucoup pour tourner les médecins et les apothicaires en ridicule. Au bout de huit ans cependant il alla pratiquer la médecine à Melun, où il tomba malade d'ennui. Il revint à Paris pour se faire guérir, et y mourut en 1648, âgé d'environ 50 ans.

GUIMENIUS. *Voy.* MOYA.

GUIMOND ou plutôt GUITMOND, pieux et savant religieux bénédictin, devint évêque d'Averse en 1080. Il est auteur d'un traité de la vérité du corps et du sang de Jésus-Christ, contre Bérenger, publié avec d'autres ouvrages sur le même sujet, Louvain, 1561, in-8°, et dans la Bibliothèque des Pères, et de plusieurs autres ouvrages, dont Trithême et Yves de Chartres font un grand éloge dans la Bibliothèque des Pères et dans le Spicilége de Dachery.

GUINCKEL. *Voy.* ATHLONE.

GUINTIER (JEAN), né en 1487 à Andernach, fut médecin de François Ier, et se retira à Strasbourg pour éviter les troubles de religion. Il y professa le grec qu'il avait déjà professé à Louvain, et y exerça la médecine. Il fut obligé de renoncer à la chaire de grec, et mourut en 1574; il avait été marié trois fois. Il a traduit beaucoup de traités de Gallien et d'autres auteurs. Il a aussi donné quelques Traités latins sur la peste, in-8°; sur les femmes grosses et les enfans, in-8°, etc. C'est lui qui a donné le nom de pancréas au corps glanduleux qui est attaché au péritoine, qui a découvert l'union de la veine et de l'artère spermatique, des deux conduits qui répondent de la matrice aux mamelles, etc.

GUIRLANDAIO (DOMINIQUE) peintre, natif de Florence, se fit admirer par ses talens, et fut maître du fameux Michel-Ange Buonaroti. Il mourut en 1443, à 44 ans.

GUISARD (PIERRE), docteur en médecine de la faculté de Montpellier, naquit à la Salle, dans les Cévennes, d'Antoine Guisard, docteur en médecine, homme d'esprit, plein de jugement et bon praticien. Il fut élevé dans la religion protestante, qui était celle de son père. Mais ayant fait un examen sérieux de la religion catholique, il se détermina à l'embrasser. Il vint à Paris en 1742, et s'y fit estimer; mais l'amour de la patrie le rappela à Montpellier. Il y fit avec succès un cours gratuit et public de physique expérimentale, et forma le dessein d'en faire ériger à Montpellier une chaire. Il n'y réussit pas, ce qui lui causa beaucoup de chagrin. Il mourut le 13 septembre 1746, âgé d'environ 46 ans. On a de lui 1° *Pratique de chirurgie* ou *Histoire des plaies*, ouvrage estimé, 1747, 2 vol. in-12; 2° *Essai sur les maladies vénériennes*, in-12.

GUISCARD (ANTOINE DE), connu d'abord sous le nom d'abbé de la Bourlie, né en 1678, quitta le petit collet en 1704 pour se jeter dans le parti des fanatiques des Cévennes, et prit le nom de marquis de Guiscard. Il négocia en Hollande une levée de 2,000

Digitized by Google

hommes, et fut un des commandans de la flotte anglaise qui devait faire une descente en France pour seconder les révoltés des Cévennes. Malgré le peu de succès de ce projet, la reine d'Angleterre ne laissa pas de l'employer dans quelques négociations en Hollande. Mais lorsque cette princesse parut incliner à la paix, il ne put retenir son mécontentement. On le soupçonna d'entretenir des correspondances en France, et il fut arrêté le 10 mars 1711. Ayant été conduit dans le conseil, il voulut en poignarder les membres, et blessa d'un coup de canif milord Hertley; on le mena en prison, où il mourut le 28 avril suivant de désespoir et des blessures qu'il avait reçues; ses mémoires sont imprimés à Delft, 1705, in-12.

GUISCHARD (Robert), fils de Tancrède de Hauteville, conquit les royaumes de Naples et de Sicile sur les Sarrasins et quelques petits princes lombards. Le pape, qui l'avait excommunié pour favoriser ses ennemis, lui donna l'absolution en recevant de lui la ville de Bénévent. Il maria sa fille à Constantin, fils de Michel Ducas, empereur de Constantinople. Nicéphore ayant chassé Michel, fit eunuque Constantin; Robert voulut venger son gendre; il s'empara de Durazzo, et remporta quelques autres avantages suivis de revers, et mourut en 1085, à 80 ans. Ce prince avait de grandes qualités, qui furent ternies par une ambition effrénée.

GUISCHARD (Charles), colonel au service du roi de Prusse, se faisait nommer *Quintus Icilius*, et est mort le 13 mai 1775, dans sa 59e année. Cet officier, qui a servi avec distinction, a donné des mémoires militaires sur les Grecs et les Romains, dont la dernière édition est de Berlin, 1774, 4 vol. in-8° ou in-4°.

GUISE. Les princes de cette maison se trouvent répandus en différens endroits de ce dictionnaire; nous indiquons ici leur filiation; le premier est:

GUISE (Claude de Lorraine, duc de), second fils de René, duc de Lorraine, après avoir contesté inutilement la succession du duché de Lorraine à Antoine son frère aîné, vint s'établir en France, et s'y fit extrêmement estimer par son courage et par son mérite. Il épousa Antoinette de Bourbon, princesse du sang, le 18 avril 1513, et devint si puissant par la faveur du cardinal Jean de Lorraine son frère, qu'il fonda une maison qui fit trembler les successeurs légitimes de la couronne. C'est en sa faveur que le comté de Guise fut érigé en duché-pairie au mois de janvier 1527. Il se signala en plusieurs occasions, et notamment à la bataille de Marignan, et mourut en 1550, laissant six fils et quatre filles, dont l'aînée épousa Jacques Stuart V, roi d'Écosse. On lui donne pour bâtard dom Claude de Guise, abbé de Saint-Nicaise, et ensuite de Cluni, mort en 1612, qui n'était pas un bon sujet, si l'on s'en rapporte à une satire faite contre lui, intitulée *Légende de dom Cla de de Guise*, 1574, in-8°, très-rare avant d'avoir été réimprimée dans le tome 6 des Mémoires de Condé. Elle est attribuée à Dagonneau, calviniste, juge de Cluni, ou à Gilbert Regnaut, juge-mage de Cluni, et calviniste. Le cardinal de Guise avait voulu le déposer à l'instigation de dom Claude, mais il s'était fait maintenir par arrêt; et le lendemain, après avoir tenu audience, il jeta ses provisions dans le parquet, et alla faire les fonctions d'avocat à Mâcon.

De ses six fils l'un fut Charles, cardinal, *voy.* Charles; Claude, duc d'Aumale, *voy.* Aumale; Louis, cardinal, *voy.*, après cette filiation, Guise (Louis); François, grand-prieur et général des galères, mort en 1563; René, marquis d'Elbeuf, *voy.* Elbeuf; et l'aîné de tous, François.

GUISE (François de Lorraine, duc de), était fils aîné de Claude de Lorraine, duc de Guise. Il naquit au château de Bar le 17 février 1519. Il se signala à la prise de Montmédi en 1542, au siége de Boulogne en 1545, et en diverses autres occasions. Le roi Henri II l'honora d'une bienveillance particulière, et le combla d'honneurs et de biens. Il le fit duc d'Aumale en 1547, et érigea en sa faveur, en 1552, la terre de Joinville en principauté. L'année suivante, 1553, François de Lorraine fit lever le siége de Metz à l'empereur Charles Quint. Il défit les impériaux à la bataille de Renty le 13 août 1554, et obligea les Espagnols en 1557 à faire la paix avec le pape

Digitized by Google

Paul IV. De retour en France, il prit Calais sur les Anglais, et Thionville sur les Espagnols. Ce prince fut déclaré lieutenant-général du royaume, et eut, sous le roi François II, le gouvernement de toutes les affaires avec le cardinal son frère. Mais son pouvoir lui attira la jalousie des grands; les calvinistes ayant voulu le perdre à la conspiration d'Amboise en 1560, les coupables furent punis, et le parlement lui donna le titre de conservateur de la patrie. Son pouvoir et la considération que l'on avait pour lui étaient si grands, qu'il recevait assis et couvert Antoine, roi de Navarre, père de Henri IV, debout et tête nue. Après la mort de François II Catherine de Médicis leur opposa les princes du sang; le duc se ligua avec le connétable de Montmorenci et avec le maréchal de Saint-André. C'est cette union que les calvinistes nommèrent *le triumvirat*. Quelque temps après, le duc de Guise passant à Vassy en 1561, ses gens insultèrent des huguenots qui chantaient les psaumes de Marot dans une grange; on en vint aux mains. Le duc, ayant voulu apaiser la querelle, fut blessé d'un coup de pierre à la joue; ce qui augmenta tellement la fureur de ses gens, qu'ils y tuèrent près de 60 personnes, et en blessèrent environ 200. Ce meurtre, que les huguenots ont appelé le massacre de Vassy, fut comme le signal des guerres de religion. On courut aux armes de part et d'autre. Le duc de Guise prit Rouen et Bourges sur les calvinistes, et les défit à la bataille de Dreux en 1562. Il alla ensuite assiéger Orléans, dont ils avaient fait la place d'armes de leur parti; il était près de la prendre lorsque Jean Poltrot de Meré lui tira un coup de pistolet à l'épaule comme il revenait de la tranchée: il mourut de sa blessure six jours après, le 24 février 1563. On soupçonna l'amiral de Coligni d'avoir eu part à cet assassinat. Le duc de Guise, au jugement même de ses ennemis, était le prince le plus accompli et le plus grand capitaine de son temps. M. de Valincourt a fait sa Vie, in-12; il a paru une satire sanglante contre lui, le cardinal son frère et les autres Guises, sous le titre de *Légende de Charles, cardinal de Lorraine*, etc., par François de Lisle, 1576, in-8°, et dans le tome 6 des Mémoires de Condé, in-4°; le nom de l'auteur est supposé; on le croit de Regnier de la Planche.

Il eut trois fils; le second, Charles fut duc de Mayenne, *voy.* MAYENNE; le troisième Louis, *voy.*, après cette filiation, GUISE (Louis); l'aîné était Henri.

GUISE (HENRI DE LORRAINE, duc de), l'un des princes les mieux faits, les plus spirituels, les plus courageux et les plus éloquens de son siècle, était fils aîné de François de Lorraine, duc de Guise, et d'Anne d'Est. Il naquit le 31 décembre 1550, et se signala en Hongrie et en France par sa valeur et par sa prudence dans plusieurs siéges et combats. Il commandait l'arrière-garde à la bataille de Jarnac en 1569, et fut surnommé le Balafré, à cause d'une blessure qu'il reçut à la joue dans un combat près de Château-Thierry en 1575. Ses belles qualités l'ayant fait aimer de madame Marguerite de France, le roi Charles IX, qui voulait marier cette princesse au roi de Navarre, résolut de se défaire du duc de Guise; celui-ci en ayant été averti, pour ôter tout sujet de soupçon au roi, épousa Catherine de Clèves, comtesse d'Eu, fille de François de Clèves, duc de Nevers; mais il chercha à parvenir à son but par un autre moyen; il se mit à la tête de la ligue pour défendre la religion, projetée par son oncle le cardinal de Lorraine, et exécutée à Paris. Il remporta plusieurs victoires sur les calvinistes, et força Henri III d'anéantir leurs priviléges. Comme, pour le succès de ses desseins, il lui fallait toujours quelque sujet de mécontentement, il fit des demandes qu'il savait bien qu'on ne lui accorderait pas. Henri III lui ordonna même de sortir de Paris. Il y revint comme en triomphe le 9 mai 1588. Le roi, contraint de sortir de Paris, fut forcé de subir la loi qu'il lui dicta. Mais sous ce feint accommodement il attira le duc aux états qui se tenaient à Blois, et l'y fit massacrer le 23 décembre 1588, qui était la 38e de son âge. Ainsi périt ce prince ambitieux, après avoir fait trembler le roi son maître et les successeurs légitimes de la couronne. Le cardinal de Guise son frère fut massacré à Blois le lendemain. Le sieur de Brie a donné

Digitized by Google

un petit roman bien écrit, sous le titre de *Duc de Guise surnommé le Balafré*, 1694, in-12.

Deux de ses fils furent Louis, cardinal, *voy.*, après cette filiation, Guise (Louis); l'autre était Charles.

GUISE (Charles de Lorraine, duc de), fils aîné de Henri, duc de Guise, surnommé le Balafré, naquit le 20 août 1571. Il fut arrêté avec plusieurs autres le jour de l'exécution de Blois, et renfermé au château de Tours, d'où il se sauva en 1591. Il fut reçu à Paris avec de grandes acclamations de joie par les ligueurs, qui l'auraient élu roi sans la jalousie du duc de Mayenne son oncle. C'est ce jeune prince qui tua de sa main le brave Saint-Pol. Il se soumit à Henri IV en 1594, et obtint le gouvernement de Provence. Il eut sous Louis XIII quelques emplois par mer et par terre; mais le cardinal de Richelieu, qui craignait la puissance de cette maison, l'obligea de sortir de France. Charles se retira en Provence, et mourut à Cuna dans le Siennois le 30 septembre 1640, laissant de Henriette-Catherine de Joyeuse son épouse plusieurs enfans. Le maréchal de Bassompierre fait de ce prince un grand éloge.

Son fils aîné était Henri.

GUISE (Henri de Lorraine, duc de), fils aîné de Charles de Lorraine, duc de Guise, et de Henriette-Catherine de Joyeuse, naquit le 4 avril 1614. C'était l'un des plus galans et des plus accomplis seigneurs de France; il était bien fait, adroit en toutes sortes d'exercices, plein d'esprit et de courage. Ayant été destiné à l'église, il fut pourvu d'un très grand nombre de riches abbayes, et même de l'archevêché de Reims; mais s'étant engagé par promesse de mariage avec la princesse Anne de Mantoue, le cardinal de Richelieu le priva de tous ses bénéfices. Le duc de Guise se retira à Bruxelles, où il épousa la comtesse de Bossu, qu'il laissa peu de temps après pour revenir en France. Il y tomba dans une nouvelle disgrâce par la part qu'il eut au traité que le comte de Soissons, le duc de Bouillon et quelques autres mécontens conclurent avec l'Espagne. Il fut cité en justice comme criminel, et condamné par contumace en 1641; mais il fit son accommodement en 1643. L'année suivante il accompagna le duc d'Orléans au siége de Gravelines. Il était à Rome lorsque les Napolitains se soulevèrent: ils le demandèrent pour chef en 1647. Le duc de Guise fut reçu à Naples avec des acclamations extraordinaires, et l'on y ordonna qu'il serait appelé généralissime des armées, et défenseur de la liberté, avec les mêmes honneurs dont jouissait le prince d'Orange en Hollande, sous la protection du roi très-chrétien. Le duc de Guise fit paraître beaucoup d'esprit et de courage dans cette nouvelle dignité; mais n'ayant pas été secouru par la France, il tomba entre les mains des ennemis, qui le conduisirent à Ségovie en Espagne, où ils le tinrent prisonnier jusqu'en 1652. Il mourut à Paris le 2 juin 1664, sans laisser de postérité, et fut porté à Joinville pour y être mis au tombeau de ses ancêtres. On a des Mémoires sous son nom, un vol. in-4° ou in-12, dans lesquels il décrit son entreprise de Naples; mais on soupçonne qu'ils sont de Saintion, son secrétaire, qui les a publiés.

Son frère puiné, nommé Louis, fut duc de Joyeuse, et mourut en 1654, avant son frère; mais il laissa de la fille du duc d'Angoulême, qu'il avait épousée, Louis-Joseph de Lorraine, duc de Guise, mort en 1671; son fils unique, François-Joseph, mourut à 5 ans, en 1675. Cette famille subsiste encore dans les branches collatérales des ducs d'Elbœuf. *Voy.* Harcourt.

GUISE (Louis de Lorraine, cardinal de). Il y a eu trois cardinaux de ce nom; le premier était frère de François de Lorraine, duc de Guise, et fils de Claude de Lorraine; il naquit en 1527, et fut évêque de Troyes, ensuite d'Alby, puis de Sens, et enfin de Metz. Il eut beaucoup de part aux affaires de son temps, et mourut à Paris le 28 mars 1578, à 56 ans. Le second était neveu du précédent, et fils de François, duc de Guise, tué au siége d'Orléans par Poltrot; il succéda au cardinal Charles de Lorraine son grand-oncle dans l'archevêché de Reims, et fut l'un des principaux partisans de la ligue; mais Henri III le fit tuer à Blois avec le duc de Guise son frère, le 23 décembre 1588. Enfin le troisième cardinal de ce nom était fils de Henri de Lorraine, duc de Guise, tué à Blois, et naquit

Digitized by Google

en 1575. Il avait l'humeur si guerrière qu'il ne respirait que combats quoiqu'il fût ecclésiastique, cardinal et archevêque de Reims. Il suivit le roi dans son expédition de Poitou en 1621, et se signala entre les plus braves à l'attaque d'un faubourg au siége de Saint-Jean d'Angeli. Étant tombé malade quelques jours après, il se fit porter à Saintes, où il mourut le 21 juin 1621. Il témoigna au lit de la mort qu'il se repentait de la vie licencieuse qu'il avait menée.

GUISE (Guillaume), savant théologien anglais, né auprès de Glocester en 1653 d'une bonne famille, fit ses études à Oxford, et se rendit très-habile dans les langues orientales. Il mourut de la petite-vérole le 3 septembre 1683, comme il préparait une édition de la géographie d'Abulfeda. On a de lui une traduction latine du commencement de la Mischne, avec des notes, Oxford, 1690, in-4°.

GUITMOND. *Voy.* Guimond.

GUITON (Jean), maire de la Rochelle, se distingua par sa fermeté pendant le siége de cette ville par le cardinal de Richelieu en 1628. La faim, à qui rien ne résiste, fit ce que la valeur n'aurait pu faire; il fut contraint de rendre la ville, faute de provisions.

GUITTON D'AREZZO, un des premiers poètes italiens, florissait vers 1250. On trouve ses poésies dans un recueil d'anciens poètes italiens, Florence, 1527, in-8°, très-rare.

GULDEGSTÆDT (Jean-Antoine), né à Riga en 1745, prit le degré de docteur en médecine en 1767, dans l'université de Francfort-sur-l'Oder. Il fut choisi par l'académie de Berlin pour visiter différentes provinces de l'empire russe en 1768. Il dirigea sa marche vers le mont Caucase, dans la Georgie et l'Imirette; mit sept ans à ses voyages, et revint par l'Ukraine, en mars 1775. Il s'occupait à mettre ses manuscrits en ordre, lorsqu'il mourut en mars 1781. On a de lui divers Traités relatifs à la géographie, à l'histoire naturelle et au commerce de la Russie.

GUNDLING (Nicolas-Jérôme), naquit près de Nuremberg le 25 février 1671, d'un père qui était ministre, et qui mourut en 1689; il devint successivement professeur en philosophie, en éloquence et en droit naturel à Halle. Sa capacité était si connue à la cour de Berlin, qu'on l'y consultait souvent sur les affaires publiques, et ses services en diverses occasions lui valurent le titre de conseiller privé. Il était très-laborieux, avait une excellente mémoire, beaucoup d'esprit, de vivacité et d'éloquence. Mais on souhaiterait dans ses écrits, qui sont en grand nombre, moins de satire, et plus de modération et de politesse. Il était marié et a eu plusieurs enfans. Il mourut étant recteur de l'université de Halle le 16 décembre 1729, à 59 ans, laissant un grand nombre de bons ouvrages de littérature, de jurisprudence, d'histoire et de politique. Les principaux sont 1° *Historia philosophiæ moralis*, in-8°; 2° *Otia*, ou Recueil de discours sur divers sujets de physique, de morale, de politique et d'histoire, 3 vol. in-8°; *De jure oppignerati territorii*, in-4°; 4° *Status naturalis Hobbesii in corpore juris civilis defensus et defendendus*, in-4°; 5° *De statu reipublicæ germanicæ sub Conrado I*, in-4°: Ludwig a réfuté cet ouvrage dans sa *Germania princeps*; 6° *Gundlingiana* en allemand; 7° *Commentatio de Henrico Aucupe*, in-4°; 8° *Via ad veritatem*, ou Cours de philosophie, 3 vol. in-8°; 9° il a eu beaucoup de part aux *Observationes Hallenses*, excellent recueil en 11 vol. in-8°, etc. Il a aussi fait imprimer une Dissertation de Wolfgang Gundling son père sur le concile de Langres.

GUNNING (Pierre), né en 1613, resta attaché à la religion anglicane pendant tous les différends de la guerre civile, de sorte qu'il ne fut reçu docteur en théologie que le 5 septembre 1660, sur un ordre du roi. Il fut ensuite pourvu d'une prébende de Cantorbéry, de la rectorerie de Cotes more, de la place de maître du collége de *Corpus Christi* à Cambridge, de l'évêché de Chichester en 1669, et de celui d'Ely en 1674. Il y est mort le 6 juillet 1684, et a été enterré dans sa cathédrale. Il a publié un Traité sur le baptême des enfans, 1658, in-8°; *Le schisme démasqué*, 1657; des corrections dans le livre des *Communes prières*, 1662; *La Pâque, ou le jeune du carême apostolique et perpétuel*, 1662, in-4°.

Digitized by Google

GUNTER (Edmond), célèbre mathématicien anglais, fut professeur d'anatomie au collége de Gresham, et s'acquit une grande réputation par ses leçons et par ses ouvrages. Il mourut en 1626. On a de lui *Canon triangulorum, seu tabulæ tangentium et secantium*, Londres, 1620, in-8°, etc.

GUNTHER, célèbre poète allemand, natif de Silésie, eut tous les talens qui caractérisent les grands poètes. Ses ouvrages sont très-estimés des Allemands. Gunther vécut dans une extrême misère, et mourut à la fleur de son âge au commencement du 17e siècle.

GURTLER (Nicolas), savant théologien de la religion prétendue réformée, naquit à Bâle en 1654. Il fut successivement professeur à Herborn, à Hanau, à Brême, à Deventer et à Franecker. Il prit possession de la chaire de théologie à Franecker en 1707, et mourut en 1711, ayant un fils et une fille. Ses principaux ouvrages sont 1° *Lexicon linguæ latinæ, germanicæ, græcæ et gallicæ*, 1702; 2° *Historia templariorum*, 1702; 3° *Origines mundi*, 1708, in-4°, ouvrage d'une prodigieuse érudition; 4° *Institutiones theologicæ*, Halle, 1721, in-4°. Ce système passe pour un des meilleurs ouvrages qu'il y ait en ce genre, etc. Tous les écrits de Gurtler sont savans et fort estimés.

GUSTAVE WASA, roi de Suède, était fils d'Eric de Wasa, duc de Gripsholm, descendant des anciens rois de Suède. Christiern II, roi de Danemarck, s'étant rendu maître de la Suède en 1518, Gustave fut un des otages qu'il se fit donner, et qu'il retint prisonnier contre le droit des gens; mais Gustave trouva moyen de s'échapper. Il se retira en Dalecarlie, où il fut obligé de travailler aux mines pour subsister. Ce fut là qu'il forma le projet de détrôner Christiern; il s'en ouvrit aux paysans qui travaillaient avec lui. Le parti fut accepté; il en eut bientôt fait des soldats, avec lesquels il chassa Christiern et l'archevêque d'Upsal. Gustave fut déclaré prince et gouverneur de Suède, puis élu roi près d'Upsal en 1523. Il introduisit le luthéranisme dans ses états, chassa les évêques qui ne voulurent pas obéir, et mourut en 1560, à 70 ans, après avoir rendu son royaume héréditaire dans sa famille, au lieu qu'il n'était qu'électif auparavant. On a donné un Roman historique de ce nom, 1725, 2 parties in-12.

GUSTAVE-ADOLPHE IIe du nom, surnommé le Grand, roi de Suède, naquit à Stockolm en 1594, et succéda à Charles son père au royaume de Suède en 1611. Il reprit sur les Danois ce qu'ils lui avaient enlevé, fit des conquêtes considérables sur les Moscovites, et remporta de grands avantages sur les Polonais. Il prit Riga le 16 septembre 1621, et fit ensuite alliance avec les protestans d'Allemagne, contre la maison d'Autriche. Il ravagea le Palatinat, la Souabe, la Bavière, remporta victoire sur victoire, dont la plus célèbre fut celle de Leipsick, se rendit formidable à toute l'Europe, et fut tué à la bataille de Lutzen, qu'il gagna sur les impériaux le 16 novembre 1632, à 38 ans. Puffendorf assure que ce grand prince périt par la main de François-Albert, duc de Lawembourg, l'un de ses chefs, gagné par les impériaux. Ce prince était le plus grand guerrier de son siècle, brave, pieux, d'un naturel vif qui le faisait jeter au milieu des plus grands dangers. Puffendorf a écrit sa vie en latin, in-fol.; il en a paru une nouvelle histoire à Amsterdam, 1764, in-4°, ou 4 vol. in-12. Il laissa pour héritière Christine sa fille unique, âgée de cinq ans. Jérôme Bignon rapporte que ce grand prince avait perpétuellement sous les yeux le Traité du droit de la guerre et de la paix, de Grotius.

GUTHIER ou GUTHIÈRES. *Voy.* Goutier.

GUTTEMBERG (Jean), bourgeois de Mayence, natif de Strasbourg, selon quelques auteurs, s'est rendu immortel par l'invention de l'imprimerie. Il se nommait Genfleisch. Il se brouilla avec ses associés, les quitta en 1456, et tenta vainement d'établir une nouvelle imprimerie à Strasbourg et à Harlem. Enfin il retourna à Mayence, où il était au service de l'électeur Adolphe de Nassau en 1465. Il ne vivait plus le 24 février 1468; on voit son épitaphe dans l'église des Franciscains.

GUY (Thomas), marchand, gagna un bien considérable à faire imprimer des Bibles anglaises en Hollande, qu'il vendait en Angleterre. Il eut soin au-

Digitized by Google

paravant de s'arranger avec l'université d'Oxford, qui avait le privilége exclusif d'imprimer les Bibles. Au reste, il fit un bon usage de son bien, qu'il partageait aux pauvres, et dont il fonda un hôpital qui porte son nom. Il est mort le 17 décembre 1724, à 81 ans.

GUYARD (Bernard), né à Craon dans l'Anjou en 1601, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, fut reçu docteur en théologie en 1645, et mourut à Paris le 19 juillet 1674. Il est auteur de la vie de saint Vincent Ferrier, 1634, in-8°; *Discrimina inter doctrinam thomisticam et jansenianam*, 1655, in-4°; *La fatalité de Saint-Cloud*, in-fol. et in-12, où il tâche de prouver que ce n'est pas un dominicain qui a tué Henri III; il a été réfuté dans la *Véritable fatalité de Saint-Cloud*, qui se trouve dans le Journal de Henri III, avec l'ouvrage du père Guyard.

GUYET (François), savant critique, né d'une bonne famille d'Angers en 1575, couvrait de notes les marges de ses livres classiques. C'est sur son *Térence* que Boecler en a donné une édition à Strasbourg en 1657, à la tête de laquelle il a mis une Vie de Guyet, par M. Portner, sénateur de Ratisbonne, qui l'avait donnée sous le nom d'Antoine Périander. Guyet est mort le 12 avril 1655. Grævius a inséré ses notes sur *Hésiode*, dans l'édition qu'il en a donnée en 1667; celles sur Phèdre sont dans l'édition d'Upsal, 1663, in-8°; celles sur Lucain se trouvent dans l'édition d'Oudendorp, 1728, in-4°.

GUYMIER (Côme), habile jurisconsulte, mort en 1503, natif de Paris, fut chanoine de Saint-Thomas-du-Louvre, doyen de l'égise collégiale de Saint-Julien de Laon, conseiller au parlement de Paris, et président aux enquêtes. On a de lui un excellent Commentaire sur la Pragmatique sanction de Charles VII, dont François Pinçon, célèbre avocat, donna une bonne édition à Paris en 1666, in-fol.

GUYMOND DE LA TOUCHE (Claude), poète français, mort le 14 février 1760, à 31 ans, est auteur d'*Iphigénie en Tauride*, tragédie qui a eu du succès; des *Soupirs du Cloître*, épitre, 1760, in-8°, et de quelques autres pièces de poésie.

GUYON (Symphorien), natif d'Orléans, entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1625, et fut envoyé quelque temps après avec le père Bourgoing à Malines pour y établir une maison de l'Oratoire. Il devint curé de la paroisse de Saint-Victor d'Orléans en 1638, gouverna cette paroisse avec édification, en s'en démit en faveur de son frère, trois mois avant sa mort, arrivée en 1657. Il est auteur de l'*Histoire de l'église et diocèse, ville et université d'Orléans*, 1647, in-fol, dont la seconde partie ne parut qu'en 1650, avec une préface de Jacques Guyon son frère. Celui-ci est auteur d'un petit ouvrage intitulé *Entrée solennelle des évêques d'Orléans*, 1666, in-8°, composé à l'occasion de l'entrée de M. d'Elbène.

GUYON (Jeanne-Marie Bouvières de la Mothe), née à Montargis le 13 avril 1648, de parens nobles, épousa à l'âge de 18 ans M. Guyon, fils de l'entrepreneur du canal de Briare, et demeura veuve à 22 ans en 1670, avec de grands biens; elle revint alors à Paris, où elle lia amitié avec M. d'Aranthon, évêque de Genève. Ce prélat l'engagea d'aller demeurer dans son diocèse, pour établir à Gex une communauté avec plusieurs nouvelles catholiques, afin de travailler à la conversion des protestans. Madame Guyon se rendit à Gex en 1681, et abandonna tous ses biens à ses enfans, en se retenant une modique pension. Elle y trouva un nommé Lacombe, barnabite, ardent pour les plaisirs dans sa jeunesse, et aussi ardent pour la spiritualité dans un âge mûr. Il sut inspirer son goût pour les rêveries à sa pénitente. Quelque temps après, n'ayant pu consentir à devenir supérieure de la nouvelle communauté établie à Gex, et les règles de cette communauté n'étant point de son goût, elle se retira chez les Ursulines de Thonon, de là à Turin, puis à Grenoble, et ensuite à Verceil. C'est pendant son séjour en ces pays éloignés qu'elle composa le *Moyen court et très-facile de faire oraison*, in-24, et un autre livre intitulé *Le cantique des cantiques de Salomon interprété selon le sens mystique*, in-8°. Ces deux ouvrages lui attirèrent tant de disgrâces, qu'étant venue à Paris en 1687, par le conseil des médecins, elle fut renfermée par ordre du

Digitized by Google

roi chez les filles de la Visitation de la rue Saint-Antoine, au mois de janvier 1688. Elle en sortit quelque temps après, à la sollicitation de madame de Miramion et des religieuses du monastère, qui rendirent témoignage à sa vertu. C'est alors qu'elle lia amitié avec M. de Fénélon, M. le duc de Chevreuse, M. le duc de Beauvilliers, madame la duchesse de Béthune, et plusieurs personnes distinguées par leur esprit et par leur mérite. Malgré ces liaisons, on continua de s'élever contre elle, ce qui lui fit prendre le parti de confier tous ses écrits à M. Bossuet, et de les soumettre à son jugement. Cet habile prélat, après un examen de plusieurs mois, qu'il fit avec M. de Noailles, M. de Fénélon et M. Tronson, dressa trente articles qu'il crut suffisans pour mettre à couvert les saines maximes de la spiritualité et de la vie mystique. M. de Fénélon y en ajouta quatre autres, et ces 34 articles furent signés à Issy par les quatre examinateurs, après un sérieux examen, le 10 mars 1695. Madame Guyon se soumit à ces articles, et les signa; mais tout cela ne calma pas l'orage. Elle fut enveloppée dans la cause de M. de Fénélon, accusée de quiétisme, et renfermée au château de Vincennes, puis chez les filles de Saint-Thomas à Vaugirard, et ensuite à la Bastille. Enfin le livre des Maximes des saints ayant été condamné par le saint Siége le 12 mars 1699, et M. de Fénélon s'étant soumis, madame Guyon sortit de la Bastille, et se retira à Blois, où elle mourut douze ans après, dans les sentimens de la piété la plus tendre, le 9 juin 1717, à 69 ans. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a d'elle la Bible avec des explications et des réflexions, 20 vol. in-8°; sa Vie, écrite par elle-même, 3 vol. in-8°; *Les Torrens spirituels*, où se trouve son *Moyen court de faire oraison*, et son *Cantique des cantiques*, in-8°; Lettres chrétiennes et spirituelles, 4 vol. in-8°; Discours chrétiens, 2 vol.; des vers ou cantiques à la fin de sa vie : ses livres sont écrits avec beaucoup de feu et d'imagination. M. de la Bletterie a écrit trois lettres en faveur de madame Guyon, dans lesquelles il la justifie sur les mœurs.

GUYON (Claude-Marie), né à Lons-le-Saunier, entra dans l'état ecclésiastique, et mourut à Paris en 1771. Il a continué l'Histoire romaine de Laurent Echard, en français, tomes 7 à 16, ce qui forme une Histoire du Bas-Empire, peu exacte; Histoire des Amazones, 2 vol. in-12; Histoire des empires et républiques, 12 vol. in-12, disgracieuse pour les répétitions, cependant assez estimée pour l'exactitude et la réunion des faits; Histoire des Indes, 3 vol. in-12; Oracles des nouveaux philosophes contre Voltaire, 2 vol. in-12; Essai critique sur l'établissement de l'empire d'Occident, 1752, in-8°; Bibliothèque ecclésiastique, en forme d'instructions sur toute la religion, 1772, 8 vol. in-12, peu estimée.

GUYOT (Germain-Antoine), avocat au parlement de Paris, né en 1694, mort en 1750, est auteur d'un Traité des fiefs, 6 vol. in-4°, auquel on a joint des Observations sur le droit des patrons et seigneurs des églises, in-4°.

GUYOT DE MARNE (Joseph-Claude), né à Bar-le-Duc le 8 janvier 1693, était grand-vicaire de l'ordre de Malte, et aumônier du roi de Pologne. Il est mort le 9 mars 1767. On a de lui *Vindiciæ melitenses*, 1736, in-4°.

GUYSE (Jacques de), né à Mons, se fit cordelier, et mourut en 1398. Il avait travaillé sur l'Histoire du Hainaut en latin, dont on a donné un extrait en français sous le titre d'*Illustrations de la Gaule Belgique*, ou *Annales du Hainaut*, jusqu'en 1244, Paris, 1531, 3 vol. in-fol.

GUZMAN (Alfonse Perez de), tige de la maison de Médina-Sidonia, conserva la ville de Tarif aux dépens de la vie de son fils. Cet enfant était en nourrice dans un village voisin. L'infant don Jean de Castille, qui en faisait le siége pour le roi de Maroc en 1294, l'envoya prendre, et fit menacer le père le poignarder s'il ne rendait la place. Guzman lui jeta un poignard pour exécuter son crime, en lui disant qu'il n'était pas capable d'une lâcheté. Le cruel don Jean poignarda l'enfant, et leva le siége. Guzman se distingua en d'autres occasions, et périt glorieusement dans les courses qu'il faisait sur les terres des mahométans en 1309.

GYÉ (le maréchal de). *Voy.* Rohan.

Digitized by Google

GYGES, officier et favori de Candaule, roi de Lydie, qui lui fit voir les charmes de sa femme toute nue, tua ce prince par ordre de la reine, et régna après lui, vers l'an 718 avant J.-C.

GYLIPPE, célèbre capitaine lacédémonien, fut envoyé en Sicile pour donner du secours aux Syracusains, 416 ans avant J.-C. Il vainquit en divers combats Démosthènes et Nicias, généraux des Athéniens en cette île, et les fit prisonniers. Gylippe accompagna ensuite Lysandre à la prise d'Athènes; ce général lui confia tout l'argent qu'il avait pris au pillage de la ville, et le chargea de le porter aux éphores; mais Gylippe commit alors une lâcheté en détournant 300 talens, ce qui ayant été reconnu, il se punit lui-même en s'exilant volontairement.

GYMNOSOPHISTES, ainsi appelés par les Grecs, parce qu'ils allaient nus, étaient des philosophes des Indes, dont les brachmanes d'aujourd'hui sont les disciples. Ces derniers ne suivent que de loin la rigueur de la vie de leurs prédécesseurs; mais ils croient comme eux à la métempsycose, et débitent des maximes fort sages au milieu d'autres pleines d'absurdités. Il y en avait de plusieurs sectes, plus austères les unes que les autres. Quelques-uns se brûlaient pour éviter le dépérissement de la nature dans une dernière maladie. A leur exemple, les femmes se brûlaient après la mort de leur mari, pour finir l'excès de leur douleur; mais cet acte était volontaire, et, bien loin de les y engager, les brachmanes leur faisaient auparavant des remontrances pour les en détourner. Cicéron rapporte qu'Alexandre-le-Grand, ayant pénétré jusqu'à eux, leur dit: « Demandez tout ce que vous désirez. — Donnez-nous, lui dirent-ils, l'immortalité, que nous désirons par-dessus tout. — Étant mortel moi-même, dit Alexandre, je ne puis donner l'immortalité à personne. — Si vous vous connaissez mortel, lui dirent ces sages, pourquoi, ennemi de tout le monde, cherchez-vous à subjuguer tout l'univers? »

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON 1887

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google